J E A N   A U B I N

LE LATIN
et
L'ASTROLABE

Études inédites sur le règne de D. Manuel

1495 - 1521

ÉDITION POSTHUME PRÉPARÉE D'APRÈS LES PAPIERS LAISSÉS PAR L'AUTEUR:

MARIA DA CONCEIÇÃO FLORES
LUÍS FILIPE F.R. THOMAS
FRANÇOISE AUBIN

III



FUNDAÇÃO
CALOUSTE
GULBENKIAN

CENTRE CULTUREL CALOUSTE GULBENKIAN

Paris 2006

PUBLICATIONS
DU
CENTRE CULTUREL CALOUSTE GULBENKIAN
51, avenue d'Iéna • 75116 PARIS

•

DIRECTEUR
João Pedro Garcia

•

RESPONSABLE DES PUBLICATIONS
Luísa Braz de Oliveira

•

ÉDITEUR
FUNDAÇÃO CALOUSTE GULBENKIAN
45, Avenida de Berna • 1093 Lisboa Codex (PORTUGAL)

•

COMPOSITION ET IMPRESSION
BARBOSA & XAVIER, LIMITADA
Rua Gabriel Pereira de Castro, 31-C • 4700 Braga (PORTUGAL)
Tel. (053)23063/(053)618916 • Fax (053)615350

•

DATE DE PUBLICATION
décembre 2005

•

DIFFUSION

À l'Étranger:
Jean Touzot, Libraire-Éditeur
38, rue Saint-Sulpice
75006 PARIS

Au Portugal:
Editorial Notícias
Rua da Cruz da Carreira, 4 B
1150 LISBOA

VI

A-

Tristão da Cunha avait recouvré la vue. Lopo Soares, rentré avec une magnifique cargaison, l'invita à demander le commandement du prochain voyage.(1) Nommé à l'automne 1505,(2) il partit le avril 1506, à la tête de dix unités, dont huit grosses nefs affrétées à des armateurs.(3) [Le Roi lui avait consenti des conditions avantageuses, au détriment des intérêts de la Couronne.](4) Cinq bâtiments affectés à Soqotra naviguaient de conserve. Entre Tristão da Cunha, qui n'était ni homme de mer ni homme de guerre, et Albuquerque, dont les conseils furent mal reçus, les relations étaient sournoises. Toute l'escadre, après sa traversée difficile, était fin 1506 bloquée à Mozambique. Fin février 1507, Almeida craignait que Cunha ne l'oblige à l'accompagner en Inde.(5) L'escadre devait d'abord soumettre ou saccager sur la côte somalie, le vice-roi les avait devancés à Mombassa. A Brava, mis à sac et incendié du 10 au 12 avril, Albuquerque adouba chevaliers de Santiago Tristão da Cunha et son fils Nuno.(6) A Soqotra, fin avril, Tristão prétendit donner la vedette à Nuno, en le plaçant à la tête de la force d'Albuquerque.(7) 8

De l'évidence des cartes ressortait que Soqotra était le point idéal pour contrôler la circulation dans le Détroit. De plus, les rapports disaient l'île pourvue de bons abris en tout temps de l'année, abondante en vivres, escale de toute la navigation maure, et peuplée de nombreux chrétiens.(9) Cette information sur une terre de brumes et de tempêtes était fausse sur tous les points hormis le dernier, qui n'était qu'illusoire. Le climat était malsain, l'agriculture rudimentaire. Primitifs, sans organisation sociale, les indigènes, demi-nus, vivaient dans des grottes et des huttes. Ils ignoraient la pêche, se nourrissaient du lait et de la viande de leur bétail, de dattes, d'un peu de mil. Le christianisme nestorien auquel ils restaient fidèles était dégradé par des siècles d'isolement.(10)

les ports de Mombassa et Mogadiscio reconnus et balisés au préalable par Gil Barbudo (6)

(2) La date, d'après ... de Gil Barbudo du XI.1504, CA,

(3) Cast. II/30, p. 276 Banha

(4) VR e R, ... Studies n. 8 (1994), p. 46-... Candeias, p.

(5) Aq au Roi, de Mozambique, 14.II.1507, CA, I, p. 447 = Gav, X, p. 371

(6) Bras. I/14; 7 Barros II/1-3, p. 18-19 Selon Cast.

(7) Aq à TdC, 1513, 8 CA, III, p. 253.

( ) A à VR, III 1506, 9 CA, III, p. 269.

( ) Sur Soqotra, 10 cf. Cast, Barros, Schurhammer, Francis Xavier, II, p. 115-130

6 ( ) Rapport de Barbudo, CA, II, p. 352

Spécimen typique d'une page du manuscrit des *Études manuélines*



JEAN AUBIN vers le milieu des années soixante-dix, à l'époque où il pensait achever bientôt son travail sur D. Manuel

AVANT-PROPOS

La parution de ce *D. Manuel* réalise un rêve que Jean Aubin a nourri tout au long de sa carrière ou presque. C'était en 1952 déjà, à l'âge de 25 ans, qu'entre deux séjours à Téhéran, où l'appelait sa vocation originelle d'iranisant, il faisait ses premières fouilles dans les archives portugaises, puis de nouveau en 1957 et en 1958 : « pour examen – disait-il dans un *curriculum vitae* de 1963 – des documents arabes et persans des Archives nationales de Lisbonne, dépouillement et microfilmage de documents en portugais concernant le Golfe persique et le Gudjarate, 1520-1550 ». Sa première publication érudite sur les sources portugaises de l'histoire de l'Asie du Sud remonte à 1959, venant à la suite de dix articles et livres sur l'Iran médiéval : il s'agit d'un examen de l'*Orçamento do Estado da India* de 1574, par Antonio de Abreu.

Ensuite, douze ans s'écoulent avant que le Portugal ne réapparaisse dans sa bibliographie, en 1971, mais là en force : avec un livre sur les relations luso-persanes à la fin du XVII[e] siècle, deux articles sur Albuquerque, un sur le récit de 1566 des voyages d'un Portugais en Perse entre 1523 et 1529, Antonio Tenreiro, l'édition du premier volume collectif de sa collection *Mare luso-indicum*. De fait, au cours des années soixante, ses lectures des sources de l'époque de D. Manuel n'avaient cessé de se multiplier et ses notes et projets de chapitre sur le sujet s'étaient empilés. De sorte qu'au milieu des années soixante-dix, il pouvait écrire à des collègues et à des éditeurs que son *D. Manuel* était pratiquement terminé, quelques points de détail seuls restant à préciser.

Pourtant, vingt-trois ans plus tard, jusqu'à peu de jours avant son départ vers l'éternité, il sur-corrigeait des pages préparées depuis longtemps ou s'étonnait de découvrir, à une relecture des sources, quelque nouvel indice qui lui avait jusqu'alors échappé et qui remettait en cause telle ou telle de ses affirmations des plus minuscules. Et il s'éteignait, au début de 1998, laissant le manuscrit de son livre inachevé, en grande partie sous forme de feuillets manuscrits plus ou moins épars et outrageusement raturés. Car il n'avait

jamais utilisé la machine à écrire beaucoup plus que pour des rapports et des lettres officielles ; et le Macintosh, dont il avait cru devoir s'équiper pour faire comme tout le monde, avait rapidement été relégué au rayon des gadgets sans utilité.

On est en droit de s'interroger sur le motif d'un si long délai de maturation. L'état de sa santé, chaque année un peu plus chancelante à partir, précisément, de la fin de 1975, ne fournit qu'une excuse imparfaite. Il n'a, en effet, jamais cessé de publier et d'éditer : sa bibliographie ne s'enrichit-elle pas, entre 1976 et la dernière année de sa vie, de soixante-six titres, tous importants d'un côté ou de l'autre du monde, que ce soit sur le Portugal de la Renaissance et sa présence en Inde, sur l'Iran des Ilkhans et des Safavides, sur les débuts de l'empire ottoman. Le poids qu'a pesé sur lui sa double carrière de lusitanisant, qui lui plaisait de plus en plus, et d'orientaliste, qui, elle, lui déplaisait de plus en plus et dont il cherchait à se dégager, peut, certes, expliquer que, fatigué par une faiblesse cardiaque, il n'ait pu trouver pour son *D. Manuel* l'énergie nécessaire à l'assemblage des chapitres dispersés et au remplissage des notes.

Pourtant, le Centre culturel Calouste Gulbenkian lui a accordé, durant toutes ses années, un soutien sans faille, par l'intermédiaire de ses directeurs successifs, les professeurs José de Pina Martins (de 1972 à 1983), José-Augusto França (de 1983 à 1989), Maria de Lourdes Belchior (de 1989 à 1997), António Coimbra Martins (de 1997 à 1998). Le professeur Francisco Bethencourt (de 1999 à 2004), par l'entremise aussi de la dynamique et impeccable responsable de l'édition, Madame Luísa Braz de Oliveira. Peut-être, s'il l'avait voulu, Jean Aubin aurait-il pu solliciter davantage encore l'aide de la Fondation Gulbenkian pour mener à bien sa tâche.

Mais la cause profonde du relatif échec de Jean Aubin ne serait-elle pas à rechercher dans l'ambiguïté de l'attitude qu'il a entretenue face à l'érudition et du dilemme qu'il n'a pas réussi à résoudre à cet égard ? Il était foncièrement un érudit de la vieille école, aimant presser à fond ses sources pour leur faire rendre tout leur suc, croiser les témoignages d'origines et de langues très diverses, débusquer les hâbleries et les mensonges des protagonistes des événements, reconstituer la réalité vécue. Il ne supportait pas d'avancer une hypothèse qui ne soit bien assise sur les textes et il s'irritait, avec une indignation toujours renouvelée, des approximations d'historiens passés et présents, satisfaits de n'avoir fait que parcourir les sources ou même seulement des travaux de seconde main.

Simultanément, il avait une vocation d'écrivain. Dès sa jeunesse, il a eu une écriture personnelle et il a toujours rêvé de se convertir à la critique litté-

raire. Vers la fin de sa vie, les raffinements stylistiques l'absorbaient tout entier, comme le montrent les améliorations qu'il ne cessait d'apporter à son *D. Manuel.* Mais le drame pour lui a été qu'entre l'exploitation, grisante, des sources, et la mise par écrit, exaltante, du récit historique, se plaçait l'épisode bien pénible et terne de la note en bas de page. Il est un livre qui l'aurait charmé si le destin lui avait laissé le temps de le connaître car, outre ses lectures spécialisées, il engouffrait avec gourmandise quantité de travaux de culture générale : d'Anthony Grafton, en anglais, sous un titre peu accrocheur, *The Footnote. A Curious History* [1], mais, en français, sous un intitulé beaucoup plus prometteur, *Les origines tragiques de l'érudition. Une histoire de la note en bas de page* [2]. Ce terme de « tragique » lui aurait plu. « Le texte persuade, la note prouve », disaient les auteurs du XIXe siècle [3] ; et l'historien professionnel, issu d'un cursus universitaire, se croirait déshonoré s'il n'assénait pas toutes les preuves de la moindre de ses assertions. L'entreprise est, de fait, problématique et illusoire, comme le démontre, exemples à l'appui, A. Grafton.

Finalement, Jean Aubin n'a fait que se joindre, inconsciemment, au mouvement de contestation de l'accumulation mécanique des références, jugée par certains semblable à un dépôt sur un tas d'ordures. Ainsi, Georges Dumézil estimait, en 1973, que bien des notes « encombrent la moitié inférieure des pages à la manière des vastes décharges qui rendent peu amènes les abords de certaines villes » [4]. C'est justement lors de la rédaction des notes de bas de page que Jean Aubin ressentait la tyrannie de sa maladie. Son dernier travail sur l'Iran mongol, il l'a publié en 1995 [5], après maintes hésitations, sans aucune référence bibliographique, se contentant de tableaux généalogiques en guise de commentaire (et d'un index onomastique) : il estimait pouvoir être pris, lui-même, comme référence ultime, car nul n'aurait jamais le courage de se reporter aux multiples sources, souvent difficiles d'accès, qu'il avait fréquentées toute sa vie. « Mes lecteurs – écrivait-il dans son avant-propos – ont été accablés assez longtemps de notes remontant du bas des pages, labeur qui m'accablait aussi, pour que dans celles qui suivent je me sois accordé la liberté de n'en mettre aucune ». Et bien, une telle démarche a été, dans l'ensemble, remarquablement mal accueillie : « un laisser-aller digne de blâme », a jugé un

---

[1] Cambridge : Harvard University Press, 1997.

[2] Paris : Seuil, « La Librairie du XXe siècle », 1998. Dans la version allemande, l'accent est placé de même sur le côté tragique de l'érudition *Die tragischen Ursprünge der deutschen Fussnote.*

[3] Grafton, *Les origines tragiques*, p. 23.

[4] G. Dumézil, *Fêtes romaines d'été et d'automne*, Paris, 1973, cité par Grafton, *Les origines tragiques*, pp. 14-15.

[5] Jean Aubin, *Émirs mongols et vizirs persans*, Paris, Cahiers de *Studia Iranica*, 1995.

recenseur, et plusieurs autres iranisants ont décliné le souci de faire le compte rendu d'un travail qui, sans notes, ne pouvait être pris au sérieux. La synthèse décapante d'A. Grafton ne devrait-elle pas être mieux connue ?

Jean Aubin était tenté depuis longtemps par la vulgarisation. Aussi est-ce avec allégresse qu'un jour, hésitant plus que jamais sur la forme et l'ampleur à donner à son *D. Manuel*, il avait décidé d'en extraire quelques chapitres afin de les publier sans notes dans une revue destinée au grand public. Mais, finalement, cette solution ne l'avait pas satisfait et les chapitres saisis à l'ordinateur et imprimés sur papier avaient rejoint les pages manuscrites, dotées elles d'une annotation marginale, le plus souvent abrégée et incomplète. Son talent n'était définitivement pas celui d'un vulgarisateur. Mais il était en proie au mal de l'artiste qui sent son oeuvre échapper sans trêve à ce qu'il en attend. Tout comme bien d'autres avant lui, tel Claude Debussy, dont on trouve maintes fois, dans la correspondance, tout juste publiée, l'expression de l'insatisfaction du créateur face à son œuvre rétive.

D. Manuel a été l'enfant chéri de Jean Aubin : il ne pouvait donc se résoudre à s'en séparer. Qu'il paraisse revient tout d'abord à l'énergie du professeur Luís Filipe Thomaz, qui a décidé, sans tergiverser, de donner un sens et un avenir à la montagne de feuillets et aux versions divergentes d'un même chapitre qu'avait laissées leur auteur, puis de trouver les subventions et les collaborations nécessaires. Le second dévouement a été celui de Maria Conceição Flores, à qui est revenue la tâche ingrate de déchiffrer l'écriture de Jean Aubin, devenue presque illisible les dernières années, de saisir son texte et de compléter celles des notes bibliographiques qui étaient à peine suggérées. Elle a eu d'autant plus de mérite qu'elle n'est pas francophone de naissance et que, tout en menant ce travail en partie bénévole, elle a trouvé le temps de mettre au monde un enfant.

A sa troisième étape, l'entreprise est revenue entre les mains du professeur Luís Filipe Thomaz : c'est lui qui a donné sa forme définitive à l'édifice, en articulant les chapitres entre eux, en parachevant les passages déficients, en suppléant des notes finement érudites. Quant aux cartes et aux tableaux généalogiques qu'il a dressés, l'auteur n'aurait sans doute pas eu le souci d'en réaliser de tels. Oui ! Jean Aubin a eu bien de la chance de trouver en son disciple un émule à sa hauteur, comme lui orientaliste autant qu'occidentaliste, comme lui d'une probité scientifique inflexible envers les textes, mais d'une sensibilité différente, plus orientée vers les sciences naturelles, la botanique notamment, et vers la géographie, la philologie et l'étymologie. Et surtout un savant assez altruiste pour livrer son savoir sous le nom d'un autre – les notes et les ajouts principaux de Luís Filipe Thomaz étant tout juste signalés par des crochets et les initiales de son nom.

Dernière étape : celle de la publication, qui a bénéficié, une fois de plus, de la générosité de la Fondation Gulbenkian et du directeur actuel du Centre, Monsieur João Pedro Garcia, lequel a sans hésitation accepté, malgré un long retard dans leur livraison, les 500 pages du volume et ses annexes, y compris un index des trois volumes de la collection de *Le Latin et l'astrolabe*. Enfin, le *deus ex machina* a été l'éditeur final du recueil, Madame Luísa Braz de Oliveira, habituée de longue date aux difficultés inhérentes aux publications de Jean Aubin – des signes diacritiques que l'informatique mutile au dernier moment, des notes interminables qui courent d'une page à l'autre, des ajouts ou des modifications de la dernière heure.

Que tant de bonnes volontés soient remerciées au nom de Jean Aubin ! Et fasse que le lecteur trouve plaisir à la dégustation d'une histoire que son auteur a conçue comme un roman.

FRANÇOISE AUBIN
Directeur émérite de recherche au CNRS

PRÉFACE

Qu'il me soit permis de m'exprimer ici à la première personne, bien que je tâche d'exposer la pensée des trois organisateurs du volume, et ainsi d'introduire dans cette préface une note de subjectivité. En fait, ne me sentant pas à même de retracer ici la biographie de Jean Aubin, ni, encore moins, de dresser un apperçu critique de son œuvre, je préfère me limiter à raconter mes souvenirs de lui et l'histoire du livre que voici. Les curieux de détails sur l'auteur pourront, d'ailleurs, se renseigner facilement dans le *Dictionnaire de l'Orientalisme Français* et trouver la liste complète des 128 titres, écrits de sa main ou publiés par lui, qui forment sa bibliographie à la fin du présent volume.

Ce fut en 1974 ou 1975 – je ne me souviens plus très bien – que je fis la connaissance de J. A. Je possédais son livre *L'Ambassade de Gregório Pereira Fidalgo en Perse,* dont mon parrain m'avait fait cadeau ; je connaissais quelques articles de lui dans la revue *Studia* et je n'ignorais pas l'existence de la revue *Mare Luso-Indicum,* qu'il avait lancée mais je ne possédais pas, son prix demeurant, à l'époque, hors de la portée de ma bourse ; mais je ne l'avais jamais rencontré. Un beau jour, l'amiral Teixeira da Mota – un grand expert de l'histoire des découvertes portugaises, dont j'avais été l'assistant lors de son passage épisodique à la Faculté des Lettres de Lisbonne, vers 1965-66 – me téléphona pour me dire : « venez vite chez moi, car il y a là quelqu'un qu'il faut absolument que vous connaissiez ». Devant mes hésitations – «j'ai des choses urgentes à faire, alléguais-je, ne pourrait-ce être demain ?» – il prit un ton impératif, rare chez lui : « vous avez une moto ; prenez-la et venez ; je vous attends ». Et ce fut ainsi que je vis J. A. pour la première fois et que je pus m'entretenir avec lui une bonne demi-heure. Un peu plus tard, je le revis chez Joaquim Veríssimo Serrão, dont j'avais aussi été l'assistant à la Faculté des Lettres, au cours d'un déjeuner qu'il lui offrit et où il eut la gentillesse de m'inviter.

Ce fut Veríssimo Serrão qui le premier me suggéra d'aller en France travailler avec Aubin. « Ici tout est petit – me dit-il un jour. Puisque tu t'inté-

resses à l'histoire de l'Asie, il te faut élargir tes vues, étudier des langues orientales, demander une bourse à la Gulbenkian pour étudier avec des spécialistes comme Monsieur Aubin ». La suggestion m'aiguisa l'appétit pour apprendre des choses nouvelles et flatta un certain goût de l'aventure, qui m'avait déjà amené à passer trois ans à Timor comme volontaire pendant mon service militaire. Peu à peu ma décision prit racine. Et en 1978, quand ma situation familiale le permit enfin, je demandai à la Fondation Gulbenkian la bourse que Veríssimo Serrão m'avait suggérée, pour étudier à Paris pendant un an. Le renouvellement de la bourse, que la Fondation m'accorda toujours très volontiers, me permit finalement de porter à quatre ans la durée de mon séjour en France, auprès de J. A. et d'autres maîtres comme Denys Lombard.

J. A. âgé alors d'une cinquantaine d'années, avait visiblement atteint depuis longtemps la maturité intellectuelle. Je trouvais qu'il avait un air aristocratique et un regard malin ; son long séjour en Iran avait conféré à ses manières, du moins dans mon imagination un peu naïve, quelque chose de persan. Il m'impressionnait beaucoup.

Ce fut en suivant ses séminaires à la IVe section de l'École Pratique des Hautes Études que, peu à peu, je me rendis compte de son gabarit intellectuel. Je découvris qu'il était non seulement le grand orientaliste dont on m'avait parlé, mais aussi un grand connaisseur de l'histoire du Portugal et de l'Europe à l'époque des découvertes maritimes et de la Renaissance.

Au cours des nombreux entretiens que nous eûmes, aussi bien à Paris qu'au château de La Tour du Pin, où il habitait à l'époque et où il tenait à recevoir ses disciples avec une hospitalité princière, il me mit lui même au courant de son parcours intellectuel.

Issu d'une famille d'imprimeurs de Ligugé, il avait grandi au milieu des livres. Il s'était intéressé spécialement à l'histoire et à la culture de l'Iran et avait appris le persan aux *Langues O'*. Il avait séjourné en Iran, d'abord comme étudiant, en 1949, puis comme pensionnaire de l'Institut Français de Téhéran, de 1951 à 1955. A partir de 1964 il avait enseigné l'histoire iranienne à I'EPHE, se distinguant comme spécialiste de l'époque mongole en Iran (1258-1405). Si j'ai bien compris, ce fut Ormuz la plaque tournante qui lui permit de s'aiguiller vers les études portugaises. La documentation portugaise était à plusieurs égards bien plus riche que la documentation persane : elle permettait en effet d'éclaircir maints détails que celle-ci laissait dans l'ombre, surtout ce qui regardait la vie portuaire, le commerce, les bourgeoisies, bref, tout ce qui ne relève guère de la cour, sur laquelle se focalisaient davantage les chroniques locales. Elle lui paraissait, donc, apporter un précieux supplément aux sources persanes. Il fit ainsi, en même temps que Geneviève Bouchon, la découverte de la valeur des sources portugaises pour l'histoire locale, qu'un

peu plus tard je ferais moi même, mais dans le sens inverse, partant de l'histoire lusitanienne.

Puis, peu à peu, celle-ci commença à l'intéresser en elle même. Il avait certainement déjà le cœur divisé quand, en 1971, il lança simultanément deux revues : *Mare Luso-Indicum*, pour les études luso-orientales, et *Le Monde Iranien et l'Islam*, pour les études iraniennes ; le manque de crédits pour maintenir deux revues indépendantes allait l'amener plus tard à les fusionner en une seule, qui sous le titre *Moyen-Orient et Océan Indien*, commença à paraître en 1984. Les institutions qu'il dirigeait avaient subi la même évolution : en 1969 c'était le Centre d'Études Islamiques et Orientales d'Histoire Comparée ; en 1975 c'était déjà le Centre d'Études sur le Portugal de la Renaissance, qui, tout en changeant plusieurs fois de nom et de siège, devint peu à peu, et demeura jusqu'à la fin, sa passion.

Finalement la révolution islamique en Iran et la vague de fanatisme qui s'ensuivit l'amenèrent à prendre les études persanes en dégoût et à formuler le propos de les délaisser progressivement pour s'adonner à plein temps aux études portugaises. Je voyais très bien qu'il s'agissait là d'un propos qu'il ne pourrait jamais tenir, car, à chaque fois qu'il faisait paraître un article sur l'histoire iranienne, protestant que c'était le dernier, il trouvait immédiatement un prétexte pour y revenir. Peut-être que la Perse, qu'il feignait de traiter en épouse infidèle, gardait-elle encore pour lui la force d'un premier amour.

Néanmoins, on sentait que cette sorte de passion de jeunesse s'estompait chez lui peu à peu, laissant l'histoire portugaise occuper de plus en plus le centre de ses préoccupations.

Il avait amassé un tas impressionnant de documents, en microfilms, photocopies ou copies manuscrites, puisés dans les archives portugaises – souvent dans des obscures archives de province où, je ne sais comment, il arrivait toujours à les flairer – mais aussi à Paris, à Simancas et un peu partout en Europe. Comme il dominait plusieurs langues – le hongrois, le polonais, le suédois, le néerlandais, assez bien le russe, outre les idiomes courants comme le latin, l'allemand, l'anglais et, bien entendu, le persan, l'arabe et le turc – il s'adonnait au difficile exercice de croiser les informations les plus disparates pour en faire autant de pierres pour la construction de ses édifices historiques. C'est surtout à ce titre que son œuvre d'historien est précieuse, car très peu d'érudits ont pu manier une masse d'information aussi vaste et variée.

Il tenait beaucoup à la rigueur des détails, souvent très significatifs à une époque où comme j'entendis une fois Denys Lombard le schématiser – il y a plus de faits que de documents, au contraire de ce qui se passe après *ca.* 1600, où l'on a plus de documents que de faits. Ceci change entièrement la démarche

méthodologique ; si bien que des gens qui, comme J. A., Lombard et moi même, se sont longtemps adonnés à l'histoire antique et médiévale, s'adaptent mal à l'histoire moderne, où l'imagination ne joue plus le même rôle. Ce que J. A. m'apprit ne fut pas tant à m'en servir – je m'en servait peut-être un peu trop – qu'à n'y recourir que quand son heure était arrivée, car l'imagination ne doit entrer en scène que pour combler le vide laissé par les lacunes de la documentation : voilà ce qui nous oblige à l'analyser exhaustivement.

Il va sans dire que j'appris avec lui maintes choses ; mais il faut avouer que la plus importante fut sa manière de travailler. Il m'enseigna, notamment, à ne pas risquer des hypothèses gratuites et à ne pas construire des théories interprétatives que ne vérifie pas la totalité des faits connus. Dans la bonne tradition de l'EPHE, il semblait ainsi tout proche de la méthodologie positiviste. Je n'oserais, pourtant, le décrire comme un positiviste attardé – ce qui, d'ailleurs, ne serait ni une louange ni un blâme, étant donné que les différentes méthodologies, quitte à avoir conscience de leurs limites, sont plus complémentaires que contradictoires. En tout cas je le décrirais plutôt comme un « néo-positiviste éclairé », c'est-à-dire quelqu'un qui a repris la méthodologie positiviste sans pourtant refuser l'apport d'autres écoles de l'historiographie contemporaine. Ci-dessous, le chapitre sur les amertumes du Marquis de Vila Real en est un excellent exemple. Au lecteur de juger de la justesse de cette étiquette à la lecture des pages qui suivent.

Au demeurant, la nouveauté des conclusions où J. A. arrive témoigne suffisamment de l'efficacité de sa méthode. Il en avait conscience, et me confia une fois qu'il craignait que son réalisme historique ne scandalisât les historiens portugais, souvent attachés à des clichés périmés ou à une vision nationaliste et romantique des faits.

Comme tout le monde J. A. avait sa propre vocation naturelle, qui n'était certes pas celle de l'histoire économique. On dirait qu'il n'aimait pas les chiffres – et, en fait, comme l'on verra par les notes de bas de page que nous avons ajoutées à son texte, nous dûmes, à plusieures reprises, corriger ses calculs, car il se trompait souvent dans les multiplications quand il s'agissait de donner l'équivalence des poids ou des mesures. Personne ne s'étonnera, donc, de ne pas trouver ici des statistiques, des graphiques ou des barèmes.

En revanche l'histoire politique et diplomatique était décidément son fort. Sa subtilité, sa connaissance de la nature humaine, voire son expérience des attitudes diplomatiques que, parfois, on a besoin de prendre, l'y prédestinaient. On appréciera ses interprétations de fin psychologue, où l'histoire retrouve pleinement sa dimension humaine. Sa maîtrise de la langue l'y aidait beaucoup : la richesse de son vocabulaire, l'audace de ses métaphores, ce que l'on peut appeler sa créativité lexicale, à côté de son sens de la mesure, qui lui

permettait notamment de recourir, au besoin, à des mots vulgaires sans pour autant tomber dans la vulgarité, tout lui servait pour faire revivre le passé. La variété de son style donne de la vie même aux morceaux *a priori* ennuyeux de son texte, quand il semble traîner sur des détails apparemment secondaires, et en rend la lecture agréable. Dans ce volume le chapitre sur le second voyage de Vasco da Gama en Inde, véritable bijou littéraire à notre avis, en est sans doute le meilleur exemple.

Sa passion de la rigueur l'amenait parfois à jouer au néo-chroniqueur, c'est-à-dire, à corriger les chroniques en les collationnant les unes avec les autres et toutes ensemble avec la documentation des archives ; mais c'était très rare qu'il s'y bornât. On en trouvera ci-dessous un exemple dans les paragraphes sur Sofala que nous avons inclus dans le long chapitre sur D. Francisco de Almeida ; ce n'était, d'ailleurs, qu'un brouillon que, sans doute, J. A. avait l'intention de compléter, développer et davantage polir. Peut-être trahissons-nous ses désirs en le publiant tel quel nous l'avons trouvé ; nous le faisons, comme chacun peut l'imaginer, dans la meilleure des intentions.

En général, s'il ne craignait point de perdre un temps fou à reconstituer les faits, c'était pour y ajouter des commentaires, sobres, laconiques même, mais souvent lumineux, qui permettent au lecteur de situer et d'interpréter les événements, fréquemment à la lumière de petits détails, pourtant significatifs, qu'un esprit moins perspicace laisserait peut-être de côté. J. A. s'avère ainsi un auteur intelligent autant qu'un auteur sûr – ce qui est plus rare qu'il ne semble, les auteurs sûrs étant souvent des esprits limités qui, n'ayant pas d'ailes pour voler plus haut, collent aux faits, les auteurs intelligents tombant facilement dans la tentation des théories bâties sur une base insuffisante de faits.

Tout comme les positivistes, J. A. tâchait soigneusement de ne pas laisser passer dans sa prose des traits de subjectivité. Le cas de son jugement sur le gouvernement de D. Francisco de Almeida et sa comparaison implicite avec celui d'Afonso de Albuquerque, où il ne cache point que ses préférences allaient au second, est vraiment exceptionnel. Apparemment il l'écrivit sous l'impression que lui avait causée la lecture du livre de Joaquim Candeias Silva, *O fundador do « Estado Português da Índia », D. Francisco de Almeida, 1457 (?)-1510*, publié en 1996. Il le trouvait bien documenté, excellent à plusieurs égards ; mais, autant qu'il me semble, le ton hagiographique et l'attitude acritique de l'auteur l'irritaient ; et il y réagit. Nous savons qu'il s'en repentit, car, peu de temps avant son décès, il confiait à Geneviève Bouchon qu'il trouvait désormais trop dur le jugement qu'il avait porté sur le vice-roi. Il n'eut, cependant, pas le temps de le corriger ; et nous, tout en espérant que dans l'au-delà les âmes de J. A. et D. Francisco se pardonnent mutuellement et vivent dans une parfaite entente, n'avons pas osé toucher à son texte, que nous publions tel que J. A. nous l'a laissé.

Après mon retour au Portugal, fin 1982, j'ai continué à fréquenter Paris et à assister, à chaque fois que j'y me rendais, aux séminaires de J. A. Du moins tâchais-je de passer toujours, à l'allée ou au retour, à La Tour du Pin, où il me recevait très volontiers, fussé-je, comme il arrivait souvent, accompagné de mes étudiants, s'intéressant à nos travaux et nous prodiguant ses conseils et de précieuses indications de sources et de bibliographie.

Maints dialogues s'engagèrent entre nous. Il lisait attentivement mes travaux, quoique, en général, ils n'eussent pas grand-chose à lui apprendre. À ce que j'ai cru deviner, ce qui l'intéressait le plus était ce que j'écrivais sur l'Asie du Sud-Est, qu'il ne connaissait pas aussi bien que le Proche Orient ou que l'Inde ; et, d'autre part, mes écrits comprenant une forte composante d'histoire des idées religieuses ou théologiques, qu'il avouait ne pas dominer très bien.

Au premier abord il trouva « génial » mon article ». L'idée impériale manuéline », que, d'ailleurs, j'avais écrit à son instigation. Puis, je le crois, il modéra son enthusiasme, se rendant peut-être compte de ce que j'étais allé trop vite ou trop loin. En décembre 1997, il me confessait au téléphone qu'il ne réussissait pas à trouver dans les lettres successives de D. Manuel au pape le messianisme dont je parlais dans mon article. Je lui recommandai de lire les *Gesta proxime per Portugalenses in India*, de 1507, que je pensais pouvoir attribuer à Duarte Galvão, le prophète de l'impérialisme manuélin qu'il avait si bien étudié. Il m'avoua qu'il n'avait pas encore eu le loisir de le lire attentivement. Je lui conseillai de le faire – et ce fut notre dernière conversation, car un mois plus tard, hélas sans que rien ne le fît prévoir, il rendait son âme au Créateur.

Six ans auparavant, juste avant son entrée à l'Hôpital pour subir une opération cardiaque il ne pria d'entreprendre la publication de son étude sur D. Manuel, qu'il disait presque finie, au cas où il succomberait à l'intervention chirurgicale. Ce fut ainsi que je me vis mêlé à la publication de cet ouvrage à jamais.

Je crois qu'il ne l'aurait jamais fini, eût-il vécu encore une vingtaine d'années. Son esprit perfectionniste n'y consentait point. Il lui fallait sans cesse écrire, réécrire, effacer pour écrire de nouveau, comme s'il voulait obéir aveuglement à la vieille règle d'Horace *sæpe stilum vertas, iterum quæ digna legi sint scripturus*, « tourne souvent la plume, quand tu voudras écrire des choses dignes d'être lues ». De certains chapitres on trouva jusqu'à six versions, à peine différentes les unes des autres, sans qu'en général l'on puisse discerner quelle était la plus récente qui, partant, représentait la dernière intention de l'auteur. Dans de tels cas, notre critère fut de publier une version « maximaliste », prenant des phrases dans chacune des rédactions, même au risque d'y inclure des faits ou des pensées qu'il aurait déjà exclus.

En fait, il n'était jamais content de ce qu'il avait écrit et cherchait sans cesse à l'améliorer. Ayant appris à le connaître, je ne m'étonnais, donc, guère de le voir changer d'intention sur la manière de présenter finalement l'ensemble de l'ouvre monumentale qu'il avait projetée sur le règne de D. Manuel. Quelques chapitres qui y devraient figurer, hypertrophiés par sa soif de détail et de rigueur, durent être publiés à part, comme des articles autonomes, pour ne pas nuire, par leurs dimensions, à l'équilibre de l'ensemble. On les trouvera dans les volumes I et II de L & A. Le cas le plus évident est celui de l'étude sur le voyage des cousins Albuquerque en Inde en 1503-1504. Peut-être avait-il l'intention de la reprendre en la résumant, pour figurer à sa place dans l'histoire de D. Manuel ; mais il ne l'a pas fait. On ne peut que s'en féliciter, car il y aurait perdu presque inutilement une partie des courtes années de vie qui lui restaient en ce bas monde.

Quant à l'ensemble du projet, son idée initiale avait été de publier une grosse biographie de D. Manuel. Puis, un peu perdu dans les détails et brisé par la maladie, se sentant incapable d'en venir à bout, il pensait à publier plutôt, en petits fascicules, une série d'«études manuélines ». Finalement il revint au projet initial, mais sous une forme un peu modifiée : il publierait une histoire complète du règne de D. Manuel, mais simplifiée, destinée au grand public, sans notes de bas de page. Datent de cette période les deux ou trois chapitres que l'on trouva dactilographiés et corrigés, mais sans notes. Nous avons alors ajouté une annotation de notre cru par souci d'uniformité et à l'intention du lecteur désireux de connaître les sources sur lesquelles J. A. se basait. Pour avoir un auditoire plus ample, il songeait en dernier lieu à faire traduire son étude en anglais ; par le truchement de Sanjay Subrahmanyam il amorça même des contacts pour se procurer un éditeur.

On ne s'étonnera guère de ces changements d'avis : au bout d'une vingtaine d'années de recherche sur le règne de D. Manuel, il commençait à en avoir assez et à se sentir fatigué, d'autant plus que sa santé précaire l'aidait de moins en moins, il me confiait, dans ses derniers temps, qu'il voulait en finir avec D. Manuel pour s'adonner ensuite à l'étude d'une autre figure qui le passionnait, celle de Charles-Quint. Il songeait aussi à des études sur le piétisme en Europe septentrionale, sur les Ottomans en Hongrie et je ne sais sur quoi encore...

Parfois il allait plus loin et, avouant être las de l'histoire et des contraintes qu'elle imposait à l'écrivain, il se déclarait plutôt enclin à l'échanger, dans un futur prochain, pour la littérature de fiction. Sa fine connaissance de la nature humaine et son talent de styliste lui auguraient, dans ma modeste opinion, un futur brillant – quoique à titre personnel je préférasse, sans doute par égoïsme, le voir continuer à écrire de l'histoire plutôt que des œuvres roma-

nesques. Ce ne serait, toutefois, que continuer une vocation contrariée, car nous savons qu'il avait dans le même temps écrit un roman, sinon libertin du moins un peu irrévérencieux, que pour des raisons qui demeurent mystérieuses, il ne réussit jamais à publier.

Finalement la mort le cueillit sans qu'il eût pu terminer ses études manuélines. Combien incomplètes celles-ci demeurèrent, voilà un problème difficile à résoudre. D'après les différents schémas qu'on a trouvés pour l'organisation du volume, il semble que l'ouvrage est terminé à quelques soixante-dix pour cent. Dans la série des chapitres sur la politique manuéline au Maroc, il ne manque apparemment rien. Dans la série sur l'Inde, manquent les chapitres sur le voyage des Albuquerque – qui, pourtant, comme nous l'avons vu, parut en article séparé –, celui sur le voyage de Lopo Soares en 1504-1505, entre temps étudié par Geneviève Bouchon, et ceux sur les gouvernements d'Afonso de Albuquerque (1510-1515), Diogo Lopes de Sequeira (1518-1521) et D. Duarte de Meneses (1521-24), lequel débordait déjà le règne de D. Manuel, décédé le 13 décembre 1521. Les chapitres sur les conséquences de la présence portugaise en Inde dans le Proche-Orient et en Méditerranée, dont nous avons fait la quatrième partie de ce volume, sont à coup sûr complets : c'est ce qui se déduit d'une lettre de J. A. qu'on a retrouvée, adressée à quelqu'un qui, à l'époque, l'aidait – et qui après sa mort se révéla indigne de sa confiance, multipliant les critiques contre l'ouvre de celui qu'il adulait naguère – où il parlait de leur publication en volume à part.

C'est sur la série de chapitres concernant la politique interne et européenne de D. Manuel que subsistent plusieurs doutes. Je déduis de notre dernière conversation téléphonique qu'il avait l'intention de s'occuper prochainement de l'idéologie de l'impérialisme manuélin. Il m'avait une fois avoué aussi qu'il voulait étudier l'ouvre législative du *Fortuné,* dont la clef de voûte sont les *Ordenações Manuelinas*, le premier code de lois conçu de fonds en comble et promulgué au Portugal, ceux qui l'avaient précédé n'étant que des compilations de lois préexistentes ; mais aucun brouillon, aucune note à ce sujet ne fut trouvée. En revanche, maintes petites notes, fiches, photocopies de documents ou d'articles de revues montrent que J. A. avait l'intention de développer davantage l'étude des relations entre D. Manuel et la noblesse. Le chapitre sur le Marquis de Vila Real que l'on trouvera ci-dessous, qui avait tout l'air d'être prêt pour la publication comme article autonome, ne doit donc représenter, comme bien d'autres articles, qu'une section gonflée d'une étude qui se voulait plus vaste, mais, certes, moins détaillée. Il semble qu'il songeait aussi à une étude approfondie sur les ordres religieux portugais à l'époque de la Renaissance. C'est tout ce que l'on peut dire à ce sujet.

Quand j'appris le décès de J. A., je me gardai pendant quelques semaines de profaner le deuil de sa veuve en lui parlant de la publication des inédits

du feu maître dont je me sentais désormais l'orphelin. Ce ne fut qu'au bout d'un mois que je lui fis part de la conversation que nous avions eue six ans auparavant. Il fut alors convenu que je me rendrais chez elle pendant les vacances de Pâques.

Je fis le voyage en compagnie d'un ami, collègue et ancien élève, Luís Frederico Dias Antunes, auquel, sans que probablement il en ait conscience, ce volume doit en partie son existence. Sans son appui moral je n'aurais jamais eu le courage d'entamer la mise en ordre des papiers de J. A., dont je désespérais de venir à bout, l'état chaotique où ils se trouvaient étant indescriptible. Visiblement dans ses derniers temps J. A., fatigué et rongé par la faiblesse de son cœur – que j'avais pu constater moi-même lors de la dernière visite que je lui rendis en octobre 1997 – avait perdu la patience pour ranger ses affaires, les laissant dans un désordre organisé dont lui seul connaissait la clef. Aidé par Luís Frederico je commençai alors à les classer. Ce fut aussi lui qui me suggéra de confier les brouillons d'articles ou de chapitres à notre amie et collègue Maria da Conceição Flores, qui connaissait suffisamment bien le français et avait le loisir de s'en occuper.

Acceptant très volontiers ses suggestions, je m'adressai, dès mon retour au Portugal, au Commissaire National pour les Commémorations des Découvertes Portugaises, qui était alors António Manuel Hespanha. Je lui proposai d'attribuer à deux de mes anciens étudiants des bourses pour mettre en état les papiers de J. A. : à Conceição Flores une bourse à mi-temps pour déchiffrer, taper et mettre sur ordinateur tous les textes publiables ; et une autre, à temps entier, pour que quelqu'un s'occupe du reste des papiers – un tas de dossiers qui avait rempli ma *Renault 5*, à laquelle on avait ôté le siège arrière. António Hespanha, que nous tenons à remercier ici, acquiesça promptement à toutes mes demandes.

Mon idée était d'ordonner chronologiquement les références à des documents et alphabétiquement les indications bibliographiques qui se trouvaient dans les dossiers, ceux-ci étant rangés plutôt par thèmes, qui devaient correspondre à autant de chapitres de l'ouvrage en préparation. On en ferait pour la période manuéline quelque chose de semblable à ce que le P^e^ Georg Schurhammer, S. J., avait fait pour l'époque de Saint François Xavier dans ses *Die Zeitgenössischen Quellen zur Geschichte Portugiesisch-Asiens und seiner Nachbarländer zur Zeit des Hl. Franz Xaver (1538-1552)*. Isabel Boavida qui a reçu la bourse à plein temps un an durant, n'a finalement rien fait. Le résultat étant que le travail retomba forcément sur Conceição Flores, et, dans une moindre mesure, sur Françoise Aubin et sur moi-même.

Quant aux dossiers de J. A., qui finalement ne contenaient que des indications bibliographiques et d'autres matériaux bruts pour des articles à écrire,

on les déposa au centre Damião de Góis, un centre d'études sur l'expansion portugaise, financé par la Commission des Découvertes, qui fonctionnait auprès des Archives Nationales, la Torre do Tombo. Après l'extinction de ce centre, ils furent confiés au Centro de História de Além-Mar de l'Université Nouvelle de Lisbonne, où ils pouvaient rendre de bons services soit au projet de recherche sur la noblesse et l'expansion, qu'y dirigeait João Paulo Costa, soit à ce dernier, qui préparait lui aussi une biographie de D. Manuel, destinée à une collection de vulgarisation. Je crois qu'ils lui ont déjà été utiles, car son livre vient de paraître. On renonça, d'autre part, à la publication des *Zeitgenössischen Quellen* sur l'époque manuéline, d'autant plus que presque toutes les sources sont finalement citées dans les notes de bas de page dont fourmille notre texte.

Maria da Conceição Flores mena, donc, à bout toute seule la récupération des textes publiables de J. A., d'abord avec la bourse que lui accorda pendant un an et demi la Commission des Découvertes, puis avec une petite subvention que lui obtint Artur Teodoro de Matos, alors directeur du Centro de História de Além-Mar, finalement pour le pur plaisir d'être utile. Les textes qu'en cinq ans elle réussit à récupérer et digitaliser furent ensuite soigneusement revus par Françoise Aubin, puis par moi même, finalement, une seconde fois, par Françoise Aubin. On est ainsi à peu près sûr qu'il n'y a pas de fautes de frappe ou d'orthographe, des dates erronées, etc. ; et, surtout, de malentendus qui eussent pu distordre la pensée ou l'intention de l'auteur.

Dans ses brouillons la plupart des notes de bas de page étaient incomplètes, manquant soit le titre de l'ouvrage où il avait puisé l'information, soit le nom de l'auteur, soit encore l'indication des chapitres ou des pages. Dans ce dernier cas, ce fut un travail de patience, que ma bonne connaissance des chroniques portugaises facilitait beaucoup, mais qui, cependant, me prit à peu près cinq mois de travail. Dans le premier cas, en revanche, il fallut que Maria da Conceição Flores fit à la Bibliothèque Nationale de Lisbonne de patientes recherches, que je ne pus compléter, le cas échéant, qu'avec l'aide précieuse de João Teles e Cunha qui, à travers l'*internet*, chercha dans les catalogues de plusieures bibliothèques d'Europe les noms des auteurs qui manquaient ou les titres qui étaient incomplets. Nous devons aussi quelques renseignements à Maria Augusta Lima Cruz et à António Manuel Lázaro, bons connaisseurs de l'histoire du Maroc à cet époque.

De plusieures notes de bas de page il n'y avait que l'appel dans le manuscrit de J. A. Il a fallu, presque toujours, les laisser tomber, personne ne pouvant deviner ce que l'auteur avait en tête.

A la demande de Françoise Aubin, j'ajoutai de mon invention propre plusieures notes, presque toujours pour expliquer des mots portugais, arabes

ou orientaux que J. A. employait sans les expliquer, quelquefois pour donner des équivalences de poids, mesures et monnaies, ou pour identifier des toponymes moins connus. Nous croyons avoir ainsi rendu ce beau texte accessible et à ceux qui ne sont guère familiarisés avec l'histoire portugaise et à ceux qui ne possèdent pas une formation orientaliste.

Comme on verra à la lecture du présent livre, je dus aussi ajouter ici et là de petites phrases, données entre crochets, pour compléter des chapitres que J. A., de toute évidence, laissa inachevés, ou pour les raccorder les uns aux autres, d'autant plus que, dans l'impossibilité de connaître son intention définitive quant à l'ordre des articles, si jamais il en eut une, l'organisation finale de l'ouvrage et sa division en parties et en chapitres est entièrement de ma responsabilité. Je m'efforçai à ne pas trop ajouter au texte de J. A. ; les seules exceptions sont le chapitre sur la première conquête d'Ormuz par Afonso de Albuquerque, qui s'arrêtait en plein milieu, et celui sur Lopo Soares de Albergaria qui, dans l'absence de chapitres sur les gouverneurs suivants, devenait le dernier de la série sur les Portugais en Inde, auquel j'ai jugé opportun d'ajouter une sorte d'épilogue, où le lecteur reconnaîtra, d'ailleurs, aisément mon style plutôt que celui de J. A.

Le choix des illustrations, ainsi que les cartes géographiques, que je dessinai moi même, sont aussi de ma responsabilité. Au lecteur de juger désormais, à la lecture de l'ouvrage, si nous avons fait tout ce qui était à notre portée pour le rendre clair, lisible et agréable, sans pourtant trahir la pensée de J. A.

Il ne nous reste que de remercier très vivement le Centre Culturel Calouste Gulbenkian de Paris, alors dirigé par António Coimbra Martins, et tout particulièrement Luísa Braz de Oliveira qui y dirige le secteur des éditions, d'avoir accepté de publier ce livre comme troisième volume de *L & A*, permettant ainsi que toutes les études de J. A. sur l'histoire portugaise figurent ensemble ; et aussi d'avoir si patiemment attendu pendant cinq ans et demi que nous mettions le texte en état de voir le jour. Nous sommes convaincus que, de l'au-delà, l'âme de Jean Aubin les remercie aussi.

Un remerciement est aussi dû à l'actuel directeur du Centre, João Pedro Garcia pour avoir accepté deux suggestions de la dernière minute : celle d'élaborer un index remissif des trois volumes de *L & A* et celle d'y ajouter une bibliographie complète de l'auteur, mise à jour par F. Aubin.

LUIS FILIPE F. R. THOMAZ

INTRODUCTION

Dans les dernières années du XVe *siècle, deux hommes entreprirent de changer l'équilibre du monde : Christophe Colomb et le roi du Portugal, D. Manuel. Sur Colomb, on a beaucoup écrit. D. Manuel n'a pas eu de chance avec les historiens. De la découverte portugaise de l'Inde, le nom de Vasco da Gama a absorbé toute la mémoire, alors que son exploit n'est que le premier des hauts faits d'une expansion à laquelle on ne l'associa plus.*

Prince de la Renaissance, D. Manuel a souhaité glorifier de son vivant, dans la pierre et par la plume, les fastes de son règne. Cataldo Sículo, un de ces humanistes italiens mineurs qui réussissaient une carrière dans les royaumes périphériques de l'Europe « barbare », se vit refuser la matière qu'il se proposait de rédiger en latin. João de Barros, qui sera le Tite-Live des Découvertes, n'était à la fin du règne qu'un talent en promesse. Les notes de l'historiographe officiel, Rui de Pina, restèrent incomplètes. Son fils Fernão de Pina renonça à son tour. Mal en prit à Damião de Góis, esprit ouvert à l'Europe et ancien ami d'Érasme, d'accepter. Quarante-cinq ans après la disparition de celui dont il avait été le page, la Crónica do felicíssimo Rei Dom Manuel *réveilla des susceptibilités toujours brûlantes.*

À la différence de l'Espagne, où les Rois Catholiques eurent leurs biographes et les Indes de Castille leurs précoces chroniqueurs, les audaces de l'historiographie furent au Portugal tardives et très surveillées. Ce n'est qu'à partir de 1550 que furent publiés, non sans tracas, les grands textes qui narraient la conquête de l'Asie. Du royaume même, il y était à peine question. Le règne de D. Manuel avait été traversé de tensions si vives que, dans les deux à trois générations qui le suivirent, l'idéologie nobiliaire et l'idéologie de l'État n'en toléraient pas l'évocation.

Un demi-siècle et plus avait passé quand Les Lusiades, *voilant les réalités dans la pourpre des mythes, sacralisèrent des poncifs dont la postérité s'est nourrie. De nos jours encore, l'attrait exercé par la période triomphale du destin portugais en reste captif. Dans l'univers des symboles, où leurs lois n'ont plus*

de sens, les historiens des Découvertes rencontrent des héros dépersonnalisés et chargés d'une redoutable simplification. Pour les uns, ils incarnent l'effraction du colonialisme – occidental, le seul – dans l'harmonie des mondes asiatiques. Ils sont au premier rang sur le banc des accusés. Pour les autres, ils incarnent les vertus de la race, et ont donné au début des Temps Modernes une inflexion capitale. Leurs succès sont au présent, Vasco da Gama est notre contemporain. Il revient aujourd'hui de son premier voyage. En France, où la continuité historique a été brisée, la vivacité d'un tel sentiment étonne toujours un peu.

Quelque jugement qu'on porte, nécessairement anachronique, le moment manuélin est extraordinaire, qui a conduit des hommes à accomplir des prouesses, selon un leitmotiv des textes portugais de l'époque, sans précédent depuis Alexandre et César. Sans ouvrir à eux seuls, loin s'en faut, une nouvelle période de l'histoire du monde, ils lui ont offert une dimension irréversible. À ce que retient la complaisante mémoire qui berce les discours, la recherche ne dénie pas son aval. Toutefois sa tâche est d'entendre ceux qui ont vécu les événements, qui disent aussi l'envers et les à-côtés, d'exhumer les lettres et les pièces laissées par les acteurs, d'entrer sans esquiver dans cette documentation si vaste qu'on ne saurait l'épuiser en une seule fois, il convient de le rappeler, voire en une génération. Et enfin de regarder, et de mettre à leur place, quand elle le peut, les adversaires avec qui D. Manuel a partagé son règne.

Puisqu'il faut rompre une négligence surprenante, voici, de D. Manuel et de son temps, un tableau différent des images habituelles qui est proposé à la curiosité des lecteurs et à l'exercice des critiques.

J. A.

AVERTISSEMENT

On rappelera que le portugais -ão *se prononce « -aoun » (João = «Jouaoun »), que dans les nom orientaux* u *est à lire* ou *et que* kh *correspond au* j *espagnol ou au* ch *dur allemand. Pour un français mieux veut prononcer comme un* r *que comme un* k.

Pour les nom de lieux islamiques, on a cherché la plus grande lisibilité. On a donc maintenu des formes d'usage occidental courant : Damas, Le Caire, Alexandrie, Suez, etc. À côté d'Istanbul, grand centre urbain de l'islam, on a gardé Constantinople, qui appartient au regard (et aux rêves) de la Chrétienté.

Pour l'Inde, on a utilisé les formes anglaises ou françaises, elles-mêmes proches des dénominations portugaises, et non les formes vernaculaires remises en valeur et adoptées par des scrupuleux : ainsi Calicut et non Kozhikode. On a, bien entendu, sans fausse honte, préféré à des néologismes insolites de beaux vieux noms européens chargés d'histoire, Ceylan, Bengale, etc.

Pour les noms de lieux européens, on a adopté les formes passés dans la langue, Lisbonne, Coïmbre, Grenade, Venise, etc., laissant aux précieux de dire Coimbra ou Granada.

« Le Sultan » est toujours le souverain de l'État mamlouk en résidence au Caire. En l'occurrence Qançuh / Qansawh al-Ghawrî.

« Le Turc », le « Grand Turc » ou le « Seigneur Turc » est, dans les textes européens, le souverain de l'empire ottoman.

*« Le Chah », qui règne sur l'Iran, est Shâh Ismâ'il / Shaykh Esmâ'il (*cf. *la graphie portugaise* Xequesmaell*). Pour l'Occident, personnage mythifié, il est « le Sofi ».*

« La Seigneurie » est, bien entendu, la République de Venise.

« Le Roi », avec majuscule, est toujour le roi de Portugal.

« Les Rois » sont Isabel de Castille et Ferdinand d'Aragon. Bien qu'ils n'aient reçu qu'en 1496 le titre de « Rois Catholiques », on les désigne rétrospectivement sous ce titre pour la clarté de l'exposé.

« D. » est à lire, selon les cas, Dom *ou* Dona *en portugais, en espagnol* Don, Doña.

J. A.

Il nous semble convenable d'ajouter quelques notes aux explications données ci-dessus par J. A.

Sur la prononciation du portugais, il faudrait ajouter que, sauf dans quelques mots érudits où il sonne comme ks, *le* x *portugais a la valeur du* ch *français ou du* sh *anglais. Quant au groupe* ch, *il sonnait encore partout au Portugal au* XVI[e] *siècle comme de nos jours il sonne encore dans le Nord-Est du pays et dans quelques dialectes créoles, c'est-à-dire, comme* tch *en français ou* ch *en anglais ; la prononciation aujourd'hui plus courante, qui le rend homophone de l'*x *(=* ch *français ou* sh *anglais) ne se répandit qu'au* XVIII[e] *siècle. Par contre, la distinction entre* ç *et* z, *d'une part, et* ss *et* s, *de l'autre – les premiers, prédorsaux ou prédorso-alvéolaires, articulés à peu près comme en français, les seconds, apicaux, plutôt comme en castillan ou en grec moderne – commençait au* XVI[e] *siècle à s'estomper dans le sud du pays, comme le prouvent maintes confusions graphiques dans les manuscrits de l'époque ; de nos jours elle n'est plus observée qu'à Trás-os-Montes et dans certaines régions de la Beira Alta, entre Coïmbre et Viseu.*

Nous aurions aimé respecter le système de transcription des mots orientaux utilisé par J. A., mais en fait il changeait souvent de critère, parfois à l'intérieur du même chapitre. Les multiples transmissions du texte par e-mail, *entre F. A., M. C. F., L. T. et le Centre Culturel Calouste Gulbenkian de Paris nous ont poussé à utiliser le minimum de signes diacritiques, qui risquent de disparaître ou d'être remplacés par d'étranges choses dans la transmission. Nous avons, donc, préféré écrire dans les mots arabes* sh *au lieu de* š, *etc., comme d'ailleurs le fait l'*Encyclopédie de l'Islam *; sans pourtant souligner les deux lettres qui servent à noter un seul phonème, comme dans l'exemple donné, ceci pour des raisons purement esthétiques. Au cas où les deux lettres serviraient à noter deux phonèmes distincts (comme par exemple* darshâ, *pluriel persan de* dars, « *leçon* », *à lire* s + aspiration*) nous aurions séparé les deux lettres par un petit point ; mais ce cas, très rare, ne se produit jamais dans les dixaines de mots arabes ou persans qui apparaissent dans le texte ou dans les notes. L'alphabet*

arabe est, donc, transcrit ainsi (les signes entre parenthèses n'étant utilisés qu'en persan, turc, etc.) :

ʼ b (p) t th j (č) ḥ kh d dh r z s sh ç ḍ ṭ ẓ ʻ gh f q k l m n h w y

Pour les toponymes marocains, J. A. a cependant gardé l'orthographe usuelle, qui rend approximativement en français la prononciation de l'arabe dialectal, plutôt que celle de l'arabe classique. Nous l'avons conservée, son usage étant, pour ainsi dire, officiel au Maroc et presque constant dans les cartes géographiques.

Dans les mots indiens nous avons suivi le système usuel, les points sous les consonnes servant presque toujours à marquer les consonnes dites « cérébrales », c'est-à-dire, rétroflexes.

*Le signe < > indique un mot ou des mots qu'il faut sous-entendre pour la clarté du texte. L'astérisque (*) indique une date omise dans le document mais restituée par déduction. Les crochets, [ ], indiquent en principe les interpolations que nous avons faites dans le texte et, surtout, dans les notes de J. A. ; par soin de clarté, nous les avons aussi employés quand il faut insérer une parenthèse à l'intérieur d'une autre. Les conventions usuelles (*p., fl, op. cit., ibidem, *etc.) n'ont pas besoin d'explication.*

L. T.

CLEF DES ABRÉVIATIONS

AGS = Archivo General de Simancas.

AHP = *Archivo Historico Portuguez*, 11 vols., Lisbonne, 1903-1916 [réimp. Câmara Municipal de Santarém, Santarém, 2001].

Alguns documentos... = <José Ramos-Coelho> *Alguns Documentos do Archivo Nacional da Torre do Tombo àcerca das navegações e conquistas portuguezas*, publicados por ordem do governo de Sua Majestade Fidelíssima ao celebrar-se a commemoração quadricentenaria do descobrimento da América, Imprensa Nacional, Lisbonne, 1892.

Andrada = Francisco de Andrada, *Crónica de D. João III* por..., introdução e revisão de M. Lopes de Almeida, Tesouros da Literatura e da História, Lello & Irmãos, Porto, 1976.

Anedotas Portuguesas = Christopher C. Lund, *Anedotas Portuguesas e Memórias Biográficas da Corte Quinhentista – Istorias e ditos galantes que sucederaõ e se disseraõ no Paço* [contendo matéria biobibliográfica inédita de Luís de Camões e outros escritores do século XVI], leitura do texto, introdução, notas e índices por..., Livraria Almedina, Coïmbre, 1980.

Anonyme, l' = vide *Chronique Anonyme*.

ANTT = Arquivo Nacional da Torre do Tombo, Lisbonne.

APO = Joaquim Heliodoro da Cunha Rivara, *Archivo Portuguez Oriental*, 6 « fascicules » en 10 tomes, Nova Goa, 1857-1875 [réimp. Asian Educational Services, New Delhi & Madras, 1992].

BAE = Biblioteca de Autores Españoles.

Barbosa Machado = vide *BL*.

Barros = *Ásia de João de Barros – Dos feitos que os portugueses fizeram no descobrimento e conquista dos mares e terras do Oriente*, 6[e] éd. par Hernani Cidade et Manuel Múrias, 4 vols., Agência Geral das Colónias, Lisbonne, 1945-48. Aussi ensemble avec l'œuvre de Diogo do Couto, *q. v.*, 9 vols. [+ 19], Livraria Sam Pedro, Lisbonne, 1973.

BL = Diogo Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana, Historica, Critica e Cronologica*, na qual se comprehende a noticia dos Authores Portuguezes e das Obras que compuseraõ desde o tempo da promulgaçaõ da Ley da Graça até o tempo prezente, 4 vols., Lisbonne, 1741-59 [réimp. Atlântida Editora, Coïmbre, 1965-67].

BNL = Biblioteca Nacional de Lisboa.

Brasões = Anselmo Braamcamp Freire, *Brasões da Sala de Sintra*, 3 vols., Coïmbre, 1921-1930 [réimp., Imprensa Nacional – Casa da Moeda, Lisbonne, 1973 & 1996].

Bullarium = *Bullarium Patronatus Portugaliae Regum in Ecclesiis Africae, Asiae et Occeaniae*, éd. Levy Maria Jordão (= Visconde de Paiva Manso ; continué par João Graça Barreto), 3 vols. + 2 appendices (I & III), Imprensa Nacional, Lisbonne, 1868-1889.

Ca' Masser = Prospero Peragallo, *Carta de El-rei D. Manuel ao Rei Catholico narrando-lhe as viagens portuguezas à India desde 1500 até 1505*, reimpressa sobre o prototypo romano de 1505, vertida em linguagem e annotada por... ; seguem em appendice a Relação analoga de Lunardo Cha Masser e dois documentos de Cantino e Pasqualigo (*Memórias da Academia Real das Sciencias*, 1ª classe, tome VI, p. II), Lisbonne, 1892.

CAA = *Cartas de Affonso de Albuquerque seguidas de documentos que as elucidam*, pub. (...) sob a direcção de Raymundo Antonio de Bulhão Pato [& Henrique Lopes de Mendonça], 7 vol., Academia Real das Sciencias, Lisbonne, 1884-1935.

Castanheda = Fernão Lopes de Castanheda, *História do Descobrimento & Conquista da Índia pelos Portugueses*, 4 vols., 3e éd., Imprensa da Universidade, Coïmbra, 1924-1933.

CC = *Corpo Cronológico* (collection de l'ANTT).

CDP = Luiz Augusto Rebello da Silva, *Corpo Diplomático Português*, contendo os actos e relações políticas de Portugal com as diversas potências do mundo desde o século XVI até os nossos dias, publicado de ordem da Academia Real das Sciencias de Lisboa por... [vols. 1-4 ; 5-9 por José da Silva Mendes Leal ; 10-14 por Jayme Constantino de Freitas Moniz]. I série : Relações com a Cúria Romana ; Academia Real das Sciencias [& Imprensa Nacional], Lisbonne, 1862-1910.

Chronique Anonyme = *Crónica do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses. Códice anónimo, Museu Britânico, Egerton 20901*, édition de Luís de Albuquerque, Agrupamento de Estudos de Cartografia Antiga, Coïmbre-Lourenço Marques, 1974.

CM = *Cartas Missivas* (collection de l'ANTT).

Comentários = Afonso [Brás] de Albuquerque, *Comentários de Afonso de Albuquerque*, éd. de Joaquim Veríssimo Serrão, 2 vols., Imprensa Nacional – Casa da Moeda, Lisbonne, 1973.

Correia = *Lendas da Índia* por Gaspar Correia, pub. (...) sob a direcção de Rodrigo José de Lima Felner, 4 tomes en 8 parties, Academia Real das Sciencias, Lisbonne, 1858-66 [réimp. partielle, Imprensa da Universidade de Coimbra, 1921-25].

Correia, Gaspar, *Crónicas* = Gaspar Correia, *Crónicas de D. Manuel e de D. João III (até 1533)*, leitura, introdução, notas e índice por José Pereira da Costa, Academia das Ciências de Lisboa, Lisbonne, 1992.

Couto = *Ásia* de [João de Barros &] Diogo do Couto – *Dos feitos que os portugueses fizeram no descobrimento e conquista dos mares e terras do Oriente*, [9 +] 19 vols., Lisbonne, 1778-88 [réimp. Livraria Sam Carlos, Lisbonne, 1973-75].

CQ = A. Braancamp Freire « Cartas de quitação del Rei D. Manuel », in *AHP*, vols. I-Vi & VIII-X.

CVR = *Cartas dos Vice-Reis da Índia* (collection de l'ANTT).

DHP = *Dicionário de História de Portugal*, ilustrado, dirigido por Joel Serrão, 4 vols., iniciativas editoriais, Lisbonne, 1971.

Ditos = Autor desconhecido, *Ditos portugueses dignos de memória – História intima do século XVI*, anotada e comentada por José H. Saraiva, Pub. Europa-América, s/l, s/d [1979].

DP = João Martins da Silva Marques, *Os Descobrimentos Portugueses – Documentos para a sua História*, publicados e prefaciados por..., 3 vols. en 5 tomes, Instituto para a Alta Cultura, Lisbonne, 1944-71 [réimp. Instituto Nacional de Investigação Científica, Lisbonne, 1988].

DPM = *Documentos sobre os Portugueses em Moçambique e na África Central / Documents on the Portuguese in Mozambique and Central Africa*, National Archives of Rhodesia and Nyassaland / Centro de Estudos Históricos Ultramarinos / Junta de Investigações do Ultramar, 9 vols., Lisbonne, 1962-1989.

DRRP = A. de la Torre & L. Suárez Fernandez, ed., *Documentos referentes a las relaciones con Portugal durante el reinado de los Reyes Católicos*, 3 vols., Valladolid, 1960-63.

Duarte Barbosa = Maria Augusta da Veiga e Sousa, éd., *O Livro de Duarte Barbosa (edição crítica e anotada)*, 2 vols., prefácio, texto crítico e apêndice, por..., Instituto de Investigação Cien-tífica Tropical/Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses, Lisbonne, 1996-2000. Version anglaise : Mansel Longworth Dames, *The Book of Duarte Barbosa* (...), translated from the Portuguese text (...), edited and annotated by..., Hakluty Society, Londres, 1918-21 [réimp. Asian Educational Services, New Delhi & Madras, 1989].

EI = *Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle édition, 11 vols., E. J. Brill & G.-P. Maisonneuve, Leiden & Paris, 1960-2005.

Felner, *Subsídios...* = Rodrigo José de Lima Felner, *Subsidios para a Historia da India Portugueza*, [4 fascicules avec pagination indépendante, mais reliés ensemble], Academia Real das Sciencias, Lisbonne, 1868.

Gav. = *As Gavetas da Torre do Tombo*, 12 vols., Centro de Estudos Históricos Ultramarinos / Junta de Investigações do Ultramar, Lisbonne, 1960-77.

Góis = Damião de Góis, *Crónica do felecíssimo rei D. Manuel*, 4 vols., Coïmbre, 1949-1955.

Greenlee = William B. Greenlee, *The Voyage of Pedro Alvares Cabral to Brazil and India*, Hakluyt Society, Londres, 1938 [réimp. Kraus Reprint, Nendeln, Liechtenstein, 1967] ; version portugaise par Álvaro Dória : *A Viagem de Pedro Álvares Cabral ao Brasil e à Índia*, Livª Civilização, Porto, s/d. (*ca.* 1951).

HG = António Caetano de Sousa, *História Genealógica da Casa Real Portuguesa*, 12 tomes, Lisbonne, 1735-49 [réimp. Ed. Atlântida, Coïmbre, 1946-1955].

HGP = Idem, *Provas* [c'est-à-dire, documents], 6 tomes, *vide item* antérieur.

Ibn Iyâs = Ibn Iyâs, texte arabe : Muhammad Muqstafa, éd., *Bada'i al-zuhur fi waqa'i al-duhur*, IV, Le Caire, 1960 ; version française : vol. A : *Histoire des Mamlouks Circassiens*, Institut Français d'Archéologie Orientale, Le Caire, 1945 ; vols. B & C : *Journal d'un Bourgeois du Caire*, chronique d'Ibn Iyâs, traduit et annoté par Gaston Wiet, Librairie Armand Colin, Paris, 1955 & S. E. V. P. E. N., Paris, 1960.

J. A. = Jean Aubin.

L & A = Jean Aubin, *Le Latin et l'Astrolabe – Recherches sur le Portugal de la Renaissance, son expansion en Asie et les relations internationales*, vols. I & II, Centre Culturel Calouste Gulbenkian/Commisssion Nationale pour les Commémorations des Découvertes Portugaises, Paris & Lisbonne, 1996-2000.

L. T. = Luís Filipe F. R. Thomaz

L'Anonyme = vide *Chronique Anonyme*

LPH = J. S. Brewer, J. Gairdner and R. H. Brodie, eds., *Letters and Papers, foreign and domestic of the Reign of Henry VIII*, Londres, 1862-1910.

LPR = J. Gairdner, ed., *Letters and Papers illustratives of the Reigns of Richard III and Henry VII*, II, Londres, 1863.

M. C. F. = Maria da Conceição Ferreira Flores.

MH = *Monumenta Henricina*, [collection de documents organisée et annotée par le Pe António Joaquim Dias Dinis, O. F. M., publiée sans nom d' auteur], 15 vols., Comissão Executiva das Comemorações do V Centenário da Morte do Infanrte D. Henrique, Coïmbre, 1960-1974.

MMA = *Monumenta Missionaria Africana – África Ocidental*, coligida e anotada por Pe. António Brásio, C. S. Sp., 1re série, 15 vols., Agência Geral do Ultramar [& Academia Portuguesa de História], Lisbonne, 1952-80 ; 2e série, 6 vols., 1958-91.

OM = *Ordenações Manuelinas*, [fac-similé de l'éd. de la Real Imprensa da Universidade de Coimbra, Coïmbre, 1797], apresentada por Mário Júlio de Almeida Costa, 5 vols., Fundação Calouste Gubenkian, Lisbonne, 1984.

Pina = Rui de Pina, *Chronica d'Elrey D. João II*, in *Crónicas de Rui de Pina : D. Sancho I, D. Afonso II, D. Sancho II, D. Afonso III, D. Dinis, D. Afonso IV, D. Duarte, D. Afonso V, D. João II*, introdução e revisão de M. Lopes de Almeida, Lello & Irmãos, Porto, 1977 ; aussi Rui de Pina, *Crónica de D. João II*, éd. Alberto Martins de Carvalho, Coïmbre, 1950.

Priuli = G. Priuli, *I Diarii*, 4 vols., A. Segre, R. Cessi éd., Venise, 1912-1938 [réimp. *Rerum Italicarum Scriptores*, XXIV/3, Città di Castello & Bologne].

QE = Visconde de Santarém, *Quadro Elementar das relações politicas e diplomaticas de Portugal com as diversas potências do Mundo, desde o principio da Monarchia Portugueza até aos nossos dias*, 8 tomes, Paris, 1842-1853.

RAH = Real Academia de Historia, Madrid.

Sanuto = Marino Sanuto, *Diarii di Marino Sanuto*, 58 vols., R. Fulin & al., éd, Venise, 1879-1903 [réimp. Bologne, 1969-70].

SIHM = *Les Sources Inédites de l'Histoire du Maroc*, pub. par Pierre de Cenival [et Robert Ricard], 1re série, dynastie Sa'dienne – Archives et bibliothèques du Portugal, 5 tomes, Paul Geuthner, Paris, 1934-1953.

Suma Oriental = Armando Cortesão, *The Suma Oriental of Tomé Pires, an account of the East, from the Red Sea to Japan, written in Malacca and India in 1512-1515 and The Book of Francisco Rodrigues, rutter of a voyage in the Red Sea, nautical rules, almanack and maps, written and drawn in the East before 1515*, translated from the Portuguese MS in the Bibliothèque de la Chambre des Députés, Paris, and edited by..., Hakluyt Society, Londres, 1944 [réimp. Kraus Reprint Ltd, Nendeln, Liechtenstein, 1967].

Synopsis = Jozé Anastacio de Figueiredo, *Synopsis chronologica de subsidios ainda os mais raros para a Historia e estudo critico da legislação portugueza*, mandada publicar pela Academia Real das Sciencias e ordenada por..., 2 tomes, Lisbonne, 1790.

Tendilla = Emilio Meneses Garcia, éd., *Correspondencia del Conde de Tendilla (1508-1509)*, vol. I et II, Madrid, 1973-74.

I[re] PARTIE

O Rei e o Reino[1]

[1] [Nous avons choisi ce titre portugais pour la première partie, car en portugais le mot *reino*, « royaume » a un sens assez précis, servant à désigner le territoire portugais, comme c'est le cas ici, par opposition à ses domaines d'outre-mer – L. T.]

CHAPITRE 1

L'AVÈNEMENT

Lorsque le roi D. João II mourut, en Algarve, le 25 octobre 1495, à l'âge de quarante ans, son règne trop tôt interrompu n'apparaissait pas aussi grand que l'a vu et exalté la postérité. Damião de Góis exprima l'opinion répandue que, prince, il n'avait connu que des succès, et, roi, que des revers. Il est vrai qu'il ne put déployer toute la mesure de sa forte personnalité. Faute d'infantes à négocier, les alliances internationales du Portugal ne se renouvelèrent pas, et l'écran de la Castille le marginalisait. Le cap de Bonne-Espérance doublé en 1488, aucune expédition, huit ans plus tard, n'en avait prolongé la découverte. La royauté avait triomphé de la haute aristocratie, mais le Roi agonisait dans un climat de troubles civils, les villes inquiètes, la noblesse divisée et ses appétits intacts. Par son testament, D. João II reconnaissait pour héritier celui que depuis des années il avait travaillé à écarter de la succession, D. Manuel.

Dans un dernier refus de la fatalité, il avait gardé sa décision secrète. D'Alcácer do Sal où elle résidait avec D. Manuel, au milieu d'une petite cour en attente, la reine D. Leonor envoyait quotidiennement des courriers en Algarve pour s'informer des progrès de la déchéance d'un époux qu'elle abhorrait. D. Manuel, appelé au chevet du mourant, tourna bride à la dernière étape, craignant un guet-apens et l'assassinat. Il n'apprit que le jour du décès qu'il n'y aurait pas de crise de succession et qu'il était roi.

Le nouveau roi [2]

Les liens de D. Manuel avec la maison de Bragance, branche bâtarde ambitieuse et conquérante de la dynastie, devenue au long du XVe siècle un dangereux contre-pouvoir, entrent pour une large part dans la réserve de D. João II à l'égard de son jeune beau-frère. En accédant au trône, il a étouffé

---

[2] Voir le tableau généalogique publié dans le vol. II de cet ouvrage (entre les pp. 40 & 41).

sans peine un début de millénarisme populaire qui identifiait son père, D. Afonso V, au « Roi caché » (l'*Encuberto* du millénarisme hispanique). Autrement plus dangereux ont été les complots de la haute noblesse, en 1483 et 1484. Leur répression a découragé une récidive. Mais elle a alourdi l'ambiance. En 1492, des membres du Conseil osent reprocher ouvertement au Roi sa dureté. Les Bragance gardent une clientèle de parents et d'amis haut placés, jusque tout près de lui : l'infante D. Brites et ses filles, la reine D. Leonor et D. Isabel, duchesse de Bragance, sœurs de D. Manuel. Bragance par sa mère, D. Brites, veuve depuis 1470 de l'infant D. Fernando, frère de D. Afonso V, a géré, durant la minorité de ses fils l'immense fortune que D. Fernando avait recueillie de l'infant D. Henrique, le « Navigateur » : les îles atlantiques et, au Portugal même, sans compter d'autres donations, les domaines des Ordres militaires d'Avis et de Santiago. Chef de fait de la deuxième grande maison princière, avocate résolue des grands privilèges que, prince héritier puis souverain, son gendre D. João II veut réduire, elle a été mêlée aux embarras qu'il a affrontés : la paix avec la Castille et la crise intérieure des premières années 1480.

Malgré l'entrée en guerre du Portugal en 1474 aux côtés de ses partisans, D. Joana, héritière du trône de Castille, accusée de n'être pas fille du roi Henrique IV et affublée du sobriquet insultant de « Beltraneja » du nom de son père supposé, avait été évincée par la demi-sœur de Henrique IV, D. Isabel de Castille, épouse de Ferdinand d'Aragon, que l'histoire connaît sous le nom de la Reine Catholique. Tante maternelle de D. Isabel, D. Brites négocia en 1479 le règlement du conflit. Les traités d'Alcáçovas maintenaient le *statu quo* dans la Péninsule, et reconnaissaient au Portugal sa zone d'expansion africaine. Si les clauses étaient honorables, les garanties exigées par la Reine Catholique, ce qu'on appela « les cautions (*terçarias*) de Moura », étaient humiliantes. L'héritier de D. João II, l'infant D. Afonso, qui avait cinq ans, serait enfermé dans le château de Moura avec la fille aîné des Rois qui en avait dix, sous la garde de D. Brites, jusqu'à leur mariage, quand l'infant aurait quatorze ans, donc pas avant 1489. Moura sis en territoire portugais, D. Brites enverrait son fils aîné D. Diogo, duc de Viseu, en otage en Espagne, pendant un an, après quoi il y serait remplacé par son cadet D. Manuel. Moura et tous les autres châteaux de D. Diogo et de D. Brites auraient statut d'extraterritorialité, le roi de Portugal n'y exercerait pas son autorité, et n'en aurait pas non plus sur D. Brites et ses gens, dénaturalisés pour toute la durée des *terçarias*. Des observateurs castillans constateraient l'application des accords, et des commissions bipartites discuteraient des problèmes apparus ; en cas de désaccord, D. Brites trancherait.

À Moura devaient être aussi déposés tous les documents relatifs aux prétentions de D. Joana. D. Isabel, dans sa mauvaise conscience d'usurpatrice, s'acharna longtemps contre la malheureuse qui, jusqu'à sa mort, signera ses lettres du « Yo la Reyna » espagnol. Elle eut le choix, tous ses titres perdus,

d'être placée en caution à Moura, en attendant un très éventuel mariage avec le fils des Rois Catholiques (il avait dix-huit mois, et elle dix-huit ans) ou d'entrer en clôture perpétuelle dans un monastère portugais. Dénommée au Portugal « l'Excellente Dame » (*a Excelente Senhora*), elle sera utilisée maintes fois, sans jamais atteindre au mariage, dans des chantages diplomatiques qui alarmeront vivement les Rois. Pour l'heure, en larmes, elle prit l'habit, le 15 novembre 1480. D. João II, soucieux de préserver la paix, et intéressé par les perspectives de l'union luso-castillane, avait durement exercé sa contrainte.

D. Diogo tombé malade, D. Manuel fut remis à des commissaires de la Reine en janvier 1481. Il était dans la petite ville de Madrid, loin de la Cour espagnole, lorsqu'en août D. Diogo vint le remplacer. En septembre 1482, D. Diogo de retour, des envoyés vinrent de nouveau prendre livraison de lui. Comme les pourparlers d'annulation des *terçarias* étaient avancés, il demeura en attente auprès de sa mère.

Devenu roi le 1er septembre 1481, D. João avait entrepris dès octobre des démarches pour faire adoucir la détention à laquelle étaient soumis les infants. Responsable de leur vie, D. Brites s'inquiétait de son côté du climat estival très malsain de Moura. La Reine Catholique n'autorisa un transfert dans un château voisin qu'en cas de nécessité, en août et septembre uniquement. Elle fut insensible à d'autres arguments humains.

D. João II nourrissait plus d'une rancœur contre sa belle-mère. D. Brites lui préférait son autre gendre, D. Fernando, 3e duc de Bragance. Ils partageaient le refus de laisser les officiers de justice du Roi pénétrer sur leurs domaines, et le souhait de voir se prolonger les *terçarias* de Moura – elle, fort satisfaite de détenir une grosse clef de la conjoncture portugaise, et, lui, redoutant que D. João II, son fils, une fois libre, ne reprenne ses vexations contre la haute noblesse. Plus radical que le duc, son frère le marquis de Montemor cherchait à provoquer un *casus belli*, qui obligerait la Reine Catholique, leur cousine germaine, à envahir le Portugal. Le duc protesta jusque devant le billot de son innocence. Mais, comme D. Brites, il écrivait en Castille contre le Roi, dénonçait l'insuffisante rigueur du régime claustral de D. Joana, et nourrissait d'autres pensées, d'autant plus mal venues que la Reine Catholique inclinait maintenant à mettre fin aux *terçarias* et à revoir sa fille. Selon son habitude, elle finassa pendant des mois, jusqu'au printemps 1483.

Les craintes du duc étaient justes. Le Roi frappa vite et fort. L'infant D. Afonso relâché, arriva à Évora le 28 mai. Le surlendemain, le duc était arrêté. Condamné à mort à l'unanimité (avec, sans doute, de la part de certains juges l'attente d'une grâce) par un tribunal composé par le Roi, le coutelas du bourreau lui trancha la tête le 20 juin. Les autres Bragance s'étaient enfuis en Castille.

En 1484, D. Diogo prit la tête d'une conjuration qui organisa le meurtre de D. João II. Celui-ci feignait n'en rien savoir ; puis, un soir de la fin d'août,

il attira D. Diogo dans sa garde-robe et le poignarda. Aussitôt tiré de son lit, D. Manuel, effrayé, reçut les assurances d'affection émue du Roi. Les complices de haute volée furent les uns exécutés, d'autres, passés en Espagne, encoururent l'implacable vindicte royale.

Duc de Beja, connétable, commandant des frontières (*fronteiro-mor*) de l'Alentejo, D. Manuel, comblé d'honneurs, fut élevé hors des jupes de sa mère, en compagnie du prince héritier, sous les yeux du Roi, qui en 1482 lui avait donné pour gouverneur un homme de haute droiture, D. Diogo da Silva de Meneses. *Criado* [3] de l'infant D. Fernando, puis de D. Brites, D. Diogo da Silva acquit la confiance de D. João II. Il fut un des juges du procès du duc de Bragance et un des signataires de l'exécution de la sentence. Il appartenait à une famille de forte spiritualité franciscaine. Sa sœur, D. Brites da Silva, fonda le couvent madrilène de la Madre de Dios, de stricte observance. Son frère, D. João da Silva, le bienheureux Amadeus fondateur en Italie de couvents de spirituels, écrivit une *Apocalypsis nova*, d'inspiration millénariste. D. Diogo da Silva marqua d'une profonde empreinte l'éducation morale de D. Manuel adolescent. L'éducation politique que le duc de Beja put tirer de son entrée, à quinze ans, au Conseil est plus hypothétique. Son nom, de 1484 à 1495, n'est associé à aucune décision notable : quand il est mentionné, c'est comme figurant. Il a dû se tenir, effacé, « toujours obéissant et loyal », dans l'ombre puissante de D. João II, qui s'abstint de le marier. Une fille du 3e duc de Bragance mourut à la fleur de l'âge. Un mariage anglais proposé par Henry VII avec une de ses jeunes belles-sœurs, Anne Woodville, en 1485, et dont on parlait encore en 1490, fut laissé sans suite. Dans sa malléabilité, n'eût été la Reine sa sœur, D. Manuel se serait laissé dépouiller à l'avantage de D. Jorge, fils bâtard de D. João II, de ses droits à la succession.

D. João II ne trouvait pas en D. Manuel un homme selon son cœur, ni la promesse d'une fermeté nécessaire au gouvernement du royaume. Père meurtri mais juge lucide, il avait déclaré à la mort de l'infant D. Afonso, tué par une chute de cheval en 1491, que la Providence pourvoyait bien, car son fils n'avait pas l'étoffe d'un roi. De D. Manuel, devenu héritier présomptif, il n'eut sûrement pas meilleure opinion. Leurs tempéraments étaient opposés. Le jeune D. João courait la nuit les rues de Lisbonne. Ne mêlant pas la morale à ses actes, à l'égal des meilleurs princes de son temps, réaliste froid et secret, de plus, esprit scientifique, travaillant avec le petit groupe d'experts en mathématiques et en navigation qui préparait la découverte, l'incompétence et

---

[3] [*Criado :* le mot, toujours en usage, qui signifie étymologiquement « élevé », désignait les gens de peu ou les parents pauvres élevés chez les riches, dont ils devenaient les domestiques ; le vasselage juridique ayant été supprimé en 1385 (sauf celui qui liait les nobles au Roi), le lien de *criação* en prit pratiquement la relève, devenant une sorte de vasselage informel et facile à dissoudre – L. T.]

l'effondrement psychologique de son père, le roi D. Afonso V, ont fait de lui dès vingt ans le dirigeant énergique et ambitieux de l'État.

Le duc de Beja, né en 1469, est, à vingt-six ans, dans une cour plutôt libre, un prince auquel on ne connaît pas de liaison. Marié, il sera un époux fidèle. Veuf, par précaution ses deux fils coucheront au pied de son lit. Il ne boit pas de vin, ne connaît guère une viande de l'autre, qu'il mange sans gras, observe fêtes et jeûnes, le vendredi se met au pain sec, processionne en maintes occasions, du Jeudi Saint à Pâques, dort tout habillé sur le sol au pied des autels. Il n'a pourtant rien d'un cagot. Allègre et de mine riante, tel l'ont vu les témoins. Il monte bien, excelle aux jeux du mail ; amateur de chiens, il chasse la grosse bête, chasse aussi à l'épervier, est bon tireur à l'arbalète. Aux bals de la cour, il danse également, mais peu. Il entend le latin, assez pour distinguer un bon style d'un mauvais, aime la lecture des histoires, en particulier des chroniques de ses prédécesseurs, y fera lire plus tard son fils aîné. Il ne se lassera pas d'écouter ses musiciens portugais, étrangers et maures, à table, durant sa sieste, durant ses audiences, en promenade sur le Tage, durant ses chasses.

D. Manuel est avant tout une âme chrétienne. Il en apportera les qualités dans l'exercice de ses desseins de monarque, pénétré d'esprit franciscain jusque dans son goût des richesses et de la pompe. Devenu roi, tous les vendredis, sauf empêchement, il siège au Tribunal de la Casa da Suplicação, va à la prison, écoute les prisonniers et le rendu des sentences ; et l'après-midi dépêche les affaires, dans le détail, avec les *desembargadores do Paço*. Trois fois la semaine, il signe les documents en public. Il tient souvent audience ouverte, à qui veut lui parler. À la différence de D. João II, qui n'aimait pas la paperasse, il est un gros travailleur, se plaisant dans la compagnie des gens de loi, les *letrados*.

Ces qualités se manifesteront à l'usage. Le duc de Beja a été aussi ce prince falot qu'a vu de près D. João II, et dont rien ne laissait prévoir qu'il puisse devenir, sinon un grand roi, du moins le roi d'un grand règne. De cette inconsistance première resteront chez D. Manuel de graves faiblesses, qui lui vaudront une réputation de « *poco spirito* », au-dedans comme au-dehors. Dans un rapport à la Seigneurie de 1506, l'observateur vénitien Leonardo da Ca' Masser le signale indécis, hésitant, en toutes affaires prenant conseil de ses grands et avant tout de la Reine sa sœur, « qui a le jugement dont il craint de manquer » ; peu stable, changeant souvent de résolution, « parce qu'il écoute chacun et croit facilement tout le monde ». Damião de Góis, moins libre de s'exprimer, dit qu'il pardonnait ce qui touchait à sa personne, mais point d'offenses à la justice, qu'il traitait néanmoins avec parfois des délais ou par des arrêtés les uns contraires aux autres, pris par bonté si facilement que la justice parfois s'égarait et parfois tardait. De ces hésitations et variations, sur tout le cours du règne, les plus visibles sans doute sont dans la versatilité de son attitude à l'égard des Juifs, où il y a plus de tiraillements que d'hypocrisie.

Damião de Góis dit aussi, et ce n'est pas contradictoire que, « de bon et clair jugement, D. Manuel n'était pas aussi sujet à l'avis de ceux de son Conseil qu'à son désir particulier ». Hésitant et tenace, contrecarré et ambitieux d'affirmer l'autorité de l'institution royale, il ne plie que pour revenir avec obstination à ses buts. C'est un faible dont l'opiniâtreté traduit la force secrète. Il est très loin d'être un sot, même s'il se conduit sottement. Émotif jusqu'aux larmes, idéaliste jusqu'aux chimères, D. Manuel ne cessa d'embarrasser par ses impulsions et par ses écarts les dirigeants du royaume. Il serait injuste de n'attribuer ses succès qu'à l'héritage du génie de D. João II. Sa marque personnelle est considérable. Toutefois on distingue mal ce qui, dans ses réussites, revient aux conseillers qui l'encadrent, aux influences qu'accueille ce caractère doutant de lui-même, et ce qui dépend de son vouloir tenace et de la bonne fortune de ses témérités. Hormis pour quelques grands caractères d'exception, rien de si malaisé à distinguer de la personnalité privée d'un Roi que l'œuvre de son règne, quand il est glorieux.

Les dissentiments qui, de l'avènement de D. Manuel à sa mort, divisèrent les membres du groupe dirigeant, composent une image moins simple que celle d'un moment faste porté par le grand mouvement des succès lointains. Bien que les chroniques, discrètes, ne soulèvent un peu le voile qu'à propos de la politique indienne, y filtrent sur certaines questions d'autres antagonismes, de personnes et de conceptions. On regrette particulièrement de ne rien savoir des longs débats de Montemor-o-Novo, de novembre 1495 à février 1496, d'où sortirent des décisions majeures pour l'avenir du Portugal, et dans l'immédiat des compromis salutaires à la cohésion nationale. À ce consensus auront contribué les vertus d'équité chrétienne et de fierté portugaise de D. Manuel. Le poids de ses conseillers ne se laisse que conjecturer.

Le retour des Bragance

Les Rois Catholiques avaient coutume, lorsqu'ils avaient gain de cause, de demander davantage. Ils avaient fait pression pour dissuader D. João II d'écarter D. Manuel et pour intimider les opposants. D. Manuel au pouvoir, leur ambassadeur vint réclamer le rappel au Portugal des exilés bannis depuis plus de dix ans, et la restitution de leurs biens. D. Manuel en avait bien l'intention. Il ressentait comme injuste le sort fait à son jeune cousin D. Jaime, le 4e duc, innocent du crime imputé à son père. Les Rois ne démobilisèrent qu'en mai 1496, une fois les Bragance remis dans leurs droits à Setúbal, les troupes qu'ils avaient groupées à la frontière quelques mois plus tôt. La Reine catholique avait chaudement accueilli ses cousins Bragance. Le petit D. Jaime avait été élevé dans sa maison.

Son oncle, « le seigneur D. Álvaro » (à l'instar des princes il n'usait point de patronyme, et ne fut pas titré), après une brillante carrière au Portugal,

parcourut encore une brillante carrière en Castille. Individualité hors du commun, très supérieur au 3e duc et à ses deux autres frères, président du Tribunal royal (*Casa da Suplicação*) en 1473, grand-chancelier en 1475, cumulant ces deux charges de 1479 à 1483, il n'était pas compris dans l'animosité de D. João II envers les envahissements de sa famille. « De grand jugement, savoir et conseil », il jouissait de la confiance du Roi, qui se gouvernait sur ses avis dans les affaires importantes. Pour l'obliger à traiter les dossiers, D. João II lui mettait souvent « le sac à la porte ». D. Álvaro avait, en effet, propension de grand seigneur à se décharger de la besogne sur des subordonnés. Au printemps 1483, quand les quatre frères Bragance se concertèrent pour empêcher l'entrée sur leurs domaines des officiers de justice (*corregedores*), il se montra plus mesuré, et se déclara ensuite opposé à des machinations déloyales. Parti pour Jérusalem après la chute du duc, avec l'accord de D. João II, il céda aux invites des Rois, et devint pour finir président du Conseil de Castille et gouverneur de Séville. Père de famille nombreuse, D. Álvaro veillait aussi sur les enfants de son frère, le comte de Faro. Plusieurs des fils et filles de cette jeune génération élevée en Espagne s'y fixèrent par mariage ou par vocation ; et pour lui-même la double appartenance ne causa jamais d'état d'âme. Parmi les pensionnés de la Castille figuraient d'autres dames et leurs enfants, notamment la veuve de Fernão da Silveira (assassiné en Avignon, en 1489, par un tueur à gage de D. João II), et la veuve du comte de Penamacor (qui avait échappé peu après, en Angleterre au même sort).

Au Portugal n'étaient restés, en lignée masculine, que deux bâtards. D. Afonso, cousin du 3e duc, dont le Roi avait fait un évêque d'Évora pour l'empêcher de tenir un rôle de chef de maison, prélat très décrié, ne jouera malgré quelques prétentions, aucun rôle politique. Quant à son homonyme, le bâtard de D. Diogo, duc de Viseu, le Roi faisait élever l'enfant discrètement par l'*alcaide-mor* de Portel, ex-possession des Bragance. En 1488, le Roi avait été incité par ses conseillers à atténuer ses rigueurs envers les femmes des exilés. Les biens du comte de Faro avaient été rendus à la comtesse. La duchesse de Bragance, restée au Portugal, y composait avec D. Brites et D. Leonor le petit groupe des femmes amères. D. Leonor élevait une fille de D. Álvaro.

Lorsqu'en 1490 furent négociées les épousailles de l'infant D. Afonso et de l'infante D. Isabel de Castille, les Rois Catholiques ne mirent pas sur le tapis la question du rappel des bannis. Le mariage s'effectuait dans les conditions prévues onze ans plus tôt par le traité d'Alcáçovas. D. João II avait bloqué toute tentation en élevant au plus haut rang de sa noblesse D. Pedro de Meneses, fait en 1489 marquis de Vila Real, et aussi comte d'Ourém (titre qui avait été aux Bragance de 1422 à 1483). Les Rois étaient d'ailleurs bien plus soucieux d'imposer le maintien dans un couvent de l'*Excelente Senhora* que d'avancer une réclamation inacceptable. D. João II mort, il en allait autrement. Le sujet devenait une affaire de famille.

D'un retour de fortune, après sa mort, de ceux qu'il avait implacablement poursuivis, D. João II s'était inquiété. N'ayant pu le prévenir en écartant du trône D. Manuel, il demandait à celui-ci, dans son testament, que ni les bannis ni leurs enfants ne soient jamais autorisés à rentrer, et il priait les grands et les membres du Conseil de rappeler instamment au nouveau Roi cette dernière volonté.

D. Manuel prit aussitôt le contre-pied. Il invita le cardinal D. Jorge da Costa, vieil ennemi du feu Roi, à regagner le Portugal. Devenu grand personnage de la Curie, le cardinal préféra Rome. Les Bragance arrivèrent à la cour, à Setúbal, en mai 1496, suivis de D. Álvaro de Ataíde, le dernier survivant des accusés de 1484 qui s'étaient soustraits par la fuite à la peine capitale. D. Manuel ne les gracia pas, ce qui eût été les avouer coupables, et il n'y eut pas non plus révision des procès. Annexés à la Couronne ou redistribués à d'autres, tous les biens de son père furent restitués à D. Jaime, ainsi que ses titres nobiliaires. Les bénéficiaires des confiscations « recevraient compensation de la valeur s'ils voulaient les rendre, et ils ne voulaient pas, le Roi leur verserait rentes et pensions d'un montant égal : <en ce cas> les biens donnés à vie seraient rendus à D. Jaime à la mort du détenteur sans aucune compensation <pour les héritiers> ».

Les ennemis des Bragance avaient fait bonne figure aux revenants, « pour complaire au Roi, bien qu'ils eussent dans le cœur un sentiment contraire, en raison de l'amour qu'ils portaient au roi D. João II et à toutes ses affaires ». Le viol de ses dispositions testamentaires et l'abandon, d'une étendue sans précédent, des biens incorporés au domaine de la Couronne suscitèrent beaucoup de commentaires et d'altérations. Les uns excusaient le Roi en imputant la faute à D. Brites et à D. Leonor, qui avaient multiplié auprès de lui les importunités. D'autres critiquaient les actes de pouvoir absolu, décidés hors du Conseil et sans raison qu'il y eût de céder tant de terres et de châteaux alors que régnait la paix civile. L'opération de conscience de D. Manuel, plus généreuse que conforme aux intérêts de la royauté, passa finalement parce que le changement de règne ne fut pas accompagné de vengeance, et parce que la maison de Bragance ne représentait plus un contrepouvoir.

Les « satisfactions » furent calculées pour être de valeur équivalente aux terres reprises, du moins chez les puissants, et les restitutions à l'amiable ne furent pas immédiates. Le marquis de Vila Real garda Ourém jusqu'en 1509, et reçut en indemnité une pension annuelle, « sur deux vies », de 450 000 *réis* [4]. Par contre, la bourgade de Monforte do Rio Livre, à qui D. João II avait promis qu'elle ne serait pas aliénée du domaine royal, retomba à titre viager dans le domaine local ; elle ne ferait retour à la Couronne qu'au décès de D. Jaime.

---

[4] [*Réis* ou *reais* (forme plus ancienne) est le pluriel de *real*, « réal (monnaie) » – L. T.]

Ceux qui avaient craint le plus étaient les dénonciateurs des complots de 1483, Pero Jusarte, et de 1484, D. Vasco Coutinho, capitaine de Arzila. Pero Jusarte avait été nommé *alcaide-mor* d'Arraiolos, avec une pension de 104 000 *réis*. D. Vasco Coutinho, capitaine d'Arzila, avait reçu, avec le titre de comte de Borba, la ville de ce nom confisquée aux Bragance. Ils songèrent à l'exil et demandèrent des sauf-conduits. Alarmes vaines. D. Manuel confirma les avantages par lesquels D. João II les avait récompensés, avec référence aux services rendus. Lorsque D. Jaime, comte d'Arraiolos, récupéra la perception des droits d'Arraiolos, Pero Jusarte reçut celle des droits de Sortelha. D. Vasco Coutinho ne restitua Borba à D. Jaime qu'en 1500, et fut alors nommé comte de Redondo.

En rappelant d'exil les émigrés de 1483 et 1484, D. Manuel avait réclamé qu'il n'y eût ni règlement de comptes ni offenses à la mémoire de D. João II. Il n'y eut pas de représailles à l'égard de ceux qui y avaient condamné le 3e duc. Cinq des hommes de loi du jury et sept sur onze des *fidalgos* [5] vivaient encore, la plupart déjà âgés, et qui allaient disparaître avant 1500 ou peu après. Le licencié Rui da Grã, qui avait été rapporteur, se vit maintenu, en avril 1496, dans sa charge d'auditeur du Tribunal du Roi. Les *fidalgos* eurent aussi confirmation. D. Diogo da Silva, le mentor de D. Manuel, était évidemment hors de cause. Fernão Martins Mascarenhas, capitaine des genets de la garde qui protégeait D. João II, vit ses privilèges renouvelés dès février 1495, et D. Manuel lui conféra le titre de dom.

La confirmation des privilèges, donations et charges, qui depuis la réforme joanine de 1481 ne se faisait plus en bloc, obligeait, lors de chaque changement de règne, à produire un à un les certificats. À ces « confirmations du royaume » fut affecté le Dr Diogo Pinheiro, ancien *criado* du duc D. Fernando, son défenseur désigné lors du procès, et auteur postérieurement à l'été 1498 d'un mémoire sur son innocence, dans lequel il s'attachait à relever des irrégularités sans convaincre sur le fond. La tâche était si considérable, puisque des milliers de demandes furent présentées, aussi bien par de modestes récompensés que par l'aristocratie ou les grands monastères, qu'elle occupa les bureaux tout au long de 1496 et en 1497. Le rythme de leur travail n'a jamais été étudié ; peut-être certains retards seraient-ils révélateurs.

Selon Damião de Góis, D. Manuel poussa le scrupule jusqu'à valider tous les privilèges que des courtisans indécents avaient arrachés à D. João II sur

---

[5] [Il a été décidé que serait gardé le terme portugais *fidalgo* employé par J. A., car il n'est pas exactement traduisible – «noble », que traduirait *nobre*, étant un terme plus général qui, outre les *fidalgos*, comprenait les catégories inférieures de la noblesse, comme *fidalgo-cavaleiro, cavaleiro-fidalgo, cavaleiro* et *escudeiro*. Le mot, qui est apparemment moulé sur une expression arabe formé avec *bin-* ou *ibn-*, correspond au castillan moderne *hidalgo* (castillan ancien *fidalgo*) et signifie étymologiquement « fils de quelque chose (*algo* < lat. *aliquot*) », c'est-à-dire, possédant quelque chose – L. T.]

son lit de moribond. On connaît au moins une exception. Diogo Lopes de Lima demanda, le 24 octobre 1495, la confirmation des charges de son père de châtelain de Guimarães et de grand-échanson (*copeiro-mor*). La première lui fut confirmée dès le mois suivant, mais la charge de *copeiro-mor* échut à Lourenço de Brito, qui l'avait déjà auprès de D. Manuel. Le Roi confia de nombreuse charges de cour à ceux qui les occupaient déjà dans sa maison ducale. Ainsi D. João Manuel remplaça-t-il comme grand-chambellan (*camareiro-mor*) Aires da Silva, qui l'était de D. João II.

Jusqu'à sa mort, à Séville en 1503, D. Álvaro resta le véritable représentant de la maison de Bragance. Conservant en Castille ses hautes fonctions, il ne manqua point, au Portugal, de se faire indemniser de la perte de sa charge de grand-chancelier. En armant pour le Malabar, un des tout premiers, il encouragea la poursuite des voyages en Inde, dont beaucoup contestaient l'opportunité. Se partageant entre ses deux partis, il œuvra à un rapprochement qui n'était pas déraisonnable ; les deux mariages espagnols de D. Manuel furent en grande partie son œuvre. Bien que, ce faisant, il réveillât de vieilles méfiances, il ne chercha point au Portugal un rôle de chef de faction, qui n'avait jamais été dans sa nature.

D. Jaime d'autant plus aimé de D. Manuel que les tares psychiques des Bragance avaient passé en lui, recouvra ses biens et sept titres nobiliaires. Tourmenté de maux de tête et de malaises dont il tirait l'excuse pour vivre retiré dans son palais de Vila Viçosa, en Alentejo, bien plus que dans le tumulte de la cour, où il interrompait soudain ses séjours, sa « mélancolie », pour employer le terme du temps, se manifestait par le goût de s'enfermer, lisant et priant. Des signes plus graves se manifestaient à l'occasion, tels le refus de se dévêtir ou bien, disant qu'il était mort, le refus de manger. Conscient de son rang et de son mal, tempérament déséquilibré et intelligence claire, doué de qualités intellectuelles et morales que ses crises ne détruisaient pas, le duc, en vieillissant, se posera plus d'une fois en critique du pouvoir, en conseiller apprécié, sans plus. Il ne ressuscita pas un parti Bragance.

L'entourage : changement et continuité

On ne possède malheureusement pas de rapports sur les débuts des Conseils tenus par le Roi dans les premiers mois du règne, à Montemor o Novo, où les Cortes avaient été aussitôt convoquées. On ne peut juger qu'au vu de certaines décisions, et de leur échelonnement, de l'objet des discussions et des marchandages.

Les nouveaux responsables avaient à pondérer les équilibres d'influence que modifiait la disparition de D. João II et à se définir en regard de l'Espagne. L'avènement de D. Manuel ne suspendait pas le harcèlement qui, partout et toujours, caractérisait la politique étrangère des Rois Catholiques.

Membre du Conseil du feu Roi, D. Manuel n'était pas ignorant des affaires. Maître de l'Ordre du Christ, ses domaines du Portugal et des îles Atlantiques, Madère en plein essor sucrier, les Açores, étaient bien gérés. Une notion élevée de l'honneur portugais et de ses devoirs de Roi l'animait. À la différence de son grand prédécesseur, cependant, qui avait décidé seul, dans le secret, sans faire part à ses plus proches que de ce qu'il importait qu'ils sachent, D. Manuel avait besoin d'être conseillé.

Le souci d'apaiser les dissensions qui faisaient chevaucher Aires da Silva et D. Álvaro de Castro vers Alcácer do Sal était largement partagé. Le sens moral de D. Manuel l'inclinait à réparer les injustices de D. João II, mais il n'entendait pas être l'instrument d'une faction. Son vœu concordait avec celui de la classe politique. Même divisée quant à certaines orientations, et traversée de rivalités personnelles, elle se montra, dans la difficile période de transition, unie derrière son prince. L'étreinte de la Castille, insidieuse ou brutale, inlassable et savante, d'une part, et, d'autre part, les relations complexes que l'aristocratie entretenait avec l'autorité royale déterminaient le groupe dirigeant à la cohésion.

L'institution monarchique au Portugal, de longue date, encadrait assez bien la noblesse pour que, si contestable fût le souverain qui la détenait, le principe n'en fût pas mis en cause. La crise nobiliaire de 1483-1484 réglée au prix de quelques têtes, promptement, sans désordres, le royaume n'avait été agité d'aucun des mouvements séditieux que connaissait l'Espagne. En dehors de celle que la Reine fomentait sur la question dynastique, il n'y avait pas d'opposition ouverte, encore moins organisée.

La quémande de faveurs et de gratifications ou les procès intentés par les représentants du Roi interdisaient aux familles nobles de se tenir à l'écart de la cour, qui nommait aux charges et procurait les grandes carrières. Des très proches parents des suppliciés de 1483-1484 les côtoyaient avec le même zèle [6].

Si fortement qu'aient joué en certaines circonstances, les liens de sang et de clientèle, l'entrecroisement multiple, au sein des lignages, des fidélités personnelles ou des intérêts, ne trace pas de clivages simples. Prenons le cas de la parenté de D. Rodrigo de Melo, comte d'Olivença (mort en 1487) [7]. Son frère Rui de Melo, son oncle Vasco Martins de Melo sont très appréciés de D. João II [8]. Par leurs charges, son beau-frère, Fernão Teles de Mene-

[6] N'en citons qu'un : D. João de Meneses, gouverneur (*aio*) du prince héritier D. Afonso et frère de deux des condamnés de 1483.

[7] Voir A. Machado de FARIA, éd., *Livro de linhagens do século XVI*, Academia Portuguesa da História, Lisbonne, 1946, pp. 161-173.

[8] Garcia de RESENDE, *Vida e Feitos d'El Rey Dom João Segundo*, ch. 108 (*Livro das Obras de Garcia de Resende*, edição crítica, estudo textológico e linguístico por Evelina VERDELHO, Fondation Calouste Gulbenkian, Lisbonne, 1994, p. 143) et ch. 139 (p. 208).

ses [9] et son cousin Garcia de Melo appartiennent au cercle de D. Brites [10]. Trois des condamnés de 1483-1485 le touchent de près : D. Álvaro, son gendre ; Fernão da Silveira, mari d'une de ses cousines ; le comte de Penamacor, beau-frère d'un de ses neveux. Pedro Jusarte, qui épousa une de ses petites-nièces « vivait avec le duc de Bragance » et avait toute la confiance du marquis de Montemor [11]; il servait d'intermédiaire entre eux et les Rois Catholiques. Mais il finit par dénoncer au Roi leurs machinations.

Ces quelques exemples montrent que, si l'on peut légitimement supposer que, par méfiance de la réaction nobiliaire, la classe moyenne des *fidalgos* et des bourgeois (*cidadãos*) avait formé le plus gros des partisans de l'option de D. João II, il serait inexact de considérer le courant promanuélin, dans les couches dirigeantes, comme homogène. Les éléments de la classe noble dont la Reine avait eu l'appui dans le royaume ne s'identifiaient pas au seul clan des victimes de D. João II. Le choix de D. Manuel avait été, contre le risque d'aventure, celui de l'ordre à l'intérieur et de la paix aux frontières. Il avait rassemblé peu à peu, autour des membres de la maison du Duc de Beja, les nostalgiques de l'ancienne supériorité nobiliaire dont les Bragance avaient été les porte-parole et d'autres qui sans être des sympathisants des Bragance escomptaient de l'avènement de D. Manuel une relâche de l'encadrement monarchique.

Il s'ensuivit que l'avènement de D. Manuel ne provoqua dans le haut personnel que des changements de faible amplitude. Quelques-uns des intimes du duc de Beja y prirent, évidement, de l'importance. Ainsi son gouverneur (*aio*) et mentor, D. Diogo da Silva de Meneses ; les Manuel, élevés avec lui ; son chapelain, D. Pedro Vaz Gavião. Il n'y eut pas de disgrâces. Certes, Antão de Faria, trop lié aux affaires secrètes de D. João II, se retira dans la vie privée, et les Almeida perdirent leur prééminence. La défaveur qui leur fut marquée se manifesta avec discrétion, feutrée, à la portugaise. D. Manuel s'entoura d'hommes qui, à des titres divers, avaient été les collaborateurs de D. João II.

---

9 Fernão Teles était déjà mort en juillet 1491 : *cf.* Pina, ch. 50, p. 142 ; Resende, ch. 132, p. 200. Il avait été *mordomo-mor* (« grand majordome ») de D. Leonor (A. Machado de Faria, éd., *Livro de linhagens do século XVI*, p. 161.

10 Garcia <Afonso> de Melo, *alcaide mor* de Serpa « vécut avec l'Infant D. Fernando, père de D. Manuel, à qui était <Serpa> » ; il épousa la fille d'un *vedor* dudit infant ; leur fille épousa Vasco Eanes Corte Real, *vedor* de D. Manuel : *cf. Livro de linhagens do século XVI*, p. 170.

11 Pina, ch. 6, p. 21, & ch. 11, p. 34 ; Resende, *Vida e Feitos...*, ch. 31, p. 39 & ch. 40, p. 52.

Chapitre 2

LES MARIAGES DU ROI

Il fallait marier le Roi. Les Rois Catholiques avaient sur le Portugal le grand avantage de disposer de quatre filles, qu'ils utilisaient dans les combinaisons tortueuses où ils étaient maîtres, à refaçonner l'équilibre politique de l'Occident. Lorsque, fin 1495, ils prétendirent imposer à un Portugal sur ses gardes le mariage de leur troisième fille, D. Maria (née en 1482), la jeune princesse, comme ses sœurs, avait déjà servi. Elle avait été promise en 1488 au prince de Capoue, héritier du royaume de Naples, projet peu après abandonné [1]. En même temps qu'ils la gardaient pour D. Manuel, elle devint un pion dans leur ambitieuse entrée diplomatique en Europe du Nord, où la rivalité entre l'Angleterre et l'Écosse leur offrait un beau terrain d'immixtion. Leur stratégie visait à fortifier, après la chute de la maison d'York, le nouveau roi Tudor, et à détacher du même coup de la France son allié traditionnel, le royaume des Stuart.

L'épouse tenue en réserve pour D. Manuel

Dans le courant de 1488, des pourparlers avec l'Angleterre avaient fixé le sort de l'infante D. Catarina, quatrième fille des Rois, à peine sortie des langes : elle épouserait le prince de Galles, Arthur, fils aîné de Henry VII. En même temps que les envoyés anglais venus y entériner cet accord, se trouva à Medina del Campo, en mars 1489, un héraut écossais, porteur d'ouvertures [2]. En juin, le Parlement écossais décidait de retarder la conclusion d'une alliance avec la France jusqu'à l'arrivée de l'ambassade espagnole attendue. Le 21 mars, le Dr Ruy Gonzáles de Puebla, envoyé des Rois auprès de Henry VII, avait été

---

[1] Luis Suárez Fernández, éd., *Política internacional de Isabel la Católica, Estudio y documentos*, II (Valladolid, 1966), pp. 438-443.

[2] A. E. de la Torre, éd., *Cuentas de Gonzalo de Baeza, tesorero de Isabel la Católica*, I (Madrid, 1955), pp. 82, 332-333.

désigné pour aller offrir à James IV une fille de Ferdinand née hors mariage, D. Juana (homonyme de la deuxième fille du couple royal) [3].

Reçu en août à Linlithgow, Puebla mesura combien mal accueillie était l'offre bâtarde du roi d'Aragon. Pour se tirer d'embarras, il présenta cette D. Juana comme « fille légitime née d'un mariage secret ». Les Rois l'en blâmèrent. Pour éviter que James IV ne demande une de leurs filles, ils enjoignirent à Puebla d'aviser l'ambassade écossaise qui s'apprêtait à gagner l'Espagne, qu'il s'agissait d'une fille naturelle que Ferdinand avait eue avant son mariage. Au cas où les Écossais n'en voudraient point, Puebla devrait les amuser en leur promettant, s'ils déterminaient Charles VIII à rétrocéder Cerdagne et Rousillon, la main de D. Maria – négociation qui les neutraliserait, à l'avantage de l'Angleterre, voir qui les brouillerait avec la France [4]. En décembre 1490, l'ambassadeur d'Écosse était à Séville [5]. Obtenir un parti égal à celui offert aux Anglais (et même meilleur, puisque dans l'ordre de primogéniture la descendance de D. Maria aurait préséance sur celle de D. Catarina), allait être dans les années à venir l'aspiration du gouvernement de James IV dans ses tractations avec l'Espagne.

L'évolution de la conjoncture européenne, et au premier chef la paix signée avec Charles VIII, qui restituait les deux provinces convoitées, enleva en 1492 à l'alliance écossaise son opportunité. Elle la retrouva en 1495, lorsque les Rois fomentèrent une Sainte-Ligue pour contrer les entreprises italiennes du roi de France. Les contacts furent réactivés avec l'Angleterre. Du coup, l'Écosse se manifesta. Le 25 août, les Rois recevaient à Tarazona le doyen de Glasgow, Robert Muirhead. À la requête de James V, ils s'entremirent, mollement, auprès du Pape pour obtenir un chapeau de cardinal à son évêque, Robert Blacader. Les Espagnols qui raccompagnèrent le doyen dans son pays eurent pour mission de travailler à cimenter une paix durable entre les deux royaumes britanniques [6]. Tout en entourant de secret leurs pourparlers avec Henry VII, les Rois berçaient James IV, au début de 1495, de la perspective d'un mariage espagnol dont l'éventualité inquiéta le roi Tudor. Le nom de D. Maria était avancé, pour être bientôt retiré : sa sœur aînée D. Isabel

---

[3] Instructions à Puebla, A. E. de la Torre, éd., *Cuentas de Gonzalo de Baeza...*, III, pp. 226-227.

[4] Les Rois Catholiques à D. Diego de Guevara et au Dr de Puebla, janvier 1490, Luis Suárez Fernández, éd., *Política internacional de Isabel la Católica*, III, 1969, pp. 49-50 et pp. 168-169. Sur l'accueil fait en Écosse à Puebla : Nicholson, *Accounts of the High Treasurer*, I, pp. xci-xciii (*cf.* p. 550).

[5] *Cf. supra*, *Cuentas de Gonzalo de Baeza...*, I, pp. 388-390.

[6] Lettres des Rois Catholiques à Puebla, 24/VIII/1495, 23/IX/1495, 22/XII/1495, 30/I/1496, 31/I/1496, 14/IV/1496, 26/IV/1496, Luis Suárez Fernández, éd., *Política internacional de Isabel la Católica*, IV, pp. 416, 427, 467, 486, 493, 521, 535 ; Lettre des Rois Catholiques à ? de la Vega, 12/IX/1495, A. E. de la Torre, éd., *Cuentas de Gonzalo de Baeza*, V, p. 137.

repoussant toute idée de remariage, D. Maria était gardée en réserve pour le nouveau roi de Portugal.

Le 8 novembre 1495, James IV annonçait l'envoi d'un nouvel ambassadeur – c'est de nouveau le doyen de Glasgow – en vue de nouer l'alliance hispano-écossaise [7]. À la mi-avril 1496, le doyen attendait les Rois à Soria, et il les rejoignit peu après à Almázan [8]. Les Rois faisaient leur le désir « que nous ayons à notre main le roi d'Écosse comme nous avons l'archiduc (Philippe le Beau), et cela ne pourrait être que par mariage ». Mais il s'agissait d'unir James IV avec Margaret Tudor, fille de Henry VII. Ces négociations se déroulaient sur un arrière-plan d'agitation yorkiste entretenue par l'imposture de Perkin Warbeck. Le faux duc d'York s'était en 1495 réfugié en Écosse, où il était traité en prétendant légitime. Au début de 1496, James IV acceptait d'ajourner son soutien militaire à Perkin Warbeck jusqu'au retour d'Espagne du doyen de Glasgow. Pour prix de son bon vouloir il réclamait toujours en mariage la fille des Rois Catholiques [9].

Tandis que les négociations avec le Portugal avançaient cahin-caha, les Rois priaient Puebla, en avril 1496, de rapprocher James IV de Henry VII, « ou du moins de l'occuper par quelque négociation dilatoire, afin qu'il ne rompe pas avec le roi d'Angleterre ni ne se joigne au roi de France » [10]. Ils laissaient hypocritement des espérances à l'Écosse. Ils finassèrent si bien que le doyen de Glasgow sortit de ses entretiens avec eux croyant avoir eu gain de cause sur la question du mariage [11].

La toile tissée par les Rois Catholiques aggravait l'isolement diplomatique du Portugal. À l'alliance bourguignonne et germanique qui lui avait au XVe siècle prêté une dimension européenne, se substituait le lien de l'Espagne avec les Habsbourg qui allait avoir d'immenses conséquences. D. Juan, le fils des Rois épouserait Marguerite, fille de Maximilien, et son fils Philippe le Beau épouserait D. Juana, deuxième fille des Rois. D'autre part, l'active intervention de l'Espagne dans les affaires de la Grande-Bretagne réduisait encore un peu plus la portée de la traditionnelle alliance de la maison d'Avis

---

[7] Luis Suárez FERNÁNDEZ, éd., *Política internacional de Isabel la Católica*, IV, pp. 440-441 ; G. A. BERGENROTH, *Calendar of letters, despatches and State papers relating to the negociations between England and Spain preserved in the archives at Simancas and elsewhere, I, Henry VII, 1485-1509*, (Londres, 1862), p. 72 qui propose le millésime.

[8] Luis Suárez FERNÁNDEZ, éd., *Política internacional de Isabel la Católica*, IV, p. 521 ; A. E. de LA TORRE, éd., *Cuentas de Gonzalo de Baeza*, II, p. 317.

[9] Les Rois Catholiques à Puebla, Almazán, 26/IV/1496, Luis Suárez FERNÁNDEZ, éd., *Política internacional de Isabel la Católica*, IV, p. 535.

[10] Les Rois Catholiques à Puebla, de Daroca, 14/IV/1496, Luis Suárez FERNÁNDEZ, éd., *Política internacional de Isabel la Católica*, IV, p. 521.

[11] Luis Suárez FERNÁNDEZ, éd., *Política internacional de Isabel la Católica*, IV, p. 538, V, 1972, p. 269.

avec la royauté anglaise. Le mariage castillan de D. Manuel s'inscrivait dans la grande stratégie matrimoniale qui posait l'Espagne en puissance européenne dominante.

Il importait que D. Manuel assure au plus tôt sa descendance. Les candidats à la succession ne manquaient pas. Aucun n'était apte à souder l'adhésion nationale. L'empereur Maximilien, petit-fils par sa mère du roi D. Duarte, et donc cousin germain de D. João II, ne cachait pas ses prétentions [12]. Il s'estimait plus autorisé que la Reine Catholique, dont la mère était fille du 2e duc de Bragance, à revendiquer les droits du sang si la branche aînée des Avis s'éteignait. La Reine Catholique se tenait pour héritière, et il n'était pas sûr qu'elle se dessaisît en faveur de D. Jaime, candidat le plus portugais, chéri comme tel par D. Manuel, mais dont la personnalité inspirait des craintes. À un autre cousin germain des Pays-Bas, Philippe de Clèves, qui rappelait son ascendance, D. João II avait accordé de généreuses pensions, que D. Manuel supprima [13].

Le quasi-ultimatum présenté par l'ambassadeur des Rois, en décembre 1495, d'avoir à épouser D. Maria fut mal reçu au Portugal. Certains des dirigeants inclinaient à maintenir la ligne d'amitié avec la France qu'avait suivie D. João II [14], et bien que les rois Valois n'eussent pas de fille à offrir, ils s'efforcèrent de marier D. Manuel à une princesse française. (Faute d'y avoir réussi, Louis XII, en 1498, promettra un éventuel appui à Philippe de Clèves, également son cousin).

L'opposition au mariage espagnol était menée par les Vila Real, le vieux 1er marquis (qui allait mourir fin 1499) et son fils D. Fernando, hostiles aux Bragance, par D. Diogo de Silva de Meneses, et par D. João Manuel, qui était le grand favori du Roi. Ils étaient combattus par trois autres proches du Roi, D. Pedro Gavião, D. Fernando Mascarenhas, et Rui de Sousa Beringel. Tout aussi acquis aux Rois Catholiques était certes D. Álvaro, auquel on ne laissait pas les coudées franches [15]. Contrairement à ce qu'on aurait pu craindre de l'avènement de D. Manuel, la tendance antiespagnole se manifes-

---

[12] Jerónimo de Zurita, *Anales de la Corona de Aragón*, III (Zaragoza, 1610-1621), *fl* 139 v° ; Jean Aubin, « D. João II devant sa succession », *L & A*, II, pp. 61-62, n. 40 & 41 ; Alonso da Silva aux Rois Catholiques, d'Évora, 29/VII/1497, Antonio Paz y Melia, *El cronista Alonso de Palencia* (Madrid, 1914), pp. 330-331. D. Álvaro aux Rois Catholiques, 29/VII/1497, *op. cit.*, pp. 332-333 ; Zurita, *op. cit.*, II, 23, *fl* 88v° et III, 9, *fl* 127 v°.

[13] Jean Aubin, « D. João II devant sa succession », pp. 58-59.

[14] Jerónimo de Zurita, *Anales de la Corona de Aragón*, II, 23, *fl* 81v°, II, 17, *fl* 81 v° ; Lettres de Fuensalida, 22/XI/1498 et 18/III/1498, *vide* Berwick y Alba, éd., *Correspondencia de Gutierre Gómez de Fuensalida, embajador en Alemania, Flandres e Inglaterra, 1496-1509* (Madrid, 1907).

[15] Alonso da Silva aux Rois Catholiques, Évora, 29/VII/1497, Antonio Paz y Melia, *El cronista Alonso de Palencia* (Madrid, 1914), pp. 330-331. D. Álvaro aux Rois Catholiques, 29/VII/1497, *op. cit.*, pp. 332-333 ; Zurita, *op. cit.*, II, 3, *fl* 88v° et III, 9, *fl* 127 v°.

tait, plus ouvertement que sous le feu Roi. L'*Excelente Senhora* avait été tirée de son couvent, où le traité de 1479 faisait obligation de la tenir en clôture, et logée en ville. Bravade des dirigeants portugais que prenaient mal Ferdinand et Isabel [16].

Le premier mariage et l'expulsion des Juifs

Outre qu'en 1495, D. Maria n'avait que treize ans, alors qu'on souhaitait au Roi des fils au plus tôt, elle venait en troisième dans le droit de succession au trône de Castille. Au cas où disparaîtrait l'infant D. Juan, unique fils des Rois Catholiques, Philippe le Beau, marié à leur deuxième fille, aurait le pas sur D. Manuel, et les Habsbourg prendraient pied dans les Espagnes. On a ridiculement imaginé un sentiment équivoque au souhait de D. Manuel d'épouser la femme de celui qui, n'eût été l'accident de cheval de 1491, lui eût barré la route, l'infant D. Afonso. D. Manuel, qui n'avait jamais brillé par la fermeté, avait fait savoir qu'à défaut de D. Isabel, il épouserait D. Maria [17]. Son entourage ne lui laissa pas le choix. La politique, et non la satisfaction posthume de quelque trouble envie, commandait d'épouser D. Isabel, la fille première-née des Rois, celle que l'étiquette appelait toujours « la princesse de Portugal ».

Veuve à vingt et un ans d'un garçon qui n'en avait pas dix-sept, veuve et vierge selon un chroniqueur, elle en gardait l'horreur de la vie conjugale et refusait une nouvelle union. Comme beaucoup de femmes psychiquement fragiles de sa lignée (dont sa grand-mère Bragance, mère de la Reine Catholique), l'enfermement du cloître l'attirait. Si sentiment malsain il y eut, ce ne fut pas le fait de D. Manuel mais celui de la princesse, qui n'était pas, ou n'était plus, un joli brin de fille. Amaigrie par les jeûnes, les veilles et les macérations, elle avait l'air, nous dit Pietro Mártir de Angleria, d'un pieu desséché [18].

Pour réaliser l'alliance luso-espagnole à laquelle ils tenaient, les Rois Catholiques durent, après de longs mois, céder à l'obstination portugaise. Puis les négociations s'étendirent encore sur un an, dans un climat d'une rare aigreur. D. Isabel redoutait, en reconvolant, d'offenser Dieu, et de mourir si elle était enceinte [19]. Bien qu'on lui représentât que ce second mariage serait un service de Dieu, elle persistait dans son refus, Il ne fallut pas moins que

---

16 ZURITA, *op. cit.*, II, 16, *fl* 79 v° et II, 23, *fl* 88 v°.

17 ZURITA, *op. cit.*, II, 23, *fl* 88 v°.

18 Pedro Martir ANGLERIA, *Epistolae*, liv. IX, n° 172 (trad. espagnole de Lopez de Toro, I, n° 171).

19 GÓIS, I/xxiv p. 50 ; ZURITA, *idem*, III/6, *fl* 124 v°.

les pressions de Fray Francisco Jiménez de Cisneros, l'archevêque de Tolède, pour l'en dissuader [20]. D. Álvaro, venu du Portugal mener les négociations à bon terme, signa par procuration le contrat de mariage, à Burgos, le 30 novembre 1496. Le 8 décembre, les Rois s'engagèrent à remettre leur fille à la frontière portugaise au plus tard fin mai 1497.

La princesse, très choquée par la tragédie de 1491 s'était convaincue que l'infant D. Afonso était mort en châtiment de la faveur dont les hérétiques jouissaient au Portugal [21]. Elle posa leur départ comme condition de son acquiescement. Cette clause de conscience intime ne figura pas dans le texte du contrat, mais elle en avertit D. Álvaro avant la signature. Deux ou trois jours après celle-ci, la nouvelle parvint à Burgos que D. Manuel décrétait l'expulsion des Juifs et des Maures. « De manière qu'à nous tous – rappelleront les Rois à D. Álvaro quelques mois plus tard – cela parut chose venant de Dieu, puisqu'au même moment il la mit dans la volonté du Roi là-bas et de la princesse ici, ni l'un ni l'autre ne le sachant » [22].

Faut-il les croire ? S'ils avaient fait de l'expulsion une condition non dite du mariage, ils n'étaient pas gens à signer avant garantie. Que le Portugal soit un refuge pour les Juifs de Castille fuyant l'Inquisition, irritait les Rois Catholiques ; il est probable qu'on en parla lors des conversations qui précédèrent l'accord matrimonial [23]. Toutefois le dire des Rois qu'ils n'eurent point de part dans la divine coïncidence ne paraît pas récusable, d'autant qu'ils l'écrivirent à D. Álvaro, lequel connaissait le dessous des négociations. On le vit par la suite : la princesse, enfermée dans ses contraintes morales, n'hésitait pas à faire fi des dispositions de ses parents.

Le décret d'expulsion publié au début de décembre 1496 lui donnait satisfaction. Quelques mois plus tard, les discussions qui s'ouvrirent entre gouvernants portugais et représentants des communautés hébraïques l'alarmèrent. Les Rois Catholiques n'avaient pas accordé d'importance au décalage entre la date limite de sa remise à la frontière portugaise (fin mai) et celle du bannissement des Juifs (fin octobre), mais la princesse n'entendait pas que sa conscience fut sacrifiée à la raison d'État. En mai, à l'insu de ses parents, elle écrivit à D. Manuel qu'elle ne viendrait au Portugal que quand il n'y resterait plus un hérétique. Les discussions qu'elle eut à Valladolid, entre le 10 et le 20, avec Ferdinand et Isabel, lièrent cet avertissement aux négociations en cours à Lisbonne. Elle déclara que D. Manuel ne pouvait en droit ni garder les Juifs dans son royaume ni traiter avec eux sans encourir censures et

[20] Góis, I/xxiv, p. 50 (« des personnes religieuses »).

[21] Les Rois Catholiques à D. Álvaro, 21/VI/1497, Zurita, *op. cit.*, III/6, *fl* 124 v°

[22] Les Rois Catholiques à D. Álvaro, 21/VI/1497, *DRP*, III.

[23] Selon Zurita, *op. cit.*, III, 6, *fl* 124 v°, c'est de ceux-ci que la Princesse avait demandé l'expulsion.

excommunications. Elle appréhendait de graves périls pour D. Manuel, elle-même et le royaume de Portugal. « Ce serait une si grande offense à Dieu qu'elle souffrirait la mort plutôt que d'y pénétrer avant que les hérétiques n'en soient sortis. » Ses parents ne devaient pas participer à cette offense en laissant différer les choses [24].

Ses inquiétudes et celles des Rois, qui soupçonnaient leur futur gendre de chercher à obtenir du Saint-Siège des bulles en faveur des Juifs, furent apaisés par l'agrément du 30 mai qui donnait à ceux-ci, massivement convertis, un statut de chrétiens. Les relations luso-castillanes n'en demeuraient pas moins méfiantes. Les anti-castillans de la camarilla manuéline se tenaient dans une fermeté ombrageuse. En mars, le Portugal avait rejeté l'invitation des Rois à entrer dans la ligue contre la France, « sauf cas d'invasion de la Castille » [25]. La suspicion des dirigeants portugais avait été accrue par l'exclusive réitérée de la princesse. Ils redoutèrent qu'elle ne soit le prélude à d'autres, et qu'on ne leur réclame la remise de l'*Excelente Senhora* [26]. C'est alors, peut-être, que furent fabriqués des faux à la Curie, qui légitimaient D. Jorge [27], et qu'on parla de lui faire épouser D. Joana [28].

D. Álvaro, qui jouait les entremetteurs, partit de Medina del Campo pour le Portugal le 1er juillet 1497, porteur d'un mémoire des Rois en date du 21 juin, par lequel ils assuraient qu'il n'y avait de leur part aucun atermoiement [29]. Ils craignaient la rupture. L'atmosphère était alors très tendue dans l'entourage manuélin. Fin juillet, D. Alonso da Silva, l'ambassadeur castillan au Portugal, déconseillait à ses souverains d'escorter en personne la princesse jusqu'au village frontalier choisi, eu égard à l'irritation et à la suspicion des Portugais qui accompagnaient D. Manuel : l'éventualité d'une échauffourée n'était pas à exclure [30]. D. Álvaro, tenu en suspicion, s'étonnait de la vigueur de la répugnance portugaise à l'entrevue. Du côté portugais, l'évêque de Fès, de retour de Medina del Campo, trouvait bizarre l'insistance des Rois à être présents à la remise de leur fille, et il déconseillait aussi la rencontre [31].

---

[24] *DRP*, III, pp. 13-14. Allusion à la lettre de la princesse dans GÓIS, I, 24, p. 50 (chronologie brouillée).

[25] GÓIS, I/xix, p. 40.

[26] ZURITA, *op. cit.*, III, 6, *fl* 124 v°.

[27] Jean AUBIN, « D. João II devant sa succession », n. 87.

[28] Jacomo CONTARINI, ambassadeur de Venise en Espagne, au Doge, 24/V/1499 et 10/VII/1499, SANUTO, I, p. 674.

[29] Texte du mémoire, *DRP*, III, pp. 12-15. Date du départ de D. Álvaro, ZURITA, *op. cit.*, IV, 6, *fl* 127 v°.

[30] D. Alonso da Silva, 29/VII/1497, Antonio PAZ Y MELIA, *El cronista Alonso de Palencia* (Madrid, 1914), pp. 330-331 ; Luis Suárez FERNÁNDEZ, éd., *Política internacional de Isabel la Católica*, V, p. 198.

[31] D. Álvaro aux Rois Catholiques, 29/VII/1497, Antonio PAZ Y MELIA, *El cronista Alonso de Palencia*, pp. 331-333.

Le 11 août 1497, D. João Manuel signait à Medina del Campo l'accord réglant la remise de la princesse par ses parents d'ici la fin de septembre, étant entendu qu'il ne resterait alors aucun hérétique au Portugal. Il y était stipulé, de plus, qu'aucune question politique ne serait abordée à cette occasion [32], – précaution dont il est fort probable que les Portugais se munirent autant contre D. Manuel que contre les Rois. On pouvait craindre, en effet, qu'en tête-à-tête le jeune souverain, peu réfléchi, ne se laisse circonvenir.

Le 15 août, les Rois s'engagèrent à respecter l'accord [33]. Le 12 septembre, ils acceptèrent que le lieu de rencontre soit Valencia de Alcântara, en territoire espagnol. Ils y arrivèrent le 30. Laissant le gros de la cour à Castelo de Vide, D. Manuel se fit accompagner, comme il était demandé, de peu de monde : des fidèles, dont D. Francisco de Almeida, estimé des Rois, à la cour desquels il avait longtemps vécu. Le 3 octobre, Ferdinand partit en hâte pour Salamanque, où mourait son fils l'infant D. Juan, qui trépassa le 4 [34]. Trois mois plus tard, sa jeune veuve, Marguerite d'Autriche, fit une fausse-couche. De ce fait, D. Manuel devenait héritier des couronnes de Castille et Léon et d'Aragon. Il fut dès lors désigné sous le titre de « Roi de Portugal et Prince de Castille et d'Aragon », titre qu'il allait porter près de huit mois.

Sur ce que fut la vie du couple, une lettre privée de D. Isabel de la mi-novembre ouvre un court aperçu. D. Manuel avait commencé à l'entretenir de certaines affaires. Elle faisait de son mieux pour se montrer portugaise, si différentes fussent les choses de celles de Castille. Elle était même prête à monter à cheval comme les dames portugaises (alors que les dames espagnoles montaient des mules).

Les inquiétudes portugaises sur les agissements des Rois Catholiques se réveillèrent dès décembre 1498, lorsque ceux-ci pressèrent le roi et la reine de Portugal de venir se faire reconnaître par les Cortès héritiers des couronnes de Castille et d'Aragon [35]. Cette brillante perspective troublait d'aucuns. Ils redoutaient de voir le royaume laissé sans roi, et D. Manuel en pays étranger à la merci d'un autre souverain. Mais il en était certains qui opinaient que c'était une chance capitale [36]. D. Manuel tint de nombreuses et longues délibérations

---

[32] Texte, *DRP*, III, pp. 15-18 ; et avant, Antonio Paz y Melia, *op. cit.*, pp. 334-336.

[33] Confirmation par les Rois Catholiques et la princesse, 15/VIII, *DRP*, p. 18-19 ; *GAV*, VII, pp. 578-579 ; Zurita, *op. cit.*, III, 9, *fl* 128 v°.

[34] Les Rois Catholiques à D. Alonso da Silva, de Medina del Campo, 12/IX/1497, A. Paz y Melia, *op. cit.*, pp. 336-337 ; Sanuto, I, 818-819, et toutes les sources. Le même jour, Ferdinand annonce son départ pour la frontière de Portugal, A. de la Torre, *Documentos sobre las relaciones internacionales de los Reges Catolicos*, V (Barcelona, 1965), p. 545.

[35] Góis, I/vi, p. 54.

[36] Garcia de Resende, « A Entrada D'El-Rey Dom Manoel em Castella », *Livro das Obras de Garcia de Resende*, edição crítica, estudo textológico e linguístico por Evelina Verdelho, Fondation Calouste Gulbenkian, Lisbonne, 1994, p. 468.

avec les gens de sa cour, avec d'autres qu'il appela à Lisbonne, avec les délégués des Cortès portugaises, qui siégèrent du 11 février au 14 mars et qui formulèrent une longue série de revendications [37]. Il y eut consensus pour affirmer que, dans une union personnelle des trois royaumes hispaniques, l'autonomie du Portugal devait être préservée. Le 24 mars, la régence fut confiée à D. Leonor, assistée du marquis de Vila Real, et D. Jaime auprès d'eux [38]. Des *corregedores* munis de pouvoirs de justice étendus furent envoyés maintenir l'ordre dans les provinces [39].

Les Rois Catholiques avaient demandé que l'escorte de D. Manuel fut peu nombreuse, afin d'éviter les rixes entre *criados* castillans et portugais. Quittant Lisbonne le 29 mars 1498, la troupe royale alla bon train, passa la fin de la Semaine Sainte et Pâques (15 avril) au monastère de Guadalupe, arriva à Tolède le 27. La cérémonie du serment des Cortès de Castille eut lieu le 29, on repartit le 11 mai. Les choses se gâtèrent à Saragosse, où l'on arriva le 1[er] juin. Sous divers prétextes, les Cortès d'Aragon refusaient de prêter serment. Il y eut dans la ville de violentes échauffourées. Tout prit fin le 24 août : la Reine, étique et angoissée, accoucha d'un fils et mourut, tandis que toutes les églises de Saragosse carillonnaient.

« Le roi son père arriva en hâte, la prit dans ses bras et voyant qu'elle se mourait, la secouait fort et lui criait très haut : "Fille, rappelez-vous la mort et la passion de Jésus-Christ. Appelez-le et la Vierge Notre-Dame, qu'elle soit avec vous en cette heure", et d'autres saintes paroles nécessaires en un tel temps, avec beaucoup de dévotion et si haut que ceux qui étaient dehors l'entendaient, et aussi maître de lui et sans larmes que si elle n'eut pas été sa fille qu'il aimait tant ». Après avoir porté dans ses bras à sa chambre la Reine Catholique évanouie et tombée par terre, Ferdinand vint conforter D. Manuel, puis il retourna à sa fille et l'étendit sur des coussins de velours. Quand elle eut été vêtue et exposée, « il se retira dans son appartement sans larmes et avec autant de fermeté que si rien ne s'était passé. Alors il commença à pleurer. » Les cloches de la cathédrale passèrent du carillon au glas, reprises par celles des monastères et des églises. À minuit, douze moines emportèrent secrètement la dépouille de la Reine, à la lumière de deux lanternes, suivis de huit à dix de ses *criados*. Ainsi avait-elle demandé dans son testament [40].

Le nouveau-né, baptisé D. Miguel da Paz (D. Michel de la paix), ravissait à D. Manuel le titre d'héritier des couronnes espagnoles. De nouveau, parmi

---

[37] GÓIS, I/xxvi, p. 57.

[38] Texte de la régence confiée à D. Leonor, dans Anastacio de FIGUEIREDO, *Synopsis*, I, p. 145 ; GÓIS, I, 26, p. 57.

[39] GÓIS, I/xxvi, p. 57. D. Álvaro aux Rois Catholiques, 29/VII/1497, Antonio PAZ Y MELIA, *El cronista Alonso de Palencia*, pp. 331-333.

[40] Garcia de RESENDE, *Entrada*, pp. 483-485.

les Portugais, reparut la crainte d'un mauvais coup de Ferdinand le Catholique, qui n'avait cessé depuis quatre mois d'être prévenant et le resta [41]. Beau-père et gendre s'étaient trouvés en communauté d'idées sur la nécessité d'inciter le Pape, Alexandre VI Borgia, à faire cesser les exemples de scandales dans l'Église [42]. D. Manuel quitta Saragosse le 8 septembre, fut à Lisbonne le 9 octobre [43]. En novembre, il convoqua pour février 1499 les Cortès, afin de faire reconnaître D. Miguel da Paz, demeuré en Espagne à la garde de sa grand-mère la Reine Catholique [44].

Le deuxième mariage et celui de D. Jaime

Le 18 août 1496, de Laredo, où D. Juana embarquait pour aller épouser Philippe le Beau, la Reine Catholique avait rappelé à Puebla la ligne à tenir envers l'Écosse : « La princesse notre fille est très décidée à ne pas se marier, en raison de quoi nous devons donner l'infante D. Maria au roi de Portugal. S'il nous restait une autre, nous la donnerions au roi d'Écosse, afin de le gagner entièrement, et pour souhaiter faire chose qui serait si avantageuse au roi d'Angleterre ». Quand le mariage de D. Isabel eût rendu D. Maria disponible, les Rois restèrent sourds aux appels renouvelés de James IV. Les illusions que le doyen de Glasgow avait apportées d'Espagne s'étant avérées fausses, le sentiment d'être bernés se renforça à Édimbourg. Gagner du temps et aboutir au mariage Stuart-Tudor avait été la mission du nouvel ambassadeur envoyé en Écosse au printemps 1496, le protonotaire D. Pedro de Ayala. Cette nomination avait ranimé chez Henry VII la peur que les Rois n'accordent leur fille à James IV [45], lequel, de son côté, suspectait les agents espagnols d'être dans les mains des Anglais.

Le rapprochement anglo-écossais était dû en bonne partie aux contacts qu'avait noués avec James IV l'évêque de Durham, Richard Fox, un des meilleurs agents de Henry VII ; pourtant, fin juillet 1498, Ayala affichait sa satisfaction d'une mission réussie sans que l'Espagne ait rien lâché, mais pris de sympathie pour les Écossais, il avertissait que continuer de duper James IV risquait de l'aliéner à une inclinaison espagnole. Indifférents à « tomber en amour» (*quedar en amor*) avec l'Écosse, pour laquelle ils n'avaient qu'une attention utilitaire, les Rois n'eurent pas à prendre en compte les observations

---

41 Garcia de Resende, *Entrada*, p. 486.

42 Góis, I/xxxiii, pp. 69-70.

43 Góis, I/xxxii, p. 69 ; Garcia de Resende, *Entrada*, pp. 487-488. Date du départ dans Sanuto II, 55, « 3 » à « 8 ». Il était à Aranda le 11, séjournait à Peñafiel le 13.

44 Luis Suárez Fernández, éd., *Política internacional de Isabel la Católica*, IV, pp. 608-609.

45 *Op. cit.*, IV, pp. 554-555, 621, 623, 625, 627 ; V, p. 148.

d'Ayala sur leur jeu écossais [46]. Quand sa lettre leur parvint, la reine de Portugal était morte, et D. Maria, toujours en réserve, redevenait l'atout maître dans le jeu portugais.

Dans une atmosphère moins dramatique que les pourparlers autour du premier mariage, les secondes noces du Roi firent l'objet de négociations non moins longues et non moins calculées. En février 1499, les Rois Catholiques se souciaient d'aplanir les empêchements canoniques au remariage avec une belle-sœur. En mars, l'évêque de Burgos passait par Bologne, trottant vers Rome, pour y solliciter les dispenses pontificales [47]. Alexandre VI, qui venait d'essuyer de la part des envoyés portugais et espagnols, suite aux entretiens de Saragosse, la menace d'un concile, brandit les obstacles juridiques. Louis XII, auquel son fils César était redevable, poussait au refus.

Aux entraves romaines, s'ajoutèrent à Lisbonne les manifestations de l'esprit national. Réunies en février 1499 à Lisbonne, les Cortès reconnurent D. Miguel da Paz comme héritier du royaume, et le Roi reçut les serments le 7 mars, au cours d'une cérémonie solennelle. Reconnaissance assortie de strictes précautions, comme l'année précédente. Dans la future union des royaumes hispaniques, toutes les charges, prélatures, commanderies du Portugal seraient confiées à des Portugais ; en Castille et en Aragon, le futur roi serait toujours accompagné d'une chancellerie et de services portugais qui traiteraient sans partage des affaires du Portugal ; les Cortès siégeraient sur le sol national ; les affaires de Guinée et des Indes seraient dirigées depuis le Portugal, tous les agents portugais naviguant sur des nefs du royaume. Ces principes étaient valables à perpétuité. En mai, le bruit courut d'une rencontre à Guadalupe entre D. Manuel et les Rois Catholiques [48]. Les méfiances portugaises étaient tenaces et les choses traînèrent encore un an.

Le succès de la découverte de l'Inde par Vasco da Gama, avait excité l'orgueil portugais. Le Portugal déployait soudain une grande politique à l'égal de celle des Rois. Datées du 18 avril 1500, les instructions de son ambassadeur en Castille, Rui de Sande, un ancien de la guerre de Grenade, bien vu des Rois, portaient sur trois points. Écarter les Habsbourg de la Péninsule était encore une fois un souci dominant. Le fils à naître de D. Manuel et de D. Maria aurait rang d'héritier comme s'il était infant de Castille et second fils des Rois Catholiques, ce qui revenait à donner la préséance aux fils de D. Maria sur ceux de sa sœur aînée D. Juana. En second lieu, renversant les rôles, le Portugal entendait maintenant imposer aux Rois Catholiques une purification religieuse. Ils ne devraient plus consentir à ce qu'il y ait dans leurs domaines et seigneuries « maison ordonnée où les Maures fissent oraisons » ; les

---

[46] D. Pedro de Ayala aux Rois Catholiques, Londres, 25/VII/1498, *op. cit.*, V, pp. 265-269.
[47] SANUTO, II, 540.
[48] SANUTO, II, 824.

mosquées devraient être détruites, sauf engagements antérieurs. Enfin, et là se dévoilait dans son étendue l'exaltation manuéline, après la conquête du royaume de Fès en 1501 (elle n'était pas mise en doute), la Castille, sans toutefois obligation de fournir hommes ou argent, apporterait son soutien à D. Manuel, résolu, déclara-t-il « d'entendre des choses qui touchent à la réforme (*corregimento*) de l'Église ou des choses du Turc de sa propre personne » [49].

Dès le 22 avril 1500, la Reine Catholique signa sa pleine adhésion aux demandes portugaises, adhésion que les Rois ensemble confirmèrent le 11 mai. Rui de Sande avait de surcroît obtenu que tous les jeunes garçons et filles maures, de l'âge que les docteurs permettent, seraient faits chrétiens, et qu'en sus de la dot les Rois donneraient 9 000 *cafizes* [50] de blé [51]. Les articles relatifs à la dot, négociés les jours suivants, furent ratifiés par les Rois le 20 mai. La négociation avait été promptement bouclée.

D. Manuel, qui n'avait pas été très chaud pour épouser D. Maria, se pliait à la raison d'État. Craignant que, s'il restait sous l'influence de la coterie anticastillane, il n'épousa l'*Excelente Senhora* [52], Ferdinand avait fini par céder aux exigences du Pape, qui, pour lever l'interdit canonique, demandait l'archevêché de Valence. Il ne formula pas de réserve aux prétentions portugaises à dicter une persécution des Maures (que l'archevêque de Tolède organisait déjà à Grenade) et à intervenir en Méditerranée, chasse gardée de l'Aragon (forfanterie qu'il fera payer en 1501). D. Álvaro, ouvrier de cette deuxième union castillane, épousa D. Maria par procuration à Grenade, le 24 août 1500, deux ans exactement après la mort de D. Isabel, au moment même où D. Jaime annonçait à sa cousine la Reine Catholique son propre mariage [53].

Un autre jeu distribuait ses cartes. Le Roi Catholique songeait à éloigner D. Jaime de la succession qu'il calculait d'assurer dans sa descendance. Il envisageait de refouler le jeune duc dans une parenté aragonaise un peu lointaine, avec la fille du duc de Cardona, ou bien avec sa propre bâtarde D. Juana, une fois de plus utilisée. La princesse de Portugal, travaillant peut-être pour son père, s'était montrée désireuse de ce mariage de sa demi-sœur. En février 1497, D. Manuel avait envoyé le gouverneur de D. Jaime poser ses conditions à

---

[49] *Gav*, VII, p. 412-413.

[50] [*Cafiz* (de l'arabe *qafîz*) était, au Portugal, une mesure de capacité pour solides ; le *cafiz grande* équivalait à 16 *alqueires* (192 à 320 litres selon les régions) ; le *cafiz pequeno* en valait la moitié. Tout les deux ayant disparu du Portugal depuis la fin du XIVe siècle, il s'agit certainement ici de *cafizes* ou *cahizes* de Castille, qui correspondaient chacun à 16 *fanegas*, c'est-à-dire *ca.* 666 kg. Donc 9 000 *cafizes* correspondaient à peu près à 6 000 tonnes de céréales – L. T.]

[51] Lettre de Rui de Sande, 11/V/1500, *Gav.*, VII, p. 411.

[52] Zurita, *op. cit.*, IV, 13, *fl* 185 v et IV, 21, *fl* 190 v.

[53] Rui de Sande au Roi, Grenade, 25/VIII/1500, *Gav.*, XI, p. 137.

D. Juana ; il signalait que D. Juan de Guzman, duc de Medina Sidonia, offrait, avec sa fille, une dot de 18 000 *contos* [54]. Le beau parti qu'était D. Jaime inspira d'autres projets. Duarte Brandão explora la possibilité d'un mariage français. Maximilien Ier, toujours à l'affût de se fourrer dans les affaires d'Espagne, offrit Madame Marguerite. Mais il s'y prit trop tard. Son messager arriva alors que venait d'être passé le contrat avec D. Leonor de Mendoza, fille aînée du duc de Medina Sidonia [55].

En mariant son aînée au duc de Bragance, la plus grosse fortune nobiliaire du Portugal, comblé de faveurs par D. Manuel et traité par celui-ci en héritier présomptif, D. Juan de Guzman, très puissant et richissime magnat d'Andalousie, comte de la Niebla, seigneur de Gibraltar, pensait se prémunir contre les empiètements des Rois Catholiques. Pour D. Manuel, dans la perspective de la campagne contre le royaume de Fès, une telle alliance apportait un appui logistique portuaire et vivrier de première importance.

La position de D. Jaime fut affaiblie lorsque D. Jorge, le 25 mai 1500, fut élevé à la dignité de duc de Coïmbre et pourvu d'un grand état. Le 31 mai, il fut marié à D. Beatriz de Melo, fille de D. Álvaro [56]. Cette fortune du fils de D. João II satisfaisait les fidèles du défunt Roi. Pour d'autres, son mariage Bragance favorisait la paix intérieure et aplanissait les voies d'une entente avec la Castille. Durant le voyage d'Espagne de 1498, dont il fut, le Roi Catholique avait témoigné les plus grandes prévenances envers lui. Le dépit que conçut D. Jaime de n'être plus seul duc répondait à l'attente de Ferdinand et de son compère D. Álvaro. D. Álvaro soutint son gendre et désavoua son neveu [57].

D. Jaime, sur ses vieux jours, assura qu'il s'était marié à contrecœur : « J'étais garçon et j'avais envie de m'amuser », déclara-t-il en 1530. Il n'était pourtant point de cette humeur-là en 1500, quand, faisant retraite austère et se châtiant chez les ermites de la toute proche Serra de Ossa, la dévotion, et non le divertissement, causait son aversion pour le lien conjugal. Mais il est

---

[54] [*Conto* (*cuento* en castillan), toujours en usage dans l'expression *contos de réis*, signifie « un million » ; il s'agit ici, sans doute, de millions de *maravedis*, nom d'une ancienne pièce de monnaie espagnole du Moyen Âge, utilisée jusqu'à 1854 comme monnaie de compte pour évaluer la valeur des monnaies effectives ; sous les Rois Catholiques une *dobla* équivalait à 435 *maravedis*, un *florin* à 240 et un *real* d'argent à 30 – L. T.]

[55] D. Jaime au Roi, Vila Viçosa, 7/X/1530, J. D. M. FORD et L. G. MOFFAT, éds, *Letters of the Court of John III, King of Portugal* (Cambridge, Mass., 1933), p. 80.

[56] Confirmation du contrat par D. Manuel, s.d., *Gav.*, VII, p. 577-578 ; Contrat de mariage, 30/V/1500, *HGP*, VI, 1, pp. 11-17 ; mais *cf.* Anselmo Braamcaamp FREIRE, *Os brasões da sala de* Sintra, III (Lisboa, 1899-1908), p. 357, n. 9. Le mariage est du 26/XI/1500 selon l'*Epithalamium ad dominium Alvarum*, de Cataldo, *cf.* Américo da Costa RAMALHO, *Para a história do Humanismo em Portugal*, I (Lisboa, 1988), pp. 23-30. Selon Góis le mariage est du 31/V, Góis, I/xlv, p. 108.

[57] ZURITA, *op. cit.*, IV, 21, *fl* 190 v.

bien vrai qu'il fut marié malgré lui. Privé du secours de D. Álvaro, il n'eut pas voix au chapitre, et sa petite fiancée, fillette de onze ans, ne compta pour rien. Ce fut une affaire de famille, menée en dehors des Rois Catholiques, directement entre le duc de Medina Sidonia et D. Manuel entouré de son trio de femmes, D. Brites, la reine D. Leonor, et D. Isabel, la duchesse-mère de Bragance. Ce n'en était pas moins une affaire politique, puisque l'inspiraient les ambitions marocaines manuélines, et même une affaire d'État, puisque elle était un double défi à Ferdinand le Catholique qui saurait s'en souvenir. On alla vite. Le 12 juin 1500, l'archevêque de Séville autorisa la fiancée, malgré ses onze ans, à désigner un procureur. Le 13, son père nomma celui-ci. Le 15, elle signa le contrat qui la livrait à D. Jaime.

On peut rêver sur l'ampleur des destins suspendus pendant presque deux ans à la vie précaire d'un nourrisson. D. Miguel da Paz eût-il vécu, l'échiquier politique de l'Europe en eût été modifié pour deux siècles. Pour l'heure, sa mort, le 20 juillet 1500, eut d'autres effets que d'attrister quelques jours la Reine Catholique vieillissante. Elle rapprochait D. Jaime du trône de Portugal. D. Manuel et son trio vorace firent monter les enchères. Le duc de Medina Sidonia augmenta la dot de sa fille. D. Manuel perdait plus qu'il ne gagnait. Encore non remarié, la clause de l'accord d'avril qui garantissait au fils à naître du deuxième lit d'être héritier en second des trônes d'Espagne fut par les Rois tenue pour caduque. Maximilien releva aussitôt qu'il y avait vacance, et que la succession revenait à son fils l'archiduc Philippe, époux de la sœur aînée de D. Maria [58]. Le Portugal était rétrogradé. Les Rois l'avaient bien entendu ainsi. Lorsque la nouvelle en arriva à Bruxelles, le 10 septembre, le réflexe du Conseil fut de pousser Madame Marguerite à abandonner son projet de mariage en Savoie, pour épouser D. Manuel [59]. La mainmise des Bourguignons sur la Péninsule aurait été complète.

Pour D. Manuel, la condition mise par le Pape (calquée sur ses vœux) fut qu'il passerait personnellement en Afrique [60]. C'était un petit succès diplomatique, puisqu'elle confirmait les droits du Portugal sur le royaume de Fès.

La convention de mariage de D. Jaime fut passée trois semaines plus tard à Lisbonne, le 11 septembre, le contrat notarial établi par le Dr Diogo Pinheiro, et en présence de D. Martinho de Castelo Branco, *Vedor da Fazenda real* [61]. L'acte de mariage ensuite, dans la demeure de la reine D. Leonor [62].

---

[58] Léon G. PÉLISSIER, *Louis XII et Ludovic Sforza (8 avril 1498-25 juillet 1500)*, II (Paris, 1896), p. 502.

[59] Lettre de Fuensalida, Bruxelles, 13/IX/1500, *vide* Berwick y Alba, éd., *Correspondencia de Gutierre Gomez de Fuensalida, embajador en Alemania, Flandres e Inglaterra, 1496-1509*, p. 153.

[60] *CDP*, V, pp. 133 et 193.

[61] [Sorte de chancelier de l'échiquier ou surintendant des finances du roi – L. T.]

[62] Confirmation du contrat par D. Manuel, s.d., *Gav.*, VII, pp. 577-578.

Le contenu révèle, mieux encore que les négociations frumentaires de Rui de Sande à Séville, combien D. Manuel préparant sa conquête du Maroc tablait sur les ressources de la Castille. Il était stipulé que le duc de Medina Sidonia fournirait à D. Martinho de Castelo Branco « 6 400 *cafizes* de blé de la récolte de la présente année, propre et bon, exempt de prix de fret et autres dépenses » dont 550 *cafizes* à livrer d'ici janvier à Tanger, Alcacer et Arzila, du 15 février à fin mai 1501 ; une partie pourrait l'être en farine ; les fournitures seraient facturées au Trésor portugais à 1 520 *maravedis* le *cafiz* ; le total, soit huit millions de *maravedis* serait versé à D. Jaime à titre de dot de sa femme.

Cet étrange marché comportait au moins une assurance : D. Leonor de Mendoza, née en 1489, n'était pas nubile. Le duc de Bragance procréerait après le Roi. Venue au Portugal en 1501, D. Leonor vécut sous la garde de sa belle-mère, la duchesse Isabel, qui ne surveilla point assez les amusements de son grand garçon de fils (D. Jaime avait alors vingt-deux ans). Lorsque, une nuit de fin mai 1501, le quatrième duc disparut de son château de Portel, D. Manuel alerta le Pape, avec ce commentaire : « Bien qu'entre eux, pour elle être de jeune âge, il ne se soit pas passé d'accouplement, à ce que nous sachions, se sont passées toutefois quelques autres choses desquelles, si les intentions du duc ont eu effet, elle ne resterait pas aussi pure et sans tache qu'il ne s'ensuivît très grand inconvénient à sa personne, vu fille de qui elle est. [63] »

La fuite de D. Jaime découverte tardivement (on l'avait cru enfermé en méditation dans sa chambre), D. Manuel, le 4 juin, envoya à sa poursuite sur plusieurs itinéraires D. Álvaro, le comte de Penela, D. Nuno Manuel, Diogo Lospes de Lima. Une lettre adressée aux seigneurs et aux autorités de Castille pria de le retenir, et une autre au général des Franciscains de ne pas l'admettre dans ses couvents. En effet, dans un message au Roi, D. Jaime annonçait son choix d'entrer en religion. Se sentant inapte au mariage et à la gestion de sa fortune, il abandonnait ses titres et ses biens à son frère cadet D. Dinis. On le rattrapa quelques mois plus tard à Calatayud, en Aragon, en habits de pauvre, crasseux, marchant vers Rome et Jérusalem [64]. Ramené en novembre à Bragance, il faisait difficulté à écouter les envoyés de la duchesse sa mère, toujours obstiné à vouloir être au service de Dieu, lisant et priant derrière les portes closes de son oratoire. Le mariage ne fut consommé que fin 1504 ou début 1505. D. Maria quitta Grenade pour le Portugal le 23 septembre 1500. D'ultimes tractations retardèrent le passage de la frontière jusqu'au 20 octobre, Elle fut accueillie par D. Manuel à Alcacer do Sal le 30 [65].

---

[63] D. Manuel au Pape, s.d., *CDP*, XI, pp. 17-19.

[64] João de Sousa da Câmara, *Antes quebrar que torcer* (Lisboa, 1969), pp. 48-57.

[65] Góis, I/xlvi, pp. 112-113.

Le Roi Catholique (car c'est lui qui en ces dernières années du commun règne dirigeait la politique de l'Espagne) avait toujours calculé de mettre sa dernière fille dans le lit de D. Manuel, « pour tenir en main le Portugal », comme il le disait sans fard. D. Maria avait très grand attachement à son père, et elle servit au mieux ses intérêts, aidée par Ochoa de Isasaga venu avec elle de Castille et qui tout autant que son trésorier fut, jusqu'à 1509, son conseiller politique et l'homme de Ferdinand. La Reine soutint la politique d'Afonso de Albuquerque en Inde. Cet appui était-il sans arrière-pensée ? On peut poser la question. Tout ce qui détournait le Portugal d'employer ses ressources contre le Maroc ne pouvait qu'agréer à Ferdinand. À cela près, sa vie fut sans animation. Peu riante, pieuse, elle passait son temps en œuvres de charité, prières et dévotions, à coudre et broder avec les dames et les filles de sa maison, et à attendre des naissances [66].

[66] Góis, IV/xix, pp. 55-56.

CHAPITRE 3

DES JUIFS AUX NOUVEAUX-CHRÉTIENS

Sur le nombre de Juifs au Portugal à la fin du XVe siècle, les chiffres sont conjecturaux. La Grande Juiverie de Lisbonne, qui en possède deux plus petites, occupe 1,6 hectares ; celle d'Évora 1,1. Superficies modestes qui ne peuvent contenir, même entassés, des milliers d'habitants. En 1496, Santarém abrite, peut-être, 400 maisons de Juifs, soit 1 600 à 2 000 personnes [1] ; Guarda, dans les 350 Juifs sur 5 600 habitants [2] ; Covilhã, 108 sur 2 226, ou en incluant son district urbain (*termo*) 433 pour 8 904 Chrétiens [3]. Une estimation, comme pour l'Espagne, revue à la baisse propose pour le Portugal un total de 30 000 (au lieu de 75 000 ou plus), soit une proportion de 2% à 3% de la population globale selon le chiffre qu'on retient pour celle-ci.

Depuis le XIVe siècle, de même qu'en Castille où s'observe un phénomène identique, la dissémination des juiveries a quadruplé, denses dans le Haut-Alentejo, le Ribatejo et la région de Lisbonne, nombreuses aussi sur le haut-cours du Douro, mais beaucoup sont minimes. L'accroissement se marque aussi par le craquement de leurs limites, effet du reflux de Juifs espagnols victimes des explosions de fanatisme chrétien qu'a connues la Castille, des années 1390 aux années 1410. Comme ailleurs en Occident, l'élément judaïque est considéré pervers, odieux et méprisable, un danger pour les âmes, la source de calamités et un ferment de subversion. L'opinion ne cesse de réclamer des mesures de ségrégation. En ville, le pouvoir confine les Juifs dans la *judiaria*, quartier ceint de murs, parfois simple rue, dont les portes

---

[1] Maria Ângela Rocha BEIRANTE, *Santarém Medieval*, Lisbonne, 1980, pp. 68-71 & 220, affirme qu'en 1496 une juive de Santarém s'engagea à fournir 400 lits pour des écuyers et des fantassins pendant 10 ans : peut-être s'agissait-il des lits des maisons des juifs qui étaient partis à la suite du décret de D. Manuel.

[2] En 1527, Guarda a en ville 379 feux ; dans le *termo* 2321. *Cf* Rita Costa GOMES, *A Guarda Medieval*, Lisboa, 1987.

[3] Virgínia RAU, « Para a História da População Portuguesa dos Séculos XV e XVI », *Do Tempo e da História*, I, Lisboa, 1965, p. 29.

sont fermées de l'angélus du soir à l'angélus du matin. Les deux sociétés sont ainsi protégées, l'une des violences physiques, l'autre des contagions morales.

À l'intérieur de ces enclaves en Chrétienté, qui sont du domaine royal, les communautés (*comunas*) des « Juifs du Roi » vivent librement leurs différences. Elles ont leurs propres magistrats, leurs synagogues, leurs écoles où s'enseigne l'hébreu, leurs hôpitaux, voire leur bordel. Elles y observent leurs interdits alimentaires, leurs rites, le sabbat, et elles sont autorisées à y travailler les jours fériés des Chrétiens. À l'extérieur, les Juifs sont astreints au port d'un signe vestimentaire particulier (*sinal*), étoile rouge en étoffe sur la poitrine, de la taille du sceau royal.

Les principaux métiers exercés par les artisans juifs, dont le savoir-faire est très prisé, sont par ordre d'importance ceux de tailleur, de forgeron, de savetier, d'armurier (*gibeteiro*), de tisserand et de joaillier. Les professions les plus voyantes que détiennent les Juifs sont celles de médecin, qu'ils monopolisent presque, et de percepteur des redevances du Roi et de la noblesse, fonction qui ajoute à la haine que le commun leur porte. Inadéquates à l'exercice de ces activités sont les limitations imposées aux contacts avec les Chrétiens. Des notables, banquiers ou hommes d'affaires, ont demeure en quartier chrétien. Les médecins sont autorisés à circuler de nuit, avec une lanterne et accompagnés d'un Chrétien, Les fermiers et receveurs d'impôts ont le droit, dans leurs tournées, de loger dans les hôtelleries. Dans les petites localités rurales, des cultivateurs juifs exploitent des terres arables, des oliveraies, des vignes [4]. D'autres circulent dans les campagnes comme tailleurs ambulants. Ceux-là, comme tous les artisans, sont objet des plaintes, aux Cortès, des gens des *Mesteres* [5]. Le Roi répond souvent négativement à leurs réclamations.

D. João II et les Juifs de Castille

En 1478, la création d'une Inquisition en Castille et en Aragon fut arrachée par Ferdinand et Isabel à une Papauté qui ne comprit pas ce qui lui échappait, et malgré les réserves ou les refus d'une partie du haut clergé et de l'aristocratie espagnols. Une bulle de Sixte IV autorisa les Rois à nommer eux-mêmes des inquisiteurs qui ne relèveraient plus d'aucune autorité épiscopale. D'institution ecclésiastique, l'Inquisition devenait un des organes de l'Etat.

---

[4] Joaquim Veríssimo Serrão, *Itinerários de El-Rei D. João II (1481-1495)*, 1[re] éd., 1[er] vol. [seul publié, couvrant les années 1481 à 1488], Academia Portuguesa da História, Lisbonne, 1975 ; 2[e] éd. [1 seul vol., incorporant le 1[er] vol. de la 1[er] éd. et sa continuation jusqu'en 1495], Academia Portuguesa da História, Lisbonne, 1993, p. 251.

[5] [C'est-à-dire des corporations d'artisans chrétiens, *mester* ou *mesteiro* représentant en portugais le latin *ministerium*, « métier» – L. T.]

Les Juifs, membres d'une autre religion, n'étaient pas soumis à sa juridiction. Sa mission était de débusquer et de condamner les hérétiques (*hereges*), c'est-à-dire les Chrétiens d'ascendance juive (*conversos*, péjorativement *marranos*) [6] suspectés de n'être des convertis que de surface. Une procédure perverse tenait les accusés dans l'ignorance de l'identité de leurs dénonciateurs et de la nature de la charge portée contre eux ; les interrogatoires auxquels ils étaient soumis avaient pour but de les amener à la formuler eux-mêmes. Les sentences étaient sans appel.

Les tribunaux furent mis en place à partir de 1482. Des Marranes, fuyant les tracas des Inquisiteurs (*Inquisidores*), passaient au Portugal, où leur présence créait un malaise social. Le 9 mars 1487, la municipalité de Porto décida leur expulsion de la ville dans les trois jours [7]. Fait bien plus grave, les Rois Catholiques réclamaient l'extradition de leurs sujets en fuite. D. João II prit les devants. Début avril, il interdit aux *conversos* de quitter le royaume des enquêteurs (*enqueredores*) pour rechercher et faire condamner ceux qui ne seraient pas bons Chrétiens, annula les décisions des autorités civiles de Porto et d'autres villes, les suspects ne relevant que de l'autorité religieuse. Quelques jours plus tard, un arrêté royal précisa que l'interdiction de passer les frontières ne concernait pas les Castillans non suspects, libres « de venir et d'aller, entrer et circuler comme cela s'est toujours fait » [8]. Les inquisitions épiscopales portugaises se saisirent de quelques dossiers de Judaïsants ; il y eut quelques bûchers et quelques condamnations à la prison perpétuelle [9]. Mais la bulle *Pessimum genus* du 3 avril 1487, par laquelle Innocent VIII prescrivait aux souverains et autorités de la Chrétienté de livrer à l'Inquisition espagnole les hérétiques en fuite qu'elle réclamait, resta lettre morte. D. João II se donnait un alibi vis-à-vis des Rois, avec lesquels ses relations étaient délicates. Elles l'étaient au point qu'au début de 1488 il lança un grand programme de fortification et d'approvisionnement en munitions des places frontalières de la Castille [10]. Un peu de nettoyage fait, le 2 octobre 1488 l'entrée au

---

[6] [*Marranos :* littéralement « cochons » (de l'arabe *muharram*, « interdit, défendu » s'appliquant par antonomase à la viande de porc – L. T.]

[7] Maria José Ferro TAVARES, *Os Judeus em Portugal no século XV*, vol. I, Universidade Nova de Lisboa, Faculdade de Ciências Sociais e Humanas, Lisbonne, 1982, p. 445.

[8] *Op. cit.*, p. 445 et n. 370 ; M. J. F. TAVARES, *Os Judeus.*, vol. II, Instituto Nacional de Investigação Científica, Lisbonne, 1984, pp. 113-114 ; aussi, João Pedro Ribeiro, (éd.) J. A. Pinto FERREIRA, *Indice chronologico dos documentos mais notaveis que se achavão no Archivo da Illustrissima Camara da cidade do Porto (...) no ano de 1795*, Porto, 1951, p. 214.

[9] Garcia de RESENDE, *Vida e Feitos...*, ch. 79 ; PINA, Rui de, *Crónica del-Rei D. João II*, ch. 29 ; M. J. F. TAVARES, Maria José Ferro, *Os Judeus...*, I, p. 445, II, pp. 114-115.

[10] Rui de PINA, ch. 30 ; Garcia de RESENDE, *Vida e Feitos...*, ch.70 ; à Olivença le creusement du fossé, commencé en janvier 1485, avait été interrompu par la peste et la disette ; il avait repris en 1487 (Joaquim Veríssimo Serrão, *Itinerários de El-Rei D J oão II*, pp. 172, 266, 274).

Portugal fut interdite aux *conversos* castillans sous peine d'être remis aux officiers de justice des Rois [11], et, à la fin du mois, D. João II, s'abritant derrière les avis d'enquêteurs et d'autres personnes de conscience, de juristes et de quelques membres de son Conseil, autorisa les *conversos* à quitter le Portugal pour la France, l'Italie, l'Angleterre, la Flandre et l'Allemagne (les pays musulmans étaient exclus), moyennant licence accordée par deux au moins des membres d'une commission *ad hoc* composé du doyen de Coïmbre, de D. Diogo Pinheiro, membre du *Desembargo* [12], du vicaire de l'Ordre du Christ et de Frei Diogo, prédicateur du Roi [13].

Le décret d'expulsion pris par Torquemada, l'Inquisiteur général, accepté par les Rois Catholiques et promulgué le 31 mars 1492 [14], laissait aux Juifs quatre mois pour réaliser leurs biens et quitter l'Espagne, sous peine de mort. Ils n'étaient pas sommés de se convertir s'ils voulaient rester. Silence logique, puisque l'Inquisition ne visait pas à accroître le nombre de *conversos*, mais au contraire à exercer sur eux un contrôle plus sûr, en expulsant les Juifs accusés de les inciter à revenir à la loi de Moïse et aux pratiques du judaïsme. La solution extrême pour en finir avec le risque de contamination avait été appliquée dès 1484 en Andalousie. Néanmoins, la surprise, en 1492, était totale. D'autres signes avaient brouillé les indices annonciateurs. En mai 1491, les Rois avaient pris sous leur protection les Juifs de Zamora, qui craignaient d'être victimes de violence du fait des prédications d'un Dominicain [15]. Le 18 mars 1492, à dix jours de l'ordre d'exil, Ferdinand d'Aragon invitait les Juifs et Juives de ses royaumes [16] à se convertir, et leur garantissait sa protection contre les outrages, sans laisser planer la moindre menace [17]. Entre Torquemada et lui, la nuance était là. La royauté aurait préféré garder ceux de ses Juifs qui apostasieraient. Mais, au printemps 1492, les abjurations, dont quelques-unes de Juifs de Cour, entourées d'éclat, furent rares.

Les responsables des communautés juives de Castille négocièrent leur exode avec D. João II, qui s'était naguère montré tolérant. Il saisit l'aubaine. Contre l'avis de la majorité de son conseil et bravant l'impopularité, il accorda

---

[11] *Livro de posturas antigas*, *fl* 172-173. Câmara Municipal de Lisboa, Lisbonne, 1974, *fl* 172-174.

[12] [Cour supérieure de justice – L. T.].

[13] Rui de Pina, *Crónica del-Rei D. João II*, ch. 29.

[14] Le décret de Torquemada, présenté en Conseil le 20 mars, fut l'objet de modifications, *cf.* M. Kriegel, « L'expulsion des Juifs d'Espagne en 1492 », *Revue Historique*, IV (1978), pp. 79-80.

[15] Luis Suárez Fernández, *Documentos acerca de la expulsion de los Judios*, Valladolid, 1964, pp. 363-365. Sur l'ensemble du prélude *cf.* M. Kriegel, *op. cit.*

[16] [C'est-à-dire les trois royaumes de la Couronne d'Aragon (Aragon, Catalogne et Valence) et leurs dépendances d'outre-mer (Baléares, Sardaigne, Sicile et Naples) – L. T.]

[17] Ricardo Gárcia Cárcel, *Orígenes de la Inquisición española. El tribunal de Valencia, 1478-1530*, Barcelona, 1976, p. 72.

aux exilés des permis de transit de huit mois, moyennant paiement d'une taxe de huit cents ducats par tête, dont le produit financerait une campagne au Maroc. Les opposants avaient vivement critiqué son manque de solidarité envers les Rois Catholiques, et l'origine impure des fonds qu'il prétendait mettre au service de Dieu. D. João II s'engagea à procurer aux Juifs castillans les moyens d'embarquer pour la destination de leur choix, le Maroc principalement. Tous ceux qui resteraient au-delà du terme deviendraient esclaves du Roi [18]. Seules six cents familles seraient autorisées à se fixer dans quelques villes du royaume, ainsi que les artisans du métal, pour lesquels le droit d'entrée ne fut que de quatre ducats [19]. Cette dernière dérogation s'inscrivait dans le développement de la politique d'armement suivie par D. João II.

Sur le nombre des réfugiés passés au Portugal, les auteurs anciens varient entre 8 000 et 12 000 [20]. Quelques lettres de quittance des « receveurs de l'argent des Juifs de Castille » ne constituent pas des statistiques ; entre autres imprécisions, elles portent sur des périodes non spécifiées. L'addition des sommes perçues, figurant dans une lettre de quittance du receveur-chef de février 1497, ne représente que la taxation de 5 792 personnes, dont 3 532 au titre des six cents familles [21]. Selon un autre document, de quatre à cinq mille personnes séjournaient en septembre 1492 dans un camp de transit proche de la frontière castillane. On a proposé un total de 2 000 à 2 500 Juifs espagnols accueillis [22].

L'afflux des réfugiés posait de graves problèmes. À Évora, la juiverie n'y suffisant pas, obligation fut imposée aux Chrétiens d'en loger. Fin 1492, la municipalité refusa d'en recevoir davantage [23]. Les plaintes étaient d'autant plus vives qu'ils apportaient la peste. D. João II ordonna aux postes frontaliers de repousser ceux qui venaient de lieux touchés par l'épidémie [24]. On enquêta sur le lieu de provenance de ceux qui étaient à Lisbonne et, au début de 1493, il y eut des mises en quarantaine [25]. À Porto, la municipalité était également

---

[18] Rui de PINA, *Crónica del-Rei D. João II*, ch.65 ; Garcia de RESENDE, *Vida e Feitos...*, ch. 163.

[19] Góis, I/x ; M. J. F. TAVARES, *Os Judeus.*, I, p. 253, note 265.

[20] Andrés BERNÁLDEZ, *Historia de los Reyes Católicos, Don Fernando y Doña Isabel*, escrita por el bachiller..., chap. cxiii, in *Crónicas de los Reyes de Castilla, desde Alfonso el Sabio, hasta los Catolicos Don Fernando y Doña Isabel*, coleccion ordenada por Don Cayetano Rosell, tomo III, Biblioteca de Autores Españoles, vol. LXX, Atlas, Madrid, 1953, pp. 653 *sq.*

[21] *CQ*, 162, 338, 390.

[22] Chiffre discuté et proposé par M. J. F. TAVARES, *Os Judeus...*, I, pp. 252-256. La révision à la baisse est parallèle à celle des historiens hispanisants sur le nombre des Juifs en Castille en 1492.

[23] M. J. F. TAVARES, *Os Judeus:*, I, pp. 427-428 et note 269.

[24] *Ibid.*, p. 428 ; *Avertissement à Évora*, Octobre, Joaquim Veríssimo SERRÃO, *Itinerários de El-Rei D. João II*, pp. 477, 490.

[25] M. J. F. TAVARES, *op. cit.*, p. 428 et note 272 ; *Documentos do Arquivo Histórico da Câmara Municipal de Lisboa*, III, Lisboa, 1961, p. 339.

montée. Sur plainte d'Afonso de Albuquerque, qui s'y trouvait vraisemblablement en mission, elle fut censurée pour la façon dont elle agissait dans l'embarquement des Juifs [26]. À Lisbonne, le Roi avait donné des ordres pour qu'ils soient bien traités [27].

La détresse poussa à des abjurations. En octobre 1492, D. João II accrut les privilèges de ceux qui se convertiraient : exemption des impôts extraordinaires, de tous services et servitudes royaux et municipaux, d'*aposentadoria* [28] – excepté pour les animaux de charge de la famille royale [29]. Cette offre aventureuse de privilèges dont ne jouissaient pas les Vieux-Chrétiens visait sans doute à recruter parmi les expatriés des forces vives qui ne se décidaient pas. Certains convertis préféraient retourner en Castille s'ils y recouvraient leurs biens. En novembre, les Rois Catholiques, désireux de profiter de ce mouvement, émirent une lettre de sûreté en faveur de ces convertis au Portugal, ou des expulsés qui rentraient recevoir le baptême à Badajoz, à Ciudad Rodrigo ou à Zamora [30]. Le 15 janvier 1493, l'autorisation réitérée leur accordait le pouvoir de posséder dans leur maison tous livres de toutes sciences en hébreu ou en arabe, excepté le Talmud, la Torah et autres livres de la loi mosaïque. Le 30 juin 1493, une sauvegarde générale était donnée à tous les rentrants qui, éclairés par l'Esprit Saint, voulaient vivre et mourir en Chrétiens.

Le terme des huit mois échu, les Juifs castillans non embarqués tombèrent dans le statut d'esclaves. Ils n'auraient été qu'un millier [31]. D. João II les distribua, « en respectant la qualité de leur personne et de ceux à qui il les donnait » [32]. Enlevés à leurs parents, les enfants, garçons et filles, furent baptisés [33]. Nous n'avons rien qui permette de tracer un graphique des zones de destination des navires qui transportèrent les émigrants, et dont certains capitaines exploitèrent le malheur [34]. Un certain nombre entra au Maroc par Tanger et Arzila. C'est vers le nord qu'allaient des Juifs interceptés et volés par l'armada du golfe de Biscaye, dont le capitaine-général et les officiers

---

[26] M. J. F. Tavares, *Os Judeus...*, I, p. 429.

[27] *Documentos do Arquivo Histórico da Câmara Municipal de Lisboa*, III, p. 359.

[28] [C'est-à-dire, du devoir d'héberger gratuitement les fonctionnaires royaux de passage – L. T.].

[29] M. J. F. Tavares, *Os Judeus...*, I, pp. 435-436 et note 275 (p. 474).

[30] *Ibid.*, I, pp. 428-429 ; « Seguro que conceden los Reyes Católicos a todos los judíos que viniesen de Portugal para convertirse en cristianos », Barcelona, 10/XI/1492, *DRP*, pp. 406-408.

[31] Góis, I, 10.

[32] Alonso de Santa Cruz, éd. de J. de M. Carriazo, *Cronica de los Reyes Católicos*, I, Séville, 1951, p. 101.

[33] Rui de Pina, *Cronica del-Rei D. João II*, ch. 68 ; Garcia de Resende, *Vida e Feitos...*, ch. 179.

[34] M. J. F. Tavares, *Os Judeus...*, I, p. 469, note 281.

furent pardonnés par les Rois Catholiques [35]. Les Juifs réfugiés en Angleterre firent savoir, quelques années plus tard, qu'ils étaient bien accueillis par Henry VII [36]. Au Portugal, la réduction en esclavage n'avait pas touché tous ceux qui se trouvaient hors des délais. Contre argent, ils jouirent d'un sursis jusqu'à Noël. En novembre 1494, une des plus belles unités de la marine de D. João II, la *Rainha*, était ancrée dans le port de Lisbonne, avec à son bord huit cents Juifs en partance pour Naples [37].

D. João II a accordé aux Juifs, par réalisme, un délai de huit mois, plus large que celui de Torquemada, qui permet d'attendre pour leur embarquement, en 1493, la saison où reprend la navigation. Sa générosité est l'occasion d'une bonne affaire. Il essaie d'en tirer le maximum : capitaux, techniciens, main d'œuvre servile, sans redouter une faible augmentation de la minorité juive ni de celle des *conversos*, dont l'existence n'était jamais devenue au Portugal un problème politique. Vis-à-vis des Rois Catholiques, il ne s'est pas départi de sa prudence coutumière, en éludant sans éclat leurs prétentions à intervenir dans ses affaires intérieures. Pour les Juifs portugais, le passage de leurs coreligionnaires n'a pas été une bonne chose. Ils ont dû verser les 4/5e d'un « pardon » que D. João avait ajouté à ses autres prélèvements. Leur vie a été perturbée, il y a eu des heurts avec les réfugiés [38]. Leur présence fut rappelée à l'opinion de manière voyante, et ils craignirent que l'exemple espagnol ne montre pour eux la voie d'une solution radicale. Hieronymus Munzer, qui rencontra D. João II à la fin de 1494, rapporta que leur exode avait commencé, car le Roi avait décidé de les expulser, sans violence, d'ici à la fin de 1496. Cela supposerait de sa part un changement de vue complet, de 1492 à 1494, sur les avantages qu'il attendait de son opération. Si Munzer ne s'est pas trompé, il serait possible que D. João II ait réagi aux pressions castillanes par des propos dilatoires, comme il l'avait fait en 1487 et 1488.

L'envoi d'enfants juifs à S. Tomé

En 1485, D. João II a entrepris de peupler l'île de São Tomé, déserte, et dont l'exploration intérieure n'a pas encore commencé. Il compte sur une production de malaguette et de sucre : la canne y pousse trois fois plus vite

[35] Lettre des Rois Catholiques sur les biens pris aux juifs, Madrid, 20/XII/1494, Amalia Prieto CANTERO et Concepción ALVAREZ, éd., *Registo del Sello*, XI, Madrid, 1970, n° 4 419.

[36] Résumé de la lettre du *subprior* de Santa Cruz aux Rois Catholiques, Amalia Prieto CANTERO, éd., *Patronato Real*, II Valladolid, 1949, n° 4 663, p. 56.

[37] Jerónimo MÜNZER, trad. Basílio de Vasconcelos, *Itinerário do Dr. Jerónimo Münzer*, Coimbra, 1932, pp. 19, 24, 26.

[38] M. J. F. TAVARES, *Os Judeus...*, p. 467, note 269.

qu'à Madère, confie-t-il à Munzer [39]. Il se réserve la propriété des fours à pain, des moulins et autres engins de cette sorte (hormis les moulins à bras destinés à l'usage domestique), des plumes de paon et autre oiseaux tropicaux, du bois d'olivier et d'if s'il en pousse, ainsi que des mines et métaux précieux. Exempts de taxes sur leurs biens au Portugal, les colons volontaires pourront acheter des esclaves aux « Cinq Rivières aux Esclaves » de la côte du Bénin [40]. La mise en valeur sera concédée à un capitaine-donataire entouré de parents et d'amis. Les premiers essais échouent.

En 1493, est nommé un troisième capitaine, Álvaro de Caminha, qui a été receveur de la douane de Lisbonne [41]. Les autorités de la capitale sont invitées à lui remettre copie des règlements et ordonnances de la ville, suivant lesquels il va gouverner São Tomé. La réputation de l'île est si mauvaise qu'il a grand mal à recruter des candidats au départ. Le groupe familial même lui fait défaut. Empochant la prime qu'on leur a versée, ses « parents et beaux-frères » l'abandonnent, persuadés qu'ils iraient à leur perte. Il obtient alors des libertés et franchises plus généreuses que celles de 1485, en vue de stimuler les vocations [42]. Il reçoit des allocations de vivres (*mantimentos*) pour mille personnes. Les soldes des colons seront payées en fourniture de main d'œuvre servile. Même en ajoutant aux parents de 1493 les habitants déjà sur place, la colonie aura été fort peu nombreuse, d'autant que la transplantation va être aussi meurtrière parmi les Portugais que dans les arrivages d'esclaves. Álvaro de Caminha est accompagné d'un prêtre séculier, qui sera la plupart du temps le seul desservant de l'église. Trois Frères mineurs passeront, mais le monastère construit pour une communauté de Franciscains de l'Observance restera vide en 1499. À côté des colons volontaires, dont quelques-uns avec leur petite famille, sont embarqués des condamnés de droit commun, expédiés sous l'Équateur. Le flux des bannissements à São Tomé sera désormais continu.

São Tomé subit les inconvénients d'être un lieu de relégation. On y craint les meurtres et les vols, et la visite au bourg des convicts, qui y sont interdits de séjour. Pour contenir cette société dangereuse, Álvaro de Caminha s'est vu accorder des pouvoirs judiciaires étendus, peine de mort et de mutilations

---

[39] Transcrit *in* P. António Brásio, *Monumenta Missionaria Africana – África Ocidental*, vol. IV, Agência Geral do Ultramar, Lisbonne, 1954, doc. 6, p. 18.

[40] Charte du 16/XII/1585, ANTT, *Chancelaria de D. João II*, liv. 1, *fl* 4v-5, pub. in *Portugaliae Monumenta Africana*, vol. I, Instituto de Investigação Científica Tropical / Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses / Imprensa Nacional – Casa da Moeda, Lisbonne, 1993, doc. 165, pp. 349-352.

[41] Sur Caminha, *cf.* Humberto Baquero Moreno, « Álvaro de Caminha, capitão-mor da ilha de São Tomé », *Congresso Bartolomeu Dias*, I, Porto, 1989, pp. 299-313. Les documents d'archive ont été publiés dans *DP*, III, pp. 422-425 et en particulier son testament du 24/IV/1499, *DP*, III, pp. 500-515.

[42] Lettre de D. João II au capitaine et aux habitants de l'île de São Tomé, 21/XI/1493, *DP*, III, pp. 422-424.

comprises, sans appel à Lisbonne [43]. Son premier soin a été de faire élever une tour de pierre, à toit de bois, entourée d'une enceinte, après Dieu « remède de toute l'île », où les pilotes et lui résident, et où les colons volontaires peuvent déposer leur avoir. Des maisons de bois se groupent autour, au nord-est de l'île. D'autres maisons sont dispersées sur les lieux mis en exploitation. Pour faire nombre, Álvaro de Caminha a obtenu de D. João II des enfants juifs. Deux mille, de moins de huit ans, selon Valentim Fernandes, arrivent avec lui en 1494.

Lorsque Álvaro de Caminha, en avril 1499, succombe au climat meurtrier, le bilan est sombre. À cette date, l'île est dite ne produire que des ignames et des tubercules connus sous le nom de *cocos*, et la colonie établie au village compte moins de soixante-dix Portugais, dont une cinquantaine servent les deux navires en mauvais état, et une quinzaine veillant aux constructions. Pain, vin, pharmacie manquent. Des famines, en 1494 et en 1495, ont décimé la population. Le capitaine a logé certains de ses gens chez des négresses affranchies de fraîche date, qui vivent en union libre avec des Blancs ou des Noirs. Il a fermé les yeux car, en possession d'un petit lopin, elles ont un peu de quoi manger. Il leur a fourni des esclaves pour leurs cultures. De ces esclaves importés du continent, il a fallu prendre certains. Beaucoup sont morts des conditions du transport (« les maladies des caravelles »), de faim et d'autres maux. Ou bien, fugitifs, ils sont, à l'intérieur de l'île, victimes des crocodiles et des serpents.

Dans ces conditions, le sort des enfants nés juifs n'est pas particulier. Samuel Usque, dans sa « Consolation aux tribulations d'Israel », dit qu'ils furent en totalité au nombre de sept mille, mangés par les crocodiles. Ces petits chrétiens, qui ne sont pas des déportés, ont été, au contraire, l'objet de la sollicitude constante du capitaine. Un arrêté de D. João II a prescrit de « donner un esclave et une esclave par groupe de cinq enfants pour s'occuper d'eux, ou de les confier à quelqu'un qui les gouverne, tant qu'ils ne seraient pas en âge de vivre par eux-mêmes ». « Comme personne ne pouvait mieux que moi les tenir hébergés et soignés, écrit Álvaro de Caminha, je les pris tous dans ma maison » (ce qui suppose un nombre relativement limité), « gouvernés par leurs dits esclaves et par d'autres esclaves du Roi que je pris pour cela, de ceux dont personne ne voulait comme revenant trop cher ». Hors des famines de 1494 et 1495, il en envoie quelques-uns, avec leurs gardiennes noires, à l'île de Principe, et les autres au Rio Grande, domaine au sud-est de São Tomé.

---

[43] Pouvoirs donnés à Álvaro de Caminha, capitaine de l'île de São Tomé, Torres Vedras, 2/IX/1493, *DP*, III, pp. 414-415. Sur la description de São Tomé, *cf. Códice Valentim Fernandes*, leitura paleográfica, notas e índices pelo académico de número José Pereira da COSTA, Academia Portuguesa da História, Lisbonne, 1997, pp. 162 *sq*.

Dans son testament, Álvaro de Caminha nomme expressément quelques-uns de ses protégés, dont une certaine Ursula (juive ou africaine), qui a soigné les malades, et dont il se préoccupe d'assurer l'avenir au Portugal. Il lègue « aux garçons et aux filles » (dont l'origine juive n'est jamais évoquée) ses terres défrichées de l'île et leurs maisons, leurs porcs et leur bétail, ses esclaves personnels, ses lots d'étoffes, ses ustensiles de cuivre, chaudrons et pots, dont la vente permettra aux plus grands, puis aux autres ensuite, de s'acheter des esclaves, et le cuivre des moulins à sucre, dont ils pourraient tirer parti, par vente ou location, lorsque ceux-ci seront mis en état de marche. Il leur lègue aussi les bâtiments du monastère, s'il ne vient pas de Franciscains, et la tour, si le Roi ne nomme pas de nouveau capitaine. Enfin, dans un dernier souci, il invite Pedro Álvares de Caminha son cousin, qui va être trop occupé pour veiller sur eux personnellement, à les confier à une personne sûre, « afin qu'il n'y ait pas de vilenie, et qu'ils soient toujours bien tenus et éduqués ».

Álvaro de Caminha mort, des convicts viennent dans le village tenter un coup de main contre la tour dans laquelle se confine Pedro Álvares. Les survivants appréhendent la venue de la saison des pluies et son cortège de maladies. De la couche où il gît, Pedro Álvares fait siennes les pieuses attentions de son cousin. Il demande à D. Manuel de faire revenir au Portugal ces enfants, édifiants de piété, y compris certaines filles qu'on avait mariées à des bannis depuis lors décédés, et également ces couples dont les maris ont purgé leur peine, astreints à une survie précaire, « dont beaucoup d'hommes sont bons et veulent du bien à leur femme ». « La malignité de la terre et les maladies qui nous assaillent risquent de faire périr tout le monde », observe Pedro Álvares, en le priant d'envoyer un navire pour assurer le rapatriement [44].

Fernão de Melo, chevalier de l'Ordre du Christ, qui obtint aussitôt la capitainerie, n'avait pas les délicatesses de son prédécesseur. Les quinze années de son gouvernement, une suite de violences, d'abus de pouvoir et d'âpreté au gain, virent, pourtant, un développement rapide de la population et l'activité économique de l'île. Six cents enfants subsistaient en 1506 [45]. En 1517, le *corregedor* [46] envoyé enquêter sur les méfaits de Fernão de Melo posera la question de savoir si le bétail vagabond de l'île appartenait aux bénéficiaires du testament d'Álvaro de Caminha. Les survivants avaient fait souche.

---

[44] Pedro Alvares de Caminha au Roi, São Tomé, 30/VII/1499, *DP*, III, pp. 546-548.

[45] António Baião, (éd.), *O Manuscrito de Valentim Fernandes*, p. 163.

[46] [Juge supérieur, inspecteur de justice, juge itinérant – L. T.]

Les Juifs expulsés du judaïsme

L'élite juive portugaise entretient d'étroites relations dans la haute société. Des savants juifs collaborent avec D. João II et avec D. Diogo Ortiz à la préparation scientifique des Découvertes. Les Bragance, les Vila Real ont des médecins juifs dans leur domesticité [47]. L'infante D. Brites a son chirurgien juif [48]. Durant la minorité de ses fils, elle paie ses dettes à des banquiers juifs, dont Isaac Abravanel, en leur affermant la perception des revenus de l'Ordre du Christ [49]. Créanciers de la Couronne et de l'aristocratie [50], Isaac Abravanel jouit des privilèges d'habiter hors de la *judiaria* et de ne pas porter le *sinal* [51]. Très lié aux Bragance, homme d'affaires de D. Diogo duc de Viseu [52], il est le bailleur de fonds de la conjuration nobiliaire de 1483-1484. En fuite en Espagne, il est condamné à mort par coutumace en 1485 [53]. (N'ayant pu empêcher l'expulsion de 1492, il poursuivra à Naples, puis à Venise, sa double carrière de financier et de philosophe de haute culture hébraïque et latine). Des Juifs continuent d'occuper une place importante dans l'entourage de D. Brites. En 1495, le versement des *moradias* [54] de la maison ducale de D. Manuel est affermé à trois Juifs. D. Manuel consulte des astrologues juifs [55].

Les liens des Juifs avec D. Brites et avec les ducs de Beja n'étaient pas de nature à ce que le changement de règne les inquiète. Dans les jours troubles de l'agonie de D. João II, on craignit des assauts populaires contre les juiveries. Le Roi n'était pas encore mort que, dès le 24 octobre, la reine D. Leonor avisa les autorités des principales villes d'empêcher ces désordres, et D. Manuel fit de même le lendemain de son avènement, le 27 [56]. Par leurs relations en haut lieu, les dirigeants juifs avaient le moyen de se faire entendre. Ils offri-

---

47 BRAGANCE, 1477 : *História de Lamego*, I, p. 462 ; 1482 : Iria GONÇALVES, « Físicos e Cirurgiões Quatrocentistas », *Do Tempo e da História*, I, 1965, p. 107.

48 *Ibidem*, p. 112. M. J. F. TAVARES, *Os Judeus...*, II, p. 49.

49 M. J. F. TAVARES, *Os Judeus...*, pp. 288 et 329.

50 Sur Isaac Abravanel, *vide* Benzion NETANIAHU, *Don Isaac Abravanel : Statesmen and Philosopher*, The Jewish Publication, Society of America, Philadelphie, 1982 ; *cf* J. Lúcio de AZEVEDO, *História dos Cristãos Novos Portugueses*, 3e éd., Clássica Editora, Lisbonne, 1989, pp. 9, 14, 45, 363 & 395.

51 Joaquim de CARVALHO, « Uma epistola de Isaac Abarbanel », *Estudos sobre a cultura portuguesa do Século XVI*, I, Coimbra, 1949.

52 M. J. F. TAVARES, *Os Judeus...*, I, p. 275, p. 429 et p. 469, note 285.

53 A. Braamcamp FREIRE, « As conspirações no reinado de D. João II – Documentos », *AHP*, II, 1904, pp. 27-33.

54 [Pensions versées à ceux qui demeuraient dans la maison du Roi ou d'un grand seigneur – L. T.]

55 Selon Gaspar CORREIA, I, p. 10, il aurait consulté Zacut avant de décider l'expédition de l'Inde, mais c'est de D. João II qu'il s'agit. L'entretien avec Vasco da Gama (Correia, I, p. 12-13) en juillet 1497 est également bien suspect.

56 M. J. F. TAVARES, *Os Judeus...*, I, p. 429 et p. 469, note 285.

rent un « service » pour obtenir la libération de leurs coreligionnaires castillans en esclavage. Celle-ci fut prononcée, sans que le Roi ait accepté d'argent, dès décembre 1495 [57]. Dans les mois qui suivirent, rien ne laissait prévoir le cataclysme. Fin août, le Roi a passé un contrat de dix ans avec une Juive de Santarém pour l'*aposentadoria* de sa suite [58]. Dans un traité, *De republica gubernanda per regem*, qu'il publia à Paris en 1496 à l'occasion de l'avènement de D. Manuel, un bachelier en théologie attaché à la maison ducale de Beja exprimait ce qu'était à l'égard des Juifs le sentiment d'une grande partie de l'opinion éclairée : bien qu'ils soient de peu d'utilité au pays et blasphèment le nom du Christ, le Roi pouvait, en bonne conscience et sans aucun péché, les garder au royaume et leur laisser l'usage de leurs synagogues, mais point de fonction publique qui leur aurait conféré du pouvoir sur des Chrétiens [59].

Soudain, le 4 ou le 5 décembre 1496, un édit imposa à tous les Juifs de quitter le royaume avant la fin d'octobre 1497, sous peine de mort et de confiscation de leurs biens en faveur de qui les dénoncerait. Quiconque cacherait un Juif perdrait les siens dans les mêmes conditions.

Les intentions de D. Manuel avaient été débattues par un Conseil très partagé. Pour les uns, il ne fallait pas être plus catholique que le Pape, qui tolérait les Juifs dans les États de l'Église, ni laisser partir vers les pays musulmans des connaisseurs avisés du Portugal, et des artisans très habiles. Une minorité rejetait cette objection d'ordre économique : Dieu doublerait en grâces ce que ferait perdre le départ des Juifs. L'épouvantail des risques d'un nouveau méchant tour des Rois Catholiques fut agité. Cette fois encore, les discussions sont pour nous anonymes. D. Manuel déclara qu'il écoutait d'abord sa piété et ne se souciait pas du droit (*dicendo quod pro sua devotione hoc faciebat et non curabat de juribus*). Il transgressait des bulles pontificales interdisant la conversion forcée des Juifs, interdiction qui était passée dans les *Ordenações Afonsinas*. Sa responsabilité personnelle dans le caractère odieux des mesures prises contre les Juifs n'est pas douteuse. Ses modérations ultérieures tinrent au réalisme des politiques qui combattirent son aversion tenace envers les péchés d'Israël. La décision de décembre 1496, bien qu'intervenant à une heure délicate, est plus qu'un expédient politique. C'est l'acte d'une conscience, sans doute manipulée, mais déjà prête au choix. Voyons-y la contagion, sur un terrain préparé, des scrupules d'âme de la princesse de Portugal. Leur exemple aura favorisé l'éclosion d'un penchant intime de D. Manuel, qu'approuvait parmi ses proches d'esprit un Duarte Galvão.

---

57 GÓIS, I/x.

58 Maria José Ferro TAVARES, *Judaismo e Inquisição – Estudos*, éd. Presença, Lisbonne, 1987, pp. 29-32 ; Maria Ângela Rocha BEIRANTE, *Santarém Medieval*, p. 220.

59 Diogo Lopes REBELO, *Do Governo da República pelo Rei* (*De republica gubernanda per regem*), tradução de Miguel Pinto de Meneses, introdução e notas por Artur Moreira de Sá, Instituto para a Alta Cultura, Lisbonne, 1951.

L'édit manuélin, plus généreux dans son sursis, reprenait succinctement l'argumentation du texte prolixe élaboré en 1492 par Torquemada. D. Manuel chassait les Juifs, blasphémateurs, fils de malédiction, offense à la sainte Foi catholique et corrupteurs de Chrétiens. Pour ce motif religieux, « et pour d'autres motifs très grands et nécessaires qui sont notoires à tout Chrétien », si bien qu'il ne les énonce pas (ici est l'allusion au devoir de satisfaire aux conditions de la princesse). Les méthodes de dévoiement des Chrétiens énumérées par Torquemada, qui vise les *conversos*, ne sont pas non plus énoncées dans le texte manuélin, qui vise un autre groupe, les Juifs. Au Portugal, il n'existait pas de ces larges et déjà anciennes couches de *conversos* et de descendants de *conversos*, dont beaucoup étaient d'irréprochables chrétiens, qui avaient pénétré en Castille l'administration royale, le haut clergé et le milieu de la culture, et que, jalousie et vieux réflexes joints, on suspectait, à défaut de judaïser, de garder des traces délétères d'esprit judaïque. Ce qui aux yeux des Rois Catholiques devient une urgence, ne l'est pas au Portugal où le prosélytisme juif, à supposer qu'il existe, aurait peu de champ. Aussi D. Manuel n'a-t-il ni Torquemada ni Inquisition pour le presser. Les Rois Catholiques présentent leur choix comme le terme d'une série d'avertissements, dont l'expulsion d'Andalousie, que les Juifs malheureusement n'ont pas voulu comprendre. D. Manuel eût été en peine d'invoquer des précédents de cette sorte.

La comparaison du court décret manuélin et de celui des Rois Catholiques montre une autre différence du contexte social. Avertissement est adressé à la haute classe espagnole qui désapprouve l'expulsion. Il est interdit à toutes personnes, de quelque état, condition et dignité quelles soient, d'« oser recevoir dans leurs terres ou dans leurs maisons et de défendre publiquement ou secrètement ni Juifs ni Juives, sous peine de perdre au profit du fisc royal tous leurs biens, vaisseaux et forteresses, autres héritages et toutes grâces tenues des Rois » [60]. Au Portugal, où l'opposition n'est pas si forte devant le pouvoir, D. Manuel se borne à annoncer que quiconque, passé le délai de dix mois, aura caché un Juif, perdra toute sa fortune et ses biens au profit de qui l'accusera. En même temps, le Roi apaise les inquiétudes en annonçant, dans le corps même de l'édit, que tous ceux qui jouissent de rentes et droits sur les juiveries recevront compensation égale à ce qu'elles rendaient.

Comme son modèle espagnol de 1492, le décret d'expulsion de décembre 1496 ne mentionne pas d'autre solution que l'exode. La faculté d'y échapper par la conversion n'est pas évoquée. Ce qui, du côté de Torquemada, était bien compréhensible, puisque la mesure était prise pour mieux contrôler les âmes des *conversos*, et qu'il ne s'agissait pas d'en fabriquer de nouveaux.

---

[60] Texte dans José Amador de LOS RIOS, *Historia social, politica y religiosa de los judios de España y Portugal*, Madrid, 1960, pp. 1003-1005.

Au Portugal, les adversaires du décret, aidés par les maladresses de l'ardeur de D. Manuel à persécuter, firent évoluer la situation. De sorte que les Juifs chassés d'Espagne se dirigèrent vers les ports en colonnes pitoyables, confortés par leurs rabbins, et que les Juifs portugais furent en même temps expulsés et empêchés de partir.

Le 31 décembre 1496, un nouvel édit réduisit à trois le nombre de ports où les Juifs devraient embarquer, au vu d'un permis officiel, et sur des bâtiments agrées par le Roi. Le non-respect des dispositions ou une tentative de soudoyer les capitaines exposait les émigrants à confiscation de la moitié des biens qu'ils emportaient. Ces restrictions à l'embarquement ont été interprétées comme le premier signe d'une intention d'empêcher les départs, afin de refermer sur les condamnés à l'exil le piège de la conversion forcée et de les maintenir au Portugal. Finalement, la seule sortie autorisée fut par Lisbonne, où ceux venus d'ailleurs purent loger aux *Estaus* [61].

En mars 1497, D. Manuel décida d'enlever à leurs parents, pour les baptiser et les remettre à des familles chrétiennes, les enfants juifs au-dessous de treize (ou quatorze) ans. Des fuites s'étant produites au Conseil, il fallut hâter dans tout le royaume l'opération, prévue pour le dimanche de Quasimodo, le 2 avril [62]. « La prise des enfants » (*tomada de moços*) eut lieu le samedi 18 mars, veille des Rameaux. D. Fernando Coutinho, qui était alors *regedor* [63] de la Casa da Suplicação, a rapporté avoir « vu des pères, la tête couverte en signe de deuil et de douleur suprême, conduisant leurs enfants au baptême, protestant qu'ils voulaient mourir dans la foi de Moïse ». Damião de Góis assure que des parents tuèrent leurs enfants ou se suicidèrent [64].

Le Roi avait été gagné à la conviction des politiques, qu'il devait garder les Juifs. Mais il y était venu par son chemin, dans le désir de sauver leurs âmes de la damnation. Il les avait leurrés en mettant des entraves à leur embarquement, si bien qu'ils se trouvaient à Lisbonne bloqués par milliers, alors qu'approchait la date de son mariage. On prit d'autres enfants aux Juifs, sans regarder l'âge, puis on en vint des enfants aux parents, pour les faire Chrétiens. « J'en ai vu beaucoup tirés par les cheveux à la cuve », atteste D. Fernando Coutinho. Ces baptêmes en masse dans les églises, où les Juifs

[61] [Sorte d'hôtellerie de la cour, où l'on hébergeait, entre autres, les ambassadeurs étrangers - L. T.]

[62] Sur la fuite, *cf.* Góis, I/xx, pp. 41-42 ; la date du 18 se déduit des textes, elle est dans le *foral* de Tomar, *cf. Os Judeus portugueses entre os Descobrimentos e a Diáspora*, Fundação Calouste Gulbenkian, Lisbonne, 1994, p. 109 ; M. J. F. Tavares dans *Judaismo...*, p. 109, date le jour des Rameaux le 19 mars.

[63] [Recteur, gouverneur, président ; il était considéré le premier magistrat du Royaume après le Roi. La *Casa da Suplicação* était un tribunal collectif de seconde instance, qui fonctionnait auprès de la Maison du Roi, constituant une sorte de cour suprême de justice - L. T.]

[64] Góis, I/xx.

étaient menés à coups de bâton et de lanière, commencent à Pâques et se poursuivent dans tout le pays jusqu'à la fin de l'été [65].

La persécution s'était abattue sur des Juifs de souche qui ne tenaient pas à s'expatrier, et dont une partie de la classe dirigeante ne souhaitait pas la disparition. De part et d'autre, on était saisi par la brutalité du coup. Que le Roi revienne sur l'éradication de l'élément juif était impensable. Elle devait être totale, les *judiarias* repeuplées de Chrétiens et appelées « ville nouvelle » ou « rue nouvelle », les synagogues désaffectées (la grande synagogue de Lisbonne fut transformée en église, celle d'Évora donnée dès le 15 mars à D. Diogo Ortiz) [66], les boucheries *kacher* supprimées, l'hébreu interdit et les écoles fermées, les livres partout saisis et les objets de culte de même, les sépultures détruites. « En raison des départs des Juifs » en mai, leur cimetière de Lisbonne fut cédé à la municipalité pour y mettre du bétail, les pierres tombales devenant matériaux de remploi pour la construction de l'Hôpital de Tous-les-Saints [67]. La catastrophe était collective et individuelle. Avec l'afflux des biens que les particuliers mettaient en vente, les prix s'effondraient. Ainsi Crescente, un propriétaire de la région de Santarém, céda au comte de Penela, pour 400 000 réaux, ses terres qui valaient plus du double [68].

Des scènes déchirantes auxquelles donnèrent lieu la *tomada dos moços* et des baptêmes en masse, naquit un retournement. Les violences dans lesquelles se jetait D. Manuel indignaient. Nombre de vieux-chrétiens avaient caché des enfants. Aux solidarités financières de l'aristocratie se joignit un mouvement d'opinion, et les réserves des juristes aux yeux de qui les conversions forcées étaient contraires au droit canonique. C'était le cas de D. Fernando Coutinho et du Dr Diogo Pinheiro. Des tractations dont on ne connaît que le résultat aboutirent à l'octroi aux Juifs, en échange d'une assimilation qui passait par le baptême et l'adoption d'un nom chrétien, de garanties personnelles qui vidaient la conversion forcée du cœur de sa substance.

Le 13 mai 1497, le Roi leur accorda un délai de vingt ans « pour se débarrasser des usages accoutumés et être confirmés dans la sainte foi <catholique> ». Durant cette période, il ne serait procédé à aucune enquête sur la croyance des convertis. Passé le terme, s'ils tombaient en quelques erreurs, ils seraient jugés selon le droit criminel civil, en présence de leurs accusateurs, qui n'auraient que vingt jours pour dénoncer la faute commise [69]. Ils échappe-

---

[65] Sur ces dates voir M. J. F. TAVARES, *Judaismo.*, pp. 35-37.

[66] M. J. F. TAVARES, *op. cit.*, p. 37.

[67] Eduardo Freire de OLIVEIRA, *Elementos para a História do Município de Lisboa*, Lisbonne, 1882-85, vol. I, p. 102 (*carta de doação* du 9/V/1497).

[68] M. J. F. TAVARES, *Judaismo...*, p. 43.

[69] Le texte de *l'alvará* de D. Manuel du 30/V/1497 dans *Gav.*, IV, pp. 172-173 ; M. J. F. TAVARES, *Judaismo...*, p. 36. De même les apostats ne seraient pas jugés par l'autorité ecclésiastique mais par la justice royale, *OM*, liv. V, tit. II, §1, p. 15.

raient donc aux procédures inquisitoriales, selon lesquelles l'accusé ignorait ses accusateurs et ce dont il était accusé. Si, au-delà de ces vingt ans, une condamnation entraînait perte des biens, le Roi annonçait déjà que ces biens seraient remis à leurs héritiers chrétiens. À tous ceux qui se convertiraient maintenant, amnistie générale des fautes passées était accordée.

Il faut rappeler, en marge de ces dispositions, que l'apostasie, à la différence de l'hérésie, ne tombait pas pour les laïcs sous le coup des censures ecclésiatiques. Les *Ordonnances manuélines*, reprenant les *Ordonnances afonsines* [70], établissent qu'un Chrétien devenant Maure ou un *converso* redevenu Juif ne relève que de la justice royale. Les apostats ne retombent sous la coupe des juges ecclésiastiques, pour des peines spirituelles seulement, que s'ils demandent leur réintégration dans l'Église (cas des baptisés enfuis chez les Maures, qui, après avoir été musulmans, choisissent de redevenir chrétiens). La distinction est juridique, car la justice civile punit l'apostasie de mort, sauf résipiscence.

Le décret latitudinaire du 13 mai 1497 ouvrait des avantages individuels certains. Les enfants enlevés aux Juifs étaient rendus à leurs parents nouveaux-chrétiens qui pouvaient recouvrer leurs biens, voire revenir dans leur demeure de l'ancien quartier juif [71]. À Porto, à Évora, à Lisbonne, des nouveaux-chrétiens récupéraient leurs maisons des ex-juiveries [72]. Crescente, devenu João Álvares de Santarém, put ainsi racheter ses terres [73]. Dès 1497, des lettres de confirmation étaient délivrées, sous leur nouveau nom, à des médecins et chirurgiens ex-juifs [74]. Ceux d'entre eux qui ne savaient pas le latin gardaient leurs livres en hébreu.

Aucune statistique ne peut être esquissée de ceux qui refusèrent l'apostasie ou la restriction mentale. Des lettrés que Samuel Usque appellera plus tard « les messieurs de l'exil du Portugal », Abraham Zacut est le plus célèbre. Chassé de Salamanque par l'édit de 1492, il était entré comme mathématicien au service de D. João II, peut-être attiré par D. Diogo Ortiz. En 1497, il passa en Afrique du Nord et de là en Orient. Un témoignage capital est celui du rabbin castillan Abraham Saba, établi à Guimarães après l'expulsion de 1492. Il enterra ses manuscrits au pied d'un arbre et vint à Lisbonne pour embarquer, conformément aux instructions royales. Ses fils et filles mineurs lui furent enlevés et baptisés. Ceux qui résistèrent à la conversion furent incar-

---

[70] [Promulguées vers 1446-48 par le régent D. Pedro au nom du jeune roi D. Afonso V ; dans leur forme définitive, les *Ordenações Manuelinas* furent promulguées et imprimées à Lisbonne en 1521 – L. T.]

[71] M. J. F. Tavares, *Os Judeus...*, I, p. 49 ; M. J. F. Tavares, *Judaismo...*, pp. 42-45.

[72] M. J. F. Tavares, *Os Judeus...*, I, p. 489 ; M. J. F. Tavares, *Judaismo...*, pp. 43-44.

[73] M. J. F. Tavares, *Os Judeus...*, I, pp. 489-491.

[74] M. J. F. Tavares, *Judaismo...*, pp. 45-46, 63.

cérés, avant d'être expulsés sur Arzila, où le capitaine de la place, D. Vasco Coutinho, les soumit à de mauvais traitements pour leur extorquer une rançon. Prirent ce chemin le groupe de l'*arrabi-mor* [75] Shimon Meimi, un groupe de quarante personnes dont était Abraham Saba, un groupe de vingt-sept personnes auquel appartenait un ex-astrologue de la cour, qui avait D. Manuel pour client. L'astrologue signale, comme Damião de Góis, que des Juifs furent cachés par des amis vieux-chrétiens avant d'être autorisés à partir. Sur les départs libres, sur la durée des incarcérations, les données sont imprécises. Certains embarquements n'eurent lieu que fin 1498 ou plus tard [76].

Dans sa « Lamentation contre le temps » (*Telinah*), où il évoque en termes poignants sa vie pourchassée, le petit-fils d'Isaac Abravanel, Jeduhal, *alias* Léon l'Hébreu, l'auteur des célèbres *Dialoghi d'Amore* néoplatoniciens, pleure en 1503 son jeune fils. Pour échapper à Ferdinand le Catholique, qui voulait le retenir de force en Espagne en s'emparant du bébé, il l'envoya de nuit, comme s'il s'agissait d'un enfant volé, au Portugal. Lorsqu'il l'apprit, D. João II, poursuivant sa vindicte contre les Abravanel, le fit prendre pour qu'il ne retourne pas dans sa famille. Puis D. Manuel arriva. L'enfant fut baptisé de force, son nom changé. Léon l'Hébreu n'a pas perdu sa trace. Il attend anxieusement son retour. Tourmenté à la pensée de sa conversion, il l'invite à tâcher de lire les Écritures, le Talmud, à réciter la *mishbah*. Il semble donc que le jeune garçon vive dans un milieu nouveaux-chrétien, peut-être parmi les Abravanel *conversos* qui sont demeurés au Portugal, où, si les vers de Léon sont plus qu'un vœu pieux, on continue à judaïser. Il y a tout lieu de penser que ce fils tant espéré rejoignit son père un peu plus tard [77].

L'agrément du 13 mai 1497 promettait aux Juifs qu'il n'y aurait pas contre eux de nouvelles ordonnances puisqu'ils étaient maintenant des Chrétiens. Des mesures dont la chronologie est indécise, comme par des dérogations accordées à titre individuel, limitaient leurs droits, visant les uns à briser les liens communautaires, les autres à prévenir l'émigration. Au nom de la politique d'assimilation, les mariages mixtes avec un conjoint de souche vieille-chrétienne furent d'obligation [78]. De 1499-1500 dateraient des interdictions pour les Juifs d'habiter dans les anciennes juiveries [79]. La conservation de

---

[75] [Rabbin majeur, grand rabbin du Royaume ; comme les évêques, il avait droit à la particule *dom* devant son nom propre – L. T.]

[76] José Alberto Rodrigues da Silva TAVIM, *Os Judeus na Expansão Portuguesa em Marrocos durante o século XVI – Origens e actividades de uma comunidade*, pp. 83-87 & 191-192 ; Elias LIPINER, « A saga dos Sete », in *Os Judeus portugueses...*, Lisbonne, 1994, pp. 115-118.

[77] Manuel Augusto RODRIGUES, « A obra poética de Leão Hebreu, texto hebraico com versão e notas explicativas », *Biblos*, 57, 1981, pp. 550, 574-575.

[78] M. J. F. TAVARES, *Os Judeus...*, I, pp. 492-493 ; M. J. F. Tavares, *Judaismo...*, p. 46.

[79] Fernando Filipe PORTUGAL, « O problema judaico no reinado de D. Manuel », *Armas e Troféus*, IV, 1975, pp. 315-316.

6

livres en hébreu fut très sévèrement sanctionnée [80]. La faculté accordée à des médecins ne sachant pas le latin fut assujettie à une autorisation personnelle [81].

L'hostilité ambiante et leur fidélité intérieure poussait des nouveaux-chrétiens à émigrer. En Algarve, des embarcations furent volées pendant l'hiver 1497-1498, avec les moussaillons laissés à leur garde [82]. Vols qui peuvent avoir été l'effet de Maures autant que de Juifs. C'est bien ceux-ci que frappent les décrets d'avril 1499. Pour couper court aux préparatifs de fuite, D. Manuel interdit aux nouveaux-chrétiens la vente de leurs biens et l'établissement en leur faveur de lettres de change, qui doivent être annulées sous huitaine [83]. Ils ne pourront sortir du Portugal pour affaires, par terre ou par mer, qu'avec une licence du Roi, et sans emmener leur femme et leurs enfants mineurs [84].

Les Maures avaient été compris dans le décret d'expulsion (qui ne concernait bien évidemment que les Maures natifs libres, ou des esclaves musulmans rachetés par eux) [85]. Était-ce une requête de D. Isabel ? Ou derrière elle de Cisneros ? Ou une occasion saisie par D. Manuel d'englober parmi les « hérétiques » une minorité en voie de disparition ? Peu populeuses, sauf à Lisbonne (dans les 500 âmes), Évora, Elvas, des *mourarias* survivaient en Alentejo et en Algarve [86]. Elles étaient sans élites, sans poids financier. Aucune mémoire de culture luso-marocaine n'a laissé trace de leur évacuation vers les terres d'accueil maghrébines où elles se fondirent, alors que la floraison d'une culture judéo-portugaise de l'exil donne à la destruction des *judiarias* une dimension, il est vrai, autrement dramatique. Aux Juifs, « qui n'ont ni royaumes ni seigneuries, ni cités ni villes, mais au contraire sont partout où ils vivent pèlerins et tributaires », on avait enlevé sans encourir de risques leurs enfants. On laissa les Maures quitter le Portugal avec les leurs, de crainte de

---

80 Des exemples dans M. J. F. TAVARES, *Os Judeus...*, I, p. 493. Un juif castillan réfugié à Porto y abandonne sa bibliothèque ; venu à Lisbonne, il a si peur qu'il enterre ses œuvres manuscrites au pied d'un olivier.

81 En 1501, D. Manuel l'accorde à un médecin d'Évora « malgré l'ordonnance et défense », M. J. F. TAVARES, *Judaismo...*, p. 49.

82 Fernando Filipe PORTUGAL, « O problema judaico em Portugal no reinado de D. Manuel », p. 315 ; autres cas : Juifs de Loulé fuyant par Jerez de La Frontera en 1501 (Maria José Ferro TAVARES, *op. cit.*, p. 52).

83 M. J. F. TAVARES, *op. cit.*, p. 47 ; *Synopsis*, I, p. 148-149.

84 M. J. F. TAVARES, *op. cit.*, pp. 46-47. Le texte de *l'alvará*, pp. 193-194.

85 Henrique da Gama BARROS, « Comunas de Judeus e Comunas de Mouros », *Revista Lusitana*, XXXIV (1936), p. 214.

86 A. H. de Oliveira MARQUES, *Portugal na crise do Século XV*, Nova História de Portugal, Ed. Estampa, Lisbonne, 1987, pp. 32-35.

représailles contre les sujets chrétiens des États musulmans [87]. Un tout petit nombre de non convertis demeura au Portugal [88].

En chassant ses Maures du Portugal, D. Manuel alla plus loin que les Rois Catholiques, qui n'en demandaient pas tant [89]. Ceux-ci autorisèrent les musulmans portugais à transiter par leurs royaumes avec femmes, enfants, *criados* et biens, et à y rester tout le temps qu'ils voudraient en gardant leur religion [90]. La Castille n'imitera le Portugal qu'en 1502, l'Aragon qu'après la mort de Ferdinand. Les *Ordonnances manuélines* interdirent l'entrée au Portugal des nouveaux-chrétiens ex-Maures, ou des Maures libres venant de Castille et d'Aragon, pour le motif qu'ils passeraient en terre maure, où ils combattraient les Portugais [91].

Le nom de nouveaux-chrétiens héritait de toute la connotation péjorative du nom de Juif. Pour les vieux-chrétiens, les convertis restaient une « nation » au sens ancien du terme, autre que la leur. À quelques-uns, proches du Roi ou de grands seigneurs, fut délivrée une lettre d'habilitation *de genere*, qui abolissait toute tache de naissance, et qui interdisait de qualifier les bénéficiaires de ce terme de nouveaux-chrétiens [92]. D. João Ier déjà avait puni d'amendes les mots injurieux de *tornadiço* [93] ou de chien (*cão*) adressés à des convertis. Les tribunaux de D. Manuel réprimèrent les injures discriminatoires à l'égard des « gens de nation ». On en connaît de rares exemples, frappant des gens de peu, à qui traiter un nouveau-chrétien de chien coûta trois mois de bannissement de Lisbonne et éventuellement une amende [94]. Ces exemples datent des premières années du règne. Il est vraisemblable

---

87 Góis, I, xx.

88 Francisco Sousa Viterbo, « Occorrencias da Vida Mourisca », *Archivo Historico Portuguez*, V, Lisboa, 1907, pp. 162-163, 253.

89 [Il n'est peut-être pas inopportun de rappeler ici que, curieusement, les Maures étaient, sans doute, encore moins nombreux en Andalousie qu'au Portugal, car ils avaient été expulsés des villes lors de la conquête chrétienne (Cordoue, 1236, Jaén, 1246, Séville, 1248, etc.), puis de la campagne au lendemain de la révolte des mudéjars (1264) ; hormis Grenade, la seule communauté musulmane importante était celle de Murcia qui, en 1243, avait pactisé avec la Castille et s'était ainsi assurée un statut d'exception. C'est pourquoi les toponymes d'origine arabe sont moins abondants au cœur de l'Andalousie (Cordoue, Séville, etc.) qu'au Portugal, à Valence, aux Baléares, à Murcia et dans la zone de Grenade, où il y eut davantage une continuité de peuplement. *Cf.* Juán Vernet Gines, « Toponimia arábica » in *Enciclopedia Lingüística Hispánica*, dirigida por M. Alvar, A. Badía, R. de Balbín & L. Lindley Cintra, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, vol. I, Madrid, 1960, pp. 561-578 – L. T.]

90 « Los Reyes Católicos autorizan a los moros expulsados del reino de Portugal a instalarse en Castilla o pasar por ella a otros lugares », Burgos, 20/IV/1497, *DRP*, pp. 10-11.

91 *OM*, liv. V, tit. 82 (p. 245-246).

92 A. Braamcamp Freire, « A Gente do Cancioneiro », *Revista Lusitana*, XI (1899), p. 316 ; Maria José Ferro Tavares, *Os Judeus em Portugal no Século XV*, I, pp. 494-495.

93 [Déserteur, rénégat – L. T.]

94 M. J. F. Tavares, *op. cit.*, p. 495.

qu'on a ensuite renoncé à poursuivre pour des propos si quotidiens. En mai 1504, pour avoir malmené des nouveaux-chrétiens, une quarantaine d'adolescents de Lisbonne furent condamnés au fouet et à la déportation perpétuelle à São Tomé. La Reine fit lever cette dernière peine [95]. La sévérité de la sentence indique qu'en face de la fille des Rois Catholiques, il y avait des conseillers du Roi fermement résolus à garantir aux Juifs leur tranquillité.

La noblesse échappa à ces poursuites. L'antijudaïsme de convention fleurissait librement à la Cour. Gil Vicente en tira parti dans son théâtre [96]. La conversion renforçait la matière à mauvaises plaisanteries sur la fausseté des Juifs. Fermier-receveur des droits de la chancellerie de la Cour, un des *criados* de D. Brites, converti sous le nom de Jorge de Oliveira, avait reçu en 1501 une lettre de pureté de naissance [97]. Détesté pour sa rigueur fiscale, ce protégé de D. Martinho n'en était pas moins l'objet de rappels du plus mauvais goût à ses origines. dans des vers composés après 1506. Ainsi une vingtaine de *fidalgos*, parmi lesquels D. Francisco de Portugal, D. Nuno Manuel, D. Pedro de Almeida, Nuno da Cunha, décochèrent des allusions au sort que méritait sa vilenie : il pourrait bien finir brûlé et rejoindre en enfer João Rodrigues Mascarenhas. En contrepoint, un dizain du poème attribué à des « courtisans nouveaux-chrétiens », conseille de ne pas s'en faire : « remplissez donc votre bourse de quelque manière que ce soit, qu'ils rimaillent autant qu'ils sont » [98]. Le nom Mascarenhas était une allusion sans fard à un des *conversos* venus du service ducal, honni des habitants de Lisbonne et des marchands étrangers, qui fut massacré en août 1506 par une populace en furie.

Les massacres de Lisbonne d'avril 1506

En octobre 1505, un navire venu d'Italie apporta la peste. D. Manuel partit pour Almeirim, puis, en février 1506, Santarém atteint, se réfugia à Abrantes. C'est là qu'en mars, dans son Sermon à la reine D. Leonor, Gil Vicente exprima l'opinion commune que « c'était trop demander à un Juif que d'être chrétien en son cœur » [99]. Sentiment partagé par le menu peuple de Lisbonne, qui en

---

[95] Alexandre HERCULANO, *História da Origem e Estabelecimento da Inquisição em Portugal*, I, Lisboa, 1975, pp. 135-136.

[96] Des citations dans Maria Leonor Garcia da CRUZ, *Gil Vicente e a sociedade portuguesa de Quinhentos*, Lisboa, 1990, pp. 185-200.

[97] Édité par Maria José Ferro TAVARES, *Judaismo e Inquisição*, pp. 192-193 ; A. Braamcamp FREIRE, « A Gente do Cancioneiro », pp. 316-317.

[98] *Cancioneiro Geral de Garcia de Resende*, texto estabelecido, prefaciado e anotado por Álvaro J. da Costa Pimpão e Aida Fernandes Dias, Centro de Estudos Românicos, Coïmbre, 1973, II, n. 620, pp. 172-176.

[99] Gil VICENTE, *Obras Completas*, prefácio e notas de Marques Braga, 6 vol., Colecção de Clássicos Sá da Costa, Lisbonne, 1956, VI, p. 195.

tira bien autre chose qu'un mot d'esprit. Pour juguler la contagion, devant laquelle avaient fui les hautes autorités civiles et religieuses et les classes aisées, D. Manuel, le 11 mars, envisagea de vider Lisbonne de tous ses habitants pendant quelques jours, comme cela c'était fait de façon concluante à Gênes et ailleurs en Italie, et à Évora lors de la dernière épidémie. La population serait largement disséminée dans les villages proches, ceux restés sains exceptés, et, durant le temps de l'évacuation, des gardes resteraient en ville pour en interdire l'accès jour et nuit. La municipalité de Lisbonne, consultée, ne se montra pas enthousiaste. Le 20 mars, le Roi revint à la charge, lui demanda une réponse plus détaillée, et se déclara de toute façon déterminé [100]. La mesure, qu'on sache, ne fut pas prise.

C'est dans une cité visitée par la mort, parcourue de processions quotidiennes implorant la miséricorde de Dieu contre la peste et contre une sécheresse persistante, qu'à l'église du couvent des Dominicains, São Domingos, où un crucifix miraculeux attire les foules, éclate le dimanche 19 avril, avant l'heure des vêpres, l'incident qui va déclencher le désordre. Un nouveau-chrétien a l'imprudence de mettre en doute la réalité d'un miracle. Il est massacré et l'émeute s'enflamme aussitôt. La foule clame que, puisque le Roi ne punit pas les Juifs, c'est elle qui le fera et défendra la foi chrétienne. (De fait, un groupe de nouveaux-chrétiens surpris, dans la nuit du 17 avril, à célébrer une fête juive, est relâché deux jours plus tard sur ordre venu d'Abrantes, puisque au demeurant les *conversos* sont légalement exempts d'enquêtes sur leurs pratiques) [101]. Par petits groupes de quelques dizaines, les manifestants se répandent dans les quartiers. Toute la soirée et toute la nuit, des troupes d'hommes, de femmes, celles-ci particulièrement excitées, et d'enfants, auxquelles se joignent des marins de navires nordiques mouillés dans le port, tuent les nouveaux-chrétiens dans les rues ou dans leurs maisons. Leurs corps sont traînés avec des cordes jusqu'à la place de São Domingos, pour y être brûlés sur des bûchers entretenus par une racaille d'esclaves et de garnements. Des malheureux y sont jetés vivants. Barricadé dans sa maison de la Rua Nova [102], João Rodrigues Mascarenhas insulte les émeutiers du haut d'une fenêtre et leur promet la pendaison, avant de s'enfuir par les toits. Reconnu sous un déguisement le lundi après-midi, près de la Petite Juiverie, en essayant de quitter la ville, il est battu à mort. Le témoin allemand auquel nous devons des détails pris sur le vif dans ces heures de folie est présent sur la place de

---

[100] Eduardo Freire de OLIVEIRA, éd., *Elementos para a História do Município de Lisboa*, I, pp. 472-474, en note.

[101] Pour les détails, voir le témoin allemand dans Y. H. YERUSHALMI, *The Lisbon Massacre of 1506 and the Royal Image in the Shebet Yehudah*, Cincinnati, 1976, pp. 8-10 & 72-76 ; Góis, I, cii.

[102] Y. H. YERUSHALMI, *op. cit.*, p. 76 : « ein grosse gassen do die kaufl ewt des mest tayl innen wouten ».

São Domingos, lorsqu'une plèbe, exultant, y apporte son cadavre piétiné. L'Allemand et ses camarades se cotisent pour payer le bois du bûcher.

La fureur meurtrière atteint ce lundi son paroxysme. Trois moines, dont deux Dominicains, courent la ville, le crucifix dressé, appelant les gens à se joindre à eux pour tuer les Juifs. On débusque ceux qui se cachent, on en tire des églises où ils se sont agglutinés auprès des tabernacles, on assomme des bébés contre les murs. Des vieux-chrétiens doivent montrer leur prépuce pour échapper à la tuerie. D'autres sont tués ou battus comme amis des nouveaux-chrétiens. Le Roi reprochera ensuite à la municipalité son inertie, reproche au départ injustifié. Durant les deux premiers jours de troubles, elle n'avait certainement pas les moyens de s'opposer aux factieux. Le dimanche, un *juiz do civel* [103] n'a échappé que par la fuite au courroux populaire. Le *corregedor do crime* [104] n'ose se manifester.

Les forces royales ne sont pas plus entreprenantes. Le *regedor* de la Casa da Suplicação, Aires da Silva, et le *governador* de la Casa do Civel, D. Álvaro de Castro n'arrivent, venant de Torres Vedras, que le mardi, avec les gens qu'ils ont pu avoir sous la main. C'est ce même jour que le témoin allemand note la venue devant la ville du « gubernator und resator », pour lui personnage unique, qui mène la négociation avec les émeutiers. Ils assurent qu'ils sont fidèles au Roi et prêts à lui obéir. Mais ils ne feront rien contre Notre-Seigneur le Christ, ni contre le crucifix qui circule dans la ville, pour lequel ils sont prêts à donner leur vie. Ils veulent tuer les mécréants et les Juifs, car c'est le vouloir de Dieu de les châtier. Le *gubernator* exaspéré par l'entêtement de ces exaltés rompt le dialogue en disant : « rentrez donc tuer les Juifs, ne volez pas et ne pillez pas, car l'or et les biens appartiennent au Roi ». Entre temps, il a envoyé un messager aux moines, les priant de rentrer le crucifix dans leur église et de calmer l'effervescence. Sa menace de pénétrer en ville avec les renforts qu'il attend du Roi et de les faire prendre, excite de plus belle les Dominicains, qui appellent à le combattre. La foule tombe à genoux autour du crucifix miraculeux en criant « miséricorde » et elle jure de défendre la foi chrétienne et de se battre contre les mécréants et ceux qui les soutiennent. Apprenant l'insuccès de ses messages réitérés, le *gubernator* dit à la populace qui est auprès de lui devant la ville : « allez-vous en, chers enfants, puisque vous ne voulez pas suivre mon conseil, et faites le moins de dommage que vous pourrez ». La chasse aux Juifs reprend. Elle s'étend aux villages d'alentour, où des nouveaux-chrétiens se sont réfugiés ; un bon nombre sont tués, d'autres sont ramenés de force en ville. Le *gubernator* arrive trop tard, avec très peu de monde. Il fait pendre aux arbres, çà et là, quelques meurtriers.

---

[103] [Juge des causes civiles – L. T.]

[104] [Juge supérieur des affaires criminelles – L. T.]

Le Roi avait appris l'émeute à Avis, alors que d'Abrantes il se rendait à Beja auprès de l'infante D. Beatriz malade. D'Évora, l'ampleur reconnue, il a dépêché le Prieur du Crato et le baron d'Alvito en renfort du *regedor* et du *governador*, dont le laxisme sera blâmé [105]. Ils sont censés agir de concert, aucun n'est le chef (sinon que le protocole donne le pas au Prieur, et que le baron, *vedor da fazenda*, vient en dernier). Le vendredi 24 avril, manquant d'informations et pressentant que leur tâche est difficile, il leur envoie des instructions complémentaires, précises, au cas où celles qu'il leur a déjà adressées par Pedro Correia seraient inopérantes. Il les laisse juges de l'opportunité de s'y conformer, selon la situation à laquelle ils ont à faire face. Si elle ne se règle pas, ils transmettront au duc de Bragance, à Setúbal, une lettre royale lui ordonnant de faire mouvement sur le Ribatejo et d'armer tous les navires de Setúbal et de Sesimbra. S'ils ne jugent pas la venue du duc utile, ils lui transmettront une autre lettre, prescrivant seulement l'envoi de navires et, à son bord, des troupes qu'ils jugeront nécessaires pour empêcher l'accès au port de Lisbonne, ou pour autre chose [106].

À la fin de la semaine de la Quasimodo, la tension n'est donc pas retombée, et des mesures sont à l'étude pour réduire Lisbonne. Sur ce, le *corregedor* de la capitale et la *Câmara* [107] écrivent à D. Manuel que sa présence est souhaitée. Il répond le 26 mai, d'Évora toujours, qu'il ne viendra pas, sûr que les autorités locales ont les moyens de remédier au désordre. Il ne viendrait que si le mal était tel qu'il ne puisse s'éteindre. Et comme son comportement inspire évidemment des commentaires fâcheux, il ajoute que non seulement il viendrait, mais qu'il entrerait dans Lisbonne en personne, même s'il y avait recrudescence de la peste [108]. Il invite la municipalité à collaborer avec ses quatre représentants.

Les forces royales n'ont toujours pas pénétré dans Lisbonne, et le Roi n'est pas rassuré sur l'état d'esprit qui y règne. Avisé par le Prieur et le baron que justice commence à se faire sans créer d'autre tumulte, il leur enjoint, le 27, de condamner à mort de vingt à trente femmes, puisqu'elles ont été les plus sanguinaires, si toutefois cela ne risque pas de réveiller une agitation populaire. Le Prieur, le *regedor*, le *governador* et le baron doivent inciter la *Câmara* et les Vingt-Quatre à prendre conscience de leur obligation d'appliquer la justice et de faire arrêter les coupables. S'il faut qu'ils rentrent eux-mêmes en ville, qu'ils le fassent. Il pourront siéger à la Casa da Mina. Un des capitaines

---

105 GÓIS, I, ciii.

106 Lettre de D. Manuel à Diogo de Almeida, Aires da Silva, Álvaro de Castro et Diogo Lobo da Silveira, Évora, 24/IV/1506 : texte dans Y. H. YERUSHALMI, *op. cit.*, pp. 81-82.

107 [La chambre des *vereadores* (échevins), c'est-à-dire la municipalité – L. T.]

108 Eduardo Freire de OLIVEIRA, éd., *Elementos para a Historia do Municipio de Lisboa*, I, pp. 403-409 ; repris dans Y.H. YERUSHALMI, *op. cit.*, pp. 82-83.

des gens de pied d'ordonnance a ordre de rassembler ses hommes pour se tenir à leur service [109]. Il se félicite qu'un *juiz* ait déjà pu procéder à des arrestations. Il y a fin avril de cinquante à cent détenus, dont on ignore quel sera le sort [110].

Huit jours après le début du pogrom, le malaise persiste. La *Câmara* est récalcitrante à sévir, et D. Manuel est soucieux d'éviter toute provocation armée qui attiserait une nouvelle flambée. Il en a si peur qu'il prie les quatre hauts dignitaires de ne pas se mêler d'œuvre de justice, préférant la laisser à la compétence du *juiz* local. Il enjoint de veiller à la protection des nouveaux-chrétiens rescapés, mais n'est pas favorable à ce qu'on les laisse sortir de Lisbonne : cela pourrait paraître une faiblesse du pouvoir et soulever quelque émotion populaire. En fait, il est impatient de sévir. Il demande qu'on lui écrive en toute hâte si la répression peut s'exercer sans inconvénient. Dès le 27, il ordonne l'arrestation des moins factieux [111]. À Lisbonne, on pense encore le 29 qu'ils s'échapperont. Le 28, il ordonne la fermeture du couvent de São Domingos. Le 3 mai il est à Setúbal, d'où il convoque sèchement les têtes de la municipalité [112]. Le 8, un *alvará* [113] royal ordonne que toute la population, sans distinction de privilèges, soit employée au nettoyage de Lisbonne [114].

La répression fut vigoureuse. Les Dominicains compromis furent réduits à l'état laïc, les deux meneurs (dont l'un était un Catalan) étranglés au garrot à Évora, et leurs cadavres incinérés, d'autres bannis en province ou outre-mer. Un seul fut laissé au couvent de São Domingos. Du nombre changeant de la populace, il est difficile de prendre une idée. Les émeutiers n'étaient pas plus de mille, suivant Damião de Góis ; ils étaient beaucoup (« dix mille») selon le témoin allemand [115]. Le bilan des trois journées de pogrom varie selon les auteurs : entre plus de quatorze cents et dix-neuf cents victimes. Le premier chiffre est celui d'un Juif qui a survécu, le second celui de Damião de Góis, qui en compte plus de six cents le dimanche et plus de mille le lundi à midi. Le lundi, le Juif survivant voit quatre cents corps brûler en deux grands tas sur la place de São Domingos, mais il y a des bûchers dans d'autres quartiers aussi. Poursuivant quelques jours plus tard son récit des événements, il note qu'on parle à Lisbonne de dix-neuf cents morts, mais qu'à son avis il n'y en a pas eu plus de mille ou douze cents. Sont aussi portés au nombre des tués

---

[109] Texte de la lettre dans Y. H. YERUSHALMI, *op. cit.*, pp. 83-85.

[110] *Von dem streyt*, pp. 79-80.

[111] Y. H. YERUSHALMI, *op. cit.*, p. 85.

[112] Freire de OLIVEIRA, *Elementos*..., I, p. 409 ; texte dans Y. H. Yerushalmi, *op. cit.*

[113] [De l'arabe *al-barâ'a*, « cédule, privilège, diplome », désigne le brevet (acte émané du Roi sans être scellé ni enregistré), dont les effets ne devaient en principe pas durer plus d'un an – L. T.]

[114] Freire de OLIVEIRA, *op. cit.*, p. 410.

[115] GÓIS, I/cii ; plus de dix mille selon le témoin allemand (YERUSHALMI, p. 75, ligne 14).

des gens qui ont pris la fuite ou qui se sont cachés [116]. Les condamnations au gibet furent relativement peu nombreuses : quarante-six ou quarante-sept pour Lisbonne et ses environs, dont trente-deux pour la ville [117]. Gaspar Correia, présent à Lisbonne, fait état de quelques cinq cents pendaisons expéditives, à des potences dressées à la Ribeira et ailleurs. Sur simple dénonciation de nouveaux-chrétiens des innocents y furent envoyés [118].

Les sanctions contre les habitants de Lisbonne tombèrent le 22 mai, après trois semaines de débats vraisemblablement contradictoires. Le Roi s'aligna sur « quelques-uns de son Conseil et Desembargo », partisans de la sévérité. Ceux qui, sans avoir commis de crimes, y avaient trempé par leur aide et leurs conseils, ou en laissant leurs *criados*, enfants et esclaves participer aux ameutements, perdaient, sans préjudice des peines corporelles, la totalité de leurs biens meubles au profit de la Couronne. Ceux qui n'avaient rien commis, ni aidé, ni participé, en perdaient cependant le cinquième, même s'ils les tenaient en partie de leur femme, comme coupables de négligence à se joindre aux gens de justice du Roi, pour empêcher méfaits et dommages. Les Vingt-Quatre étaient supprimés, la cité perdait son titre de « Noble et toujours loyale », et ses principes, dont celui d'être exempte de l'*aposentadoria*. Des officiers royaux remplacèrent dans leurs tâches fiscales les procureurs de la municipalité.

Les violences contre les nouveaux-chrétiens n'expliquent pas seules la rigueur de ce châtiment collectif, non plus que l'inertie des pouvoirs locaux durant les trois jours de pogrom auxquels Damião de Góis limite les désordres. La situation est restée trouble (*ganz wildt*, dit le témoin allemand), dans la ville et aux alentours, plusieurs jours encore. Les lettres de D. Manuel en font foi. Le malaise social prolonge la crise. La population a reporté sur les collecteurs nouveaux-chrétiens son mécontentement du poids des impôts. Au début, l'émeute a un caractère religieux. La folie mystique retombée, succède une grogne de la petite bourgeoisie et du milieu artisanal [119].

---

[116] *Von dem streyt*, p. 80 ; GÓIS, I, cii.

[117] Selon le manuscrit d'Ajuda utilisé par Alexandre HERCULANO, *História da Inquisição em Portugal*, I, p. 145, n. 57 ; Cristóvão Rodrigues ACENHEIRO, *Sumarios e allembrança das Coroniquas dos Reis de Portugal*, Lisbonne, 1936, p. 328 : 40 ou 50 ; les références dans Y. H. YERUSHALMI, *op. cit.*, p. 62, note 151.

[118] Gaspar CORREIA, *Crónicas de D. Manuel e D. João III*, éd. José Pereira da Costa, Academia das Ciências de Lisboa, 1992, pp. 31-32.

[119] Ce mouvement non signalé par les sources portugaises, l'est par le chroniqueur castillan contemporain Andrés BERNÁLDEZ († 1514), *Historia de los Reyes Católicos*, éd. *BAE*, cit. *supra*, p. 726 ; les *Memorias del reinado de los Reyes Católicos*, éd. de M. Gómez-Moreno & J. de M. Carriazo, Madrid, 1962, et Alonso de Santa Cruz (éd. de J. de M. Carriazo, *Crónica de los Reyes Católicos*, Seville, 1951, II, pp. 85-88) font précéder le progrom d'un soulèvement populaire provoqué par la répression.

La *Câmara* ne désavoue pas la tuerie, ses fauteurs ne sont pas recherchés. L'effervescence prend la forme d'une insubordination civique. Lisbonne donne aux villes du royaume un exemple que le Roi ne peut tolérer. Qu'il ait été retenu de détruire la capitale et de semer du sel sur son emplacement grossit un mot de colère, peut-être prononcé, mais qui fleure plutôt la réminiscence antique. Lisbonne ne retrouvera ses privilèges qu'en août 1508, sur intercession des deux reines [120].

La persécution provoqua la fuite de *conversos* vers Corfou (« Golfo»), porte du Proche-Orient. Dès la fin de 1506, trois gros navires portugais y arrivèrent, après avoir débarqué des Juifs à Avlona [121]. Au début de mars 1507, les nouveaux-chrétiens obtinrent deux concessions importantes (l'entourage du Roi a été soudoyé ; António Carneiro a touché trois cents ducats). Le 1er mars, un édit confirma qu'il ne serait pas pris contre eux de lois discriminatoires. Il leur accordait la liberté de se rendre, avec leurs biens, du royaume dans d'autres pays chrétiens, à condition de le faire sur des nefs portugaises, et amnistiait ceux qui l'auraient fait précédemment malgré les interdits de 1499 [122]. Le 3 mars, un deuxième édit confirma qu'il ne serait pas enquêté sur la foi des nouveaux-chrétiens dans les dix années qui restaient à courir du temps fixé par l'agrément de mai 1497 [123]. Les convertis restaient cependant soumis à une certaine surveillance. En 1508, la profession d'imprimeur fut réservée aux vieux-chrétiens [124]. En 1512, les *conversos* reçurent de nouvelles marques de faveur. Le 21 avril, la garantie de non-enquête sur leur foi fut prolongée de seize ans [125]. En mai, D. Manuel prescrivit qu'un des quatre postes de procureur des Vingt-Quatre soit réservé à un nouveau-chrétien [126]. C'était, dans les deux cas, reconnaître la place qu'ils occupaient dans la vie économique.

---

[120] Góis, I, ciii ; Requête de D. Maria au Roi, 14/VII/1508, Freire de Oliveira, *Elementos*, I, 2, reproduit dans Y. H. Yerushalmi, *op. cit.*, p. 90 ; la *Carta Régia* est du 2/VIII/1508 selon Fernando Filipe Portugal, « O problema judaico em Portugal no reinado de D. Manuel », *Armas e Troféus*, IV, p. 320, note 48.

[121] Sanuto, *Diari*, VI, pp. 519-520.

[122] M. J. F. Tavares, *Os Judeus...*, II, p. 48 (voir les références qui y sont données).

[123] Fernando Filipe Portugal, « O problema judaico. », p. 313 (*cf.* José Amador de los Rios, *Historia social, politica y religiosa de los judios de España y Portugal*, p. 786, avec date du 13 mars).

[124] *Synopsis*, I, p. 186, reproduit dans Freire de Oliveira, *Elementos.*, I, 2, p. 178.

[125] Fernando Filipe Portugal, « O problema judaico em Portugal no reinado de D. Manuel », p. 313 ; Y. H. Yerushalmi, p. 33.

[126] Freire de Oliveira, *op. cit.*, I, 2, cité par Y. H. Yerushalmi, p. 33 ; M. J. F. Tavares, *Os Judeus...*, II, p. 18.

Menace sur les nouveaux-chrétiens castillans

Le gros problème était celui des nouveaux-chrétiens originaires de Castille. Les protestations de l'Espagne contre leur présence furent reçues avec un juridisme pointilleux et rétif. En 1504, D. Manuel notifia aux Rois Catholiques qu'aux termes des traités luso-castillans, il n'était pas tenu de les extrader, mais que si les Inquisiteurs de Séville déléguaient un accusateur, les suspects seraient jugés au Portugal [127]. En juillet, les Rois lui adressèrent copie authentique de la bulle *Pessimum genus* de 1487 [128]. En octobre, D. Manuel se déclara non concerné, puisqu'il avait expulsé de son royaume Juifs et Maures, et qu'à diverses reprises des arrêtés d'expulsion avaient été pris contre les réfugiés castillans (dont l'entrée, en 1503, avait été subordonnée à une vérification de non-hérésie). Au vu de dossiers communiqués par les Inquisiteurs généraux, il serait disposé à livrer des condamnés, à condition qu'ils ne l'aient pas été par contumace (restriction de portée étendue), et qu'ils ne puissent justifier d'une relaxe ou d'un pardon. « D'autre manière nous ne pourrions ni devrions avec saine conscience le faire ». Quant aux personnes inculpées par les Inquisiteurs, elles seraient jugées au Portugal, selon les lois portugaises. Le rejet de la procédure inquisitoriale était net, non moins que celui des pressions espagnoles. L'expulsion (et la non-remise) des « Castillans » qui se sentiraient eux-mêmes coupables d'hérésie était envisageable, en contrepartie de lettres patentes des Rois Catholiques consentant au Portugal réciprocité [129].

Un décret du 13 août 1505 ouvrit pour six mois les frontières à tous les Castillans qui n'auraient pas été condamnés par l'Inquisition, mais sans obligation de produire attestation des Inquisiteurs de Castille, et qui viendraient se fixer à Lisbonne pour cinq ans à compter d'avril 1506, et y acheter et débiter chacun cinquante pièces de gros bétail par an. Ils pourraient vivre et tenir boucherie où bon leur semblerait, à condition d'abattre au parc à bestiaux du *Concelho* [130]. Ils seraient jugés par les seules lois et ordonnances du royaume. Dans les quarante jours de leur entrée, ils se présenteraient à Estevão Vaz à la

---

[127] *Cf.* Réponse des Rois Catholiques au Roi, 13/VII/1504, *Gav.*, I, p. 94 et rappel de D. Manuel à son envoyé Diogo da Silveira, Évora, 20/X/1504, *Gav.*, I, p. 11.

[128] Texte de la bulle du pape à D. Manuel, Rome, IV/1487, *Gav.*, I, pp. 89-93 ; « Treslado de la bula de Inocencio VIII del 3/IV/1487 sobre entrega a la Inquisición de los conversos herejes fugitivos », Medina del Campo, 26/VI/1504, A. de la TORRE et L. Suárez FERNANDEZ, éd., *Documentos referentes a las relaciones con Portugal*, III, pp. 116-119.

[129] Rappel de D. Manuel à son envoyé Diogo da Silveira, Évora, 20/X/1504, *Gav.*, I, pp. 11-12 ; la mesure de 1503, *cf.* Instrument sur les nouveaux-chrétiens, 12/IX/1515, *Gav.*, I, p. 85 ; en 1510 deux Espagnols vont avec *seguros* faire déclarations dans l'Inquisition à Séville, Fernando Filipe PORTUGAL, « O problema judaico... », p. 314, note 9. Un des *seguros* a été publié dans *DRP*, III, p. 184.

[130] [Commune, district relevant d'une municipalité – L. T.]

Casa da India, et recevraient certificat de leur inscription sur un registre ouvert à cet effet.

Le même décret offrait à des Castillans entrés en fraude et vivant clandestinement au Portugal de régulariser dans les vingt jours auprès d'Estevão Vaz leur situation et celle de leur famille, à condition de débiter cent têtes de gros bétail par an. De plus, ils étaient astreints à acheter pour mille cruzados [131] d'épices à la Casa da India, payables par tiers sur dix-huit mois, le premier tiers dans les vingt jours. Un post-scriptum enlevait au document son caractère libéral : les nouveaux entrants auraient à payer dans le délai des quarante jours lesdits mille cruzados [132].

En juin 1510, les Castillans passés clandestinement au Portugal depuis 1503 disposèrent de cinq mois pour déguerpir du royaume [133]. Le problème des réfugiés, dont on assurait qu'ils ne vivaient pas en bons chrétiens, fut invoqué pour préparer des mesures plus générales. En 1513, Fray Juan Hurtado de Mendoza, un Frère Prêcheur de Séville nommé visiteur de la province dominicaine du Portugal, avait pressé le Roi d'établir l'Inquisition. « Deux personnes de qualité et de pouvoir » de l'entourage royal avait paré le coup [134]. Derrière les Castillans, les nouveaux-chrétiens portugais étaient visés.

En mars 1515, leur libre circulation fut de nouveau prohibée, sous peine pour les contrevenants de la perte de leurs biens et de la déportation à vie à S.Tomé [135]. Des libelles antijuifs furent répandus [136]. D. Manuel reconnaissait qu'en dépit des mesures prises, on ne pouvait empêcher l'entrée au Portugal de *conversos* recherchés par le tribunal sévillan. En août, par l'intermédiaire de D. Miguel da Silva, son ambassadeur à Rome, il sollicita du Pape l'établissement au Portugal d'une « bonne et sainte inquisition » des Castillans,

---

131 [Le *cruzado* portugais, frappé dès le régne de D. Afonso V (1438-1481), correspondait, en poids et alliage, au ducat vénitien et valait en principe 400 réaux – L. T.]

132 *ANTT, Leis*, Maço 2, n°15 ; référence dans Fernando Filipe PORTUGAL, *op. cit.*, p. 314, note 10.

133 Instrument sur les nouveaux-chrétiens, 12/IX/1515, *Gav.*, I, pp. 85-87 ; Lettre de D. Manuel aux autorités de Sortelha sur la prohibition de l'établissement des Castillans hérétiques, 12/IX/1515, *DRP*, III, pp. 237-239 ; Alexandre HERCULANO, « Judeus em Portugal », *Revista Panorama*, I, Lisboa, 1837 ; Isaac REVAH, « Les Marranes portugais et l'Inqusition au XVIe siècle », *Études portugaises*, publiées par les soins de Charles AMIEL, Fundação Calouste Gulbenkian, Centro Cultural Português, Paris, 1975 ; M. J. F. TAVARES, *Os Judeus em Portugal no Século XV*, II, p. 118.

134 Frei Luis de SOUSA, *História de S. Domingos*, 2 vol., introdução e revisão de M. Lopes de ALMEIDA, Lello & Irmão, Porto, 1977, p. III, liv. 1, ch. 1 ; V. Beltrán de HEREDIA, *Historia de la Reforma de la Provincia de España (1450-1550)*, Rome, 1939, pp. 160-164. Il était entré dans l'Ordre en 1493, nommé visiteur au Portugal le 28/II/1513, mort en 1525.

135 Fernando Filipe PORTUGAL, « O problema judaico. », p. 316.

136 *Ibidem*, p. 321 ; M. J. F. TAVARES, *Os Judeus...*, II, p. 119 ; Alexandre HERCULANO, « Judeus em Portugal » ; RÉVAH, « Les Marranes... », p. 194.

mais aussi, ajoutait-il oubliant l'engagement de 1512, des nouveaux-chrétiens portugais. D. Miguel da Silva ferait chercher dans la chancellerie pontificale le texte des bulles concédées aux Rois Catholiques, et sur leur modèle obtiendrait du Pape une bulle autorisant le roi de Portugal à nommer les membres d'une Inquisition portugaise. Très en cour auprès de Léon X, D. Manuel ne doutait pas de l'obtenir. L'ambassadeur fut prié de l'envoyer par le prochain courrier [137]. Sans en attendre la venue, il ordonna, en septembre, que le clergé et de petits comités de laïcs, à Lisbonne, en Alentejo, à Tavira, enquêtent sur les Castillans vivant dans leur paroisse, sur leur lieu d'origine, leur profession, leur train de vie, et sur la détention par eux d'un certificat autorisant leur entrée au Portugal [138]. D'autres tracasseries suivirent, qui visaient les convertis portugais. Un édit rédigé fin février ou début mars 1516 chassait du royaume dans un délai de trente jours ceux qui avaient à l'étranger des femmes et des enfants de religion juive ou retournés en judaïsme [139]. En juin, D. Manuel offrait à Cisneros, qui s'empressa d'accepter, un échange d'informations sur les hérétiques qui avaient fait l'objet d'un procès en Castille [140].

On s'est demandé si la lettre de D. Manuel qui sollicitait la création d'une Inquisition de modèle espagnol n'avait pas été obtenue de lui subrepticement. Qu'on lui ait forcé la main est peu croyable. Depuis 1497, il est contraint de s'accommoder d'un réalisme d'État que son cœur dévot n'aime guère. D'où cette sinueuse politique envers les nouveaux-chrétiens, selon que les influences varient, concessions et restrictions alternant, et les dispositions libérales rattrapées par des vexations. L'antijudaïsme du Roi se réveille dans un contexte de crise interne, durant ces mois difficiles de 1515 où il cherche à reconquérir un rôle. Sa demande d'une Inquisition intervient au moment le plus chaud de son conflit avec l'épiscopat. Sans doute y a-t-il un rapport entre ceci et un coup fourré, peut-être approuvé par la Reine, toute espagnole, qui a été bloqué. Rome n'était pas favorable à la création d'une Inquisition nationale.

La chasse aux Juifs, en Espagne en 1492 et au Portugal en 1496, est la même, et la chasse aux hérétiques – c'est-à-dire aux convertis ou descendants de convertis suspects de judaïser – finira par être identique. Mais à l'origine, elle se présente très différemment. Expulsés d'Espagne, les Juifs la quittent. Expulsés du Portugal, ils ne peuvent en sortir : on les y retient de force.

---

137 Le Roi à D. Miguel da Silva, Lisbonne, 26/VIII/1515, *CDP*, I, pp. 355-356 ; Fortunato de ALMEIDA, *História de Portugal*, II, Coïmbre, 1922-1929, pp. 317-320 ; *Ibidem*, pp. 317-320 ; Fortunato de ALMEIDA, *História da Igreja em Portugal*, II, Coïmbre, 1910, p. 382.

138 Instrument sur les nouveaux-chrétiens, 12/IX/1515, *Gav.*, I, p. 85-87.

139 Fernando Filipe PORTUGAL, « O problema judaico », pp. 315-316, note 16, citant *ANTT*, *Leis*, maço 3, n° 33.

140 Fernão Brandão au Roi, Madrid, 10/VII/1516, *Gav.*, X, p. 315.

En Espagne, la présence juive est anéantie. C'est afin de protéger les *conversos* de contagion que l'Inquisition a été créée, pour prévenir. Au Portugal, le besoin d'une Inquisition ne s'est pas fait sentir. En Espagne, l'établissement de l'Inquisition précède de quelques années l'expulsion des Juifs. Au Portugal l'expulsion précède d'une quarantaine d'années l'établissement de l'Inquisition. Celle-ci y sera réclamée parce que la fausse expulsion de 1497 aura eu pour effet de créer une couche de *conversos* qui n'existait pas, et qui a été laissée sans surveillance, toute enquête sur ses pratiques suspendue pour vingt ans, puis pour trente-deux. Comme d'autres choix de D. Manuel, la fausse expulsion des Juifs est un des succès apparents du règne, dont les effets encombrants devront être traités par son successeur. Mais, en tout état de cause, le Portugal aurait-il pu échapper au rejet de ses minorités religieuses ? Ce n'est pas une autre question. Le contexte ibérique et la montée de l'intolérance dans l'Europe du XVIe siècle donne la réponse.

CHAPITRE 4

VIEILLE NOBLESSE ET TEMPS NOUVEAUX

Les amertumes du 2e marquis de Vila Real *

L'affirmation du pouvoir royal sous la dynastie d'Avis (1385-1580) est une vérité trop bien admise, mais l'histoire de la noblesse portugaise au tournant des Temps Modernes reste à écrire. Alors qu'on a circonscrit, du moins partiellement, des milieux d'affaires dont l'influence s'exerce au niveau de l'État sous D. João III et D. Sebastião et sous les Philippe, rares sont pour la période antérieure les études qui nous donnent des aperçus sur les structures de parenté, les assises économiques, la capacité de pression politique des diverses strates de la classe dirigeante. Comment s'opère, concrètement, la formation de la nouvelle noblesse ? Au prix de quelles concessions individuelles ou transmissibles, de quelles dérogations, de quels égards envers les puissances seigneuriales et leur clientèle l'autorité royale assure-t-elle son primat ? Les schémas qui ont été esquissés ne livrent pas de réponse à ces questions essentielles [1]. Les recherches menées en Espagne sur la noblesse du Moyen Âge finissant n'ont pas leur équivalent au Portugal [2].

L'attention s'est surtout portée vers les épiphénomènes qui rythment le conflit, général en Europe, entre la noblesse et la royauté : victoire à Alfarrobeira, en 1449, des privilégiés sur le centralisme monarchique ; mise au pas, en 1483-84, de l'aristocratie par D. João II (1481-1495), auquel il suffit

---

* La rédaction des pages qui suivent a été rendue possible grâce à l'obligeante communication de photocopies de documents conservés aux Archives Nationales de la Torre do Tombo.

[1] Voir dans *Dicionário de História de Portugal*, dir. Joel SERRÃO, à l'article « Nobreza », les excellentes synthèses de António H. de Oliveira MARQUES et de Jorge Borges de MACEDO. Les grandes lignes de la prépotence royale sont clairement rappelées dans l'essai de Frédéric MAURO, « Le développement de la puissance de l'État au Portugal (1500-1650) », *Revue d'histoire diplomatique*, 99 (1975), pp. 200-211.

[2] À côté des travaux de Luis Suárez Fernández, de Salvador de Moxó et d'autres, on signalera, sur les classes nobles d'une province limitrophe du Portugal, l'importante monographie de Marie-Claude GERBET, *La noblesse dans le royaume de Castille. Étude sur ses structures sociales en Estrémadure, 1424-1516*, Paris, 1979.

de frapper les deux branches cadettes de la maison royale, dont les féaux ne bougent pas.

Non pas que les clientèles soient inertes. Mais le *fidalgo* ne se bat plus désormais les armes à la main que contre le Maure. Contre le Roi, sa pugnacité se déploie en quémandes, et s'il le faut en chicanes. La longue foire aux *mercês* qu'a été le règne de D. Afonso V (1448-1481) n'est que le paroxysme d'un système où l'insolence des appétits, le franc-parler et les humeurs compensent la sujétion au vouloir du prince. Les rivalités de la compétition, les calculs d'intérêts, les animosités héritées lézardent la solidarité de groupe jusque dans le noyau des coteries familiales. Comme leurs clientèles, les élites sont divisées, jalouses et tournées vers le trône, source des faveurs. De quelque rang qu'il soit, hautement titré ou modeste homme de guerre, le mécontent boude le Roi. Il se retire sur son bien, s'il en a. Il menace, au pis, de s'exiler en Castille. Capitaines en congé, courtisans déçus, gouverneurs de l'outre-mer au retour controversé, quel *fidalgo* insatisfait n'aura songé à ce traditionnel recours ? Si un Vasco da Gama arrache au chantage les honneurs tardifs qui le dissuadent de franchir le pas, un Magellan s'y résout, trop petit personnage et qui n'a rien à perdre, à l'instar de beaucoup d'autres, qu'un coup de tête, la crainte de la justice ou une confuse ambition jette de l'autre côté de la frontière toute proche. La Reine Catholique disait au Roi de Portugal qu'« elle avait en lui la meilleure nourrice du monde qui lui élevait les *fidalgos* quand ils étaient jeunes, et les lui envoyait, hommes, pour son service » [3].

La tendance centralisatrice

Lieu des plaisirs et des intrigues, théâtre des défis masqués entre le Roi et ceux qui le servent, la cour vit, au quotidien, dans l'esprit glorieux et médisant que la classe dirigeante transporte, avec sa culture chevaleresque et ses dévotions, de ses terres provinciales aux présides du Maroc, et plus tard aux forteresses de l'Inde. Derrière les apparences personnelles des brouilles qui l'agitent, on devine parfois les causes profondes. La montée de couches sociales nouvelles, on l'a dit, caractérise l'âge des Avis. Une juste appréciation de la crise politique des années 1380 devra tenir meilleur compte de ce que le mouvement, en vérité, est décelable dans les décades qui la précèdent. Les archives n'ont pas été dépouillées, d'autre part, qui permettraient peut-être d'évaluer l'ampleur du transfert social et économique dont s'accompagne la « révolution » de 1383-1385 [4]. On voit du moins, tout au long du XVᵉ siècle,

---

[3] *Ditos Portugueses*, nº 609, p. 219.

[4] *Cf.* Joaquim Veríssimo Serrão, *História de Portugal, I*, Lisbonne, 1978, p. 302 : « Enquanto não se proceder a uma análise cuidada do primeiro livro da chancelaria <de D. João I> , as hipó-

de nouvelles souches s'évertuer à assurer leurs racines, en obtenant du Roi honneurs et domaines confisqués, et en s'insérant par mariage dans les anciennes familles pourvues du lignage qui leur fait défaut, ou parfois qu'elles usurpent par le biais des homonymies patronymiques [5]. Longue opération, car la société nobiliaire est une société de mémoire, où la Découverte ne marque pas une césure. Qui ne remonte aux antécédents du temps de D. Afonso V, et même bien au-delà jusque sous D. João I[er] (1385-1433), ne peut comprendre les rapports entre individus du temps de D. Manuel.

Au revers de sa façade centralisatrice, le règne du Roi Fortuné connaît des tensions internes que l'historiographie d'époque a soigneusement cachées. L'embarras des chroniqueurs de l'Expansion qui ont eu à en évoquer les répercussions sur les champs de bataille ou à bord des escadres est à cet égard riche d'enseignements inexploités. Des innombrables frictions dans lesquelles la royauté est engagée, Damião de Góis n'a rapporté qu'un incident mineur, propre à mettre en relief la sensibilité monarchique et la fermeté de D. Manuel, qui résiste aux démarches faites par « tous les parents » d'un dignitaire momentanément suspendu de sa charge en 1512 [6]. Les affaires de ce type étaient courantes, et Góis aurait pu en relater bien d'autres. Les éclats furent accrus par la politique de mise au pas de la noblesse à laquelle (non moins que D. João II, qui en est communément crédité) s'attaqua D. Manuel :

---

teses explicativas da crise de 1383-1385 têm de avançar-se com cautela ». Sur la matière, *cf.* Salvador Dias ARNAUT, « Os documentos do Mestre de Avis, Breves notas » dans *Revista Portuguesa de História*, 17 (1977), pp. 341-349.

[5] Citons le fameux passage de Fernão Lopes, largement confirmé par la documentation d'archives, en dépit d'une inspiration millénariste quelque peu déformante : « ... fazemos aqui a septima idade ; na quall se levamtou outro mumdo novo, e nova geeraçom de gemtes ; porque filhos dhomees de tam baixa comdiçom que nom compre de dizer, per seu boom serviço e trabalho, neste tempo forom feitos cavalleiros, chamamdosse logo de novas linhagees e apellidos. Outros se apegarom aas amtiguas fidallguias, de que já nom era memoria, de guisa que per dignidades e homrras e offiçios do rreino em que os este Senhor seemdo Meestre, e depois que foi Rei, pos, montarom tamto ao deamte, que seus deçendemtes oje em dia se chamam doões, e som theudos em gram comta. E assi como o Filho de Deos chamou os seus Apostollos, dizemdo que os faria pescadores dos homees, assi muitos destes que o Meestre acreçemtou, pescarom tamtos pera ssi per seu gramde e homrroso estado, que taaes ouve hi que tragiam comthinuadamente comssiguo viimte e trimta de cavallo ; e na guerra que sse seguia os acompanhavom trezemtas e quatroçemtas lamças e alguus fidallgos de linhagem. » (Fernão LOPES, *Crónica de D. João I*, segundo o códice n° 352 do Arquivo Nacional da Torre do tombo, com uma introdução de Humberto Baquero MORENO e um prefácio de António SÉRGIO, vol. I, Livª Civilização, Porto, 1983, I, clxiii, p. 350).

[6] Le récit (GÓIS, III/xl, p. 156-159) concerne D. Álvaro de Castro, depuis 1496 *governador da Casa do Cível*, aparenté par sa mère et par sa femme (elle même une Almeida) à la famille des Lima, une des mieux établies à la cour. Un de ses beaux-frères, Aires da Silva, était à la tête de l'autre instance judiciaire suprême, la *Casa da Suplicação*.

7

délimitation de la classe – le port des noms de famille contrôlé [7], les blasons vérifiés par les rois d'armes [8], l'accès aux titres restreint, – et abaissement de ses pouvoirs, l'hérédité des privilèges annulée en droit et leur exercice régularisé [9].

Les couches supérieures du XVe siècle n'achevèrent de se souder, non sans peine, que dans la première moitié du XVIe. Commence dès lors la floraison des *livros de linhagens*, dans lesquels une noblesse multipliée pourra enregistrer ses connexions composites et réunir dans le même foisonnement généalogique ancêtres de race, *fidalgos* parvenus sous « D. João Ier de bonne mémoire » et descendants de *letrados* serviteurs de la Couronne. Tandis que la lutte contre les nouveaux-chrétiens imprime par ailleurs un cours nouveau à la question sociale, l'inflation nobiliaire s'est amplifiée sous D. João III. Bousculant les barrières qu'avait tenté de poser la réglementation manuéline, de nouvelles vagues d'aspirants à l'ascension se sont pressées vers la cour. Au témoignage d'un António Godinho dénonçant le laxisme avec lequel sont élevés à la condition supérieure « ceux à qui en d'autres temps il n'était pas coutume de le faire » [10], répond un écho de Garcia de Resende [11], et plus d'un texte littéraire de l'époque. On connaît le sarcasme de Sá de Miranda (ou couvert de son nom) sur les généalogies laborieuses et sur les *fidalgos* de soi-disant vieille extraction qui sentent l'ail [12]. Et dans *O clérigo da Beira*, se référant à la famille la plus illustre par l'ancienneté et par le rang, Gil Vicente

---

[7] *OM*, livre V, tit.xiv, § 4 : « E porquanto se muitos chamam fidalguos e tomam apellidos das linhagees como lhes apraz, mandamos que quando tal caso acontecer, e ouver duvida em sua fidalguia, ante que o julguem, no-lo façam saber piera vermos e determinarmos as qualidades antre as pessoas. » *Ibidem*, livre II, tit. xxxvii, conditions de la *fidalguia* (§10) et du port du titre de « dom » (§ 11).

[8] *Cf.* Góis, IV/lxxxvi ; Brasões, I, pp. 7-21.

[9] António Pereira Marramaque, *Carta a Pero de Alcáçova Carneiro sobre o morgado de Figueiró*, publiée par António Dias Miguel, « António Pereira Marramaque, senhor de Basto. Subsídios para o estudo da sua vida e da sua obra », dans *Arquivos do Centro Cultural Português*, Paris, XV, 1980, (pp. 135-221), pp. 205-206, 207 (sur les *forais)*.

[10] *Brasões*, I, p. 18, en note.

[11] Garcia de Resende, *Miscelânea*, Coïmbre, 1917 (aussi dans le *Livro das Obras de Garcia de Resende*, cit. *supra*), str. 198, p. 70 : « vijmos tambem villania / preceder háa *fidalguia* » *; str. 231, p. 81 :* « Hos reys por acrescentar / as pessoas em valia / por lhe serviços pagar // vijmos a huõs ho dom dar ,/ e a outros fidalguia : / já se hos reys nõ haã mester, / pois toma dõ que ho quer / e armas nobres tambem, / toma quem armas nam tem, / e da ho dom aa molher.»

[12] Sá de Miranda, éd. Rodrigues Lapa, *Obras ompletas*, II, p. 80 (*Cf. Poesias de Francisco de Sá de Miranda*, edição de Carolina Michaëlis de Vasconcelos, reprodução em fac-símile do exemplar com data de 1885 da Biblioteca Nacional, Imprensa Nacional – Casa da Moeda, Lisbonne, 1989) : « É grande trabalho / Escrever de gerações / Nem todos são Scipiões / E podem cheirar ao alho / Ricos homens e infanções.»

se gausse des nobles de cour droit sortis du milieu rustique, « plus proches des araires que parents des Meneses » [13].

La gloire de la lignée des Meneses

La formule autographe par laquelle D. Fernando de Meneses (1463-1524), 2ᵉ marquis de Vila Real, comte de Valença, seigneur de Caminha et de Valadares, terminait ses lettres à D. Manuel, « vassal obéissant et loyal et vrai serviteur de Votre Altesse », rend assez bien compte de sa conduite. S'il protestait que « vous êtes notre Roi et seigneur à qui tous nous devons obéir comme à Notre-Seigneur et Dieu de notre patrie (*asy como a noso senhor e deos de nosa patria*) » [14], et si, demeuré dépourvu de stature politique, il ne fit jamais figure d'opposant, faute peut-être d'une opposition à cristalliser, il exprima sur l'évolution nobiliaire du régime des regrets violents, qu'il n'était pas seul à éprouver. Dans ses lettres percent les ressentiments que la vieille noblesse nourrissait contre la royauté, les mêmes que, quarante ans plus tard, rassemblera dans une dénonciation exaltée António Pereira Marramaque.

Descendant des antiques rois de Léon, des rois de Castille et de Portugal, et du « saint connétable » Nuno Álvares Pereira, D. Fernando de Meneses était de la naissance la plus haute [15]. Un mariage d'inclination dans l'excellente maison des Freire, d'ascendance galicienne, l'avait certes fait sortir de ces alliances de sang royal, au déplaisir de son père, D. Pedro de Meneses [16], puissante figure de la seconde moitié du XVᵉ siècle et l'un des plus riches magnats de son temps [17]. Des trois titres de noblesse créés par D. João II, fort éloigné des prodigalités de D. Afonso V, l'un récompensa D. Vasco Coutinho, fait

---

[13] Gil VICENTE, *O clérigo da Beira*, dans éd. Marques Braga, *Obras Completas*, VI, p. 18 : « Bofá vejo eu Portugueses / da corte muito alterados / mais propinquos dos arados / que parentes dos Meneses. »

[14] Le marquis au Roi, Vila Real, 10/VIII/1515, texte dans Cordeiro, *A segunda duqueza*, p. 239.

[15] Sur l'ascendance du marquis, on se reportera au tableau généalogique donné par le marquis de SÃO PAYO, « O selo do 2° Marquês de Vila Real », *Armas e Troféus*, III/1, 1962, pp. 36-37, et au tableau I simplifié ici même *in fine*. Son grand-père paternel, D. Fernando de Noronha, est fils de D. Afonso, comte de Gijón et de Noreña, bâtard de Henrique II de Castille, et de D. Isabel, bâtarde de D. Fernando, roi de Portugal. Sa grand-mère paternelle, fille de D. Pedro de Meneses, descend des rois de Léon et de Castille. Le nom de Meneses fut porté par la primogéniture masculine issue de l'union de ses grands-parents, les cadets portant le nom de Noronha. Le grand-père maternel du marquis, le 2ᵉ duc de Bragance, descend de D. João Iᵉʳ de Portugal et du Saint Connétable, Nuno Álvares Pereira.

[16] *Brasões*, II, p. 252 ; III, pp. 146, 349.

[17] António de Sousa Silva Costa LOBO, *História da Sociedade em Portugal no século XV e outros estudos históricos*, Lisbonne, 1904 [réimp. Cooperativa Editora História Crítica, Lisbonne, 1979], pp. 480-483, 490.

comte de Borba en 1485 pour avoir dénoncé le complot du duc de Viseu [18]. Les autres deux allèrent à D. Pedro de Meneses, comte de Vila Real, naguère comblé de donations par D. Afonso V [19]. Fin février 1489, il reçut le titre de comte d'Ourém [20], qui avait appartenu aux Bragance de 1422 à 1483, et le 1er mars celui de marquis de Vila Real [21].

L'exécution des ducs de Bragance et de Viseu, la déshérence qui frappait les Bragance en fuite, avaient fait disparaître les titres de duc et de marquis, réservés à des membres de la maison royale, à l'exception de celui de duc de Beja, conféré au jeune frère du duc de Viseu, D. Manuel, que le Roi, son cousin et son beau-frère, ne se souciait point de marier. Les circonstances de l'élévation de D. Pedro de Meneses au marquisat seraient à sonder de plus près. La mesure, dont les chroniqueurs ont narré quelle solennité l'entoura [22], a une signification politique. En rétablissant le titre de marquis, peu avant d'unir son fils, le prince D. Afonso, à une infante de Castille, le Prince Parfait achevait d'abolir la maison de Bragance. Les Vila Real étaient installés au rang qui avait été jusqu'alors celui des ducs de Bragance, de première famille du royaume après la famille royale.

L'orgueil de sa lignée éclate sans cesse sous la plume de D. Fernando. Parle-t-il de son fils, D. Pedro de Meneses, 2e comte d'Alcoutim, qui sert à Ceuta, c'est pour se plaindre que D. Manuel le traite « en égal des autres, de qui Dieu l'a fait non égal puisqu'il l'a fait mon fils (*pello igoalardes com outros de que ho Deus desygoalou poys ho fez meu filho*) » [23]. Cherche-t-il l'approbation du Roi à un projet de mariage pour le jeune comte, il rappelle ce qu'il doit « à sa propre valeur, à mes services et à ceux de tous ceux dont je descends et à ceux de mon fils qui descend de moi » [24]. Quant au frère cadet du marquis, D. António de Noronha, que le Roi n'oublie point qu'il est « fils de mon père et mon frère » [25]. Un autre frère de D. Fernando de Meneses, D. Diogo de

---

[18] *Brasões*, III, pp. 335-336 ; Joaquim Veríssimo SERRÃO, *Itinerários de el-Rei D. João II*, I, Lisbonne, 1975, pp. 163-164. La lettre de nomination ne fait référence qu'aux prouesses de D. Vasco à la bataille de Toro, en 1476.

[19] Nous considérons comme à part le titre de comte de Guazava, *in partibus infidelium*, et attribué à un étranger (*Brasões*, III, pp. 340-343). Rappelons d'autre part que, si trois titres furent laissés sans titulaire à la mort de leur détenteur (*infra*, p. 27), D. Manuel hérita le titre de duc de Beja de son frère D. Diogo, duc de Viseu, et D. João de Almeida de son père celui de comte d'Abrantes. Sur la carrière de D. Pedro, *cf. Brasões*, III, pp. 268-270, 339 ; et Humberto Baquero MORENO, « A conspiração contra D. João II : o julgamento do duque de Bragança », dans *Arquivos do Centro Cultural Português*, Paris, II, 1970, pp. 47-103 (*vide* pp. 88-98).

[20] *Brasões*, III, p. 338.

[21] *Idem*.

[22] PINA, ch. 37, pp. 96-97. RESENDE, ch. 79, pp. 118-119 ; le passage est transcrit dans Fortunato de ALMEIDA, *História de Portugal*, III, pp. 169-170, en note.

[23] *Lettre du 20/VII/1514, fl 2a.*

[24] Le marquis au Roi, Vila Real, 9/VIII/1515, *CC*, I-18-62.

[25] Lettre du 7/VIII/1514, § 3, 4, 10, 14, 25.

Noronha, avait reçu en partage la fierté du marquis de Vila Real. Comme lui, il était « extrêmement solennel et présomptueux » [26]. Arrogance et orgueil de race caractérisaient leur demi-sœur, D. Catarina, abesse d'Almoster [27].

La personnalité de D. Fernando était riche d'autres mérites que ceux de la naissance. À Ceuta, ville dont les Meneses sont capitaines héréditaires, son bref passage, en 1490, a été brillant. Il est revenu auréolé du prestige des armes. Sensible à celui des lettres, il fait figure de mécène. Les hommes de loi à son service sont rétribués généreusement. Il entretient un orfèvre au nombre de ses gens. Ses relations avec Cataldo Sículo, dont il a été le protecteur, ont été éclairées par M. Américo da Costa Ramalho. D. Jerónimo Mascarenhas fait allusion à « *algunas obras suyas escritas con notable elegancia* » [28] ; mais peut-être le confond-il avec son fils aîné, D. Pedro de Meneses, 2e comte d'Alcoutim, élève talentueux de l'humaniste italien [29]. Sœur cadette de D. Pedro, D. Leonor de Noronha, dont la longue vie de célibataire fut adonnée aux lettres, a laissé une réputation de latiniste distinguée [30].

Les Meneses face aux Bragance

Le retour de fortune des Bragance, restaurés à l'avènement de D. Manuel dans les droits, titres et biens dont les avait dépossédés D. João II, n'alla pas

[26] *Ditos Portugueses*, n° 647, p. 231.

[27] Fille illégitime de D. Pedro de Menezes, D. Catarina s'estimait par sa naissance au-dessus de l'observance des règles de son Ordre et elle méprisait les autres abbesses. Sur les démêlés, en 1532, de l'abbesse d'Almoster, soutenue par sa parentèle et par les milieux de cour, avec D. Edme de Saulieu, soutenue par D. João III, *cf.* Claude de BRONSEVAL, éd. M. Cocheril, *Peregrinatio hispanica*, Centro Cultural Português, Fundação Calouste Gulbenkian, Paris, 1970, pp. 366, 376-378, 384, 386-392, 394, 402-406. Le 3e marquis de Vila Real (fils aîné du 2e marquis), que Bronseval qualifie de modeste (*ibidem.*, p. 384), prétendit sans succès au titre de duc.

[28] D. Jerónimo de MASCARENHAS, éd. Afonso de Dornelas, *Historia de la ciudad de Ceuta*, Lisbonne, 1918 chap. 49, p. 195.

[29] Sur la lettre de Cataldo à D. Fernando de Meneses, datable de 1499, dans laquelle l'humaniste italien prend la défense du latin, *cf.* Avelino Felgueiras MARQUES, « As fontes de um passo de Cataldo Sículo », *Humanitas*, XXIX-XXX (1977-1978), pp. 238-241. Sur D. Pedro de Meneses, 2e comte d'Alcoutim, et qui sera à partir de 1524 le 3e marquis de Vila Real, *cf.* Américo da Costa RAMALHO, « Meneses (D. Pedro de) », dans *Verbo, Enciclopédia...*, *s.v.*, et le même, *Estudos sobre o século XVI*, Paris, 1980, (où sont repris plusieurs des articles publiés par l'auteur à partir de ses recherches en cours sur Cataldo, son œuvre et son milieu) ; Sebastião José da Silva DIAS, *A política cultural da época de D. João III*, Coïmbre, 1969, pp. 128-129. Dans la thèse inédite de Maria Beatriz SILVESTRE, *A correspondência de Cataldo com os condes de Alcoutim*, Coïmbre, 1965, ont été présentées les lettres imprimées par les soins de Cataldo dans ses deux recueils épistolaires. J'exprime ici mes remerciements à M. Américo da Costa Ramalho, qui a eu l'extrême obligeance de me communiquer son exemplaire de ce mémoire préparé sous sa direction.

[30] *Cf.* Américo da Costa RAMALHO, « Noronha (D. Leonor de) », dans *Verbo, Enciclopedia...*, *s.v.*

sans problèmes pour les Meneses. En dépit d'unions matrimoniales [31], les relations entre les deux illustres branches de la bâtardise royale n'avaient pas été excellentes. Un potin fait écho à des menaces des Bragance envers D. Pedro de Meneses qui, chaud lapin et semeur de bâtards, rossait son épouse, leur sœur [32]. D. Pedro avait siégé dans le jury qui, à l'unanimité, condamna à mort son beau-frère, le 3e duc, en 1483 [33].

Au début du règne de D. Manuel, toutefois, les plus grands égards furent témoignés aux Vila Real. Le comté d'Ourém, bien que restitué nominalement à D. Jaime, 4e duc de Bragance, en 1496, demeura en fait à D. Pedro de Meneses jusqu'à sa mort en 1499 [34], et D. Fernando le conserva pendant dix ans encore. En 1496, D. Fernando avait été nommé connétable par interim [35], en attendant la majorité de D. Afonso de Portugal, neveu du Roi, auquel il maria en 1501 sa sœur, D. Joana de Noronha [36]. Créé comte d'Alcoutim en 1496 également [37], il transmit en 1499 le titre à son fils aîné lorsqu'il devint à son tour marquis de Vila Real [38], dignité à laquelle le Roi ajouta celle de comte de Valença [39], seigneurie qui avait été jadis dans la maison de Bragance. D. Fernando fut de la suite de D. Manuel lors des voyages en Espagne de celui-ci en 1497 et en 1498 [40]. En 1502, il fut un des seigneurs qui l'accompagnèrent à Saint-Jacques de Compostelle, et le Roi, souhaitant l'incognito, l'avait désigné pour recevoir les hommages à sa place [41]. Le souverain,

---

[31] D. Pedro de Meneses, 1er marquis de Vila Real, épousa D. Brites, sœur du 3e duc de Bragance, de D. João, marquis de Montemor, marié à sa cousine germaine D. Isabel de Noronha, et de D. Afonso, comte de Faro, marié à sa cousine germaine D. Maria de Noronha. Le 1er duc avait épousé en deuxièmes noces sa tante paternelle, D. Constança de Noronha (qui vécut jusqu'en 1480), et le 3e duc, en premières noces, sa tante maternelle D. Lianor de Meneses (morte en 1452).

[32] *Ditos Portugueses*, n° 570, p. 203.

[33] Baquero Moreno, « A conspiração... », p. 95.

[34] D. Manuel prit le deuil de la mort du 1er marquis (Góis, I, xxxiv, p. 72 ; Caetano de Sousa, *HG.*, V, p. 115). Une glose d'époque à la *Miscelânea* de Garcia de Resende, strophe sur les seigneurs décédés subitement sans s'être pu confesser, nomme six grands personnages, dont le marquis de Vila Real (éd. Mendes dos Remédios, Coïmbre, 1917, str.159, p. 57). Il s'agit du 2e marquis, D. Fernando, et non du 1er marquis, D. Pedro, qui mourut de maladie, après avoir appelé les siens à son chevet (*cf.* Cataldo Sículo, « Consolatio ad Ferdinandum Menesieum » *HGP*, VI/2, aux pp. 195-197 ; le même à D. João de Noronha, fils de défunt, dans *Epistolae*, B 5r-6v).

[35] D. Jerónimo de Mascarenhas, *op. cit.*, chap. 49, p. 196.

[36] *HG*, II, pp. 290-291 ; le contrat de mariage dans les *Provas*, I/3, pp. 298-309.

[37] *Brasões*, III, p. 348 ; Góis, I, xvii, p. 38.

[38] *Brasões*, III, pp. 354 et 356.

[39] *Ibidem*, p. 356.

[40] Góis, I/xxiv, p. 51, et I/xxviii, p. 60.

[41] Góis, I/lxiv, p. 158. L'anecdote similaire rapportée dans les *Ditos Portugueses*, n° 239, p. 117, attribue ce rôle à D. João de Sousa.

apparemment, lui savait gré de s'être prononcé en sa faveur, du temps que D. João II se refusait à le choisir pour prince héritier [42].

Dans le protocole se reflète la présence dont jouissaient « le marquis » et les membres de sa famille, à qui D. Manuel donnait du « cousin » (*primo)* et du « neveu » (*sobrinho).* D. Fernando de Meneses commençait ses lettres au Roi non pas par « Senhor », mais par la formule plus ample et plus égalitaire, « *Muito alto e muyto excelente principe e muito poderoso senhor* », voisine de celle employée à son endroit [43]. Il usait dans ses lettres à la reine d'une formule identique, comme on le sait par le récit de la fête de cour du 25 décembre 1500, fête que clôturait l'apparition du marquis [44]. *L'escrito* qu'il remettait à la

[42] De même qu'il n'y a qu'un vicomte (« o Visconde »), chef de la maison des Lima, et qu'un baron (« o Barão »), celui d'Alvito (*Brasões*, III, p. 84), le marquis, « o Marquês », s'entend toujours du marquis de Vila Real, même après qu'en 1520 D. João de Lencastre, fils de D. Jorge, bâtard de D. João II, devint marquis de Torre Novas, et bien que D. Jaime ait recouvré en 1496 le titre familial de marquis de Vila Viçosa (*Brasões*, III, p. 344 ; A. Braancamp Freire, *Gil Vicente, trovador e mestre da balança*, Lisbonne, 1944, p. 187 ; *cf.* Francisco Rodrigues Lobo, éd. Lopes Vieira, *Corte na Aldeia*, dialogo IX, p. 177). Mais D. Jaime est « o Duque », l'usage lui réservant ce titre, et à D. Jorge, duc de Coïmbre, celui de « Mestre de Santiago ». Dans le *Livro do Armeiro-mor*, de 1509 (éd. Antônio Machado de Faria, Lisbonne, 1956, introd. p. 46, texte p. 161), sont nommés, après le Roi et le prince héritier, le duc de Bragance puis le duc de Coïmbre, précédant le marquis de Vila Real, qui lui-même précède les autres membres de la maison de Bragance ; vient ensuite le comte de Penela (D. Afonso de Vasconcelos), puis les Noronha (lignée à laquelle appartient le marquis), le comte de Valença (c'est le marquis) , le comte de Marialva (D. Francisco Coutinho), le comte de Monsanto (titre dans la maison de Castro), la maison d'Ataíde, etc. La relation de l'intronisation de D. João III, en 1521, (vide *Relações de Pero de Alcáçova Carneiro conde da Idanha do tempo que ele e seu pai, António Carneiro, serviam de secretários (1515 a 1568)*, éd. Ernesto de Campos de Andrada, Lisbonne, 1937, p. 221), écrite par António Carneiro, le Secrétaire d'État, place le marquis au troisième rang des préséances, et le comte d'Alcoutim au quatrième, avant tous les autres comtes ; après les comtes venaient les prélats, puis les autres *fidalgos*, en tête desquels les fils cadets du marquis *(cf.* aussi Francisco de Andrada, *Crónica de D. João III*, viii, et Fr. Luís de Sousa, *Anais de D. João III*, I, 1-5). Parmi les grands qui entouraient D. Manuel agonisant, Damião de Góis énumère successivement le duc de Bragance, le duc de Coïmbre et son fils le marquis de Torres Novas, le marquis de Vila Real et son fils le comte d'Alcoutim, le comte de Vimioso (un Bragance), le comte de Penela, etc. (Góis, IV, lxxxviii, p. 222). Dans les textes composés à l'occasion du changement de règne, Gil Vicente nomme également le marquis troisième, après les ducs de Bragance et de Coïmbre.

[43] L'adresse de ses lettres au Roi porte la même formule. Le comte d'Alcoutim commence ses lettres au Roi par « Senhor », mais emploie la même adresse que son père. (*cf.* sa lettre à D. Manuel du 27/VII/1514, *CC*, I-15-98). Sur la formule employée pour le marquis, *cf.* l'acte de vente d'octobre 1499 établi « dentro nos paços do muy ilustre principe e muito excelente senhor ho marques dom Fernando de Meneses » (dans José Mendes da Cunha Saraiva, « Alguns diplomas particulares dos séculos xiv e xv », *Arquivo Histórico de Portugal*, V (1943), pp. 8-11, documents n° 18-20 ; en tirage à part, avec la même pagination, l'article forme le fasc. V des *Publicações do Arquivo Histórico do Ministério das Finanças* (Lisbonne, 1943), doc. 20, p. 59.

[44] Voir la relation des « momos » de Nöel 1500 par Ochoa de Ysasaga, éditée jadis par Varnhagem, puis en extraits par Fidelino de Figueiredo, [« A épica portuguesa no século XVI », Universidade de S. Paulo, *Boletim da Faculdade de Filosofia, Ciências e Letras*, Cl. Letras, São Paulo,

reine lui faisait dire, significativement, qu'il était « plus que les autres » (*mays que todos)* [45].

La retraite hargneuse de D. Fernando de Meneses, marquis de Vila Real

Les Meneses, cependant, cessèrent avec D. Fernando d'avoir le rôle prééminent qu'ils avaient exercé avec le marquis son père. Les ménagements dont il avait d'abord été l'objet ne furent pas suivis d'autres grâces qui eussent fait de lui un des personnages marquants de l'époque. Déçu de n'être pas distingué, laissé à l'écart des entreprises militaires auxquelles il espérait qu'on l'appellerait, se jugeant l'objet d'avanies incessantes, jaloux du duc de Bragance son cousin, il vécut plusieurs d'années, en compagnie de la marquise, « au bout du royaume » [46], dans ses terres du Trás-os-Montes et du Minho. Il faisait au Roi le bilan de sa défaveur en ces termes : « (...) Quand je me veux trouver au nombre des vôtres depuis que vous êtes prince – comme disait le roi D. Henrique – desquels je pensait que j'étais le premier, je m'en trouve exclus. Et quand je me veux trouver au nombre de ceux qui ont suivi votre service, moi étant le premier, je m'en trouve exclus dans votre souvenir ; et ceux qui furent contre, de vous très agréés, gouvernant ces royaumes à vos côtés, et moi désestimé et dédaigné de Votre Altesse, et ici dans ces montagnes répondant à de faux articles donnés par mes ennemis. Et quand je me veux mettre au nombre de vos parents, je me trouve au-delà du quatrième degré (...) » [47].

1950 6 ; republiée sur une nouvelle lecture de l'original (conservé à Simancas) par I. S. Révah, « Manifestations thêatrales pré-vicentines. Les « momos » de 1500 », *Bulletin d'Histoire du Théatre Portugais*, III, 1, 1952, pp. 91-92 (note de Révah), 93-105 (texte) ; et *in DRRP*, III, pp. 77-85]. Bien que la figuration de D. Jorge, duc de Coïmbre, et, par allusion, celle du baron d'Alvito, soient mentionnées, le marquis tint le rôle le plus remarqué, aux yeux de l'agent espagnol du moins, qui tait les noms des autres participants (*cf. Bull. hist. thêatre port.*, pp. 97 & 104 ; *DRP*, III, pp. 80 & 85).

[45] *Bull.*, p. 104 ; *DRP*,III., p. 85 ; Figueiredo, *op. cit.*, p. 132.

[46] Lettre du 20/VII/1514, *fl* 1(1a) : « (...) eu ha hum ano e meio que aqui estou neste cabo de vosos reynos. » Il ressort de ces mots que le marquis était au Minho depuis 1513. Au printemps 1514 il séjourna à Valadares (*ibidem*), avant de gagner Caminha.

[47] Lettre du marquis de Vila Real au Roi, 24/I/1517, ANTT, *CC*, I-21-18, *fl* 28 a-b : « ... Deus (...) vos dê a conhecer camto mais agravaaes vosos serviço c'a mym em m'agravardes e tratardes de tal maneira que cando me quero achar no comto dos vosos de cando principe – como dezia elRey Dom Amrrique- dos quoaes eu cuidava que era eu o primeiro, acho-me fora deles. E cando me quero achar no conto dos que segyrom vosos serviço, sendo eu o primeiro, acho-me fora dele em vosa lembrança, e so que forom contra ele muito vosos aceitos, guovernando vosos reinos a par de vos, e eu mui desestymado e despreciado de Vo s'Alteza e ca nestas montanhas respondendo a capitolos ffalsos dados por meus imigos. E cando me quero por no comto dos vosos parentes acho-me alem dos do quoarto grao. »

Ces réflexions sont de janvier 1517 ; le marquis était alors « dans ces montagnes » depuis six ans,[48] soit depuis 1511. Il avait coutume, en début d'année, de se rendre de Santarém à Vila Real, accompagné de sa femme et de ses enfants. On l'y trouve, du moins en 1506 [49] et en 1509 [50]. En 1511, en quittant Santarém, il laisse entendre qu'il sera à Leiria pour Pâques. On apprend bientôt qu'il ne redescendra en Estrémadure qu'en 1512 [51]. Cataldo Sículo écrit à la marquise : « Je crois que je mourrai avant que je voie le marquis à la cour, ou que je ne sois là-bas (= à Vila Real) avec vous » [52]. L'humaniste est en grande correspondance avec le comte d'Alcoutim et avec le marquis. Un peu plus tard, en avril 1511 ou plutôt en avril 1512, il s'impatiente de l'absence du comte : « Pourquoi tardez-vous ? Que faites-vous dans votre cambrousse ? Vous seriez mieux ici (= à Santarém) où repose votre cher grand-père que là-bas. D'autant que le Roi ne s'y oppose pas » [53]. En août 1512, enfin, il

---

[48] *Ibidem*, *fl* 29 a : « depois que de Voss'Alteza me party que há aguora seis anos ».

[49] Cataldo Sículo au comte d'Alcoutim, *fin décembre ou début janvier 1506 : « Praeterea rettulit Picantius Marchionem una cum tota domo Villam Regalem esse brevi petiturum » (*Epistolarum secunda Pars*, s.l.n.d., A5r). La date se déduit de l'allusion de la lettre à la chute de cheval de D. Jorge, qui eut lieu en décembre 1505 (M. B. SILVESTRE, *A correspondência de Cataldo*... cit. *supra*, pp. 351-352).

[50] Une *oratio* imprimée à Ferreirim (Lamego) le 1/III/1509, célèbre l'entrée à Vila Real, à une date qu'on peut supposer de peu antérieure, du marquis, de la marquise et du comte d'Alcoutim. *Cf.* Américo da Costa RAMALHO, « Uma oração desconhecida de Salvador Fernandes », *Vila Real 1509, *Panorama*, n° 38, juin 1971, p. 3-5 (repris dans le même, *Estudos sobre o século XVI*, Paris, 1980, pp. 21-29) ; le même, « A introdução do humanismo em Portugal », *Humanitas*, XXIII-XXIV, 1971-1972, à la p. 449 (repris dans *Estudos*, à la p. 16).

[51] Cataldo Sículo au marquis : « Affirmavit mihi Tua Amplitudo hinc discedens ante Divi Francisci edem in Paschate futuro Lerene cum tota domo debere omnino adesse, quod ipse credens me Sancterene hucusque continui hac de causa ut obviam venienti facilius prodirem qui etsi homunculus statum non augerem saltem numerum facerem. Verum cum mihi nuper Marcus Coritius, Tuae Amplitudinis alumnus, reditum tuum non fore nisi ad annum certissime manifestasset. » (*Epistolarun secunda Pars*, C4r. Facsimilé dans *Verus Salomon*, p. 16, et dans RAMALHO, *Estudos*, p. 61). L'annonce de l'envoi au comte d'Alcoutim du *Verus Salomon Martinus* (qui est de *février 1511, *cf. infra*, n. 133), permet d'attribuer une date à cette lettre qui, comme toutes celles du recueil, en est dépourvue. Le marquis avait pris congé du Roi à Almeirim (lettre du 24/I/1517, *fl* 2b). Le départ de Santarém eut lieu, le soleil étant dans le signe du Capricorne, soit entre le 21/XII/1510 et le 20/I/1511.

[52] *Cataldi Epistolarum secunda Pars*, C4v : « Credo prius ab hac vita decedam quam marchionem dominum nostrum cum tota familia in curia regia aut me isthic vobiscum videam. » La datation est assurée par deux références, l'une au retour du Roi à Lisbonne (*cf. infra* n.132), l'autre au « grand vieux » (*magnus senex*), le jeune neveu de la marquise. Ce petit surnom familier de D. Inácio de Noronha, né en 1499, vient à la même date sous la plume de Cataldo, qui est chargé de son éducation, dans le *Verus Salomon*, vers 85, et *circa* avril-mai dans une lettre de Cataldo à D. António (*Epistolarum secunda Pars*, E4v ; *cf. Verus Salomon*, p. 45).

[53] *Epistolarum secunda Pars*, E5v : « Cataldus Petro Menesio comitum principi.S. Quod ad marchionem patrem scribo, etiam ad te scribere non piget. Quid cessas ? Quid facis in rusculo ? Nonne in Divo Francisco multo convenientius quam istic his sanctissimis diebus maneres, ubi

peut se réjouir de la réapparition de son cher Alcoutim [54]. Mais celui-ci ne fait que passer. En septembre, il prend du service à Ceuta [55].

Le marquis avait-il été banni ? S'était-il retiré sur ses terres du Nord dans un moment d'humeur ? À en croire ses plaintes d'août 1514, il aurait fui le monde, désillusionné et dégoûté. Mais en août 1515, mis dans tous ses états par la rumeur que D. Jaime essaie d'épouser sa nièce, il écrit au Roi. « Ne me retenez pas ici, et mon fils à la guerre à Ceuta. [56] » Une lettre qu'il dicte en juin 1517 révèle qu'un désaccord l'a rendu indésirable. Il prend la plume pour y ajouter ces mots de sa main : « Je suis ici, Sire, sans aller visiter et servir Votre Altesse pour accomplir votre ordre et parce qu'il est meilleur d'obéir que de sacrifier. [57] »

Ceci confirme les sous-entendus glissés dans les lettres de Cataldo Sículo de 1511-1512. La dégradation des rapports avec le Roi avait mené à une rupture à la fin de 1510. Le 4 décembre 1510, D. Manuel prenait acte que le marquis lui restituait le château et les revenus d'Ourém pour être donnés à D. Jaime. Encore qu'il ait été dédommagé par une pension considérable (la *tença* [58] fut de 453 000 *réis*) [59], cette dépossession s'est accompagnée d'agissements tels que D. Fernando de Meneses a été prié de s'éloigner.

---

optimi carissimique et tui amantissimi avi conquiescunt ossa, praesertim Emanuele domino nostro non dissentiente ? Tu Salomon es. Quod tu non discernes, nullus Cato discernet. Nec potero esse letus nisi quousque te ab isto rure removisse iam intellexero. Vale. » La lettre est antérieure à celle que nous citons dans la note qui suit. Si les « saints jours » sont ceux du Carême (Costa Ramalho, *Estudos sobre a época do Renascimento*, Coïmbre, 1969, p. 75), elle est de mars-avril 1511, ou plus vraisemblablement d'avril 1512. L'aïeul du comte, D. Pedro de Meneses, le 1er marquis, avait été inhumé dans l'église de S. Francisco de Santarém, d'où ses restes furent plus tard transportés à Leiria.

54 Cataldo au comte d'Alcoutim, *août 1512 : « Venisti, tandem venisti quo ipse pre omnibus valde desiderabam (...). Anno elapso te sequens sole in Capricorno die frigido cum primum Riphanam intraremus, aqua igne calida frigidos laui pedes (...) ; nunc contra die calido sole in Cancro hora meridiana pedes frigida lauans adeo dextrum lesi, qui adhuc ultra mensem iam bacillo suffultus turpiter claudicem ... » (*Epistolarun secunda Pars*, E5v).

55 Góis, III, xl, p. 159, ne donne que l'année. Dans sa lettre au Roi du 20/VII/1514, *fl* 2a, le marquis déclare : « dans deux mois, il y aura deux ans que mon fils est à la guerre ».

56 Le marquis au Roi, de Vila Real, 10/VIII/1515, CC, I-18-60, publiée par Cordeiro, *A segunda duquesa*, p. 240 : « Vo s'Alteza ( ) me mande loguo yr asy como compre a comcrusam deste casso e a voso serviço e a minha honrra e nom me detenha ca e meu filho na guerra em Çeita. »

57 « E aquy estou Senhor sem yr vysitar e servir Vo s'Alteza por compryr voso mandado e porque he mylhor hobedeçer que sacryficar », CC, I-22-8, *fl* 2a.

58 [*Tença :* du latin *tenentia*, « tenure », désignait à l'origine surtout les tenures foncières ; dans l'économie, assez monétarisée, du Portugal médiéval, les nobles étant, cependant, le plus souvent rétribués par des pensions en numéraire, le terme suivit naturellement l'évolution des choses, et en vint à signifier tout simplement « pension accordée par le Roi» – L. T.]

59 Braacamp Freire, *Crítica e história*, I, p. 116 ; le même, *Brasões*, III, pp. 338-339.

Il serait inexact de ne voir en D. Fernando qu'un grand propriétaire terrien du nord du Portugal. Qui consacrerait à sa biographie une notice développée (ce qui n'est pas notre propos) aurait à établir l'étendue de ses divers revenus, pensions (*tenças*) et redevances [60], spéculations foncières (il est un de ceux qui va profiter de l'urbanisation des terrains de la colline du Carmo, à Lisbonne) [61], propriétés à Leiria, à Santarém, où il perçoit des taxes illégales sur le bétail qui traverse le Tage et sur la batellerie, d'où des procès avec la municipalité [62], etc.

Conflits de juridiction

Les conflits de voisinage et de juridiction tiennent dans sa vie une place considérable. Au Trás-os-Montes, il est en termes on ne peut plus mauvais avec Martim Teixeira de Macedo, auquel le Roi a donné Aguiar [63], et avec Fernão Vaz de Sampaio, seigneur de Vila Flor, dont certains villages jouxtent les siens [64], et dont le bien noble (*honra*) [65] de Parada da Pinhã est enclavé

---

[60] *Cf. AHP*, II, p. 119 ; X, p. 69, 83. João Pedro RIBEIRO, *Aditamentos e retoques à Synopse chronologica*, Lisbonne, 1829, p. 168

[61] Quelques pièces (pour la fin du XVe siècle) du fonds d'archives de la Casa de Vila Real concernant le Bairro do Almirante, connu ensuite sous le nom de Bairro do Marquês, ont été publiées par José Mendes da Cunha Saraiva, « Alguns diplomas particulares dos séculos XIV e XV », *Arquivo histórico de Portugal*, V (1943), pp. 8-11, documents n° 18-20 (en tirage à part, avec la même pagination, l'article forme le fasc.V des *Publicações do Arquivo Histórico do Ministério das Finanças*, Lisbonne, 1943).

[62] ANTT, *Gaveta*, III-3-13 (jugements des 6 août 1502 et 30 janvier 1504).

[63] Lettre du 24/I/1517, *fl* 1b : « (...) Martym Teixeira de Macedo homem de boom e onesto viver (...). Este he o castiguo que, Senhor, lhe destes polas exorbitantes cousas que fez e dise contra mym de que mandei ffazer queixume a Vosa Alteza polo conde meu ffilho e vos mandei, Senhor, ttendo provado per imquyrição e per carta de sua letra asinada per sua mãao. Deu-lhe Vo s'Alteza Aguyar por castiguo e mandaste-lo asemtar duas leguoas de mym, homde me faz pubriquo baando, e mays ouvystes, Senhor, e vistes capitolos ordenados pelo arcebispo e por ele contra mym, pelos quoays me, Senhor, perguntays e mandays que vos dê rezão, e perguntando-me que vos dê rezão, e perguntando-me que vos dê rezão deles como se eu fosse outro Martym Teixeira.»

[64] Le recensement de 1527 donne comme appartenant au (3e) marquis les villages de Abrego, Freixiel, Lamas d'Orelhão, voisins de Vila de Mós et du concelho de Frechas, qui sont de Fernão Vaz de Sampaio (*AHP*, VII, pp. 256-258).

[65] [*Honra :* lit. « honneur » : domaine qui, du fait d'appartenir à un noble, jouissait de certains privilèges, notamment de l'exemption de la juridiction royale (qui ne s'exerçait qu'en seconde instance) ; comme, cependant, à la différence des *coutos*, il ne recevait ses privilèges que par charte royale, ceux-ci cessaient automatiquement dès que la terre était vendue à un roturier (*cf.* A. H. de Oliveira MARQUES, art. « Honra » in *DHP*, *s. v.*, & Iria GONÇALVES, art. « Honra » *in Verbo – Enciclopédia Luso-brasileira de Cultura*, *s. v.* – L. T.]

dans les terres de Vila Real [66]. Le marquis ressent contre ces parvenus un dédain irrité. La donation, momentanée, d'Aguiar était assurément avantageuse au médiocre sire que fut Martim Teixeira de Macedo. Issu d'une famille d'agents de la Couronne au Trás-os-Montes, qui avait eu part à la redistribution par D. João II des terres nobles confisquées après les conjurations de 1483 et 1484, il ne semble pas s'être distingué autrement que par sa présence à la peu glorieuse attaque de Mers el-Kébir en 1501, où il commandait un petit bâtiment. Le *concelho* de Teixeira, dont il a les revenus, est un des plus misérables du pays [67].

Pour être incomparablement plus éclatante, l'illustration des Sampaio ne remonte pas très loin. L'arrière-grand-père de Fernão Vaz n'avait émergé de l'obscurité locale que sous D. João Ier [68]. Les seigneuries qu'il reçut, enlevées à João Rodrigues Portocarreiro, partisan de la Castille et aïeul du marquis, restèrent entre les mains de ses descendants, à l'exception d'une seule que les Meneses réussirent à recouvrer [69]. Le père de Fernão Vaz, Vasco Fernandes, était rentré dans une famille d'aristocratie ancienne en prenant femme chez les Melo [70]. Le marquis se plaignait que son voisin honni « vaille plus que lui » aux yeux de D. Manuel. « Il a beaucoup de Melo autour de Votre Altesse, qui ont plus de poids que moi », déclarait-il [71]. Siégeant au conseil du Roi, les

[66] *AHP*, VII, p. 252. Au civil, la justice y relevait de Fernão Vaz, mais au criminel de Vila Real.

[67] En 1527, le *concelho* de Teixeira ne comprenait que quarante feux, dispersés entre plusieurs hameaux, et ne possédait pas d'agglomération (*ibidem*, p. 248).

[68] *Livro de linhagens do século XVI*, éd. António Machado de Faria, Lisbonne, 1956, p. 364 ; Cristovão Alão de Morais, *Pedatura lusitana*, II, 1, pp. 100-101 ; Francisco Manuel Alves, *Memórias arqueológico-históricas do distrito de Bragança*, IV, Coïmbre, 1911-1918, pp. 420-421 ; Marquis de São Paio, « Operações militares na província de Trás-os-Montes nos reinados de D. Fernando e de D. João I », *Anais*, Academia Portuguesa de História, IIe série, vol. 3, Lisbonne, 1951, pp. 217-240.

[69] Sur les terres de João Rodrigues Portocarreiro, *cf.* Braamcamp Freire, « A honra de Resende », *Arquivo histórico português*, IV, (pp. 10-71), p. 22. Sur celles données à Vasco Pires de Sampaio, *cf.* Braamcamp Freire, *ibidem* ; Marquis de São Paio, art. cit. ; et Francisco Manuel Alves, *op. cit.*, IV, p. 231 (aussi dans *O Instituto*, 60, 1913, p. 107). Son descendant de la branche cadette, le gouverneur de l'Inde Lopo Vaz de Sampaio, déclare, *circa* 1532, que des dix *vilas* qu'il avait reçues une seule sortit de la famille par suite de différends (Diogo do Couto, *Décadas*, IV/6-7). Sous réserve de vérification, il s'agit de Lamas d'Orelhão, qui était à Vasco Fernandes de Sampaio en 1452 (Luiz de Mello Vaz de Sampayo, « Subsídios para uma biografia de Pedro Álvares Cabral », *Revista da Universidade de Coimbra*, XXIV, 1971, p. XVIII, § 44) et aux Meneses en 1527.

[70] Il épousa D. Mécia de Melo, fille de Vasco Martins de Melo, *alcaide-mor* d'Évora, sur lequel voir la notice de Humberto Baquero Moreno, *A batalha de Alfarrobeira*, Lourenço Marques, 1973, pp. 868-870 ; pp. 947-949, notice sur Vasco Fernandes de Sampaio. Sur les origines des Melo, *Brasões*, I, p. 408. Fernão Vaz de Sampaio serait né en 1456, si on estime qu'il avait dix-huit ans à la mort de son père en 1474 (Luiz de Mello Vaz de Sampayo, l.c., p. LXIV, § 151). Il survécut à son ennemi le marquis et mourut fort âgé. Vers 1532, Lopo Vaz de Sampaio se référait aux souvenirs de Fernão Vaz du temps de la bataille de Toro (1476), « sans invoquer d'autres témoins, car il n'y en a pas de ce temps-là » (*apud* Couto, *ut supra*, p. 47).

[71] Lettre du 24/I/1517, *fl* 7a.

Melo pénétraient par leurs alliances matrimoniales tout le cercle gouvernemental [72]. Et par eux, Fernão Vaz cousinait avec la maison de Bragance [73].

Supplanté à la cour par D. Jaime, D. Fernando est en difficulté avec lui au plan local. La capitainerie de Ceuta lui coûte cher. Sous D. João II, il s'y est lui-même endetté [74]. Depuis 1512, il puise dans ses coffres pour entretenir le comte d'Alcoutim. La perception de l'impôt des « dix *réis* de Ceuta » dans les provinces d'Entre-Douro-e-Minho et de Trás-os-Montes est de sa compétence. Or ses agents sont mal reçus sur les terres de D. Jaime. En 1512, le duc a perçu la recette pour son propre compte, et le marquis se plaint quelques années plus tard de n'avoir pas été indemnisé [75]. En juin 1516, le Roi intime aux *ouvidores* [76] du duc et aux magistrats (*juizes*) des villes de ses seigneuries de ne pas faire obstacle à la levée des « dix réis de Ceuta » par les officiers du marquis [77].

Lorsqu'en 1514 Léon X accorda au roi de Portugal, par la bulle *Providum universalis Ecclesiae*, le tiers des dîmes ecclésiastiques pour financer la guerre contre les Infidèles au Maroc, le marquis prêta aux officiers royaux son concours. Il se targua d'avoir fait rendre à la *cruzada* un million de *réis* dans Vila Real et son district, en empêchant qu'elle ne soit accaparée par les gens de l'archevêque de Braga, qui « tourmentait tout le pays » en imposant des amendes aux paysans, mais qui pas plus que ses vicaires ne versait un sou pour la croisade, et qui avait animé l'opposition du clergé à l'application de la bulle [78].

---

[72] *Cf.* le chapitre de Braamcamp FREIRE, *Brasões*, I, pp. 405-510, *passim* ; les notices de Baquero MORENO, *A Batalha de Alfarrobeira*, pp. 853-870 ; la liste des membres du conseil sous D. Manuel dans Francisco Leite de FARIA, « Pensou-se em Vasco da Gama para comandar a armada que descobriu o Brasil », *Centro de Estudos de Cartografia Antiga*, CXI, Lisbonne, 1978, p. 37, n. 128 et 129 (paru aussi dans *Revista da Universidade de Coimbra*, XXVI).

[73] Une fille de D. Rodrigo Afonso de Melo, cousin germain de D. Mécia de Melo, épousa D. Álvaro de Portugal, frère du 3e duc. Tante de D. Jaime et mère de D. Rodrigo de Melo, 1er comte de Tentugal, elle mourut en 1516 (*Brasões*, I, p. 441).

[74] Cunha SARAIVA, *op. cit. supra*, pp. 10-11.

[75] Lettre du 24/I/1517, *fl* 8b : « (...) meu filho que haguora tenho na guerra ha cync'anos gastando arcas cheas d'ouro e de prata. E <o duque> tomou-me os meus dez reis há sseis anos por força com'a huum cristão novo, e a cinc'anos que vos requeiro justiça e que me mandes restetuir o meu. » Sul les « dix *réis* de Ceuta », *cf.* Costa Lobo, *História da Sociedade...*, pp. 481-482.

[76] [*Ouvidor*, lit. « auditeur », est le juge nommé par un seigneur noble dans un territoire exempté de la justice royale – L. T.]

[77] *CC*, I-20-66. CORDEIRO (*A segunda duqueza*, p. 46, n. 12) interprète à contresens l'*alvará*, dont il tait la cote, comme une interdiction au marquis de s'immiscer dans la juridiction du duc (erreur qui est celle du sommaire du document rédigé au XVIIIe siècle), et comme mesure liée aux tractations matrimoniales avortées de 1515 (sur lesquelles on reviendra).

[78] Lettre du 24/I/1517, *fl* 4b : « (...) e parece-me que merecia mais nysto ante Deus e ante ho mundo e ante vos do que merece o dito arcebispo por atormentar e conquystar toda esta terra com escomynhões por qoaesquer dez rreis de pena para sy, que nom lhe valem aos lavradores coytados vossas cruzadas polas quoaes ele nem seus vigairos nem seus creleguos nom dão mais que sse fosem cruzadas de Guynee, nem polos mandados do Papa nem polos vossos, e por hum

À D. Diogo de Sousa, – «mon bon parent et ami l'archevêque de Braga » [79], – le marquis réserve le meilleur de son fiel. Non sans avoir maille à partir avec les officiers du Roi, le grand prélat poursuivait tenacement l'instauration de l'autorité épiscopale dans les terres relevant de son siège, jouant à tout moment des prérogatives de l'Église et brandissant avec facilité l'arme de l'excommunication [80]. Moins influent que D. Jaime, qui en 1514 obtenait du Pape une bulle soustrayant le duc de Bragance, ses vassaux, ses serviteurs, ses gens, les administrateurs et pensionnés des biens religieux dont il avait le patronage, aux excommunications, suspens, interdits et autres peines ecclésiastiques de l'archevêque de Braga [81], D. Fernando de Meneses contrecarrait au coup par coup les intrusions de D. Diogo de Sousa dans les bourgs et les villages de ses seigneuries.

Un grave différend les avait opposés à Valença do Minho, où le marquis, bienfaiteur du couvent des Franciscaines, avait prêté la main au remplacement de la prieure, une Conventuelle, par une religieuse de l'Observance, candidate du vicaire provincial des Frères Mineurs. Pour sa participation à l'installation de la nouvelle supérieure, D. Diogo de Sousa avait excommunié le Dr Luís do Bouro, *ouvidor* du marquis, puis l'avait exclu de l'absolution accordée aux moines compromis dans l'opération [82]. Le marquis y voyait une offense qui, par personne interposée, le visait [83]. Il est vrai que le Dr. Luís do

---

vymtem trazem huum lavrador prove e tryste escomungado dez e doze anos que espamtado ssom de ver os desacatamentos e desobediencias que o arcebispo e seus creleguos ffazem a vosos mamdados. E se eu nom fora e nom ajudara vosos ofiçiaes nesta vila e em seu termo nom rendera a vosa cruzada vynte mill rreis, e com minha ajuda e com defender a cruzada da ha nom conquistarem vos tem rendido hum milhão de reis esta soo vila e seu termo, porque he minha e polo que eu nyso fiz por vosso serviço. E nom somente aproveitou para quy mas para toda esta comarca. E se asi hee ou não, pergumte-o Vo s'Alteza a vossos oficiaes da dita cruzada, e se vos diserem verdade dirão aimda mays do que eu digo. (5a) Pois no caso das terças bem me parece que vos servio o dito arcebispo, pomdo-vos demanda e ajuntando-se pubricamente e chamando synodos e lançando pididos para ysso. » Sur l'opposition du clergé portugais à la bulle de Léon X et sur son annulation en 1516, *cf.* Fortunato de Almeida, *História da Igreja em Portugal*, II, p. 117-118.

[79] Lettre du 20/VII/1514, *fl* 1b. Ils étaient cousins issus de germain. La grand-mère paternelle du marquis, D. Brites de Meneses, avait une demi-sœur, D. Isabel, mariée à Rui Gomes da Silva, mariage dont naquirent D. Branca de Meneses, mère de l'archevêque et de D. Diogo da Silva de Meneses, 1er comte de Portalegre. Par ailleurs, la fille de ce dernier, D. Joana da Silva, cousine germaine de l'archevêque, était la belle-sœur du marquis, femme de son frère D. António de Noronha, dont il va être question.

[80] *Cf.* l'article LI des constitutions du diocèse de Porto, de 1496, analysé par Fortunato de Almeida, *História de Portugal*, III, pp. 121-122.

[81] Bulle *Militanti ecclesiae licet* de Léon X, du 1/XII/1514, dans Caetano de Sousa, *Hist. Geneal.*, *Provas*, IV/1, pp. 57-59. Les litiges ne cessèrent pas pour autant, *cf.* la lettre du cardinal-infant D. Afonso du 23/III/1526, *ibidem* , pp. 95-96.

[82] Lettre du 24/I/1517, *fl* 13a-15b.

[83] *Ibidem* , *fl* 12b : « (...) tendo todalas ditas escomynhões postas ao meu ouvydor afym de m'ofender a mym e nom de a ele escomungar. »

Bouro était sous le coup d'une autre excommunication pour avoir (selon la version du marquis) soustrait son petit garçon à la brutalité d'un prêtre, dans une rue de Vila Real. L'absolution sollicitée lui ayant été refusée, *l'ouvidor* en appelait à Rome, et réclamait 2 000 *cruzados* de préjudice [84]. Nonobstant quoi, en septembre 1516, le Roi notifiait au marquis d'avoir à suspendre son *ouvidor* tant que durerait l'excommunication [85]. Un autre de ses officiers de justice (*juiz*) avait également subi les foudres de D. Diogo de Sousa, pour avoir installé un quidam, conformément à un brevet royal, sur une terre du village de Gache [86].

De l'aveu du marquis, le conflit à propos de l'église de Vilar de Mouros, village proche de Caminha, était « la cause principale que l'archevêque a perdu mon amitié, et de toutes nos discordes ». Le litige avait commencé sous Fr. Henrique de Coimbra, évêque de Ceuta, dont un de ses délégués *(provisor)* convoitait ce bénéfice, au demeurant fort modique. Lorsqu'en 1513 les terres d'Entre-Lima-e-Minho, qui avaient jusqu'alors ressorti à l'évêché de Ceuta, furent transférées à l'archevêché de Braga [87], D. Diogo de Sousa, naguère hostile à la machination, la reprit, en faveur d'un « joli petit avec qui il se plaisait » (*hum minyno bonyto com que folgava*), pour lequel – rapporte charitablement le marquis – « il dit qu'il a beaucoup d'affection, et plus que s'il était fils d'un de ses proches parents, parce qu'il est joli et beau ». La procédure allait durer plusieurs années, avec des rebondissements [88].

D. Fernando de Meneses estimait servir les intérêts du Roi en résistant à l'archevêque de Braga, cette « Braga la sainte où l'on observe vos ordres aussi mal que ceux de Dieu » [89]. Se fondant sur un arrêt du tribunal du Roi

---

[84] *Ibidem* , *fl* 15b-18a. L'appel en cour de Rome était suspensif de l'action du bras séculier contre les excommuniés (*OM*, livre V, tit. XLVII).

[85] D. Manuel au marquis, de Lisbonne, 23/IX/1516, CC. I-20-104 ; D. Manuel à Pero Vaz, *corregedor* d'Entre-Douro-e-Minho, même date, *CC*. I-20-102 : « ... quamdo fordes dar as cartas que vos mandamos ao marques de Villareal meu muyto prezado primo, diguais e mandes de nosa parte a Luis do Bouro seu ouvidor que lhe mandamos que nom use da dita ouvidorya em maneira alguua atee nos nam emviar certidam do arcebispo de Braga ou de seus vigairos como he avsolto da excomunham que lhe foy posta pollas pancadas que deu », *cf.* lettre du 24/I/1517, *fl* 30a. Sur Luís do Bouro, *cf.* Luiz de Mello Vaz de SÃO PAYO, dans *Armas e Troféus*, 3e série, III/1, 1974, p. 148, et IV/2, 1975, p. 207.

[86] Lettre du 24/I/1517, *fl* 22a-22b. Gache, au nord-est de Vila Real (Américo COSTA, *Diccionario chorographico de Portugal*, t.VI, p. 1111).

[87] Sur ce transfert, voir José Augusto FERREIRA, *Fastos episcopais da Igreja primacial de Braga*, II, Famalicão, 1930, pp. 396-397 ; Avelino de Jesus da COSTA, art. « Sousa (Diogo de) », dans *DHP*, s.v. ; P. Félix LOPES, OFM, « Frei Henrique de Coimbra », *Studia*, 37, Lisbonne, 1973, pp. 71-74, et doc. n° 12, pp. 111-116.

[88] Lettre du 20/VII/1514, *passim* ; lettre du 24/I/1517, *fl* 19b-22a.

[89] Lettre du 20/VII/1514, *fl* 1a : « Braga a santa onde se tam mall goardam vosos mandados como os de Deus. »

(*rolação*) [90] et sur l'avis de ses propres hommes de loi (*leterados*), selon lesquels il ne s'agissait pas de dîmes, mais de redevances séculières, et invoquant à l'appui le testament de Ramiro Ire [91] dont il s'offrait à communiquer les texte à D. Manuel, le marquis faisait prélever lui-même, dans ses domaines, les *vodos* [92] *de Santiago*, redevance annuelle perçue traditionnellement en faveur de Saint-Jacques de Compostelle. Et il relevait de leurs amendes les pauvres laboureurs imposés de ce fait par D. Diogo de Sousa [93]. « J'ai ordonné – écrivait-il à D. Manuel – que se garde votre juridiction et la mienne que je tiens de Votre Altesse, pour que l'archevêque de Braga ne la prenne pas comme il vous la prend. Il est plus difficile de la défendre de lui chaque jour et chaque heure que du Turc s'il venait ici, vu que se défendre du Turc serait d'armes, et se défendre de l'archevêque est de papier et d'encre » [94].

D. Manuel était bien d'accord que les *vodos de Santiago* n'avaient pas à être touchés par les gens de D. Diogo de Sousa. Ce n'était pas pour en laisser la levée aux *senhores de terras* [95]. La collecte revenait aux *corregedores* d'Entre-Douro-e-Minho et de Trás-os-Montes, assistés de délégués de l'archevêque [96].

Conflits avec l'autorité royale

S'il avait fort à faire pour lutter contre les spoliations que D. Diogo de Sousa couvrait de ses excommunications et de ses constitutions diocésaines [97], pour protéger (disait-il) les droits de la Couronne, et mettre en garde contre les empiètements de l'archevêque un souverain trop accommodant, le marquis de Vila Real était par ailleurs en butte aux tracasseries de l'autorité royale. La longue lettre de janvier 1517, déjà abondamment citée, dans

---

90 [Variante de *relação*, « cour de cassation, tribunal de seconde instance » (de *relatio*, substantif tiré du participe du verbe *refero*, « re-porter, porter de nouveau ») ; la forme *rolação* a sans doute subi une contamination avec *rolar*, du fait que les juges y servaient à tour de rôle – L. T.]

91 [Roi des Asturies de 842 à 850 – L. T.]

92 [Forme populaire de *votos*, « vœux» – L. T.]

93 Lettre de 24/I/1517, *fl* 3b-4b. Sur les *vodos* de Santiago, *cf.* Avelino de Jesus da Costa, art. « Votos de Santiago » in *DHP*, IV, pp. 341-343.

94 Lettre du 24/I/1517, *fl* 4a : « mandey que sse guordasse vosa jurdição e a mynha que de Vo s'Alteza tenho, por que nom a tomase o arcebispo de Braga como vo-la toma que he pior de defemder dele cada dia e cada ora que do Turco se ca viesse, posto que a defensam do Turquo seria d'armas e a do arcebispo he de papel e tynta ». *Cf.* D. Diogo de Sousa au Roi, de Braga, 7/VII/1519, *CC*, I-27-103.

95 [*Senhor de terras*, «seigneur de terres » : noble qui exerçait la juridiction de première instance sur ses terres, la seconde étant réservée au Roi ; ces terres constituaient ainsi le pendant de la seigneurie banale française – L. T.]

96 *Cf.* D. Diogo de Sousa au Roi, de Braga, 7/VII/1519, CC. I-27-103.

97 Lettre du 24/I/1517, *fl* 5b : « os roubos que com ssuas escomihnões ffaz e as jurdiçoes que vos toma pubricamente em suas costytuyções ».

laquelle il entreprend de se justifier d'un certain nombre d'accusations, livre sur ses ennuis avec l'administration manuéline un lot de détails remarquables [98]. Aux faits plus ou moins tendancieusement présentés par le marquis, des interprétations divergentes seraient apportées par une documentation d'autre provenance, qu'il n'était pas, redisons-le, dans le dessein du présent chapitre de réunir ni de discuter. Nous ne retenons ici que ce qui montre l'état d'esprit d'un grand aristocrate mal en cour, face à la restriction des anciennes libertés seigneuriales, étroitement codifiées par la législation et soumises aux mortifiantes interventions des officiers du Roi. « Vous m'écrivez des mots de réprimande – dit D. Fernando de Meneses à D. Manuel – , que je crois que jusqu'aujourd'hui Votre Altesse n'a jamais écrits à aucun homme de ma qualité. (...) Certes, Sire, ce n'étaient point les lettres et les paroles que les rois de ces royaumes avaient coutume d'écrire à mon père et à mes aïeux, et à moi dans ma prime jeunesse. [99] »

Voilà que le Roi lui demande justification de délits insignifiants qui ne mériteraient pas d'être portés devant un juge de village [100]. Par exemple, le cas de Diogo Pimenta, écuyer au passé peu recommandable, condamné par lui à verser 2 000 *réis* à un muletier qu'il avait molesté et traité de cocu. Fort d'un non-lieu, il se pavane insolemment dans Vila Real. Le marquis est tenu pour fautif d'avoir outrepassé ses droits, car toute amende supérieure à 600 *réis* est du ressort de la justice royale. Et il est dessaisi de toute compétence en matière d'*acção nova* [101]. « Il ne suffit pas qu'on puisse faire appel à moi de six cents *réis* auprès des juges (*sobrejuizes*) [102] de la *Casa do Cível*, et que je n'aie pas capacité, ni mon *ouvidor*, pour prononcer plus haut qu'un juge de village ne prononce, alors que vous donnez compétence (*alçada*) à autant de *corregedores* que vous avez et à autant de juges royaux (*juizes de fora*) [103] qu'il y a au Portugal. Mais, encore, Sire, vous voulez, si un quidam comme Diogo Pimenta et autres pareils rossent un pauvre laboureur sans défense qui vient se plaindre à moi, que je ne lui fasse pas justice, ni moi ni mon *ouvidor*, car c'est *acção nova*. Si ni moi ni mon *ouvidor* ne la lui faisons, qui la lui fera ?

---

[98] Fr. Francisco de S. Luís en avait jadis signalé l'intérêt (« He carta digna de se ler, e talvez de se copiar »), *Obras completas do Cardeal Saraiva*, IV, Lisbonne, 1875, p. 275. La longueur du document nous contraint à n'en reproduire ici que des extraits.

[99] Lettre du 24/I/1517, *fl* 30b.

[100] *Ibidem* , *fl* 2a : « coimas de ffiguos para nom sse perguntarem a hum joiz de una aldea ».

[101] *Ibidem* , *fl* 7b-12a.

[102] [Lit. « superjuges », nom générique des juges qui siégeaient auprès du Roi, fussent-ils de première ou de seconde instance : *cf.* M. J. de Almeida COSTA, art° « sobrejuiz » in *Verbo, Enciclopédia...*, *s. v.* La *Casa do Cível* était un tribunal supérieur pour les causes civiles – L. T.]

[103] [Lit. « juge de dehors », nom que l'on donnait aux juges nommés et envoyés dans les provinces par le Roi, depuis le règne de D. Dinis (1279-1325), par opposition aux *juizes da terra*, juges élus localement par les *concelhos* ou communes rurales – L. T.]

Parce que les juges locaux (*juizes da terra*), Votre Altesse sait bien comment ils la font » [104].

Tout comme il prétend défendre les paysans contre les abus de l'archevêque de Braga, le marquis se pose en protecteur du petit peuple contre l'arbitraire des magistrats élus par les communautés locales. Il croit devoir en être remercié plutôt que blâmé, et s'indigne que les dispositions nouvelles fassent obstacle à son action justicière. Les innovations qui réduisent à rien l'antique justice seigneuriale sont contraires à son rang et aux privilèges en bonne et due forme héritées de ses ancêtres. À l'exclusion du droit d'appel et des pouvoirs des tribunaux extraordinaires (*alçadas*), ces privilèges et l'ancienneté des usages lui donnent licence, en tant que seigneurs du pays, de faire justice à un laboureur s'il se plaint à lui [105].

L'oubli de la prééminence due aux Meneses

Accusé de faire émettre par son *ouvidor* des lettres d'émancipation ou de tutelle, ou des ordres d'arrestation, comme en ont passé tous les *ouvidores* de son père et des ses aïeux, conformément aux textes de leurs donations, D. Fernando de Meneses riposte : « Si cela paraît à Votre Altesse quelque prééminence ou privilège spécial, cela ne doit pas lui paraître chose déraisonnable, puisqu'elle sait de quelle prééminence sont mes services, et aussi ceux de mon père et de mes aïeux. Et puisque Votre Altesse a maintenant octroyé à beaucoup que vos *corregedores* n'entrent pas sur leurs terres, ce qu'il n'était pas coutume d'octroyer, sinon à de tels que moi, il serait naturel que vous me donniez de nouveau prééminence et privilèges spéciaux, et non que vous me repreniez sur les anciens que je possède » [106]. « Même si j'étais personne, Sire, à avoir les fautes sur lesquelles, Sire, vous me reprenez, il eût été bien, Sire, que Votre Altesse se souvînt que vous m'avez assez d'obligations pour

---

[104] *Ibidem*, *fl* 8b-9a.

[105] *Ibidem* , *fl* 9a-9b : « Eu, Senhor, poso conheçer d'auçam nova e tenho pera iso mui boas doações e asy o meu ouvidor. E para eu em pesoa conheçer delas bem habasta sso a rezão de quem eu, Senhor, som, e asi a pose em que eu e meu pay e avos sempre diso estevemos e asi nossos ouvidores, e asi mynhas doações, nas quoaes se nom reserva senam apelaçam e alçada sem embargo de todalas ordenações e leis que posam ser em contrairo. Bem deveria, Senhor, habastar apelar-se d'ante mym de bjc reis pera Diogo da Grãa, que certo ou nom trocaria minha pesoa pola sua nem mynha conciencia. Mas aimda nom parece a Vo s'Alteza rezão que sendo eu senhor da terra nom ffaça justiça a hum lavrador se se me vvier queixar. Escravo de mynha terra me chamaria eu e nom senhor dela, cando Vo s'Alteza me tanto agravase e desestymase que tall lhe parecese rezão aimda que eu para isso nom tevese mui boas doações e posse antigua, a qual comfio que Vo s'Alteza mui inteiramente me guordara pois a todos guoarda sua justiça.»

[106] *Ibidem* , *fl* 25b.

brûler les articles qui les concernent, comme fit le roi D. João votre bisaïeul [107] de ceux de Gonçalo Vaz Coutinho, ce que Votre Altesse sait très bien. [108] »

Le marquis se tient pour victime d'une triste discrimination. Car, sans parler des privilèges dont jouit le duc de Bragance, qui peut connaître des cas d'homicide, et qui a le droit de n'appliquer dans ses domaines les ordonnances royales que si leur contenu lui agrée [109], le Roi a accordé à plusieurs seigneurs de connaître d'*acção nova* et d'interdire l'accès de leurs terres aux *corregedores*. Le marquis cite ses voisins, le comte de Tarouca à Tarouca, le comte de Castanheda à Cerva et Mondim, le comte de Marialva [110]. Or, sur ses propres terres, le *corregedor* d'Entre-Douro-e-Minho a pénétré, en violation de ses privilèges, en conséquence des suites données à l'affaire de Vilar de Mouros [111].

Cette affaire, on l'a vu, amenait le marquis, en juillet 1514, à écrire au Roi une lettre d'un ton très vif. Trois semaines plus tard, un événement plus douloureux encore avait porté à son comble l'indignation de D. Fernando de Meneses. Le 7 août 1514, du couvent des Franciscains de l'Observance de Nossa Senhora da Ínsua [112], il réagissait violemment à l'inqualifiable attitude du Roi envers la vieille aristocratie. Elle lui inspirait un morceau d'éloquence qui eut un certain retentissement. Des copies circulèrent de cette « célèbre lettre » [113], remarquable, autant par son contenu et la qualité de son auteur,

---

[107] [D. João I, régent de 1383 à 1385, puis roi jusqu'en 1433 – L. T.]

[108] *Ibidem*, *fl* 29a.

[109] *Ibidem* , *fl* 8a et 26a. L'*alvará* royal, excluant les domaines du duc de l'application de l'ordonnance, établi pour « ceux des Reines, Infants, seigneurs et *fidalgos* de nos royaumes », du 12/XI/1511, est publié par Caetano de Sousa, *HGP*, IV/1, n° 115, pp. 82-83.

[110] Lettre du 24/I/1517, *fl* 8a.

[111] *Ibidem*, *fl* 20a-20b. Les *OM* maintiennent aux *senhores de terras* qui l'avaient reçu des rois d'Avis (les donations antérieures étant considérées caduques, ce que A. P. MARRAMAQUE, pp. 204-205, jugeait être un artifice scandaleux), le privilège de ne pas admettre les *corregedores* sur leurs terres (rédaction de 1521, Livre I, tit. xxxix, § 48 ; livre II, tit. xxv, § 15). Sous réserve toutefois que, leurs titres ayant été vérifiés, le privilège leur serait non pas renouvelé par confirmation, mais octroyé *comme nova mercê* (livre II, tit. xxv, § 16).

[112] Le couvent était inclus dans la forteresse bâtie sur l'ilôt d'Ínsua, à l'embouchure du Minho, devant Caminha. Sur le site, *cf.* Américo COSTA, *Diccionario chorographico de Portugal*, VII, pp. 77-78. Trois « bateliers des Frères d'Ínsua » assuraient la communication avec Caminha, selon le recensement de 1513, duquel ressort l'emprise seigneuriale du marquis sur la petite cité. Les deux tiers des *cavaleiros*, *escudeiros-fidalgos* et *fidalgos* (qui constituent 10 % des chefs de famille) sont de ses gens, *cf.* António de OLIVEIRA, « A população de Caminha em 1513 », *Revista da Universidade de Coimbra*, XXIII (1973) p. 4 ; le même, « A população de Caminha e Valença em 1513 », *Braccara Augusta*, XXX/1, 1976, p. 134. Un de ses hommes, convoqués en 1514 par la justice royale, Estêvão Pires Barroso (il ne figure pas sur le rôle de recensement de 1513), est un *homiziado* (lettre du 20/VII/1514, *fl* 3b). Sur Caminha *couto de homiziados* depuis 1406, *cf.* Humberto Baquero MORENO, dans *Portugaliae Historica*, II, 1974, pp. 37-38 [*Homiziado*, dérivé de *homicídio*, est un homme en rupture de ban ou fuyant la justice ; *couto*, du latin *cautum*, est un réfuge ou lieu d'asile – L. T.]

[113] L'expression est de Caetano de SOUSA, *HG*, V, p. 119.

que par une force littéraire dont on jugera à l'original. Nous en traduisons ici quelques extraits [114]. N'était son attachement au Roi, le marquis ne pourrait supporter tant d'offenses, « dans ces bois et cette île d'Ínsua, que je viens chercher pour pouvoir les digérer, car c'est encore terre habitée ; mais j'irais chercher une île déserte pour y vivre seul, puisque de la vie en société s'ensuivent pour moi ces relâches d'emploi (*descansos*), en un temps où j'en escomptais si sûrement d'autres » [115].

Mêlant avec beaucoup d'habileté, dans ces phrases qui font mouche, les assurances de sa fidélité, la fierté de « payer en services les offenses » [116], et son amertume des dédains du Roi envers lui-même et envers son frère D. António de Noronha, le marquis demande réparation pour l'honneur de sa famille [117]. Car là gît le scandale : D. Martinho de Castelo Branco, un des trois administrateurs des biens de la Couronne (*vedores da fazenda real*), haut personnage de l'appareil royal, a reçu le titre de comte. Un Castelo Branco aura désormais le pas sur D. António de Noronha. Il prendra place au banc de la chapelle royale quand D. António demeurera parmi les autres courtisans. Il gardera la tête couverte quand D. António, glorieux combattant au Maroc, d'où il est revenu couvert de blessures et mutilé de la face, « les dents brisées, le nez coupé » [118], devra se découvrir [119]. D. António est si ulcéré de l'affront

---

[114] Une recherche serait à faire, à laquelle nous n'avons pas procédé, sur la diffusion de la lettre du marquis (D. Jerónimo de Mascarenhas la cite, p. 193), et sur ses copies connues. L'original est à la Torre do Tombo, *Gavetas*, XVIII-5-1 (dont le sommaire seul est donné dans *As Gavetas da Torre do Tombo*, VIII, Lisbonne, 1970, n° 4423, p. 489) et fut utilisé en passant par Braamcamp Freire, *Brasões*, pp. 388-389. Nous l'avons colligé avec la copie de la collection de Don Luis de Salazar y Castro, conservée à la Real Academia de la Historia, Madrid (cote N-76, *fl* 48-52), où, parmi d'autres purement scripturaires (et avec chute d'un feuillet), une variante montre que des enjolivements se glissèrent dans la transmission du texte original. La copie de la Biblioteca Geral de l'Université de Coïmbre, *ms.* 170, *fl* 97b-105b, dont nous devons la photocopie à l'obligeance de Mademoiselle Maria Luisa Lemos, figure dans un recueil de miscellanées du XVIIIe siècle ; elle est arrangée quant au style, le tour des phrases étant modernisé, et incomplète, s'arrêtant dans le cours de notre § 20. Nous n'avons pas réussi à avoir communication de la copie de la Biblioteca Municipal d'Évora (cote C III/2-20, *fl* 128-132 ; Catalogue de Cunha Rivara, II, p. 160). Madame Sylvie Deswarte, qui a bien voulu l'examiner pour nous, nous signale que le texte (XVIIe s.) en est conforme, aux menues altérations de copiste près, à celui de l'original. Nous renvoyons aux paragraphes de la lettre selon la numérotation que nous avons introduite. [J. A., qui avait ce chapitre tout près, à ce qu'il semble pour être publié comme un article indépendant, donnait en appendice la transcription de cette lettre. Comme il ne l'a pas traduite en français, nous avons préféré en omettre la transcription, plutôt que d'insérer ici un long texte en portugais – d'autant plus que nous avons trouvé parmi les papiers de J. A. les photocopies d'autres lettres du marquis. *Juvante Deo*, nous les publierons plus tard, dans une revue de la spécialité – L. T.]

[115] Lettre du 7/VIII/1514, §2. Le thème du dégoût du monde et de la retraite aristocratique dans la solitude est amplifié dans la variante du § 31.

[116] Lettre du 7/VIII/1514, § 3 et 29.

[117] *Ibidem*, § 7, et *cf* § 12 et 13.

[118] *Ibidem*, § 1, 5, 25.

[119] *Ibidem*, § 10.

qu'il s'est retiré sur le domaine familial de Chão de Couce [120], et qu'il s'apprête à s'exiler en Castille avec femme et enfants [121]. Encore a-t-on pu craindre qu'il ne perde la raison ou qu'il ne se pende [122], ajoute le marquis, qui ne néglige aucun effet rhétorique.

D. António de Noronha (1464 ?-1551) s'est acquis une réputation de vaillance autour de Ceuta sous D. João II. Il rentre au Portugal en 1499 [123]. Ce guerriers dès lors inactif est dépeint par de rares témoignages comme un pacifique. Cataldo Sículo loue sa douceur de caractère [124]. En 1506, lors de la répression de l'émeute antijuive de Lisbonne, il s'oppose aux mesures barbares préconisées par un des conseillers royaux, qui voudrait faire couper aux hommes fautifs pieds et mains, et aux femmes les seins. « On voit bien – dit D. António – que vous n'avez jamais combattu. Si vous aviez sur le corps autant de blessures que j'en ai, vous ménageriez davantage les hommes ; et si on pouvait accroître du double les seins des femmes, vu qu'ils sont si nécessaires, vous le conseilleriez. [125] »

Il a été de la poignée de courtisans emmenés par D. Manuel à Compostelle en 1502 [126]. Mais aucune mission importante ne lui échoit. « Martyr d'intention », prêt à aller se faire tuer au Maroc, il voit repoussées ses offres de service [127]. Dans la dot de sa femme, fille de D. Diogo da Silva, 1[er] comte de Portalegre, il a trouvé la charge d'*escrivão da puridade* du Roi [128], qui fait de lui un des dignitaires appelés par le protocole à graviter dans le proche entourage du souverain [129]. Cette fonction, néanmoins, a perdu de son importance politique. La création en 1509 d'un Secrétaire d'État sanctionne le retrait, qui relègue au second plan le « secrétaire intime ». En 1514, lorsque se produit l'élévation de D. Martinho, D. António vient d'essuyer une nouvelle humiliation. Il se considérait, pour une affaire alléguée en sous-entendu dans

---

[120] *Ibidem*, § 27. Sur Chão de Couce et les *vilas* mitoyennes de Avelar, Pousa-Flores, Maçãs de D. Maria et Aguda, qui formaient un des grands domaines de la famille, *cf.* Américo Costa, *Diccionario Chorographico de Portugal*, V, pp. 398-401.

[121] Lettre du 7/VIII/1514, § 1, et cf. § 5, 14, 24, 25, 28, 29.

[122] *Ibidem*, § 11.

[123] *Cf.* Cataldo SÍCULO, dans *HGP*, VI/2, p. 198.

[124] *Verus Salomon*, vers 82 : « qui flectat placidis saxea corda modis ».

[125] *Ditos portugueses*, n. 648, p. 232.

[126] GÓIS, I/lxiv, p. 158.

[127] Lettre du 7/VIII/1514, § 15.

[128] *Brasões*, III, pp. 389, 390. [*Escrivão da puridade* était le secrétaire personnel du souverain, qui était dans ses « secrets » ou dans ses « mystères » (*puridade*) – L. T.]

[129] *Cf.* Góis, IV/lxxxiv, p. 228 ; António Carneiro, *op. cit. supra*, p. 210 ; Joaquim Veríssimo Serrão, « A 'Chronica de D. João III' de António de Castilho », *Arquivos do Centro CulturalPortuguês*, II (1970), p. 371 ; Francisco Manuel Trigoso de Aragão Morato, « Memoria sobre os escrivães da puridade », *Memorias da Academia Real das Sciencias*, 1[re] série, XII/1, Lisbonne, 1837 (pp. 153-218), pp. 193-195.

la lettre du marquis – probablement le refus d'un commandement marocain, car on est au lendemain du triomphe de D. Jaime à Azemmour – comme indignement traité par D. Manuel, et il le proclamait [130].

La promotion des Castelo Branco

Les Castelo Branco appartiennent à une toute autre couche sociale. Au XIVe siècle, ils étaient des bourgeois de la ville de ce nom [131]. L'essor de la famille s'effectue sous D. João Ier, massif et durable. Le règne de D. Afonso V [132] s'écoule toutefois sans leur apporter de titre. Ils en conçoivent de l'impatience. En 1478, Lopo Vaz de Castelo Branco, *alcaide-mor* [133] de Moura, appelle les Castillans et s'octroie le titre de comte de Moura, double erreur qui lui coûte la vie [134]. Gonçalo Vaz, son oncle, cumule depuis les années 1460 hautes fonctions et beaux états de service. Pour sa part, il sollicite vainement de D. João II la promotion convoitée. Le Roi se dérobe [135]. Du moins en 1485 Gonçalo Vaz de Castelo Branco reçoit-il, avec le titre de *Dom*, « appointements de comte et bannière carrée » [136]. Son fils Martim Vaz devient désormais D. Martinho. *Vedor da Fazenda Real* depuis 1481, D. Martinho succède à son père vers 1494 comme seigneur de Vila Nova de Portimão [137], et devient *governador da Casa do Cível*. À la mort de D. João II, il songe à se retirer de la cour et à vivre sur ses terres [138]. Le nouveau Roi le rappelle dès 1496 au poste de

---

130 Lettre du 7/VIII/1514, § 4, 5.

131 *Brasões*, III, pp. 219-220 ; *Enciclopédia Verbo*, s. v. (IV, col. 1390).

132 [C'est-à-dire 1439-1481, les années 1439-1448 correspondant à la régence de D. Pedro durant sa minorité – L. T.]

133 [*L'alcaide* (de l'arabe *al-qâ'id*, « capitaine, commandant ») était le commandant d'un château-fort ou d'une ville fortifiée, toujours nommé par le Roi et responsable devant lui, les nobles, sauf exception accordée par une charte royale, n'étant pas autorisés à posséder des enceintes fortifiées. L'*alcaide* pouvait déléguer ses fonctions de routine à un *alcaide-pequeno* (petit *alcaide*), gardant cependant le titre d'*alcaide-mor* (*alcaide* majeur) et la responsabilité inhérente. *Cf.* Ruy de ALBUQUERQUE, art. « *alcaide* » in *Verbo – Enciclopédia...*, *s. v.* ; & Gastão de Mello de MATTOS, art. « *alcaide* » in *DHP*, *s. v.* – L. T.]

134 Resende, ch. 10 (p. 24) ; Góis, *Crónica do príncipe D. João*, Lisbonne, 1567, ch. 98 (éd. Graça Almeida Rodrigues, Lisbonne, 1977, pp. 202-204, avec la variante) ; Pina, *Cronica de D. Afonso V*, chap. cciv.

135 La version du marquis est dans sa lettre du 7/VIII/1514, au § 8.

136 PINA, ch. 21, p. 69 ; Resende, ch. 59, p. 93. Sur la biographie de Gonçalo Vaz de Castelo Branco, *cf.* Baquero MORENO, « A conspiração... », pp. 98-103.

137 *Brasões*, III, p. 375. Sur les Castelo Branco à Portimão, *cf.* Joaquim Alberto IRIA, « O Algarve e a Andaluzia no século XV. Documentos para a sua história 1466-1480 », *Anais*, Academia Portuguesa da História, IIe série, XXIII/1 (1975), pp. 52-56.

138 *Verus Salomon*, vers 521-524.

vedor da fazenda real, et va lui témoigner jusqu'à la fin une confiance indéfectible. Il le désignera comme un de ses exécuteurs testamentaires.

L'accès de D. Martinho à la dignité comtale s'est heurté à de grandes difficultés. Elle lui est promise en janvier 1504 (il a déjà les appointements y afférant, comme son père), pour devenir effective dans les quatre années à venir. Mais en 1508, « pour des choses fort du service du Roi », il est prié de ne pas en prendre possession. Le Roi s'engage de nouveau en janvier 1513. La promotion a lieu le 12 février 1514. Elle semble n'être devenue officielle qu'en mai [139]. Le marquis n'y réagit que le 7 août. Pourtant, il l'a sue plus tôt, et en a touché un mot à D. Manuel dans des lettres [140]. Comme il arriva plus d'une fois, l'usage avait anticipé sur la nomination par le Roi. Au début de 1511, Cataldo Sículo avait dédié au comte d'Alcoutim un long poème à la louange de D. Martinho, intitulé *Verus Salomon Martinus* [141]. S'y entrecroisent invocations au comte, « illustre descendant des anciens rois », et éloges du *vedor*, confident du monarque et agent de ses hauts desseins, « de sang noble, et homme plus grand que sa noblesse. [142] » Dans une longue lettre en prose écrite peu après, en réponse aux remerciements du comte d'Alcoutim, le poète ajoute de nouveaux éléments à sa célébration de D. Martinho. Il lui fait gloire de s'être satisfait d'un petit titre alors qu'il pourrait jouir d'un plus grand, et il remarque qu'on l'appelle en fait comte de Vila Nova [143].

Aucun indice, dans les deux textes, ne permet d'avancer que Cataldo cherchait à rapprocher de l'influent conseiller du Roi, dont il n'était pas un familier, les Vila Real tombés en disgrâce. Que ce fût là le but de l'œuvre de circonstance composée par le lettré italien, monnayeur besogneux de ses talents à la cour portugaise, n'est nullement à exclure. Fulminant contre le Roi, la véhémence du marquis, dans sa lettre du 7 août 1514, épargne singulièrement celui qui en est la cause. D. Fernando de Meneses ne laisse rien deviner des atermoiements qui, pendant dix ans, retardèrent la nomination du comte de Vila Nova de Portimão. Il ne dit mot des origines bourgeoises des

---

139 Les péripéties ont été retracées par Braamcamp FREIRE, *Brasões*, III, pp. 373-375.

140 Lettre du 7/VIII/1514, § 6.

141 Un calcul de dates a fait adopter à M. da Costa RAMALHO (*Verus Salomon*, p. 12 ; repris dans *Estudos sobre o século XVI*, p. 57) celle de 1511, que confirment, d'une part les vers 636 et 655-656 du poème, sur le retour de D. Manuel à Lisbonne, où il rentra en février 1511 après une longue absence causée par la crainte de la peste (*Verus Salomon*, pp. 33 et 119), et d'autre part la chronologie restituée des lettres de Cataldo.

142 *Verus Salomon*, vers 205-206 : «... hunc ipsum Martinum sanguine claro maioremque sua nobilitate virum ».

143 Cataldo Sículo au comte d'Alcoutim, *printemps 1511 (*Epistolarum secunda Pars*, E 3v-4v ; fac-similé dans *Verus Salomon*, pp. 13-15, et dans Costa RAMALHO, *Estudos sobre o século XVI*, pp. 58-60). Le comte avait fait observer que Cataldo ne louangeait pas D. Mécia de Noronha, l'épouse de D. Martinho. Cataldo, dans sa lettre, répare cette omission, tout en ignorant, apparemment, que par sa mère D. Mécia descendait de D. Afonso de Gijón, ancêtre des Vila Real.

Castelo Branco, ni d'un « accroissement fait la plume derrière l'oreille et les yeux sur le tapis vert » [144], comme cela fut lancé un jour à D. Martinho, avec injustice, car cet heureux gestionnaire avait, à l'occasion, su faire montre de vaillance devant l'ennemi [145]. Mieux, le marquis déclare son estime pour D. Martinho, digne d'honneur et de sa faveur, dont il est l'ami. D. António de Noronha se réjouirait de la nomination du nouveau comte, dont il est pareillement l'ami, s'il n'en était déshonoré. « Je connais D. Martinho pour homme si mesuré et de telle bonté – assure le marquis – que si vous lui aviez demandé son avis si vous deviez le faire comte avant D. António mon frère, il vous eût répondu que non, et cela ne lui aurait pas paru nouveau (...). [146] »

L'atteinte à la hiérarchie sacrée de l'aristocratie

Cette référence au non, opposé par D. João II aux prétentions de Gonçalo Vaz de Castelo Branco, est la seule pointe à laquelle se laisse aller contre D. Martinho la plume aigre du marquis. La personne de D. Martinho n'est pas en question, ni le cours ordinaire des distributions de la générosité royale, qui ne provoquent que les blessures vénielles de l'envie. La gravité du cas est sur un autre plan. L'élévation décidée par D. Manuel attente à la hiérarchie sacrée de la société aristocratique. C'est en déshonneur au sang des Noronha et des Meneses que vient l'honneur décerné à D. Martinho, « qui de nature et par ses services mériterait d'être au-dessous ». Le Roi « transgresse le droit que Dieu a donné à D. António lorsqu'il l'a fait fils de mon père et mon frère, qui est de précéder les comtes des royaumes <de Portugal et d'Algarve>» [147]. Le marquis drape de réflexions supérieures, d'une historicité vague, le point d'honneur meurtri : « Si faire des comtes en vos royaumes n'était que pour les honorer, ce serait très bien, comme c'est en Castille et partout ailleurs. Mais il n'en est pas ainsi dans vos royaumes. L'honneur que vous faites à ceux que vous faites comtes n'est pas seul à considérer : leur faisant de l'honneur, vous enlevez aux autres qui, comtes ou sans l'être, ne peuvent nier la différence dans laquelle Dieu les a faits de ceux-là. [148] »

---

[144] *Ditos Portugueses*, n° 1477, p. 489. Sur le mépris des *fidalgos* envers les gens de l'administration, *ibidem* , n° 288, p. 117.

[145] Il avait été fait prisonnier à Toro en 1476 (*Brasões*, III, p. 373). En 1489, il avait paru à D. João II digne de commander Graciosa assiégée par les Marocains (Resende, ch. 81, p. 122), mais le tirage au sort ne l'avait pas désigné ; sur une heureuse sortie faite par lui, Cataldo Sículo, *Epistolarum secunda Pars*, E 4v (fac-similé dans *Verus Salomon*, p. 15 ; et *in* Costa Ramalho, *Estudos...*, p. 60).

[146] Lettre du 7/VIII/1514, § 8 et 12.

[147] *Ibidem*, § 10.

[148] *Ibidem*, § 9.

Le marquis considère que la situation est différente au Portugal et à l'étranger. En Castille, en fait, il s'était passé sous les Trastamare un phénomène équivalent à celui qui se conjuguait à l'avènement des Avis : la montée d'une nouvelle classe noble. Selon les approximations de Salvador de Moxó, moins de 20% de l'ancienne aristocratie castillane se maintint au XVe siècle [149]. Une enquête sur la noblesse portugaise ne devrait pas donner de chiffres très éloignés. Quant aux autres pays d'Europe, les Portugais les voyaient exempts du brassage de classes qui sévissait au Portugal. Dans sa fameuse lettre à António Pereira Marramaque, Sá de Miranda célébrant le bon vieux temps, donne l'exemple de la France, où les vilains sont maintenus dans leur condition [150]. Gil Vicente, dans *A farsa dos almocreves*, satire des pseudo-*fidalgos* en mal de parvenir, cite les Pays-Bas, l'Allemagne, la France et l'Italie du Nord : le fils de paysan y épouse une paysanne, le fils de brodeur une brodeuse, et tandis que les rustres cultivent la terre, les « *fidalgos* de caste » servent les rois et les grands seigneurs en menant un train de vie sans ostentation [151].

Cette image idyllique et fausse d'un ordre social préservé est celle que D. Fernando de Meneses voudrait voir révérer. Si l'Espagne lui paraît un modèle, c'est parce que la politique nobiliaire des Rois Catholiques est à l'opposé de celle des rois de Portugal. Interprète des frustrations de la vieille noblesse provinciale, António Pereira Marramaque en dira les mérites : « Il n'y a jamais eu en Castille de roi qui, par loi nouvelle ou d'autre manière, ait pu prendre ce que les rois passés donnèrent, ou en rien réduire ». Successeurs de deux monarques prodigues, les Rois Catholiques n'ont néanmoins rien enlevé aux grands, hormis quelques localités occupées par abus de force. Alors que, en vertu de la *Loi Mentale* [152], les *fidalgos* par qui les Avis furent faits rois ont été dépossédés de leurs terres, les Portugais passés au service de Castille dans les conflits de la fin du XIVe siècle ont transmis à leurs héritiers en ligne mas-

---

[149] Salvador de MOXÓ, « De la nobleza vieja a la nobleza nueva. La transformación nobiliaria castellana en la Baja Edad Media », *Cuadernos de Historia, Anexos de la Revista Hispania*, 3, Madrid, 1969, (pp. 1-210), pp. 196-198.

[150] Sá de MENESES, éd. Rodrigues Lapa, *Obras Completas*, II, p. 92 : « Inda hoje vemos que em França / vivem nisto mais à antiga : / à vila o vilão se abriga ; / donde traz nome de herança / mantem-no a sua fadiga.»

[151] Gil VICENTE, *Farsa dos Almocreves, Obras Completas*, t. V, pp. 359-360 : « Qu'em Frandes e Alemanha, / em toda França e Veneza / (...) não é como nesta terra ; / porque o filho do lavrador / casa lá com lavradora, / e nunca sabem mais nada ; / e o filho do broslador / casa com a brosladora : / isto per lei ordenada. / E os *fidalgos* de casta/ servem os reis e altos senhores, / de tudo sem presunção, / tão chãos que pouco lhes basta. / E os filhos dos lavradores / pera todos lavram pão.»

[152] [Loi conçue par D. João I, qui, sans pourtant oser la promulguer car elle restreignait maints privilèges de la noblesse, l'appliqua quelques fois (d'où son nom) ; elle fut finalement promulguée par D. Duarte en 1434. *Cf.* A. H. de Oliveira MARQUES, art. « *Mental (lei)* » in *DHP*, *s. v.* – L. T.]

culine ou féminine, directe ou indirecte, les majorats et les biens fonciers qu'ils reçurent dans le royaume voisin [153].

Dans ses plaidoyers *pro domo*, D. Fernando de Meneses s'est gardé d'instituer entre Portugal et Castille des mises en parallèle aussi crues. À la différence du seigneur de Basto, sur ses vieux jours fort véhément, il ne mettait pas en question la légitimité des souverains de la maison d'Avis. Du moins, ses lettres protestent-elles d'une inébranlable fidélité et d'un patriotisme aussi ferme que meurtri. Que ses pensées soient, cependant, voisines de celles qu'affichera dans les années 1550 António Pereira n'est pas douteux. Sous une forme plus discrète, il jette à sa façon l'anathème sur la culpabilité absolutiste des infants de *l'inclita geração* [154]. La politique d'entente avec l'aristocratie suivie par les Rois Catholiques était conforme à ses vœux. Il vantait à D. Manuel la subordination de l'Église au roi son beau-père et aux grands. La récente affaires des *terças* de la croisade [155], dont la rébellion de l'épiscopat portugais avait obtenu la révocation, avait « stupéfait toute la Castille » [156]. Lorsqu'en 1521 surviendra l'avènement au trône du prince héritier sur qui les

[153] *Vide* António Dias Miguel, « António Pereira Marramaque, senhor de Basto : subsídios para o estudo da sua vida e da sua obra » *in Arquivos do Centro Cultural Português*, vol. XV (1980), pp. 135-221, *vide* p. 201.

[154] [L'expression *ínclita geração* « génération glorieuse », appliquée aux fils de D. João I, est de Camoëns (*Os Lusíadas*, IV, 50) ; elle est demeurée jusqu'à nos jours en usage littéraire pour les désigner – L. T.]

[155] [Affectation d'un tiers (à la rigueur 22,22%) des dîmes ecclésisastiques, dans certaines conditions, à la croisade que projetait D. Manuel. Elle fut concédée par le pape Jules II pour deux ans en 1506 (bref *Exponi nobis*, du 17/IX/1506, *Bullarium...*, I, p. 78) puis renouvelée par Léon X (bulle *Providum universalis*, du 29/IV/1514, *ibidem*, pp. 94-96) – L. T.]

[156] Le marquis souscrivait intérieurement aux critiques des aristocrates galiciens ses amis, D. Fernando de Andrade et le comte de Riba davia, touchant la récente affaire des *terças* de la croisade (sur laquelle nous reviendrons ci-après) : « e cando aqui veo o conde Dom Fernando d'Andrade e o de Riba d'Ave e outros *fidalgos* onrrados ffolgar comiguo, nom sabia eu por onde me valese a lhe dar rezão, perguntamdo-me como consentira Vo s'Alteza que os creleguos nem perlados de vossos reinos vos possesem demanda as terças que vos o Papa dera, com tão grandes merecymentos como tynheis antre todolos reis christãos pola guerra que fazeis a imffies, dizendo que toda Castela estava espantada disto. E eu busquei os rremedios que pude para dar a isso aquela rezão que a voso serviço compria. Porem todalas ditas rezões que eu dey a eles ditos condes e aqueles que erom presentes nom dera eu a Vo s'Alteza sse la estevera, mas muytas contrairas por voso serviço, e dera mayores beerros ante vos por voso serviço que tall nom comsentires nem tall conçerto fizereis do que deu o chamceler-mor Ruy Gomez diante delRei Dom Afonso cando queria ir a Castela lançando-sse aos seus pees, e asy o fizera eu, senhor, requeryndo-vo-lo da parte de vosos serviço e do bem de vossos reinos e da parte do principe vosso ffilho meu senhor e de todos vosos ssocesores » (lettre du 24/I/1517, *fl* 5a-b). Ferdinand le Catholique avait répondu favorablement au duc de Nájera, qui le priait d'interdire à l'évêque de Calahorra, son ennemi, de faire des visites pastorales sur ses terres. « Se o Vo s'Alteza asy mandasse fazer algum' ora em todo seu arcebispado <l'archevêque de Braga> faria hum gram serviço a Nosso Senhor », dit le marquis à D. Manuel (*ibidem*, *fl* 24b).

mécontents reportaient leurs espérances, D. Fernando de Meneses saluera en lui non pas le fils d'un père détesté, mais bien « le petit-fils du roi Ferdinand » [157].

À défaut d'exercer dans le bon gouvernement du royaume le rôle que lui conférait sa naissance, D. Fernando de Meneses compte sur Dieu, solidaire des antiques lignages. Il ne doute pas que la cour céleste ne se règle sur les préséances d'ici-bas. Feu le 1er marquis son père y occupe manifestement une place de choix. D. Pedro de Meneses va gémir auprès du Tout-Puissant que D. Manuel laisse passer un de ses fils en Castille autrement que la lance à la main [158]. Ce recours de la lance à l'équité divine n'a pas, certes, l'ampleur du Jugement qu'évoquera en périodes solennelles António Pereira Marramaque : « Dieu entendra les *fidalgos* de noble et ancien lignage qui, du temps du roi D. João Ier, s'aventurèrent à le faire roi, et les confrontera à lui, à D. Duarte, à D. João II et à D. Manuel, qui par de nouvelles lois sans justice leur prirent leurs biens (...) » [159]. Le marquis n'en suspend pas moins sur la conscience du Roi la menace suprême. Que D. Manuel prenne garde : Dieu a soin des loyaux serviteurs qu'il offense [160].

Car offense il y a, délibérée. Lorsque de nouveaux comtes ont été faits, naguère, D. António de Noronha l'a durement ressenti. Voilà qu'il ne suffit plus des comtes déjà nommés, le Roi en fait d'autres à nouveau, pour qu'ils aient le pas sur lui. La nomination du comte de Vila Nova de Portimão, écrit D. Fernando, est pour son frère un affront pire que les précédents, vu que la défaveur de D. António de Noronha et l'appel qu'il en a fait sont de notoriété publique dans le pays. « Faites-le comte pour porter remède à son humeur », demande-t-il à D. Manuel [161].

Les collations de titres par D. Manuel

Que D. Manuel ait été réticent à grossir les rangs de la noblesse titrée ne saute pas aux yeux. Le total des honneurs décernés par lui est de onze titres rétablis, douze créés, sept transmis [162]. À y regarder de plus près, la chronologie des diplômes corrobore ce qu'indiquent d'autres sources : qu'il faut distinguer dans le quart de siècle du règne diverses périodes, et que l'opposition entre le gouvernement du Prince Parfait et celui du Roi Fortuné, thème

---

157 Voir, ci-après, les propos que lui fait tenir Gil Vicente.

158 Lettre du 7/VIII/1514, § 14. *Cf. infra*, n. 168.

159 « António Pereira Marramaque... », p. 205 ; le texte appelle alors plusieurs des victimes des Avis à témoigner devant Dieu. On remarquera que D. Afonso V échappe à cette confrontation terrible : il est le seul monarque de la dynastie de qui « não recebemos nenhum aggravo, antes fes aos *fidalgos* deste reyno muitas merces » (*ibidem*).

160 Lettre du 7/VIII/1514, § 14. *Cf. infra*, n. 165.

161 *Ibidem*, § 12 et 13.

162 À savoir, cinq par décès, un par mariage, un par transmission directe (Alcoutim).

résurgent de l'historiographie portugaise, est en bonne partie factice. La continuité l'emporte, à tout prendre, sur le contraste entre les deux personnalités.

Certes D. João II mort, son testament ne fut pas respecté. Dès 1496, D. Jaime est mis en jouissance de ses deux titres de duc, de son titre de marquis, de trois titres de comte [163]. Son cousin D. Sancho de Noronha retrouve le sien sous une dénomination transformée [164]. Trois titres sont bientôt rétablis, que D. João II avait laissés vacants depuis 1486 (comte de Feira), 1488/1489 (baron d'Alvito) et avril 1495 (vicomte de Vila Nova de Cerveira) [165]. Et six sont octroyés : l'un de duc à D. Jorge, le bâtard de D. João II écarté de la succession au trône [166], et cinq de comte. De ceux-ci, l'un est de compensation (1er comte de Redondo) [167], les quatre derniers vont à des hommes de confiance : le vieux D. Diogo da Silva de Meneses, ancien gouverneur du Roi (1er comte de Portalegre) [168], D. João de Meneses (1er comte de Tarouca) [169], et D. Fernando de Meneses, qui en reçoit deux : comte d'Alcoutim en 1496, comte de Valença en 1499 [170]. Enfin, en 1496, D. Francisco Coutinho, comte de Marialva, se voit conférer le titre comtal qui appartient à sa femme, D. Beatriz de Meneses, 2e comtesse de Loulé [171]. Tout cela, dans les cinq premières années du règne. Déduites les réparations que le Roi considère légitimement dues aux Bragance, l'équilibre du pouvoir est assuré, dans un climat passionné et difficile, par un nombre de promotions prudent, et somme toute parcimonieux.

Dans les vingt et une années qui restent à courir, quatre titulaires disparaîtront, auxquels succédera leur fille aîné [172]. Dans ce même laps de temps, il ne sera pas créé plus de titres qu'il n'y en avait eu dans les cinq premières

---

[163] *Brasões*, III, pp. 343-345. Avec le titre de comte d'Ourém (*ibidem*, pp. 369-370), le duc cumulera sept des titres rétablis.

[164] Frère du 3e duc de Bragance, le comte de Faro, son père, est mort en Castille ; D. Sancho reçoit à son retour au Portugal le titre de comte d'Odemira (Góis, I/xiii, p. 28-29 ; *Brasões*, III, pp. 364-365), porté jadis par son grand-père maternel.

[165] *Cf. Brasões*, III, respectivement pp. 332, 301 et 317. Le 2e vicomte succéda à son père dès avril 1496 (*ibidem*, p. 346). Nous classons le cas parmi les titres rétablis, encore que l'intention de D. João II de l'éteindre ne soit pas certaine. La nomination du 2e baron d'Alvito n'a lieu qu'en 1499 (p. 352) ; celle du 2e comte de Feira a dû aussi se faire attendre (p. 365).

[166] *Brasões*, III, p. 357 (mai 1500).

[167] Rétrocédant Borba à D. Jaime, D. Vasco Coutinho devint comte de Redondo (juin 1500), *Brasões*, III, pp. 364-365.

[168] *Brasões*, III, pp. 349-350 (février 1498) ; Baquero Moreno, « A conspiração... », pp. 75-78.

[169] *Brasões*, III, p. 351 (avril 1499).

[170] *Ibid.*, pp. 348, 356.

[171] *Ibid.*, p. 347. La mère de D. Brites, D. Guiomar, était la sœur du 3e duc de Bragance (*ibidem* , pp. 294-295)

[172] Le 2e comte de Portalègre succède (en 1505 ? *Brasões*, III, p. 367) à son père mort en février 1504 (p. 350). En avril 1508, le 3e vicomte (p. 369) à son père mort en janvier de ladite année (p. 346). En janvier 1513, le 3e comte d'Abrantes (p. 370) qui sucède à son père mort en 1509 ou 1510 (p. 366) subira une attente de plusieurs années, jusqu'à janvier 1515 (p. 377), en raison sans doute du lourd héritage familial de transgressions et de violences.

années : six seulement. Encore faut-il souligner que quatre seront concentrés dans la famille royale : deux dans la lignée des Bragance (comte de Tentugal, en 1504 ; comte de Vimioso, en 1515) [173], un dans la bâtardise de D. João II (marquis de Torres Novas, en 1520) [174], un parmi les fils du Roi (l'infant D. Luis, duc de Beja) [175]. Hors du sang royal, il n'y aura que deux nominations, l'une et l'autre contestées, pour une raison évidente. À la différence de tous les autres élus, tous membres de bons lignages et de noblesse militaire (Noronha, Meneses, Coutinho, sans parler des Bragance), ces deux bénéficiaires tardifs étaient des parvenus : D. Martinho de Castelo Branco, marqué des vices originels de l'oligarchie bureaucratique, et, symbole des chances qu'offrait l'Expansion, D. Vasco da Gama, d'une famille d'écuyers.

De 1504 à 1514, aucun titre nouveau n'avait été octroyé, comme si le Roi se refusait à promouvoir dans la noblesse titrée avant que d'avoir pu donner satisfaction à D. Martinho. En janvier 1513, ne déclarait-il pas à celui-ci sa volonté de lui donner le pas sur tout autre qui serait fait comte avant qu'il ne soit revêtu du titre, ainsi que cela eût été s'il l'avait pris, comme il le pouvait, à l'expiration du brevet de 1504 [176] ? La disposition prévue est significative et des obstacles que rencontrait toujours à cette date le désir du Roi, et de son opiniâtreté à faire passer une mesure qu'il n'était pas libre de promulguer à sa guise. La protestation que fit entendre le marquis de Vila Real n'est pas celle d'une voix isolée.

Frustrations nobiliaires

Sur la fin de sa lettre, le marquis développait l'offre grandiloquente d'aller à Chão de Couce mettre aux fers D. António de Noronha pour lui épargner la honte d'être transfuge [177], à lui et à une famille où l'on n'avait jamais accepté de servir la Castille [178]. L'argument était propre à toucher D. Manuel :

---

[173] *Brasões*, III, pp. 367 et 378.

[174] *Brasões*, III, p. 385.

[175] *Idem*.

[176] *Brasões*, III, p. 374. La stipulation ne touchait que D. Lopo de Almeida qui, quelques jours plus tard, était nommé 3e comte d'Abrantes (*ibidem*, p. 370). Comme nous le verrons bientôt, les nominations suivantes n'eurent lieu qu'au début de 1515.

[177] Lettre du 7/VIII/1514. Le marquis de rappeler (§ 26) que D. António connaît les fers, il en a porté en terre de Maures « pour le service de Dieu et le vôtre ». C'est sous D. João II qu'il avait été captif au Maroc, et bientôt racheté (Pina, ch. 28, p. 79 ; ch. 35, pp. 87-88. Resende, ch. 75, pp. 109-110).

[178] Dans un article de son testament (rédigé en 1475 lors de l'invasion de la Castille par D. Afonso V), D. Pedro de Meneses enjoignait à D. Fernando, alors âgé de douze ans, de ne pas induire en tentation par l'héritage castillan de son aïeul le comte de Gijón (lettre du 7/VIII/1514, § 14 ; héritage que pour sa part D. Afonso V reconnaissait à D. Pedro par *carta* du 7/II/1476,

il prenait très mal qu'on s'en aille chez le Roi Catholique [179]. Pour l'inciter à un geste opportun, D. Fernando de Meneses rappelle quelques exemples de mécontentements apaisés, ou non, par la sagesse du Prince. Il lève ainsi le voile, mais à demi seulement, sur des péripéties de lui connues que les chroniqueurs ont ignorées ou se sont abstenus d'étaler au grand jour.

La plus longuement rapportée est celle de sa propre brouille avec D. João II, en 1494. Vexé de ce que Fernão Martins Mascarenhas, le capitaine des genets, soit chargé de mission à Tétouan, qu'il considère du ressort de la capitainerie de Ceuta, il quitte la cour pour n'y plus revenir du vivant de D. João II, malgré les supplications de celui-ci [180]. Plusieurs des affaires évoquées ont trait au temps de D. Manuel. Aucun détail n'est livré sur les motifs et les suites de la fâcherie d'Álvaro Pires de Távora [181], ni sur celles de l'évêque d'Évora, dont la seconde causa au souverain une peine dont il entretint D. Fernando [182]. Le cas de D. Vasco Coutinho est plus clair. Cette mauvaise tête a été à plus d'une reprise montée contre la cour. En 1484, mécontent de D. João II, il fut sur le point de passer à l'étranger [183]. Il était de ceux qui acceptaient mal que certains héritent le titre qu'avait gagné leur père ; un hiver que D. Manuel était à Almeirim, dégoûté, « il s'en alla chez lui » (*foi para sua terra*) [184]. Occasion distincte apparemment de celle que mentionne la lettre du marquis, qui donne à sa fureur un autre mobile, plus justifié : D. Manuel lui retirait son commandement d'Arzila (ce qui eut lieu en 1501). Le marquis avait dissuadé D. Vasco

---

D. Jerónimo de Mascarenhas, *op. cit.*, p. 193). À l'occasion du voyage de D. Manuel à Tolède, en 1498, où D. Fernando accompagnait le Roi, D. Pedro, qui demeurait au Portugal auprès de D. Lianor, régente (Resende, *A entrada de D. Manoel em Castella*, à la suite de la *Crónica de D. João II*, p. 298), fit un mot dont la saveur patriotique cachait du venin contre les Bragance, qui y étaient installés depuis 1483 : il dit qu'on ne devait entrer en Castille que la lance à la main (lettre du 7/VIII/1514, § 14 ; l'expression est reprise au § 29).

179 *Ditos portugueses*, n° 623, p. 223.

180 Lettre susdite, § 20-21. La scène se passe à Setúbal : elle est donc de 1494, le Roi y séjournant cette année-là de mai à l'entrée de l'hiver (Pina, ch. 69 et 70, pp. 188 et 190 ; Resende, ch.180 et 182, pp. 254 et 256). D. Fernando sous-entend que sa prise de position en faveur de D. Manuel contre D. Jorge aurait poussé le Roi à lui préférer Fernão Martins de Mascarenhas (sur lequel *cf.* Baquero Moreno, « A conspiração... », pp. 83-86), ce qui fut le motif immédiat d'une rupture dont le récit est dramatique.

181 Lettre du 7/VIII/1515, § 22.

182 Pour éteindre ses prétentions d'héritier des Bragance, D. João II avait forcé D. Afonso de Portugal, bâtard du fils aîné du 1er duc de Bragance (D. Afonso, 1er comte d'Ourém, mort en 1460) à entrer dans les ordres. Il fut évêque d'Évora de 1485 à sa mort, en 1522. Sa mauvaise conduite détermina D. Manuel à réclamer un bref pontifical pour pouvoir agir contre lui (D. Miguel da Silva au Roi, de Rome, 15/IV/1517, dans *CDP*, I, p. 415 ; et bref de Léon X, *Non absque gravi*, du 11/III/1517, *ibidem*, t. XI, p. 147).

183 Pina, ch. 18, p. 57 ; Resende, ch. 53, pp. 78-79.

184 *Ditos portugueses*, n°173, p. 78.

de prendre un parti outrancier, ce dont le Roi lui avait su gré, et on avait fini par lui rendre Arzila [185].

En 1509, le marquis fut mêlé à une autre histoire, qui mettait en jeu des personnalités plus en vue que D. Vasco Coutinho. Le Roi avait conféré à D. João de Meneses, comte de Tarouca, la charge de Prieur du Crato, la plus haute titulaire au Portugal de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, vacante par la mort, en 1508, de D. Diogo de Almeida [186]. D. Pedro da Silva, grand-commandeur d'Avis frère du défunt, qui guignait cette succession, en conçut un violent dépit. Il voulait passer en Castille. D. Manuel eut avec lui, à Évora, des entretiens agités, auxquels le marquis était parfois en tiers [187], et il envisagea même de recourir à la force pour l'empêcher. Il lui donna finalement satisfaction à terme, par un acte du 3 août 1509 qui, « devant rester secret et n'être connu de personne », fut confié au marquis. Selon l'accord établi, D. Pedro da Silva et D. Francisco de Almeida, le vice-roi de l'Inde, autre de ses frères, s'ils refusaient les largesses que comptait leur faire le Roi, et si la question du priorat offensait pareillement D. Francisco, seraient libres de s'expatrier du Portugal, d'emporter avec eux leur fortune et, où qu'ils fussent, de jouir de tous les revenus qu'ils y avaient, à l'exception de ce qu'ils recevaient du Roi et de ce qui, touchant le poivre et les épices appartenant à D. Francisco, serait contraire aux règlements de la *Casa da Índia* [188]. Un délai de réflexion était toutefois fixé. L'autorisation ne vaudrait qu'à partir de mai 1510, date prévue du retour de l'Inde du vice-roi, et ne pourrait prendre effet que deux mois après son arrivée. En 1514, l'acte était toujours conservé dans le coffre du marquis [189]. La figure de D. Francisco de Almeida, sitôt sa mort entrée dans la légende et devenue intouchable, le secret éventé par D. Fernando de Meneses n'a pas été pris en compte par les chroniqueurs.

Les réminiscences de D. Fernando sur Nuno Álvares Pereira allaient plus loin encore à l'encontre de la mythologie nationale. Fernão Lopes dans sa *Crónica del Rei D. João I* et l'auteur anonyme de la *Crónica do Condestabre* ont fait état du différend survenu entre le fondateur de la dynastie d'Avis et le saint

---

185 Lettre du 7/VIII/1514, § 17. Pour la date, David LOPES, *História de Arzila durante o domínio português (1471-1550 e 1557-1589)*, Coïmbre, 1925, p. 91 ; D. Vasco Coutinho reprit le commandement d'Arzila en 1505.

186 José Anastácio de FIGUEIREDO, *Nova história da Militar Ordem de Malta*, III, Lisbonne, 1800, pp. 112, 116.

187 On peut noter ici que le marquis était cousin germain par alliance de D. Pedro da Silva, dont la mère était sœur de la mère de la marquise.

188 [*Casa da Índia :* organisme qui coordonnait les voyages en Inde et le trafic des épices ; *cf.* Maria Emília Cordeiro FERREIRA, art. « Índia, armazéns da » & « Índia, casa da », in *DHP, s. v.* – L.T.]

189 Le témoignage du marquis, lettre du 7/VIII/1514, § 18. Utilisé par José Anastácio de FIGUEIREDO, *op. cit.*, III, p. 111, n. 37, le document est publié, d'après la minute, in *CAA*, VI, pp. 377-378 ; à l'index, t. VII, p. 278, le « Marquês » est erronément identifié à un marquis de Valença comte de Vimioso.

connétable, et de la résolution de celui-ci de s'en aller « hors du royaume ». Si elle attribue à son mécontentement la même cause que les chroniqueurs – le Roi offensait les *fidalgos* en cherchant à réduire les donations faites au début du règne – la version du marquis de Vila Real ne s'embarrasse pas des répugnances des historiens portugais, du XV[e] siècle à nous jours, à admettre que le héros d'Aljubarrota s'apprêtait tout bonnement à passer en Castille. Cependant, le rôle prêté par le marquis aux fils de D. João I[er], inspirateurs des mesures dirigées contre son trisaïeul, puis chargés de l'arrêter sur le chemin de l'exil, est incompatible avec le récit de Fernão Lopes et de la *Crónica do Condestabre*, selon lequel Nuno Álvares Pereira fut à Portel détourné de ses préparatifs de départ par des émissaires successifs du souverain, et en dernier lieu par l'évêque d'Évora [190]. Et les infants étaient encore des bébés à la date où l'événement se situe, au début de 1394 [191]. Qu'il y ait confusion chronologique dans le commentaire acerbe du marquis, ou que s'y dissimule l'écho altéré d'une nouvelle crise, jusqu'ici dépourvue d'évidence, néanmoins possible, voire probable, vers les années 1410, entre le pouvoir royal et le Connétable, on retiendra dans le grief de Vila Real contre les princes de l'*inclita geração* l'expression du ressentiment nobiliaire à l'égard de D. Duarte et de D. Pedro, fauteurs de la Loi Mentale [192].

Les stratégies matrimoniales

D. Manuel accusa réception de la lettre du marquis, le 30 août 1514, avec la hauteur de ton qui convenait [193]. D. António de Noronha ne fut pas compris

---

[190] On comparera la version du marquis, lettre du 7/VIII/1514, § 19, à Fernão Lopes, éd. Manuel Lopes de ALMEIDA, *Crónica de D. João I*, t. II, Porto, 1949, pp. 333-335, 350, et à la *Crónica do Condestável*, éd. António Machado de Faria, Lisbonne, 1972, pp. 183-184. Fernão Lopes écrit que le connétable n'avait l'intention que de « hir fora do regno a buscar sua vida guoardando sempre o serviço del Rey seu Senhor », et le biographe anonyme « iir fora do regno buscar sua vida, todavia servidor del rei e com guarda de seu nome, onde quer que fosse ». On s'est plu, à la suite, à souligner qu'émigration n'était pas trahison, et que Nuno Álvares eût pu faire carrière quelque part à l'étranger (passons sur l'hagiographie nationaliste, et citons seulement deux érudits : António Joaquim Dias DINIS, dans *Monumenta Henricina*, II, Coïmbre, 1960, p. 273 ; Manuel Maria Wermers, « Nun'Álvares Pereira, a sua cronologia e o seu itinerário », *Lusitania Sacra*, V, 1960-1961, (pp. 7-99), p. 64.

[191] Sur la date, WERMERS, *op. cit.*, pp. 65-66. Les trois premiers fils de D. João I[er] naquirent en juillet 1390, octobre 1391 et décembre 1392 (Fortunato de Almeida, *História de Portugal*, II, Coïmbre, 1924, p. 45).

[192] La responsabilité des deux infants, et celle de D. Henrique accessoirement, est stigmatisée par António Pereira Marramaque (*op. cit.*, pp. 202-203), qui reproche également à D. Duarte d'avoir introduit l'usage de la confirmation des donations à chaque avènement d'un nouveau roi.

[193] Le texte en est publié dans *Brasões*, III, p. 369, n. 2, d'après la copie d'Évora. La lettre du marquis avait été remise par Frei Afonso de Portugal (§ 34), moine très introduit auprès du Roi (*cf.* Felix LOPES, « Frei Henrique de Coimbra », *Studia*, p. 100 ; *Gav.*, X, n° 5478, p. 456).

dans les promotions comtales du début 1515 [194], mais un geste d'apaisement le ramena à la cour : il reçut le commandement de l'expédition de la Mamora, que son sang-froid personnel devant l'ennemi n'empêcha pas d'être le plus grand revers militaire du règne [195].

Durant les longues années où le marquis et la marquise attendaient le retour de Ceuta de leur fils aîné [196], l'autorité royale dispensa à D. Fernando de Meneses, entre des vexations douloureuses, de brefs égards qu'il accueillait avec empressement. L'agrément du Roi au mariage qu'il avait en vue pour le comte d'Alcoutim fut pendant l'été 1515, un signe de bienveillance où il trouva son bonheur. Il voulait unir le comte à sa nièce D. Brites de Lara, la fille du défunt connétable, qui avait déjà une douzaine d'années. Il lui fallait persuader sa sœur, D. Joana de Noronha, avec qui il était en froid, et qui tramait d'autres combinaisons. Il lui écrivit le 10 août 1515 une lettre benoîte, et coup sur coup quatre lettres au Roi [197]. Le duc de Bragance, veuf depuis 1512, passait pour vouloir épouser la fillette. Le marquis s'en alarmait [198], d'autant plus qu'il s'était pris à songer à D. Jaime pour sa fille, D. Leonor de Noronha [199],

---

[194] Le 2/I/1515, D. Francisco, fils de D. Afonso, l'évêque d'Évora, reçut le titre nouveau de comte de Vimioso (*Brasões*, III, p. 378), et D. Manuel Pereira fut nommé 3ᵉ comte da Feira.

[195] *SIHM*, I, pp. 695-702. *Ditos*, n° 625, p. 224. D. António de Noronha ne deviendra comte de Linhares qu'en 1525 (*Brasões*, III, pp. 388-389), après la mort de D. Fernando de Meneses. Pedro de MARIZ se trompe (*Dialogos de varia historia*, Lisbonne, 1597, *fl* 205), qui attribue sa nomination à D. Manuel.

[196] Ses deux années de service terminées, « como s'agora custuma », le retour du comte était attendu par ses parents à l'automne de 1514 (lettre du 21/VII/1514, *fl* 2r). Mais il fut maintenu à Ceuta jusqu'en juin 1517, et à cette date le Roi prolongea de plusieurs semaines encore sa mission au Maroc, au grand chagrin de la marquise (le marquis au Roi, 10/VI/1517, ANTT, *CC*, I-28-8, *fl* 1b-2a : « posto que a marqueza nyso receba muita pena na vynda por canto o deseja de ver e eu iso mesmo, tornar-se-a em prazer a pena pois V. ª ho asi há por seu serviço »).

[197] Outre une lettre portée par son chapelain mentionnée dans sa lettre du 9 août, il écrivit au Roi le 9 août (*CC*, I-18-62), le 10 août (ANTT, *CC*, I-18-60 ; texte dans Cordeiro, *A segunda duqueza*, pp. 237-242) et le 11 août (*CC*, I-18-63 ; texte *ibidem*, pp. 242-243). Sa lettre du 9 août le montre peu confiant en la sincérité de sa sœur.

[198] Dans sa lettre furibonde du 10/VIII/1515 (*apud* CORDEIRO, *op. cit.*, pp. 236-242), il réclamait que le Roi lui fasse remettre immédiatement « esta moça », « a molher de meu filho », et interdise « ao duque so penna do caso mayor que mais nom vaa a casa de minha irmã nem entenda nem fale nem ouça falar em tam feo caso ».

[199] Le marquis au Roi, de Vila Real, 11/VIII/1515 : « Mays conforme fora a meus serviços e ao que Vo s'Alteza por eles me deve e a sua vertude no casamento de mynha filha dizerem-me que se lembrava Vo s'Alteza aguora da palavra que me destes em Setuvall e merce que me fezestes de ma casardes co este duque de Bragamça, e mays voso serviço e causa par'antre my e ele aver concerto, poys o tempo deu para yso desposyção, que avisarem-me que ele trata com mynha irmãa para casar com sua filha que me destes para molher do conde meu filho » (*CC*, I-18-63. Texte en entier dans CORDEIRO, *op. cit.*, pp. 242-243). Il dut y avoir plus d'un essai de rapprochement entre le duc et le marquis. Si la « parole donnée à Setúbal » par le Roi est bien d'un engagement oral, comme le marquis a quitté la cour, fin 1510, deux ans avant le veuvage du duc, en novembre 1512, le projet d'union avec la fille de D. Fernando serait antérieur à son contrat de

la savante latiniste, qui commençait à monter en graine : elle allait sur ses vingt-huit ans [200].

Riche héritière, D. Brites de Lara était briguée par plus d'un père. D. Manuel, avec assurément la connivence ambitieuse de D. Joana de Noronha, voulait la garder pour un de ses fils, l'infant D. Fernando [201]. Lorsque D. Jaime la lui demanda pour un des siens, il refusa, tempérant son refus de la promesse que si le mariage avec un des infants ne se faisait pas, D. Brites ne serait point mariée au comte d'Alcoutim [202].

En 1518, le duc donna une preuve de son ouverture aux réalités du siècle en soutenant les prétentions d'un de ces hommes nouveaux, d'obscure lignée, dont l'avènement horrifiait le marquis. Un titre de comte fut créé en faveur de Vasco da Gama. Pourvu dès 1501 du titre d'amiral de l'Inde (almirante da Índia) et du droit de « Dom », Vasco da Gama était victime d'un certain ostracisme. Les humiliations ne lui avaient pas été épargnées. Il annonça en 1518 (l'année de l'entrée de Magellan au service de l'Espagne) qu'il passait en Castille avec femme et enfants. Le Roi, ainsi qu'il l'avait fait pour les Almeida, lui en laissa la liberté, en lui imposant un délai de réflexion de six mois [203]. Les tractations durèrent plus d'une année. D. Jaime s'était entremis. En novembre 1519, il cédait au Roi, pour être aussitôt octroyées à D. Vasco da Gama, ses seigneuries de Vidigueira et de Vila de Frades. Quelques semaines plus tard, le 29 décembre, D. Vasco devenait comte da Vidigueira [204].

---

mariage, en 1500, avec D. Leonor de Mendoça, fille du 3e duc de Medina Sidonia. On sait que d'autres propositions avaient été lançées : Claude de France, Marguerite d'Autriche, Juana de Aragon. Le duc, se croyant cocu, avait assassiné la duchesse en novembre 1512 ; telle était « la disposition offerte par le temps » qui permettait au marquis de relancer son vieux projet.

[200] D'après son épitaphe, elle était née en 1488 (*HG*, V, p. 121 ; Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*, III, Coïmbre, 1966, p. 13). Contrairement à une déduction de Braamcamp Freire, *Brasões*, III, p. 349, le mariage de ses parents est bien antérieur à 1496 (année où D. Fernando de Meneses reçut le titre de comte d'Alcoutim, localité dont la seigneurie lui venait de sa femme).

[201] Selon Góis, II/lxxxii, p. 193, la jeune fille « trouxe sempre opinião de casar com ho Infante do Fernando, filho terceiro delrei dom Emanuel, posto que fosse muito mais moço quella ». Selon Mascarenhas, p. 197, le projet ne se conclut pas en raison du jeune âge de l'infant (il était né en 1507), « et pour d'autres motifs ». Comme nous le verrons ci-après, D. Brites trompa l'attente en s'aventurant plus haut.

[202] Instructions de D. Manuel au Secrétaire (Antònio Carneiro), du 5/X/1520, *CC*, I-26-75, publiées par Cordeiro, *A segunda duqueza*, (pp. 245-248), pp. 245-246.

[203] La lettre du Roi à Vasco da Gama du 17/VIII/1518 a été publiée par Luciano Cordeiro, « De como e quando foi feito conde Vasco da Gama », *Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa*, 11e série, IV, Lisbonne, 1892, repris dans le même, *Questões histórico-coloniais*, II, Lisbonne, 1935, p. 209. Elle est reproduite, d'après Cordeiro, par A. C. Teixeira de Aragão, *Vasco da Gama e a Vidigueira*, Lisbonne, 1898, pp. 257-258.

[204] Il cédait en contrepartie au duc la pension de 400 000 *réis* qu'il avait sur la Casa da Índia. Outre les deux études susmentionnées, *cf. HG*, V, p. 328, et *Brasões*, III, pp. 380-381.

Au même moment, la découverte d'une aventure que D. Brites de Lara eut avec le prince héritier D. João, changea les desseins matrimoniaux du Roi. Résolu de couper court au scandale, il jugea qu'avec « une telle tache sur son honneur », mieux valait la laisser au fils du marquis que de la marier au fils du duc [205]. Elle épousa donc le comte d'Alcoutim. D. Jaime, lui, épousa D. Joana de Mendoça, une des beautés célèbres de la cour, mais fille d'un *alcaide-mor* de Mourão de petite noblesse [206], ce qui fit jaser un monde imbu des préjugés de caste. Un autre des grands scandales mondains de l'époque allait être causé, à la génération suivante, par une petite-fille du marquis. S'étant compromise, en 1546, avec le fils du 3e baron d'Alvito, le coupable fut incarcéré, tandis que la famille s'empressait de marier l'imprudente au duc d'Aveiro [207]. Elle ne pouvait épouser un Alvito : « il n'était pas son égal » [208]. L'aïeul, le Dr. João Fernandes da Silveira, seigneur d'Alvito par sa femme (d'une famille de *fidalgos* d'illustration récente, les Lobo), devenu D. João da Silveira et baron en 1475, est le type même de l'homme sans ancêtres, se haussant aux honneurs par une longue carrière dans les bureaux du Roi [209].

Il est fort probable que D. Leonor de Noronha mourut célibataire parce qu'on ne lui trouva aucun parti digne de la fille de son père [210]. La hantise des mésalliances qui, combinée au souci de maintenir groupées les fortunes familiales, refermant si souvent sur la noblesse portugaise le cercle des unions consanguines, touchait tous les niveaux. N'en citons qu'un seul exemple. Luís da Silveira, fidalgo de la Beira qui a bien du mal à décrocher, sur la fin des

---

205 Tel est le message que le Secrétaire est chargé de transmettre au duc en octobre 1520. Le Roi ajoute : « Elle m'a demandé de la marier à qui bien me plaira. À ce que j'ai su elle est décidée à épouser le comte d'Alcoutim ». Suivant Braamcamp FREIRE, *Brasões*, III, p. 387, le contrat de mariage entre le comte et D. Brites de Lara fut établi le 15 septembre 1520. (L'*HG*, II, p. 291, place inacceptablement le mariage en décembre 1519). Il y a là un point à éclaircir. Une lettre du Roi au duc, du 20/XII/1520 8 *CC*, I-26-105, publiée dans CORDEIRO, *A segunda duqueza*, pp. 248-250) fait état d'une mauvaise humeur de celui-ci. Dans des pages ineptes (*op. cit.*, pp. 85, 93, 96 *sq.*), Luciano Cordeiro expose que D. Manuel se vit obligé d'épouser lui-même (en 1518 !) D. Leonor, sœur de Charles-Quint, la fiancée promise de son fils, parce que D. João refusait de sacrifier D. Brites à la raison d'État.

206 Sur l'origine des Furtado, qui prennent le nom de Mendoça vers 1430, *cf. Brasões*, III, pp. 168 *sq*.

207 *Brasões*, III, pp. 402-407. *Ditos portugueses*, n° 335, pp. 132-133 ; n° 359, p. 140. António de CASTILHO, « Chronica de D. João III° « (*op. cit. supra*, note 347), p. 375.

208 *Ditos portugueses*, n° 870, p. 318.

209 Sur ses origines, *Brasões*, I, pp. 240-241 ; sur sa carrière, *ibidem*, III, pp. 300-301, et pp. 230-231 la *carta* de baron lui donnant le droit de couper les pointes de sa bannière carrée. Le *Livro de Linhagens de século XVI*, éd. A. Machado de Faria, Lisbonne, 1956, p. 307, enregistre son père, le Dr Fernão Afonso da Silveira, comme « *de baixa condição* ».

210 On soupçonnera d'être conventionnelle l'explication de Duarte Nunes de Leão, *Descripção do reino de Portugal*, Lisbonne, 1610, *fl* 152r : « a qual sendo mui fermosa e avisada propos de viver e morrer no estado de donzella dando-se toda aa contemplação e estudo das letras ».

années 1520, son titre de comte da Sortelha [211], couche dans son testament que son fils aîné « se doit garder de se marier avec une femme de la roture (*vilã*) ou de mauvais lignage, si riche soit-elle » [212]. La générosité du Roi, en dotant ses fidalgos à leur mariage, ne suffisait pas à compenser les besoins d'une aristocratie parfois endettée dans les guerres d'outre-mer et le plus souvent entraînée dans la vanité de paraître. L'impécuniosité du comte d'Alcoutim, après qu'il devint le 3ᵉ marquis de Vila Real, fut proverbiale [213].

La chasse aux dots et aux alliances avantageuses avait formé des liens entre ce qui subsistait des familles d'ancienne race et celles qui percèrent à partir la seconde moitié du XIVᵉ siècle, Les Meneses n'échappèrent pas au mouvement qui mêlait anoblis et vieilles lignées. Un des fils de notre marquis épousa une fille de Vasco da Gama. Ni les vieilles animosités ni les tares lointaines de la *baixa condição* n'étaient absentes des mémoires. Mais si celles-ci venaient sur la langue le temps de décocher un trait ou si même celles-là inspiraient des rejets ataviques [214], la solidarité des nantis était trop forte pour que le problème psychologique ait risqué de se développer en crise sociale. Les amertumes de l'aristocratie passéiste, minoritaire, inadéquate, et les insatisfactions de la masse des laissés pour compte de la réussite ne se rencontraient pas. Au contraire, face aux bouleversements qui marquaient le règne de D. João III, l'aristocratie en place affermit sa cohésion, glorifiant les valeurs nobles.

La défense de l'ordre aristocratique

Démêlés avec les agents du Roi ou de l'évêque, rapports ombrageux avec les *poderosos* du voisinage, c'était dans les manoirs affaire de tous les jours. Une résistance opiniâtre aux innovations juridiques de la royauté pare l'exil provincial du marquis d'un panache particulier. Sa lettre de janvier 1517 rétorquait à une partie des blâmes que D. Manuel lui adressait sur la fin de 1516.

---

211 *Brasões*, III, pp. 396-398 et p. 424.

212 Dans Luiz de Gonzaga de Lancastre Távora (Marquês de Abrantes e Fontes), *Un fidalgo português da Renascença, D. Luiz da Silveira, 1° Conde da Sortelha*, Lisbonne, 1969, pp. 93-94.

213 Son voyage en Espagne avec l'infante D. Isabel, qui allait épouser Charles-Quint, et où il mena grand train, l'endetta pour de longues années (Castilho, *op. cit. supra*, note 347, p. 392 ; *Ditos portugueses*, n° 848, p. 311 ; n° 983, p. 358 ; n° 389, 390).

214 Ainsi des Bragance et des Meneses. Le comte de Tentugal reprochait à Damião de Góis d'avoir fait état de la mort du 1ᵉʳ marquis de Vila Real et d'avoir passé sous silence celle de D. Álvaro de Portugal, frère du 3ᵉ duc de Bragance. (Góis, I, p. 72 en note). Le mariage en 1604 du 6ᵉ marquis de Vila Real avec une fille du 5ᵉ duc de Bragance unira les deux familles (*HG*, II, p. 295), un siècle après l'échec des plans du 2ᵉ marquis. Mais la Restauration verra s'éteindre la lignée des Vila Real, le 7ᵉ marquis et son fils le duc de Caminha décapités à Lisbonne en 1641 pour complot contre D. João IV.

D'autres représentations lui furent faites à la fin de 1517 [215]. En 1518, le bachelier Francisco da Cunha, commissaire royal, dressait plus de deux cents procès-verbaux pour infraction aux dispositions des nouveaux *forais* [216] et autres abus, la plupart contre des *fidalgos* et des *senhores de terras*. D. Fernando de Meneses s'y trouvait en belle compagnie, avec les évêques de Coïmbre et d'Évora, le comte et la comtesse de Penela, les abbesses de Lorvão et de Celas, et quantité d'autres membres de familles éminentes [217]. Au début de mars 1521, quinze à vingt dossiers de procédures établies contre lui représenteront la charge d'une mule [218].

La fronde qui occupa sa disgrâce n'est pas celle d'un réfractaire à l'ordre. Le marquis est un légaliste, dressé contre la législation partisane, destructrice

---

[215] Le 15/XII/1517, le Roi se plaint d'avoir réclamé vainement communication de ses donations et privilèges en matière de lettres d'émancipation et de tutelle, etc. ; il enjoint au marquis d'envoyer lesdits documents et un sien mandataire dans les trente jours à réception (*CC*, I-22-130). D'autres demandes partent en janvier 1518 (*CC*, I-22-9).

[216] [Chartes des droits et devoirs des *concelhos* (communes), dont les nouvelles chartes (les *forais novos*) octroyées par D. Manuel, en substitution des anciennes, réduisaient les franchises ; en outre, elles tendaient à mettre les nobles sur le même pied que les roturiers. *Cf.* M. J. de Almeida COSTA, art. « *Forais* » in *DHP, s. v. ;* & Domingos MAURÍCIO, art. « *Foral* » in *Verbo – Enciclopédia..., s. v.* – L. T.]

[217] Francisco da Cunha à D. Manuel, de Tentugal, 7/I/1519, *CC*, I-24-10 : « Ho bacharel Francisco da Cunha promothor d'alçada, faço saber a V.ª que desque sou promothor atee agora tenho procurados feytos de justiça perto de dozentos, os mays deles contra *fidalgo*s e senhores de terras, saber : marques de Villa Real, bispo de Coimbra, bispo d'Evora, conde e condessa de Penella, abadessa de Lorvão e das Cellas, Christovam Jusarte, Joham Alvarez da Camara, Antonio Borges, Nuno Martins da Silveyra, dona Johana da Monta Santa (*sic*), dom Afonso d'Ataide, Gonçalo da Silva, que la a V. A. Mandei levar, por mays usarem de suas jurisdições e levarem mays tributos do que lhe os forays dam. E assy contra seus ouvidores e tabaliãys que som infinitos, e muitas outras pessoas particullares. »

[218] Jerónimo Vaz au Roi, de Trancoso, 18/III/1521 : « Senhor, Vosa Alteza me mandou estando em Vila Rreal que mandase todolos feitos que nesta alçada se tratasem contra o marques asy os dos foraes como todolos outros e fosem cerados e aselados per pessoa sem suspeita. Logo se fez asy he notificado as partes dia do pareçer porque hasy ho mandava Vosa Alteza e o termo lhe foy dado por todo fevereyro. Nunca mais nenhum dos procuradores do marques em tais feitos falou. Agora em Trancoso depois do termo pasado me foy dado outro alvara de Sua Alteza que diz o mesmo. Somente diz mais que vam os propyos e que vam por hum caminheyro. Saiba Vosa Alteza que nenhum feito se traledou mas os propyos estam desd'este tempo cerados e aselados pera se levarem se algem por parte do marques o rrequerera. Pois e seu rrequerimento Vosa Alteza os manda levar, e há duvida que isto tem direi a Sua Alteza pera niso mandar o que se faça. O marques deve destes feitos corenta cruzados ou mays segundo dizem os esprivãos e ofiçyaes. O caminheiro nam pode levar xb ou xx feitos senam em hua besta e parece-lhe grave aluga-la do seu dinheiro pera levar a sua custa os tais feytos. O marques nam quer que nada disto se faça a sua custa porque nam perde nada em se nam levarem. E com todo este debate mando por este caminheiro a Vosa Alteza o principal deses que he o lybelo que se deu contra o marques e culpas de devassa e dos mais que ficam. » (*CC*, I-26-134). Le salaire des *caminheiros* était limité à 5 *réis* par lieue et jusqu'à un maximum de trente lieues (*OM*, livre I, tit. LXXII).

du pouvoir aristocratique, dont António Pereira Marramaque, à la génération suivante, dressera la liste des méfaits, en y incriminant la main des Juifs [219]. Homme d'un âge où le judaïsme portugais ne causait pas encore de problème, le marquis n'eut pas envers les nouveaux-chrétiens une animosité égale à celle qu'il portait aux nouveaux nobles. Il en resta à un mépris de bon ton [220]. Des attitudes négatives où il s'enfermait, le refus d'admettre l'intégration à la noblesse de lignage des *senhores de título* [221] était sans doute la plus grave. À l'opposé d'un D. Jaime de Bragance, hostile à la bourgeoisie des nouveaux riches [222], mais acquis à l'idée d'anoblir le mérite et interlocuteur attentif des *fidalgos* de second rang [223], le 2e marquis de Vila Real s'excluait d'une société en changement. La défaveur royale ne fut que la sanction de son inadaptation.

Malgré son dégoût affecté des tromperies du monde, les vertus de l'existence rustique auxquelles cédèrent un Sá de Miranda ou un António Pereira Marramaque, et que pratiquèrent, le déclin venu, nombre de gens bien nés, n'étaient pas pour séduire le marquis. Il souhaitait retrouver audience. Le malaise croissant suscité par la politique royale, ambitieuse à l'extérieur, dure à l'intérieur, ne lui interdisait pas d'en conserver l'espoir. La dépression du souverain à la mort de sa deuxième femme, D. Maria, en 1517 et les intrigues nouées autour de son fils aîné D. João sont un de ces moments critiques, à

---

[219] Pour António Pereira Marramaque, la rédaction des « lois sans justice » qui ont détruit « l'ordre ancien du royaume » est due au nouveau-chrétien Cristovão Soares, Juif de Beja (lettre à Pero de Alcáçova Carneiro, *op. cit.*, pp. 204-205 ; lettre à Fernão da Silveira, *ibidem*, pp. 214-215, 217).

[220] D. Jaime a traité le marquis comme il l'eût fait d'un nouveau-chrétien. Il est des choses que le comte d'Alcoutim ne peut faire « se nam se leixasse o nome de cristão e sse chamase Isaque ou Abrão e posese huu synal no peito » (le marquis au Roi, 10/VIII.1515, *CC*, I-18-60, *apud* Cordeiro, *A segunda duqueza*, p. 239). D. Fernando essuie de la part de clercs des impolitesses qu'un Juif astreint à porter l'étoile jaune (*judeu de sinal*) ne supporterait pas (lettre du 24/I/1517, *fl* 19a). Le Roi le traite « com'a judeu de synal e nom com'a homen que ja algum ora cengio espada por voso serviço » (*ibidem* , *fl* 12 a). Sa sœur devait avoir partie liée avec des nouveaux-chrétiens, car il lui écrit : « mes sacrifices ne vous sont pas aussi agréables que ceux de la Vieille Loi ».

[221] L'expression, qui s'appliquait à tous les nobles titrés (*cf.* António Carneiro, p. 210), avait aussi un sens dépréciatif, désignant ceux à qui le titre tenait lieu de lignage (*Ditos portugueses*, n° 549, p. 197 ; n° 870, p. 318).

[222] D. Jaime à D. João III, de Vila Viçosa, 7/X/1530 : « os casamentos que agora sam grandes sam de villãos ou christãos novos, que por redemir sua villania ou judaria, quãdo querem aver pessoas de differente estado, que sam tam baixos que se querem vender por dinheiro, estes taaes os comprã ; ou que de pessoas que ve da India ricos de roubar Vossa Alteza, que assy como lhe custa pouco a ganhartem em pouca conta ho dar » (J. M. D. Ford et L. G. Moffat, [éd.] *Letters of the court of John III King of Portugal,* 7, Cambridge Mass., 1933, n° 86, p. 79).

[223] *HG*, V, p. 328. Dans cette perspective semble se situer l'attention avec laquelle D. Jaime suivait les affaires de l'Inde, et en particulier la protection qu'il assura à Lopo Vaz de Sampaio (*cf.* ses lettres à D. João III, *CC,* I-23-113 et I-45-103 ; et *Gav.*, V, p. 73 ; Diogo do Couto, *Décadas*, IV, vi, 7).

peine révélés [224], qui laissent entrevoir des arrière-plans tortueux à la phase la plus brillante de l'histoire du Portugal. L'opposition impuissante des privilégiés s'attachait au prince héritier, jeune lourdaud que D. Manuel s'employait à maintenir dans l'ombre à tout prix.

Reparu à la cour dans des conditions qui restent à préciser, D. Fernando de Meneses, en décembre 1521, assista à l'agonie du Roi [225], qui mourait peu regretté [226]. Gil Vicente fait figurer le marquis dans la théorie des dignitaires qui félicitent D. João III de son avènement, et dans la bouche desquels il place des mots qui sont certainement significatifs des pensées de chacun. Le discours attribué au marquis est celui-ci : « *O neto de el-rei Fernando todo de sangue real pera bem vos seja o mando governai pelo antigo, que este pasto esta em prigo as ovelhas suspirando sem abrigo.* » [227]

Dans ce « gouvernez à l'ancienne », Carolina Michaëlis de Vasconcelos avait entendu le conseil d'un vieillard un peu désabusé [228]. Percevons-y plutôt la revendication d'un nostalgique du passé, espérant que le nouveau règne soit celui d'un rétablissement de la vieille noblesse, livrée par D. Manuel à l'arbitraire monarchique.

---

224 Fr. Luis de SOUSA, éd. M. Rodrigues Lapa, *Anais de D. João III*, I/1, ch. 4, pp. 22-24. Andrada, *Crónica de D. João III*, v-vi, pp. 10-11

225 GÓIS, IV/xxxiii, p. 222 ; Castilho (*op. cit. supra*, note 347), p. 370. Le marquis se trouvait à Lisbonne vers la mi-1518 déjà (selon Góis, IV/33, p. 85, il était présent à l'assemblée de grands personnages devant lesquels le Roi justifia son remariage avec D. Leonor).

226 Braamcamp FREIRE, *Vida e obras de Gil Vicente, trovador e mestre da balança*, Lisbonne, 1944, pp. 152-153, lui rapporte les mots de Garcia de Resende « e vijmos pouco sentido/ huo Rey que depois morreo » (*Miscelânea*, éd. Mendes dos Remédios, str. 251, p. 91). Plus explicite à propos de l'impopularité de D. Manuel est Gil Vicente, « Romance de Gil Vicente que fez quando foi levantado por rei Dom Joao o Terceiro », dans *Obras completas*, éd. Marques Braga, VI, pp. 217-225.

227 « Romance de Gil Vicente », *op. cit.*, pp. 218-219. L'évêque d'Évora et le comte de Marialva (pp. 219-220) parlent dans le même sens ; Vasco da Gama recommande, lui, « que vosos reino se mande / per vossa Alteza sòmente » (p. 223). Nous avons dit ci-dessus, le sens de l'invocation « O neto de el-Rei Fernando ».

228 Carolina Michaëlis de VASCONCELOS, « Notas Vicentinas », *Revista Ocidente*, t. III, p. 429.

Minho
Valença
V. N. Cerveira
Lima
Caminha
Monforte do Rio Livre
Bragance
ENTRE-DOURO-E-MINHO
TRÁS-OS-MONTES
Vimioso
Cerva
Braga
Mondim de Basto
Guimarães
Vila Real
Gache
Vila Flor
Parada de Pinhão
Porto
Valadares
Teixeira
Douro
Lamego
Marialva
Feira
Tarouca
BEIRA
Aveiro
Viseu
Mondego
Guarda
Sortelha
Lorvão
Celas
Coimbre
Tentúgal
Covilhã
Penamacor
Penela
Chão de Couce
Castelo Branco
Leiria
Ourém
Tomar
Tage
Castelo de Vide
Torres Novas
Abrantes
Crato
Portalegre
Almoster
Santarém
Almeirim
Torres Vedras
ESTREMADURA
RIBATEJO
Avis
Serra de Ossa
Elvas
Lisbonne
Belém
Arraiolos
Borba
Olivença
Montemor-o-Novo
ALENTEJO
Redondo
Vila Viçosa
Évora
Setúbal
Sesimbra
Alcácer do Sal
Alcáçovas
Alvito
Mourão
Portel
Moura
Vidigueira
Beja
Guadiana
Mértola
Alcoutim
ALGARVE
Castro Marim
Alvor
Silves
Lagos
V. N. Portimão
Loulé
Faro
Tavira
Sagres
Cap Santa Maria

1 – Le Portugal

Chapitre 5

LE TROISIÈME MARIAGE DU ROI [1]

La cour de Portugal avait envoyé dès 1505 le *licenciado* Pero de Gouveia exprimer à Bruxelles le désir d'une double union avec les enfants de Philippe le Beau, le nouveau roi de Castille. L'infante D. Isabel épouserait Charles de Bourgogne, héritier de l'Empereur et de la Reine Catholique, et le prince héritier D. João, épouserait la fille aînée de Philippe, Eléonore, qui portait le nom bien portugais de son arrière-grand-mère D. Leonor, mère de l'Empereur. Les mariages de ce petit monde, prévus de si longue date (D. Isabel était née en octobre 1503), assuraient au Portugal une paix hispanique essentielle à son développement. Le renforcement des liens dynastiques et bourguignons garda toute son actualité après la mort de Philippe le Beau (septembre 1506). En 1510, « la vieille reine» D. Leonor le fit rappeler à la régente des Pays-Bas, Marguerite d'Autriche, par l'intermédiaire d'un franciscain, frère Nicolas d'Anvers. Dans les années suivantes, Tomé Lopes de Andrade, l'ancien *feitor* [2] de

---

[1] [Quoiqu'on y revienne dans les parties II et III de ce volume, il est opportun de remarquer d'ores et déjà la signification politique de ce troisième mariage. La politique impérialiste de D. Manuel était tombée dans le discrédit à la suite de l'échec d'Afonso de Albuquerque à Aden, en 1513, auquel s'ajouta, en 1515, le désastre de Mamora, le plus grave échec subi par les Portugais au Maroc depuis celui de Tanger en 1437. À partir de là, comme nous le verrons dans la seconde partie, certainement à cause de l'opposition de la cour, D. Manuel n'essaya plus de faire des conquêtes aux dépens des Maures, se bornant à créer, avec les revenus qu'il put trouver, de nouveaux évêchés pour les territoires africains dont il espérait encore s'emparer. Le trépas de la reine D. Maria, fille des Rois Catholiques, un des principaux appuis du « parti impérialiste » et inspiratrice de ses idées messianiques, jeta D. Manuel dans un grand isolement. Il hésitait entre abdiquer et se faire moine ou poursuivre la conquête du Maroc à partir de l'Algarve, avec les revenus de l'Ordre du Christ dont il avait l'administration même avant de devenir roi. Craignant, cependant, que l'opposition qui, entre-temps, s'était organisée autour du prince héritier D. João, n'induisît à la rébellion, il se décida, finalement, à cette sorte de coup d'État, qui le rendait beau-frère du roi d'Espagne, bientôt empereur, et, en même temps, maintenait le prince sous sa coupe. Ce fut certainement alors qu'il expulsa de la cour les favoris du prince qu'il soupçonnait de le pousser à la rébellion, comme Martim Afonso de Sousa, qui dut se réfugier en Castille – L. T.]

[2] [Facteur, agent commercial du Roi – L. T.]

Flandres, alla entretenir Maximilien du projet [3]. « Considéré le petit nombre des princes aujourd'huy vyvant et la prospérité dudit roy de Portingal, lequel est encoires notre parent et allié, et duquel on peult ayder », Madame Marguerite se montrait encline à des épousailles de l'infant D. João avec une de ses nièces, Eléonore ou sa sœur Isabelle (la future reine de Danemark).

La princesse Eléonore fut un objet matrimonial disputé entre des diplomaties contraires, qui, toutes, négligeaient le Portugal : celle, proanglaise, de Madame Marguerite, dont l'influence fut réduite à rien à la majorité de Charles (janvier 1515) ; celle de l'empereur Maximilien, inspirée des calculs germaniques de celui-ci. En 1515, il venait d'engager sa troisième petite-fille, Marie, au roi de Bohême et de Hongrie. C'est au roi de Pologne, Sigismond Ier, qu'en 1515-1516 Maximilien réservait l'aînée. En mars 1517, des ambassadeurs polonais vinrent la demander [4]. Puis il pensa la marier à son neveu, Wilhelm IV de Bavière. De l'autre bord, on cherchait des combinaisons matrimoniales françaises, pour Eléonore comme pour ses frères. Louis XII devenu veuf avait été mis sur les rangs. François Ier ensuite, tablant sur la mauvaise santé de sa femme, la reine Claude, conseilla à Charles de garder sa sœur en réserve, et se montra adverse à un mariage portugais, auquel poussait au contraire Henry VIII, de crainte que, devenant libre, François n'épouse Eléonore [5].

En raison des degrés de parenté très proches, D. Manuel ne pouvait réaliser ses plans sans avoir des dispenses du Pape. À l'automne 1516, il essayait de les obtenir, sans que fut mentionné le nom des conjoints. Léon X, malgré toute sa complaisance, se refusait à cette nouveauté, tandis que l'ambassadeur portugais à Rome, D. Miguel da Silva, s'évertuait à trouver des précédents [6].

Lorsque Pero Correia entreprit sa tournée des grandes cours européennes, à son arrivée à Bruxelles, en janvier 1517, on crut qu'il venait traiter du mariage d'Eléonore et de D. João. Il n'en était rien. Les contemporains avouèrent ne pas comprendre une circonspection du gouvernement portugais qui demeure inexpliquée. Aurait-on songé à un mariage français ? Des dépêches interceptées avaient, en août 1516, alarmé le cardinal Cisneros [7]. Peut-être l'ambassade de M. de Langey, qui fut à Lisbonne à ce moment là, aborda-t-elle ce terrain [8].

Charles et ses conseillers, ainsi qu'Eléonore et son entourage, étaient favorables au mariage de celle-ci au Portugal, jugeait Pero Correia. Mais, tout

---

3 A. Braamcamp Freire, *Noticias da feitoria de Flandres* (Lisboa, 1920), p. 22.

4 Charles Somerset à Henry VIII, Malines, 27/III/1517, *LP*, II, 2, n° 3059, p. 983.

5 *LP*, II, 2, n° 4136, p. 1280.

6 D. Miguel da Silva au Roi, Rome, 11/II/1516, *CDP*, I, pp. 393-394.

7 *Cartas de Jimenes*, I (Madrid, 1867), p. 136 ; Cisneros à Charles, Madrid, 12/VIII/1516, cité par Charles Moeller, *Eléonore d'Autriche et de Bourgogne, reine de France* (Paris, 1895), p. 295.

8 Góis, IV, iv.

averti qu'il fut que ses interlocuteurs ne s'en ouvriraient pas les premiers, il se gardait d'en parler. « Je ne vais pas plus avant, je ne peux découvrir plus de terre », disait-il, en notant que l'entourage de Charles était vénal. Il confirma début février qu'Eléonore n'était pas très belle [9]. En réponse aux lettres de son ambassadeur, D. Manuel lui enjoignait de ne pas prendre les devants, de savoir toutefois quelle serait la dot et de suggérer que Charles amène sa sœur avec lui lorsqu'il viendrait en Castille [10]. Le silence portugais irritait Guillaume de Chièvres et le chancelier Jean Le Sauvage, qui avaient sur tout la haute main.

Maximilien était venu aux Pays-Bas, au début de 1517, dans l'intention de soustraire le jeune roi de Castille à la domination de ses conseillers pro-français, qui avaient par le traité de Noyon d'octobre 1516 convenu de son mariage avec la fille de François Ier encore au berceau. L'Empereur, pour couler l'éventuel mariage portugais d'Eléonore, feignit de ne rien savoir des vœux manuélins, dont Tomé Lopes ne lui avait parlé qu'une fois, lors de leurs dernières rencontres en 1515.

Par ailleurs, Chièvres cherchait à se débarrasser une bonne fois de l'ex-régente. Le bruit courut qu'Eléonore, tandis que Charles se rendrait en Espagne, resterait aux Pays-Bas comme gouvernante de nom. Il en fut question jusqu'en mai 1517, cependant qu'on projetait à cette date de mettre Madame Marguerite dans les draps de D. Manuel veuf depuis deux mois. Le 3 mai 1517, messire Paul d'Amerstof, envoyé de l'Empereur, prit le chemin de Lisbonne [11]. Spinelli, l'intrigant Florentin ambassadeur d'Henry VIII à la cour de Charles, bien introduit auprès de Chièvres et de Le Sauvage, annonça, le 7, qu'Adrien d'Utrecht allait être envoyé au roi de Portugal (il n'en fut rien). S'il épousait Madame Marguerite, Eléonore serait à D. João son fils. On tenait que D. Manuel obtiendrait Eléonore pour l'infant, parce qu'il payait bien [12]. Maximilien toucherait sa part [13]. Et un peu plus tard, à propos du remariage de Madame Marguerite, Spinelli notait : « l'Empereur est content de tout ce dont il pourra avoir de l'argent » [14]. Maximilien, plus explicite, conseillait

---

[9] Pero Correia à D. Manuel, Bruxelles, 13/I et 15/II/1517, A. Braamcamp FREIRE, *Noticias da feitoria de Flandres* (Lisboa, 1920), pp. 225-229.

[10] *Ibidem*, p. 236.

[11] Sans doute est-il l'ambassadeur non nommé dont Spinelli annonce, de Bruxelles le 30/III/1517, qu'il va être envoyé au Portugal pour le mariage entre Eléonore et le prince du Portugal. *LP*, II, 2, n° 3076, p. 990.

[12] Spinelli à Henry VIII, Bruxelles, 11/II/1517, *LP*, II, 2, n° 2767, p. 890.

[13] William Knight à Wolsey, Bruxelles, 16/I/1517, *LP*, II, 2 n° 2784, p. 895.

[14] Spinelli à Henry VIII, Louvain, 7/V/1517, *LP*, II, 2, n° 3212, p. 1035. Sur sa longue relation avec Chièvres et Le Sauvage, Sir John Stile à Henry VIII, de Séville, 11/III/1518, *LP*, II, 2, p. 1126. Spinelli avait annoncé l'envoi au Portugal d'une ambassade pour négocier le mariage d'Eléonore (*LP*, II, 2, n° 3076, p. 990). Le veuvage de D. Manuel était trop récent pour qu'on ait songé à en tirer parti.

de donner à Chièvres 30 000 ducats pour qu'on marie ses petits-enfants aux enfants de D. Manuel.

Eléonore était en amourettes avec un prince allemand, depuis de longues années au service de la cour de Bourgogne, le Palatin Frédéric. Cœur naïf, il l'engageait à résister à « l'oncle» (Chièvres) : « Ma mie, je pense que lorsque l'oncle saura quelle volonté vous avez en cette affaire, il vous fera parler par celles qui sont autour de vous pour vous ôter votre volonté. Partant faut-il que vous soyez sur vos gardes. » En août, Charles piqua un billet doux entre les seins de sa sœur. Le Palatin, malgré ses prières, fut renvoyé en Allemagne dans les jours qui suivirent [15]. On avait, depuis mai, résolu qu'Eléonore accompagnerait Charles en Espagne [16]. L'embarquement eut lieu devant Flessinge, le 7 septembre 1517.

À la fin de 1517, Álvaro da Costa, en mission en Espagne depuis octobre, continuait de négocier les deux mariages d'Eléonore avec D. João et de D. Isabel avec Charles [17]. Le premier passait, en décembre, pour conclu [18]. Les arrangements acquis entre Chièvres et François Ier contrariaient ces plans. D. Miguel da Silva, l'ambassadeur portugais à Rome, écrivait en code à D. Manuel : « Semence-de-perle (Léon X) m'a dit que les santals de Cardamone (Charles) avec Cuivre (François Ier) ne peuvent durer, et qu'il ne peut croire que le fondement soit autre que contre Rhubarbe (D. João). » [19] En février, Charles s'inquiétait de la rumeur d'un mariage de sa tante Madame Marguerite avec le duc de Bavière, alors qu'il était projeté avec D. Manuel [20]. De son côté, l'ambassadeur anglais en Castille, sir John Stile, s'étonnait qu'on n'entende plus parler du mariage d'Eléonore avec l'infant D. João, alors que l'ambassadeur portugais suivait toujours la cour de Charles [21].

Le 2 avril, Jean Le Sauvage révéla en grand secret à Spinelli qu'on avait été en grande pratique avec le roi de Portugal pour le mariage d'Eléonore, et que c'était une infortune pour une princesse de sa condition de devoir épouser un homme de quarante-huit ans, père de huit enfants. Le prétendant ne demandait pas de dot et constituerait un très beau douaire à la princesse. On prévoyait de marier D. João à la plus jeune des sœurs de Charles,

---

[15] Charles Moeller, *op. cit.*, pp. 319-321.

[16] Spinelli rapportant des propos de Chièvres, Bruxelles, 15/V/1517, *LP*, II, 2, n° 3 246, p. 1042.

[17] D. Manuel à D. Miguel da Silva, Almeirim, 4/XII/1517, *CDP*, I, p. 498 ; Sir John Stile, *LP*, II,2, n° 3937, p. 1225.

[18] Sanuto, XXV, 161, 176.

[19] D. Miguel da Silva à D. Manuel, Rome, 11/XI/1516, *CDP*, I, p. 396.

[20] Charles à Luis Carroz, Valladolid, 10/II/1518, *RAH*, *Col. Salazar*, G.II, n° 1882, *fl* 57.

[21] Sir John Stile à Henry VIII, Valladolid, 11/II/1518.

D. Catarina [22]. Le 18 avril, Spinelli annonça que les conditions du mariage de D. Manuel et d'Eléonore étaient réglées [23].

Poursuivis avec une discrétion qui ne fut jamais devinée, les pourparlers d'Álvaro da Costa avec Chièvres et Le Sauvage traînèrent jusqu'à ce que l'interlocuteur portugais comprenne de quoi il retournait. D. Fradique de Portugal (l'évêque de Sigüenza et Segovia, un cousin Bragance de D. Manuel) et le secrétaire de Charles, Cristobal de Burroso, expliquèrent que, si on voulait conclure l'affaire, il fallait payer, et promptement. « Bien que nous n'ayons pas cette habitude, comme vous le savez – répondit D. Manuel à Álvaro da Costa, le 28 avril – au point où en est déjà l'affaire et pour qu'elle se conclue au plus vite » [24], une lettre de crédit était tirée sur la place de Medina del Campo pour offrir à Chièvres une somme de 20 000 ducats à se partager. Álvaro da Costa ne verserait l'argent qu'une fois le contrat dûment signé et juré par Charles et par la princesse. Peut-être la mise fut-elle double. Spinelli parle de 40 000 ducats.

Selon les mémoires de Sancho Cota (le fou de Charles-Quint), Álvaro da Costa aurait représenté que D. João n'était encore qu'un enfant (*niño*), pourvu de nombreux défauts, et il aurait laisser planer la menace d'un remariage de D. Manuel avec l'*Excelente Senhora* [25]. Chantage à une légitimité déjà bien oubliée, et certainement de bien moindre effet sur Chièvres que jadis sur les Rois Catholiques. Évincer D. João était de l'intérêt des deux parties. D. Manuel présenta la chose à Rome comme proposée par le Conseil de Charles et il dit qu'il acceptait [26]. On sait au contraire qu'elle était un fin calcul de D. Martinho de Castelo Branco [27]. En damant le pion à son héritier, D. Manuel rétablissait son autorité et le dépossédait du crédit attaché à un mariage avec la sœur du roi de Castille et d'Aragon. Pour l'entourage flamand de Charles, l'avantage de disposer, dans une Espagne mal connue et peu accueillante, de l'appui d'un Portugal stable fut vraisemblablement un bon mobile politique.

---

22 Spinelli à Henry VIII, Aranda, 2/IV/1518, *LP*, II, 2, n° 4 056, pp. 1244-1245 (le mariage aura lieu en 1524).

23 Aranda, 18/IV/1518, *LP*, II,2, n° 4091, p. 1268.

24 D. Manuel à Alvaro da Costa, Lisbonne, 28/IV/1518, *Gav.* XI, pp. 205-206.

25 [Titre dont dut se contenter, après son expulsion de Castille, la princesse D. Joana, fille de la reine D. Leonor de Castille (à son tour fille du roi D. Duarte de Portugal, *cf.* le tableau généalogique du vol. II), épouse d'Henri IV. Celui-ci étant censé être impuissant, la paternité de la princesse, quoique reconnue deux fois par le roi (1462 et 1470), fut attribuée à D. Beltrán de la Cueva (d'où son sobriquet, *La Beltraneja*), raison pour laquelle elle fut exclue de la succession, qui échut finalement à sa tante Isabelle (dite plus tard *la Catholique)*, sœur de feu son père. La tentative de son cousin D. Afonso V, roi de Portugal, pour imposer ses droits au trône ayant échoué, à la mort de son père en 1474 elle dut renoncer à ses titres et se réfugier au Portugal – L. T.]

26 Sancho COTA, *Memorias de Sancho Cota*, Hayward Keniston, éd. (Cambridge Mass., 1964), p. 152 ; *LP*, II.

27 GÓIS, IV, xxxiii ; Andrada, I, v.

Maximilien Ier, qui avait moins que jamais de chance d'être écouté, songeait toujours (en mai) au duc de Bavière pour Eléonore, ou à défaut à D. João [28] ; et à Madame Marguerite, non plus pour D. Manuel, mais pour D. João. À ce moment-là, la question était déjà tranchée. Les articles du contrat de mariage furent signés à Saragosse le 22 mai. Il y était convenu que la requête de dispense canonique devait être sollicitée du Pape par D. Manuel, et à ses frais. Elle ne serait pas difficile à obtenir, pronostiquait Spinelli, vu « la grande autorité que l'argent a dans ce monde » [29].

Le 29 mai, le Roi adressait à D. Miguel da Silva une lettre pressante, lui laissant latitude de verser le nécessaire si l'on ne pouvait se faire délivrer le document gratis. D. Manuel enjoignait que, de crainte de quelque obstruction, le nom d'aucun prélat portugais ne figure dans la bulle, et que, si un juge apostolique devait être désigné, on mette celui de D. Fradique [30]. Parti le 31 mai, le courrier portugais arriva à Rome le 15 juin à la fin de la nuit. À l'aube, D. Miguel da Silva se précipita chez le Pape, ne le quitta pas qu'il n'ait la minute de la bulle. Léon X, tout crûment, fixa son prix : 15 000 ducats. D. Miguel marchanda âprement, et fit descendre jusqu'à 10 000. « En raison de la grande presse du courrier, je ne dirai pas à Votre Altesse toutes les petitesses, dissimulations et dégoûts que j'ai subis pour que vous soyez mieux servi », écrivit l'ambassadeur qui revint à la charge. Le Pape céda à 4 000. Dans le temps record de quelques heures, D. Miguel obtint de la chancellerie le texte de la bulle. À minuit, il le dépêcha directement à Álvaro Costa, par double courrier volant. Les courriers s'engagèrent à atteindre Saragosse en huit jours [31]. Il leur en fallut douze : ils y arrivèrent le 28 [32].

Le mariage du Roi fut annoncé tout à la fin de mai, à un infant fort vexé du tour qu'on lui jouait, et à une cour stupéfaite et en partie réprobatrice. Le contrat du 22 mai fut ratifié à Lisbonne le 2 juin par D. Manuel et par D. António de Noronha, le Secrétaire royal. Dans un codicille, D. João déclara l'approuver et s'engager à en respecter les termes. António Carneiro, à titre de notaire général des royaumes de Portugal et d'Algarve, enregistra les serments. Apposèrent leurs signatures D. António de Noronha, le comte de Vimioso, et D. Martinho. Le 7 juin, Adrien d'Utrecht et Chièvres donnèrent connaissance à Eléonore de la capitulation passée pour son mariage avec le roi de Portugal [33].

---

28 Maximilien Ier à Charles, Innsbruck, 18/V/1518, *LP*, II, 2, n° 4172, p. 1291.

29 Spinelli à Henry VIII, 20/V/1518, *LP*, II, 2, n° 4178.

30 *CDP*, II, pp. 10-12.

31 D. Miguel à D. Manuel, Rome, 15/VI/151, *CDP*, II, pp. 16-18. Texte de la bulle *Gav.*, VII, n° 4239, pp. 553-554, trad. portugaise, *GAV*, IX, n° 4615, p. 723-724.

32 La date chez Spinelli, Saragosse, 30/VI/1518, *LP*, II, 2, n° 4277, p. 1325.

33 Spinelli à Henry VIII, Saragosse, 8/VI/1518, *LP*, II, 2, n° 4218, p. 1308.

Avant que n'arrive la dispense pontificale, Chièvres et Le Sauvage réclamèrent des modifications. Le 22 juin 1518, D. Manuel répondait très vertement à Charles : « Nous avons reçu la lettre que vous nous avez écrite sur les points qui de nouveau maintenant se soulèvent dans le contrat de notre mariage avec D. Leonor votre sœur. Il est certain que de s'agiter chose si nouvelle sur le contrat signé et confirmé par vos procureurs et par notre ambassadeur et procureur, et juré par tous en vertu de nos pouvoirs et procurations, nous nous étonnons autant qu'il est raison, et comme le requiert une chose de tant de nouveauté. Nous croyons bien que vous sentirez que nous avons raison non seulement de nous étonner, mais encore d'être scandalisés grandement. [34] »

Le contrat fut passé à Saragosse le 7 juillet. Du côté portugais, Álvaro da Costa en était, par procuration, le seul signataire. Du côté espagnol, Adrien d'Utrecht servit de troisième témoin [35]. Le mariage par procuration fut signé le 26 juillet [36]. Un additif du 16 juillet établit les dotations accordées par D. Manuel à sa nouvelle épouse et à leur descendance éventuelle. Il avait été convenu que D. Leonor se rendrait à la frontière du Portugal dans les deux mois qui suivraient l'obtention de la dispense pontificale. Elle ne se mit toutefois en route que le 5 octobre [37], et elle ne franchit la frontière que le 30 novembre.

D. Leonor n'était pas la plus douée des sœurs de Charles-Quint. Dans une cour traumatisée par ce mariage, critique – le duc de Bragance en tête – du trop grand état que lui avait consenti un trop vieil époux [38], elle ne joua aucun rôle politique. Populaire, dit-on, par sa charité (lors de la famine de 1521-1522, elle fit distribuer des aumônes dans les paroisses) [39], sa gentillesse facilita son insertion dans la famille royale. Elle s'entendit bien avec D. Isabel, dont elle favorisait le mariage avec Charles [40], et semble avoir été acceptée de ses jeunes beaux-fils [41]. On jasa méchamment sur ses rencontres, devenue veuve, avec D. João III [42]. Était-elle « trop chaude au lit et trop désireuse d'être embrassée », comme le lâchera avec une rosserie de belle-sœur Marguerite

---

[34] D. Manuel à Charles, Lisbonne, 22/VI/1518, AGS, *Estado*, 367, *fl* 22.

[35] Texte, *Gav*, VII, pp. 56-64 et pp. 413-421.

[36] Selon un envoyé de Henry VIII, « le mariage aura lieu demain » : lettre du 12/VII/1518, *LP*, II, 2, n° 4313, p. 1332. Il eut finalement lieu le 26/VII. Lettre à Wolsey, *LP*, II, 2, n° 4342, p. 1339.

[37] SPINELLI, *LP*, II, 2, n° 4 485, p. 1378.

[38] ANDRADA, I, v, p. 11 ; I, x, p. 20.

[39] ANDRADA, I, xix, entre pp. 40 et 43 ; « Chronica de D. João III » (citée *supra* note 347), p. 374.

[40] CORREIA, *Crónicas*, p. 199.

[41] Sur la séparation, lorsqu'elle repasse en Espagne en mai 1528, « non sans larmes et autres manifestations de tristesse et de sentiment » : ANDRADA, I, xxxix, p. 99.

[42] ANDRADA, I, xxix, p. 99, attribue les racontars à la langue perfide de Cristobal de Barroso, le secrétaire de Charles en mission au Portugal, qui voulait se donner de l'importance en la faisant revenir en Espagne.

de Navarre ? [43] On peut penser seulement qu'elle n'eut pas besoin, avec D. Manuel, de recourir aux artifices de femme malheureuse qu'elle employa pour intéresser le lascif François Ier, son second mari, à qui elle répugnait. Elle donna à D. Manuel deux enfants, un fils qui vécut quatorze mois, et une fille, qui fut la célèbre infante D. Maria.

[43] F. KNECHT, *Francis I*, 1re éd., p. 238, références à *LP*, VI, p. 682.

CHAPITRE 6

LES INFANTES SUR L'ÉCHIQUIER

Belles et riches, les filles de D. Manuel furent difficiles à caser. Dans son testament, la reine D. Maria avait déclaré que si ses filles n'épousaient pas des rois, D. Manuel, sous peine de sa malédiction posthume, devrait les faire nonnes [1]. Seuls princes héritiers de leur génération, les fils de Philippe le Beau regardaient ailleurs, et ses filles étaient de meilleurs placements que les Portugaises. Les infantes, dans leurs bavardages de jeunes filles, prenaient leur parti de ne pas devenir Altesses. Orgueilleuse, D. Isabel préférait se faire béguine. D. Brites, la cadette, se résignait à n'être que duchesse de Savoie [2].

La cause de D. Isabel n'avait pas avancé aussi vite que celle de son père. L'entourage bourguignon de Charles était défavorable à une alliance trop repliée sur l'Espagne et laissait la porte ouverte : à son avènement, on fit savoir qu'il se marierait au Portugal ou ailleurs [3].

Chièvres et les siens restaient attachés au projet d'un mariage français des princes de Habsbourg, projet impopulaire en Espagne [4], où l'opinion désirait D. Isabel [5], et projet de moins en moins réaliste. Après Renée de France, proposée à l'un puis à l'autre, après Louise, fille de François Ier, née en août 1515, promise à Charles par le traité de Noyon d'août 1516, vint le tour, lorsqu'elle mourut, en septembre 1517, de sa sœur Charlotte, née en octobre 1516 [6]. Charles ne patienterait évidemment pas jusqu'à ce qu'un bébé d'un an soit en âge de perpétuer sa descendance. De part et d'autre, ces promesses

---

[1] Le testament de D. Maria, Lisbonne, 26/VII/1516, *Gav.*, VI, pp. 102-109.

[2] *Ditos*, n° 669, p. 240.

[3] A. LE GLAY, éd., *Correspondance de l'empereur Maximilien Ier et de Marguerite d'Autriche sa fille, gouvernante des Pays-Bas, de 1507 à 1519*, I (Paris, 1839), p. 595 ; Lettre du 27/II/1515, *LP*, II, 2, p. 198.

[4] SPINELLI, 30/VI/1518, *ibidem*, n° 4 277, p. 1325 ; Kite, de Saragosse, 8/X/1518, *ibidem*, n° 4 485, p. 1378.

[5] SPINELLI, 14/X/1518, *ibidem*, n° 4 478, p. 1375.

[6] WESFLECKER, *Domus Austriae* (Graz, 1983), IV, p. 358, V, pp. 477-478. Sur l'âge des bébés : R. J. KNECHT, *Francis I*, Cambridge, 1982, p. 88.

servaient à gagner du temps, en attendant le grand événement politique que serait le mariage de Charles, et à éluder d'autres offres, dont les manuélines qui étaient considérables.

Fin 1517, lorsque Charles se rendit en Espagne, on parlait toujours dans les milieux diplomatiques de son mariage portugais [7]. En janvier 1518, Charles assurait François Ier qu'il ne tenait pas à épouser « la fille de Portugal » [8]. Mais, peu après, D. Manuel fit savoir à Chièvres et à Le Sauvage qu'il paierait en sous-main, plus généreusement qu'il ne l'avait fait pour D. Leonor, une entremise en faveur du mariage Habsbourg de D. Isabel [9]. Début avril, en confiant à Spinelli le secret du coup de théâtre qui se préparait, Jean le Sauvage déclara que, ne voyant pas d'autre fille d'âge convenable pour Charles, celui-ci prendrait finalement la fille de Portugal, pour laquelle son père offrait une dot, énorme, de 600 000 ducats comptant [10]. En juin, Spinelli jugeait D. Manuel gagnant, bien que Chièvres préférât un mariage Jagellon, parce qu'il y aurait une récompense pour les intermédiaires [11]. Charles lui-même en pinçait pour Anne Jagellon, « la fille de Hongrie », qui était de haute taille et de complexion à avoir de beaux enfants [12], dont l'empereur Maximilien avait depuis longtemps préparé le mariage avec son deuxième petit-fils, Ferdinand.

En novembre 1519, le duc de Bavière adressait à Eléonore, maintenant D. Leonor, des condoléances un peu tardives pour le décès de l'Empereur mort en janvier précédent, condoléances qui préparaient l'envoi, trois semaines plus tard, des lettres de sa mère, la duchesse Kunigunde (1465-1520), sœur de Maximilien, aux deux D. Leonor, « la vieille reine », sa cousine germaine, et la jeune épouse de D. Manuel. Elle demandait, sans préciser, une des deux infantes pour son fils [13].

Souverain d'un État peu respecté de ses voisins, aux prises avec les Suisses, couvert de dettes et avec une grande partie de ses domaines hypothé-

---

[7] Cardinal Bibiena au nonce à Venise, de Rome, 4/IX/1517, dans Charles Moeller, *Eléonore d'Autriche et de Bourgogne, reine de France* (Paris, 1895), p. 296 ; L'évêque d'Helm (Helmond ? Helmstedt ?) à Wolsey, Londres, 15/XII/1517, *LP*, II, 2, n° 3832, p. 1202 ; Seb. Giustiniani, de Londres, 22/XII/1517, *op. cit.*, n° 3844, p. 1204.

[8] Charles à François, dans Gachard, « Analectes historiques. 3 », *Bulletin de la Commission Royale d'Histoire*, 2e série, t. VII.

[9] Spinelli, Saragosse, 30/VI/1518, *LP*, II, 2, n° 4277, p. 1325.

[10] Spinelli à Henry VIII, Saragosse, 30/VI/1518, *LP*, II, 2, n° 4777, p. 1325 et n° 4478, p. 1375.

[11] Spinelli à Henry VIII, Calatayud, 4/V/1518, *LP*, II, 2, n° 4146, p. 1284.

[12] Spinelli à Henry VIII, Saragosse, 30/VI/1518, *LP*, II, 2, n° 4277, p. 1325.

[13] Lettre du duc, Munique, 15/XI/1519, *Gav.*, II, n° 1703, pp. 610-611 ; Lettres de la duchesse, Munique, 5/XII/1519, *Gav.*, II, n° 1702, pp. 608-610. D'où le bruit qui courut en Bavière, en 1520, d'un mariage du duc et de D. Isabel, *cf.* Götz Freiherr von Pölnitz, *Jacob Fugger*, II (Tübingen, 1949-1951), 1451, pp. 446-448.

qués, le duc Charles III de Savoie cherchait à faire un mariage qui lui apportât, il l'avouait sans vergogne à Louise de Savoie, mère de François Ier, sa demi-sœur, « gros argent comptant à la maison, ou revenu et seigneurie bien grosse ». En 1516, avisé par un de ses sujets, il jeta son dévolu sur la seconde fille du roi de Portugal. À l'automne de cette année, le sire de Confignon et Honorato Caix vinrent secrètement à Lisbonne solliciter la main de l'infante D. Brites. Demande que D. Manuel rejeta sans explication (« *aliqua nos procul dubio impedient qua propter huic rei intendere minime possumus* ») [14]. L'un des *aliqua* aurait été l'âge tendre de la princesse. Il y avait des motifs plus sérieux. En mars 1517, Pero Correia, à Bruxelles, recueillit sur la personne du duc des renseignements peu favorables. Et voyant plus large, il avait mis en garde : « À mon avis, d'autres inconvénients ne manqueraient pas pour ne pas devoir entendre en cela… » [15].

Le duc paraissait un parti de si peu d'intérêt que les projets matrimoniaux qu'on ébauchait pour la maison de Savoie tournaient autour de son cadet, Philippe, comte de Genevois. « Très laid, la barbe rare, clairsemée et quasi rousse, blême, avec un grand nez, des yeux caves, les lèvres très grosses et rouges, une épaule plus haute que l'autre, très petit de corps, les jambes très grêles, le coup de pied fort » [16], Charles III ne valait guère mieux de caractère que d'aspect. Son intelligence politique était des plus médiocres. Savoie et Piémont, les deux provinces du duché, de part et d'autre des passages des Alpes, occupaient avec les guerres d'Italie une position critique entre la France et l'Empire (dont il faisait partie). Le Portugal ne pouvait ignorer les implications internationales d'un mariage savoyard.

Naguère, pour y maintenir l'équilibre, Marguerite d'Autriche s'était sacrifiée à la raison d'État. Après avoir été mariée à Charles VIII, puis à l'infant de Castille et d'Aragon, elle était descendue, épouse de Philibert le Beau de 1501 à 1504, au rang moindre de duchesse de Savoie. Ce précédent conférait quelque honneur aux prétentions du duc Charles à démarcher la maison d'Avis. Mais le Portugal, qui essayait tant bien que mal de tenir la Castille à distance, risquait d'en paraître cette fois encore le satellite. Louise de Savoie, toute française, entendait maintenir sa maison dans la mouvance des Valois, prépondérante depuis Louis XI. Elle favorisait son autre demi-frère, le comte de Genevois, héritier du pauvre duc et destiné à un mariage français, et sa sœur Philiberte, qui, en 1515 fut mariée à Julien de Médicis, frère de Léon X, et devint duchesse de Nemours.

---

[14] *Cf.* les instructions à l'ambassadeur de Savoie, dans CLARETTA, pp. 132-133, et GÓIS, IV, lxx ; Lettre de D. Manuel, Claretta, pp. 25-26. Date de l'arrivée des émissaires au Portugal, été 1516 : quand Pero Correia en partit pour sa tournée des cours, A. Braamcamp FREIRE, *Noticias da Feitoria de Flandres* (Lisboa, 1920), p. 106.

[15] Pero Correia au Roi, Bruxelles, 11/III/1517, *ibidem*, p. 242.

[16] *Cf.* la relation dans Correia, *Crónicas* (citée *supra* note 196), p. 155.

Tandis que Charles III ne voyait que de la grosse dot à soutirer, Madame Louise avait aussitôt perçu qu'une alliance portugaise entraînerait la Savoie dans l'orbite hispano-habsbourgeoise. Elle s'était d'emblée opposée à des contacts qui, avait-elle dit, pourraient nuire aux bonnes relations entre le royaume et le duché. Ces relations, en fait, se dégradèrent sensiblement pour diverses raisons à compter de 1516.

En juin 1517, Charles III adressa à son ambassadeur en France des instructions justificatives geignardes et les originaux des lettres de D. Manuel démontrant que celui-ci n'entendait point se mêler du mariage du comte de Genevois [17]. À l'encontre de l'évidence, il déclarait que Confignon n'avait, à Lisbonne, avancé aucune proposition, et que rien ne lui avait été répondu. Toutefois, l'inventeur du projet, qui est sans doute le Niçois Honorato Caix (plus tard cet Honoré de Caix bien connu par ses intrigues à la cour de D. João III), l'assurait que D. Manuel persistait dans la volonté de lui accorder celle de ses filles qu'il voudrait (*sic !*), avec « bon et gros mariage ». Il était question de 200 000 à 300 000 ducats de dot, et de l'ouverture à Nice (port savoyard) d'un « transit de l'épicerie grosse », qui rapporterait au duc 14 000 à 15 000 ducats par an, sans compter les bénéfices pour le duché. Était-ce pure invention d'Honorato ? Ou bien certains membres de l'entourage du Roi furent-ils séduits par un élargissement de la présence portugaise ? Le fait qu'un projet où le Portugal n'avait rien à gagner ait germé jusqu'à l'épanouissement porte à le croire.

Le duc protestait que s'il y avait un parti raisonnable en France, il ne chercherait pas ailleurs. Mais il ne se laisserait pas marier à une fille du roi de Navarre, roi sans royaume (Madame Louise y pensait toujours en décembre 1517) [18], quand il pouvait avoir celle d'«un grant et glorieulx roy renommé ès partie de Levant et de Mydy aultant ou plus que prince qui vive ». Il y avait bien un autre parti possible, Bona Sforza, fille de la duchesse de Bari, qui pesait 200 000 ducats de dot et 15 000 de revenu. Cependant, la demander risquait la brouille avec Maximilien. En conclusion, le duc présentait le mariage luso-savoyard comme le meilleur moyen d'entretenir l'amitié entre le roi de France et le roi Charles de Castille, vu que le mariage de celui-ci avec la fille de François Ier, la petite Louise, ne se ferait pas de longtemps.

En août 1517, l'ambassadeur vénitien à la cour de France recueillit le bruit que Charles III faisait des approches à la duchesse de Bari pour son propre compte, pour son frère le comte de Genevois à Bona Sforza (laquelle duchesse, dans la ligne de l'entente entre Habsbourg et Jagellon, épousa

---

[17] Les instructions sont dans CLARETTA, p. 133-136. Dates : antérieures à septembre 1517 (mort de la petite princesse Louise) ; l'arrivée à la cour d'envoyés du duc était annoncée à la mi-juin (SANUTO, XXIV, 412)

[18] SANUTO, XXV, 192.

l'année suivante le roi de Pologne) ; et pour sa sœur Philiberte, veuve de Julien de Médicis, il prévoyait un mariage avec D. Manuel, veuf également depuis peu [19], alors que François Ier s'apprêtait à lui faire épouser Lautrec [20] (la chose rompit au tout dernier moment). Accumulant les sottises, le pauvre duc s'imaginait aussi que Charles de Castille serait disposé à lui donner sa plus jeune sœur, D. Catarina [21].

Charles III revint à la charge à Lisbonne. Par l'intermédiaire d'un Franciscain de l'Observance, il renouvela sa demande, non pour lui-même, mais cette fois-ci pour son frère et héritier, le comte de Genevois. Il essuya un nouveau refus. En juin 1518, Spinelli annonçait, de Saragosse, que, désappointé du côté de l'Espagne et du Portugal, il essayait d'obtenir la fille de l'électeur de Brandebourg. Un an plus tard, Madame Marguerite s'en mêlait. Si « la poursuite qu'il a faite d'une de mesdames nos nièces » n'aboutissait pas, écrivait-elle en mai 1519 à l'évêque de Maurienne, elle voulait bien « tenir la main à l'adresser en cest affaire a quelque bon et vertueulx personnaige qui soit du sang et parenté, affin que par ce moien l'amitié des dictes deux Maisons se puist tousjours d'austant plus accroîstre » [22]. Sauf erreur, le personnage ainsi défini ne pouvait être que D. Manuel. Trace écrite d'une intervention de Madame Marguerite au Portugal resterait à trouver. Lorsque Honorato Caix y reparut, au début du printemps 1519, D. Manuel fut moins raide. Il demanda un temps de réflexion de six mois pour s'informer sur la Savoie.

Un rapport de Sebastião Nunes, ancien *feitor* de Flandres de 1513 à 1517, envoyé discrètement y faire un tour, fut si positif (ce qui surprend un peu) que, à l'automne, D. Manuel invita le duc à lui déléguer ses émissaires. Honorato annonça la bonne nouvelle à Chambéry en novembre [23]. Par une autre lettre, D. Manuel priait le duc de faire arrêter D. Luis de Guzmán, qu'on pensait se diriger vers Nice, pour y vendre des esclaves pris à un navire portugais [24].

La conclusion n'interviendra qu'un an et demi plus tard, et le soutien de Charles-Quint confirmera l'aspect politique de ce qui n'avait été originellement pour un prince impécunieux qu'une course après l'argent. Le 3 février 1520, de Saragosse, Cattinara, devenu chancelier impérial, écrivit au duc pour lui offrir l'entremise de son maître et pour lui conseiller d'aboutir au mariage, même à moindre prix [25]. Le duc avait l'appétit gros et pressant. Cependant

---

[19] Zuan Badoer, ambassadeur de Venise en France, de Rouen, 21/VIII/1517, SANUTO, XXIV, 644 ; aussi XXIV, 638.

[20] *Cf.* SANUTO, XXIV, 31, 171, 201, 553, 555.

[21] Instructions à Chateaufort, CLARETTA, p. 136.

[22] Cité par Max BRUCHET, *Marguerite d'Autriche, duchesse de Savoie* (Lille, 1927), p. 79, n. 4.

[23] CLARETTA, p. 26.

[24] La lettre du 17/X/1519 est publiée dans CLARETTA, pp. 131-132.

[25] Gattinara au duc, Saragosse, dans *Miscelanea di Storia Italiana*, 48 (1915), pp. 131-132.

que l'Empereur envoyait à Évora M. de La Chaulx soutenir les sollicitations ducales [26], les négociateurs recevaient leurs instructions le 18 février. Ils devaient demander 300 000 ducats de dot, et faire entendre à D. Manuel qu'il obligerait le duc « s'il lui plaist le payer a ung coup comme il le peulst faire sans en supporter aulcun dopmaige ». De plus, l'infante apporterait pour 120 000 ducats de bijoux, et la dépense du voyage de Lisbonne à Nice serait à la charge du Portugal [27].

Dans l'été, le Roi et le marquis de Vila Real, à qui avait été confié de suivre l'affaire [28], se déclarèrent bien disposés, mais éludèrent visiblement le point crucial du montant de la dot. Le duc répondit à la mi-septembre qu'il enverrait sous quelques jours deux membres de son conseil, avec pouvoir de signer l'accord ; ils resteraient sur la place jusqu'à l'arrivée de la grosse ambassade qui allait chercher la princesse [29]. De cette ambassade, il ne sera plus question. Il se peut qu'à l'automne Álvaro de Castro ait été envoyé en Savoie [30]. Les deux mandataires de Charles III [31], M. de Balaison, grand chambellan, et Gioffredo Passero, ne furent nommés que fin novembre [32] et n'arrivèrent au Portugal qu'en février 1521 [33]. À leur surprise, les négociateurs portugais, Álvaro da Costa et le docteur Diogo Pacheco, coriaces, en rabattirent de moitié sur le prix. La dot fut finalement réduite à 150 000 ducats. « Les choses se sont passées autrement que nous le croyons, et nous avons été frustrés six semaines de nos espoirs, pensant rentrer au pays, l'affaire manquée », écrivit Passero, le 11 avril, au secrétaire ducal [34]. Le contrat fut établi le 26 mars, le mariage par procuration eut lieu le 7 avril, M. de Balleyson représentant son souverain. Informé par La Chaulx, son envoyé à Lisbonne, Charles-Quint consola le duc. « Le Roy mon beau-frère n'a voulsu pousser plus oultre à cause qu'il disoit que le pouvoir de voz gens nestre souffisant. Jay encores de rechief escript au dit sieur Roy mon beaufrere qu'il se voulsest condescendre a quelque plus honneste somme. » En soulignant qu'il s'était mêlé très avant

---

26 Claretta, p. 28, signale une lettre de La Chaulx (qu'il croit être au service de François Ier), rendant compte le 26/IV/1520.

27 Claretta, pp. 26-27.

28 Góis, IV/lxx : Vila Real écrit au duc ; *cf.* Instructions de celui-ci du 14/IX/1520.

29 Instructions, 14/XI/1520, Claretta, pp. 139-140.

30 Francisco Pessoa l'apprend à Bruxelles. Lettre de Francisco Pessoa au Roi, 6/IX/1520, A. Braamcamp Freire, *Noticias.*, p. 195.

31 [Charles III (1504-1553) successeur de Charles II (1490-96), à son tour successeur de Charles Ier (1482-1490) – L.T.].

32 Claretta ; *cf.* Sousa Viterbo, « O Dote de D. Beatriz de Portugal, Duqueza de Saboya », in *Archivo Historico Portuguez*, vol. VII, p. 120.

33 « Six semaines avant le 11 avril » (date de la lettre de Passero). Le 20 février dit Sousa Viterbo, *O Dote*, *AHP*, VII, p. 120.

34 Arturo Segre, « Documenti di Storia Sabauda dal 1510 al 1536 », *Miscellanea di Storia patria*, XXXIX (1903), doc. 8, pp. 162-163.

dans la requête, l'Empereur conseillait au duc de modérer sa demande le plus gracieusement qu'il pourrait, « car pour argent ny plus grande chose ne devez laisser ce party » [35].

En Savoie, on attendait la jeune duchesse pour le 20 mai. Elle n'arriva à Nice que le 29 septembre [36]. D. Manuel avait tenu à donner le plus grand éclat au voyage de D. Brites. Les apprêts occupèrent près de quatre mois. Dix-huit vaisseaux [37], les plus beaux, les plus neufs, les meilleurs voiliers, dont quatre grosses nefs, eurent pour capitaine-général le favori, D. Martinho de Castelo Branco. À leur artillerie ordinaire on rajouta, pour autant que chacun pouvait porter, 537 pièces empruntées à l'arsenal, dont 102 grosses bombardes. Une fine fleur de hauts personnages, dont sept membres du Conseil, et cent cinquante chevaliers formaient la suite de la duchesse. D. Martinho y avait quatre de ses fils, trois gendres, trois petits-fils. Dans son récit du « Départ de l'infante D. Beatriz pour la Savoie », Garcia de Resende a consacré de longues pages enthousiastes au raffinement de la décoration de tous les navires et barques présents dans le port de Lisbonne, et au luxe vestimentaire déployé par les courtisans. Plus de 600 000 ducats auraient été dépensés en frais somptuaires, notamment par D. Martinho, par le vieil archevêque de Lisbonne, qui était du voyage, par D. Vasco da Gama, dont les deux aînés le furent aussi.

Le départ de la duchesse fut en effet l'occasion de ces grandes fêtes dont raffolait la cour. Le 4 août, dans la soirée, la famille royale, par la Rua Nova tendue de tapisseries, se rendit à la cathédrale, le Roi à cheval vêtu à la flamande, la reine et la duchesse ensemble dans une litière couverte de drap d'or, sur un genet D. João, sur des mules l'infante D. Isabel et D. Afonso, le petit cardinal de douze ans, en rochet et vêtu d'écarlate, coiffé de son chapeau cardinalice en velours cramoisi, puis les autres infants. La duchesse alla prendre congé de la vieille reine, puis le cortège regagna le palais, où la représentation d'une pièce de Gil Vicente « Les Cortès de Jupiter » fut précédée d'un grand bal. Le Roi dansa avec la duchesse, la Reine avec D. Isabel.

À l'approche du départ, la tristesse s'empara de la cellule familiale. Le 5 août, accompagnée de toute la Cour, au son des musiques montant de tous les bateaux du port et des tirs d'artillerie, D. Brites embarqua sur la *Santa Maria do Monte Sinai*, ce fleuron de la marine portugaise qu'Albuquerque avait fait construire à Goa. Sur la Ribeira une foule sans nombre se pressait, à cheval, à pied, aux fenêtres. D. Isabel et ses frères passèrent la nuit à bord avec leur

---

35 Charles-Quint au duc, La Corogne, 23/IV/1521, CLARETTA, pp. 153-154.

36 Max BRUCHET, *Marguerite d'Autriche, duchesse de Savoie*, p. 101.

37 Resende dit 18 vaisseaux (Garcia de RESENDE, *A ida da Iffante Dona Breatiz pera Saboya*, in *Livro das Obras de Garcia de Resende*, edição crítica, estudo textológico e linguístico por Evelina Verdelho, Fondation Calouste Gulbenkian, Lisboa, 1994, pp. 494-495).Mais dans la relation de Correia, le total est de 25, Correia, *Crónicas* (citée *supra* note 196), pp. 145-146.

sœur. Les quelques jours où la *Santa Catarina* resta sur le Tage, D. João ne quitta guère D. Brites. Il s'y rendait dès l'aube et n'en partait qu'à l'heure du coucher. Le 8, l'escadre leva l'ancre pour aller mouiller à Restelo. D. João et ses frères étaient à bord. Le Roi, la Reine et D. Isabel l'allèrent voir partir d'un bastion, « et furent tous les trois seuls, dans une très grande tristesse, avec bien des soupirs et des larmes, les yeux toujours fixés sur la nef jusqu'à ce qu'ils la virent jeter l'ancre ». Sitôt après le repas, ils partirent pour Restelo. La mer était un peu forte, seul le Roi put passer sur le *Santa Catarina*, où il resta seul à seule un bon moment dans la cabine de D. Brites. Vint l'heure inéluctable. Les infants à leur tour prirent congé. « Madame l'infante duchesse vint à une fenêtre de la cabine où elle était, et de là vit la reine et l'infante sa sœur, et prit congé d'elles avec beaucoup de larmes, de sanglots et un immense chagrin » [38].

La magnificence étalée à Lisbonne ne rendait que plus vexante la lésinerie sur la dot. M. de Balleyson rentrait hostile. Le tape-à-l'œil des atours des *fidalgos* qui accompagnèrent l'infante ne fut pas du meilleur effet à la cour de Savoie, qui vivait sur un petit pied. Bien que très épris de la duchesse, Charles III enrageait. Il se considérait floué. À Nice, il avait refusé de recevoir les lettres de crédit sur les représentants de Gian Francesco Affaitadi dont était porteur D. Martinho et dans lesquelles le *cruzado* était évalué à 40 sous : il voulait des *cruzados largos*, à 42. Il menaçait du mécontentement de l'Empereur. Les nouveaux venus étaient détestés des gens de cour, que leur afflux privait des charges de la maison de la duchesse. Le duc lui demanda la liste des gens de sa suite et en raya un bon nombre. Lorsqu'à la mi-octobre il partit pour le Piémont, il plaça des gens armés sur les chemins pour empêcher des Portugais de passer. La manque de faste choquait les *fidalgos*. Habituées au cérémonial des repas royaux, les dames de la suite découvraient qu'il était chez le duc des plus simples. À Carignan, en attendant l'entrée à Turin, où était la peste, les chandeliers, à leur table, étaient des pains dans lesquels on plantait de la chandelle de suif [39]. Les Portugais de l'escadre pleuraient d'abandonner leur belle infante dans une telle situation, et à un mari mesquin et contrefait. Au lendemain de la nuit de noces, quelques dames avaient assuré qu'il n'irait pas en enfer pour péché de luxure [40]. Aux États de Piémont, réunis à Vigogne en janvier 1522, le chancelier ducal déclara avec tact que Charles III avait pris femme au bout du monde (*ex finitimis mundi regionibus*), et plus en considération de ses sujets que conduit par un sentiment personnel [41].

---

[38] Garcia de RESENDE, *A ida* (*Obras*, p. 506). Sur la grande affection de D. João III pour D. Brites, *cf.* ses Instructions à João de Sepúlveda de 1532, Sousa VITERBO, « *O Dote...* », *AHP*, VII, pp. 294-295.

[39] Lettre du *licenciado* Álvaro Anes, de Carignan, 5/XI/1521, « *O Dote...* », *AHP, VII*, pp. 161-165.

[40] CORREIA, *Crónicas*, p. 154.

[41] MARINI, *Savoiardi e Piemontesi nello Stato Sabaudo (1418-1601)* I (Rome, 1962), p. 354.

Au reçu de nouvelles arrivées par voie de terre, D. Manuel avait dissimulé son chagrin. Lorsque l'escadre jeta l'ancre devant Lisbonne, sans bannières ni étendards, la tristesse se répandit dans la population. Le Roi envoya dire à D. Martinho de descendre en montrant bon visage. Durant leur tête-à-tête, il pleura, mais tint à donner le change en sortant d'un air allègre.

Sans qu'on en sache les raisons exactes, D. Manuel avait deux fois rejeté la demande de Charles III. Quel motif changea ses dispositions ? Faut-il y voir la main de D. Martinho, à qui revint l'honneur de conduire D. Brites à son époux ? Le duché de Savoie ne représentait pour le Portugal aucun intérêt économique, et politiquement ne lui ouvrait sur l'Europe qu'une lucarne. Le mariage de D. Brites n'introduisait pas le Portugal dans la stratégie des grandes puissances axée autour des guerres d'Italie. Il n'y avait pas de place aux côtés de l'Espagne. À l'égard de celle-ci, l'union dynastique luso-savoyarde était un de ces petits liens dont Charles-Quint savait aussi bien que les Rois Catholiques ne pas être reconnaissant. Ainsi que l'avait prévu Madame Louise, le duché, avec le mariage portugais, glissait dans l'orbite impériale. Dès le 21 décembre 1521, l'Empereur demanda le prix de ses bons offices, en priant Charles III de bien faire garder les passages des Alpes contre les Français [42]. Le seul avantage apparent du mariage savoyard est d'avoir nanti d'un mari souverain une princesse dont on n'entend pas dire qu'elle ait été recherchée par ailleurs.

La France, que sa position au flanc de l'Espagne intéressait, n'avait pas de fils. En 1521, la fille de Hongrie épousa Ferdinand, et le mariage français de Charles était abandonné. Fort embarrassé des avances de François Ier, qui maintenant proposait la petite Charlotte pour D. João [43], D. Manuel gardait à sa fille aînée sans acquéreur l'accès au trône d'Espagne. En janvier 1521, Chièvres démentit catégoriquement le bruit d'un mariage avec Charles [44]. Un mariage Tudor était le dernier en date des calculs, conforme aux intérêts des Pays-Bas [45]. D. Manuel mourut sans voir sa fille impératrice, léguant à D. João III le soin d'y veiller. Obstiné à ne pas vouloir de la fille de Portugal, Charles ne s'y résignera qu'en 1526.

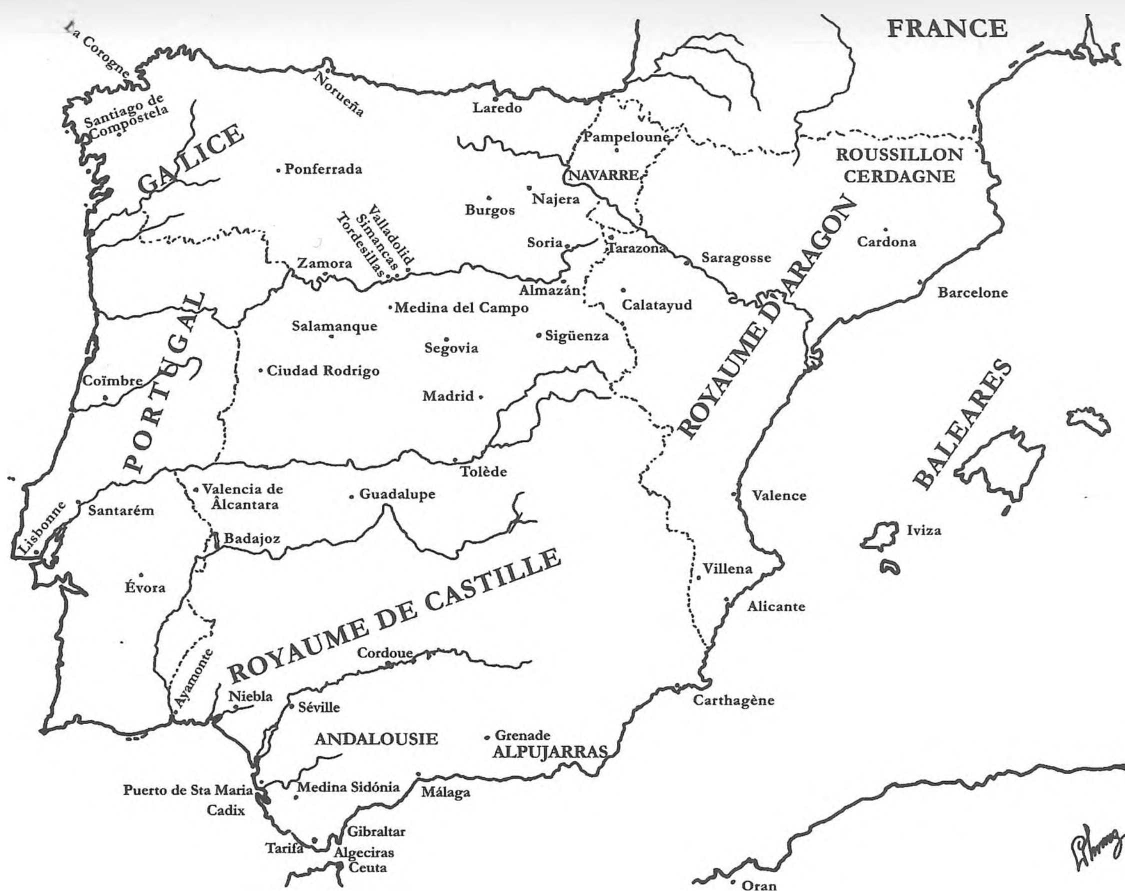
---

[42] Charles-Quint à Charles II, Gand, 19/XII/1521, Claretta, pp. 156-158.

[43] António de Castilho, « Crónica de D. João III » (citée *supra* note 347), pp. 56-57.

[44] Ana Maria Pereira Ferreira, *Problemas Marítimos entre Portugal e a França na primeira metade do século XVI*, Patrimonia, Redondo, 1995, p. 99, n. 73.

[45] R. J. Knecht, *Francis I*, p. 109.



2 – La Péninsule ibérique

IIe PARTIE

Le Maroc, la Méditerranée et le Levant

Chapitre 1
LISBONNE CONTRE LE TURC

Le Portugal dans les eaux du Levant

Il serait faux d'imaginer le Portugal tout entier absorbé par sa découverte de l'Atlantique. L'activité de leur navigation marchande a rendu la Mer Intérieure familière aux Portugais, et la course accompagne le commerce. Dans le sillage de la Croisade bourguignonne [1], le capitaine João Pires, de Lisbonne, s'illustre en Méditerranée orientale au milieu du siècle. Après la chute de Constantinople, le péril ottoman occasionne des mobilisations officielles moins efficaces. En 1456, D. Afonso V répond aux appels du Pape Calixte III, mais ceux-ci n'ayant pas abouti à mobiliser la Chrétienté, le Portugal utilise dans une entreprise marocaine, qui est en 1458 la prise d'Alcácer-Ceguer [2], les préparatifs faits contre le Turc.

À l'extrême fin du règne, lorsque le siège de Rhodes et l'occupation d'Otrante par Mehmet II eurent mis le monde chrétien en émoi, D. Afonso V envoya à destination de la Pouille une escadre d'abord formée en vue de secourir les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Le prélat de haut lignage et de moralité douteuse qui la commandait, D. Garcia de Meneses, évêque d'Évora, a été soupçonné d'avoir tiré parti de sa mission pour négocier à la Curie des intérêts personnels. Il voulait se faire nommer administrateur de l'évêché de Guarda et s'attarda à Rome si longuement qu'il s'y trouvait toujours lorsque, le 10 septembre 1481 la garnison turque d'Otrante capitula [3].

---

[1] [À ce sujet, voir des détails chez Jacques Paviot, *La politique navale des Ducs de Bourgogne, 1384/1482*, Presses Universitaires de Lille, 1995 ; sur le Portugal en Méditerranée au XVe siècle, on dispose désormais d'une bonne synthèse : Filipe Themudo Barata, *Navegação, comércio e relações políticas : os Portugueses no Mediterrâneo ocidental (1385-1466)*, Fundação Calouste Gulbenkian / Junta Nacional de Investigação Científica e Tecnológica, Lisbonne, 1998 – L. T.]

[2] [Al-Qaçr al-Çaghîr, lit. « le petit alcazar, le petit palais », sur la côte marocaine du détroit de Gibraltar, à mi-chemin entre Tanger et Ceuta – L. T.]

[3] Rui de Pina, *Crónica de D. Afonso V*, chap. ccx, pp. 877-878.

Les documents qui font connaître l'affaire révèlent des réalités d'un autre ordre. Otrante tombée aux mains des Turcs en août 1480, D. Afonso V, au début d'avril 1481, répondit aux appels de Sixte IV, en annonçant l'envoi d'une flotte portugaise grosse de vingt voiles [4]. Elle n'a dû toucher Barcelone que fin juillet ou début août [5]. Elle arriva fin août à Civittavechia [6]. Le 27, D. Garcia était attendu à Rome. Le 31, il y prononça sa fameuse *oratio* devant Sixte IV [7]. Assiégé par les Napolitains depuis le 23 août, Otrante fut libéré le 10 septembre. Le 15 septembre, Sixte IV intimait à D. Garcia de Meneses de se mettre en mouvement, de se joindre à la flotte pontificale, expédiée vers la base navale ottomane d'Avlona, sur la côte d'Albanie, et de débarquer au Péloponnèse le prince André Paléologue. Le Pape, en cas de refus, envisageait de faire arrêter D. Garcia [8]. Ce dernier, mouilla en baie de Naples le 23 septembre [9], mais, souffrant de fièvres, il refusa d'aller plus loin. Le Pape le lui enjoignit inutilement le 23 et le 28 [10]. Au début d'octobre, la flotte pontificale était à l'ancre à Civitavecchia. Les dix-huit caravelles et la *nave* de l'évêque d'Évora jetèrent l'ancre de nouveau à Civitavecchia au début d'octobre [11]. En janvier 1482, D. Garcia de Meneses était de retour au Portugal, « sans avoir fait chose digne de mémoire ni qui vaille d'être conté » [12].

On constate que, même si elle fut jugée indécemment longue par le Pape, ce n'est pas la « grande detença » de D. Garcia de Meneses à Rome qui l'empêcha, comme l'ont dit les chroniqueurs Rui de Pina et Damião de Góis, de

---

4 D. Afonso V à Sixte IV, Santarém, 6/IV/1481, éd. João Dias VICENTE, « Participação portuguesa na recuperação de Otranto (1481) », *Itinerarium*, 20, n° 83, Braga, 1974, pp. 43-44 ; autre exemplaire identique daté de Santarém, 20/IV, publié par Virginia RAU, « Portugal e o Mediterrâneo no século XV », *Memórias*, Centro de Estudos da Marinha, Lisbonne, 1973, pp. 202-204.

5 PINA, *Crónica de D. Afonso V*, chap. ccx, p. 878, mentionne sans date, l'escale à Barcelone, « où étaient les Rois de Castille ». Ferdinand était à Barcelone depuis le 18 juin, mais il n'y fut rejoint par D. Isabelle que le 28 juillet, *cf.* Antonio Rumeu de ARMAS, *Itinerario de los Reys Catolicos, 1474-1516*, Madrid, 1974, p. 96.

6 Lettre de Sixte IV, Rome, 27/VIII/1481, citée par K. M. SETTON, *The Papacy and the Levant, 1204-1571, II, The Fifteenth Century*, Philadelphie, 1984, p. 372, n. 34.

7 [On en trouvera le texte dans *Orações de Obediência dos Reis de Portugal aos Sumos Pontífices*, organização, introdução e notas bibliográficas por Martim de Albuquerque, 10 fascicules, Edições Inapa, Lisbonne, 1988 – L. T.]

8 Lettre de Sixte IV, Bracciano, 14/IX/1481, K. M. SETTON, *ibidem*, p. 372, n. 34, s'étonne que l'escadre ne soit pas partie ; brefs du 15/IX/1481 à D. Garcia, *ibidem*, p. 375, n. 35, lui enjoignant de déposer Paléologue en Morée ; João Dias VICENTE, « Participação portuguesa na recuperação de Otranto (1481) », pp. 35-37 et pp. 47-48.

9 Giuliano PASSARO, *Storie in forma di giornali*, Naples, 1785, p. 42.

10 João Dias VICENTE, « Participação Portuguesa... », p. 38 et pp. 51-52.

11 PINA, *op. & loc. cit.* ; retour du cardinal Fragoso, début octobre, Setton, *op. cit.*, p. 373.

12 Damião de GÓIS, éd. Graça de Almeida Rodrigues, *Crónica do principe D. João*, Lisbonne, 1977, ch. 103, p. 214.

prendre part à la délivrance d'Otrante, mais bien, comme l'écrivait Sixte IV à D. Afonso V, sa navigation paresseuse de port en port depuis son départ de Lisbonne [13].

Les Portugais ne s'étaient signalés que par leurs exactions. En plein port de Civitavecchia, ils firent main basse, lors de leur première escale, sur une cargaison de grains, provoquant l'indignation du Pape qui les croyait venus « non pour piller les Chrétiens, mais pour combattre les Turcs » [14]. À leur seconde escale, ils s'emparèrent d'un bateau chargé de vin [15]. Dans une lettre à D. João II, le 10 novembre, Sixte IV déclarait que l'évêque d'Évora n'avait été conforme ni à l'honneur du Roi de Portugal, ni aux ordres du Pape [16]. À la décharge de D. Garcia, il apparaît que le Roi avait eu du mal à monter l'expédition. Pour compléter les équipages, on avait dû recruter des condamnés de droit commun, bannis dans les présides du Maroc pour homicide ou autres crimes. Les finances royales étaient en piteux état. Tandis que le soutien aux chevaliers de Rhodes était laissé à l'initiative privée – D. Diogo Fernandes de Almeida arma à ses frais un vaisseau de cent quatre-vingt hommes – [17], D. Garcia de Meneses n'avait pas disposé des subsides nécessaires : il dut emprunter à la comtesse de Loulé, sa belle-sœur et cousine, de quoi couvrir les frais de son voyage en Italie, et engager les revenus de l'évêché d'Évora de 1481 et 1482 [18]. Les voies de fait commises en rade de Civitavecchia eurent sans doute pour origine l'envie d'améliorer les rations, à défaut d'espérer un meilleur butin.

En dépit des pieux désirs de D. Afonso V, les opérations menées avec succès au Maroc, qui ont valu à ce chevaleresque attardé le surnom de Roi Africain, n'avaient pas eu leur pendant en Méditerranée orientale. L'expédition de D. Garcia de Meneses, démonstration de prestige avortée qui tourna à la rapine, préfigurait celle que conduira au secours des Vénitiens, vingt ans plus tard, son frère D. João de Meneses, comte de Tarouca.

Pour sa navigation du Levant, dans des parages infestés de coureurs de prises – en 1488, il avait négocié le rachat ou l'échange de Portugais captifs en Tunisie – D. João II utilisait des bâtiments puissamment armés. Sa plus

---

[13] Sixte IV à D. Afonso V, bref « *Quum execrando* », Bracciano, 17/IX/1481, João Dias VICENTE, « Participação portuguesa... », pp. 37 & 49-51.

[14] Bref « *Ex litteris* », *ibidem*, pp. 36 &48.

[15] Bref « *Intelleximus* » à D. Garcia, 15/XI/1481, *ibidem*, pp. 40 & 53.

[16] Bref « *Scripsimus* » à D. João II, 10/XI/1481, *ibidem*, p. 53.

[17] *Cf.* A. Braamcamp FREIRE, *Brasões*, II, pp. 353 & 361-362 ; D. João II, encore prince héritier, avait contribué de ses propres deniers à la préparation de l'escadre, *cf.* Bref de Sixte IV, 10/XI/1481, João Dias VICENTE, *op. cit.*, pp. 39 & 52-53.

[18] *Cf.* la caution de D. Afonso V, 29/VI/1481, Sousa VITERBO, « A avó materna de Affonso de Albuquerque (Os penhoristas do século XV) », *AHP*, I, 1903, pp. 414 & 420-421.

belle unité est une nef (*nau*) de 1 000 *tonéis* [19] dont la coque épaisse résiste aux boulets, la *Nunciada*. En 1492, elle part pour le Levant, en compagnie de *navios* plus petits. Elle sera nef capitaine de l'expédition de Corfou, en 1501, et fera encore un voyage en Méditerranée en 1503. Affectée à Lopo Soares, capitaine-major de l'escadre de l'Inde en 1504, elle brûlera dans le port de Lisbonne peu avant de lever l'ancre. La *Rainha* assure le trafic avec Tunis. Ce beau navire, qui fait l'admiration de Hieronymus Munzer et qui mène à Naples, en décembre 1494, des Juifs expulsés du Portugal, porte 36 grosses bombardes et 180 petites, de la poudre en proportion, des armes de jet ; ses bouches à feu sont servies par trente bombardiers allemands. Lancée en 1489, la *Santa Maria de Nazaré* effectue entre cette date et 1495 quatre voyages au Levant et quatre en Flandress, mais on ignore quels ports méditerranéens elle a visités. Dans les textes portugais d'époque, le terme « Levant » (*Levante*) s'applique à la Méditerranée centrale aussi bien qu'aux littoraux du Proche-Orient. On ne sait pas non plus en quelles parties du « Levant » D. João II se proposait, fin 1487, de se procurer des armes et de l'argent en échange de produits portugais, cuirs et sucres, qu'il y vendrait.

Pour les dernières années du xve siècle, la présence des Portugais en Méditerranée orientale est bien attesté. Ils semblent avoir été nombreux à répondre aux appels de l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem lorsque, pour faire face au développement de la course et de la piraterie turques dans les dernières années du xve siècle, il cherche à recruter bâtiments et marins dans les ports du Roi Catholique et invite les aventuriers de tout poil, en particulier « biscayens et hispaniques », à venir chasser dans ses eaux.

Toujours est-il que, de l'Égée aux bouches du Nil, on rencontre des embarcations portugaises, chargées de marchandises ou à l'affût d'un abordage. D'aucuns vont prendre leur fret à Beyrouth. Fin mai 1498, le corsaire ottoman Kemal Reis surprend à Aboukir les deux bâtiments d'un corsaire portugais, une barge de 300 à 400 *botte*, puissamment équipée d'artillerie, montée par

---

[19] [Traditionnellement la capacité des navires s'évaluait en *tonéis* (tonneaux), ce qui representait surtout une mesure pour le vin et l'huile, variable selon les ports. Au Portugal, on calculait le *tonel* à un *rumo* de longueur, c'est-à-dire *ca.* 1,5 m, et quatre empans de largeur, c'est-à-dire *ca.* 1 m (*vide* Comtes Humberto Leitão e J. Vicente Lopes, *Dicionário da Linguagem de Marinharia Antiga e Actual*, 2e éd., Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, Lisbonne, 1974, *s. v.* « tonel »). On peut voir les mesures en usage dans les différents ports (malheureusement sans l'équivalence avec le système métrique décimal) dans les manuels médiévaux de marchandises, tels que : Francesco Balducci Pegolotti, *La Pratica della Mercatura*, edited by Allan Evans, The Medieval Academy of America, Cambridge, Massachusetts, 1936 (réimp. Kraus Reprint Co., New York, 1970) ; Miguel Gual Camarena, *El Primer Manual Hispánico de Mercadería (siglo XIV)*, C. S. I. C., Instituto de Geografía, Etnología e Historia, Barcelone, 1981 ; Cesare Ciano, *La* « Pratica di Mercatura » *Datiniana (secolo XIV)*, Biblioteca della Rivista « Economia e Storia », Dott. A. Ciuffré éd., Milan, 1964 – L. T.]

cent quatre-vingts hommes, et un petit galion. En novembre 1498, un autre corsaire portugais est signalé entre Candie et Modon ; peut-être s'agit-il de cette barque qui allait à Salonique avec du sucre de Madère et qui rançonna sur sa route une nave vénitienne. Pendant l'été 1502, le prince Qorqut, fils de Bayezit II, signale qu'une nave turque a été prise par un Portugais. Pas moins de dix bateaux corsaires portugais rôdent alors dans les eaux de Chypre. Leur capitaine a capturé un petit navire de Damiette. Ils guettent deux nefs, l'une génoise et l'autre française, ancrées à Famagouste, et qui font le voyage de Berbérie et d'Alexandrie (leur intention est d'aller ensuite à Rhodes, ayant ouï-dire que le Grand-Maître fait une escadre contre le Turc). En novembre de cette même année, l'ambassadeur de Venise à Rhodes intervient auprès du Grand-Maître pour faire dédommager des Vénitiens dont la cargaison a été saisie par un corsaire portugais.

De tels incidents, aléas courants de la navigation, n'étaient pas de nature à susciter une crise entre la Seigneurie et le roi de Portugal, et que la sardine portugaise se vende jusque sur le Bosphore ne la gênait point. Lorsque l'exploitation de la route du Cap de Bonne-Espérance les aura altérées, les diplomates des deux parties évoqueront les relations harmonieuses qui avaient prévalu jadis, y compris dans les commencements du règne de D. Manuel [20]. Cependant, avant que ne surgisse la rivalité sur le marché des épices, la canne de Madère avait perturbé celui du sucre. Venise s'est inquiétée de la répercussion des arrivages portugais en Méditerranée sur la production égyptienne, et elle a soumis à des tracasseries dissuasives le débarquement sur ses quais de cargaisons appartenant à D. Manuel.

Par le biais des Génois et de leur possession de Chio, où le roi de Portugal a un facteur, le sucre de Madère est écoulé sur la place d'Istanbul [21]. Début janvier 1498, échappant au pirate Qarq-Hassan, qui l'a prise en chasse dans les Détroits, une barge portugaise arrive à Péra avec mille sept cents caisses. En manque chronique de céréales, le Portugal cherche à en acheter en Turquie en 1503, en contrepartie de sucre. Le quota établi par le règlement d'exportation de 1498 a fixé à 15 000 arrobes [22], les cargaisons à destination de Chio et de Constantinople, soit l'équivalent de ce qui est attendu à Venise [23].

---

[20] *Cf.* l'entretien de Pero Correia, à Londres en 1517, avec l'ambassadeur de Venise, SANUTO, *LPH* et A. Braamcamp FREIRE, *Notícias da Feitoria de Flandress*, Lisbonne, 1920.

[21] Sur la *feitoria* de Chio, *cf.* A. Braamcamp FREIRE, « Cartas de quitação del rei D. Manuel », *AHP*, II (1904) p. 429, n. 269, lettre du 14/III/1499, mentionant qu'un agent du Roi, Gaspar Pereira, *moço da câmara*, a été envoyé à Constantinople.

[22] [À peu près 225 000 kg – L. T.].

[23] [*Cf.* Henrique Gomes de Amorim PARREIRA, « História do Açúcar em Portugal », dans Junta das Missões Geográficas e de Investigação do Ultramar, *Anais*, vol. VII, tome I (1952), pp. 1-321 ; Virgínia RAU & Jorge de MACEDO, *O Açúcar da Madeira nos fins do século XV – Problemas de Produção e Comércio*, Junta Geral do Distrito Autónomo do Funchal, 1962 – L. T.]

En juin 1497, d'une flotte de neuf caravelles dispersées en Sicile par des corsaires français qui en ont pris une, deux arrivent à Venise chargées de sucre de Madère, et deux autres sont à Lesina [24]. En septembre 1498, une lettre de la régente D. Leonor, sœur de D. Manuel (celui-ci est alors en Castille) recommandait au Doge la cargaison du *Cirne*, composée de sucre appartenant au Roi, et destinée au marchand de Florence naturalisé vénitien Mateo Cini [25]. Le 14 janvier 1499, le capitaine du *Cirne* et un autre capitaine portugais demandent à être exonérés de droits à Venise, puisque leurs cargaisons de sucre, d'une valeur de 16 000 ducats, appartiennent à un souverain, et à ne pas payer non plus la taxe sur les vins qu'ils achètent à Padoue pour leurs deux cents hommes d'équipage. Exemptions qui leur sont refusées par la Seigneurie [26]. Chacun reste sur ses positions. En juin 1500, l'ambassadeur portugais à Rome, D. Henrique Coutinho, s'ouvre à l'ambassadeur de la République auprès du Pape de la levée de l'embargo. Le 13 août, D. Manuel réclame la dispense de paiement de droits sur la cargaison du *Cirne*. En septembre, D. Henrique Coutinho écrit à son tour au Doge, soulignant que le produit de la vente des sucres est destiné à l'achat d'armes, en vue de l'expédition que D. Manuel organise contre les Maures [27]. Le litige ne sera réglé qu'en avril 1501, au gré du Roi [28], pendant le beau moment de la collaboration portugaise à la guerre contre Bayezit II.

L'appel de Venise à D. Manuel

Commercialement sans ombres jusqu'à l'affaire des sucres, les contacts du Portugal et de Venise sont politiquement peu développés. La République, premier État à avoir conçu une diplomatie de type moderne, n'est pas représentée à Lisbonne. Le petit royaume lusitanien n'a pas une importance telle qu'il vaille l'entretien d'un envoyé permanent, comme la Seigneurie en a auprès des principales cours d'Occident ou à la Porte. Les premiers ambassa-

---

[24] Lettre du juin 1497, Sanuto, I, p. 640.

[25] Sanuto, II, p. 334 (lettre du 6/IX/1498 ; dans le texte en latin, *Cygnus* est pour *Cirne*). Cini, réfugié à Venise lors de l'invasion de Charles VIII en Italie, est devenu citoyen de Venise en avril 1498, Sanuto, I, p. 929 ; *cf.* III, p. 370.

[26] Lettre de Piero de Bibiena, janvier, 1499, Sanuto, II, pp. 333-334 ; lettre du comte Sibiniche, 14.II.1499, Sanuto, II, p. 487. L'autre navire est sans doute le *Pantaleone*, parti pour Venise avec une cargaison de sucre de Madère en septembre, ou de São Miguel, parti en octobre : Virgínia Rau, « Portugal e o Mediterrâneo no século XV », p. 189 (et déjà la même, « Relações diplomáticas de Portugal no reinado de D. Afonso V, *Portugiesische Forschungen der Görresgesellschaft*, 4, 1964).

[27] Sanuto, III, pp. 418, 862 & 863.

[28] Sanuto, IV, p. 9.

deurs vénitiens adressés à D. Manuel ont été accrédités auprès des Rois Catholiques et chargés d'une mission accessoire temporaire au Portugal.

En 1496, le nouvel ambassadeur en Espagne, Jeronimo Contarini, est dépêché à D. Manuel pour le féliciter de son avènement. Après avoir salué le nouveau souverain à Torres Vedras, il gagne son poste d'*orator* permanent en Espagne, où il demeure une année. Il a été reçu avec de grandes manifestations d'amitié au Portugal, et armé chevalier par le Roi en personne, mais sa visite a été brève : dix-sept jours [29]. À cette démarche protocolaire se réduisent, jusqu'en 1501, les égards envers le Portugal des diplomates vénitiens en Espagne. Domenico Trevisan est en poste, de novembre de 1487 à septembre 1498, auprès des Rois Catholiques, beaux-parents de D. Manuel ; mais ni lui ni Zuan Badoer, qui lui succéda d'octobre 1498 à juin 1499, ne se rendirent au Portugal. Ni leurs dépêches ni les *relazioni* qu'ils présentèrent à leur retour à Venise ne semblent avoir retenu des questions portugaises autre chose que l'aspect dynastique tragiquement conclu par le décès de la jeune reine D. Isabel, à Saragosse, en août 1498 [30].

Le conflit vénéto-ottoman de 1499-1502 va susciter une relance diplomatique en direction de Lisbonne.

La préparation de la campagne de conquête du royaume de Fès était à l'arrière-plan de la double négociation matrimoniale de 1500. D. Manuel cherchait à avoir carte blanche et du ravitaillement. Par ses collusions avec le duc de Medina Sidonia, il défiait la Castille, traditionnellement hostile à l'expansion lusitanienne au Maroc. En liant son mariage avec D. Maria et sa résolution, dans la foulée de la victoire, il étalait une grande candeur. D'être écouté par Alexandre VI sur la *renovatio Ecclesiae*, il n'avait aucune chance, nonobstant son ardeur à répondre aux appels pontificaux à la Croisade. Certes, au moment où ils aboutissaient enfin à mettre D. Maria dans le lit de D. Manuel, « pour avoir en main le Portugal » disait sans fard Ferdinand, les Rois Catholiques avaient ratifié ses propositions, à Séville le 22 avril puis le 20 mai, et à Grenade le 19 septembre. L'Aragon ne formulait pas de réserve à une intervention navale portugaise dans sa zone d'action séculaire, la Méditerranée. Le conflit de 1499-1503 entre Venise et l'Empire ottoman permit au Roi Catholique (car c'est lui qui, dans ces dernières années du commun règne,

---

[29] SANUTO, I, p. 51 (nommé le 21/II/1496) ; pp. 199, 223 & 261 (à Barcelone le 6/VIII, en repart le 13) ; pp. 418 & 469 (à Torres Vedras) ; p. 431 (retour par Badajoz, reçu par l'épouse de Lope Suárez de Figueroa, l'ambassadeur d'Espagne à Venise) ; p. 430 (arrivée à Burgos, où est la cour, le 31/X). Son prédécesseur Francesco Capello a attendu son retour en Espagne pour quitter la cour des Rois, en novembre 1496, *cf.* Antonio Rumeu de ARMAS, *Alonso de Lugo en la corte de los Reyes Catolicos, 1496-1497*, Madrid, 1952, pp. 74, 77 & 83. D. Manuel résida à Torres Vedras de la seconde quinzaine d'août à la première quinzaine d'octobre 1496.

[30] *La relazione de Trevisan*, SANUTO, II, pp. 213-216 ; sommaire de la *relazione* de Badoer, *ibidem*, p. 924.

dirigea la politique extérieure) de montrer quelle solidarité il pratiquait avec le bellicisme pieux de son gendre.

L'appel à la croisade contre le Turc en 1500

La guerre a bien commencé pour Bayezit II [31]. Après Lépante, sitôt gagnée, Modon, Coron [32], puis Navarin tombent en août 1500. Au royaume de Naples, exposé au dépècement par les appétits conjoints de Louis XII et de Ferdinand le Catholique, on songe à ouvrir les ports du Sud à des garnisons ottomanes. Dès octobre 1499, le Pape Alexandre VI avait invité les princes chrétiens à envoyer des ambassadeurs à Rome pour créer un front uni devant la menace. Au consistoire secret de 11 mars 1500, il constata à regret n'être pas entendu. D. Manuel, pour sa part, avait réagi positivement à l'appel que le Pape lui avait adressé en date du 12 novembre 1499. Des brefs des 10 et 15 février 1500 l'avaient remercié de ses bonnes dispositions [33]. Toutefois, au plan qu'il avait développé et à son offre de servir en personne « si charge lui était donnée de l'exécution de l'affaire » il ne reçut pas de réponse, non plus qu'à sa requête d'obtenir des *terços* [34], c'est-à-dire l'affectation à ses préparatifs militaires d'une part des revenus des dîmes écclésiastiques. Au consistoire du 16 mai 1500, le cardinal D. Jorge da Costa, (éminence grise de la Curie et seul membre portugais du Sacré Collège) parla en faveur de la Seigneurie. L'initiative papale, cependant, ne recueillait auprès des principaux souverains de la Chrétienté qu'un écho de pure forme.

D. Manuel qui, au contraire de ses prédécesseurs, ne se trouva jamais sur un champ de bataille face aux Maures, a été toute sa vie obsédé par le désir de combattre l'Islam. Il se vit quatre fois prenant la tête d'une croisade méditerranéenne, en 1499, en 1501, en 1505 et en 1516, et il eut par quatre fois l'intention, quatre fois contrariée, de passer en personne au Maroc, en 1501, en 1503, en 1508 et en 1517. Déçu par le fiasco des initiatives pontificales, D. Manuel décida de passer en Afrique avec six mille gens de cheval de ses royaumes, sans compter ceux venus d'ailleurs ; beaucoup de gens de pied ; et quantité d'artillerie, grosse et menue, « et toutes sortes d'appareils de

---

[31] Sur la guerre, *cf.* C. Cogo, *La Guerra di Venezia contro i Turchi (1499-1501)*, Venise, 1888 ; sur le contexte diplomatique, K. H. Setton, *Papacy and the Levant...*, pp. 515-534.

[32] [En grec respectivement Methoni (36° 48' N, 21° 41' E) et Koroni, (36° 46' N, 22° E). Rappelons que ces deux villes de Morée (Péloponnèse) avaient été occupées par Venise en 1204, lors de la IVe croisade, détournée, comme chacun sait, sur l'Empire Byzantin – L. T.]

[33] Visconde de Santarém, *Quadro elementar das relações políticas e diplomáticas de Portugal*, X, pp. 120-121 ; Louis Pastor, *Histoire des papes depuis la fin du Moyen Âge*, tome VI, Paris, 1924, pp. 82-83.

[34] [Plus souvent *terças*, au féminin ; on en reparlera bientôt – L. T.]

conquête » [35]. Ochoa de Isasaga, trésorier de D. Maria, venu de Grenade avec elle et informateur du Roi Catholique, annonçait le passage à Ceuta, fin novembre, de deux cents lances. Mille devaient suivre successivement par groupes de deux cents.

D. Manuel n'abandonnait pas pour autant ses grands desseins de lutte contre l'Infidèle en Orient. Dans le projet de contrat de mariage avec l'infante de Castille D. Maria, rédigé à Lisbonne le 12 avril 1500, il avait fait inclure que « voulant entendre des choses qui touchent à la réforme (*corregimento*) de l'Église apès ma guerre d'Afrique, ou des choses du Turc, de ma propre personne », les Rois ses beaux-parents s'engagent à l'aider au mieux, par des démarches diplomatiques auprès des cours étrangères ou d'autre façon, sans néanmoins s'obliger à l'aider en hommes et en argent [36]. Proposition reprise de la main même d'Isabel la Catholique, et ratifiée par les Rois à Séville le 22 avril puis le 20 mai, puis à Grenade le 19 septembre [37]. Ainsi est confirmée, en même temps qu'une motion commune sur la *renovatio Ecclesiae* arrêtée entre D. Manuel et les Rois Catholiques en 1498-1499, la liberté pour le Portugal d'intervenir en Méditerranée, zone d'influence séculaire de l'Aragon. Comme l'a écrit Zurita, le gendre allait apprendre à se méfier de son beau-père, et celui ci ne tarda pas à lui offrir un cadeau empoisonné.

Dans les projets antiottomans que Rome continuait de fabriquer au cours de l'année 1500, D. Manuel occupait une place modeste. Une liste des contingents que pourraient fournir les divers pays chrétiens, dressée en septembre, rangeait le Portugal, avec ses 8 000 hommes, en queue, après l'Empire, la France, la Hongrie, Venise (2 000 hommes), les Rois Catholiques (16 000), les petits États italiens (en tout 15 000), la Pologne (1 000), et juste avant le Danemark (6 000) [38]. Stefano Taleazzi, prélat de Curie très lié au cardinal D. Jorge da Costa, établit un projet qui prévoyait une participation navale et la fourniture d'un subside par les rois d'Espagne et de Portugal, auxquels on ne demanderait pas de participation terrestre car ils étaient occupés par ailleurs contre les Maures [39]. En octobre 1500, le Pape s'arrêtait à une partici-

---

[35] *Cf.* Instructions de D. Manuel à Francisco Lopes, représentant portugais à Rome, *printemps, 1501, *CDP*, I, pp. 1-5.

[36] *DRP*, III, n° 480, p. 32. Par *corregimento da Igreja*, il faut entendre, outre la réforme des ordres monastiques, celle de la Papauté, sur laquelle en 1498-1499 les Rois Catholiques et D. Manuel ont adopté une position commune, *cf.* Luis Suárez FERNÁNDEZ, *Politica de Isabel la Catolica*, V, Valladolid, 1972, pp. 104-105.

[37] *DRP*, III, n° 479, p. 30 ; n° 486, p. 53.

[38] Le cardinal de Santa-Croce au Doge, Rome, 20/IX/1500, Sanuto, III, p. 851.

[39] Bernardino FELICIANGELI « Le proposte per la guerra contro i Turchi presentate da Stefano Taleazzi vescovo de Torcello a Papa Alessandro VI», *Archivo della R. Società Romana de Storia Patria*, L (1917), pp. 44, 47, 61-62. Sur les liens de Taleazzi avec D. Jorge da Costa, *ibidem*, pp. 67, 9, 15.

pation navale de la France, de l'Espagne et de Venise, terrestre de l'Empire, de la Pologne et de la Hongrie ; les rois d'Angleterre, de Danemark, de Portugal et d'Écosse, de même que Florence et Sienne, verseraient une contribution en argent [40]. Eussent-elles été vouées à prendre forme, ces dispositions auraient frustré D. Manuel de l'honneur de combattre aux côtés des autres souverains de l'Europe périphérique. Les attentions que Venise se mit alors à témoigner à D. Manuel tombèrent à point nommé pour flatter son amour-propre et attiser à nouveau son rêve de présider à l'élan de la chrétienté sur un théâtre plus vaste que le Maroc.

La réponse du côté de l'Espagne

Le concours de l'Espagne, qu'attendait Venise pour rétablir en Méditerranée centrale un équilibre menacé par les succès de Bayezit II, tardait à se déclarer. Pendant l'été 1500, l'idée fit son apparition, assez mollement, d'en appeler à l'aide du Portugal. Le Doge signait le 16 août une lettre de condoléances à D. Manuel, pour la mort de D. Miguel da Paz [41]. Le 5 septembre, une lettre notifiant la chute de Modon était adressée au Pape et à neuf souverains, dont le roi de Portugal [42]. Puisqu'un nouvel ambassadeur, Domenico Pisani, était nommé auprès de Ferdinand et Isabel, on décida, le 7 septembre, de lui adjoindre un secrétaire, Zuan Cretico, lecteur de rhétorique grecque à l'Université de Padoue, qui irait au Portugal présenter les condoléances de la République pour le trépas de l'infant D. Miguel, et solliciter « quelque aide de nefs contre les Turcs » [43]. Toutefois, lorsque le 12 septembre fut établie la commission de Pisani pour l'Espagne, « nulle mention ne fut faite du Portugal, d'envoyer Cretico ou non » [44].

L'assistance espagnole se manifesta enfin. Selon leur habitude, les Rois avaient monnayé leur soutien à la croisade pontificale en déconfiture. Ils ne s'y associeraient que contre licence du Pape de donner en mariage à D. Manuel sa belle-sœur, leur fille D. Maria. Alexandre VI accorda la dispense « pour avoir l'escadre ». Ils lui avaient offert, en plus, 12 000 ducats et la jouissance de l'archevêché de Valence [45]. D. Gonzalo Fernández de Córdoba, le Grand Capitaine, quitta Messine le 27 septembre et rallia la flotte vénitienne.

---

[40] Lettre de l'ambassadeur de Venise à Rome, 17/X/1500, Sanuto, III, p. 954.

[41] Lettre du Doge à D. Manuel, 16/VIII/1500, Sanuto, III, p. 657.

[42] Sanuto, III, p. 734 ; texte de la lettre, pp. 750-752.

[43] *Ibid.*, pp. 734, 736, 740-741 ; sur Cretico, p. 655.

[44] *Ibid.*, p. 763.

[45] L'ambassadeur de Venise à Rome, 23/VII/1500, Sanuto, III, p. 552 ; et sa *relazione*, 28/IX/1500, *ibidem*, pp. 845-846.

Le 23 novembre, une attaque de Céphalonie par les deux escadres opérant de concert échoua. Un nouvel assaut fut couronné de succès le 24 décembre 1500 [46].

On se préoccupait, à Venise, du maintien de cet appui. Les conversations d'ambassadeurs à Rome, en septembre, laissaient craindre que l'Espagne ne désarme sa flotte de Méditerranée dans les mois à venir [47]. Aussi, deux mois après les premières, de nouvelles instructions furent-elles rédigées, le 16 novembre 1500, à l'usage de Domenico Pisani, les unes pour le presser de décider les Rois à faire hiverner au Levant la flotte du Grand Capitaine ; les autres, au cas où il irait au Portugal ; s'il ne le pouvait, on lui enjoignait d'y déléguer Cretico. Le 2 décembre un courrier exprès lui était dépêché [48].

Pisani, traversant une région encore secouée par la révolte maure des Alpujarras rencontra les Rois Catholiques à Grenade, le 16 novembre. Ils ne lui accordèrent pas une audience publique, pour éviter que le nom des Turcs n'agite les populations nouvellement incorporées à la Chrétienté, expliqua le secrétaire Almazán à Pisani, qui sembla s'en contenter. Les Rois se montrèrent peu disposés à faire hiverner l'escadre du Grand Capitaine en Sicile. Almazán suggéra, le lendemain, que Venise prenne en charge les frais d'entretien de la flotte espagnole, ou donne en gage des territoires. Et comme Pisani se montrait peu ouvert, les Rois lui déclarèrent ne pouvoir maintenir leur force navale faute d'avoir prévu les crédits nécessaires [49]. Durant plusieurs semaines, Ferdinand et Isabel jouèrent le duo, où ils étaient maîtres, du bon vouloir empêché. Ils multiplièrent les faux-fuyants, dont l'ambassadeur vénitien s'imagina pouvoir triompher [50]. Connues à Venise le 17 décembre, leurs exigences financières y firent l'objet d'un débat serré. Il fut finalement résolu, le 29 décembre, après que les chefs des Dix avaient fait jurer le secret, qu'on proposerait aux Rois un subside de dix à quinze mille ducats par mois, d'avril à fin août 1501, pour subvenir à la dépense de leur flotte [51].

Au reçu des instructions qui lui furent expédiées le 2 décembre, Pisani, le 6 janvier 1501, se rendit auprès des Rois. Ceux-ci refusèrent de participer à une attaque pour recouvrer Modon. L'escadre n'était pas disponible. Selon l'habitude, Ferdinand parla ; la Reine n'ouvrit la bouche que pour confirmer

---

[46] Sanuto, III, pp. 856, 879, 893, 910, 919, 977, 1026-1027, 1234, 1272-1274 ; J. de Zurita, *Historia del Rey Don Hernando el Catolico*, Saragosse, 1670, fl 188b, 189b, 190a.

[47] Sanuto, III, pp. 939 et 955.

[48] *Ibid.*, pp. 1080 et 1111.

[49] Lettres de Pisani, Grenade, 13-14-17-18 et 22/XI, Sanuto, III, pp. 1182-1185.

[50] *Cf.* Les Rois Catholiques au Pape, 10/XII/1501, lui demandant de dégager les moyens financièrement indispensables, Sanuto, III, pp. 1280-1282, et les lettres de Pisani, 3 et 10/XII/1500, et 7 et 16/I/1501, *ibidem*, pp. 1279, 1385, 1425-1426.

[51] Les Lettres de Pisani de novembre reçues à Venise le 17/XI, leur discussion est ajournée (Sanuto, III, pp. 1181, 1185) ; le 28 elle est remise au lendemain, discutée le 29 (*ibidem*, pp. 1233, 1236).

les propos de son mari. Mais Pisani ne se tint pas pour battu. À son avis, les Rois voulaient de l'argent. « Il est bon – mande-t-il à la Seigneurie – de tenir bien édifié don Gonsalvo Fernando, leur capitaine, qui a grande autorité et en qui réside une bonne partie de la délibération. [52] » L'avis fut entendu, et en mars un *orator* de la République fut envoyé au Grand Capitaine [53]. Entre temps, l'évolution des affaires italiennes avait rendu cette démarche inutile.

La réponse du côté du Portugal

Dès le 17 novembre, Almazán avait prononcé le nom de D. Manuel, tout entier à son expédition marocaine. Au besoin, les Rois, avait-il glissé, obtiendraient de lui ce qu'ils voudraient. Fin décembre, Ferdinand laissa entendre qu'il fallait faire venir au Levant l'escadre que D. Manuel préparait pour passer au Maroc. Lorsque le 6 janvier, essuyant de l'Espagne un refus sans ambiguïté, Pisani évoqua son départ pour le Portugal, Ferdinand ne dit mot. À l'audience du 15 janvier, par contre, les Rois s'en montrèrent fort satisfaits, lui firent établir des billets de logement pour le voyage et lui promirent d'écrire à D. Manuel pour appuyer sa démarche [54]. Cependant, lorsque avec quelque retard l'envoyé se mit en route le 30 janvier, les Rois se dérobèrent, affectant de ne point vouloir paraître faire pression sur leur gendre. Cela faisait partie de leur jeu. De vive voix l'autre larron, Almazán, conseillait fortement à Pisani de détourner D. Manuel de sa campagne d'Afrique pour unir son escadre à celle de l'Espagne en Méditerranée [55]. Ferdinand, qui au cours de leur premier entretien, à la mi-novembre, avait feint de se montrer curieux des intentions de Louis XII [56], s'était bien gardé de dévoiler à Pisani qu'en vertu du traité, signé à Chambord le 10 octobre, et contresigné à Grenade le 25 novembre, le roi de France et lui-même s'apprêtaient à se partager le royaume de Naples ; ce à quoi allait être employé D. Gonzalo Fernández de Córdoba.

Tandis que D. Manuel faisait cuire du biscuit pour ses troupes qui allaient envahir le royaume de Fès, la rumeur se répandait de la probabilité du concours portugais à la lutte contre le Turc. Au début de janvier 1501, l'ambassadeur espagnol en France estimait que si Louis XII et les Rois Catholiques

---

[52] Lettre de Pisani, Grenade, 7/I/1501, Sanuto, III, p. 1425.

[53] Gabriel Moro, nommé le 20/II/1501, part le 2 mars (Sanuto, III, pp. 1443, 1471, 1475, 1477, 1483, 1484), est à Messine début mai (*ibidem*, IV, p. 43), rentrera à Venise fin octobre (*ibidem*, IV, p. 159) ; J. de Zurita, *Historia del Rey Don Hernando el Catolico*, fl 210 b ; présents qu'il fait au Grand Capitaine, Alonso de Santa Cruz (*cf. supra*, Ie partie, note 109), ch. 52, p. 215 ; Andrés Bernáldez (*cf. supra*, Ie partie, note 97), pp. 404-405.

[54] Sanuto, III, pp. 1184, 1585, 1425, 1426.

[55] *Ibid.*, p. 1462. Pisani avait d'abord pensé partir le 20 janvier (Sanuto, III, p. 1426).

[56] *Ibid.*, p. 1184.

s'engageaient, D. Manuel participerait aussi, « non en nombreuses voiles, mais en très vaillants hommes » [57]. Et, à Istanbul, le Portugal était bientôt compté comme un des adhérents possibles d'une coalition chrétienne [58]. C'était là des rumeurs trompeuses. Les Rois Catholiques escomptaient tout simplement qu'une escadre portugaise se joindrait à D. Gonzalo Fernández de Córdoba pour empêcher le passage en Pouilles de troupes ottomanes censées venir à l'aide du roi de Naples, le rendez-vous ayant lieu en Sicile [59].

L'entrée de Domenico Pisani à Lisbonne, en février 1501, trancha avec l'accueil feutré de Grenade. Il fut reçu dans la capitale portugaise à tir d'artillerie et grand concours de peuple, escorté de nombre de dignitaires, de *fidalgos* et de marchands florentins et génois. Après le duo retors des Rois Catholiques, il eut devant lui un prince sans malice, lors d'un entretien en tête-à-tête avec D. Manuel et « le secrétaire » [60], le 13, « dans un très grand et beau palais à un demi-mille de la cité ». Le Roi rappelant comment en 1499 il s'était déclaré prêt à la croisade antiottomane, se plaignit de l'inaction du Pape et en vint aux embarras financiers que comportait un changement de destination de l'entreprise d'Afrique. Elle était prête et les dépenses engagées. Aller au secours de Venise représentait longue distance et gros frais « car à l'entreprise d'Afrique les sujets vont sans solde, et pour cette autre ils voudront de l'argent et il n'en a pas ». Puis le Roi, se découvrant, voulut savoir si Pisani avait commission concernant le commandement de l'expédition, dont il souhaitait prendre la tête. L'ambassadeur vénitien répondit en bon diplomate que certainement, si le Roi venait en personne, la République placerait ses propres forces sous son commandement [61].

Dans les jours suivants, le Roi, qu'on devine chapitré par son Conseil, se dépêtra comme il put de la fausse position où l'avait aventuré sa frivolité. D. Pedro Gavião exposa à Pisani les empêchements de D. Manuel. Celui-ci feignit de céder aux représentations de son entourage. Il déclara que, désireux d'agir en vrai prince chrétien, il viendrait une autre année ; en attendant, il allait envoyer « bon nombre de nefs et de caravelles ». En fait, il s'était réservé de suivre son idée fixe d'être à la tête de la Croisade. Derrière le dos de D. Pedro Gavião, il s'en confia à l'ambassadeur de Venise avec une affligeante

---

[57] SANUTO, III, pp. 1338-1339.

[58] Nouvelles de fin mars 1501, SANUTO, IV, p. 21. Dès le printemps 1500, deux hérauts français dépêchés à Andrinople avaient menacé Bayezit II, au bluff, d'une ligue qui confédérait autour de Louis XII, « le Pape, les Rois Catholiques, les rois de Portugal, d'Angleterre, d'Écosse, de Danemark, de Hongrie, de Russie, et tous les alliés du roi <de France>», SANUTO, III, p. 559.

[59] J. de ZURITA, *Historia del Rey Don Hernando el Catolico*.

[60] [Il s'agit probablement de Duarte Galvão, dont J. Aubin a tracé ailleurs la biographie (*L & A*, I, pp. 11-48) – L. T.].

[61] Lettre de Pisani, 13/II/1501, SANUTO, III, pp. 1595-1596 ; GÓIS, I, xlvii, p. 115, confirme que le Roi résidait alors à Santos-o-Velho.

naïveté : « En secret, avec beaucoup de passion, et comme le fils qui communiquerait au père son désir, il a dit <à Pisani> qu'il aimerait que la Seigneurie fasse en sorte que le Pape l'invite à venir en personne ( ). Et ainsi parlant, il était au bord des larmes »[62].

La démarche vénitienne survenait dans un moment de crise au sein du groupe dirigeant portugais. La volonté dévote du Roi de conquérir le royaume de Fès et de combattre le Maure en personne semble avoir conjugué les plus vives réticences. Le « parti Bragance » défavorable par raison à une politique impérialiste, rejoignait par là la disposition des Rois Catholiques, ombrageux de tout accroissement de la puissance lusitanienne au Maghreb. Le parti adverse jugeait imprudent que le Roi aille s'exposer sur un champ de bataille alors que, sans héritier, la succession dynastique n'était pas assurée, et qu'en cas de mort, la couronne passerait à D. Jaime. De sorte que l'ajournement de l'expédition arrangeait les deux tendances qui s'affrontaient au sein de la classe politique.

L'assurance aventurée de Pisani qu'une escadre espagnole serait aux côtés des Vénitiens ne fut sans doute pas indifférente à l'ardeur du Roi. On avait de plus, semble-t-il, dramatisé la situation en montrant le royaume de Naples à la veille d'une invasion ottomane[63]. Dès le 22 février, dans une longue lettre au Doge, le Roi annonçait la participation du Portugal, nonobstant toutes les difficultés que soulevait le changement d'objectif[64]. Le 23, il communiquait à Pisani le nom du chef de l'escadre pour la présente année : ce serait D. João de Meneses, comte de Tarouca[65]. Venise se félicita. La bonne nouvelle y était connue le 23 mars[66]. Elle atteignit Louis XII vers le même temps[67]. Pisani s'attarda à Lisbonne jusqu'en avril. Le Roi l'arma chevalier[68]. Puisqu'il devait regagner la cour des Rois Catholiques, la République jugea opportun qu'un nouvel *orator* fut accrédité à Lisbonne pour pousser au maintien de la coopération vénitienne contre le Turc « per honorar el serenissimo re de Portogallo, azò l'habi causa de perseverar nella optima disposition el demonstra haver in materia christiana, per beneficio del stato nostro »[69]. L'ambassade de Portugal, à tout dire, n'était guère courue ; deux élus se désistèrent succes-

---

[62] Lettre de Pisani, 21/II/1501, Sanuto, III, pp. 1596-1597. « Lo episcopo egitanense» est D. Pedro Vaz Gavião, évêque de Guarda, sur lequel on a une brève notice biographique dans Fortunato de Almeida, *História da Igreja em Portugal*, II, Porto, 1968, p. 625.

[63] *Cf.* les considérants des *Instructions de D. Manuel à Francisco Lopes, CDP*, I, pp. 3-4.

[64] Texte de la lettre dans Sanuto, III, pp. 1593-1595.

[65] Lettre de Pisani, 23/II/1501, Sanuto, III, p. 1597.

[66] Sanuto, III, p. 1592.

[67] Louis XII au roi de Hongrie, Sanuto, III, p. 1636.

[68] *Cf.* Sanuto, IV, p. 41.

[69] Document cité par R. Fulin, « Girolamo Priuli e i suoi diarii», *Archivio Veneto*, XXII, 1881, p. 182 ; Priuli, II, p. 139.

sivement, l'un parce que son beau-père y objectait, l'autre parce que les émoluments étaient trop faibles [70]. Le 6 avril 1501, le Doge signait une lettre de remerciement à D. Manuel [71]. Le 12 était élu *orator* un jeune diplomate de talent, Pietro Pasqualigo, qui quitta Venise le 30 mai [72].

À Lisbonne, les choses sont allées très vite. Euphorique et possédé par son vœu de combattre l'Islam, D. Manuel était tombé dans le panneau. À la différence des Rois Catholiques, qui marchandaient et chicanaient leurs bons services, le prix à mettre par Venise pour bénéficier du concours portugais n'avait pas été discuté : le Portugal paierait. Tout entier à son projet marocain, le Roi suivait depuis 1500 une ligne personnelle qui n'était pas, ou pas exactement, celle de son Conseil. Son intention d'entrer en Fès rencontrait les plus vives réticences. La démarche vénitienne et le coup de tête du Roi éludaient donc les risques de l'aventure marocaine. Les responsables portugais ne pouvaient pas, pour autant, considérer l'entreprise comme raisonnable, et ils allaient traduire au niveau de l'exécution leur mécontentement d'avoir été entraînés par la légèreté de leur souverain.

L'escadre portugaise de 1501

Alors qu'en février 1501, biscuits, gens et artillerie étaient soi-disant prêts, les navires n'étaient pas rassemblés. On battit le rappel des nefs et des caravelles [73]. Le 23 février, le Roi mandait au *Flor de la Mar* de regagner Lisbonne, d'où qu'il se trouvât [74]. Fin mars, il intimait à la ville de Porto de fournir un *navio* [75] et quarante-cinq hommes [76]. Le Roi se proposait de réunir trente-cinq voiles, ou plus, dont quatre grosses nefs, l'une de plus de 1500 *botte* [77] – pro-

---

70 Respectivement Alvise Mocenigo, élu le 26 mars (SANUTO, III, pp. 1613-1614, 1628), et Piero Contarini, élu le 30 mars (SANUTO, III, pp. 1629-1630 & IV, p. 5).

71 SANUTO, IV, p. 9.

72 *Ibid.*, pp. 20, 44-45. Selon Fulin, p. 182, sa commission est datée du 8 juin. Sur la carrière de Pasqualigo, *cf.* Donald WEINSTEIN, *Savoyards et Florentins*, Paris, 1973, pp. 24-27.

73 Domenico Pisani, ambassadeur de Venise au Portugal, 23/II/1501, SANUTO, III, p. 1597.

74 A. A. Banha de ANDRADE, *História de um Fidalgo quinhentista português : Tristão da Cunha*, Instituto Histórico Infante Dom Henrique, Faculdade de Letras de Lisboa, Lisbonne, 1974, p. 24, n. 28.

75 [« Navire », terme générique qui le plus souvent sert à désigner une embacation plus petite qu'une *nau* ou nef – L. T.]

76 Lettre royale du 28/III/1501, *cf.* João Pedro RIBEIRO, « Indíce chronologico dos documentos mais notaveis que se acharam no Arquivo da Câmara da Cidade do Porto», *Documentos e Memorias para a História do Porto*, XX (Porto, 1951), p. 238.

77 [On continue à discuter l'équivalence exacte de la *botte* italienne. Au Moyen Âge celle de Venise (dite *bota* en dialect vénitien) devait correspondre à peu près à 0,6 m3, tandis que celle de la Méditerranée occidentale ne dépassait pas les 0,5 m3, ce qui correspond à environ 1/3 du *tonel* portuguais : *vide* Frederic C. LANE, *Venice – A maritime Republic*, The John Hopkins University

blablement la *Nunciada* –, une autre de 1 000 *botte* et deux de 800 [78]. En avril étaient prêtes quatre bonnes nefs et une vingtaine de caravelles [79]. Comme toujours lorsqu'une grande expédition était montée, l'insuffisance du recrutement obligea à recourir à des expédients [80].

La flotte qui leva l'ancre de Belém, le 15 juin 1501, sous les ordres de D. João de Meneses, comte de Tarouca, comptait trente voiles [81], huit *naus* et vingt-deux caravelles. La liste des capitaines comporte plus d'un nom connu [82].

Naus (nefs) :

- D. João de Meneses : *Anunciada*
- Rui Teles de Meneses (frère de sa femme et commandant en second, *sota capitão*) [83] : *Rainha*
- Tristão da Cunha : *Flor de la Mar*
- D. Duarte de Meneses : *S. Jorge*
- Pero de Anhaya : *Cirne*
- João Ramírez d'Arilhano (Juan Ramírez de Arellano) : *Francesa*
- Pero Gomes de Abreu : *Santa Ladra*
- Álvaro Carvalho : *S. Pedro*

Caravelles :

- Le *craveiro* D. Diogo
- Afonso Vaz Ichoa
- Jorge de Castro

Press, Baltimore & Londres, 1973, réimp. 1991, pp. 479-480 ; *Idem*, *Venetian Ships and Shipbuilding of the Renaissance*, The John Hopkins University Press, Baltimore & Londres, 1934, réimp. 1992, pp. 246-249 – L. T.]

78 Sanuto, *loc. cit.*, résumant une lettre de Pisani à Pietro Dolfin, donne des chiffres très supérieurs : quarante nefs, quatre de 2 000 *botte* l'une, dix de 1 000 *botte* et plus, 26 barges et caravelles de 300 à 400 *botte* ; le tout monté par 5 000 chevaliers (*cavalieri*) et 7 000 gens de pied (*pedoni*), outre les marins : Petri Delphini, *Annalium Venetorum*, *Pars Quarta*, Roberto Cessi et Paolo Sambin, éd., Venise, 1943 ; Priuli, *Diarii*, II, p. 116.

79 Lettre de Pisani, d'Espagne : Sanuto, IV, p. 41.

80 Un nouveau-chrétien condamné au banissement à Ceuta obtint dispense de peine en fournissant un homme qui servirait à ses frais sur le *Cirne* (Certificat de Pedro de Anhaia, Lisbonne, 26/I/1502, *ANTT*, *Chancelaria de D. Manuel*, liv. 37, fl 80v.

81 Góis, I, li, p. 120 ; L'Anonyme, p. 171. La date du départ de Belém dans Góis ; Affaitadi dans son rapport à Pisani (Sanuto, IV, 66, Greenlee, pp. 124-125) donne le 17 juin, qui peut être la date où la flotte disparaît au large.

82 Cette liste nous est connue, ainsi que le nombre respectif des *naos* et des caravelles, par une *lembrança* du *ms. Ajuda* 50-V-21, fl 25v-26r. Les manuscrits de la BNL, jumeaux de celui d'Ajuda, *Alcobaça* 297 et *Fundo Geral* 7 638, ne contiennent pas la liste.

83 Góis, I, li, p. 120 (D. Joana de Vilhena, épouse de D. João de Meneses, était fille de Fernão Teles de Meneses, cf. *Brasões*, III, p. 352).

- Rui Vaz Pinto
- Diogo de Melo de Castelo Branco
- Diogo Pinto (son frère)
- Pero de Melo, *o Corvo*
- Manuel de Goios
- Garcia de Melo [84], l'*anadel-mor*
- Jorge Pereira, neveu (*sobrinho*) du comte da Feira
- Baltasar de Sequeira
- Cid Barbudo
- Vasco Gomes de Abreu
- Diogo Pires
- Martim Teixeira (de) Macedo
- Gil de Góis
- Jerónimo Teixeira (son frère)
- Lourenço Fernandes
- Gaspar Jusarte
- Diogo da Mouta
- Álvaro de Ataíde
- Luis Coutinho

Sans compter « les marins et autres gens de service », l'escadre portait de trois mille à trois mille cinq cents hommes [85], « fidalgos et chevaliers de la plus brillante et pure gent qui soit sortie de Portugal » [86], dont D. Manuel avait fièrement fait savoir à Venise [87] aux frais de qui ils allaient [88]. Plusieurs étaient

---

[84] Il est passé à la postérité pour s'être subrepticement soulagé le ventre dans les braises d'une cheminée du palais royal, d'où des brocards de cour et les vers scatologiques du comte de Vimioso, d'Afonso de Albuquerque, de D. Duarte de Meneses, etc., recueillis dans le *Cancioneiro Geral* de Garcia de RESENDE, n. 616 (Álvaro J. da Costa Pimpão et Aida Fernanda Dias, éd., II, Coimbra, 1974, p. 159-162), où le coupable est seulement désigné comme » un des capitaines qui allaient à la Turquie avec le comte de Tarouca». Son identité est révélée par les *Anedotas portuguesas...*, n. 74, pp. 121-122).

[85] Trois mille selon l'Anonyme, p. 171, et le *ms. Ajuda*, 50-V-21, fl 25v ; trois mille cinq cents selon Góis, I,li, p. 121. L'*outra gente de serviço* doit s'entendre des artilleurs, *cf.* la lettre de Pisani du 21/II (SANUTO, III, p. 1597), « artillerie, e homeni in gran numero ; el forzo, zentilhomeni e cavalieri» : une estimation vénitienne forcée du provéditeur de Nauplie, *cf.* Mario Zen, provéditeur de Nauplie, 3/X/1501, SANUTO, IV, p. 166.

[86] Ms. Ajuda, *ibidem*, « ffidalgos e cavaleiros da mais luzida e limpa gente que sahyo de Portugall» ; L'Anonyme, *ibidem* : « de muy limpa gemte de fidallgos e cavaleiros».

[87] D. Manuel au Doge, 22/II/1501, SANUTO, III, p. 1594 : « (...) non conductorum aliunde mercede militum, sed nobilium et curialium maxima ex parte nostrorum ».

[88] *L'Anonyme*, p. 171. Même en payant ses trois mille *fidalgos*, l'expédition coûtait moins cher au Roi que la campagne contre Fès, pour laquelle auraient été levés six mille cavaliers et beaucoup de piétaille (indication figurant dans les Instructions du Roi à son ambassadeur à Rome, Fernão Lopes, *printemps 1501, *CDP*, I, p. 1-5 (le total de 26 000 hommes est donné

des vétérans des expéditions du Maroc. D'autres s'illustreront par la suite en Inde, où les conduiront l'attrait des batailles et l'espoir de s'enrichir. Car cette *gente limpa* [89] sortait dans sa grande majorité de la petite *fidalguia* rurale et des rangs des cadets sans hoiries.

L'affaire de Mers el-Kébir (juillet 1501)

Le comte de Tarouca n'appareilla qu'à la mi-juin. Lagos touchée le 18 juin, au cap Santa Maria, le 21 vinrent s'adjoindre quelques bateaux d'Algarve et une partie des troupes [90], qui s'entassèrent sur des navires bondés. Sur celui de Miguel Corte Real, qui portait cinquante hommes, et qui dut en prendre trente en excédent, les vivres ne purent être embarqués faute de place [91]. Deux caravelles armées par l'évêque de Silves achetèrent du biscuit à Málaga le 10 juillet [92]. Selon un rapport d'Affaitadi du 26, l'assaut contre « cette localité de Maures » qui était visée a eu lieu « hier, jour de la Saint-Jean » [93]. Il est douteux qu'un coup de main ait été fait alors sur la côte marocaine ; Affaitadi, d'ailleurs, n'aurait pu en avoir confirmation à Lisbonne le lendemain ou le surlendemain. À partir d'un bruit vague, qui a filtré dans les ports de l'Algarve, l'homme d'affaires italien n'avait visiblement pas réussi à percer le mystère dont s'était entouré D. João de Meneses. De conserve avec sa flotte principale, allait sous son commandement une autre escadre, dont l'objectif confidentiel était d'occuper Mers el-Kébir et Oran, places que le traité de Tordesillas avait reconnues dans la zone d'influence espagnole. Le comte ne le révéla à ses capitaines qu'en haute mer, au large de l'Algarve [94].

---

par Góis, I, lxvii). Pisani semble avoir compris (*cf.* Petri Delphini, *Annalium Venetorum Pars Quarta*, n. 80) que l'ensemble du corps expéditionnaire de Fès irait contre le Turc. On voit qu'il fut très inférieur.

89 [Littéralement, « gent propre » – L. T.].

90 Chronologie d'après le rapport d'Affaitadi à Pisani (Sanuto, IV, p. 66 et Greenlee, pp. 124-125), qui donne une estimation élevée du volume des renforts pris en Algarve : « molte nave e molta gente : piu de 2 000 homeni ». Góis (I, li, p. 121) fait état seulement de « alguns navios do regno do Algarve que haviam de ir com ele (= D. João) ».

91 *Cf.* le *mandado* de Miguel Corte Real, 6/VIII/1501 : *Alguns Documentos...*, p. 126 ; *cf.* Américo da Costa Ramalho, « Um elogio em latim contemporâneo de Miguel Corte Real », *Humanitas*, XXV-XXVI, 1973-1974, pp. 3-16, p. 87.

92 Un reçu de leur capitaine, Álvaro de Cadaval, de cette date, ANTT, *CC*, II-4-104. Les deux *navios* de Diogo Moniz ont acheté à Málaga, les 30/I et 1/VII, poisson, viande de bœuf et biscuit, ANTT, *CC*, II-4-100 et 101.

93 Affaitadi, *loc. cit.* (Sanuto, IV, 66, Greenlee, pp. 124-125) : « Lo effecto que questo se manda questa armada a questo loco de' mori, è per pigliarlo ; et eri, che fo lo dì de Sancto Joanne, havevano lo arsalto in terra. Questo è quanto, fin questo dì, se intende de la prefata armata. Da po' se extima andarà a suo camino, dove era deputada. »

94 Góis, I,li, p. 121.

Les Portugais n'atteignirent Mers el-Kébir qu'au soir du 20 juillet. Empêché trois jours d'aborder par des vents contraires, D. João perdit l'effet de la surprise. Des montagnes voisines, les renforts accoururent à la défense de la place, en elle-même insignifiante [95]. L'assaut donné le samedi 24 juillet, veille de la Saint-Jacques, échoua. Les assaillants se débandèrent dans un complet désordre [96], qui marqua durablement les mémoires. Lorsqu'en août 1505, D. Francisco de Almeida tint conseil devant Mombaça, en Afrique Orientale, tous les capitaines furent d'accord pour prendre la ville, excepté João da Nova et Antão Gonçalves. Ils arguèrent que le lieu de débarquement était défavorable, « ce qui est d'autant plus dangereux que les Portugais sont mal dressés à se replier en bon ordre, comme on l'avait vu à Mers-el-Kébir et en autres cas semblables » [97]. Dans le *curriculum vitae* justificatif qu'en 1532 il présentera à D. João III, Lopo Vaz de Sampaio, accusé de haute trahison, rappellera qu'à Mers el-Kébir il s'était replié en bon ordre et l'un des derniers [98].

Le coup manqué, l'escadre affectée à Mers el-Kébir et Oran fut renvoyée au Portugal [99]. Son commandant, Miguel Corte-Real, se ravitailla à Málaga à

---

[95] C'est par un coup de chance qu'en septembre 1505 une expédition espagnole, grosse de 7 000 hommes (soit le double de la force portugaise) et de 190 voiles, surprendra Mers el-Kébir d'où les vingt mille (?) Maures venus à la rescousse, à l'annonce de son départ de Málaga, venaient tout juste de se retirer ; Mers el-Kébir, fort et agglomération ensemble, ne comptait que quelque cent feux (Andres BERNALDEZ, *Memorias del reinado de los Reys Católicos*, Manuel Gomez-Moreno et Juan M. Carriazo, éds., Madrid, 1962, ch. 203, pp. 490-491).

[96] GÓIS, *loc. cit.*, pp. 121-122, d'après lequel je restitue la chronologie. Góis place le débarquement le « samedi veille de Saint-Jacques, 23 juillet (*sic*) ». La Saint-Jacques (25 juillet) tomba un dimanche en 1501. Le Flamand qui a laissé le récit de son voyage à Calicut en 1502 avec Vasco da Gama, et qui avait d'abord pris part à l'expédition de Méditerranée (A. A. Banha de ANDRADE, *Mundos novos do mundo*, I, Lisbonne, 1972, p. 313, a émis là-dessus un doute inutile), date l'humiliant revers de Mers el-Kébir (*Meskebijl*) du jour de Saint-Jacques et fait état de grosses pertes « *wi verloren dair veel kerstent* » (je cite d'après le texte néerlandais reproduit dans A. Teixeira de ARAGÃO, *Vasco da Gama e a Vidigueira*, Lisbonne, 1878, p. 79). Góis (p. 122), ne parle que de vingt morts, dont quelques *fidalgos* tués par les Maures. Mais il y eut, dans la bousculade du rembarquement, des noyades, *cf.* le témoignage cité ci-dessous de Lopo Vaz de Sampaio. *Cf.* aussi la relation, postérieure, de Diego Suarez Montañez, trad. A. Berbrugger, « Mers el-Kébir, conquête d'Oran », *Revue africaine*, IX, 1865, pp. 259-261.

[97] CASTANHEDA, II, v, p. 217. João da Nova, qui commandait l'escadre expédiée en 1501 en Inde, n'avait pas été un témoin oculaire de l'échauffourée de Mers el-Kébir ; il se peut que Antão Gonçalves, *alcaïde-mor* de Sezimbra (*CAA*, II, p. 337 ; CASTANHEDA, II, i, p. 209), ait accompagné en Méditerranée D. João de Meneses qui était commandeur de cette localité (GÓIS, I, li, p. 120).

[98] Dans Diogo do COUTO, *Asia*, IV, i, 7, « (...) sahi en Masarquebir, e fui dos derradeiros que me recolhi. Conto isto, porque naquella recolhida houve muita desordem, affogando-se e perdendo-se muita gente, e eu fui dos derradeiros, que me fui recolhendo com bom vento e recado, como dissera Ruy Barreto, se vivo fora, com que me recolhi. »

[99] GÓIS, I, li, p. 122.

la mi-août [100]. Tristão da Cunha regagna également Lisbonne, où la présence du *Frol de la Mar* est attestée durant l'automne [101]. Peut-être n'avait-il pris part à l'expédition qu'en raison de sa compétence commerciale, pour réouvrir le comptoir d'Oran abandonné depuis 1487 [102].

À Corfou (septembre 1501)

Passant par Alicante et Ibiza, D. João de Meneses fit escale à Cagliari par deux fois ; il y prit à son bord le vice-roi de Sicile, Juan de Lanuza, qui, par peur des Turcs, n'osait s'aventurer en mer sans protection, le laissa au cap Passero, toucha Crotone puis, fin septembre, Avlona sur la côte d'Albanie. Trois galères vénitiennes l'escortèrent à Corfou, où mouillait l'escadre de la République [103].

La jonction des deux flottes, le 29 septembre 1501, donna lieu à de grandes décharges de bombardes [104]. L'escadre de D. João de Meneses était moins impressionnante que celle conduite à Corfou l'année précédente par D. Fernando González de Córdoba, à savoir trois grandes carraques génoises, de 4 000, 3 600 et 3 000 *botte* respectivement ; une autre de 2 000 ; trente et une barges, vingt-six caravelles, treize fustes, sept galères légères. Dessus, cent vingt pièces d'artillerie et quinze mille hommes, dont dix mille pour mettre à terre [105]. Les caractéristiques des bâtiments portugais étaient différentes de ce que les Vénitiens avaient imaginé : faible tonnage et extraordinaire puissance de feu. Sur vingt-neuf bâtiments, il y en avait deux de 1 200 *botte*, trois de 600 à 800 *botte*, « le reste de tout petits navires (*navili picolissimi*)

---

[100] *Cf.* le *Requerimento* de Miguel Corte Real à Cristovão Lopes, *feitor* portugais de Málaga, 6/VIII/1501, et ses reçus du 7 dans *Alguns Documentos...*, pp. 126-127. Documents éclairés par un poème de Cataldo Sículo : *cf.* Américo da Costa Ramalho, « Um elogio em latim contemporâneo de Miguel Corte Real », *Humanitas*, XXV-XXVI (1973-1974), pp. 3-16, et, du même, « Cataldo e os Corte-Reais », *Memórias da Academia das Ciências de Lisboa, Classe de Letras*, XIX (1978), pp. 207-224, repris dans le même, *Estudos sobre o século XVI*, Paris, 1980, pp. 77-94. *Cf.* aussi, *Carta régia* de D. Manuel à Miguel Corte Real, 4/XI/1501 : Henry Harrisse, *Les Corte-Real et leurs voyages au Nouveau-Monde*, Paris, 1883, p. 213, app. XX.

[101] A. A. Banha de Andrade, *História de um Fidalgo quinhentista português*, p. 24. Comme nous le verrons bientôt, à l'arrivée à Corfou la flotte portugaise ne comptait que vingt-neuf bâtiments, dont cinq *naos* seulement et des petits navires dont deux étaient des prises toutes récentes.

[102] *Cf.* Robert Ricard, « La factorerie portugaise d'Oran (1483-1487) », dans le même, *Études sur l'histoire des Portugais au Maroc*, Coïmbre, 1955, pp. 192-201.

[103] Góis, I,lii, pp. 122-123. Sur l'escale à Alicante, *cf.* la Lettre de pardon à un nouveau-chrétien, mousse sur le Rainha, qui y débarqua pour cause de maladie, Lisbonne, 29/XII ?/1501, ANTT, *Chancelaria de D. Manuel*, liv. 37, fl 39 v. Sur la seconde escale à Cagliari, *cf. infra*.

[104] Sanuto, IV, pp. 164-167.

[105] *Ibid.*, pp. 164-166 ; Priuli, II, p. 183.

comme les navires d'Esclavonie sans hune (*schiba*) qui portent les vins à Venise », mais tous munis « d'une incroyable quantité d'artillerie, les plus petits ayant trois grosses bombardes de fer outre de petites pièces ». Tout cela avait très fière allure, la toile du dais des poupes traînant jusque dans l'eau, les officiers supérieurs impeccablement vêtus, avec des chaînettes d'or autour du cou, d'un effet superbe [106]. Pour évoquer la puissance d'un tir d'artillerie, le capitaine de Crémone, en 1508, dira que « ce semblait être une caravelle portugaise, tant il tirait de coups » [107].

Tout cela avait très fière allure, la toile du dais des poupes traînant jusque dans l'eau, les officiers supérieurs impeccablement vêtus, avec des chaînettes d'or autour du cou, d'un effet superbe. Il y eut une suite de réceptions cordiales entre les officiers. Les Vénitiens éprouvèrent de la sympathie pour leurs alliés, « nation obligeante et aimable, tous montrant la grande bienveillance qu'ils portaient à la Seigneurie ». Mais, à terre, des rixes sanglantes opposèrent équipages portugais descendus sur l'île, soldats vénitiens et gens du pays. Le *baile* et capitaine de Corfou minimisa les incidents : « un poco de schandalo in terra, fra portogalesi e corfuati », écrivait-il dans un rapport du 4 octobre, ajoutant néanmoins que, s'il avait tardé à sortir de chez lui, les choses eussent mal tourné, et qu'il y aurait eu beaucoup à en dire. On avoua à Venise quelques morts et blessés [108]. Lopo Vaz de Sampaio qui se trouva pris dans les échauffourées et s'en tira à grand peine, donna le chiffre de soixante-dix à quatre-vingts morts du côté portugais [109].

Les derniers feux de l'expédition portugaise en Méditerranée (fin de 1501)

Selon Damião de Góis, le général vénitien aurait affirmé n'avoir plus besoin du concours de D. João de Meneses, car, à l'annonce de la venue de son escadre et de celles d'autres puissances chrétiennes, Bayezid II avait rappelé les vaisseaux qu'il envoyait contre Négrepont. Le comte de Tarouca se serait déclaré prêt à faire tout ce qu'ordonnerait la Seigneurie, puisque telles étaient ses instructions. Ces échanges de propos accomplis, il fit voile vers le Portugal, non sans essuyer des tempêtes d'automne, toucha Sagres le 25 décembre 1501 et rentra à Lisbonne [110]. Selon les documents vénitiens, dont la version immé-

---

106 Mario Zen, provéditeur de Nauplie, 3/X/1501, SANUTO, IV, p. 166.

107 Zaccaria Contarini, d'Ala, 24/IV/1508 : SANUTO, VII, p. 434, « che proprio pareva una charavela de Portugal, tanti colpi trazeva ».

108 Quelques morts et blessés selon SANUTO, IV, p.151.

109 COUTO, *Da Asia*, IV, i, 7. Plus de soixante-dix morts du côté portugais, et beaucoup de Vénitiens selon GÓIS, I, lii, p. 123.

110 GÓIS, I, lii, pp. 123-124.

diatement contemporaine est plus sûre que celle du chroniqueur portugais, son escadre se retira vers Tarente, « sans rien faire d'autre au bénéfice de la Chrétienté »[111]. En vain le commandant vénitien essaya-t-il de retenir le comte de Tarouca. Celui-ci produisit sa commission, qui lui enjoignait « d'attaquer l'escadre turque si elle prend la mer et de la détruire, mais non d'attaquer des villes ou des lieux fortifiés, pour ne point affaiblir l'escadre, car son Roi était pauvre et ne pourrait la refaire ». Aussi refusa-t-il de s'associer à des opérations offensives vénitiennes contre Durazzo ou contre Santa Maura (Leucade), ou de se joindre à l'escadre française qui, sous les ordres de Philippe de Clèves, croisait dans les eaux grecques[112].

En fait, on en avait attendu autre chose. Le Grand-Maître de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem ayant été nommé par le Pape à la tête des forces navales de la coalition, il avait été prévu que les commandants des corps expéditionnaires iraient à Rhodes se placer sous ses ordres. Au su de l'échec de Mers el-Kébir, on pensa à Venise que la force portugaise devrait se joindre en une seule escadre avec la force française commandée par Philippe de Clèves, pour rallier le Grand-Maître à la hauteur du cap Malia[113]. Outre que les Almeida, favoris de feu D. João II, étaient en perte de crédit à la cour manuéline, c'est sans doute pour éviter un dépassement des objectifs que D. João de Meneses, homme sage et de la confidence du Roi, avait été préféré pour le commandement de l'expédition à D. Diogo Fernandes de Almeida, Prieur do Crato, le plus haut dignitaire de l'Ordre de Rhodes au Portugal, un vétéran de la course en mer Égée[114], personnage violent et querelleur.

Comme jadis avec l'expédition d'Otrante, l'expédition de D. João de Meneses contre les Turcs ne se signala qu'aux dépens de navires marchands italiens, génois et vénitiens, qui trafiquaient avec la Berbérie[115]. À l'automne 1501, Venise redoutait la présence des escadres française, espagnole et portugaise, non moins que celle des corsaires turcs[116]. Le marin néerlandais auteur du *Calcoen* a conservé l'écho de l'irritation des Portugais à constater que mar-

---

111 Priuli, II, p. 183.

112 Sanuto, IV, pp. 158 et 166-167. Giovanni Angiolello, *Historia turchescha, 1300-1514*, Bucarest, 1909, pp. 264-265, attribue le retrait des Portugais aux incidents de Corfou.

113 Priuli, II, pp. 166 & 181.

114 *Cf.* le *curriculum vitae* qu'il présente dans sa lettre à Innocent VIII, dans Cataldo Sículo, *Epistolae et orationes*, Lisbonne, 1500, C *5 (la rédaction en latin a donc été confiée à la plume de Cataldo) ; version portugaise dans Francisco Rodrigues Lobo, *Cartas dos grandes do mundo*, Ricardo Jorge, éd., Coïmbre, 1934, pp. 39-45. Les chroniqueurs de l'Ordre le disent présent au siège de 1480 (Juan Agustin Funes, *Chronica de la Ilustrissima milicia y sagrada religión de San Juan Bautista de Jerusalem*, 2 vol., Valence, 1626-39, IV, 17 ; Giacomo Bosio, *Dell'Istoria della sacra religione et illustrissima militia di San Giovanni Gierosolimitano*, 3 vol., Rome, 1594-1602, II, 12, p. 343).

115 *Cf. infra*, le chapitre sur ce personnage.

116 Sanuto, IV, p. 149.

chands génois et vénitiens venaient vendre aux Maures d'Oran des armes à feu et autres équipements de guerre utilisés contre les Chrétiens (commerce que les bulles pontificales prohibaient formellement) [117]. Les pillages dont s'accompagna l'assaut manqué contre Mers el-Kébir, le 24 juillet, représentèrent pour les Génois une perte de 50 000 ducats [118].

En mai, une carraque génoise de 2 000 *botte*, la *Giustiniana*, qui trafiquait entre Égypte et Berbérie, avait quitté Alexandrie pour Oran avec une riche cargaison affrétée par des marchands de Coron venus en Égypte acheter des épices, et par des marchands « maures ». Le patron, Andrea Giustiniani, et l'équipage, étaient « expérimentés en voyages de Maures » et réputés sûrs par la clientèle musulmane [119]. Fin juin, la *Giustiniana* et un petit bâtiment génois qui l'accompagnait furent rencontrés à la hauteur du cap Gallo par les galères de Venise [120]. En septembre, un brigantin, envoyé à la côte de Tunisie par les autorités de Gênes pour avertir la *Giustiniana* d'avoir à se méfier de l'escadre portugaise, mit malheureusement celle-ci sur la piste de la proie, qui fut prise en chasse quelque part entre Sardaigne et Tunis et ramenée à Cagliari. Quelques captifs chrétiens et juifs trouvés à bord furent libérés, une soixantaine de Maures et de Turcs bons pour le troc (*de resgate*) retenus et emmenés captifs à Lisbonne ; les avoirs des Turcs, des Maures et des Juifs furent confisqués et le bénéfice de leur prise réparti entre les Portugais ; le quint du Roi, réservé, fut par celui-ci gracieusement concédé à D. João de Meneses. La *Giustiniana* et les marchandises appartenant à des marchands chrétiens, et dont la vente en terre infidèle était licite, furent restituées à Giustiniani. En revanche, le brigantin et l'autre petit galion, pris en même temps que la carraque, furent incorporés à la force navale portugaise en route vers Corfou [121].

Les Génois ne furent pas les seuls visés. De Messine, en septembre, le capitaine des galères de Berbérie décidait de gagner Oran en droiture, sans

---

[117] Le texte du *Calcoen* est reproduit dans A. Teixeira de Aragão, *Vasco da Gama e a Vidigueira*, Lisbonne, 1898, p. 79.

[118] Lettre de Gênes, reçue à Venise le 17/VIII/1502, annonçant qu'Oran a été brûlée et mise à sac par l'escadre portugaise, « e han danificato zenoesi per ducati 50 .000 milia » : Sanuto, IV, p. 102.

[119] *Cf.* les Instructions de Damiano Negrone, ambassadeur de Gênes à Tunis, 13/IV/1502 : Emilio Marengo, *Genova e Tunisi, 1388-1515*, Roma, 1901, pp. 202-203.

[120] Lettres du général vénitien, 29/VI/1501 : Sanuto, IV, p. 85.

[121] Le récit de Góis, I, lii, pp. 122-124, est à compléter par celui, génois, de Giustiniani, *Annali*, p. 602 et par Priuli, II, p. 179 (nef de 3 000 *botte*, et trente-trois Maures). Référence à une lettre du marquis de Martone dans Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, I, Paris, 1966, p. 550, n. 4. Pour les répercussions de l'affaire sur les relations entre Gênes et Tunis, *cf.* Emilio Marengo, *Genova e Tunisi, 1388-1515*, pp. 111-116, 209 & 225. Selon le *ms. Ajuda*, 50-V-21, fl 25v, les Maures pris et ramenés à Lisbonne étaient de trente-cinq à quarante.

visiter Tripoli ni Tunis, de crainte du fameux Kemal Reis [122]. Mais au retour, en rade d'Almeria, vers le début de décembre, il tomba sur la flotte portugaise rentrant du Levant, qui tenta de l'arraisonner. D. João de Meneses réclamait la personne et les avoirs des Maures qui avaient embarqué sur les galères de Berbérie, disant qu'il paierait les nolis (le frêt). Le Vénitien invoqua l'amitié qui régnait entre le roi du Portugal et la Seigneurie, et se dit prêt à perdre ses galères plutôt que de livrer un seul Maure. Devant cette réponse gaillarde, D. João de Meneses, après s'être ravitaillé, poursuivit son chemin. Le Roi Catholique informé, adressa une plainte à D. Manuel [123], assaisonnée de cette saveur moralisatrice qu'il affectionnait à l'égard du petit voisin portugais : c'était violer l'usage que de tenter une opération de course en plein port d'une puissance amie.

Le jugement de l'histoire

L'expédition de 1501 en Méditerranée a été célébrée, à l'époque, par les plumes du règne. Dans *l'Oratio habita coram Emanuele rege*, prononcée en octobre 1504 par le jeune comte d'Alcoutim, est cité au nombre des fastes manuélins l'envoi « jusqu'à l'île de Corfou d'une flotte magnifique » [124]. Dans une lettre à D. Henrique de Meneses, Cataldo Sículo vante le comte de Tarouca, son père : « Il a mené jusqu'en Asie une grande flotte contre les Turcs pour tous les Chrétiens, et point pour les seuls Vénitiens. Avec quel discernement il s'est conduit ; Scythes et Phéniciens ont appris à le connaître, alors qu'en cours de route il accomplit combien excellemment maintes actions d'éclat. Puis il a ramené tous les siens sains et saufs dans la patrie, avec un admirable savoir-faire » [125]. Duarte Galvão y va de son couplet sur la magna-

---

[122] Le capitaine des galères de Berbérie, Messine, s.d. : Sanuto, IV, 113.

[123] Le même, Valence, 20/XII/1501 : Sanuto, IV, pp. 206-207. Les Espagnols ont, pour leur part, capturé en mer, dans l'été, une nef génoise qui allait en Berbérie et pris les passagers maures et la marchandise – 300 *colle* d'épices et des étoffes – dont le Roi Catholique paiera le nolis : Sanuto, IV, p. 146.

[124] *Oratio* de D. Pedro de Meneses, 18/X/1504, dans *Cataldi Epistolarum secunda pars*, *fl* E 2v (reproduction en fac-similé in Cataldo Parísio Sículo, *Epistolæ et Orationes*, edição fac-similada, introdução de Américo da Costa Ramalho, Acta Universitatis Conimbrigensis, Coïmbre, 1988). Vénitiens et Napolitains sont menacés par le Turc, « Portugalenses reges sua sponte interdum ab oppressorum legatis orati, munitissimis atque ditissimis compluribus navibus succurrunt. Nec minus cum Rhodum insulam obsidere expugnareque immanissime truculentissimeque bestie omni rerum apparatu contendunt quemadmodum olim ab iisdem hostibus capto possessoque Hydrunte Calabrye oppido et ab hinc annis quatuor et Rhodo missis navibus providisti, et Venetis. Ad Corcyram usque insulam, ubi Venetorum prefectus residebat, exquisitissimas viginti et duarum navium classem transmisisti. »

[125] Cataldo Sículo à D. Henrique de Meneses, s.d. (la date est donnée par la nomination du comte à la tête de l'expédition de secours à Tanger et Arzila), dans *Cataldi Epistolarum secunda*

nimité de D. Manuel qui a envoyé au Levant une escadre, « la plus grande qui de mémoire d'homme soit sans Roi (à son bord) sortie de ces royaumes au secours de la Chrétienté contre le Turc » [126].

Dans l'historiographie ultérieure, il y eut complaisance à grossir la dimension de la campagne navale de 1501 : « sollicité par la République de Venise de la défendre, avec ses armes auxiliaires, de la puissance ottomane, <D. Manuel> expédia une formidable armada de trente nefs (...), et telle fut la peur des Turcs à la nouvelle de ce secours qu'ils se retirèrent vélocement dans leurs ports sans plus oser inquiéter les Vénitiens », écrit au XVIIIe siècle Barbosa Machado [127]: sujet de D. João V, le fameux bibliographe vibrait peut-être encore du souvenir de la victoire du cap Matapan, brillamment remportée sur les Turcs en 1717, par la marine de guerre portugaise. Un historien fit entendre dans le dithyrambe une note de lyrisme un peu pédant : « Quel signe de la puissance montée de l'Atlantique qu'une armada portugaise courant à la rescousse des escadres de la Seigneurie, après que celle-ci ait longuement imploré une aide à Lisbonne ! » [128].

De la « longue imploration » un couple d'heures fut la durée. Quant à la « montée de l'Atlantique », elle n'a rien à voir en cette affaire, doublet de l'expédition d'Otrante vingt-ans auparavant, et comme elle sans résultat. Ferdinand pouvait bien donner libre cours, à l'occasion de l'incident d'Almeria, au ton moralisateur qu'il affectionnait à l'égard du petit voisin portugais. Sur l'ennemi, son effet psychologique fut illusoire. Sur la ligue des puissances chrétiennes, la démonstration fut-elle positive ? D'un point de vue politique, il ressort que le Conseil royal tempéra par des instructions précises, et circonspectes, les écarts de D. Manuel. La tâche strictement défensive assignée à D. João de Meneses et son retrait immédiat ne firent pas la preuve, aux yeux du monde chrétien, que les prétentions manuélines à être au premier rang de la Croisade fussent fondées. La croisière en Méditerranée eut d'autres conséquences négatives. Elle ne permit pas à D. Manuel de faire jeu égal avec les Rois Catholiques, et elle ouvrit la porte aux curiosités de Venise. Les Rois Catholiques avaient toute raison d'être satisfaits. En détournant D. Manuel de

---

pars, fl A 6v. Lettre au sujet du comte <de Tarouca>, D. João de Meneses, son père « in Asiam magne classis ductor pro omni christiano, nedum pro Venitis contra Teucros perrexit, et quanta prudentia se rexerit, noverunt Scythe et Phoenices, multa etiam preclara facinora in itinere quam optime conficiendo. Demum suos omnes in patriam mirabili quadam sapientia incolumes reduxit. Nunc in Aphricam trajicit, ubi Tingen et Arcillam ab innumeris Maurorum copiis circurnsessas Jesu fautore liberet (...) ».

[126] Duarte GALVÃO, *Crónica de D. Afonso Henriques*, Conde de Castro Guimarães, éd., Cascais, 1918, pp. 3-4.

[127] *BL*, III, p. 163.

[128] Vitorino Magalhães GODINHO, *Os Descobrimentos e a Economia Mundial*, III, Lisbonne, 1983, p. 89.

son but, ils avaient empêché l'attaque du royaume de Fès. La remise de Gibraltar, à laquelle en 1502 ils contraignaient le duc de Medina Sidonia complétait leur succès.

L'occasion de saisir un gage contre les empiétements de la Castille sur les côtes atlantiques au sud d'Agadir fut manquée. En mars 1501, Estevão Vaz, un des signataires des traités de Tordesillas, portait à Grenade l'expression du mécontentement portugais devant les empiètements délibérés commis dans la Mar Pequeña [129] par Alonso de Lugo, contre qui des sanctions étaient réclamées. Que, quelques mois plus tard, D. João de Meneses essaie de se saisir de Mers el-Kébir montre qu'en violant de son côté les accords passés, le Portugal cherchait à acquérir un moyen de pression. Humiliant sur le terrain, le revers de Mers el-Kébir était fâcheux sur le plan diplomatique : il privait le gouvernement de D. Manuel d'un atout négociable.

D. Manuel se félicite, piètre justification, de ce que la croisière à Corfou a coûté moins cher en soldes que n'aurait coûté l'invasion du Maroc. Le seul succès à mettre au crédit du Portugal est celui de ses conseillers. En donnant des instructions claires à un chef d'escadre prudent, ils ont limité les effets du faux-pas commis en février 1501 par le Roi [130].

---

129 [Aujourd'hui Ifni, dans le sud du Maroc, presque à la latitude de l'île canarienne de Lanzarote ; en 1476 Diego García de Herrera y bâtit le fort de Santa Cruz de la Mar Pequeña. Il était soutenu par les Rois Catholiques, qui prétextaient que le territoire, qui se situe au nord du Cap Bojador, ne faisait par partie du royaume de Fès, dont la conquête était réservée au Portugal. En 1491 ils placèrent la zone sous le commandement d'Alonso Fernández de Lugo, qu'ils nommèrent capitaine général de la côte d'Afrique entre le Cap Guer et le Cap Bojador. Sur l'histoire de ce petit territoire, redevenu espagnol en 1869, *cf.* Ramón Ezquerra, art. « Ifni » dans *Diccionario de Historia de España* dirigido por Germán Bleiberg, 3 vol., Alianza Editorial, Madrid, 1979 (réimp. 1986), *s. v.* – L. T.]

130 [Les chapitres sur les relations entre le Portugal, Venise et l'Égypte qui tournent autour du problème de la traite des épices seront donnés plus loin, dans le contexte de l'expansion portugaise aux Indes dont, à vrai dire, ils font partie – L. T.]



V – Possessions de Venise
G – Possessions de Gênes
A – Possessions de la Couronne d'Aragon

3 – La Méditerranée

CHAPITRE 2

LE MAROC : LES FONDATIONS MANUÉLINES

Dès 1496, D. Manuel avait obtenu du Pape une bulle d'indulgences pour financer la croisade au Maroc. Il avait manifesté sa sollicitude aux présides du Nord. Les garnisons avaient été renforcées ; les capitaines, la troupe, les résidents avaient été parmi les bénéficiaires de l'augmentation des traitements. On perçoit déjà, d'autre part, les signes annonciateurs d'une nouvelle orientation. En même temps qu'il affirmait les droits du Portugal sur la côte du Sous, il songeait à modifier le statut d'Azemmour et de Safi. Dès janvier 1497, il notifiait aux autorités d'Azemmour son intention d'avoir un château-fort dans la cité.

La paix de 1490, dont la reconduction avait fait l'objet de contacts en 1498, n'avait pas été prolongée. Dans l'état de grâce de 1500, conquête du Maroc et exploitation de la route des Indes allaient de pair. En mars, D. Manuel offrait son alliance au Samorin contre l'Islam et ordonnait la mobilisation de vingt-six mille hommes pour envahir le royaume de Fès. On a vu combien les tractations matrimoniales de cette année-là étaient liées au projet du « passage » du Roi. Reporté de 1501 à 1503 – qui se révéla être une année de disette – le passage fut alors décommandé *sine die*. Quel était le point de débarquement prévu pour lancer la marche sur Fès, on l'ignore. L'évidence indique, comme lors des préludes de 1489 et de 1515, que ce ne pouvait être qu'entre Arzila et Salé, et vraisemblablement à l'embouchure du Loukkos ou du Sebou.

Il faut attendre 1505, une dizaine d'années après l'accession au trône de D. Manuel pour voir s'affirmer un projet politique neuf au Maroc. De 1505 à 1514, une chaîne de forteresses fut construite sur la façade atlantique : Santa Cruz de Água de Narba (1505, 1513), Safi (1508), Agouz (1507, 1519), Azemmour (1513), Mazagan (1514). L'une a périclité très vite (Mogador, 1506-1510). La construction d'une autre échoua (Mamora, 1515). Neuf projets ou simples suggestions pour un dispositif complémentaire restèrent sans suite, dont trois dans l'intérieur : Massa (1497), Larache (1508), Saca (1510),

Tarter (1510), Marrakech [1] (1513), Almedina (1514), Tït (1514), Anafé (1515), Skiat (1519).

En 1505, la Couronne ne s'engagea qu'à demi, en accordant deux donations à des courtisans qui comptaient y gagner. L'une à Jorge de Melo, capitaine pour le Roi des arbalétriers à cheval, à Mazagan. L'autre à João Lopes de Sequeira, membre du conseil, à Água de Narba. Celle de Jorge de Melo n'a laissé d'autre trace que l'acte de donation (il fut tué par les Maures en septembre). On verra plus loin celle de João Lopes courir au fiasco.

Safi

L'année même de la fondation de Santa Cruz de Água de Narba, les Portugais souhaitèrent rendre plus sûr leur comptoir de Safi. Le caïd, en place grâce à eux depuis 1498, était devenu hostile. À Lisbonne, un ennemi de la veille (et son rival) acceptait qu'une forteresse portugaise soit construite et se faisait fort d'amener le roi de Marrakech, Mawlay al-Nasir, à payer tribut. En juillet 1505, l'escadre qui escortait João Lopes de Sequeira à Agadir eut ordre de s'arrêter à Safi afin d'y remplacer le caïd récalcitrant par son adversaire docile, et d'y transformer la factorerie en poste fortifié. On y laisserait vingt-cinq à trente hommes avec de l'artillerie. Le coup échoua.

Les Portugais s'ouvrirent, en 1506, une nouvelle voie d'accès à Marrakech, en fondant beaucoup plus au sud, face à l'îlot de Mogador, sur un site inhabité et disposant d'un bon mouillage, un fort, le Castelo Real, dont l'édification fut confiée à Diogo de Azambuja, le bâtisseur de São Jorge da Mina. Comme Safi, Mogador semblait destiné au rôle de port du blé et de point de départ en direction de Marrakech. Le 23 août, à Coïmbre, D. Manuel donnait des instructions à un agent qui s'était beaucoup promené ces années-là parmi les Marocains, Lopo Fernandes, écuyer de la garde royale. Passant pour marchand, il recueillerait des renseignements sur les populations, sur les ressources économiques et l'état politique de l'intérieur du pays, et si possible irait jusqu'à Marrakech. Il chercherait à apprendre si, malgré l'hostilité du caïd de Safi, les Maures accepteraient de détourner vers Mogador leurs trafics. Il vanterait les avantages du nouveau comptoir. Il insisterait sur les épices dont le Portugal

---

[1] [Rappelons que, dans les textes portugais de l'époque, Marrakech est toujours désignée par *Marrocos* (de l'arabe *Marrâkush*, étymon du français *Maroc*) ; terme qui, comme ce fut aussi l'usage en français jusqu'à *ca.* 1890, sert à désigner aussi bien la ville que la zone du Maroc entre le Umm al-Rabî' et l'Atlas, alors au pouvoir de l'émir de Marrakech, théoriquement vassal du sultan wattaside de Fès (*cf.* P. de Cenival, art. « Marrâkush » in *EI*, s. v.). Dans les sources portugaises de l'époque c'est plutôt *Reino de Fez, Reino de Benamerim* (c'est-à-dire des Banû Marîn) ou alors l'expression *Reinos de Fez e de Marrocos* ce qui sert à désigner le territoire marocain dans son ensemble (appelé *al-Maghrib* en arabe) – L. T.]

dominant l'Inde – la route du Levant désormais fermée – était en mesure de pourvoir toute la Berbérie.

Lopo Fernandes relata dans un long rapport les observations faites au cours de son voyage à Marrakech, en novembre 1506. Escorté de Berbères procurés par Diogo de Azambuja, il échappa, à l'aller comme au retour, aux émissaires du caïd de Safi lancés sur ses traces. Le moment le plus critique, à quelques étapes de Mogador, fut dans un village de « Maures saints et qui lisaient la loi ». Il se fit alors passer pour un Maure de Grenade, « la tête rasée au-dessus des oreilles, la barbe à la moresque, faisant des ablutions et prières des Maures ». À Marrakech, cordialement accueilli par Mawlay al-Nasir, sa qualité de chrétien en liberté provoqua des attroupements. Le Roi se montra particulièrement curieux d'entendre confirmer les nouvelles étranges et incroyables qui se colportaient sur les expéditions des Portugais en Inde. Lopo Fernandes en entretint aussi des Juifs castillans et maghrébins. Les Maures souhaitaient qu'il vienne fonder à Marrakech une *feitoria* [2].

Lopo Fernandes avait traversé les plus belles cultures de blé et d'orge qu'il ait vu de sa vie, constaté d'autre part beaucoup d'effervescence tribale et d'anarchie. Mogador fut bientôt assiégé par quantité de Berbères et d'Arabes, à grand-peine repoussés par Diogo de Azambuja. On a pensé que l'organisation maraboutique des Regrega avait été l'âme de la résistance locale, qui empêcha le développement de la nouvelle fondation portugaise. Suggestion à laquelle donne corps la mésaventure subie par Lopo Fernandes dans le village des Maures saints.

Étroitement serré, le Castelo Real de Mogador dut être approvisionné depuis Madère. Mais bientôt l'évolution de la situation à Safi acheva de lui enlever une partie de son utilité. En 1510, la couronne se dégagea, en donnant la capitainerie à vie à Nicolau de Sousa. Dans les derniers mois de cette année-là, Mogador fut pris par les Maures, et Nicolau de Sousa y périt.

L'assassinat du caïd de Safi, en décembre 1506, parut une chance. Sidi Yaḥya U Ta'fuft [3], son successeur contesté par une faction adverse, était réticent à introduire le cheval de Troie que réclamaient depuis longtemps les Portugais, en accordant à leur factorerie un accès direct à la mer. Débarqué dans une ville en tumulte avec une cinquantaine d'hommes, en juillet ou août 1507, Diogo de Azambuja ouvrit les portes à une tribu amie du concurrent de Sidi Yaḥya, et profita de trois jours de massacres entre Maures pour transformer le comptoir en un ensemble imprenable. Diogo de Azambuja avait toutefois joué une mauvaise carte. Désormais caïd de Safi, son protégé, ouvertement opposé à l'érection d'un fort, interdisait aux Maures de travailler pour les Portugais. Cerné, à court de vivres, l'eau des citernes lui travaillant les

---

2 [Factorerie, agence commerciale – L. T.]

3 [*Cf. infra* le chapitre dédié à ce personnage – L. T.]

boyaux, Diogo de Azambuja provoquait. Il fit savoir qu'il étancherait la soif des siens avec le sang des Maures et leur faim avec la chair de leurs jambes. Dans les premières semaines de 1508, une émeute indigène écrasée, le caïd enfui, l'autorité portugaise régna enfin sur Safi, soutenue par des gros renforts accourus de Madère [4]. Azambuja se voyait déjà planter sur Marrakech la bannière du Portugal.

Le *feitor* de Safi peignait un tableau plus sombre. Dépeuplés et pillés, la ville et ses environs risquaient d'être perdus sans remède. Marchands et artisans n'y reviendraient qu'avec des garanties du Roi. Vieux dur à cuire, peu regardant sur les moyens, capitaine en titre de Safi en août 1508 tout en restant capitaine de Castelo Real de Mogador, Azambuja n'était pas l'homme de la situation, bien au contraire. Pour avoir des esclaves à vendre, il prenait de force des enfants pauvres en ville, arrêtait des campagnards venus au marché ou montait des rafles dans l'arrière-pays. L'importante communauté juive craignait d'être expulsée ou convertie de force. Les excès des soldats restaient impunis. Ils couraient les musulmanes jusque dans les maisons. Ils volaient portes et nattes des mosquées. « Ils viennent y pisser et y chier, et dans le minaret de notre grande mosquée, on peut voir les hommes y pisser et y chier aussi », écrivaient à D. Manuel les habitants de Safi, qui se plaignaient de ne pas recevoir de réponse à leurs lettres. Une politique d'apaisement s'imposait. Il était question d'un retour de Sidi Yaḥya U Ta'fuft, réfugié à Lisbonne. Très sèchement destitué et renvoyé à Mogador [5], le glorieux vétéran fut rappelé au Portugal au printemps de 1509. Amer et généreusement gratifié, Diogo de Azambuja sortit de la vie active. Il mourut neuf ans plus tard, à quatre-vingt-quatre ans, dans sa ville natale de Montemor-o-Velho, et fut inhumé dans l'église qu'il y avait fondée.

En 1507, les barres d'Azemmour, de Salé, de la Mamora et de Larache furent sondées. Duarte de Armas traça des croquis des sites. Le choix d'une attaque se fixa sur Azemmour en priorité. D. Manuel croyait avoir dans la place un ami, un prince wattasside [6] en disgrâce, venu comme tant d'autres en quémandeur à sa cour. Entre temps, la position personnelle du prince à Azemmour s'étant fortifiée, il vira de bord. En août 1508, D. João de Meneses tomba dans le piège. Ses forces avaient été calculées en fonction de la complicité attendue. La mêlée fut, comme d'habitude, une suite de chocs de

---

4 [*Cf.* Góis, II, xviii – L. T.]

5 Bernard Rosemberger, « Yaḥya U Ta'fuft, 1506-1518. Des ambitions déçues », *Hesperis-Tamuda*, XXXI (Rabat, 1993), n. 138 & 183.

6 [Wattasides, ouattasides ou Banû Wattâs est le nom de la dernière dynastie berbère, du groupe zénète (*zanâta*), qui régna au Maroc de 1472 à 1554 ; les wattasides étaient apparentés aux Mérinides ou Banû Marîn, qui avaient régné de 1269 à 1465, et ce fut à ce titre qu'ils en revendiquèrent l'héritage : *cf.* Chantal de la Véronne, art. « Wattâsides » in *EI*, s. v. – L. T.]

cavalerie. Du haut des remparts, on jeta sur les assaillants jusqu'à des ruches. Soixante vieilles mauresques, lançant des maléfices et vaticinant que Mahomet leur avait promis ce jour-là la victoire, vinrent hors de l'enceinte pour encourager les leurs à grands cris et leur porter à boire. Employées pour la première fois, les compagnies d'ordonnance à pied, qui avaient peu servi, les massacrèrent. Submergé par le nombre, D. João de Meneses rembarqua dès le lendemain [7].

De nouveaux préparatifs furent décidés en mars 1509, pour une campagne d'été, dont l'ordonnateur était D. Martinho de Castelo Branco, et que devait commander le duc de Bragance [8]. Mais avec leur abandon, tout le poids de la politique de pénétration reposa sur Safi.

En mars 1510, Simão Gonçalves da Câmara reçut l'ordre de lever des troupes à Madère pour les envoyer au capitaine de Safi. Il promit qu'elles y seraient en juin [9]. Nommé en avril, Nuno Fernandes de Ataíde inaugura son commandement par plusieurs *entradas* [10]. En décembre, il eut à essuyer le contre-coup de la chute de Mogador, qui grisa les Maures. Almedina, le grand centre urbain (cinq mille feux), où s'engrangeaient les récoltes de la région, battit le rappel de la lutte contre les Portugais. Il descendit des tribus jusque du Haut-Atlas. Plutôt que de se retirer dans la kasba, Nuno Fernandes de Ataíde tint le pari de défendre avec ses neuf cents hommes les longs remparts de la ville. Les Juifs s'étaient formés en milice d'appoint, sous un capitaine. L'investissement achevé le 23 décembre, les assaillants, après deux échecs, commencèrent à se retirer le 31. Une fois de plus, Madère manifesta l'intérêt qu'elle prenait à la possession de Safi. Fin décembre, des renforts en arrivaient chaque jour. D'Andalousie étaient venus cinquante arbalétriers et cent *espingardeiros* (mousquetiers) [11].

La débandade des Maures facilita à Nuno Fernandes de Ataíde le travail de ralliement des tribus voisines. De 1511 à 1513 il entreprit une série d'incursions en vue de créer une zone de soumission à l'autorité portugaise [12]. Il souhaitait être couvert contre une attaque wattaside sur son flanc gauche. Réclamée au printemps 1512, la prise d'Azemmour n'eut lieu que quinze mois plus tard. À la mi-mai 1513, Nuno Fernandes pressait D. Manuel de couper l'herbe sous le pied au roi de Fès : si celui-ci s'emparait d'Azemmour, Safi

---

[7] [*Vide* le « Récit de l'attaque d'Azemmour » in *SIHM*, I, pp. 163-168 ; *cf.* GÓIS, III, xxvii – L. T.].

[8] Lettres de D. Manuel à Jorge Pestana, Henrique de Bethencourt, bacharel João Fernandes, Pero Gonçalves, André de França et Álvaro Fragoso d'Évora, 5/III/1509, António BAIÃO, *Documentos do Corpo Cronológico relativos a Marrocos, 1488-1514*, Coïmbre, 1925, pp. 27-32.

[9] Simão Gonçalves au Roi, Madère, 14/III/1514, *Gav.*, IV, pp. 93-94.

[10] « La conquête de Safi par les Portugais », *SIHM*, I, pp. 159-160.

[11] GÓIS, III, xii. Sur les secours de Madère aux présides de 1507 à 1516 : liste dans « Les places Luso-Marocaines et les îles portugaises de l'Atlantique », *SIHM*, III, pp. 325-326.

[12] Sur ses succès, *cf.* la *Carta de mercê* du Roi, Lisbonne, 2/VII/1513, *SIHM*, I, p. 392.

risquait de n'être plus tenable. Il ignorait alors que la décision était prise depuis plusieurs semaines d'envoyer le duc de Bragance « guerroyer au-delà ».

Du traité de Tordesillas (1494) au traité de Sintra (1509) [13]

Le second traité de Tordesillas du 7 juin 1494 avait réglé provisoirement le partage des zones d'influence au Maghreb. Le Portugal s'était fait reconnaître le droit de conquête sur tout le royaume de Fès. Mais D. João II n'avait pu maintenir hors des convoitises de l'Espagne ce Maroc, si bien tenu par les Portugais pour le prolongement de leur *reconquista* que leurs souverains portaient désormais le titre de « roi des Algarves d'en deçà et d'au-delà de la mer en Afrique ». Les Rois Catholiques, qui n'auraient pas vu d'un bon œil Fès devenir portugais, restaient partenaires du jeu marocain. Jusqu'aux accords de Sintra de 1509, qui régleront l'essentiel, l'ambiguïté des relations avec la Castille, sourcilleuse, semi-rivale semi-alliée, embarrassante par son poids, est un des freins à la politique de D. Manuel.

La rivalité luso-canarienne en Berbérie du Ponant

La pression exercée à Tordesillas par les Rois Catholiques avait été forte. Admettant que le royaume de Fès était « de la conquête du Portugal », ils réclamaient qu'une commission bipartite enquête, à Fès et ailleurs, sur ses limites trop vagues. Des conclusions des experts dépendrait l'attribution définitive de certains secteurs du littoral à chacun des deux signataires du traité. S'il était, dans les trois ans à venir, dénoncé par l'un des deux, le retour au *statu quo ante* rendrait libre cours à la compétition. En tout état de cause, D. João II cédait irréversiblement ses droits à l'est de Ceuta sur Khassassa et Melilla. La Castille désirait mettre fin aux raids de leurs corsaires sur les rivages d'Andalousie [14].

Sur le versant atlantique, les Rois Catholiques faisaient des difficultés à reconnaître au Portugal la côte jusqu'au Sous et à Massa inclusivement. Il appartiendrait à la commission de dire si cet extrême-sud était bien dans la mouvance de Fès ; et, si le Portugal détenait des lieux qui étaient de la con-

---

[13] [J. A. a laissé tout ce chapitre (dont on n'a trouvé que la version dactylographiée) sans notes de bas de page. Nous avons ajouté les quelques références que nous avons pu identifier – M. C. F. & L. T.]

[14] [Les traités signés à Tordesillas le 7 juin 1494 ont été publiés à plusieures reprises ; l'édition la plus récente et la plus complète est celle de Luís Adão da Fonseca & José Manuel Ruiz Asencio, *Corpus Documental del Tratado de Tordesillas*, Sociedad V Centenario del Tratado de Tordesillas / Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses, Valladolid, *1995 ; le texte des traités y constitue les documents 96-98, pp. 142-167 – L. T.]

quête des rois de Castille et d'Aragon, il les leur restituerait. En attendant, ceux-ci n'y occuperaient ni villes ni châteaux, même si les Maures les leur offraient. Au-delà de Massa et jusqu'au cap Bojador, la Petite Mer (Mar Pequeña), entre le continent africain et les Canaries, était en revanche de leur domaine. Du cap Bojador au Rio de Oro, zone contestée, ils s'abstiendraient durant trois ans de fréquenter les lieux de pêche, en conservant la liberté de lancer des coups de main en terre de Maures. Les Rois avaient refusé sur ce dernier point de céder aux réclamations de D. João II.

De même que la commission chargée, aux termes des accords de Tordesillas, de définir le méridien dans l'Atlantique, la commission des confins marocains ne se réunit jamais. Durant le séjour de D. Manuel en Espagne en 1498, il en fut de nouveau question, sans suite. À cette date, en effet, les Espagnols des Canaries avaient entrepris d'élever une série de points fortifiés sur la côte saharienne de la Mar Pequeña, tandis que D. Manuel avait accepté de prendre sous sa protection la Terre de Massa, dont le Portugal n'avait pas pu obtenir à Tordesillas qu'elle fût reconnue de sa sphère d'influence.

À la fin de l'été 1496, le gouverneur de la Grande Canarie, accord de vasselage passé avec les tribus des alentours de l'oued Shebika, y releva la Tour de Santa Cruz de la Mar Pequeña, où il laissa une garnison de dix-sept hommes. En février et mars 1499, son successeur reçut à Tagaost l'allégeance de plusieurs chefs du Sous [15]. Les années suivantes furent dominées par la figure d'Alonso de Lugo, l'ambitieux et brutal gouverneur de la Palma et de Ténérife, où il écrasa de 1494 à 1496 l'ultime résistance indigène [16]. Il obtint en octobre 1499, à Grenade, l'approbation des Rois Catholiques à son plan ambitieux de développement de la présence espagnole en « Berbérie du Ponant» [17].

Il était autorisé à élever trois forteresses, à Tagaost, à l'embouchure de l'oued Assaka (oued Noun) et au cap Bojador, chacune tenue par cent cavaliers et deux cents gens de pied. L'opération était à ses frais, dont il devait être remboursé sur les premières rentrées fiscales des postes fondés. Il percevrait le vingtième de leurs revenus et les quatre cinquièmes de ses razzias. À ses côtés, un *vedor* royal, sans l'accord de qui il ne pourrait rien décider, le guiderait dans ses choix stratégiques et connaîtrait par le menu les dépenses et recettes. Ils travailleraient ensemble à rendre tributaires Maures et Bédouins.

---

[15] [« Acta notarial de sumisión de los jeques y capitanes del África Occidental (reino de Bu-Tata) a los reyes Católicos » Tagaos-Ifni, 15/II-23/III/1499, pub. par Antonio Rumeu de ARMAS, *España en el África Atlántica – Documentos*, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Madrid, 1957, doc. xxxi, pp. 73-78 – L. T.]

[16] [Cf. Andrés BERNÁLDEZ, *Historia de los Reyes Católicos* (*cf. supra*, Ire partie, note 97), chap. cxxxii & cxxxiv – L. T.]

[17] [« Capitulaciones para la conquista del África Occidental, estipuladas entre los Reyes Católicos y el gobernadorr Alonso de Lugo », Grenade, 2/X/1499, *ibidem*, doc. xxxv, pp. 82-84 – L. T.]

La consigne était de « ne pas toucher à ce qui appartenait à la conquête du roi de Portugal ».

Alonso de Lugo avait pourtant le titre à vie de « capitaine et gouverneur dans les terres de Berbérie qui sont depuis le Cap de Guer jusqu'au cap Bojador » ce qui faisait « quatre-vingt dix lieues de côte plus ou moins ». Les Rois persistaient ainsi à dénier à D. Manuel les droits sur les parages d'Agadir et de Massa. Pendant l'été 1500, d'ailleurs, Antonio de Torres et Alonso de Lugo modifièrent en ce sens le schéma initial. Tagaost écarté, la troisième forteresse serait construite à Agadir. Débarqué dans la seconde moitié de 1500 à l'embouchure de l'Assaka, pour y édifier le fort de San Miguel de la Saca, le corps expéditionnaire canarien fut attaqué par des caïds de Tagaost et d'ailleurs, et massacré. Des Maures amis découvrirent Alonso de Lugo à demi-mort parmi les cadavres. Un *feitor* portugais – vraisemblablement celui de Massa – avait contribué à animer l'hostilité indigène contre les Castillans.

Le Portugal entendait affirmer ses intérêts dans la région. En 1496, les trois villages de la Terre de Massa s'étaient placés sous la protection de D. Manuel et avaient offert de participer à la construction sur leur territoire d'une forteresse portugaise. Début 1497, D. Manuel avait prudemment éludé la proposition pour l'immédiat, mais non celle de recevoir à Massa « une maison bonne et sûre à usage de *feitoria* » [18]. Le facteur, João Lopes, se montra actif (en 1502 on le verra attendu à Marrakech et se mêlant aux affaires intérieures de Safi).

La cour portugaise s'émut. Estevão Vaz, à Grenade en mars 1501, protesta contre les agissements d'Alonso de Lugo au sud du cap Bojador comme au nord de Massa, et réclama de la Reine Catholique son arrestation [19]. La Reine assura que, s'il était coupable, il serait châtié. Le 30 juin, les Rois Catholiques conjointement lui signifièrent que leurs sujets qui dépasseraient le cap Bojador pour autre motif qu'un raid contre les Maures risqueraient la confiscation de leurs navires et de leurs biens [20]. En revanche, faisant la sourde oreille quant aux limites septentrionales, ils émirent en juin et juillet une série de mandements en vue de « la défense des forteresses qui se font par ordres de Leurs Altesses dans la région du cap d'Aguer ».

Afin de disposer d'une monnaie d'échange, les Portugais avaient, sans succès on l'a dit, tenté au même moment de mettre la main sur Mers el-Kébir et Oran, qui appartenaient sans conteste à la zone de conquête espagnole.

---

18 [« Lettre d'Emmanuel Ier aux habitants de Massa », Estremoz, 11/I/1497, *SIHM*, I, doc. iv, pp. 31 & *sq* – L. T.]

19 [*Cf.* La lettre de Estêvão Vaz à D. Manuel, de Grenade, 31/III/1501 in *DRRP*, III, doc. 500, pp. 87-92 – L. T.]

20 [*Ibidem*, doc. 503, pp. 94-95 – L. T.]

La nouvelle expédition canarienne ne fut pas prête avant l'été de 1502. Agadir en était le but [21]. Le fort, élevé à la hâte, allait être achevé, quand une cédule des Rois intima à Alonso de Lugo de tout laisser en l'état et de rentrer.

La Castille ne renonçait pas à ses prétentions ; simplement ses visées politiques et les intérêts économiques canariens se heurtaient, et Alonso de Lugo en était victime. Après lui avoir concédé un vaste champ de conquête, les Rois l'avaient mis sous tutelle d'un représentant de la Couronne qui avait la haute main sur le commerce de Berbérie et de la Mar Pequeña [22]. Ce représentant fut en 1505, et pour une douzaine d'années, le gouverneur de la Grande Canarie. Alonso de Lugo n'avait d'ailleurs pas les moyens de ses appétits, hors d'état de payer les troupes qu'il avait à grand-peine recrutées pour sa campagne de 1502. D'autre part, sa politique de pénétration pacifique provoquait la colère des colons canariens. Après l'allégeance de Tagaost et autres lieux, les Rois lui avaient donné licence de donner sûreté aux Maures, et il avait déclaré une sûreté générale. Cette mesure était mal reçue aux Canaries, où l'empêchement d'effectuer des descentes sur le littoral africain était considéré comme la cause du marasme ambiant. Saisi des plaintes canariennes, Ferdinand autorisa, en février 1505, l'ouverture d'une information pour établir « s'il était plus profitable de faire la guerre aux Maures de cette côte de Berbérie que d'être en paix avec eux » [23]. En mars, il rappela qu'Alonso de Lugo n'avait pas pouvoir de traiter en Mar Pequeña. Les dépositions recueillies quelques mois plus tard, à la mi-novembre à Las Palmas [24], concordèrent. La sûreté générale octroyée par Alonso de Lugo et maintenue par lui desservait Dieu et le souverain, et entraînait l'archipel dans la dépression. Si on avait eu la liberté d'aller assaillir (*saltear*), de nombreuses et grandes prises de Maures et Mauresques de tous âges auraient procuré une abondante main-d'œuvre, attiré les marchands, apporté de l'argent. Dieu aurait été servi, beaucoup de ces captifs devenant chrétiens, et le revenu royal accru. L'interdiction avait ruiné des propriétés, les gens pauvres qui vivaient auparavant des descentes en terre maure n'avaient plus de quoi manger, églises et monastères perdaient des aumônes. Il fallait revenir à la situation de naguère, quand la Berbérie était ouverte, « quand Dieu accroissait les biens temporels par la dite guerre qui se faisait contre les infidèles ». L'armement de navires, l'équipement en armes et en vivres stimuleraient également l'économie. Pour disposer d'une longue étendue de côte où faire des assauts, il convenait de circonscrire autour du fort de

---

[21] [*Cf.* Rumeu de ARMAS, *op. cit.*, doc. xlvi, l, lii & lii, pp. 98 & sq., et le « segundo memorial de doña Beatriz de Bobadilla », *ibidem*, p. 309 – L. T.]

[22] [Il s'agissait de Antonio de Torres, nommé à Séville le 20/VI/1500, Rumeu de ARMAS, *op. cit.*, doc. xxxix-xlii – L. T.]

[23] [*Real cédula* de Toro, 26/II/1505, *ibidem*, doc. lxx & lxxiii-lxxv, pp. 128 & 133-146 – L. T.]

[24] [*Ibidem*, doc. lxxii, pp. 133-134 – L. T.]

Santa Cruz de la Mar Pequeña le territoire de sûreté où les Maures pourraient venir trafiquer.

Une cédule du Roi Catholique avait anticipé, le 2 novembre [25], sur ces déclarations, pour autoriser « les habitants de toutes les Canaries et tous autres sujets de nos royaumes à assaillir les Maures de l'autre côté depuis le Rio de Oro en remontant jusqu'à la région de Massa, dans tous les endroits qu'ils voudraient ». Le quint du Roi réservé, tous les biens et esclaves qu'ils prendraient seraient à eux comme « chose gagnée de la guerre ».

En fixant à la région de Massa la limite autorisée des descentes espagnoles, ce texte était une concession implicite aux revendications du Portugal. Ceci au moment où D. Manuel, après avoir affermé à Fernando de Loronha en 1502 et 1503 les revenus de Massa et Água de Narba – c'est Agadir – venait au printemps1505 d'autoriser un des membres de son conseil, João Lopes de Sequeira, chevalier de l'ordre du Christ, à fonder pour son propre compte à Água de Narba château et maison [26]. Il ne semble pas que Ferdinand ait protesté. Discrétion bien explicable. Confronté aux problèmes autrement sérieux de la succession au trône de Castille, irriter le Portugal eût été inopportun.

Les préliminaires du traité de Sintra

En juin 1505, pour mettre fin aux méfaits sur les côtes de Grenade des corsaires [27] du port de Vélez de la Gomera, en zone de conquête portugaise, Ferdinand avait souhaité occuper l'îlot qui en commandait la sortie. Il avait sollicité l'accord de D. Manuel. L'abandon forcé de ses fonctions de régent laissa, provisoirement, cette demande sans suite.

Le 23 juillet 1508, Pedro Navarro occupa le Peñon de Vélez. En septembre, Ochoa de Isasaga, sur les pas duquel arriva Cristóvão Correia, apporta à Cordoue des protestations écrites. Ferdinand trempa sa plume d'inimitable beau-père : « J'aurais beaucoup de raisons de me plaindre du Roi mon fils, de mettre si peu de confiance en l'amour que j'ai pour lui, de ce qu'il pensât que je mettrais les mains sur ce qui appartiendrait à sa conquête, car je ne le ferais pour rien au monde, sinon pour l'aider » [28]. Durant son absence en Italie, les incursions des gens de Vélez avaient mis le royaume de Grenade, peuplé

---

[25] [*Ibidem*, doc. lxxiii, pp. 133-134 – L. T.]

[26] [*Vide* Pierre de Cenival, *Chronique de Santa-Cruz du Cap de Gué (Agadir)*, texte portugais du xvie siècle traduit et annoté par..., Paris, 1934 ; Joaquim Figanier, *História de Santa Cruz do Cabo de Gué (Agadir), 1505-1541*, Agência Geral das Colónias, Lisbonne, 1946 – L. T.]

[27] [*Cf.* Andrés Bernáldez, *Historia de los Reyes Católicos* (cf. *supra*, Ire partie, note 97), chap. ccxv – L. T.]

[28] [Rumeu de Armas, *op. cit.*, doc. lxxvii, pp. 151-152 ; *cf.* doc. lxxviii-lxxxvi, pp. 153-170 – L. T.]

de musulmans nouvellement convertis et peu sûrs, en danger d'être perdu. À ce bon argument, il ajouta une phrase vague sur des violations du traité de Tordesillas qu'auraient, disait-on, commises les Portugais. « Je dois avoir soin – concluait-il – d'aider à conserver tout ce qui appartient au roi de Portugal mon fils, pour lui et pour ses enfants, mes petits-enfants. Si le Peñon est de la conquête du Roi mon fils, je le tiens présentement pour lui, et s'il ne le conquiert pas maintenant, je le conserverai, parce qu'il en est loin et ne lui servirait qu'à faire des dépenses. Il peut être bien sûr que je ne toucherai, ni ne laisserai toucher, à ce qui appartient à sa conquête, je l'y aiderai au contraire de la meilleure volonté ». D. Manuel le prit très mal, et s'enferma dans un long silence.

Fin octobre, Cristovão Correia, n'avait pas obtenu de réponse à la demande d'évacuation du Peñon de Velez. Ferdinand, sans contester son appartenance à la zone portugaise, voulait étudier le cas du cap de Gué. Des courriers partirent pour Alcalá de Henares, où résidait le cardinal Cisneros. Le Grand Capitaine pronostiqua que Ferdinand ne déciderait rien avant le résultat de ses pourparlers avec Maximilien Ier.

On en était là quand, le 26 octobre, parvint la nouvelle de la chute d'Arzila [29]. D. João de Meneses discutait à Tanger, avec les gouverneurs de Tanger et d'Arzila, d'une action contre Larache, lorsqu'on apprit l'arrivée imminente devant Arzila du roi de Fès. Le 20 octobre, celui-ci parut, et enleva la ville le 21. D. Vasco Coutinho, le gouverneur, se replia dans la forteresse, fermant les portes devant le flot des réfugiés. Le 23, D. João de Meneses jeta l'ancre devant Arzila, sous le feu des batteries marocaines. Son aide permit de dégager la forteresse, déjà dangereusement minée par les assaillants. Lorsque Pedro Navarro arriva de Gibraltar sur l'ordre du Roi Catholique, avec dix-huit cents hommes, le roi de Fès se retira le 30 octobre.

L'alerte avait été chaude. D. Manuel creva un cheval sous lui en se hâtant d'Évora vers l'Algarve. À Tavira, il décida de passer outre-mer. Il en fut dissuadé. Les secours qu'il formait n'arrivèrent qu'une fois Arzila sauvé. En Andalousie, le succès du roi de Fès souleva une vague de solidarité rarement manifestée. Le *corregedor* de Jerez de la Frontera accourut le premier, avec trois cents arbalétriers. Des chevaliers partirent à leurs frais. En voisin, le comte d'Ayamonte envoya à Tavira des navires et des gens. Une centaine de courtisans castillans et aragonais partirent le 2 novembre (la levée du siège n'était pas encore connue à Séville). D. Pedro Girón et le duc de Medina Sidonia voulaient aller servir D. Manuel. Adversaires des Rois Catholiques, ils avaient là bon motif de le montrer. Le Grand Capitaine, démis de ses charges en Italie

[29] [Bernardo RODRIGUES, *Anais de Arzila*, I, David Lopes éd., Lisbonne, 1915, chap. ii-v ; GÓIS, II, xxvii-xviii ; Andrés BERNÁLDEZ, *Historia de los Reyes Católicos* (cf. *supra*, Ire partie, note 97), chap. ccxviii – L. T.]

et plein d'amertume, y songeait aussi. Il voulait disparaître, suivre D. Manuel s'il passait au Maroc ; et s'il ne passait pas, il irait avec les gens qu'il enverrait, non comme capitaine, mais au rang où D. Manuel serait le mieux servi. Embarrassé, Cristovão Correia demandait des instructions. Quelques jours plus tard, le Grand Capitaine l'importunait encore, impatient de savoir la réponse.

Ferdinand ne s'était pas contenté d'expédier l'escadre de Pedro Navarro. Il mobilisait de nouveaux renforts, dont ses gens d'ordonnance. Il disait, bien haut et publiquement, qu'il irait en personne à Arzila s'il le fallait. Comme il avait, à cette heure, tout particulièrement avantage à faire du Portugal son obligé, on peut s'interroger sur la pureté de son zèle. Mais, après tout, la Croisade était le but rêvé auquel il atteignait enfin. Il préparait pour 1509 sa grande campagne contre l'Afrique du Nord (qui n'allait être prête qu'en 1510). Un revers à Arzila était inacceptable, avant tout parce que sa chute risquerait de provoquer de l'agitation chez les Maures de Grenade.

Arzila sauvé, on en revint au marchandage. Le 10 novembre, sur le mode sentimental et perfide qui régissait leur correspondance, D. Manuel répondait à Ferdinand que les pères devaient considération à l'honneur de leurs fils. Le sien était outragé, et exigeait une contrepartie. « Pour qu'aille croissant l'amour entre lui et moi, que dorénavant se prenne entre nous une nouvelle loi (*nova lei*), afin que dans la conduite et dans les actes et en tout nous traitions comme vrais père et fils, sans aucune sorte de ruses ni de cautèles, clairement et ouvertement. [30] »

Cette proposition fut portée à Séville par Ochoa de Isasaga, que le côté espagnol voulait comme unique intermédiaire. Cristovão Correia était retenu en Andalousie sous divers prétextes. D. Manuel avait désigné pour le remplacer un personnage de plus haut rang, D. Francisco, le futur comte de Vimioso. Le 24 novembre, à Beja, D. Manuel remit à Ochoa, de retour de Séville, deux instructions pour Ferdinand, l'une, publique [31], qui exprimait l'attitude officielle du Portugal : Ferdinand avait reconnu que Vélez était portugais et le traité de Tordesillas n'avait jamais placé le cap de Gué dans la zone castillane ; l'autre secrète [32], qui offrait de céder le territoire de Vélez contre reconnaissance au Portugal de la région entre cap de Gué et le cap Bojador.

Une idée que Ferdinand avait sans doute en tête en 1505 venait ainsi à maturité. Depuis sept ans, l'expansion castillane sur le littoral subsaharien était au point mort. Aucun règlement diplomatique n'en avait pris acte. Seul y croyait encore Alonso de Lugo qui, en 1509, se présentait comme « capitaine

30 [Rumeu de Armas, *op. cit.* doc. lviii, pp. 153-155 – L. T.]
31 [*Ibidem*, doc. lxxx, pp. 156-157 – L. T.]
32 [*Ibidem*, doc. lxxxi, pp. 157-158 – L. T.]

général de la Berbérie depuis le cap de Gué jusqu'au cap de Bojador, chargé de la conquête des tours et forteresses qu'il y a d'y faire au nom de Son Altesse »[33]. Il ne renonçait pas, en paroles du moins, à construire la Tour de San Miguel de la Saca et à gagner à la Castille d'autres châteaux en Berbérie. Plus réalistes, ses fils se contentaient d'acheter à crédit du biscuit ou d'affréter une caravelle pour aller *saltear* en terre de Maures[34].

L'acte de violence du Roi Catholique au Peñon de Vélez ouvrait à l'honneur des princes une voie pour céder sans faillir. Un renoncement mutuel à certaines dispositions du traité de Tordesillas et l'échange (ou le faux échange) du Cap de Gué contre Vélez de la Gomera répondaient aux pentes de la politique espagnole, tournée vers l'offensive contre le Maghreb méditerranéen, et de la politique portugaise qui, à l'inverse, s'affirmait résolument atlantique. Le 2 décembre 1508, de Séville, Ferdinand prit acte de l'évolution du point de vue portugais. Il était prêt à avancer jusqu'à la frontière, puisqu'il pensait aller en pèlerinage de Noël à Guadalupe. Il demandait que la négociation soit menée par Ochoa de Isasaga, très secrètement[35].

À contresens de la rigidité précédente, encore affichée dans la proposition secrète du 24 novembre et que recommandait la raison, était vraisemblablement celle dont D. Manuel avait discuté durant son séjour à Tavira, avec un entourage réduit, dont fut D. Martinho de Castelo Branco. De retour à Évora, le Roi se montra en retrait et méfiant, lors des entretiens qu'il eut avec Ochoa de Isasaga dans la deuxième semaine de décembre. Il retombait sous l'influence du Conseil. Aux côtés de D. Diogo Ortiz de Vilhegas et de D. João de Sousa, un de ses négociateurs, siégeait le groupe des proches collaborateurs : D. Pedro Gavião, le baron d'Alvito, le Secrétaire royal D. António de Noronha, le secrétaire d'État António Carneiro et D. Nuno Manuel. Les uns, selon l'avis d'Ochoa, étaient sans savoir ni expérience (sans doute D. Jorge, l'évêque d'Évora, le comte de Penela) ; aux autres, il plaisait d'entretenir le Roi dans les soucis pour se rendre importants. Profondément meurtri par la mauvaise foi de son beau-père, D. Manuel écoutait avant tout la voix de l'honneur et de la justice. Penchés sur le traité de Tordesillas, qu'ils lisaient et relisaient, lui et ses intimes constataient que Vélez était de sa conquête et que les littoraux de l'extrême sud marocain n'étaient pas de celle de la Castille[36].

Le 9 décembre, le Roi déclara à Ochoa de Isasaga qu'il n'y avait rien à faire de plus, et il lui signifia son congé. Toutefois, au fil de l'entretien, il

---

[33] [Capitulations de La Laguna, 21/VII/1509, *ibidem*, doc. lxxxix, pp. 176 & sq L. T.]

[34] [Doc. de la Laguna 13/IV & 23/VII/1509, *ibidem*, doc. lxxxviii & xc, pp. 174-176 &179-181 – L. T.]

[35] [Instructions, publique et secrète, de Ferdinand le Catholique, régent de Castille, à Ochoa de Isasaga, *ibidem*, doc. lxxxii & lxiii, pp. 158-160 – L. T.]

[36] [*Cf.* la lettre de Ochoa de Isasaga à Ferdinand le Catholique, Évora, 13/XII/1508, *ibidem*, doc. lxxxiv, pp. 160-166 – L. T.]

exprima ses craintes que de mauvais tiers n'attisent le différend. Ochoa glissa sa pointe dans le défaut de la cuirasse : de mauvais tiers, en effet, détournaient le Roi d'une affaire aussi bonne que celle qu'il tenait ; beaucoup, sous couleur de serviteurs, aimaient que le Roi soit en souci. Finalement, D. Manuel revint à son idée fixe : le traité de Tordesillas était clairement en sa faveur. Entre autres chantages, Ochoa fit entendre qu'à coup sûr le Portugal pouvait avoir le cap de Gué, alors qu'en s'en tenant aux termes de Tordesillas il risquait de devoir rendre des forteresses qu'il avait faites. « Je verrai demain », répondit D. Manuel. Ochoa était satisfait du tour de la conversation. Il avait ébranlé le Roi. Le lendemain, 10 décembre, le Conseil reprit l'avantage. Le 12, le Roi campa sur ses positions : « il n'y a pas à revenir là-dessus ». Mais Ochoa avait une alliée puissante, la Reine. Le 8 décembre, elle lui dit qu'elle se donnait du mal pour empêcher que le Roi ne varie. Il la mit en garde contre l'influence des membres du Conseil : elle devait chercher à retirer l'affaire de leurs mains. Le 9, il alla lui rendre compte des hésitations qu'il percevait chez le Roi. Elle y vit l'effet de son long entretien conjugal de la nuit précédente.

Dans les jours qui suivirent, la Reine travailla le Roi, eut recours aux larmes, le convainquit qu'il n'allait pas contre l'honneur. Elle fit écrire à son père que non seulement D. Manuel consentait au troc, mais qu'il acceptait les termes de la « nouvelle loi », sauf à agir contre sa conscience. Le 24 décembre, Ferdinand répondit à Ochoa que, l'accord sur l'échange établi, la rencontre des deux souverains pourrait avoir lieu, à la frontière de Badajoz ou de Valencia de Alcântara, du côté espagnol ou du côté portugais, au gré de son gendre [37].

On ne discerne pas ce que D. Manuel, dès septembre, entendait par une « nouvelle loi » dans leurs rapports. D'après ses expressions, il entendait un code de morale pratique. Pour le Roi Catholique, tout porte à croire que dans cette « confédération », dans ces « alliances et amitiés » dont il dictait les clauses, il vit une occasion de ligoter le Portugal un peu plus. Des lettres d'Almazán du 24 décembre [38] et d'Ochoa de Isasaga du 26 [39] dévoilent le montage de ce qu'il faut bien appeler un traquenard. Le but était d'amener D. Manuel à une rencontre en tête-à-tête, où le vieux renard, qui savait très bien les faiblesses de son gendre, aurait beau jeu de lui en imposer. Le Roi Catholique, annonçait Almazán, va avec quelques-uns seulement de ses officiers, sans grands personnages ni autres gens, sans toilettes de luxe ni vaisselle d'argent ni tapisseries. Il viendrait en costume de voyage et sur une mule. Personne à Cáceres n'était au courant, afin d'éviter que d'aucuns ne sollicitent de se joindre à la suite. Il fallait que la rencontre soit très secrète jusqu'après

---

[37] [Lettre de Cáceres, 24/XII/1508, *ibidem*, doc. lxxxv, pp. 167-168 – L. T.]

[38] [*Ibidem*, doc. lxxxvi, pp. 168-170 – L. T.]

[39] [*Ibidem*, doc. lxxxvii, pp. 170-174 – L. T.]

avoir eu lieu. De même, insistait Almazán, « la question de l'amitié doit rester secrète jusqu'à ce qu'elle soit signée et jurée ».

De cette fameuse « confédération », quelques articles seulement, proposés par D. Manuel, sont connus. Ils stipulaient que le roi de Portugal aiderait de toutes ses forces le gouvernement des royaumes de Castille et de Léon tant que gouvernerait Ferdinand, et qu'il ne donnerait passage ni faveur au Portugal à ceux qui voudraient offenser celui-ci ; que les ports des deux royaumes seraient ouverts pour l'entrée de l'or, de l'argent, des chevaux, des vivres, des armes et de la poudre ; le Roi Catholique s'engagerait à aider le roi de Portugal à défendre les Indes et les « lieux d'au-delà ». On voit bien à quoi se rapportait, dans l'immédiat, le premier article sur le droit d'asile aux opposants à Ferdinand. Le Grand Capitaine avait demandé à traverser le Portugal pour émigrer aux Pays-Bas. D. Pedro Girón et le duc de Medina Sidonia avaient imposé à D. Manuel une encombrante présence [40].

Le lendemain de Noël, le bruit circula à Évora que la reine de Castille, D. Juana (au nom de laquelle régnait Ferdinand) était morte. Il n'en fallut pas plus pour défaire tout ce que Ochoa de Isasaga avait fait par l'intermédiaire de D. Maria. D. Manuel s'était débattu tant bien que mal dans les filets tendus par la Reine et par son trésorier. Il mesurait certainement les risques de la « confédération », présentée de façon flatteuse (Ochoa de Isasaga avait laissé entrevoir au Roi que la succession au trône des Espagnes pourrait revenir à son fils, D. João). Une rumeur opportune l'aida à se ressaisir. Il ne voulait plus que « l'autre chose » se traite en même temps que l'échange des zones d'influence. À Ochoa de Isasaga, qui refusait de recevoir l'un sans l'autre les projets de textes, il rétorqua : que l'accord de Vélez soit signé, la « confédération » le serait ensuite. Et il répéta ce qu'il avait déjà déclaré le 7 décembre : si elle ne l'était pas, la parenté qu'il y avait entre le Roi son père et lui suffisait. Après de longues discussions devant la Reine, D. Manuel sortit. La Reine, passant outre, dit à Ochoa d'envoyer le texte sur l'échange et les articles sur la confédération à son père, qui les amenderait.

Finalement l'accord

La rencontre, des deux souverains n'eut pas lieu. Sans doute brûlé, Ochoa Isasaga, rappelé en Castille début janvier 1509, ne retourna jamais à la cour de Portugal. Début février, Ferdinand manda aux autorités le retour offensif des Maures. Au comte de Tendilla, ces ordres parurent n'être que de simple convenance diplomatique. Aussi décida-t-il de ne rien faire.

40 [Góis, II, xxx – L. T.]

Négocié dans les formes entre délégations, l'accord ne fut passé que huit mois plus tard, à Sintra, le 18 septembre 1509[41]. Pouvoir avait été donné au négociateur castillan le 22 mars. Le négociateur portugais, D. António de Noronha, n'eut les siens que le 20 mai. Et si D. Manuel ratifia le traité le 23 septembre[42], Ferdinand tarda jusqu'au 14 novembre[43]. Tout le littoral jusqu'au cap Bojador était reconnu portugais, à l'exception de la petite enclave de la Tour de Santa Cruz de la Mar Pequeña. Les Espagnols conservaient sur toute la côte leurs droits de pêche, la liberté de commercer, et celle d'«assaillir ». À tout prendre, le traité était avantageux pour le Portugal. Il lui rendait plus facile de concentrer son effort. La Castille cessait politiquement d'être en tiers.

Santa Cruz du Cap de Gué

Santa Cruz n'eut dans l'environnement propre au Sud marocain qu'un intérêt local. Ses dysfonctionnements furent les mêmes que ceux de Safi et d'Azemmour. Gardons groupé le film de son histoire pour y relire la leur en contrepoint.

João Lopes de Sequeira avait, en 1505, investi la dot de sa femme, fille de Fernão Gomes da Mina, dans la fondation, au sud du cap Guer, d'un fort, Santa Cruz de Água de Narba, d'abord appelé couramment « le château et maison de João Lopes »[44], et qui, peu à peu, prit le nom de Santa Cruz do Cabo de Gué, sous lequel il est resté connu. João Lopes de Sequeira pensait en faire un comptoir au débouché du Sous et une escale pour la marine de pêche. Il avait sollicité du Pape, pour la construction et l'entretien de l'église du château, la perception de la dîme sur le poisson dans un rayon de dix lieues. Par une bulle de juin 1506, Jules II lui accorda la dîme dans le sens le plus général[45].

Bien que les Canariens ne se soient pas manifestés, Água de Narba ne parvint pas à se faire une place dominante dans le commerce de la région. Les Maures se montraient très agressifs[46]. Fin 1509, pour en favoriser l'activité, D. Manuel décrétait que les sujets portugais qui apporteraient des marchandises à la maison de João Lopes ne paieraient dans les douanes du

---

41 [Texte *in* Rumeu de Armas, *op. cit.* doc. xci, pp. 191 ; & *DRRP*, III, doc. 548, pp. 160-173 – L. T.]

42 [*DRRP*, III, doc. 549, pp. 173-174 – L. T.]

43 [*Ibidem*, doc. 551, p. 177 – L. T.]

44 « Château et maison de Agoada de Narba », lettre de D. Manuel, Almeirim, 22/XII/1509, *Gav.*, X, p. 473.

45 Charles-Martial de Witte, *Les lettres papales concernant l'expansion portugaise au xvie siècle*, Immensee, 1986, n° 38, pp. 152-154.

46 Duarte Pacheco Pereira, *Esmeraldo de Situ Orbis*, éd. Joaquim Barradas de Carvalho, Lisbonne, 1991, I, xx, p. 236.

royaume que la moitié de la dîme [47]. Un peu au nord de la fondation portugaise, deux petits ports lui faisaient concurrence, Tamrakht, devant lequel João Lopes éleva sans succès un fortin sur un îlot [48], et Tarkuku, village fortifié au-dessus d'une grève que fréquentaient des marchands de Cadix [49]. Tout un trafic de contrebande, y compris d'armes, se développait sans que João Lopes puisse l'interrompre. Aux marchandises de son comptoir, approvisionné sans compétence, les Maures préféraient celles que leur fournissaient les Gaditains [50].

João Lopes de Sequeira se livrait à un petit trafic d'esclaves aux dépens des gens de Massa, ses seuls alliés dans la région, qui devenaient la risée des autres musulmans. Fidèles à leur pacte, les shaykhs de Massa avaient combattu à Agadir contre Alonso de Lugo. Ils avaient ensuite gagné la neutralité des tribus voisines, pour permettre à João Lopes de Sequeira de bâtir son château. Les gens des tribus enlevaient maintenant les jeunes de Massa, que João Lopes achetait pour les revendre. Une délégation venue protester avait été éconduite. Água de Narba était sa possession privée, leur avait-on répondu, le Roi n'y avait pas autorité. En juillet 1510, Massa adressa à D. Manuel une mise en demeure : on lui renvoyait sa bannière, sa lettre de protection et les clefs du comptoir, et on chercherait un meilleur protecteur [51].

Depuis que le traité de Sintra l'en laissait libre, le Roi manifestait son intérêt pour le Sous. Début 1510, il avait envoyé à Tagaost un chevalier portugais et un canarien qui connaissait bien les Maures de la région, en vue d'établir un accord avec eux [52]. En juin, il venait d'annoncer aux notables de Massa l'envoi de cinquante cavaliers pour les protéger d'incursions [53]. La rupture de Massa avec les Portugais n'interviendra que quelques années plus tard.

Aussi nul en politique qu'en affaires, João Lopes de Sequeira ne sut pas nouer des accords avec les forces locales. Il baissa les bras lorsque, déjà attaqué par les Maures en 1511 [54], il perdit, probablement dans l'été 1512, le petit

---

[47] Lettre de D. Manuel, Almeirim, 22/XII/1509, *Gav.*, X, pp. 473-474.

[48] Lettre de João Lopes de Sequeira à D. Manuel, Santa Cruz du Cap de Gué, 23/V/ ? (*1507-1512), *SIHM*, I, p. 134 en note, d'après Pierre de Cenival, ed., *Crónica de Santa Cruz do Cabo de Gué*, pp. 22-25.

[49] Duarte Pacheco PEREIRA, *Esmeraldo de Situ Orbis*, I, xxix, p. 235.

[50] [C'est-à-dire les habitants de Cadix – L. T.]

[51] Lettre des notables de la Terre de Massa au Roi, Massa, 6/VII/1510, *SIHM*, I, pp. 240-247.

[52] A. Rumeu de ARMAS, *Itinerarios de los Reyes Católicos 1474-1516*, Madrid, 1974, II, doc. 94, pp. 194-195. Divers auteurs ont persisté à utiliser comme étant de novembre 1510 le rapport sur la situation du Sous, d'Inácio Martins à D. Manuel, *SIHM*, I, pp. 255-258, rapport qui en fait est d' Inácio Nunes et de novembre 1550, (republié, avec ces corrections in *SIHM*, IV, pp. 405-408).

[53] Lettre des notables de Massa au Roi, *SIHM*, I, p. 240.

[54] Lettre de João Lopes de Sequeira, Santa Cruz du Cap de Gué, 8/VII/1512, *SIHM*, I, p. 334 ; *cf.* Joaquim FIGANIER, *História de Santa Cruz do Cabo de Gué*, p. 39.

fortin qu'il avait construit sur l'ilôt[55]. En janvier 1513, D. Manuel racheta, à lui et à sa femme, leur château délabré, mal fortifié, mal défendu par une mauvaise artillerie, où le couple ne garda qu'un entrepôt[56]. Les bâtiments étaient dans un piètre état, les toits des magasins et de l'église troués. Le personnel était à l'avenant : l'interprète incompréhensible, le médecin juif incapable et trafiquant, le portier brutal avec les indigènes[57].

D. Manuel prit possession de Santa Cruz de Água de Narba pour gagner de l'argent. Le pacte, excentrique, n'entra pas dans la stratégie de conquête du royaume de Fès. Aussi n'entendit-il l'entretenir qu'aux moindres frais. Il n'accorda pas d'importance à l'activité des chérifs sa'diens[58], dont l'autorité s'affermit sur le Sous et dont l'influence se fit sentir rapidement, dans les années 1510, jusqu'à l'Oued Tensift. En fixant à 20% la taxe sur les transactions, il négligea de concurrencer Tarkuku, où les conditions étaient meilleures, et qui gardait la préférence des marchands et de la clientèle[59]. La rentabilité de Santa Cruz allait devenir principalement celle d'un marché d'esclaves.

L'administration royale s'organisait peu à peu. En mai 1513 arriva le capitaine D. Francisco de Castro, frère de D. Álvaro, le *regedor* de la Casa do Cível[60]. Sa première expérience fut celle de la disette. En septembre, les Maures n'avaient toujours pas apporté de blé. Ni le *feitor* d'Andalousie ni Lisbonne n'en avaient fait parvenir. Pendant trois mois, on vécut de biscuit. Fin novembre, on monta un guet-apens afin de prendre en gage un chef maure proche du Chérif. Sur les rôles de Santa Cruz figuraient deux postes de pêcheurs portugais qui n'étaient pas attribués. Le nouveau *feitor*, Afonso Rodrigues, arrivé début novembre, s'en indigna : « Tout le monde ici meurt de

---

55 Pierre de Cenival, ed., *Crónica de Santa Cruz do Cabo de Gué*, p. 24, n. 1 ; Figanier, *op. cit.*, p. 41.

56 *Alvará* du roi D. Manuel, Évora, 25/I/1513, *SIHM*, I, pp. 374-377 ; document publié aussi par Joaquim Sousa Viterbo, « O dote de D. Beatriz de Portugal, Duquesa de Saboya (II) », *AHP*, VII, pp. 167-168.

57 Lettre de Afonso Rodrigues au Roi, Santa Cruz du Cap de Gué, 24/XII/1513, *SIHM*, I, pp. 470-476 ; *cf.* III, pp. ix-xi.

58 [Sa'diens, Sa'dides ou Banû Sa'd, lignée de chérifs (soi-disant descendants du Prophète, originaires de Yanbû', dans le Hedjaz) qui au xve siècle, venus de Tagmaddart, dans la valée du Dar'a où ils se trouvaient déjà au siècle précédent, s'établirent dans la valée du Sous. Très actifs dans le *jihad* contre les Portugais, ils s'emparèrent de Marrakech en 1524, puis de Fès en 1545, mettant fin à la dynastie wattasside, la dernière dynastie berbère du Maroc. Ils régnèrent jusqu'en 1659, étant alors évincés par les Alaouites, qui règnent toujours sur le pays : *cf.* Chantal de la Véronne, art. « Sa'dides » in *EI*, vol. VIII, *s. v.* – L. T.]

59 D. Francisco de Castro s'en plaint à lui : lettre de D. Francisco de Castro à D. Manuel, Santa Cruz du Cap de Gué, 19/VIII/1516, *SIHM*, II/1, p. 28. En 1519 les droits d'entrée des marchandises sont toujours de 20% à Santa Cruz, « Regimento sobre o tratar dos mercadores na vila de Santa Cruz », ANTT, *Livro de leis e regimentos de D. Manuel*, fl 79a.

60 [*Cf. supra*, Ire partie, note 519 – L. T.]

faim, et le poisson est à la porte ». Lorsque parvinrent enfin deux navires de l'Algarve, une tempête, à la mi-décembre, fit perdre la cargaison de l'un et, de l'autre, on ne sauva que 10 muids de blé et 40 *quintais* de biscuit [61]. De quoi tenir deux mois. On contraignit un des deux navires, qui allait en campagne de pêche, à repartir charger au Portugal [62].

Une autre année difficile allait être 1516. En juillet, on se nourrissait de poudre de biscuit vieille de trois ans. On guettait les voiles à l'horizon. Une cargaison de biscuit d'Andalousie arriva, qui « nous a sauvé la vie à tous », mandait Afonso Rodrigues. En août, « comme l'hiver approche », c'est-à-dire le temps des semailles, D. Francisco de Castro achèta 60 muids [63] d'orge à un marchand qui se fournissait aux Canaries. Le *feitor* partagea entre Portugais et Maures deux livraisons d'orge annoncées. Ainsi, tous les habitants de Santa Cruz allaient avoir de quoi ensemencer.

À Santa Cruz, de même qu'à Azemmour, l'administration chipotait sur l'entretien des chevaux. En 1513, D. Francisco de Castro refusa de renvoyer les siens : ils étaient six, dont il avait besoin pour éclairer l'ennemi [64]. Chassé du Sous par le Chérif, le shaykh Malik bin Dâ'ûd vint camper avec ses gens sous les murs de Santa Cruz. La haine du Chérif rendait ses hommes d'une fidélité à toute épreuve à la cause portugaise [65], et D. Manuel appréciait hautement qu'ils servent comme ses propres vassaux. Malik reçut le titre de caïd. Mais la troupe était peu montée : cent cavaliers et huit cents gens de pied.

Les Portugais souhaitaient empêcher le Chérif de commercer à Tarkuku avec les marchands gaditains et génois. Ceux-ci, en 1514, se crurent à la veille d'une destruction de la place. En mai, une caravelle arraisonna un navire de Cadix, dont la cargaison d'étoffes fut mise en vente à Santa Cruz. En juin, le *feitor* de Santa Cruz préconisa de tenir toujours devant Tarkuku une caravelle bien armée pour en interdire l'accès [66]. Solution non retenue, visiblement

---

[61] [Rappelons que le *quintal* portugais correspond à 4 *arrobas* ou 128 livres (*arráteis*), soit *ca.* 59 kg – L. T.]

[62] *Cf.* la Lettre d'Afonso Rodrigues à D. Manuel, Santa Cruz du Cap de Gué, 4/VI/1514, *SIHM* , I, pp. 561-568.

[63] [Le muid (*moio*, en portugais) correspond au Portugal à 60 *alqueires*, l'*alqueire* correspondant à son tour à 12 à 20 litres selon les régions, (12 à 13 litres dans le sud, 15 à 20 dans le nord,) chaque *freguesia* (commune, paroisse) ayant sa propre mesure, apparemment d'après la productivité des terrains ; ici, il s'agit certainement de muids de Lisbonne ou de l'Algarve, de *ca.* 720 litres – L. T.]

[64] Lettre de Afonso Rodrigues, *feitor* de Santa-Cruz, au Roi, Santa Cruz du Cap de Gué, 24/XII/1513, *SIHM*, I, pp. 471-474 [*Éclairer l'ennemi :* en observer, en surveiller les mouvements – Littré.]

[65] Lettre de D. Manuel à Laurent de Gorrevod, Almeirim, 14/II/1519, *SIHM*, II/1, pp. 235-236.

[66] Lettre de Afonso Rodrigues au Roi, Santa Cruz du Cap de Gué, 4/VI/1514, *SIHM*, I, pp. 561-564.

parce qu'elle était contraire à la nature des relations entre Castille et Portugal. Santa Cruz n'était, au reste, le port d'attache d'aucun bâtiment.

Refoulé en 1515 par les colonnes lancées depuis Safi [67], le Chérif recouvra après la mort de Sidi Yaḥya son emprise sur le sud du Maroc. Santa Cruz assistait impuissant à son essor. D. Francisco de Castro ne pouvait faire mieux que « courir Tarkuku ». Ses cavaliers étaient quatre-vingts en 1516, ou, selon la *Crónica de Santa Cruz do Cabo de Gué*, cent vingt, plus soixante gens de pied [68]. Les Berbères de Malik bin Dâ'ûd étoffaient sa garnison, mais, nous l'avons dit, peu montés. D. Francisco aurait obtenu deux cents genêts [69] et un peu de piétaille. Dans les premières années du règne de D. João III, il sera proposé de renoncer à toute cavalerie portugaise à Santa Cruz. Les rôles conservés pour 1518 y dénombrent entre cent soixante et deux cent douze hommes d'armes et quarante-huit cavaliers.

D. Francisco de Castro demandait de l'argent pour acheter des armes. Au printemps 1517, il alla au Portugal exposer ses besoins. En son absence, le shaykh Sidi bu Agaz du Cap de Gué, rallié depuis 1514 et parent de Malik bin Dâud, fut anéanti par le Chérif [70]. Un coup de main contre Tarkuku avait été dérisoire : surgis sur la plage au petit matin, Malik et vingt Portugais n'y trouvèrent que deux barques. Meilleur succès fin juillet : une caravane du Chérif fut surprise dans la région de Massa [71].

En 1517 comme en 1514, on attendait des succès de Sidi Yaḥya le desserrement de l'étreinte chérifienne. En septembre, Safi espérait en lui pour obtenir des otages de Tarkuku et en expulser les marchands [72]. D. Francisco, qui aurait obtenu, nous l'avons dit, deux cents genêts et un peu de piétaille, occupa la place le temps d'un pillage, fin 1517. Il ramèna captifs à Santa Cruz des marchands génois et castillans, dont ses alliés maures réclamèrent qu'ils soient vendus comme esclaves, à l'instar des autres prises. Évidemment sans succès. Dès 1518, Tarkuku se refaisait. Le proche hinterland de Santa Cruz était très touché. Le Chérif était aux portes et aucune caravane ne passait [73].

---

67 Lettres de noblesse pour Lopo Barriga, Lisbonne, 7/IV/1515, *SIHM*, I, pp. 683-684 ; Góis, III, pp. 71-73.

68 Pierre de Cenival, ed., *Crónica de Santa Cruz do Cabo de Gué*, pp. 34-37.

69 [*Ginete* en portugais, *jinete* en castillan, désignait à l'origine les cavaliers recrutés dans la tribu berbère Zanata, du Maghreb oriental, très prisés pour leur legèreté, puis des cavaliers qui combattaient de la même façon, armés seulement d'une lance et d'une *adarga* (petit bouclier en cuir) ; au Portugal il y eut des corps de *ginetes* dès le xive siècle. Le mot s'utilise aussi pour un certain type de chevaux – L. T.]

70 Lettre du *shaykh* Sa'îd à D. Manuel, après mai 1517, *SIHM*, II/1, pp. 93-94, et lettre du *qâ'id* Malik à D. Manuel, Santa Cruz du Cap de Gué, 30/VII/1517, p. 131 ; Góis, IV, p. 24.

71 Lettre du *qâ'id* Malik à D. Manuel, *SIHM*, II/1, p. 130 et *alvará* de D. Manuel, Lisbonne, 15/VII/1521, p. 289.

72 Lettre de D. Rodrigo de Noronha au Roi, Safi, 9/IX/1517, *SIHM*, II/1, p.172.

73 Lettre de Fernão Taveira à D. Manuel, Santa Cruz du Cap de Gué, 28/V/1518, *SIHM*, II/1, p. 186.

Réduit à sa guerre de petits coups de main, D. Francisco de Castro ne pouvait même pas exploiter les dispositions hostiles au Chérif d'autres seigneurs du Sud. Début 1519, une opération de commando à la côte de Tafetna tourna mal. Les navires portant quelques arbalétriers et espingardiers portugais et cinquante-six cavaliers maures furent entraînés par une tempête jusqu'à la baie de Cadix, où les Maures furent aussitôt capturés par le *corregedor* de Santa Maria [74]. Les opérations de D. Francisco connurent des hauts et des bas. Une sévère défaite, en 1519, parut avoir mis fin aux ambitions du capitaine de Santa Cruz, qui demanda son rappel en 1521.

Les frictions surgirent, dès la fin de 1513, à propos de l'arrivage de blé, entre le capitaine, qui voulait en retenir une bonne quantité pour lui et ses gens, et le facteur Afonso Rodrigues, qui réclamait une distribution réglementaire. D. Francisco, qui tenait à ce que sa capitainerie l'enrichisse, projetait de construire, à côté du quartier maure, une ville qui attirerait une population portugaise à l'ombre de la forteresse. Spéculation foncière à laquelle s'opposa Afonso Rodrigues, plus sensible que le capitaine à la fragilité de l'établissement. Le *feitor* jugeait prioritaire un renforcement des défenses, conforme aux instructions sur les travaux à effectuer qu'il avait reçues du Roi. Fin 1514, il essaya d'obtenir un arrêté royal excluant D. Francisco de Castro de la gestion financière et de l'exécution des travaux.

Sa visite au Portugal fut pour D. Francisco de Castro l'occasion de régler ses comptes avec Afonso Rodrigues, qui se rendait lui aussi à Lisbonne dans l'été de 1517. Accusé d'irrégularités et de détournements divers, il fut destitué. Fin août, blanchi, il fut rétabli dans ses fonctions. La lettre de nouvelle nomination stipulait que D. Francisco devrait « le laisser servir dans cet office sans qu'on lui crée aucun obstacle ». D. Francisco, *l'almoxarife* [75] et son écrivain auraient chacun une des trois clefs « du biscuit, du blé et de l'argent », et seraient présents aux opérations de recette et de dépense du préside. Les transactions commerciales devaient se faire dans la *feitoria* « portes ouvertes et non fermées, publiques à quiconque voudra voir comment se vend et s'achète» [76]. La mort du facteur n'apaisa pas les tensions entre le château et son comptoir. En 1518, ils étaient en concurrence sur le commerce des

---

[74] D. Manuel réclama leur libération. Lettre de D. Manuel à Laurent de Gorrevod, *SIHM*, II/1, pp. 234-236 ; Lettre de D. Manuel au duc de Medina Celi, Almeirim, 13/XII/1519, *Gav.*, X, pp. 211-212.

[75] [Le titre d'*almoxarife* (de l'arabe *al-mushrif*, « honoré »), attesté en portugais dès 1211, était donné aux receveurs des rentes royales, aux intendants des domaines régaliens et aux fonctionnaires chargés de la distribution des armes et des vivres aux garnisons ; de nos jours, autant au Portugal qu'au Brésil, le titre ne s'utilise plus que pour les officiers ou fonctionnaires en charge du mobilier ou d'autres matériaux, particulièrement dans l'armée – L. T.]

[76] Lettre royale d'Almeirim, 23/XII/1517, ANTT, *Livro de leis de D. Manuel*, fl 35b-36.

14

esclaves qui, selon le nouveau facteur, restait l'activité la plus rentable de Santa Cruz.

L'offre, les années précédentes, avait baissé. Le Chérif interdisait la vente aux chrétiens [77]. Les brigands n'apportaient plus rien. La défaite de Sidi bu Agaz avait privé d'un fournisseur de cuivre notamment, mais aussi d'esclaves, d'or, de blé, de cire [78]. Malik bin Dâ'ûd restait le pourvoyeur principal. Ses gens allaient par bandes de trente à la chasse à l'homme, et rapportaient leur gibier à la *feitoria*. Année de famine dans le Sous, 1518 était du même coup propice à la mise en vente des pauvres sur le marché. Le nouveau *feitor* conseillait au Roi de livrer aux Maures du blé et de l'orge en échange d'esclaves. Mais cette année-là, la pratique changea à Santa Cruz. On plaça systématiquement un chrétien dans les équipes des Maures, ce qui modifia la nature commerciale du butin. Les captifs n'étaient plus une marchandise qu'achetait le *feitor :* ils étaient prise de guerre. On les vendait comme tels aux enchères, et sur le montant, le capitaine percevait son quint [79].

Le « regimento de la ville de Santa Cruz », d'août 1518 [80], énonçait quelques mesures sur la vente de l'or et des esclaves. L'or introduit à Santa Cruz devait aller directement à la *feitoria* pour y être échangé, soit contre du métal blanc *(prata)*, soit contre des marchandises. Maures ou Juifs qui apporteraient, vendraient ou échangeraient de l'or en dehors de la *feitoria* seraient réduits en esclavage ; les délinquants chrétiens seraient aussitôt arrêtés et envoyés au Portugal. Tous les esclaves amenés de jour par les Maures devaient être conduits de même directement à la *feitoria* pour y être vendus au *feitor*. Arrivant de nuit, ils devaient lui être remis dès l'ouverture des portes. Le *feitor* et son écrivain visiteraient les navires, pour s'assurer qu'ils n'emportaient pas de chargement frauduleux. Ralliés ou non, les Maures et les Mauresques qui venaient à Santa Cruz devaient y être en sécurité. Il était interdit d'en capturer, d'offenser les Maures de paix [81], de taxer aux entrées ceux qui apportaient des vivres.

En janvier 1519, des instructions au *feitor* rappelaient que les esclaves amenés par les Maures de l'extérieur devaient être remis directement au comptoir. Les Maures de Malik bin Dâ'ûd pouvaient garder leurs captifs dans leurs tentes aussi longtemps qu'ils voulaient, pour en tirer rançon, ou pour les vendre, au comptoir exclusivement. Il était interdit aux marins des navires mouillant devant le préside de venir acheter des esclaves dans les tentes des

---

77 Lettre du *shaykh* Sa'îd à D. Manuel, *SIHM*, II/1, pp. 93-94.

78 *Ibidem*, et lettre du *qâ'id* Malik à D. Manuel, p. 131.

79 Lettre de Fernão Taveira à D. Manuel, *SIHM*, II/1, pp. 185-186.

80 ANTT, *Livro de Leis de D. Manuel*, fl 75b-78b.

81 [Nom que l'on donnait aux Maures qui avaient fait la paix avec les Portugais et vivaient sous leur protectorat – L. T.]

Maures [82]. Nouvelle restriction en avril : le Roi interdisait que, désormais, les marchands achètent des esclaves aux Maures de paix, et qu'on vende des Maures qui n'aient pas été amenés de l'extérieur [83].

En septembre 1519, la répression de la contrebande maritime d'esclaves se durcit. Miguel Pacheco, chevalier de la maison royale, fut nommé inspecteur, chargé « du registre et de la surveillance des navires et esclaves de Santa Cruz ». Tous les esclaves des deux sexes achetés pour le Roi, ou ceux que recevraient par achat, enchères ou troc, le capitaine au titre de son quint, les résidents à titre de parts, devraient être inscrits sur le registre. Les maîtres d'équipage qui viendraient en ville ne pourraient en sortir sans avoir été « cherchés et dépêchés » par Miguel Pacheco. Celui-ci irait, à toute heure, inspecter les navires, qui, sous peine d'être confisqués, lèveraient l'ancre aussitôt après, avant la nuit. S'ils restaient la nuit, il serait procédé à une nouvelle visite le lendemain. En été, on prendrait aux navires leurs voiles, pour qu'ils ne lèvent pas l'ancre avant d'être fouillés (mesure qu'on n'appliquera pas aux autres saisons, à cause des risques). Les chaloupes qui iraient à terre ne devraient pas y passer la nuit. Elles chargeraient bois et viande en présence de Miguel Pacheco [84]. En octobre, une autre disposition renforçait les droits du Roi : pour qu'un esclave soit vendu aux enchères, il fallait dorénavant qu'il ait été pris dans une *cavalgada* comprenant plus de vingt Chrétiens [85].

D'Azemmour à Mamora [86]

Dans le château de Vila Viçosa, la jeune duchesse de Bragance s'ennuyait auprès de son bizarre époux. La compagnie d'un page lui apporta des douceurs. Elle eut l'imprudence de le laisser monter chez elle, la nuit, par une fenêtre. Aucune des dépositions qui furent recueillies le matin du drame ne dit formellement, ou n'ose dire, qu'ils aient été amants. Quoi qu'il en soit, le duc se découvrit cocu et, une nuit de novembre 1512, trucida le page et la duchesse, réfugiée auprès de ses petits enfants. Comme il était dévot, il avait fait réveiller le chapelain pour qu'il la confesse. Les murmures du chapelain et de la jeune femme se prolongeant, le duc s'impatienta. « Dépêchez », cria-t-il au prêtre. Puis il porta des coups violents à la duchesse et lui trancha la gorge d'une oreille à l'autre. Par un trou derrière la tête sortait de la cervelle.

---

[82] *Alvará* d'Almeirim, 1 et 2/I/1519, ANTT, *Livro de Leis de D. Manuel*, fl 78b, 79b-80a.

[83] Almeirim, 4/IV/1519, ANTT, *Livro de Leis de D. Manuel*, fl 94b.

[84] *Regimento* d'Évora, 29/IX/1519, ANTT, *Livro de Leis de D. Manuel*, fl 114a-115b.

[85] Évora, 29/X/1519, ANTT, *Livro de Leis de D. Manuel*, fl 117b-118a.

[86] [J. A. a laissé ce chapitre presque sans notes de bas de page. Nous avons ajouté quelques références que nous avons pu identifier – M. C. F & L. T.]

À l'aube, le duc fit recueillir les témoignages de ses gens par son *ouvidor* [87], procédure juridiquement entachée.

La duchesse fut inhumée au monastère de la Serra d'Ossa, lieu des excès de piété du duc dont les défaillances mentales jetaient un doute sur le flagrant délit d'adultère. Après quelques hésitations, le Roi, très mécontent, renonça à ouvrir une autre enquête donc les lettres de sûreté firent sortir D. Jaime d'un château voisin où il s'était caché. Le pèlerinage à Compostelle lui aurait été imposé. On ne sait pas si les remords qui l'auraient travaillé appartiennent à la réalité de ses démences ou à la légende. Il aurait eu coutume de descendre pour de longues durées pénitentielles dans une citerne sèche du palais de Vila Viçosa. Et l'on raconta que son sommeil et celui de la seconde duchesse, dans les années 1520, étaient troublés par des gémissements à leur chevet [88].

L'expédition préparée contre Azemmour venait à point nommé. Le duc en reçut de nouveau le commandement. Il y resterait un an, « pour avoir à entendre en certaines choses » [89]. L'attaque de 1508 avait été montée avec trop peu de prudence [90]. La destination de la grande escadre de 1513 fut tenue secrète. Le départ, prévu pour la première quinzaine de juillet, n'eut lieu que le 15 août. On se demandait si la destination serait Larache, Salé ou Mamora. D. Jaime ne la révéla à ses capitaines que le 20 août, à Faro. Nuno Fernandes de Ataíde seul avait été mis dans la confidence, afin de créer des diversions. Une flotte de quatre cent trente et quelques navires de toutes tailles transportait plus de deux mille chevaux, chiffre sans précédent, et, selon la relation officielle de septembre 1513, treize mille gens de pied, ce qui est beaucoup (la lettre du Roi au Pape renchérit à dix-huit mille). À côté des hommes inscrits sur les rôles et des compagnies des gens de pied d'ordonnance, se pressaient beaucoup de gens de l'Algarve, venus sur leurs bateaux, des *fidalgos* pauvres accompagnés de quelques *criados*, et toute une fleur de noblesse avec ses levées seigneuriales. Le duc aurait recruté sur ses domaines trois mille hommes, dont des paysans et des gens « de très basse condition » [91].

Passées au crible de la documentation d'archives, ces évaluations officielles paraissent généreuses. Quand, fin septembre 1513, le duc paie ses gens, on compte cinq cent cinquante et un cavaliers, outre ceux de son écurie et

---

87 [*Cf. supra*, Ire partie, note 292 – M. C. F. & L. T.].

88 [Sur le duc D. Jaime et son expédition à Azemmour, voir *HG*, t. V, liv. vi, chap. 8 – M. C. F. & L. T.].

89 Le Roi à Diogo da Gama, 8/IV/1513, Silva Tavares, *Brotéria*, XXXIV (1942), p. 306.

90 [Sur les antécédents de l'expédition de 1513 *vide* Pierre de Cenival, *SIHM*, I, pp. 394-402 – M. C. F. & L. T.]

91 [Sur la conquête d'Azemmour, *vide* la lettre du duc de Bragance à D. Manuel, *ca.* 6/IX/1513, publiée dans *HGP*, IV, pp. 32-43 & *in SIHM*, I, pp. 410-430 ; et Góis, III, xlvi-xlvii – M. C. F. & L. T.]

ceux qui y sont rattachés [92]. Selon le « rôle de versement des rations aux gens qui sont venus à la conquête d'Azemmour » de novembre, les engagés étaient environ quatre mille cinq cents. Comme il y eut des désertions ou des retours sans autorisation dès les premières semaines, le nombre initial avait été plus élevé. Toutefois, les gens de pied, y compris ceux servant dans les lances, n'ont pas dû excéder sept à huit mille hommes.

L'expédition avait été organisée sous la responsabilité administrative de D. Martinho de Castelo Branco ; et un autre homme de confiance du Roi, Pedro Correia, qui restera à Azemmour jusqu'au début de 1514, en était le gestionnaire financier. La logistique eut des déficiences. Dans le désordre du débarquement des vivres et des équipements, les hommes n'avaient pu remplir leurs outres et leurs sacs que de vin et de biscuit. On ne put distribuer aux gens de pied du duc ni vivres ni seaux d'eau. Faute de moulins à bras et de pétrins, il fallut, au lieu de pain, manger le blé bouilli, ce qui causa des maux de ventre. Des barques venues de Castille vendaient du vin et des vivres à prix fort. Il n'y avait ni médecin ni chirurgien ; des hommes mouraient faute de soin. Il n'y avait pas de pics pour attaquer la muraille d'Azemmour. Il n'y avait pas de cloche pour sonner le tocsin. Les objets nécessaires au culte ne furent envoyés qu'en décembre. À la fin de ce mois, le *contador* [93] se plaignait qu'il n'y eût ni poids ni balance, ni pour peser les vivres ni pour la douane.

Débarqué à Mazagan le 28 août, le duc était entré le 3 septembre dans Azemmour, déserté par sa population musulmane et où ne restaient que les Juifs, quelques centaines. Il alla entendre la messe dans la grande mosquée, puis chacun s'établit dans les quartiers qui lui avaient été assignés. Le butin aurait été considérable : 20 000 muids de blé, selon l'évaluation fournie par les Juifs à D. Jaime, reprise dans la relation officielle ; et, selon celle-ci, quatre-vingts pièces d'artillerie, seulement quelques bombardes d'après un autre témoignage. D. João de Meneses se plaindra en décembre que le Roi ait pris tout le blé, l'orge et l'artillerie [94]. Ce qui est certain, c'est que la disette se fit sentir immédiatement. La panique avait vidé Tit et al-Madina de leurs habitants. Sidi Yaḥya U Ta'fuft dirigea sur Azemmour une partie du blé destiné à Safi. En octobre et novembre, Lisbonne en expédia à Azemmour 26 419 *alqueires*. D. Jaime n'osait pas molester les Maures qui, du moins, apportaient viande, paille et bois. Mais il fallait une pause avant de s'élargir vers l'intérieur. « Nous avons les mains liées jusqu'à ce que nous ayons à manger pour deux ou trois mois », considérait le duc fin septembre.

---

92 [Lettre du duc à D. Manuel, Azemmour, 30/IX/1513, *SIHM*, I, pp. 438-442 – M. C. F. & L. T.].

93 [Lit. « compteur », officier chargé de conférer les comptes de recette et dépense – M. C. F. & L. T.]

94 [Lettres de D. João de Meneses au Roi, 5 et 1-9/XII/1513, *SIHM*, I, doc. lxxxi & lxxxiv, pp. 448-452 & 459-467 – M. C. F. & L. T.]

Ni Marrakech ni Fès

Dans la grande mosquée d'Azemmour, transformée en église du Saint-Esprit, Frei João de Chaves avait reproché publiquement à D. Jaime de ne pas marcher sur Marrakech, dont la conquête était le but de la campagne. Le duc avait répliqué sur-le-champ que l'entrée à Marrakech était réservée au Roi. La relation officielle diffusée au Portugal fut empreinte de la même ferveur que le prêche ardent du franciscain. « Nous devons donner louanges à Notre-Seigneur de ce que le royaume de Marrakech, qui fut le principal empire des Maures et la tête de presque toute l'Afrique, qui a causé tant de dommage et d'effusion de sang dans notre Espagne et dans d'autres parties de la Chrétienté, et tant d'affronts à la foi de Notre-Seigneur, soit maintenant par nos gens quasi tout conquis. Et nous devons espérer que très bientôt il sera entièrement achevé de conquérir, lequel nous pouvons déjà tenir notre propre héritage, et que de tant de maux qu'a faits dans la Chrétienté ce royaume et empire, maintenant, par la main de nos gens et par ordre de Son Altesse, on ait réparation et que s'en tire la vengeance. [95] »

Dans ces accents à la Duarte Galvão, on retrouve l'écho de ceux déjà entendus dans le groupe des proches spirituels du Roi, dont résonne aussi sa lettre au Pape annonçant la prise d'Azemmour et, comme proche, celle de Marrakech [96].

Le rêve était bien compromis. La solennité religieuse qui entoura le départ du duc, sans pareille depuis celui de Cabral en 1500, le haut rang de son état-major, l'importance de la concentration militaire, tout avait été réuni pour que l'expédition marocaine de 1513 soit un des moments forts du règne. À peine l'éclat était-il donné à sa réussite, que les querelles entre capitaines et les chicanes de l'administration le dépossédèrent des promesses que certains en avaient attendues. Début 1515, un *fidalgo* en service à Safi pressait D. Manuel de « passer » avec un infant, et de le faire couronner roi à Marrakech.

---

[95] [Lettre circulaire antérieure au 19/IX/1513, *ibidem*, doc. lxxvi, pp. 430-433 – M. C. F. & L. T.]

[96] [La prise d'Azemmour trouva des échos dans l'art et dans la littérature : elle est célébrée dans un petit poème « de Luís Anríquez ao Duque de Bragança quando tomou Azamor em que conta como foi » (*Cancioneiro Geral*, n° 390, éd. Álvaro J. Costa Pimpão & Aida Fernandes Dias, vol. I, pp. 335-338), qui est le plus ancien exemple connu d'épopée en huitains, précurseur d'*Os Lusíadas* ; elle fut aussi l'objet d'um petit poème en italien, imprimé probablement en 1514, *La Victoria de lo Serenissimo et inuictissimo Emanuele Re de portugallo, etc., hauta nouamente contra Mori : e la presa de Azomor e de Almedina e altre terre nel regno de Marrochia. In Rima* (*vide* Luís de Matos, *La Vittoria contro i Mori e la Presa di Azimur – Poemeto italiano do Renascimento*, Fundação Calouste Gulbenkian, Lisbonne, 1960) ; elle est représentée dans trois panneaux muraux de la fin du XVIe siècle ou commencement du XVIIe, dans l'escalier du palais ducal de Vila Viçosa (*vide* Damião Peres, *Conquista de Azamor pelo Duque de Bragança D. Jaime em 1513*, Fundação da Casa de Bragança, s/l, 1951) – L. T.]

Maintenir la totalité des forces engagées avait été hors de question. Le Roi ordonna de renvoyer aussitôt les volontaires non portés sur les rôles [97]. Le corps expéditionnaire, d'ailleurs, commençait à se désagréger de lui-même. La poursuite de la guerre suspendue et la disette se profilant, la grogne et la hâte de s'en aller se répandirent. Pour beaucoup de menus *fidalgos*, venus avec quelques écuyers et gens de pied, D. João de Meneses reconnaissait que le service, s'il se prolongeait, n'était pas supportable. Le rapatriement se fit dans la pagaille, au hasard des disponibilités de passage. Des déserteurs se mêlaient aux gens de l'Algarve qui rentraient sur leurs bateaux. La flotte était trop nombreuse pour qu'on les y recherche. Des *fidalgos* et des chevaliers partaient également sans licence de D. Jaime. Lorsqu'il alla saluer D. Pedro Mascarenhas, autorisé à partir, celui-ci n'était plus là. Lui même ne s'attarda pas. Il avait été prévu qu'il resterait un an à Azemmour.

Le 1er avril 1514, il y avait encore deux mille hommes en attente [98]. « Que chacun vienne comme il pourra et comme il trouvera embarcations », donna pour toute consigne le Roi à D. João de Meneses [99]. Et fin mai à un *fidalgo* : « Venez avec ceux qui sont allés avec vous, nous croyons que vous avez des navires en suffisance pour que vienne qui veut ». Fin mai, D. Bernardo Manuel, le grand chambellan, embarqua de nuit avec ses gens, malgré les ordres de rester.

Un furoncle mal placé et opportun avait fourni au duc motif à embarquer, le 21 novembre 1513 [100]. Il transmettait le commandement de ce qui restait du corps expéditionnaire à D. João de Meneses, l'ancien et valeureux capitaine d'Arzila, et avait nommé capitaine d'Azemmour Rui Barreto, *vedor da fazenda* de l'Algarve et *alcaïde-mor* de Faro.

D. João de Meneses se battait avec Lisbonne pour conserver des troupes. Compte tenu de celles en cours de rapatriement, il disposait de deux mille hommes, moitié gens de pied, moitié cavaliers : tels sont les chiffres d'un ordre de paiement de Pedro Correia de la fin novembre. Meneses lui-même se disait à la tête de mille gens de pied soldés et de huit cents *fidalgos*, qui renvoyaient leurs écuyers au Portugal pour ne pas avoir à les entretenir. Il s'inquiétait de cette hémorragie. D'après les rôles de paie [101], ses effectifs variaient de quinze à dix-sept cents hommes. La requête adressée aux *fidalgos* de rester un peu

---

97 [Lettre de D. Manuel à D. João de Meneses, Almeirim, 5/I/1514, pub. *ibidem*, doc. lxxxvii, pp. 477-479 – M. C. F. & L. T.]

98 Rui Barreto au Roi, Azemmour, 1/IV/1514, *SIHM*, I, p. 537 & n. 1.

99 [D. Manuel à D. João de Meneses (fin avril 1514), *ibidem*, doc. ciii, pp. 542-544 – M. C. F. & L. T.]

100 [D. João de Meneses à D. Manuel, Azemmour, 5/XII/1513, *ibidem*, doc. lxxxi, pp. 448-452 – M. C. F. & L. T.]

101 [Transcrits par Maria Augusta Lima CRUZ, *Os Portugueses em Azamor (1512-1541)*, thèse dactylographiée, Faculdade de Letras de Lisbonne, 1967 – M. C. F. & L. T.]

plus longtemps trouvait peu d'échos. D. João désabusé, demandait son rappel en même temps que des renforts.

Selon le duc, il faudrait les deux premières années dans Azemmour une forte garnison ; quinze cents hommes suffiraient ensuite, regroupés dans une enceinte fortifiée moins vaste. Début janvier 1514, le Roi accorda une garnison de dix-neuf cents hommes au moins, bombardiers et maçons non comptés : six cents cavaliers au plus, avec leurs valets, soit trois cents lances, et mille gens de pied à choisir parmi les meilleurs, dont deux cents arbalétriers et cent espingardiers [102]. Cela suffirait amplement à la défense et aux *entradas* [103]. D. João de Meneses et Rui Barreto, par ailleurs en conflit, étaient sur les besoins de l'armée à l'unisson : Azemmour, à peine plus petit qu'Évora, ne pouvait être gardé, dans l'immédiat, qu'avec au moins trois mille hommes. Estimations que le *contador* ne partagea pas : il jugeait dépense inutile de payer beaucoup de gens de pied, sauf circonstances d'exception.

Les bureaux contre lesquels luttait D. João de Meneses pour obtenir le maintien d'un corps de troupe opérationnel ne cessaient de réduire le potentiel militaire d'Azemmour. En février, le Roi réclama au Portugal l'envoi à terme de six grosses bombardes et de la poudre et des munitions qui n'y avaient pas encore été transportées. Rui Barreto répondit que cette artillerie serait bien plus utile sur les bastions du château, d'où elle tiendrait la ville sous le feu [104]. Début mai, les soldes d'Azemmour furent alignées sur celles des autres présides, ce qui les réduisait de moitié. Il était question de ne laisser à Barreto que trois cents lances d'arbalétriers à cheval et quelques *criados* du Roi, en plus de quelques-uns de ses parents et de ses gens [105].

Seul le duc avait eu le prestige nécessaire pour s'imposer aux capitaines, à Safi comme à Azemmour. Lui absent, les rivalités se dévoilèrent. Entre D. João de Meneses et Rui Barreto, dont les attributions se chevauchaient et qui par leur formation ne portaient pas le même regard sur les choses, le conflit était inévitable. À Safi, Nuno Fernandes de Ataíde n'appréciait pas de devoir céder à la nouvelle capitainerie des districts en Doukkala [106], qui

---

[102] [D. Manuel à D. João de Meneses, Almeirim, 5/I/1514, *ibidem*, doc. lxxxvii, pp. 477-479 – M. C. F. & L. T.]

[103] [Litt. « entrée », c'est-à-dire incursion en territoire mauresque ; le mot est à peu près synonyme de *fossado*, utilisé au Moyen Âge pour les incursions en territoire encore musulman de la Péninsule Ibérique, et d'*almogavaria*, dérivé de *almogávar* ou *almogávere*, « celui qui fait une incursion » (de l'arabe *al-mughâwâr*, participe de *ghâra*, « pénétrer ») – M. C. F. & L. T.]

[104] [Rui Barreto à D. Manuel, Azemmour, 21/II/*1514, *SIHM*, I, doc. xci, pp. 489-501 – M. C. F. & L. T.]

[105] [D. João de Meneses à D. Manuel, 6/V/*1514, *ibidem*, doc. civ, pp. 545-548 – M. C. F. & L. T.]

[106] [Dans les textes portugais, *Duquela* est le territoire occupé à l'époque par la confédération de tribus du même nom, qui s'étendait *grosso modo* entre les fleuves Umm al-Rabîʿ (ou Oum er-Rbia) et Tensift, ou, si l'on veut, entre Azemmour et Safi (*cf.* G. Deeverdun, art. « Dukkâla » in *EI*, s. v.) – M. C. F. & L. T.]

jusqu'alors avaient dépendu de lui ; et, d'autre part, il considérait de son ressort la pénétration dans le Maroc méridional. Il se réservait l'honneur d'attaquer Marrakech. Barreto, Meneses et Ataíde, « chacun préférait perdre l'honneur d'une victoire que de la partager avec un des deux autres ». En froid avec Ataíde, D. João de Meneses déniait toute autorité à Rui Barreto, qui, en retour, lui reprochait de ne jamais faire d'incursions à plus d'une lieue. A vrai dire, D. João, malade, n'était plus que l'ombre de lui-même. Lors d'une *entrada* qu'ils firent en février 1514, il s'accrocha aux avis de Barreto qui le jugea hors d'état de commander à vingt cavaliers et qui lui conseilla de rentrer au Portugal par le premier bateau. D. João ne niait pas son épuisement. Mais il redoutait maintenant de laisser le souvenir d'un incapable. Il voulait terminer sur un coup d'éclat et damer le pion à Nuno Fernandes en prenant Marrakech avant lui. Inconscient de la difficulté, il croyait le 18 février que ce serait chose faite, et qu'il pourrait partir d'ici le 10 mars.

Nuno Fernandes avait éludé la proposition d'une marche commune, sous prétexte qu'on ne pouvait se fier aux Maures de paix. C'est pourtant avec la cavalerie de Sidi Yaḥya U Ta'fuft qu'il fit lancer sur Marrakech un raid de trois jours. Fin février, une entente parut établie. D. João de Meneses se mit en route, vidant Azemmour de la grande majorité de sa garnison. Il se laissa détourner du chemin pour venir aider Nuno Fernandes à pacifier la région de Tednest et à refouler le Chérif. Après quoi, Nuno Fernandes refusa de continuer la campagne [107].

Le 22 mars, D. João, amer, rentrait en hâte dans Azemmour menacé d'une attaque wattasside. Le Vendredi-Saint 14 avril, sur le haut cours de l'Oum er-Rbia, les forces portugaises jointes furent battues [108]. D. João s'était montré incapable de diriger le combat. Il ne s'en releva pas et mourut un mois plus tard [109].

Après la bataille du Vendredi Saint 1514, les Portugais, repliés sur leurs présides, n'osèrent plus livrer bataille en rase campagne aux armées du roi de Fès, et, après avril 1515, la prise de Marrakech cessa d'être à l'ordre du jour. Le déficit chronique en hommes rendit de grandes opérations d'autant plus impraticables que la dissidence et la dispersion des Maures de paix, après 1516, privait les Portugais d'une grande partie de leur monde.

---

[107] [GÓIS, III, xlix ; on reviendra sur Nuno Fernandes de Ataíde dans le chapitre suivant, à propos de Bentafufa – M. C. F. & L. T.]

[108] [GÓIS, III, l – M. C. F. & L. T.]

[109] [GÓIS, III, li – M. C. F. & L. T.]

L'affaire des terças

Le 30 septembre 1513, le Roi avait annoncé au Pape la prise d'Azemmour, et comme proche celle de Marrakech [110]. En quête d'un soutien du Saint-Siège au financement de sa croisade de 1515 au Maroc, il forçait pour se faire valoir en cour de Rome sur le montant des effectifs présents à Azemmour. Léon X s'y laissa prendre, demandant en juin 1514 que l'évêque titulaire de Marrakech soit mis en possession de son diocèse [111]. Au lendemain du triomphe d'Azemmour, un autre souci occupait l'esprit de D. Manuel : sa participation à la guerre contre le Turc. L'ambassade d'obédience envoyée à Rome eut, entre autres missions, celle de s'informer sur les conditions dans lesquelles le Portugal s'associerait à la croisade de la Chrétienté contre les Ottomans, qui fut la grande pensée du pontificat de Léon X. D. Manuel ne voulait pas être oublié, mais il souhaitait faire au Maroc la guerre contre les Turcs. Il se demandait s'il aurait à s'obliger à passer dans les *lugares d'alem*, avec combien de monde, et pour faire la guerre pendant combien de temps [112].

Il n'était question, dans ses notes établies le 22 octobre 1513 pour Tristão da Cunha qui conduisait la délégation, ni de la campagne en cours au Maroc ni d'une aide à demander au Saint-Siège pour sa poursuite. À Azemmour, cependant, la question se posa très vite du financement et du recrutement. Dès que l'insuffisance des réserves de vivres ajourna les grandes opérations de butin et que la débandade toucha les contingents privés, les bureaux de Lisbonne ne songèrent qu'à réduire drastiquement les dépenses de la Couronne. On saisit, cette fois encore, le décalage entre l'enthousiasme manuélin pour les nobles causes et la morosité des services de la *Fazenda*.

Pour financer la campagne au Maroc, D. Manuel sollicita de Léon X la concession à la Couronne, pour toute la durée de la guerre contre les rois

110 [Lettre de D. Manuel au Pape, Lisbonne, 30/IX/1513, imprimée probablement à Rome la même année ; reproduite in *CDP*, I, pp. 207-209 ; *SIHM*, I, doc. lxxvii, pp. 434-437 ; etc. – M. C. F. & L. T.]

111 [Bref *Alias ecclesiæ marochitanensi* du 17/VI/1514, publié dans *CDP*, I, p. 262 ; *cf.* Ch.-M. de Witte, *Les lettres papales...* p. 52. L'évêché de Marrakech existait depuis la création de la mission franciscaine du Maroc en 1225 (bulle *Vineæ Domini*, d'Honorius III, octobre 1225, bref *Ex parte vestra*, avril 1226) ; mais ses évêques résidaient en Péninsule Ibérique. Les rois de Portugal et de Castille y exerçaient une sorte de patronage, et ce fut à la demande conjointe des deux qu'en 1290 Nicolas IV nomma le franciscain Frère Rodrigue *episcipus marochitanæ ecclesiæ* (bulle *Assumpti quamvis*, du 11/XII/1290, publié dans *Bullarium*, I, p. 1) ; *cf.* P. Henry Koehler, O. F. M., *L'Église Chrétienne du Maroc et la Mission Franciscaine, 1221-1790*, Société d'Éditions Franciscaines, Paris, 1934 ; Visconde de Paiva Manso, *Historia Ecclesiastica Ultramarina*, tome I : Africa Setentrional : Bispados de Ceuta, Tanger, Safim e Marrocos, Imprensa Nacional, Lisbonne, 1872 – L. T.]

112 Notes du 22 octobre pour Tristão da Cunha, *Gav.*, I, (pp. 446-454) p. 449 ; la lettre d'accréditation est du 21 octobre : *CDP*, I, pp. 209-210.

de Fès et de Marrakech, d'une partie de la dîme ecclésiastique, à l'instar des *terças* qu'Alexandre VI avait concédées, pour un but analogue, aux Rois Catholiques [113]. La bulle *Providum universalis*, du 29 avril 1514 [114], lui accorda satisfaction. Selon une autre bulle, *Hodie a nobis* du même jour [115], le prieur des Hiéronymites de Belém et celui des Trinitaires de Lisbonne étaient chargés de mettre en application le prélèvement des *terças*, fixées à deux neuvièmes des dîmes perçues sur les revenus ecclésiastiques, hormis ceux inférieurs à cinquante ducats [116]. Quelques semaines plus tard, toutefois, l'opération était confiée au légat Antonio Pucci, que le Pape envoyait à la cour de Portugal et qui y arriva dans le courant de l'été [117]. Une troisième bulle, *Redemptor noster,* du 29 avril 1514 aussi, ayant pour arrière-plan la même finalité, imposait à l'Église portugaise un autre sacrifice financier : elle autorisait le Roi à créer de nouvelles commanderies de l'Ordre du Christ, dotées sur des biens ecclésiastiques. Bien que les deux affaires fussent distinctes (encore que cette dernière ait participé de la finalité de la première), elles lésaient l'une et l'autre les avoirs de l'Église portugaise [118].

Le 2 octobre 1514, en présence de vingt-six chanoines de son chapitre, de dignitaires et de ses gens de basoche, D. Diogo de Sousa, l'archevêque-primat, dans la cathédrale de Braga, fit enregistrer par son notaire public sa volonté

---

113 Sur toute l'affaire des *terças*, *cf.* Ch.-M. de WITTE, *op. cit.*, pp. 42-45.

114 [*CDP*, I, pp. 244-247 ; *Bullarium*, I, pp. 94-96 – L. T.]

115 *CDP*, XI, pp. 90-91.

116 [La concession reproduit explicitement celle qui avait été faite par Sixte IV aux rois Catholiques pour trois ans, pour la conquête de Grenade (bulle *Orthodoxæ fidei* du 10/VIII/1482), puis rendue perpétuelle par la bulle *Dum indefesse* d'Alexandre VI, du 13/II/1495 ; elles reprenaient une pratique attestée dès 1219, quand Honorius III octroya les *tiers* des dîmes ecclésiastiques à Don Rodrigo Jiménez de Rada, archevêque de Toledo, qui préparait une expédition contre les Sarrasins. Le nom *terças* (tiers) est trompeur, la concession correspondant en fait à 22,22 % ; la raison en est que les dîmes étaient traditionellement divisées en trois parties égales, l'une pour le clergé local, l'autre pour la *fabrique* de l'église (c'est-à-dire, la conservation des bâtiments, etc.) et la troisième pour l'évêque du lieu. Ce que les papes octroyaient normalement pour le financement des expéditions contre les infidèles était le tiers du tiers réservé au clergé local plus celui du tiers destiné à la fabrique, mais non pas celui du tiers réservé à l'évêque, donc, 2/9e du total, soit 22,22 % : *vide* Q. Aldea <VAQUERO>, art. « Tercios » in *Diccionario de Historia Eclesiástica de España* dirigido por Quintin Aldea Vaquero, Tomás Morín Martínez & José Vives Gatell, Institutto Enrique Flórez, Madrid, 1975, t. IV, *s. v.* (pp. 2552-2553). C'est à cause de cela que la bulle ne parle pas de *tiers*, mais *de certis decimarum partibus, tertiis nuncupatis* (« certaines parties des dîmes, dites *terças* »). Au Portugal, une concession semblable (celle du *décime sexennal* des rendements ecclésiastiques imposé en 1312 par le concile de Vienne pour le secours de la Terre Sainte) avait été faite à D. Dinis (r. 1279-1325) par Jean XXII (lettres apostoliques *Apostolice sedis*, du 23/V/1320) au lendemain de la création de l'Ordre de la Chevalerie de Notre Seigneur Jésus Christ, *vulgo* Ordre du Christ, puis (bulle *Gaudemus et exultamus*, de Benoit XII, du 30/IV/1340) à D. Alphonse IV, pour la conquête de Grenade ou du Maroc – L. T.]

117 Ch.-M. de WITTE, *op. cit.*, pp. 42-43, 67.

118 *CDP*, I, pp. 244-248.

d'en appeler de la bulle *Providum universalis* [119]. Le clergé, ses avoirs menacés, faisait bloc avec lui. L'archevêque de Lisbonne, l'évêque de Porto, celui de Coïmbre l'imitèrent [120]. L'évêque d'Évora se désolidarisa [121], dans l'espoir de se gagner les bonnes grâces du Roi, que son inconduite notoire ne lui attirait point.

Les prélats protestataires refusèrent de communiquer au légat pontifical la liste des bénéfices qui devaient être taxés. En décembre 1514, puis le 8 mars 1515, Léon X leur intimait d'obéir [122]. Il comptait prélever sur les *terças* les 50 000 *cruzados* que, par la bouche de Tristão da Cunha en mai 1514, D. Manuel s'était engagé à verser à la fabrique de la basilique de Saint-Pierre [123]. Le 2 avril 1515, le légat enjoignit aux prélats portugais de se conformer aux décisions pontificales [124]. Son auditeur, nommé commissaire général, fit afficher aux portes principales des cathédrales et autres lieux publics, à l'attention « des prélats, administrateurs, abbés, prieurs, préposés, doyens, archidiacres, maîtres d'école, chantres, chapitres, receveurs, commendataires et de tout le clergé des royaumes et seigneuries du Portugal », les dispositions prises d'avoir à payer, en argent ou en nature, aux agents nommés par lui, les deux neuvièmes des dîmes de tous les revenus supérieurs à 20 000 *réis* (ce qui correspondait aux 50 000 ducats d'or) des églises, chapitres, monastères et commanderies viagères.

Un barême fixait les prix selon lesquels seraient évalués les revenus en nature, blé, seigle, orge, mil, vin, huile, moutons ou chevreaux, cochons de lait, canards, poulets, lamproies, aloses, miel, cire, beurre, légumes, châtaignes et faisceaux de lin. Percepteurs des taxes, dizeniers, fermiers, laboureurs, muletiers, charretiers et tous autres redevables ne remettraient leur dû qu'aux receveurs nommés à cette fin par le Roi, dont la part serait perçue en priorité. Suspension, interdit, intervention du bras séculier et pour les prélats jusqu'à l'excommunication sanctionneraient infractions et désobéissances. Frei Henrique de Coïmbre, évêque de Ceuta, et le supérieur des Trinitaires de Lisbonne étaient commissaires des *terças* [125].

---

[119] Arquivo Distrital de Braga, *Rerum mirabiliarum*, III, fl 137 r.

[120] Ch.-M. de Witte, *op. cit.*, p. 43.

[121] L'évêque au Roi, 23/X et 13/XI/1515, ANTT, *Cartas Missivas*, II-115 et II-237 ; copies, BNL, MSS. 219, n° 4 et 49.

[122] Ch.-M. de Witte, *op. cit.*, pp. 43-44.

[123] *Ibidem*, p. 45, n. 45.

[124] *Ibidem*, p. 44, n. 42.

[125] Instructions pour l'application de la bulle *Providum Universalis Ecclesie*, s/d, *Gav.*, II, pp. 449-459 ; le document précise qu'il s'agit bien de 2/9e des dîmes.

Le désastre de la Mamora

La crise gouvernementale qui se développa en 1514 [126] mettait hors de question que le Roi passe en 1515. L'épiscopat portugais, pour les motifs que l'on vient de voir, rejetait catégoriquement l'idée d'une croisade au Maroc. Renouveler le succès du duc de Bragance, cependant, mobilisait les énergies dans un autre groupe de la noblesse. Fès, cette fois, retrouvait la priorité. Comment en fut-il question, et de quoi fut-il question – prélude à la grande conquête toujours reportée, ou nouvel épisode de la stratégie des enclaves –, on ne sait.

L'organisation d'une nouvelle phase de la stratégie des enclaves n'en suivait pas moins son cours. C'est un peu en amont de l'embouchure du Sébou, relevée en octobre 1514 [127] qu'il fut décidé de créer une ville forte, à l'emplacement de l'ancienne al-Ma'muriyya. D. Manuel accepta ce choix, qui n'était pas vraiment le sien, à condition que, la chose faite, D. Nuno Mascarenhas reçoive trois mille gens de pied pour aller élever une autre forteresse à Anfa [128].

Des remous autour du projet dans le cercle dirigeant, rien n'a transpiré dans les chroniques. D. António de Noronha, l'Écrivain du secret, fit de son succès une affaire personnelle. La participation nobiliaire fut moins brillante qu'à Azemmour, la mobilisation moins nombreuse : deux cents navires et huit mille hommes, sans compter les marins, les maçons et autres artisans, et les colons, avec femmes et enfants, qui embarquèrent, en juin 1515, pour peupler la nouvelle ville [129]. Les circonstances imposèrent au départ un caractère plus intime qu'à celui du duc de Bragance. L'étendard ne fut pas remis à D. António de Noronha dans sa cathédrale par l'archevêque de Lisbonne, un des animateurs de la résistance aux bulles des *terças*, mais dans la chapelle du palais royal par l'évêque de Lamego [130].

Sur un site choisi en dépit du bon sens, débuta, le 29 juin, la construction du château de la Mamora [131]. Début juillet, D. António commença à renvoyer des troupes dont il jugeait n'avoir plus besoin. Optimisme prématuré. D'une

---

[126] [*Cf. supra*, Ie partie, note 446 – L. T.].

[127] *Cf.* Les instructions de D. Manuel, 27/IX/1514, publ. par Sousa VITERBO, *Trabalhos Náuticos dos Portugueses – Séculos XVI e XVII*, reprodução em fac-símile do exemplar com data de 1898 da Biblioteca da Academia das Ciências de Lisboa ; introdução de José Manuel Garcia, Imprensa Nacional – Casa da Moeda, Lisbonne, 1988, I, pp. 52-53 ; *cf. SIHM*. I, doc. cxxiv, pp. 638-641.

[128] GÓIS, III, lxxvi ; [Anfâ, en portugais Anafé, correspond à l'actuelle Casablanca – L. T.]

[129] GÓIS, III, lxxvi.

[130] *SIHM*, I, p. 696. L'évêque D. Fernando de Meneses Coutinho e Vasconcelos était doyen de la chapelle du Roi (avant de devenir en 1516 *capelão mor*) : *Cf.* Luís de Mello Vaz de SAMPAYO, *Subsídios para uma biografia de Pedro Álvares Cabral*, Coïmbre, 1971 (aussi in *Revista da Universidade de Coimbra*, XXIV), § 125.

[131] Sur l'affaire de la Mamora *cf. SIHM*, I, pp. 695-731.

colline qui le dominait, les Maures pointèrent leur artillerie sur le fort en construction, activement édifié, et en aval cinq de leurs bombardes balayaient l'entrée du fleuve. Le 22 juillet, trois mille hommes montés à l'assaut de la colline lâchèrent pied. Douze cents moururent en sautant des rochers et en s'embrochant sur leurs piques. António de Saldanha, parti réduire au silence la batterie d'aval, s'arrêta pour porter secours aux fuyards. « Ceux des bateaux recueillirent tous ces gentilshommes », rapporte une relation sardonique des événements. « Certains entrèrent dans la vase jusqu'au cou, équipés de leur cuirasse revêtue de soie. Il fallut leur passer des cordes sous les bras pour les tirer de là. Et ainsi, pleins d'honneur et victorieux, ils revinrent à la forteresse » [132].

Garder l'accès libre à la mer devenait l'essentiel. Le 28 juillet, D. António de Noronha envoya sur la barre une grosse nef, bardée de planches et de tous les matelas des *fidalgos* et chevaliers. Un boulet ennemi les traversa comme une feuille de papier. D. António s'entêtait au-delà de toute raison. Le 30, il sollicitait dix à douze mille hommes de renfort pour réduire la batterie et contenir l'afflux des Maures ; Mamora conservé, Salé serait pris à coup sûr, si le Roi le voulait. Le 4 août, il demanda de quoi résister six mois dans la forteresse. Huit cents hommes devaient y suffire, à condition de recevoir six caravelles armées et des barques afin de maintenir la communication avec l'extérieur. Le 5, il redit que, Mamora achevé, on prendrait Salé.

Quand son orgueil eut cédé aux avis du Roi et des autres capitaines, l'embarquement, le 10 août, se déroula dans les pires conditions. À Graciosa, en 1489, une convention négociée avec les Marocains avait permis aux Portugais de se retirer en bon ordre. En 1515, rien. Ce fut un sauve-qui-peut. Des femmes et des enfants furent abandonnés aux mains des Maures. Dans des barques surchargées, on coupait les mains à ceux qui essayaient de se hisser. « Et ainsi victorieux ceux qui revinrent rentrèrent chez eux », conclut la relation précitée. Le plus grand revers du règne coûtait au Portugal quatre mille morts et cinquante-deux pièces d'artillerie.

Le Roi s'en tenait à son projet à lui : débarquer à Anfa, s'assurer ainsi le ralliement des Maures de l'arrière-pays, la Shawiya [133], et en conséquence affermir la positions d'Azemmour. Le schéma lui avait été exposé dès la fin de 1513 par des notables de la Shawiya ; du même coup, avaient-ils ajouté, les Maures de Salé quitteraient leur ville. Rui Barreto, peu après, avait repris

---

132 [*SIHM*, I, doc. cxlvi, pp. 728-731 – L.T.]

133 [C'est la *Enxovia* des textes portugais, c'est-à-dire la zone occupée par la *cabila* (tribu) du même nom (qui signifie littéralement « éleveurs de moutons », apparemment des berbères arabisés), qui s'étend entre les fleuves Bû Ragrag et Umm al-Rabî' (ou Oum er-Rbia), ou, si on préfère, à l'intérieur du tronçon de côte qui va de Rabat à Azemmour (*cf.* G. S. Colin, art. « Shâwiya » in *EI*, s. v.) – L. T.]

l'argument : si le Roi tenait la Shawiya, Azemmour « couperait le cou » au Roi de Fès, et Salé se dépeuplerait [134]. Le projet suivit son cours parallèlement à l'expédition de Mamora. Des arbalétriers et des hommes de troupe qui n'étaient plus nécessaires à D. António de Noronha furent envoyés en attente à Azemmour et Mazagan. Une caravelle vint charger à Portimão de la chaux destinée à la maçonnerie de la forteresse d'Anfa. Fin juillet, Afonso Lopes da Costa, un des commissaires royaux envoyés juger de la situation à Mamora, entretint D. António de l'opération d'Anfa. D. António reconnut que le moment était le plus favorable, toute l'attention du souverain wattaside étant fixée sur le Sebou. En août, des instructions furent établies pour D. Vasco Coutinho, chef de l'escadre qui irait en septembre occuper Anfa. Les forces wattasides une fois libérées par la chute de Mamora, il n'en fut plus question.

L'affaire des **terças** *derechef*

Les opposants à la croisade n'avaient pas désarmé. Ils envoyèrent à Rome quatre procureurs, que le Roi, dans l'été 1515, mandait à D. Miguel da Silva, son ambassadeur auprès du Saint-Siège, de « faire bouter hors de là comme ils le méritent» [135]. Recommandation superflue, Léon X étant invariablement acquis aux aspirations manuélines de croisade. Le 26 juillet, un bref rejetait la protestation du clergé portugais, « adonné par obstination et désobéissance à jeter l'argent dans des dépenses frivoles et à le dissiper sans aucune utilité ». Persister dans le refus les exposerait aux peines ecclésiastiques, fussent-ils archevêques ou évêques. Le représentant du Pape à Lisbonne avait licence de demander le concours du bras séculier [136].

C'est dans ce contexte de conflit aigu avec son Église que D. Manuel, dans une lettre du 26 août, fit demander au Pape l'instauration de l'Inquisition au Portugal [137].

Liste des bénéfices en main, le légat pontifical avait constaté que le revenu de la majorité des bénéfices ecclésiastiques n'excédait pas 50 ducats par an. Échappant à la levée des *terças*, le fardeau des deux neuvièmes pesant sur les autres risquait d'aggraver leur situation. Il avait donc proposé, ce que le Pape agréa le 15 juin, de remplacer le prélèvement du 2/9e par un décime de 1/10^{e}

---

134 [Rui Barreto au Roi, Azemmour, 1/IV/1514, *SIHM*, I, doc. ci, p. 538 – L. T.]

135 Lettre pour D. Miguel da Silva, Lisbonne, 26/VIII/1515, *CDP*, I, p. 359 ; Eugenio ASENSIO, « Memórias de um fidalgo de Chaves (1510-1517) – Descripción de la Roma de Julio II y León X », IDEM, *Estudios Portugueses*, Fundação Calouste Gulbenkian, Centro Cultural Português, Paris, 1974, p. 113.

136 Bref *Cum anno superiori*, Rome, 26/VII/1515, *CDP*, I, pp. 349-350.

137 Lettres de créance et instructions à D. Miguel da Silva, Lisbonne, 26/VIII/1515, *CDP*, I, pp. 355-358.

qui frapperait l'ensemble des bénéfices. Les évêques de Guarda et de Ceuta, et le supérieur des Trinitaires de Lisbonne seraient en charge de l'exécution du nouveau règlement [138].

Ni le haut clergé, qui rejetait le principe même d'une aide à la guerre au Maroc, ni D. Manuel, qui s'obstinait, n'acceptèrent l'allègement suggéré par Léon X. Le 7 octobre, afin qu'ils comprennent mieux leur tâche, le Roi fit remettre aux officiers de districts et autres collecteurs une version portugaise, signée par le commissaire général, de la bulle en latin qui lui avait accordé les *terças*. Il en exemptait toutefois la plupart des couvents des Franciscains, des Dominicains, des Évangélistes (*Loyos*), des Hiéronymites, des Augustins, des Carmes et des Trinitaires, et toutes les maisons de femmes. Bénédictins et Cisterciens ne figuraient pas dans le texte [139].

Des négociations se poursuivaient pour sortir de l'impasse. À la mi-octobre, porte-paroles du clergé et représentants du Roi parvinrent à un accord. Le clergé offrait une « aumône » de 153 000 *cruzados*, dont 100 000 payables en deux ans pour la guerre d'Afrique, 50 000 promis pour la fabrique de Saint-Pierre de Rome et 3 000 pour dédommager les agents collecteurs qui avaient déjà été mis au travail. Les Ordres mendiants étaient dispensés de contribuer. L'archevêque de Lisbonne et D. Diogo Ortiz de Vilhena, l'évêque de Viseu, soit des représentants des deux parties adverses, superviseraient la répartition [140].

Le Roi fut contraint de céder. Le 11 janvier 1516, en son palais d'Almeirim, en présence des archevêques, évêques, prélats, procureurs des chapitres, ou de leur représentants (l'archevêque de Braga ne vint pas) et de ceux de tout le clergé, D. Manuel, « bien qu'il y ait grande nécessité des *terças* ou dîmes en raison des grands frais et dépenses qu'il a faits et qu'il fait continuellement dans la guerre des Infidèles ennemis de la Croix du Christ, dans les contrées de l'Afrique comme de l'Inde », renonce, par souci de préserver la concorde de l'Église, à toutes les *terças* et dîmes que le Pape lui avait tout nouvellement concédées. Toutes prétentions abandonnées, si de son propre chef le présent Pape ou un autre après lui octroyait d'autres *terças*, il s'engage à ne pas accepter, et il formule le souhait d'être imité par ses successeurs au trône » [141].

---

[138] Bref *Dudum cum ob gravia*, Rome, 16/VI/1515, *CDP*, I, pp. 341-345.

[139] [Document du 7/X/1515, conservé à l'ANTT, collection des *Gavetas* ; la cote qu'en donnent les notes de J. A. (*Gavetas*, XX-2-50) est erronée, mais nous n'avons pas pu déceler la cote authentique, la série *As Gavetas da Torre do Tombo* ne publiant que les documents sur l'outre-mer ou l'étranger, ce qui ne fut pas considéré être le cas ; en outre la publication ne possède qu'un répertoire chronologique des documents publiés, manquant entièrement d'index alphabétique – L. T.]

[140] *Cf.* l'approbation des termes de l'accord dans la bulle *Hiis quae*, 25/VII/1516, *CDP*, I, pp. 381-384 ; aussi Ch.-M de Witte, *op. cit.*, p. 45.

[141] ANTT, *Livro III de Místicos*, fl 185v-188r.

Le premier versement, de 50 000 *cruzados* devait être effectué à la Saint-Jean 1516. Il ne l'était pas, du moins pour certains diocèses, à la fin juillet. Le Roi manda à ses officiers de prendre possession, en ville et dans le district, des celliers de l'évêque du lieu, de son chapitre et de tout le clergé, de tout le blé et autres choses s'y trouvant qui y auraient déjà été apportés de la récolte de la présente année ; une nouvelle clé serait mise à chaque cellier, et nul ne serait autorisé à y prélever quoi que ce soit sans ordre exprès du Roi. Toutes les rentes et dîmes n'étant pas encore recueillies dans lesdits celliers, les officiers royaux s'enquéraient du nom des charretiers et dizeniers pour leur enjoindre de faire fidèlement leurs charrois auxdits celliers, sous peine de confiscation de leurs biens et de bannissement à l'île de São Tomé [142].

En mai 1517, le Roi avisa les officiers royaux et seigneuriaux qu'il les tiendrait responsables du retard du recouvrement de la seconde annuité. Il dut cependant tolérer des nouveaux délais, puisqu'en avril 1518 il mandait à ceux d'Entre-Douro-e-Minho de veiller à la bonne exécution du troisième paiement [143].

Dans l'*Exortação da guerra*, Gil Vicente avait, pendant les premiers mois de 1515, invité les pasteurs de l'Église à aider à la guerre contre la secte de Mahomet, sans en appeler à Rome, à vendre leurs gobelets, mettre en gage leurs bréviaires et adopter un régime frugal de pain et de légumes. « Donnez la *Terça* que vous avez pour conquérir l'Afrique » leur faisait-il dire, en vain, par la bouche d'Hannibal [144].

Les arguments qu'avançait le clergé pour défendre ses avantages pécuniaires allaient à l'encontre du rêve d'identité portugaise chère à la spiritualité manuéline. Jamais, disait-il dans sa pétition au Saint-Siège, ni pour reconquérir le royaume ni pour s'emparer de ces présides d'Afrique dont a résulté tant d'avantages, les rois de Portugal n'ont demandé de *terças*, ni d'autres commanderies que celles attachées aux Ordres du Christ, d'Avis et Santiago. Ordres si riches que s'ils étaient gouvernés à la manière de Rhodes et établis dans les présides d'Afrique où ils dépenseraient leurs revenus, ces revenus sont si grands qu'ils suffiraient à toutes les dépenses ordinaires qu'y a le Roi.

---

[142] Minute d'une circulaire du Roi, Lisbonne, 29/VII/1516, ANTT, *Corpo Cronológico*, I-20-79.

[143] Le Roi au *corregedor* d'Entre-Douro-e-Minho et aux auditeurs du duc de Bragance et du marquis de Vila Real, Lisbonne, 19/V/1517, Arquivo Distrital de Braga, *Rerum mirabiliarum*, III, fl 135v-136v.

[144] « *E vós, priores honrados / reparti os priorados / a soyços* (=*suíços*, « mercenaires suisses, fantassins à la suisse ») *e a soldados / et centum pro uno accipietis. A renda que apanhais / o milhor que vós podeis / nas ygrejas nam gastais, aos proves pouco dais / eu nam sey que lhe fazeis. / Day a terça do que ouverdes / pera África conquistar / com mais prazer que poderdes / que quanto menos tiverdes / menos tereis que guardar* », Gil VICENTE, *Obras*, IV, pp. 151, 154-155. L'*Exortação* (que Paula Vicente, fille du dramaturge et éditrice de ses œuvres, dit représentée à la veille du départ du duc de Bragance pour la conquête d'Azemmour, « en 1514 ») n'est pas de 1514, mais se rapporte aux préparatifs de l'expédition de 1515, comme l'a bien vu Ch.-M. de WITTE, *op. cit.*, p. 47.

Au lieu de chercher à diminuer le patrimoine de l'Église, le Roi, plus riche que ne l'ont été tous ses prédécesseurs et qui a reçu de Dieu plus qu'ils n'en avaient reçu, se devrait au contraire d'être plus généreux.

Les objections du haut-clergé ne se limitaient pas à critiquer le faux rôle des Ordres militaires. Elles dégonflaient le mythe d'un rôle apostolique prédestiné au Portugal et prenaient parti contre la poursuite de l'Expansion. Il n'y avait plus lieu de craindre d'invasion venant du Maroc, de sorte qu'il n'était plus nécessaire de préparer d'expédition contre ce pays.

Safi et Azemmour, dont la prise et la conservation avaient coûté et coûtaient encore tant, ne présentaient, au cas où ils chuteraient, aucun danger pour l'Hispanie dont ils étaient très éloignés. Si on alléguait que l'occupation de ces places augmentait le nom du Christ, on répondra que jamais la foi chrétienne n'en avait reçu accroissement. On n'a jamais converti de Maures d'aucun royaume ni ville, ni parmi les nomades. Les guerres du Roi n'entraînèrent pas pour autant la conversion de Gentils ou de Maures. Et en ce qui concernait l'Inde, la domination qu'y avait le Roi était suffisante [145]. Les procureurs envoyés à Rome avaient tout crûment déclaré au Pape et aux cardinaux qu'il était impossible de conquérir le royaume de Fès et, au cas où cela le serait, il était impossible de le peupler et de le garder [146].

Pour le Roi, l'échec était de conséquence. Il n'avait pas réussi à prélever sur les revenus de l'Église les sommes nécessaires au financement de sa politique marocaine. Il avait recouru à la même solution pour favoriser le recrutement de combattants, et avait ainsi provoqué une autre opposition, en obtenant de Léon X, le même jour que la bulle *Providum universalis*, la constitution, par la bulle *Redemptor noster* [147], d'un fonds de 20 000 *cruzados* pris sur la mense des abbayes et prieurés portugais et destinés à la création de nouvelles commanderies de l'Ordre du Christ. Les bénéficiaires auraient été tenus de séjourner un certain temps dans les présides du Maroc. Le conflit fut moins aigu parce que l'opération se révéla d'application très difficile et qu'elle retomba finalement sur le fretin du petit clergé paroissial. L'incidence sur la participation chevaleresque dans les *lugares d'além* [148] fut extrêmement réduite, bien qu'on ait connaissance de quelques cas de *fronteiros* [149] venus gagner leur menu bénéfice moyennant le court service de deux années.

---

[145] « As rezões que alegou a clerezia deste Reino ao Papa Leão decimo pera não averem effeito as terças que el Rei dom Manuel ouve e as comendas » (Arquivo Distrital de Braga, *Rerum mirabiliarum*, III, fl 132r-133v).

[146] ASENSIO, *Estudios Portugueses*, p. 113, d'après le *fidalgo* de Chaves.

[147] [Le texte ne se trouve ni dans le *CDP* ni dans le *Bullarium ;* on n'y voit que sa confirmation un an plus tard (bulle *Anno proxime elapso*, du 1/IV/1515, *CDP*, I, pp. 327-330) - L. T.]

[148] [Lit. « lieux d'au-delà (la mer) », nom courant des présides portugais du Maroc - L. T.]

[149] [Gens chargés de surveiller la frontière ; en Inde ils étaient connus plutôt comme *casados* (lit. « mariés »), car ils épousaient des femmes du pays et s'y établissaient comme des sortes de soldats-colons - L. T.]

D'autre part, D. Manuel obtint du Pape, en mars 1515, la classique bulle d'indulgences pour la Croisade, publiée à Lisbonne le 3 juin et limitée à deux années (au lieu de trois habituellement) [150]. Quelques particularités reflètent l'incertitude qui pesait sur la réalisation des ambitions de D. Manuel. Sa participation personnelle n'était mentionnée que comme éventuelle, et aucun délai n'était fixé pour l'expédition [151]. La prédication fut prolongée par la Curie jusqu'à 1519. Léon X, toujours complaisant, avait autorisé D. Manuel à nommer lui-même les trésoriers et autres officiers, clercs ou laïcs. Sur le produit des ventes d'indulgences, la Chambre apostolique ne percevait rien, tout était au Roi.

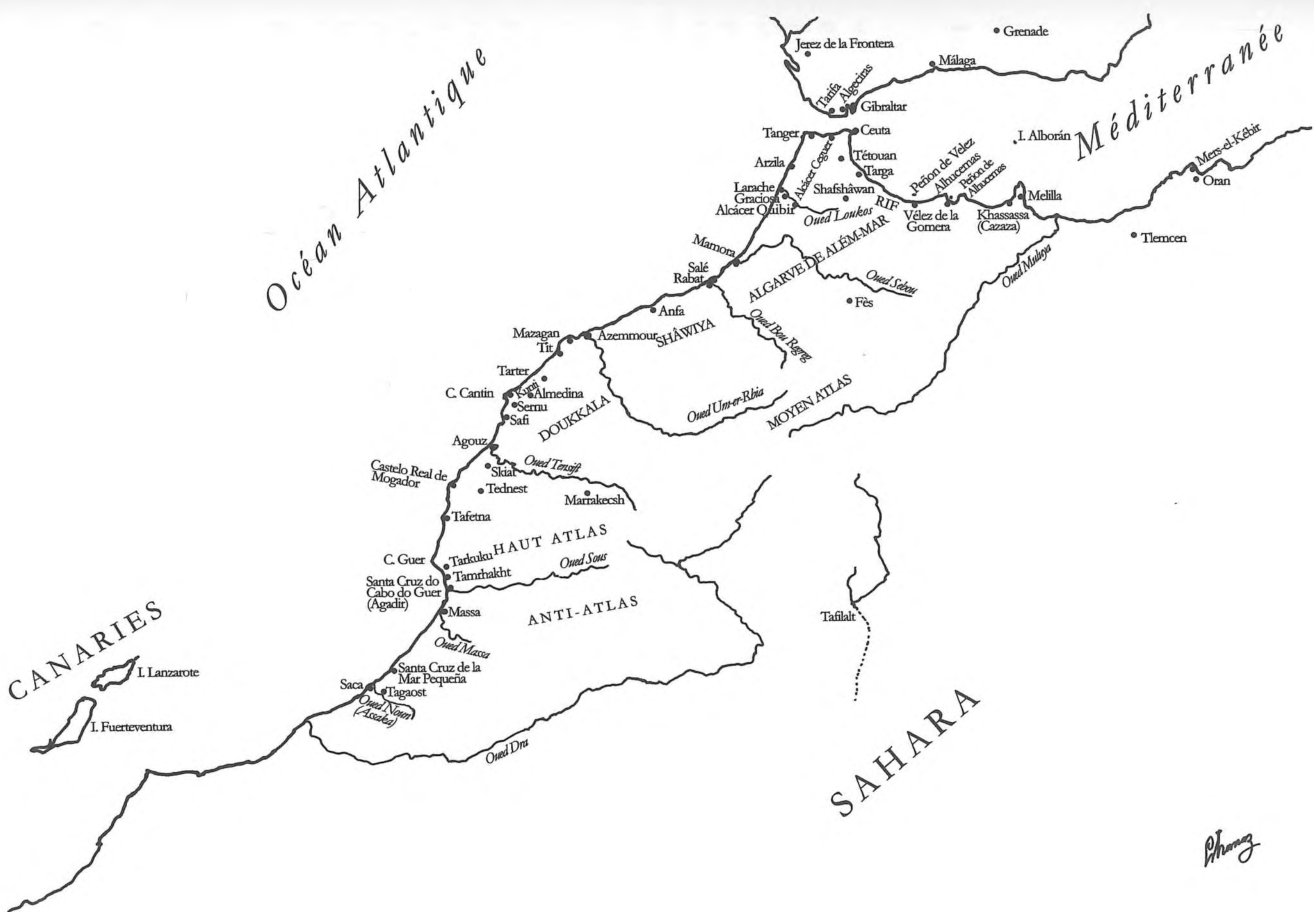
Comme dans d'autres pays de la Chrétienté, la vente des indulgences fut scandaleuse. Les pressions exercées eurent des effets déplorables, dit Damião de Gois, « surtout pour les gens du peuple, à qui on faisait prendre de force les indulgences à crédit [le don minimum pour les pauvres était de deux *cruzados* et en dessous] et qui, ne pouvant payer dans les temps, voyaient leurs meubles et leur linge vendus aux enchères publiques, à un prix dévalué» [152].

---

150 [Bulle *Cum alias*, du 31/III/1516, *CDP*, I, p. 369, *Bullarium*, I, p. 112 – L. T.]

151 Ch.-M. de Witte, *Lettres papales...*, pp. 45-46, 57-59.

152 GÓIS, III, lvi ; Jerónimo Osório, *De rebus Emmanuelis lusitaniae regis invictissimi virtute et auspicio domi forisque gestis libri duodecim*, III, Coïmbre, 1791, pp. 170-171.


Océan Atlantique
Méditerranée
Jerez de la Frontera
Grenade
Málaga
Tarifa
Algeciras
Gibraltar
Ceuta
Tanger
Arzila
Alcácer Ceguer
Tétouan
Targa
Shafshâwan
Larache
Graciosa
Alcácer Quibir
RIF
Peñon de Velez
Alhucemas
Peñon de Alhucemas
I. Alborán
Mers-el-Kébir
Oran
Melilla
Vélez de la Gomera
Khassassa (Cazaza)
Tlemcen
Oued Loukos
Oued Sebou
Oued Mulaya
Mamora
Salé
Rabat
ALGARVE DE ALÉM-MAR
Fès
Anfa
Oued Bou Regreg
Mazagan
Tit
Azemmour
SHÂWIYA
Tarter
C. Cantin
Almedina
Serrnu
Safi
DOUKKALA
Oued Um-er-Rbia
MOYEN ATLAS
Agouz
Castelo Real de Mogador
Oued Tensift
Tednest
Marrakecsh
Tafetna
C. Guer
Tarkuku
HAUT ATLAS
Oued Sous
Santa Cruz do Cabo do Guer (Agadir)
Tamrhakht
Massa
ANTI-ATLAS
Tafilalt
CANARIES
I. Lanzarote
I. Fuerteventura
Oued Massa
Santa Cruz de la Mar Pequeña
Saca
Tagaost
Oued Nûn (Assaka)
Oued Dra
SAHARA
4 – Le Maroc

Chapitre 3

AUTRES VOLETS DE L'AVENTURE MAROCAINE

Une guerre à petits moyens

Bernardo Rodrigues, qui vécut longtemps à Arzila, a bien défini ce qu'était « cette habituelle et longue guerre, les Maures courant maintes fois <les abords de> la ville, nombreux ou en petit nombre, et à l'inverse les capitaines faisant des *entradas*, envoyant des coureurs (*almogáveres*) et des espions, avec des attaques surprises (*rebates*) et des alarmes (*repiques*), parfois vraies et parfois fausses, le tout afin de se détruire et de se capturer les uns et les autres, de se voler les chevaux, troupeaux et biens, sans autre cause ni raison, seulement parce que, étant un petit bras de mer entre nous et eux, ils peuvent aller au paradis par un chemin que la Sainte-Mère Église ne prescrit pas.[1] »

Constante et traîtresse, la guerre, de génération en génération, a tué beaucoup de *fidalgos* dans les présides du nord. On se traque, on se tue, on se pille, on poursuit l'autre jusque devant ses remparts, on se capture et on s'échange, l'impuissance à l'emporter prolonge indéfiniment la routine des galops et des embuscades, fonds de boutique géré de part et d'autre avec panache. Les présides manuélins ouvrent sur des hinterlands plus profonds. De Safi et d'Azemmour, les bannières du Portugal se sont aventurées loin dans l'intérieur des terres. Mais cet élan tombe très vite et, bien que moins étroitement cernés, les nouveaux établissements aboutissent à la même impasse que les anciens, les uns et les autres étant par ailleurs bien intégrés à la vie de la société portugaise. Trop bien peut-être, puisque, de D. Afonso V à D. Manuel, le Portugal n'innove pas, gardant la même conception tactique : la guerre reste celle des *fidalgos* ; l'espace des présides s'arrête à leurs remparts, au-delà commence l'insécurité et la dépendance matérielle de la métropole. Le blocage est à Lisbonne : c'est la politique des petits moyens.

Les garnisons marocaines sont formées de *fidalgos* qui viennent servir à leurs frais, les « frontaliers » (*fronteiros*) avec leurs gens, et de *criados* du Roi,

---

[1] Bernardo Rodrigues, *Anais de Arzila*, I, David Lopes, éd., Lisbonne, 1915, p. 204.

de bannis (*degredados*), de quelques corps spécialisés, arbalétriers, *espingardeiros* (généralement de moitié moins nombreux), bombardiers, et des gens de pied percevant solde du Roi, enfin, à l'occasion, des habitants du préside (*moradores*, dont certains ont cheval, *moradores de cavalo*). Les effectifs varient selon les circonstances, assez rapidement accrus lors de grands événements, en décroissance rapide ensuite, parfois à peine suffisants pour le coup de main et la défensive.

Pour la noblesse, « l'Algarve d'au-delà » est le théâtre traditionnel de la vaillance chevaleresque. Y passer quelque temps fait partie du cursus des jeunes *fidalgos* qui viennent se former aux armes en combattant le Maure. D. Lourenço de Almeida, le fils du vice-roi, sert à Tanger en 1501. Parmi les *fidalgos* qui font un stage à Safi, figure en 1512 Nuno da Cunha armé chevalier sur la côte de Somalie par Albuquerque en 1507. D'autres *fidalgos* accourent pour prendre part à la défense d'un préside menacé. Francisco Pereira Pestana, capitaine de Kilwa en 1509, s'est distingué auparavant à Arzila. D. Francisco de Portugal, le futur comte de Vimioso, est à Arzila en 1509 avec cinquante de ses gens. Il est à Azemmour en 1513 [2]. D. Álvaro de Noronha, premier capitaine de Cochin (1505-1508), sert à Safi en 1512, à Azemmour en 1513, à Mamora en 1515 [3]. La palme revient à Simão Gonçalves da Câmara, capitaine-donataire de Funchal, qui, outre les nombreux secours qu'il envoie en 1507-1508, 1510, 1513, lève à ses frais sept cents hommes pour secourir Arzila en 1516 [4]. Pour beaucoup de petits *fidalgos*, qui ne sont venus qu'avec quelques écuyers et gens de pied [5], le service, s'il se prolonge, n'est pas supportable.

Quelle est la valeur militaire des *fidalgos* ? Quelques jours avant sa mort, D. João de Meneses, qui depuis des mois souffre de les voir uniquement pressés de quitter Azemmour, pourtant menacé par le roi de Fès, exprime au Roi un jugement négatif : « Les *fidalgos* et personnes de qualité (*pessoas honradas*), bien qu'ils vaillent beaucoup pour un jour <de bataille>, pour tous les autres temps de la guerre qui ne sont ni combattre ni guerroyer, sont une gêne (*desaproveitam*), parce que si deux perdent la honte à vouloir s'en aller, tous la perdent. Ce sont des *criados*, habitués à moins de soumission que les autres hommes. Ils ne veulent ni ne peuvent, ainsi, souffrir les nécessités (...). Votre Altesse pourra se rappeler combien de fois je lui demandais en grâce

---

[2] Lettre du duc de Bragance à D. Manuel, Azemmour, début septembre 1513, *SIHM*, I, p. 427.

[3] « L'expédition de La Mamora, (juin-août 1515) », *SIHM*, I, p. 697.

[4] Robert Ricard, « Les places Luso-Marocaines et les Îles Portugaises de l'Atlantique », *SIHM*, III, pp. 325-326.

[5] Lopo Cabrera venu avec 4 *cavaleiros* et 94 gens de pied : Lettre de João de Meneses à D. Manuel, Azemmour, 1/IX/1513, *SIHM*, I, p. 467, n. 2.

et lui conseillais de ne pas avoir soin (*non curare*) de mettre plus de *fidalgos* à la guerre que ceux qui suffisent pour y avoir quelque charge. Je ne dis pas cela pour les hommes de votre lance, bien qu'ils soient *fidalgos*, mais pour ceux qui, quand ils ont quatre hommes en plus, sont fomenteurs de cabales (*ouniõees*, c'est-à-dire *uniões*), et font sauter les autres par où ils sautent.[6] »

Lors de sa marche de Mazagan sur Azemmour, D. Jaime s'est époumoné à mettre son monde en ordre. « Les uns ne voulaient pas qu'on leur prenne leurs gens de pied, d'autres ne voulaient se joindre à personne, certains cherchaient toutes les pagaïes du monde. Il n'y avait goutte de sang qui ne fut en moi tout poison, et je n'avais pas d'autre remède que d'envoyer les enseignes, les groupes où je voulais à coups de bâton et de hampe de lance ». D. João Mascarenhas, le capitaine des genêts, était mécontent de ne pas être à l'avant-garde. Du coup, le comte de Borba, son beau-père, voulait faire bande à part[7].

D. João de Meneses était bien bon de créditer les *fidalgos* de leur mérite au combat. Il avait frôlé la catastrophe à la bataille du Vendredi-Saint 1514, lorsque quelques excités, après avoir bousculé l'ennemi sur l'Oum er-Rbia, se mirent en tête de galoper jusqu'à Fès[8]. La valeur des *fidalgos* à la guerre est à l'inverse de leur vaillance personnelle. « Comme il était jeune (*mancebo*) et désireux de gagner honneur », la formule revient souvent dans les textes à propos d'échecs ou de dangers causés par l'héroïque stupidité d'un jeune noble[9]. En juillet 1513, au cours d'une *entrada* à laquelle il participe, le capitaine des galères de la côte de Grenade fut frappé du peu d'accord et du désordre des Portugais[10].

Dans la piétaille, les gens de pied de l'ordonnance seuls ont reçu une formation. Engagés dès 1508 à Azemmour, ils y furent en 1513 quatre compagnies de deux cents hommes[11]. Les capitaines instruisaient hâtivement à manœuvrer selon les figures à « la suisse » (*à suiça*) les isolés (*soltos*), les cultivateurs et les artisans des levées seigneuriales, ainsi en 1513 ceux des terres du duc de Bragance, parmi eux des gens de très basse condition, ou, en 1515,

---

[6] D. João de Meneses au Roi, Azemmour, 6/V/1514, *SIHM*, I, pp. 546-548.

[7] Le duc de Bragance au Roi, Azemmour, début septembre 1513, *SIHM*, I, p. 418.

[8] Góis, III, l-li ; *cf. infra* le sous-chapitre sur Sidi Yaḥya.

[9] « La conquête de Safi par les Portugais », *SIHM*, I, p. 153 ; récit de l'attaque d'Azemmour en 1508, *SIHM*, I, pp. 162 *sq.*

[10] Tendilla, II, p. 437 (?).

[11] [Maria Augusta Lima Cruz, *Os Portugueses em Azamor (1512-1541)*, thèse dactylographiée, Faculdade de Letras de Lisbonne, 1967 ; les documents principaux transcrits furent repris *in* Maria Augusta Lima Cruz Fagundes, « Documentos inéditos para a história dos Portugueses em Azamor », *Arquivos do Centro Cultural Português*, vol. II, Fundação Calouste Gulbenkian, Paris, 1970, pp. 104-179 ; *vide* p. 116 – L.T.]

ceux désignés par l'abbé d'Alcobaça [12]. Au Maroc, ces recrues servaient aussi bien de manœuvres que de soldats. Les travaux défensifs d'Azemmour furent retardés en 1514, parce que D. João de Meneses avait emmené contre Marrakech les hommes qui creusaient les fossés. À Azemmour, en 1516, il n'y avait plus de gens de pied de l'ordonnance. Les ouvriers employés aux travaux devaient suffire à la garde de la ville [13]. À Mazagan, ordre était donné de renvoyer la centaine d'hommes qui y étaient en garnison. Cette même année, l'*almoxarife* de Safi insistait pour que soient rappelés au Portugal les gens de pied de l'ordonnance qui s'y trouvaient encore : puisqu'il n'y avait pas de siège à craindre, ils mangeaient inutilement les vivres [14].

Dans les opérations très mobiles de la guerre à l'arabe, les innovations techniques n'ont pas de place. Comme partout, elles répugnent d'ailleurs à la mentalité chevaleresque. Lorsque, par exception, elle est présente, l'artillerie de campagne est mal employée, reléguée avec la piétaille de l'ordonnance derrière la cavalerie. C'est le cas à la bataille du Vendredi Saint 1514 [15], l'unique rencontre des années manuélines qui mérite le nom de bataille, nonobstant l'anarchie dans laquelle elle s'est effilochée. Point question, évidemment, que les bouches à feu cahotent à la queue des razzias qui couvrent en une journée des dizaines de kilomètres. Lorsqu'en avril 1515 Nuno Fernandes de Ataíde s'en prend aux portes de Marrakech, ce n'est qu'avec des feux de fagots [16]. L'espingarde, d'emploi ignoré des tribus de la Doukkala et du Maroc méridional, ne procure aux Portugais aucun avantage dans les razzias et n'a pas d'effets marqués. Ce sont les charges de Lopo Barriga et de Sidi Yaḥya U Ta'fuft qui eurent raison du Chérif.

On a vu par l'exemple d'Azemmour avec quelle suite dans les idées l'administration, à Lisbonne, veut ajuster l'importance des garnisons à la double tâche qu'on en attend : constituer autour d'elles des zones de Maures de paix, et résister derrière leurs murailles, jusqu'à l'arrivée de secours, au premier choc d'un assaut ennemi. La cavalerie n'échappe pas aux restrictions. Un cheval coûte en blé presque quatre fois la ration d'un homme [17]. Les présides doivent se contenter d'un nombre de montures approximativement égal à celui de l'adversaire, de l'ordre de trois cents à quatre cents en moyenne.

---

[12] *Cf.* J. A. « Le capitaine Leitão – Un sujet insatisfait de D. João III », *L & A*, vol. I, p. 317.

[13] Simão Correia à D. Manuel, Azemmour, 3/X/*1516, *SIHM*, II/1, doc. viii, pp. 34-36. Mais Andrade y reste jusqu'à 1517 : *SIHM*, II/1, p. 11, n. 1.

[14] [Nuno Gato à D. Manuel, Safi, 4/VII/1516, *SIHM*, II/1, doc. ii, pp. 10-15 – M. C. F. & L. T.]

[15] Góis, III, l, pp. 196-197.

[16] *Cf.* les documents publiés par António Dias Farinha, « Feitos de Vasco de Pina em Marrocos e a sua acção na Abadia de Alcobaça » in *Arquivos do Centro Cultural Português*, I (1969), pp. 126-160.

[17] M. A. Lima Cruz Fagundes, « Documentos inéditos... », p. 111.

C'est le cas pour Ceuta et Shafshâwan [18], pour Arzila et Alcácer-Quibir [19], pour Azemmour, pour Safi. Les intervalles dans la rotation des troupes et une certaine imprécision des textes n'autorisent pas à présenter des chiffres absolus, mais il est certain que les effectifs descendent jusqu'au niveau critique.

D. Pedro de Sousa mène, en 1515, deux cents lances contre Marrakech [20]. En janvier 1517, la garnison d'Azemmour est si faible qu'on craint que la place ne soit enlevée par surprise. En mai, Simão Correia n'a que huit cents hommes, dont quelques étrangers et gens de mer, plus cent Juifs et vingt Maures d'Almedina [21]. En 1521, six cents hommes sont inscrits sur les rôles. Safi n'est pas mieux loti. En 1512, le Roi ne lui accorde plus que trois cents rations de cavaliers et quatre cents de gens de pied. En pleine relève de la garnison, plus qu'aux questions d'intendance, le *contador* est occupé à dissimuler aux Maures qu'on licencie ; on ne renverra au Portugal les cavaliers que quand quelques autres arriveront [22]. Nuno Fernandes de Ataíde conduit sa célèbre *entrada* contre Marrakech avec trois cent dix lances [23]. En décembre, toute la cavalerie disponible est de trois cent cinquante lances. En mai 1516, à sa dernière expédition, quatre cent trente. D. Nuno Mascarenhas estime manquer terriblement d'effectifs. En juillet 1517, il a renvoyé les arbalétriers réclamés par le Roi [24]. En août, il demande l'envoi de deux cents lances pour empêcher le roi de Marrakech de lever des vivres sur les Arabes, et pour protéger les agriculteurs qui vont faire leurs semailles autour de Safi [25]. En 1518, le rapatriement d'une partie des troupes de Safi ordonné par le Roi tombe « au pire moment » : D. Nuno est en train de rallier de nombreux douars ; pour sauver les apparences, il expliquera aux *shaykh*s que ce retrait est le signe de la confiance qu'a le Roi en la parole des Arabes. Mais avec ses deux cents cinquante lances, alors qu'ils en ont plus de mille, qui oserait sortir de Safi ? Pour assurer la paix, le Roi pourrait-il faire verser, à Safi, leur « ration » à quelques-uns de ses *criados*, *fidalgos* et chevaliers, qui accepteraient d'y passer l'hiver [26] ?

---

18 [Dialectalement Shâwan, en espagnol Xauén, en français Chaouan, en portugais parfois Xexuão : ville située sur les pentes du Rif, un peu au sud de Tétouan, fondée en 1471 et peuplée surtout de réfugiés morisques d'Andalousie. Elle devint de bonne heure un centre de résistance à la pénétration des Portugais établis à Ceuta : *cf.* Halima Ferhat, art. « Shafshâwan » in *EI*, s. v. – L. T.]

19 [Al-Qaçr al-Kabîr ou Ksar el-Kebir, lit. « le grand alcazar, le grand palais » dans la plaine du Gharb, au S.E. de Larache ; la ville deviendrait célèbre dans l'histoire portugaise à cause de la bataille dite « des trois rois », le 4 août 1578, où périt D. Sebastião – L. T.]

20 Góis, III, lxxiv, p. 268.

21 Simão Correia au Roi, Azemmour, 20/V/*1517, *SIHM*, II/1, doc.xxiv, pp. 85-88.

22 Nuno Gato au Roi, Safi, 29/V/1512, *SIHM*, I, p. 315.

23 Góis, III, lxxiv, p. 268.

24 D. Nuno Mascarenhas au Roi, Safi, 29/VII/*1517, *SIHM*, II/1, pp. 122-127.

25 *Idem*, 5/VIII/1517, *SIHM*, II/1, pp. 144-146.

26 *Idem*, 3/IX/1518, *SIHM*, II/1, pp. 214-218.

Lorsqu'en 1513, le Roi a pris possession de Santa Cruz de Água de Narba, c'était sans intention belliqueuse et pour gagner de l'argent. Il a fixé à 20% la taxe sur les transactions, si bien que les marchands se détournent vers Tarkuku, où les conditions sont meilleures[27]. Tandis qu'il chipote sur l'entretien des chevaux, D. Francisco de Castro refuse de renvoyer les siens[28]. En 1516, ses cavaliers sont quatre-vingts. Selon la *Crónica de Santa Cruz do Cabo de Gué*, il aurait même disposé de cent-vingt chevaux et de six cents gens de pied[29]. Les Berbères de Malek ben Daoud étoffent sa garnison, mais ils sont peu montés : cent cavaliers pour huit cents gens de pied. D. Francisco aurait obtenu deux cents genêts et un peu de piétaille[30]. Dans les premières années du règne de D. João III, il sera proposé de renoncer à toute cavalerie portugaise à Santa Cruz. Les rôles conservés pour 1518 dénombrent entre 160 et 212 hommes d'armes, et 48 cavaliers.

Il faut reconnaître que la promptitude des secours justifiait la doctrine des garnisons minimales. La mobilisation qui sauve Arzila en 1508 se renouvelle en 1516. D. João Coutinho dispose de huit cents à neuf cents hommes dans la ville, étroitement investie du 30 avril au 3 juillet par le roi de Fès avec une forte armée et de la grosse artillerie. À l'annonce du siège, son beau-frère D. João de Mascarenhas accourt de sa commanderie alentejane de Mértola, avec cent vingt cavaliers et des gens de pied. Le *feitor* de Malaga recrute en trois jours, en Andalousie, deux cents hommes, sous deux capitaines andalous. À la mi-mai arrivent les secours de l'Algarve, de Faro Rui Barreto avec douze caravelles, de Castro Marim : six cents espingardiers et de nombreux *fidalgos*, de Lagos, sept cents hommes levés à ses frais par le capitaine-donataire de Funchal, Simão Gonçalves da Câmara[31]. En juin, Diogo Lopes de Sequeira vient avec trente voiles. En décembre, le Roi ordonnera que soient renvoyés immédiatement tous les gens de solde, qu'on ne porte sur les rôles ni les jeunes qui n'ont pas l'âge, ni des esclaves au titre de cavaliers, qu'il n'y ait à Arzila pas plus de cinquante hommes d'armes et aucun homme de pied[32].

L'anonymat dissimule évidemment les informateurs maures (*mouros da nova*) qui espionnaient pour le compte des Portugais. On connaît, par contre, quelques-uns de ceux qui les guidaient dans leurs incursions. Vestiges des temps de la Reconquête, les titres d'*adail* et d'*almocadém* désignaient, le premier, l'officier organisateur des incursions, et, le second, celui qui, à la tête

---

27 Lettre de D. Francisco de Castro à D. Manuel, Santa-Cruz du Cap de Gué, 19/VIII/1516, *SIHM*, II/1, p. 28

28 [Lettre d'Afonso Rodrigues et de Francisco Fernandes à D. Manuel, Santa Cruz do Cabo de Gué, 24/XII/1513, *SIHM*, I, p. 474 ; *cf. supra* la section sur Santa Cruz do Cabo de Gué – L. T.]

29 Pierre de Cenival, éd., *Chronique de Santa Cruz du Cap de Gué*, pp. 24-26.

30 *Ibidem*, p. 28.

31 Góis, IV, v, pp. 11-14 ; *SIHM*, III, p. 326 ; cf. *Anais de Arzila*, I, pp. 185 & 189.

32 Ordres pour Arzila, 30/XII/1516, *Gav.*, V, pp. 496-497.

d'un parti, leur fixait le chemin [33]. À Safi, l'*adail* le plus redouté des Maures fut Lopo Barriga, second de Nuno Fernandes de Ataíde, et, de 1514 à 1516, adversaire heureux du Chérif. L'*almocadém* était un Portugais, que Nuno Fernandes de Ataíde refusa de laisser rentrer au Portugal « parce qu'il n'y a que lui dans cette ville qui connaisse le terrain en dehors des murailles ». Sous le règne de D. Manuel, il y avait à Arzila plusieurs *almocadém*, maures convertis. Poussés à faire leurs preuves contre leurs anciens coreligionnaires, ces renégats de l'islam étaient vite trop mouillés pour pouvoir impunément repasser à leur bord. Capturés, le supplice les attendait. Les caïds ne les laissaient jamais être rachetés à quelque prix que ce fût.

Les garnisons étaient aveugles sans ces batteurs d'estrade, qui connaissaient à des lieues à la ronde les accidents du terrain, ses sentiers, ses passages. Un livre aujourd'hui perdu, *Les chevauchées et bonnes entrées que fit Pero de Meneses, almocadém d'Arzila*, narrait les hauts faits d'un de ces transfuges, que D. Manuel distingua en lui conférant l'habit de l'Ordre du Christ [34]. Non moins fameux était Gonçalo Vaz, qui commença, en venant à Arzila, par écouler le produit de ses vols, puis qui s'engagea au service portugais et se convertit lorsque sa femme, suivante de la comtesse de Borba, devint Maria Dias. Il vécut dans une belle aisance. Tombé en 1516 aux mains de corsaires, il mourut à Tetouan, ferme catholique, dans d'horribles tourments et devant une foule surexcitée. Sa veuve fut mariée par le comte de Redondo à un autre *almocadém*. Elle fut plus tard la femme du chef canonnier de Tanger. L'*almocadém* Artur Rodrigues eut la tentation de tuer le comte et de trahir. Sa jalousie envers un Maure qu'il avait capturé et qui reçut au baptême le patronyme des capitaines d'Arzila, António Coutinho, avait été la cause de son écart. *Almocadém* plein de brio, Coutinho très en faveur auprès du comte, avait place à sa table, parmi les *fidalgos*, de qui il était très considéré. Artur Rodrigues fut finalement marié à une mauresque de la comtesse de Borba, et leur couple devint un ménage chrétien modèle.

En 1514, il avait été conseillé au Roi de mêler la cavalerie portugaise, qui ne supportait pas trois nuits à la belle étoile, aux campements indigènes, bien gardés et qui se déplaçaient vite [35]. Nuno Fernandes de Ataíde ne faisait pas

---

[33] [*Adail*, correspondant au castillan *adalid*, vient de l'arabe *al-dalīl*, « guide » (√ *dall*, « montrer, enseigner, guider ») et est attesté en roman péninsulaire depuis le XIe siècle ; *almocadém* (en castillan *almocadén*), de l'arabe *al-muqaddim*, « avancé, antérieur » (√ *qadama*, « prédéder »), est attesté dès le XIIIe siècle – L. T.]. Sur l'emploi des termes *adail* et *almocadém* au Portugal, *cf.* Fr. Joaquim de Santa Rosa VITERBO, *Elucidário das palavras termos e frases que em Portugal antiguamente se usaram*, Lisbonne, 1798 (réimp. Mário Fiúza, éd., Lisbonne, 1965), I, s. v. (pp. 208-211 et 410) ; *cf. Ordenações Afonsinas* (éd. Mário Júlio de Almeida Costa & Eduardo Borges Nunes, Fundação Calouste Gulbenkian, Lisbonne, 1984) liv. I, tit. 65 et 66, pp. 387-397.

[34] Bernardo RODRIGUES, *Anais de Arzila*, p. XVIII et p. 245.

[35] Estêvão Rodrigues Bérrio au Roi, Tavira, 19/V/1514, *SIHM*, I, pp. 556-557.

autrement. Ses forces étaient, en nombre, plus marocaines que portugaises. Les Maures n'avaient aucune réticence, quand l'occasion était mirifique, à s'associer aux Chrétiens contre d'autres Maures. En octobre 1514, l'*almocadém* de Safi retourna des Maures frondeurs en leur proposant d'aller piller la région de Marrakech. Les voilà partis à quatre cent trente, aux côtés de vingt-sept Portugais [36]. Nuno Fernandes mena l'expédition d'avril 1515 avec cinq cents lances portugaises et deux mille quatre cents cavaliers maures [37]. En mai 1516, avec quatre cent trente lances de chrétiens et quelques arbalétriers et arquebusiers, il mobilisa près de quatre mille hommes de tribus amies, si alléchés par la perspective d'aller détruire les blés de Marrakech et de rafler du butin qu'au retour, lui mort, ils se jetèrent aussi sur le camp des Portugais, dont ils tuèrent la plupart [38].

La collaboration guerrière luso-marocaine, qui connut son âge d'or sous Nuno Fernandes de Ataíde, avait été exposée à des risques. L'instabilité des allégeances et des humeurs la démantela avant même l'assassinat de Sidi Yaḥya. Ne pouvant plus compter sur un concours massif de cavalerie maure, les garnisons portugaises, réduites à leurs seules ressources en hommes, s'enfermèrent dans une activité de coups de main. Même aux heures les plus favorables, elles n'avaient pu se tailler de territoire assez profond pour assurer leur ravitaillement. Les projets de forteresses dans l'intérieur des terres, dans les centres céréaliers de Doukkala, étaient restés à l'état de suggestions fugaces. En 1514, ces centres furent durement touchés. Le roi de Fès déporta la population de Tit, qui ne s'en releva pas (le capitaine d'Azemmour, en 1519, était fier d'y compter une centaine de feux) et d'Almedina, également dépeuplé, à qui la grande disette de 1521 porta le coup de grâce. Pour les Portugais, la razzia fut l'issue. Elle aidait à suppléer à la pénurie en vivres, tout en maintenant la fiction de l'esprit chevaleresque et du sang versé contre le Maure.

Toutes les correspondances des présides s'étendent sur les fournitures de blé, base de l'alimentation des Portugais. Dans le pays de grand élevage qu'est le Maroc, même s'il arrive qu'elle soit rare, la viande ne manque jamais, livrée par les indigènes ou procurée par le vol de bétail, qui devient la première activité des garnisons. Et la table des *fidalgos* était accessoirement approvisionnée par la chasse, au lapin ou à la grosse bête, et par la pêche. D. João Coutinho, à Arzila, pratiquait ces deux divertissements [39]. En 1519, l'évêque de Safi, D. João Sutil, venu visiter son diocèse, participa près d'Azemmour à une battue superbe : on tua quatre-vingts sangliers, un très grand taureau sauvage,

---

[36] Góis, III, liii, p. 184.
[37] *Ibid.*, lxxiv, p. 268.
[38] Góis, IV, vi, pp. 16-17 ; *SIHM*, II/1, pp. 3-4.
[39] Bernardo Rodrigues, *Anais de Arzila*, I, p. 244.

des gazelles, des perdrix. Et un autre jour, près de l'Oum er-Rbia, plus de cent sangliers [40].

Les côtes et les rivières marocaines étaient poissonneuses [41]. Des Portugais et des Juifs pêchaient dans l'Oum er-Rbia, qui devant Azemmour portait des barques (Azemmour, avant son occupation, avait payé un tribut annuel de dix mille aloses). Comme on l'a vu, sur les rôles de Santa Cruz, en 1513, figuraient deux postes de pêcheurs portugais qui n'étaient pas attribués, ce dont le *feitor* s'indignait quelques mois plus tard : « tout le monde ici meurt de faim, et le poisson est à la porte ». Une livraison de 566 douzaines de merlans à Arzila, par le *feitor* d'Andalousie, en septembre 1509 [42], pourrait indiquer que les ressources locales étaient insuffisamment exploitées.

Dans les années autour de 1500, le Portugal, comme la Castille, enleva du blé dans les ports et les hâvres marocains, d'Azemmour à Safi [43], débouchés de ces plaines du Maroc central dont la fertilité émerveillait les Portugais qui les traversaient. La promesse d'accéder plus aisément à leur production a certainement pesé en faveur de la création des établissements manuélins. Ce fut le contraire qui arriva. Comme les présides du nord, ils devinrent dépendants des arrivages de Lisbonne, des îles atlantiques et d'Andalousie. S'ajoutant aux caprices de la pluviosité, la désorganisation de l'économie agraire et le chaos tribal, occasionnés par les invasions wattasides en Doukkala, engageaient dans un cycle de pénurie. Par crainte de la guerre, on ensemençait peu ou tardivement [44], ou hors des zones de pacification portugaise trop exposées aux représailles. Les mois de printemps étaient ceux de soudures difficiles et d'appels pressants à l'envoi de grains et de biscuits. L'été venu, l'optimisme était de commande. Puis, les tributs en céréales rentrant mal, on s'inquiétait d'avoir à suffisance de quoi passer l'hiver, période de navigation raréfiée et de liens avec la métropole aléatoires.

Dès 1507, il fallait fournir Diogo de Azambuja, à Mogador et à Safi [45]. En mars. Nuno Fernandes de Ataíde était dans Safi en vainqueur affamé [46].

---

[40] D. João Sutil au Roi, Azemmour, 11/VIII/1519, *SIHM*, II/1, p. 253. Sur la surveillance des chasses à Arzila, fin 1516, *cf.* les « ordres pour Arzila », *Gav.*, V, p. 497.

[41] Duarte Pacheco PEREIRA, *Esmeraldo de Situ Orbis*, liv. I, ch. 17-20.

[42] Manuel Henrique CORTE-REAL, *A feitoria Portuguesa na Andaluzia, 1500-1532*, Instituto de Alta Cultura, Centro de Estudos Históricos anexo à Faculdade de Letras de Lisboa, Lisbonne, 1967, p. 118.

[43] Duarte Pacheco PEREIRA, *Esmeraldo...*, p. 57 ; Lettre de Bou Sba'et à D. Manuel, Mazagan, 2/XII/1502, *SIHM*, I, p. 75 et lettre de Pêro Mendes à D. Manuel, Mazagan, 6/XII/1502, *ibidem*, p. 80.

[44] Rui Barreto à D. Manuel, Azemmour, 21/II/1514, *SIHM*, I, p. 500. On moissonne tôt : lettre de Sidi Yaḥya à D. Manuel, vers le 15/VIII/1517, *SIHM*, II/1, p. 158.

[45] À Mogador : « Mogador », *SIHM*, I, p. 124 n. 2, d'où Vitorino Magalhães GODINHO, *Os Descobrimentos e a Economia Mundial*, III, Lisbonne, 1983, p. 258 ; à Safi, *CQ*, n° 575-576 (*AHP*, V, p. 474) ; Lettre de João Lopes à D. Manuel, Safi, 25/XII/507, *SIHM*, I, p. 146.

[46] Nuno Fernandes de Ataíde au Roi, Safi, 17/III/1511, *SIHM*, I, p. 297.

En mai, le grain y était bon marché [47]. En 1512, le Roi aurait voulu acheter 3 000 muids de blé. La récolte allait être très belle, promettait le *contador* [48], mais il convenait de garder secrète l'offre d'achat pour éviter une flambée des prix et le mécontentement de la population. Trois semaines plus tard, le *feitor* était moins déférent : force était de constater qu'il entrait peu de blé au souk et que le reste allait à la consommation locale [49]. Semblable était à Santa Cruz la situation de D. Francisco de Castro, en 1513 [50], ainsi que nous l'avons narré pus haut.

On a vu que la prise d'Azemmour avait perturbé les marchés du blé de Tit et d'Almedina. En février 1514, Rui Barreto devait prier le Roi de ne pas accorder de licence d'exporter : on était très à court [51]. Fin mars, on envisageait d'aller prendre du blé, de gré ou de force, à Tit. D'un achat de 2 200 muids de blé qui pouvait être effectué à Safi, près des trois quarts servaient à ravitailler Ceuta, Alcácer-Ceguer, Tanger et Arzila. Ceci fait, en avril 1514, il ne restait plus de blé à Safi [52]. En juin, Santa Cruz avait pour un mois et demi de réserves [53]. En juillet, il y en avait très peu à Tit, et point à Azemmour. Les Maures étaient intraitables et ne livraient pas [54]. Le *contador* faisait son possible pour en avoir de Safi [55], où le capitaine était hors d'état de satisfaire les ordres d'achat du Roi (qui d'ailleurs n'avait pas envoyé de quoi payer) [56]. « Nous n'avons pas de blé », signala-t-il encore en octobre. Dans la plupart des régions avoisinantes, c'était la famine [57]. En janvier 1515, Alcácer-Ceguer n'avait ni blé ni biscuit, parce que ce n'était pas la saison où les navires pouvaient naviguer. Le *contador* achetait à Tarifa, d'où l'on venait par tous les temps, car ce n'est qu'à trois lieues de la côte d'Afrique [58]. Pendant l'été, un retard de quatre mois dans les livraisons entraîna un début d'exode [59]. Les troupes du roi de Fès avaient, au printemps 1515, détruit en Doukkala moins de la moitié des blés : c'était déjà trop. Les Maures hésitaient à vendre. Nuno Fernandes de Ataíde ne savait pas, en août, s'il pourrait acheter ou s'il

---

47 Lettre de Nuno Gato à D. Manuel, Safi, 12/V/1512, *SIHM*, I, p. 302.

48 Lettre de Nuno Gato au Roi, Safi, 29/V/1512, *SIHM*, I, pp. 311-312.

49 Lettre d'Heitor Gonçalves au Roi, Safi, 18/VI/1512, *ibidem*, pp. 330-333.

50 *Cf.* Joaquim FIGANIER, *História de Santa Cruz...*, p. 78.

51 Lettre de Rui Barreto à D. Manuel, Azemmour, 21/II/1514, *SIHM*, I, p. 499.

52 Lettre de Cristovão Lopes à D. Manuel, Safi, 1/IV/1514, *Gav.*, X, pp. 353-360.

53 Lettre d'Afonso Rodrigues à D. Manuel, Santa Cruz do Cabo de Gué, 4/VI/1514, *SIHM*, I, p. 568.

54 Lettre de Rui Barreto à D. Manuel, Azemmour, 21/II/1514, *SIHM*, I, p. 500.

55 Lettre d'António Leite à D. Manuel, Azemmour, 24/VII/1514, *SIHM*, I, p. 581.

56 *Cf.* la lettre de Rui Barreto au Roi, Azemmour, 14/III/*1514, *SIHM*, I, pp. 504 *sq*.

57 Lettres de Nuno Fernandes de Ataíde à D. Manuel, 30/VIII et 16/X/1514, *SIHM*, I, pp. 604 et 648.

58 M. CORTE-REAL, *op. cit.*, pp. 123-124.

59 Lettre de Pedro de Xerês à D. Manuel, Alcácer-Ceguer, 31/VIII/1515, *Gav.*, X, pp. 277-279.

lui faudrait faire venir du Portugal ; que le Roi ne concède pas de licence d'exportation, car Safi, s'il peut se mettre à l'abri du manque, aidera Azemmour [60].

En juillet 1516, le *feitor* d'Andalousie reçut de Lisbonne l'ordre d'expédier sans délai à Azemmour 800 muids de blé [61]. À Safi, on craignait d'être à court [62]. On se souvient des difficultés rencontrées à Santa Cruz et comme le *feitor* avait partagé entre Portugais et Maures deux livraisons d'orge [63] : ainsi, les résidents chrétiens et maures ont eu de quoi ensemencer [64]. En septembre, Arzila était au biscuit. Trois caravelles de l'escadre du Détroit rapportèrent du blé de Malaga en octobre [65]. En novembre, à Safi, la pénurie était extrême. Rien n'avait été reçu de l'extérieur à part les 200 muids de blé sur lesquels on vivait. En décembre le blé faisait totalement défaut : c'etait la famine [66].

Même tableau les années suivantes. Il n'y a pas de blé dans le pays, note Sidi Yaḥya fin mars 1517 [67]. À Safi, les stocks (il y en a donc) se vendent cher. Les gens empruntent ou vendent leur mobilier, pour avoir de quoi tenir jusqu'aux récoltes. Attente déçue : il n'y a aucun espoir que viennent des vivres, sinon par mer et à des prix sans limite. La population diminue, on s'en va. Que le Roi envoie du blé pour son grenier royal, prie D. Nuno Mascarenhas en août [68]. À Azemmour, la nécessité s'est fait sentir dès mars ; des gens sont morts de faim. En mai, le capitaine a réclamé l'envoi de biscuit [69]. Un gros effort, cet été-là, permet d'approvisionner les présides. Le *feitor* d'Andalousie négocie un achat de 6 000 muids pour soulager Safi, Azemmour, Santa Cruz [70]. Avec ce qui est reçu d'Andalousie, de Madère, de Biscaye,

---

60 Lettre d'Álvaro do Tojal à D. Manuel, Safi, 21/VIII/1515, *SIHM*, I, pp. 741-744 ; *CQ*, n° 57. Azemmour reçoit d'Andalousie en 1515, 400 *quintais* de biscuit et 20 muids de blé : M. A. Lima Cruz FAGUNDES, « Documentos inéditos para a história dos Portugueses em Azamor », *quadro* II, p. 120.

61 Lettre de Nuno Ribeiro à D. Manuel, Xerez, 5/VIII/1516, *Gav.*, V, pp. 133-134.

62 Lettre de Nuno Gato, Safi, 4/VII/1516, *SIHM*, II/1, pp. 12-13.

63 Lettre d'Afonso Rodrigues, *feitor* de Santa Cruz, au Roi,Vila de Santa Cruz, 18/VII/1516, *Gav.*, IV, p. 480.

64 *Ibidem* ; Lettre de D. Francisco de Castro à D. Manuel, Santa-Cruz du Cap de Guê, 19/VIII/1516, *SIHM*, II/1, pp. 27-28. *Cf.* Damião PERES, éd., *História de Portugal*, Barcelos, 1928-1935, III, pp. 458-459 ; *Gav.*, IV, p. 480.

65 Lettre de Francisco Dias à D. Manuel, Arzila, 10/X/1516, , *Gav.*, IV, p. 391.

66 Lettre de Nuno Mascarenhas, Safi, 15/XI/1516, *SIHM*, II/1, p. 49 et n. 1.

67 Lettre de Sidi Yaḥya, Safi, 28/III/1517, *SIHM*, II/1, p. 68 ; *cf. infra* à propos de la viande.

68 Lettre de D. Nuno Mascarenhas à D. Manuel, Safi, 10/VIII/1517, *SIHM*, II/1, p. 149.

69 Lettre de Simão Correia à D. Manuel, Azemmour, 20/V/1517, *SIHM*, II/1, p. 88 ; Lettre de D. Pedro de Cardenas au secrétaire António Carneiro, Azemmour, 15/V/1512, *Gav*, IV, p. 147 ; Lettre de Duarte Roiz Alcoforado à D. Manuel, Azemmour, 11/VIII/1517 ; M. A. Lima Cruz FAGUNDES, « Documentos inéditos... », p. 142.

70 Lettre de Pero Lopes à D. Manuel, Málaga, 6/VIII/1517, *Gav.*, X, p. 622.

Azemmour, Mazagan et Safi ont de quoi tenir jusqu'au printemps 1518. De même Ceuta [71].

En mars 1518, les présides sont derechef face à la soudure. Le *feitor* de Malaga envoie du blé à Azemmour et à Arzila [72]. Il détourne sur Ceuta, menacé d'un siège, deux cargaisons de blé, l'une à destination d'Azemmour, l'autre de Lisbonne [73]. Safi, en septembre, manque de blé. Dans le Sous, où 1518 est une année de sécheresse, Santa Cruz est bien pourvu par des marchands de l'extérieur, et le Roi envoie 130 muids d'orge à vendre aux Maures de paix [74].

En 1519, il faut une fois encore détromper le Roi sur les ressources de Safi, où il veut acheter. Qu'il ne compte sur aucune vente, car les Maures s'endettent déjà pour se fournir dans les boutiques des marchands, afin de disposer de leurs grains pour les semailles, à des prix trop élevés pour que Mascarenhas soit preneur [75].

Lorsque le blé manque, il arrive que la viande remplace le pain. Durant le carême de 1517, faute de pain, on a mangé à Azemmour de la viande et des légumes [76]. En 1521, devant la disette en perspective, bien que ses chevaux ne fussent pas gras pour une course d'au moins deux lieues, D. João Coutinho, le capitaine d'Arzila, se décide à aller faire une razzia dans la campagne d'Alcácer-Quibir. Se signant d'eau bénite, plus de deux cents cavaliers quittent la ville un soir, et au matin raflent plus de cinquante âmes et deux mille têtes de gros bétail. Le petit bétail abandonné pour ne pas ralentir la marche, on aiguillonne les bœufs répartis en cinq ou six troupeaux gardés par quinze cavaliers chacun. Pas assez cependant : les toucheurs sont trop peu nombreux, pour empêcher les Maures du Caïd d'Alcácer-Quibir de les rejoindre. Celui-ci n'ose pas attaquer. Ses propres chevaux sont faibles, ses hommes sont sortis, à l'alerte, sans avoir eu le temps de prendre les armes déposées dans sa demeure. À une halte, les Portugais nourrissent leurs chevaux de pain et de

---

71 Lettre d'António Leite à D. Manuel, Mazagan, 20/V/1517, *SIHM*, II/1, pp. 176-177 ; Lettre de D. Nuno Mascarenhas à D. Manuel, Safi, 11/III/1518, *ibidem*, pp. 180-181. Azemmour à reçu d'Andalousie en 1517, 500 *quintais* de biscuit, 455 *cafizes* de blé, et de Madère 113 muids (*moios*), de Biscaye 150 *cafizes* : M. A. Lima Cruz Fagundes, *op. cit.*, *quadro* II, p. 120. Azemmour à reçu d'Andalousie, en 1517, 500 *quintais* de biscuit, 455 *cafizes* de blé, et, de Madère, 113 *moios*, de Biscaye, 150 *cafizes* : M. A. Lima Cruz, *quadro* II, p. 120. [Sur la valeur du *cafiz* ou *cahiz* castillan – *ca.* 666 litres, un peu plus petit que le *moio* portugais, 720 à 1 200 l – *cf. supra* note 193 et Ire partie, note 91 – L. T.]

72 Lettre de Fernão Taveira à D. Manuel, Santa Cruz du Cap de Guê, 28/V/1518, *SIHM*, II/1, p. 187 ; Lettre de Luís Ribeiro et de Pedro Lopes à D. Manuel, Málaga, 12/III/1518, *Gav.*, X, p. 482

73 *Gav.*, X, pp. 481-482 ; M. Corte-Real, *op. cit.*, pp. 107 et 110.

74 Lettre de Fernão Taveira à D. Manuel, Sa Cruz do Cabo de Gué, 28/V/1518, *SIHM*, II/1, pp. 186-187.

75 Lettre de D. Nuno Mascarenhas à D. Manuel, Safi, 22/V/1519, *SIHM*, II/1, p. 247.

76 Lettre de Duarte Roiz Alcoforado à D. Manuel, Azemmour, 11/VIII/1517, M. A. Lima Cruz Fagundes, « Documentos inéditos... », p. 142.

biscuits trempés dans le vin, car il n'y a pas d'herbe. Le lendemain, le bétail est si nombreux à entrer dans Arzila qu'il faut le garder trois nuits sur la plage. Arzila traverse, repu, la terrible famine de 1521-1522 en mangeant de la viande au lieu de pain [77].

Un homme du Roi : Bentafufa (Sidi Yaḥya U Ta'fuft)

Safi eut plus de chance qu'Azemmour. Bien qu'il n'ait pu, faute de moyens adéquats, marquer aucun succès décisif, le préside rayonna jusqu'à Marrakech et jusqu'au voisinage du Sous. Il le dut à l'allant de ses deux premiers capitaines, et surtout à la personnalité hors de commun, controversée et énigmatique, de Sidi Yaḥya U Ta'fuft [78]; Safi paya cependant le prix de la fausse victoire d'Azemmour.

Qu'Azemmour pouvait être utilisé aussi bien contre Fès que contre Marrakech, D. Manuel l'avait signalé à Léon X comme un second atout. Que le danger fut réversible n'avait pas été prévu. « Azemmour n'est pas ce qu'il nous parassait – avoua quelques mois plus tard Rui Barreto – car, lui pris, on a découvert que le roi de Fès ne pouvait vivre ». Lisbonne avait voulut croire qu'il n'y aurait pas de réaction. La chute d'Azemmour de tourna l'attention du sultan wattaside sur des régions où il n'avait en effet été jusque-là qu'indirectement présent. Il n'entendait pas laisser les Portugais s'établir sur son flanc sud, ni jouir de la richesse agricole de la Doukkala. Sans pour autant alléger la pression sur les vieux présides, les campagnes répétées de ses forces en Doukkala et l'ombre seule de leur menace disloquèrent la zone de Maures de paix construite autour de Safi.

C'est en fugitif chassé de la Doukkala que Sidi Yaḥya U Ta'fuft remporta sur le Chérif ses derniers succès.

Sidi Yaḥya U Ta'fuft, un homme hors du commun, fut d'abord un de ces chefs berbères enclins à une entente luso-marocaine fructueuse, en même temps qu'opposés à une exterritorialité des comptoirs portugais et *a fortiori* à la présence de garnisons [79]; À la tête d'une des factions qui divisaient Safi en 1507, cette opposition lui avait coûté son poste de caïd et lui aurait sans doute coûté la vie s'il ne s'était mis à l'abri dans la gueule du loup, chez son ami

---

[77] Bernardo RODRIGUES, *Anais de Arzila*, I, pp. 340-345.

[78] [C'est le Iheabentafuf, Bentafuf ou Bentafufa des chroniques portugaises, célèbre par ses lettres en *aljamia* (portugais transcrit en caractères arabes) : *cf.* David LOPES, *Textos em Aljamia Portuguesa – Estudo filológico e histórico*, nova edição inteiramente refundida, Imprensa Nacional, Lisbonne, 1940 – L. T.]

[79] Bernard ROSENBERGER, « Yaḥya u Ta'fuft, 1506-1518. Des ambitions déçues », *Hesperis-Tamuda*, XXXI (1993), pp. 21-59. Particulièrement important pour le contexte tribal, cet article remplace les travaux antérieurs.

le *feitor*, échappant ainsi aux noires intentions du vieux capitaine Diogo de Azambuja.

Jeune, musulman déclaré, ambitieux, disposant d'un réseau d'alliances urbaines et tribales dans l'arrière-pays, et de l'amitié d'une partie de l'élite juive de Safi [80], notable de Sernu où se stockait le blé de la Doukkala et de Kuuti, il était très lié à Yitsak Benzamerro, à cette époque le principal représentant d'une grande famille de négociants juifs en grains et en tissus, immigrée à Safi. Yitsak Benzamerro avait aidé Diogo de Azambuja à s'assurer de la ville. En 1510, il avait été capitaine des Juifs mobilisés pour sa défense, sous les ordres de D. Rodrigo de Noronha, dit l'Arabe, autre ami indéfectible de Sidi Yaḥya. Il était bien en cour à Lisbonne, autorisé en 1509 à y venir sans porter l'étoile jaune, à en repartir sans payer sur des marchandises qu'il emportait, et, en 1511, à se rendre librement à Fès et autres lieux d'Afrique pour son commerce. Il avait profité de son séjour du printemps 1509 pour obtenir la charge de *rabbi-mor* de Safi, aux dépens d'Abraham Rute, l'ennemi de sa coterie, à qu'il devait la rendre en 1510 [81]. Rute, qui était l'homme des capitaines de Safi et leur interprète, allait vouer à Sidi Yaḥya une haine mêlée à celle qu'il vouait aux Benzamerro.

Avec Nuno Fernandes de Ataíde

À son retour d'exil [82], l'ami de Yitsak Benzamerro avait de puissants protecteurs à la cour de Portugal, au nombre desquels est seul identifiable D. Nuno Manuel, et ses relations avec le Roi ont une tonalité affective. Il s'emploie dès lors, en fidèle, au ralliement et à la pacification, d'abord sous mandat particulier. Vraisemblablement, il en reçut un lorsque Nuno Fernandes de Ataíde fit appel à son concours pour ranger sous la tutelle portugaise les populations de l'hinterland de Safi. Nuno Fernandes aurait préféré se passer de

---

[80] *Cf.* la lettre de Nuno Fernandes de Ataíde au Roi, Safi, 18/VIII/*1512, *SIHM*, I, doc. lx, pp. 337-353.

[81] José Alberto Rodrigues da Silva Tavim, « Abraão Benzamerro, *Judeu de sinal* sem sinal, entre o Norte de África e o reino de Portugal », *Mare Liberum*, VI (1993), pp. 117-118, *vide* p. 131 n. 7 ; *Cf.* Idem, *Os Judeus na Expansão Portuguesa em Marrocos durante o Século XVI*, AAPAC Distrital de Braga, Braga, 1997. *Vide* aussi *SIHM*, I : Lettres Patentes de D. Manuel, Évora, 4/V/1509, p. 175 ; Lettre de Nuno Gato à D. Manuel, Safi, 3/I/1511, p. 273 ; Lettre de Nuno Fernandes de Ataíde à D. Manuel, Safi, 4/I/1511, p. 288 ; Lettre de Nuno Gato à D. Manuel, Safi, 29/V/1512, p. 311 ; Lettre de Nuno Fernandes de Ataíde à D. Manuel, Safi, 19/VIII/1512, p. 353 ; Lettre de Nuno Fernandes de Ataíde à D. Manuel, Safi, 29/X/1513, p. 444 ; Lettre de Nuno Fernandes de Ataíde à D. Manuel, Safi, 29/VI/1514, p. 573 ; Lettre de Nuno Fernandes de Ataíde à D. Manuel, Safi, 16/X/1514, pp. 645-646 ; Lettre de Simão Correia à D. Manuel, Safi, 5/IX/1517, vol. II/1, pp. 164-167.

[82] [Bentafufa résida au Portugal de 1507 à 1511, puis de 1514 à 1516 – L. T.]

lui, mais il manquait de moyens, n'en déplût à Abraham Rute, qui au début de 1511 avait bien compté être l'intermédiaire entre les Maures et les Portugais [83]. Le *rabbi-mor* n'était pas l'homme de la situation. Fernandes calculait que le rôle du Sidi serait seulement de percevoir le tribut des Maures de paix. Mais, en août 1512, il se plaignit que Sidi Yaḥya, mis en tiers dans la signature des conventions, soit devenu si important qu'il travaillait pour son propre compte. Dans la dénonciation en règle qu'il adressa au Roi à cette date, il articulait sa hargne et ses preuves autour de deux chefs d'accusation : usurpation d'autorité et double jeu. Ces mêmes accusations étaient développées dans une lettre d'Abraham Rute.

Sidi Yaḥya avait remarquablement négocié le montant des tributs à verser à Safi, puisqu'il avait obtenu de chacun des huit districts de la Doukkala le paiement annuel de mille charges de chameau, en blé et en orge. Le calendrier des livraisons ou le versement de leur totalité furent souvent perturbés par les désordres tribaux endémiques et par les invasions wattasides. Sidi Yaḥya exigeait que les paiements soient faits à son nom, entre ses mains. Le *feitor* de Safi en appréciait l'efficacité, car les nomades de la région payaient tout le tribut auquel ils étaient obligés : « parce que Yaḥya U Ta'fuft va en leur compagnie, et il est homme qui fait les choses de Votre Magesté très entièrement ; les Maures lui ont beaucoup d'attachement, car il est Maure comme eux ».

Nuno Fernandes de Ataíde, lui, irrité de voir « le Maure » prendre de l'importance, l'accusa de toucher pour son compte les contributions qu'il imposait, de placer de son propre chef des caïds chez les Maures de paix, et d'avoir pris le titre de roi. À l'appui de cette dénonciation des usurpations de Sidi Yaḥya, Nuno Fernandes présentait deux documents en arabe émis en juin 1512 et leur version portugaise [84], qui, en effet, manifestaient une conception toute personnelle du pouvoir. Dans l'un, Sidi Yaḥya ne se donnait aucun titre, dans l'autre il se qualifiait de *shaykh* et d'émir, et se présentait comme le détenteur « de l'autorité et des ordres sultaniens dans la ville de Safi ». Les deux documents concernaient la nomination de chefs à la tête de clans soumis et l'application de la loi coutumière propre à chacune des tribus pour diverses sortes de délits, offenses, etc., questions de droit interne dont Sidi Yaḥya avait qualité pour traiter. Si nous n'avons pas de brevet antérieure de caïd de la Doukkala, celui de 1516 [85], qui est le calque de ses premiers pouvoirs, montre bien qu'il n'outrepassait pas là ses attributions.

Que Sidi Yaḥya se soit exprimé dans ces documents en chef de la communauté islamique de Safi et de sa région, sans référence à l'autorité portugaise,

---

[83] [Lettre du rabbin Ibrâhîm ben Zamirou à Emmanuel Ier, Safi, 3/I/1511, *SIHM*, I, doc. xlvi, pp. 281-283 – M. C. F. & L. T.]

[84] [*SIHM*, I, doc. lv & lvi, pp. 316-329 – M. C. F. & L. T.]

[85] [Publié dans *SIHM*, II/1, doc. 1, pp. 6-9 – M. C. F. & L. T.]

paraissait à Nuno Fernandes, outre son incongruité, le signe avant-coureur d'une défection. Telle ne fut pas l'interprétation de D. Manuel. La trahison projetée du sidi n'existait que dans la psychose du *fidalgo*, échauffé par le rabbin. En septembre 1512, Nuno Fernandes rappela brusquement le contingent portugais d'une force luso-marocaine envoyée contre l'émir de Marrakech, s'attendant à une traîtrise et au passage de Sidi Yaḥya chez l'ennemi. La mesure lui attira, après coup, les critiques de certains *fidalgos* privés de gloire [86]. Sidi Yaḥya abandonné infligea en effet à Nuno Fernandes la courte honte d'écraser néanmoins les guerriers de Marrakech. Le *rabbi-mor* y alla de sa plume, dans une lettre semée d'illogismes adressée à un membre de l'entourage de D. Manuel. Après avoir reconnu que Sidi Yaḥya, lâché par les Portugais, avait seul défait le roi de Marrakech, il l'accusait d'avoir été l'instigateur de l'offensive de celui-ci. Certes, reconnaissait-il, Sidi Yaḥya victorieux avait pénétré dans des régions où jamais on n'avait pensé que paraîtraient des chrétiens, détruisant des villages, pillant des réserves de blé ; mais il avait négocié seul, sous sa tente, le ralliement des Maures. Il fallait donc le destituer et ne donner pouvoir à aucun Maure [87].

Sidi Yaḥya demanda à D. Manuel de trancher entre le capitaine et lui. En novembre 1512, le Roi le pria, en termes chaleureux, de venir sans délai à la Cour pour régler les difficultés et pour l'entretenir des affaires du Maroc [88]. Nuno Fernandes de Ataíde garda cette invitation sous le coude, pour s'en servir à un meilleur moment. Il n'avait pas eu le beau rôle et la victoire sur l'ennemi de Marrakech rendait injustifiable la destitution de Sidi Yaḥya. Nuno Fernandes fanfaronnera, fin 1514, que seule la situation troublée parmi les Arabes l'avait retenu de le faire pendre. Cette vantardise date d'un temps où il exhalait contre Sidi Yaḥya, et contre son crédit auprès du Roi, une fureur débridée. Dans l'immédiat, il ferma les yeux sur les désordres d'al-Madina, où Sidi Yaḥya, par quelques moyens que ce fût, affirmait son autorité. Qu'on l'accusât de complaisances envers l'ennemi ou d'avoir assassiné de sa main l'interprète juif de Nuno Fernandes, le Roi n'en tenait aucun compte.

À l'automne de 1513, lorsque Sidi Yaḥya eut ravitaillé en blé Azemmour conquis, Nuno Fernandes dut lui donner la capitainerie d'al-Madina [89]. En février 1514, l'intervention de sa cavalerie décida de la victoire sur le Chérif, qui avait occupé Tednest. Après s'être remonté en chevaux dans la région de Marrakech, il ne put tenir ses hommes en main à la bataille du Vendredi Saint 14 avril, perdue par la faute des Portugais [90]. Ses terres

---

86 Góis, III, xxxv.

87 [Safi, 12/X/*1512, *SIHM*, I, doc. lxii, pp. 356-361 – M. C. F. & L. T.] Le destinataire était sans doute António Carneiro.

88 Lettre de D. Manuel à Yaḥya U Ta'fuft, Lisbonne, août 1514, *SIHM*, I, pp. 596-597.

89 Góis, III, xlvii, p. 189.

90 Góis, III, l, p. 198.

envahies par le frère du roi de Fès, Sidi Yaḥya se replia vers Safi en comblant les puits. Un coup heureux renversa la chance du Wattaside. Défait, manquant d'eau, sans secours du côté de Marrakech, son camp fut pillé par les gens des tribus qui l'avaient rallié, lorsqu'ils eurent perdu l'espoir de mettre à sac Azemmour et Safi [91].

Fin août 1514, en récompense de ses succès, le Roi conférait à Sidi Yaḥya l'*alcaidaria* de Sernu, transmissible à son fils aîné, avec juridiction au civil et au criminel sur tous les Maures et les Juifs, avec tous les droits que Maures et Juifs avaient coutume de payer aux *alcaides* musulmans en lieux semblables, y compris les taxes perçues aux portes de ville pour l'entrée et la sortie des blés. Dans la lettre d'accompagnement, le Roi déclarait son grand plaisir de voir que les services de Sidi Yaḥya correspondaient à la confiance qu'il avait toujours eue en lui, services dans lesquels il avait montré un cœur pur et de très loyal et vrai vassal. Il renchérissait sur la donation, étendue à tous ses descendants légitimes en ligne directe [92].

Ce baume était versé au moment où D. Manuel, selon leur souhait, détachait de la capitainerie de Safi les Sharqiyya pour les rattacher à la capitainerie d'Azemmour, qui recevait ainsi un arrière-pays [93]. La juridiction de Sidi Yaḥya s'en trouvait réduite. Dûment ménagé, il gardait toutefois ses pouvoirs de capitaine principal de la Doukkala en cas de nécessité.

Tandis que ces missives se rédigeaient à Lisbonne, Nuno Fernandes de Ataíde craqua. On lui avait rapporté les préparatifs de désertion de Sidi Yaḥya et son intention de l'assassiner durant sa sieste [94]. Tous ses vieux griefs, tous ses soupçons lui remontèrent à la tête. Il exhuma la lettre de 1512 de D. Manuel, en surchargea la date, et, le 31 août, Sidi Yaḥya était embarqué en douceur pour le Portugal. Nuno Fernandes établit une liste, incohérente et démentie par les faits, des agissements les plus louches de ce Maure qui voulait faire croire à ses coreligionnaires qu'il gouvernait tout. Rabbi Abraham avait déjà toute prête sa collection d'autres ragots [95]. Quelle fut la réaction du Roi, on le devine aux lettres postérieures de Nuno Fernandes : il s'en prenait à la vilenie des amis que le coupable comptait dans l'entourage royal et à l'aveuglement de D. Manuel lui-même. À Lisbonne, en effet, les réquisitoires du capitaine de Safi n'avaient pas entamé la confiance en Sidi Yaḥya. Il fut décidé de le renvoyer au Maroc, à Azemmour cette fois. Les protestations

---

91 Góis, III, li, p. 201.

92 *Carta régia* de Lisbonne, 25/VIII/1514, *SIHM*, I, pp. 601-602.

93 [*Carta régia* de Lisbonne, 6/IX/1514, transcrite par Góis, III, liii – L. T.]

94 Lettre de Nuno Fernandes d'Ataíde à D. Manuel, Safi 12/IX/1514, *SIHM*, I, p. 633. Le dénonciateur de Sidi Yaḥya est l'*almocadém* de Safi, Diogo Lopes.

95 Le rabbi Ibrâhîm Ben Zamirou au Roi, Safi, 11/IX/1514, *SIHM*, I, pp. 621-624.

furieuses de Nuno Fernandes et le souci de ne pas envenimer les choses l'emportèrent. Sidi Yaḥya U Ta'fuft resta au Portugal.

D. João de Meneses disparu, Safi prit le pas sur Azemmour où, Rui Barreto rappelé, son successeur, D. Pedro de Sousa, n'entra en fonction qu'à l'automne. Hautain et cassant, il ne s'était fait aimer ni des Maures ni des *fidalgos*. Il avait naguère montré son énergie, après avoir tué sa femme, en poursuivant jusqu'à Benavente, en Castille, le *criado* qui l'avait déshonoré [96]. Il ne semble pas avoir déployé autant de pugnacité au Maroc.

Nuno Fernandes de Ataíde eut ainsi les coudées franches pour « l'entreprise de Marrakech ». Il s'en occupait en juin 1514. Il se flattait que sa position d'arbitre fût meilleure depuis que « le Maure » n'interposait plus ses ambitions [97]. Les *shaykh*s se pressaient à son audience. Les trois grandes confédérations tribales de la Doukkala se prêtaient à des échanges de territoire. Le Maroc méridional cherchait à composer, l'émir de Marrakech, pour sauver son faible pouvoir, avait offert d'entrer dans le vasselage portugais [98]; le seigneur de la Montagne correspondait avec Safi, Tefetna aux prises avec le Chérif appelait au secours, et le Chérif de son côté faisait une ouverture. « L'entreprise de Marrakech » était passée en juillet au plan diplomatique. Les pourpalers, pourtant, n'aboutirent pas. En octobre, Nuno Fernandes de Ataíde prévit de marcher contre Marrakech avec les tribus de la Doukkala. Reportée par les pluies d'automne et les semailles, l'expédition n'aura enfin lieu qu'au printemps 1515. En janvier 1515, à l'occasion d'une *entrada* qui le fit défiler en vue de Marrakech, avec trois cents lances portugaises et mille trois cents Maures de paix, quelques galants coururent inscrire sur les portes closes de la ville, à la craie et au charbon de bois, leur devise, leur nom ou celui de leur dame [99]. Le 22 avril, finalement, deux mille cinq cents Maures de paix et cinq cent cinquante Portugais, dont deux cents amenés par le capitaine d'Azemmour, D. Pedro de Sousa, se partagèrent l'attaque des portes de Marrakech, où la présence du Chérif animait les courages. Après quatre heures de combat, les attaquants battirent en retraite. Le 25 avril, huit jours après en être parti, Nuno Fernandes de Ataíde était de retour à Safi. Telle fut la seule tentative d'enlever d'assaut Marrakech [100].

---

96 [*Cf. Brasões*, I, pp. 216-217 – L. T.]

97 Lettre de Nuno Fernandes de Ataíde à D. Manuel, Safi, 16/X/1514, *SIHM*, I, pp. 647-648 ; Lettre de Nuno Fernandes de Ataíde à D. Manuel, Safi, 12/XII/1514, *SIHM*, I, pp. 662-663.

98 [*Vide* la lettre de D. Manuel à Mulay Abû 'Alî al-Naçr al-Hintâti, roi de Marrakech, Lisbonne, 8/VIII/1514, et ses instructions à Fernão Dias, chargé de remettre personnellement la lettre à l'émir, Lisbonne, 10/VIII/1514, *SIHM*, I, doc. cxii & cxiii, pp. 587-595 – L. T.]

99 Récit d'une expédition aux portes de Marrakech, Safi, 22/I/1515, *SIHM*, I, p. 676.

100 [Góis, III, lxxiv ; *cf.* Pierre de Cenival, « Expédition contre Marrakech », *SIHM*, I, pp. 687-692 – M. C. F. & L. T.]

Pendant l'été 1515, une descente wattaside bouscula une fois de plus l'équilibre précaire de la Doukkala. Des tribus refluèrent au sud du Tensift, empiétant sur les terres d'autres tribus, d'où pillages et rupture avec le protecteur portugais défaillant. La plus fidèle, une de celles qu'avait contrôlées Sidi Yaḥya, reconnaissait le Chérif. L'échec de la Mamora jeta l'alarme à Safi et à Azemmour. À la mi-août, ignorant encore l'évacuation, Nuno Fernandes de Ataíde adjurait le Roi d'achever la forteresse à tout prix, sinon, il n'y aurait plus d'Arabes de paix, car ce serait la certitude pour eux que le roi de Fès les envahirait quand il voudrait [101]. En septembre 1515, Nuno Fernandes de Ataíde passait l'éponge. Une amnistie générale accordée aux Maures de paix de la Doukkala, Arabes et Berbères, rétablissait le calme [102]. La situation piétinait.

En septembre, vingt *fidalgos*, chevaliers résidant à Azemmour, lançaient au Roi un appel alarmiste [103]. La ville avait fait sans succès deux démarches auprès de lui. Depuis deux ans qu'ils y servaient, la ville n'avait reçu ni troupes ni vivres. Le *contador*, envoyé en demander à Lisbonne, ne rentrait maintenant qu'avec du biscuit. Voyant qu'il ne ramenait pas de cavalerie, les Maures de paix s'en étaient allés avec leurs douars en Shawiya ou vers Marrakech et l'Atlas. En cas d'attaque wattaside, on risquait l'irréparable, d'autant que le château n'était pas dans l'état qu'on disait au Roi.

Nuno Fernandes fut tué en mai 1516, au retour d'une razzia vers l'Atlas, dans une escarmouche d'arrière-garde [104], et avec lui la majorité des *fidalgos* de la garnison de Safi où l'alerte fut grande. On se précipita sur le magasin aux armes. Les maçons se mirent à travailler à l'enceinte. À Azemmour, une centaine de gens d'ordonnance, tirés de leur lit, furent embarqués en pleine nuit pour Safi. Lisbonne et l'Andalousie envoyèrent du biscuit [105]. Mais le combat n'avait été qu'un hasard, et il n'y eut pas de siège, rien que les courses de quelques bandes autour de la ville : le roi de Fès était occupé ailleurs, il assiégeait Arzila [106].

---

[101] [Nuno Fernandes au Roi, Safi, 15/VIII/*1515, *SIHM*, I, doc. cxlvii, pp. 732-735 – M. C. F. & L. T.]

[102] [Proclamation de Nuno Fernandes de Ataíde aux tribus, *SIHM*, I, doc. cliii, pp. 759-760 ; *cf.* ses lettre au Roi, Safi, 27/VIII & 19/IX/1515, *ibidem*, doc. cli & clii, pp. 750-758 – M. C. F. & L. T.]

[103] [Lettre de la garnison d'Azemmour au Roi, 30/IX/1515, *SIHM*, I, doc. cliv, pp. 761-763 – M. C. F. & L. T.]

[104] Mort de Nuno Fernandes de Ataíde (mai 1516), *SIHM*, II/1, pp. 1-5 ; *cf.* Góis, IV, vi.

[105] Lettre de Nuno Gato à D. Manuel, Safi, 4/VII/1516, *SIHM*, II/1, pp. 12-13.

[106] [Góis, IV, v. – M. C. F. & L. T.]

Avec D. Nuno Mascarenhas

La mort de Nuno Fernandes de Ataíde rouvrait à Sidi Yaḥya U Ta'fuft le chemin de Safi. Il y arriva le 21 juillet 1516, trois semaines après le nouveau capitaine, D. Nuno Mascarenhas. Agé de vingt-cinq ans seulement, ce fils cadet du capitaine des genêts de D. João II et de D. Manuel, avait déjà servi au Maroc, à Arzila en 1508, à Safi en 1512, à Azemmour en 1513, à la Mamora en 1515. Sa nomination l'atteignit à Arzila, qu'il était venu secourir. D'esprit très *fidalgo*, il adopta en tout la politique de son prédécesseur, se fiant à Rabbi Abraham pour marchander le ralliement des Maures, et très hostile à Sidi Yaḥya. À Azemmour, par contre, le nouveau capitaine, Simão Correia, chercha à collaborer avec ce dernier.

Sidi Yaḥya était plus que jamais l'homme de D. Manuel. Caïd de toute la Doukkala, il retrouvait, un peu élargie, sa position. Il y exerçait les pouvoirs, en levait les revenus, avait le quint du butin des *cavalgadas*. L'application de la justice selon la loi coutumière lui incombait. Il recevait bannière et tambour, une garde maure de cent lances, dont les chevaux étaient nourris aux frais des greniers royaux d'Azemmour et de Safi. Ses pouvoirs étaient cependant assortis de quelques restrictions. Il n'était pas autorisé à nommer des caïds, ni à déclarer la guerre. En tout, il devait exécuter les ordres des capitaines de Safi et d'Azemmour. Clauses de précaution, qui ne correspondaient ni à son statut réel ni à sa connaissance du milieu par où il surclassait ses supérieurs théoriques. Elles ne l'empêchèrent ni d'intervenir dans les nominations ni d'entreprendre des expéditions. Le Roi, d'ailleurs, faisait plus cas de lui que de D. Nuno Mascarenhas de qui il se méfiait ; il envoyait des lettres à lui remettre en mains propres, ou à défaut à ses femmes, sans passer par D. Nuno.

De nouveau, Sidi Yaḥya mena une vie politique digne des approbations de Lisbonne, par-dessus la tête du capitaine de Safi. Comme auparavant, il chercha à maintenir Arabes et Berbères dans l'obédience portugaise, aussi bien par la guerre que par des palabres, voire par des contacts avec le roi de Fès qui relancèrent de plus belle les dénonciations.

Suivant les instructions du Roi, on passa une nouvelle fois sur les culpabilités pour favoriser le retour des tribus qui s'étaient enfuies, redoutant d'être punies de la mort de Nuno Fernandes de Ataíde. La paix fut proclamée dans le souk de Safi, au son des trompettes et bannières déployées. Il fut plus difficile de décider d'ensemencer les terres, une nouvelle invasion fassie [107] étant annoncée. Sidi Yaḥya prit l'initiative d'entrer en correspondance avec le sultan, malgré les répugnances de D. Nuno Mascarenhas, auquel il communiquait les lettres du Wattaside. Fin 1516, D. Manuel enjoignit à D. Nuno de ne

---

[107] [Fassi (ar. *fâsî*) est l'habitant de Fès (Fâs en arabe). Ici il s'agit, génériquement, des sujets du sultan wattaside, dont la capitale était Fès – L. T.]

pas se formaliser des manques de Sidi Yaḥya à la civilité et d'être son ami, recommandations qui étaient bien nécessaires [108]. L'abcès de leurs relations acheva de mûrir durant l'été 1517.

En mars, Sidi Yaḥya opéra dans le Sud, défit successivement le roi de Marrakech et le seigneur de la Montagne, et, quelques jours plus tard, le Chérif. « Nous lui sommes tombés dessus comme des chrétiens », rapporta-t-il à D. Manuel [109]. Celui-ci, en mai, sollicita du Pape la levée, en faveur de Sidi Yaḥya et d'autres Maures amis, de l'interdiction de céder des armes aux Musulmans [110]. Ses succès dépitaient ses adversaires juifs de Safi et le capitaine en personne. Ses courtoisies envers le roi de Fès, bien qu'approuvées par D. Manuel, éveillaient les pires soupçons de trahison. Dans cette atmosphère trouble, son arrivée à Safi avec une forte escorte, à la Saint-Jean, provoqua la panique. On prit les armes pour se défendre. Sidi Yaḥya courut s'expliquer auprès de D. Nuno Mascarenhas.

D. Nuno Mascarenhas retint les lettres de Sidi Yaḥya, afin qu'elles n'arrivent à Lisbonne qu'après sa propre version de l'incident. Les réponses de D. Manuel sont du 23 juillet [111]. Il assure Sidi Yaḥya de sa pleine solidarité. « De ce qui s'est passé le jour de la Saint-Jean, nous avons reçu grand déplaisir. Vous en qui nous avons si grande confiance et de qui nous avons tant d'expérience de nombreux grands et loyaux services, nous ne pouvions manquer de recevoir grand mécontentement que vous nous disiez que par nos vassaux, bien que ce fût du peuple, qui est toujours ignorant et mal gouverné par la raison, vous fut appliqué un nom si contraire à ce que vous avez toujours été, êtes et serez ». D. Manuel annonce que certains des coupables vont être expulsés de Safi, et les autres châtiés après enquête. Il prie Sidi Yaḥya de passer sur les torts du capitaine, dus à la nervosité.

À l'usage de D. Nuno, le même jour, fut dictée une lettre très raide. Son rôle était de bien garder Safi, non pas de manquer de réserve sur la foi de propos de Juifs et de Maures, ni d'instruire sans ordres sur le comportement de l'*alcaïde* du Roi en Doukkala. Il devait s'excuser auprès de Sidi Yaḥya et tout faire pour l'apaiser. Qu'à l'avenir, il ne le qualifie plus de traître : cela déplaisait.

Juillet 1517 fut pour Sidi Yaḥya un moment critique. La Doukkala de nouveau sous le coup d'une invasion, un mouvement se dessina en faveur

---

108 Lettre de D. Nuno de Mascarenhas à D. Manuel, 8/XII/1518, *Gav.*, IV, p. 50.

109 Lettres de Sidi Yaḥya à D. Manuel, Safi, 28/III, 2/IV et 26/IV/1517, *SIHM*, II/1, pp. 67-72 et 76-77.

110 Instructions de D. Manuel pour D. Miguel da Silva, (11/5/1517), *SIHM*, II/1, pp. 82-84. Réponse favorable du Pape, Bref de Léon X à D. Manuel, 18/XII/1517, *CDP*, I, pp. 503-504.

111 [Lettres à D. Nuno Mascarenhas, à Yaḥya U Ta'fuft et à D. Rodrigo de Noronha, *SIHM*, II/1, doc. xxxii-xxxiv, pp. 112-121 – L. T.]

du Wattaside, qui envoya des marabouts proposer la paix entre Arabes et la guerre contre les Chrétiens. Sidi Yaḥya, pris entre deux feux, perdit le contrôle de la situation. Sernu se souleva contre lui. Réfugié à Safi, il craignit d'y être assassiné. Les Juifs sollicitèrent auprès des Arabes des témoignages contre lui. Tandis que le roi de Fès entrait en Doukkala et descendait jusqu'à Marrakech, Yaḥya se réfugia au sud du Tensift, dans des tribus qui l'abandonnèrent. Il s'enfuit aux confins des terres du Chérif, puis s'enfonça plus au sud, nettoyant en août l'arrière-pays d'Agadir et vivant dessus, avec trois cents cavaliers.

Fin juillet début août, D. Nuno Mascarenhas, qui n'avait pas encore reçu la mercuriale de D. Manuel, achevait d'accabler le fugitif, désormais ruiné dans l'esprit des Arabes et inutile aux Portugais : il ne lui restait plus qu'à faire ce qu'il préparait, trahir [112]. Les opinions de Safi, comme d'habitude Azemmour ne les partageait pas. Simão Correia misait sur Sidi Yaḥya, très estimé des Maures, et que ses actes montraient tout acquis aux Portugais [113]. Raidement chapitré, D. Nuno Mascarenhas fit la courbette et se mit à écrire assidûment à Sidi Yaḥya pour regagner sa confiance [114]. Début septembre, D. Manuel ordonna d'expédier par retour au Portugal les trois Juifs fauteurs de zizanie.

Le silence des archives ne laisse pas retracer le curriculum de Sidi Yaḥya dans les mois suivants. Il fut assassiné à la mi-février 1518, alors qu'il marchait contre Marrakech. D. Nuno Mascarenhas, qui devait rester en poste jusqu'à 1522, continua dans les années suivantes, avec le concours de Rabbi Abraham, à tisser la toile pénélopéenne des ralliements versatiles, avec moins de succès que jamais, et défié par D. Álvaro de Noronha, le nouveau capitaine d'Azemmour.

Sidi Yaḥya U Ta'fuft, ni de 1511 à 1514, ni de 1516 à 1518, ne se comporta en auxiliaire fantoche. Allié maure, il resta fidèle à sa foi et gardant sa liberté d'action, accepté comme tel par les patrons qu'il eut à la cour manuéline. Il veillait à protéger ses coreligionnaires des abus de la législation portugaise. Il réclama qu'aucun Maure de paix ne puisse être réduit en esclavage, ni vendu par un chrétien, ni un Maure acheté à un Maure, et qu'on ne saisisse pas pour les vendre des Maures venus commercer à Safi. D. Nuno Mascarenhas dut faire lire dans les souks les mandements du Roi inspirés par les démarches de Sidi Yaḥya [115]. De même, il obtint l'ajournement du versement par les Maures de la dîme ecclésiastique que l'évêque de Safi leur imposait comme habitants de son diocèse. [116]

---

112 D. Nuno Mascarenhas au Roi, 29/VII et 1/VIII/1517, *SIHM*, II/1, pp. 124-126 et 143.

113 Simão Correia au Roi, 10/VII et 5/IX/1517, *SIHM*, II/1, pp. 151 & 165-167.

114 Lettre de D. Nuno Mascarenhas à D. Manuel, Safi, 9/IX/1517, *SIHM*, II, pp. 169-170.

115 *Ibidem*, 11/III/1517 *SIHM*, II/1, p. 65.

116 Lettre de l'évêque de Safi à D. Manuel, Lisbonne, 6/III/1520, *SIHM*, II/1, pp. 269-271.

Pour les capitaines de Safi, plus troublants étaient ses contacts avec l'ennemi. Nuno Fernandes de Ataíde et D. Nuno Mascarenhas avaient peine à comprendre que ménager Fès ou Marrakech était « service du Roi et profit des Maures et des Chrétiens », et que la diplomatie y valait autant qu'une guerre, de laquelle d'ailleurs on n'avait pas les moyens. Ils lisaient les preuves de sa trahison dans ses relations épistolaires et dans ses gestes de bon vouloir : la remise de cent vingt prisonniers du roi de Marrakech (acte pour lequel il méritait la mort, clama Rabbi Abraham, d'autant plus irritant qu'on y perdait le prix de leur vente ou de leur rançon), la tentative de faire libérer un marabout distingué vendu à Azemmour, ou le présent de deux cents chevaux au Wattaside pour le dissuader d'entrer en Doukkala.

Sidi Yaḥya U Ta'fuft jouait-il double jeu, assurant à ses interlocuteurs musulmans que, venu le moment propice, il jetterait le masque ? Des délateurs le rapportaient. C'était l'ultime conviction des capitaines de Safi, défiés par ses façons indépendantes, et qui plus d'une fois le crurent à la veille de son retournement. Par deux fois, en 1514 et en 1517, Sidi Yaḥya rejeta les propositions du roi de Fès de rallier le camp de l'Islam [117]. Il est vrai que le risque eût été très grand, et sa tête en jeu. Il s'était trop compromis. Lors d'une réunion à laquelle participaient des marabouts, en 1513, Sidi Yaḥya déclara qu'il ne travaillait pas à autre chose qu'à ce que Dieu aide les Maures et qu'à accroître la loi de Mahomet. Vœu qui, à tout prendre, n'était pas incompatible avec sa collaboration avec les chrétiens. La prise d'Azemmour par le duc de Bragance entraîna un exode de populations qui craignaient une conquête de leur pays par les chrétiens, alors qu'elles acceptaient de leur payer un tribut. En tirant avantage de sa collaboration avec les Portugais, Sidi Yaḥya était sans doute d'un sentiment assez voisin. Mais il était suspect des deux côtés.

Dans les heures difficiles de l'été 1517, il faisait part de son désarroi à D. Manuel. « Du jour que je suis revenu dans ce pays, je n'ai vu aucun plaisir ni repos avec les Chrétiens, et encore moins avec les Maures. Les Maures disent que je suis chrétien, les Chrétiens que je suis maure. Je suis ainsi balancé sans savoir que faire de moi, sinon ce que Dieu veuille, et qui aura une bonne conduite Allah le sauvera. Car du jour que je suis ici, je n'en ai pas été vingt chez moi, ni même avec mes fils. J'ai toujours été en campagne, à négocier avec les Arabes et à les attirer. Je cours et travaille au dehors, et le capitaine et Nuno Gato et le *feitor* et d'autres me détruisent du dedans. Le couteau m'a aujourd'hui atteint l'os, car, quand je vais dans les rues, les gens m'appellent traître, clairement et à couvert, ce qui ne peut être mal plus grand.[118] »

---

[117] David LOPES, *Textos em Aljamia...*, p. 144.

[118] [Lettre de Yaḥya U Ta'fuft à un certain Dom Nuno, son ami à la cour de D. Manuel, s. l., n. d. (*environs de Safi, après le 24/VI/1517), *SIHM*, II/1, doc. xxx, pp. 106-111 ; *cf.* sa lettre à D. Manuel, probablement de la même date, *ibidem*, doc. xxix, pp. 100-105 – L. T.]

Quel était le but de la démarche politique très personnelle de Sidi Yaḥya ? Ses dénonciateurs avaient-ils raison qui expliquaient par un calcul le report de la trahison annoncée par eux et qui ne survenait pas : qu'il la gardait pour le temps où il serait plus puissant [119] ? Au contraire des caïds de Shafshâwan ou d'Alcácer-Quibir, son autorité sur la Doukkala manquait d'unité. Aussi recollait-il sans cesse les morceaux de confédérations tribales capricieuses. Le concours du Portugal, sans lequel il n'eût pas acquis la puissance à laquelle il parvint, était son atout le plus sûr pour atteindre la puissance plus grande à laquelle il aspirait.

Ses parrains attendaient de lui qu'il contrôle et qu'en la défendant il étende la zone des Maures de paix. En échange, une grande autonomie lui était laissée, d'autant plus insupportable aux capitaines que ses désinvoltures à leur égard la soulignaient. En 1516, nonobstant quelques restrictions formelles du *regimento* de Sidi Yaḥya, le Roi relégua D. Nuno Mascarenhas dans un rôle secondaire. C'est à Sidi Yaḥya que revint la responsabilité de l'action politique portugaise dans la moitié méridionale du Maroc. La liaison avec Lisbonne était directe, étroite et mutuellement chaleureuse. Eût-il réussi, il est vraisemblable que Sidi Yaḥya aurait continué sa carrière à la tête d'une principauté vassale.

Fut-ce une erreur de choisir pour la pacification un homme récemment mêlé aux luttes de factions à Safi, qui avait d'anciens comptes à régler, et de plus Berbère alors que la majorité des gens de la Doukkala étaient des Arabes [120] ? La question a été posée. Les Juifs auraient-ils mieux réussi ? Courtiers et négociants, les relations solides que leur garantissait le commerce dans le milieu marocain n'étaient pas de nature à les transformer en agents d'une pénétration dynamique. En plus de son entregent, par sa capacité militaire et sa religion, Sidi Yaḥya U Ta'fuft représentait la chance d'étendre l'influence portugaise dans l'intérieur du Maroc aux moindres frais, sans recours à une mobilisation de masse que le royaume ne pouvait supporter.

Ceuta contre Tétouan

On a dit que les présides du Nord, à défaut d'autre utilité stratégique, avaient du moins celle de surveiller la navigation dans le détroit de Gibraltar. Ils ne contrôlaient rien. Certes, et c'est très important, ils privaient de havres la course marocaine, qui prenait son envol de Tétouan et des nids de pirates voisins, Targa et Vélez de la Gomera. Cependant les fustes de Tétouan s'infiltraient dans l'Atlantique et descendaient jusqu'à Larache, où elles trouvaient un abri.

---

119 Lettre de Nuno Fernandes de Ataíde à D. Manuel, Safi, 12/XII/1514, *SIHM*, I, pp. 662-663.

120 Lettre de Estevão Rodrigues Berrio à D. Manuel, Tavira, 19/V/1514, *SIHM*, I, p. 556.

La fortune de Shafshâwan entraîna la renaissance de Tétouan [121], situé à une dizaine de kilomètres de la mer au-dessus d'une petite rivière dont l'embouchure procurait un excellent port. Dans ces deux villes, nées d'une réaction antichrétienne, se prolongeait l'atmosphère de relations aristocratiques personnelles qui avaient été celles de la guerre de Grenade. 'Alî bin Râshid [122] échangeait avec le comte de Tendilla, capitaine-général du royaume de Grenade, des déclarations d'amitié [123]. Le fils de 'Alî bin Râshid, Mawlay Ibrâhîm, dont la mère était une Espagnole de Jerez de la Frontera, et qui fit la première de ses nombreuses campagnes contre Arzila en 1511, avait pour ses adversaires portugais les attentions les plus courtoises [124]. Le caïd de Larache, lui aussi un Andalou, ancien combattant de la guerre de Grenade, était de même pour les Portugais un adversaire plus civil que le caïd d'Alcácer-Quibir [125]. Le comte de Tendilla traitait également d'ami le caïd grenadin 'Alî al-Mandarî, le refondateur de Tétouan [126]. Ce qui n'empêchait pas les fustes de Tétouan de désoler les côtes andalouses, et al-Mandarî, « le plus cruel ennemi des Chrétiens de notre temps », disent les *Annales d'Arzila*, d'entasser dans ses fosses par centaines et milliers des captifs pris en mer ou enlevés sur le littoral d'en face [127].

---

[121] [Tétouan (en arabe Tiṭṭawîn) est mentionnée dès le IXe siècle ; la ville devint un nid de corsaires qui s'attaquaient souvent à la navigation chrétienne, et, à ce qu'il semble, elle fut rasée en 1399 par une flotte castillane qui croisait dans le Détroit (Don Modesto LAFUENTE, *Historia General de España, desde los tiempos primitivos hasta la muerte de Fernando VII*, tome V, Barcelone, 1888, p. 296) ; apparemment une petite forteresse fut depuis construite au même endroit, car Gomes Eanes de ZURARA (*Crónica do Conde Dom Pedro de Menezes*, reprodução fac-similada <de l'édition de l'abbé Correia da Serra, Academia Real das Sciencias, Lisbonne, 1792>, com nota de apresentação por José Adriano de Freitas Carvalho, Porto, 1988, chap. XXXIX, pp. 620-623) raconte qu'en 1437, tandis que le gros de l'armée portugaise s'apprêtait à marcher sur Tanger, D. Pedro de Meneses, capitaine de Tanger, envoya son fils Dom Duarte détruire le château de Tétouan, où, d'ailleurs, il ne trouva que deux défenseurs. Quoi qu'il en soit, la ville demeura déserte jusqu'à sa réconstruction par 'Alî al Mandarî, al-Manzarî ou al- Mandhrî, un des derniers défenseurs de Grenade, compagnon d'armes de Boabdil, qui s'y établit en 1493 – L. T.]

[122] Deuxième seigneur de Shafshâwan, ville fondée en 1471-72 par son père, Hasan bin Muhammad bin Râshid ; il la déplaça sur la rive droite de l'oued du même nom. Les Banû Râshid étaient descendants du saint idriside 'Abd al-Salâm ibn Mashîsh : *vide* Halima FERHAT, art. « Shafshâwan » in *EI*, s. v. – L. T.]

[123] *Cf.* la lettre du comte de Tendilla à Ali Barraxid, Grenade, 25/VII/1509, Tendilla, I, pp. 731-732.

[124] Voir sa biographie, « Moulay Ibrâhîm, caïd de Chechaouen, (*circa* 1490-1539) », in *SIHM*, III, pp. 146-157.

[125] Bernardo RODRIGUES, *Anais de Arzila*, I, p. 69-71.

[126] Lettre du comte de Tendilla à Almandri, caïd de Tétouan, Madrid, 12/VI/1510 : TENDILLA, I, pp. 34-37.

[127] Bernardo RODRIGUES, *Anais de Arzila*, I, p. 224 ; Jean-Léon l'Africain, *Description de l'Afrique*, nouvelle édition traduite de l'italien par A. Épaulard, 2 vol., Adrien-Maisonneuve, Paris, 1956, p. 281.

Au début de 1502, des difficultés internes – vraisemblablement un conflit entre clans locaux attisé par l'afflux de réfugiés grenadins – poussèrent 'Alî bin Râshid à demander secrètement à D. Manuel un sauf-conduit pour lui-même et pour al-Mandarî, son gendre, les autorisant à venir dans un des présides portugais avec femmes et enfants, et avec leurs biens, ou à y mettre leurs biens au moins s'ils ne venaient pas en personne. À la fin de l'année, les deux caïds proposaient de laisser à D. Manuel leurs territoires et de lui remettre Tétouan, s'il leur procurait de six à dix navires pour les mener en Tunisie avec leur famille et leur parenté [128]. Projet qui resta sans suite, puisqu'ils se maintinrent au pouvoir. On verra plus tard 'Alî bin Râshid négocier une alliance avec le Roi Catholique, garant de ses ambitions plus fiable que D. Manuel.

À la différence de la course venue de la Manche, les repaires de la course maghrébine n'étaient pas hors d'atteinte d'une opération combinée, navale et terrestre, des forces portugaises. En 1504, D. João de Meneses, alors capitaine d'Arzila, incendia à Larache une galère royale d'al-Mandarî, s'y empara de cinq galiotes de Tétouan et d'une des cinq caravelles portugaises qu'elles avaient capturées [129]. Dix-sept ans plus tard, à la fin du règne, Larache était restée à l'écart des visées manuélines, et D. Manuel en était toujours, pour mettre un terme aux méfaits de Tétouan, aux intentions reportées.

Places fortes tournées vers le danger terrestre, les présides du Nord servaient de points de relâche, mais le Portugal n'avait pas de base navale sur le Détroit. Aucune flotte ne leur était attachée. À peine disposaient-ils pour la desserte locale de quelques brigantins, situation qu'on retrouvera dans les forteresses portugaises de l'Océan Indien. En 1516, Azemmour en avait deux [130], Arzila n'en avait pas, non plus que Tanger ; Alcácer-Ceguer en avait un, Ceuta deux [131]. Chaque année, « l'escadre du Détroit » (*a armada do Estreito*), quand elle n'était pas appelée ailleurs pour d'autres missions [132], patrouillait de juillet à octobre. La mauvaise saison venue, ses caravelles (trois en 1504 [133], sept en 1516 et en 1521 [134], cinq en 1520, plus quatre galères, « car on disait que Barberousse venait au Détroit ») rentraient dans les ports de

[128] Robert Ricard, « Un projet de remise de Tétouan aux Portugais en 1502 », *Hespéris*, 1957, pp. 21-28.

[129] Góis, I, lxxxiii, pp. 194-195

[130] Lettre de Simão Correia à D. Manuel, Azemmour, 20/V/1517 *SIHM*, II/1, pp. 87-88.

[131] Lettre de Francisco Dias au Roi, Arzila, 10/X/1516, *Gav.*, IV, p. 392.

[132] Elle est de 3 caravelles en 1504, Góis, I,lxxxiii, p. 194 ; en 1516 Diogo Lopes de Sequeira fut rappelé pour secourir Arzila, alors qu'il pensait courir la côte de Ceuta à Velez, Góis, IV, v & viii.

[133] Góis, I, lxxxiii.

[134] Mais en 1520, sous D. Pedro Mascarenhas, aussi des galères et des galions, *cf.* Góis, IV, xlviii, p. 135 et *cf.* Bernardo Rodrigues, *Anais de Arzila*, I, p. 202 & 369. En 1521 une *armada* sous Simão da Cunha, nettoie le Détroit des fustes de Tétouan, Góis, IV, lxxviii, p. 212.

l'Algarve et à Lisbonne. L'exploit de Duarte Pacheco Pereira qui alla, en janvier 1509, intercepter au cap Finisterre le corsaire français Mondragon, était une exception. Durant l'hiver, les contacts entre la métropole et les enclaves de l'Algarve d'outre-mer se raréfiaient. Le reste du temps, ils dépendaient du mouvement des navires. En 1520 seulement, fut créé un service de liaison permanente. Cette « escadre du Détroit » ne fut composée que d'une caravelle, et de deux l'année suivante [135].

Sans convois ni escortes, chacun tentait sa chance. Dans ses *Annales d'Arzila*, Bernardo Rodrigues a narré plusieurs de ces drames qu'était pour une caravelle non armée en guerre la rencontre d'un rôdeur maure. Lui-même s'en était bien tiré. Une fuste sortie de Larache poursuivit la caravelle qui le ramenait d'Azemmour en 1521, chargée d'esclaves affamés, nourris à la portion congrue. On les descendit sous le pont, terrifiés : il s'agissait, leur avait-t-on dit, d'un bateau de Français cannibales qui allaient les manger. On dissimula les quatre bouches à feu de la caravelle, on disposa des paniers de poudre à la poupe et au pied du grand mât. Il n'y avait que quatre Portugais armés. À la nuit, le combat s'engagea sous un grand clair de la lune. Les corsaires lancèrent une pluie de pierres et de flèches. Deux Mauresques furent tirées de dessous le pont pour cautériser à l'huile chaude et pour bander les plaies des blessés, et, afin de paraître plus nombreux, trois ou quatre hommes à qui on donna une lance pour tuer les Français. On les restaura avec vin, viande et pain. Pleins et éméchés, ils firent du bruit pour quinze. Les assaillants grimpés sur la caravelle furent repoussés. Les paniers de poudre que les Portugais jetèrent dans la fuste brûlèrent ses voiles et ses rames. Elle abandonna sa proie [136].

Les sources portugaises préféraient, dans ces mésaventures, celles où la vaillance suppléait au nombre et où les faiblesses de la voile, soumise au vent, trompaient les avantages de la chiourme. En mars 1520, les deux brigantins de Ceuta vinrent à bout de deux fameux corsaires de Tétouan embusqués à proximité [137]. En 1521, à l'est de Gibraltar, une caravelle armée assaillie par six galiotes maures les mit en fuite, tout un côté des rameurs de deux d'entre elles fauché d'enfilade par son artillerie. Dans les mêmes eaux, bien servie par ses bombardiers allemands, elle eut raison de quatre fortes nefs anglaises qui s'étaient emparées d'un bateau portugais [138]. S'il existait des textes arabes de même nature, le tableau de chasse serait différent, d'autant que la marine

---

[135] En 1521, Vasco Fernandes César fut chargé d'approvisionner les *lugares de Africa* avec *une* caravelle, *cf.* Góis, IV, lxxviii, p. 212. David Lopes, *História de Arzila durante o domínio português 1471-1550 e 1577-1589*, Coïmbre, 1925, p. 453.

[136] *Anais de Arzila*, I, chap. lxxvi, pp. 330-333.

[137] Góis, IV, xlvi, pp. 129-131.

[138] Sur les exploits de Vasco Fernandes César, *vide* Góis, IV, lxvii-lxviii, pp. 155-157 et IV, lxxii, p. 212 ; *cf.* Anselmo Braamcamp Freire, *Armaria portuguesa*, s. d., p. 136 (note sur la *carta de brasão* que lui accorda D. João III en 1539).

17

maure était essentiellement prédatrice et la marine portugaise commerciale. En fin de compte, quels que fussent les appétits, tout n'était qu'actions isolées. Il en était sur mer comme sur terre, aucune des deux forces rivales ne prenait sur l'autre un avantage d'ensemble.

En réservant au Portugal le secteur compris entre Ceuta et Khassassa et Melilla, le traité de Sintra laissait la brèche ouverte à l'une des causes de friction qui troublaient les rapports entre Portugal et Castille. Victimes des méfaits continuels des corsaires de Tétouan sur les côtes du royaume de Grenade, inquiets de leurs séjours clandestins parmi des populations musulmanes complices des rapts de villageois chrétiens, les Espagnols s'irritaient de la passivité portugaise et de l'aveu d'impuissance qu'elle contenait. Les Portugais redoutaient la politique du fait accompli du Roi Catholique, et de le voir s'installer à Tétouan.

En août 1510, D. Manuel craignit que les capitaines espagnols, grisés par le succès d'une campagne navale fulgurante poussée par D. Pedro Navarro jusqu'à Tripoli, ne prennent Tétouan au retour. Il se hâta d'écrire à Ferdinand d'aviser ses capitaines de ne pas y toucher [139]. Les Castillans avaient bien songé à quelque chose. En juin, à Madrid, le cardinal d'Espagne et les conseillers royaux avaient secrètement envisagé un coup de main pour brûler les fustes de Tétouan. Au contraire de la majorité, le comte de Tendilla préconisait l'emploi d'une force substantielle, de quatorze cents hommes. « On ne doit pas s'en remettre – écrivit-il au Roi Catholique – à ce que Dieu, bien que le cas soit sien, fasse un miracle. » Sous prétexte d'assurer al-Mandarî de ses services amicaux, Tendilla lui envoya un émissaire chargé d'observer les lieux [140].

Ferdinand ne répondit à la mise en garde de D. Manuel que deux grands mois plus tard. Il le priait de mettre fin aux activités des fustes armées par les Infidèles, ou de ne pas prendre en mal que les Castillans s'en chargent [141]. Ces fustes étaient bien de Tétouan, quoique les Portugais affectent d'en douter, et elles commettaient leurs pires dommages en hiver, quand l'*Armada do Estreito* était partie se mettre à l'abri.

Les imposants préparatifs navals de Ferdinand en vue de poursuivre l'offensive en Méditerranée en 1511 furent, malgré ses assurances formelles, suspectés au Portugal de n'être que le prélude d'une descente sur Tétouan et d'une conquête du royaume de Fès. On savait le Roi Catholique en contact avec 'Alî bin Râshid, candidat à devenir roi de Fès comme vassal de l'Espagne [142]. Ces alarmes étaient excessives. Une intervention fut bien préparée,

---

[139] D. Manuel au Roi Catholique, août 1510, *DRRP*, III, n° 560, pp. 186-187.

[140] Lettre du comte de Tendilla à Almandri, caïd de Tétouan, Madrid, 12/VI/1510 : Tendilla, II, pp. 34-37.

[141] Lettre du Roi Catholique à D. Manuel, Madrid, 23/X/1510, *DRRP*, III, n° 562, pp. 188-189.

[142] Góis, III, xxiii, pp. 99-100 ; *cf.* Bernardo Rodrigues, *Anais de Arzila*, I, p. 90.

mais modeste. C'était celle qui avait été étudiée l'année précédente : les galères de Grenade iraient incendier les fustes de Tétouan. Au lieu de cela, elles vinrent en octobre secourir Tanger assiégé par le Wattaside [143].

D. Pedro de Meneses, comte d'Alcoutim, vint en 1512 prendre sa charge de capitaine de Ceuta, bien résolu à gagner de l'honneur. En décembre, il demanda un petit concours naval en Andalousie. Le comte de Tendilla, très préoccupé par le harcèlement naval maghrébin, se montra enthousiaste. D'autres le furent moins [144]. Il fit part à D. Pedro, en février 1513, des réserves espagnoles [145]. En mai, D. Pedro revint à la charge, avec un plan d'offensive jugé trop dispersé. « Le comte est jeune », écrivait Tendilla, partagé entre des sentiments contraires, au capitaine des galères de la côte de Grenade, en lui conseillant de bien peser les risques d'une attaque conjointe [146]. Sur ce, l'opération prévue fut éventée et remise [147]. Peu après, le capitaine des galères participa à une *entrada* où le comte d'Alcoutim fit un gros butin [148] ; et, en se montrant devant Tétouan, il dissuada les fustes de prendre la mer [149].

Pendant l'été 1513, on supposa en Espagne que la grosse escadre réunie sous les ordres du duc de Bragance pouvait avoir Tétouan pour objectif [150]. En septembre, le capitaine des galères de la côte de Grenade et le comte d'Alcoutim préparaient un nouveau coup [151]. Des forces se massaient à Malaga et à Gibraltar. Fin octobre, elles se montaient à 300 lances. Le comte de Tendilla, descendu à Malaga, apprit alors que D. Manuel ne donnait pas suite. Frustrés, deux capitaines espagnols volèrent un navire portugais, bientôt rattrapé [152]. Il était impensable que le Portugal, engageant de très gros moyens à Azemmour, ouvre ailleurs un autre front. Tendilla, toutefois, supposait à D. Manuel

---

[143] GÓIS, III, xxxvi, p. 145 ; Jerónimo de MASCARENHAS, *Historia de la Ciudad de Ceuta*, Lisbonne, 1918, pp. 264-265 (donne la date du 18/X/1511). *Cf.* l'*instrucción* du Roi Catholique, J. M. DOUSSINAGUE, *La politica internacional de Fernando el Catolico*, Madrid, 1944, pp. 647-649.

[144] Lettres du comte de Tendilla du 6/I/1513, 18/I/1513 et 1/II/1513 : TENDILLA, II, pp. 120, 143, 161-162.

[145] Lettre du comte de Tendilla au capitaine Juan Hurtado de Mendoça, Grenade, 1/II/1513, *ibidem*, II, pp. 161-162.

[146] Lettre du comte de Tendilla à Beringuel Doms, capitaine des galères, Grenade, 25/V/1513, *ibidem*, II, p. 328.

[147] Lettres du comte de Tendila au Roi, Grenade, 27/V/1513, *ibidem*, p. 341, et au capitaine des galères, Grenade, 10/VI/1513, *ibidem*, pp. 374-375.

[148] Lettres du comte de Tendilla au capitaine des galères, 8/VII/1513, *ibidem*, II, p. 433 ; et au Roi, 4/VII/1513, *ibidem*, pp. 437-438.

[149] Lettre du comte deTendilla au Roi, Grenade, 15/VII/1513, *ibidem*, II, p. 465.

[150] Jerónimo de ZURITA, *Annales de Aragón*, Saragosse, 1610 ; *SIHM*, I, p. 398.

[151] Lettres du comte de Tendilla au capitaine des galères, Grenade, 17 et 22/IX/1513 : Tendilla, II, pp. 563, 566 et au Roi, p. 579.

[152] Lettre du comte de Tendilla, Málaga, 31/X/1513, José Szmolka CLARES, « Un caso de cooperación luso-castellana en tiempos de los Reyes Católicos : la frustrada conquista de Tetuan (1510-1513) », *Primeiras Jornadas de História Moderna*, Lisbonne, 1986, vol. I, pp. 177-195.

plus d'un motif. L'excuse à la légèreté de D. Pedro de Meneses est qu'il n'avait sans doute pas été mis dans le secret d'Azemmour.

Un mémoire espagnol de mai 1514 envisagea pour régler l'irritant problème plusieurs solutions, pour lesquelles le consentement du roi de Portugal serait requis. L'une était de rassembler à Demia les fustes qui allaient dans le Levant, et à Carthagène trois mille hommes ; et de s'emparer au passage des fustes de Velez, puis de prendre Tétouan en tenailles, de concert avec le comte d'Alcoutim, à qui on donnerait 100 lances pour attaquer par terre, tandis que 2 000 gens de pied remonteraient la vallée du Martin et prendraient les fustes. Une autre solution était de fermer les issues par un ouvrage d'art entre le Peñon et Vélez, et à la bouche de la rivière de Tétouan par une tour bâtie de pierres taillées à Gibraltar, et dont il faudrait sans doute remettre la possession au roi de Portugal [153]. Enfin, avec 8 000 Espagnols, raser Tétouan ou le donner au roi de Portugal. Ces deux dernières hypothèses proposaient donc une solution de la question de Tétouan par les Espagnols eux-mêmes.

D. Pedro de Meneses multipliait les incursions terrestres. Les notables des campagnes se repliaient dans les bourgs fortifiés. De Tétouan même, certains émigrèrent à Fès ; deux demi-frères de Mawlay Ibrâhîm passèrent du côté portugais et s'engagèrent à soumettre le pays à D. Manuel quand il débarquerait en Afrique. En juillet 1514, une *entrada* atteignit les avant-postes de Tétouan. En octobre, une attaque wattaside contre Ceuta, par terre et par mer, échoua malgré le petit nombre de Portugais présents dans la ville [154]. Les coups de boutoir de D. Pedro de Meneses ne réussissant pas à déstabiliser Tétouan, on en revenait à l'équilibre des impossibilités réciproques.

Les années passèrent, alors que la course compromettait l'acheminement des blés d'Andalousie à Lisbonne [155] et laissait incertaine la circulation entre le Portugal et la côte marocaine. En septembre 1516, les gens d'Arzila assistaient impuissants à la prise d'une caravelle de Tavira par deux fustes de Tétouan [156]. Aller de Tanger à Arzila par mer, voyage qui par bon vent ne durait que trois heures, était peut-être plus risqué que d'y aller par terre avec une escorte [157]. La première fuste turque apparut vers 1511 dans les eaux marocaines. Ses hommes commirent l'erreur de piller un chargement d'étoffes appartenant à 'Alî bin Râshid : celui-ci annonça avec joie au comte de Tendilla que les attaquants lui étaient tombés entre les mains et qu'il les avait tous

---

153 Mémorial du 2/V/1514 : José Szmolka Clares, *op. cit.*, pp. 194-195.

154 Góis, III, lii.

155 Le *feitor* au Roi, de Séville, 7/VIII/1515, M. Corte-Real, *op. cit.*, p. 100 ; le *feitor* de Málaga au Roi, 5/III/1518, *Gav.*, X, p. 482.

156 Góis, IV, viii.

157 ANTT, *Cartas Missivas*, IV, 2.

massacrés. En août 1515, Hayreddin[158] Barberousse était signalé dans le Détroit, avec six galères de 22 bancs, trois grands galions, beaucoup d'artillerie et, dit-on, cinq à six cents escopettiers. En 1517, quelques prises faites dans le Détroit, il alla mouiller avec dix-sept navires à rames dans la rivière de Larache[159] où le comte de Tendilla, venu sur ses traces avec une escadre de vingt bâtiments, fut dissuadé par le capitaine d'Arzila d'aller le combattre. Les années suivantes, les pêcheurs n'osaient plus fréquenter la zone entre Larache et l'oued Sebu[160].

Diogo Lopes de Sequeira, capitaine de l'escadre du Détroit, s'était proposé en 1516 de courir tout le littoral, de Ceuta à Velez de la Gomera, pour débusquer les fustes de Tétouan, lorsqu'on le rappela pour protéger de celles-ci les parages d'Arzila[161]. En juin 1517, avec une escadre du Détroit forte de soixante voiles[162], il eut pour mission de ravager la côte, durant six à huit semaines, de Tétouan à Melilla. Il devait compléter d'abord à Tanger et en Andalousie ses effectifs en hommes et en navires (quelques brigantins, pour la navigation côtière rapprochée). Dans une première phase de la campagne, le comte d'Alcoutim devait se joindre à lui pour anéantir la flotte corsaire de Tétouan, soit en remorquant ses unités à Ceuta, soit en les brûlant. Il pillerait le quartier hors-les-murs de la ville et rentrerait par terre à Ceuta en infligeant tous les dommages possibles. Le même sort serait ensuite réservé à Targa[163].

Le 4 août 1517, de Ceuta, Diogo Lopes adressa au Roi le rapport d'un fiasco total[164]. Partis cinq jours plus tôt, les deux commandants découvrirent que leurs trop longs préparatifs avaient alerté l'ennemi[165]. Sur l'ordre de Mawlay Ibrâhîm, les navires ancrés à l'embouchure de la rivière avaient été trans-

---

158 [En arabe Khayr al-Dîn ; sur ce personnage, outre les sources turques et arabes, l'on dispose d'une chronique espagnole contemporaine, « Chronica de los muy nombrados Omiche Y Haradin Barbarrojas », par Francisco López de Gómara, publiée, avec une collectanée de documents in *Memorial Histórico Español – Colección de Documentos, Opúsculos y Antigüedades que publica la Real Academia de la Historia*, tome VI, Madrid, 1853, pp. 328-539 ; *cf.* A. Gallotta, art. « Khayr al-Dîn (Khıdır) Pasha, Barberousse » in *EI*, s. v. – L. T.]

159 Bernardo Rodrigues, *Anais de Arzila*, I, p. 227 ; Nuno Ribeiro au Roi, de Séville, 7/VIII/1515, M. Corte-Real, *op. cit.*, p. 100.

160 David Lopes, *História de Arzila durante o domínio português 1471-1550 e 1577-1589*, Coïmbre, 1925.

161 Lettre de Francisco Dias au Roi D. Manuel, Arzila, 10/X/1516, *Gav.* IV, pp. 391-393 ; Bernardo Rodrigues, *Anais de Arzila*, I, p. 189, 202 ; Góis, IV, v, p. 13.

162 Góis, IV, xxii ; Bernardo Rodrigues, *Anais de Arzila*, I, p. 226 : 60 caravelles ou plus, gens de pied, 100 gens de cheval, plus 100 gens de cheval d'Arzila, plus 50 de Tanger.

163 *Regimento* de Diogo Lopes de Sequeira, *Gav.*, V, pp. 520-528 ; *Alguns Doumentos*, pp. 213, 227, 402-403, 406 ; Bernardo Rodrigues, *Anais de Arzila*, I, p. 226.

164 *Gav.*, IV, pp. 487-491

165 Lettre de D. Nuno Mascarenhas à D. Manuel, Safi, 29/VII/1517, *SIHM*, II/1, p. 124, n. 2 : « le Roi de Fès a envoyé des troupes secourir Chaouan parce qu'on avait appris que la flotte de Votre Altesse resta à Ceuta ».

portés sur des charrettes ou halés à force de bras dans l'enceinte de Tétouan. Le comte d'Alcoutim avait alors insisté pour aller se dédommager à Targa. Son comportement impulsif n'avait pas permis de respecter les instructions conseillant à Diogo Lopes de bien régler ses débarquements. Jaloux et plein de suffisance, D. Pedro de Meneses voulait tirer à lui tout l'honneur de la victoire. Il prit les devants, se lança à l'assaut du château de Targa, entraînant dans la cohue les hommes de Diogo Lopes alors que celui-ci en était encore à débarquer sur la plage artillerie et échelles. Se heurtant aux défenseurs, les Portugais se débandèrent, pillant dans la ville et les jardins. Il fallut se replier.

L'échec démasquait l'habituelle défaillance logistique. La campagne n'avait pas payé, Diogo Lopes était bloqué, sans vivres ni argent. Il dut emprunter 500 cruzados au *feitor* de l'escadre pour envoyer acheter à Malaga 500 *quintais* de biscuit, 100 muids de blé, de l'orge, du vin, de la viande [166]. Puis, « pour ne pas revenir au Royaume sans se trouver en quelque affaire dont il puisse gagner l'honneur pour lui et pour la noble compagnie qui venait sur cette escadre », il passa par Arzila faire une *entrada* avec D. João Coutinho, avant de regagner Lisbonne [167].

Une nouvelle initiative portugaise se fit attendre trois ans. Fin avril 1520, D. Pedro Mascarenhas alla, avec deux brigantins, sonder l'entrée de la rivière de Tétouan. Il remonta jusqu'au débarcadère pour juger si le site permettait la construction d'un fort. Car il ne s'agissait que d'empêcher sortie et rentrée des fustes. Le Roi ne considérait l'occupation de Tétouan faisable que dans le contexte d'une conquête générale du royaume de Fès [168]. Le 5 mai, de La Corogne, au moment d'embarquer pour les Pays-Bas, Charles-Quint, qui avait apprit le projet, écrivit à D. Manuel d'intervenir au plus tôt et, s'il ne le pouvait, de laisser les Castillans mener l'opération [169]. Comme en 1510, D. Manuel refusa ce concours. Malgré les assurances données à Charles, ni pendant l'été 1520 D. Pedro Mascarenhas, nommé capitaine de l'escadre de Détroit, ni en 1521 son successeur, n'entreprirent plus que la chasse aux fustes [170].

Pour décider son gendre à agir, Ferdinand avait naguère joué sur la fibre chrétienne si sensible chez lui. Tant de pillages, lui avait-il dit, de meurtres, d'enlèvements étaient une tare sur sa conscience, alors que l'affaire pouvait se régler une fois pour toutes. Ferdinand parlait en orfèvre : tous les ports du Maghreb attaqués par les Espagnols depuis 1506 avaient été conquis. D'autres

---

166 Lettre de Diogo Lopes de Sequeira au Roi, *Gav.*, IV, p. 490 ; lettre de Pedro Lopes au Roi, Málaga, 6/VIII/1517, *Gav.*, X, p. 623.

167 Bernardo Rodrigues, *Anais de Arzila*, I, p. 226 ; Góis, IV, xxii, p. 59.

168 *Cf.* J. A., « Le capitaine Leitão... », *L & A*, I, pp. 345-348.

169 Góis, IV, xlviii : informé par Monsieur de la Chaulx venu visiter D. Manuel et qui repartit à La Corogne.

170 Góis, IV, lxxxv, p. 234.

motifs étouffèrent la conscience de D. Manuel. D. Jaime l'en blâma plus tard. Il déplorait que le Roi se soit réservé une conquête à laquelle il ne mit pas la main et qu'il ait laissé réduire en servitude des âmes chrétiennes. C'était un peu pourquoi, pensait le duc, Dieu avait écourté ses jours [171].

[171] Lettre de D. Jaime, duc de Bragance, à D. João III, Vila Viçosa, 12/I/1529, *SIHM*, II/2, pp. 444- 450.

CHAPITRE 4

LA SAINTE ENTREPRISE DE JÉRUSALEM

Mystique et politique : le pèlerinage

L'appel de la Terre Sainte, qui a mené en Palestine plus d'un Portugais de qualité dans les premières décennies du XV[e] siècle, demeurait vif sous le règne de D. João II. En 1477, au terme de son malheureux séjour en France, D. Afonso V, parti en catimini de Honfleur vers Jérusalem dans l'intention d'y finir ses jours obscurément, avait été sitôt rattrapé par des émissaires en émoi [1]. Lorsque ce dévot souverain, qui passait pour thaumaturge et touchait les malades venus jusqu'à lui de loin, décéda en août 1481, la rumeur populaire refusa de croire à sa mort : on l'imaginait parti pour la Terre Sainte, ou bien devenu moine et en chemin pour Compostelle et Rome [2]. Chez les Bragance, dont l'aïeul l'avait accompli en 1407-1408 [3], l'idée du pèlerinage subsistait. Lorsque le 3[e] duc fut condamné à mort en 1483, D. Álvaro, son frère, obtint de D. João II l'autorisation de quitter le Portugal pour visiter les Lieux Saints ; il ne dépassa toutefois pas la Castille, où les Rois Catholiques lui prodiguèrent d'éclatantes faveurs [4]. En 1501, jeune homme dévot et instable, marié à une fillette prépubère, D. Jaime, 4[e] duc, conseillé par son

---

[1] Garcia de RESENDE, *Vida e feitos d'El Rey Dom João Segundo*, ch. xvii-xviii (*Livro das Obras de Garcia de Resende*, edição crítica, estudo textológico e linguístico por Evelina Verdelho, Fundação Calouste Gulbenkian, Lisbonne, 1994, pp. 169-172) ; Rui de PINA, *Crónica de D. Afonso V*, chap. ccii-cciii, pp. 861 & *sq.* ; J. Veríssimo SERRÃO, *Relações históricas entre Portugal e a França (1430-1481)*, Paris, 1975, pp. 135-138.

[2] D. João II fit interdire le colportage de telles fables sous peine des sanctions plus graves (Andrés BERNÁLDEZ, *Historia de los Reyes Católicos – cf. supra*, I[re] partie, note 97 – ch. 49, p. 604). Le bruit avait pour fondement l'intention de D. Afonso V d'abdiquer et de se retirer au couvent franciscain de Varatojo, près de Torres Vedras, qu'il avait fondé.

[3] *Cf.* J. Veríssimo SERRÃO, *História de Portugal*, II, pp. 15 et 266. D. Afonso, comte d'Ourém, fils du premier duc, l'accomplit après le concile de Bâle : Rui de PINA, *Crónica de D. Duarte*, ch. xiii, p. 508.

[4] Rui de PINA, *Crónica de D. João II*, ch. xiv ; Garcia de Resende, *Vida e feitos...*, ch. xliv, pp. 210 & sq. ; GÓIS, III, xlv, p. 177.

entourage de Franciscains de l'Observance, quitta une nuit du début de juin son château de Portel pour aller se faire moine à Jérusalem [5] ; les ordres lancés pour couper court à son escapade l'interceptèrent à Calatayud, en Aragon [6].

Parmi les membres de la classe dirigeante qui ont effectué le hasardeux passage vers le Saint-Sépulcre [7] relevons, contemporains de D. Manuel, deux personnages hautement apparentés, et qui ont eu la confiance de D. João II. En mai ou juin 1492, D. Pedro da Silva, grand-commandeur de l'Ordre d'Avis, frère du Prieur du Crato, embarqua à Venise [8]. Il accomplissait là un vœu

[5] *Cf.* les lettres, non datées, de D. Manuel au Pape et au Père Général des Franciscains, demandant que D. Jaime ne soit nulle part admis à prendre l'habit monastique. Ces deux lettres (*ANTT, Cartas Missivas*, II, 362 et 363), ont été publiées respectivement dans *CDP*, XI, pp. 17-19, et par A. Teixeira de Aragão, *Vasco da Gama e a Vidigueira*, Lisbonne, 1898, doc. 16, pp. 230-231, sous la date de 1502 (par Teixeira de Aragão avec un point d'interrogation). Ce millésime est celui que fournit Damião de Góis, I, lxi, pp. 151-152, qui date le mariage de 1501, et la venue de la jeune fille au Portugal de 1502. Double erreur de chronologie, dont António Caetano de Sousa (*HG*, V, p. 288), a perçu la première, mais non la seconde. Le contrat de mariage de D. Leonor de Mendonça (*HGP*, liv. VI, n° 100 = t. IV, 1, pp. 14-27) établi en juin 1500 (date à laquelle elle est mineure de moins de douze ans, pp. 24-25) et confirmé par D. Manuel en septembre 1500, stipule qu'elle sera remise à sa belle-mère la duchesse douairière de Bragance « d'ici à la fin de mars suivant » (31/III/1501), et élevée par elle en attendant d'être en âge de consommer le mariage (p. 20 ; *HG*, V, p. 285). Or, des deux lettres sus-mentionnées de D. Manuel, signalant la disparition du duc, de Portel (et non de Vila Viçosa, comme dit Damião de Góis, I, lxi), il ressort : a. que D. Leonor de Mendonça est au Portugal à la garde de sa belle-mère, et sa dot versée, le mariage non consommé, mais le duc ayant droit à quelques privautés qui engagent l'honneur de la jeune fille ; b) que D. Manuel n'a pas d'héritier, ce qui fait le duc son successeur présomptif. D. Manuel n'exprime pas que la reine attende son premier enfant, qui naîtra en juin 1502 (et que D. Jaime tiendra sur les fonts baptismaux, *cf.* Fr. Luis de Sousa, éd. M. Rodrigues Lapa, *Anais de D. João III*, I, 1951, p. 5). Plutôt que dans les premiers mois de 1502 (et d'autant qu'on sait D. Jaime au Portugal fin février, (*cf.* lettre de D. Manuel, 1/III/1502, *HGP*, liv. VI, n° 103 = t. IV/1, pp. 35-38), on doit donc placer sa fuite en 1501. Cette rectification de la date communément admise de l'escapade du duc « mélancolique » est d'autre part confirmée pleinement par une lettre de Febo Monis, un des *fidalgos* chargés de lui courir après, et qui signale son retour : lettre datée « samedi 27 », et que A. Braamcamp Freire, toujours sur la foi du seul Damião de Góis, croit d'août 1502, août étant le seul mois de 1502 où le 27 soit tombé un samedi (*Brasões*, III, pp. 65-66). Ce qui est inacceptable, puisque D. Manuel, en signalant la disparition du duc aux autorités ecclésiastiques, ne se serait pas dit, l'été 1502, sans héritier. En 1501, le 27 du mois est tombé un samedi en février, en mars et en novembre, ce dernier mois étant le plus vraisemblable. Ce qui est pleinement confirmé par deux lettres de D. Manuel du 4 juin 1501, écrites au reçu de la nouvelle de sa disparition, à Diogo Lopes de Lima chargé de le retrouver, et aux autorités espagnoles (publiées par João de Sousa da Câmara, *Antes quebrar que torcer*, Lisbonne, 1969, docs. 7 et 8, pp. 175-178).

[6] Góis, I, lxi.

[7] *Cf.* Francis M. Rogers, *The quest for Eastern Christians. Travels and Rumors in the Age of Discovery*, Minneapolis, 1962, p. 54. Le héraut d'armes « Lisboa » fait le pèlerinage en 1450 (*Cf. MH*, X, n° 218, pp. 286-287, et la note du Marquis de São Payo, « Um official de armas de D. Afonso V peregrino da Terra Santa », *Armas e Troféus*, XI/2, 1970, p. 103). Martim Mendes de Berredo en 1453 (*Cf.* H. Baquero Moreno, *A Batalha de Alfarrobeira*, Coïmbre, II, 1980, pp. 736-737).

[8] *Cf.* Lettres de D. Fernando I, roi de Naples [fils bâtard d'Alphonse V d'Aragon, donc cousin germain de Ferdinand le Catholique, r. 1458-1494 – L. T.], 30/IV/1492, à son ambassadeur à

prononcé dix mois plus tôt, à l'occasion de l'accident qui avait coûté la vie au prince héritier D. Afonso. Il n'était pas parti sur-le-champ (*logo*), comme l'a écrit Garcia de Resende [9]. Le pieux voyage, en effet, s'accompagna d'une mission de caractère politique en Italie.

D. Pedro était attendu à Naples au retour [10]; après s'être attardé en Italie, où ses contacts seraient à pister, il rentra au Portugal, via Barcelone, pendant l'été 1493 [11]. Contrairement à ce qu'on a supposé, il n'a pas été mêlé à l'élaboration des fameuses « bulles alexandrines » de mai-juin 1493, par lesquelles le Borgia sur le trône de Saint-Pierre depuis août 1492, attribuait à l'Espagne tout le champ des Découvertes [12]. D. João II, déconcerté par la réussite de Christophe Colomb, va traiter directement avec les Rois Catholiques, et il en résultera les traités de Tordesillas du 7 juin 1494. D'intervention de la Curie, il n'y a pas trace : le Souverain Pontife avait eu champ libre pour rendre en faveur de l'Espagne l'avis qui excluait le Portugal du bénéfice de l'exploration des

---

Venise et à D. Pedro, dans F. TRINCHERA, éd., *Codici aragonese o sia lettere regie, ordinamenti ed altri atti governativi de' sovrani aragonesi in Napoli riguardanti l'amministrazione interna del reame e le relazioni all'estero*, II/1, Naples, 1868, pp. 87-88, n° 101 et 102. On peut supposer que D. Pedro embarqua dans une des galères pèlerines qui appareillait pour Jaffa en juin.

[9] Garcia de RESENDE, *Vida e feitos...*, ch. cxxxii, pp. 355 & *sq.* D'autres *fidalgos* avaient fait vœu de pèlerinage (*romaria*) à d'autres sanctuaires (plus accessibles) dans les heures dramatiques des 12 et 13 juillet 1491 où l'on avait espéré voir l'Infant sortir du coma.

[10] *Cf.* Lettre du roi de Naples, *op. cit.*, n° 102, dans laquelle celui-ci dit avoir reçu une lettre de D. Pedro et une autre de D. João II. En 1490, un ambassadeur napolitain, Paulo Venato, s'était rendu au Portugal, *cf.* CATALDO, *Epistole...*, *cit. supra*, fl D, 1 v. En 1493, un autre ambassadeur napolitain (non nommé) est reçu par D. João II à Torre Vedras : Garcia de RESENDE, *Vida e feitos...*, ch. clxx, pp. 410-411, date d'après le contexte.

[11] *Merced* d'Isabel la Catholique, 7/VI/1493, (les Rois se trouvant alors à Barcelone, *cf.* Rumeu de ARMAS, *Itinerario*, p. 204), lui octroyant cent *castellanos* d'or et deux mules avec tout leur harnachement, plus celui d'une mule offerte par « la princesse de Portugal » (c'est-à-dire D. Isabel, veuve de l'Infant D. Afonso), *cf.* A. DE LA TORRE, ed., *Cuentas de Gonzalo de Baeza, tesorero de Isabel la Católica*, II, Madrid, 1956, p. 81 ; Henry HARRISE (*The discovery of North America : a critical documentary and historic investigation*, Paris, 1892, pp. 54-58 et *Christopher Colomb*, II, pp. 117 & *sq.*) a supposé que D. Pedro da Silva avait en cour de Rome réussi à faire modifier le texte de la bulle *Inter Coetera* du 3 mai, qui donnait toutes les terres découvertes à l'Espagne, en faisant insérer dans une nouvelle rédaction (la bulle *Inter Coetera* du 4 mai) la mention de la fameuse démarcation passant à cent lieues à l'ouest des Açores. Dans cette deuxième bulle *Inter Coetera*, que la critique s'accorde à considérer comme expédiée de juin et antidatée au 4 mai, Damião PERES (*História dos Descobrimentos Portugueses*, 1960, pp. 351-360) tient qu'il n'y eut pas intervention de D. Pedro da Silva. Le *Diaire* de Buckart comporte malheureusement une lacune du 2 juin à décembre 1492. Du moins permet-il de constater qu'il n'y avait pas d'ambassadeur portugais auprès du Saint-Siège dans les premiers mois de 1493, ou les principales puissances ont envoyé leur *orator d'obediencia*.

[12] Henri HARRISSE, *The Discovery of North America*, p. 55, avait supposé que Bernardino de Carvajal, l'ambassadeur espagnol à Rome, ou D. Pedro da Silva – que sur la foi de la *Crónica* de Resende il croyait ambassadeur du Portugal – avait fait modifier le texte de la bulle *Inter Coetera* II, du 4 mai.

mers [13] ; D. João II, lui, se garda de soumettre l'affaire à la compétence du Pape, qu'il ignora délibérément. En mai 1494, D. Pedro da Silva fut renvoyé en Italie [14], officiellement comme ambassadeur auprès d'Alexandre VI, pour féliciter celui-ci de son élection vieille de deux ans. En fait, D. Pedro était nommé en raison de son expérience des affaires italiennes, afin d'observer la situation créée par l'invasion de Charles VIII, qu'il attendit longuement à Sienne [15], où il le harangua au début de décembre 1494 [16]. Il gagna ensuite Rome, où l'*oratio d'obedientia* à Alexandre VI fut prononcée par D. Fernando de Almeida, évêque de Ceuta, son frère, qui, en 1494 sans doute, était également passé en Italie pour se fixer à Rome. *Oratio* dans laquelle les problèmes de la Découverte

---

[13] Touchant Restelo le 4 mars 1493, Colomb a eu une entrevue avec D. João II à Vale Paraíso, près d'Azambuja, le 9 (A. CIORANESCU, éd., *Œuvres de Cristophe Colomb*, Paris, 1961, pp. 175, 177). Le désarroi portugais est bien reflété dans la chronique du témoin oculaire, mêlé aux tractations consécutives, qu'est Rui de Pina, historiographe le plus souvent discret. C'est le 7 avril seulement qu'après des délibérations répétées avec son entourage, le Roi prit des décisions, dont celle d'envoyer une escadre, sous D. Francisco de Almeida, en direction des terres nouvellement découvertes (Rui PINA, *Crónica de D. João II*, ch. lxvi). Mais il fut renoncé à cette expédition à la suite d'une démarche des Rois Catholiques, avisés du succès de son voyage par Colomb ; et cette démarche ouvrit la voie à la série des négociations luso-castillanes dont les conventions de Tordesillas allaient être l'aboutissement. La nouvelle de la découverte de Colomb fut connue à Rome le 11 avril 1493 (H. HARRISSE, *The Discovery of North America*, p. 54). Des avis venant de Lisbonne la confirmèrent le 18 avril (*ibidem.*, p. 55, n. 261). D'interventions portugaises à Rome il ne paraît pas avoir été question. Le cardinal portugais D. Jorge da Costa, éminence grise de la Curie, et qu'au conclave d'août 1492 on avait donné comme *papabile*, était alors dans les plus mauvais termes avec son heureux rival ; et une fournée de nouveaux cardinaux, le 20 septembre 1493, bouleversait en faveur du Pape Borgia l'équilibre du Sacré Collège (PASTOR, *Histoire des Papes*, V, p. 402). L'ambassadeur extraordinaire des Rois Catholiques auprès d'Alexandre VI, Diego Lopez de Haro, n'arriva lui-même à Rome qu'après le 12 juin (*ibidem*, p. 395) ; les premières tractations avaient donc été le fait de l'ambassadeur en poste, Bernardo de Carvajal.

[14] L'encadrement chronologique de l'*obedientia* portugaise à Alexandre VI est inexact chez PINA, ch. lxv et RESENDE, ch. clxiv, qui le démarque avec de légers changements. D. João II n'a pu prendre connaissance le 16 août (PINA), ni le 17 (RESENDE) de l'élection d'Alexandre VI : il a eu connaissance, le 11 août, seulement de la mort d'Innocent VIII, survenue le 25 juillet. Et il n'apparaît pas chez les deux chroniqueurs que près de deux années se sont écoulées entre ce moment et l'ambassade de D. Pedro da Silva, dont la date est fournie par un mandement de Ferdinand le Catholique aux autorités d'Aragon et de Catalogne, daté de Tordesillas, 27/V/1494, d'avoir à laisser passer librement, l'ambassadeur D. Pedro da Silva, en route pour la cour de Rome, à l'aller et au retour avec « ses gens, ses montures et bêtes de somme, étoffes, vaisselle d'argent, joyaux, espèces d'or et d'argent, esclaves et tous autres biens » (A. DE LA TORRE, ed., *Documentos sobre relaciones internacionales de los Reyes Catolicos 1479-1504*, IV, Barcelone, 1962, pp. 460-461).

[15] PINA, Crónica de D. João II, ch. lxv : « E porem ante de darem a dicta embaixada sobreseveram de industria, e por aviso d'El Rey na cidade de Sena muitos dias, esperando pela entrada d'El Rey de França. »

[16] Charles-Martial de WITTE, O. S. B., « Les bulles Pontificales et l'Expansion Portugaise au XVe siècle (fin) » *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, tome LIII (1958), p. 446, n. 2, référant à la chronique siennoise contemporaine de S. Tizio : Charles VIII fut à Sienne du 2 au 4 décembre 1494.

portugaise ne furent que très vaguement évoqués [17]. Le grand-commandeur d'Avis resta en Italie toute l'année 1495 [18] et rentra au Portugal au début de 1496 [19]. Si le pèlerinage en avait été l'occasion première, sa longue absence a été déterminée par les problèmes d'équilibre méditerranéen, mis en cause par le sort du royaume de Naples, auxquels D. João II portait une attention impuissante.

Faute de recoupements, on ne saurait dire si le pèlerinage de D. Álvaro de Castro, membre de l'illustre famille de ce nom, cousin des Monsanto, allié aux Lima par sa mère, aux Almeida par sa femme, aux Coutinho par sa sœur, se doubla d'une mission d'un autre caractère, ce qui est néanmoins fort probable. Avant d'occuper de hautes charges au Portugal, il avait beaucoup voyagé, foulé la Terre Sainte et fait un séjour à Rome [20]. Il se trouvait à Jérusalem lorsque D. João II le nomma *vedor da fazenda real* [21], donc l'un des responsables du secteur économique des activités de la Couronne, en 1494 [22].

Sans aller jusqu'à avancer que les pérégrinations orientales de D. Pedro da Silva ou de D. Álvaro de Castro aient mêlé acte pieux et motif à pratiquer le renseignement, on peut du moins penser que les rencontres faites contribuaient à grossir le capital d'informations qu'accumulait D. João II, grâce aux intelligences qu'il entretenait dans toutes les régions du Levant, entre autres par le biais de moines abyssins et de Franciscains portugais [23]. On connaît la mission politique marquée de Frei António de Lisboa vers 1486 [24]. En 1493 une personnalité religieuse de premier plan, tant par sa spiritualité profonde que par ses charges dans l'influente Congrégation des Chanoines de Saint-Jean Évangéliste (les *Lóios*) et par ses entrées à la Cour comme à la Curie,

---

[17] Voir texte in *Orações de Obediência*, cit. *supra* note 7. La date à laquelle cette *oratio* fut proférée en présence d'Alexandre VI n'est pas claire. En 1493, selon Luis de MATOS, *L'expansion portugaise dans la littérature latine de la Renaissance*, thèse, Paris, s. d., p. 247, n. 17. Il relève (p. 227), qu'elle n'est pas originale et plagie celle de Lucena en 1485.

[18] Sa présence à Rome est attestée en octobre 1495, où il présente une supplique de D. Leonora (Dom de WITTE, *op. cit.*, la fait femme de D. Pedro, lequel, chevalier d'Avis, n'est pas marié ; il s'agit plus que probablement de la Reine, épouse de D. João II, qui intervenait auprès du Pape).

[19] *Cf.* l'ordre de laissez-passer mandé de Toulouse, le 6/II/1496, par le Roi Catholique aux autorités de Catalogne et d'Aragon, dans A. DE LA TORRE, *Documentos sobre las relaciones internacionales de les Reyes Catolicos*, V, p. 203. En 1496, Pero Correia est l'envoyé portugais à Rome, *cf.* Ch.-M. de WITTE, *op. cit.* p. 450.

[20] GÓIS, III, xl, p. 156.

[21] RESENDE, *Vida e feitos...*, ch. clxxv, pp. 414-415.

[22] Ceci après la mort de Gonçalo Vaz de Castelo Branco (*cf.* RESENDE, ch. lix, pp. 246-248), soit en 1494 (*cf.* A. Braamcamp FREIRE, *Vida de Gil Vicente, trovador e mestre da balança*, Lisbonne, 1944, p. 169). Selon les généalogistes tardifs, il faisait le pèlerinage pour le compte de D. João II : Maurício de Lima, cité par J. B. AQUARONE, *D. João de Castro, Gouverneur et vice-roi des Indes Orientales*, Presses Universitaires de France, Montpellier, 1967, p. 15, n. 22.

[23] *Cf.* J. A., « L'ambassade du Prêtre Jean à D. Manuel », *L & A*, vol. I, pp. 133-182.

[24] CASTANHEDA, I, i, p. 6 ; Barros, I, iii, 5, p. 95.

Paulo de Portalegre, se rendit en Terre Sainte et composa de son itinéraire une relation[25]. Sous D. Manuel, un autre Frei António de Lisboa, cette fois hieronymite, mit également par écrit le récit de son voyage en Orient, fait en 1507, en compagnie de son frère Pedro Martins da Silva, de Tomar à Jérusalem via Venise[26].

L'intérêt concret de la monarchie portugaise pour les choses du Levant n'exclut pas que le pèlerinage ait été acte de ferveur. Monastique ou nobiliaire, il n'a d'ailleurs rien de particulier au Portugal, où le rite du voyage au pays du Christ n'est pas plus suivi, et peut être l'est-il moins, qu'en Pologne ou au Danemark et dans les élites de l'Europe germanique touchée par la dévotion moderne[27]. L'autre grand lieu de pèlerinage de l'Occident chrétien, Saint-Jacques de Compostelle, attire la dévotion portugaise – D. Manuel s'y rendra en octobre 1502, avec quelques grands de sa cour – et il est relayé dans le dernier quart du XVe siècle par Nossa Senhora de Guadalupe, en Estrémadure de Castille, qui jouit dès lors au Portugal d'une vogue considérable. Le prestige en milieu portugais de ces deux grands sanctuaires ibériques n'empêche pas D. Afonso V et D. João II, pareillement aux autres princes chrétiens, de con-sentir de généreuses aumônes aux Lieux Saints de Palestine[28].

À la fin du XVe siècle, si Jérusalem ne draine plus les foules, le flot modeste et régulier des visiteurs compte une forte proportion de gens de qualité, nobles et bourgeois. Le marasme économique des années 1500 affectera le soutien financier des marchands envers le pèlerinage[29], mais la tradition se perpétue chez les princes d'affirmer l'universalité de leur grandeur en subventionnant les Franciscains du Mont-Sion. Les Rois Catholiques en sont les protecteurs attitrés.

---

[25] *BL, s. v.* (III, pp. 530-532). Je suis la datation indiqué par M. Gonçalves da Costa, *História do bispado da cidade de Lamego*, I, Lamego, 1977, p. 236.

[26] La relation qu'il compose dans Rodriguez-Moñino, éd., António de Lisboa, « Viaje a Oriente (1507) », *Revista de Estudios Extremeños*, III, 1949. Fr. António de Lisboa était fils illégitime de Diogo Gil Monis. Sur son rôle considérable sous D. João III comme réformateur des ordres religieux, *cf.* Cândido dos Santos, *Os Jerónimos em Portugal das origens aos fins do sec. XVII*, Porto, 1980, pp. 115-118, 230-246.

[27] Selon Béatrice Dansette, « Les pèlerinages occidentaux en Terre Sainte : une pratique de la dévotion moderne à la fin du Moyen Âge ? », *Archivum Franciscanum Historicum*, 72 (1919) p. 127, c'est sous l'influence de Suso et de Tauler qu'une élite chevaleresque de culture allemande s'attache à la tradition de la visite aux Lieux Saints.

[28] D. Afonso V a fait une aumône au gardien du monastère de Saint-François à Jérusalem, « qu'était en notre cour », Carta de Quitação de D. Afonso V de 1455, A. Braamcamp Freire, *A feitoria de Flandress*, p. 71, n. 1 ; D. João II fit bénéficier la « Casa Santa de Jerusalém » de ses aumônes (homélie de l'évêque de Tanger, D. Diogo Ortiz de Vilhegas, lors de la translation du corps de D. João II à Batalha, en 1499, *cf.* Garcia de Resende, *Trasladação do corpo d'El Rey Dom João o Segundo (Livro das Obras de Garcia de Resende*, pp. 457-464).

[29] *Cf.* Johannes de Sancti Martini au *procurador de Terra Sancta*, 1514, *LPH*, I, n° 5729, p. 962.

Henry VIII, vers 1514, accorde une aumône au monastère grec de Sainte-Catherine du Mont-Sinaï [30], autre bien que la pérégrination catholique vénère, aux bornes d'un monde qu'elle pressent. Ce par-delà atteint par les Portugais, le Sinaï, exercera sur eux depuis l'Inde son attrait mystique, que concrétisera Albuquerque en donnant à l'une des plus belles unités de la force navale portugaise opérant dans l'Océan Indien le nom de *Santa Catarina de Monte Sinai*.

Le combat contre l'Islam les armes à la main, cependant, reste la forme d'engagement aventureux la plus chère à la classe seigneuriale, encore que le vœu – ainsi celui du Faisan [31] – ne soit pas toujours accompagné d'effet. Non moins que le front de Hongrie, où l'Infant D. Pedro de Portugal était allé se battre dans les années 1420 aux côtés de l'Empereur Sigismond, la croisade hispanique attire le milieu chevaleresque européen. De la prise de Ceuta jusqu'à la conquête de Grenade qui, en cela aussi, clôt une époque, la liste est longue de ceux qui viennent offrir leur épée à la lutte contre le Maure, et la fin du règne de D. Manuel verra passer les épigones de ces chevaliers étrangers qui, au XVe siècle, ont servi sous la bannière du Portugal à la côte d'Afrique : John Wallop en 1517, et en 1519 Jan Tarnowski (1488-1561) à son retour de Palestine. Celui-ci, consacré *miles hierosolymitanus* au Saint-Sépulcre dans la nuit du 3 au 4 septembre 1518, a tenu à se faire adouber de la main de D. Manuel. Festoyé en Estrémadure par le Roi et par quelques seigneurs, il n'y fait cependant qu'une brève étape [32]. Sur la route qui mène les pieux pèlerins

---

[30] *Cf.* la lettre de remerciement, en grec, des moines du Mont Sinaï à Henry VIII, s. d., *1514, résumée dans *LPH*, n° 5728, p. 962.

[31] [Vœu de « prendre la croix » si le Roi Très Chrétien le faisait aussi, prononcé par Philippe le Bon, duc de Bourgogne (r. 1419-67) et plusieurs autres nobles dans une atmosphère galante et chevaleresque pendant le *Banquet du Faisan*, qui eut lieu à Lille le dimanche 17 février 1454 ; selon une ancienne coutume germanique, le vœu fut émis devant un faisan vivant, que l'on consomma ensuite. D. João, prince d'Antioche, fils de l'infant D. Pedro de Portugal, donc petit-fils de D. João I, et mari de Charlotte de Lusignan, reine de Chypre, y était présent *: vide* Otto CARTELLIERI, *The Court of Burgundy – Studies in the History of Civilization*, Haskell House Publishers, New York, 1970 (réimp. de l'éd. de 1925), pp. 140-153 ; J. HUIZINGA, *Le Déclin du Moyen Âge*, Payot, Paris, 1961, pp. 110-111 – L. T.]

[32] L'historien polonais ORZECHOWSKI (1513-1555), auteur d'une biographie de Tarnowski (*Zywot i smierc Jana Tarnowskigo*, Gdansk, 1972) a donné de son périple européen un tracé en partie suspect : de Cracovie, Tarnowski serait allé à Rome, puis à Venise ; après Jérusalem il aurait visité Alexandrie, Tanta et « toute l'Égypte », puis Athènes, Rome, l'Espagne, le Portugal, la France, l'Angleterre, l'Allemagne et la Bohème. Les seules dates sûres sont fournies par une relation anonyme, en latin, du voyage en Terre Sainte, présentée par K. HARTLEB, « Najstarszy dziennik podrózy do Ziemi SW », *Kwartalnik Historiczny*, 44 (1930), pp. 26-44, qui à la suite, sous le titre « Itinerarium Jana Tarnowskiego z pobytu w Ziemi SW z r. 1518 » publie le texte (*ibidem*, pp. 50-56). On sait d'autre part que Tarnowski était en Pologne début février 1520 (*cf.* Wlodomierz DWORZACZEK, *Hetman Jan Tarnowski. Z dziejow moznowtadztwa matopolskiego*, Varsovie, 1985, p. 21, n. 65). On doutera donc qu'il ait navigué de Jaffa à Alexandrie et à Cortrori, de là au Caire. Il aura rembarqué, comme les autres pèlerins, à destination de Venise, et sans toucher Athènes.

de Jérusalem au Portugal, le noble Polonais, destiné à une illustre carrière, avait eu des prédécesseurs qui connurent aussi leur heure de célébrité. Ainsi Antoine d'Arces de la Bastie, le « chevalier blanc » un des derniers chevaliers errants, qui avait probablement fait le voyage de Terre Sainte en 1490 [33], avant de se rendre en Espagne et au Portugal.

La Croisade de D. Manuel

La conquête du royaume de Fès ajournée *sine die*, D. Manuel tourna ses pensées vers l'autre but de la vieille croisade de l'Occident. En mars 1505, D. Francisco de Almeida était parti prendre le gouvernement dans des régions de l'Inde, avec la tâche, immense en elle-même et pour ses moyens, de verrouiller tout l'Océan Indien, et en particulier d'occuper Soqotra et de construire une forteresse à l'entrée de la Mer Rouge [34]. Dans les semaines qui suivirent, D. Manuel amorça une nouvelle opération de grande envergure, second volet du plan de destruction de l'Égypte et de la loi de Mahomet : déterminer les princes chrétiens à s'entendre pour la délivrance de Jérusalem. Il choisit pour son offensive diplomatique deux hommes qui lui étaient proches, Frei Henrique de Coimbra, son confesseur, l'ancien chef de la mission franciscaine de 1500 à Calicut, et Duarte Galvão.

De Venise il aura gagné Rome (qu'il n'avait pas visité autrement, comme le dit Orzechowski, l'«Itinerarium » est sur ce point clair). À son départ de Cracovie, le roi Sigismond lui avait remis une lettre de recommandation, datée du 9 mai 1518, *cf.* Henrique de Campos Ferreira, *Relações entre Portugal e a Polónia*, Vila Nova de Famalicão, 1934. Góis (IV, iv) place sous 1516 – évidente erreur – la réception de Tarnowski et de deux de ses amis, à qui D. Nuno Manuel remit les éperons de chevaliers, à Lisbonne (ce qui se situe dans les premiers mois de 1519, la cour étant à Almeirim jusqu'en mai, et à partir de juin à Évora). Il n'est pas crédible que Tarnowski ait reçu de D. Manuel un titre de comte (comme a été amené à se demander Dworzaczek, *op. cit.*, p. 138).

[33] *Cf.* Alfred de Terrelasse ed., *Aymari Rivalii delphinatis De Allobrogibus libri novem*, Vienne, 1844, p. 547 : « Antonius Arcius Delphinas (...) in Hispaniam et Portugalliam ac in Angliam et Scotiam profectus est, pugnandi gratia cum uno ex qualibet illarum regionum, qui sponte sua aut suae amicae voluntate ad mortem decertare vellet. Ubique ab regibus fuit recusatus, nisi in Scotia, in qua regis consaguineus adversus Arcium pugnavit ; sed victoriam habuit, et ab scoto rege adeo amabatur quod interdum in ejus camara cubabat. » Antoine d'Arces, seigneur de la Bastie se distingua ensuite à Agnadel [bataille livrée aux Vénitiens par les forces de la Ligue de Cambrai, le 14 avril 1509 – L. T.], puis revient en Écosse avec le duc d'Albany, *cf.* « Arces (Antoine d') », *Dictionnaire de biographie française*, t. III, col. 328-329. Röhricht, *Biblioteca geographica Palestinae*, p. 141, enregistre sous 1490 le manuscrit lyonnais d'une relation de pèlerinage du « sieur de Labastie ».

[34] *Cf. infra*, IIIe partie.

Premières manœuvres diplomatiques (1505)

Henry VII, qui avait maintes fois exprimé son désir de croisade, fut le premier pressenti. Il en avisa son ambassadeur en France :

> Or est-il maintenant qu'il est survenu une très grande cause et matière qui est très utile, expédiente et homnourable, qui pourra estre et est très grande occasion audits deux roys d'eulx entrevoir. C'est que le roy de Portugal a puis certains jours enza envoyé devers le Roy ung sien secret famillier, par lequel il a signifié à la dite majesté du Roy qu'il a très grand désir et voulenté sur toutes autres choses du monde, pour l'honneur de Dieu notre Créateur et à sa grande louenge, de menner et faire de sa part la guerre aux infidelles, ennemys de notre foy catholique, qui tiennent et occupent la Terre Saincte, assavoir Ihérusalem et le pais d'envyron, moiennant qu'il plust au Roy d'entreprende sur luy le dit voiage, et que en ce le accompaigneroit et assisteroit de tout son pouvoir, accompaigné de XV mille combactans pour le moins, fourniz et entretenus pour troys ou quatre ans. Sur quoy il fait au Roy notre sire très instante prière, exhortation et requeste premier et avant nul autre prince, ainsi que plus a plain appert par ung petit livret d'instruction qu'il a envoyé à Sa Haulteur, que aussi de bouche par son dit familier, de vouloir appliquer son bon voulloir et couraige à faire le semblable de sa part, et oultre plus de exhorter les autres princes chrestiens ses confederez et alliez d'eulx incliner et condescendre à faire de leurs partz le cas pareil [35]. »

D. Manuel, par courtoisie ou parce qu'il jugeait le roi Tudor mieux placé que lui pour être entendu, s'était mis en retrait. Ce n'est qu'après la réponse favorable de Henry VII, et le manque d'intérêt de Louis XII, qu'il s'adressa à Ferdinand le Catholique pour une alliance à trois, qui serait négociée secrètement. On informerait ensuite, toujours dans le secret, l'Empereur, le roi de France et le roi de Hongrie de l'accord établi entre les trois souverains, pour leur demander de fournir de l'aide. D. Manuel souhaitait qu'ils ne prennent pas part à la croisade ; le passé ayant montré les inconvénients d'avoir trop de têtes à la fois [36]. D. Manuel conduisit ses négociations avec Ferdinand comme si la mort de la Reine Catholique, survenue le 26 novembre 1504, ne jetait pas l'Espagne dans le chaos.

Conformément au testament de la Reine, les Cortès de Toro, en janvier 1505, reconnurent le roi d'Aragon administrateur et gouverneur de la Castille au nom de sa fille D. Juana, l'héritière du trône, tenue pour mentalement inca-

---

[35] Instruction de Henry VII à Lord Herbert, août 1505 *: LPR*, pp. 127-129 ; réponse de Louis XII, pp. 138-139 ; allusion dans Sanuto, XV, 170.

[36] Mémoire de D. Manuel pour le Roi Catholique envoyé à Cisneros, le 2/III/1506, publié par Costa BROCHADO, « A espiritualidade dos descobrimentos e conquistas dos Portugueses », *Brotéria*, XL (1945), pp. 33-37. Ferdinand avait été mis au courant par une lettre du 11/VIII/1505 de son ambassadeur en Angleterre (F. Félix Lopes, « Frei Henrique de Coimbra – O Missionário. O diplomata. O Bispo » *in Studia*, 37 (Déc. 1973), pp. 7-119 ; *vide* pp. 97-98).

pable de régner. Philippe le Beau entendait exercer lui-même les droits de sa femme et arracher le pouvoir à son beau-père. On craignit à la cour de Flandres que Ferdinand ne cherche à se remarier avec l'*Excelente Senhora* [37]. Il n'est pas impossible que le calcul ait traversé l'esprit prodigieusement ingénieux du Roi Catholique de reconnaître la légitimité tardive de la *monja* pour barrer la route au Habsbourg. Bien que déjà quadragénaire, si elle ne semblait plus destinée à faire souche, elle restait un parti politique utilisable. L'*Excelente Senhora* eut, dit-on, la dignité d'écarter les offres du complice de ses malheurs. Tandis que Philippe le Beau cultivait l'amitié de D. Manuel, Ferdinand réussit en octobre 1505 un coup d'équilibre habile, son mariage avec une nièce de Louis XII. En novembre, au terme de négociations rapides, la Concorde de Salamanque établit un gouvernement à trois ; Ferdinand, gouverneur perpétuel, administrerait la Castille quand Philippe et sa femme en seraient absents.

Ferdinand le Catholique, Cisneros et le projet manuélin (1506)

Fin 1505, D. Manuel envoya à Salamanque Frei Henrique de Coimbra exposer son projet. Le franciscain, qui ne voyageait qu'à pied selon la règle stricte de Saint-François, croisa sans doute un courrier espagnol, par lequel Ferdinand faisait savoir qu'il irait guerroyer en terre de Maures l'été 1506, et qu'il serait heureux que les Portugais fassent de même pour leur part.

D. Manuel avait offert le commandement de la croisade à Henry VII, et il annonçait à Ferdinand qu'il participerait personnellement. Le 8 janvier, Ferdinand répondit qu'il adhérait aux vues portugaises, sans pour autant renoncer à sa campagne sur les côtes du Maghreb. Égal à lui-même, il déclara vouloir rencontrer D. Manuel, pour mieux tirer les choses au clair et être décidé à se mettre en personne dans l'opération [38]. D. Manuel, préférant éviter les pièges d'un dialogue, avança qu'un rendez-vous serait prématuré et risquerait d'éventer le secret des négociations. Pour le reste, il ne put que s'incliner platement. Puisque les grâces que Notre-Seigneur lui avait accordées dans les guerres passées marquaient la prééminence du Roi Catholique sur tout autre, son entrée dans l'entreprise soulignerait la volonté de Notre-Seigneur qu'elle réussisse, et, lui présent, D. Manuel se sentirait mieux employé. Il faut dire que

---

[37] Fr. Prudencio de Sandoval, *Historia de la vida y hechos del Emperador Carlos V*, BAE, Madrid, 1955, vol. I, p. 27 ; D. Clemencín, *Elogio de la reina doña Isabel*, Madrid, 1820, pp. 498 & sq. ; *cf.* J. B. Sitges, *Don Enrique IV y la Excelente Doña Juana la Beltraneja*, Madrid, 1912 ; le Roi Catholique resta à Toro jusqu'à fin avril pour faciliter ses négociations avec le Portugal. Sur l'*Excelente Senhora*, cf. *supra*, Ire partie, note 470.

[38] Le Roi Catholique au Roi, Salamanque, 8/I/1506, *DRRP*, III, p. 145 ; le mémoire joint est perdu ; on en discerne la teneur à travers la lettre de D. Manuel à Cisneros du 2 mars.

D. Manuel s'était mis dans le cas d'être modeste. Avant de recevoir la lettre de son beau-père, que Frei Henrique, mauvais marcheur, n'apporta à Abrantes que le 26 février, il avait dû commettre un aveu de faiblesse, qui n'était pas pour surprendre les Espagnols : malgré tout désir qu'il en avait, il ne pourrait combattre au Maroc en 1506, vu la très grande disette qui sévissait au Portugal et la peste déjà commençante [39].

Dans la situation difficile que traversait le Roi Catholique, frondé par l'aristocratie castillane et défié par les appétits de Philippe le Beau, un pacte avec le Portugal était un atout précieux. Il distrayait D. Manuel d'autres calculs. Ferdinand connaissait trop bien son gendre pour que le projet, dans sa phase préliminaire, lui portât ombrage. Il s'empressa de mettre la main dessus, et en aurait évidemment fixé ensuite les dispositions de manière que la Méditerranée reste, politiquement, sa chasse gardée. Entrer dans Jérusalem appartenait à son idéal intime, et, de droit, la conquête lui en revenait, jugeait-il, puisque le titre de roi de Jérusalem était au nombre de ceux dont il avait hérité. À l'est du royaume de Tlemcen, qui était de la conquête de la Castille, toutes les terres d'Infidèles, Levant et Grèce inclus, étaient, en vertu de bulles anciennes qu'il voulut faire renouveler en 1510, de la conquête de l'Aragon [40].

En septembre 1505, les Espagnols avaient occupé Mers el-Kébir, en avril 1506 la garnison de Melilla – place espagnole depuis 1497 – [41] et prit Cazaza. La prochaine cible était Oran. L'opération, dans l'esprit de son promoteur, l'archevêque de Tolède Fray Francisco Jiménez de Cisneros, devait préluder à une conquête poussée jusqu'à la Palestine [42]. Cisneros, second personnage de la monarchie, avait reçu de sa formation de franciscain une ardeur mystique teintée de millénarisme. Dans son entourage de frères mendiants, de clercs et de béates, on voyait déjà en lui le conquérant d'une Jérusalem délivrée où, devenu Pape, il transférerait le siège de l'Église [43]. « Élu de Dieu pour que la secte de Mahomet soit détruite totalement », ses espérances étaient mot pour mot identiques à celles de D. Manuel [44]. Aussi avait-il de son côté remis à Frei Henrique de Coimbra une lettre où il saluait avec joie l'initiative du roi de Portugal [45].

---

39 Lettre de D. Manuel à João Mendes de Vasconcelos, 5/II/1506, dans *DRRP*, III, pp. 145-147.

40 Le Roi Catholique à Jerónimo de Vich, son ambassadeur à Rome, Madrid, 28/II/1510 : Barón de TERRATEIG, *Política en Italia del Rey Católico, 1507-1516*, II, Madrid, 1963, pp. 95-96.

41 Andrés BERNÁLDEZ *Historia de los Reyes Católicos* (cf. *supra*, Ie partie, note 97), chap. clvi.

42 *LPR*, II, pp. 532 & *sq.*

43 José García ORO, *El Cardenal Cisneros : vida y empresas*, II, Biblioteca de Autores Cristianos, Madrid, 1993, p. 578, n. 37.

44 *Ibidem*, p. 566.

45 L'historiographie espagnole présente Cisneros comme l'auteur du projet, auquel il invitait D. Manuel à se joindre (J. Garcia ORO, *op. cit.*, II, p. 580 ; *cf.* Marcel BATAILLON, *Erasmo y España – Estudios sobre la historia espiritual del siglo XVI*, Mexico, 1966, p. 52, d'après Retana).

Le 2 mars, D. Manuel envoya à Cisneros une longue lettre, accompagnée d'un mémoire destiné à être soumis à Ferdinand[46]. Il répondait à des observations de l'archevêque de Tolède, lui aussi partisan du secret. Cisneros s'étonnait de la dispersion des efforts portugais, et souhaitait qu'ils ne portent maintenant que sur l'entreprise de Terre Sainte. Dans un plaidoyer qui n'était exempt ni d'exagérations ni de traites sur l'avenir, D. Manuel se justifia fortement de son action dans l'océan Indien :

> « Si les affaires de l'Inde n'étaient pas autre chose que d'envoyer rapporter des épices, d'acquérir des profits, étant nécessaire pour ce dont il se traite présentement, y renoncer nous le ferions tous de la meilleure volonté. Mais cette affaire de l'Inde, Notre-Seigneur sait que nous la faisons et y travaillons beaucoup plus dans la grande confiance de sauver et de gagner des âmes et de détruire les Maures que par intérêt pour les profits des épices ou d'autres richesses. Nous avons confiance en Dieu, suivant la disposition de là-bas et l'ordre que nous avons donné aux choses de ce sien service et au salut de tant d'âmes, aussi bien pour avoir envoyé des religieux pour leur prêcher la foi de Jésus-Christ que de nombreuses gens, nefs et escadres pour faire sortir et chasser les Maures du pays, que très bientôt la chrétienté de là-bas sera aussi grande que celle d'ici ou peut-être plus grande, et que le Sultan, – encore que nous ne soyons pas allés l'attaquer par les régions du Levant, comme nous avons confiance en Dieu que cela sera – en raison de la guerre que nous avons ordonné et ordonnons de lui faire par la Mer Rouge, puisque nos navires et nos gens peuvent arriver à deux journées de La Mecque et à deux ou trois lieues de Sainte-Catherine du Mont-Sinaï, soit en peu de temps quasi détruit et défait.
>
> Son État a été jusqu'ici si grand, comme nous le savons tous, et tout cet État lui était nécessaire pour se soutenir soit contre le Turc, qui est son grand ennemi et très puissant, ou contre d'autres grands voisins avec lesquels il a très souvent et peut avoir la guerre, soit pour maintenir assujetti son pays, qui est très grand, ce qu'il ne pourra soutenir sans une grande infinité d'argent, dont il avait la majeure partie de l'Inde ; et ce qu'il n'avait pas d'elle venait de l'argent et des impositions qu'il percevait des marchandises qu'apportaient à ses seigneuries et royaumes les marchands qui allaient chercher les épices. Par le dommage qu'il a reçu de nous et reçoit chaque jour davantage, et que nous avons confiance en Notre-Seigneur qu'il reçoive encore, il a perdu presque tout ce qu'il avait de l'Inde, car maintenant déjà il ne reçoit ni ne recueille aucune chose de l'Inde, et pas tant seulement cela,

46 Les deux documents en espagnol sont publiés par Costa BROCHADO, « A espiritualidade dos descobrimentos e conquistas dos Portugueses », *Brotéria*, XL (1945), pp. 33-42. [Il s'agit de la traduction castillane des deux lettres, conservée à la bibliothèque de l'Escurial, l'original, résumé jadis par le Vicomte de SANTARÉM dans son *Quadro Elementar,* ayant entre-temps disparu de la Torre do Tombo. Le même sort a été subi par au moins deux autres documents concernant les projets manuélins de croisade : le document résumé in *QE*, XV, p. XII et 7-8, et les instructions de la reine D. Maria à l'ambassadeur portugais à Rome, pour y traiter avec le Pape de l'alliance de tous les princes chrétiens contre les infidèles, du 13/X/1505, ANTT, *CC*, I-5-50, « disparu depuis 1949 » ; *cf.* aussi *infra*, n. 308. On peut se demander si une telle disparition de documents concernant le même sujet est purement fortuite – L. T.]

mais aussi du fait qu'on venait d'autres pays à son royaume à cause des choses de l'Inde et que déjà on n'y vient plus, il est forcé que, lui manquant les revenus et l'argent, lui manqueront les gens qu'il en entretenait, et n'ayant pas de gens avec qui se défendre de ses ennemis et tenir son pays en sujétion, il s'ensuivra nécessairement que ses ennemis pourront plus que lui, et son pays ne lui sera pas aussi soumis qu'auparavant.

Pour ces raisons, nous avons pour très certain que, encore qu'on ne lui fît pas dommage par d'autres côtés, il sera en très peu de temps détruit. Toutefois, sa destruction sera bien plus certaine quand, outre le dommage que nous lui faisions faire et qu'il reçoit de notre escadre et de nos gens, nous irons l'attaquer de ce côté-ci. Et certes, qui veut bien regarder le mystère de la découverte de l'Inde, et le vouloir de Notre-Seigneur qu'en ces temps-ci des Chrétiens puissent arriver à Sainte-Catherine du Mont-Sinaï faire la guerre aux Maures, et qu'ils puissent se joindre à ceux du Prêtre Jean – nous avons confiance en Notre-Seigneur que nos gens et notre escadre le fassent, puisque nos navires arrivent à ses ports – à celui-là apparaîtra mieux que Notre-Seigneur veut <plus> que quelque autre chose que les Maures soient détruits en ce temps-ci, et <il lui apparaîtra> que si sur ce point il ne voulait pas suivre sa volonté, alors qu'il la montre si clairement par ces signes et aussi par la grande paix de la chrétienté comme par les nombreux liens de parenté qu'il y a entre les rois et le fait qu'ils soient alliés les uns aux autres plus qu'ils ne le furent jamais, et qu'il éclaire quelques-uns de sa grâce pour qu'ils désirent ceci, ainsi, pour ses nombreux signes, qui voudra bien les considérer trouvera bien coupable qui ne voudrait pas travailler à plein à une œuvre si sainte que celle-ci, et plus encore qui l'empêcherait, la contrarierait ou serait contre. »

Cisneros s'était soigneusement informé sur les possibilités de débarquement. Un franciscain, Fray Lucas de Gaitán, avait rédigé un mémoire détaillé sur les côtes du Levant, d'Ayas à Alexandrie, en relevant les données topographiques, économiques et stratégiques. Il préconisait une campagne lancée depuis Chypre et envisageait diverses cibles. Tripoli, avec 30 000 hommes, Beyrout avec 10 000 seulement, donnant accès à un pays agricole prospère et à la collaboration de 80 000 Maronites, couperaient les facilités d'aide de la part des Turcs. Frapper au cœur, Alexandrie et Le Caire, impliqueraient un effort militaire plus grand ; on pourrait s'aider de groupes de Chrétiens orientaux, comme les Géorgiens. Et on pourrait compter sur l'appui de Taghrîbirdî [47].

47 [Quoique la chronique de Ibn Iyâs mentionne, à la même époque, 15 homonymes, il est presque certain que J. A. se réfère au drogman Taghrîbirdî qui, au mois de Dhu-qa'da A. H. 911 (mars-avril 1506), muni de lettres du Patriarche copte, partit pour l'Europe, protester contre les incursions chrétiennes sur le littoral de l'Empire mamlouk (Ibn Iyâs, B, p. 87 ; *cf.* W. Heid, *Histoire du Commerce du Levant au Moyen Âge*, Leipzig, 1885-1886, réimp. Adolf M. Hakkert Éd., Amsterdam, 1983, vol. II, pp. 490 & *sq*.). Selon Ibn Iyâs (B, p. 116), il rentra en Égypte au mois de Jumâdâ I A. H. 913 (septembre-octobre 1507). Le mercredi 11 Muḥarram 917 (10 avril 1511) il fut emprisonné par le Sultan, qui avait découvert qu'il passait des renseigements sur l'Égypte aux princes chrétiens de l'Europe (*ibidem*, p. 203), mais fut libéré le dimanche 29 Rabî II A. H. 919 (4 juillet 1513) (*ibidem*, p. 296). On parlera maintes fois de lui dans la IVe partie – L. T.]

Le rapport soulignait la nécessité de se gagner les marchands chrétiens levantins, dont l'attitude serait une des clefs du succès.

Pour estimer les pertes humaines à laquelle exposerait l'entreprise, Cisneros avait consulté les chroniques des Croisades. D. Manuel, qui en avait lu ou entendu lire quelques-unes, ne s'arrêtait pas trop à ces détails. Il admirait le grand soin que l'archevêque avait apporté à étudier le côté concret, jusque dans le signalement de la côte et des lieux. Il approuvait, de même, les remarques de Cisneros sur ce que devrait être la conduite de la guerre ; mais toutes ces précisions l'agaçaient un peu et il les jugeait prématurées. Qu'on fixe d'abord les conditions de l'alliance, l'organisation des opérations serait chose dont parler en tout dernier lieu.

Puisque l'archevêque touchait à ces questions, D. Manuel allait lui dire quelque chose de son opinion, encore qu'il restât nécessaire de l'étoffer d'avis de connaisseurs du pays. Les Lieux Saints (*a Casa Santa*) avaient été perdus parce que les Maures en étaient trop voisins, alors que les secours de la Chrétienté devaient arriver de fort loin. Les libérer en priorité, ce qui serait facile, obligerait à maintenir sur place une grande partie de l'armée, si les ennemis restaient intacts. Il fallait donc d'abord détruire et défaire les deux principaux ennemis de la Chrétienté, chacun de son côté, ce qui ne serait pas difficile avec les troupes désignées par Ferdinand, « c'est plutôt chose à se faire avec l'aide de Notre Seigneur », jugeait D. Manuel. Et il ajoutait : « Je vous écris cela en bref, selon que cela nous est venu maintenant ; le reste viendra en son temps. Il ne nous pèse plus de parler de cette matière, nous y avons plutôt beaucoup de goût, comme nous savons que vous le faites ».

Cisneros recommandait d'occuper Alexandrie. Cela conviendra en son temps, approuvait D. Manuel, dont les informateurs, et en dernier lieu le Prieur du Crato rentré de Rhodes, assuraient qu'il serait aisé de s'emparer et de s'y maintenir. Les Turcs avaient peur des Chrétiens, on l'avait vu à Mytilène et quand Charles VIII était descendu sur Naples. Selon les informateurs portugais, l'existence de nombreuses populations chrétiennes, et d'autres motifs, plaçaient Grèce et Turquie dans les meilleures conditions pour être conquises. D. Manuel apprenait avec plaisir de Cisneros qu'il y avait aussi des Chrétiens dans le pays du Sultan (les Maronites ? les Coptes ?), ignorance qui en dit long sur la qualité des renseignements portugais sur le Levant. Il y découvrait un signe de plus de la volonté que Notre-Seigneur manifestait pour le temps présent, et de sa promesse d'une victoire.

À sa longue lettre à Cisneros, D. Manuel joignait une lettre du roi d'Angleterre, et une « instruction », à laquelle il souhaitait prompte réponse, à soumettre à Ferdinand. Approuvant l'idée d'une confédération à trois, scellée par des serments, il introduisait deux suggestions : le versement d'une forte indemnité en cas de défection d'un des alliés et la création d'une commission de trois ambassadeurs chargés d'élaborer les accords, entre autres sur la répartition des gains et des conquêtes ; leur rencontre se ferait au plus tôt,

dans le plus grand secret, sous le couvert d'autres négociations. D. Manuel laissait à Ferdinand, expert en la matière, le soin de solliciter du Pape le prélèvement des *terças* (c'est-à-dire de la part de la dîme ecclésiastique affectée au financement de la Croisade) et toutes autres aides des trésors de la Sainte-Mère Église. Il serait avantageux que l'Empereur et le roi de Hongrie agissent par voie de terre, pour leur propre compte. Malgré les risques de fuites, D. Manuel pensait informer également Venise.

Ce n'était pas seulement une libération des Lieux Saints que proposait D. Manuel, mais un découpage du Proche-Orient entre les trois alliés. Son appréciation de la fragilité de l'Empire ottoman négligeait la leçon des derniers succès de Bayezid II. Le flou de ses propos et la superficialité de son providentialisme contrastaient avec l'exaltation mystique plus exigeante de Cisneros. Au demeurant, son projet n'était pas plus fumeux que d'autres projets de croisade antérieurs, ni plus démesuré que, pour l'océan Indien, ses instructions inexécutables à Almeida.

Le 5 avril 1506, de Valladolid, Ferdinand donna son plein accord aux suggestions de D. Manuel à qui revenait, vu son rôle d'initiateur, d'être l'hôte du comité des ambassadeurs. On aviserait ensuite du projet les autres souverains [48]. Cisneros, ce même jour, exprimait son enthousiasme et conseillait d'envoyer Frei Henrique à Henry VII [49].

Pendant l'été 1505, Duarte Galvão, débarqué à Zierikzee faute d'avoir trouvé un navire à destination de La Rochelle, s'était rendu à la cour de France, où il avait rencontré Louis XII et le cardinal d'Amboise, puis, en septembre, dans la région de Louvain, Maximilien. Selon ce qu'en sut Philippe le Beau, il était seulement venu discuter du dédommagement de prises faites par des corsaires. En février 1506, il était à Rome, où le cardinal da Costa lui ménagea des entretiens avec Jules II, et il s'agit bien là de traiter de la Croisade. Dans un bref du 27 février, le Pape souligna que l'initiative de D. Manuel répondait à ses propres vœux. Il avait l'intention d'envoyer prochainement des cardinaux auprès des différents souverains chrétiens pour proclamer une trêve universelle et la croisade contre les Turcs, avec pour but final le recouvrement de la Terre Sainte [50]. Le Pape élargissait la participation à l'ensemble des princes chrétiens, sous son autorité, et surtout son attitude présageait un glissement de l'aspiration manuéline vers une entreprise bien moins spirituelle, la protection de l'Italie contre le péril ottoman.

---

[48] Le Roi Catholique à D. Manuel, de Valladolid, 5/IV/1506 : *LPR*, II, pp. 150-152 ; Dom de WITTE (« Un projet portugais de reconquête de la Terre Sainte », tiré à part de *Congresso Internacional de História dos Descobrimentos*, Lisbonne, 1961, p. 8 = p. 426 du volume) relève sur la lettre la signature de Jeanne la Folle. A-t-elle été envoyée plus tard ?

[49] Cisneros à D. Manuel (résumé dans *QE*, XV, p. XII et 7-8, d'une lettre aujourd'hui disparue) ; d'où de Witte, pp. 8-9 (= pp. 425-427).

[50] Sur la mission de Galvão, *cf.* de WITTE, pp. 9-12 (= pp. 428-430).

Le dessein portugais échappait à son auteur. Ferdinand le Catholique se l'annexait, Jules II l'infléchissait et Henry VII changeait d'associé.

La crise de succession de Castille (1506-1507)

La flotte qui conduisait de Flessingue à l'Espagne le roi et la reine de Castille, Philippe le Beau et D. Juana, avait dû s'abriter de la tempête, en janvier 1506, dans des ports anglais. Les fêtes données en leur honneur à la cour d'Angleterre aboutirent à la signature, le 3 février, du traité de Windsor, par lequel Henry VII s'engageait à soutenir Philippe le Beau dans ses querelles avec le Roi Catholique.

Une fois encore, on aimerait savoir quelles réactions suscitaient dans l'étroit milieu dirigeant portugais les rêves de D. Manuel et sa collusion avec Ferdinand. Non moins qu'en Castille, une sortie de scène du roi d'Aragon était souhaitée au Portugal. Philippe le Beau en recherchait le soutien [51]. Lorsqu'on crut qu'il débarquerait en Andalousie, où le duc de Medina Sidonia était de son parti, des dispositions furent prises pour l'accueillir au cas où il toucherait le Portugal. D. Álvaro de Castro était chargé d'aller le saluer [52]. Il aborda à La Corogne le 28 avril. La suite est connue : l'aristocratie castillane accourant à son avance, Ferdinand exclu de la régence passant en Aragon, et de là à Naples [53], en septembre. La poursuite des armements contre le Maghreb fut, par exception, un signe affirmant la continuité entre le nouveau règne et le précédent. Cisneros l'avait réclamée à Philippe le Beau [54]. L'empereur parlait de s'y joindre [55]. Malgré les mauvaises récoltes que connut aussi la Castille, les Cortès votèrent un subside de deux cents millions de maravédis [56].

---

[51] Peter Krendl, « Verhandlungen Maximilian I. mit Ferdinand dem Katholischen in Jahre 1507 », *Historisches Jahrbuch*, 97-98 (1972), p. 216 ; Jerónimo de Zurita, *Los Cinco Libros Postreros de la Historia del Rey Don Hernando el Catholico*, tomo VI, liv. VI, Saragosse, 1610, fl 46v.

[52] Zurita, *ibidem*.

[53] [Rappelons que Ferdinand le Catholique, prétextant que son cousin D. Fradique, roi de Naples (r. 1496-1501), s'entendait avec les Turcs, revendiqua le royaume de Naples, que brignait aussi le roi de France ; finalement il s'entendit avec Louis XII pour le partager (traité de Grenade, novembre 1500), et le Grand Capitaine, Gonzalo Fernández de Córdoba, après une série de campagnes victorieuses, s'empara du territoire en 1501 ; il battit ensuite les forces françaises et, en mai 1503, entra à Naples, qui redevint ainsi possession aragonaise – L. T.]

[54] Lettre de Vicenzo Quirini, *orador* de Venise, s. d. (*août 1506), Sanuto, VI, p. 387.

[55] Krendl, « Verhandlungen... », p. 219 ; H. Wiesflecker, *Kaiser Maximilian I. Das Reich, Österreich und Europa an der Wende zur Neuzeit*, III, Munich, 1986, p. 339.

[56] Zurita, fl 75v. [Nous corrigeons le texte de J. A., qui disait « deux millions », car le chroniqueur dit « 100 *cuentos* (millions) pendant 2 ans », ce qui fait un total de 200 000 000 de maravédis et non pas 2 000 000. Deux cent millions de maravédis correspondaient à l'époque à 833 333 florins d'or ou 6 666 666 réaux d'argent, le maravédi n'étant qu'une monnaie de compte – M. C. F. & L. T.]

La mort de Philippe le Beau, le 25 septembre, changeait la donne. Elle mit en évidence le désordre mental qui privait la reine de la capacité de gouverner. L'état de D. Juana ouvrait la porte à une régence qu'assuma Cisneros, mais dont on s'attendait qu'elle revienne inéluctablement au roi d'Aragon. En décembre 1506, Frei Henrique de Coimbra (il était maintenant évêque de Ceuta) fut envoyé en ambassade à D. Juana. D. Manuel ne paraissait pas convaincu qu'elle fut folle[57]. Frei Henrique devait dire à l'occasion à Cisneros que, passées les turbulences, le Portugal espérait une reprise du projet de croisade[58]. Sa mission avait cependant un tout autre but. Il allait prendre le vent. Était-il question, dans l'entourage de l'archevêque de Tolède, d'inviter Ferdinand à rentrer de Naples, et certains songeaient-ils à un rôle pour D. Manuel ? Les instructions de l'évêque de Ceuta comportaient un article secret sur le retour du Roi Catholique, qui devait rester caché à Cisneros et destiné à la reine seule. Si D. Juana déclarait avoir envoyé chercher son père, ou qu'elle l'attendait, Frei Henrique approuverait cette solution comme la meilleure pour elle. Si elle n'en parlait pas, Frei Henrique ne dirait rien. Il pourrait éventuellement assurer le représentant de Ferdinand en Castille que D. Manuel souhaitait la venue de son beau-père. À Cisneros, il demanderait si le gouvernement allait rester sans changement, et si l'on désirait ou non un retour du Roi Catholique.

Dans ses conversations avec les grands, Frei Henrique serait très évasif. Si certains le questionnaient sur l'envie du roi de Portugal de participer au gouvernement de la Castille, il répondrait seulement qu'« il aurait grand plaisir à voir les choses faites comme elles devraient l'être pour le service de Dieu et le bien de ces royaumes ». Si D. Juan Manuel (qui avait été le grand artisan de l'éviction de Ferdinand par Philippe) se rendait auprès de lui, Frei Henrique lui ferait part de la grande affection de D. Manuel, qui le tenait pour son serviteur, et il se montrerait disposé à transmettre ses propos. Lui-même ne ferait de visite qu'au duc de l'Infantada, au Connétable de Castille, au duc de Najera et au marquis de Villena. À ces trois derniers, il dirait que D. Manuel les aimait, et serait heureux de les satisfaire. De l'ensemble de ces recommandations se dégage l'évidence que le Portugal observait une circonspection attentiste. Cisneros était fort prudemment sondé. Tout en ne s'engageant auprès d'aucun parti, Frei Henrique écouterait les ennemis déclarés de Ferdinand qu'étaient D. Juan Manuel, le duc de Najera et le marquis de Villena.

Le marquis de Villena, qui trente ans plus tôt avait été un des défenseurs les plus engagés des droits de l'*Excelente Senhora*, invita D. Manuel à intervenir, en lui garantissant le concours de sa clientèle. Le Roi rejeta publique-

---

[57] Instructions de D. Manuel à l'évêque de Ceuta ambassadeur en Castille, Tomar, 4/XII/1506, *DRRP*, III, pp. 147-152. La Reine, démente, refuse de le voir (lettre de l'évêque de Ceuta, du 4/XI/1506, *ibidem*, pp. 152-154).

[58] *Ibidem*, p. 149.

ment toute idée d'intervention. Cependant, d'après Zurita, beaucoup de ses conseillers y étaient favorables. En s'assurant le gouvernement de la Castille, il augmenterait ses revenus, serait libre d'élever des forteresses à la côte d'Afrique, serait en meilleure position pour négocier le mariage de ses enfants avec ceux de Philippe le Beau, et pour devenir en Castille le tuteur de ceux-ci. À la limite mieux vaudrait un partenariat avec Maximilien que le retour de Ferdinand [59].

Le duc de Bragance poussait à une action en Galice où son frère, D. Dinis, soutenait la cause du comte de Lemos, son beau-père. Le comte, en mai 1507, s'empara de Ponferrada. D. Jaime, venu à la cour, obtint de D. Manuel licence de lever des gens au Portugal pour les envoyer soutenir le comte. Les responsables portugais mirent le holà à cette nouvelle irréflexion de D. Manuel. « Après conseil plus mûr », toute aide fut interdite [60]. La prudence l'emportait.

Ferdinand, débarqué à Valence le 26 juillet [61], reprenait peu à peu les choses en main. La position du comte de Lemos devenait critique. D. Jaime fit mine de vouloir se rendre dans ces domaines frontaliers de la Galice pour secourir les rebelles. D. Manuel lui ordonna de ne pas bouger. Une médiation de D. Manuel et de l'Amiral de Castille fut rejetée par Ferdinand. Cisneros ménagea la soumission du comte [62]. Le marquis de Villena avait fait la sienne, et le duc de Medina Sidonia était mort.

Pendant son séjour à Naples, le Roi Catholique avait commencé à regarder la croisade dans sa perspective italienne [63]. Ses contacts diplomatiques portaient désormais sur la défense contre le danger ottoman. Cependant, son absence d'Espagne n'avait pas interrompu les démarches à Rome d'Henry VII et de D. Manuel. Celui-ci, en novembre 1506, puis en mai 1507, s'impatientait du silence de Rome [64]. Henry VII, qui en la matière n'était pas moins fol et qui, devenu veuf, après avoir songé à épouser l'*Excelente Senhora* brigua la main de l'infortunée reine de Castille, imaginait, en septembre 1507 encore, trois rois venir d'Occident délivrer le Saint-Sépulcre, comme jadis trois Rois Mages étaient venus adorer Jésus [65]. En décembre, Jules II pria D. Manuel de consi-

---

[59] Zurita, *op. cit.*, tome VI, liv. VIII, fl 136-136v.

[60] *Ibidem*, fl 136v.

[61] *Ibidem* fl 141. [Le texte de J. A., que nous avons corrigé, disait « 26 juillet », mais la date donnée par le chroniqueur est en fait le 20 – M. C. F.]

[62] *Ibidem*, liv. VIII, ch. 6, fl 142-143 ; *QE*, II, pp. 14-15 : la lettre de D. Manuel, datée du 8/VII/1507, chargeait Cristovão Correia de traiter avec le Roi Catholique les affaires du comte de Lemos.

[63] *Cf.* Ch.-M. de Witte, « Un projet portugais de reconquête de la Terre Sainte », pp. 19-20 (= pp. 438-439).

[64] D. Manuel à D. Jorge da Costa, 24/XI/1506, *CDP*, I, pp. 102-103 ; Lettre à Jules II du 24/V/1507 et réponse à Jules II, 10/XII/1507, *CDP*, I, pp. 114-121 ; d'où de Witte, p. 17 (= p. 431).

[65] *LPR*, II, pp. 170-174 ; d'où de Witte, pp. 13 & 17.

dérer que la discorde entre Louis XII et Maximilien Ier empêchait l'union de la Chrétienté [66].

L'empereur était aussi en litige avec Ferdinand. Soutenu par l'aristocratie castillane antiaragonaise, il suivait son désir de prendre pied dans la Péninsule, maintenant comme tuteur du fils et héritier de Philippe le Beau, son petit-fils Charles. Il avait son propre schéma de guerre à l'Islam, dont il fut question lors de la diète de Constance en juillet 1507. Les flottes et les troupes réunies par Philippe en Andalousie se joindraient à Nice aux Allemands de Maximilien, qui, après son couronnement à Rome, entreprendrait la campagne contre les Berbères préparée en 1506. L'évolution des événements rendit caduque cette combinaison fantaisiste [67].

Maximilien réclamait une corégence, le droit de nommer à des charges et à des bénéfices, et quatre forteresses (dont Ségovie et Simancas) en garantie des droits successoraux de Charles. En 1509, il négocia son droit de regard en Espagne contre une aide de Ferdinand en Italie, Ferdinand exigeant d'avoir seul la régence, au nom de sa fille séquestrée, et demandant que Maximilien cesse d'appuyer le clan aristocratique pro-flamand. Le traité de Blois de décembre 1509, ratifié aux Cortès de Madrid en octobre 1510, lui donna gain de cause [68].

Le Portugal n'avait joué aucun rôle dans la crise de succession de Castille, et il n'en joua aucun dans la croisade contre le Maghreb. Ferdinand, de retour en Espagne, parlait de la conduire en personne, peut-être contre Tunis. Henry VII lui offrit son concours, et suggéra avec une fidélité naïve que le Portugal y soit associé [69]. Pour sa part, Cisneros, élevé au cardinalat et nommé Inquisiteur-général en Castille, n'avait plus en tête, à l'automne 1507, que son expédition. Il investissait les gros revenus de son archevêché dans les préparatifs qui traînaient [70]. Il reçut en août 1508 de Ferdinand la charge de capitaine-général pour la guerre en Afrique. Une convention avait été passée entre eux sur la prise d'Oran [71]. Cisneros voulait, selon ses propres mots, tout mener *a mucha furia*. Il réclamait de commander personnellement l'artillerie, envoyait des ordres en tous sens, accusait de connivences dilatoires le trésorier de la Croi-

---

66 Bref inédit, du 10/XII/1507, cité par de Witte, *op. cit.*, p. 17 (= p. 432), n. 38 ; *cf.* le bref *Littere tue* de la même date, *CDP*, I, 119-121.

67 Krendl, « Verhandlugen... », pp. 219-221 ; Wesflecker, *Kaiser Maximilian...*, III, p. 339.

68 Wiesflecker, *Kaiser Maximilian...*, IV, p. 341.

69 Ch.-M. de Witte, *op. cit.*, p. 23 (=p. 441) et n. 61.

70 *Cf.* Lettres des envoyés vénitiens en Espagne, Sanuto, VI, 521 (fin 1506) ; VII, pp. 164, 180, 226, 271.

71 Sur la conquête d'Oran (1509) et l'émotion mystique qui l'entoure, *cf.* J. Garcia Oro, *El Cardenal Cisneros...*, I, pp. 256-261 & II, pp. 545-552 ; Bataillon, *Erasmo y España...*, pp. 53-71.

sade. Capitaine-général du royaume de Grenade, le comte de Tendilla, qu'inquiètait le résultat, brocardait [72] .

Les monastères de Tolède furent en ferveur lorsque le cardinal, le 21 février 1509, partit pour Carthagène. Il y découvrit l'envers du décor, s'exclamera-t-il peu après, dans un mémoire apologétique de ses abdications. Ce vieil homme de soixante-treize ans, qui régnait sur le monde des cloîtres et de la haute politique, était dépassé par la brutalité de la soldatesque, les mutineries rampantes, l'insubordination des officiers. Il cédait à toutes les insolences de Pedro Navarro, le vrai chef de l'expédition.

Oran fut pris le 18 mai au soir. La racaille tua et pilla follement. Pedro Navarro avait consigné Cisneros dans Mers el-Kébir. « Par ses prières, les mains levées vers le ciel, il combat plus que tous », écrira son chapelain. Il pénètra le 20 mai dans la ville jonchée de cadavres, l'invocation du Psaume 115 à la bouche : *non nobis Domine, non nobis sed nomini tuo da gloriam*. La chaleur l'incommoda, et l'odeur des morts. Rabroué, toute autorité abandonnée, il était de retour à Carthagène dès le 25 mai.

Ses admirateurs se mirent à l'œuvre. La bataille avait été gagnée par mystère plus que par les armes. Des signes, une croix, avaient paru dans le ciel. Dieu avait manifesté que cette guerre était sienne, et que lui seul donnait la victoire, il avait allongé la durée du jour, comme au temps de Josué [73]. Des relations furent répandues, plusieurs imprimées, l'une même sous le titre d'*Historia de la conquista de Oran y Jerusalem*. Le millénarisme hiérosolymitain prit de la force. La célébration du succès couvrit sous un flot d'émerveillement l'incapacité militaire du cardinal d'Espagne.

Cisneros n'aura plus l'occasion de combattre l'Infidèle. Ferdinand avait été indigné qu'il abandonne sa conquête, la laissant dans l'indiscipline et mal assurée. La grande croisière « aragonaise » de 1510 sur les côtes du Maghreb sera confiée à Pedro Navarro, et Ferdinand comptait mener lui-même celle qui aurait dû avoir lieu en 1511, à laquelle était venu participer un contingent anglais. Le Roi Catholique à la veille de sa mort, en janvier 1516, se croira toujours destiné à entrer dans Jérusalem, ce qu'il voyait comme l'accomplissement de son règne. « La béate de Piedrahita », une des philothées du cardinal, ne l'avait-elle pas prophétisé [74] ?

De D. Manuel, il n'était plus question. Ses embarras de 1508 au Maroc l'avaient mis hors jeu. Jusqu'à la mort de son beau-père, il ne va plus se mêler

---

[72] Lettres du comte de Tendilla sd, 12/V/1509 et 12/VII/1509 ; Emilio Meneses Garcia, *Correspondencia del Conde de Tendilla (1508-1509)*, I, Madrid, 1973, pp. 500, 588, 642.

[73] *Ibidem*, pp. 245-247.

[74] [Dr D. Lorenzo Galíndez Carvajal, *Anales Breves del reinado de los Reyes Católicos D. Fernando y Doña Isabel de gloriosa memoria*, chap. II (*Crónicas de los Reyes de Castilla, desde Don Alfonso el Sabio hasta los Católicos Don Fernando y Doña Isabel*, coleccion ordenada por Don Cayetano Rosell, vol. III, BAE, tome lxx, Atlas, Madrid, 1953, pp. 562-563 – L. T.]

de grands desseins en Europe. Un champion imprévu du vieil idéal lui succède. L'enseignement de la comparaison mérite qu'on s'y arrête.

Un émule en croisade : le roi d'Écosse

L'initiative manuéline avortée, se manifesta un autre prince de l'Europe périphérique qui n'avait pas été pressenti. James IV (ou Jacques IV, r. 1488-1513) fit sien le projet de délivrance de la Terre Sainte. Ses efforts pour rétablir la concorde entre les souverains de la Chrétienté occupèrent jusqu'en 1512 des palabres dont le Portugal fut absent.

L'Écosse, dans la seconde moitié du XVe siècle, avait connu une évolution parallèle, encore que plus tardive et le brio des Découvertes en moins, à celle du Portugal. Mettant en place une administration royale, James III (r. 1460-1488), aux prises avec ses lords, avait échoué là où D. João II réussissait à mater son aristocratie ; une révolte, en 1488, lui coûta la vie. Souverain intelligent et cultivé, James IV, son fils, ambitionna de faire de son pays, non moins pauvre que le Portugal, une grande puissance maritime. Dans la Baltique, les douanes du Sund enregistraient une spectaculaire montée des passages de navires de commerce écossais entre 1497 et 1503. En Flandres, le tonnage de leurs entrées à l'Écluse n'était dépassé, en 1500, que par celui des Espagnols [75]. Pour se doter d'une marine de guerre et d'une artillerie navale, James IV fit largement appel au concours technique et matériel de l'étranger, français, néerlandais, breton, voire hispanique. On note la présence, parmi les charpentiers qu'il recruta, de deux charpentiers portugais, employés aux chantiers de Dunbarton en 1506-1507 [76].

Dans cette société qui se transformait et que James IV incitait à s'élever moralement – comme D. Manuel le faisait, il voulut que les jeunes nobles apprennent le latin, et il favorisa les monastères de l'Observance – la Découverte portugaise ne passa pas inaperçue. William Dunbar, le talentueux poète de cour mêlé à la vie diplomatique, avait célébré dans son poème *Of the Warldis Instabilitie*, postérieur à 1503, « Caleycat » et les richesses de l'Inde et de la Perse [77]. Un autre de ses poèmes, *Of an blak moir*, montre com-

---

[75] W. Stanford, REID, « Seapower in the foreign policy of James IV of Scotland », *Medievalia et Humanistica*, XV (1963), p. 99 ; *cf.* David MCROBERTS, « Scottish pilgrims to the Holy Land », *Innes Review*, XX (1969), pp. 97-98.

[76] T. DICKSON, éd., *Compta thesaurariorum regum Scotorum. Accounts of the Lord High Treasurer, III, A. D. 1506-1507*, Édimbourg, 1901, LXIX, pp. 350, 368, 391, 401 ; *IV, A.D. 1507-1513*, Édimbourg, 1902, p. 75. Il est fort possible que les deux charpentiers aient été recrutés en Flandres, et non pas directement au Portugal.

[77] W. Mackay MCKENZIE, éd., *The Poems of William Dunbar*, Londres, 1932 ; John Mcqueen, dans Jennifer M. BROWN, éd., *Scottish Society in the Fifteenth Century*, Londres, 1977, n° 28, p. 195.

bien appréciée dans les fêtes de cour était l'atmosphère exotique [78]. En 1512, James IV paya dix livres aux serviteurs de M. de la Mothe pour avoir dansé la morisque [79]. Des femmes noires furent utilisées dans les cérémonies chevaleresques. Au grand tournoi de juin 1507, repris en mai 1508, l'une d'elles présida à un tournoi organisé par Antoine d'Arce, seigneur de La Bâtie, chevalier errant qui était venu chercher des défis au Portugal sous D. João II, et qui était maintenant un favori de James IV, au point qu'il couchait parfois dans sa chambre [80].

Il reste trace de l'arrivée de deux de ces négresses (*moir lasses*) à la cour d'Écosse en novembre 1504 (l'une fut baptisée en décembre), et d'autres en 1511-1513 [81]. Celle que chantent sur un mode plaisant les vers de Dunbar, « débarquée des derniers bateaux, aux grosses lèvres de singe, dont le nez de chat remue joyeusement, dont la peau luit comme du savon et qui, en riches atours, brille comme un baril de poix [82] », est donc celle d'un autre arrivage. Ces « Maures noires » auront peut-être été acquises dans les ports normands que fréquentaient les Écossais et dont les marins s'adonnaient à la course aux dépens des vaisseaux portugais remontant de Guinée. On a supposé aussi qu'il s'agissait de femmes capturées par les frères Barton [83], famille de navigateurs entreprenants, sur qui reposait en partie le succès des grandes vues de James IV et dont les agissements envenimaient les rapports entre Écosse et Portugal.

La vengeance des Barton

La querelle remontait au temps de James III. Un bateau marchand écossais, commandé par John Barton, de Leith, fut pris par des Portugais au sortir de l'Écluse, son équipage tué ou jeté à la côte. Le Portugal persista à ne pas satisfaire aux réclamations. En juin 1494, les fils de John Barton obtinrent de James IV des lettres de marque qui les autorisaient à saisir en représailles sur tous les Portugais – hormis ceux ayant des lettres d'immunité délivrées par James III ou James IV – jusqu'à concurrence d'une valeur de 3 000 couronnes monnaie de France [84].

---

[78] James Kinsley, *The Poems of William Dunbar*, Oxford, 1979, p. 106.

[79] Francisque-Michel, *Les Écossais en France, les Français en Écosse*, I, Londres, 1862, p. 333.

[80] J. W. Baxter, *William Dunbar. A Biographical Study*, Édimbourg, 1952, p. 165 ; Alfred de Terrebasse, éd., *Aymari Rivalii delphinatis De Aelobrogibus libri novem*, Vienne, 1844, p. 547.

[81] Baxter, *William Dunbar*, p. 166.

[82] J. Kinsley, *The Poems of William* Dunbar, p. 106.

[83] Francisque-Michel, *Les Écossais en France...*, p. 334.

[84] W. S. Reid, *Skipper from Leith. The History of Robert Barton of over Barnton*, Philadelphie, 1962, pp. 33-35, 41-42.

Fin 1506, le roi d'Écosse renouvela les lettres de marque contre les Portugais, sollicitées par les Barton, mais il en suspendit l'exécution. Le héraut Rothesay fut envoyé au Portugal au début de 1507. Il en revint au printemps 1508, sans avoir pu aboutir [85]. D. Manuel exposa sa version des choses aux rois de France et d'Angleterre, et à Marguerite d'Autriche [86]. À l'automne 1508, Robert Barton conduisit à Veere (depuis avril de ladite année, l'étape écossaise en Flandres) un navire portugais qu'il avait saisi. Sur intervention du *feitor* des Flandres, Robert fut arrêté, jugé, condamné à indemniser le propriétaire, et maintenu en prison. James IV protesta auprès de Madame Marguerite et de Maximilien Ier [87].

Tandis que Robert, libéré au début de 1509, soutenait contre Veere la candidature de Middelburg au titre d'étape écossaise en Flandres [88], son frère John relançait dans la Manche les opérations contre la navigation portugaise. Les lettres de marque de 1494 renouvelées le 6 décembre 1508, les frères Barton attaquèrent avec ardeur les sujets de D. Manuel. En avril, une prise portugaise de Robert s'échouait sur la côte d'Eu. James IV en réclama la remise à la comtesse de Nevers [89]. En août 1509, le *feitor* d'Anvers, João Brandão, signalait à son souverain la capture par John Barton d'un bateau de Tavira qui faisait son premier voyage, chargé de sucre à destination de Rouen : la cargaison avait été vendue à Honfleur. Le bateau, de 70 tonneaux, venait grossir la flottille du corsaire écossais, déjà à la tête de quatre navires, dont un de 1430 tonneaux et un de 70, et qui clamait son intention de ne pas quitter les parages sans avoir pris une demi-douzaine de bâtiments portugais [90]. Robert, en Écosse, faisait construire deux naves, dont on disait qu'elles se fabriquaient pour la même chasse. Pendant l'été, John s'empara, entre autres, d'un bateau portugais venant de Madère, et dont la cargaison appartenait à un marchand anglais [91].

---

[85] *Ibidem*, pp. 85-86 ; T. DICKSON, *Compta thesaurariorum...*, III, p. 371 (vingt livres anglaises à Rothesay pour aller en France, Espagne et Portugal) ; *ibidem*, IV, p. 106 (le 15/III/1508, il reçoit 220 livres françaises « in recompensatioun of his passage in Portugall ») ; James IV au *procurador* portugais à Anvers, Édimbourg, 30/VII/1511, Th. RUDDIMAN, *Epistolae Jacobi IV, Jacobi V et Mariae regum Scotorum*, II, Édimbourg, 1724, p. 120 ; R. K. Hannay, éd., *Letters of James the Fourth 1505-1513*, Édimbourg, 1953, n. 208 ; *LPH*, I, n° 1826.

[86] Lettre de Diogo de Gouveia à D. Manuel, Rouen, 4/III/1513, *in* Ruy de ALBUQUERQUE, *As represálias. Estudo de história do direito português (sécs. XV e XVI)*, II/1, Lisbonne, 1973, n. 33, p. 1275.

[87] W. S. REID, *Skipper from Leith...*, p. 88.

[88] H. J. SMITH, *Bronnen tot de geschiedenis van de handle met Engeland, Schotland en Ierland*, II/1, La Haye, 1928, pp. 170-172, n° 238 et 239 ; W.S. REID, *op. cit.*, pp. 70-71.

[89] James IV à la comtesse de Nevers, Édimbourg, 1/V/1509, *LPH*, I, n° 20 ; W. S. REID, *op. cit*, p. 89.

[90] João Brandão à D. Manuel, Anvers, 8/VIII/1509, A. Braamcamp FREIRE, *Notícias da feitoria de Flandress*, Lisbonne, 1920, pp. 164-165, doc. XXI (analyse p. 93).

[91] W. S. REID, *op. cit.*, pp. 90-91.

Les abus des Barton, qui lésèrent des négociants d'autres nationalités, dont le facteur anversois de Jakob Fugger ou les Gualterotti [92], provoquèrent des plaintes. Les Écossais aussi déploraient ces agissements. À Nantes, fin 1509, certains d'entre eux exprimèrent à Pero Colaço, commissaire de D. Manuel en Bretagne, le vœu que les choses s'arrangent, « car les bons veulent vivre bien ». Dès septembre, de Sintra, D. Manuel avait adressé à James IV une lettre, que celui-ci ne reçut qu'en juin 1510 [93]. Les protestations incitèrent le roi d'Écosse à suspendre pour un an les lettres de marque et il envoya à Lisbonne Filippo Gualterotti, une des victimes de Barton [94]. Mais ni de part ni d'autre ne s'ébaucha un règlement du litige.

Le délai écoulé, le troisième des frères Barton, Andrew, reparut dans la Manche. « Disant que le roi des Écossais était en guerre avec les Portugais, il pela toutes les nations ; (...) quand il prenait des marchandises des Anglais, il disait que c'étaient des marchandises portugaises ; il hanta et pilla ainsi à la sortie de chaque port. [95] » En juin 1511, le procureur portugais à Anvers se plaignit à James IV, lequel lui notifia, fin juillet, que ses représentations avaient un effet suspensif, et que des commissaires écossais allaient être envoyés à Bruges. La temporisation de James IV n'empêcha point une riposte anglaise d'atteindre son but : ce même juillet 1511, Andrew Barton fut tué dans une rencontre avec sir Edward Howard. L'action anglaise aurait été le fruit d'une vigoureuse intervention de D. Manuel auprès de Henry VIII [96].

En 1512, tandis que les Français s'en prenaient à la navigation portugaise, c'est au service de la France que Robert Barton se livrait à la course, prenant pour cible les bateaux marchands anglais. Au début de 1513, John faisait bâtir à Honfleur une nef de 250 à 300 tonneaux, le *Lion*, « pour aller attendre les *naos* de l'Inde et les caravelles de la Mine ». Diogo de Gouveia intervenait auprès d'Étienne de Poncher, garde des sceaux de Louis XII, afin qu'il ne soit pas autorisé à prendre la mer sans avoir déposé une caution de 30 000 *cruzados*. Gouveia conseillait à D. Manuel d'envoyer en Écosse [97]. La mort

[92] Fugger : W. S. Reid, *op. cit.*, pp. 109-110 ; Gualterrroti (sous 1516) : *idem*, p. 132.

[93] D. Manuel à James IV, Sintra, 18/IX/1509 ; Th. Ruddiman, *Epistolae Jacobi IV, Jacobi V et Mariae regum Scotorum*, I, p. 103 ; *LPH*, I, n° 510, p. 74.

[94] W. S. Reid, *op.cit.*, pp. 90-91 ; James IV au *procurador* portugais à Anvers, Édimbourg, 30/VII/1511, Th. Ruddiman, *op. cit.*, I, p. 120.

[95] R. L. Mackie, *King James IV*, p. 209 ; *LPH*, I, n° 3619.

[96] W. S. Reid, *op. cit.*, p. 95 ; James IV au *procurador* portugais à Anvers, Édimbourg, 30/VII/1511, Th. Ruddiman, *op. cit.*, I, p. 120.

[97] Diogo de Gouveia à D. Manuel, Rouen, 4/III/ 1513 ; Ruy de Albuquerque, *As represálias...*, II/1, p. 1275 ; André da Silveira à D. Manuel, Rouen, 2/III/1513 et 5/III/1513 ; Mário Brandão, *O processo na Inquisição de Mestre João da Costa*, I, Coimbra, 1944 et dans Ruy de Albuquerque, *ibidem*, p. 1266. La nef en question, le *Lion*, commencée en 1512 (Reid, *op. cit.*, p. 100) ne fut pas mise à la mer par John (« João Bretão ») qui regagna l'Écosse le 20/III/1513 (le Dr. West à Henry VIII, Édimbourg, début avril 1513, *LPH*, I, n° 3838), mais par Robert Barton qui se trouvait à

de James IV à la bataille de Floden (septembre 1513) laissa en suspens le contentieux luso-écossais qui, après un réveil diplomatique en 1540-1541, ne fut finalement enterré que quatre-vingt dix ans après l'incident qui l'avait engendré [98].

Dans l'ignorance des discussions menées par le héraut Rothesay et Duarte Fernandes, on ne saurait juger qui montra le moins de souplesse à éteindre la longue vendetta entretenue par les Barton. Il apparaît seulement que l'agressivité, fructueuse, vint de James IV et de ses capitaines de mer favoris. Elle contribua à empêcher un rapprochement avec D. Manuel dans le commun idéal de la Croisade.

Les rêves méditerranéens de James IV

Les feux de Jérusalem rayonnaient jusque sous les latitudes nordiques du royaume des Stuart. James Ier (mort en 1437) y avait fait porter son cœur, qui fut au retour déposé à la Chartreuse de Perth [99]. On a supposé James IV nourri du legs moral d'Anselme Adorne, le grande bourgeois de Bruges qui avait accompli un voyage en Tunisie et au Levant en 1471 et 1472 et s'était, après la mort de Charles le Téméraire, réfugié auprès de James III [100]. Il n'y a cependant pas d'évidence que le voyage d'Adorne ait été motivé par des intentions exploratoires du duc de Bourgogne. Et, dans le cas de l'Écosse comme dans celui du Portugal, l'influence possible de la tradition culturelle bourguignonne n'est pas jalonnée de preuves textuelles qui donneraient le chaînon manquant.

Par nature, et en pratique, étrangers l'un et l'autre, le souhait du pieux James IV de délivrer la Terre Sainte a-t-il quelque rapport avec le projet manuélin ? Il n'éclôt que dans les dernières années d'un règne commencé en 1488, très exactement à partir de la fin de 1506, lorsqu'un de ses émissaires, « maître Alvise », annonce aux Vénitiens que son maître désirerait aller à Jérusalem, et demande à la Seigneurie des galères, ou des maîtres pour en fabriquer [101]. Soit coïncidence ou non, au lendemain de la mission de Frei Henrique de Coimbra en Angleterre et de celle de Duarte Galvão aux

---

Honfleur au printemps 1513. Selon Spinelli, agent de Henry VIII, qui l'y retrouva à Honfleur justement, le *Lion* était de 300 tonneaux (Spinelli à Henry VIII, *LPH*, I, n° 4330). Il prit la mer fin mai 1513 (W. S. Reid, *op. cit.*, p. 108, n. 45).

[98] En 1540, James IV fit part de son intention de renouveler les lettres de marque à D. João III le 13/IV/1540 (*LPH*, XV, n° 779) et le 12/VI/1540 à Charles-Quint. Un échange de lettres s'ensuivit entre James V et D. João III (*Letters of James V*, pp. 430-431, 435, 437. 443 ; *LPH*, XVI, n° 1041 & XVII, n° 98, 240, 675). Les lettres de marque ne furent définitivement révoquées par le Parlement d'Écosse qu'en 1563, *cf.* R. L. Mackie, *King James IV*, p. 211 ; W. S. Reid, *op. cit.*, p. 271.

[99] David McRoberts, « Scottish Pilgrims to the Holy Land », *Innes Review*, XX (1969), pp. 90-91 ; Norman Macdougall, *James IV. A political study*, Édimbourg, 1887, p. 199, n. 13.

[100] Sur le rôle d'Anselme Adorne, *cf.* David MacRoberts, *op.cit.*, p. 98.

[101] N. Macdougall, *James IV...*, p. 199, soupçonne que James IV songe avant tout, à cette date, à attirer en Écosse des constructeurs vénitiens pour développer sa marine.

Pays-Bas, c'est alors que James IV active ses constructions navales, dont le chef-d'œuvre, le *Great Michel*, le plus gigantesque vaisseau de l'époque, est mis en chantier en 1507. Que dans le même temps les lettres de marque des Barton aient été renouvelées est signe que le roi d'Écosse n'inclinait pas à laisser au roi de Portugal le rôle de porte-parole de la Chrétienté. Toutefois, si émulation politique il y eut, ce put être vis-à-vis de Henry VII, souverain sincèrement intéressé par la lutte contre l'Infidèle.

Le dessein de James IV reposait sur la collaboration de Venise, postulat qui témoigne de la piètre lucidité de l'information écossaise, et sur une entente des princes chrétiens, au premier chef celle de la Papauté et de la France. Ce qui l'astreignit à renouer, au moment le moins propice, les fils d'une concorde européenne déchirée par la Ligue de Cambrai, puis par le conflit entre Louis XII et Jules II. De 1510 à 1512, son chargé de mission sur le continent, Andrew Forman, évêque de Moray, fit la navette entre la France et l'Italie pour rétablir la paix [102].

La réponse de Venise, en décembre 1506, avait été de banale courtoisie. En 1508, Jules II accordait à James IV l'autorisation de se rendre aux Lieux Saints, sous l'habituelle condition de principe qu'il vienne d'abord à Rome. James IV lui fit demander à quelle date il fixait la Croisade, pour que la flotte écossaise soit prête [103]. À l'origine peut-être simple pèlerinage, le voyage s'était étoffé. On signale la présence en Écosse, à cette époque, de connaisseurs des choses du Levant. Trop vague pour qu'on en tire argument est celle de deux seigneurs grecs, ou bien le retour de Cuthbert Hume, seigneur de Fast Castle, qui était resté un temps au service de l' « emperor of Turquie at the citie of Caire ». Fin 1507, un chevalier écossais de l'ordre de Rhodes, George Dundas, apportait à James IV des lettres du Grand-Maître [104]. Plus chargée de sens est la visite de M. de la Mothe, qui sera dans les années suivantes, puis sous François Ier, l'agent de la France pour les affaires écossaises. En 1507, il revenait d'un pèlerinage à Jérusalem qui cachait une mission diplomatique. Il était porteur de nouvelles du Sofi [105], et il avait établi la liaison entre Louis XII et

---

102 Alan Macquarrie, *Scotland and the Crusades 1095-1560*, Édimbourg, 1985, p. 110.

103 D. McRoberts, *op. cit.*, p. 95.

104 A. Macquarrie, *op. cit.*, p. 114.

105 [C'est-à-dire Esmâ'îl Abû-l Muzaffar (1484-1524), le *Xeque Ismael* des chroniques portugaises, fondateur de la dynastie des Safavides, qui régna en Perse de 1501 à 1522. Les Safavides (*çafawî*) étaient une confrérie (*tarîqa*) de soufis (mystiques musulmans) fondée en 1301 dans le Gîlân (côte S.O. de la Mer Caspienne) par Çafi al-Dîn, d'où son nom ; Çafi al-Dîn était sunnite, de rite shaféïte, mais l'ordre passa au chiisme sous la conduite de Khwâjè 'Alî (1391-1429), commençant alors à prendre un caractère politique et à développer une propagande révolutionnaire intensive contre le sultan Ya'qûb de la dynastie du Mouton Blanc (Aq Qoyunlu) et contre les Turcs ottomans, sunnites comme celui-ci. Finalement, en 1499, en des circonstances complexes et non entièrement claires, Esmâ'il, un Persan lié par alliance aux Turcomans qui formaient la base de la confrérie, en assuma le commandement, réunit des partisans, marcha sur Ardabil et défit les

le consul des Catalans et des Français d'Alexandrie, Philippe de Paretz. C'est aux contacts politiques alexandrins seuls que le roi d'Écosse accorde attention dans une lettre au cardinal d'Amboise d'octobre 1507, et dans une autre, qui doit dater du même temps, à Philippe de Paretz [106].

Des propos de M. de la Mothe, il ne retient que l'existence de complicités chrétiennes au Levant, sans évoquer de perspectives commerciales, assurément indifférentes au marché écossais. À compter de 1508, James IV perçoit des fonds pour financer « le voyage du roi au Saint-Sépulcre », nom déguisé de ce qu'on n'appelle pas encore une expédition [107]. Le pèlerinage en Palestine de Robert Blacader, l'archevêque de Glasgow, en juin de cette même année, est probablement une reconnaissance des lieux ; mais Blacader, qui selon l'usage embarque à Venise, meurt en mer fin juillet, avant d'atteindre Jaffa [108].

En février 1510, Jules II, qui travaille à monter sa croisade contre le Turc, encourage James IV, dont l'idée de débarquer à Alexandrie pour marcher sur Jérusalem embarrasse néanmoins ceux qui ont pour but Constantinople. En avril 1510, Andre Badœr, l'ambassadeur de la République à Londres, présente comme venant du roi lui-même une combinaison aberrante, concoctée avec un prêtre écossais, et dont l'authenticité est suspecte. James IV succéderait au comte de Pitigliano, mort en janvier, comme capitaine-général de la République. Il feindrait alors d'aller en pèlerinage, et, avec cent cinquante voiles et dix milles combattants, se porterait contre les Infidèles, sans solliciter de subsides de la Seigneurie [109].

En revanche, que James IV ait, comme D. Manuel naguère, désiré des responsabilités n'est pas douteux. On y songeait dans son entourage. Dans *The Shyp of Folys*, adaptation du *Narrenschiff* de Sébastien Brandt, Alexander Barclay écrivait à l'adresse du jeune Henry VIII, lui aussi intéressé à la délivrance de Jérusalem : « If y be destytute of a noble captayne take Iamys of Scotlande for his audacyte and proved manhode » [110]. Forman eut mission de s'enquérir des forces exactes que Louis XII mettrait à sa disposition pour « son saint voyage de Jérusalem ». C'est dans un tout autre esprit que le représen-

---

forces du Mouton Blanc, s'emparant ensuite de tout l'Iran, où il instaura le chiisme comme religion officielle. La dynastie qu'il fonda fut pratiquement la première dynastie persane de l'Iran, jusque là dominé par des Arabes, Turcs, Mongols et Turcomans. L'Europe chrétienne songea, dès son avènement, à obtenir son alliance contre les Ottomans. Le souverain et son action ont été un des centres d'intérêt de J. A., depuis son « Shâh Ismâ'îl, les notables de l'Iraq Persan. Études safavides, I », dans *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, II, n° 1, 1959, pp. 37-81 – L. T.]

106 A. SPONT, « La France et l'Égypte au début du XVIe siècle », *Revue de l'Orient latin*, I, 1893, pp. 445-451.

107 David MCROBERTS, *op .cit.*, p. 95 ; Alan MACQUARRIE, *op. cit.*, p. 109.

108 David MCROBERTS, *op .cit.*, pp. 92-94.

109 Norman MACDOUGGAL, *op. cit.*, pp. 198-199.

110 Cité par Alan MACQUARRIE, *op. cit.*, p. 108.

tant de Henry VIII à la Curie, Bainbridge, évêque d'York, antiécossais vigilant, plaida en novembre 1510 auprès de Jules II en faveur de la candidature de James IV au commandement de la Sainte-Ligue en formation [111] ; charge qui l'eût éloigné de la Grande-Bretagne et de l'amitié française, que Venise de son côté le poussait à délaisser. La perspective d'une longue absence de James IV, sitôt que son éventualité avait filtré, avait inspiré des inquiétudes chez ses voisins du Nord, en Irlande et au Danemark [112]. L'Angleterre, elle, y trouvait son compte.

Mais James IV entendait se placer au-dessus des divisions funestes de la Chrétienté. En octobre 1510, il écrivait au marquis de Mantoue, gonfalonier de l'Église, qu'il œuvrait par l'intermédiaire d'André Forman à réconcilier le Pape, Venise et Louis XII, afin qu' « une armée tirée de toutes nations soit tournée contre les ennemis du Christ ». Au début de 1511, il adressait des lettres dans le même sens au Pape, au Collège des cardinaux, à l'Empereur, au roi de Hongrie et au duc de Savoie « du bien de l'Italie et de l'état de la Seigneurie ». En mai, il continuait à faire fond sur Venise. Il pria en vain André Badœr de venir s'entretenir avec lui. Badœr discrédité, et que son gouvernement oubliait, déclara n'avoir pas les moyens de se rendre en Écosse.

Sans équivalent de la part du Portugal, demeuré en retrait après l'échec de ses contacts discrets de 1505-1506, l'activité étalée par l'Écosse en vue de restaurer la paix entre les monarques d'Occident, préalable à l'offensive contre les Infidèles, mettait en vedette le souverain d'un pays marginal et encore sous-développé. Plus libre que D. Manuel, James IV entendait garder l'exercice indépendant de sa politique. Nonobstant ses inclinaisons provénitiennes, son rapprochement avec l'Angleterre, ébauché au début du règne de Henry VIII, et sa recherche de la faveur romaine, il ne sacrifiait pas la solidarité traditionnelle avec la France. Dans le plan du roi Stuart, Marseille avait été retenu, concurremment avec Venise, comme base méditerranéenne des forces écossaises et alliées [113]. Alors que Louis XII, en 1512, recherchait une entente avec l'Égypte mamlouke, James IV était maintenant rallié à l'« entreprise générale » d'une guerre contre le Turc. Il en entretint Pierre Cordier, autre envoyé de Louis XII dans le Nord [114].

La Sainte-Ligue formée par le Pape contre la France sonna le glas du projet de Croisade, dont l'idée restait un des thèmes de la pensée des hommes du début du XVIe siècle. Lorsqu'au début de 1512, Jules II et Ferdinand le Catholique l'invitèrent à ne point s'allier à Louis XII, James IV les pria de se montrer modérés envers un pays chrétien, et lorsque le conflit eut éclaté, il

---

[111] D. S. CHAMBERS, *Cardinal Bainbridge in the Court of Rome, 1509 to 1514*, Oxford, 1965 (ex 46-51-49).

[112] Norman MACDOUGGAL, *op. cit.*, pp. 198-200 ; R. K. HANNAY, *Letters of James the Fourth*, n° 39 (ex 48).

[113] Margaret WOODS, ed. *Flodden Papers*, pp. 6-10, 17-19.

[114] R. L. MACKIE, *King James IV*, p. 214.

déplora, dans une lettre à son ami le roi de Danemark, cette « guerre atroce ». En septembre 1512, l'*auld alliance* [115] avait été une fois de plus scellée, par le traité de Blois, lorsque parvint à James IV l'exhortation réitérée de Jules II à persister dans son dessein *contra Turcos* [116].

Les deux partis qui s'étaient disputé le bon vouloir de James IV avaient joué de son aspiration à pacifier la Chrétienté, et à conduire la guerre contre un ennemi qui entre-temps avait changé. Satisfaction d'évoluer au cœur de la diplomatie occidentale ne lui fut consentie que dans la limite où les adversaires trouvaient avantage à tâter, à travers une puissance mineure, leurs intentions réciproques. Il en recevait un peu plus de poids que n'en avait diplomatiquement D. Manuel. Au bout du compte, de sa vénétophilie inutile la République ne fit, bien entendu, aucun cas. Jules II le paya de bonnes paroles. Lorsqu'en mai 1512 il y eut création de cardinaux, Andrew Forman ne fut pas du nombre [117]. Tout comme en 1498, pris dans les filets de l'Espagne, il s'était retrouvé dans le tête-à-tête britannique, il se vit en 1512 sans vraie audience européenne, et participant avec une flotte modeste au vieux conflit anglo-français. M. de la Mothe, qui lui apporta, en novembre 1512, des fournitures d'artillerie, avait mandat de lui promettre, dans le délai d'un an après la signature de la paix avec le Pape, un concours important à l'expédition d'Orient [118]. Mais le temps en était passé. En avril 1513, Henry VIII signalait à Bainbridge que James IV était maintenant plus soucieux de secourir la France que de faire la guerre aux Turcs, pour laquelle il n'avait ni goût ni capacité [119].

L'enthousiasme chevaleresque du roi d'Écosse obtint un peu plus d'attention que l'idée lusitanienne, pourtant mieux articulée, parce que, à la différence du Portugal, sur le théâtre européen mis de côté par l'Espagne, l'Écosse, résistant à la satellisation de l'Angleterre, demeurait un élément de l'équilibre international. L'hostilité écossaise gêna si peu, dans sa sphère propre, le Portugal, que ce chapitre mineur des querelles de la Chrétienté est passé inaperçu. Que James IV ait été, comme D. Manuel, habité du désir de combattre l'Islam n'en fait pas, malgré son intuition de l'importance du pouvoir naval, son exact contemporain. Dès lors qu'il n'imposait pas son hégémonie maritime dans les mers du Nord, il restait clos dans les mirages de la Chrétienté finissante. Inspiré par une mystique non moins archaïsante et une vision non moins démesurée, le Portugal, fort d'une avance technologique sans pareille et de l'orgueil d'une ténacité payante, ouvrait les portes d'un nouvel âge de l'histoire du monde.

---

[115] [Expression écossaise correspondant à *old alliance* en anglais courant – L. T.]

[116] R. L. MACKIE, *King James IV*, p. 227.

[117] Alan MACQUARRIE, *Scotland and the Crusades 1095-1560*, p. 110.

[118] R. L. MACKIE, *King James IV*, p. 226.

[119] Alan MACQUARIE, *op. cit.*, p. 111.



5 – L'Atlantique

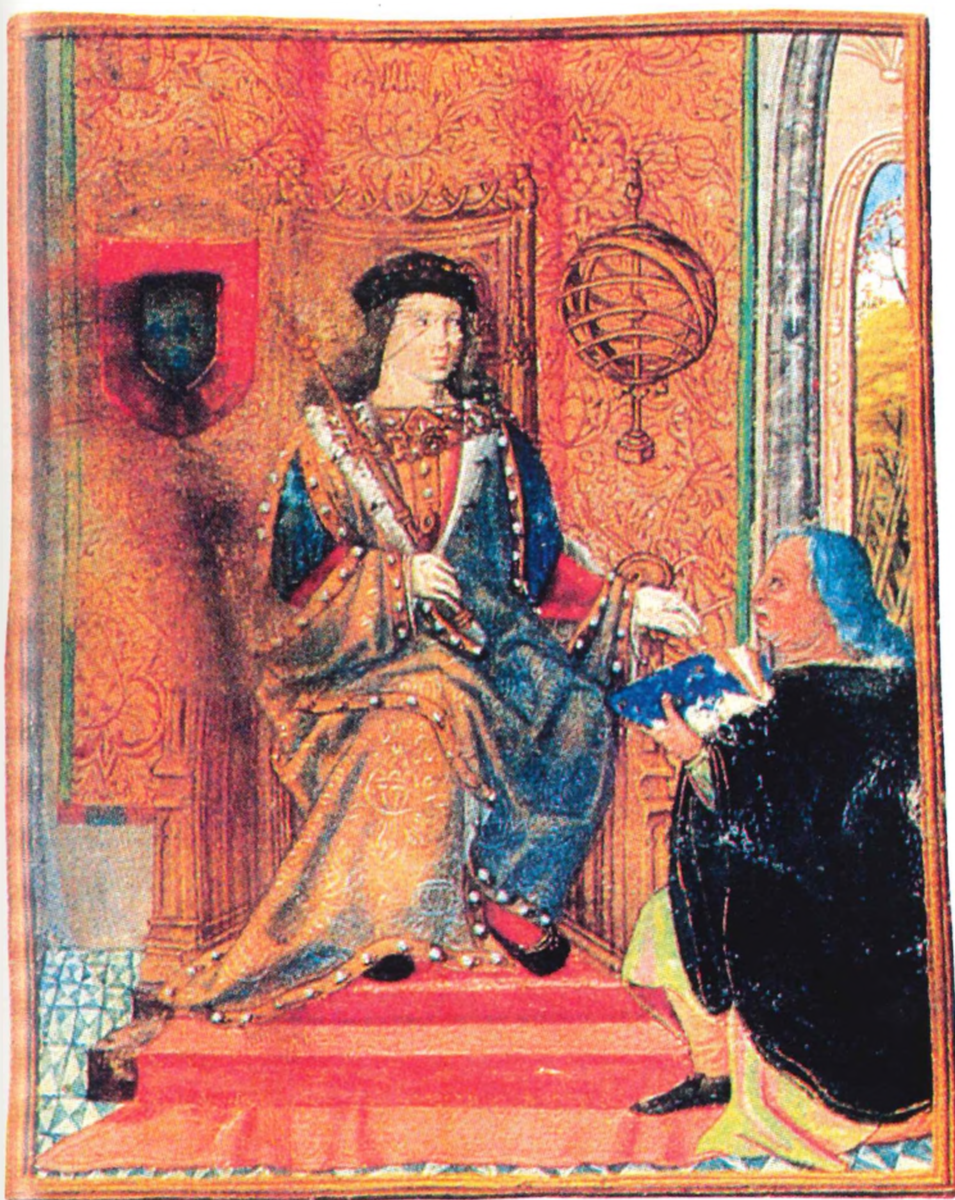


1 – Armoiries de D. Manuel, soutenues par l'ange gardien du Royaume, entourées par la sphère, son emblème personnel. On remarquera aussi les motifs maritimes qui constituent le fond de l'enluminure. Enluminure d'un des livres de *Leitura Nova, Livro II de Místicos* (copie de documents anciens ordonnée par D. Manuel), *Arquivo Nacional da Torre do Tombo*, Lisbonne.

(Photographie de José Antônio Silva)

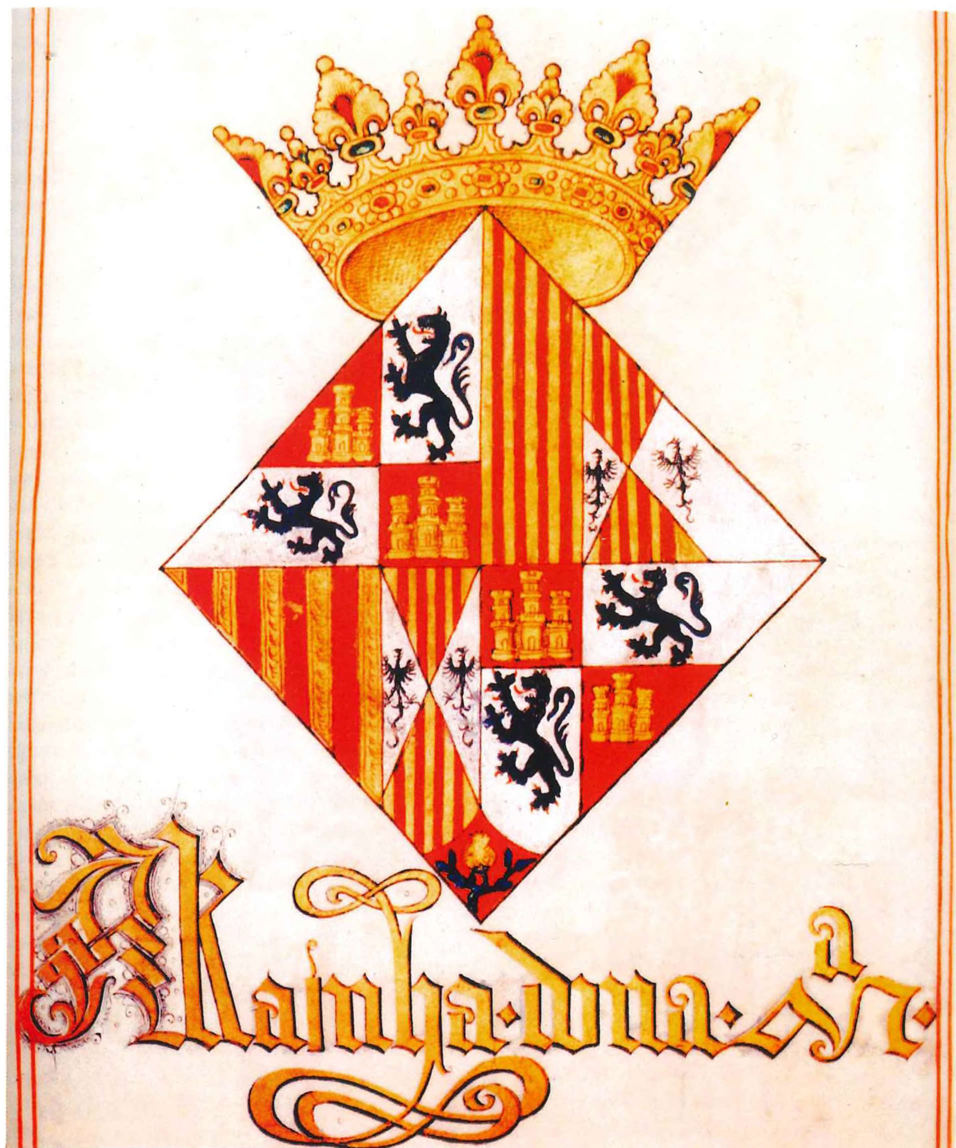


2 – D. Manuel. Gravure des *Dialogos de Varia Historia em que se referem as vidas dos Senhores Reys de Portugal com seus retratos* de Pedro de Mariz, Lisbonne 1758.



3 – D. Manuel recevant des mains du chroniqueur Rui de Pina sa *Crónica de D. Afonso V*. Enluminure du manuscrit de la chronique. *Arquivo Nacional da Torre do Tombo*, Lisbonne.

(Photographie de José Antonio Silva)



4 – Armoiries de la Reine Dona Maria, fille des Rois Catholiques, seconde épouse de D. Manuel. Enluminure du *Livro Grande do Armeiro-Mor, Arquivo Nacional da Torre do Tombo*, Lisbonne.



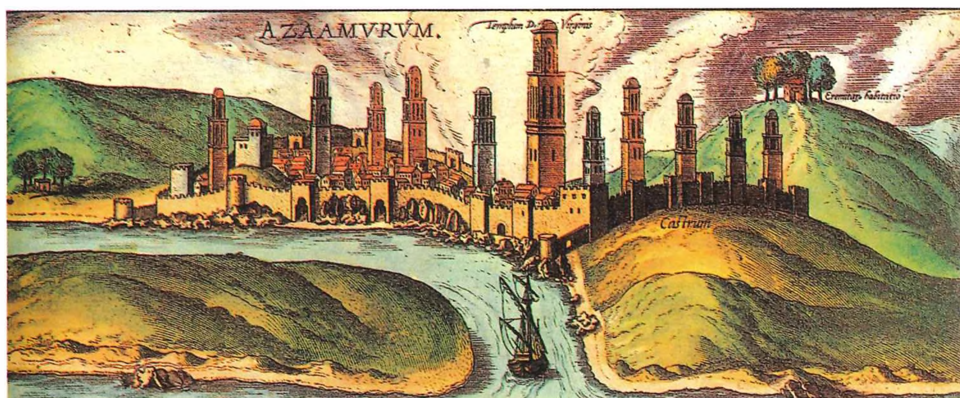
5 – Massacre des nouveaux chrétiens à Lisbonne en 1506. Gravure d'un pamphlet allemand de l'époque.



6 – Massacre des nouveaux chrétiens à Lisbonne en 1506. Gravure d'un pamphlet allemand de l'époque (Nuremberg, 1506).



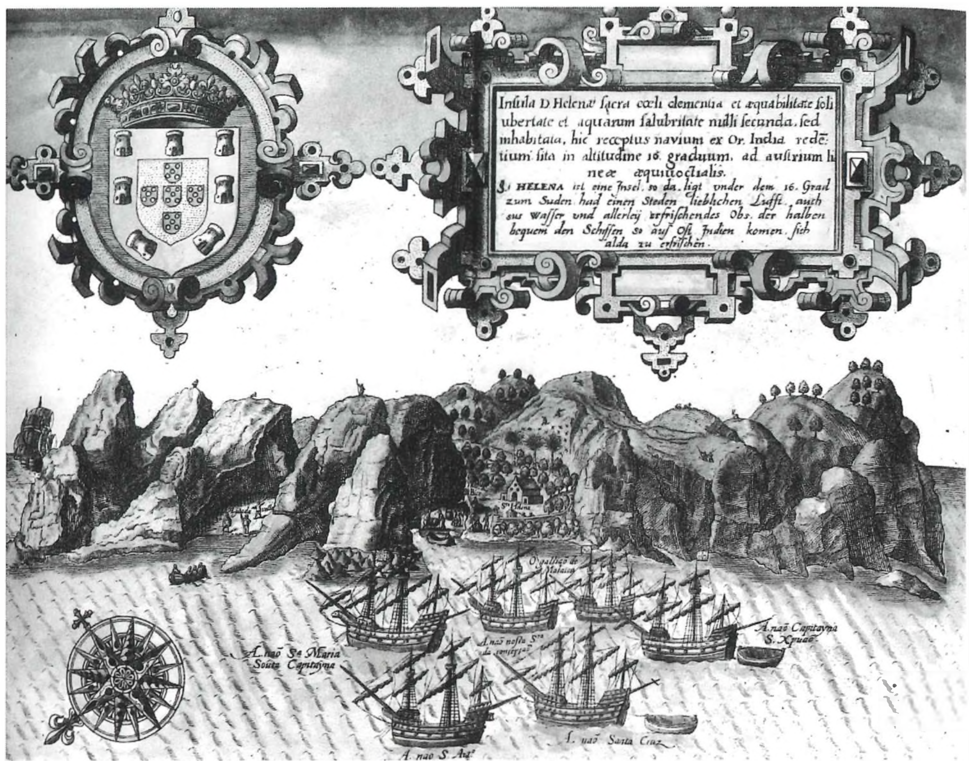
7 – Safim (Asfi) – Gravure de l'album *Civitates Orbis Terrarum*, de Georg Braun, Cologne, 1572.



8 – Azemmour – Gravure de l'album *Civitates Orbis Terrarum*, de Georg Braun, Cologne, 1572.



9 – Portrait de Vasco da Gama, Gallerie des Vice-Rois, jadis dans le palais du gouvernement de Goa, aujourd'hui dans l'*Archeological Museum*, Vieille Goa.



10 – L'île de Sainte Hélène, gravure de Jean Théodore de Bry et Jean Israel de Bry dans l'édition allemande de l'*Itinerario* de Linschoten, Oppenheim, 1616.



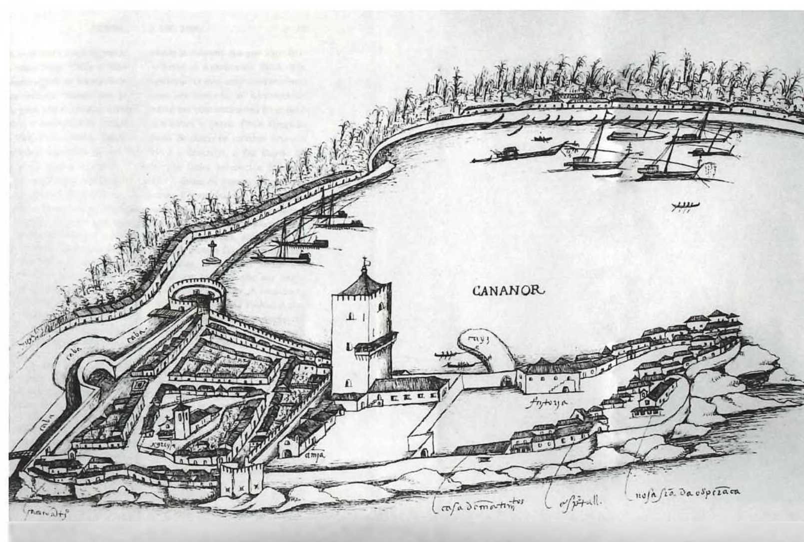
11 – Portrait de D. Francisco de Almeida, Gallerie des Vice-Rois, jadis dans le palais du gouvernement de Goa, aujourd'hui dans l'*Archeological Museum*, Vieille Goa.



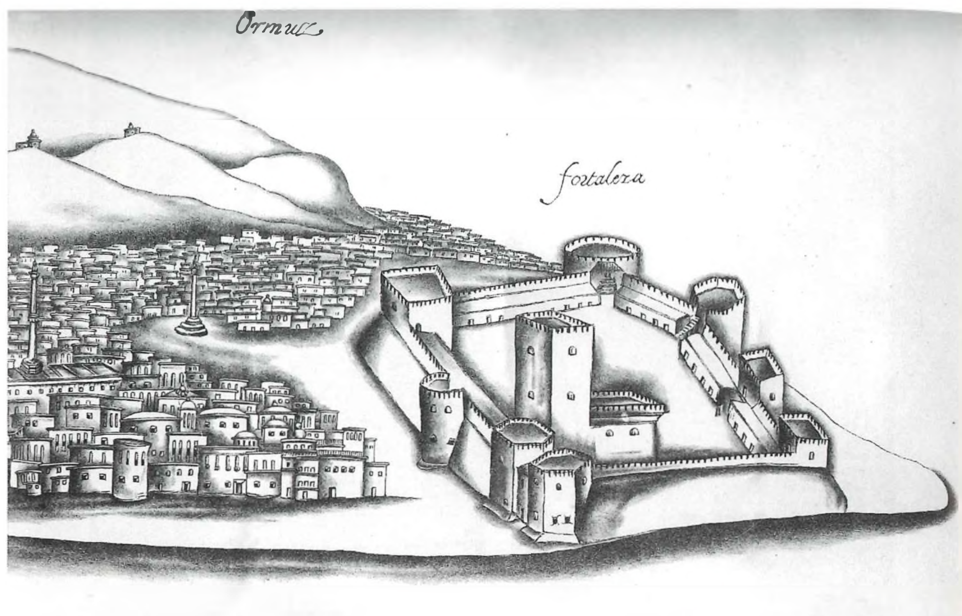
12 – *Custódia de Belém*, ostensoir fabriqué par Gil Vicente
avec l'or des premières *páreas* de Kilwa,
Museu Nacional de Arte Antiga, Lisbonne.



13 – Sofala, Gravure de l'album *Civitates Orbis Terrarum*, de Georg Braun, Cologne, 1572.



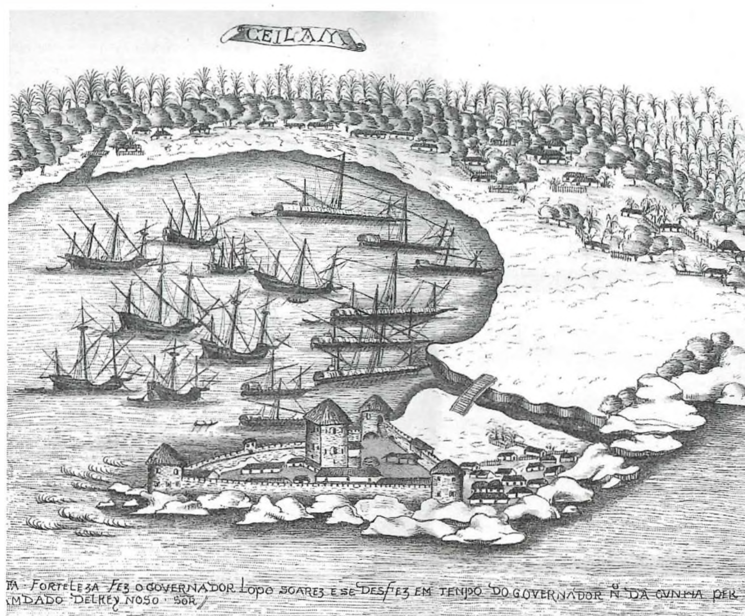
14 – Forteresse de Cananor, dessin des *Lendas da Índia* de Gaspar Correia.



15 – Forteresse d'Ormuz, dessin des *Lendas da Índia* de Gaspar Correia.



16 – Caravane d'Alèpe à Ormuz, gravure de Jean Théodore de Bry et Jean Israel de Bry dans l'édition allemande de l'*Itinerario* de Linschoten, Francfort, 1613.



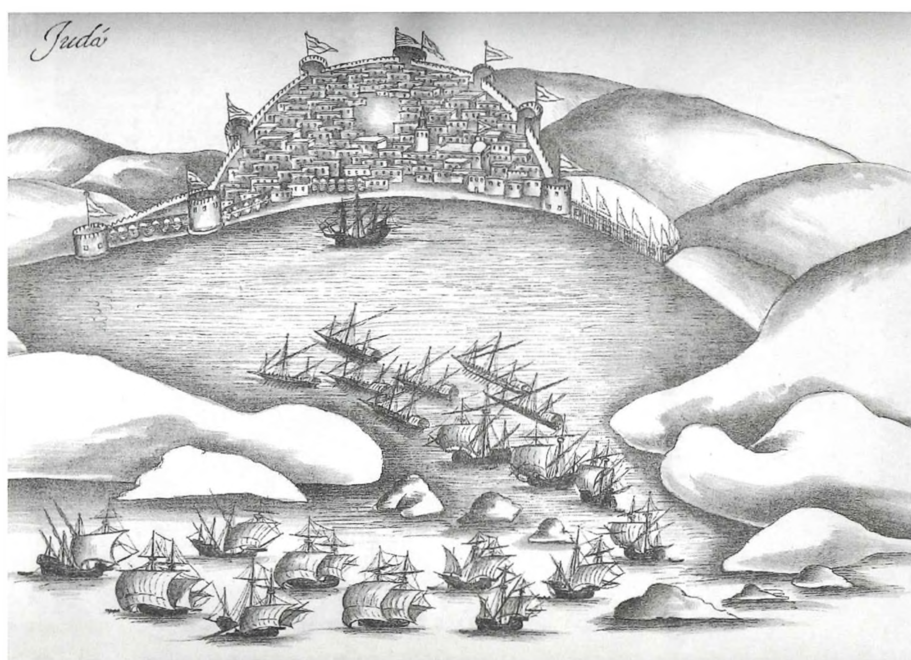
17 – Forteresse de Colombo (Ceylan), dessin des *Lendas da Índia* de Gaspar Correia.



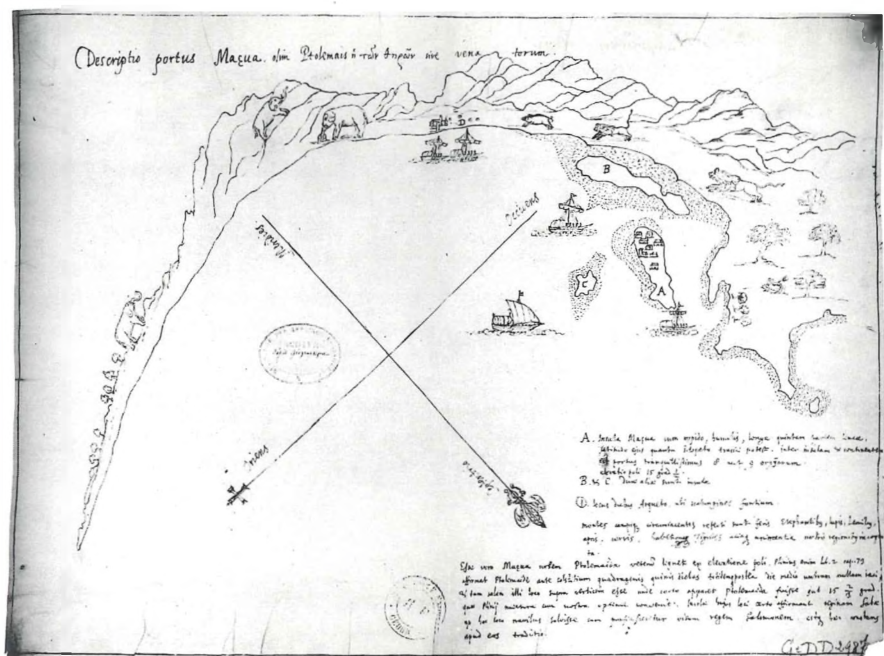
18 – Portrait de Lopo Soares de Alvarenga ou de Albergaria, Gravure de Manuel de Faria e Sousa dans ses *Lusiadas de Luis de Camoens principe de los poetas de España (...), comentadas por...*, Madrid, 1639.



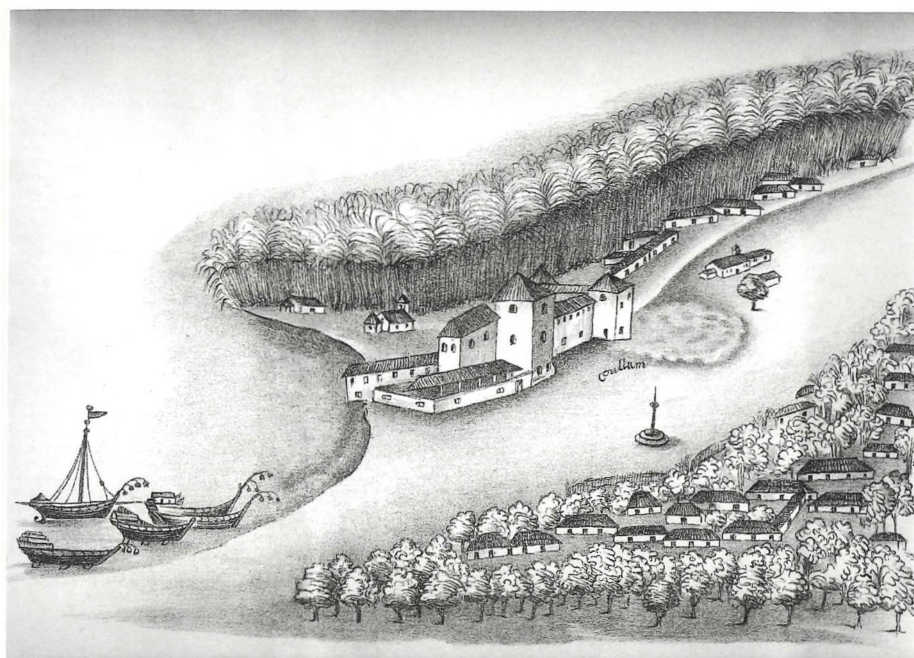
19 – Une *armada* portugaise devant Aden, dessin des *Lendas da Índia* de Gaspar Correia.



20 – Le port de Judá (Jedda ou Djeddah), dessin des *Lendas da Índia* de Gaspar Correia.



21 – Le port de Maçuá (Massawâ), dessin du *Roteiro do Mar Roxo* de D. João de Castro (1541).



22 – Le fort de Coulão (Kollam ou Quilon), dessin des *Lendas da Índia* de Gaspar Correia.

IIIe PARTIE

Les Indes

Chapitre 1

L'INDE ENFIN TROUVÉE

D. Manuel était pénétré de l'idée que la Providence lui avait dévolu la mission de retrouver les Chrétientés perdues des Indes et de les réunir dans un combat final contre l'islam. Il plaça cette aspiration essentielle de sa ferveur dans le fil et sous le patronage de son grand-oncle l'infant D. Henrique et de son père l'infant D. Fernando. Le « Navigateur » n'avait pas vu si loin. Ses Indes étaient la Guinée ; et pour le combat contre le Maroc, champ de vision de tout son engagement, il cherchait dans l'Ouest africain l'allié mythique, le Prêtre Jean. Bien que de plus en plus intéressé par les promesses commerciales des pays Noirs, il resta loin d'un projet économique planétaire. Limitée aux connaissances de son temps, son œuvre légitimait du moins, par l'exemple de ses ténacités marocaine et maritime, l'attachement de D. Manuel à sa mémoire. Quant à l'infant D. Fernando, neveu que D. Henrique avait adopté pour fils et légataire, il fallait beaucoup de piété et l'intention de rabaisser D. João II pour le poser en continuateur du pionnier des Découvertes.

Héritier auquel en 1460 D. Henrique ne laissait que des bribes, il n'a rien su entreprendre d'autre, au Maroc, que des aventures d'infant mécontent. Après qu'il a arraché à son frère, le faible D. Afonso V, la rétrocession d'une partie de l'héritage henriquin, et qu'il cumule les dignités d'administrateur des Ordres du Christ et de Santiago, il n'a, en dix ans, jusqu'à sa mort en 1470, pas fait progresser d'un pouce l'exploration du littoral africain, dont il n'est d'ailleurs pas chargé [1] et qu'il n'a pas revendiquée. La Couronne relance la

---

[1] [*Cf. MH*, XIV, p. 28, n. 15 ; Luis Filipe F. R. Thomaz, *De Ceuta a Timor,* Difel, Carnaxide, 1994, pp. 141 *sq.* (Quelques éléments nouveaux *in* Idem, *A questão da pimenta em meados do século XVI – Um debate político do governo de D. João de Castro,* Centro de Estudos de Povos e Culturas de Expressão Portuguesa, Universidade Católica Portuguesa, Lisbonne, 1998, pp. 59-60 ; pub. aussi *in* Artur Teodoro de Matos & Luís Filipe Thomaz (dir.), *A Carreira da Índia e a rota dos Estreitos – Actas do VIII Seminário Internacional de História Indo – Portuguesa,* Angra do Heroismo, 1998, pp. 37-206 – L. T.]

Découverte en la mettant en adjudication, en 1468 ou 1469[2]. Fernão Gomes, qui emporte le contrat pour cinq ans, souscrit à l'obligation, en contrepartie du monopole commercial (hormis sur l'ivoire, déjà adjugé à un autre marchand), de découvrir chaque année cent lieues de côtes. En 1472, le gouvernement de l'Ordre de Santiago est enlevé aux héritiers, mineurs, de D. Fernando. À compter de 1474, le prince héritier D. João, qui l'a reçu, est en charge « des pays de la Guinée et de l'investigation de leurs mers, terres, gens et choses» [3], ce qui éloigne un peu plus de la lignée de D. Henrique le patronage des Découvertes.

Dès son avènement, D. Manuel replace la Découverte sous l'égide de l'Ordre du Christ, dont il est l'administrateur, ravive le souvenir des temps fernandins de l'Ordre de Santiago, dont beaucoup de membres demeuraient clients de la maison ducale de Viseu et Beja, et rejette dans l'ombre la part de D. João II. Ce n'est pourtant pas le projet dépassé du grand-oncle, dont il instaure le culte, qui est repris. Même s'il en garde le rêve de conquête du royaume de Fès, jamais abandonné, sa stratégie se greffe sur les développements conçus par D. João II. Les éléments qu'elle y ajoute lui sont, par contre, vraisemblablement particuliers. Car si la stratégie joanine à l'égard du Prêtre Jean a dû rester africaine, la destruction de l'Égypte et la reconstruction du Proche-Orient autour de Jérusalem délivrée en auraient sans doute été exclues. À défaut de textes émanant de D. João II, il n'est pas interdit d'en demander une preuve à la politique de présence en Inde soutenue par les hommes du « clan des Almeida » ses proches, D. Francisco et le baron d'Alvito[4].

Les limites de la Découverte joanine

Le conflit luso-castillan des années 1474-1479 réglé par le traité d'Alcáçovas et ratifié à Tolède en mars 1480, D. João II, sitôt après la mort de D. Afonso V en août 1481, avait attaqué la double tâche d'organiser l'espace économique guinéen et d'accomplir la circumnavigation de l'Afrique. En septembre, une bulle de Sixte IV accordait les indulgences plénières aux chrétiens qui mourraient « *in Castello apud Minam in partibus Ethiopia*» [5]. En décem-

---

[2] La seconde date, de Barros, est adoptée par Damião Peres, *História dos Descobrimentos Portugueses*, Porto, 1983, p. 116, qui réfute de façon non décisive la première, de Dias Dinis.

[3] Texte dans Antonio Brasio, *MMA*, IV, pp. 7-8 ; Damião Peres, *op. cit.*, p. 119 ; Silva Marques, *DP*, III, p. 154.

[4] Sur la politique d'expansion joanine, *cf.* A. Teixeira da Mota, « A viagem de Bartolomeu Dias e as concepções geopolíticas de D. João II », *Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa*, I, pp. 81-98.

[5] Ch. M. de Witte, *Les Bulles Pontificales et l'expansion portugaise au xve siècle* [extrait de *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, tome III], Louvain, 1958, p. 36.

bre, Diogo de Azambuja partit construire le fort de São Jorge da Mina, qui devait draîner vers la côte de Guinée l'or africain. En 1482, Diogo Cão alla explorer le littoral africain au-delà du cap Santa Catarina (1° 53' S), dernier point atteint par les capitaines de Fernão Gomes. Dans les années suivantes, D. João II rejeta, comme reposant sur de faux calculs, ce en quoi il avait raison, les services de Christophe Colomb, qui prétendait atteindre l'Asie en traversant l'Atlantique d'Est en Ouest. Mais il n'attendit pas que ses navires de reconnaissance aient atteint dans l'Océan Indien l'*Ethiopia sub Egypto* pour chercher à rejoindre le Prêtre Jean, par le Levant ou par la remontée des fleuves africains.

Diogo Cão, en 1484, s'était imaginé, par 13° 26' S, être arrivé à l'extrémité méridionale de l'Afrique, le *Promontorium Prassum* de Ptolémée, et les savants de l'entourage de D. João II, lui compris, y avaient cru. En récompense, Diogo Cão fut élevé à la noblesse et nommé chevalier du Roi [6]. Son voyage de 1485-86, mené jusqu'à 22° 10' S le détrompa : la côte se poursuivait toujours vers le Sud. En 1488 enfin, Bartolomeu Dias doubla très au Sud le cap de Bonne-Espérance et poussa au-delà du 27° de longitude, assez loin vers l'est pour constater que la mer était libre et que la courbe du continent s'infléchissait vers le nord. L'anxiété de ses équipages l'empêcha d'aller plus loin. Il passa en vue du cap le 6 juin, et fut de retour à Lisbonne en décembre.

Dans la cohérence d'un même dessein, les tentatives de parvenir aux Indes par la voie du Levant furent malheureuses. Depuis le temps où l'infant D. Henrique, en 1446, envoyait « à Alexandrie et chez le Prêtre Jean » son poursuivant Guinée et le héraut Sacquavin [7], il n'y avait pas eu de progrès, nonobstant les visites de moines d'Abyssinie en Occident. En 1486, un Franciscain pérégrinant en Terre Sainte, Frei António de Lisboa, cousin germain de la défunte épouse de Christophe Colomb, avait eu pour mission de suivre en Éthiopie des pèlerins abyssins qui s'en retourneraient de Jérusalem ; mais, ne sachant pas l'arabe, il n'avait pas osé se joindre à eux. En mai 1487, quatre mois avant le départ de Bartolomeu Dias, l'envoi dans l'océan Indien d'Afonso de Paiva et de Pero da Covilhã fut organisé plus sérieusement. De Paiva, on ne sait rien ; Covilhã, vétéran des guerres de Castille, membre de la suite de

---

[6] Carta Régia du 8/IV/1484, ref. dans Damião PERES, *História dos Descobrimentos...*, p. 207, n. 3. Sur les voyages de Diogo Cão, voir *ibidem*, pp. 197-226. Carmen RADULET, « As viagens de descobrimento de Diogo Cão », *Mare Liberum*, 1, Lisbonne, 1990, pp. 175 – 204, présente une chronologie différente.

[7] [Don (de Philippe le Bon, duc de Bourgogne) aux héraults *Mœrs* et « *Sacquavin* » et au poursuivant *Guinée* pour leur voyage vers le Prêtre Jean, avant le 18/II/1446, et don au hérault « *Sacquevin* » de retour du pays du Prêtre Jean, (juillet 1446), publié par Jacques PAVIOT, *Portugal et Bourgogne au XV*e *siècle – Recueil de documents extraits des archives bourguignones (1384-1482)*, édition présentée et commenté par..., Centre Culturel Calouste Gulbenkian /Commission Nationale pour les Commémorations des Découvertes Portugaises, Lisbonne et Paris, 1995, docs. 276 et 278, pp. 362 et 363. « Sacquevin » est sans doute une transcription de Sacavém – L. T.]

D. Afonso V en France en 1477, avait fait ses preuves comme agent secret en Espagne et au royaume de Tlemcen. Tous deux possédaient l'arabe et savaient vivre à la maure. Ils eurent pour Naples des lettres de change de Marchionni sur la banque Médicis ; à Rhodes ils furent munis des conseils de deux chevaliers portugais ; puis, par Alexandrie, Le Caire, Tor et Souakin, ils gagnèrent Aden en la compagnie de marchands maghrébins, vers le milieu de l'année 1488. Pero da Covilhã passa à Cananor et Calicut puis revint au Caire où Paiva venait de mourir sans avoir réussi à pénétrer dans le royaume du Prêtre [8].

D. João II avait envoyé à leur recherche deux Juifs, un rabbi de Beja et un savetier de Lamego depuis peu venu de Bagdad, où il avait ouï parler des richesses d'Ormuz. Covilhã remit au savetier un rapport pour D. João II, et peut-être une carte, et partit voir Ormuz avec le rabbi, qui rentra par la voie de Basra et les caravanes d'Alep [9]. Lui-même repartit pour la Mer Rouge afin d'entrer en Éthiopie. On a mis en doute que D. João II ait jamais reçu la documentation de Covilhã. On n'entendit plus parler de celui-ci, jusqu'en 1526, lors du retour d'Éthiopie de l'ambassade de D. Rodrigo de Lima.

En 1488, le Roi recourut, pour établir une correspondance avec le Prêtre Jean, à un religieux éthiopien, qu'on lui envoya de Rome et qui rédigea, sans doute en geez, et en plusieurs exemplaires, une relation des navigations portugaises « par toute la côte d'Afrique et d'Éthiopie ». Dans une lettre personnelle, D. João II disait son désir d'échanger des ambassades, via Jérusalem et Rome, par la filière des moines, en attendant que Notre-Seigneur montre une autre voie par laquelle, sans obstacle des Maures, les deux souverains pourraient s'aider en frères dans la foi. Ne négligeant rien, D. João II joignait à ses messages une liste de mots usuels, tels que Dieu, soleil, lune, feu, air, eau, terre, dans la langue des peuplades vivant sur les côtes fréquentées par les navires portugais, avec l'espoir d'obtenir une preuve linguistique de la proximité du royaume du Prêtre à la Guinée. Dans le même souci, Diogo Cão avait déjà déposé, en divers points des côtes d'où ils n'étaient pas originaires (afin qu'ils reviennent aux navires), des Noirs – et particulièrement des femmes, moins exposées a être tuées – pour y accomplir un travail de renseignement auquel on les avait formés au Portugal [10].

---

[8] Leur itinéraire : Castanheda, I, i, et Barros, I, iii, 5 ; Francisco Álvares, *Verdadeira Informação das Terras do Preste João das Indias*, 3e éd., Agência Geral das Colónias, Lisbonne, 1943 (réimp. 1974), chap. civ ; Charles F. Beckingham, « The Travels of Pero da Covilhã and their Significance », *Congresso Internacional de História dos Descobrimentos, Actas*, III, Lisbonne, 1961, pp. 1-14 ; repris dans le même, *Between Islam and Christendon. Travellers, facts and legends in the Middle Ages and Renaissance*, Variorum Reprints, Londres, 1983.

[9] Version de João de Barros, I, iii, 5. La version italienne (Ramusio) et celle de Alvares sont différentes ; C. F. Beckingham, « The Travels of Pero da Covilhã... », p. 8.

[10] Barros, I, iii, 5 ; *cf.* J. Aubin, « L'ambassade du Prêtre Jean à D. Manuel », *Le latin et l'astrolabe*, I, pp. 133-182.

De ce qu'il advint des lettres confiées à Luqas Marqos et des négresses on ne sait rien. Vers 1490, un autre Éthiopien nommé Luqas, peut-être venu de Compostelle, aurait été dépêché, par la voie de Jérusalem, à un « roi des Mossi » en guerre avec le roi des Mandingue [11]. La portion d'Éthiopie du Prêtre restait désespérément floue. On la situait aussi à l'est du Bénin [12]. Les navigateurs portugais cherchaient à savoir, en remontant le cours des fleuves, le Sénégal, le Gambie, le Niger, le Congo, qu'on pensait issus d'un même lac que le Nil. Diogo Cão s'était engagé sur le Congo jusqu'aux chutes de Yelala, où une inscription rupestre immortalisa son passage [13].

De 1481 à 1487 les expéditions en vue de la circumnavigation de l'Afrique s'étaient succédé à quelques mois d'intervalle. Sept ans après le retour de Bartolomeu Dias, D. João II mourut sans avoir donné suite aux résultats acquis. À cet étrange arrêt de la quête maritime d'une Inde enfin promise on a proposé, entre autres explications, les délicates négociations avec les Rois Catholiques sur le partage de l'Atlantique, conséquence de la mauvaise surprise colombine, qui ne se terminèrent à Tordesillas qu'en mai 1494 ; les embarras successoraux du Roi confronté à une opposition intérieure, et la maladie mortelle qui sapait son énergie. Ces difficultés toutefois ne sont pas survenues avant 1492. Selon João de Barros, lassé de ses efforts, des frais encourus et des tensions internes de la classe politique, D. João II perdit de son allant à partir de 1489.

Plusieurs indices, vers cette date, laissent soupçonner des remous dans le royaume au sein de l'aristocratie. D'autre part, l'opposition des hautes classes aux aventures d'outre-mer, périodiquement manifestée au long du XVe siècle, n'avait pas épargné D. João II. À la fondation de São Jorge da Mina, on avait objecté l'éloignement du lieu et son insalubrité [14]. Dans les dernières années du règne, la majorité de l'entourage royal était hostile à la découverte de l'Inde. Elle répétera, à l'avènement de D. Manuel, que la Guinée suffisait à occuper les forces et les ressources du Portugal.

À l'expectative de D. João II, on est tenté d'ajouter un autre motif. Avait-il la certitude que le doublement de l'Afrique par le sud était réalisé ? Selon les argumentateurs de la *política de sigilo*, de même qu'en recevant Bartolomeu Dias, Christophe Colomb étant présent, il abusa celui-ci en situant le cap à 40° S (alors qu'il est à 34° 22') : il voulait faire croire que la côte africaine se prolongeait triangulairement de plus de 20° vers l'est, avant de s'incurver vers l'ouest. La mappemonde florentine de Martellus de 1498, qui inclut les

---

11 BARROS, I, iii, 7 & I, iii, 12.

12 Damião PERES, *op. cit.*, pp. 247-248 ; A. Teixeira da MOTA, « As viagens de Bartolomeu Dias... », p. 305 ; BARROS, I, iii, 4.

13 Damião PERES, *op. cit.*, pp. 221 *sq.*

14 Rui de PINA, *Crónica de D. João II*, ch. II, p. 7.

résultats de Bartolomeu Dias, trace ce profil d'un deuxième cap, repris dans le globe de Martim Behaim de 1492. Le cosmographe a placé le *Promontorium Prassum* sur la côte est de l'Afrique, à peu près à la hauteur du Monte Negro atteint par Diogo Cão. Quoi qu'il en soit, échaudé par le camouflet de l'erreur de Diogo Cão, D. João II eut le triomphe muet. Le voyage de Dias n'eut pas droit à une ligne dans la Chronique de D. João II rédigée par Rui de Pina. En mars 1489, dans son *Oratio*, João Teixeira s'en tient à dire que « jour après jour nous essayons d'atteindre ces promontoires, le *Promontorium Prassum* et le *Promontorium Raptum*, et ces sables par lesquels passe le Nil et ainsi, de ces derniers, venir aux approches de l'Océan Indien » [15].

Dans le discours d'obédience au Pape Innocent VIII prononcé fin décembre 1485, D. João II avait annoncé à Rome que « selon des géographes experts, la navigation portugaise n'était plus qu'à quelques jours du golfe arabique », « où des royaumes et des peuples de nous mal connus pratiquent scrupuleusement la foi du Sauveur » [16]. À la différence du discours d'obédience de 1485, celui prononcé en 1494 devant Alexandre VI loua seulement le Roi d'avoir « étendu le monde en lui donnant de nouvelles et innombrables îles éloignées », et d'avoir, « en rendant connues celles que nous ignorions, augmenté la République chrétienne » [17]. De projections dans l'avenir, il n'y avait plus un mot.

Après 1488, tout se passa comme si D. João II, ajournant *sine die* le passage dans l'océan Indien, se consacrait au développement du potentiel économique de la zone guinéenne et méditerranéenne, développement qui apparaît comme le phénomène le plus caractéristique de son règne [18]. Le succès de la

---

[15] [*Oraçam que teve Ioam Teyxeyra, Chancarel môr destes Reynos em tempo del rey dom Ioam o segundo de Portugal & do Algarue, & senhor da Guiné, quando deu a dinidade de Marques de vila Real ao ilustre & muyto manifico dom Pedro de meneses Cõde da mesma vila, & de Ourem. No mes de Março, anno do naciemnto de nosso Senhor Iesu Christo 1489.* Agota [*sic* = agora] nouamante tresladada em Portugues da atras posta [= *Oratio habita ab insigni viro Ioanne Teyxeira...*, imprimée ensemble], por o Mestre Miguel Soares, Coïmbre, 1562 (*Cf.* Barbosa Machado *BL*, *s. v.* « João Teyxeira » & « Miguel Soares », II, pp. 772-773 & III, p. 486 ; António Joaquim Anselmo, *Bibliografia das obras impressas em Portugal no século XVI*, Biblioteca Nacional, Lisbonne, 1926, n° 90 & 91, p. 25 ; sur la part que Luís Teixeira, fils de João Pereira, aurait pris à la rédaction du texte, *vide* Innocencio da Silva & Brito Aranha, Diccionario Bibliographico Portuguez, vol. X, Imprensa Nacional, Lisbonne, 1883, *s. v.* « João Teixeira », p. 366 – L. T.] *Cf.* les réflexions de W. G. L. Randles, *De la Terre Plate au Globe Terrestre – Une mutation épistémologique rapide, 1480-1520*, Armand Colin, Paris, 1980, pp. 21 *sq.* (J. A.).

[16] [On en trouvera le texte dans *Orações de Obediência dos Reis de Portugal aos Sumos Pontífices*, organização, introdução e notas bibliográficas por Martim de Albuquerque, 10 fascicules, Edições Inapa, Lisbonne, 1988 – L. T.]

[17] *Idem*.

[18] *Cf.* la remarque de J. Borges de Macedo, « A política atlântica de D. João II e o Mediterrâneo », *Congresso Internacional Bartolomeu Dias e a sua Época – Actas*, Universidade do Porto – Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses, Porto, 1989, vol. I, pp. 387-403.

politique « guinéenne » a été inégal. Le chef wolof [19] Bemoim, venu chercher du secours au Portugal, en repartit en 1489 baptisé, porteur du nom du Roi son parrain, accompagné d'un corps expéditionnaire qui devait lui construire une puissante forteresse à l'estuaire du Sénégal et lui assurer le contrôle de la région. Ce premier essai de formation d'un noyau indigène chrétien échoua dans des circonstances mal définies. D. João II espérait que, les Wolof convertis à l'instar de leur souverain, l'accès au pays du Prêtre lui serait ouvert [20]. João Bemoim fut poignardé par le commandant portugais de l'expédition, João Vaz da Cunha le Bigle (*Bisagudo*), qui, malgré le mécontentement du Roi, ne fut pas inquiété. Ce même été 1489 fut celui de l'échec cuisant de l'expédition de Graciosa au Maroc, qui faisait suite à de petites campagnes de *fidalgos* les années précédentes et qui avait été très mal organisée. En 1485, ce n'est pas pour la circumnavigation de l'Afrique qu'Innocent VIII avait accordé des indulgences et des collectes : la bulle *Orthodoxae fidei* de février 1486 était une bulle de croisade pour le Maroc, où le Roi devrait passer dans les cinq ans. Elle fut renouvelée pour deux ans en 1491 [21]. En 1492, D. João II entretenait toujours son opinion de préparatifs d'une nouvelle campagne au Maroc, pour laquelle l'argent manquait [22], à un moment où le silence était retombé sur ses projets indiens.

La mort de D. João Bemoin n'empêcha pas les Portugais de pénétrer dans l'arrière-pays, jusqu'à Tombouctou, et de nouer des contacts commerciaux pacifiques. Mais il n'y eut pas d'alliances. Au Bénin, il en alla de même. Lorsqu'il apparut que seul le désir d'obtenir l'appui des Portugais contre ses voisins avait suscité les aspirations au christianisme du roi du Bénin, les missionnaires se retirèrent [23]. Le même appétit de puissance et une même répulsion de la monogamie causèrent la conversion du roi de Congo et, après de grands espoirs, son échec [24].

Depuis le milieu du XVe siècle, la Guinée fournissait le marché européen en malaguette, ou graine de paradis à la saveur poivrée, demandée notamment en Flandres. En 1441, le premier arrivage d'esclaves à Lagos inaugurait un

---

[19] [Ou ouolof (en portugais *jalofo*), peuple guinéen qui s'étend du Sénégal à la Guinée-Bissau ; il forma un royaume important entre le Sénégal et la Gambie du XIIIe au XIVe siècle : *vide* Jean BOULÈGUE, *Le Grand Jolof (XIIIe-XVIe siècle)*, éd. Façades, diffusion Karthala, Paris, 1987 – L. T.]

[20] BARROS, I, iii, 8.

[21] Ch-M. de WITTE, *Les Bulles pontificiales...* (1958), pp. 39 *sq*.

[22] A. Teixeira da MOTA, « D. João Bemoim e a expedição portuguesa ao Senegal em 1481 », *Boletim Cultural da Guiné Portuguesa*, XXVI (1971), pp. 63-111 ; A. Braamcamp FREIRE, *Expedições e Armadas nos anos de 1488 e 1489*, Lisbonne, 1915.

[23] BARROS, I, iii, 3.

[24] *Cf.* les études de António BRÁSIO, *História e Missiologia – Inéditos e Esparsos*, Instituto de Investigação Científica de Angola, Luanda, 1973.

trafic en expansion. La fondation de São Jorge da Mina fut la première d'un ensemble d'initiatives destinées à insérer le marché guinéen dans l'ensemble économique atlantico-méditerranéen du Portugal. São Jorge da Mina eut une succursale un peu à l'ouest, à Axem. À Uadan, au cœur de la Mauritanie, un comptoir qui eut une durée éphémère, doubla celui du château d'Arguim [25], fondé sur la côte. Au Bénin, le comptoir ouvert à Ugato vers 1486-1487 ferma bientôt, encore que les Portugais aient continué d'y acheter des esclaves [26]. Le Bénin produisait un poivre très fort, qu'évincera peu à peu le poivre indien [27]. D. João II plaçait de grands espoirs dans la mise en valeur de l'île de São Tomé. Un jour de novembre 1494, il entretint longuement Hieronymus Münzer, l'envoyé de Maximilien Ier, des possibilités de l'île, où la canne à sucre poussait deux fois plus vite qu'à Madère [28]. Cependant, malgré la liberté de trafic assurée aux habitants, São Tomé décolla lentement. Plusieurs capitaines-donataires déclarèrent forfait avant 1492. La colonie n'atteindra à la prospérité agricole que sous D. Manuel. Elle devint très tôt le marché de transit des esclaves achetés sur le continent aux « rois » Noirs et redistribués dans les possessions portugaises, dans le royaume et en Espagne. En échange, le Portugal écoulait en Guinée les tissus nord-africains achetés à Safi ou dans les ports du Maghreb méditerranéen, et de la dinanderie (les Noirs étaient d'insatiables clients de « pots à pisser » qui leur servait de vaisselle). Quelques bâtiments de fort tonnage, appartenant au Roi, et dont l'artillerie n'avait rien à craindre de la course maure, naviguaient entre Tunis, Bône, Lisbonne et la Flandre [29].

Nostalgique du feu Roi, mais écrivant sur commande de D. Manuel, Duarte Pacheco Pereira s'est fait l'écho des déceptions que causa la Découverte joanine, déceptions qui alimentaient une comparaison favorable à l'exaltation officielle de la Découverte henriquine : « le hasard a voulu que dans le lot de découvertes qui échut au sérénissime roi D. João II, la majeure partie de la terre qu'il a découverte depuis le cap Sainte-Catherine plus avant, la plus grande partie en est déserte, et quelqu'une qui soit habitée, on y trouve

---

[25] Vitorino Magalhães Godinho, *Os Descobrimentos e a Economia Mundial*, I, éd. Presença, Lisbonne, 1984, pp. 147-148.

[26] Barros, I, iii, 3 ; V. Magalhães Godinho, *Os Descobrimentos...*, II, p. 152.

[27] [Il s'agit du *Piper guineense*, Schumm. & Thonn., et aussi du *Piper clusii*, C. DC, dit en portugais *pimenta de rabo*, « poivre à la queue », car, tout comme les cubèbes d'Asie (*Piper cubeba*, L. f.), il apparaissait dans le commerce avec son pédicelle ; leur commerce sera interdit à partir de 1505 pour ne pas concurrencer le poivre indien (*Piper nigrum*, L.). On trouvera des détails sur les différentes espèces de poivre dans notre étude *A questão da pimenta...*, cit. *supra* – L. T.].

[28] [*Vide* Basílio de Vasconcelos, « *Itinerário* » *do Dr. Jerónimo Münzer (excertos)*, Imprensa da Universidade, Coïmbre, 1932 – L. T.]

[29] Par exemple la nef *Rainha*, dont parle Castanheda, I, xv. D'autres exemples chez Quirino da Fonseca, *Os Portugueses no Mar – Memórias históricas e arqueológicas das naus de Portugal*, 2e éd. Instituto Hidrográfico, Lisbonne, 1989, chap. vi, pp. 123 *sq*.

pas de commerce ou rien »[30]. Duarte Pacheco se console de ce dénigrement, dans son *Esmeraldo de situ orbis*, à la pensée que l'Inde aurait été découverte par D. João II s'il avait vécu. Garcia de Resende, l'ancien secrétaire de D. João II et son panégyriste parfois abusif, assure que l'escadre formée pour découvrir l'Inde était prête en 1495 et les instructions de son capitaine-major, Vasco da Gama, rédigées. D. Manuel n'aurait fait que lancer l'ordre du départ, que la mort de son prédécesseur avait suspendu[31]. Castanheda, moins engagé, dit seulement que D. João II avait fait couper du bois de marine, apporté à Lisbonne en 1494 pour la construction de deux navires[32]. Ces navires ne furent construits qu'en 1496.

On estime que dans le silence, conforme à son goût du secret, de ces années en apparence inactives, D. João II fit étudier méthodiquement la solution technique aux problèmes de la descente vers le Cap : la modification des voiliers et la navigation hauturière. Duarte Pacheco Pereira était un des adeptes du bourlingage côtier, plus sûr, mais plus lent. L'adoption d'une volte par l'ouest de l'Océan, jusqu'au large du Brésil non encore découvert, qui sera en 1497 le choix de Vasco da Gama, a dû être précédée, de l'avis des historiens de l'art nautique, de reconnaissances des vents et des courants dans l'Atlantique subéquatorial, sans lesquelles son innovation serait inexplicable. Les partisans d'une « politique du secret » sont allés jusqu'à supposer que les reconnaissances de navigateurs voués à l'anonymat auraient dépassé le Cap, opinion à peu près unanimement rejetée.

D. João II suspendit, en août 1493, à la demande des Rois Catholiques, les voyages des navires qu'il tenait prêts et dont les capitaines et les gens de mer avaient l'ordre d'aller découvrir[33]. Cela ne signifie point qu'il procédait régulièrement à l'étude des conditions subéquatoriales. La démarche des Rois Catholiques intervint au moment même où se nouaient les discussions luso-espagnoles consécutives à la découverte de Colomb, connue début mars. À Torres Vedras où il s'établit en avril pour un séjour de plusieurs mois, D. João II, avec ses conseillers, décida d'envoyer en hâte une grande escadre

[30] Duarte Pacheco PEREIRA, *Esmeraldo de situ orbis*, IV, ii ; D. Manuel n'enverra Manuel Pacheco et Baltasar de Castro découvrir la côte entre Angola et le Cap qu'en 1520 : P.e António BRÁSIO, *MMA*, I, n° 128, p. 431.

[31] Garcia de RESENDE, *Vide e feitos...* (*cf. supra* Ire partie, note 8), ch. 206, p. 439.

[32] CASTANHEDA, I, ii ; selon BARROS, I, iv, 1, le bois avait été coupé « après le retour de Bartolomeu Dias de la découverte du cap de Bonne-Espérance » et Estêvão da Gama, frère de Vasco, avait été nommé pour la commande. *Cf.* Damião PERES, *História dos Descobrimentos...*, pp. 279-280.

[33] D. João II aux Rois Catholiques, 14/VIII/1493, pub. par L. Adão da FONSECA & J. M. Ruiz ASENCIO, *Corpus Documental del Tratado de Tordesillas (cf. supra*, IIe partie, note 144), doc. 84, pp. 132-133. *Cf.* la lettre des Rois Catholiques à Cristophe Colomb, Barcelone, 12/VI/1493, *DP*, III, pp. 396-397.

vers les terres nouvellement révélées [34]. Il ne s'agissait donc pas d'une mission d'étude routinière – son chef désigné, D. Francisco de Almeida, n'était d'ailleurs pas un homme de mer – mais d'une réaction diplomatique à une surprise mal ressentie par les Portugais. La seule trace écrite qu'il y ait d'expéditions hypothétiquement mystérieuses est dans quelques ordres d'allocation à des navires de vivres et de biscuit, dont la quantité suggère que leur parcours serait de longue durée [35].

Les préparatifs de l'expédition de 1497

Dès les premières semaines de son règne, D. Manuel, à Montemor-o-Novo en décembre 1495 ou au plus tard dans les débuts de 1496, remit au premier plan la découverte de la route des Indes. Se plaça-t-il dans la continuité de la politique joanine ou en réaction contre ses temporisations ? Quoi qu'il en soit, l'affaire fut volontairement présentée comme une fidélité à la pensée henriquine. Lors des grands débats auxquels elle donna lieu, la majorité se prononça, une fois de plus, contre la poursuite. Non sans sagesse, la crainte de réactions extérieures pesait d'un grand poids parmi les arguments avancés, articulés sur un ensemble de constatations négatives. Quand le commerce de Guinée suscitait tant de convoitises et qu'il fallait le protéger des corsaires, quel ne serait pas le faix à supporter pour acheminer les richesses de l'Orient ! L'Inde était trop éloignée pour être conquise, le Portugal s'y épuiserait, perdrait les moyens de se défendre de la Castille, avec laquelle on sortait d'un conflit que les traités de Tordesillas ne réglaient qu'en partie [36]. « Le commerce pacifique de Guinée et l'honorable conquête des lieux d'Afrique suffisaient pour le gain des marchands, le profit des revenus du royaume et l'exercice de sa noblesse » [37].

D. Manuel se déclara confiant en l'aide de la Providence et passa outre. Sur le choix du commandant de l'expédition, les historiens sont condamnés à conjecturer sur de faibles indices. Pourquoi Vasco da Gama ? Bénéficia-t-il du triomphe d'un clan ou d'un compromis au sein du groupe dirigeant ? Sa nomination fut-elle d'emblée décidée ? Selon les chroniqueurs, les Gama

---

[34] Garcia de Resende, *Vida e feitos...*, ch. 165, p. 406.

[35] [J. A. (qui n'a pas rempli cette note, dont il ne laissa que l'appel) pensait peut-être au mandat du *contador-mor* (caissier-principal) João Rodrigues à Jácome Dias, *almoxarife* (intendant) des fours du Roi, pour qu'il livre au *capitão-mor* (capitaine en chef) Gonçalo de Sousa 100 quintaux de biscuit, 22/XI/1490, pub. in *Portugaliæ Monumenta Africana*, vol. II, Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses, Imprensa Nacional – Casa da Moeda, Lisbonne, 1995, doc. 35, p. 64 – L. T.]

[36] Barros, I, iv, 1.

[37] Góis, I, xxiv, p. 48 (date la discussion de décembre 1495).

partaient gagnants et il n'y aurait pas eu de compétition. Nous n'entrerons pas dans les impasses d'un débat qui, jusqu'à la découverte possible de nouveaux documents, reste sans conclusion. D. Manuel aurait songé à Paulo da Gama, très confiant dans sa capacité à réussir l'exploit. Paulo, de santé précaire, n'aurait accepté que le rôle de second et conseiller de Vasco, son cadet [38]. La nomination ne fut officialisée en Conseil qu'au début de 1497, à Estremoz. Les deux frères séjournèrent à la Cour, en janvier et février, et prirent congé du Roi à Évora, en mars [39]. Le commandement en titre revenait à Vasco, mais dans l'esprit de D.Manuel il resta à deux têtes [40].

De la valeur de Paulo, nous n'avons pour foi – ce n'est pas rien mais c'est court – que la confiance mise en lui par D. Manuel. Des antécédents de Vasco, nous ne savons guère plus. Comme tant d'autres grandes figures des Découvertes (faut-il rappeler Magellan ?), il acquiert obscurément son expérience des choses de la mer. En 1492, D. João II le charge de saisir des navires français à Setúbal et en Algarve, en représailles aux exactions de corsaires [41]. Qu'il ait été l'un des navigateurs anonymes présumés qui exploraient le régime des vents et des courants sous D. João II, en prélude à la grande volte, a été une hypothèse formulée.

D. João II n'est pas mort depuis deux mois que D. Jorge, Maître de Santiago, octroie à Vasco deux commanderies de l'Ordre, « en regard aux nombreux services rendus au roi mon père, que Dieut ait, au roi D. Manuel et à moi-même, et dans l'espoir qu'il continuera de nous en rendre » [42]. La phrase est pauvre de sens. C'est la formule qui revient en cliché dans tous les actes de donation. Pourquoi ces commanderies et pourquoi alors ? Les explications possibles sont multiples, et la bonne se dérobe. Peut-être apparaîtra-t-elle

---

[38] CASTANHEDA, I, ii.

[39] GÓIS, I, xxiv, p. 49. Le calendrier des déplacements de la Cour fait préférer la datation de Góis à celle de Barros, I, iv, 1. Récit romancé dans Geneviève BOUCHON, *Vasco de Gama* (Fayard, Paris, 1997), pp. 99-100.

[40] *Cf.* la rature dans la minute de la lettre de D. Manuel aux Rois Catholiques, 12/VII/1499, *DP*, III, p. 673, et sa lettre à Maximilien, 26/VIII/1499 : Peter KRENDL, « Ein neuer Brief zur ersten Indienfahrt Vasco da Gamas », *Mitteilungen des Ostrerreichen Staatsarchivs*, XXXIII, Vienne, 1980, pp. 1- 21 (*vide* p. 20) ; trad. portugaise de Carlos Ascenso André dans José Manuel Garcia, « A carta de D. Manuel a Maximiliano sobre o descobrimento do caminho marítimo para a Índia », *Oceanos*, 16 (Lisbonne, 1993), pp. 28- 32 : « impositisque_duobus ex aulicis nostris germanis fratribus (...) qui tam ancipiti navigationi præessent ».

[41] [Sur la vie de Vasco da Gama, outre la biographie de Geneviève Bouchon, citée ci-dessus, et l'œuvre de Teixeira de Aragão citée dans la note suivante, on peut consulter les études de Luciano CORDEIRO réunies dans la collection *Questões histórico-coloniais*, 3 vols., Agência Geral das Colónias, Lisbonne, 1936 ; et Sanjay SUBRAHMANYAM, *The Carrer and Legend of Vasco da Gama*, Cambridge University Press, 1997 ; version portugaise : *A Carreira e a Lenda de Vasco da Gama*, Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses, Lisbonne, 1998 – L. T.]

[42] Texte dans A. C. Teixeira de ARAGÃO, *Vasco da Gama e a Vidigueira*, Lisbonne, 1898.

lorsque l'histoire de l'Ordre de Santiago durant ces années cruciales aura été explorée. Il est bien possible que le jeune D. Jorge – quatorze ans, et tout juste orphelin – n'ait pas compté pour beaucoup dans l'affaire [43], pas plus qu'il ne comptera lorsqu'en 1499 D. Manuel, pour complaire à Vasco auréolé de gloire, voudra enlever à l'Ordre la ville de Sines pour la lui donner.

Ce qui pèse, c'est que les Gama, membres de cette nombreuse classe d'*alcaides-mores* [44] des châteaux alentéjans, dans laquelle ils ont amitiés et alliances, appartiennent doublement à la clientèle de la maison ducale de Beja. Leur affiliation à l'Ordre de Santiago remonte au temps de l'infant D. Fernando. Vasco da Gama, grand-père du nôtre, est homme de D. Fernando [45]. Estevão da Gama, son père, également. Déguisé en marchand de figues, il a espionné à Anfa en 1469, lorsque l'infant préparait son coup contre la ville [46]. Estevão, *alcaide-mor* de Sines, est ensuite de la maison de D. Diogo, duc de Viseu, de même que son frère Aires (tandis qu'un troisième frère, plus jeune, devient *vedor da fazenda* de D. Jorge). En 1480, cinq des fils d'Estevão, dont Paulo et notre Vasco (né vers 1469), reçoivent la « première tonsure », qui donne accès aux bénéfices ecclésiastiques [47]. Du côté maternel, Isabel Sodré est la fille d'un João Resende, lié à D. Diogo et à l'Ordre du Christ, et nièce de Duarte Sodré, *vedor* de D. Diogo, commandeur, et en 1474 *alcaide-mor* de Tomar [48], le siège de l'Ordre. De cette dernière charge hérite son neveu Vicente Sodré, le fameux oncle de Vasco. Les Gama et les Sodré ont donc été hommes de D. Fernando, puis des ducs D. Diogo et D. Manuel ses fils. Quels qu'aient été leurs services auprès de D. João II, ils ont naturellement auprès du nouveau souverain des titres de fidélité ancienne. Duarte Sodré en profite pour faire légitimer ses deux bâtards.

Les conséquences de l'expédition de 1497 furent, tout comme celles du voyage de Colomb en 1492, sans commune mesure avec les moyens employés, sur lesquels le Roi ne lésina cependant pas. Fernão Lourenço eut la responsabilité des préparatifs, que défraya la Casa da Mina. On décida d'envoyer des

---

43 Une notation de Castanheda étaie cette hypothèse. Selon lui (I, ii), D. Manuel donna à Vasco da Gama de l'argent et une commanderie (qui ne peut pas être de l'Ordre du Christ, dont il n'était pas chevalier) pour les frais d'équipement de son voyage. Le détail oblige seulement à supposer que, dès décembre 1495, le choix du Roi était fixé sur lui.

44 [*Cf. supra*, Ire partie, note 350 – L. T.]

45 Sur la famille *cf.* Luciano Cordeiro, «Os primeiros Gamas – Com uma carta de Manuel Severim de Faria e outros documentos inéditos (Lisboa, 1898) » in *Questões histórico – coloniais*, vol. III, pp. 9-80.

46 Damião de Góis, *Crónica do príncipe D. João*, éd. de Graça Almeida Rodrigues, Universidade Nova de Lisboa, Faculdade de Ciências Sociais e Humanas, Lisbonne, 1977, ch. xvii, p. 54.

47 Isaías da Rosa Pereira, éd., *Matrícula de ordens da diocese de Évora (1480-1483). Qual dos Vasco da Gama foi à India em 1497 ?*, Academia Portuguesa de História, Lisbonne, 1990.

48 Manuel Sílvio Alves Conde, *Tomar medieval, o espaço e os homens*, Cascais, 1996, p. 177.

navires de moins de 100 tonneaux, petits pour bien manœuvrer dans les parages inconnus, et très robustes « pour supporter la furie des mers de ce grand cap de Bonne-Espérance qui, dans l'opinion des navigateurs, commençait à créer une autre fable de dangers, comme anciennement l'avait été celle du cap Bojador »[49]. Receveur (*recebedor*) des magasins de Guinée[50], et connaisseur des mers australes, Bartolomeu Dias était on ne peut mieux qualifié pour veiller aux équipements et à la conception des deux navires que construisirent à Lisbonne les meilleurs charpentiers de marine : le *São Gabriel* de Vasco da Gama, long d'une vingtaine de mètres, large de six à huit, de 90 tonneaux, et le *São Rafael* de Paulo, de mêmes caractéristiques. Un troisième navire, le *Bérrio*, capitaine Nicolau Coelho, acheté en Algarve, jaugeait 50 tonneaux. Toiles, agrès, cordages, vivres, médecines, armes et poudre pour les bom-bardes, tout fut prévu en grandes quantités. Le cerclage des pipes et des barils fut renforcé. Un navire approvisionneur de 120 tonneaux accompagnait jusqu'à la côte du Cap où, après transfert de ses réserves et de ses hommes sur les autres navires, il devait être détruit[51].

On a dit sans preuve qu'Abraham Zacut aurait collaboré à l'élaboration scientifique du voyage. En 1496 sortit des presses d'un imprimeur juif de Leiria la version d'hébreu en latin de son *Almanach perpetuum* qui contient les tables quadriennales sur la hauteur du soleil à midi. La preuve d'une corrélation de l'édition au voyage de Gama n'est pas établie. Les meilleurs pilotes et marins sont du voyage. Leurs soldes sont très élevées et ils ont promesse de *mercês*. Parmi eux, Vasco da Gama a choisi des hommes connus de lui, dont deux de ses cousins, Bastião et Diogo da Gama. Le capitaine du bâtiment ravitailleur est son *criado*. Pero de Alenquer, pilote de haute réputation, et Nicolau Coelho avaient déjà passé le Cap avec Bartolomeu Dias. Sur le nombre total des équipages, les chiffres varient de cent dix-huit à cent quarante-huit et cent soixante-dix hommes. Parmi eux, un certain nombre

---

[49] BARROS, I, iv, 1.

[50] Damião PERES, *História dos Descobrimentos...*, p. 229 ; il est dit seulement *almoxarife* en magasin de Guinée dans un document de 25/II/1487, *DP*, III, p. 665.

[51] BARROS, I, iv, 1 ; Duarte Pacheco PEREIRA, *Esmeraldo de situ orbis*, IV, ii. Les tonnages que je retiens sont ceux de SERNIGI (lettre du 10/VII/1499, publiée dans *Voyages de Vasco de Gama – relations des expéditions de 1497-1499 & 1502-1503*, traduites et annotés par Paul TEYSSIER et Paul VALENTIN & présentées par Jean Aubin, Éd. Chandeigne, Paris, 1995, pp. 171-177 [et en édition bilingue, italienne et portugaise, profusément annotée, dans *Viagens portuguesas à Índia (1497-1513) – Fontes italianas para a sua história : O Códice* Riccardiano *1910 de Florença*, transcrição e apresentação : Carmen M. RADULET. Prefácio, tradução e notas : Luís Filpe F. R. THOMAZ, Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses, Lisbonne 2002 ; paru aussi in *Mare Liberum*, 18-19 (1999-2000) & 21-22 (2002) – L. T.]. Castanheda dit 120, 100 et 50 tonneaux, BARROS chacun de 100 à 120.

de *degredados*[52], qui avaient la tâche risquée d'être débarqués les premiers parmi les natifs[53].

Le 1er juin 1497, la bulle *Ineffabilis et summi* d'Alexandre VI accordait à D. Manuel la possession perpétuelle des terres conquises sur les infidèles sur lesquelles d'autres monarques chrétiens n'auraient pas déjà des droits[54].

La préparation diplomatique montrait une solide ignorance de ce qui attendait les Portugais en Inde. C'est en 1527 seulement, quarante ans après son départ, qu'on eut des nouvelles de Pero da Covilhã, au retour de l'ambassade portugaise qui avait séjourné de 1520 à 1526 en Éthiopie. Le vieil agent de la stratégie joanine n'avait jamais été autorisé par le Négus à en sortir, et il y avait refait sa vie. Le récit tardif qu'il conta de son périple à ses compatriotes est un peu confus. Ses prétentions a être allé jusqu'à Sofala et à Madagascar avant 1490-1491 sont douteuses. Les renseignements qu'il avait essayé de faire parvenir à D. João n'étaient visiblement pas connus de D. Manuel. Duarte Pacheco Pereira assura que Vasco da Gama n'eut de connaissances qu'à Malindi de l'Inde qu'il allait chercher[55]. Après le retour, D. Manuel écrira aux Rois Catholiques que Vasco da Gama avait été envoyé « découvrir (*descobrir*) par l'Océan (...) Éthiopie et Inde, terres autres et îles orientales »[56]. De la mine d'or de Sofala, dont l'existence allait après 1499 exciter les imaginations, Vasco da Gama n'a deviné la production qu'à Mozambique[57]. Avait-il même connaissance du nom de Calicut ?

Selon Gaspar Correia, dont les « tuyaux » sont toujours aussi intéressants que suspects, D. João II aurait obtenu des informations d'un grand marchand vénitien avec lequel il était en affaires et dont les lettres, trouvées par D. Manuel dans un coffre de papiers de son prédécesseur, auraient relancé le désir d'atteindre l'Inde. La célèbre mappemonde de Fra Mauro (mort en 1459), établie à Venise à la demande de D. Afonso V, avait inscrit sous le nom de « Cholecut » la légende *qui nasce pevere*, « ici naît le poivre »[58]. Le toponyme devait, en Europe, sa réputation d'emporium des épices au Vénitien

---

52 [Exilés par décret (d'où leur nom), le plus souvent par commutation de peine de mort – L. T.]

53 Selon Sernigi, cinquante-cinq meurent du scorbut pendant le voyage de retour.

54 Publiée, avec traduction portugaise in *DP*, III, pp. 479-480 ; texte latin seul in *Bullarium...*, I, pp. 56-57 ; *cf.* Ch.-M. de Witte, « Les bulles... », *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, LIII (1958), pp. 451 *sq.*

55 *Esmeraldo*, IV, i.

56 Lettre de D. Manuel aux Rois Catholiques sur la découverte de l'Inde, Lisbonne, 12/VII/1499, *DP*, III, pp. 673-674.

57 *Cf.* Relation et Lettre de D. Manuel, 10/I/1500, Brito Rebelo, XXXV, « descobryo hua grande mina douro ».

58 [On peut en voir une reproduction dans Vicomte de Santarém, *Atlas du...*, édition facsimilée des cartes définitives, organisée, et avec une préface, par Martim de Albuquerque, Administração Geral do Porto de Lisboa, sous les auspices de la CNCDP, Lisboa, 1989 – L. T.]

Nicoló de' Conti, dont la relation de voyage aux Indes, rédigée en latin en 1448 par l'humaniste florentin Poggio Bracciolini, bientôt traduite en italien et circulant en manuscrits, fut imprimée à Crémone en 1492 sous le titre *India recognita* [59]. Le nom de Calicut [60], qui n'était pas une nouveauté pour les Italiens, n'était pas familier aux Portugais. Dans ses *Annali*, sous 1491, Domenico Malipiero enregistre la nouvelle venant de Rome que D. João II a envoyé cinq missionnaires au roi du Congo. Mais il écrit : « au roi de Calicut », devançant de neuf ans la réalité [61]. En juillet 1499, Girolamo Sernigi, s'adressant à son correspondant florentin, lui annonce : « ils arrivèrent à une ville très grande, plus grande que Lisbonne, et habitée de Chrétiens. Cette ville s'appelle Chalicut » [62]. L'auteur de la *Relation* anonyme du voyage de Gama n'enregistre qu'à Malindi le nom de Calicut : « nous partîmes de là – note-t-il – pour une ville appelée Calicut, dont le roi <de Malindi> avait connaissance » [63].

Ce qui est certain, c'est que, malgré la présence à Lisbonne de grands marchands italiens, un Giovanni Francesco Affaitadi de Crémone ou un Bartolomeo Marchionni de Florence, le récit de Nicoló de' Conti n'était pas connu en 1497 au Portugal. Sinon, sa description des temples remplis d'idoles des Indiens aurait épargné à Vasco da Gama la confusion que D. Manuel partagea jusqu'en 1500 ou 1501. On peut certes imaginer que Vasco da Gama ait tenu secret aux membres de son expédition le lieu exact de sa destination. Mais il partageait avec eux la fabuleuse méprise de l'hindouisme pris pour du christianisme.

Un homme qui a séjourné au Congo se fera comprendre peu ou prou des Bantous du Natal. Bien qu'on ne soupçonnât pas à Lisbonne l'importance des colonies marchandes maures, on pensait que l'arabe était langue internationale aux Indes (et c'est à vrai dire la seule langue orientale dont on avait connaissance à Lisbonne). C'est d'une lettre en arabe que Vasco da Gama était porteur pour « le roi chrétien de l'Inde ». Mais il n'avait qu'un médiocre interprète. Ce que le marin Fernão Martins avait appris d'arabe maghrébin parlé, durant une captivité au Maroc, était insuffisant. Il ne comprenait qu'imparfaitement le parler des Maures de Mozambique et de Mombassa, d'où des

---

59 [On en a désormais une version française : *Le Voyage aux Indes*, de Nicoló de Conti (1414-1439), préface de Geneviève Bouchon ; les récits de Poggio Bracciolini & de Pero Tafur sont traduits par Diane Ménard & présentés par Anne-Laure Amilhat-Szary, Chandeigne, Paris, 2004 – L. T.]

60 [En portugais, généralement Calecut, Calecu ou Calecute, parfois Calecum, d'après l'arabe Kâlikut ; en malayalam Kôḷikkoḍü, parfois transcrit Kozhekkode et en sanscrit Kukkuṭapurî, lit. « ville du coq », 11° 15' N, 75° 49' E – L. T.]

61 Domenico MALIPIERO, *Annali veneti dell'anno 1457 al 1500* (éd. de F. Longo, 1564 ; éd. de A. Sagredo in *Archivio storico italiano*, série, I, vol. VII, Florence 1843-44, pp. 3-586 & 589-720).

62 *Voyages...*, éd. TEYSSIER, p. 172.

63 *Ibidem*, p. 59.

quiproquos fâcheux ; et à Calicut, ce fut à un Maure de Tunis hispanophone que Vasco da Gama demanda de s'assurer que les traducteurs d'arabe du Samorin [64] lisaient avec fidélité la lettre de D.Manuel [65].

Pis encore, les présents que Vasco da Gama avait emportés pour le roi de l'Inde étaient de ceux qu'on fourguait aux rois nègres de la côte de Guinée : « douze pièces de tissu maghrébin rayé, quatre capuchons d'écarlate, six chapeaux, quatre colliers de corail, un paquet de six bassins de laiton, une caisse de sucre, deux barils d'huile et deux de miel » [66]. Le déballage à Calicut de ces cadeaux de rustre suscita les rires des dignitaires hindous et des marchands musulmans. Pour sauver la face devant le radjah de Calicut couvert de bijoux, Vasco da Gama improvisa une explication tardive : les présents n'étaient que de lui-même, et seulement ce qu'il avait pu sauver de l'humidité d'un très long séjour en mer [67].

Le voyage des frères Gama

À Restelo, la nuit du 7 au 8 juillet 1497, dans la chapelle de Notre-Dame de Bethléem (*Belém*) desservie par quelques frères de l'Ordre du Christ, une veillée de prières précéda le départ. João de Barros a magnifiquement évoqué la scène dans la première Décade de son *Asia*. « Quand ce fut pour Vasco da Gama le moment d'embarquer, les frères de la chapelle et quelques prêtres qui étaient venus de Lisbonne dire la messe organisèrent une dévote procession,

---

[64] [*Samorin*, en portugais du XVIe siècle *çamorim*, était le titre dynastique des souverains de Calicut. Les auteurs portugais l'interprètent (peut-être à tort, comme on va le voir) comme synonyme d'« empereur » ; et, en fait, les Samorins étaient reconnus comme suzerains par tous les royaumes du Kerala ou Malabar, à l'exception du Kôlattunâḍü ou royaume d'Eḷi (le royaume de Cananor des sources portugaises), qui en occupait l'extrémité septentrionale, et de celui de Travancore, qui en occupait l'extrémité méridionale. Le nom représente la transcription d'un terme malayalam dont la forme oscile entre *sâmudri*, forme archaïque et littéraire, *tâmûdiri*, forme courante, et *tâmûri*, forme vulgaire (*vide* Rev. H. Gundert, *A Malayalam and English Dictionary*, Mangalore, Londres & Bâle, 1872, réimp. Asian Educational Services, New Delhi & Madras, 1992). Selon l'opinion la plus courante le terme malayalam provient du sanscrit *sâmudrî*, lit. « océanique » (de *samudra*, « océan ») ; cependant J. A. Thorne (*vide* l'éd. de Duarte Barbosa par Mansel Dames, vol. II, apendice II-c, pp. 260-262) propose une autre étymologie : du sanscrit *svâmî*, « maître, seigneur », plus *-tiri* (après voyelle *-diri*), forme populaire de *śrî*, « prospère, heureux, bienheureux » (qui au commencemente des mots prend plutôt la forme *tiru-*), que l'on retrouve dans le final de maints mots, comme *kôlattiri*, titre dynastique des rois d'Eḷi (Cananor), *nambûdiri* (nom de la principale caste de brahmanes du Kerala), *nambiyâdiri*, « prince, titre de noblesse malabare », etc. ; en ce cas, il correspondrait, en fait, approximativement à « empereur », comme prétendent les auteurs portugais du XVIe siècle – L. T.]

[65] *Cf. Voyages*..., éd. Teyssier, p. 63.

[66] *Ibidem*, p. 138 ; Castanheda, I, xviii.

[67] *Voyages*..., éd. Teyssier, pp. 138-139.

en tête de laquelle ils le mirent, dans cet ordre : lui et les siens avec des cierges à la main, et tous les gens de la ville se tenaient en arrière, répondant à une litanie que les prêtres, devant, allaient chantant, jusqu'à les mettre près des bateaux où ils devaient monter. Le silence fait, et tous agenouillés, le desservant de la chapelle fit à haute voix une confession générale et à la fin il leur donna l'absolution, dans la forme des bulles pontificales que l'infant dom Henrique avait eues pour ceux qui mourraient dans cette découverte et conquête ». Lorsque les marins déferlèrent les voiles, en disant selon leur coutume : « Bon voyage ! », pèlerins et curieux redoublèrent de larmes. « Les navigateurs avaient embarqué avec contentement, par la ferveur de la tâche et l'enthousiasme de l'entreprise. Passé le temps de déferler les voiles, voyant rester à terre leurs parents et amis, et se souvenant que leur voyage était gagé sur l'espérance, et non sur un temps certain ni un lieu connu, ils les accompagnaient aussi de leurs larmes, comme pensant aux choses qui en des cas si nouveaux se présentent à la mémoire des hommes. De sorte que, les uns regardant vers la terre, les autres vers la mer, et tous ensemble occupés à pleurer et à penser à ce voyage incertain, ils restèrent ainsi jusqu'à ce que les navires s'éloignent du port » [68].

De l'archipel du Cap-Vert, quitté le 3 août, à la baie de Santa-Helena, en vue le 4 novembre, la traversée du grand vide de l'Atlantique Sud dura trois mois, non sans tempêtes, pluies et brumes. Après une escale d'une semaine dans la baie pour réparer les navires, Vasco da Gama tira au large pour atteindre la latitude du cap de Bonne-Espérance, qu'il vit le 18 et doubla le 22 [69]. Le 25, il entra dans la baie de São Brás, 370 km bien plus à l'est. Il y resta près de deux semaines se ravitaillant en viande et en eau. Le navire accompagnateur fut déchargé et détruit. Le 16 décembre, on dépassa le dernier *padrão* posé par Bartolomeu Dias, et le 17 le Rio do Infante, terme extrême atteint par lui. La force des vents d'ouest permit de rompre celle des courants qui ramenaient la flotte en arrière, si violents qu'ils firent craindre de ne pouvoir aller plus avant [70].

De la côte atteinte le jour de Noël, qui a conservé le nom portugais de Natal, la flottille fut rejetée loin au large pendant près de deux semaines.

---

[68] *Ibidem*, p. 10 (citation de BARROS, I, iv, 2).

[69] Les gros temps sont signalés par CASTANHEDA (I, ii) seulement.

[70] Ca' Masser, le premier en 1506, relate qu'arrivés au Cap, les équipages ne voulaient pas aller plus avant (*vide* Prospero PERAGALLO, *Carta de El-rei D. Manuel ao rei Catholico, narrando-lhe as viagens portuguezas à Índia desde 1500 até 1505*, reimpressa sobre o prototypo romano de 1505 vertida em linguagem e annotada por... ; seguem em appendice a Relação analoga de Lunardo Ca' Masser e dois documentos de Cantino e Pasqualigo : extrait des *Memórias da Academia Real das Siencias*, 1ª classe, t. VI, p. ii, Lisbonne, 1892, p. 13). On trouve la même information dans Jerónimo OSÓRIO, *De rebus Emmanuelis gestis libri duodecim*, 1571.

À court d'eau de boisson, la ration quotidienne par homme réduite à un *quartilho* (*ca*. 0, 35 l), on cuisina à l'eau de mer.

Jusque-là les Portugais n'avaient rencontré aux aiguades que des Hottentots, petits, vêtus de peaux de bêtes, armés de sagaies à la pointe durcie au feu, de comportement imprévisible. Le 10 janvier 1498, à l'embouchure de l'Inharrime, ils touchèrent le monde bantou. Des Noirs de haute taille, armés de grands arcs et de sagaies à pointe de fer, témoignaient d'un goût artistique. Parés d'anneaux de cuivre, ils portaient des poignards garnis d'étain dans des fourreaux d'ivoire. Leur gentillesse fut telle que le pays reçut le nom de « Terre des Bonnes Gens » (*Terra da Boa Gente*). Début février, à l'embouchure d'un des bras du Zambèze, où pour la première fois est signalée l'existence de pirogues chez les indigènes, les mêmes manières serviables accueillirent les Portugais. Le carénage des navires, ralenti par le scorbut qui s'était déclaré, imposa une escale d'un grand mois. Paulo da Gama visitait nuit et jour les malades, les consolant et les soignant, et partageait avec eux les remèdes qu'il avait apportés pour son usage personnel. Les premiers signes de la proximité, au nord, d'un milieu plus civilisé firent donner au fleuve le nom de « Rivière des Bons Indices » (*Rio dos Bons Sinais*).

Le matin du 2 mars, Nicolau Coelho vit venir à son avance des barques à voiles. « Que vous en semble – dit-il à Vasco da Gama – ceux-ci sont maintenant d'autres gens ». Premier contact avec le monde de l'Islam, Mozambique avait un air de bout du monde, tout en paillotes, hormis la résidence en terrasse du sultan. On retrouva les sonorités de l'arabe, les hommes en djellabas. On découvrait aussi les premiers signes du grand commerce maritime indien.

Les Portugais surgissaient dans un monde qui ne les attendait pas. De prime abord pris pour des Turcs ou pour des musulmans d'autres pays, ils furent fêtés. Le sultan se rendit plusieurs fois à bord des navires portugais, curieux de voir les célèbres arcs turcs et les Corans. Cachant ses malades et rassemblant sur le *São Gabriel* les hommes valides, Vasco da Gama répondait évasivement qu'il venait d'un grand pays voisin de la Turquie. Il offrit au sultan une collation et obtint deux pilotes, dont l'un restait près de lui quand l'autre descendait à terre. Poules, chèvres, noix de coco, melons affluaient. L'émotion des Portugais, jusqu'aux larmes, à entendre parler du voisinage du Prêtre Jean, de ses nombreux ports et d'une île peuplée à demi de Maures et à demi de Chrétiens (sans doute Soqotra) contribua à dénouer le malentendu. Un incident éclata, le 10 mars, lorsque l'escadre s'éloigna. Avant de mettre cap au nord, le 11, on célébra une messe, suivie de confessions, sur l'ilôt São Jorge, en face de Mozambique. Les calmes et les courants ramenèrent les trois petits bâtiments à leur point de départ, le 15. Vasco da Gama y fut au mouillage jusqu'au 29, se battit pour l'eau douce autour de l'aiguade, située sur la terre ferme, canonna l'agglomération.

Le voyage repris, les pilotes maures essayèrent de le leurrer en lui annonçant des îles peuplées de chrétiens, à moins qu'ils n'aient parlé que de « mécréants » (*kâfir*), le nom qui s'appliquait aux Noirs non musulmans, mal compris par l'interprète. Aussi Gama perdit-il quatre journées à essayer de revenir sur Kilwa [71], au nord duquel les courants l'avaient entraînés. La joie des Portugais fut grande, le 7 avril, d'arriver à Mombassa, car ils s'imaginaient que le lendemain ils iraient entendre la messe des Rameaux dans la partie chrétienne de la ville, partagée entre les deux confessions, chacune ayant son seigneur.

Deux émissaires du sultan, qui parurent chrétiens, vinrent apporter des épices et proposer d'en procurer un chargement. La cité fut montrée à deux *degredados*. On les mena chez deux marchands chrétiens indiens. Vasco da Gama faillit s'y laisser prendre. Il décida d'entrer dans le port le 10 avril. Une fausse manœuvre l'en empêcha, et l'attitude précipitée des Maures venus amicalement à son bord lui mit la puce à l'oreille. Torturés, ceux qui lui restèrent sous la main confirmèrent le traquenard. La nuit suivante des nageurs que les hommes de quart prirent d'abord pour des dauphins essayèrent d'enlever par surprise le *São Rafael* et le *Bérrio*. Vasco da Gama s'attarda deux jours encore, espérant en vain obtenir des pilotes. Les oranges de Mombassa avaient eu sur le scorbut des effets miraculeux, que la *Relation* anonyme attribua au bon air du pays [72]. Au départ, néanmoins, les marins n'eurent pas la force de lever une des ancres [73]. Le 14 avril, à trois lieues en mer, une quinzaine de Maures furent capturés sur un sambouq [74]. On les tortura aussi pour savoir s'il y avait parmi eux des pilotes capables de conduire les Portugais en Inde. Ils assurèrent qu'on en trouverait à Malindi.

Pour s'affranchir de la tutelle de Kilwa, le sultan de Malindi décida de jouer la carte portugaise. Il proposa à Vasco da Gama une rencontre en mer, chacun dans sa chaloupe. « Quand <Gama> arriva là où était le roi, celui-ci se

---

[71] [Le nom de Kilwa se donne à plusieures îles de la côte de Tanzanie, en particulier à Kilwa Kivinye (8° 48' S, 39° 25' E) ; ici il s'agit de Kilwa Kisawâni (8° 58' S, 39° 36' E), qui était à l'époque le siège du sultanat qui exerçait la suzeraineté sur toutes les cités-états musulmanes de la côte Suahili : *cf.* G. S. P. FREEMAN-GREEVILLE, art. « Kilwa » in *EI*, s. v. – L. T.]

[72] [Toutefois au *fl.* 76, à propos de l'escale faite à Malindi au retour, l'auteur note que l'on donna des oranges aux malades, qui ne purent pourtant guérir, la maladie étant déjà très avancée. Le scorbut avait déjà été observé en 1369-70, lors du blocus mis par les Portugais à l'embouchure du Guadalquivir, pendant les guerres de D. Fernando (r. 1367-83) avec la Castille (Fernão LOPES, *Crónica de D. Fernando*, chap. xlii) ; peut-être connaissait-on depuis lors le remède – L. T.]

[73] CASTANHEDA, I, ix.

[74] [En arabe *sanbûk* ou *sanbûq* (pluriel *sanabîq*) désigne le plus souvent une sorte de chaloupe. Le mot continue à être utilisé en Arabie du Sud et à l'Oman, où il désigne un bâtiment de 25 à 350 tonnes, des sambouqs plus petits étant utilisés au Golfe comme perliers : *vide* Henri GROSSET-GRANGE, *Glossaire nautique arabe ancien et moderne de l'Océan Indien (1975)*, Éditions du C.T.H.S., Paris, 1993, *s. v.* « navires anciens » et « navires modernes », et la fig. 3, pl. XI – L. T.]

rangea auprès de lui. Ils eurent alors une longue et bonne conversation et, entre autres choses, le roi dit au capitaine qu'il le priait de venir se délasser chez lui, et qu'il irait lui-même le voir sur ses navires. Le capitaine lui répondit qu'il n'était pas autorisé par son seigneur à se rendre à terre (...). Puis le roi fit, pour se divertir, le tour des navires d'où l'on tirait pour lui des salves de bombardes, et il s'amusait beaucoup à les voir tirer. Près de trois heures se passèrent ainsi. Quand il s'en alla, il laissa sur le navire un de ses fils et un des ses chérifs [75], et deux de nos hommes l'accompagnèrent chez-lui ; lui-même les demanda, voulant qu'ils aillent voir son palais. En outre, puisque le capitaine ne voulait pas descendre à terre, il lui demanda d'aller le lendemain se promener en mer le long du rivage : il y ferait chevaucher ses chevaliers. Réjouissances et musiques durèrent plusieurs jours. Des chrétiens de Cranganor, dont les vaisseaux mouillaient à Malindi, venaient faire leurs oraisons sur le *São Rafael*, devant un retable représentant la Vierge et l'Enfant Jésus. Ils ne dirent rien de Calicut, dont le nom sonnait maintenant aux oreilles des Portugais. Ils conseillèrent à Vasco da Gama de ne pas descendre à terre.

Le pilote promis par le roi de Malindi tardait à paraître. Durant deux jours, toute communication cessa entre la ville et la flotille. Le 22 avril, la chaloupe royale amena un favori du roi, que Gama fit retenir jusqu'à la venue du pilote. On a longtemps voulu identifier celui-ci à Ibn Majid, célèbre auteur omani de routiers, de la fin du XVe siècle. Il faut renoncer à cette rencontre symbolique entre le représentant de la science nautique arabe et les découvreurs européens. L'homme qui mena au but l'expédition portugaise était un Maure du Gujarate qui entendait l'italien. Il montra au capitaine-major, qui les apprécia aussitôt, une carte de la côte occidentale de l'Inde et l'instrument dont se servaient les marins orientaux pour prendre la hauteur du soleil.

Parti le 24 avril, Vasco da Gama fut rattrapé par les bourrasques d'une mousson de sud-ouest précoce. Les côtes de l'Inde apparurent le 18 mai 1498, dans un horizon noyé de pluies au milieu desquelles le pilote eut du mal à se repérer. Le 20, on mouilla loin au large, au nord de Calicut, devant Kapatt. À deux Maures qui l'interpellèrent en castillan : « Que le diable t'emporte ! Qui t'a amené ici ? », la réponse que fit le premier *degredad*o à poser le pied en Inde est célèbre. « Nous venons chercher des chrétiens et des épices. » La formule respecte la priorité des motifs de D. Manuel. Les mauvais esprits y verront peut-être un arrangement de l'auteur de la *Relation* anonyme, de même que dans la suite du dialogue : « Pourquoi le roi de Castille, le roi de France et la Seigneurie de Venise n'envoient-ils pas ici ? Il leur répondit que le roi de Portugal ne voulait pas y consentir. Et ils lui dirent qu'il faisait bien. »

---

[75] [En arabe *sharîf*, « distingué, honoré, honorable », titre que l'on donne aux soi-disant descendants du Prophète, connus en Inde plutôt comme *syed* (ar. *sayyid*, « seigneur »). L. T.]

À Tunis d'où il était natif, un de ces Maures, « Bontaybo » (Ben Tayyib ?) avait jadis vendu à la *Rainha* de D. João II des tissus destinés à São Jorge da Mina. Établi courtier à Calicut, il fut pour les Portugais un appui précieux. Il se rendit sur le *São Gabriel* où Vasco da Gama lui donna l'accolade et le fit asseoir près de lui. D'emblée, il conseilla sur la manière de procéder avec le Samorin, « homme bon et vain ». Il accompagna Gama à son audience [76]. Jusqu'à la fin du séjour, il l'instruisit des usages du pays et l'informa des mauvaises intentions de ses coreligionnaires. Néanmoins, « comme il était maure, Vasco da Gama était si circonspect qu'il ne se fiait pas à lui, ni ne lui donnait compte de rien des ses affaires ; cependant, pour l'avoir à sa main et en recevoir des avis, il lui donnait beaucoup d'étoffes et de l'argent » [77].

Après une semaine de contacts indirects, Vasco da Gama, le 28 mai, fut mené en litière au palais du Samorin, avec douze des siens, à travers un grand concours de gens. Le chemin passa devant une vaste église, où on leur montra dans la pénombre d'un sanctuaire ce qu'ils crurent être une image de Notre-Dame. Vasco da Gama s'agenouilla et pria. « Beaucoup d'autres saints étaient peints sur les murs de l'église, et ils portaient des diadèmes. Leurs dents étaient si grandes qu'elles leur sortaient de la bouche de la longueur d'un pouce, et chaque saint avait quatre ou cinq bras ». Le décor était identique dans un autre édifice où l'on fit halte. Plus encore qu'à Mombassa, les Portugais s'attendaient tellement à être en milieu chrétien, qu'ils prenaient des temples hindous pour des églises. La foule était devenue si compacte, juchée jusque sur les toits, que les gardes frayaient passage aux Portugais à coups de bâton.

La chronique de Castanheda colore de menus détails complémentaires le récit pittoresque de la *Relation* anonyme sur la longue audience que donna à Vasco da Gama le Samorin, couché sur un lit de repos, scintillant de joyaux, une coupe d'or où cracher son bétel à portée de jet. Lors d'une seconde audience, le 30 mai, il reprocha à Gama de ne pas lui avoir apporté de présents et il réclama la lettre de D. Manuel. Celle-ci lue, il autorisa sans commentaire les Portugais à vendre à terre la marchandise qu'ils apportaient.

Le jeudi 31 mai, Gama en litière et sa suite à pied furent reconduits à Pandarane, où ils arrivèrent trop tard le soir pour rentrer à bord. Force leur fut de constater le lendemain qu'ils étaient séquestrés. Le 2 juin, Vasco da Gama ne recouvra sa liberté qu'après avoir fait débarquer de la marchandise.

Vasco da Gama n'a séjourné à terre que du 28 mai au 2 juin. Son bord regagné, il n'en bougea plus. Durant les tempêtes diluviennes de la mousson, aucune nef ne restait en mer. Gama n'accepta pas de mettre ses navires à l'abri dans les cheneaux ou dans des fosses couvertes de palmes, de crainte

---

[76] CASTANHEDA, I, xv & I, xix ; BARROS, I, iv, 8.

[77] CASTANHEDA, I, xxii.

qu'ils ne soient détruits par les Maures. Les trois capitaines portugais passèrent devant Pantalayini-Kollam [78] les colères de la mousson [79].

Les relations avec Calicut furent marquées par la conviction permanente des Portugais d'avoir à faire à un interlocuteur chrétien, par leur ignorance des usages portuaires, par les intrigues que les Maures menèrent contre eux et par une certaine bonne volonté du Samorin. Dans l'entourage du souverain, le « *corregedor* [80] de la cour », un Hindou, prêtait l'oreille au mécontentement des Maures. Son facteur était un musulman. Les Maures, toutefois, devaient compter avec l'intérêt du Samorin, indifférent à la religion de ceux qui fréquentaient son port. Ils n'avaient osé retenir Vasco da Gama à terre plus d'une nuit. Lorsque la marchandise portugaise débarquée ne se vendit pas, le boycott des Maures en étant la cause, le Samorin envoya des négociants gudjaratis la voir, et des gardes. Il la fit ensuite transporter à Calicut.

Entre le 24 juin et la première quinzaine d'août, la tension tomba : les nouveaux-venus n'étaient pas des concurrents. Ils n'allaient à terre que par groupes de deux ou trois, successivement, à raison d'un homme par équipage. Pour rapporter quelques épices ou pierres précieuses, ils vendaient leurs bracelet, leur chemise ; Vasco da Gama aurait vendu son argenterie [81]. Ils étaient bien accueillis de tous « les chrétiens », dont beaucoup venaient aux navires avec leurs enfants mendier pitance. « Ils étaient parfois si nombreux – note la *Relation* anonyme – qu'ils en devenaient gênants. Très souvent il était nuit close et nous ne pouvions les faire sortir des navires ».

Cette tranquillité incita Vasco da Gama à laisser à Calicut un *feitor* – qui allait être Diogo Dias –, son écrivain et du personnel de comptoir. C'est alors que les choses se gâtèrent, Vasco da Gama contrevenant le 13 août, à l'usage que les navires marchands paient un droit de sortie de 600 *ashrafis* [82] (soit 600 ducats). Du coup, le Samorin fit placer sous séquestre l'entrepôt des Portugais. Les Maures de La Mecque répandirent le bruit que les trois navigateurs étaient des pirates, et non des marchands, qu'ils écumaient les mers parce qu'ils avaient été chassés de leur pays. Leur misérable cargaison prêtait créance à

---

78 [La *Pandarane* des Portugais, *Fandarina* des géographes arabes (Edrissi, Rashid-ud-Din, Ibn Baṭṭuṭa, etc.), *Flandrina* d'Odorico de Pordenone, à 11° 27' N, 75° 40' E, 12 milles au nord de Calicut – L. T.]

79 Barros, I, iv, 10 ; Castanheda, I, xxi.

80 [*Cf. supra* Ire partie, note 123 – L. T.]

81 Girolamo Sernigi, dans Teyssier, *Voyages...*, p. 174 ; *cf.* la *Relation* anonyme attribuée à Álvaro Velho, *ibidem*, p. 147.

82 [En portugais *xerafins* ; abréviation de l'arabe *dînâr ashrafî*, « denier d'Ashraf », nom donné aux pièces d'or frappées depuis 1425 par le Sultan Al-Ashraf Barsbây (r. 1422-1438), du même poids (3,45 g) que les ducats vénitiens – qu'elles voulaient remplacer en Égypte, où ils circulaient largement – mais, d'accord avec les principes islamiques, sans effigies humaines – L. T.]

ces accusations. Bontaybo fit savoir que leur tête était demandée au Samorin, et qu'à aucun prix ils ne devaient aller à terre, Vasco da Gama surtout [83].

Diogo Dias fut retenu de force jusqu'au 27 août. Vasco da Gama reçut toujours aussi cordialement les marchands et autres gens qui continuaient à venir à ses bateaux ; puis, le 19 août, il en retint dix-huit, dont six personnages importants, pour les échanger. Du 23 au 25, il alla mouiller loin en mer, et menaça de décapiter ses prisonniers.

Le retour

Le 27 août, Diogo Dias était libéré : les six captifs principaux le furent en retour. La restitution des marchandises n'étant que partielle, Gama en garda six autres pour les emmener au Portugal. Le Samorin adressait à D. Manuel quelques lignes, certifiant la venue de Vasco da Gama et offrant de fournir épices et pierreries contre de l'or, de l'argent, du corail et de l'écarlate. Collaborateur brûlé des Francs, Bontaybo (appelé aussi « Monçaïde »), accusé d'être un espion envoyé d'avance par D. Manuel, se réfugia sur le *São Gabriel* le 28 août [84]. Le 29, Vasco da Gama leva l'ancre.

Il avait appréhendé la remise à flot de la marine de Calicut et l'arrivée des nefs de haut bord de la Mer Rouge, auxquelles ses coques de noix, nonobstant leurs bombardes, ne pourraient tenir tête. Aussi, dès le 10 août, date traditionnelle de la réouverture de l'Océan, songeait-il à rentrer. Son souci était si fort qu'il courut le risque de mettre à la voile en pleine saison des vents d'ouest. Il en savait maintenant assez sur le système des vents – le pilote gujarati recruté à Malindi était toujours à ses côtés – pour ne pas ignorer que cette décision était nautiquement aberrante. L'escadre paya cher cette hâte justifiée. Vasco da Gama comptait s'abriter aux îles d'Angedive [85]. Il lui fallut vingt jours pour y arriver. Les hommes, si l'on en croit un passage des *Lusíadas*, s'y payèrent du bon temps avec les putes [86]. Timoja, le corsaire hindou vint rôder aux abords des îles, qui étaient une de ses bases, puis arrivèrent les corsaires musulmans de Goa, ses rivaux. Au bout de deux semaines, il devint prudent de quitter ces lieux verdoyants.

On en partit le 5 octobre, pour n'atteindre la côte de Somalie, à la hauteur de Mogadiscio, que trois mois plus tard, le 2 janvier 1499. La traversée fut si

---

[83] *Relation* anonyme attribuée à Álvaro Velho, *in* TEYSSIER, *Voyages*..., pp. 149-150 ; CASTANHEDA, I, xxiii.

[84] CASTANHEDA, I, xxiv ; BARROS, I, iv, 10.

[85] [Groupe de petites îles, dont la principale a le même nom, situé à 14° 46' N, 74° 7' E, en face de Karwar, un peu au sud de Goa – L. T.]

[86] *Cf.* J. A., préface, *Voyages de Vasco de Gama*, p. 52.

éprouvante qu'un début de mutinerie se produisit. Les hommes étaient ravagés par le scorbut, trente moururent, l'eau était rationnée. Les pilotes, qui savaient inévitables de longues semaines de calmes et de vents contraires, soutenaient les équipages qui réclamaient à grand cris le retour vers Calicut ou quelque autre port de l'Inde. Vasco da Gama les mit aux arrêts et dirigea lui-même la navigation. Fin décembre, à la date normale, les brises propices soufflèrent enfin [87].

Le 7 janvier 1499, on était devant Malindi où l'on ne s'attarda pas. Les oranges et autres fruits dont avaient rêvé les malades ne sauvèrent que les moins atteints. Après cinq jours de repos, on alla faire escale deux semaines, à une journée au sud de Mombassa. Trop peu d'hommes valides subsistaient pour qu'on prenne le risque d'entrer dans un port et pour manœuvrer trois navires. Le *São Rafael* fut brûlé et son équipage réparti entre le *São Gabriel* et le *Bérrio*. Devant Mozambique, le 1er février, un *padrão* (pilier de pierre inscrite) fut élevé dans l'ilôt São Jorge. L'aiguade de São Brás fut touchée le 3 mars, le Cap doublé le 20, la côte de Guinée atteinte fin avril-début mai, Santiago du Cap-Vert ultérieurement. Le mauvais régime alimentaire continuait de faire ses ravages (on avait fait à São Brás des salaisons d'anchois, de phoque et de manchot.) Vasco da Gama fréta une caravelle pour mener son frère mourant à Terceira.

Devançant sur la *volta* des Açores le *São Gabriel*, qui ne fut pas à Lisbonne avant le 10 août, le *Bérrio* y était depuis le 10 juillet. Vasco da Gama, qui veilla Paulo jusqu'à la fin, n'arriva que le 29 août. Il ne se présenta à D. Manuel que le 8 septembre, après avoir accompli une neuvaine à Santa Maria de Belém [88].

D. Manuel exultait. Dès le 12 juillet, il annonça aux Rois Catholiques que les frères Gama avaient découvert l'Inde et d'autres royaumes, de grandes cités maritimes où se faisait tout le trafic des épices et des pierreries que de grandes nefs portaient à La Mecque et de là au Caire, d'où elles se répandaient par le monde. L'expédition rapportait toutes sortes d'épices, ainsi que leurs tiges et leurs feuilles. Sans avoir une entière connaissance de la foi, les chrétiens de l'Inde étaient dans la disposition d'y être confirmés. On pourrait alors avec eux détruire toute la mahométanerie (*mourama*) de ces pays-là. Se saisissant du

---

[87] *Ibidem*, pp. 47-48. Cette mutinerie, signalée par Castanheda, I, xxvii, p. 67, a été niée par les critiques. *Cf.* Damião Peres, *História dos Descobrimentos...*, p. 307. La *Relation* attribuée à Álvaro Velho (Teyssier, éd., *Voyages...*, p. 164), la passe sous silence. [Gaspar Correia (I, pp. 20-27) la place à l'allée, juste après le passage du Cap ; Ca' Masser ne fait qu'une vague allusion à une émeute à l'allée, mais avant le Cap – L. T.]

[88] Hormis celle de l'arrivée du *Bérrio*, les autres dates ne sont pas certaines : *cf.* Damião Peres, *História dos Descobrimentos...*, pp. 305-307. Detti, dans sa lettre du 10 août (Teyssier, *Voyages...*, pp. 183-188 ; Radulet & Thomaz, *Viagens...*, pp. 125-145), ne contait pas l'arrivée de João de Sá. Selon l'*Esmeraldo*, IV, ii, parti le 8 juillet 1497, Gama fut de retour après deux ans, un mois et un jour, soit le 9 août 1499.

commerce qui jusqu'ici avait passé par leurs mains, les Portugais rapporteraient sur leurs navires de quoi pourvoir, depuis Lisbonne, en épices et en joyaux toute la Chrétienté occidentale [89].

Le Roi distribua à divers participants au voyage, pilotes, calfats, marins, des privilèges de *fidalgo* ou des *tenças* [90] qui ne dépassaient pas quelques milliers de réaux. À Nicolau Coelho, il octroya des armoiries et une pension de 50 000 réaux, dont 30 000 transmissibles à ses descendants [91]. Sa reconnaissance envers Vasco da Gama d'avoir réalisé le rêve séculaire s'exprima en termes très forts dans les diplômes qui l'élevaient au rang des plus hauts dignitaires du royaume. Entré au Conseil, Vasco da Gama exerça sur le Roi un grand ascendant. Devenu riche et personnage historique, sa carrière allait toutefois être tardivement couronnée. Son tempérament odieux et les jalousies qu'excita son élévation lui réservèrent des épreuves qui ne sont pas sans rappeler, en moins tragique, celles que s'attira Christophe Colomb.

Auteur d'un projet personnel, conçu par lui de son propre chef, et rejeté en Castille comme au Portugal tant ses erreurs de calcul étaient manifestes sur la distance entre l'Occident et Cipangu (nom du Japon qu'il avait lu dans Marco Polo), Christophe Colomb, à force d'obstination mystique, avait *in extremis* arraché à la Reine Catholique son appui. Demandeur, il avait posé de hautaines conditions, acceptées par les capitulations de Santa Fé, qui lui promettaient les titres d'amiral, de *don*, de vice-roi et gouverneur héréditaire des terres qu'il rencontrerait. Vasco da Gama n'avait rien conçu. Il n'avait pas traité d'égal à égal avec D. Manuel, et s'il avait été question de récompenses, elles n'avaient pas fait l'objet d'un contrat. Selon un usage courant, D. Manuel promit en 1498 à un navigateur privé, João Lavrador, la seigneurie des îles qu'il découvrirait dans l'Atlantique Nord [92]. Gama ne bénéficia évidemment pas de pareille disposition. Il était un exécutant, envoyé reconnaître un itinéraire et, comme Diogo Cão et Bartolomeu Dias avant lui, dresser au bord des nouvelles terres des piliers de pierre inscrits (*padrões*) pour marquer leur prise de possession par le roi du Portugal.

Colomb fut de retour à Palos de Moguer le 15 mars 1493. Au début d'avril, il reçut des Rois Catholiques une lettre adressée à leur « amiral de la Mer Océane et vice-roi des terres qu'il avait abordées ». Les titres convenus lui revenaient par le premier courrier. Il en alla moins vite pour Vasco da Gama. Il lui fallut attendre plusieurs semaines pour que des lettres royales fixent ses récompenses, et plus longtemps encore pour les voir en partie réalisées.

---

[89] Lettre de D. Manuel aux Rois Catholiques sur la découverte de l'Inde, Lisbonne, 12/VII/1499, *DP*, III, pp. 671-674, trad. partielle dans J. A., préface, *Voyages...*, pp. 12-13.

[90] [*Cf. supra*, Ire partie, note 275 – L. T.]

[91] J. A., préface, *Voyages...*, p. 13. ; Sanjay SUBRAHMANYAM, *The Carrier and Legend...*, p. 169.

[92] *Tença* annuelle de 50 000 *reais* à Nicolau Coelho pour ses services dans la découverte de l'Inde, Lisbonne, 24/II/1500, *DP*, III, pp. 566-567.

Le 24 décembre 1499, pour complaire à Vasco da Gama, D. Manuel lui fit une donation héréditaire, avec juridiction au civil et au criminel, de la ville de Sines,[93] son lieu natal, où son père s'était constitué un ensemble de biens et de relations. Le 10 janvier 1500, Gama reçut le titre de *dom*, étendu à son frère survivant et à sa sœur et à leurs descendants, une *tença* annuelle de 300 000 réaux, dont 170 000 payables sur les accises[94] de Sines, et le titre d'amiral[95]. La formulation hésita entre « amiral de la mer Océane », ce qui était en Castille le titre de Colomb, et « amiral de l'Inde », forme première qui prévalut[96].

Ces générosités se heurtèrent à de vives oppositions. L'amiral de Portugal, Lopo de Azevedo, quant à lui, prit très mal que soit créé un deuxième *almirante*. Il réclama qu'entière justice soit gardée à lui et à son fils António de Azevedo (qui était gendre du comte de Cantanhede). Vasco da Gama ne fut investi de sa dignité que deux ans plus tard, en janvier 1502, peu avant son second voyage. António de Azevedo devenu amiral de Portugal, la querelle se prolongea. En 1510, invoquant les assurances donnés à son père, il obtint du Roi que, de son vivant, et si D. Vasco mourait le premier, l'héritier de ce dernier n'aurait pas le droit de porter le titre d'amiral de l'Inde[97].

La donation à la légère, sans concertation, de Sines devint source d'embarras autrement graves. Elle était conditionnelle, car la ville appartenait à l'Ordre de Santiago, plus précisément aux biens de la Table magistrale que le Maître attribuait à son gré[98]. Quant au château, la charge d'*alcaide-mor* était sortie de la famille des Gama. Il se peut que Vasco ait tenu à régler quelque compte. Il fallait dédommager, dans le cas de l'Ordre obtenir du Pape l'autorisation d'un échange (l'acte omet toute référence à l'acquiescement de D. Jorge), et satisfaire D. Luís de Noronha, qui avait Sines en commanderie et était

---

93 [Donation de la ville de Sines à Vasco da Gama pour les services faits dans la découverte de l'Inde, Lisbonne, 24/XII/1499, J. I. de Brito Rebelo, « Vasco da Gama, sua família, suas viagens, seus companheiros », *Revista de Educação e Ensino*, Lisbonne, vol. XIII, 1898, n° LXVII, pp. 366-367 ; A. C. Teixeira de Aragão, *Vasco da Gama e a Vidigueira*, doc. 10, pp. 220-221 ; Lettre de D. Manuel aux Rois Catholiques sur la découverte de l'Inde, *DP*, III, p. 674. – L. T.]

94 [En portugais *sisas* : impôt sur les ventes créé par les *concelhos* (municipalités) au commencement du XVIe siècle, puis approprié par la royauté, à partir de 1373 ; la moitié en était payée par le vendeur, l'autre moitié par l'acheteur – L. T.]

95 *DP*, III, pp. 559-562 ; *cf.* A. Braamcamp Freire, « O almirantado da India. Data de sua criação », *AHP*, I (1903), pp. 25-32 ; *Brasões*, III, pp. 381-383.

96 *Almirante do Mar Oceano* figure dans les documents : Lettre de privilège à Gonçalo Álvares, Lisbonne, 27/II/1500, Brito Rebelo, « Vasco da Gama... », *Revista de Educação e Ensino*, Vol. XIV, n° LXXXII, Lisbonne, 1899, pp. 562-563 ; lettre de privilège à Fernão Martins, Lisbonne, 17/XII/1502, *ibidem*, Vol. XIII, n° XXI, Lisbonne, 1898, pp. 68-69.

97 Lettre de donation à António de Azevedo, Almeirim, 2/I/1544, Brito Rebelo, *op.cit*, vol. XIII, n° XXXVII, Lisbonne, 1898, pp. 202-204.

98 Sanjay Subrahmanyam, *The Carrier and Legend...*, p. 169.

alcaide-mor du le château royal. Fils du premier comte d'Odemira, grand-commandeur de Santiago, D. Luís était marié à la fille de Jorge Furtado de Mendonça, oncle maternel de D. Jorge. L'offense à l'Ordre était frontale.

En 1500 ou 1501, son mariage avec D. Catarina de Ataíde, fille de l'*alcaide-mor* d'Alvor chez qui D. João II était venu mourir en 1495, fit entrer D. Vasco dans une famille d'*alcaides-mores* de l'Alentejo et de l'Algarve, milieu qui était celui des Gama, mais au-dessus, touchant par les femmes à la grande aristocratie. D. Catarina était cousine germaine de la marquise de Vila Real d'une part, et des frères Almeida de l'autre. Un de ceux-ci, D. Pedro da Silva, vendit une rente de 50 000 réaux à Nuno Fernandes de Ataíde qui cherchait des fonds pour doter sa sœur [99]. Vasco da Gama avait sur la présence portugaise en Asie des vues qui étaient celles du clan Almeida. Mais jusqu'ici, aucun document n'a été produit qui indique que cet apparentement à des proches de D. João II n'ait eu des effets sur sa conduite, ni sur les accidents de sa carrière.

Dans l'affaire de Sines, le Magistère résistait. D. Jorge était maintenant gendre de D. Álvaro, et duc [100]. Le 2 février 1501, D. Manuel, s'avouant dans l'incapacité « jusqu'ici » de donner Sines évacué et libre, accorda à Vasco da Gama et à ses descendants une compensation annuelle de 1 000 cruzados, payable par quarts, jusqu'au règlement du litige [101]. Le 25 septembre, toujours dans l'impossibilité « pour le présent » de le mettre en possession de Sines, cette provision devint *tença* héréditaire, avec effet au 1er janvier précédent [102]. Autant dire que le Roi était battu et que la donation ne prendrait jamais effet. Pour prévenir une mainmise sur le château royal, D. Jorge assura la charge d'*alcaide-mor* [103], qu'il confia plus tard à Jorge Furtado de Mendonça [104].

En février 1504, en grâce pour le succès de son second voyage en Inde, l'amiral reçut une nouvelle *tença*, de 400 000 réaux [105], mais de seigneurie il ne fut pas question. Cependant, à titre privé, il chercha à tenir le haut du pavé à Sines, où il entreprit de grands travaux. D. Jorge exigea son expulsion. Le 21 mars 1507, le Roi lui laissa trente jours pour quitter Sines avec sa femme

---

[99] Lettre de confirmation de la donation de *tença* à D. Catarina de Ataíde, Almeirim, 7/VI/1523, Brito Rebelo, *op. cit*, vol. XIII, n° LXXI, Lisbonne, 1898.

[100] [Il fut créé duc de Coïmbre le 25/V/1500, et épousa D. Brites de Vilhena, fille de D. Álvaro (le frère du duc de Bragance, cousin du Roi) et sœur de D. Rodrigo de Melo, 1er comte de Tentúgal : vide *Brasões*, III, pp. 357-358 – L. T.]

[101] A. Braamcamp FREIRE, « O almirantado da India... », p. 31.

[102] Teixeira de ARAGÃO, *Vasco da Gama e a Vidigueira*, doc. 13, pp. 222-224.

[103] [Francisco Leite de FARIA, *Pensou-se em Vasco da Gama para comandar a armada que descobriu o Brasil*, Centro de Estudos de História e Cartografia Antiga, (« *separata verde* » n° CXI), Junta das Investigações Científicas do Ultramar, Lisbonne, 1978, p. 33, n. 112 (extrait de la *Revista da Universidade de Coimbra*, 26, 1978), pp. 145-185 – L.T.]

[104] Visite de la ville de Sines par Diogo Salema, 21-28/XI/1533, Brito REBELO, *op. cit.*, vol. XIII, n° XXXIV, Lisbonne, 1898, pp. 163-166.

[105] Lettre de donation de Lisbonne, 20/II/1504, *ibidem*, n° LXXII, pp. 508-511.

et avec ses gens. L'ordre comportait interdiction de poursuivre les constructions commencées, et pour tous d'entrer dans la ville ou dans sa banlieue sans autorisation du Maître, sous peine d'une très forte amende, de 500 cruzados, sans compter le châtiment encouru pour désobéissance [106]. Vasco da Gama quitta l'Ordre de Santiago pour passer dans l'Ordre du Christ et perdit ses commanderies [107].

106 Teixeira de Aragão, *Vasco da Gama e a Vidigueira*, n° 18, pp. 250-252.
107 *Ibidem*, n° 19, p. 252.

CHAPITRE 2

CABRAL ET JOÃO DA NOVA

Le premier voyage : Cabral, 1500

Dès octobre 1499 étaient désignés le facteur du comptoir qui serait fondé à Calicut et le capitaine-major du « premier voyage » (*viagem*) – celui de Gama n'étant compté que comme une « découverte » (*descobrimento*) – Pedro Álvares de Gouveia. De l'âge de Vasco da Gama, ce chevalier de l'Ordre du Christ, qui devint plus connu sous son nom de famille paternel de Pedro Álvares Cabral, était le cadet d'une famille de moyenne *fidalguia* de la Haute-Beira attachée à la maison de D. Henrique, puis à celle de l'infant D. Fernando et de ses fils. On ne sait rien de ses états de service, ni sur d'autres raisons de son choix. Le facteur, Aires Correia, avait exercé la charge d'*alcaide* de Lisbonne. Père de six enfants, il vivait chichement dans sa propriété du Ribatejo lorsque, pour l'aider à soutenir les siens, D. João de Sousa, qui était son cousin germain, lui obtint le poste de *feitor* de Calicut [1]. Aires Correia se désolait de quitter sa femme et ses enfants. Il emmena deux d'entre eux, Aires et António, âgés d'une dizaine d'années. Sous ses ordres étaient placés deux écrivains des recettes et deux écrivains des dépenses. On se promettait donc beaucoup d'activités.

Le Roi était le principal armateur. D. Álvaro, en participation avec Marchionni, Sernigi et sans doute Salvago, armait un navire plus petit ; et une caravelle était armée par le comte de Portalegre associé à d'autres marchands. Les marchands rapporteraient la quantité d'épices que la vente de la marchandise qu'ils étaient autorisés à emporter leur permettrait d'acquérir. Plusieurs participants du voyage de 1497 reprenaient la mer, Nicolau Coelho, João

---

[1] *Anedotas Portuguesas, nº LVIII*, pp. 92-93. D. João de Sousa était seigneur de Sagres et *guarda-mor* de D. Manuel. L'Aires Correia qui vend le ravitaillement pour l'escadre de Vasco da Gama en 1497 (CASTANHEDA, I, ii), étant un habitant de Lisbonne, rien ne prouve que ce soit le même personnage.

de Sá, Pero Escobar, Diogo Dias, qui avec Bartolomeu Dias son frère irait à la nouvelle Mina. Les autres iraient charger des épices à Calicut.

Calicut ramené dans un monde chrétien

Voyageurs sans préjugés, Nicolo de' Conti et Girolamo de Santo Stefano, dont les relations ne seront publiées en portugais qu'en 1502 [2], avaient été lucides. « Par toute l'Inde, on adore les idoles, auxquelles on fait des églises qui ne sont pas dissemblables des nôtres », observait Conti. Et Santo Stefano, qui séjourna à Calicut, reconnaissait que « Le seigneur de ce pays est idolâtre, et de même tout le peuple. Ils adorent un bœuf ou le soleil, et aussi beaucoup d'idoles qu'ils font » [3]. Mais imprégnés de l'idée d'arriver dans une Inde chrétienne, les Portugais ne comprirent rien à ce qu'ils voyaient et repartirent avec des illusions à peine tempérées. De plus, leurs interlocuteurs maures traitant les Hindous de païens (*kâfir*), ils auront pris le terme en son sens maghrébin, qui s'appliquait aux chrétiens. Vasco da Gama s'y laissa tromper. L'auteur de la *Relation* s'indigna des méchants tours que jouait le Samorin, « un roi si chrétien » [4]. Nicolau Coelho le premier éclaira D. Manuel. Les chrétiens retrouvés n'étaient pas tellement confirmés dans la foi et n'en avaient pas une entière connaissance [5]. Fin août, D. Manuel avisa Rome que le roi de Calicut et la majeure partie de son peuple se tenaient pour chrétiens, mais qu'on devait plutôt les tenir pour hérétiques, vu la forme de leur christianisme [6].

Des hommes de *Bérrio* [7] Girolamo Sernigi apprit que les chrétiens indiens avaient des églises et des cloches, mais ni prêtres ni offices divins. Ils étaient frustes (*gente grossa*) [8]. Quelques semaines plus tard, son information enrichie, il l'accorde mal. Il y a de grandes populations chrétiennes en Inde, mais la plupart des gens sont idolâtres. Les saints sont peints dans les églises avec

---

[2] [Vide *Marco Paulo : o Livro de Marco Paulo – o Livro de Nicolao Veneto – Carta de Jeronimo de Santo Estevam*, conforme a impressão de Valentim Fernandes feita em Lisboa em 1502, com três *fac-similes*, introdução e notas por Francisco Maria Esteves Pereira, Biblioteca Nacional, Lisbonne, 1922 – L. T.]

[3] Mario Longhena, « Il testo originale del viaggio di Girolamo Adorno e Girolamo da Santo Stefano », *Studi italiani di filologia indo-iranica*, 1905.

[4] Teyssier, éd., *Voyages...*, p. 149.

[5] D. Manuel aux Rois Catholiques, Lisbonne, 12/VII/1499, *DP*, III, pp. 672-673.

[6] D. Manuel au Cardinal protecteur, 28/VIII/1499, *DP*, III, pp. 549-550.

[7] [La caravelle *Bérrio* (du nom de son ancien propriétaire, qui la vendit au Roi), commandée par Nicolau Coelho, qui rentra à Lisbonne le 10 juillet 1499, apportant la nouvelle du succès de l'expédition – L. T.]

[8] Lettre de Sernigi du 10/VII/1499, Teyssier, éd., *Voyages...*, p. 172.

des diadèmes, mais il n'y a pas de croix. Il existe à Calicut un temple où, à midi, se passent des choses diaboliques à la vue desquelles on meurt [9].

Pour complaire à ses nouveaux maîtres, Gaspar da Índia humait le vent. Durant sa captivité à bord du *São Gabriel*, l'ancien officier du 'Âdil-Shâh était allé au-devant des fantasmes portugais en racontant que de Calicut vers le sud, dans le golfe du Bengale et jusqu'au-delà de Malacca, sur quatorze souverains dix étaient chrétiens, capables de mobiliser jusqu'à trois cent mille hommes de guerre [10]. D. Manuel restait attaché aux aberrations sur le christianisme du Samorin, persistance d'autant plus étrange que le Juif providentiel, dont les propos transportaient d'aise Duarte Galvão, mit par la suite sourdine à ses hâbleries, et que se trouvait à Lisbonne le Maure de Tunis, « Monçaide », maintenant baptisé et devenu Baltasar, qui connaissait fort bien son monde de Calicut [11]. Il faut croire que l'illusion répondait trop aux espérances mystiques de D. Manuel pour qu'il s'en libère.

Opportuniste un peu grisé, Gaspar entrait pleinement dans son nouvel avatar de conseiller du Portugal. Il poussait non pas à la fondation d'un simple comptoir, mais d'un fort [12]. Il jugeait qu'à Calicut le *feitor* ne serait pas en

---

[9] [2e lettre de Sernigi, *ibidem*, p. 179. Tout en percevant, avec son habituelle perspicacité, que le texte ne peut pas dater du même moment, J. A. citait ensuite, comme étant de Sernigi, un texte qui, en fait, est une interpolation de Ramusio dans son édition de la lettre de Sernigi (1550) ; il ne se trouve pas dans le *ms.*, dont on a maintenant l'édition critique de Carmen Radulet, traduite et annotée par L. F. Thomaz (*Viagens Portuguesas à Índia*..., cit. *supra*), que n'a pu connaître J. A. Voilà le paragraphe qu'il avait rédigé et que nous avons retiré du corps du chapitre : *Dans un texte édité comme post-scriptum à sa première lettre, mais plutôt postérieur à la seconde, la vérité critique se fait jour, à la suite de ses entretiens avec Gaspar da India : « Il dit qu'il y a dans ces pays beaucoup de peuples gentils, c'est-à-dire idolâtres, et qu'il y a là peu de chrétiens. Ce qu'on dit être des églises sont des temples à la mode des gentils, où il y a des peintures d'idoles et non de saints. Cela me paraît plus vraisemblable que de dire qu'ils sont chrétiens sans faire les offices divins et sans prêtres. Je n'entends pas qu'il y a là d'autres chrétiens dont faire compte que quelques Jacobites et ceux du Prêtre Jean, qui est très loin de Calicut, de l'autre côté du Golfe d'Arabie »* – L. T.]

[10] Le texte est dans Montalbodo et dans Ramusio, I, pp. 615-616. [Il se trouve aussi dans les éditions portugaises de la *Relation* anonyme attribuée à Álvaro Velho, dont il constitue un appendice : Damião Peres, António Baião & A. de Magalhães Basto (éd.), *Diário da primeira Viagem de Vasco da Gama*, 2 vols., Livraria Civilização, Porto, 1945 ; et Álvaro Velho, *Roteiro da Primeira Viagem de Vasco da Gama (1497-1499)*, por..., prefácio, notas e anexos por A. Fontoura da Costa, 2a ed., Agência Geral do Ultramar, Lisbonne, 1960 – L. T.]

[11] [Auxquels on peut presque assurément ajouter le pilote, qui, comme J. A. le note bien, n'était pas Ibn Mâjid, comme Gabriel Ferrand l'avait cru et propagé : ceci résulte avec évidence des documents publiés par Carmen Radulet, *cf. supra* note 51, qui le montrent à Lisbonne, informant Sernigi. On notera qu'en les baptisant, l'on donna au juif et au maure, prémices des Indiens convertis, les noms de deux des Rois Mages qui vinrent jadis de l'Orient adorer Jésus – L. T.]

[12] [Ici une note marginale du *ms.* de J. A. se borne à indiquer : « lettre non datée ; TdT ». La matière étant non seulement d'une importance capitale pour la compréhension de la genèse de la stratégie manuéline pour l'Inde, mais aussi entièrement inédite, nous avons entrepris

sécurité, et qu'en troublant la navigation au large de l'Inde, on s'aliénerait les milieux locaux, qui massacreraient les Portugais avant l'édification de l'indispensable forteresse. Il préconisait de commencer par ruiner la navigation « de l'autre côté », de rançonner sans pitié Aden, et éventuellement al-Shihr, où le ravitaillement ne manquait pas, ainsi que d'autres ports de la côte d'Arabie. Les dix nefs de La Mecque qui venaient chaque année charger à Calicut seraient capturées aisément. Si l'on ne pouvait embarquer tant de butin, on prendrait deux ou trois nefs en port de Maures, de celles appelées *hoqueyr* [13] qui, neuves, seraient capables de faire le voyage de l'Atlantique, montées par quatre-vingt marins portugais. Pour remplacer ceux-ci, on épargnerait la vie d'autant de marins maures, distribués par dix sur huit bâtiments portugais, fers aux pieds.

Outre que l'interception des navires maures dans les eaux du golfe d'Aden libérerait de nombreux chrétiens, sujets du Prêtre Jean emmenés en esclavage, l'activité de l'escadre portugaise ferait perdre aux marchands de Mer Rouge, effrayés, le moment du passage vers le Malabar. Les Indiens de Calicut ne trouvant plus d'acheteurs maures pour les épices, la conclusion d'un pacte avec le Samorin en serait facilitée. Les Portugais obtiendraient d'ériger une forteresse, où le *feitor* et ses gens seraient en sûreté. Enfin, en allant vendre à Calicut le butin pris à Aden, clef de ces trafics, les frais de l'expédition portugaise seraient réduits de moitié.

Gaspar ne s'étendait pas sur cet argument capital. Flattant les inclinations de D. Manuel, il s'élevait à un autre plan. Il ouvrait la perspective d'élargir les buts de l'expédition suivante. « Dans l'autre voyage, espérance en Dieu que nous ferons la guerre à La Mecque et déferons la demeure de Mahomet, prendrons toute la richesse qui y est et reviendrons sous les pieds de Votre Altesse avec toute cette richesse. Cela me paraît à moi, Gaspar da Índia, être le profit

---

une recherche sommaire dans les collections de la Torre do Tombo où se trouvent les documents non datés, les *Cartas Missivas* et les *Cartas dos Vice-Reis da Índia*. Les deux collections n'ayant pas d'index alphabétique, il nous a fallu parcourir l'inventaire des quelque 1 800 documents qui les constituent. On y trouve deux documents (*CVR*, 122 et *CM*, III, 329) qui semblent être ceux sur lesquels J. A. s'est basé pour rédiger les paragraphes qui suivent. Il s'agit de deux informations, la première étant tronquée, rédigées sous la dictée de Gaspar (*«Diz Gaspar da Índia que…* »), qui vraisemblablement ne savait pas encore écrire le portugais. Il continue à y parler des « bons chrétiens » de Calicut et ne mentionne pas encore l'hypothèse d'un établissement à Cochin ou Cananor, ce qui prouve qu'elles datent de 1499-1500. Les lettres postérieures (*CVR*, 76 de *1505-1506 et *CVR*, 26 de *1506-1507, rédigées en Inde, sont déjà autographes et signées de la main de « Gaspar, esclave de Votre Altesse pour toujours ». Il se peut que d'autres lettres de Gaspar aient échappé à notre recherche rapide – L. T.]

[13] [Nous n'avons pu identifier ce mot, que n'enregistrent ni l'*EI* ni Henri Grosset-Grange (*Glossaire nautique arabe…*) ; il présente la structure d'un diminutif arabe, mais de quel mot ? De *hakar*, « réservoir » ? De *hakr*, « merveille » ? Les autres mots phonétiquement possibles ne font guère de sens – L. T.]

de Votre Altesse, que nous tuerons les Maures et prendrons leur richesse, et ferons qu'aucun Maure ne puisse entrer dans la mer de l'Inde, excepté les Chrétiens portugais, et la mer de l'Inde et l'Inde même resteront nettoyées des Maures. Moi, Gaspar da Índia, j'espère en Notre-Seigneur Jésus-Christ et en la Vierge Marie et en tous les saints qu'ils nous garderont ainsi, rendant toute l'Inde aux Chrétiens, et qui ne sera pas bon chrétien paiera tribut à notre sire le roi de Portugal D. Manuel, seigneur de la route des Indes. Nous prendrons toutes ces choses à l'Inde chaque année, peu à peu ainsi nous les ferons tous chrétiens. »

Le plan belliciste de destruction du commerce indo-arabe des épices et d'autofinancement de la guerre qu'exposait Gaspar dans son portugais maladroit était très intelligent. Fondé sur un pronostic que les événements vérifièrent bientôt, s'il avait été appliqué il aurait simplifié la tâche des Portugais. C'est en 1505 seulement que D. Manuel ordonnera de fermer la Mer Rouge, mais dans le cadre beaucoup plus lourd de l'implantation de forteresses, et à partir de l'Inde. Gaspar da Índia inversait l'ordre des priorités, en proposant de prendre le problème à la gorge. La stratégie du trop souple Juif, émergé d'un passé suspect, ne fut pas retenue. Pour l'heure, le Roi s'en tint à la solution qui répondait le mieux à ses connaissances : établir aux sources mêmes de la vente du poivre un comptoir, dont la confraternité religieuse avec le Samorin assurerait la protection.

Rédigée par Duarte Galvão, la lettre du 1er mars 1500 au « grand et très puissant prince Çamorin, par la grâce de Dieu roi de Calicut », est un des grands textes de l'idéologie manuéline. Sa syntaxe empêtrée et son vocabulaire pauvre – Galvão a l'esprit court et, comme le relèvera João de Barros, peu de moyens – célèbrent le mystère des desseins de Dieu, dont l'exécution a été prédestinée à D. Manuel, et le Samorin est invité à s'en émerveiller [14] :

> « Dieu tout-puissant, commencement, milieu et fin de toutes les choses, selon l'ordonnance de qui se fait le cours des jours, temps et faits humains, de même que par son infinie bonté il créa le monde et le racheta par le Christ son fils notre sauveur, ainsi dans son grand et infini pouvoir et savoir, il a ordonné pour les temps à venir que beaucoup de choses, qui, pour le bien et profit du genre humain, <les> inspirent dans le cœur des hommes, avaient d'être faites par les hommes, soient mises en œuvre et manifestées dans les temps convenant le mieux par lui fixés, et ni avant ni après.
>
> Si avec un sain et véridique jugement vous voulez considérer la grandeur de la nouveauté et du mystère de l'aller de nos gens et navires à vous et à ces terres

[14] Plusieurs fois éditée, sur une copie d'époque, je cite le texte de *DP*, III, pp. 516 & *sq.* ; une autre copie d'époque (à Ajuda), non utilisée par les éditeurs, offre de très menues variantes. [Transcrite aussi par CASTANHEDA, I, XXXV ; c'est par lui que nous savons que l'auteur en fut GALVÃO – L. T.]

vôtres, vous devez faire dans ces contrées d'Orient ce que nous faisons dans celles du Ponant, où nous donnons beaucoup de louanges au Seigneur Dieu pour, en vos jours et les nôtres, faire au monde tant de grâces que nous nous puissions savoir non seulement de ouï-dire, mais de vue nous voir et connaître, joindre par conversation et quasi voisiner, étant depuis le commencement du monde jusqu'à maintenant les gens de ces terres-ci et ceux de ces terres-là si éloignés les uns des autres et tellement hors de toute espérance ni pensé de cela que le Seigneur Dieu a maintenant voulu qui soit, inspirant il y aura soixante ans un nôtre oncle notre vassal, appelé l'Infant D. Henrique, prince de très vertueuse vie et saintes mœurs, lequel pour le service de Dieu prit le propos, inspiré par lui, de faire cette navigation – et par les rois nos prédécesseurs elle fut poursuivie jusqu'à maintenant – à laquelle, plaisant à Notre Seigneur, il a voulu donner la fin par nous désirée. Il a voulu que ceux qui sont maintenant allés là-bas en un seul voyage fassent autant de chemin jusqu'à arriver à vous qu'il en était fait dans tous les voyages passés en soixante ans. Ceux-ci étant les premiers que nous avons envoyés dès que nous avons pris le gouvernement de nos royaumes et seigneuries.

Depuis la création du monde, il y eut dans ces pays de là-bas et dans ceux d'ici de grandes puissances et seigneuries de princes et de rois, de Romains et d'autres nations qui possédèrent la majeure partie de la terre, desquels on lit qu'ils eurent grande volonté et désirs de faire cette navigation et y travaillèrent, et il n'agréa pas à Dieu de leur donner en mains une telle possibilité dans ces temps-là, de même que nous maintenant n'aurions pu si nous ne l'avions pas eu de sa main et volonté. Puisque Dieu n'a pas voulu que cela fût, aucun des hommes passés n'eut pouvoir de le faire. Personne ne doit penser que maintenant qu'il l'a voulu, des hommes aient pouvoir de le contrarier et défaire, étant maintenant bien plus grand mal et injure contre Dieu de vouloir résister à sa volonté, si manifeste et connue, qu'il n'en était de s'opiniâtrer contre elle avant qu'elle ne soit sue.

(...) Il faut bien croire que Dieu Notre-Seigneur n'a pas ordonné une promesse si merveilleuse de cette nôtre navigation seulement pour être servi dans les commerces et profits temporels entre vous et nous, mais aussi dans les <profits> spirituels des âmes et <de> leur salut, auxquels nous nous devons davantage. Il se tient pour mieux servi que sa sainte foi chrétienne soit entre vous et nous communiquée et jointe comme elle le fut par tout le monde universel bien six cents ans après la venue de Jésus-Christ, jusqu'à ce que pour les péchés des hommes vinrent quelques sectes et hérésies contraires (...), sectes qui occupèrent entre vos terres et les nôtres la plus grande partie de la terre, ce par où notre communication avec vous fut empêchée par <voie de> terre. Elle est maintenant ouverte à nouveau par notre navigation et dégagée par Dieu à qui rien n'est impossible. »

Désirant poursuivre et accomplir ce que Dieu montre être sa volonté et son service, D. Manuel envoie son capitaine, des nefs et marchandises et un *feitor*, ainsi que des religieux versés dans la foi chrétienne, afin que le Samorin puisse voir « la doctrine de la foi du Christ que nous avons » répandue par ses douze apôtres, desquels saint Thomas et saint Barthélemy allèrent tirer l'Inde de l'idolâtrie tandis que d'autres allaient prêcher l'Occident. Rome devint « la mère de la vérité », de laquelle relèvent tous les rois et princes chrétiens. Le service de Dieu a été et est la cause de la navigation portugaise vers les Indes. D. Manuel demande au Samorin de bien accueillir Cabral :

> « Très affectueusement et comme frère, nous vous prions de vouloir vous conformer au vouloir et à la volonté de Dieu et, pour que vous fassiez votre profit et celui de vos terres, tant temporel que spirituel qu'il vous agrée de recevoir et de joindre à vous notre amitié, commerce et conversation que nous vous présentons si pacifiquement pour son saint service, et de recevoir et de traiter notre capitaine et nos gens avec ce sain et véritable amour avec lequel nous vous les mandons. Car outre que d'ici il entre tant de claires raisons et de mystère de la volonté de Dieu qu'il nous en a fait et montré que tous puissent voir et connaître pour son oeuvre, assurément en toute raison d'entre les hommes, il va de soi que vous deviez beaucoup vous plaire avec des gens qui de si loin avec si grand cœur vont chercher votre amitié et conversation, et vous apporter autant de profit que de nos terres plus que d'aucunes autres vous pouvez recevoir de nous. »

Pour conclure, Duarte Galvão et le Roi descendent des sommets de l'affectivité, et prennent quelques précautions. Au cas où le Samorin serait de dispositions contraires, qu'il sache que D. Manuel n'en continuera pas moins sa navigation vers les pays où Dieu se veut nouvellement servi par les mains des Portugais. Il ne manquerait pas de gens pour les y accueillir. Et Dieu savait combien D. Manuel souhaitait que ce soit plutôt avec bonne paix et amitié.

Les instructions de Cabral exprimaient l'indissoluble intention de ramener à Lisbonne des épices, et dans le giron de l'orthodoxie romaine des communautés séparées. Des effusions galvaniennes, elles ne gardent cependant qu'une coloration atténuée, presque artificielle, qui souligne leur caractère composite. Le sens concret des *desembargadores* [15] est passé par là. Les invocations à l'amour, à la concorde et au service de Dieu y font surface dans un contexte prédominant de stricte méfiance envers le roi de Calicut.

Dès son arrivée, Cabral lui ferait dire combien D. Manuel désirait, en premier lieu, les endoctriner et enseigner, lui et son peuple, pour le salut de leurs âmes – il n'était pas prévu qu'il pût s'en offusquer – et, en second lieu, établir une entente commerciale. Le message représenterait au Samorin quelle était sa double chance, et le double profit qui en résulterait, « principalement pour être enseigné et éclairé de la foi ». Une mission de huit franciscains, dont un organiste, partait pour l'Inde à cette fin, dirigée par Frei Henrique de Coimbra [16], un des religieux les plus distingués du Portugal.

Au vœu de relations pacifiques et amicales formulé par la plume de Duarte Galvão correspondaient deux articles des instructions de Cabral [17].

---

[15] [Magistrats qui assistaient le Roi dans ses dépêches, lui soumettaient les pétitions reçues, analysaient les appels, etc. : *vide* Marcelo Caetano, art. « Desembargo do Paço », dans *Verbo – Enciclopédia Luso-Brasileira de Cultura*, vol. VI, *s. v.* – L. T.]

[16] [*Cf.* F. Félix LOPES, « Frei Henrique de Coimbra – O Missionário. O diplomata. O Bispo » in *Studia*, 37 (Déc. 1973), pp. 7-119 – L. T.]

[17] [On trouvera le texte des instructions in *Os primeiros 14 documentos relativos à Armada de Pedro Álvares Cabral*, edição de Joaquim Romero de Magalhães e Susana Münch Miranda,

Pour détruire la mauvaise image répandue lors du séjour de Vasco da Gama, le capitaine-major pratiquerait une généreuse et franche cordialité. Il ne ferait aucun mal aux nefs rencontrées, fussent-elles de Maures de La Mecque ; au contraire, il leur prêterait au besoin secours, leur donnerait des vivres, recevrait aimablement leurs passagers. Arrivé à Calicut, il inviterait le Samorin à envoyer ses facteurs et écrivains visiter les nefs portugaises. On leur montrerait les coffres et les ballots non clos. Ainsi verraient-ils qu'elles étaient pleines de marchandises, et que les marchands venus du Portugal n'étaient pas des voleurs, comme on en avait répandu le bruit.

Là s'arrêteraient les délicatesses. Les réalistes complétaient la copie des idéalistes. Tout chrétien que le Samorin fût censé être, on exigerait impérativement des otages, pour éviter les traîtrises dont Vasco da Gama avait été victime. Cabral ne descendrait à terre qu'après remise à son bord de notables indiens désignés par lui (afin qu'il ne s'agisse pas de gens de basse caste, sans valeur de garantie). Il ne se rendrait chez le Samorin qu'à cette condition. Si le Samorin refusait, on réclamerait en otages, pour toute la durée du chargement des épices, trois ou quatre marchands, et les transactions seraient menées par Aires Correia au jour le jour, de façon à courir à terre le moindre risque. Si le Samorin ne consentait à livrer des otages ni pour Cabral ni pour Correia, Cabral relancerait les pourparlers en menaçant d'aller charger ailleurs, à « Callemur », tandis que Correia travaillerait, sans gage, à charger le plus hâtivement possible. Enfin étaient précisées les mesures de rétorsion à prendre dans le cas, improbable, d'un rejet total par le Samorin des offres d'entente avec le Portugal, rejet dont les Maures seraient tenus pour fautifs. Il pourrait dès lors attaquer des navires maures.

Les découvertes de Cabral

Le 8 mars 1500 à Belém, d'où partait l'expédition, une messe solennelle fut célébrée. Dans son sermon, D. Diogo Ortiz loua Cabral d'accepter une telle mission. Le Roi lui remit un étendard et l'accompagna jusqu'aux vaisseaux. Ils étaient douze (et de plus, comme en 1497, un ravitailleur de demi-parcours), équipés d'une forte artillerie, emportant près de douze cents hommes selon les chroniqueurs [18]. Chiffre qui paraît élevé puisque n'en seront laissés

Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses, Instituto dos Arquivos Nacionais / Torre do Tombo, Lisboa, 1999 ; *cf.* Alexandre Lobato, « Dois novos fragmentos do Regimento de Cabral para a Viagem da Índia em 1500 », in *Studia*, n° 25, 1968, pp. 31-49 – L. T.]

[18] [Le voyage de Cabral est raporté par Castanheda, I, xxx-xlii ; Barros, I, v, 1-9 ; Gaspar Correia, I, pp. 145-232 ; *Crónica Anónima*, chap. 9-11 ; Góis, I, xliv-lx. Les récits contemporains du voyage ont été réunis par William B. Greenlee, *The Voyage of Pedro Alvares Cabral to Brazil and India*, Hakluyt Society, Londres, 1938 (réimp. Kraus Reprint, Nendeln, Liechtenstein, 1967) ;

au comptoir de Calicut qu'une soixantaine, et que les consignes sont de ne pas agresser. La précaution reflète sans doute le sentiment d'infériorité éprouvé en 1498 par Vasco da Gama.

Tenant compte des observations de Gama, qui conseillait une volte ample afin d'avoir une navigation plus brève, des navires moins travaillés par les vers, des vivres mieux conservés et des équipages en meilleure santé, Cabral, Santiago du Cap-Vert passé le 22 mars, piqua vers le sud pour chercher loin au sud-ouest les vents qui le rabattraient vers le cap de Bonne-Espérance. Il fut en vue le 22 d'une côte qu'il atteignit le 24, à laquelle la flotte mouilla une semaine. Pero Vaz de Caminha, un des écrivains du comptoir de Calicut, rédigea une lettre restée fameuse sur les mœurs des indigènes, dans la nudité desquels il admira l'innocence première de l'humanité. Un astronome de la flotte calcula que cette terre, ou cette île, qu'on appela de la Croix ou de la Vraie Croix (*Vera Cruz*), se situait à l'est du méridien de Tordesillas, donc en zone portugaise. Un *padrão* fut improvisé, avec deux morceaux de bois liés en forme de croix, et Frei Henrique de Coimbra célébra un messe prêchée. Déchargé, le navire de ravitaillement fut envoyé porter à Lisbonne la nouvelle de cette découverte.

Le 2 mai, Cabral reprit son voyage, qui, à cet épisode près, fut malchanceux. Un navire avait disparu au Cap-Vert. Quatre autres, dont celui de Bartolomeu Dias, pris dans l'œil d'un cyclone, sombrèrent d'un coup le 24 mai. Emportées pendant vingt jours, toutes voiles carguées, la moitié seulement de l'escadre, six vaisseaux, se retrouva à Mozambique, le 20 juillet. Le shaykh qui avait réservé à Gama un accueil hostile était mort. Son successeur pensait tout autrement. On resta six jours à réparer. Kilwa demeurait mal intentionné, mais les instructions étaient de ne pas faire la guerre, et on passa outre. À Malindi, en fête du 2 au 5 août, Cabral remit au shaykh une lettre de D. Manuel, en versions portugaise et arabe. On y prit un pilote qui mena, le 22 août, à Angedive, où l'on resta deux semaines à remettre la flotte en état. Tous les équipages se confessèrent et communièrent. Cabral arriva devant Calicut, malade, le 13 septembre.

L'ignorance des interdits de caste engendra durant plus d'une semaine des malentendus. Baltasar, un bon connaisseur de Calicut, désigna comme otages des notables hindous que le Samorin ne consentit qu'avec une extrême répugnance à envoyer à bord. Les prohibitions religieuses leur interdisaient de manger et de dormir sur mer. Cabral n'était pas revenu de son audience au palais royal qu'ils sautèrent à l'eau pour regagner le rivage. Deux, retenus de force, furent enfermés dans la cale. Après son unique entrevue avec le

---

version portugaise par Álvaro DÓRIA : *A Viagem de Pedro Álvares Cabral ao Brasil e à Índia*, Livª Civilização, Porto, s.d. (*ca.* 1951) – L. T.]

Samorin, Cabral, travaillé par une vieille fièvre quarte, se retira sur son navire et, comme Vasco da Gama deux ans auparavant, il n'en sortit plus. Gaspar da Índia resta auprès de lui. C'était un utile conseiller dont on se méfiait trop pour le laisser descendre à terre. Toutes les négociations reposèrent sur Aires Correia. Pour débloquer la situation, il s'offrit à aller traiter avec le Samorin contre remise de deux otages, musulmans cette fois. Les interlocuteurs se dérobaient de jour en jour, si bien que Cabral appareilla. Les Calicutis plièrent, et Aires Correia obtint à peu près ce qu'il demandait. Les « Maures du Caire et du détroit de La Mecque », c'est-à-dire le puissant groupe de pression des grands marchands de Mer Rouge [19], avaient le dessous. Contre ceux-ci, Koya Pakki, chef de la faction adverse des « Maures du pays » [20], les Mâpillas [21], joua la carte portugaise. Il fit octroyer, non loin de la sienne, une demeure à usage de comptoir.

Un lettre du Samorin à D. Manuel, sur feuille d'argent avec son sceau en or, entérina la convention commerciale dont nous ne savons pas les termes. De la fraternité en Dieu, il ne fut jamais question. Le pathos de Duarte Galvão, dont Cabral lui avait remis la version en arabe, fut à coup sûr incompréhensible au radjah de Calicut, dont les Portugais découvraient enfin qu'il n'était qu'un idolâtre. Les franciscains et leur théologie étaient sans emploi.

Aires Correia s'écarta d'un marchand gudjarati qui avait été chargé de l'initier aux coutumes et manières du pays et qui le filoutait. On fit plus tard reproche à sa mémoire de s'être mis sans prudence dans les mains de Koya Pakki. Il eût, assurément, été préférable de se situer en dehors des rivalités entre les deux grandes factions maures. Les Portugais, novices dans un monde inconnu, avaient-ils le choix ?

Le Samorin s'était engagé à livrer dans les vingt jours les cargaisons d'épices. À la mi-décembre, deux seulement des six navires portugais étaient chargés. Aires Correia, encouragé par Koya Pakki, lui arracha l'autorisation de saisir une nef maure en partance pour la Mer Rouge, qu'il présumait être

---

19 [En portugais, le plus souvent *mouros da Meca*, quelques fois *pardexis*, du sanscrit *paradeśî*, « étranger », à travers les langues modernes de l'Inde qui ont emprunté le terme – L. T.].

20 [*Mouros da terra* dans les textes portugais – L. T.].

21 [Du malayalam *mâpilla*, lit. « fiancé, gendre », utilisé comme titre honorifique des Occidentaux, chrétiens ou musulmans, établis depuis le Moyen Âge dans les ports du Malabar, où ils avaient en général épousé des femmes locales ; formé de *mâ*, abréviation de *mahâ*, « grand » et *pilla*, « enfant, fils ». Le jésuite Diogo Gonçalves [*História do Malavar (Hs. Goa 58 des Arch. Rom. S. I.)*, herausgegeben und erläutert von Josef Wicki S. I., Aschendorffsche Verlagsbuchhandlung, Münster Westfalen, 1955] explique que l'on distinguait les « Nazarani mapullemar » (*nasrâni mâpillamâr*, « mappilas nazaréens », où *mâpillamâr* est le pluriel de *mapilla*, désignation des chrétiens de saint Thomas, des *mouros da terra*, dits « Chonager mapulemar » (*chônagar mapillamar*, « mappilas arabes »), où *chônagar* represente apparemment un pluriel de *chônagan* ou *jônagan*, adaptation du pracrit *yonaka*, à son tour du sanscrit *yavana, yavanaka*, « jonien, grec », généralisé dans le sens d'« Occidental » et appliqué particulièrement aux Arabes – L. T.]

emplie d'épices, et qui appartenait à Ḥasan Miçrî, le chef de la communauté des « Maures du Caire et du détroit de La Mecque » [22]. Selon une version plus machiavélique, Ḫasan Miçrî aurait lui-même poussé à l'incident irréversible. Cabral, de sa couchette, refusa longtemps à Aires Correia une intervention contraire à ses instructions et qui lui paraissait lourde de conséquences. Lorsqu'il eut enfin cédé, une émeute éclata, le 16 décembre. Le comptoir fut enlevé d'assaut par une foule de Maures, Aires Correia, plusieurs franciscains et une quarantaine d'autres Portugais furent massacrés, la marchandise entreposée perdue. Parmi les victimes, Pero Vaz de Caminha, qui nous eût peut-être livré sur les Indiens du Malabar des réflexions aussi remarquables que sur ceux de Vera Cruz.

Koya Pakki, pris de court, ne put rien faire d'autre que de sauver quelques hommes. Le 17, après avoir attendu des excuses du Samorin qui ne vinrent pas, Cabral fit incendier une dizaine de nefs maures, sur lesquelles périrent plus de six cents personnes. Le 18, tout le jour, la flotte portugaise bombarda Calicut.

Si on ne pouvait s'accorder avec le Samorin, les ordres étaient d'aller à « Callemur », c'est-à-dire Cananor, place qui n'était encore qu'un nom entendu par Vasco da Gama. Gaspar conseilla non point Cananor, port du gingembre, mais un autre port du poivre, dont le nom est absent des documents de l'expédition de Gama, Cochin [23]. Vassal et rival du Samorin, le radjah de Cochin accueillit les Portugais avec empressement. Arrivé le 24 décembre, Cabral fit le plein en deux semaines à Cranganore [24]. Cananor [25] et Kollam [26] envoyèrent des offres de service. Le 9 janvier 1501, apparut une flotte de Calicut, de plusieurs dizaines de voiles, dont vingt-cinq grosses nefs. Cabral partit dans la nuit du 10 ou 11, sans avoir achevé les négociations en cours, emmenant deux otages du radjah venus à son bord et abandonnant à terre, à leur grand déplaisir, le facteur de charge des nefs [27], Gonçalo Gil Barbosa, deux écrivains

---

[22] [Sa *nisba*, *Miçrî*, dénonce une origine égyptienne, l'Égypte s'appelant en arabe Miçr ou, en langue vulgaire, Maçr – L. T.]

[23] [En portugais Cochim, en malayalam Kochchi, 9° 58' N, 76° 17' E – L. T.]

[24] [En portugais Cranganor, parfois Crangalor (du malayalam Koḍuṅgalûr ou Koḍuṅṅalûr, 10° 12' N, 76° 12' E), sur l'embouchure du Periyâr, entre Calicut et Cochin, à quelque 5 lieues au nord de celle-ci, important port de commerce à l'époque romaine (où il était connu comme Muziris) et pendant le Moyen Âge – L. T.]

[25] [En anglais Cannanore, en malayalam Kannur, 11° 52' N, 75° 55' E – L. T.]

[26] [8° 54' N, 76° 37' E ; en portugais Coulam, Coulão, Coilam ou Coilão. C'est de la variante Coilão que dérive la forme anglaise Quilon (prononcée Kwaïlon ou Köïlon), que l'on ne doit point confondre avec Quíloa, transcription portugaise de Kilwa, en Afrique Orientale, comme, hélas !, on l'a fait quelques fois – L. T.]

[27] « Feitor da carga » (Castanheda, I, xl) ; « para feitorizar a carga » (Barros, I, v, 8). Gonçalo Gil n'avait pas été débarqué à Cochin pour y être *feitor* d'une *feitoria*.

et six autres Portugais. Il s'en justifia en leur écrivant, de Cananor, que de toute façon les intentions royales les avaient désignés comme officiers de la *feitoria* à fonder à Calicut ou en quelque autre lieu ami [28]. Ainsi naissait, de fait, sans que la fondation en eut été réglée, ce qui deviendrait le comptoir portugais de Cochin.

Ce départ précipité fut expliqué comme imposé par le caprice des vents, ou par le souci de Cabral de ne pas risquer ses cargaisons dans un combat naval. Le 15 janvier, il toucha Cananor, le temps de charger 400 *quintais* [29] de cannelle, que lui offrit le radjah, et il prit le large dès le 17.

En dépit des agissements perçus par Gama en 1498, le *regimento* de 1500 avait recommandé une attitude pacifique à l'égard des Maures. Les Portugais ne remettraient pas en question leur présence à Calicut tant que le Samorin se montrerait un ami. Si le maintien d'une petite colonie portugaise à Calicut apparaissait trop imprudent, au contraire, Cabral, un fois ses nefs chargées, annoncerait un lâcher de la course portugaise contre les nefs des Maures de La Mecque. Ses profits et l'amitié de D. Manuel seraient conservés au roi de Calicut ; aux nefs des Maures, aucun dommage ne serait causé à Calicut devant le port – c'était l'usage de la course méditerranéenne – mais, en haute mer, elles seraient exposées aux attaques des flottes portugaises. Les Indiens qu'on y trouverait et leurs marchandises seraient respectés, aux Maures serait causé tout le mal possible. Dans la foulée, Cabral conseillerait au Samorin de se comporter en prince chrétien et de servir Dieu en chassant les Maures de ses terres, et en ne consentant pas qu'ils y commercent.

L'éventualité extrême prévue par le *regimento* était dépassée. La canonnade portugaise s'était abattue sur la ville du Samorin, et la flotte de Calicut était venue attaquer Cabral devant Cochin. L'article du *regimento* s'appliquait donc qui enjoignait à Cabral, si l'on devait se replier sur un autre port, d'arrai-

---

[28] Gonçalo Gil Barbosa avait été un des quatre écrivains d'Aires Correia. Sur sa carrière *cf.* Francisco Leite de Faria, « Os documentos mais antigos que se conservam, escritos pelos Portugueses na India », *in* Luís de Albuquerque & Inácio Guerreiro, (éd.), *II Seminário Internacional de História Indo-Portuguesa. Actas*, Instituto de Investigação Científica Tropical, Lisbonne, 1985, pp. 159-160.

[29] [*Quintais* est en portugais le pluriel de *quintal*, forme étymologiquement correspondante à la forme italienne *cantaro*, que l'on trouve dans les textes de Ca' Masser, Sanuto, etc., sur les voyages portugais en Inde. Ces termes dérivent de l'arabe *qinṭâr* (adaptation du bas-latin *centenarium*, « poids de cent <livres> » à travers le grec byzantin *kentênárion*). Le *quintal* portugais ne pesait pourtant pas 100 livres (*arráteis*, en portugais), mais 128 (=27) : il se divisait en 4 *arrobas* (de l'arabe *al-rub'a*, féminin de *al-rub'*, « quart »), dont chacune se subdivisait en 64 *arráteis*. Il y avait toutefois une complication : on utilisait deux *arráteis* différents : l'*arrátel* (de l'arabe *raṭl*, « livre ») dit du *peso velho de Lisboa*, qu'on utilisait pour peser le poivre, n'avait que 14 onces (401,478 gr), tandis que celui du *peso novo*, utilisé pour les autres épices, pesait 16 onces (459 gr), 12,5 % en plus. L'*arroba* du vieux poids équivalait ainsi à 12,847 kg, celle du nouveau à 14,688 kg, et, partant, le *quintal do peso velho* à 51,389 kg, celui du *peso novo* à 58,752 kg – L. T.]

sonner par des tirs d'artillerie, sans assaut, les nefs de La Mecque qu'il rencontrerait en haute mer, lors de sa traversée vers Malindi. Il en transférerait sur son escadre les marchandises vendables, les pilotes, maîtres d'équipages et principaux marchands, pour les amener au Portugal. Les autres passagers seraient rançonnés ou bien abandonnés à l'aventure sur les plus mauvais bâtiments, les autres étant brûlés et coulés. Une nef gujaratie richement chargée fut effectivement prise. Lorsqu'on sut qu'elle venait de Malindi, on la laissa poursuivre son voyage. Seul le pilote fut retenu et emmené à Lisbonne.

Dans la nuit du 13 février 1501, la flotte perdit un nouveau bâtiment : le bateau de Sancho de Tovar se brisa sur la côte près de Malindi. Seul l'équipage fut sauvé, en chemise. Cabral envoya alors Tovar avec une caravelle découvrir Sofala. Après une halte de réparations et de ravitaillement à Mozambique, où la malveillance des autorités n'était décidément plus qu'un souvenir, Cabral doubla le cap de Bonne-Espérance le 4 avril, et n'atteignit le Cap-Vert que fin mai ou début juin. C'est là que le rejoignit la caravelle de Diogo Dias, disparue depuis onze mois. Les grandes tempêtes de juin 1500 l'avaient déportée si loin qu'elle remonta vers l'Équateur par l'est de Madagascar, dont elle toucha la pointe nord le 10 août, jour de Saint-Laurent. L'île devint connue des Portugais sous le nom de Ilha de São Lourenço. Ensuite, sans pilote en des parages inconnus, Diogo Dias avait abouti dans le golfe d'Aden. Il rentrait à grand-peine avec un équipage réduit à six ou sept hommes, les autres ayant été capturés par les Maures sur la côte de Somalie.

Abandonner ou poursuivre ?

Détaché en avant, Nicolau Coelho transmit le 23 juin à Lisbonne les nouvelles de l'expédition. Les autres bâtiments arrivèrent dans la dernière décade de juillet. Cabral rapportait dans les 4 000 *quintais* (205,6 tonnes) d'épices, dont 2 500 de poivre. La cargaison était importante, mais les pertes étaient lourdes en navires, la moitié, et en hommes. Les conséquences économiques de la rupture avec le Samorin avaient été limitées ; l'accès à des marchés de remplacement semblait devoir fournir à l'avenir la demande. Mais, au bout du voyage, il y avait Calicut en guerre contre les Portugais, et la dure révélation que l'Inde n'était pas chrétienne.

Le débat reprit sur la rentabilité de la navigation de l'Inde. Fallait-il persévérer ? Les pertes de Cabral et la perspective d'avoir à livrer combat à plus de six mois de voyage du Royaume remettaient la question sur le tapis. En 1501, comme en 1495-1496, deux positions antagonistes s'affrontèrent lors des conseils que réunit le Roi. C'est encore à João de Barros qu'on doit de connaître l'existence de ces débats, et la nature des réflexions échangées. Laissons place à sa prose noble. « Les travaux de la mer et les périls de la terre que subit Pero Álvares Cabral, d'autres choses qu'il vit et expérimenta dans la communication

qu'il eut avec les princes de ces régions-là, toutes ces choses créèrent beaucoup de doute dans l'esprit des personnes notables du Royaume sur le point de savoir si lui serait profitable une conquête si lointaine et comportant de tels dangers »[30].

Les opposants, dont nous ne savons pas les noms, n'étaient plus les mêmes. Certains, qui en 1495 s'étaient prononcés pour le voyage, préconisaient maintenant l'arrêt d'une si folle entreprise. L'enseignement de l'expédition de Gama n'avait pas permis de conclure. « Ce qu'avait vécu Pedr'Álvares faisait la différence. C'était une chose de discuter s'il serait bon de découvrir une terre non connue, qu'on supposait habitée de païens pacifiques et soumis, comme l'étaient ceux de Guinée et de tout le pays des Noirs (*toda Ethiopia*), dont, sans arme ni équipements de guerre, on obtenait, en troquant des choses de peu de valeur, beaucoup d'or, des épices et autres choses de grand prix. C'était autre chose de débattre s'il était convenable et profitable au Royaume de s'engager dans des conflits armés pour le commerce des choses de l'Inde »[31]. L'expérience montrait que l'hostilité des Maures entraînerait à des investissements navals et militaires plus onéreux que les bénéfices de la marchandise.

Contemplant le parchemin des cartes, beaucoup s'effrayaient de voir « une si grande côte de terre peinte et de voltes des rhumbs qu'il paraissait que nos nefs feraient deux fois le tour du monde connu pour entrer dans l'autre nouveau que nous voulions découvrir. Ces peintures suscitaient en eux une si terrible imagination qu'elle leur assombrissait le jugement ». La variété des humanités rencontrées ajoutait à ces stupeurs et frappait d'interrogation la valeur du mobile évangélique.

> « Communiquer, converser, s'entendre avec les gens de l'Inde, dont les idolâtries, les abus, les vices, les croyances et les sectes avaient effrayé un apôtre du Christ Jésus par lui envoyé comme le fut saint Thomas, qui eut peur d'y aller, et seulement pour un enseignement de paix et de salut de leurs âmes. Comment pouvait-on espérer que notre doctrine, encore qu'elle fût catholique, étant à main armée et non par bouche d'apôtres, mais d'hommes voués à leurs profits particuliers plus qu'à la salvation de ce peuple payen, pût faire sur eux impression, principalement quant aux Maures, qui en raison de cette doctrine évangélique étaient nos ennemis capitaux ? Lesquels, tant naturels du pays qu'étrangers, étaient déjà si nombreux parmi les Gentils que, sans prendre en compte toute la côte de l'Inde, commençant seulement à Goa qui est à peu près au milieu, jusqu'à Coulam, ce qui fait plus de cent vingt lieues de côte (selon ce qu'on disait et qu'on a su depuis au vrai), il y avait plus de Maures que sur toute la côte d'Afrique qui nous fait face entre notre ville de Ceuta et Alexandrie.
>
> La plupart de ces Maures, surtout les étrangers, ayant usurpé sur les Gentils de ces pays toute la navigation des épices et en mangeant le fruit, étaient faits

[30] Barros, I, vi, 1.
[31] *Idem.*

maîtres si absolus de toute la richesse des ports de mer que certains étaient d'une telle puissance de ressources qu'ils pouvaient faire une guerre et en supporter pour longtemps les dépenses plus facilement que ne le peuvent faire les rois de Vélez, Tlemcen, Oran, Alger, Bougie et Tunis, qui sont la fleur de tous les princes qu'a la côte d'Afrique dont nous sommes voisins. Et comme, avec notre entrée en Inde, ces Maures si puissants perdraient toutes les épices et le commerce qui leur donnait ce grand pouvoir, tous se liguaient pour nous détruire, et appelaient à cela les aides des Gentils du pays, comme ils l'avaient fait par la main du grand Samorin de Calicut.

D'autres membres du Conseil du Roi et des personnes très notables du Royaume faisaient les mêmes considérations et pensaient ces choses. Mais ils leur opposaient d'autres avantages qui prévalaient sur ces craintes, qui étaient la proclamation de l'Évangile, encore que ce ne fût par la bouche des Apôtres ni de la façon dont eux le proclamaient, car il le convint ainsi pour la gloire du Christ au début de la formation de son Église, mais à présent, par quelques façons et personnes catholiques que ce fût, notre entrée dans l'Inde ajouterait beaucoup à l'état de l'Église Romaine. »

Si les Portugais avaient des ennemis, ils avaient aussi deux amis loyaux, les rois de Cochin et de Cananor, et aussi le royaume de Kollam. Le profit qu'on tirerait du commerce avec l'Inde – celui des marchands ayant participé au voyage de Cabral allait de 5 à 50% – subviendrait aux dépenses de la guerre et de surcroît enrichirait le Portugal.

Les engagements pour ou contre, dit João de Barros, avaient moins de poids dans la cour de D. Manuel que les inspirations de Dieu. Les résultats du voyage de Cabral n'étaient pas tels qu'il dût renoncer à l'idéal qui le dirigeait depuis 1495, et qu'avait si bien exprimé sa lettre au Samorin. Les débats étaient déjà conclus à la fin d'août. Le 13 septembre 1501, la charge de facteur des trafics de Guinée était transformée. Fernão Lourenço était nommé « trésorier et facteur de tous les trafics de Guiné et de la Mine de Sofala et des Indes, et de toutes les autres régions découvertes et à découvrir » [32]. Le 27 septembre l'augmentation du négoce de l'Inde considérée, l'administration des arsenaux de Guinée était renforcée ; un décret plaçait à sa tête un *provedor dos armazéns de Guiné e Indias* [33].

---

[32] Le texte de la *Carta Régia* a été publié par Francisco Paulo Mendes da LUZ, « Dois organismos da administração ultramarina no século XVI : a Casa da Índia e os Armazéns da Guiné, Mina e Índias », dans A. Teixeira da Mota, éd., *A Viagem de Fernão de Magalhães e a questão das Molucas – Actas do II Colóquio Luso-Espanhol de História Ultramarina*, Junta de Investigações do Ultramar, Lisbonne, 1975, pp. 96-97 ; aussi in *Portugaliae Monumenta Africana*, Instituto de Investigação Científica Tropical / Imprensa Nacional – Casa da Moeda, Lisbonne, 2000, vol. III, doc. 99, p. 169.

[33] F. P. Mendes da LUZ, *op.cit.*, p. 102.

La disgrâce de Cabral

Cabral était candidat à sa propre succession. D. Manuel, qui l'aimait, lui donna le commandement de la flotte de 1502. Puis, « pour de justes raisons », selon la formule discrète de Castanheda [34], qui n'a pas voulu en dévoiler plus, il le lui retira.

En Inde, Cabral s'était montré prudent et avisé. La solution au revers de Calicut avait été efficace. Il prêtait néanmoins le flanc à la critique. La perte de la moitié de son escadre le privait de la moitié de son mérite (encore qu'il n'eût de responsabilité que dans l'imprudence de Sancho de Tovar). Dans le premier feu du retour, sa cargaison avait émerveillé. Elle couvrait les frais de la moitié du voyage, estimait Sernigi [35]. Les comptes faits, le Roi constata qu'il était perdant de 80 000 ducats [36]. D. Manuel, pour la second fois venait de peser de toute son autorité sur son Conseil en faveur d'une conclusion positive de la controverse sur l'intérêt ou l'abandon du commerce de l'Inde. Le pari, très contesté, restait de l'aveu même de D. Manuel, à la merci du premier échec [37]. Il fallait sur Calicut un succès sans contredit. Le départ de Cabral de Cochin, puis de Cananor, avait trop ressemblé à une fuite. Il avait abandonné quelques Portugais sans qu'un accord ait réglé leur situation, ce qui était prudence de capitaine plus que conduite de chevalier [38]. Rien de cela, cependant, n'explique qu'après tant de faveur, Cabral soit tombé dans l'obscurité d'une disgrâce dont le Roi ne le releva jamais [39].

Cabral, en bon *fidalgo* chatouilleux sur le point d'honneur, n'aurait point accepté que les *regimentos* en préparation lui enlèvent une partie de la conduite (et des droits de prise) [40] de la guerre sur mer. À la tête d'une petite

---

[34] CASTANHEDA, I, xliv.

[35] [Dans son *ms.*, J. A. cite ici « Girolamo Sernigi dans Sanuto » ; mais en dépit de tous nos efforts nous n'avons pas réussi à trouver le document sur lequel il se base. Barros (I, vi, 1) confirme que la cargaison apportée par Cabral se vendit fort bien, certains produits à 20, 30 ou même 50 fois le prix de coût ; cette information est confirmée par une lettre envoyée à Venise et enregistrée par PRIULI (*Diari*, juillet 1501, cité par Greenlee, p. 236 de l'éd. portugaise), qui affirme que « d'un ducat se font plus de cent » – L. T.]

[36] D. Manuel à Cantino, cité par Sanjay SUBRAHMANYAN, *The Carrier and Legend of Vasco de Gama*, Cambridge, 1997, p. 199. [D'autres informations confirment que, en raison du naufrage de la moitié de la flotte, D. Manuel subit une perte de 50 000 ducats (Priuli, août 1501, Greenlee, p. 239) ou même de 80 000 (Priuli, septembre 1501, Greenlee, p. 241), chiffre qu'adopte ici J. A. – L. T.]

[37] Sur la persistance de cette question sous D. João III *cf.* Jorge FLORES, *Os Portugueses e o Mar de Ceilão, Trato, Diplomacia e Guerra (1498-1543)*, Lisbonne, 1998, p. 166, n. 55 (p. 260).

[38] BARROS, I, v, 9.

[39] *Cf.* le plaidoyer en sa faveur d'Afonso de Albuquerque en 1514 : Lettre de Afonso de Albuquerque à D. Manuel, Calicut, 2/XII/1514, *CAA*, I, pp. 353-355.

[40] Sur le règlement de la question des prises entre Gama et Sodré, *cf.* Lettre de D. Manuel, 2/X/1501, citée par S. SUBRAHMANYAN, *The Carrier and Legend...*, p. 190.

escadre destinée à demeurer en Inde pour protéger les comptoirs, Vicente Sodré serait pratiquement indépendant. Sodré n'était pas seulement l'oncle de Vasco da Gama. Chevalier de l'Ordre du Christ, il était *alcaide-mor* de Tomar, siège de l'Ordre, et « provedor de l'âme de l'infant D. Henrique » [41], chargé de veiller à la célébration des messes que l'infant avait instituées pour le repos de son âme dans les établissements d'Afrique.

D. Manuel confiait à l'un de ses proches le premier commandement naval créé dans l'Océan Indien pour la chasse aux Maures. La récrimination de Cabral avait peu de chance d'être entendue. Son éviction se dessina dès octobre 1501. À cette date, la nomination de Vicente Sodré était déjà décidée [42]. Le 2, par un mandement privé qui ne reçut ni le sceau royal ni enregistrement par la chancellerie, D. Manuel accordait à Vasco da Gama le privilège de pouvoir prendre, en personne et sans partage, le commandement de toute escadre allant en Inde, pour le commerce ou pour la guerre [43]. Chronologiquement, cette autorisation suit d'une semaine la lettre royale par laquelle D. Manuel regrette de ne pouvoir mettre Vasco da Gama en possession de la seigneurie de Sines.

Le voyage de João da Nova en 1501

Entreprise avec quatre nefs seulement, l'expédition de 1501 avait un caractère d'intérim évident. Elle associa des intérêts privés. Pour décider de l'envoi de grosses flottes, on attendait les résultats du voyage de Cabral, qu'on supposait avoir réglé au mieux l'entente avec le Samorin. C'est vers une Inde pacifique qu'est envoyé João da Nova, chevalier de la maison du Roi. Ce Galicien, originaire du diocèse d'Orense, est homme de mer ; il s'est distingué en secourant les présides du Maroc. *Alcaide* de Lisbonne, il est homme de pratique. Son ami intime Tristão da Cunha [44], une des figures de premier plan du milieu des affaires, est sans doute pour quelque chose dans sa nomination. Puisque Cabral n'est pas encore de retour, João da Nova ne dispose toujours que des informations commerciales très incomplètes recueillies par Vasco da Gama. Il va donc un peu à l'aventure. Une grande caravelle, armée par

---

[41] *Cf. Monumenta Henricina*, XV, pp. 125, 126, 128, 129, 131 ; Lettre de Pero de Ataíde à D. Manuel, Mozambique, 20/II/1504, *CAA*, II, p. 267. Il succédait à son oncle Duarte Sodré.

[42] S. SUBRAHMANYAN, *The Carrier and Legend...*, p. 191, n. 55.

[43] Publié dans A. Teixeira de ARAGÃO, *Vasco da Gama e a Vidigueira*, pp. 221-222 ; la date dans Francisco de Sousa VITERBO, *Trabalhos Náuticos dos Portugueses séculos XVI e XVII* (fac-similé de l'édition de 1898), Imprensa Nacional – Casa da Moeda, Lisbonne, 1988, II, p. 199 ; S. SUBRAHMANYAN, *op. cit.*, p. 190.

[44] Sur ce personnage, *cf. L & A*, vol. II, pp. 557-562 et la bibliographie qui y est indiquée.

D. Manuel, troquera de la marchandise contre de l'or à « la nouvelle Mine » ; son capitaine est Álvaro de Braga, écuyer de la maison du Roi, déjà membre du voyage de 1497-1499. Les trois autres bâtiments commerceront au Malabar, l'un armé par le Roi, les autres par D. Álvaro et par Marchionni, qui ont à bord leurs propres facteurs. Les quatre navires sont pourvus de bonne et abondante artillerie, mais de peu de monde : deux cent cinquante hommes [45].

Lisbonne quitté le 5 mars 1501, João da Nova n'y reparut que dix-huit mois plus tard, le 12 septembre 1502, alors que déjà d'aucuns le croyaient perdu. Voyage long, dont la chronologie imprécise comporte des blancs qui ont semblé quelque peu mystérieux. On a soupçonné des explorations secrètes. N'y eut-il pas plutôt que des contretemps, les mêmes qu'éprouva lors du voyage suivant Vasco da Gama ? Même retour tardif, dû aux mêmes difficultés causées par Calicut, mêmes aléas de traversée.

João da Nova met quatre mois à atteindre le Cap. Il a eu, dans l'Atlantique une traversée difficile ; il a découvert le 20 mai l'île de Trindade [46], puis est

---

[45] [Sur João da Nova et sa flotte *vide* BARROS, I, v, 10 ; CASTANHEDA, I, xliii ; Gaspar CORREIA, I, pp. 233-265 ; GÓIS, I, liii ; Luis de ALBUQUERQUE, éd., *Crónica do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses. Códice anónimo, Museu Britânico, Egerton 20901*, Coïmbre, 1974, pp. 25-27 – M. C. F.]

[46] [Trindade est le nom d'une île qui gît dans l'Atlantique Sud, à 20° 29' S, 39° 10' W, en face de l'état brésilien d'Espírito Santo, dite aussi Ilha da Ascensão. Le nom de Trindade (peut-être celui de la nef qui la découvrit) lui fut donné quand l'expédition de Gonçalo Coelho (à laquelle, à en croire la *Lettra al Soderini*, participa Amerigo Vespucci) y buta derechef, en octobre 1503 : c'est ce qui semble se déduire d'une légende de la carte nautique de Maggiolo, datée de 1504 : *Ista ysola vocatur santa trinitate, inventa fuit pro rey de portugal de anno domini 1503, die ses otobris*, quoique les dimensions et la situation méridionale de l'île y soient exagérées (*cf.* Ilaria Luzzana CARACI, *Amerigo Vespucci*, Nuova Racolta Colombiana, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, Libreria dello Stato, Roma, 1996, vol. II, pp. 253-255). Ni Castanheda ni Gaspar Correia ne font allusion à une quelconque découverte de João da Nova, le premier allant même jusqu'à affirmer que rien de spécial ne se passa entre son départ de Lisbonne et son arrivée au Cap. Par contre, Barros (I, v, 10) et, à sa suite, Góis (I, lxiii) et António GALVÃO (*Tratado dos Descobrimentos*, 3e éd., anotada pelo Visconde da Lagoa com a colaboração de Elaine Sanceau, Livª Civilização, Porto, s. d., p. 150), lui prêtent la découverte d'une *île de la Conception*, ce qui doit être une erreur pour Ascension, d'autant plus que la fête de la Conception de la Vierge tombe le 8 décembre et João da Nova est parti de Lisbonne le 5 mars. On admet, partant, que Barros et les chroniqueurs qui le copient se sont trompés et voulaient écrire *Ascension*, ce qui est relativement plausible, la fête de l'Ascension étant tombée cette année-là le 20 mai (d'où la date donnée par J. A.) ; à la suite de João de Barros, qui situe l'île découverte à *ca.* 8° S, on prête ainsi généralement à João da Nova la découverte de l'île bien connue de l'Ascension (7° 55' S, 14° 20' W), au NW de Sainte-Hélène. C'est ce que fait par exemple Damião PERES, *História dos Descobrimentos...*, pp. 528-532. Comme nous l'avons exposé ailleurs (*Viagens Portuguesas à Índia...*, p. 214), les 75 jours qui vont du 5 mars au 20 mai semblent un laps de temps un peu long pour parcourir la distance séparant Lisbonne de l'Ascension (un voyage qu'en 1503 Afonso de Albuquerque allait faire en 38 jours) ; et les 47 jours du 20 mai au 7 juillet un laps de temps un peu court pour se rendre de l'Ascension à l'aiguade de São Brás. Nous sommes, donc, enclins à penser que l'île de l'Ascension (qui figure déjà, avec la légende *ilha achada chamada Ascensão*, « île <récemment> trouvée, appelée Ascen-

entré, à 200 milles du Cap, dans une zone de terribles tempêtes. Au large de l'Afrique australe, il est poussé cinq jours et cinq nuits, toutes voiles carguées « l'arbre sec », par la colère des vents. C'est peut-être par reconnaissance qu'à l'aiguade de São Brás, où il serait arrivé le 7 juillet, il élève à Notre-Dame une petite chapelle. Dans un soulier suspendu à un arbre, l'y attend une lettre qui l'informe du soulèvement de Calicut. Nouvelle que confirment, en août, d'autres messages laissés par Cabral dans les ports d'Afrique orientale. On a renoncé à détacher vers Sofala la caravelle, soit faute d'avoir pu localiser le lieu, soit pour être en Inde au complet. La petite escadre remonte de Mozambique à Kilwa et à Malindi, où le roi l'informe en détail, puis cingle vers Cananor. Elle brûle une nef de Calicut devant le mont d' Eḷi.

Les chroniqueurs embrouillent ensuite de telle sorte les dates et les événements qu'il est impossible, aucun document émanant de João da Nova n'ayant subsisté, de déterminer la durée de ses escales. Plutôt que de glisser dans de vaines supputations [47], considérons les résultats de son séjour, en préférant à un départ pour Lisbonne en décembre 1501, un départ tardif fin janvier 1502. Une lettre de Marchionni, qui avait les meilleurs raisons d'être informé, relate qu'il est parti de Cananor tardivement, au risque de manquer la mousson vers l'Afrique [48].

Malgré les prévenances du Kôlattiri [49], João da Nova tint à se rendre au comptoir de Cochin, dont il avait appris en cours de route la substitution à

---

sion », en 1502 sur la mapemonde dite de Cantino), fut plutôt découverte par la caravelle *Anunciada* de l'armada de Cabral au retour de l'Inde en 1501 : l'île se trouve sur la route du retour plutôt que sur celle de l'allée, où les vents alizés font préférer une large volte au long de la côte brésilienne, ce que, selon le témoignage explicite de Gaspar Correia (I, p. 235), fit João da Nova ; et les 36 jours qui vont du 20 mai au 26 juin, date de l'arrivée de l'*Anunciada* à Lisbonne, semblent suffisants pour qu'une caravelle en couvre la distance. Il semble, donc, que l'interprétation de J. A., que nous ne connaissions pas, rejoint d'une certaine manière la nôtre, qu'il n'a pu connaître - L. T.]

[47] [J. A. se montre, donc, sceptique à l'égard de l'hypothèse émise par Geneviève BOUCHON («À propos de l'inscription de Colombo, 1501 - Quelques observations sur le premier voyage de João da Nova dans l'Océan Indien », extrait de la *Revista da Universidade de Coimbra*, 28, Coïmbre 1980 ; publié aussi dans la série *Separatas* do Centro de Estudos de Cartografia Antiga, Junta de Investigações Científicas do Ultramar, nº CXXXIX ; reproduit in *Inde Découverte, Inde Retrouvée, 1498-1630 - Études d'Histoire Indo-Portugaise*, Centre Culturel Calouste Gulbenkian / Commission Nationale pour les Commémorations des Découvertes Portugaises, Lisbonne / Paris, 1999, pp. 95-132), selon laquelle au moins un des navires de João da Nova aurait visité Ceylan. Ce qui expliquerait le fait, indéniable, qu'à Colombo il existe une pierre sculptée avec les armoiries du Portugal et la date 1501, ainsi que le fait, insolite, que 41% de la cargaison de l'armada était constitué par de la cannelle (en comptant celle apportée par les membres de l'équipage : *vide* RADULET & THOMAZ, *Viagens...*, pp. 173-174) - L. T.]

[48] Lettre de Bartolomeu Marchionni, Lisbonne ?, 20/IX (X ?)/1502, Sanuto, IV, 544-545.

[49] [Titre dynastique des rois d' Eḷi, dont le territoire, qui occupait toute la partie septentrionale du Kerala, s'appelait le Kôlattunâḍü (*cf. supra* note 64) ; mais les Portugais l'appelaient presque invariablement « roi de Cananor », du nom de son port principal - L. T.]

celui de Calicut. Gonçalo Gil Barbosa l'accueillit « comme une résurrection ». La poignée de malheureux Portugais abandonnés par Cabral vivaient dans la crainte d'être assassinés. Ils étaient en butte aux avanies des Maures, leur maison avait été incendiée, leur marchandise ne trouvait pas preneur, et, sans argent liquide, on ne leur vendait pas de poivre. Le radjah les faisait protéger par une garde de Nayar [50], mais les approvisionner en épices n'était pas en son pouvoir. Girolamo Sernigi avait tiré la leçon des mésaventures de Gama en 1498 : c'était l'or qui obtenait les épices [51]. L'idée n'avait pas encore percé. Elle ne s'imposera qu'après le retour de Cabral. D'où les déboires commerciaux de João da Nova. On avait compté sur la vente de la marchandise apportée de Lisbonne pour payer l'achat des épices. Elle se trouva en partie impropre à la vente (onze ans plus tard, resteraient invendus au comptoir de Cananor des centaines de miroirs et de peignes, peut-être destinés à l'origine au troc avec les Noirs de « la nouvelle Mine »). L'hostilité des marchands maures fit le reste. Faute de numéraire, toute transaction devenait impossible à Cochin. Gonçalo Gil Barbosa y demeura, garant auprès du radjah des relations futures [52].

À Cananor, au contraire, le Kôlattiri, espérant s'attacher la priorité de la clientèle portugaise, proposa de grandes facilités. Il s'offrit à livrer des épices sans être payé comptant. Il serait remboursé au fur et à mesure que les marchandises portugaises, entreposées dans ses magasins, s'écouleraient. Il posait comme condition que João da Nova laisse à Cananor un personnel de comptoir. Le chef de poste fut Paio Rodrigues, le facteur de D. Álvaro, assisté d'un agent de Marchionni [53], à qui restait assez de marchandise à vendre pour charger d'épices deux navires de 200 tonneaux l'un. Tels furent les débuts à Cananor, comme à Cochin, circonstantiels et modestes, de l'établissement commercial des Portugais.

João da Nova ne rapportait pas à Lisbonne une grande quantité d'épices. Il en avait acquis à Cananor 1550 *quintais*, dont 1000 de poivre (51,4 tonnes)

---

[50] [Nom de la caste guerrière du Kerala, célèbre pour ses coutumes matrilinéaires (le système *marumakattâyam*). Les *nâyar* se disent souvent *kṣatriya*s mais, étant de toute vraisemblance de souche dravidienne, sont réputés *śudra*s par les brahmanes. Le nom vient du malayalam *nâyar*, pluriel de *nâyan*, « guide, chef », utilisé aussi pour le singulier par politesse. En portugais, on écrit généralement *naires* – L. T.]

[51] [Castanheda, I, xliii, p. 94 ; Góis, I, lxiii, p. 156 ; Sanuto, IV, 547 – M. C. F.]

[52] Sur les Portugais de Cochin, *cf.* Castanheda, I, xliii ; lettre de Gianfrancesco Affaitadi, Lisbonne (?), 26/IX(X ?)/1502, Sanuto, IV, 664. Selon Barros, I, v, 10, le radjah de Cochin, appréhendant une attaque navale de Calicut, fit partir promptement João da Nova, qui laissa à Gonçalo Gil six ou sept hommes de plus. Selon Góis, I, lxiii, p. 156, il chargea les épices que Gonçalo Gil tenait prêtes.

[53] Lettres de Marchionni et de Leonardo de Nardi, 20/IX (X ?)/1502, Sanuto, IV, 544-545 & 546-547 ; Barros, I, v, 10, p. 220.

et 450 de cannelle (26,5 tonnes)[54], plus un peu de gingembre et de « menues épices », déséquilibre qui reflète bien l'éventail de ce que Cananor pouvait offrir. Il rentrait à moitié vide, faute de numéraire. Gianfrancesco Affaitadi se plaignit que les navires armés par les Italiens ne soient chargés qu'à demi, et du manque à gagner par la faute des Portugais. Marchionni par contre, le plus gros actionnaire et bénéficiaire, était très satisfait. « Les nouvelles sont si bonnes que dire ne se peut », mandait-il à Florence.

Humainement, la réussite était certaine. João da Nova ramenait de précieux informateurs : un Valencien qui séjournait à Calicut depuis plusieurs années, trois Portugais qui y étaient retenus depuis 1500, et un vieux Vénitien de Bergame, Bonaiuto d'Albano, marchand pauvre qui végétait en Inde depuis plus de vingt ans, et qui avait voyagé de la Perse à Malacca. Il avait de quoi raconter pendant une semaine. Succès plus remarqué, João da Nova rentrait avec ses quatre navires groupés et ses équipages, encore qu'il ait eu des malades à la côte de Guinée. Il venait de découvrir le 22 mai, en plein Atlantique, un île appelée à servir de point d'approvisionnement sur le long chemin du retour, Sainte-Hélène[55].

Bien qu'imparfait, le résultat commercial de João da Nova plaidait en faveur d'un engagement approfondi. Il fut perçu comme tel. L'opinion, inquiète

---

[54] [Nous corrigeons l'équivalence donnée dans le *ms.* de J. A. (23 tonnes), faite sur la base du *peso velho*, car, comme nous l'avons vu, pour la cannelle on utilisait le *peso novo*. Selon Pietro Rondinelli il y avait en outre 200 *quintais* (11,8 tonnes) appartenant aux marins, ce qui fait un total de 38,13 tonnes de cannelle – L. T.]

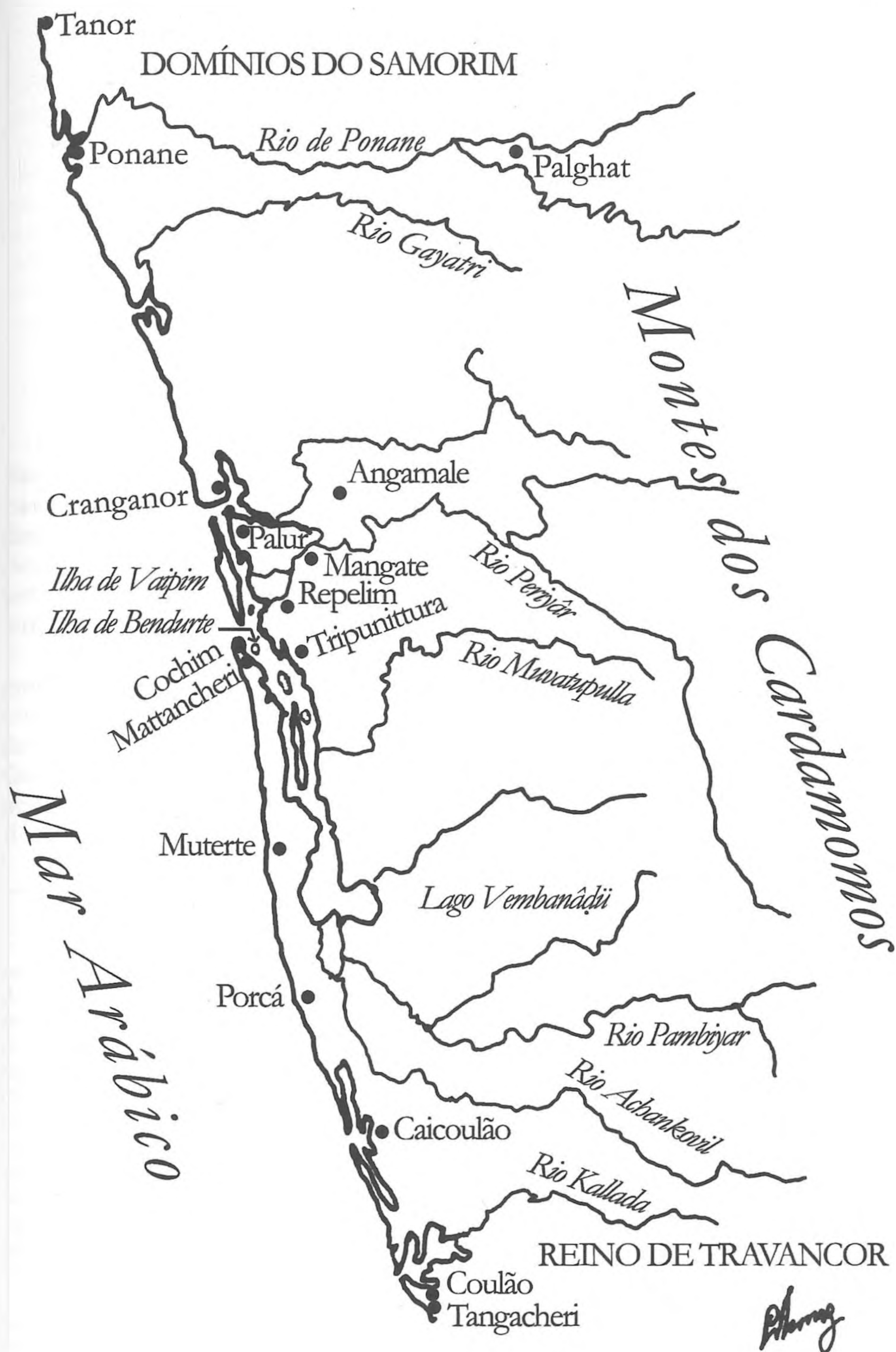
[55] [BARROS, I, v, 10 & Góis, I, lxiii, que semble confirmer la mappemonde dite de Cantino, faite au retour de João da Nova, qui dessine déjà l'île, quoique tout près de l'Ascension (*cf.* Ernesto MILANO, *La Carta del Cantino e la rappresentazione della Terra nei codici e nei libri a stampa della Biblioteca Estense e Universitaria*, Il Bulino, Modena, 1991, p. 145). Aucun des chroniqueurs n'en donne la date ; J. A. l'a probablement déduite du fait que, dans l'église romaine, l'on fête le 22 mai la sainte vierge Hélène d'Auxerre. Le *Martyrologe Romain* enregistre aussi le 13 août la martyre sainte Hélène de Burgos, et, le 18 du même mois sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin [vide *Martyrologium Romanum* (...), editio sexta Taurinensis juxta typicam editionem anno MCMXXII a Benedicto XV adprobata, Marietti, Turin, 1954] ; mais ces dates ont sans doute paru trop tardives à J. A., étant donné que, d'après les chroniques, João da Nova rentra à Lisbonne le 12 septembre, et un mois serait trop court pour y arriver de Sainte-Hélène – qui gît à 15° 30' S, 6° 40' W, donc plus loin que l'Ascension, dont la distance à Lisbonne pouvait être couverte en 6 semaines. Il faut cependant reconnaître que les 112 jours qui vont du 22 mai au 11 septembre – presque quatre mois – semblent un laps de temps un peu trop long pour franchir la distance de Sainte-Hélène à Lisbonne, sauf si João da Nova s'attarda aux Açores, ce que ne laisse guère entrevoir le laconisme des chroniques. D'aucuns pensent que la découverte fut faite par João da Nova à l'allée, plutôt qu'au retour de l'Inde : *cf.* Damião PERES, *História dos Descobrimentos...*, pp. 528-532. L'île fut visitée derechef par la nef de Estêvão da Gama, intégrée à l'armada de Vasco da Gama, au retour de l'Inde en 1503, selon le témoignage très précis de Tomé Lopes (chap. xxviii : *vide* TEYSSIER, *Voyages...*, p. 282), qui pourtant n'en donne pas le nom ; mais l'appellation Sainte-Hélène ne lui fut certainement pas attribuée alors, l'escale ayant eu lieu le 30 juillet – L. T.]

du tour des événements de Calicut, qui risquaient de remettre le choix en cause, fut non moins frappée par l'invulnérabilité navale portugaise que João da Nova sut démontrer. Il avait brûlé des nefs de Calicut rencontrées en chemin. Il n'avait pas répondu à des excuses du Samorin, dont Koya Pakki lui avait fait dire de se méfier. À son départ de Cananor, il força le passage, à coups de bombardes et par une habile disjonction de ses navires, à une flotte de quarante nefs et cent-soixante embarcations qui lui fermaient la base. Surchauffées, une partie de ses pièces éclatèrent. Mais les assaillants avaient demandé une trêve pour négocier un accord le lendemain. À la faveur de l'obscurité, ils attaquèrent subrepticement les Portugais, qui passèrent une nuit blanche à les repousser. Malgré l'énorme disproportion du nombre (peut-être exagérée par les chroniqueurs), il avait vaincu. C'était du meilleur augure pour « le capitaine-major qui était là-bas », Vasco da Gama, reparti en 1502. « Ils seront asservis, car les vingt nefs sont là-bas, elles soumettront toute l'Inde, tous l'affirment », exultait Marchionni. De Séville, Pietro Rondinelli pronostiquait que Vasco da Gama obtiendrait du roi de Calicut toutes les épices qu'il voudrait. « Désormais tout le monde se fournira par la voie de Lisbonne ; les Vénitiens subiront grand dommage, et pareillement le Sultan, et bien d'autres qui traitent des épices » [56].

Entre les grandes expéditions de 1500 et de 1502, celle de 1501 occupe une petite place. C'est pourtant au retour de João da Nova qu'à Lisbonne le pari sur l'avenir fut tenu pour gagné, et que Venise s'alarma sérieusement.

---

[56] [Lettre de Séville, 3/X/1502 (publiée par Radulet & Thomaz, *Viagens...*, pp. 169-181), dont, grâce à l'amabilité de Carmen Radulet, J. A. a pu connaître le texte – L. T.]



6 – La Région de Cochin avec la toponymie portugaise de l'époque

CHAPITRE 3

VASCO DA GAMA, 1502

La deuxième expédition avait été davantage qu'un voyage commercial. Bien que les instructions données à Vasco da Gama au début de 1502 n'aient pas été conservées, la mise en œuvre de diverses mesures, qu'il faut considérer dans leur ensemble, trace un dessein clair de sa mission : organiser l'exploitation du nouveau marché. La plus connue de ces mesures – le maintien d'une petite escadre permanente en Inde – n'était que le corollaire à d'autres dispositions relatives au financement et à la régulation de l'entreprise épicière.

Avec le voyage de 1502 [1], un début d'organisation de la présence portugaise dans l'Océan Indien se dessine, commerciale et politique. À la tête du comptoir de Cochin est mis un homme qui a fait ses preuves à un poste de premier plan, le comptoir d'Anvers, Diogo Fernandes Correia [2]. Vasco da Gama imposera au roi de Kilwa la souveraineté portugaise. Il réglera par des accords les relations avec les radjahs de Cochin et de Cananor. Contre Calicut, il appliquera les mesures arrêtées au su des péripéties de 1500, et on s'attend

---

[1] [Sur ce voyage, le mieux documenté de tous les voyages portugais en Inde, l'on dispose de huit témoignages contemporains (la *Relation* de Tomé Lopes, les deux versions de celle de Matteo da Bergamo, l'Anonyme portugais de Vienne, l'Anonyme allemand de Vienne, le *Calcoen*, le *Codex Bratislavensis* et la lettre de Francesco Corbinelli, tous traduits dans Paul TEYSSIER, éd., *Voyages de Vasco de Gama...*). Dans ses notes J. A. se reporte parfois aux éditions originales (dont, par souci de brièveté, nous ommettons ici les références bibliographiques, que l'on pourra trouver chez TEYSSIER, *Voyages...*, pp. 387-391), parfois à la version de Teyssier, ce que nous avons fait dans les notes que nous avons ajoutées. En outre, on dispose des récits des chroniqueurs (CASTANHEDA, I, xliv-xlviii ; BARROS, I, vi, 2-7 ; G. CORREIA, I, pp. 266-339 ; GÓIS I, lxviii-lxix ; *Chronique Anonyme*, ch. 14 *sq.*) et de quelques documents mineurs. Castanheda, qui est d'habitude la source la plus sûre, ne se montre guère bien renseigné sur ce voyage ; quant aux témoins oculaires il faut noter qu'ils ne voyageaient pas tous sur le même bâtiment, d'où maintes divergences de détail, spécialement en ce qui concerne les dates d'entrée dans les divers ports : *cf.* RADULET & THOMAZ, *Viagens...*, pp. 189 *sq.* – L. T.]

[2] Aucun document n'explicite l'identité, donnée comme certaine dans des nobiliaires. La probabilité se fonde sur l'homonymie et sur la similitude de la fonction. *Cf.* A. Braamcamp FREIRE, *Noticias da Feitoria de Flandres*, Lisbonne, 1920.

à Lisbonne à ce qu'il soit brutal. Au Samorin, il n'est pas ouvert d'autre issue que d'expulser les Maures de La Mecque. L'irréalisme de cette exigence n'est pas l'unique trace de la méconnaissance des sociétés indiennes. Le prix des épices sera négocié avec les radjahs. On imagine leur autorité sur le modèle monarchique occidental, sans soupçonner qu'ils hébergent un pouvoir parallèle, maître des décisions économiques. Méprise qui va empoisonner les débuts de la politique manuéline au Malabar. Que Vasco da Gama ait dû s'y attarder jusque dans la seconde quinzaine de février prouverait, même si on ignorait les détails, que les conditions dans lesquelles son voyage devint un succès négocié furent plus délicates qu'il n'y paraît. Néanmoins, et bien qu'il ne soit (comme en 1497-1498), qu'un exécutant, son retour en Inde est pour la seconde fois un voyage fondateur.

Comme celui de Cabral, le départ fut revêtu de solennité. Le 30 janvier 1502, une grand-messe chantée réunit la Cour dans la Cathédrale de Lisbonne. Le Roi, dont le prédicateur, sans doute D. Diogo Ortiz, exalta une gloire plus haute que celle d'Alexandre, investit Vasco da Gama de la charge que lui conférait son titre d'amiral des Indes, accordé deux ans plus tôt. Il reçut son serment de fidélité au son des musiques et lui remit bannière et épée [3]. De même qu'en 1500, la mise en état d'une flotte de vingt bâtiments à une même date dépassa les capacités de la *Ribeira* [4] de Lisbonne. Le départ s'échelonna. Le 10 février, l'amiral leva l'ancre de Restelo avec dix nefs de charge à destination de Cochin, et les cinq bâtiments de Vicente Sodré, successeur désigné en cas d'accident [5]. Vicente emmenait son frère Brás, et D. Vasco son beau-frère Álvaro de Ataíde. Le 1[er] avril, Estêvão da Gama, cousin germain de D. Vasco, partit avec cinq autres nefs. Plusieurs navires avaient été affrétés à des particuliers : à Fernão Lourenço, à João da Fonseca, secrétaire de la *Casa da India*. Parmi les investisseurs, Marchionni figurait pour 6 000 ducats, Affaitadi pour 2 000.

Les accords de l'Amiral et la chasse aux Maures

Depuis que Vasco da Gama en avait appris l'existence lors de son premier voyage, les Portugais n'avaient pas abordé à Sofala [6]. Sancho de Tovar n'avait pu entrer en contact, et les informations qu'on lui donna avaient été, à dessein, mêlées de fable.

---

3 Barros, I, vi, 2 ; Lettre de Cantino au duc d'Este, Sanjay Subrahmanyan, *The Carrier and Legend of Vasco de Gama*, Cambridge, 1997, pp. 194-195.

4 [Lit. « rivière » ; c'est le mot utilisé à l'époque pour désigner les chantiers navals – L. T.]

5 Sur la succession, *cf.* la minute d'un *alvará* s. d., Brito Rebelo, XLVI.

6 [Port du Mozambique, à 20° 5' S, 34° 30' E, un peu au sud de la ville actuelle de Beira – L. T.]

Comme São Jorge da Mina, « la Nouvelle Mine » n'était pas un gisement, seulement le point de sortie par où s'écoulait l'or de l'intérieur, apporté, racontait-on, par des indigènes cruels et anthropophages, qui avaient quatre yeux, dont deux derrière la tête [7]. De même que São Jorge da Mina soutenait les *Tratos de Guiné*, on compta à Lisbonne que Sofala, procurerait l'or nécessaire au commerce de l'Inde [8] et, dès 1501-1502, il fut question d'y élever un fort. En 1503, Giovanni da Empoli, ignorant les résultats du second voyage de Vasco da Gama, le croyait déjà érigé [9]. Les choses étaient allées moins vite. Deux des navires de Cabral désignés pour « découvrir » Sofala n'avaient pu y toucher [10], ni non plus, l'année suivante, deux des quatre navires de João da Nova [11]. Vasco da Gama fut le premier à y faire escale, douze jours durant, en juin 1502, avec quatre de ses bâtiments, tandis que le gros de son escadre allait l'attendre à Mozambique [12]. Du 15 au 25, il troqua sa pacotille et des tissus contre le métal précieux, avec un mince succès, dû à la froideur des Maures [13], Les Portugais écoulèrent la pacotille habituelle, perles de verre, manilles, miroirs, des tissus[14]. Ils n'obtinrent que 2 500 *miti-*

---

[7] D. Manuel aux Rois Catholiques, 29/VII/1501, William Brookes GREENLEE, *A Viagem de Pedro Alvares Cabral*, Porto, 1951, p. 145.

[8] « Portoghesi fano gran conto di quello loco trarre l'oro che harano mestier per Colochut, che è grande cossa » (Cesare Barzi, 5/IV/1503, SANUTO, V, 132).

[9] Dans la narration qu'il adresse à son père en septembre 1504, dès son retour de l'Inde (donc, toujours dans la même ignorance), il écrit : « andamo tanto avanti chome la terra di Zoffala, onde é la mina dell'oro, e dove il re à fatto uno chastello bene artigliato e huomini in abastanza » : *vide* Marco SPALLANZANI, *Giovanni da Empoli – Mercante navigatore fiorentino*, Cassa di Risparmio di Firenze, Florence, 1984, p. 118.

[10] Duarte LEITE, *História dos Descobrimentos – Colectânea de Esparsos*, 2 vols., Cosmos, Lisbonne, 1955-62, II, pp. 29-30 & 313-318.

[11] Geneviève BOUCHON, « À propos de l'inscription de Colombo (1501) – Quelques observations sur le premier voyage de João da Nova dans l'Océan Indien », *Inde Découverte, Inde Retrouvée...*, pp. 95-132. Le planisphère dit de Cantino, en mentionnant que Sofala « he descuberto por el Rey nosso senhor », vise certainement cette expédition, dont, lorsqu'il est établi, en septembre-octobre 1502, on ignorait l'échec. Duarte LEITE (*História dos Descobrimentos...*, II, pp. 28-29) l'a justement indiqué.

[12] Les dates précises – l'arrivée devant la barre de Sofala le 10 juin, le départ le 28, transactions (*resgates*, lit. « rachats », en fait « trocs ») dans le port du 15 au 26 – sont dans l'Anonyme portugais de Vienne. Dates inexactes et confusion avec l'escale à Mozambique dans CASTANHEDA, I, xliv (à partir du moment où Gama se sépare du gros de sa flotte, le 3 juin : *cf.* Anonyme portugais de Vienne ; BERGAMO ; *Calcoen* ; BARROS, I, vi, 3, p. 234).

[13] Sur le séjour à Sofala, *cf.* le récit de l'Anonyme portugais de Vienne, Paul TEYSSIER, éd., *Voyages...*, p. 86, et la lettre de Corbinelli, Lisbonne, 22/VIII/1503, *ibidem*, pp. 353-354.

[14] « Glesen pernen und kupphern ring und sfigel und auch 25 tusent mitrical goldes » (l'Anonyme allemand de Vienne, éd. von Rohr, p. 45). « Wei (...) hetten bey 25 c. nachtigel (*sic*) goldts vermeingelt mit den heyden fur tuch, glaser, paternoster grossen kuppfrein ringe und manillen » [l'Anonyme de Bratislava, in *European Expansion, 1494-1519 : The Voyages of Discovery in the Bratislava Manuscript Lyc. 518/8 (Codex Bratislavensis)*, edited by Miloslav Krása, Josef Polišenský and Peter Ratkoš, Charles University, Prague, 1986, p. 44].

cais [15] d'or (douze kilos). Le bruit courut ensuite, incontrôlable, qu'il y en avait eu plus, acquis en fraude. Sofala subira en 1505 la construction d'une forteresse sans avoir été d'abord une *feitoria*. « Vasco da Gama parla avec le roi, cependant n'établit pas de comptoirs », constate pour 1502 la chronique anonyme [16]. On n'en sait pas davantage sur les motifs de sa réserve.

Deux mois plus tard, Gama imposera au sultan de Kilwa, suzerain de Sofala, un tribut de 1 500 *miticais* d'or (d'une valeur de 1 500 ducats) [17] : c'était marquer de façon indirecte la souveraineté du Portugal sur la nouvelle Mine, et très médiocrement.

À Mozambique, les navires furent radoubés, et une caravelle apportée de Lisbonne en pièces détachées fut montée, qui devint la sixième unité de Vicente Sodré. L'amiral entérina cette situation paisible par un traité avec le sultan.

À Kilwa, le 12 août, l'accueil demeura comme précédemment « discourtois ». João da Nova, qui venait d'y faire escale quelques mois plus tôt, s'en plaignait aussi dans une lettre à l'adresse du capitaine-major de 1502, qui fut remise à D. Vasco par un *degredado*. Le 14, les chaloupes portugaises, proues échouées, pointèrent leurs canons sur le palais du sultan. Quand il arriva au bord de l'eau, on le porta à bras d'hommes dans la chaloupe de l'amiral [18].

---

[15] [Pluriel de *mitical* (ou *metical*, de l'arabe *mithqal*, « poids »), mesure de poids utilisée en Afrique orientale pour l'or qui n'était pas monnayé. Selon António NUNES («Livro dos Pesos da Índia e assi Medidas e Moedas », de 1554, pub. par Rodrigo José de Lima FELNER, *Subsídios para a História da India Portuguesa*, Academia Real das Sciencias, Lisbonne, 1868) 47 *miticais* 1/2 de Sofala pesaient un marc (8 onces) d'argent, ce qui donne une équivalence de 4,83 g pour le *mitical* de Sofala, qui valait 467 réaux, un peu plus d'un *cruzado* ou ducat, qui en valait 400. Celui de Moçambique était un peu plus petit (1/52e du marc d'argent, donc, 4,41 g), tandis que celui de Malindi ne valait que 360 réaux – L. T.]

[16] Chap. 14, p. 30. Erroné, mais peut-être partiellement : CORREIA (I, p. 275), qui ignore l'arrêt de l'Amiral à Sofala, dit que, de Mozambique, il envoya Pero Afonso de Aguiar y traiter, et qu'à Mozambique fut laissé un *feitor*, Gonçalo Baixo, « pera o trato de Sofala ».

[17] Les chroniqueurs varient sur le montant : 500 *miticais* (BARROS, I, vi, 3, p. 235) ; 2 000 (CASTANHEDA, I, xliv, p. 97 ; GÓIS, I, lxviii, p. 163) ; 1 500 (*Chronique Anonyme*, ch. 15, p. 31). Ce dernier chiffre est le bon : il est donné par Vasco da Gama lui même, mandement du 20/VII/1502 (pub. par Luciano CORDEIRO, *Questões Históricas e Coloniais*, II, Lisbonne, 1898, p. 206 ; *DPM*, I, p. 36) ; l'Anonyme portugais de Vienne, p. 16 (avec une chronologie détaillée de l'arrêt à Kilwa) ; BERGAMO, pp. 99-100 & 113 ; *Calcoen*, p. 81. D'autres documents d'époque (dans l'état où le texte nous est transmis) divergent : 3 500 *miticais* chez l'Anonyme de Bratislava (p. 45), 1 500 chez Affaitadi (SANUTO, V, 131). [Le montant de 1 500 *miticais* est confirmé par le *padrão de juro* donné par D. Manuel à Vasco da Gama en récompnse de ses services le 20/II/1504 : *vide* Oliveira MARTINS, Portugal nos Mares : *Ensaios de Crítica, História e Cartografia*, 3e éd., Parceria António Maria Pereira, Lisbonne, 1924, vol. I, p. 92 – L. T.] Les sources ne s'accordent pas non plus sur la valeur du *mitical* : 1 ducat (Bergamo, l'Anonyme allemand de Vienne) ; 1 (Affaitadi) ; 1,17 (Barros) ; 1 (Tomé Lopes) ; 2 (Corbinelli).

[18] Le récit de l'Anonyme portugais de Vienne, TEYSSIER, *Voyages...*, pp. 287-288.

Après marchandage, il s'engagea à payer le tribut, au demeurant modeste, que nous connaissons déjà. Symbolique de l'assujettissement de l'islam, ce « premier tribut » exigé d'un sultan de l'océan Indien ne fut pas commercialisé. Lorsqu'à son retour à Lisbonne l'amiral se rendit auprès de D. Manuel, il était précédé d'un cavalier porteur, dans un grand vase d'argent, de l'or de Kilwa. Ce présent solennellement remis au souverain, Gil Vicente fabriqua de sa matière la célèbre custode du monastère de Belém, que l'on peut admirer aujourd'hui au Museu de Arte Antiga [19].

À la lumière des informations dont il disposait pendant l'été 1503, Affaitadi écrivit que l'expédition serait revenue bien plus riche si elle avait pu négocier les articles emportés du Portugal, et que la majeure partie des nefs seraient revenues du Malabar à vide, car elles n'auraient pu acquérir plus que l'argent comptant dont elles disposaient (en trop faible quantité) si la fortune n'avait permis qu'on obtienne de l'or à Sofala et qu'on s'empare d'une nef de La Mecque, prise qui avait rapporté 25 000 ducats [20]. Est-il vrai que ces deux sources de financement aient contribué pour moitié au succès du voyage de 1502 ?

À Sofala, qui venait d'expédier au Gujarat une cargaison d'or d'une valeur de 100 000 ducats, Gama n'en avait obtenu, nous l'avons vu, que 2 500 [21]. Même en y ajoutant le peu d'or procuré par Mozambique au début de juillet [22], cela n'équivalait qu'à une petite cargaison de poivre au prix de Cochin, guère plus de 50 tonnes. Le succès de Vasco da Gama à Sofala et à Kilwa avait été des plus minces, et le métal précieux d'Afrique orientale n'aura pourvu l'expédition de 1502 que modestement.

Dans une lettre laissée aux capitaines retardataires qui viendraient à toucher Kilwa, Gama fixa un premier rendez-vous à Angedive ou à Cananor [23]. Son plan était en effet de guetter les nefs arrivant de Mer Rouge et d'admi-

---

[19] BARROS, I, vi, 7, p. 255 ; GÓIS, I, lxix, p. 169 ; *cf.* Anselmo Braancamp FREIRE, *Gil Vicente, Trovador e Mestre da Balança*, Lisbonne, 1917-18 ; *Idem*, *Vida e Obras de Gil Vicente*, Lisbonne, 1919.

[20] Affaitadi à Pasqualigo, 20/VIII/1513, SANUTO, V, 130-131.

[21] « Um pouco », BARROS, I, vi, 2, p. 234 ; « algum ouro », CASTANHEDA, I, xliv, p. 96, et la *Chronique Anonyme*, ch. 14, p. 30. « Alcuno oro » écrivait déjà en 1503 Corbinelli, mais en observant que « la somma non dicono, perchè erano molti che lo nascondevano per non pagare diritto al re, ma si dice hanno recato X mila miticalli d'oro » ; et, à propos du bâtiment qui sombra au départ de Sofala, que « nel quale navile avevano XI mila miticalli d'oro di perte ». La fraude et les tractations privées auraient ainsi dépassé de beaucoup (si la rumeur ne les exagère pas) ce qui fut officiellement enregistré au nom du Roi. Dans l'Anonyme allemand de Vienne « 25 tusent » semble une inadvertance. Nous retenons le chiffre de Bergamo, pp. 100 & 112, et de l'Anonyme de Bratislava. Bartolomeo Marchionni avait indiqué à Cesare Barzi le chiffre de « 2 000 ducats d'or » (Barzi, 5/IX/1503, dans SANUTO, V, 132).

[22] L'Anonyme allemand de Vienne (éd. von ROHR, p. 46). On acheta bois, eau, or et perles du pays.

[23] Ordre de Vasco da Gama aux capitaines des navires, *DPM*, I, pp. 36-38.

nistrer au Samorin, avant toute discussion, un avertissement implacable. Il s'éloigna du continent africain le 29 juillet, sans avoir pu toucher Malindi, atteignit l'Inde devant Dabhul[24] le 12 août, mouilla à Angedive du 20 au 28. Le 8 septembre, il s'embusqua dans la baie du mont Eḷi[25] où Cananor le ravitailla en vivres frais.

Par une lettre que João da Nova, sur le chemin du retour, avait laissée à Kilwa, Vasco da Gama avait pu apprendre combien la difficulté de faire accepter en Inde la marchandise européenne gênait les transactions[26]. « Le gouffre de La Mecque» franchi, au lieu de toucher promptement les ports amis du Malabar, il s'attarda plus d'un mois, du 8 septembre au 13 octobre, devant le mont d' Eḷi[27], repère et point de passage de la navigation long-courrière. L'escadre étirée en ligne, jusqu'à quinze milles au large[28], guetta l'horizon sans beaucoup de succès. Hormis les embarcations locales, dont certaines venaient de Cananor apporter des vivres frais aux équipages[29], et dont d'autres, interceptées, furent diversement traitées[30], la mer était vide, à cause peut-être des grandes tempêtes où venaient de sombrer des dizaines de navires[31]. Trop petit et trop peu monté, le *navio* de Fernão Lourenço da Mina dut laisser échapper un quatre-mâts de 300 à 400 *tonéis*[32]. L'arraisonement fameux d'une grande nef venant de la Mer Rouge, la *Miri*, qui, fin septembre, fut rançonnée puis brûlée avec ses passagers dédommagea d'une vaine attente : la prise fut évaluée à une somme allant de 14 000 à 25 000

---

24 [Port du Konkan, à 17° 35' N, 73° 9' E – L. T.]

25 [Mont situé sur la côte, à 12°2' N, 75°12' E, un peu au nord de Cananor ; bien visible de la mer, il constituait pour les marins un point important de reconnaissance de la côte indienne. Il était très souvent le point d'abordage des navires venus de la côte africaine, d'autant plus que le courant de SO qui se forme pendant la mousson bifurque là, vers le nord et vers le sud, fournissant aux navigateurs des conditions favorables à la navigation dans les deux sens – L. T.].

26 Selon Barros (I, vi, 3) et la *Chronique Anonyme* (ch. 14, p. 30), l'Amiral en eut connaissance à Mozambique. Tomé Lopes (p. 695) déclare qu'il copia la lettre à Kilwa et la remit à l'Amiral un peu après, au mouillage à la côte de Malindi. Le navire sur lequel était Tomé Lopes n'atteignit Kilwa que le 22 juillet. Mais Gama avait déjà eu le document en main : il lui avait été remis sitôt son arrivée à Kilwa, où il fut du 12 au 24 juillet (l'Anonyme portugais de Vienne, éd. von Rohr, pp. 12-16).

27 Bergamo, pp. 101, 114 : « cerca de un mese ». L'Anonyme portugais de Vienne, p. 18 : le jeudi 8 septembre « fomos pousar em o monte Delly. E aquy veo Agellyo [*lege* : a *Julioa*] que tambem era perdido e vynha ja de Cananor. Estes dias que aqui estevemos em ho monte Delly mandava o allmirante andar por este mar sempre naos das nossas *esperando as de Mequa ». La *Julioa* était arrivée à Cananor fin août, *cf.* Corbinelli.

28 Barros, I, vi, 3, p. 236 ; *cf.* Correia, I, p. 292.

29 L'Anonyme allemand de Vienne, p. 48.

30 *Ibidem* ; Barros, *loc. cit.*

31 Bergamo, pp. 108, 122.

32 L'Anonyme portugais de Vienne, p. 18. [Sur l'équivalence du *tonel*, *cf. supra*, IIe partie, note 19 – L. T.]

ducats [33], qui revinrent au Roi exclusivement [34]. On reparlera ci-dessous sur cet épisode sanglant.

On ne sait si Gama, en s'attardant à la chasse aux Maures, se conformait à la lettre de ses instructions, ou si le souci d'augmenter ses disponibilités l'amena à les interpréter. La course, que Vicente Sodré poursuivit durant le séjour de son neveu l'amiral à Cochin, avait la double utilité de ruiner le trafic islamique concurrent et d'enrichir le Roi au bénéfice duquel les capitaines étaient preneurs. Mais, en tout état de cause, il n'y a pas d'indice que l'or de Sofala et le butin maritime aient pu financer beaucoup plus qu'un tiers des achats d'épices de 1502.

Les fureurs de Vasco da Gama contre Calicut

Le Samorin avait invité le radjah de Cochin à participer à un boycott des Portugais. Dès lors qu'ils ne parviendraient plus à acquérir des épices, ils cesseraient leurs immenses et onéreux voyages. Le radjah communiqua la lettre du Samorin à Gonçalo Gil Barbosa, l'agent commercial portugais à Cochin, lequel en notifia le contenu à ses collègues de Cananor [35]. Vasco da Gama l'apprit au mont Eḷi, en même temps qu'il recevait une lettre de marchands de Calicut s'attristant de sa colère et l'assurant que le Samorin était très désireux de la paix [36]. Ce qui avait été pris serait restitué. Si Gama étudiait bien l'événement, il verrait qu'Aires Correia et les autres avaient causé leur propre mort [37]. Il répondit de sa meilleure veine, qu'il n'avait encore rien commis d'égal aux meurtres de décembre 1500, et que, jusqu'à en avoir eu réparation, il exécuterait les ordres du Roi. Les marchands pouvaient rapporter cette nouvelle au Samorin, en attendant celles qu'il leur enverrait de certaines nefs de La Mecque à l'affût desquelles il était, et la première serait celle appelée *Miri*, tant attendue de tous [38].

Les navires de l'amiral patrouillaient au large à tour de rôle. Ils capturèrent quelques sambouqs du trafic côtier. À l'annonce de l'approche des nefs de La Mecque, D. Vasco regagna la haute mer. Une des nefs échappa à l'un de

---

[33] Bergamo, p. 101 : un total 14 000 (par addition de différents produits : monnaie, or, argent, tissus, etc.) ; le même, p. 114 : 18 000 à 19 000 (*idem*). L'auteur du *Calcoen*, p. 83 : « bien 12 mille ducats et aussi bien 10 mille en marchandise ». Cassano del Nigro (29/VIII/1503, Sanuto, V, 318) : « 12 000 ducats et autant en marchandise ». [Ca' Masser, exagérant sans doute, estime le butin à 100 000 ducats ; Corbinelli se contente de 20 000 ducats – L. T.]

[34] Bergamo, pp. 101, 114.

[35] Tomé Lopes, dans Teyssier, éd., *Voyages...*, pp. 238-239 ; Barros, I, vi, 6.

[36] Barros, I, vi, 3 (lettre écrite de la main du Portugais Fernão Gomes).

[37] Les deux récits de Matteo da Bergamo, Teyssier, éd., *Voyages...*, pp. 321, 330.

[38] Barros, I, vi, 3.

ses capitaines. Le 28 septembre enfin, pointa à l'horizon le fameux *Miri*, richement chargé [39]. Il transportait une dizaine de gros marchands de Calicut, des pèlerins rentrant de La Mecque, et parmi eux une cinquantaine de femmes et d'enfants, au total deux à trois cents passagers. Son propriétaire et capitaine, Jawhar Faqih, riche armateur de Calicut, était agent commercial du Sultan [40]. Arraisonné le 29, il offrit de pourvoir en épices la flotte portugaise dans les vingt jours et de rester d'ici là en otage ; il s'engagea aussi à obtenir la restitution des biens saisis en 1500 et à établir la paix avec le Samorin. Vasco da Gama resta de pierre. Il exigea la remise immédiate par les passagers de leurs avoirs et bijoux. Les malheureux s'exécutèrent sans contrainte, croyant s'en tirer à bon compte avec les pirates francs. Gama se rendit lui-même sur la nef avec Diogo Fernandes Correia pour procéder à la saisie du quint du Roi, puis laissa ses équipages faire main basse. « On ne fit pas de fouille comme il aurait fallu », regrette Tomé Lopes, le plus fameux témoin du drame ; en tirant rançon des passagers, « on aurait pu racheter tous les chrétiens qui étaient prisonniers dans le royaume de Fez ». Matteo da Bergamo, l'agent de Marchionni, exprima son amertume : « nous n'avons même pas pu parler de cette prise ; à plus forte raison, nous n'en avons eu aucune part » [41]. La valeur de la prise en elle-même n'intéressait pas Vasco da Gama. Il ne l'avait guettée que pour l'exemple. Et le dédain de ces richesses, en scandalisant, ajoutait à la portée de l'exemple.

Il le voulut total. Des enfants furent enlevés à leur mère, destinés à être donnés au monastère des Hiéronymos de Belém. Les Maures furent alors enfermés sous le pont. Tomé Lopes, seul des témoins oculaires à frémir d'humanité, a transmis de ce qu'il vit depuis la *Leitoa Velha* (« la Vieille Girette »), dont il était l'écrivain, une relation de la longue agonie de la grande nef de La Mecque.

> « L'Amiral ordonna ensuite à cinq ou six chaloupes d'emmener cette nef de façon à l'éloigner un peu de la flotte, et puis d'y mettre le feu et de la brûler avec tous les gens qui étaient dedans. Une fois la nef désarmée et laissée sans gouver-

---

[39] Avec le récit dramatique et ému de Tomé Lopes (pp. 701-705 ; Teyssier, éd., *Voyages...*, pp. 224-231) contraste l'insensibilité d'autres témoins : l'Anonyme portugais de Vienne, p. 18 ; Matteo da Bergamo, pp. 101, 114 ; *Calcoen*, p. 83. L'Anonyme allemand de Vienne, p. 49, et la version de Bratislava, p. 45, placent la tragique rencontre entre le départ de Cananor et l'arrivée à Calicut, donc, en théorie « fin octobre » ; l'erreur apparente tient sans doute à ce que le vaisseau sur lequel il voyageait avait abordé à Cananor courant septembre. Hormis Barros (I, vi, 3, p. 237) qui rejette sur les Maures la responsabilité de leur massacre, et Correia (I, pp. 292-294), toujours verbeux, les chroniques ne s'attardent pas sur cet épisode peu honorable (Castanheda, I, xlv, pp. 97-98 ; Góis, I, lxviii, pp. 164-165 ; *Chronique Anonyme*, ch. 15, p. 31).

[40] [C'est sans doute ce qui avait valu à la nef son nom de *Mîrî*, qui signifie en arabe « de l'émir, public, de l'État» – L. T.]

[41] Les deux récits de Matteo da Bergamo, Teyssier, éd., *Voyages...*, pp. 321A-330A.

nail et sans agrès, certains bombardiers mirent le feu au pont et revinrent aux chaloupes. Mais les Maures éteignirent le feu et apportèrent des armes sur le pont, car, comme on ne les avait pas recherchées, il en était resté beaucoup, ainsi que beaucoup de pierres qui servaient de lest, et qu'on pouvait toutes lancer à la main, et, cela fait, ils décidèrent de mourir en combattant plutôt que de jamais se rendre. Les hommes de nos chaloupes, voyant le feu éteint, revinrent pour le rallumer, et ils pensaient qu'ils pouvaient les dominer comme avant. Mais ils furent accueillis par un nombre infini de pierres jetées par les femmes aussi bien que par les hommes. Aussi les nôtres n'eurent-ils plus envie d'y entrer. Ils préférèrent s'éloigner et tirer contre eux des coups de bombardes. Mais, comme c'étaient de petites bombardes, elles ne leur faisaient aucun mal. Pendant ce temps les femmes se mettaient sur le bord du vaisseau, et beaucoup d'entre elles montraient de grands ornements d'or et d'argent et des pierres précieuses. Elles criaient très fort et appelaient l'Amiral en agitant la tête et en montrant qu'elles lui donneraient tout s'il voulait leur sauver la vie. On comprenait cela aux signes qu'elles faisaient. Et l'Amiral voyait tout par une meurtrière. Certaines femmes prenaient leurs jeunes enfants et les levaient à bout de bras, et nous comprenions qu'elles nous faisaient signe d'avoir pitié de ces innocents. Les hommes indiquaient de la tête qu'ils voulaient payer une grosse rançon, et ils montraient qu'ils en avaient un grand désir. Il n'est pas douteux qu'on aurait pu avec cela racheter tous les chrétiens qui étaient prisonniers dans le royaume de Fez, et qu'après il serait encore resté de grandes richesses au roi notre seigneur. Mais voyant la détermination de l'Amiral, qui ne voulait pas leur faire la grâce de les sauver, ils construisirent sur la nef de grands abris avec des matelas, des nattes, des claies et autres objets, et ils se préparèrent à vendre leur vie le plus cher possible. C'est effectivement ce qu'ils firent, car tous ceux qui pouvaient arriver jusqu'à eux étaient par eux blessés et tués. »

On était le lundi 3 octobre, « une date dont je me souviendrai tous les jours de ma vie » [42]. La bataille dura jusqu'au soir, « et c'était dans ces contrées le plus long jour de l'année ». Après des combats acharnés, où les Maures furent tout près de s'emparer de la *Leitoa Velha*, le mouvement d'une autre nef les contraignit à regagner la leur. Désormais le combat se poursuivit à distance.

« L'Amiral monta sur la nef *Leonarda*, et, avec six ou sept des principaux navires de la flotte, il prit la mer derrière le bâtiment des Maures, en l'accompagnant au gré des vagues. Ils le suivirent pendant quatre jours et quatre nuits, sans qu'aucun pût jamais l'aborder. Ils allaient l'un derrière et les autres devant, et, en passant à proximité, ils lui tiraient des coups de bombarde. Mais un Maure de chez eux se jeta à la mer et vint sur le côté de la nef capitaine, disant que, si on lui laissait la vie, il irait à la nage passer un câble au fémelot du gouvernail de la nef, pour qu'ils pussent la brûler, et désormais ils n'auraient plus à la poursuivre. Le Maure alla attacher ce câble. L'Amiral lui accorda la vie (...). Il parlait du grand

[42] Tomé Lopes, dans TEYSSIER, éd., *Voyages...*, p. 227. L'épisode occupe les pages 224-231.

> trésor qui était resté sur la nef, et qu'ils avaient tout entier jeté à la mer. Il disait qu'elle contenait encore beaucoup de vivres, que tout était dans des jarres de miel et d'huile, que c'est là qu'ils avaient caché une grande quantité d'or, d'argent et de pierreries, mais que quand ils avaient vu que nous ne voulions pas leur laisser la vie, ils avaient jeté à la mer toutes les jarres où était ce trésor (...). Et c'est ainsi, après tant de combats, qu'avec beaucoup de cruauté et sans aucune pitié l'Amiral fit brûler cette nef avec tous les gens qui s'y trouvaient. »

Seul avait été épargné un pilote contrefait, qui se révéla d'une compétence exceptionnelle. À Calicut, où ne désarmait pas la rivalité entre Maures de La Mecque de Ḥasan Miçrî et Maures du pays de Koya Pakki, le comportement terroriste de Vasco da Gama favorisait les premiers. Les partisans d'une entente n'en agirent pas moins, durant tout le séjour de l'amiral en Inde, en vue d'un accord. L'acharnement sanguinaire de Vasco da Gama ne leur facilita point la tâche.

De Cananor, il annonça au Samorin son succès. Deux cent soixante personnes avaient été tuées en représailles du massacre d'Aires Correia et de ses compagnons, et une vingtaine d'enfants baptisés, pour le compte d'un jeune garçon que les Maures avaient emmené à La Mecque pour le faire maure. C'était de la sorte que les Portugais prenaient réparation des dommages qu'on leur causait. Le supplément serait dans la ville de Calicut, où il espérait être très bientôt [43].

Entre-temps, le Samorin avait écrit de nouveau à Cananor. Il offrait de fournir en épices la flotte portugaise et de restituer tout ce qui avait été pris à Aires Correia. Après son départ de Cananor, quatre notables de Calicut remirent en mer un autre message à Vasco da Gama : le Samorin livrerait tous les coupables de l'assaut contre le comptoir, et fournirait toutes les nefs de charge. Deux autres messages suivirent. Arrivé devant Calicut le 29 octobre, Gama reçut une autre communication, qui n'était pas celle qu'il attendait. Le Samorin observait maintenant qu'entre les pertes subies par les Portugais et celles que la destruction du *Miri* lui infligeaient, il était le plus lésé des deux. Quant à expulser la colonie des Maures du Caire et de La Mecque, depuis très longtemps établie à Calicut, il ne pouvait l'envisager.

L'amiral entra dans une de ses terribles fureurs froides. Un ultimatum cinglant accorda au mâcheur de bétel jusqu'au lendemain midi pour céder. Dans la nuit, le Samorin y répondit par d'autres observations. Il était juste de donner satisfaction pour les dommages de 1500, mais il fallait en déduire ce que Cabral avait alors pris. Il fallait nommer deux juges pour expertiser. En outre, si le Samorin souhaitait commercer avec les Portugais, la coutume

---

[43] Barros, I, vi, 4.

était que les navires venant au Malabar ne commercent que dans un port, et il n'autorisait pas les Portugais à le faire dans un autre.

Loin de se laisser intimider par la cruauté de Vasco da Gama, le parti de la résistance l'emportait auprès du Samorin. L'ultimatum réitéré, la flotte portugaise, dans la soirée du dimanche 30 octobre, vint se mettre en position au plus près du rivage. À la lueur des lanternes, les Calicutis creusèrent des tranchées toute la nuit. Un débarquement, toutefois, n'était pas dans les instructions de l'amiral. Pour intimider, il monta d'un degré dans la barbarie. Le lundi 31, le délai expiré, il fit suspendre aux vergues un trentaine de captifs maures qu'on avait distribués entre les navires. « Il leur fit alors demander par Gaspar da Índia s'ils voulaient mourir comme chrétiens ou bien dans leur propre foi. La plupart se firent alors baptiser. Il leur dit qu'ils n'en étaient pas devenus chrétiens pour autant, croyant qu'ils allaient ainsi sauver leur vie, et qu'ils allaient mourir de toute façon. Ils firent alors comme s'ils mouraient en la croyance en Dieu tout-puissant – Lui sait ce qui en est. Alors il les fit pendre » [44].

Beaucoup de curieux s'attroupaient sur la plage pour voir le spectacle, lorsque commença le bombardement. « En les voyant fuir, nous nous moquions d'eux à grands cris » raconte Tomé Lopes. « Plus tard dans la soirée, l'amiral fit passer l'ordre de détacher les pendus, de leur couper la tête, les mains et les pieds, de jeter les corps à la mer, et de lui envoyer tous ces membres à son bord ». On les entassa dans une embarcation indigène qu'on poussa vers la rive. L'amiral ordonna de ne plus tirer afin que <les gens> puissent sortir de la ville pour voir (...). Quand ils arrivaient à cette barque, ils changeaient de visage (...) ; ils étaient comme égarés et n'en croyaient pas leurs yeux. Tel d'entre eux arrivait en courant, et quand il voyait ces têtes il repartait en courant toujours. Nous étions tout près d'eux – raconte Tomé Lopes – et voyions bien tout cela » [45].

Le morceau macabre était accompagné d'une lettre de Vasco da Gama au Samorin, en arabe ou en malayalam : « Je suis venu à ton port, par ordre du Roi mon seigneur, pour y commercer et vendre, après que tu aies d'abord payé tout ce qui lui fut pris malgré sûreté. Si tu paies, tu auras de nous beaucoup d'or, d'argent et de marchandises que nous apportons. Mieux sera pour toi d'avoir commerce avec un si grand roi qu'avec les chiens de La Mecque, qui ne viendront jamais plus à ton port ni ne navigueront en Inde. Je te conseille donc de ne pas les croire. Chaque fois que tu voudras notre amitié, je te la donnerai, à condition qu tu paies ce que tu as pris, et la poudre et les boulets que nous avons dépensés contre vous. Si tu veux que je t'acquitte de la moitié,

44 L'Anonyme allemand de Vienne, TEYSSIER, *Voyages...*, p. 316.

45 Tomé Lopes, *ibidem*, pp. 245-247.

ça me plaît, à condition que tu armes contre moi et que soit capitaine Khâdjel Misri et avec lui ces chiens de La Mecque qui te conseillent, car je lui ferai avec plus de raison et meilleur vouloir ce que j'ai fait à ces infortunés » [46].

Le lendemain, 2 novembre, le bombardement reprit, de l'aube à midi. Plus de quatre cents coups de grosses bombardes furent tirés, sans compter ceux de très nombreuses pièces de petite artillerie [47]. Le jeudi 3 novembre, l'amiral partit pour Cochin, laissant Vicente Sodré devant Calicut [48].

Afonso de Albuquerque, qui dès 1509 optera secrètement pour une entente avec Calicut, regrettera qu'il y ait eu des occasions manquées [49]. Il pensera ainsi à un moment où l'esprit de résistance de Calicut était déjà usé. Les événements des années antérieures montrent combien le dynamisme du parti de la guerre laissa initialement peu de chances aux Mâpillas désireux d'une entente que les excès des Francs déconsidéraient. Toujours sabotées, leurs tentatives contribuèrent à créer l'image d'un Samorin fourbe, d'un Calicut perfide, que les Maures de La Mecque avaient tout intérêt à propager. Les emportements pathologiques de Vasco da Gama ne lui laissaient pas concevoir une diplomatie moins sommaire que celle du « Calicut paiera ». Calicut, d'ailleurs, souhaitait payer. Ses émissaires le répéteront pendant des années aux capitaines-majors de D. Manuel. Le Samorin traitait classiquement l'affaire comme un cas de dommages-intérêts dus mutuellement à des marchands spoliés. Les ultimatums de Gama étaient des violations incompréhensibles du droit maritime. Il a contribué à durcir la ville du Samorin dans l'hostilité aux Portugais. Sur le fond, toutefois, sa responsabilité politique est limitée. Eût-il été moins atroce, le diktat manuélin de l'expulsion des Maures aurait de toute façon tué les chances d'un accord, ainsi que cela se constatera lors du voyage de 1503 [50].

Les patiences de Vasco da Gama à Cochin

Dès 1498, Vasco da Gama avait pu constater le peu d'intérêt de la clientèle indienne pour les marchandises portugaises, et que le produit de leur vente suppléerait difficilement à l'insuffisance d'espèces sonnantes. Le Portugal n'était pas très riche en ces dernières. L'esprit de routine prévalant, la leçon ne fut pas assimilée, ni en 1500 ni en 1501. En 1502 seulement, au retour de

---

46 Texte portugais d'une lettre en arabe, *Chronique anonyme*, pp. 76-77 ; version d'une lettre, plus courte « en langue indienne » dans le récit de Tomé Lopes, Teyssier, *Voyages...*, p. 246.

47 *Ibidem*, p. 248.

48 *Ibidem*, p. 249.

49 Lettres de Albuquerque au Roi, 30/XI & 4/XII/1513, *CAA*, I, p. 128 & IV, p. 184.

50 *Cf.* J. A. « L'apprentissage de l'Inde. Cochin 1503-1504 », *L & A*, vol. I, pp. 46 *sq.*

João da Nova, on prit conscience des conditions du marché malabar, différentes de celles des marchés de Guinée. Entre-temps, Vasco da Gama était parti. Aussi les marchands italiens qui furent de son voyage découvrirent-ils, en Inde, qu'ils avaient emporté trop peu de numéraire (*dinari contadi*) et trop d'invendables. Vasco da Gama allait au-devant d'autres embarras que ses prédécesseurs, car il entendait acheter les épices au prix de la clientèle maure, moins cher que le prix accepté par Cabral et João da Nova. Prétention qui fut une des causes de ses mécomptes.

Avant d'aller à Calicut, il s'était arrêté à Cananor, d'humeur impatiente, le 18 octobre. Son *regimento* ne l'autorisait pas à descendre à terre et les interdits religieux empêchaient le Kôlattiri d'embarquer. Une jetée de bois fut construite au bout de laquelle eut lieu la rencontre le lendemain. Le Kôlattiri, sous un pavillon, à demi-couché sur un lit somptueux, nu jusqu'aux hanches et, bord à bord, assis sur un coussin à même le pont d'une caravelle, l'amiral en habit de soie, un collier d'or au cou, un autre en bandoulière, échangèrent des cadeaux. L'ambiance se voila lorsque l'amiral demanda au Kôlattiri de fixer le prix des épices. Une hâte si peu protocolaire choqua celui-ci. Il prétexta la chaleur pour se retirer. Avec les marchands maures qu'il lui adressa, Vasco da Gama ne put s'entendre. Leurs prix étaient élevés et ils refusèrent les marchandises portugaises. Les épices de la récolte nouvelle n'étaient d'ailleurs pas encore arrivées. Gama refusa de croire que le radjah n'était pas maître du négoce des épices, et il l'accusa de ne pas vouloir traiter avec lui. Il s'en montra si furieux, menaçant d'utiliser ses bombardes, qu'il s'attira une ferme mise en garde de Paio Rodrigues, le facteur de D. Álvaro laissé sur place par João da Nova. Paio Rodrigues, qui avait su nouer de bons rapports avec le milieu local, fit cause commune avec le radjah et signifia à l'amiral qu'une agressivité nuisible serait dénoncée à D. Manuel. Gama partit le 22 octobre, sans avoir rien conclu.

Solidaires des marchands de Calicut, ceux de Cochin ne se laissèrent pas impressionner par les actes de barbarie des Portugais. Leur fermeté dans l'inertie rend compte du prolongement inusité du séjour de l'amiral à Cochin, où il se morfondit plus de trois mois. Les négociations furent menées par lui seul. Les représentants des firmes italiennes ne furent pas satisfaits des mesures prises à leur encontre. Avant de quitter la côte africaine, Vasco da Gama les avertit que, conformément aux instructions du Roi, tout serait acheté et vendu aux prix fixés par lui et par l'intermédiaire du facteur du Roi. Ils durent lui remettre par écrit la liste des quantités et catégories d'épices qu'ils souhaitaient acquérir, et celle des mises de fonds de chacun, en espèces ou en marchandises. Les protestations des marchands, qui ne pouvaient que s'incliner, ont dû être assez vives pour que l'amiral simule une certaine tolérance. Il revint sur le sujet à Angedive. Voudraient-ils acheter « au sou la livre » avec le Roi, c'est-à-dire au prorata de leur participation pécuniaire aux achats globaux du facteur, ou bien mener leurs transactions personnellement ?

En ce cas, il fixerait les lieux où ils pourraient trafiquer et les prix, et ne laisserait descendre à terre que deux ou trois marchands au plus, désignés par lui. Devant des conditions si draconiennes, les intéressés choisirent de se conformer à ce qu'ils savaient être la volonté de l'amiral.

À son arrivée à Cochin, D. Vasco, curieusement, ne montra pas le même empressement qu'à Cananor à visiter le radjah, qui offrit, avec une lusophilie bien légère, d'approvisionner la flotte portugaise au meilleur prix. Il proposa de commencer le 10 novembre, un jeudi, jour réputé faste au Malabar. Son erreur fut de tabler sur l'accord des grands marchands, comme s'il avait barre sur eux. Ils firent comprendre quel était leur pouvoir. Une quarantaine de *quintais* de poivre furent livrés, et rien de plus. Le 16 novembre, D. Vasco remit enfin les présents de D. Manuel au radjah, qui lui accorda de charger aux conditions qui lui conviendraient. Sur ce, une vache fut vendue par des Maures à l'une des nefs. Était-ce le fait de quelques chenapans ou y eut-il une tentative musulmane de créer un incident avec le pouvoir hindou ? La remise des coupables ne débloqua pas la situation.

Les Mâpillas tinrent la dragée haute à l'amiral, qui, deux mois durant, ne reçut que des livraisons sporadiques. Il n'aboutissait pas à obtenir un accord sur les prix, les fournisseurs se dérobaient. Le radjah confessa que le problème était à régler avec les Maures. Ceux-ci persistaient à mépriser la marchandise portugaise, remettaient en cause les prix de la veille, interrompaient les livraisons. L'amiral, faisant violence à sa nature, se rendait chaque jour à terre et discutait. Ils s'accordaient avec lui et recommençaient à charger, puis soudain cessaient. Le 14 décembre, Vasco da Gama rompit avec le radjah pour « certaines raisons », rappela à bord le facteur, les écrivains et les hommes. Le 18 décembre, « l'amiral conclut de nouveau le traité qu'il avait rompu », signale une relation anonyme bien informée [51].

Dès la mi-novembre, plutôt que d'être exclu, Cananor s'aligna sur les prix de Cochin et deux nefs y furent expédiées ; mais on savait déjà que Cananor était un port de second ordre, et l'on estimait, ce qui se vérifia, qu'elles ne chargeraient qu'à demi. Le 16 décembre, l'amiral reçut des offres de Kollam. Une nef y partit dès le 18, puis, lorsque le 2 janvier on sut qu'il en valait la peine, une seconde suivit [52].

L'agrément conclu dans la deuxième quinzaine de décembre fixait les prix des diverses catégories d'épices, et ceux des produits européens qui intéressaient la clientèle indienne. Gama paierait le poivre pour un quart en cuivre,

---

[51] [L'Anonyme portugais de Vienne, Teyssier, *Voyages*..., p. 295 – L. T.]

[52] *Ibidem*, pp. 295-296. La seconde nef était la *Leitoa Nova*. *Cf.* Sanjay Subrahmanyan, *The Carrier and Legend of Vasco da Gama*, p. 218. Voir aussi la lettre de Matias, marchand chrétien de Calecoulão (Kâyankulam ou Kâyankollam, 9° 11' N, 76° 30' E, *ca.* 5 lieues au nord de Kollam), du 18/XII/1504 (publiée dans Silva Rego, *Documentação*..., I, doc. 6, pp. 25-26).

à raison de 12 ducats d'or le *quintal*, et aux trois quarts en espèces. Il obtenait le poivre à 20% moins cher que ne l'avait payé João da Nova. En 1501, le *quintal* de poivre, prix de Cananor, coûta 3,50 ducats. En 1502, Gama acheta le *quintal* à Cochin de 2,44 à 2,75 ducats. On a parlé à ce propos d'un « traité du 3 janvier 1503 » passé entre le radjah de Cochin et l'amiral. C'est pure invention. Portugais et marchands mâpillas conclurent un accord tarifaire limité aux transactions du moment.

Cet agrément était si peu solide que l'amiral partit pour Calicut le 5 janvier 1503 et que les livraisons furent suspendues. D. Luís Coutinho, laissé au commandement de l'escadre ancrée devant Cochin, descendit à terre, le 10 janvier, pour négocier, sans succès. Les marchands mâpillas attendaient de savoir ce qui allait se passer. La crainte des Portugais de n'obtenir que la moitié ou moins de ce qu'ils pouvaient emporter n'était pas abolie. L'empressement de l'amiral à se rendre à Calicut était un signe de l'impasse où il se trouvait.

Le 2 ou le 3 janvier, était arrivé de Calicut, avec son bagage, un brahmane candidat au voyage de Lisbonne. Il devint bientôt manifeste qu'il était un émissaire officieux. Le Samorin prierait l'amiral de venir à Calicut pour passer traité de paix et d'amitié. Il verserait l'indemnité due moitié en épices, moitié en argent, livrerait des otages en attendant que le versement soit achevé. D. Vasco décida d'aller seul à Calicut, sur la *Frol de la mar*, une des grosses nefs de son escadre, témérité qui faillit lui être fatale. Il fut à Calicut le 7, disposé à parler un langage fraternel différent de ses ultimatums passés. Le brahmane alla à terre et ne reparut pas. Un personnage de qualité vint assurer que le Samorin était prêt à tenir ses engagements. Il pria D. Vasco de ne pas partir avant la fin du lendemain. « Il connaissait le roi et tous les autres, qui étaient de très bonne volonté et prêts à lui donner satisfaction en tout » [53]. La chose paraissait claire : le clan pro-portugais de Calicut rencontrait des obstacles imprévus. Le clan adverse passa aux actes. À l'aube du 9 janvier, des dizaines de sambouqs assaillirent la *Frol de la mar*, et la harcelèrent jusqu'à tard dans la journée. L'arrivée de Vicente Sodré les mit en fuite.

Revenu déconfit de sa visite à Calicut, le 11 janvier, l'amiral s'attendit à une attaque navale de Calicut. Le 17, la *Leitoa Velha* arrivant de Cananor trouva la flotte portugaise sur le pied de guerre. Aucun texte n'éclaira sur le revirement final des fournisseurs d'épices de Cochin. La récolte nouvelle affluant et le séjour prolongé des Portugais les exposant à manquer la mousson de la Mer Rouge, les marchands cochinais se décidèrent à compléter les cargaisons de l'amiral, y compris celles des nefs allées à Cananor qui, ainsi qu'on l'avait prévu, redescendirent à demi-pleines seulement. Matteo da Bergamo, l'agent des Affaitadi, signale que, *al ultimo*, facteurs et marchands

---

[53] Tomé LOPES, ch. XXI, TEYSSIER, *Voyages...*, p. 266.

européens purent dépenser leur numéraire et troquer leur cuivre, le seul produit qui intéressât la clientèle. Il fut très difficile d'écouler les autres marchandises à prix coûtant, en échange d'un peu de cannelle, de noix muscade, de bois brésil et de bois d'aloès. D. Vasco refusa aux marchands italiens de vendre à des prix inférieurs à ceux fixés par lui l'alun, le vif-argent, le safran. Il leur laissa le choix de céder leurs invendus au comptoir, qui les écoulerait par la suite, contre paiement qui leur en serait fait à Lisbonne, ou bien de les jeter à la mer. Il leur interdit de les laisser en dépôt personnel auprès de Diogo Fernandes Correia.

Le 6 février 1503, un traité, politique celui-ci, fut signé avec la solennité d'usage entre le radjah et D. Vasco, représentant de D. Manuel. Il régularisait la fondation, jusqu'ici non officialisée, d'une factorerie portugaise à Cochin. Il définissait les rapports de la colonie portugaise avec la puissance locale. Diogo Fernandes Correia avait juridiction sur tous les Portugais laissés à terre, et sur tout « cafre» [54] ou Indien qui se convertirait au christianisme. Si un chrétien voulait se faire maure, le radjah le remettrait au *feitor* pour qu'il en fasse justice. Diogo Fernandes Correia était assisté de deux écrivains, Lourenço Moreno, déjà sur place depuis deux ans, et Álvaro Vaz da Fonseca, frère de Estêvão Vaz, l'influent secrétaire de la Casa da Mina. Une quarantaine d'hommes les entouraient. Quelques jours plus tard, à Cananor, la petite agence de João da Nova fut elle aussi transformée en comptoir dûment organisé. Gonçalo Gil Barbosa venait y employer l'expérience acquise à Cochin. Une vingtaine d'hommes y servirent. Les deux comptoirs étaient sous la protection d'une couverture navale, celle des six bâtiments de l'escadre de Vicente Sodré. À cela près, ils ne se distinguaient guère de ceux établis au Malabar par des groupes commerciaux asiatiques. La *feitoria* de Cochin était une maison donnée par le radjah. Tout au plus était-elle pourvue de défenses de bois. À Cananor, les Portugais qui avaient jusque-là vécu mêlés aux Maures, souhaitèrent en être séparés. Leurs paillotes furent établies à l'écart de la ville indigène, sur la pointe rocheuse qui fermait la baie à l'ouest ; elles n'étaient toutefois protégées que par une palissade destinée à les isoler plutôt qu'à les défendre.

La précarité du comptoir de Cochin était une ombre au tableau. Lorsque Vasco da Gama quitta Cochin le 10 février, les vaisseaux de Calicut, trente-huit grosses nefs et de nombreux sambouqs, l'attendaient au passage. Comme ce fut toujours le cas, l'intervention de l'artillerie portugaise fut décisive. Contre une offensive terrestre, il n'y avait en revanche rien à faire. Lorsque l'escadre mit à la voile, le 22 février [55], la nouvelle était confirmé à Cananor que le

---

[54] [De l'arabe *kâfir*, « infidèle, rénégat, non-musulman» – L. T.]

[55] *Mandados* de Vasco da Gama, datés de Cananor, 22/II/1503, Brito Rebelo, LXIV, LXV, LXVI.

Samorin allait envahir les terres du radjah de Cochin, son vassal. « S'il en est ainsi – écrivait à Gianfrancesco Affaitadi Matteo da Bergamo – je doute que celui de Cochin puisse lui résister. Peut-être sera-t-il forcé de s'enfuir et de remettre le facteur entre les mains du roi de Calicut. » Et il ajoutait : « Je vous prie de ne parler de cela à personne, car il pourrait en résulter pour moi dommages et ennuis. [56] » Qu'à Lisbonne on en ait eu une vision claire ou non, l'application par Vasco da Gama des décisions du Roi ne résolvaient pas les problèmes de la présence portugaise en Inde. De 1500 à 1502, la même activité de Gonçalo Gil Barbosa à Cochin n'avait pas gêné Calicut. Les choses prenaient une autre tournure avec la structuration de deux comptoirs, l'affirmation de l'agressivité portugaise, la permanence de la course portugaise. La vigueur des réactions indiennes obligerait-elle à entretenir dans les eaux de l'Inde une force navale plus puissante ? Et devrait-on, à Cochin et à Cananor, passer du comptoir à la forteresse ?

Vasco da Gama avait montré son empire sur lui-même. Mal parties, ses tractations au Malabar s'achevaient en plein succès. Il rentrait avec treize nefs sur quinze (il n'en avait perdu qu'une, à Sofala, et celle d'António do Campo, qui manquait, allait reparaître en 1504). Le volume des épices débarquées sur les quais de Lisbonne était énorme. Aucun « vide d'un seul *quintal* », tous « chargés autant qu'ils pouvaient porter », les navires de l'amiral mettaient sur le marché environ 31 500 *quintais* d'épices, plus de 1 500 tonnes, dont 24 000 de poivre, plus de 1 230 tonnes [57]. On s'émerveilla que les prix qu'il avait obtenus soient si bas. Ce sont ceux que Francisco de Albuquerque prétendra faire accepter à Calicut à la fin de 1503 ; et, en 1504, Lopo Soares aura pour instruction d'obtenir les mêmes.

---

[56] Les deux récits de Matteo da Bergamo, TEYSSIER, *Voyages...*, pp. 326 & 339.

[57] [À notre connaissance l'estimative de la cargaison de Vasco da Gama en 1503 est donnée, avec de petites divergences de détail, par trois sources : Francesco Corbinelli (TEYSSIER, *Voyages...*, p. 355), Matteo di BERGAMO (*ibidem*, pp. 323, 326, 334 & 340) et Ca' MASSER (*Viaggio quarto*, p. 72). Ce fut, de toute façon, l'une des plus grandes cargaisons rapportées de l'Inde : elle ne fut dépassée qu'en 1517 (48 000 quintaux, à notre connaissance le record du siècle), en 1518 (43 700), en 1519 (37 5000) et en 1547 (41 250) ; mais il faut noter que nous ne possédons d'éléments statistiques que pour 35 des 100 ans du XVIe siècle, en manquant entièrement pour toute la période de 1548 à 1574 – L. T.]



7 – Le sud de l'Inde

Chapitre 4

L'ÉVOLUTION DE LA PRÉSENCE EN INDE : LE GOUVERNEMENT DE D. FRANCISCO DE ALMEIDA,1505-1509 [1]

Aux origines de l'Inde portugaise : Cochin, 1500-1505

Lorsque Vasco de Gama eut tracé la route des Indes, définir ce que serait la présence portugaise dans l'océan Indien demanda plusieurs années au roi de Portugal, ou, pour mieux dire, aux conseillers qui infléchissaient ses intentions. Les opinions divergeaient sur les leçons à tirer, et d'une navigation si lointaine, et des premiers contacts avec les peuples découverts. Les choix se dégagèrent peu à peu dans un climat d'âpres débats, dont chaque expédition annuelle modifiait les données.

Des cinq voyages commerciaux qui se succédèrent entre le *descobrimento* de 1497-1499 et la fondation en 1505 d'une capitainerie-majeure de l'Inde, celui de Cabral fut le modèle que, d'année en année, en 1502, 1503 et 1504, l'expérience perfectionna au rythme des retours. Les pertes de Cabral et ses déboires montraient qu'à l'hostilité des mers s'ajouterait celle de

---

[1] [Entre le second voyage de Vasco da Gama (1502-1503), dont traite le chapitre précédent et le début du gouvernement de D. Francisco de Almeida (1505), objet de celui-ci, se situent le voyage des cousins Albuquerque (1503-1504) et le premier voyage en Inde de Lopo Soares de Albergaria. J. A. a étudié exhaustivement le premier dans l'article « L'Apprentissage de l'Inde – Cochin 1503-1504 » reproduit dans *L & A*, vol. I, pp. 49-110 ; quant au second, il a été étudié en détail par Geneviève Bouchon, « Le premier voyage de Lopo Soares en Inde (1504-1505) », dont l'article « L'inventaire de la cargaison rapportée de l'Inde en 1505 » constitue une sorte d'appendice documentaire. Parus in *Mare Luso-Indicum*, III (1976), ils sont reproduits in *Inde Découverte – Inde retrouvée, 1498-1630 – Études d'histoire indo-portugaise*, Centre Culturel Calouste Gulbenkian / Commission Nationale pour les Commémorations des Découvertes Portugaises, Lisbonne / Paris, 1999, pp. 133-188. Sur ces voyages, on trouvera quelques éléments nouveaux, que n'a pu connaître J. A., dans les documents publiés dans le reccueil *Viagens portuguesas à Índia (1497-1513) – Fontes italianas para a sua história : O Códice* Riccardiano *1910 de Florença*, transcrição e apresentação : Carmen M. Radulet. Prefácio, tradução e notas : Luís Filpe F. R. Thomaz, Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses, Lisbonne 2002 (paru aussi in *Mare Liberum*, 18-19, 1999-2000, & 21-22, 2002) – L. T.]

l'Inde, dominée par des colonies musulmanes puissantes et combattives. Aussi, à Lisbonne, les avantages de la Découverte avaient-ils été remis en question. Les risques et le coût en semblaient disproportionnés avec les ressources du royaume. Un solde prometteur et le prestige engagé de D. Manuel avaient eu raison des avis négatifs de maintes personnalités de l'entourage royal[2]. Les opposants, toutefois, mirent en balance tout leur crédit pour que l'entreprise portugaise se limite au troc et à l'achat des épices.

C'était tabler sur une faible réaction de l'ennemi que, l'Afrique enfin contournée, on retrouvait omniprésent : des associations de marchands « maures » régnaient sur le commerce du poivre. Les uns indigènes, les Mâpillas[3] – ceux que les Portugais appelaient « Maures du pays » (*Mouros da terra*) –, les autres étrangers, gens d'Égypte et d'Arabie – « les Maures de La Mecque» –, tous, en dépit de dissentiments larvés, étaient liés par l'imbrication des solidarités d'intérêts. Autant que sa prééminence politique sur les radjahs voisins, ses vassaux, la puissance du *lobby* de Mer Rouge établi dans sa ville faisait du radjah de Calicut le *leader* naturel de la lutte contre l'intrusion des Francs au Malabar. Les Portugais se trouvèrent ainsi confrontés à une situation que leur supériorité navale, manifeste mais ponctuelle, ne pouvait maîtriser.

L'effet de la distance accroissait dangereusement le retard des mesures prises sur les problèmes vécus. Lorsque les capitaines partis pour l'Inde croisaient à la côte d'Afrique orientale les nefs rentrantes, ils apprenaient leurs directives déjà dépassées par la conjoncture et leurs moyens inadéquats pour y faire face. Entre la réalité telle qu'elle se présente au Malabar, à un moment déterminé, et celui où y parvenaient les solutions arrêtées à Lisbonne, vingt mois, sinon plus, s'étaient écoulés. En termes concrets, cela veut dire que les instructions à Vasco da Gama pour l'automne 1502 ont été inspirées par les expériences de Cabral de la fin 1500, et qu'elles n'ont pu bénéficier de celles, complémentaires, en 1501, de João da Nova, qui ne regagna le Tage que plusieurs mois après que Gama en fût sorti.

Dans cette rotation, le voyage des deux Albuquerque de 1503 est d'une portée particulière. Les observations d'Afonso d'Albuquerque soulignèrent la nécessité d'une intervention politique, souhaitée depuis le début par la coterie du Roi et jusqu'alors éludée. Le risque d'être expulsé de l'Inde, si l'on se contentait d'y laisser quelques facteurs, permit à D. Manuel de nommer, à l'instar des Rois Catholiques[4], un vice-roi de l'Inde, assisté d'un embryon de

---

[2] Barros, I, vi, 1, pp. 222-226.

[3] [*Cf. supra* note 128 ; à ce sujet voire Geneviève Bouchon, « Les Musulmans du Kerala à l'époque de la Découverte portugaise » dans *Mare Luso-Indicum*, II, 1973, pp. 3-59, repris in *Inde Découverte...*, pp. 23-75 – L. T.]

[4] [Le titre de vice-roi apparaît à la fin du xvie siècle dans les domaines de la Couronne d'Aragon, décerné aux gouverneurs de ses principaux territoires d'outre-mer, la Sicile et la Sardaigne ; plus tard, par les capitulations de Santa Fé (17/IV/1492), il fut conferé à Christophe

gouvernement et chargé d'établir une chaîne de points d'appui fortifiés. Le voyage de Lopo Soares de 1504 n'eut pas d'incidence sur ce développement. Le *regimento* du vice-roi fut élaboré pendant la période où Lopo Soares était absent du Portugal. Lorsqu'il put faire part de ses avis, D. Francisco de Almeida, bénéficiaire de la nouvelle dignité, avait mis à la voile depuis cinq mois et était déjà sur place.

En révélant la fragilité de l'implantation des comptoirs portugais, en rendant sensibles les graves inconvénients du décalage temporel entre la conception et l'exécution, la « guerre du poivre » que le Samorin de Calicut mena contre le radjah de Cochin, protecteur depuis 1500 de la *feitoria* fondée dans sa ville, on poussait inévitablement à la création d'un gouvernement de l'Inde, dont le titulaire, muni de pouvoirs étendus serait habilité à prendre sur place les décisions qui s'imposaient. La décision fut prise dès 1504, alors qu'on ignorait à Lisbonne les exploits accomplis, cette même année, par les défenseurs portugais de Cochin. Les conclusions complémentaires à tirer de la guerre de Calicut n'eurent d'effet que sur les plans secrets, dont Afonso d'Albuquerque devint, à partir de 1506, l'exécutant.

La création de la « capitainerie majeure dans les régions de l'Inde » (1504)

Lors de plusieurs conseils tenus par le Roi en 1504, fut tirée la leçon des premières expéditions. La présence permanente assurée par les agents commerciaux que, depuis 1500, on laissait dans les lieux était insuffisante. Il convenait qu'un représentant du pouvoir royal puisse coordonner et conduire sur place la lutte contre la concurrence maure et le développement des affaires commerciales. Le sort de Cochin illustrait la précarité de la présence portugaise. Début 1503, Vasco da Gama le quittait sans rien faire pour parer à l'attaque annoncée de Calicut. Or, en septembre, Francisco de Albuquerque trouvait Cochin envahi par les gens de Calicut et le radjah réfugié parmi les employés portugais du comptoir dans une île sacrée [5]. Lorsque Afonso de Albuquerque quitta Cochin en février 1504, le péril d'une invasion de Calicut s'annonçait pire encore. Les informations qu'il rapporta auront certainement une influence capitale sur la décision prise de fonder des forteresses au Malabar [6]. D'après lui, il fut d'abord tenu à l'écart, et c'est seulement après

---

Colomb : *vide* Joaquín Martínez FRIERA, art. « Virrey » *in* Germán Bleiberg, dir., *Diccionario de Historia de España*, Alianza Editorial, Madrid, 1979 (réimp. 1986), *s. v.* – L. T.]

[5] [Il s'était recueilli au *saṅgedam* (« refuge sacré, asile ») du temple d'Elaṅkunnapula, dans l'île de Veppu ou Vypeen, la Vaipim des Portugais, juste au nord de la ville de Cochin – L. T.]

[6] Lettre de Luis Martins, 7/XII/1527, *Gav.*, V, p. 101.

plusieurs mois qu'il eut accès auprès de D. Manuel. Sa part de responsabilité dans les instructions qui furent rédigées pour le « capitaine-major dans les régions de l'Inde » ne peut donc être établie.

Les pouvoirs délégués au « capitaine-major dans les régions de l'Inde », nommé pour trois ans, étaient discrétionnaires. Il déciderait de la guerre et des accords de paix, aurait la haute main sur toutes les transactions commerciales, nommerait ou révoquerait les capitaines et autres officiers, exercerait la justice au civil et au criminel jusqu'à la peine de mort incluse et sans appel. Le personnel en place étant renouvelé, tout un corps de capitaines de forteresses et de navires, de facteurs et de secrétaires de comptoirs et d'autres officiers était nommé pour l'ensemble des postes créés. Les facteurs déjà en place seraient rapatriés, après avoir assuré le chargement d'épices des navires qui repartiraient vers le Portugal fin 1505 [7].

À cet encadrement militaro-naval et commercial ne faisait pendant aucune structure administrative. Il n'y avait pas d'autorité judiciaire, l'administration des comptoirs relevait des *vedores da Fazenda* [8] de Lisbonne, et l'appareil bureaucratique se réduisait à un seul « secrétaire des affaires et dépêches de l'Inde » (*secretário dos negócios e despachos da India*), nommé par le Roi. Bien qu'il eût deux écrivains sous ses ordres, le secrétaire de l'Inde ne pouvait suffire à tout : tenir procès-verbal des réunions et des décisions, recueillir des dépositions, enregistrer testaments et cédules, authentifier les inventaires ou les connaissements des cargaisons expédiées au Portugal. En mai 1507, il se fit donner un adjoint [9]. Fin novembre 1508, il s'excusait d'erreurs possibles dans les copies (*trelados*) qu'il envoyait au Roi, « un homme seul ne pouvant voir telles mille choses, en particulier au moment des chargements, où les parties sont si nombreuses à réclamer leurs documents et où le temps est limité ». De plus, le papier manquait souvent, produit rare qu'on recevait du Portugal [10] et que délivrait l'*almoxarife* [11].

Alors qu'on débattait de la nature à donner à la gestion des comptoirs de l'Inde, le choix de D. Manuel s'était arrêté, en 1504, sur un homme de guerre proche de lui, le comte de Tarouca [12]. C'est pourtant Tristão da Cunha qui fut choisi pour être capitaine-major dans les régions de l'Inde. Son père avait été *vedor da Fazenda* de l'infant D. Fernando, puis de D. Diogo, duc de Viseu.

---

[7] Pouvoirs de D. Francisco de Almeida, 25/II/1505, *CAA*, II, pp. 269-272 ; *Regimento* de D. Francisco de Almeida, 5/III/1505, *CAA*, II, pp. 326-327.

[8] [*Cf. supra*, Ire partie, note 72 – L. T.]

[9] *CAA*, II, p. 399.

[10] *CAA*, I, p. 16.

[11] [*Cf. supra*, IIe partie, note 25 – L.T.]

[12] *Cf.* la minute de la lettre à Gonçalo Gil Barbosa, Francisco Leite de Faria, « Os Documentos mais antigos... », *cf. supra* note 135 ; sur le Comte de Tarouca, *cf. supra* IIe partie, ch. i, « Lisbonne contre le Turc ».

Lui-même avait été grand-chambellan de ce dernier. Aussi n'est-on pas surpris de le voir peu en cour sous D. João II. Les faveurs étaient venues dès 1496. Associé en diverses entreprises avec de grands investisseurs, Bartolomeo Marchionni, Fernão de Loronha, D. Nuno Manuel, et comme eux créancier du Roi, il avait sans doute été pour quelque chose dans l'expédition de son ami intime João da Nova. Il avait engagé des capitaux dans le voyage de Vasco da Gama de 1502, deux ans plus tard dans celui de Lopo Soares, son beau-frère. Membre du Conseil, il avait reçu en mars 1504 le titre de *vedor da Fazenda real*, toutefois sans exercice de la charge [13]. Sa pratique du négoce le recommandait donc à la direction des activités portugaises en Inde, et le titre conféré indiquait bien dans quel état d'esprit il l'aurait assumé. Mais un mal soudain le rendit aveugle [14]. On fit appel pour le remplacer à D. Francisco de Almeida, que la nouvelle aurait surpris chez son frère, l'évêque de Coïmbre [15].

Né après 1458 [16], ce dernier des frères Almeida n'était évidemment pas le mieux loti en fortune et en honneurs. La carrière des armes ouverte aux cadets de la famille s'était prolongée pour lui en un demi-exil. L'un de ces jeunes *fidalgos* que réunissaient autour de quelques grands seigneurs les préparatifs de coups d'État du duc de Viseu, il avait porté des messages des conjurés à la Reine Catholique, et reçu pouvoir du duc d'approuver les mesures décidées par D. Álvaro ou de les renégocier [17]. D. João II, décidé à abattre les têtes des principaux coupables, n'avait pas voulu que soit mentionné dans les procès-verbaux de leurs interrogatoires les noms des complices, ce qui eut souligné l'ampleur des ramifications du malaise nobiliaire. D. Francisco de Almeida fut de ceux contre qui on ne procéda pas. Combattant des guerres de Grenade, il y fut distingué par l'amitié des Rois Catholiques [18]. Il bénéficia de la faveur que D. João II prodiguait à ses frères. En 1493, il fut question de lui donner le commandement d'une escadre portugaise chargée d'aller vérifier la découverte de Christophe Colomb [19]. L'estime dont il jouissait en Espagne ne fut

---

[13] Sur Tristão da Cunha, voir António Alberto Banha de ANDRADE, *História de um fidalgo quinhentista, Tristão da Cunha*, Instituto Histórico Infante D. Henrique, Faculdade de Letras de Lisboa, Lisbonne, 1974 ; à compléter par J. AUBIN, « Pour une biographie de Tristão da Cunha », *L & A*, vol. II, pp. 557-562.

[14] [BARROS, I, viii, 3. Il s'agissait sans doute d'une avitaminose – M. C. F.]

[15] [BARROS, I, viii, 3 – M. C. F.]

[16] Septième enfant du comte d'Abrantes (BARROS, I, viii, 3), lequel s'est marié en 1442 (*Brasões*, II, p. 351). Son frère D. Jorge est né en 1458 (ou 1457) : *cf.* Sousa COSTA, *Portugueses no Colégio de S. Clemente e Universidade de Bolonha durante o Século XV*, Bologne, 1990, pp. 758, 762, 763.

[17] A. Braamcamp FREIRE, « As conspirações no reinado de D. João II – Documentos », *AHP*, II, 1904, pp. 27-33.

[18] Le Roi Catholique prit le deuil à sa mort en 1505, GÓIS, II, xliv, p. 153.

[19] Garcia de RESENDE, *Vida e Feitos...*, ch. clxv, éd. Evelina Verdelho, *Livro das Obras de Garcia de Resende*, p. 406.

sans doute pas étrangère au choix qui fut fait de lui pour cette mission délicate, d'ailleurs presque aussitôt annulée. Sous D. Manuel, il fut en 1498 [20] et en 1502, du petit nombre des élus qui accompagnèrent le Roi dans son pèlerinage à Compostelle [21].

Chevalier de l'Ordre de Santiago, D. Francisco avait pour revenu principal, en dehors des pensions royales, le bénéfice de l'église de Sardoal, près d'Abrantes, qui relevait de l'Ordre [22]. En 1495, il sollicita du Pape d'être dispensé de la lecture du bréviaire. Selon une des volontés de son testament de 1509, quinze cents messes devraient être célébrées, aux monastères de Belém et de São Domingos de Lisbonne pour les âmes des défunts chevaliers de Santiago [23]. Il fit un mariage sans grand éclat dans une branche de la famille des Monis : il épousa D. Joana Pereira, fille de Vasco Martins Monis, commandeur de Panoias e Garvão, et de D. Aldonça Cabral [24] ; notons du moins que sa femme, dont il fut veuf en 1505, était la cousine germaine de Lopo Soares et de Pedro Álvares Cabral. Il en alla de même de sa fille, qui épousa en premières noces le fils d'un *alcaide-mor* de l'Alentejo : un Furtado de Mendonça, fils de l'*alcaide* de Mourão ; elle sera par son second mariage, en 1510, comtesse de Tentugal. Son frère, le Prieur de Crato, l'aidait financièrement : en décembre 1495, il lui constitua en pension annuelle 80 000 réaux blancs [25] sur la pension de 170 000 qu'il avait arrachée à D. João II agonisant [26].

D. Francisco pouvait compter à la cour sur le clan familial [27], et d'abord sur son frère D. Pedro da Silva, grand-commandeur de l'Ordre d'Avis (dont

---

20 Góis, I, xxxii, p. 69.

21 Góis, I, lxiv, ne le nomme pourtant pas.

22 Le 17/I/1478 D. João II lui octroya une pension de 40 000 *reais brancos* sur la *mesa Mestral* de l'Ordre de Santiago, *vide* Joaquim Candeias Silva, *O Fundador do « Estado Português da Índia » D. Francisco de Almeida 1457(?)-1510*, Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Protugueses, Lisbonne, 1996, doc. 1, p. 257. Sanjay Subrahmanyan, *The Carrier and Legend of Vasco de Gama*, Cambridge, 1997, p. 299, le prend pour le Francisco de Almeida qui obtient de Jules II, le 18/XII/1505, l'autorisation de passer de l'Ordre de Santiago à l'Ordre de Christ, *cf. Gav.*, II, p. 485, n. 1109 ; il est de l'Ordre en 1478, *cf. As Ordens Militares em Portugal – Actas do 1.° Encontro Sobre Ordens Militares*, Câmara Municipal de Palmela, Palmela, 1991, p. 59.

23 Testament de décembre 1509, pub. par Candeias Silva, *op. cit.*, doc. 105, pp. 414-415.

24 Barros, II, iii, 9.

25 [Le *Real branco* était une pièce de monnaie frappée, dès le règne de D. João I (1385-1433), dans un alliage de cuivre et étain ; dès la réforme monétaire de D. João II (1485), il valait 10 *reais pretos* (c'est-à-dire en cuivre). Il y avait aussi des réaux d'argent qui valaient 20 fois plus, et, de ce fait, étaient connus plutôt comme *vinténs* : *vide* A. C. Teixeira de Aragão, *Descrição Geral das Moedas cunhadas em nome dos Reis, regentes e governadores de Portugal*, 3 vols. (1e éd, Lisbonne, 1875), 2e éd., Livraria Fernando Machado, Porto (1964), *passim, præsertim* pp. 243 *sq.* – L. T.]

26 Candeias Silva, *op. cit.*, doc. 4, pp. 258-259.

27 [Voir des détails dans J. A., « D. João devant sa succession », *L & A*, vol. II, pp. 49-82 – L. T.]

le Maître est D. Jorge). Vexé que le comte de Tarouca lui ait été préféré à la tête de l'expédition de Corfou, le Prieur était, en 1501, parti pour Rhodes. Il venait de rentrer en 1504, après s'y être distingué par sa mauvaise conduite : des navires chrétiens lui avaient été de bonne prise autant que les navires maures. D. Francisco avait aussi le soutien de ses neveux par alliance, D. Álvaro de Castro et D. Diogo Lobo, l'un des trois *vedores da Fazenda Real*, très estimé de D. Manuel, et néanmoins âme de l'opposition à l'aventurisme outre-mer. Un autre de ses amis était D. Rodrigo de Castro.

Deux bonnes raisons inclinaient D. Manuel à préférer, à d'autres noms qui furent avancés, celui de D. Francisco : Almeida avait été, à l'origine, seul avec lui à préconiser l'érection de forteresses dans l'Océan Indien [28] ; de plus, il flattait chez le Roi la lubie qu'il eut, à cette période-là, de prendre le titre d'Empereur [29]. Pas plus que Tristão da Cunha toutefois, il n'était un partisan de l'impérialisme manuélin. Sa nomination confirme le poids dominant de la résistance à celui-ci dans le groupe des conseillers royaux. De quel côté penchait D. Pedro Gavião, qui, en 1505, avait la haute main sur les affaires de l'Inde, et dont on a déjà vu la prudence politique se manifester en 1497 et en 1501 ? Rien n'en filtre.

Le changement d'homme eut-il des conséquences ? Dans le style de gouvernement, sûrement. Les caractères différaient. D. Francisco n'avait pas l'ouverture de Tristão da Cunha, et ne traitait pas avec le même monde. Quant aux instructions [30], elles furent de toute vraisemblance identiques. De légères retouches au *regimento* de Tristão da Cunha furent apportées au cours de la transcription. Selon un des derniers paragraphes, Almeida n'aurait plus à s'arrêter à Sofala[31] (ce qui rend caducs onze des articles du début du document) [32] ; il devait se rendre droit à Kilwa. L'ordre d'envoyer des hommes à Malacca devint, dans un des additifs, ordre d'y envoyer des navires [33].

Une remarque incidente sur le grand profit pour la Chrétienté d'un voisinage avec le Prêtre Jean est la seule trace du vaste dessein de croisade. La fermeture de la Mer Rouge au passage des épices est sans référence à un plan général de destruction de l'Égypte, du moins dans les mots. Le premier réseau naval que le *regimento* étend sur l'Océan Indien est un réseau poivrier :

---

28 Le vice-roi au Roi, fin 1506, Candeias SILVA, p. 325.

29 Le vice-roi au Roi, 16/XII/1505, *Gav.*, XI, pp. 40, 50 ; Candeias SILVA, p. 311-317. [Trois ans plus tard, racontant au souverain les exploits d'Afonso de Albuquerque en Arabie et à Ormuz, D. Francisco en prenait prétexte pour y insister derechef : lettre à D. Manuel, pub. par António Dias FARINHA, « A dupla conquista de Ormuz por Afonso de Albuquerque » *in Studia*, 48 (1989), pp. 445 *sq.* – L. T.]

30 *Regimento* de D. Francisco de Almeida, 5/III/1505, *CAA*, II, pp. 272-334.

31 *Ibidem*, p. 332.

32 *Ibidem*, articles des pages 281-286.

33 *Ibidem*, p. 323.

la flotte de Mer Rouge doit empêcher les épices de passer chez le Sultan, pour l'obliger à commercer avec les Portugais [34]. Les points d'ancrage prévus sont peu nombreux. Hormis Sofala, cas particulier d'une mine d'or dont on attend un pactole, une seule forteresse, à Kilwa, assurera la domination des côtes de l'Afrique orientale. En Inde, Angedive, station protégée par son insularité, groupera chantier naval et dépôts d'artillerie. Rien n'est prévu à Cananor, qui n'était pas un port de poivre et où aucun capitaine n'est nommé. À Cochin, le vice-roi jugera de l'opportunité d'élever une forteresse en pierre, en sus du château de rondins de 1503 (on ignore en mars 1505 à Lisbonne le grand siège de 1504). À Kollam, en revanche, dont le marché est apparu comme complémentaire de celui de Cochin, on en élèvera une, si le roi local l'accepte ; on ne passera outre à un refus de sa part que si la construction a déjà été commencée [35].

Dans l'Océan Indien occidental, le seul où, à cette date, une politique est définissable, le projet portugais est ambigu car il préconise la conclusion d'accords de paix très contingents : ainsi, on proposera aux pouvoirs maritimes des accords commerciaux, autant que possible étendus à une reconnaissance de la souveraineté portugaise qu'exprimera le versement d'un tribut annuel ; ils auront obligation de vendre marchandises et vivres aux flottes portugaises [36] ; on les poussera à se fournir auprès des Portugais en marchandises qu'ils recevaient auparavant du Levant et qu'on leur vendra au même prix. Le Samorin n'est pas exclu de ces dispositions. L'accord avec lui se baserait sur l'éphémère traité de 1503, l'expulsion des Maures de La Mecque en demeurant la condition *sine qua non*. En cas d'échec des pourparlers, la guerre sera menée contre Calicut pour sa destruction aussi complète que possible, jusqu'à empêcher la sortie des pêcheurs [37]. L'intrusion dans l'Océan Indien d'une escadre mamlouke [38] n'étant pas encore soupçonnée, le *regimento* ne lie qu'à des finalités de harcèlement de la navigation marchande l'action navale portugaise. La course s'exercera en haute mer contre les navires des

---

[34] *Ibidem*, p. 311.

[35] *Ibidem*, pp. 297, 311-313.

[36] *Ibidem*, p. 317.

[37] *Ibidem*, p. 316.

[38] [Le terme mamlouk (de l'arabe *mamlûk*, « possédé, esclave », au pluriel *mamâlîk*, participe de la √*malaka*, « posséder ») désignait spécialement les esclaves utilisés comme soldats dans les États musulmans ; les mamlouks du Caire s'emparèrent du pouvoir en 1250, déposant le dernier sultan ayyûbide et donnant origine à deux dynasties de sultans qui régnèrent sur l'Égypte et la Syrie jusqu'à la conquête ottomane de 1516-17, nommés d'après les régiments auquels ils appartenaient : les mamlouks Baḥriyya ou Bahrides, d'origine turque (1250-1382), et les mamlouks Burjiyya ou Burjides, d'origine circassienne (1382-1517). Quand on parle de mamlouks dans le contexte de la présence portugaise dans l'Océan Indien, c'est, bien entendu, de cette dernière dynastie qu'il s'agit. *Cf.* P. M. Holt, art. « Mamlûks » in *EI*, s. v. – L. T.]

puissances qui n'auront pas signé de convention, et le long des côtes croiseront des bâtiments d'escadre qui ne devront pas demeurer à l'ancre inutilement là où les Portugais ont forteresse et comptoir.

Le Roi soulignait les priorités ; la charge des nefs d'épices et une forteresse à la bouche de la mer Rouge ou près d'elle [39]. Eloignée des positions portugaises, cette forteresse serait fortement garnie d'hommes et d'artillerie et pourvue de quelques navires pour la défense, la course et le commerce. Un *feitor* et deux écrivains y traiteraient [40]. Les tâches traçaient le calendrier des premières activités de D. Francisco. Il ne s'attarderait pas à Kilwa ; si même il y rencontrait une trop vive résistance, il n'insisterait pas. En tout cas, il se rendrait directement de Kilwa à Angedive [41], où son séjour devrait être bref. Sans toucher Cananor, il irait à Cochin s'occuper des cargaisons. La flotte des épices renvoyée au Portugal, il repartirait d'Angedive pour la mer Rouge, avec artisans, maçons et charpentiers. Au retour, il s'occuperait de la forteresse de Kollam, enverrait des escadres pour intercepter le commerce d'Ormuz à Dabhul, enverrait *descobrir* au-delà du Malabar et planter des *padrões* à Malacca, au Pegou et au Bengale [42].

Almeida à pied d'œuvre (1505-1507)

[Constituée par une vingtaine de navires [43], l'armada de D. Francisco destinée à l'Inde leva l'ancre le 25 mars, fête de l'Annonciation [44]. L'escadre

---

[39] *Regimento* de D. Francisco de Almeida, 5/III/1505, *CAA*, II, pp. 291-311.

[40] *Ibidem*, p. 311.

[41] *Ibidem*, pp. 292-293.

[42] *Ibidem*, pp. 327-328.

[43] [On trouvera le nombre exact de vaisseaux donné par les différentes sources dans RADULET & THOMAZ, *Viagens...*, pp. 231-232. Outre les sources indiquées dans la note suivante, on dispose du témoignage de Giovanni Francesco Affaitadi dans une lettre à Piero Pasqualigo, nonce de Venise auprès des Rois Catholiques, du 1/VIII/1504 (SANUTO, VI, 75-76) ; et aussi : « Livro do assentamento de 1505 da Casa da Índia », *DPM*, I, doc. 6, pp. 76 *sq.* ; « Relação das Armadas » (*ibidem*, doc. 7-8, pp. 86-92) ; « Memória das Armadas » (*ibidem*, doc. 9-10, pp. 94-103) ; « Ementa da Casa da Índia » (*ibidem*, doc. 11, pp. 104-117) ; Ca' MASSER, *Relazione*, viaggio settimo ; James B. MCKENNA, *A Spaniard in the Portuguese Indies – The Narrative of Martín Fernández de Figueroa* <facsimilé de l'éd. de Salamanque, 1512, transcription et version anglaise avec quelques maigres notes>, Harvard University Press, Cambridge, Mass., 1967. La discussion sur la constitution de la flotte de D. Francisco et tout ce qui concerne son voyage jusqu'à Kilwa manque dans le *ms.* inachevé, que J. A. nous a laissé, ce qui nous a amené à y ajouter de notre cru ce paragraphe, afin d'éviter que le lecteur ne soit dérouté – L. T.]

[44] [Sur le voyage de D. Francisco de Almeida, *vide* la « Descrição da viagem de D. Francisco de Almeida pela Costa Oriental de África », contenue dans le *ms.* de Valentim Fernandes datée du 22/V/1506, transcrite dans *DPM*, I, pp. 518-540. On dispose maintenant d'une édition diplomatique complète du *ms.* de Valentim Fernandes : *Códice Valentim Fernandes*, oferecido pelo acadé-

de Pero de Anhaia, envoyée à Sofala, qui aurait dû naviguer de conserve avec elle jusqu'à destination [45], ne put partir que beaucoup plus tard, le 18 mai suivant [46]. Celle de D. Francisco, après avoir eu vue de Madère et des Canaries sans pourtant y débarquer, fit escale au port d'Ale [47], sur la côte guinéenne, où elle resta du 6 au 15 avril pour se rafraîchir. Puis, ayant longé de loin la côte brésilienne, doubla, le 26 juin, le cap de Bonne-Espérance, passa, le 19 juillet en vue de Mozambique, où D. Francisco ne voulut pas entrer, et arriva finalement devant Kilwa le 22 de ce mois. Le navire de Fernão Bermudes, avec Gaspar da Índia à son bord, mandé à Mozambique au passage, y recueillit une lettre de Lopo Soares de Albergaria, capitaine de l'armada de l'année précédente, et des raffraîchissements qu'il apporta à Kilwa [48]].

Kilwa, comme Malindi, se trouvait à l'écart de la route des convois portugais et cessera aussi vite d'être fréquenté par eux. En 1505, cependant, l'information disponible présentait le sultanat de Kilwa comme une pièce maîtresse. Il contrôlait Sofala, dominait un long secteur de la côte, sa puissance menaçait le bon roi amical de Malindi. Antenne importante du commerce indien, le port de Kilwa servirait de point de repli éventuel aux navires d'escadre opérant dans le golfe d'Aden et d'escale aux retardataires montant de Mozambique. Ces raisons rendaient souhaitables de l'assujettir à l'autorité du gouverneur de l'Inde. Kilwa fut enlevée le 24 juillet 1505. La ville occupée, quelques franciscains, levant des croix, vinrent accueillir Almeida qui se rendit en procession à son logement ; on chanta un *Te Deum*, et tout le monde se mit à piller la ville.

---

mico titular fundador Joaquim Bensaúde (1859-1952) ; leitura paleográfica, notas e índice pelo académico de número José Pereira da Costa, Academia Portuguesa da História, Lisbonne, 1997 ; la relation qui nous intéresse s'y trouve pp. 344-361. On peut, bien entendu, la comparer aux récits des chroniqueurs : Castanheda, II, i *sq.* ; Barros, I, viii, 3 sq. ; Correia, I, pp. 524 *sq.* ; Góis, II, i *sq.* ; *Chronique Anonyme*, ch. 64 *sq.* On dispose aussi du témoignage, plutôt laconique, de Balthazar Springer, *Sobre as novas terras e sobre os povos que os mensageiros do Rei de Portugal, de nome Manuel, encontraram, que é a descrição da viagem de D. Francisco de Almeida desde Lisboa até à Índia em 1505*, por..., etc., (reprodução facsimilada e transcrição da edição de Antuérpia, *ca.* 1515), notas e introdução de M. Freire de Andrade & W.G. L. Randles, tradução portuguesa por Raquel Madeira, O Mundo do Livro, Lisbonne, 1998 – L. T.]

[45] [*Regimento* de D. Francisco de Almeida, 5/III/1505, *CAA*, II, p. 281 – L. T.]

[46] [J. A. a rédigé (mais, hélas, non pas revu, ce qui nous pose certains problèmes !) un chapitre sur ses succès, que – même au prix d'interrompre la narration des exploits de D. Francisco – nous avons préféré insérer ci-dessous, après la présente section, dédiée aux premiers temps de l'activité de celui-ci comme vice-roi – L. T.]

[47] [Petit port de la Sénégambie, à mi-chemin entre le cap Vert et l'embouchure du Saloum, à quelques dix lieues au SE de l'actuelle Dakar : *cf.* Avelino Teixeira da Mota, « A Descoberta da Guiné », dans *Mar, Além-Mar – Estudos e ensaios de História e Geografia*, Junta de Investigações do Ultramar, Lisbonne, 1972, pp. 133-135, 162, 228-230 & 232 – L. T.]

[48] [Lettre de Gaspar da Índia au Roi, s. d. (datable de fin 1505), ANTT, *CVR*, 76, pub. in *CAA*, III, pp. 200-204 ; *cf.* Castanheda, II, i, pp. 210-211 – L. T.]

Le sac de Kilwa rapporta un butin considérable. Au lieu de gagner l'Inde en droiture, Almeida mena ses capitaines, mis en goût, donner l'assaut à Mombassa. Mombassa était un dédale de ruelles où deux hommes pouvaient tout juste aller de front. L'assaut fut donné le 15 août. La ville fut pillée, portes défoncées à coups de haches et de béliers. À la nuit on se regroupa. Le sac reprit le 16. « Les gens étaient fatigués de la veille et des armes et de non dormir, on dit qu'il resta autant de richesse dans la ville qu'ils en emportent. De sept jours on ne put sortir du port » [49]. Le pillage rapporta 60 000 ducats, dont la moitié seule fut déclarée. Almeida aurait aimé s'y attarder deux semaines, et recommencer l'opération à Mogadiscio. Les contraintes du régime de la mousson imposèrent d'y renoncer.

Le 14 septembre 1505, dans le bruit du *Te Deum*, des sonneries de trompettes et des salves d'artillerie, D. Francisco posa la première pierre du fort d'Angedive. Il le quitta après un mois, la tour déjà élevée jusqu'au deuxième étage [50], pour châtier l'irrésolution du radjah de Honavar [51]. Il y incendia quatorze nefs et la ville [52]. À Cananor, où la puissance des Maures était palpable, et à Cochin, dont le château de bois était voué à pourrir ou à brûler, les *feitores* jugeaient que, sans défenses, les comptoirs resteraient précaires. Ils avaient commencé discrètement les fondations. Ils convainquirent sans peine Almeida de prendre de nouvelles libertés avec ses instructions. À Cananor, la dernière semaine d'octobre, les Portugais, toutes conditions mêlées, travaillèrent par équipes tournantes de six heures à élever la muraille du château Saint-Ange assez haut pour être garnie d'artillerie [53]. Almeida y laissa Lourenço de Brito, capitaine désigné de Kollam, et cent cinquante hommes.

Les pronostics pessimistes reçurent leur confirmation dans le massacre du personnel du comptoir de Kollam, que le vice-roi apprit à son arrivée à Cochin le 2 novembre [54]. Le chargement des épices commença sans délai. Sept nefs pleines prirent le large le 26 novembre [55]. Ne gardant à Cochin qu'une nef et deux caravelles, Almeida avait envoyé aussitôt à Kollam, sous les ordres de

49 Sur Mombassa, « Descrição da viagem... », *DPM*, I, p. 534.

50 CASTANHEDA, II, ix-x : départ le 15 octobre : Lettre de Gaspar da India au Roi, fin 1505, *CAA*, III, p. 201 ; Lettre du Vice-roi au Roi, Cochin, 16/XII/1505, *Gav.*, XI, pp. 40-50 : escale de 32 jours, aussi Candeias SILVA, *O Fundador...*, p. 312.

51 [En portugais Onor ou Honor, port du Canara, à 14° 17' N, 74° 29' E ; son radjah était un des roitelets vassaux de l'empire de Vijayanagar, la Bisnaga des sources portugaises – L. T.]

52 CASTANHEDA, II, xiv ; Lettre de Gaspar da India au Roi, *CAA*, III, pp. 201-202 (« nous leur avons brûlé la ville et leurs nefs »).

53 CASTANHEDA, II, xvii ; le vice-roi au Roi, Cochin, 16/XII/1505, Candeias SILVA, *op. cit.*, pp. 311-317 (resté huit jours) ; aussi *Gav.*, XI, pp. 40-50 ; Geneviève BOUCHON, *Mamale de Cananor. Un adversaire de l'Inde portugaise 1507-1528*, Droz, Genève & Paris, 1975, pp. 77-78.

54 Lettre de Gaspar da India au Roi, *CAA*, III, p. 203 ; CASTANHEDA, II, xviii.

55 CASTANHEDA, II, xx-xxi.

son fils D. Lourenço, neuf bâtiments. Vingt-cinq vaisseaux maures qui s'étaient enchaînés à la barre furent incendiés. On dîna sur la flotte portugaise à la lumière de leur flambée [56]. Les représailles furent poursuivies en novembre et décembre par trois navires envoyés jusqu'à Vilinjam et Kayalpatnam [57], tandis que D. Lourenço allait à Cananor [58] et qu'à la mi-décembre Rodrigo Rabelo était envoyé vers Dabhul et Cambaye, faire vassaux les princes de cette côte, ou sinon leur faire la guerre [59].

En décembre 1505, on poursuivait de front, à Cochin, le chargement des nefs de retour et la construction de l'arsenal, de l'hôpital, de la forteresse. Malgré la rareté de la pierre, le chantier allait bon train. Gaspar Pereira, le secrétaire de l'Inde, campe Almeida partout présent, debout avant le jour, aussitôt sur le terrain avec les contremaîtres, et les *fidalgos*, bêche à la main, creusant le fossé, enlevant le sable, portant des pierres, jusqu'à deux heures après le lever du soleil ; la chaleur devenant ensuite trop forte, les contremaîtres reprenaient le travail dans la soirée. En même temps, le vice-roi veillait au transbordement des épices, envoyait des messages au radjah et aux marchands, s'enquérait des quantités. Levé aux mêmes heures, le *feitor* Diogo

---

56 Le vice-roi au Roi, Cochin, 16/XII/1505, Candeias Silva, *op. cit.*, pp. 311-317 ; aussi *Gav.*, XI, pp. 40-50 ; Castanheda, II, xix.

57 Le vice-roi au Roi, Cochin, 16/XII/1505, Candeias Silva, *op. cit.*, p. 317 ; aussi *Gav.*, XI, pp. 44-50. *Cf.* Jorge Manuel Flores, *Os Portugueses e o Mar de Ceilão, Trato, Diplomacia e Guerra (1498-1543)*, Edições Cosmos, Lisbonne, 1998, pp. 111-112. [Tout comme Kollam, les deux ports de Viliñjam, à 8° 23' N, 76° 59' E, et Kayalpattanam, à 8° 34' N, 78° 10' E, sur la côte de la Pêcherie, relevaient du Vêṇâḍü ou Vânavanâḍü, plus connu comme royaume de Travancor (du nom de la ville de Tiruvidâṅkôḍü, Tiruvâṅkôḍü ou Śrivâḷumkôḍü, à 8° 54' N, 76° 37' E,), quoique à cette époque le Vêṇâṭṭigaḷ (le *Rei Grande de Travancor* des sources portugaises) résidât le plus souvent dans la zone de Cael (Kayal), sur la côte de la Pêcherie. Le royaume se divisait en cinq principautés, chacune gouvernée par son *svarûpam* ou branche de la famille royale, dépendante du *Rei Grande* (titre qui constitue la traduction portugaise du sanscrit *mahârâja* ou du malayalam *valiya tamburân* ; *cf.* Georg Schurhammer, S. J., « Iniquetiberim and Beteperumal : Chêra and Pândya Kings in Southern India, 1544 », in *Orientalia*, Bibliotheca Instituti Historici S. I. – Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, Rome – Lisbonne, 1963, pp. 263-287). Avant l'arrivée des Portugais au Malabar, Kollam et les autres ports du Travancore n'étaient guère fréquentés des marchands musulmans du Proche-Orient ; mais à cause de la pression portugaise sur Calicut, plusieurs commencèrent à préférer Kollam (Castanheda, I, lxi & lxxxix ; Correia, I, p. 430 & 488 ; *Comentários*, I, iv), ce qui amena la formation d'un *lobby* local pro-musulman et l'hésitation des autorités, qui jusque-là s'étaient montrées assez favorables aux Portugais. En 1505 mouillèrent à Kollam 32 navires de *mouros da Meca*, avec lesquels le facteur António de Sá se brouilla, ce qui entraîna le massacre et les représailles dont parle J. A. – L. T.]

58 Barros, I, x, 4. C'est à Cananor que Varthema se rend auprès de lui, le 6/XII/1505 [Cf. *Le voyage de Ludovico di Varthema en Arabie & aux Indes Orientales (1503-1508)* – Avant-propos de Geneviève Bouchon, préface de Jean Aubin, traduction de Paul Teyssier, notes de Luís Filipe Thomaz, Gilles Tarabout, Paul Teyssier & Gérard Troupeau, Fondation Calouste Gulbenkian / Chandeigne, Paris, 2004, pp. 241 *sq.* – L. T.]

59 Le vice-roi au Roi, Cochin, 16/XII/1505, *Gav.*, XI, p. 44.

Fernandes abattait un travail incroyable. Messe entendue, il quittait le château Manuel et se rendait en ville, au *poids*, où l'on pesait le poivre jusqu'à la nuit. Le capitaine de Cochin, D. Álvaro de Noronha, y était aussi, quand il n'était pas sur le chantier. Le *feitor* faisait ensuite ses comptes, jusqu'à deux ou trois heures après le soleil couché. Le vice-roi attendait son retour, pour savoir combien avait été pesé, combien restait à transporter [60].

À Cananor, les choses avaient été moins faciles. Les Maures avaient pillé le comptoir, non encore transféré dans la forteresse. Les livraisons se faisaient mal. D. Lourenço n'avait pu faire le plein de la *Frol de la mar*, de 400 tonneaux. Il lui manquait 4 000 à 5 000 quintaux [61], que le vice-roi demandait au radjah de Cochin. Le dernier article de son *regimento* autorisait Almeida à en changer les dispositions, en partie ou en tout, selon les circonstances et les nécessités, dont on ne pouvait juger si étroitement depuis Lisbonne. Elles étaient inadaptées, en effet, à la situation qu'il découvrait à Cananor. Sur d'autres points, il usa de la latitude qui lui était laissée pour ne suivre que ses idées personnelles et pour modifier les affectations. Dès le début de 1506, des dénonciations partirent contre lui vers le Portugal.

En décembre 1505, il avertit D. Manuel qu'il renonçait dans l'immédiat à aller à la Mer Rouge, chose du monde qu'il désirait le plus, mais qu'il pensait imprudent d'entreprendre. En son absence, l'achèvement des fortifications risquait de se ralentir et, craignant une entente de Kollam avec Calicut, il gardait toute sa flotte en alerte de Cananor à Kollam. Il envisageait toutefois que D. Lourenço et l'un des ses capitaines aillent hiverner à Kilwa, touchant au retour Zeyla et Berbera [62], et reviennent avec la mousson de septembre [63]. Projet qui cachait une de ces combines sans gloire dont le vice-roi n'était que trop coutumier.

Inattendue, sa nomination ne lui avait pas laissé le temps de constituer une équipe de parents et d'alliés. Outre son fils, D. Lourenço, auquel il voulait tailler un grand rôle, il n'emmenait de gens à lui que deux protégés du Prieur son frère, Castillans du parti de l'*Excelente Senhora* établis au Crato [64], Fernão Bermudes, et Diogo Bermudes, connu sous le nom de Guadalajara. Gaspar Pereira, le secrétaire de l'Inde nommé par le Roi, trop timide pour affronter Almeida, qui le rabaissait au rang de secrétaire personnel, fut durant le voyage la cible de cette petite coterie impudente. Au point qu'à Angedive il avait

---

[60] Lettre de Gaspar Pereira à D. Manuel, Cochin, 11/I/1506, *CAA*, II, pp. 356-359.

[61] *Ibidem*, p. 360.

[62] [Ports de la Somalie, sur la rive africaine du Golfe d'Aden, respectivement à 11° 20' N, 43° 30' E et 10° 15' N, 44° 50' E – L. T.]

[63] Le vice-roi au Roi, Cochin, 16/XII/1505, *Gav.*, XI, pp. 44-49 ; Candeias SILVA, *op. cit.*, pp. 311-317.

[64] GÓIS, II, i ; Candeias Silva, *op. cit.*, p. 107.

demandé à rentrer au Portugal. Almeida s'était alors rapproché de lui, et, dans sa première lettre à D. Manuel, il loua ses services ainsi que ceux d'António Real, l'*alcaide-mor* de Cochin, chargé de l'inspection des nefs [65]. Transporté dans un monde qu'il ne connaissait pas, il trouvait en Gaspar da Índia, qui revenait pour la troisième fois au Malabar comme interprète, un conseiller en affaires indiennes. Gaspar, à son habitude, brossait dans le sens du poil. On décèle, en plus d'une occasion, son influence sur les opinions du vice-roi. Le radjah de Cochin se plaignait en 1507 que D. Francisco ne se fiât qu'à lui [66].

Informateur confidentiel de D. Manuel, Gaspar signalait à mi-mot l'incapacité de D. Lourenço et l'étonnante indulgence d'Almeida, homme d'une intégrité parfaite, pour les friponneries de la petite bande [67]. Il avait nommé Diogo Pires répartiteur (*quadrilheiro*) du butin de Kilwa, et, pour celui de Mombassa, Fernão Bermudes, qui avait détourné beaucoup d'or. À l'arrivée en Inde, Almeida avait nommé Guadalajara *alcaide-mor* de Cananor, et il avait destiné à Bermudes la capitainerie de Kollam [68].

Almeida ne toléra pas la présence des hommes les plus en vue de l'état-major naval hérité de Tristão da Cunha, João da Nova et Vasco Gomes de Abreu. Ils commandaient les deux plus grosses nefs, de 400 tonneaux, de la flotte destinée à opérer en Inde. D. Manuel avait rappelé, dans les instructions, qu'ils auraient rang particulier de « capitaine principal » des escadres que le vice-roi aurait à leur constituer [69]. Cela les plaçait dans une compétition mal définie avec D. Lourenço, auquel son père réservait la charge de capitaine-général de la mer. En décembre 1505, Almeida avait mis D. Lourenço sur la *Frol de la mar* de João da Nova, lequel refusa de se laisser déposséder pour servir sur de plus petites unités [70]. Almeida prit alors motif de leur fort tonnage, qui les empêcherait d'entrer dans la lagune de Cochin durant la mousson, pour les obliger à rentrer au Portugal [71], Vasco Gomes de Abreu le 6 janvier 1506, João da Nova plus tardivement.

---

65 Le vice-roi au Roi, Cochin, 16/XII/1505, *Gav.*, XI, pp. 40-50. Aussi Candeias Silva, *op. cit.*, pp. 311-317.

66 Déposition de Miguel Nunes devant Gaspar Pereira, décembre 1507, *ANTT*, *CC*, I-11-70, *fl* 2r.

67 [J. A. pense sans doute à la lettre de Gaspar da Índia au Roi, s. d. (« qui vint avec l'armada de Tristão da Cunha », donc en 1508), ANTT, *CVR*, 46, pub. in *CAA*, III, pp. 195-197 – L. T.]

68 Lettre de Pero Fernandes Tinoco au Roi, Cochin, 15/I/1506, *CAA*, III, pp. 171-172 ; João da Nova reprocha au vice-roi son entourage de Castillans, lettre de João da Nova au Roi, 5/III/1507, *Gav.*, X, pp.368-369 ; aussi lettre de João da Nova, 5/III/1509, *CAA*, II, p. 398.

69 *Regimento* de D. Francisco de Almeida, 5/III/1505, *CAA*, II, p. 330.

70 Lettre du vice-roi au Roi, transcrite par Gaspar Correia, *Crónicas de D. Manuel e de D. João III (até 1533)*, leitura, introdução, notas e índice por José Pereira da Costa, Academia das Ciências de Lisboa, Lisbonne, 1992, p. 38.

71 Lettre de Gaspar Pereira à D. Manuel, 11/I/1506, *CAA*, II, p. 364.

L'humeur du vice-roi privait l'Inde de ses deux plus beaux bâtiments. En passant devant Calicut, Vasco Gomes avait montré son efficacité en infligeant une sévère leçon à une flotte de *paraus* [72] qui venaient d'attaquer durement deux caravelles, rentrées à demi incendiées avec morts et blessés [73]. Le secteur que João da Nova avait mission de sillonner, entre Cap Gardafui et Gujarat [74], resta sans surveillance, Almeida se bornant à utiliser sa marine pour escorter les navires marchands de Cochin, occasions de coups de main déprédateurs le long des rivages du Deccan.

À la mi-mars 1506, l'escadre de D. Lourenço, onze voiles et sept cents hommes, coupa le passage à une grande flotte de Calicut à destination d'Aden, si escortée et en formation si serrée que « les mâts faisaient comme un bois de l'ombre sur la mer » [75]. L'artillerie portugaise la détruisit au terme d'un furieux combat livré devant Cananor [76]. Cinq mois et demi plus tard, la mousson achevée, D. Lourenço partit avec sept voiles reconnaître les Maldives et faire la course dans l'archipel [77], par où filaient vers la Mer Rouge les épices et autres marchandises de Malacca et du golfe du Bengale. Une autre escadre, de huit voiles, prit la mer pour patrouiller jusqu'à Angedive [78]. Le vice-roi ne bougea pas de Cochin, où il attendit en vain la flotte des épices (elle ne put dépasser Mozambique). D. Lourenço manqua les Maldives. Les vents le poussèrent vers Ceylan. Le roi de Kotte accepta qu'un *padrão* soit gravé sur un rocher, et offrit un présent de cannelle, que les Portugais considérèrent comme un premier tribut. D. Lourenço ne fonda ni forteresse ni comptoir. Ce n'était ni dans sa mission ni dans ses moyens [79]. De retour à Cochin le 12 novembre, le 16 son départ pour Ormuz était imminent [80]. S'il y obtenait un gros

---

[72] [Bateaux à rames utilisés un peu partout autour de l'Océan Indien, de différents types selon les régions, mais *grosso modo* comparables aux fustes et aux galères ; le nom vient du malayalam *paḍagü* ou *paḍavü*, étymon aussi du malais *perahu*, et est attesté en portugais depuis 1504 – L. T.]

[73] Lettre de Gaspar Pereira à D. Manuel, 11/I/1506, *CAA*, II, pp. 364-366 ; Lettre du vice-roi au Roi, Cocim, *jan.-fev. 1506, Candeias SILVA, *op. cit.*, pp. 326-327 ; sommaire de deux lettres du vice-roi au Roi, Cochin, 27/XII/1506, *ibidem*, p. 333 et aussi *Gav.*, X, p. 360.

[74] CASTANHEDA (II, i, p. 208), qu'il faut corriger, attribue ce secteur à Vasco Gomes de Abreu et, en revanche, le secteur entre le Gujarat et le cap Comorin à João da Nova.

[75] [Cette comparaison se trouve chez Varthema (ch. 119, éd. cit., p. 226), aussi bien que chez CASTANHEDA (II, xxv), qui, sans doute, s'en inspira – L. T.]

[76] On trouvera des détails et des références dans G. BOUCHON, *Mamale de Cananor*, pp. 85-87.

[77] Martín Fernández de Figueroa (titre xxii, éd. MCKENNA, p. 68) date le départ de la flotte du 8 août ; CORREIA (I, p. 644) du 1er août. Il semble, toutefois, que D. Lourenço ne soit parti qu'après Baltasar, le fils de Gaspar da Índia, lequel, comme nous le verrons ci-dessous, a mis à la voile pour le Coromandel le 22 août (lettre de Gaspar da Índia au Roi, 16/XI/1505, *CAA*, II, p. 378).

[78] Celle de Rodrigo Rebelo, CORREIA, I, p. 643.

[79] Discussion dans Jorge M. FLORES, *Os Portugueses e o Mar de Ceilão*, pp. 123-125.

[80] Lettre de Gaspar da Índia à D. Manuel, 16/11/1506, *CAA*, II, pp. 378-379 ; date de retour de Ceylan confirmé par le *Livro das Partes das Cousas Meúdas*, doc. publié par Artur Teodoro de

tribut, il ne ferait pas de démonstration hostile [81]. L'expédition fut retardée, puis annulée. D. Lourenço escorta les nefs d'épices à destination du Portugal jusqu'à Cananor et guerroya ensuite sur la côte.

Les tentatives du vice-roi pour entrer en contact avec Ormuz et avec Malacca ne donnaient rien. À Ormuz, il écrivit quatre fois, sans recevoir de réponse, dès son escale à Angedive, par des marchands maures, puis par un autre marchand maure, et ensuite par Nâkhodâ Qaysar de Bhatkal [82], enfin en 1507 par un pilote maure naturel d'Ormuz qui avait été fait prisonnier [83]. Malacca ne réagit ni à des lettres ni à l'envoi de sauf-conduits [84]. Plutôt que d'armer des navires à destination de l'Insulinde, Almeida retint la mesure mineure envisagée dans ses instructions : l'envoi de quelques Portugais sur des navires marchands indiens [85]. La seule présence de deux Portugais, accompagnés de Baltasar, le fils de Gaspar da Índia, sur la nef d'un marchand mâpilla de Cochin provoqua au Coromandel, en septembre 1506, des batailles entre Maures de Cochin et Maures de Calicut, de sorte qu'ils durent rebrousser chemin [86]. Deux ou trois voyages postérieurs au Coromandel auront pour but de s'y approvisionner en riz [87].

Sur place, plus d'une décision de Lisbonne s'avérait irréaliste. Angedive fixait inutilement des forces et des moyens mieux employables ailleurs. D. Lourenço l'évacua à l'automne 1506 [88]. Il avait vite découvert le peu d'intérêt d'avoir un établissement à Kollam. Pour ne pas déplaire au radjah de Cochin, il accorda peu d'attention aux démarches des autorités de Kollam, qui souhaitaient renouer les liens rompus et offraient des dédommagements pour le sac de la *feitoria*. Les discussions traînaient encore en 1508. Entamés dès son

Matos, « Aspectos do comércio português no Malabar. Cochim e as « Mercadorias miúdas » (1506-1508) », *Na Rota da Índia – Estudos de História da Expansão Portuguesa*, Instituto Cultural de Macau, 1994, pp. 29-30 ; le sommaire de la lettre du 27/XII/1506 parle de l'expédition d'Ormuz comme non faite encore.

[81] Sommaire d'une lettre envoyé par le vice-roi à D. Manuel, Cochin (?), début 1507, Candeias Silva, *op. cit.*, p. 333.

[82] [Bhatkal, en portugais Baticalá, est un port de la côte du Canara, à 14° N, 74° 45' E – L. T.]

[83] Lettre du vice-roi au Roi d'Ormuz, Cananor, 10/III/1508, *CAA*, III, pp. 295-296 ; Candeias Silva, *op. cit.*, pp. 351-352.

[84] Le vice-roi au Roi, 1508, Correia, I, p. 906.

[85] *Regimento* de D. Francisco de Almeida, 5/III/1505, *CAA*, III, p.323.

[86] Lettre de Gaspar da Índia au Roi, 16/XI/1505, *CAA*, II, p. 378 (partis le 22/VIII, rentrés à Cochin le 8/XI/1506) ; sommaire d'une lettre du vice-roi, 27/XII/1506, *Gav.*, X, p. 356 ; Jorge M. Flores, *Os Portugueses e o Mar de Ceilão*, p. 115.

[87] Jorge M. Flores, *op. cit.*, p. 126.

[88] Sommaire d'une lettre du vice-roi au Roi, 27/XII/1506, *Gav.*, X, p. 356 ; aussi *CAA*, II, p. 391.

arrivée au Malabar, les pourparlers avec Calicut, conduits par Koya Pakki venu à Cochin, échouèrent, naturellement [89].

Plus au nord, le port de Bhatkal, par où passaient les trafics du Vijayanagar et qui était l'un des fournisseurs en riz du Malabar, avait en novembre 1505 accepté de fournir un tribut en riz [90]. En octobre 1506, Gaspar da Índia y était allé négocier, mais irritant Almeida, avait refusé la présence d'une *feitoria*, quitte à subir les effets de la course portugaise. À défaut, Almeida songeait, fin 1506, à ouvrir un comptoir à Honavar, place moins importante, où le chef corsaire hindou Timayya se comportait en ami intéressé des Portugais [91].

Fin 1506, Almeida reconnaissait l'insuffisance des résultats. « Cette année, Sire, parce que nous avons détruit Calicut et Kollam, et en raison des troubles de Cananor, nous avons fait peu de choses tout au long de cette côte. Dorénavant, j'espère en Notre-Seigneur qu'outre la perte que nous leur causerons, nous ferons du profit.[92] » À Cananor, Lourenço de Brito critiquait ouvertement le peu d'envergure de la politique du vice-roi. « Vous êtes peu respecté – écrivait-il au Roi – cela est public. L'Inde est perdue plus que jamais. Calicut navigue comme il lui plaît. Les amis et serviteurs de Votre Altesse sont détruits [...]. On séquestre des sambouqs au lieu d'envoyer bloquer les ports ennemis.[93]» João da Nova, de Mozambique, répétait ces accusations. Il prédisait un soulèvement [94]. Brito et lui condamnaient les attaques dans les échancrures du littoral, prétextes à butin, mais qui aliénaient les sympathies.

Almeida pensait à élargir en 1507 son champ d'action. Ceylan paraissait le meilleur endroit pour créer une forteresse portugaise. António Real, l'*alcaide-mor* de Cochin, s'enthousiasmait sur la position stratégique du lieu à

---

89 *Idem, Gav.*, X, p. 358.

90 [Nous ne savons pas exactement à quel document J. A. se réfère. Gaspar Correia enregistre la perception d'un tribut en riz par Vasco da Gama à son passage à Bhatkal en 1502 (I, p. 291), puis, par Duarte Pacheco Pereira, en 1503 (I, p. 411), et encore en 1506 (I, pp. 621 et 645) et en 1507 (I, p. 698). Le *contrato que d'antiguamente é feito*, non daté, mentionné dans le *Tombo da Índia*, *fl* 200 (pub. par R. J. L. FELNER, *Subsidios para a Historia da India Portugueza*, III, p. 243), d'après lequel *el-rei de Batecalá* était tenu de fournir chaque année 2 000 fardes ou balles de riz *chambaçal*, était fait à condition qu'un facteur portugais y siège et délivre des sauf-conduits aux navires locaux ; on ne sait pas s'il date du second voyage de Vasco da Gama (1502-1503) ou si, au contraire, il correspond à une négociation postérieure. Dans la documentation concernant le vice-roi, nous n'avons trouvé qu'une vague référence à une promesse de tribut de Bhatkal dans le *post-scriptum* de la lettre de D. Francisco au Roi du 17/XII/1505, pub. par Candeias SILVA, *op. cit.*, p. 317 – L. T.]

91 Sommaire des lettres du vice-roi au Roi, Cochin, 27/XII/1506, Candeias SILVA, *op. cit.*, pp. 331 & 332.

92 ANTT, *CVR*, 47, fin 1506, pub. *ibidem*, p. 327.

93 Lourenço de Brito au Roi, janvier 1507, *Gav.*, X, p. 365 ; aussi *CAA*, II, p. 397.

94 João da Nova au Roi, 5/III/1507, *Gav.*, X, p. 369 ; aussi *CAA*, II, p. 397 (sous le faux millésime de 1509).

l'intersection des deux zones de l'Océan Indien, sur sa richesse en cannelle et en pierreries, sur ses ressources en bois d'œuvre pour un chantier naval [95]. Il fut question que D. Lourenço aille s'abriter de la mousson de 1507 sur la côte du Coromandel, où elle ne sévissait pas, et où s'effectuaient les trafics de Malacca, cependant qu'en octobre D. Francisco se rendait en personne à Ceylan, « verrou de tout jusqu'aux Chinois », où il comptait ériger en un mois le château que le Roi persistait à réclamer [96]. Ces deux projets n'eurent pas de suite. Il serait moins encore question que le vice-roi aille fonder une forteresse à Malacca.

Sofala, « la nouvelle Mine »

[En mai 1505, au moment où Almeida, rafraîchi au port d'Ale, voguait déjà dans l'Atlantique Sud en direction de l'Inde, l'escadre de Pero de Anhaia, qui aurait dû l'accompagner de Lisbonne à Sofala, avait finalement quitté le Tage. [97]]

Sur la composition de la flotte à destination de Sofala et sur la répartition de ses tâches, on réglera le désaccord coutumier des chroniqueurs – parmi lesquels Castanheda [98] reste, comme il est si fréquent, le mieux informé –, en s'aidant des recoupements de la documentation d'archives. L'escadre, partie de Lisbonne le dimanche de la Trinité 18 mai 1505 et arrivée à Sofala quatre mois plus tard, comprenait six bâtiments : la *nau Santo Espírito*, sur laquelle prit place Pero de Anhaia ; la *nau Santiago Galega*, couramment appelée *Galega*, capitaine Pero Barreto de Magalhães ; la *nau Santo António*, commandée par João Leite, puis, celui-ci s'étant noyé au début du voyage, par João Vaz de Almada ; la *nau Nazaré*, sous les ordres de Manuel Fernandes, *feitor* désigné de Sofala ; le *São João*, *nau* ou *navio* confié à Francisco de Anhaia, le fils du *capitão-mor* ; le *navio São Paulo*, capitaine João de Queirós.

Les relations de Augur [99] et de Castanheda se complètent pour donner de la traversée un rapport assez précis. Malgré un début de navigation contrarié

---

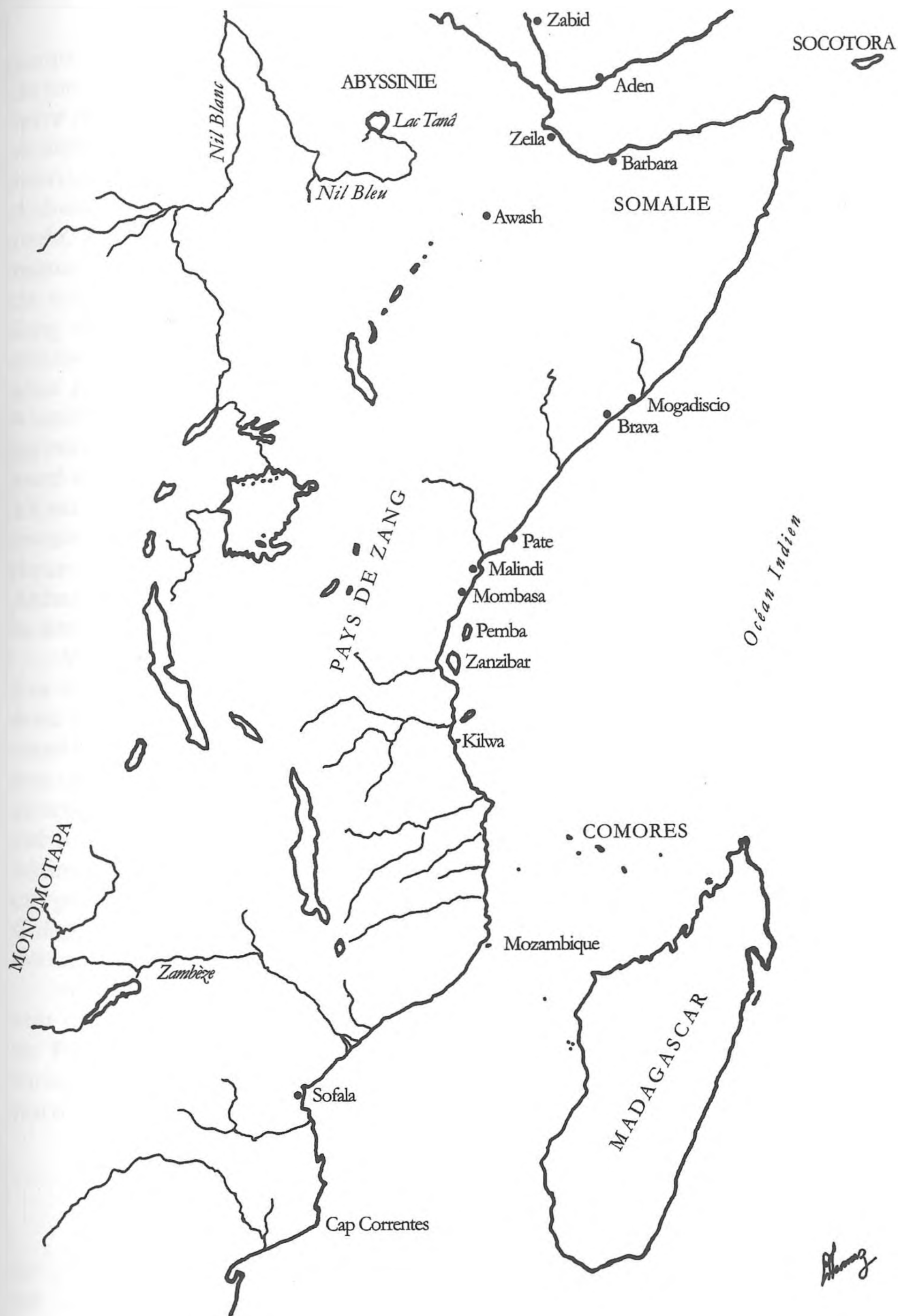
95 António Real au Roi, début 1507, *Gav.*, X, pp. 365-366.

96 Sommaire de lettre du vice-roi au Roi, 27/XII/1506, *Gav.*, X, p. 358 ; aussi *CAA*, II, pp. 392-393 ; information envoyée par le vice-roi au Roi (début 1507), Candeias Silva, *op. cit.*, p. 333.

97 [Le *ms.* de J. A. commençant *ex abrupto* au paragraphe suivant, nous y avons ajouté celui-ci pour permettre au lecteur de se situer dans l'histoire – L. T.]

98 [II, x-xi ; *cf.* Barros, I, x, 1-3 ; Correia, I, pp. 570-572 ; Góis, II, ix-x. On peut aussi utiliser une série de mandats émis par Pero de Anhaia à partir du 2/XII/1505, pub. in *DPM*, I, doc. 28 *sq.* – L. T.]

99 Maints détails sur l'expédition de Sofala se trouvent dans la relation de Martín Fernandez de Figueroa, publiée originellement au XVIe siècle par Juan Augur et rééditée par J. B. McKenna, *A Spaniard in the Portuguese Indies, the narrative of Martín Fernández de Figueroa*, Cambridge, Massachusetts, 1967 [*cf. L & A*, vol. II, pp. 493-505, « À propos de la relation de Martín Fernández de Figueroa sur les conquêtes portugaises dans l'Océan Indien (1505-1511). »]



8 – L'Afrique Orientale

jusqu'à la hauteur des Canaries, l'escadre fit escale au Cap-Vert une quinzaine de jours après son départ. Elle navigua ensuite quatre-vingts jours avant de voir terre par le travers du cap de Bonne-Espérance. S'il fait allusion aux tempêtes essuyées, Augur, qui note par ailleurs l'abondance des baleines et des loups marins, ne dit rien de la péripétie la plus marquante : la sévérité du froid. Anhaia descendit très bas, jusqu'au 45° de latitude sud et, au dire de Castanheda, il fallait nettoyer les bateaux de la neige qui les couvrait, l'eau gelait, et même le vin. Barros dit plus sobrement que le froid était si vif qu'il empêchait de manœuvrer les voiles. Des vents violents poussèrent ensuite l'armada le long de la côte d'Afrique Orientale, et, quinze jours plus tard, Anhaia se trouvait à la hauteur du cap Correntes [100], devant lequel il fut huit jours sans pouvoir « fendre une lieue de mer ». Il le passa, selon Castanheda, le 4 septembre 1505. Date compatible avec la chronologie d'Augur, si l'on suppose qu'étant en travers du cap le 4 septembre, il ne put reprendre sa route vers le nord que la semaine suivante, le 11 ou 12. Après quatre jours au large, donc le 15 ou le 16 septembre, il mouilla dans une baie où l'on pêcha. Il fit ensuite escale à Chiloane, à douze lieues de Sofala ; là Francisco de Anhaia recueillit douze naufragés d'un vaisseau de l'escadre d'Almeida, celui de Lopo Sanches. Anhaia leva l'ancre le jour suivant, et arriva devant Sofala le 19. Il y débarqua le surlendemain de son arrivée, soit le 21 septembre.

Manuel Fernandes était resté groupé avec Pero et Francisco de Anhaia. Les trois autres navires, séparés, suivaient de près, puisque l'escadre entière était de nouveau réunie au moment du débarquement. Le *São Paulo* avait touché terre à la Baie des Vaches, à soixante lieues au sud du cap Correntes ; son capitaine, João de Queirós, et une quinzaine d'hommes tués par les indigènes, le reste de l'équipage avait réussi à reprendre la mer ; il fut rencontré par le *Santo António*, qui arrivait dernier, et qui lui prêta assistance. Les deux bâtiments se présentèrent devant Sofala avant le *Galega*, bien que celui-ci les eût précédés le long de la côte. Son pilote n'en connaissant pas les abords, le *Galega* avait mouillé devant les hauts-fonds de Sofala, et envoyé sa chaloupe demander un guide à Pero de Anhaia.

Suivant les instructions royales, lorsque la forteresse de Sofala serait en état de défense, une partie de l'escadre passerait en Inde, d'où elle rentrerait au Portugal avec une cargaison d'épices ; l'autre, attachée au service de la forteresse, assurerait la garde de la région côtière et les liaisons avec les relais portugais les plus proches, Mozambique et Kilwa. Les chroniqueurs ne s'en-

---

[100] [Le Cabo das Correntes se situe un peu au sud du tropique de Capricorne, à 24° 5' S, 35° 30' E, quelques 70 lieues en-deçà de Sofala. Il doit son nom à l'intensité des courants marins qui coulent du Nord, et, coincés entre Madagascar et la côte africaine, prennent une grande vitesse dès l'entrée du canal de Mozambique – L. T.]

tendent ni sur le nombre ni sur l'identité des vaisseaux laissés à la disposition du capitaine de Sofala : trois selon Barros, deux selon Castanheda. Nous allons voir que c'est ce dernier chiffre qu'il convient de retenir.

Le 21 septembre, les petits bâtiments de l'escadre avaient remonté la rivière de Sofala, tandis que les plus gros demeuraient ancrés à l'embouchure. Le fait est rapporté par Juan Augur sans autre précision. Pour Barros, Anhaia laissait à l'entrée du fleuve son propre navire (le *Santo Espírito*), celui de Pero Barreto (le *Galega*), celui de João Vaz de Almada (le *Santo António*). Castanheda n'en compte que deux : celui de Pero Barreto, et la capitane qui, Anhaia débarqué, était mise sous les ordres de Gonçalo Álvares. Barros rapporte que Pero Barreto s'en alla, avec Gonçalo Álvares et João Vaz de Almada, lorsque les fortifications de l'établissement portugais furent assez avancées pour rendre superflue la présence « des gens des trois *naus* qui devaient aller en Inde », et qu'ils partirent peu de jours avant que Francisco de Anhaia ne lève l'ancre à son tour, soit dans le courant de janvier.

Castanheda offre une version qui me paraît plus solide : Pero Barreto prit la mer sans avoir terminé la portion de tranchée qui lui avait été assignée, parce que le mauvais temps risquait de faire sombrer son bateau et celui de Gonçalo Álvares, auxquels l'estuaire n'offrait qu'un abri médiocre. Contrairement à ce qui était prévu, les autres capitaines, dont les navires étaient en rivière, ne partirent point avec Barreto, vu que la forteresse n'était point achevée. D'après le calendrier de l'avancement de travaux, Pero Barreto a dû quitter Sofala dès novembre, probablement avant le 15. Les vents contraires l'empêchèrent de gagner le Malabar. Le 7 février 1506, il venait s'abriter à Kilwa avec ses bâtiments, le *Galega* et le *Santo Espírito*.

Accumulant les confusions, Barros relate que Francisco de Anhaia partit quelques jours après Pero Barreto, escorté d'un autre bâtiment, pour croiser le long de la côte ; le bâtiment de conserve fut perdu à Mozambique, faute de moyens de réparation, et Francisco Anhaia fit naufrage ; il arriva à Kilwa dans un sambouq indigène, le 25 mars 1506, précédant Pero Barreto qui n'y arrivait que le dimanche des Rameaux, soit le 5 avril. Comme le savent les usagers des *Décadas*, Barros est un piètre coordinateur de dates. Le texte de Castanheda est bien plus satisfaisant : Francisco de Anhaia part pour courir la côte du Mozambique, escorté du « *navio* de João Queirós », « qui devait toujours le suivre » ; jusqu'à Mozambique ils font voile en compagnie de Gonçalo Vaz de Góis et de João Vaz de Almada, « qui devaient de là s'en aller en Inde ». À une menue inexactitude près, cet itinéraire est correct.

Gonçalo Vaz de Góis partit de Sofala entre le 4 et le 11 février 1506. Mais il ne partit pas seul. Les quatre navires venus du Portugal avec Pero Anhaia ont pris la mer en même temps : les deux navires à destination de l'Inde, le *Santo António* de João Vaz de Almada et le *Nazaré*, et les deux navires de la côte de Sofala, le *São João* de Francisco de Anhaia et le *São Paulo*, le « *navio* de João de Queirós », qui avait maintenant pour capitaine Pero Teixeira.

D'après un document du 4 février 1506 [101], Pero de Anhaia dédommage Pero Teixeira, « capitaine de la caravelle *São Paulo* », pour des cases qui serviront désormais de logement et de dépôt de la factorerie. Comme les autres documents émis à cette date, celui-ci est, à mon sens, relatif au départ de la flotte, et Pero Teixeira reçoit une indemnité pour les maisons qu'il s'était construites, parce qu'il va quitter Sofala, le *São Paulo* étant en instance de départ. Incapable de tenir la mer, le *São Paulo* fut abandonné par Francisco de Anhaia à Mozambique, où Pero Coresma le trouvera quelques mois plus tard rongé par les vers. Certains membres de son équipage étaient à Kilwa en août, sans doute amenés de Mozambique par Cid Barbudo. On trouve plus tard son capitaine, Pero Teixeira, en Inde. Quant à Francisco de Anhaia, après avoir fait naufrage, il arriva à Kilwa, avec sa chaloupe et un sambouq capturé le 4 avril 1506, la veille des Rameaux. Plusieurs commandants portugais étaient amarrés dans le port : Pero Barreto et Gonçalo Álvares qu'avaient retenus les vents contraires, João Vaz de Almada, et un retardataire de l'escadre d'Almeida, Lucas da Fonseca.

Alexandre Lobato a cru que le *Nazaré* était resté à Sofala à la disposition de Pero de Anhaia [102]. Son erreur s'explique par la difficulté où nous sommes de suivre dans les textes les mouvements de ce vaisseau fantôme. On a vu que son nom ne figure point dans la liste des bâtiments de l'escadre de Sofala. Que devint-il ensuite ? Il quitta aussi Sofala dans la première quinzaine de février 1506. Le *rol dos mantimentos* de Sofala du 1er mars 1506 [103] enregistre en effet que neuf hommes de son équipage reçoivent leur subsistance au titre de « gens de la forteresse » pour la moitié du mois de février, « vu qu'ils l'ont eue pour l'autre moitié du mois », entendons à titre de membres de l'équipage. La raison de leur maintien à terre n'est pas spécifiée ; on peut penser qu'ils restaient pour étoffer la garnison déjà touchée par les fièvres. Que le *Nazaré* ne soit plus désormais à Sofala, la lecture des rôles de septembre et décembre 1506 et de février 1507 [104] le confirme : des six individus dont nous retrouvons les noms sur ces listes (car les trois autres sont morts), cinq servent sur le brigantin, et un fait fonction de portier. Le *Nazaré* était en rade de Kilwa au printemps 1506. En effet, parmi les personnes qui, en raison de leur rang, « ont leur ration à domicile » figure, sur les rôles de Kilwa de mai et juin 1506, un certain Jorge Mendes, qui n'est pas résident de Kilwa. J'identifie ce notable au capitaine dont Castanheda affirme que son navire fut un de ceux qui passè-

---

101 *DPM*, I, doc. 51, p. 412.

102 [Alexandre Lobato, *A expansão portuguesa em Moçambique de 1498 a 1530*, 3 vols., liv. I « Descobrimento e ocupação da costa, 1498-1508 », Agência Geral do Ultramar, Lisbonne, 1954, p. 87 – L. T.]

103 *DPM*, I, doc. 55, pp. 424 *sq*.

104 *DPM*, II, doc. 43, pp. 146 *sq*.

rent en Inde, en mai 1506, avec Pero Barreto, João Vaz de Almada et Gonçalo Álvares, complétant ainsi le groupe des quatre bâtiments à destination de l'Inde qui, jusqu'à Sofala, avaient été sous l'autorité de Pero de Anhaia. Identité dont atteste Correia[105], selon lequel Jorge Mendes Çacoto alla en Inde sur le *navio* de Manuel Fernandes, lorsque celui-ci occupa sa charge de *feitor* à Sofala.

Nous laisserons de côté la description de l'entrevue entre les Portugais et le roi de Sofala : Juan Augur, Castanheda et Correia donnent des détails vivants, et qui se complètent bien[106]. Cette entrevue, nous l'avons dit, a dû se dérouler le 21 septembre. Cette date est donnée par Castanheda comme celle du jour où Anhaia fit établir le tracé d'un fossé qui allait délimiter la résidence des Portugais[107]. Bloque-t-il sur la date de la première entrevue celle du choix du site ? Ni son récit, ni celui de Correia ne permettent de juger de l'intervalle qui sépare les deux faits. Selon Barros, le roi Yûsuf ibn Muḥammad donna immédiatement (*logo*) un terrain aux Portugais[108].

Le *regimento* de Anhaia prévoyait que la forteresse serait faite en pierre, et des encadrements de portes et de fenêtres avaient été taillés au Portugal et chargés sur l'escadre. Comme on ne trouvait pas de pierre à Sofala, Anhaia décida de faire creuser un fossé quadrangulaire dont les déblais serviraient à combler une double palissade faite de bois de palétuvier qu'on trouvait sur place[109]. Les instructions royales enjoignaient d'ailleurs qu'on fit immédiatement un fossé ou un retranchement de manière à pouvoir travailler en sécurité à la construction de la forteresse proprement dite[110]. Le travail fut rapidement mené – Augur le note[111]. Le premier *mandado* de Anhaia qui nous soit parvenu est daté du 20 octobre, « fait dans la forteresse de Sofala »[112].

---

105 I, p. 557.

106 Toutes les approches furent réglées selon le *regimento*, que nous n'avons pas, mais dont nous pouvons nous faire une idée par le *regimento* établi pour Almeida alors que Anhaia devait l'accompagner, *CAA*, II, pp. 281-284 et *DPM*, I, pp. 178-184. On voit que Anhaia, peut-être parce que son escadre était moins puissante, n'avait pas à se saisir immédiatement et par surprise de la personne de tous les marchands maures, comme le prévoyait le *regimento* d'Almeida, ou qu'il ne put pas le faire.

107 Castanheda, II, xi.

108 Barros, I, ix, 6. Barros l'appelle tantôt ibn Mahmud (p. 326), tantôt Ibn Muḥammad (p. 399) – leçon que nous préférons, car c'est elle que corrobore la chronique arabe de Kilwa ; le commentaire de Freeman-Grenville sur la dépendance de Sofala à l'égard de Kilwa du temps d'Anhaia ne me paraît pas solide (*The Medieval History of the Coast of Tanganyika*, 1962, pp. 132-133). Sur le roi de Sofala, *cf.* encore Castanheda, II, x.

109 Barros, I, x, 2. Description détaillée différente dans Castanheda, II, xi. *Cf.* aussi James B. McKenna, *A Spaniard in the Portuguese Indies*, pp. 42 et 44.

110 *Regimento* de D. Francisco de Almeida, *CAA*, I, p. 284et *DPM*, I, p. 184.

111 James B. McKenna, *op. cit.*, p. 44 (« a gran priesa »).

112 *Mandado* de Pero de Anhaia au *feitor* Manuel Fernandes, Sofala, 20/X/1505, *DPM*, I, p. 288.

D'autres *mandados*, émis dans les derniers jours d'octobre, attestent que les Portugais étaient en train de s'installer [113], qu'on avait déchargé la *nao* de Pero Barreto de la cargaison qu'elle devait laisser à Sofala [114] – lorsque les magasins et la factorerie seraient prêts – et que déjà il y avait des malades [115]. Il n'existe malheureusement pas de document datant des semaines suivantes, de sorte que nous ne pouvons contrôler les données des chroniques sur la montée des difficultés auxquelles désormais Anhaia ne cessera de faire front : la mortalité d'une part, la détérioration des rapports avec les indigènes de l'autre.

La direction des terrassements de chacun des côtés de la forteresse fut confiée à un capitaine : c'étaient, outre Pero de Anhaia, son fils Francisco, Pero Barreto et João Vaz de Almada [116]. Pour les gros travaux, on fit appel à la main d'œuvre indigène, mais les « Maures », c'est-à-dire la classe dirigeante, interdirent aux cafres de travailler au chantier des Portugais. Anhaia dut intervenir auprès du roi Yûsuf pour régler l'incident. Un envoi de présents au roi, à la fin d'octobre « pour assurer avec lui paix et amitié» [117] est peut-être en relation avec un incident, dont seul Barros fait état [118].

Correia écrit que la palissade (*a tranqueira*) et le reste des travaux furent achevés dès la fin d'octobre [119]. Nous avons vu que les terrassements et les constructions étaient assez avancés à ce moment, puisque magasins et logements étaient en cours d'installation. Mais sans doute restait-t-il à faire. Castanheda dit que l'œuvre fut achevé « durant tout le mois de novembre » au prix d'un effort intensif auquel tous participèrent sans distinction de rang [120].

Pero Barreto de Magalhães n'était déjà plus à Sofala. Il faisait voile vers l'Inde, comme *capitão mor* des vaisseaux destinés à y charger les épices. Pour Barros, comme nous l'avons vu, il s'en alla, avec Gonçalo Álvares et João Vaz de Almada, lorsque les défenses furent assez avancées pour que ne soit plus nécessaire la présence « des gens des trois *naus* qui devraient aller en Inde » peu de jours avant que Francisco de Anhaia lève l'ancre à son tour [121] –

---

[113] *Mandado* de Pero de Anhaia au *feitor* Manuel Fernandes, Sofala, 24/X/1505, *DPM*, I, p. 292.

[114] *Idem*, 30/X/1505, *DPM*, I, p. 304.

[115] Le *Mandado* du 20 octobre cité ci-dessus stipule l'achat de vivres pour les malades.

[116] CASTANHEDA, II, xi. Cette répartition des secteurs de travail entre capitaineries était prévue dans les instructions de D. Manuel.

[117] *Mandado* de Pero de Anhaia pour les trésoriers du Roi, Sofala, 27/X/1505, *DPM*, I, p. 296. Il y avait bien à cette date des serviteurs indigènes (*mouros*) dans la forteresse : *cf.* le *Mandado* de Pero de Anhaia au *feitor* Manuel Fernandes, Sofala, 28/X/1505, *DPM*, I, pp. 300-302.

[118] BARROS, I, x, 1.

[119] CORREIA, I, p. 573.

[120] CASTANHEDA, II, xi.

[121] BARROS, I, x, 2. Le canot de Pero Barreto fit naufrage à la sortie, perdant le coffre contenant le capital pour l'achat des épices.

ce qui mettrait le départ au mois de janvier, c'est-à-dire beaucoup plus tard. Castanheda, celui des chroniqueurs qui apporte l'information la plus riche sur l'établissement des Portugais à Sofala, nous offre une version assez vraisemblable de ces faits, que nous avons résumée ci-dessus ; on en déduit que Pero Barreto serait plutôt parti pour l'Inde en novembre. C'est aussi ce qu'indique Correia [122]. Il est probable qu'il partit avant le 15 novembre. Les vents contraires l'empêchèrent de passer et il dut « hiverner » à Kilwa avec ses deux bâtiments, le *Galega* et le *Santo Espírito* [123].

La venue de Gonçalo Vaz de Góis et le départ de Francisco de Anhaia (1506)

À Sofala, Pero de Anhaia mit en service un petit bateau, un brigantin, le *São Cristovão*, pour la navigation intérieure. Il remonta la rivière de Sofala à cinquante lieues en amont, au dire de Juan Augur. Nous savons qu'il partit dans la seconde quinzaine de décembre, pour procurer des vivres [124]. C'est, au témoignage de Augur, après son départ, et alors que les fièvres commençaient à décimer les Européens, qu'arrivèrent à Sofala « deux *naus* de D. Francisco, portugaises », « avec des marchandises à échanger contre de l'or » [125].

Au contraire des chroniqueurs qui le passent sous silence, le voyage à Sofala de Gonçalo Vaz de Góis est éclairé par la documentation d'archives. D. Francisco de Almeida l'avait laissé sur la côte d'Afrique orientale, avec Kilwa comme port d'attache [126], et l'avait chargé d'aller porter des étoffes à Sofala lorsque Anhaia y serait arrivé [127]. La présence de Gonçalo Vaz de Góis à Sofala est établie par des *mandados* de Pero de Anhaia qu'il a contresignés le 17 janvier 1506 et le 3 février, ce qui, à quelques jours près, donne le temps de son arrivée et celui de son départ [128]. Ces *mandados* ne mentionnent pas

[122] Correia, I, p. 573, dit qu'il partit « avec les trois autres *naos* » après l'achèvement de la forteresse, qu'il met à la fin d'octobre.

[123] *Mandado* de Pero Fogaça, capitaine de Kilwa, pour l'*almoxarife* João Pereira, Kilwa, 8/II/1506, *DPM*, I, p. 414. Ce document confirme indirectement l'identité des deux navires qui, selon Castanheda (II, x), n'avaient pas remonté la rivière de Sofala. Il confirme aussi, à l'appui du texte de Castanheda que le navire sur lequel Pero de Anhaia vint à Sofala était bien le *Sancto Espirito*, et fait comprendre comment Castanheda, par méprise, a pu faire de Pero Barreto le capitaine de ce bâtiment.

[124] *Mandado* de Pero de Anhaia pour le *feitor* Manuel Fernandes, Sofala, 15/XII/1505, *DPM*, I, p. 322 ; James B.McKenna, *A Spaniard...*, p. 44.

[125] James B. McKenna, *op. cit.*, pp. 44 et 46.

[126] Castanheda, II, iii & ix.

[127] Barros, I, viii, 8.

[128] Le premier suggère une arrivée récente (« que ora veyo »), *mandado* de Pero de Anhaia pour le *feitor* Manuel Fernandes, Sofala, 17/I/1506, *DPM*, I, pp. 378-380. Le second, un départ imminent (« que se ora vay »), *mandado* de Pero de Anhaia pour le *feitor* Manuel Fernandes, Sofala, 3/II/1506, *DPM*, I, p. 406. Le reçu signé par Gonçalo Vaz est du 4 février, *DPM*, I, p. 408.

d'autre bâtiment que la caravelle dont il était capitaine, l'*Esfera* [129], et je ne vois pas quel est l'autre navire de l'escadre d'Almeida dont Augur relève la présence simultanée à Sofala. Nous supposons que le *feitor* de Kilwa, Fernão Cotrim, qui vint à Sofala avec son *escrivão* et sept hommes, en même temps que Gonçalo Vaz [130], voyagea séparément sur le brigantin de Kilwa [131]. Mais cette hypothèse serait à vérifier.

Pero de Anhaia mourut dans la dernière décade de mai 1506, vingt jours après la mort du roi de Sofala, tué par les Portugais au moment où, ayant appris que la plupart des soldats de la garnison étaient infirmes, il se préparait à leur ravir la forteresse.

Cid Barbudo qui arriva le 10 juin sur la *Santa Maria da Ajuda*, et Pero Coresma le 11 [132], trouva morts 76 hommes, outre Pero de Anhaia et l'*alcaide-mor ;* et c'était la disette : un poulet coûtait un mitical, soit le solde d'un mois. Cid Barbudo avait pour instruction de ne pas rester à Sofala s'il y avait disette ; il devait porter en Inde l'or recueilli à la *feitoria*. Celui-ci manquait. Il partit trois ou quatre jours après son arrivée (avant le 15 juin).

Pero Coresma resta à Sofala jusqu'au 14 juillet, et laissa à Manuel Fernandes (nommé *capitão*) de l'artillerie et cinq de ses hommes (il lui en restait vingt-sept). Il collabora à la fortification en élevant une grande palissade du fossé. La forteresse s'édifiait en février 1507, lorsqu'arriva Nuno Vaz Pereira,

---

129 *Cf. mandados*, *DPM*, I, pp. 378 et 380 (« a caravela Esfera ») ; *DPM*, I, pp. 406 et 408 (« o navio Esfera ») ; *Mandado* de Pero Ferreira Fogaça pour *l'almoxarife* Pero Barbosa, Kilwa, 1/III/1506, *DPM*, I, p. 450 (« caravela »), p. 451 (« o navio Esfera »).

130 Fernão Cotrim était à Sofala dès la mi-janvier 1506, et vraisembablement depuis 99 jours déjà. *Cf.* le *mandado* de Pero de Anhaia du 15 janvier 1506, *DPM*, I, p. 374. Il y signe un reçu le 4 février, *DPM*, I, p. 410. Sur les hommes qui l'accompagnaient, *cf. mandado* de Pero Fogaça pour *l'almoxarife* Pero Barbosa, Kilwa, 14/III/1506, *DPM*, I, p. 448 et *mandado* de Pero de Anhaia au *feitor* Manuel Fernandes, Sofala, 14/IV/1506, *DPM*, I, p. 483 (l'annotation de la version anglaise de ce document rend mal sa contrepartie portugaise et donne des dates erronées du séjour de Fernão Cotrim à Sofala).

131 BARROS, I, vii, 7, dit qu'Almeida avait laissé pour le service de Kilwa Gonçalo Vaz de GÓIS, une caravelle et un brigantin, qui devait être armé pour faire la liaison avec Sofala. Mais peut-être pense-t-il au brigantin que faisait construire Pero Ferreira Fogaça en février et mars 1506 (*mandado* de Pero Fogaça pour *l'almoxarife* João Pereira, Kilwa, 8/II/1506, *DPM*, I, pp. 414, 420), et avril (*mandado* de Pero Fogaça pour *l'almoxarife* António Fernandes, Kilwa, 11/IV/1506, *DPM*, I, p. 474).

132 [Lettre de Pero Coresma au Roi, Mozambique, 31/VIII/1506, *DPM*, I, doc. 86, pp. 622 *sq.* Ils avaient été nommés par D. Manuel, en septembre 1505, pour aller à la recherche de Francisco de Albuquerque, disparu au retour de l'Inde en 1504 (*DPM*, I, pp. 92, 102 & 114), et partirent de Lisbonne le 19/XI/1505. Le *regimento* de Cid Barbudo, s. d., est publié in *CAA*, II, pp. 345 *sq.* et in *DPM*, I, doc. 20, pp. 266 *sq.* Au cas où il ne trouverait pas les naufragés, il devrait aller en Inde, tandis que Pero Coresma, son compagnon, resterait avec son navire pour garder la côte africaine. Ils stationnèrent à Sofala pendant quelques semaines, après quoi Cid Barbudo partit pour l'Inde (selon CORREIA, I, p. 645, le 10 juillet 1506), y arrivant au moment où l'on se préparait à évacuer le fort d'Angedive, donc, à l'automne de 1506 (*cf.* CASTANHEDA, II, xxxii) – L. T.]

capitaine de l'*Esfera*, envoyé depuis l'Inde par le vice-roi, après que celui-ci avait appris par Cid Barbudo la mort d'Anhaia [133]. À Kilwa en janvier 1507, Nuno Vaz recrutait pour la forteresse de Sofala quatre maçons indigènes, et chargeait de pierres deux sambouqs [134].

La passation de pouvoir se fit courant février [135], sans qu'on sache comment. Pero Coresma, arrivé à Mozambique le 2 juillet 1506, y trouva Vasco Gomes de Abreu parti de l'Inde en février et qui rentrait au Portugal. Selon le *regimento*, Pero Coresma devait attendre Tristão da Cunha (parti de Lisbonne en 1506). Mais Vasco Gomes lui représenta qu'il serait mieux qu'il aille à Sofala.

Tristão da Cunha, de Mozambique, fin 1506, envoya Afonso Lopes da Costa s'informer de la situation à Sofala, et il en eut le résultat en janvier 1507, à son retour de Madagascar [136].

La nomination d'un nouveau roi à Sofala (1507)

La *Conquista de las Indias, de Persia e Arabia que hizo la armada del rey don Manuel de Portugal...*, publiée par Juan Augur, relate que, Anhaia et le roi de Sofala mort, les chrétiens (puisqu'il ne dit jamais les Portugais) et Manuel Fernandes demandèrent au fils aîné du défunt de lui succéder [137]. Le texte ne laisse pas entendre quel délai s'était écoulé depuis la mort de son père. Barros place l'événement dans les jours qui suivirent l'assassinat du roi Yûsuf. Après que les fils et le gendre du roi aient assiégé vainement la forteresse durant deux ou trois jours, la discorde se mit parmi eux quant à la succession. Yâqût (« Iacote » [138]) assura à l'un d'eux, appelé Sulaymân (« Soleimão ») ami de la

[133] [On pourra trouver une discussion du problème posé par les communications entre l'Inde et l'Afrique Orientale à cette époque, et d'autres détails, dans Radulet & Thomaz, *Viagens...*, p. 248 – L. T.]

[134] *Mandatos* du 11 et du 15/I/1507, *DPM*, II, doc. 8 & 14, pp. 30 & 48.

[135] [Le premier *mandato* signé à Sofala par Nuno Vaz Pereira date du 25/II/1507, *DPM*, doc. 45, pp. 170 *sq.* – L. T.].

[136] [Tristão da Cunha – sous le commandement duquel venait aussi Afonso de Albuquerque – partit de Lisbonne le 6/IV/1506, très tard, à cause de la peste qui y sévissait. Arrivé à Mozambique en octobre, il ne put entreprendre la traversée de l'Océan Indien et décida d'y hiverner. Comme à son retour de l'Inde en 1504, Albuquerque avait côtoyé pendant deux semaines l'île de Madagascar, sans pourtant y débarquer (*cf.* Radulet & Thomaz, *Viagens...*, pp. 225-229), les deux capitaines décidèrent de profiter de leur séjour forcé à Mozambique pour explorer les côtes de l'île (*cf. ibidem*, pp. 243-255) – L. T.]

[137] James B. McKenna, *A Spaniard...*, p. 56.

[138] [C'est le Cidiacoti (Sîdî ou Saydî Yâqût) de Figueroa (titre xii, p. 48) – selon Barros un captif abyssin islamisé de force à l'âge de dix ans – qui avait prévenu les Portugais de la trahison que préparait le feu roi. Il se rangea ensuite aux côtés des Portugais – L. T.]

forteresse, le soutien de Pero de Anhaia. Celui-ci, pour arriver plus rapidement au succès de la négociation, fit distribuer des marchandises de la factorerie aux principaux membres de la faction opposée. Intronisé grâce au soutien portugais et vu sa jeunesse, Sulaymân se montra docile envers Pero de Anhaia [139].

Juan Augur, à l'encontre de sa brièveté coutumière, rapporte le discours édifiant qu'avait tenu le fils aîné, se dérobant à la succession paternelle ; et il ajoute que, cela étant su des messagers que les Portugais lui avaient adressé, ils firent alors roi un fils plus jeune, qui leur fournit des esclaves pour construire le fort de pierre [140]. Il nomme ce prince Sultan Sulema (Sulṭân Sulaymân), ce qui concorde avec la forme donnée par Barros, et avec celle des documents d'époque en provenance de Sofala [141]. L'information de Augur corrobore celle de Barros quant à la compétition pour le trône ; elle laisse apparaître que l'héritier légitime n'en voulait pas, mais elle ne nous dit pas quel prétendant aurait pu s'opposer à Sulayman, et s'il en exista. Barros est plus vraisemblable qui laisse entrevoir des rivalités d'ambition plus complexes.

La *Conquista* est formelle quant au moment de l'intronisation : celle-ci eut lieu du temps que Manuel Fernandes était capitaine, et après la mort de Pedro de Anhaia. Barros a tort de réduire à quelques jours la réaction des indigènes après le meurtre de leur roi. Pero Coresma, rappelons-le, demeura à Sofala « jusqu'à ce que les Maures se mirent à faire la paix avec la forteresse » et que Manuel Fernandes estima ne plus avoir besoin de sa présence. Il ne quitta Sofala que le 14 juillet 1506 [142]. Les négociations ne s'ouvrirent donc que dans le courant de juillet, et le choix d'un roi par les Portugais en a, évidemment, marqué l'heureuse conclusion plutôt que l'ouverture. Nous ne savons pas combien de temps elles ont duré, mais il n'est pas absurde de penser que les palabres se sont prolongés jusqu'au courant du mois d'août. Les documents publiés nous semblent appuyer cette hypothèse, si nous rapprochons deux d'entre eux, datés du 25 août 1506, de l'indication fournie par Barros sur l'octroi de marchandises de la factorerie à des notables indigènes. Ce jour-là, Manuel Fernandes fit porter sur les comptes de la factorerie des dépenses relatives à des dons, l'un « au fils d'un roi qui vit sur le fleuve en amont, qui s'appelle Maxamdyra » [143], l'autre « à Memgo Macabeu, Maure serviteur du roi notre seigneur » [144].

---

[139] BARROS, I, x, 3, p. 405.

[140] James B. MCKENNA, *op. cit.*, p. 58.

[141] J. B. MCKENNA, ignorant des autres sources qui donnent le nom du prince, dit : « In the absence of other information it will be accepted that this is the name of the son whom the Portuguese succeeded in placing on the throne of Sofala », p. 175.

[142] Lettre de Pero Coresma au Roi, Mozambique, 31/VIII/1506, *DPM*, I, p. 626.

[143] *Mandado* de Manuel Fernandes, capitaine de Sofala, aux trésoriers du Roi, Sofala, 25/VIII/1506, *DPM*, I, p. 614.

[144] *Idem*, Sofala, 25/VIII/1506, *DPM*, I, p. 608.

Le 12 septembre, il fait porter sur les comptes de la factorerie les présents faits à « Çoleymãao, fils du roi de Çofalla, quand je l'ai élevé comme shaykh et *regedor* de ce pays pour le roi notre seigneur» [145] ; un autre *mandado*, le lendemain, donne une précision qui marque bien la dépendance de Sulaymân vis à vis des Portugais : « à Çoleimãao fils du roi de Sofala quand dans cette forteresse je l'ai élevé comme shaykh » [146]. Impression confirmée par des documents ultérieurs : en octobre, don « à des cafres que le roi de Sofalla a amenés à cette factorerie pour avoir avec eux conversation et amitié » [147], et, en février 1507, don au roi de Sofala pour la façon dont il fournit des pierres destinées à la construction de la forteresse [148].

Les rivalités pour le pouvoir subsistaient cependant à Sofala. En effet, Vasco Gomes de Abreu, lors de son bref passage à la capitainerie de Sofala (septembre 1507) conféra la royauté à un frère de Sulaymân. Celui-ci fut déporté à Malindi, et d'autres notables de son parti dans diverses villes de la côte d'Afrique Orientale, jusqu'à leur mort [149]. Sulaymân fut déporté au Portugal en 1511 par ordre d'António de Saldanha, capitaine de Mozambique et Sofala [150].

Quoiqu'il en soit, les conditions de l'élection du roi Sulaymân montrent que Sofala était maintenant sous le contrôle politique portugais.

La base portugaise en mer d'Arabie : Soqotra ou Ormuz ?

Tristão da Cunha avait recouvré la vue. Lopo Soares, rentré avec une magnifique cargaison, l'incita à demander le commandement du prochain voyage. Nommé à l'automne 1505 [151], il partit le 6 avril 1506, à la tête de

---

[145] *Mandado* de Manuel Fernandes, capitaine de Sofala, aux trésoriers du Roi, Sofala, 12/IX./506, *DPM*, I, p. 666.

[146] *Mandado* de Manuel Fernandes, capitaine de Sofala, aux trésoriers du Roi, Sofala, 13/IX/1506, *DPM*, I, p. 668.

[147] *Mandado* de Manuel Fernandes, capitaine de Sofala, aux trésoriers du Roi, Sofala, 12/X/1506, *DPM*, I, p. 684.

[148] *Mandado* de Manuel Fernandes, capitaine de Sofala, aux trésoriers du Roi, Sofala, 22/II/1507, *DPM*, II, p. 142.

[149] Barros, II, i, 6.

[150] *Cf.* la déclaration du roi « Maullyde » (= Maulid), son sucesseur, dans l'*assento* (accord) établi à Sofala, 15/4/1512, *DPM*, III, p. 28 ; sommaire des lettres de António de Saldanha, 1511, *CAA*, III, p. 333 et *DPM*, III, p. 19.

[151] [Il était déjà nommé au moment où l'on rédigea le *regimento* de Cid Barbudo (*CAA*, II, pp. 345 *sq.* ; *DPM*, I, doc. 20, pp. 266 *sq.*), qui semble dater de septembre 1505 et est de toute façon antérieur à son départ, le 19/XI/1505, car le *regimento* enjoint celui-ci de rester sous les ordres de D. Francisco de Almeida jusqu'à l'arrivée de Tristão da Cunha – L. T.]

dix unités, dont huit grosses nefs affrétées à des armateurs [152]. (Le Roi lui avait consenti des conditions avantageuses, au détriment des intérêts de la Couronne [153]). Cinq bâtiments affectés à Soqotra naviguaient de conserve. Entre Tristão da Cunha, qui n'était ni homme de mer ni homme de guerre, et Albuquerque, dont les conseils furent mal reçus, les relations étaient sournoises. Toute l'escadre, après sa traversée difficile, était, fin 1506, bloquée à Mozambique. Fin février 1507, Albuquerque craignait que Cunha ne l'oblige à l'accompagner en Inde [154]. L'escadre devait d'abord soumettre ou saccager, sur la côte somalie, les ports de Mombassa et Mogadiscio reconnus et balisés au préalable par Cid Barbudo [155]. Le vice-roi les avait devancés à Mombassa. À Brava [156], mis à sac et incendié du 10 au 12 avril, Albuquerque adouba chevaliers de Santiago Tristão da Cunha et son fils Nuno [157]. À Soqotra, fin avril, Tristão prétendit donner la vedette à Nuno, en le plaçant à la tête de la force d'Albuquerque [158].

De l'évidence des cartes ressortait que Soqotra était le point idéal pour contrôler la circulation dans le Détroit. De plus, les rapports disaient l'île pourvue de bons abris en tout temps de l'année, abondante en vivres, escale de toute la navigation maure, et peuplée de nombreux chrétiens [159]. Cette information sur une terre de brumes et de tempêtes était fausse sur tous les points, hormis le dernier, qui n'était qu'illusoire. Le climat était malsain, l'agriculture rudimentaire. Primitifs, sans organisation sociale, les indigènes, demi-nus, vivaient dans des grottes et des huttes. Ils ignoraient la pêche, se nourrissaient du lait et de la viande de leur bétail, de dattes, d'un peu de mil. Le christianisme nestorien, auquel ils restaient fidèles, était dégradé par des siècles d'isolement [160].

---

[152] CASTANHEDA, II, xxx ; António Alberto Banha de ANDRADE, *História de um fidalgo quinhentista português – Tristão da Cunha*, Instituto Histórico Infante D. Henrique, Faculdade de Letras de Lisboa, 1974.

[153] Lettre du vice-roi au Roi publiée par António Dias FARINHA, « A dupla conquista de Ormuz por Afonso de albuquerque », *Studia*, 48, 1989, pp. 462-465.

[154] Sommaire d'une lettre d'Albuquerque au Roi, Mozambique, 14/II/1507, *CAA*, I, p. 417 ; aussi, *Gav.*, X, p. 371.

[155] *Regimento* de Cid Barbudo, *CAA*, II, p. 352.

[156] [Ou Barawa, en Somalie, à 1° N, 44° E – L. T.]

[157] *Comentários* I, xiv ; BARROS, II, i, 3. [Selon CASTANHEDA (II, lxv) Nuno da Cunha (le futur gouverneur de l'Inde de 1529 à 1538) fut plutôt adoubé chevalier en Inde par D. Francisco de Almeida, lors de l'attaque à Panane (Ponnâni 10° 47' N, 75° 58' E), une dépendance de Calicut entre Calicut et Cranganor – L. T.]

[158] Albuquerque à Tristão da Cunha, *1513, *CAA*, III, p. 253.

[159] Le Roi au vice-roi, III/1506, *CAA*, III, p. 269.

[160] Sur Socotra *cf.* CASTANHEDA, II, xxxix ; BARROS, II, i, 3 ; Georg SCHURHAMMER, *Francis Xavier*, II, pp. 115-130.

À D. Manuel manquait un autre élément. Il avait échappé à la nef de Setúbal, qui mouilla à Soqotra en 1503 et en rapporta ces renseignements erronés [161], que le shaykh de Qishn [162] tenait sous sa coupe les insulaires. Un de ses fils, à la tête d'une troupe de cent vingt à cent trente *Fartaques* [163], en ménage avec des femmes du pays, résidait à Suk, le port principal, qui comptait dans les deux cents feux. Dans sa petite forteresse il n'avait toutefois ni artillerie ni espingardes [164].

Déjouant les dispositions de Tristão da Cunha, Albuquerque atteignit le premier la porte du fort. Un corps à corps de six heures eut raison d'une résistance acharnée [165]. Dans la mosquée transformée en église de Nossa Senhora da Vitória, une fête ramena au sein de la foi romaine un premier lot de Nestoriens [166]. Une équipe de franciscains s'établissait à Suk pour assurer l'œuvre missionnaire. Enfuis dans des coins reculés de l'île, une trentaine de Fartaques persuadèrent les chrétiens que les nouveaux venus leur prendraient terres, femmes et enfants, et qu'ils décamperaient si on ne leur fournissait pas de vivres. Il en résulta durant toute la mousson une série d'accrochages [167]. Les Portugais, à court de ravitaillement, enlevaient de force des vaches et du petit bétail [168]. Sans protection contre la mousson, l'état des équipements et des armes en souffrait. L'escadre resta devant la côte sans Tristão da Cunha, et les hommes couchaient à bord, de crainte d'un coup des Maures [169].

---

[161] A. Teixeira da Mota, « A viagem de António de Saldanha em 1503 e a rota de Vasco da Gama no Atlântico Sul », *in* Grupo de Estudos de História Marítima, *Memórias*, vol. I, Lisbonne, 1971, pp. 9-63, pub. aussi dans la série *Separatas* du Agrupamento de Estudos de Cartografia Antiga, n° LXIV.

[162] [Ville du Hadramaout, sur les cartes anglaises Kishin, à 15° 30' N, 51° 40' E, au SW du cap Fartak – L. T.]

[163] [Nom que les Portugais donnaient aux gens qui habitaient autour du cap Fartak (15° 38' N, 52° 20' E) au Hadramaout ; ils correspondaient *grosso modo* aux tribus Mahra, de langue sud-arabique apparentée à l'éthiopien, qui s'étendent jusqu'au sud de l'Oman ; linguistiquement, ils n'étaient donc pas, à proprement parler, des Arabes : *cf.* W. W. Müller, art. « Mahra » in *EI*, s. v. Un couple de Fartaques est dessiné dans le *codex* portugais de la Bibliothèque Casanatense, du milieu du xvie siècle (Luís de Matos, éd., *Imagens do Oriente no século XVI – Reprodução do códice português da Biblioteca Cassanatense*, Imprensa Nacional-Casa da Moeda, Lisbonne, 1985), planche v – L. T.]

[164] Castanheda, II, xxxix ; Barros, II, i, 3 ; D. Manuel à l'archevêque de Braga, 19/VI/1508, *CAA*, II, p. 421 ; Duarte Barbosa, ch. 31-C, pp. 121-125 (éd. Dames, § 36, pp. 59-63).

[165] Barros, II, i, 3 ; Castanheda, II, xl-xli ; *Comentários*, I, xv-xvi. *Cf.* Georg Schurhammer, *op. cit.*, p. 117, note 78.

[166] Castanheda, II, xl-xlii. Sur le nom de l'église, Georg Schurhammer, *op. cit.*, II, p. 117, note 85.

[167] Castanheda, II, xlii. Dans sa lettre à l'archevêque de Braga, D. Manuel écrit que les chrétiens de Soqotra massacraient les fugitifs, *CAA*, II, p. 423.

[168] *Requerimento* des quatre capitaines, à Ormuz, 13/XI/1507, *CAA*, III, p. 284 ; *Comentários*, I, lv, p. 280.

[169] Castanheda, II, xliii ; *cf.* Albuquerque au Roi, *CAA*, I, p. 9, sur les équipements.

Six vaisseaux avaient été attribués à l'escadre d'Albuquerque, dont le sixième, qui aurait dû lui être agrégé à Mozambique, ne fut pas au rendez-vous. João da Nova trouva là son ami Tristão da Cunha et des lettres de D. Manuel l'invitant à de nouvelles activités en Mer Rouge, à Aden et à Ormuz. Marri d'avoir été renvoyé de l'Inde sans s'être distingué, il accepta de rester pour le service de Dieu et du Roi [170]. Pour son malheur, à Soqotra, Tristão da Cunha détacha la *Flor de la mar* et ses quatre-vingt dix hommes d'équipage auprès d'Albuquerque, le temps de faire du profit avant de rejoindre les nefs de charge au Malabar.

Fin juillet 1507, Tristão da Cunha était persuadé que l'escadre du Détroit partirait en course dans le sillage des nefs de La Mecque, poussées à pleines voiles par les vents d'ouest vers le Gujarat. La pénurie modifia les plans d'Albuquerque [171]. Son neveu, D. Afonso de Noronha, capitaine de Soqotra, en charge d'une garnison de cent hommes et de plus de cent malades, n'avait de vivres que pour à peine trois mois, et lui-même n'en avait que pour deux semaines. D'accord avec ses capitaines, il n'eut pas d'autre choix que d'aller en chercher au plus près, c'est-à-dire dans les ports de l'Oman, puisque les ponants l'empêchaient d'entrer dans le golfe d'Aden. Soqotra quitté le 10 août, il fit escale à Qalhât [172] du 22 au 25, puis dépouilla Quryât [173] trois jours et deux nuits, et Mascate toute une semaine.

La guerre commencée contre les possessions d'Ormuz en Oman, la tentation était grande de poursuivre sans délai jusqu'à l'un des grands objectifs de sa mission. Il comptait y construire rapidement un fort où il laisserait une centaine d'hommes, et revenir à la faveur des vents d'est de janvier continuer la course dans le Détroit. Alléchés par le butin qu'il leur laissait rafler à qui veux-tu en voilà, les capitaines se prononcèrent en conseil selon ses désirs. Il arriva le 26 septembre au soir devant Jarum, où l'attendait un adversaire à sa taille, Khâja Kamâluddin 'Aṭâ. Cet eunuque bengali sortait vainqueur de la dernière des révolutions de palais qui détruisaient la famille régnante. Une vingtaine de ses membres vivaient aveuglés dans les demeures royales. Khâja 'Aṭâ [174] exerçait le pouvoir au nom d'un enfant-roi de douze ans. Le vizir

---

170 João da Nova au Roi (sommaire), 5/III/1507, *Gav.*, X, p. 369.

171 Sur toute l'expédition d'Ormuz, *vide* J. A. « Cojeatar et Albuquerque », *L & A*, vol. II, pp. 149-196 ; *cf.* aussi « Le Royaume d'Ormuz au début du XVIe siècle », *ibidem*, pp. 287-386.

172 [En portugais, Calaiate, sur la côte omanite, à 22° 42' N, 59° 17' E – L. T.]

173 [Dans les sources portugaises Curiate, ville située entre Qalhât et Mascate, à 23° 16' N, 58° 55' E – L. T.]

174 [Sur le nom du personnage, transcrit le plus souvent *Coge Atar* ou *Cojeatar* dans les textes portugais (ce qui peut représenter une confusion, déjà répandue dans le milieu local, entre 'Atâ et 'Attâr, « droguiste », qui est quelques fois employé comme anthroponyme, ou bien, une manière de représenter le *â* long final), *cf. L & A*, vol. II, p. 153. *Coge* ou *Coja* représente, bien entendu, une transcription du persan *khwâjè*, « sieur », ou le *w* ne se lit pas – L. T.]

Ra'is Nuruddin Fâli, représentant d'une grande famille iranienne du continent, n'avait d'autorité que le peu qu'il lui en laissait.

Le régent avait battu le rappel des archers persans, qui étaient quatre mille, et des mercenaires baloutches. Comme chaque fois qu'Ormuz était menacé d'invasion, il avait retenu les vaisseaux marchands, et concentré devant Jarun [175] une barrière d'une cinquantaine de nefs et de plus de deux cents *terradas*, embarcations de la taille d'un galion. Une grande nef royale gujaratie de 800 tonneaux dominait de sa masse cet ensemble, dont l'apparition provoqua une délibération en conseil des capitaines portugais. Honneur et profit l'emportèrent sur les hésitations. Le bulletin de victoire adressé au vice-roi quelques semaines plus tard grossira sans mesures certains chiffres : mille hommes sur le *Miri* du roi du Gujarat, trente mille au total sur la flotte adverse. Comprenons que les six navires d'Albuquerque et ses quatre cent soixante hommes étaient surclassés par des forces infiniment supérieures en quantité. Khâja 'Aṭâ croyait que le nombre lui assurerait la victoire. Ordre était de capturer les Portugais vivants. Prisonniers, ils deviendraient d'excellentes recrues pour les armées musulmanes.

Dans l'attente des réponses délibérément dilatoires du Khâja, à qui arrivaient d'autres renforts, l'excitation, le matin du 27 septembre, croissait sur la flotte maure qui encerclait la petite armada. Le vacarme de leurs musiques et de leurs cris épouvantables empêchaient les Portugais de s'entendre. Commencée à midi, la bataille dura jusqu'au soleil couché, dans le tonnerre et la fumée des tirs d'artillerie, et sous des pluies de flèches. La mêlée était si dense qu'elles tombaient dans les rangs même des Maures. Sur le rivage, des boulets de pièces légères portugaises s'égarèrent sur les spectateurs, hommes et femmes, qui contemplaient la scène. De gros marchands ventrus, fermant boutique, grimpaient vers un oratoire distant de la ville.

Les pertes furent tout de suite très grandes chez l'adversaire. Aux premiers coups des grosses bombardes, deux nefs furent envoyées par le fond et plusieurs *terradas* brisées. La supériorité de feu poursuivit d'heure en heure son travail. Cible d'Albuquerque, la grand nef gujaratie est enlevée d'assaut, de tous les bâtiments les Maures se sauvaient à la nage, embrochés par les chaloupes des vainqueurs. Aussi vaillant capitaine que rusé politique, Khâja 'Aṭâ, entouré de sa garde de Turcs khorassaniens, essayait sans succès de relancer ses gens au cœur de la lutte. À la nuit, une trentaine de *terradas* en flammes dérivaient au nord vers le continent. Au sud brûlaient le chantier naval et un faubourg d'Ormuz, où une descente portugaise n'avait pas rencontré de

[175] [Jarun, dans les textes portugais le plus souvent Gerum, est le nom de l'île où se situe Ormuz, à 27° 5' N, 56° 29' E – L. T.]

9 – Le Golfe Persique, l'Arabie et la Mer Rouge

résistance. Albuquerque déplorait onze blessés graves, les Ormuzis dans les trois mille morts [176].

La défaite était militairement sans appel. Khâja 'Aṭâ laissa son collègue le vizir Ra'is Nuruddin Fâli conduire les négociations. Le traité rédigé en trois versions, en arabe, en persan et en portugais, fut signé le 10 octobre 1507, après une douzaine de jours de discussions. On avait marchandé sur le tribut. Albuquerque réclamait trente mille *ashrafis*, 'Aṭâ en offrait six mille. On transigea à quinze, payables chaque année au 1er octobre [177]. Le roi d'Ormuz recevait son royaume de la main d'Albuquerque, au nom de D. Manuel et payait un tribut de cinq mille *ashrafis* pour les frais de l'escadre. Une autre clause constituait un tournant radical dans l'histoire d'Ormuz. À l'endroit choisi par Albuquerque, le terrain nécessaire à l'érection d'un fort et d'une *feitoria* serait cédé aux Portugais. Remise au prince en grand solennité, une bannière aux armes de Portugal flotta au dessus de son palais [178].

De même qu'Almeida, Albuquerque ne saisissait pas la notion différente qu'avaient du tribut les groupes d'intérêts maritimes auxquels ils les proposaient. Selon la tradition ormuzie, Khâja 'Aṭâ s'accommodait, non sans arrière-pensée, du versement d'une annuité garantissant la liberté du commerce sur mer, de même qu'il en payait une à Shâh Isma'il pour garantir la libre circulation caravanière, libertés sans lesquelles Ormuz eût cessé d'être un des grands marchés du monde asiatique, et convenues dans un intérêt économique mutuel. Ormuz, qui contrôlait tous les hâvres du littoral iranien, n'avait en revanche jamais accepté l'accès à l'île de troupes des souverains auxquels tribut était versé. Confronté à la situation sans précédent d'une menace maritime, et non plus continentale, Khâja 'Aṭâ employa son génie à empêcher la construction du fort portugais, qu'Albuquerque, refusant l'offre de sites plus lointains, avait choisi d'élever mitoyen au palais royal.

Khâja 'Aṭâ flaira vite le désaccord entre Albuquerque et ses capitaines, transformés en chefs de travaux sur le chantier de la forteresse, ouvert le 24 octobre, quand ils n'avaient en tête qu'enrichissement, course et butin. L'infortuné João da Nova, qui dès septembre avait légitimement réclamé de partir pour Cochin rejoindre Tristão da Cunha, revenait à la charge. Albu-

---

176 Sur la bataille d'Ormuz du 27 septembre, *cf.* les références données dans *L & A*, vol. II, pp. 169-170. La *Chronique Anonyme* compte neuf nefs brûlant au chantier naval, contre 130 selon la lettre d'Albuquerque à D. Francisco de Almeida (éd. J. A., *Mare Luso-Indicum*, I, 1971, pp. 137-144, reproduite dans *L & A*, vol II, pp. 181-186) ; Geneviève BOUCHON, *Albuquerque : Le lion des mers d'Asie*, Éd. Desjonquères, Paris, 1992, pp. 106-108. [Le texte portugais de la lettre d'Albuquerque au vice-roi lui racontant ses exploits, dont J. A. avait publié la version italienne, alors la seule connue, fut entretemps découvert ; on trouvera les deux versions dans RADULET & THOMAZ, *Viagens...*, pp. 261-283 – L. T.]

177 CASTANHEDA, II, lxii ; BARROS, II, ii, 4 ; *Comentários*, I, xxxiv ; CORREIA, I, pp. 834 *sq.*

178 BARROS, II, ii, 4.

querque lui opposa une fin de non-recevoir brutale. À la mi-novembre, les quatre autres capitaines intervinrent en sa faveur, et notifièrent leur désir de retourner faire des prises au cap Gardafui, car la construction allait durer plusieurs mois. Albuquerque pensait en finir en février, et n'entendait pas les lâcher d'ici là. Malgré de strictes mesures pour limiter les contacts entre la population et ses équipages, des rumeurs démoralisantes circulaient. Quatre déserteurs dévoilèrent à Khâja Ata l'acuité de la tension entre le capitaine-major et ses officiers. Le régent refusa de restituer les transfuges. Début janvier, la tension devint telle que les travaux furent abandonnés, et tous les hommes repliés à bord des vaisseaux. Les cinq capitaines déclarèrent par écrit qu'ils se refusaient à participer à des représailles contre Ormuz. Khâja 'Aṭâ mettait son astuce à accuser Albuquerque de violer le traité qu'il avait signé. Ormuz ayant accepté la suzeraineté portugaise, toute violence ou destruction exercée l'était donc contre une possession de D. Manuel. Les capitaines adhérèrent à cette argumentation, qui couvrait leur fronde d'une justification juridique. Albuquerque acheva de les exaspérer en annonçant que, pendant la mousson de 1508, il se mettrait à cheval et ferait la guerre sur la terre ferme et dans les îles avoisinantes [179].

Il décida de démolir le palais royal à coups de bombardes. Dès les premiers tirs, ses pièces en mauvais état éclatèrent. Il entreprit alors d'assoiffer Jarun par des raids à terre pour polluer les citernes en y jetant cadavres et blessés ennemis. Khâja 'Aṭâ riposta en faisant garder les aiguades où les Portugais allaient à l'eau. Fin janvier 1508, trois capitaines, qui avaient eu des mésintelligences avec lui, firent voile vers l'Inde sans prévenir Albuquerque. Le navire de l'un deux emportait les vivres destinés à la garnison de Soqotra. Albuquerque ne se résigna à lâcher prise que début février, après avoir reçu un ultime message du régent, protestant de sa soumission au roi du Portugal. De la côte de l'Oman, il autorisa enfin João da Nova à passer en Inde. Il ne lui restait que deux navires, le *Cirne* et, retenu de force, le *Rei Grande*. João da Nova emportait une lettre de lui au vice-roi, l'informant qu'il hivernerait dans un port du golfe d'Aden ou à Soqotra, et que, sauf ordre contraire de sa part, il resterait à Soqotra août venu, selon ce que D. Manuel prescrivait dans son *regimento*. Assurance insincère, fournie pour éviter une convocation en Inde [180].

Albuquerque avait-il outrepassé ses instructions ? Ses capitaines l'en accusaient, en lui reprochant de ne pas produire son *regimento*. On a vu qu'il avait de bonnes raisons pour cela. On ne peut assurer que la conquête d'Ormuz ait été, à son départ de Lisbonne, placée dans les priorités, alors qu'on misait beaucoup sur Soqotra. En trois mois de séjour, il avait compris

---

179 Albuquerque au vice-roi, *CAA*, I, p. 11.
180 *Ibidem*, p. 19.

ce que valait Soqotra sans céréales, terriblement insalubre, sans bons abris pour une escadre, et la Chrétienté dégénérée en grande partie hostile. Ormuz, si riche que la conquête se subventionnerait d'elle même, était la solution de rechange ; sa possession donnerait au développement de l'influence portugaise un espace qui lui manquait. Prévue ou non, elle ne débordait pas les vœux de D. Manuel. Lorsqu'il apprit qu'Ormuz était sous le contrôle d'une de ses forteresses, les principales villes du royaume organisèrent des processions d'actions de grâce [181].

Albuquerque trouva Soqotra dans une grande détresse de vivres, toute la garnison malade, la guérilla alentour. Ses chaloupes, rongées par les tarets, réparées, il envoya le *Rei Grande* acheter des vivres à Malindi, et tâcher d'en ramener quelques capitaines. Lui-même s'embarqua avec le seul *Cirne* au cap Guardafui. Rejoint par le *Rei Grande* qui amenait deux autres bâtiments, il dut renoncer à aller jeter un coup d'œil à Aden et revint à Soqotra en mai, sans avoir fait d'autre prise qu'une maigre cargaison venant des Maldives. Il pensait aller hiverner à Mascate. Le soulèvement des insulaires contre la forteresse São Miguel l'obligea à demeurer sur place. Vaincus, les Soqotris acceptèrent de payer un tribut annuel de six cents chèvres, vingt vaches et quarante charges de dattes. Continuelles et violentes, les tempêtes mirent la petite escadre en danger. Il fallut raser les gaillards du *Rei Grande*, trop élevés [182].

Dès septembre 1508, le capitaine-major revenait sur le lieu de son échec, dans l'espoir de mener le blocus à terme, malgré des moyens inférieurs à ceux de l'année précédente. Son monde n'était que de trois cents hommes, sa flotte réduite à quatre unités, plus une fuste de quatorze bancs construite à Soqotra. Les deux capitaines, requis à Malindi, réclamaient à leur tour de passer en Inde. Le *Cirne* et le *Rei Grande* faisaient eau dangereusement [183]. Parti de Soqotra le 15 août, Albuquerque parut devant Qalhât le 25 [184]. Pour venger la vente de dattes pourries qu'on lui avait faite l'année précédente, il envoya mettre la cité à feu et à sac, et fit couper le nez et les oreilles aux prisonniers avant de les relâcher [185]. Un notable auquel il s'était lié en 1507, l'éclaira sur la situation à Jarun. Avec son énergie coutumière, Khâja 'Aṭâ avait, depuis

---

[181] *Cf.* la lettre de D. Manuel aux autorités d'Évora, pubiée dans *A Cidade de Évora*, n° 31-32 (1953), pp. 140-143, et aux autorités d'Elvas, *L & A*, vol. II, « Cojeatar et Albuquerque », pp. 186-188.

[182] Sur le séjour à Soqotra et le retour à Ormuz, *cf. Comentários*, I, lvii-lxiv ; CASTANHEDA, II, lxxxv ; BARROS, II, iii, 2 ; GÓIS, II, xxxvi, pp. 122-125. Sur l'établissement portugais à Soqotra, *vide* José Pereira da COSTA, *Socotorá e o Domínio Português no Oriente*, (« separata verde » n° LXXXII), Centro de Estudos de Cartografia Antiga, Junta de Investigações do Ultramar, Coïmbre, 1973.

[183] *Comentários*, I, lviii (230 hommes dans Qalhât) ; BARROS, II, iii, 2 (300 hommes) ; CORREIA, I, pp. 871 sq.

[184] CASTANHEDA, II, lxxxv.

[185] *Comentários*, I, lviii.

février, raffermi son pouvoir en sévissant contre ceux qui méditaient de mettre la situation à profit pour le renverser. Les fils de Ra'is Nuruddin Falî, rappelés à la demande d'Albuquerque, avaient été à nouveau bannis. Il s'était débarrassé des chefs du contingent baloutche, l'un aveuglé, l'autre noyé ; leurs gens étaient rentrés chez eux. La ville avait été mise en état de défense, le donjon en chantier de la forteresse portugaise surélevé et couvert, sa porte donnant sur la mer murée, un accès ouvert du côté du palais royal, les entrées des rues obstruées. De bonnes pièces d'artillerie de bronze, fondues par les renégats, garnissaient les terre-pleins [186].

À Qalhât, on apprit le bon accueil d'Almeida aux capitaines déserteurs, le désastre de Chaul et la mort de D. Lourenço d'Almeida [187]. Ces mauvaises nouvelles et l'état des vaisseaux donnèrent à réfléchir s'il ne fallait pas gagner l'Inde directement. La décision commune prise en conseil fut déterminée par les nouvelles obtenues sur l'état précaire du ravitaillement d'Ormuz. C'était la deuxième année que Jarun ne recevait de terre ferme ni blé ni riz. L'eau était rare, presque toutes les barques ravitailleuses ayant été brûlées lors du siège. Tout au long de la côte omanie, le nouveau gouverneur délégué par Khâja 'Aṭâ avait réquisitionné les embarcations et les avait expédiées à Jarun pour assurer le service. En conséquence, les capitaines furent d'avis qu'on devait y aller voir de plus près.

Albuquerque jeta l'ancre devant Ormuz, le 13 septembre 1508 [188]. Depuis cinq jours, son rival l'attendait. Deux Portugais avaient déserté à Qalhât. Envoyés à toute presse à Jarun, ils avaient révélé au régent les voies d'eau graves des navires d'Albuquerque, le petit nombre et le mauvais esprit des équipages, le mauvais gré des capitaines, et même que la peste qui sévissait au Portugal empêcherait l'arrivée de renforts en Inde. Khâja 'Aṭâ avait aussitôt fait évacuer sur le continent tous les non combattants, et ordonné à tous les hommes valides de se munir d'un arc, d'un sabre, d'une dague et d'un mois de provision d'eau. Le prix de l'eau monta en flèche, la jarre qui valait en temps ordinaire dix dinars se vendit à deux cents. Khâja 'Aṭâ gardait en personne les clefs de toutes les citernes [189]. Albuquerque connut tout cela par un pêcheur qu'on captura. Embossé devant la ville, il attendit trois jours. Le quatrième, Khâja 'Aṭâ lui fit passer un billet, premier d'un échange insolent [190].

---

186 *Comentários*, I, lix ; Castanheda, II, lxxxvii.

187 [On en reparlera au prochain sous-chapitre. Chaul (18° 33' N, 72° 55' E), où périt D. Lourenço, était le port principal du sultanat d'Ahmadnagar, dans les sources portugaises presque toujours *reino do Nizamaluco* (Nizâmu-l-Mulk, plus tard Nizâm Shâh, titre dynastique de ses souverains) ; à l'invitation de celui-ci, les Portugais y dresseront une forteresse en 1521 – L. T.]

188 Castanheda, II, lxxxvi ; Barros, II, ii, 3, dit fin septembre.

189 *Comentários*, I, lix.

190 [Cette correspondance, y compris la lettre de D. Francisco de Almeida à Cojeatar, est transcrite dans *Comentários*, I, lx ; mais la 2e éd. de 1577, sur laquelle se basent les éd. modernes,

[Albuquerque lui répondit dans le même ton ; mais 'Aṭâ ne désarma pas pour autant. Il refusait les *páreas* [191] qu'exigeait de lui Albuquerque, alléguant que les dégâts causés par les Portugais à Ormuz et à Qalhât en valaient pour dix ans. Qui pis est, il produisit une lettre que lui avait envoyée Almeida, qui désavouait entièrement Albuquerque. Le Roi notre Sire, disait-il en somme, ne veut qu'amitié et paix. Le vice-roi avait même relâché et renvoyé à Ormuz les prisonniers qu'y avait faits Albuquerque, conduits en Inde par les capitaines déserteurs. Hors de lui, le capitaine-major pensa partir en Inde sur le champ. Ses capitaines le calmèrent un peu, si bien qu'il décida de rester.

On manquait d'eau ; mais on ne put faire aiguade à Qeshm [192], car Khâja 'Aṭâ y avait fait remplir les puits de sardines pourries. Ce fut dans la petite île de Laraq [193], un peu au sud d'Ormuz, que l'on put en obtenir. Un sambouq commandé par Diogo de Melo, qui y alla la chercher, ne revint pas ; on trouva plus tard les corps de ses occupants flottant dans la mer : il avait été pris par une escadre de Julfâr [194] venue au secours d'Ormuz, puis coulé. La situa-

---

omet la première lettre de 'Atâ à Albuquerque. La syntaxe bizarre du texte, où le verbe se trouve toujours à la fin de la proposition, laisse tranparaître une traduction mot à mot du persan ; on possède, d'ailleurs l'original persan des trois lettres de Khâja 'Atâ à Albuquerque, publié par J. A. (*vide L & A*, vol. II, pp. 422-431). Le *ms.* de J. A. s'arrête ici. Nous avons ajouté les paragraphes qui suivent, jusqu'à la fin du sous-chapitre, pour que le lecteur se fasse une idée de la fin de cette histoire – L. T.]

[191] [Mot portugais correspondant au castillan *parias*, qui a le même sens : c'est le mot utilisé dès le XIe siècle pour désigner les tributs que les royaumes chrétiens de le péninsule Ibérique commencèrent alors à exiger des *taifas* (les petits royaumes musulmans issus de la désagrégation du califat de Cordoue). Outre leur valeur intrinsèque (ils était payés en espèces, ce qui permit aux rois péninsulaires de ne pas arrêter les frappes en or, alors qu'en Europe il n'y avait plus que la monnaie d'argent), ils avaient une valeur symbolique, marquant la supématie de la chrétienté sur l'islam (*cf.* Pilar LOSCERTALES, art, « Parias » *in* German BLEIBERG, dir., *Diccionario de Historia de España*, vol. III, *s. v.*). Curieusement les Portugais n'utilisaient pas le mot pour les tributs qu'ils percevaient des *mouros de pazes* au Maroc (*cf. supra*, IIe partie), mais seulement en Orient ; apparemment il ne fut remis en usage qu'en 1502, quand Vasco da Gama exigea du sultan de Kilwa le payement d'un tribut. Sans doute fut-il préféré eu égard à ses connotations impériales – L. T.]

[192] [Dans les textes portugais *Quêxome*. Située à quelques dix milles au SW d'Ormuz, d'où elle est bien visible : c'est la plus grande île du Golfe Persique, avec *ca.* 110 km de longueur et 12 à 32 de largeur ; pratiquement parallèle à la côte du Lârestân, elle est à une distance de 3 à 12 milles du continent, selon les endroits – L. T.]

[193] [26° 51' N, 56° 21' E. CASTANHEDA (II, lxxxvii) écrit *Laraque*, tandis que BARROS (II, iii, 2), CORREIA (I, p. 881), Augur sur la foi de Figueroa (titre xxxii, p. 94) et Brás de ALBUQUERQUE (*Comentários*, I, lxi) donnent la forme *Lara*, ce qui prête à des confusions, *Lara* étant la forme portugaise du nom de la ville de Lâr, au Lârestân (27° 34' N, 54° 18' E) et de l'île homonyme, situé dans le golfe Persique, mais beaucoup plus à l'ouest (26° 48' N, 53° 15' E), dite aussi Shaikh Shuaib. Le temps que mettent les bateaux portugais pour y aller et revenir à Ormuz montre que c'est bien de la première île qu'il s'agit – L. T.]

[194] [Port de la rive arabe du golfe Persique, dépendant d'Ormuz, situé dans l'actuel état de Ras-al-Khaimah (Émirats Arabes Unis), à 25° 50' N, 55° 58' E – L. T.]

tion devenait insoutenable, d'autant plus que le régent d'Ormuz était désormais au courant et des faiblesses d'Albuquerque et de la précarité de sa situation politique.

Ce fut, sans doute, un peu symboliquement qu'apprenant la venue d'un contigent persan de l'intérieur du pays à l'aide de Khâja 'Aṭâ, Albuquerque décida de l'attaquer. Il s'agissait de *carapuças vermelhas* ou « bonnets rouges» – nom que les Portugais donnaient aux membres de la confrérie chiite des Qızılbâsh [195], formée surtout de Turcomans, qui portaient un béret rouge à douze plis, en honneur des douze imams du chiisme duodéciman, et qui avaient appuyé la prise du pouvoir par Shâh Esmâ'il. Ils stationnaient à Nâband, l'une des sources d'approvisionnement d'eau dont disposait Jarun, située au fond du golfe d'Ormuz, sur la route de Minâb. C'était, selon Castanheda, le vendredi 13 octobre. Profitant de la pleine lune, le capitaine-major les assaillit à minuit, les déconfit, détruisit la bourgade et regagna son armada avant le lever du soleil. Ce fut la seule victoire que, dans cette seconde visite à Ormuz, il put remporter [196].

Il apprit la fin de l'histoire de Diogo de Melo le lendemain, lorsque les cadavres de l'équipage du sambouq apparurent enfin, flottant sur l'onde [197]. Après quelques escarmouches sans profit, démoralisé, Albuquerque décida finalement de partir ; et, le 3 novembre, leva l'ancre et mit le cap sur l'Inde.

En y arrivant au bout de deux ans et huit mois de croisière au large de l'Arabie, il était, sans doute, déjà convaincu de l'inutilité de l'établissement à Soqotra. L'idée était vieille : elle avait été avancée, pour la première fois, en 1319 par le dominicain anglais Guillaume Adam, dans son traité *De modo Sarracenos extirpandi*, qui prévoyait la fortification de Soqotra, l'établissement de chantiers navals au Malabar ou aux Maldives, le blocus de la mer Rouge et la déviation du trafic épicier vers la Perse et la Mer Noire [198]. Il n'est pas

195 [Expression turque qui signifie « tête rouge» – L. T.]

196 [Nous suivons surtout la narration, très précise, des *Comentários*, I, lix-lxiv ; CASTANHEDA (II, lxxxivii-lxxxix), le seul qui donne les dates, diverge dans certains détails, notamment en affirmant qu'Albuquerque alla à Nâband dans le dessein d'empoisonner l'eau dont buvait Ormuz, et n'y trouva que par hasard les forces du Shâh Esmâ'il ; BARROS (II, iii, 2) donne une version plus résumée et, au lieu de *carapuças vermelhas* envoyés par le chah de Perse parle de forces envoyées par « le roi de Lâr », qu'Albuquerque, comme dans la version de Castanheda, aurait rencontré par hasard ; GÓIS (II, xxxvi) semble résumer Castanheda ; CORREIA (I, pp. 873-884) s'abuse et place la rencontre avec les hommes de Shâh Esmâ'il dans l'île de Laraq ; le récit de Augur, sur la foi de Figueroa, très résumé, n'a guère d'intérêt – L. T.]

197 [Celui de Diogo de Melo n'apparut cependant pas, car, vêtu d'une armure, il coula : Figueroa (éd. MACKENNA, *A Spaniard...)*, titre xxxii, p. 94 – L. T.]

198 [*Recueil des Historiens des Croisades*, publié par les soins de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres – Documents Arméniens, tome II : Documents Latins et Français relatifs à l'Arménie, Imprimerie Nationale, Paris, 1906, pp. 521 *sq.* – L. T.]

impossible que D. Manuel en ait eu connaissance. Quoique ancienne, l'idée n'était, pourtant, pas bonne, eu égard aux difficultés logistiques, voire à la situation un peu excentrée de l'île. Gaspar da Índia l'avait perçu déjà : un an plus tôt, à l'arrivée en Inde de Tristão da Cunha, il mandait au Roi : « quand il arriva, nous apprîmes qu'il faisait une forteresse à Soqotra, et je m'étonnai moult, pour l'amour de Votre Altesse, car j'ai toujours affirmé à Votre Altesse que, quand elle voudrait faire une forteresse, que ce fût à la bouche du détroit, ou dedans, et non pas à Soqotra, car certes je savais qu'à Soqotra il n'y aurait aucun profit, parce que Soqotra n'est pas pour qu'une nef y puisse hiverner ». Et il ajoutait : « Et si l'on veut dire qu'à cause de la forteresse qui est à Soqotra, il est possible de défendre que ne viennent des nefs de La Mecque en Inde, la mer est très large et les nefs de La Mecque peuvent très bien venir sans que les nôtres les apperçoivent, comme elles firent cette année, que huit nefs de la Mecque et d'Aden sont passées en Inde.[199] »

En fait, Afonso de Albuquerque ordonnera, en 1511, l'évacuation de la forteresse de Soqotra et, l'année suivante, de celle de Kilwa. Son projet – un océan Luso-Indien, dont les pivots seraient Goa, Ormuz et Malacca, et dont le verrou serait Aden – remplaçait graduellement la conception stratégique des premiers temps, qui s'avérait périmée.

En revanche, Ormuz restait un pièce essentielle de son dessein. Il fallait y revenir et affermir définitivement la suzeraineté portugaise. Albuquerque n'en aura l'occasion qu'en 1515 ; et ce sera le dernier acte politique de sa vie].

Vice-roi de comptoir (1507-1508)

[Tandis que ces événements se déroulaient en Afrique orientale, aux alentours de l'Arabie et en Inde, D. Francisco poursuivait sa routine].

Après l'activité des premières semaines, le vice-roi se replia, en fait, durant les trois années de son gouvernement, dans un train-train de garnison. Son ambition se réduisit à pourvoir aux cargaisons de poivre, son action navale à protéger les convois de marchands de Cochin. Pendant les soirées tropicales, ses officiers réunis autour de lui sur la place du château, il se plaisait à évoquer les faits d'armes des Anciens, et à raconter des défis restés fameux dans les annales de la chevalerie. Mais il ne livra lui-même aucun combat (à un seul près, en 1507, parce que Tristão da Cunha était là). Il ne prit la mer que pour passer de la forteresse de Cochin à celle de Cananor, et vice-versa. Cette inertie n'est pas vraiment surprenante. Il se guidait selon la qualité qui fit sa réputation, la prudence, et selon un des défauts de sa classe, l'orgueil

[199] [Lettre à D. Manuel, *début 1508, *CAA*, III, p. 195 – L. T.]

de la lignée – il réservait les lauriers à gagner à D. Lourenço. Plus profonde, il y a une autre raison, qui ne sera véhémentement étalée qu'à la fin de son mandat : le rejet de l'aventurisme manuélin.

Dès son arrivée, il constate le dénuement de l'arsenal de Cochin, où l'on pourrait fabriquer d'excellents bâtiments si la main d'œuvre ne manquait. Partent alors vers le Portugal, et en termes identiques un an plus tard, des demandes de calfats, de charpentiers de la *Ribeira* de Lisbonne, de tonneliers avec leurs outils, aussi bien que de maçons, de forgerons avec leurs soufflets car les forgerons du Malabar ne valent rien. De deux galères mises en chantier, la sortie de la première, quelques semaines plus tard, est retardée faute de chiourme, la seconde n'est lancée qu'en février 1507. Une ou deux caravelles sont remises en état. Almeida réclame deux fustes de quatorze bancs, en pièces détachées à monter sur place, et leurs équipements de rames, celles de l'Inde étant moins bonnes [200].

Il s'inquiète, dès la fin de 1505, de l'insuffisance de ses effectifs qui l'empêche de faire de grandes choses. Qu'on lui envoie des renforts [201]. En 1506, aucun des navires de la flotte attendue de Lisbonne n'arrive. La *feitoria*, qui avait constitué la plus belle charge d'épices jamais eue, se trouve à court de fonds [202]. Les Maures sont triomphants, les Portugais anxieux. Quelques mois plus tard, pour sauver la face et donner le change sur ses ressources, le vice-roi achète du poivre au comptant [203]. Maladies et mortalité creusent des vides. La démolition de navires, qui avaient tenu la mer à grand-peine l'année précédente, permet, en 1507, de répartir leurs marins sur d'autres bâtiments pour compléter les équipages. Encore sont-ils trop peu fournis.

Le ravitaillement cause des soucis. À Cananor, il y a table commune pour les hommes, car les vivres abondent. À Cochin, où ils sont rares, à la table de D. Lourenço, les *criados* du Roi mangent en partie aux frais de la *Fazenda* [204]. Soldats et marins se débrouillent auprès des pêcheurs et autres gens de basse caste qui habitent alentour de la forteresse. Les marins détournent du poivre pour le revendre et se procurer des poules, des œufs, de l'alcool de palme – et des femmes. Le retard des flottes attendues du Portugal prive des nourritures auxquelles les hommes restent habitués, pain, vin, huile d'olive, fromage.

---

[200] Le vice-roi au Roi, Cochin,16/XII/1505, *Gav.*, XI, p.45 ; aussi Candeias Silva, *op. cit.*, p. 315 ; le vice-roi au Roi, janvier-février 1506, *Gav.*, X, p. 359 (résumé), texte complet (*CVR*, 47) dans Candeias Silva, *op. cit.*, p. 326 ; mêmes demandes dans la lettre d'António Real au Roi, s. d., *Gav.*, X, pp. 365-366.

[201] Le vice-roi au Roi, Cochin, 16/XII/1505, *Gav.*, XI, p. 45.

[202] Lourenço Moreno au Roi, 17/XII/1506, *Gav.*, X, p. 368.

[203] Sommaire d'une lettre du vice-roi, 27/XII/1506, *Gav.*, X, p. 356.

[204] C'est-à-dire du fisc : le vice-roi au Roi, 27/XII/1506, *Gav.*, X, pp. 359-360, aussi *CAA*, II, p. 395 ; *CVR*, 47, le vice-roi au Roi, Cochin, janvier-février 1506, dans Candeias Silva, *op. cit.*, p. 325.

Le radjah se plaint qu'on tue des vaches. Il faut aller à Chaul acheter du blé et au Coromandel du riz[205] en complément de l'appoint fourni par les saisies de sambouqs. Almeida écrira à Albuquerque, début 1508 : « Il y a deux ans que ne viennent pas ici les flottes accoutumées, ce pourquoi une grande partie de nos navires et du temps se perd à chercher des vivres »[206].

Quand la visite de Tristão da Cunha rétablit le contact avec le royaume, la démoralisation s'accroît. Almeida s'insurge contre l'abandon où sont laissés ses hommes. Lui et d'autres capitaines déboursent de leur poche pour les nourrir[207]. Il fait fabriquer des corsets à plaques de fer pour protéger les marins, « car c'est pitié de voir nos gens combattre nus »[208]. En 1508, gens d'armes et gens de mer n'ont pas touché leur solde depuis deux ou trois ans. Ils menacent de passer chez les Maures ou de se mutiner. Il y a une conjuration pour déserter à Chaul, en février 1508, puis pendant l'été au cap Comorin[209]. Almeida exhale une amertume que ressentirent bien des capitaines après lui. Des Portugais arrivent avec des brevets du Roi, alors que ceux qui servent en Inde ne sont l'objet d'aucune attention. « Nous sommes peu, – écrit-il fin 1508 – vos gens sans armes et très malades, les bien portants l'esprit las, mécontents, se voyant estropiés, découragés du sang qu'ils versent, de l'âge, de la vie, et Votre Altesse si oublieuse de cela que vous donnez à ceux de là-bas ce qu'eux gagnent ici.[210] »

Le vice-roi pousse son fils à briller, lui réserve de grands commandements, lui fait place nette, passant outre à sa médiocrité, dont ils sont aussi conscients l'un que l'autre. D. Lourenço est écrasé par l'autorité paternelle. Il semble qu'il ait caché un mariage contracté en secret au Portugal[211]. Cœur vaillant et tête légère, il a besoin d'être encadré. À Mombassa, prenant la tête d'une des deux troupes qui cernent la ville, D. Francisco lui a confié l'autre, mais en plaçant le *feitor* sous les ordres de deux capitaines[212]. À Ceylan, D. Lourenço n'a pas su traiter. Alors qu'on pouvait obtenir du roi de Kotte un gros tribut, il reconnaît piteusement n'avoir rien rapporté, sinon un peu de cannelle, qui ne vaut pas plus de deux cent cinquante ducats. Aussi, effrayé de son inaptitude, supplie-t-il Gaspar da Índia d'être du voyage d'Ormuz où son père l'envoie. D. Francisco le demande aussi à Gaspar, peu confiant dans cette « fleur de *fidalgos* et de chevaliers du royaume », tous trop jeunes, qui

---

205 Quatre navires sous Manuel Pessanha, BARROS, II, i, 4 ; Jorge FLORES, *op. cit.*, pp. 111-116.

206 Le vice-roi à Albuquerque, Cochin (?), début de 1508, *CAA*, III, pp. 241-243 ; aussi Candeias SILVA, *op. cit.*, pp. 344-345.

207 Le vice-roi au Roi, Cochin, 20/IX/1508, Candeias SILVA, *op. cit.*, p. 383.

208 *Ibidem*, p. 914 et p. 58, respectivement.

209 *Ibidem*, pp. 905-914 et pp. 54 *sq.*, respectivement.

210 *Ibidem*, p. 918 et p. 64, respectivement.

211 Testament du vice-roi, 3-6/XII/1509, Candeias SILVA, *op. cit.*, pp. 414-415.

212 CORREIA, I, p. 550.

l'entourent [213]. Quand il part, avec huit voiles, le mauvais entourage de condamnés, que son père lui a demandé de croire, lui fait tant d'histoires qu'il rebrousse chemin [214].

En 1507 et en 1508, D. Lourenço est interdit de toute initiative personnelle, soumis par le vice-roi à la tutelle des ses capitaines. Ils ne lui éviteront pas les défaites et, boucs émissaires désignés, vont payer de leur destitution le déplorable système d'avoir autorité sur un fils à papa à qui ils sont subordonnés [215].

L'année 1507 voit alterner succès et revers. La croisière de D. Lourenço jusqu'à Chaul, avec dix voiles, commence bien. Des navires marchands de Cochin lui demandent secours contre une escadre calicutie échappée à sa surveillance, et qui les immobilise dans la rivière de Dabhul. Il fait savoir qu'il ne peut répondre avant d'avoir parlé à ses capitaines, parce que le vice-roi lui défendait de décider quoi que ce soit sans leur avis. Il se conforme à leur conseil, qui se prononce contre une intervention : ces navires n'ont pas été signalés au départ de Cochin, et le site est défavorable aux évolutions. Les nefs cochinaises sont incendiées [216]. Au radjah désolé, le vice-roi furieux promet que sa justice frappera jusqu'à son fils, s'il est coupable. D. Lourenço rentre à Cochin en avril, sans se douter de la consternation causée par le désastre. Au vu du procès-verbal des délibérations, D. Francisco retourne sa colère sur ceux des capitaines qui, avec de très bons arguments, avaient recommandé la prudence. Leurs avoirs saisis, ils sont arrêtés, suspendus, renvoyés au Portugal pour y être jugés par le Roi, sur la première escadre en partance (qui sera celle de Tristão da Cunha).

Le mécontentement que Lourenço de Brito et João da Nova percevaient à Cananor début 1507 éclate cinq mois plus tard. Excédés par les agressions de la course portugaise, les Maures assiègent de mai à août la forteresse. Coupée du monde par les fureurs de la mousson, la garnison portugaise survit aux assauts et à la famine, grâce à la vaillance extraordinaire dont les Portugais font preuve en pareille circonstance, grâce à des tirs d'artillerie bien ajustés ; enfin, quand il ne resta plus à manger ni rats ni lézards, la mer a jeté sur les rochers une multitude de langoustes. L'arrivée de la flotte de Tristão da Cunha,

---

213 Gaspar da India au Roi, 16/XI/1506, *CAA*, II, pp. 379-380.

214 Le vice-roi au Roi, 7-15/XII/1507, António Dias Farinha, « A dupla conquista de Ormuz por Afonso de Albuquerque » *Studia*, n° 48, Lisbonne, pp. 464-465 ; et Candeias Silva, *op. cit.*, p. 343.

215 Castanheda, II, xxxiii, pp. 284-285 ; Barros, II, i, 4, p. 29.

216 Sur l'affaire de Dabhul et ses suites *cf.* Castanheda, II, xxxiii-xxxv (le seul à dire qu'à Chaul il demanda au Nizâm-ul-mulk un tribut de 5 000 *cruzados*, *cf.* ch. xcvii & cii). [Le témoignage de Castanheda est confirmé par des sources postérieures : *vide* Luis Filipe Thomaz, « La présence iranienne autour de l'Océan Indien au XVIe siècle d'après les sources portugaises de l'époque », *in Archipel*, n° 68, Paris, 2004 (pp. 59-158), p. 98, note 160 – L. T.]

le 27 août, sauve les assiégés[217]. Le nouveau Kôlattiri, qui accède au trône durant cette crise, s'empresse de négocier la signature d'une paix et amitié perpétuelles[218].

Ni en 1506 ni en 1507 Almeida n'a envoyé de capitaine au golfe d'Aden. Il a gardé son monde et s'est contenté d'une interception des navires maures au plus près de la côte indienne. La surveillance portugaise n'a pas empêché, en octobre 1507, huit nefs de La Mecque d'arriver, six à Dabhul, deux à Calicut[219]. Début décembre, il escorte jusqu'à Cananor Tristão da Cunha qui rentre au Portugal. Ensemble, ils brûlent à Ponnâni[220] vingt nefs de Calicut chargées à destination de la Mer Rouge[221]. Cependant, peu après, sept nefs d'épices prennent le large impunément vers l'*Estreito* et Djeddah, dont une de Koya Pakki, chez qui la lusophilie n'oblitère pas le sens du gain[222]. Almeida a annoncé au Roi qu'il croiserait lui-même sur le littoral de Calicut, avec huit voiles, jusqu'à la mousson[223]. Mais il n'en a rien fait et a regagné Cochin. C'est là que lui parvient, avec des mois de retard, la nouvelle que l'escadre mamlouke mouille à Diu. Il repousse les rumeurs, tourne en dérision ceux qui lui en font part[224]. La faute est grave. Pourquoi est-il resté si peu convaincu du danger islamique ? Peut-être parce que Tristão da Cunha lui a appris la présence à Soqotra de l'escadre de la mer d'Arabie et de Perse, commandée par Afonso de Albuquerque. Son aveuglement est surtout le résultat du refus de voir plus loin que le Malabar. Il a ignoré Diu, trop au-delà de son horizon.

En février 1508, D. Lourenço reprit ses caravanes, brûla nombre de navires maures dans les estuaires en remontant vers Chaul, où il attendit près d'un mois que des nefs de Cochin, qu'il escorterait au retour, terminent leur chargement. Les Portugais surent que les Roumes[225] étaient à Diu, mais refu-

---

[217] Sur les causes, lettre de Kôlattiri à D. Manuel, 6/XII/1507, *CAA*, II, pp. 400-402. Récit du siège : Geneviève BOUCHON, *Mamale de Cananor...*, pp. 95-105.

[218] Geneviève BOUCHON, *op. cit.*, p. 106 ; Lettre du Kôlattiri à D. Manuel, 6/XII/1507, *CAA*, II, pp. 400-402.

[219] Gaspar da India au Roi, fin 1507, *CAA*, II, p. 195.

[220] Ponnâni 10° 47' N, 75° 58' E – L. T.]

[221] Figueroa (éd. James MCKENNA, *A Spaniard...*), titre xxii, p. 70.

[222] Lettre de António Camelo au Roi, *CAA*, III, pp. 199-200.

[223] Vice-roi au Roi, 7-15/XII/1507, António Dias FARINHA, *op. cit.*, pp. 464-465, aussi Candeias SILVA, *op. cit.*, pp. 342-343.

[224] CASTANHEDA, II, lxxvi.

[225] [De l'arabe *rûmî*, « romain », mot qui passa au turc, au persan, et à maintes autres langues asiatiques, mais a été utilisé dans plusieurs acceptions différentes : outre le sens historique de « romain » ou « byzantin » (Constantinople étant « la nouvelle Rome »), voire, *lato sensu*, « chrétien », il sert toujours au Proche-Orient à désigner les chrétiens de rite grec ; dès le XI[e] siècle il servit aussi à désigner les Turcs qui, au lendemain de la bataille de Mantzikert (1071), s'installèrent sur l'Empire Romain d'Orient ou Empire Byzantin de naguère et y fondèrent le « Sultanat de Rûm », ayant comme capitale Konya. C'est l'acception qui prévaut dans les textes portugais du XVI[e] siècle, où *rume* est très souvent synonyme d'Ottoman, servant à désigner les Turcs et leurs

sèrent de le croire. D. Lourenço le prit en riant, puisque son père ne lui avait rien dit. D. Francisco n'y crut qu'après avoir reçu un message de Timayya. Il vint à Cananor délibérer s'il irait au secours de D. Lourenço. Le conseil des capitaines l'estima superflu. Les combats navals avec Calicut avaient accoutumé les Portugais à vaincre avec peu de moyens des ennemis très supérieurs en nombre. Almeida fit avertir son fils par un bâtiment portugais, lui recommandant, s'il devait combattre, de montrer de la cervelle et de suivre en tout les avis de son second. Réflexion faite, il lui envoya en soutien une caravelle, qui arriva trop tard [226].

D. Lourenço se laissa surprendre dans la rivière de Chaul par les flottes jointes de Malik Ayâz [227] et de l'amiral mamlouk, Ḥusayn al-Kurdî. Il y périt avec un bel entêtement, le 12 mars [228]. Ses capitaines avaient réussi à échapper [229]. Le chagrin du vice-roi fut si violent que certains, dans son entourage, le jugèrent déplacé. Semoncé par Manuel Pessanha, qui venait de perdre deux fils, il s'excusa devant eux de sa réaction si peu digne d'un chrétien [230].

Par ses sévérités injustes contre les capitaines de D. Lourenço, le vice-roi s'est déconsidéré sans rehausser son fils. Elles ont ajouté au doute de ses proches collaborateurs sur son comportement, à son discrédit auprès des dirigeants hindous de Cochin et des gens du comptoir. Les médisances croisées se donnent libre cours sur son compte : père abusif, administrateur incapable, déjà vieux, insensé. Fernão Bermudes colporte que, depuis son enfance, il n'a été que le *criado* de ses frères. Tout ce qu'il fait n'est que vent, juge Lourenço Moreno, le *feitor*. Il met le désordre dans les affaires de la *Fazenda* [231]. Devant le roi de Cochin et les Malabars, António Real le qualifie de vain et de traître [232]. Avec les Maures, il a la relation complexe de beaucoup de *fidalgos :* même s'il les traite de boucs, de chiens, il est en pays de connaissance.

---

sujets (serbes, albanais, etc.). Ici le terme désigne les mercenaires recrutés dans l'Empire ottoman qui constituaient le gros des forces envoyées en Inde par le sultan mamlouk d'Égypte – L. T.]

226 Castanheda, II, lxxvi.

227 [Gouverneur de Diu, dans le Gujarat, le « royaume de Cambaye » des textes portugais. Sur ce personnage, *vide* J. A. « Albuquerque et les négociations de Cambaye », *L & A*, vol. II, pp. 197-250 – L. T.]

228 [Le combat se poursuivit trois jours durant ; sur sa date, *vide L & A* vol. II, p. 206 note 77. Les amateurs d'histoire militaire trouveront maints détails sur cette bataille navale, avec des cartes et des dessins schématiques, dans Saturnino Monteiro, *Batalhas e Combates da Marinha Portuguesa*, vol. I, 1139-1521, Livraria Sá da Costa, Lisbonne, 1989, pp. 157-169 – L. T.].

229 Sur la bataille, *cf.* Castanheda, II, lxxviii-lxxx ; Barros, II, ii, 8 ; *cf. L & A*, *vol.* II, « Albuquerque et les négociations de Cambaye », p. 206, n. 77.

230 Castanheda, II, lxxxii.

231 Lourenço Moreno et Diogo Pereira au Roi, 20/12/1510, *CAA*, II, p. 314.

232 Gonçalo Fernandes au Roi, *1510, *CAA*, IV, p. 61.

Lorsque Sîdî 'Alî, un Andalou émigré au Gujarat[233], vient négocier à Cochin de la part de Malik Ayâz, ils échangent leurs souvenirs communs « du bon temps de la guerre de Grenade ». Avec les Hindous, des gens faux, « des bêtes », il n'est pas en sympathie. Le radjah de Cochin ne l'aime pas ; il a très mal pris les pourparlers de paix avec Calicut, un séjour de Koya Pakki au château de Cochin, le refus d'Almeida de participer à ses guerres contre le Samorin, le départ de Calicut de nefs bourrées d'épices vers la mer Rouge quand celles de Cochin ne le peuvent[234]. Almeida se discrédite un peu plus en cherchant à l'isoler, lui et son surintendant Candagora, avec qui les gens du comptoir sont en rapports familiers et complices. L'interprète Miguel Nunes de Cambaye est mis aux fers parce qu'il va déjeuner chez le radjah, qui regretta le savoir-vivre de son vieil ami Diogo Fernandes Correia. Interdiction est intimée aux capitaines sanctionnés après l'affaire de Dabhul d'avoir contact avec Candagora et tout autre Indien[235]. João Serrão, un des destitués, rétorque qu'il passera outre, et il le fait[236] : il a des entretiens nocturnes avec Candagora, lui passe des messages, ainsi qu'au radjah, les assure qu'au Portugal il révélera tout au Roi. Lourenço Moreno, qui est de leur bord, rapporte tout frais à Serrão les propos du vice-roi, en sortant de chez celui-ci.

Tristão da Cunha, arrivant au Malabar en septembre 1507, tombe au milieu de ces zizanies et, à l'insu du vice-roi, il y jette son grain de sel. Un deuil dans la famille royale a suspendu quelques jours, en vertu des coutumes hindoues, les activités quotidiennes, entre autres la pêche en mer. Almeida s'emporte, exige du radjah livraison de marée et de bois de cuisine, sous peine de voir couper des palmiers et tuer des vaches. Tristão da Cunha entend ces menaces sacrilèges. Il n'en croit pas ses oreilles. Il s'empresse d'aller les raconter aux capitaines dégradés. « C'est chose à savoir par le Roi », confie-t-il. Il remonte leur moral et celui du radjah, auquel il laisse espérer qu'il reviendra, et que ces affronts n'auront plus cours. Lourenço Moreno en assure expressément le radjah et Candagora. Ceux-ci, par plumes complaisantes interposées, écrivent à D. Manuel des lettres en portugais qu'emporte João Serrão.

Le départ pour le Portugal des opposants va assainir le climat de discrédit. Cependant, le vice-roi perd peu à peu le contrôle de son monde. Destiné aux premiers rôles, Manuel Pessanha, capitaine d'Angedive, puis capitaine désigné

---

233 [Sur ce personnage et ses relations avec D. Francisco, on trouvera davantage de détails et de références dans *L & A*, vol. II, p. 307 – L. T.]

234 Le radjah à D. Manuel, fin 1509, *Gav.*, V, pp. 530-533.

235 Ceci et tout ce qui suit se trouve dans la déposition de Miguel Nunes devant Gaspar Pereira, décembre 1507, *ANTT*, *CC*, I-11-70.

236 Le vice-roi au Roi, 7-15/XII/1507, Dias FARINHA, *op. cit.*, pp. 464-465 ; Candeias SILVA, *op. cit.*, pp. 342-343.

de la forteresse de la Mer Rouge, puis de Malacca, va rester sans grand emploi à Cochin. Personne non plus ne veut servir sous João da Nova.

Almeida approchait du temps de son retour sans avoir dévié de son immobilisme. Sur le mince actif de sa vice-royauté, peut-on le qualifier d'inepte ?

On attendait en lui l'initiateur de l'Expansion en Asie, et il ne voulait pas l'être. C'est un choix qu'on ne peut lui reprocher, qui avait ses partisans et de bons motifs. Il n'a exécuté aucune des tâches élargies que lui assignaient les instructions de mars 1505 [237]. Il s'est reconnu encore moins dans le programme royal de 1506 [238]. Les rappels pressants de Lisbonne n'ont eu aucun effet. Le Roi, certes, demandait sans mesurer le coût de ses désirs. Mais Almeida n'a cessé de reculer devant les actes, même dans la vision limitée au Malabar qui est la sienne. Son orgueil blessé et la conscience trop tardive du danger qui plane sur ses comptoirs le sortent enfin de son rôle étroit de protecteur du commerce de Cochin. Il consacrera ses derniers mois d'autorité à détruire la flotte mamlouke. Décision qui va le revêtir d'une gloire jusqu'ici dédaignée. Sa victoire de Diu [239] ouvre, malgré lui, l'avenir à cette politique manuéline dont il n'a cessé d'être, depuis sa venue en Inde, l'opposant résolu et qu'il combat jusqu'au dernier moment. Victoire préparée, préfabriquée presque, par des négociations diplomatiques, sa victoire de Diu n'en est pas moins une des grandes victoires du siècle.

Qu'elle rapporte d'un coup à Almeida ce que trois années creuses n'avaient pas obtenu – le tribut versé par Chaul, celui d'Honavar accru, Bhatkal livrant le sien en deux mille charges de riz, la déférence dans tous les ports, et Calicut inclinant à la paix – est bien le signe qu'une autre politique eût été payante. « On ne peut faire de grandes choses avec peu de monde » [240], a-t-il écrit à D. Manuel dès sa prise de fonction. Ce n'est pas une parole de *conquistador*. Invoquer la faiblesse de ses moyens est-elle une excuse ou un alibi ? Elle lui sert d'argument pour ne pas entreprendre, ce qui est le fondement, volontaire et délibéré, de sa politique de présence restreinte. Il s'est plaint d'avoir manqué d'hommes et de navires, non pas pour exécuter les grandes missions que lui assignait le Roi, mais pour bien contrôler le littoral indien, du Travancore au Konkan [241], ou dans une extension maximale, de Chaul au Coromandel.

---

[237] [Le *regimento* du 5/III/1505 (*CAA*, I, pp. 326-327), qu'ailleurs (*vide supra*, II partie, ch. « La Sainte Entreprise de Jérusalem ») J. A. classifie d'inexécutable» – L. T.]

[238] [Lettre sans date (antérieure au 6 avril 1506), ANTT, *Leis sem data*, maço 1, doc. 22, pubiée dans Candeias Silva, *op. cit.*, doc. 19, pp 318-323 – L. T.]

[239] [Sur la bataille navale de Diu, le 3 février 1509, qui valut à D. Francisco de Almeida la célébrité, on trouvera des détails, des cartes et des schémas tactiques dans Saturnino Monteiro, *op. cit.*, pp. 177-192 – L. T.]

[240] *Ibidem*, doc. 18, p. 314.

[241] [Du sanscrit Konkana, déjà mentionné dans le *Mahâbhârata* (VI, ix, 60), nom de la région côtière de l'Inde, entre les Ghâtes occidentaux et la mer, de Bombay à Goa. De là le nom

Le dissentiment entre D. Manuel et Almeida

Il était de l'intérêt du grand royaume hindou du Vijayanagar, en guerre avec son voisin musulman le 'Âdil-Shâh, et suzerain d'Honavar et de Bhatkal, de s'entendre avec les Portugais. Frei Luís do Salvador, un des franciscains venus en Inde en 1500, y poussait [242]. D. Manuel le souhaitait de son côté. Sur la flotte de 1505 embarqua un de ses *criados*, Pero Fernandes Tinoco, chargé de porter ses messages au radjah et d'acheter des pierreries. Le remplacement de Tristão da Cunha par Almeida ne lui porta pas chance. Almeida partait résolu à ne pas s'immiscer dans la politique des États indiens. Les épices étaient son unique affaire. Durant la traversée, il signifia brutalement à Tinoco, Gaspar da Índia lui faisant chorus, qu'il ne l'enverrait pas au Vijayanagar – que les Portugais appelaient le Narsinga [243] – vu que ce n'était ni une puissance maritime ni un producteur de poivre [244].

La présence d'ambassadeurs qui l'attendaient à Cananor, où les avait rejoints Frei Luís, l'irrita. Suivant les meilleures usages de la diplomatie indienne, le roi de Narsinga offrait une de ses filles pour le fils du roi de Portugal. Cette incongruité aiguisa la grogne sarcastique de D. Francisco [245].

---

de *konknni*, (en portugais *concani* ou *concanim*), donné à la langue, dérivée du sanscrit et proche du marathi, que l'on parle à Goa et dans le district voisin de Savantvadi ; on donne aussi le nom de *konkanî* au dialecte marathi parlé dans le reste du Konkan, de Bombay à Savantvadi – L. T.]

242 *Cf.* Jorge Manuel dos Santos ALVES, « A Cruz, os diamantes e os cavalos : Frei Luis do Salvador, primeiro missionário e embaixador português em Vijayanagar (1500-1510) », *Mare Liberum*, 5, Lisbonne, 1993, pp. 9-20.

243 [Narsinga (de Narasiṃha, lit. « homme-lion », nom d'une incarnation de Vishnu tutélaire du royaume) est, dans les textes portugais de l'époque, synonyme de Bisnaga (Vijayanagar) ; la raison en est qu'à l'arrivée des Portugais en Inde y régnait un roi, Narasiṃha (ou Narasa, dit aussi Narasiṃha, ou bien son successeur Vîra Narasiṃha, dont les règnes s'étendent de 1473 a 1508, sans que l'on sache exactement la date précise ou l'un succéda à l'autre). *Cf.* Robert SEWELL, *A forgotten Empire (Vijayanagar) – A contribution to the History of India*, Londres, 1900 (réimp. Asian Educational Services, New Delhi & Madras, 1988) ; Burton Stein *The New Cambridge History of India, vol. I. 2 – Vijayanagara*, Oriental Longman/Cambridge University Press, Cambridge, etc., s. d. – L. T.]

244 Pero Fernandes Tinoco au Roi, Cochin, janvier 1506. Selon CORREIA, I, p. 618, Tinoco devrait ouvrir une *feitoria* à Vijayanagar pour l'achat de pierres précieuses. Vers de Tinoco dans le *Cancioneiro Geral*, éd. cit., nº 611, pp. 141 & 144.

245 Le vice-roi au Roi, *Gav.*, XI, p. 42 ; version à peu près semblable dans Gaspar CORREIA, I, pp. 618-619 ; *cf.* CASTANHEDA, II, xvii. Selon les nouvelles apportées de l'Inde par l'escadre de Diogo Soares, en mai 1506 à Lisbonne, le radjah offrait ses filles pour des membres de la famille royale (SANUTO, VI, 366). [Au contraire du vice-roi, D. Manuel prit très au sérieux l'offre de mariage, et s'en vanta même devant la Curie Romaine et la Chrétienté dans une lettre qu'il fit imprimer à Rome en 1506, puis, l'année suivante, à Cologne et à Nuremberg, *Gesta proxime per Portugalenses in India, Ethiopia et aliis orientalibus terris...*, dont Eugénio do CANTO fit une réimpression, à tirage très limité, Imprimerie Nationale, Lisbonne, 1906 ; traduction portugaise par José Pereira da COSTA in *Anais das Bibliotecas e Arquivos de Portugal*, t. I, 1958, pp. 53-67 – L. T.]

Son *regimento* le laissait libre de juger de l'opportunité d'une mission au Vijayanagar et du choix de l'émissaire [246]. Le malheureux Tinoco se sentit trompé. Frei Luís rentra au Portugal en novembre 1505. Almeida persista à ignorer le Vijayanagar [247]. Lorsque, fin 1508, les admonestations reçues de Lisbonne le contraignirent à y laisser aller Tinoco, il reprocha à D. Manuel d'entretenir un mauvais fantasme, qui ne servirait en rien la cause portugaise [248].

Il tenait un discours semblable sur Malacca, que le *regimento* de mars 1505 demandait de découvrir. Dès l'automne, le Roi l'avait réclamé. Cid Barbudo quitta Lisbonne le 19 novembre, porteur d'une lettre importante [249] et chargé de se rendre à Malacca avec une escadre fournie par le vice-roi. Le contenu de cette lettre non retrouvée se laisse deviner par les inquiétudes royales exprimées dans les instructions de mars 1506. On craignait qu'une expédition castillane ne vogue vers Malacca, en tirant prétexte de l'incertitude, de l'autre côté du globe, de la ligne de partage définie par le traité de Tordesillas. D. Manuel jugeait maintenant indispensable qu'Almeida aille en personne, avec presque toute sa flotte, élever une forteresse à Malacca. Il en désignait les officiers, pris dans l'entourage d'Almeida, et envoyait pour l'équiper plus de trente pièces d'artillerie. Ne resteraient en Inde que deux caravelles, deux galères et les brigantins (force suffisante puisque venait d'être crée pour Afonso de Albuquerque une escadre du Détroit) [250].

Au retour de Malacca, Almeida érigerait une forteresse à Ceylan, désormais situé au milieu des possessions portugaises. Sans connaître encore l'engouement tout neuf pour Ceylan d'Almeida et d'António Real, le Roi s'enthousiasmait pour la légendaire Taprobane des Anciens retrouvée, qui pourrait devenir le siège prestigieux de la vice-royauté. Rêve d'un jour, qui avait perdu de son actualité lorsqu'Almeida reçut les instructions royales de 1506, dix-huit mois plus tard. Quant à Malacca, il avait répondu fin 1506 qu'il était impossible de s'y rendre depuis le cap de Bonne-Espérance sans passer par l'Inde [251], et Barbudo était reparti pour le Portugal [252].

---

246 *Regimento* de D. Francisco de Almeida, *CAA*, II, p. 327.

247 J. Santos Alves, « A Cruz, os diamantes e os cavalos », p. 14b, fait état d'une ambassade de Baltasar da Gama et Guadalajara au Vijayanagar 1505 : c'est une inadvertance de lecture de Tinoco.

248 Le vice-roi au Roi, novembre, 1508, Correia, I, pp. 907-908 ; *Idem*, *Crónicas de D. Manuel e de D. João III*, p. 45.

249 *Cf.* le *Regimento* de Cid Barbudo, *CAA*, II, p. 351, 354. Il part de Lisbonne le 19/XI/1505 : *cf.* la lettre de Pero Coresma au Roi, Mozambique, 31/VIII/1506, *DPM*, I, p. 622.

250 Instructions de mars 1506, *CAA*, III, pp. 269-275.

251 Le vice-roi au Roi, 27/XII/1506, Candeias Silva, *op. cit.*, p. 329, aussi *CAA*, II, pp. 391-397 et *Gav.*, X, p. 356.

252 Il rentra pour le Portugal début 1507 et arriva après Saldanha. *CAA*, II, p. 391, aussi *DPM*, I, p. 762.

Le bilan justificatif de son triennat, qu'est la longue lettre du vice-roi à D. Manuel de décembre 1508, formule une condamnation catégorique de la politique manuéline de démesures guerrières (*guerreijões*) et d'expéditions multipliées. Il en attend le pire. « Notre-Seigneur me fera grande grâce en m'appelant à lui pour ne pas voir en Inde ce qui est certain qui sera si, de là-bas, vous ne prescrivez pas une autre manière » [253]. Lisbonne décide n'importe quoi : « Si chaque jour, sans que vous soyez informé des choses d'ici, on machine là-bas une intervention dont Votre Altesse verra les fruits qu'elle cueille, tout va se perdre en peu de temps. Je dis cela à Votre Altesse pour ma décharge, car je sais que cela vous déplaira, afin que vous ne disiez pas que vous n'en avez pas été avisé » [254].

Envoyer découvrir le girofle ? Le Roi se disperse. Fonder une *feitoria* à Malacca, dans un milieu maure hostile de parents et d'amis de Calicut ? Il n'y fallait pas songer avant que les Roumes ne soient détruits et que tout ne soit aplani au Malabar [255]. Aller à la Mer Rouge ? Un risque absurde, qui mettait en aventure l'œuvre accomplie en Inde. L'année où une escadre partait du Portugal, elle ne pouvait entrer dans le Détroit parce qu'elle venait avec les vents de ponant. Il demande donc que toutes les nefs viennent désormais à Cochin, et soient aux ordres du gouverneur de l'Inde. Bien que tous le lui conseillent, il résiste à la témérité de démanteler le fort de Soqotra. Ce serait pourtant l'intérêt du Roi, car il ne sert à rien [256]. Que Dieu pardonne à Tristão da Cunha de ne pas avoir amené Albuquerque, car tout le service du Roi aurait été achevé. Tristão da Cunha a fait pire. Lorsqu'il est reparti, Almeida l'a prié d'enjoindre aux capitaines qu'il rencontrerait à Mozambique de venir en Inde, même si le Roi leur avait assigné d'autres destinations. Tristão da Cunha n'en a pas tenu compte et les a envoyés à Soqotra [257]. À la lumière des événements récents, Almeida conclut : « Je ne sais pas en quoi vous profiterait que vos escadres atteignent Tor [258], si, ici, on vous prend les nefs de cargaison et si on détruit les forteresses. Si vous dites qu'aller au Détroit empêche qu'une escadre n'arrive ici, ils sont à Diu, les Vénitiens et les gens du Sultan, fabriquant les nefs et les galères que nous avons à combattre » [259].

---

253 Le vice-roi au Roi, 1508, Gaspar CORREIA, *Crónicas de D. Manuel e de D. João III*, p. 55.

254 *Ibidem*, p. 46.

255 *Ibidem*, p. 44.

256 *Ibidem*, pp. 45, 70.

257 *Ibidem*, pp. 46-47.

258 [C'est-à-dire al-Ṭūr (28°15' N, 33°36' E), le *Toro* des sources portugaises, sur la côte occidentale de la péninsule du Sinaï, presque à l'entrée du golfe de Suez, port qui dès le XIe siècle avait supplanté al-Qulzum (la Clysma des Antiques), située au fond du golfe, près de l'actuelle Suez, qui avait donné à la Mer Rouge son nom arabe de Baḥr al-Qulzum. Il ne fut, à son tour, supplanté par Suez (29°56' N, 32°33' E), qu'à l'époque ottomane (*vide* R. Schulze, art. « al-Suways » dans *EI*, s. v. – L. T.]

259 Gaspar CORREIA, *Crónicas de D. Manuel e de D. João III*, pp. 50-51.

Cette âpreté d'Almeida envers les objectifs et les hommes du parti impérialiste, une de ses victimes, Pero Fernandes Tinoco, l'a d'emblée bien perçue. Il avertit à la mi-janvier 1506 D. Manuel : « D. Francisco, Sire, ne peut endurer aucun homme qui soit fait par Votre Altesse. Tout ce qui vient il s'emploie autant qu'il peut à le défaire et à faire autre chose de ses mains avec ceux qu'il a amenés avec lui (...). Il faut que Votre Altesse revienne à faire l'Inde de nouveau. Que ce soit avec un homme qui vous craigne et exécute vos ordres, car D. Francisco, ici, n'use que de son bon plaisir, envers les Indiens comme envers vos *criados* (...). Il ne fait que lire devant nous son brevet avec grande arrogance. Il pense qu'il n'aura aucun châtiment quoi qu'il fasse, et qu'il fera sur nous ce qu'il voudra » [260].

Lignes prémonitoires du refus d'Almeida, fin 1508, de céder le gouvernement à Afonso de Albuquerque, homme du Roi, et des comportements dont Almeida ne sort pas grandi. João de Barros, qui ne voulait se compromettre ni avec des vérités trop crues ni aux yeux de la *fidalguia*, dira que le vice-roi avait de bonnes et de mauvaises parties, et qu'il en vint à se perdre pour être trop confiant dans les bonnes [261]. Très personnel pour faire ce qui lui paraissait bien, il voulait du mal à qui lui manquait, disait Castanheda [262].

Un admirateur nostalgique et passionné d'Almeida exprime, fin 1510, des vues dont le pacifisme bêlant dépasse assurément celles du vice-roi, mais dont quelques-unes en sont très proches [263]. Gonçalo Fernandes, *provedor* des défunts [264] et chargé du rachat des captifs, estime que la violence, les cruautés, les mauvais traitements exercés contre des gens au naturel doux ont mis en eux une haine telle qu'elle perdra l'entreprise portugaise. Il l'a dit à Almeida et à Tristão da Cunha. Se soutenir par la force, toute la Chrétienté n'y suffirait pas. Les nations qui ont occupé l'Inde l'ont laissée, sauf les Maures, qui ne sont pas entrés en conquérants mais en faisant bon voisinage. Tout changerait quand les Portugais se conduiraient comme des humains, et non comme des serpents. Cet irréaliste, qui émaille son discours de citations de l'Écriture, et qui croit à une contribution spontanée des Indiens à l'effort de guerre contre les Roumes, suggère à D. Manuel d'envoyer en tous lieux de la côte un indult condamnant la manière dont on s'est conduit envers eux à cause de la mauvaise information de ses capitaines et de ses officiers ; ils sont fautifs des réactions hostiles aux Portugais qui en ont résulté. Ce ton repentant, ce sera celui des lettres d'Almeida au régent d'Ormuz qui désavoueront Albuquerque.

---

260 Pero Fernandes Tinoco au Roi, 15/I/506, *CAA*, III, pp. 171, 176.

261 Barros, II, iii, 2.

262 Castanheda, II, xxiii.

263 Gonçalo Fernandes au Roi, fin 1510, *CAA*, IV, pp. 46-51, 67-68.

264 [Fonctionnaire chargé de reccueillir les biens de ceux qui mouraient – dont il touchait un pourcentage – de les liquider et d'en remettre aux héritiers le produit – L. T.]

Proche encore des convictions d'Almeida, le conseil de ne pas élever de forteresses même si les princes locaux y consentent, à Ormuz, à Malacca et où que ce soit. En Inde, le château de Cochin suffit à accueillir les gens, les prises, les navires en réparation. Tout le reste est de plus de pertes que de profit.

En 1506, Almeida estime encore que, si le Roi n'a pas de forteresses sur la côte du Malabar, tout son négoce et l'autorité qu'il a se perdront. Mais des deux forteresses qu'il a élevées en 1505, il juge déjà que celle de Cananor était inutile, et il n'en fondera finalement pas d'autre. Seul compte Cochin (qu'il pensera couvrir par un second château dans les canaux de Cranganor) [265]. Maintes fois cité, l'axiome « plus vous aurez de forteresses, plus faible sera votre pouvoir », avec sa reprise « autant que vous serez puissant sur mer l'Inde sera vôtre, et si vous ne l'êtes pas sur mer, peu vous servira sur terre une forteresse » [266], était déjà, en 1503, celui de Diogo Fernandes Correia, qui envoyait à ce sujet un mémoire au Roi [267]. Pourtant, en 1505, après le siège de Cochin, ce même Fernandes réclamait la construction de la forteresse. La formule d'Almeida prend une autre profondeur dans le contexte de sa version originale : « Plus vous aurez de forteresses, plus faible sera votre pouvoir. Présentement toute votre force est ici sur mer, et si nous n'y sommes pas puissants, elles se perdront facilement, car on n'y peut rien mettre sinon du riz, et quand les Maures seraient tout puissants, tout se soulèverait contre nous, et si le roi de Cochin voulait être loyal il serait aussitôt détruit, parce que les guerres passées étaient avec des bêtes, et nous l'avons maintenant avec des Vénitiens, des Turcs, des Mamlouks et des Khorassaniens du Sultan » [268]. Le vice-roi trace ces lignes dans un moment de dépit et avec son habituelle tendance à voir les choses en noir. Il n'a pas digéré la création du secteur naval de Soqotra, auquel sont affectées des forces distraites de l'Inde.

Les conceptions, au Portugal, évoluaient rapidement. Certes, deux illusions dominaient encore la cour : Sofala, « la nouvelle Mine » et Madagascar « une nouvelle Inde» [269]. Peu à peu, cependant, une vision plus réaliste s'imposait, tandis que la politique officielle évoluait dans un sens impérialiste.

---

265 *Cf.* aussi Candeias Silva, pp. 167-172.

266 Le vice-roi au Roi, novembre 1508, Correia, I, pp. 906-907.

267 Lettre à Afonso de Albuquerque, Cochin, 25/XII/1503, *CAA*, III, pp. 211-213.

268 Le vice-roi au Roi, 1508, G. Correia, *Crónicas de D. Manuel e D. João III*, p. 43.

269 [Malheureusement J. A. n'a pas développé cette idée, aussi originale qu'importante. Tout porte à croire qu'il pensait à l'euphorie au sujet des potentialités commerciales de Madagascar qui résulta de l'exploration des côtes de l'île par Tristão da Cunha et Afonso de Albuquerque en 1506-1507. Une lettre italienne, écrite à Mozambique le 10/I/1507 (*vide* Radulet et Thomaz, *Viagens...*, pp. 237 *sq.*) raconte que deux pêcheurs de l'île, amenés par un navire portugais à Mozambique, affirmèrent « qu'il y avait là des clous de girofle suffisants pour charger toute cette flotte, et aussi noix de muscade, et aussi macis de muscade, et benjoin en grande quantité » ; et l'auteur d'ajouter de son cru que « c'est chose de plus grande richesse que l'Inde », puisque les Maures avaient expliqué comment y poussaient le gingembre, et « un arbre qui donne les muscades semblable

En juillet 1505, des processions avaient partout fêté la résistance de Cochin sous Duarte Pacheco Pereira et le succès de Lopo Soares contre la flotte de Calicut[270]. Ces triomphes sur l'hypocrisie de Calicut ne changeaient rien aux décisions prises. Toutefois, l'exemple d'une poignée de Portugais, capable de tenir tête à des milliers d'Indiens équipés d'artillerie, affaiblissait les arguments trop prudents des Cassandres, et profitait au Roi. Celui-ci pressait d'étendre la présence maritime à l'océan Indien oriental, sans que la zone de la mer Rouge soit sacrifiée. Au début de 1505, il avait caressé la tentation naïve de se faire accepter comme héritier du radjah de Cochin[271]. Quelques mois plus tard, on discutait les assises de l'Inde portugaise à l'étroit dans Cochin. Avant même de connaître l'engouement d'António Real et d'Almeida pour Ceylan, D. Manuel envisageait d'y transférer le siège de la capitainerie-majeure de l'Inde. Le plan de destruction de l'Égypte se précisait. Le blocus du Détroit était durci, et la recherche de contacts avec l'Éthiopie relancée.

---

au benjoin », et peut-être aussi le poivre. Parmi les papiers de J. A. on a trouvé une transcription de cette lettre, faite sur la copie existante dans l'*Archivio Gonzaga* (Archivio di Stato di Mantova, *ms.* E.XV.3.b, n. 631 « Affari di Francia »), pratiquement identique à celle du *Codice Riccardiano* (pub. par Radulet et Thomaz, *loc. cit.*), mais qui, à la différence de celle-ci, qui est anonyme, porte les noms de l'auteur et du destinataire : *Copia di più capitoli scrive Jacomo Bonguglielmi giovene fiorentino da Mozambigui nelle legha de India ad Giovanne Bonguglielmi*. En fait le gingembre, sans doute introduit d'Indonésie par les Austronésiens qui, au Moyen Âge, vinrent peupler Madagascar, était une des richesses de l'île, aussi bien que le riz, dont Afonso de Albuquerque pensait pouvoir charger plus de vingt nefs (lettre du 6/II/1507, *CAA*, I, doc. 1, p. 2 ; aussi *Comentários*, I, x). En revanche le giroflier (*Syzygium aromaticum*, [L.] Merr. & Perry, de la famille des Myrtacées) et le muscadier (*Myristica fragrans*, Hout., des Myristicacées), ne poussaient à l'époque qu'aux Moluques et aux îles de Banda ; ce fut seulement entre 1769 et 1789 que les Français réussirent à les acclimater aux Mascareignes. Donc, quant aux clous de girofle et aux noix de muscade dont il est ici question : soit, comme le laissent entendre Barros (II, i, 1-2) et Correia (I, p. 662), ils étaient authentiques, et alors étaient importés d'Indonésie, le commerce entre Madagascar et la mère patrie ne s'étant, probablement, pas encore complètement arrêté ; soit, comme le suggère Castanheda (II, xxx), il s'agissait plutôt de succédanés de ces épices (probablement les graines d'une certaine espèce du genre *Cryptocarya* de la famille des Lauracées, autrefois classifiée comme *Ravensaria aromatica*, Sonn., ou celles des différentes espèces des genres *Haematodendron* et *Mauloutchia*, de la famille des Myristicacées, existantes à Madagascar). Quoi qu'il en soit, un peu plus tard Nuno Vaz Pereira, capitaine de Sofala, envoya un brigantin à Madagascar chercher des clous (Augur d'après Figueroa, titre xx, éd. McKenna, p. 62) ; et D. Manuel s'est persuadé que Madagascar était la patrie des clous de girofle (lettre de D. Manuel à l'archevêque de Braga, Alcochete, 19/VI/1508, *CAA*, II, p. 424). Cette même année, en envoyant Diogo Lopes de Sequeira explorer Sumatra et la Malaisie, le Roi l'autorisait à rentrer directement de Madagascar à Lisbonne si jamais il y trouvait des clous suffisants pour charger sa flotte (*regimento* du 15/II/1508, *CAA*, II, pp. 403 *sq.* ; aussi *DPM*, II, doc. 60, pp. 234 *sq.*). L'erreur ne s'est certainement dissipée qu'au retour de Diogo Lopes de Sequeira de Malacca en 1510 – L. T.]

[270] *Vide supra* vol. I, pp. 101-102.

[271] *Regimento* de D. Francisco de Almeida, *CAA*, II, p. 323.

Tristão da Cunha eut mission d'y envoyer des émissaires depuis Malindi, et d'élever une forteresse à Soqotra.

Son nom, propre à rassurer, servait au Roi de paravent à celui d'Afonso de Albuquerque, capitaine-major d'une escadre de la mer d'Arabie. D. Manuel notifia en termes bénins au vice-roi la création du nouveau secteur naval, qui allégeait ses tâches. Subordonné à Tristão da Cunha jusqu'à Soqotra, et à lui ensuite, Albuquerque surveillerait l'entrée de la Mer Rouge, établirait des relations commerciales avec les ports somaliens du golfe et avec Aden, irait aussi à Ormuz et Cambaye s'informer de tout ce qui concernait ces régions-là [272]. En plaçant un homme de son parti dans cette zone stratégique, D. Manuel marquait un point. Comme il n'avait pas les coudées franches, il se garda de révéler à Almeida qu'Albuquerque lui succéderait au gouvernement de l'Inde lorsque le poste deviendrait vacant, en 1508, ou s'il venait à décéder auparavant. Le brevet de nomination d'Albuquerque, de février 1506 [273], resta secret. Son *regimento*, qui ne nous est pas parvenu, l'autorisait à entreprendre ou à improviser plus qu'il n'était communiqué au vice-roi, et en particulier à fonder des forteresses [274].

Cette mesure fut la première d'une série de décisions prises par D. Manuel pour suppléer à l'inertie d'Almeida, auquel il ne faisait plus confiance. Au Mozambique comme en mer d'Arabie, il rogna ses pouvoirs. Pero de Anhaia était mort à Sofala avec une partie de sa garnison décimée par les fièvres au début de 1506. Almeida nomma capitaine de Sofala Nuno Vaz Pereira, protégé d'un de ses amis. Nuno Vaz arriva à Kilwa en février 1507 ; autoritaire, il destitua *l'almoxarife* aux vivres, donna des ordres au *feitor*, et, en mars, envoya en Inde le capitaine intérimaire de Sofala, que D. Manuel devait récompenser par la suite. À Lisbonne, la mort d'Anhaia connue, D. Manuel lui donna un successeur qui n'était autre que Vasco Gomes de Abreu. Celui-ci arriva par le premier passage en septembre 1507. Nuno Vaz Pereira repartit pour Cochin.

En 1507, il fut d'autre part évident à Lisbonne, après le retour de Cid Barbudo, qu'Almeida ne serait pas l'homme de Malacca. D. Manuel suivit le conseil de João da Nova d'y envoyer *descobrir*, en droiture depuis Madagascar, et sans hostilité [275]. Diogo Lopes de Sequeira y fut envoyé, en février 1508, avec une escadre de quatre nefs. Il explorerait la côte orientale de Madagascar, s'efforcerait de toucher les Maldives, que D. Manuel souhaitait voir détruites,

---

[272] Le Roi au vice-roi, 1506, *CAA*, III, p. 369.

[273] [CASTANHEDA, II, xxx. Le brevet ne nous est pas parvenu, mais nous possédons l'acte autographe de l'hommage rendu au Roi par Albuquerque comme futur gouverneur, du 27/II/1506, publié in *CAA*, IV, p. 193 – L. T.].

[274] *Cf.* le *Requerimento* des capitaines, Ormuz, 13/XI/1507, *CAA*, III, pp. 283 sq. ; *cf. Comentários*, I, xl-xlii.

[275] Lettre de João da Nova, Mozambique, 5/III/1507 *Gav.*, X, p. 369.

et viendrait à Ceylan, dont il s'informerait très complètement avant de mettre le cap sur Malacca [276].

Almeida prive l'Inde portugaise d'une année de la vie d'Albuquerque

Almeida avait fort mal pris la création d'une escadre du Détroit, fût-elle sous son autorité nominale. Il déplorait que Tristão da Cunha n'ait pas amené Albuquerque avec lui quand l'Inde avait besoin de renforts, et, à son départ pour le Portugal, début décembre 1507, il le pria de transmettre aux capitaines portugais qu'il rencontrerait sur la côte d'Afrique orientale l'ordre de rallier Cochin, même s'ils avaient instruction du Roi d'aller ailleurs. Tristão da Cunha ne voulut point partager cette responsabilité. Almeida se plaindra par la suite qu'il lui ait manqué de parole [277].

La nouvelle parvenue au Malabar, début décembre [278], que tribut venait d'être imposé à Ormuz, D. Francisco écrivit à D. Manuel, quelques jours plus tard, combien il s'en réjouissait. Il reçut alors par un navire marchand d'Honavar appartenant à Timayya et naviguant sous sauf-conduit de D. Lourenço, un long compte rendu d'Albuquerque [279], qu'il transmit à Lisbonne par les dernières nefs de charge. Il l'accompagnait de quelques lignes aigres sur le plaisir qu'il avait de voir la piété d'Albuquerque répandre en tout lieu la grandeur de D. Manuel. La priorité d'une action pour soumettre Ormuz avait été sienne mais, en l'occurrence, pour le service du Roi, Albuquerque était son fils autant que D. Lourenço, qu'on en avait empêché [280].

---

[276] *Regimento* de Diogo Lopes de Siqueira, 13/II/1508, *CAA*, II, pp. 413-414.

[277] Le vice-roi au Roi, 1508, CORREIA, *Crónicas...*, p. 44.

[278] Avant le départ de Tristão da Cunha (*cf.* Le Roi à l'archevêque de Braga, Alcochete, 19/VI/1508, *CAA*, II, p. 425) qui rallia Cananor le 10/XI/1507 selon BARROS, II, i, 6 (le 7/XII/1507 selon CASTANHEDA, II, lxxxiv).

[279] Lettre de Afonso de Albuquerque au Roi, Ormuz, XI/1507. Texte portugais, récemment trouvé en deux copies manuscrites : *ms.* A (XVIIe siècle), éd. Ronald Bishop SMITH, *Afonso de Albuquerque – being the Portuguese Text of an unpublished Letter of the Biblioteca Geral da Universidade de Coimbra relating to the Portuguese Conquest of Ormuz in 1507*, éd. de l'auteur, Bethesda, Maryland (E.U.A.), 1972 ; *ms.* B (XVIe siècle) : éd. Maria Clara JUNQUEIRO, « Uma carta inédita de Afonso de Albuquerque », *Clio*, 4, Lisbonne, 1982, pp. 61-65 ; éd. Ronald Bishop SMITH, *The Letter of Afonso de Albuquerque in Códice 11.353 of the Biblioteca Nacional de Lisboa*, éd, de l'auteur, Lisbonne, 1992. Version italienne de l'époque : éd. J. A., *Mare Luso-Indicum*, I, Paris, 1971, pp. 136-144, reproduite dans *L & A*, vol. II, pp. 181-186. [Éd. critique, basée sur la comparaison des trois *ms.* : RADULET & THOMAZ, *Viagens...*, pp. 257-283 – L. T.] Traduction anglaise dans John VILLIERS, *Albuquerque, Caesar of the East*, Warminster, 1990, pp. 52-62. Extraits dans Candeias SILVA, *op. cit.*, pp. 341-342.

[280] Lettre du vice-roi au Roi, entre le 7 et le 15/II/1507, António Dias FARINHA, « A dupla conquista de Ormuz por Afonso de Albuquerque », *Studia*, 48 (1989), pp. 464-465 ; reprise dans Candeias SILVA, *op. cit.*, pp. 342-343.

Par un homme de Timayya toujours, en lui accusant réception de son rapport, il répondit à Albuquerque que, faute de gens et de moyens, ses conseillers et lui-même ne jugeaient pas possible d'envoyer un navire aux nouvelles à Ormuz. Dans une autre lettre, sans savoir encore le retournement de la situation, il critiqua le bien-fondé de l'expédition du Golfe Persique. Le rôle de l'escadre du Détroit était de fermer la route des épices. Il ne croyait pas qu'il vaille la peine de tenir des positions lointaines. Il l'invitait à abandonner Soqotra, dont l'impropriété était manifeste (ses arguments venaient de Gaspar da India), comme il avait lui-même évacué Angedive. Quant à Ormuz, une conquête dont le maintien exigerait beaucoup de navires et d'hommes était déraisonnable. Le sarcasme enveloppait une juste analyse des choses : « Je vois bien que votre prise de ce royaume et de cette ville mérite qu'on en emplisse des livres, et que Son Altesse accroisse moult votre honneur par de grandes grâces, car pour le présent c'est tout à son honneur, et elle sonnera très bien dans le monde. Mais je ne sais quel est le profit qui s'ensuivra (...) car si la dépense passe la recette, toute l'affaire demeure vaine ». Comment le roi d'Ormuz pourrait-il satisfaire à l'engagement de payer tribut au Portugal s'il en payait un autre au Sofi et à un autre roi son voisin (le roi de Lâr), « par les mains et bon vouloir desquels venaient à cette cité marchandises, vivres et eau ? [281] »

Autant que ses craintes de vice-roi sans audace, ses objections fondées reflètent certainement en partie celles du *lobby* ormuzi d'Honavar et de Batkal, dont les courriers de Timayya assuraient depuis 1505 ses liaisons avec Ormuz, et qui ne tenait pas à voir les Portugais perturber leurs marchés. Albuquerque ne reçut pas la lettre contenant ces observations. L'annonce du fiasco de sa témérité en rendit l'envoi inutile. C'est à Khâja 'Aṭâ que D. Francisco écrivit.

Imposer tribut aux places marchandes était dans le fil de sa politique. Il eut aussitôt le réflexe d'élargir quelques captifs originaires d'Ormuz [282]. Trois mois plus tard, l'échec confirma ses doutes sur l'opportunité d'une conquête qu'Albuquerque lui avait présentée comme acceptée. Il passa du doute à une condamnation sans mesure. Accroché à la lettre de son *regimento*, où de conquête il n'était pas question [283], il rejoignit dans une interprétation stricte du traité celle de Khâja 'Aṭâ, toute fraîche transmise par les capitaines fugitifs : Albuquerque violait le texte qu'il venait de signer au nom du roi de Portugal.

Il multiplia les gestes d'apaisement. Une centaine de Maures détenus sur l'escadre des capitaines furent libérés, parmi eux Nâkhodâ Qaysar, l'agent

---

[281] Lettre du vice-roi à Albuquerque, début 1508, *CAA*, III, pp. 241-243 ; Candeias Silva, *op. cit.*, pp. 344-345.

[282] Lettre du vice-roi au Roi d'Ormuz, Cananor, 10/III/1508, *CAA*, III, p. 296 ; Candeias Silva, *op. cit*, pp. 351-352.

[283] *Regimento* du 5/III/1505, *CAA*, II, p. 317.

commercial de Khâja 'Aṭâ à Bhatkal[284]. Début mars, il publia un *alvará* qui enjoignait à Albuquerque, ou à tout autre capitaine venant du Portugal, de respecter la paix établie par le traité d'octobre 1507, jusqu'à l'échéance du début d'octobre 1508, date du deuxième versement du tribut et limite du délai qu'il accordait au roi d'Ormuz pour confirmer par écrit son acceptation du vasselage. Si le tribut était versé, on ne devait pas construire de forteresse. S'il y avait refus, Albuquerque ou tout autre capitaine agirait selon ce qui lui paraîtrait le service du Roi[285]. Le 10 mars, D. Francisco adressa protocolairement au jeune prince une lettre accompagnée de deux exemplaires de l'*alvará*, et une lettre de contenu identique à Khâja 'Aṭâ, accompagnée de sept sauf-conduits pour des navires d'Ormuz.

Le désaveu d'Albuquerque allait bien au-delà de cet *alvará* conditionnel. D. Francisco informait le prince et le régent que, responsable de la rupture du traité et de ses suites, Albuquerque aurait à lui rendre compte, et qu'il lui infligerait la peine que mériteraient ses fautes pour avoir manqué à la parole de son Roi. De ces lettres en portugais furent établies, le même jour, des versions en persan, assez malhabiles et sans les fioritures du style épistolaire oriental (Almeida y baisait toutefois les pieds du prince et présentait à l'eunuque bengali « sujétion et baisement des mains »). C'est sans doute par intention des traducteurs qu'il n'y est fait état ni de tribut à verser, mais seulement de présent, ni de sujétion, juste d'amitié, ni de délai de réponse. De la version persane, la seule qu'il pouvait comprendre, Khâja 'Aṭâ fit exécuter à l'intention d'Albuquerque, par quelque renégat, une traduction portugaise approximative et écourtée. Elle retenait l'essentiel : 'Aṭâ n'était coupable de rien, les quatre capitaines l'attestaient, et le vice-roi chargeait Albuquerque de tous les torts[286]. Les lettres furent expédiées à Ormuz par deux porteurs différents, dont celui de Khâja Amir, marchand ormuzi établi à Cananor et au service des Portugais[287].

L'acoquinement avec Khâja 'Aṭâ, le certificat d'honneur qui lui est décerné, donnent une idée du caractère et du sens politique de D. Francisco de Almeida. Il écrira peu après au Roi qu'il n'avait pas voulu entrer dans la

---

[284] Lettre du vice-roi à Cogeatar, *Comentarios*, I, lx, p. 306 ; aussi Candeias Silva, p. 353 ; le nom de Nâkhodâ Qaysar n'apparaît pas dans ANTT, *Cartas Orientais*, n° 6 et n° 30.

[285] Texte dans *CAA*, II, pp. 243-244 ; Candeias Silva, pp. 352-353.

[286] La lettre en persan, ANTT, *Cartas Orientais*, n° 6 et n° 30 ; texte portugais de la lettre au prince, *CAA*, III, pp. 295-297, aussi Candeias Silva, pp. 351-352 ; version portugaise de la lettre en persan à Cogeatar, *Comentários*, I, lx, p. 306, d'où Candeias Silva, pp. 353-354.

[287] Leurs noms dans ANTT, *Cartas Orientais*, n° 30 ; Khâja Amir, *Comentários*, I, lx-lxi, p. 306, p. 324 ; sa position, António Camelo au Roi, s. d. (*1510), *CAA*, III, p. 198-200. *Cartas Orientais*, n° 30 le dit aussi serviteur du *dargâh* (lit. « le lieu de la Porte », c'est-à-dire « la cour », en persan) et aussi des Portugais.

querelle des quatre capitaines. En fait, il entra en plein dans leur raisonnement. La hargne et la légèreté se mêlant, il transgressa la raison et la décence.

D. Francisco eut notification en octobre 1508 du nom de son successeur[288]. Disposé à rentrer au Portugal, du moins le déclara-t-il au Roi, il pensait avoir le temps d'aller à Diu et d'en revenir avant la fin de janvier 1509, date limite de l'embarquement pour le royaume[289]. Il veilla à un prompt chargement des cargaisons, et attendit les instructions pour la passation des pouvoirs que lui apportait le *São João*, sur lequel son passage était prévu. Le *São João* n'arrivait pas (il avait sombré), et Albuquerque non plus. D. Francisco ne se décida à quitter Cochin que le 20 ou le 25 novembre[290]. Il devenait certain qu'il reviendrait de Diu trop tard pour faire voile vers Lisbonne et devrait hiverner au Malabar.

La bande des quatre avait répandu dans Cochin une animosité contagieuse. Une majorité de Portugais redoutaient d'avoir à servir sous un forcené qui ne respectait pas les règles du jeu. On agitait même l'habituel épouvantail de désertion chez les Maures si Albuquerque devenait gouverneur. Des capitaines qui rentraient au royaume comme ceux qui restaient invitaient le vice-roi à demeurer en place, même si le *São João* survenait, jusqu'à ce que le Roi ait été informé du trouble de l'Inde. Le secrétaire substitué à Gaspar Pereira, António de Sintra, annonçait que la venue d'Albuquerque mettait l'Inde en plus grand péril que celle des Roumes. Tout ce battage fortifiait en Almeida la conviction qu'il était la sauvegarde. Il était devant Cananor, dans cet état d'esprit lorsque Albuquerque y jeta l'ancre, le 5 décembre.

De leur discussion, D. Francisco a jeté sur le moment, dans sa lettre au Roi du 8 décembre 1508, un bref compte rendu ironique et perfide. À Albuquerque, qui lui donne en présence d'António de Sintra l'*alvará* royal en vertu duquel il doit lui laisser tous les pouvoirs quand il s'en ira, il a répondu – puisqu'il ne s'en va pas – que si le *São João* n'arrive pas en 1509, il lui remettra sa charge, et tous les navires en bon état, et s'en ira sur n'importe quelle autre nef où il pourra mettre son bagage. Il lui a paru que la demande d'Albu-

---

[288] Pour ce qui suit : Lettre du vice-roi au Roi, 5/XII/1508, CORREIA, I, pp. 920-922, et *Crónicas...*, pp. 33-72 ; António de Sintra au Roi, 6/XII/1508, *CAA*, III, pp. 299-302 ; CASTANHEDA, II, xcii-xciv et BARROS, II, i, 2, donnent deux présentations un peu différentes. Nous n'avons pas le témoignage d'Albuquerque.

[289] [Rappelons que c'était à Diu que s'était garée l'armada des Roumes, que D. Francisco voulait à tout prix déconfire, pour ainsi venger la mort de son fils à Chaul. Il le fit au lendemain de sa victoire dans la rade de Diu, le 3 février 1509, dépeçant les corps des captifs turcs qu'il put avoir entre les mains, après les avoir attachés à la bouche de ses bombardes. Sur la conjoncture et l'environnement politique, *vide* J. A., « Albuquerque et les négociations de Cambaye », *L & A*, vol. II, pp. 197 *sq.* ; sur les aspects tactiques de la bataille, Saturnino MONTEIRO, *op. cit.*, pp. 177-192 – L. T.]

[290] Le 20, selon Barros.

querque n'avait pas d'autre fin que d'obtenir dès maintenant des émoluments de gouverneur, et il a donné des ordres pour qu'on les prélève sur les siens propres, puisque le Roi l'honore de grâces surabondantes. Il a offert à Albuquerque d'aller en sa compagnie à Diu, ou de rester à Cananor. Albuquerque a préféré aller se reposer à Cochin, où Almeida ordonna qu'on le loge dans sa demeure [291].

Les récits des chroniqueurs qui ont, plus tard, utilisé d'autres sources, sont plus crispés. Almeida s'est emporté contre António de Sintra, qui a présenté décachetées les lettres d'investiture d'Albuquerque. Il a enjoint de les resceller et de garder le silence jusqu'à son retour de campagne. Pour se couvrir, il écrit à son frère le Prieur du Crato, de confirmer au Roi, de concert avec le baron d'Alvito et de D. Álvaro de Castro, que les *fidalgos* le prient de rester, et que, Albuquerque gouverneur, les Maures se soulèveraient aussitôt. Une note en cinq points, envoyée à Gaspar Pereira, retient contre Albuquerque les fautes d'avoir présenté au vice-roi une injonction publique, d'avoir abandonné Soqotra, imposé un blocus à Jarun, pris un esclave à un marchand maure d'Ormuz. Albuquerque s'en justifia sans peine à Cochin, où il arriva le 14 décembre [292]. Il refusa le traitement de gouverneur en déclarant que son honneur n'était pas à vendre [293].

Durant toute la crise, jusqu'en octobre 1509, Almeida se retranche, pour ne pas céder une parcelle de son autorité, derrière une provision qui lui conserve le gouvernement jusqu'au jour d'embarquer. En passant à Cananor, il y a déposé contre leur gré plusieurs des *fidalgos* d'Albuquerque qui avaient participé au voyage de Diu. À Cochin, obsédé par l'appréhension des désordres que risque d'engendrer la fausse situation dont il est l'auteur, il ne sait pas tenir ses distances vis-à-vis de la paranoïa ambiante. Albuquerque ne cherche pourtant pas à créer de faction. Il a repoussé le capitaine de Cochin, Jorge Barreto de Castro, mari d'une de ses nièces, qu'il déteste sans concession. Jorge Barreto fait cause commune avec la bande des quatre, acharnée à le détruire, João da Nova en tête. Rongeant son frein, conscient de n'être pas à l'abri d'un mauvais coup, Albuquerque affecte une patience peu en accord avec son tempérament. Enfermé dans un apparent détachement, il respecte scrupuleusement sa condition de subordonné du vice-roi.

Ses ennemis se plaignent qu'il sorte accompagné de ceux à qui il donne table, que d'autres l'attendent à la sortie de l'église, que des trompettes lui sonnent l'aubade les dimanches et fêtes. Ils obtiennent d'Almeida que la messe soit dite désormais à son domicile. Ses sorties sur la plage, le matin ou le soir, sont occasion de l'insulter, de le tourner en dérision, de le traiter de fou,

---

291 Lettre du vice-roi au Roi, 5/XII/1508, Correia, I, pp. 920-922 ; *Crónicas...*, p. 71.

292 Les *apontamentos*, in *Comentários*, II, ii, pp. 8-14.

293 *Ibidem*, p. 13.

épithète que reprend avec goût le vice-roi. On chante des moqueries sous ses fenêtres, on moleste ses gens. Peu à peu les visiteurs s'éloignent, de crainte des rigueurs qui s'abattent sur ceux qu'indignent les outrages. En Diogo Lopes de Sequeira, qui arrive à Cochin le 21 avril, Albuquerque a espéré trouver un allié. Il lui fait remettre un mémoire. Circonvenu par Jorge Barreto et João da Nova, Diogo Lopes, qui a besoin de l'aide d'Almeida pour son expédition à Malacca, se range de leur côté.

Les dispositions recueillies à Cananor en juin-juillet 1508 sur les agissements d'Albuquerque à Ormuz n'ont débouché sur aucune mise en accusation. On tente de donner un fondement juridique aux persécutions. Un réquisitoire en 96 articles est dressé, qui le déclare coupable d'avoir abandonné Soqotra, violé la paix établie avec Ormuz, privé le Roi du versement du tribut annuel et des revenus d'une *feitoria*. Khâja 'Aṭâ est invité à formuler ses plaintes, pour être jointes au dossier. Jorge Barreto et João da Nova vont de maison en maison, collecter des signatures au *requerimento* qui prie le vice-roi de ne pas quitter l'Inde avant que D. Manuel n'ait été informé. Le 15 mai, le texte en est lu par António de Sintra devant les capitaines réunis. Almeida ne s'aventure pas si loin. Il répond qu'il présentera les documents au capitaine-major de l'escadre de 1509 et en délibérera avec lui.

Gaspar Pereira, modèle de fonctionnaire légaliste, avait cru que le vice-roi transmettrait le pouvoir à Albuquerque en rentrant de Diu [294]. Il protesta dès le début contre le non-respect des ordres du Roi. Il en vint à rompre délibérément avec Almeida. Ce soutien ne plut qu'à demi à Albuquerque. Autre homme de principes, Rui de Araújo, le trésorier de l'épicerie, refusa d'exercer ses fonctions. Almeida les fit mettre aux fers. Leurs maisons furent rasées. En août, un religieux de l'ordre des Loios, le chapelain [295] Frei João de Christus, déclara en privé que l'Inde ne pouvait durer longtemps avec de tels scandales. João da Nova et Jorge Barreto coururent alerter Almeida : il y avait sûrement sous ce propos un complot ourdi par Albuquerque. Sans plus chercher, on mit le moine aux fers. Albuquerque se rendit plaider sa cause auprès du vice-roi. L'entrevue dans le hangar aux bateaux fut orageuse. Almeida l'accusa de vouloir s'emparer de la forteresse, menaça de l'emmener au Portugal où il serait pendu. Fin août, Diogo Lopes de Sequeira emmena à Malacca les *degredados* [296] Rui de Araújo et Nuno Vaz de Castelo Branco. Ce dernier, logeant sous le même toit qu'Albuquerque, n'avait pas dénoncé un visiteur venu proposer un coup de force, et qu'Albuquerque, flairant un provocateur, avait éconduit.

---

294 *Ibidem*, p. 14.

295 Chapelain et trésorier de l'église de Cochin : Artur Teodoro de MATOS, « Aspectos do comércio português no Malabar. Cochim e as « Mercadorias miúdas » (1506-1508) », *Na Rota da Índia – Estudos de História da Expansão Portuguesa*, Instituto Cultural de Macau, 1994, p. 31.

296 [« Exilés », de *degredo*, forme ancienne et populaire de *decreto*, « décret» – L. T.]

Depuis 1505, Almeida mettait son honneur à charger des nefs d'épices le plus tôt et le mieux possible. En 1509, le système si bien rodé menaça d'être paralysé. Almeida en perdit toute mesure. Le 7 septembre, le radjah de Cochin déclara qu'il ne fournirait d'épices pour les cargaisons prochaines qu'au légitime gouverneur de l'Inde ; d'après une lettre du Roi en sa possession, celui-ci était Afonso de Albuquerque. Le vice-roi convoqua capitaines, *fidalgos* et officiers de la *feitoria*. On devinait par en-dessous la main d'Albuquerque et de Gaspar Pereira. Pour renforcer l'idée d'une conjuration, une fausse lettre compromettante du Samorin fut fabriquée[297]. Les votes du conseil furent partagés. Selon les obstinés, Albuquerque devait être rapatrié prisonnier au Portugal. Pour les autres, le gouvernement devait lui être remis à l'arrivée des nefs de charge, et s'il avait commis des fautes, le vice-roi devait procéder à un jugement (c'était une façon de le mettre au pied du mur, car il n'usa jamais des pouvoirs judiciaires que lui avait conférés le Roi).

Almeida adopta une mesure transitoire, humiliante et drastique. Le 9 septembre, pour le motif qu'il mettait l'État et la *fazenda* du Roi en grand dommage, il manda de transférer Albuquerque dans le donjon de Cananor, isolé, sans possibilité de contact avec les radjahs de Calicut, de Cochin et de Cananor[298]. On l'embarqua aussitôt, gardé par quinze *criados* du vice-roi, bien que la mousson ne fût pas encore calmée. Son arrivée à Cananor suscita la formation de *bandos*, celui de ses amis et celui de Lourenço de Brito, qui s'en tenait aux ordres. Résolu à ne pas se laisser emmener à Lisbonne, il s'échappa de la forteresse et se logea dans une paillote, au bout du promontoire. L'arrivée d'un navire de Cochin jeta une fausse alarme. C'était pour lui annoncer que le vice-roi lui remettait le gouvernement.

Dans leur folie, les adversaires d'Albuquerque ne semblent pas avoir mis en doute qu'il serait l'objet de sanctions. La panique s'empara d'eux lorsqu'on sut que l'escadre attendue du Portugal était sous les ordres du maréchal, son neveu[299].

---

297 Barros, II, iii, 8.

298 Lettre du vice-roi à Lourenço de Brito, capitaine de Cananor, Cochin, 9/IX/1509, *CAA*, III, p. 306.

299 [Apparemment il y a ici une lacune dans le texte de J. A., quoiqu'il ne tienne pas à raconter en détail toute l'histoire : l'armada du maréchal D. Francisco Coutinho, composée de quinze vaisseaux partis du Portugal le 20 mars, arriva à Cananor en octobre. Il prit à bord Albuquerque et l'amena à Cochin, où ils arrivèrent le 29. Le lendemain, D. Francisco de Almeida, protestant qu'il n'avait jamais vu Albuquerque prisonnier, lui passa le pouvoir. Puis, le 5 décembre, s'embarqua, et au bout de deux semaines, partit sur Cananor pour y compléter sa cargaison ; et, le 1er décembre, leva l'ancre et mit le cap sur l'Afrique Orientale (*Comentários*, II, xi ; Castanheda, II, cxxi ; etc.). Entre-temps, au Portugal, le Roi, courroucé de ne pas l'avoir vu apparaître avec l'armada de l'année précédente, et sans doute désireux de le voir loin de la cour, émettait un brevet qui, au cas où il ne fût pas content de la récompense, certainement modeste, qui lui était préparée, l'autorisait à partir à l'étranger emportant tous ses bien mobiles : *alvará* d'Évora, 3/VIII/1509, ANTT, *CC*, I-8-29, pub. in *CAA*, vol. VI, doc. DCCXX, pp. 377-378 – L. T.]

La fin de D. Francisco de Almeida

Le vice-roi périt sans gloire dans la baie de Saldanha [300] le 2 mars 1510. À l'aiguade, le troc s'était organisé entre ses gens en quête de viande sur pied et les indigènes d'un village distant d'une lieue. D'amical, une maladresse rendit l'accueil hostile. Fallait-il venger l'offense d'hommes aussi bestiaux que l'étaient ces Nègres [301] ? Et s'aventurer jusqu'à un lieu trop éloigné pour des gens qui devraient aller à pied ? L'escale était très fréquentée par les navires, qui s'y ravitaillaient en viande fraîche. On donnerait donc une leçon aux Nègres. Pour ne pas arriver épuisés, on irait de nuit, lentement, et on les surprendrait au matin. La plupart ne revêtirent pas leur cuirasse. Les Portugais étaient en effet en médiocre condition physique, le vice-roi particulièrement. Les chaloupes le conduisirent à un point qui écourtait le chemin. Il s'arrêta à deux tirs d'arbalète du village, et quand sa troupe en sortit avec des vaches et des enfants enlevés dans les cases, il descendit rapidement vers les embarcations. Mais la houle devenue trop forte, le *mestre* Diogo de Unhos les avait remmenées : elles n'étaient plus au rendez-vous. On partit en colonne vers l'escadre, le vice-roi devant, pour échapper à la poussière soulevée par les vaches. Les Nègres rappelèrent leurs bêtes, qui obéissaient à la voix. Le vice-roi feignait de ne pas voir ce qui se passait. Sur les fuyards, regroupés en rangs serrés, sans usage de leurs armes contre les frondes et les sagaies, les assaillants se mêlant avec agilité à leur troupeau, bien entraînés à cette tactique, faisaient mouche à tout coup. Les blessés qui s'effondraient étaient piétinés par ceux qui les suivaient. *Gente baixa* en tête, peinant à avancer dans le sable meuble, on courait vers le mouillage, chacun pour soi, poursuivis jusque dans l'eau par les démons grimaçants.

Dans la déroute, la *fidalguia* fit bonne figure. Deux capitaines qui n'avaient pas été de ses amis montrèrent leur fidélité à D. Francisco. Jorge de Melo Pereira (mis aux fers à Cochin pour une parole favorable à Albuquerque) vint à ses côtés. Lorsqu'il tomba mort, une javeline dans la gorge, Lourenço de Brito, exténué, soutenu par un page, ne voulut pas lui survivre et se laissa aller. Outre D. Francisco, soixante-quatre Portugais restèrent sur le terrain, dont onze capitaines. Le soir, Jorge de Melo Pereira et Jorge Barreto, accompagnés d'une forte troupe, allèrent enterrer le vice-roi, qui gisait ouvert par la poitrine et par le ventre, et quelques-uns des cadavres les plus proches de la plage.

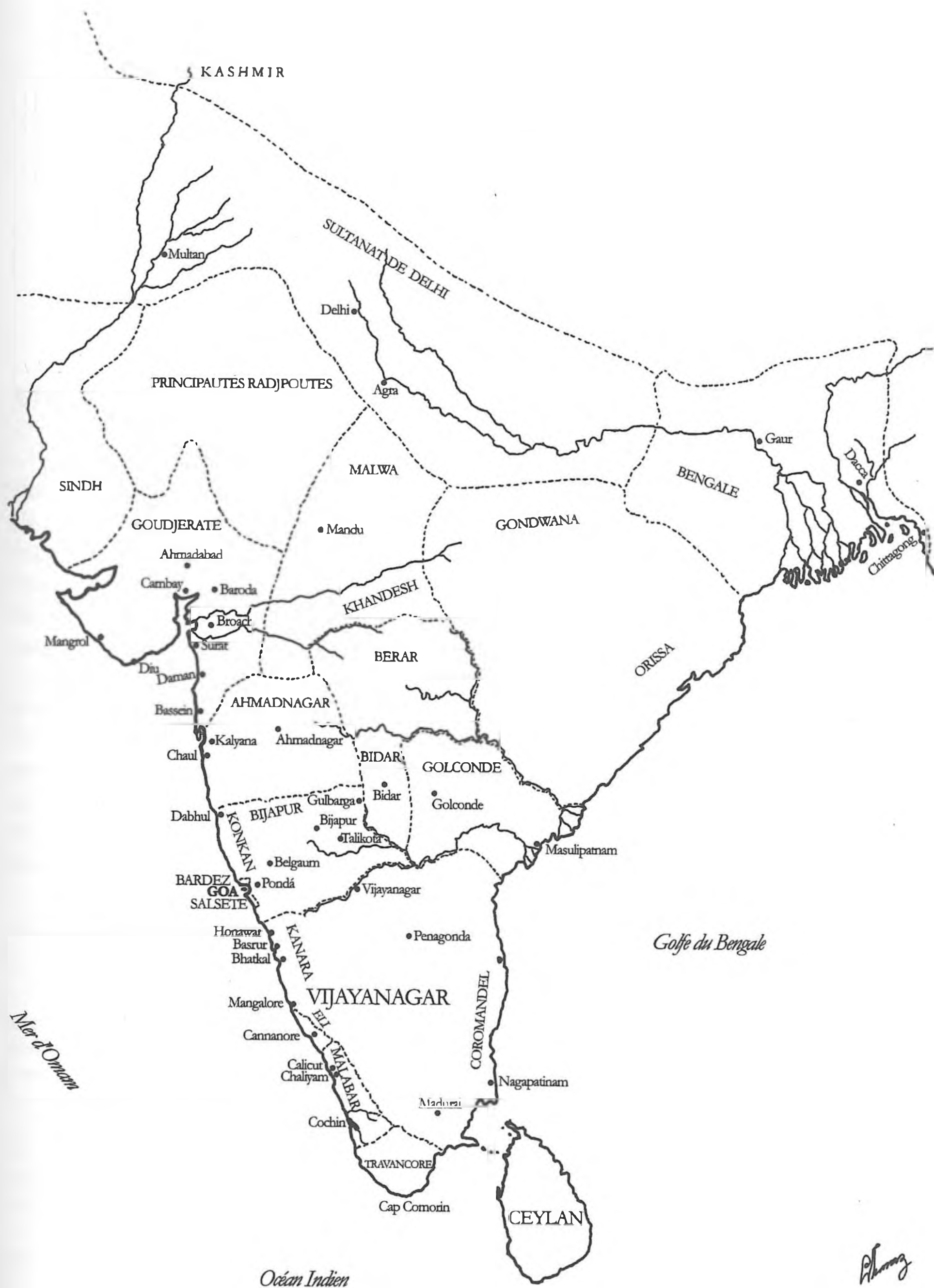
---

[300] [Aguada de Saldanha dans les sources portugaises de l'époque, de nos jours Saldanha Bay, à 33° 11 S, 17° 54' E, sur la côte atlantique de l'Afrique du Sud, à *ca*. 70 milles au NW de Cape Town – L. T.]

[301] [En fait, il s'agissait de Hottentots et non pas de vrais noirs, la limite du peupement bantou se situant à cette époque beaucoup plus au Nord qu'aujourd'hui – L. T.]

Parmi les blessés graves João Lopes Bixorda, l'armateur, avait eu le casque brisé enfoncé dans le crâne. Lorsqu'on le retira, on voyait la cervelle palpiter. On mit dans le trou un œuf de poule et du lait d'une esclave qui venait d'accoucher. Ce traitement, renouvelé, lui sauva la vie [302].

[302] Le témoignage le plus ancien est celui de Valentim Fernandes à Gabler, publié par António Brásio, « Uma carta inédita de Valentim Fernandes » in *Boletim da Biblioteca Geral da Universidade de Coimbra*, vol. XXIV (1960), pp. 338-358. Les souvenirs recueillis par les chroniqueurs : Castanheda, II, cxxii-cxxiii ; Barros, II, iii, 9 ; Correia, I, pp. 992-994 ; *Crónica anónima*, ch. 89 ; Góis, II, xliv, p. 139 ; Luis de Camões, *Lusiades*, X, 37 et 38. Sur la date de la mort de D. Francisco de Almeida *cf.* la savante mise au point de Leite de Faria : F. Leite de Faria & A. Teixeira da Mota, *Novidades náuticas e ultramarinas numa informação dada em Veneza em 1517*, « separata verde » n° XCIX, Centro de Estudos de Cartografia Antiga, Junta de Investigações Científicas do Ultramar, Lisbonne, 1977, pp. 28-31.



10 – L'Inde à l'époque manuéline

CHAPITRE 5

LOPO SOARES EN INDE, 1515-1518 [1]

L'homme et la politique

Fils du grand chancelier Rui de Alvarenga, le troisième gouverneur de l'Inde fut connu sous le nom de Soares de Alvarenga, rappel d'ancêtres de basse condition, ou de Soares de Albergaria, patronyme noble tiré de sa famille maternelle [2] et qui l'apparentait aux Andrade. Couramment, il était appelé Lopo Soares, et signait de même. Des domaines paternels constitués dans la région de Torres Vedras, il aurait reçu une *quinta*. Mais qu'il ait vécu retiré dans ce paradis semble une légende [3]. Il a gravité dans le monde de la Cour. Son passage classique au Maroc, à Arzila en 1471 (alors âgé de seize à dix-sept ans), à Graciosa en 1489, n'a pas nourri une vocation de guerrier. Plutôt que faire carrière dans la haute administration royale, où il aurait eu ses entrées, il a préféré employer ses solides capacités dans une activité de service intermittente. De septembre 1495 à juillet 1499, il a été gouverneur de São Jorge da Mina. D'autres fonctions l'ont familiarisé avec la gestion municipale de Lisbonne. Son voyage en Inde de 1504 a été à tous égards un succès.

---

[1] [Sans doute J. A. songeait-il à écrire un chapitre de synthèse sur le gouvernement d'Albuquerque, dont il s'était occupé à plusieurs reprises (voir notamment les articles « L'ambassade du Prêtre Jean à D. Manuel », « Cojeatar et Albuquerque » et « Albuquerque et les négociations de Cambaye », dans *L & A*, respectivement vol. I, pp. 133-182 et vol. II, pp. 149-196 et 197-250). Toutefois dans ses papiers nous n'avons rien trouvé d'inédit sur Albuquerque. Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à l'excellente biographie de Geneviève BOUCHON, *Albuquerque, le Lion des Mers d'Asie*, Éditions Desjonquères, Paris, 1992 ; version portugaise enrichie de notes et références bibliographiques : *Afonso de Albuquerque, o Leão dos mares da Ásia*, Quetzal Editores, Lisbonne, 2000 – L. T]

[2] [C'était, en fait, le nom de famille porté par un sien oncle par alliance, Fernão Soares de Albergaria, mari de D. Isabel de Melo, sœur de la mère de Lopo Soares, D. Milícia de Melo – L. T.]

[3] Sur sa biographie, *cf.* R. Bishop SMITH, *Lopo Soares de Alvarenga (better know as de Albergaria)*, éd. de l'auteur, Lisbonne, 1992.

Lopo Soares est du Conseil du Roi. Il est cousin du baron d'Alvito par son père, beau-frère de Tristão da Cunha par sa femme.

Le groupe de pression qui arrache au Roi la nomination de Lopo Soares est composé d'adversaires de la mégalomanie manuéline, dont Albuquerque est l'exécutant incontrôlable, et des partisans, dans la vaste marge laissée par le monopole royal des épices et le quint du Roi, d'une libre participation des armateurs et des *fidalgos* aux trafics de l'Inde.

La nouvelle orientation est, ainsi, un retour aux conceptions qui étaient celles du temps du vice-roi. Le repli des épices sur l'Inde sera consolidé par l'établissement de forteresses à Ceylan, que le Roi réclame depuis 1505, et à Kollam, avec qui il n'y a plus de relations officielles depuis l'incendie de la *feitoria* par les Maures la même année. Albuquerque, qui voyait plus large, a jugé inutiles ces établissements, puisque ces deux places fournissaient d'elles-mêmes les Portugais en poivre et en cannelle. L'inspiration est bien celle des hommes de Cochin. António Real projetait en 1512 l'affectation d'une flotte basée à Cochin, au commerce avec les Maldives et Ceylan, bien plus avantageux que de perdre de l'argent et des hommes à Goa et à Malacca [4]. Sur ce tout dernier point, les choses ont évolué. L'Insulinde sera le centre d'un nouveau rayonnement commercial.

Lopo Soares entend appliquer en Inde une pratique de dégagement politique et social. Bien que des capitaines y soient nommés, l'abandon de Goa, vieille cible du groupe de Cochin, est mis en cause – Lopo Soares en débattra sur place, en conseil ; et si le cas de Calicut n'est pas formulé, on y pense [5]. Les aides à la formation d'une société luso-indienne seront supprimées. La présence portugaise dans l'océan Indien n'engagera que des investissements militaires et navals réduits. Les compagnies d'ordonnance seront dissoutes [6]. Malacca excepté, l'expansion économique en direction du golfe du Bengale, de l'Insulinde et au-delà, ne s'appuiera que sur des comptoirs. À des rapports imposés à coups de bombardes, on substituera une insertion pacifiste et des échanges consensuels. La préférence ira à l'entente avec les hommes en place, à tous les niveaux, y compris avec les plus suspects : un Malik Ayâz à Diu ou un Mammâli à Cananor.

À l'ouest, le grave danger qu'il y aurait à laisser la mer d'Arabie ouverte à la deuxième escadre mamlouke rend impératif d'aller la détruire. Ceci fait, il n'y aura pas d'exploitation stratégique du résultat. Il ne sera plus question d'implanter des bases fortifiées dans cette zone, nonobstant que D. Manuel le

---

[4] António Real au Roi, Cochin, 15/XII/1512, *CAA*, III, pp. 337-355, *vide* p. 349.

[5] Silvestre de Bachom (dit aussi Silvestre Corço) au Roi, Cochin, 4/I/1516 : *CAA*, IV, pp. 23-24 ; Castanheda, IV, iii.

[6] Sur les compagnies d'ordonnance, *vide L.& A.*, I, pp. 309-369, « Le capitaine Leitão : un sujet insatisfait de D. João III ».

prescrive, ni de s'allier au Prêtre Jean, bien que D. Manuel lui envoie Duarte Galvão en ambassade.

Faute d'avoir obtenu le désistement de Lopo Soares [7], D. Manuel essaya de sauver ce qui pouvait l'être. Neuf jours avant le départ de l'escadre, qui leva l'ancre le 7 avril 1515, Lopo Soares souffrant de graves désordres, il conçut dans l'éventualité de sa mort un ordre de succession compliqué, qui laisserait à Albuquerque une chance de demeurer en place. Lopo Soares décédant, le gouvernement de l'Inde reviendrait, dans l'ordre, à Albuquerque, puis à son neveu D. Garcia de Noronha, s'ils se trouvaient toujours en Orient – D. Guterre de Monroy, le nouveau capitaine de Goa, ne venant qu'en troisième position [8].

Pour sauver Goa, D. Manuel prit les devants. João Machado, promu chevalier de la maison royale, fut nommé chef des affaires locales (*tanadar*) [9], avec charge de peupler les îles [10], de lever les taxes traditionnelles, de dresser un recensement fiscal de la population, de veiller au bon accueil des marchands de toutes nations qui viendraient commercer ; *alcaide-mor* du château principal, il allait commander la milice indigène. Pour Calicut, D. Manuel ratifia le 25 février 1515 le traité de paix passé en 1513 entre Albuquerque et le Samorin [11]. Le 2 avril, Mateus [12] fut honorifiquement admis à l'habit de l'ordre du Christ [13]. L'ambassade en Éthiopie comprenait dix-sept personnes,

---

[7] Pressé par la reine D. Maria et par D. Martinho de Castelo Branco, D. Manuel lui avait offert 20 000 *cruzados*, pour qu'il alléguât vieillesse et maladie et ne partît pas en Inde : CORREIA, II, p. 463.

[8] *Alvará* de Lisbonne, 30/III/1515, ANTT, *CC*, I-17-107, pub. par A. B. de Bragança PEREIRA, *Arquivo Português Oriental* (nova edição), tomo IV : História Administrativa, parte I, tomo i, Tipografia Rangel, Bastorá, Goa, 1937, doc. 265, pp. 889-890 ; cf. R. B. SMITH, *Lopo Soares de Alvarenga*.

[9] [Mot portugais emprunté au hindoustani *thânâdâr*, lui même composé de *thânâ* (du sanscrit *sthânakam*), « station, place, lieu », et du persan *dâr*, thème du présent du verbe *dashtan*, « avoir, tenir, posséder » ; le sens est, donc, « celui qui tient le lieu ». Le mot sert aujourd'hui à désigner le chef d'un poste de police locale, mais à l'époque correspondait, à peu près, à celui du portugais *almoxarife* – L. T.]

[10] [C'est-à-dire les îles de Tissuari, Chorão, Divar et Jua, entre le fleuve Mandovi et le Zuari, qui, à l'époque constituaient le territoire portugais de Goa, les *terras firmes* de Bardez et Salsete n'ayant été incorporées que dans les années trente du siècle – L. T.]

[11] « Confirmação das pazes e contrato que Afonso de Albuquerque fez com o rei de Calicut », Almeirim, 26/II/1515, Júlio Firmino Júdice BIKER, *Collecção de Tratados e concertos de pazes que o Estado da Índia Portugueza fez com os Reis e Senhores com quem teve relações nas partes da Ásia e Africa Oriental desde o principio da conquista até ao fim do século XVIII*, vol. I, Lisbonne, 1881 [réimp. Asian Educational Services, New Delhi & Madras, 1995], pp 28-33.

[12] Sur ce célèbre ambassadeur du Prêtre Jean à la Cour de D. Manuel, *vide L.& A.*, I, « L'ambassade du Prêtre Jean à D. Manuel », pp. 133-182.

[13] António Machado de FARIA, « Cavaleiros da Ordem de Cristo no século XVI » in *Arqueologia e História*, vol. VI, série viii, Lisbonne, 1955 (pp. 13-73), pp. 21 & 58.

dont deux prêtres ; un jeune Florentin, André Corsali, protégé des Médicis, et curieux de voir le monde, qui allait introduire chez les Éthiopiens l'usage de l'imprimerie ; un joueur d'orgue, avec deux orgues. Dans les bagages, quantité de livres religieux en portugais, des *Flos sanctorum*, des Vies des martyrs, des livres d'heures de Notre-Dame, cent exemplaires de « La Destruction de Jérusalem ». La reine D. Maria envoyait à la femme du Prêtre un livre d'heures de Notre-Dame enluminé sur parchemin.

Persuadé d'être au cœur du mystère de la Providence, Duarte Galvão, septuagénaire, se porta candidat à conduire l'ambassade [14]. Le but politique de cette mission était si étranger aux vues du clan anti-impérialiste qu'il avait été question de donner à Duarte Galvão sa propre escadre. Il refusa, « disant qu'il était vieux, et qu'il ne voulait point se charger de tâches qui lui tracasseraient l'esprit, particulièrement vu qu'il faisait ce voyage pour servir Notre-Seigneur et joindre la Chrétienté d'Éthiopie à la nôtre ». Il fut pourtant tenu hors des débats qui le concernaient, et les instructions établies furent remises au secrétaire de l'ambassade, qui les garda par devers lui. Duarte Galvão passa donc en Inde sur l'escadre de Lopo Soares, croyant que celui-ci, sublimé par son état maladif, inclinerait « à ne présenter à Dieu de meilleur sacrifice que de le servir, à l'avantage de sa sainte conquête ».

Au contraire d'Albuquerque qui avait une facilité naturelle à accueillir et à communiquer, Lopo Soares était un homme distant, très froid, austère, sec de tempérament et de conversation, intolérant aux conseils, ne supportant ni la contradiction ni les flatteries [15].

Il tenait la meilleure table qu'il y ait eu en Inde pour le service et pour les mets [16]. « Sa table est ouverte à tout l'homme de qualité, où trois fois la semaine nous sommes repus de blanc-manger, et les autres jours de poulet », écrit un commensal. Pourtant, il ne s'attachait pas les *fidalgos*. Leur esprit lui était étranger. Il ignorait le panache. Au combat, il était d'une prudence extrême qui le faisait mépriser. Un mot rapporté par Castanheda le contient tout entier. À un *fidalgo* qui, après un assaut, l'aborde en lui disant « vous avez des chevaliers qui conquerront le monde », au lieu de forcer sur la louange, il répondit qu'ils se battaient « comme des bêtes » [17]. Albuquerque luttait contre l'indiscipline avec brutalité, sans égard pour la qualité des personnes. « Très rude en sa justice », Lopo Soares ne l'a pas égalé. Respectueux des positions sociales, il était plus sévère aux petits manquements qu'aux grandes friponneries. Homme d'ordre, par son passé et par sa nature, il était très attentif à ce que soit exécuté le service du Roi. Le niveau des cargaisons d'épices qui

---

[14] *Vide L.& A.*, I, « Duarte Galvão », pp. 38-47.

[15] Pour le portrait moral, *cf.* Barros, III, i, 1 ; Castanheda, II, xcvi ; Correia, II, pp. 467-468, 476-477, 536, 562-564.

[16] Correia, II, pp. 563-564.

[17] Heitor Rodrigues au Roi, 5/I/1517, ANTT, *CC*, I-21-5 ; Castanheda, IV, xliii.

partaient de Cochin augmentait sous son gouvernement. Au-delà, l'intérêt des particuliers pouvait jouer. En le nommant gouverneur de São Jorge da Mina en 1494, D. João II lui avait dit plaisamment : « ne soyez pas assez sot pour revenir pauvre » [18]. Le conseil valait aussi pour les *fidalgos*.

L'état de santé de Lopo Soares était pour quelque chose dans ses humeurs. Il était sujet à des crises d'épilepsie au cours desquelles il entrait en fureur et, dit Mateus, il tombait, bavait et criait comme un mouton [19]. Elles le laissaient abattu. Le haut mal lui avait valu d'abord, en Inde, un certain respect, perdu à la suite de sa campagne en Mer Rouge [20]. Homme de raison, sans charisme, cassant et passif, Lopo Soares, gouverneur de l'Inde, assistait en témoin conscient et fataliste, sans qu'on perçoive dans son orgueil une volonté d'en corriger les effets, à un relâchement moral dont il paraissait avoir été le premier surpris.

En fermant l'oreille aux plaintes d'Albuquerque sur le défaut d'effectifs, on a évalué sur le papier, à Lisbonne, au début de 1515, à plus de sept mille hommes « utiles » les forces dont disposait le gouverneur de l'Inde [21]. Avec les quinze cents qu'emmenait Lopo Soares, le total était considéré plus que suffisant. Grosse ou menue, l'artillerie était estimée dépasser les 1 500 pièces, celle des forteresses non incluse. La construction navale ne manquait pas d'ouvriers spécialisés pour l'entretien des quarante navires que comptait la flotte de l'Inde, et des caravelles sortaient des chantiers à une cadence soutenue.

À l'heure où la consigne était de réduire fortement l'effort portugais en Inde, un gros coup de pouce aboutit à ces chiffres surévalués. Du moins les fit-on mousser auprès du nonce pour vanter à Rome les mérites du Portugal. On ajouta, autre tricherie, qu'embarquaient sur l'escadre « beaucoup de *fidalgos*, de chevaliers et de *criados* du Roi accoutumés à détruire les escadres des Maures ». Ils partaient avec des tentations mêlées qui n'étaient pas si hautes.

Lopo Soares découvrit une Inde financièrement pauvre, à court d'hommes, démunie d'artillerie. Albuquerque avait « tout » emporté des pièces utilisables pour son expédition au Golfe Persique. D. Aleixo de Meneses [22] les

---

[18] Garcia de RESENDE, *Vida e Feitos d'El-Rei D. João II*, chap. clxxvii, Evelina Verdelho, *Livro das Obras de Garcia de Resende*, Fundação Calouste Gulbenkian, Lisbonne, 1994, p. 416.

[19] Lettre de Mateus au Roi, fin 1517, ANTT, *Cartas Orientais*, n° 39. [Dans une autre lettre (pub. par Frei João de SOUSA, *Documentos Arabicos para a Historia Portugueza (...)*, Academia Real das Sciencias, Lisbonne, 1790, doc. XXIV, pp. 89-94), Mateus le dit fou et, partant, irresponsable – L. T.]

[20] CORREIA, II, p. 496.

[21] Mémorial de la flotte de l'Inde envoyé au nonce, *DPM*, IV, p. 20-22.

[22] [*Capitão-mor do mar da Índia*, lieutenant de Lopo Soares, dont il était le neveu (il était fils de sa sœur D. Beatriz de Alvarenga ou de Melo et de D. Pedro de Meneses, 1er comte de Cantanhede) ; il était demi-frère du maréchal D. Fernando Coutinho (fils de sa mère et du maréchal D. Álvaro Coutinho), cousin germain de Diogo Lopes de Sequeira, gouverneur de l'Inde de 1518 à 1521, et aussi de D. Henrique de Meneses, gouverneur de 1524 à 1526. Il fut plus tard *aio* (précepteur) de D. Sebastião, de 1559 à 1569, date de sa mort – L. T.]

rapatria au Malabar en 1516 et réduisit de moitié la garnison d'Ormuz et sa flotille, pour essayer d'atteindre aux effectifs que le Roi avait ordonné de mener au Détroit « J'en doute, vu le petit nombre <d'hommes> qu'il y a dans tout ce pays », écrivait le Gouverneur à Jorge de Brito, qui pour sa part découvrait Malacca en piètre condition et réclamait de l'aide :

> « On m'a donné votre lettre ici, à Cochin, à mon retour de Goa et de ces autres forteresses que je suis allé visiter une fois envoyée au Portugal l'escadre d'épices. Je les ai trouvées dans une confusion et un désordre si total qu'il m'a fallu rester là-bas deux mois et demi. Vous verrez par là ce qu'il en était. Si vous voyez Malacca comme elles le sont, il ne vous paraîtra pas étrange de le trouver comme vous m'écrivez l'avoir trouvé. Car celle qui semblait être la principale [= Goa], il y avait neuf mois qu'on n'y payait plus les rations, vu en quel état étaient la *feitoria*, le magasin et les vivres. Ces quelques jours que vous y avez été, vous avez bien pu le voir (...). Les gens que vous m'envoyez demander, lorsque me fut donnée votre lettre, je n'en avais pas dans tout ce pays la moitié, parce qu'ils étaient dispersés sur les escadres que j'avais déjà expédiées, comme on vous le dira. Quant à l'artillerie et autres choses que vous dites être nécessaires, qui le sait mieux que moi qui en ai si peu, et si grand besoin (...). Toutes les forteresses me demandent la même chose que vous. Pour vous en dire plus, à Calicut, qui est si belliqueux, il n'y avait pas une seule épée, ni de poudre pour me saluer. Des armes, il y en a si peu et je suis dans une telle nécessité que je ne sais si je pourrai y remédier, car la majorité des gens qui viennent du Portugal viennent plus équipés pour trafiquer que pour combattre, ce pourquoi nous avons un tel défaut d'armes. [23] »

La pénurie que Lopo Soares imputait à son prédécesseur, et dont il était en partie responsable, servit d'argument à son choix d'une politique pacifiste. À Jorge de Brito dont la forteresse était harcelée par l'ex-roi de Malacca et frôlait la chute, il répondit en concluant tout bonnement : « Voyez le *regimento* que vous envoie le Roi, conformez-vous-y, et considérez combien il recommande la paix et combien strictement il défend que nous fassions ni ne consentions à faire la guerre » [24]. Malacca ne recevra un petit secours qu'en 1518.

L'hostilité à l'œuvre d'Albuquerque semblait être le nerf des actes de l'équipe de Lopo Soares. De bons esprits s'inquiétèrent, dès les premiers signes de cette réaction. « Qu'on ne vous nuise pas pour se venger – écrivait au Roi

---

[23] Lettre de Lopo Soares au capitaine de Malacca, datable de 1516, ANTT, *CVR*, n° 132, transcrite intégralement *in* Luís Filipe F. R. Thomaz, *Os Portugueses em Malaca (1511-1580)*, Faculdade de Letras de Lisboa (thèse polycopiée), 1964, vol. II, doc. 8, pp. 132-138 [et partiellement *in Idem*, « O testamento político de Diogo Pereira, *o Malabar*, e o projecto oriental dos Gamas », in *Anais de História de Além-Mar*, V, 2004, pp. 61-160] ; aussi *in* R. B. Smith, *Lopo Soares de Alvarenga*, p. 42.

[24] *Ibidem.*

Silvestre de Bachom – vos officiers semblent n'avoir d'autre fantaisie que de défaire ce que d'autres font, sans plus mesurer ce qui peut résulter »[25].

Cette attitude n'inquiétait pas que les Portugais. Dès ses premiers pas, Lopo Soares, en manifestant qu'il prenait le contre-pied de son prédécesseur, additionnait les maladresses. Le radjah de Cochin fit attendre plusieurs jours le moment propice fixé par ses devins ; puis il compara la courtoisie d'Albuquerque à l'accueil fermé du nouveau gouverneur et se tint sur la défensive[26]. À Calicut, le Samorin, douze jours durant, refusa d'être convoqué à la forteresse. Lopo Soares, hostile au renouvellement des facilités consenties en 1513, n'était pas loin de céder à son secret désir de rompre la paix[27]. À Cananor, récent foyer d'opposition à Albuquerque, le contact était meilleur[28]. À Bhatkal, où vingt-quatre Portugais furent tués dans une émeute, Lopo Soares se contenta de la remise de deux vieux Musulmans. Cette mollesse suscitait l'irritation de ceux des Portugais qui se rappelaient « la main âpre d'Albuquerque sur la tête des Maures ». Du côté adverse, elle était interprétée comme un test des capacités du nouveau gouverneur[29]. L'impression était négative et allait avoir des suites.

Les cinq capitaineries, Cochin, Goa, Cananor, Calicut et Malacca, changèrent de titulaires, et de même les factoreries. Seul fera exception le tout nouveau capitaine d'Ormuz[30], dont, au départ de Lisbonne, la conquête n'avait pas eu lieu. Francisco Corvinel, le *feitor* de Goa, fut embarqué pour le Portugal sans avoir le temps d'emporter ses registres[31]. « Un grand nombre de *fidalgos* et de chevaliers qui étaient la fleur de l'Inde » embarquèrent pour Lisbonne, au début de 1515, « élevés à l'école de D. Francisco de Almeida et d'Afonso de Albuquerque, dans un temps que les hommes avaient pour honneur les moyens par lesquels il se gagne, et non les trafics par lesquels s'acquiert la richesse »[32].

Dans le sillage de Lopo Soares, quelques victimes d'Albuquerque refirent surface, ainsi à Cochin, Diogo Mendes de Vasconcelos comme capitaine ; cela le dédommagea de son renvoi dans les fers au Portugal, en 1512, en compagnie de Diogo Pereira, facteur destitué de Cochin. Celui-ci réapparut dans

---

25 Silvestre de Bachom au Roi, Cochin, 4/I/1516, *CAA*, IV, p. 25.

26 BARROS, III, i, 1.

27 CASTANHEDA, IV, iii ; Silvestre de Bachom au Roi, 8 ou 4/I/1516, *CAA*, IV, p. 24.

28 Geneviève BOUCHON, *Mamale de Cananor. Un adversaire de l'Inde portugaise*, Paris, 1975, p. 149.

29 BARROS, III, i, 1 ; CASTANHEDA, IV, ii ; CORREIA, II, p. 469.

30 [Pero de Albuquerque, l'un des neveux d'Afonso – L. T.]

31 *CQ*, n° 239.

32 BARROS, IV, i, 1.

le poste de secrétaire du gouverneur [33]. Álvaro Teles Barreto, un des mutins d'Ormuz de 1508, revint comme capitaine de Calicut. Un *casado* de Goa, qu'Albuquerque avait voulu faire pendre pour faute grave et qui s'était évadé grâce à António Real, revint dans la compagnie de D. Guterre. Autre ancien de l'Inde, Fernão Peres de Andrade est, lui, mal vu. Chargé par D. Manuel de la découverte « de la baie de Bengale et de la Chine » [34], il était vivement jalousé de ceux qui comptaient s'en mettre plein les poches dans ce secteur encore neuf.

Le clientélisme, certes, était de tradition. Albuquerque le pratiqua. Mais il atteignit avec Lopo Soares des proportions nouvelles, et il s'accompagna d'une corruption qu'Albuquerque n'avait cessé de combattre par de lourdes sanctions. Sous Lopo Soares les trafics frauduleux perdirent leur caractère coupable et allèrent même jusqu'à s'afficher avec cynisme. Des officiers qui servaient depuis de longues années constatèrent avec amertume que la nouvelle équipe s'emparait des postes qu'ils avaient mérités par leurs peines et leurs blessures. L'un d'eux, qui avait combattu huit ans sur terre et sur mer, dont trois à Goa comme capitaine des arbalétriers, guignait le commandement d'un des navires qui se construisaient en Inde. Pendant qu'il était à Ormuz à coltiner des pierres, Lopo Soares donna tout à des gens à lui. Aussi le malchanceux s'adressa-t-il au Roi, pour obtenir la capitainerie d'une nef ou du fortin de Benasterim [35]. Même écœurement chez les vétérans de Malacca, dont la conquête avait coûté tant de vies : « Les hommes de la prise de Malacca » voient tout distribué, sans aucun mérite acquis, aux gens du nouveau capitaine, Jorge de Brito [36]. « Ce qui est vrai est de rentrer riche au Portugal, le Roi n'accorde de grâce qu'à ceux qui reviennent riches, et celui-là est un pauvre homme qui ne sait pas s'aider du temps », lance-t-on aux oubliés de la gratitude, indignés, tel Pero de Faria, capitaine des galères de Malacca, par le spectacle des vols et des détournements. « Ils disent clairement que le Roi les a envoyés pour rapporter beaucoup d'argent, qu'ils ne veulent point vivre à Malacca, et qu'on ne leur donne les offices et les charges qu'afin qu'ils puissent en profiter. [37] »

---

[33] Sur ce personnage, *vide* Luís Filipe THOMAZ, « Diogo Pereira o *Malabar* » in *Mare Liberum*, n° 5 (1993), pp. 49-64 [repris, avec des additions et des corrections *in* « O testamento político de Diogo Pereira... » cit. *supra* – L. T.]

[34] Voir des détails et des références *in* Geneviève BOUCHON et Luis Filipe THOMAZ, *Voyage dans les deltas du Ganges et de l'Irraouddy, 1521*, Fondation Calouste Gulbenkian, Centre Culturel Portugais, Paris, 1988, pp. 52 *sq*.

[35] Manuel Sodré au Roi, Cananor, 27/XII/1515, *CAA*, IV, pp. 23-24.

[36] Francisco de Faria au Roi, Malacca, 14/VIII/1517, ANTT, *CC*, I-22-62, *fl* 1 (transcrit *in* L. F. THOMAZ, *Os Portugueses em Malaca*, cit. *supra*, II, doc. 9, pp. 139-149).

[37] [Pero de Faria au Roi, Malacca, 5/I/1517, *Gav*., VI, pp. 337-359 – L. T.]

À Goa, on avait craint le pire de la nomination de Lopo Soares [38]. D. Guterre de Monroy n'avait heureusement nulle envie de sacrifier sa capitainerie. Lorsqu'il eut pris connaissance des revenus qu'on en tirait et de la résolution des habitants à s'y maintenir, Lopo Soares abandonna d'ailleurs l'idée d'évacuer Goa, qui perdit seulement au profit de Cochin son rang de résidence du gouverneur. Le conflit qui ne pouvait manquer de surgir entre le capitaine, assisté de son *feitor*, et le *tanadar*, João Machado, fut querelle de personnes, et non désaccord de principe. L'intérêt que prenait D. Guterre à s'enrichir n'en favorisait pas moins l'essor de sa cité, qu'il s'attacha aussitôt à relever de l'état dans laquelle il l'avait trouvée. Dès 1516, il se soucia de faire valider par le Roi les privilèges qu'en son nom Albuquerque avait concédé à la communauté portugaise [39]. À la fin de cette année, il adressait à D. Manuel un bilan, sans doute avantageux, des ressources en vivres de ses entrepôts et des activités de son arsenal. Il assurait disposer de 3 000 quintaux de biscuit, de farine à volonté et de mille vaches, abattues ou sur pied. Il pouvait fournir pour l'expédition de Mer Rouge beaucoup d'artillerie remise en état et beaucoup de boulets, dont plus de deux mille de grosses bombardes. Il avait construit des fustes. Les travaux de fortification de la ville avaient été poussés. Ils entraînèrent la destruction d'une chapelle que les inconditionnels d'Albuquerque ressentirent comme une offense à sa mémoire, car c'était celle où il avait été inhumé.

D. Guterre joignait à ce tableau une longue démonstration, aussi éloquente que naguère les plaidoyers d'Albuquerque, de la supériorité stratégique, navale et économique de Goa, « la plus grande chose de l'Inde », proclamait-il à son tour. Il exposait comment Goa devait tirer parti du trafic d'Ormuz, « le plus grand qu'il y ait dans ces pays-ci », et envisager même, pour mieux le capter, l'érection d'une forteresse supplémentaire à Bhatkal ou à Marjân, ports très liés au Golfe Persique. Le *feitor* de Cananor lui faisant écho, déclara Goa la ville la plus noble, et la garantie de la conservation de l'Inde [40].

---

[38] Silvestre de Bachom au Roi, Cochin, 4/I/1516, *CAA*, IV, p. 24.

[39] [Charte octroyée à Lisbonne, le 2/III/1518, *APO*, fasc. 2, « Livros dos Privilegios da Cidade de Goa », doc. 1, pp. 3-10 – L. T.]

[40] [D. Goterre de Monroy au Roi, Goa, 10/XI/1526, ANTT, *CC*, I-22-113 ; sommaire *in* <José RAMOS-COELHO> *Alguns Documentos do Archivo Nacional da Torre do Tombo àcerca das navegações e Conquistas Portuguezas*, publicados por ordem do governo de Sua Majestade Fidelissima ao celebrar-se a commemoração quadricentenária do descobrimento da America, Imprensa Nacional, Lisbonne, 1892, p. 396 – L. T.]

Les limitations aux pouvoirs de Lopo Soares

D. Manuel n'avait pas pris son parti de l'éviction d'Albuquerque. Contrairement à la mauvaise image retenue par des historiens, il ne lui était pas infidèle. En 1515, il le croyait retourné à la Mer Rouge, l'objectif primordial, et s'il n'avait pu en ressortir à temps pour rentrer à Lisbonne par les nefs de retour de 1516, la cohabitation avec le nouveau gouverneur risquait d'être explosive. Le Roi choisit comme solution, non point de rappeler Albuquerque, mais de partager le pouvoir entre Lopo Soares et lui, dont il souhaitait plus que jamais le maintien dans les pays de l'Inde. Effectivement, des nouvelles reçues de Venise via Anvers, annoncèrent qu'Albuquerque avait enlevé Aden et pénétré en Mer Rouge. Le 20 mars 1516, D. Manuel lui écrivit en termes très chaleureux de demeurer en Inde, nonobstant les décisions antérieures, si l'escadre du Sultan était sortie dans l'Océan Indien. Durant ce temps, Lopo Soares ne garderait que Calicut, Cochin et Malacca, les quatre cents hommes venus avec lui et sa fonction d'administrateur de l'épicerie. Si, d'autre part, Albuquerque était établi à Aden, ou dans une forteresse de Mer Rouge, le commandement de la mer d'Arabie, de Cambaye à Sofala, était reconstitué en sa faveur. Si, d'aventure, Lopo Soares était mort, Albuquerque redevenait capitaine-général et gouverneur dans toutes les régions de l'Inde [41].

Afin que nul n'en ignore, la décision de maintenir Albuquerque en place si l'escadre du Sultan était entrée dans la mer d'Arabie fut notifiée, par un *alvará* du même jour, à l'ensemble des personnels, « capitaines de nos forteresses de l'Inde et des nefs et navires que nous y avons, *fidalgos*, chevaliers, écuyers, gens d'armes, bombardiers, espingardiers, arbalétriers, et toutes autres gens des armées que nous entretenons dans ces régions, sur mer comme sur terre, écrivains et officiers de nos *feitorias*, capitaines, maîtres, pilotes, compagnie et gens d'armes des nefs des escadres parties pour l'aller et retour avec cargaison d'épices, et toutes autres personnes ». Tous et chacun devaient lui obéir en tout dans sa capitainerie, comme à leur capitaine-major [42].

Les lettres de D. Manuel furent confiées à Afonso Lopes da Costa, capitaine désigné de Malacca, membre de l'escadre de João da Silveira, qui quitta Lisbonne le 16 avril. Il avait ordre de gagner directement le cap Gardafui s'il ne trouvait pas de nouvelles à Mozambique, et de servir sous Albuquerque, le cas échéant, dans le Détroit. Albuquerque était prié d'oublier leur querelle de 1507 ; et, s'il envoyait une expédition à Bahrayn, de la lui confier [43]. Lorsqu'elle fut découverte, cette initiative de D. Manuel fut aussitôt désavouée. Les chroniqueurs ne connaissent que la mission de Diogo de Unhos, envoyé en urgence

---

[41] D. Manuel à Albuquerque, Almeirim, 20/III/1516, *CAA*, III, pp. 238-241.

[42] Alvará d'Almeirim, 20/III/1516, *CAA*, IV, pp. 30-31 ; *cf.* la lettre de D. Manuel à Lopo Soares, transcrite in *Comentários*, IV, xlvii.

[43] D. Manuel à Albuquerque, 11/III/1516, *CAA*, III, pp. 237-238.

quelques jours plus tard, le 24 avril, sur un voilier rapide et fortement équipé d'artillerie, avec des instructions différentes. Si les Roumes n'étaient pas encore passés, Diogo de Unhos presserait Lopo Soares de se porter contre eux. S'ils l'étaient, Unhos retiendrait à Mozambique les nefs arrivant du Portugal, et tâcherait de s'informer plus exactement[44].

Afonso Lopes da Costa, sachant Albuquerque mort, vint s'intégrer à l'armada de Lopo Soares, de qui il fut un des deux conseillers privilégiés.

D'une toute autre portée furent les décisions arrêtées quelques mois plus tard par les gouvernants portugais. La reconstitution d'une capitainerie-majeure de la mer d'Arabie enleva à D. Aleixo de Meneses le principal secteur de son commandement de capitaine-major de la mer[45]; et l'administration des *feitorias* était désormais unifiée sous l'autorité d'un *vedor da fazenda nas partes da India*, indépendant du gouverneur[46]. Lopo Soares se sentit lâché : « Si j'avais eu des parents au Portugal, cela ne serait pas arrivé » fut sa réaction[47].

Les auteurs des décisions de l'hiver 1516-1517 ne disposaient que des informations parties de l'Inde au début de 1515. En quatre mois d'exercice, Lopo Soares avait donc suffisamment inquiété pour qu'à Lisbonne un reversement s'opère dans le groupe dirigeant. Peut-être la séparation du pouvoir politico-militaire et de la direction commerciale avait-elle été depuis un certain temps à l'étude. Silvestre de Bachom la préconisait au début de 1515 : « Qu'aucun capitaine de forteresse n'ait pouvoir sur les *feitores* ni sur votre *fazenda* (...). Si vous voulez que vos affaires aillent bien, vous ne devez pas mêler la guerre à la marchandise. Le capitaine est homme de guerre. Il n'y a pas de raison qu'il ait regard sur les *feitorias*, qui sont <faites> pour les marchands ». Ainsi serait évitée une mauvaise gestion et la vente de sauf-conduits par les capitaines à des nefs chargées de poivre[48]. D'autre part, en reformant l'escadre de la mer d'Arabie, lorsque la mort d'Albuquerque fut connue, le Roi montrait la suite de ses idées. La nomination d'António de Saldanha[49] à sa tête sentit cependant l'improvisation : il recevait le titre sans recevoir de navires.

---

[44] La date dans BARROS, III, i, 2 ; instructions plus détaillées, CORREIA, II, pp. 483-484 (avec fausse date de départ, janvier 1516).

[45] D. Aleixo de Meneses au Roi, Cochin, 24/XII/1517, *in* Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT & Anne KROELL, éd., *Mamlouks, Ottomans et Portugais en Mer Rouge : L'affaire de Djedda en 1517*, Institut Français d'Archéologie Orientale, Le Caire, 1988, pp. 51-59 ; CASTANHEDA, IV, xxvi, p. 421.

[46] [Quelques chapitres du *regimento* de Fernão de Alcáçova, premier *vedor da fazenda da India*, conservés dans les archives de Goa, nous sont parvenus : *APO*, fasc. 5, doc. 3-8, pp. 5 *sq.* – L. T.]

[47] CASTANHEDA, IV, xxvi, p. 420. *Cf.* CORREIA, II, pp. 495 & 531-537.

[48] Silvestre de Bachom au Roi, 4/I/1516, *CAA*, IV, p. 25.

[49] [Sur ce personnage, *vide* Alexandre Lobato, *Da época e dos feitos de António de Saldanha*, Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, Lisbonne, 1964 – L. T.]

La conjecture la plus vraisemblable est que l'influence du baron d'Alvito subit une éclipse. D. Martinho disposait de l'esprit du Roi, mais il avait vendu en 1515, on ne sait pourquoi, sa charge de *vedor da fazenda real* au comte de Vimioso, dont les conceptions seraient à découvrir. Quels qu'aient été les inspirateurs du coup de barre, ils dépossédaient Lopo Soares d'une bonne moitié des pouvoirs qu'il avait obtenus deux ans plus tôt. La bureaucratie royale revenait en force, et, avec elle, des signes de l'idéologie manuéline.

António de Saldanha n'avait pas pour seule tâche de garder « la côte d'Arabie et les portes de la Mer Rouge », zone où il avait déjà servi en 1503. Avec lui venait un protégé du duc de Bragance D. Jaime, Manuel de Lacerda, muni d'un brevet de capitaine d'une forteresse de la Mer Rouge. Son expérience de l'Inde sous Albuquerque l'aiderait à voir ce qu'il en était d'une situation sur laquelle Lisbonne commençait à s'interroger[50]. Outre sa mission navale, Saldanha exercerait la première des interventions directes de D. Manuel dans les affaires de la principauté vassale d'Ormuz. Le *regimento* de Saldanha lui enjoignait d'y établir une administration mixte, luso-ormuzie. D. Aleixo de Meneses, qui désapprouvait cette initiative risquée, ressentit doublement d'être évincé. « Bien qu'António de Saldanha soit personne propre à savoir très bien servir Votre Altesse en cela et en beaucoup d'autres choses de plus grande substance – écrivit-il au Roi d'un ton piqué – cependant Votre Altesse devrait se souvenir que j'allais la servant dans cette charge, et que je ne suis pas si jeunet que ne me reviennent les choses les plus importantes qu'il y a en Inde, et combien plus celle-ci. [51] »

La présence à Goa de Fernão de Alcáçova, en octobre 1517, scandalisa D. Aleixo bien plus encore que celle d'António de Saldanha. Le poste de *vedor* en Inde, aux émoluments de 300 000 réaux par an[52], était revenu à ce haut membre des services financiers royaux, *provedor* des Comptes du Royaume et de la Maison[53]. Beau-frère d'António Carneiro, ami et protecteur de Cataldo Sículo avec qui il discutait de vocabulaire latin, et proche de D. Martinho de Castelo Branco[54], Fernão de Alcáçova était homme, dit João de Barros qui l'a côtoyé, « a étendre ses instructions à tout ce dont il voulait connaître »[55].

---

50 D. Jaime au Roi, s.d., ANTT, *Cartas Missivas*, IV, 270.

51 D. Aleixo de Meneses au Roi, Cochin, 24/XII/1507, cit. *supra*, note 568.

52 Luciano Ribeiro, *Registo da Casa da India*, Agência Geral do Ultramar, Lisbonne, 1954-1955, n° 27, p. 6 ; Geneviève Bouchon, *Navires et cargaisons – Retour de L'Inde en 1518 : Caderno dos ofiçiaes da India da careguaçam das naos que vieram o anno de bcxbiij*, introduction, édition et index par..., Société d'Histoire de l'Orient, Paris, 1977, p. 47.

53 Depuis juillet 1514 : Virgínia Rau, *A Casa dos Contos*, Coïmbre, 1951, p. 28.

54 Américo da Costa Ramalho, « Cataldo e os Alcáçovas e Carneiros funcionários régios », *Memórias da Academia das Ciências*, 29, Lisbonne, 1990-1991 ; repris dans Idem, *Para a história do Humanismo em Portugal*, II, Lisbonne, 1994, pp. 73-80 ; Cataldo Pársio Sículo, *Martinho Verdadeiro Salomão*, Dulce da Cruz Vieira et Américo da Costa Ramalho, éd, Coimbra, 1974, p. 79.

55 Barros, III, i, 10.

Fernão de Alcáçova était muni de très grands pouvoirs afin de mettre de l'ordre dans les pratiques des capitaines et des *feitores*. Il avait liberté de démettre de leurs offices les officiers des *feitorias* et de les remplacer par qui bon il jugerait, sans que le gouverneur ait à s'en mêler. Un *alvará* du 28 mars 1517 interdisait aux capitaines de s'occuper en quoi que ce soit des affaires de la Fazenda royale [56], et Alcáçova avait ordre de ne rien leur donner de ses fonds [57]. Sous peine d'être suspendus, les *feitores* ne devraient se conformer ni aux ordres ni aux demandes des capitaines. Il était interdit aux capitaines des forteresses de spéculer sur les vivres en les achetant aux marchands des lieux où ils commandaient, sous peine de perdre leur traitement ; ils ne pourraient en acheter qu'en dehors de leur juridiction, à condition de les mettre sur le marché. De même étaient prohibés la cession à crédit des marchandises du Roi et le commerce des *feitores* pour leur propre compte, en particulier de vivres [58]. Ce fut peut-être au même moment que le Roi ordonna aussi que les biens des marchands maures qui viendraient à décéder devraient être inventoriés par écrit, pour le règlement de l'héritage de leurs ayants droit [59].

La surprise de Lopo Soares, les résistances solidaires des *fidalgos* et des facteurs à la cassure de leurs habitudes présageaient une mission difficile. On y avait pensé. Fernão de Alcáçova emportait des coffres blindés aux très fortes serrures [60]. Sa qualité de représentant du Roi était censée suffire. Il partait résolu mais tout seul, homme de bureau, de naissance bourgeoise, sans autre pouvoir que sa plume, ses papiers, et quelques greffiers.

Il rejoignit en août 1517 à Mozambique la flotte marchande d'António de Saldanha, appareillée avant la sienne, et commença d'user de ses prérogatives [61]. À Goa, en septembre, il exerça son mandat sans attendre d'avoir remis ses provisions à Lopo Soares[62] et retira à D. Guterre le soin des affaires de la *feitoria*. La fureur de Lopo Soares ne fut pas moins vive que celle de D. Aleixo devant l'affront public qui lui était infligé. Il repoussa à son arrivée à Cochin

---

[56] ANTT, *CC. I, 26-79 ;* « alvará sobre não entenderem os Capitães na fazenda del Rei nosso Senhor », Lisbonne, 28/III/1517, *APO,* fasc. 5, pp. 4-5.

[57] D. Aleixo au Roi, Cochin, 24/XII/1517, cit. *supra,* note 568.

[58] Trelado, s.d., *APO, fasc.* 5, pp. 5-6.

[59] *Regimento* de Diogo Lopes de Sequeira au capitaine de Goa, *fin 1518, *APO, fasc.* 5, pp. 24-25, § 41.

[60] *Regimento* de D. Manuel à João Álvares de Caminha, 15/II/1520, ANTT, *Leis*, (I, 307 & I, 309).

[61] *Mandados* de Fernão de Alcáçova au *feitor* de Sofala, Moçambique, 24/VIII/1517, *DPM*, V, pp. 182-188 ; Cristóvão de Távora au Roi, Moçambique, 20/IX/1517, *ibidem*, pp. 198 *sq.*

[62] Date d'arrivée à Goa, le 17 septembre selon BARROS (III, i, 10) ; fin septembre selon CORREIA, II, p. 532. De Goa, Fernão de Alcáçova envoya à Diu un feitor, Fernão Martins Evangelho, *cf.* Pero Gomes Teixeira au Roi, ANTT, *CC*, I-24-11 ; CASTANHEDA, IV, xxvi.

de prendre connaissance des pouvoirs d'Alcáçova [63] et continua comme auparavant d'intervenir dans les questions qui relevaient du *vedor*, bien que les articles de son *regimento* aient été dûment transcrits dans les registres de la feitoria de Goa [64]. Une fois à Cochin, où il jeta l'ancre le 15 décembre, il ordonna d'obéir aux instructions du Roi et feignit de faciliter à Alcáçova l'entrée en possession de sa charge.

D. Aleixo a prétendu avoir travaillé à apaiser la colère rentrée de son oncle. Il n'en écrivait pas moins à D. Manuel, le 24 décembre, que Dieu rendrait un grand service en rappelant à lui le *vedor* [65]. Selon la chronique, par moments vraisemblable, de Gaspar Correia, Lopo Soares excitait en sous-main contre lui les officiers de Cochin, et le soutenait publiquement, déplorant un désordre auquel il ne pouvait rien, lorsque Alcáçova venait se plaindre [66]. Fernão de Alcáçova repartit pour Lisbonne en janvier 1518 avec les nefs de l'épicerie. Il avait été en fonction, au total, quatre mois et dix jours [67], et à Cochin trois semaines. Barros et Castanheda, un peu gênés, laissent le lecteur sur l'impression que, isolé et sans prise sur la machine administrative, il aurait craqué [68]. L'information ouverte contre lui à Lisbonne, pour être rentré sans l'autorisation du Roi, établit qu'il fut embarqué contre son gré par le capitaine de Calicut, en violation du décret royal qui le faisait indépendant du gouverneur [69]. Peut-être ne protesta-t-il que pour la forme.

Fernão de Alcáçova fut condamné à perdre ses émoluments, sauf le temps qu'il avait servi en Inde, et les *mercês* attachées à sa nomination [70]. La même peine frappa D. Guterre de Monroy et le capitaine de Cananor [71] pour avoir mis des obstacles à ses ordres. Le capitaine de Calicut fut condamné à aller servir un an au Maroc. La sentence réclamée par le procureur du Roi contre Lopo Soares fut condamnation aux dépens, un bannissement de quatre années dans une des places du Maroc, la perte de son traitement en Inde depuis qu'à Goa il avait refusé de voir les provisions du Roi, et la confiscation de ses *quin-*

---

[63] Parti d'Ormuz le 1er novembre (lettre de Dinis Fernandes de Melo à D. Manuel, Cochin, 9/I/1518, Bacqué-Grammont & Krœll, *op. cit.*, p. 64), il arriva à Goa le 30 (Pero Gomes Teixeira au Roi, ANTT, *CC.* I-24-11, *fl* 3b) et arriva à Cochin le 15 décembre (Lettre de Dinis Fernandes de Melo à D. Manuel, p. 64).

[64] Transcrits le 10 novembre : *APO*, fasc. 5, pp. 7 & 8.

[65] D. Aleixo au Roi, Cochin, 24/XII/1517, cit. *supra*, note 568.

[66] Correia, II, pp. 533-536.

[67] Geneviève Bouchon, *Navires et cargaisons...*, p. 47.

[68] Castanheda, IV, xxvi ; Barros, III, i, 10.

[69] Mateus lui confia une lettre détaillé pour le Roi. De même Jerónimo de Sousa (Cochin, 5/XI/1518, *Gav.*, X, p. 109).

[70] Selon Correia, II, p. 536, on trouva de l'argent caché dans le double fond de son coffre et il fut arrêté. Il emportait aussi 400 *quintais* de ses *quintaladas :* Geneviève Bouchon, *Navires et cargaisons...*, p. 47.

[71] Barros, III, i, 10.

taladas au-dessus d'une valeur de 60 000 cruzados [72]. La grâce royale réduisit la rigueur des peines encourues ou les effaça [73].

La nouvelle de l'arrestation de D. Guterre au Portugal avait donné aux gens de Goa confiance en la justice du Roi. Dans une lettre confidentielle destinée à D. Manuel, les membres de la municipalité exprimèrent combien amèrement ils furent détrompés lorsqu'ils apprirent que D. Guterre était rétabli dans ses biens, car l'argent pouvait tout. « Nous ne croyons plus – ajoutèrent-ils – que viennent en Inde un Afonso de Albuquerque et un Pero Gomes Teixeira, dont l'un n'aurait pas dû mourir, ni l'autre être privé du poste où il tenait avec tant de vérité et d'audace la terre en justice et amour, ce dont nous manquons maintenant passablement en tout. [74] »

Lopo Soares en Mer Rouge (1517)

Duarte Galvão, lorsqu'il avait espéré être envoyé en Éthiopie au début de 1516, avait dû attendre une longue année l'expédition de Mer Rouge. Dans les comptoirs et sur les chantiers navals, les apprêts matériels occupèrent cette année-là le plus clair du temps [75]. Pour disposer d'effectifs suffisants, Lopo Soares dégarnit Ormuz et refusa de secourir Malacca. En quittant Goa, que Yûsuf Lârî [76] s'apprêtait à attaquer, il refusa à D. Guterre de Monroy un peu de renfort en hommes et en artillerie. Des Goanais inscrits sur les rôles furent embarqués de force [77]. João da Silveira, capitaine de l'escadre de 1516, resta bloqué à Mozambique, où l'on savait que les Roumes étaient entrés dans le golfe d'Aden. Venant de Cochin, Diogo de Unhos, en février 1517, lui laissa un

---

[72] *Libelo* du procureur du Roi contre Fernão de Alcáçova et contre Lopo Soares, ANTT, *Fragmentos*, Índia, caixa 4 ; BARROS, III, i, 10.

[73] CORREIA, *Crónicas*, p.114 ; R. B. SMITH, *Lopo Soares de Alvarenga...*, pp. 13-14.

[74] Lettre à D. Manuel (dont la mort est encore ignorée) 2/XI/1522, ANTT, *CC*,I-28-125, publiée dans le *Boletim de Bibliographia Portugueza e Revista dos Archivos Nacionaes*, 18, p. 181.

[75] Lettre d'Heitor Rodrigues, facteur sortant de Cananor, 5/I/1517, ANTT, *CC*, I-21-5.

[76] [Capitaine du 'Âdil Shâh de Bijapur et gouverneur du Konkan, originaire, comme l'indique sa *nisba*, du Lârestân (côte iranienne du Golfe Persique), à ce qu'il semble d'origine turque, mais chiite convaincu. Il reçut un peu plus tard le titre de Asad Khân, « le khan lion », devint richissime et joua un rôle de premier plan dans l'histoire de Bijapur, juqu'à sa mort en décembre 1543. Pour préserver son autonomie au Konkan, il joua une politique assez complexe, tantôt se raprochant des Portugais – qui lui doivent la cession des terres fermes de Bardez et Salsete, contiguës aux îles de Goa – tantôt leur étant hostile, jouant aussi avec les hindous, y compris l'empereur de Vijayanagar. Les chroniqueurs portugais fournissent à ce sujet maints renseignements, João de Barros à lui seul lui consacrant seize chapitres de son *Ásia*. On trouvera des détails et des références dans notre article « La présence iranienne autour de l'Océan Indien au XVIe siècle d'après les sources portugaises de l'époque » in *Archipel*, n° 68, pp. 82-85 – L. T.]

[77] CASTANHEDA, IV, x, p. 394 ; CORREIA, II, p. 487.

pilote du Détroit chargé de le conduire jusqu'à Perim [78], mais point au-delà s'il ne venait pas d'autre message de Lopo Soares. En attendant, il s'informerait en mars à Malindi, auprès des marchands gudjaratis qui y venaient à cette époque de l'année [79].

La flotte qui mit à la voile pour la Mer Rouge trente-huit bâtiments – la plus nombreuse jamais réunie – en comptait dix-neuf construits en Inde, une jonque de Malacca et une nef malabare. Hormis la fameuse *Santa Catarina do Monte Sinaï*, capitane, de 800 tonneaux, neuf autres *naus* étaient de moindre volume, et la majorité était constituée de coques de très faible tirant d'eau, appropriées à la navigation parmi les hauts-fonds et les récifs de la Mer Rouge : cinq de 120 à 80 tonneaux, huit de 80 à 40 tonneaux, six galères, six autres petits bâtiments [80].

Sur les effectifs, les participants ont rapporté des chiffres dont les variations peuvent tenir à des désertions de dernière heure parmi les enrôlés. Selon le chef des bombardiers, João da Câmara, il y avait au total peu de monde, « mil quatre cents » Portugais et six cents archers Malabars chrétiens. Selon D. Aleixo de Meneses, qui vit les choses de plus haut, *fidalgos* et gens d'armes étaient mille neuf cents, et dans les équipages six à neuf cents esclaves [81]. En remontant de Cochin vers Goa, en décembre 1516 et janvier 1517, les navires de l'escadre chargèrent du riz à Bhatkal. Les vivres avaient été prévus pour un an [82], dans l'hypothèse d'une campagne de longue durée. D. Aleixo était passé de navire en navire en faire charger de force. Cependant, le riz excepté, mais rationné, la disette fut un des drames du voyage. L'eau embar-

---

[78] [En arabe Mayyûn, île située à 12° 40' N, 43° 20' E, à l'entrée du détroit de Bab-el-Mandeb ; la source sur laquelle se base J. A. (*vide* note suivante) dit 'ilhas da Cruz' ; l'identification avec Perim est de J. A. – L. T.]

[79] João da Silveira au Roi, Mozambique, 14/II/1517, *DPM*, V, p. 30 ; Cristovão de Távora au Roi, Mozambique, 15/II/1517, *ibidem*, pp. 32-34.

[80] [Lettre de D. Aleixo de Meneses à D. Manuel, Cochin, 24/XII/1517, et lettre de Dinis Fernandes de Melo à D. Manuel, Cochin, 9/I/1518, mises en tableau dans Bacqué-Grammont & Krœll, éd., *Mamlouks, Ottomans et Portugais en Mer Rouge*, pp. 24-25, 51, 60-61 ; Castanheda, IV, x ; Correia, II, p. 488 – M. C. F.]

[81] [Lettre de D. João da Câmara, Cap Guardafui, 26/VIII/1517, et lettre de D. Aleixo de Meneses à D. Manuel, Cochin, 24/XII/1517, Bacqué-Grammont & Krœll, *op. cit.*, pp. 49 et 53 : 1 900 hommes au départ de Goa. Barros, III, i, 3 dit à peu près la même chose : 1 200 Portugais et 800 malabars. Lazarus Nuremberger (éd. Anne Krœll, « Le voyage de Lazarus Nuremberger en Inde, 1517-1518 », *Bulletin des études portugaises et brésiliennes*, t. 41, 1980, p. 78) : 1 900 Portugais et 700 malabars, plus 900 esclaves rameurs au total 3 500. Lettre de Dinis Fernandes de Melo à D. Manuel, p. 63 : 1 650 Portugais, plus 600 malabars, plus 600 esclaves des galères. Castanheda, IV, x : 3 000 Portugais et 500 *naires* sur la jonque de Diogo Pereira de Cochin, plus 300 esclaves. Le nombre de 600 esclaves pour 6 galères de Dinis Fernandes de Melo semble le plus vraisemblable – M. C. F.]

[82] Lettre de D. Aleixo de Meneses au Roi, Cochin, 24/XII/1517, Bacqué-Grammont & Krœll, *op. cit.*, p. 51.

quée fut insuffisante, et la soif pire que la faim. Capitaines et associés commerciaux (*partes*) avaient préféré se charger d'épices, dont ils espéraient tirer bon profit. Aux deux seuls points où l'occasion se présenta, ils n'y réussirent pas, ni à Dahlak fin mai [83], ni à Aden en août, où Lopo Soares proposa du girofle et d'autres épices [84].

Durant son retour d'Ormuz, en septembre 1516, D. Aleixo de Meneses eut connaissance de l'attaque d'Aden par Selmân Re'îs [85] et de son échec [86]. Malik Ayâz, en novembre, transmit à D. Guterre de Monroy les nouvelles du Yémen apportées à Diu par Yûsuf al-Turkî. Les Roumes avaient dix-huit galères et une grande nef. Zabîd [87], que cinq mille occupaient, était à une journée dans les terres, et sans port de mer. Ils avaient une forteresse à Qamarân [88]. Leur assaut d'Aden ayant manqué, Selmân Re'îs remontait vers Djedda [89]. Des lettres envoyées d'Ormuz par Pero de Albuquerque confirmaient ces dires. Malik Ayâz glissait dans la sienne qu'en raison de ses sympathies envers les Portugais, le Sultan recommandait à son amiral de ne pas passer en Inde pour le moment. Une vive inquiétude n'en régnait pas moins à Ormuz, d'où les marchands de chevaux n'osaient venir, et à Diu, où les étrangers avaient hâte de régler leurs affaires, et où la population se retirait dans l'intérieur des terres. Comme par le passé, une conquête d'Aden par les Mamlouks était redoutée. Des marchands arabes, à Diu, assuraient les Portugais du bon accueil de l'émir Marjân et Malik Ayâz recommandait de ne pas commettre d'agression [90].

---

[83] [« Due lettere dall' India di Andrea Corsali » *in* Giovanni Battista RAMUSIO, *Navigazioni e Viaggi* (Venise, 1550, nouvelle édition) a cura di Marica Milanesi, Einaudi, Turin, II, pp. 53-54 – M. C. F. ; Dahlak est un archipel de petites îles situé à *ca.* 16° N, 40° E, devant la côte d'Érythrée – L. T.]

[84] Nürnberger, éd. Anne KRŒLL, p. 81.

[85] [Amiral turc au service du sultan mamlouk Qânçauh al-Ghawrî, il fut le capitaine en second de la deuxième flotte que, après la déconfiture de la première à Diu en 1509, celui-là arma dans la Mer Rouge pour essayer de chasser les Portugais. Les Ottomans s'étant entre-temps emparés de l'Égypte, Sélim Ier lui confia en 1517 le commandement de l'armada : *vide* S. SOUCEK, art. « Selmân Re'îs » in *EI*, s. v. – L. T.]

[86] CASTANHEDA, IV, vii.

[87] [Ville du Tihâma, dans le Yemen, près de la côte de la Mer Rouge, à mi chemin entre Hodeïda et Moka (14° 9' N, 43° 15' E), qui servait de capitale d'hiver aux émirs Ṭâhirides (1454-1517), dont relevait tout le sud du Yemen, y compris Aden (le gouverneur, leur vassal, en étant l'émir Marjân, sur lequel voir plus loin). *Cf.* G. R. SMITH, art. « Ṭâhirides » in *EI*, s. v. – L. T.]

[88] [Dans les sources portugaises *Camarão*, île de la Mer Rouge situé à 15° 17' N, 42° 32' E, devant la côte yéménite – L. T.]

[89] [CASTANHEDA, IV, vii ; CORREIA, II, p. 481 – M. C. F.]

[90] Lettre de Malik Ayâz à D. Guterre de Monroy, XI/1516, (traduction en portugais), ANTT, *CVR*, n° 136 ; D. Guterre de Monroy au Roi, 2/XII/1516, ANTT, *CC*, I-20-132 ; D. Guterre de Monroy à Lopo Soares, 3/I/1517, ANTT, *CC*, I-21-2.

Bien que ces nouvelles ne fussent ni tout à fait fraîches ni tout à fait franches, lorsque Lopo Soares partit de Goa, le 8 février 1517, l'information dont il disposait était dans ses grands traits exacte. Il ne sut avec certitude qu'à son arrivée devant Aden, le 14 mars [91] en quelles mains se trouvait la ville.

Préoccupé par la brièveté de la mousson favorable pour entrer en Mer Rouge et pressé « d'aller d'abord à la tête principale pour couper toutes les racines de sorte que tout se fasse plus aisément » [92], Lopo Soares laissa échapper l'occasion de traiter avec Amir Marjân, qui l'accueillait avec d'autant plus de civilités que les Mamlouks avaient endommagé les murailles d'Aden et emporté une partie de ses canons [93]. L'établissement de liens politico-commerciaux fut reporté au retour de Djedda, après la victoire. Vivres frais et quatre pilotes obtenus [94], Lopo Soares ne s'attarda pas, eut la témérité de franchir de nuit le Bab el-Mandeb, le 16-17 mars [95], et ne jeta l'ancre au large de Djedda qu'un mois plus tard, le 19 avril [96], cinq de ses navires manquant [97] et ses effectifs écornés [98].

Une barque de galériens italiens et levantins évadés de Djedda avait apporté des nouvelles optimistes : Selmân Re'îs n'avait autour de lui que trois à quatre cents Mamlouks, ses autres troupiers, solde non perçue, s'étaient égaillés ; seules deux de ses galères étaient à flot, le rempart était bas, la forteresse petite [99]. Lopo Soares déplora que les vents, deux semaines durant, aient fait manquer l'effet de surprise, laissant à Selman le temps de rameuter des gens de pied et la cavalerie bédouine [100].

Selmân fut au courant plusieurs jours au moins avant l'arrivée de la flotte. Yûsuf al-Turkî, arrivé de Diu, avait annoncé la venue contre Djedda de

---

91 La date, dans A. Corsali, RAMUSIO, II, p. 42 ; Nürnberger, éd. Anne KRŒLL, p. 78 ; lettre de D. Aleixo de Meneses au Roi, Cochin, 24/XII/1517, BACQUÉ-GRAMMONT & KRŒLL, *op. cit.*, p. 51 ; le 11 mars selon Dinis Fernandes de MELO, *ibidem*, p. 61 ; CORREIA, II, p. 489, dit le 13 mars.

92 Lettre de D. Aleixo de Meneses au Roi, Cochin, 24/XII/1517, BACQUÉ-GRAMMONT & KRŒLL, *op.cit.*, p. 51.

93 BARROS, III, i, 2.

94 Lettre de D. Aleixo de Meneses au Roi, Cochin, 24/XII/1517, BACQUÉ-GRAMMONT & KRŒLL, *op. cit.*, p. 52 ; sur le nombre de pilotes, A. Corsali, p. 45 ; CASTANHEDA, IV, 10 ; BARROS, III, i, 2.

95 A. Corsali, RAMUSIO, II, p. 46 ; Dinis Fernandes de Melo, BACQUÉ-GRAMMONT & KRŒLL, *op. cit.*, p. 61 ; Nürnberger dit le 18.

96 Nürnberger dit le 18 avril ; Dinis Fernandes de Melo, p. 62, dit la *Pascuela de Abril*, donc, le 19, Pâques étant tombé cette année-là le 12 avril. *Cf.* L. O. Schuman, *Political History of the Yemen at the Beginning of the 16th Century According to Contemporary Arabic Sources*, Amsterdam, 1961.

97 Lettre de D. João da Câmara, BACQUÉ-GRAMMONT & KRŒLL, *op. cit.*, p. 49.

98 Lettre de D. Aleixo de Meneses au Roi, Cochin, 24/II/1517, BACQUÉ-GRAMMONT & KRŒLL, *op. cit*, p. 53 dit 1 040 hommes ; D. João da Câmara, *ibidem*, p. 49, dit 1 400.

99 Selon CASTANHEDA, V, xi, les chrétiens fugitifs disent qu'il y avait 400 à 500 Turcs à Djedda, dont le mur est fragile et la forteresse petite.

100 CASTANHEDA, IV, xi, dit que Salman recrute le plus possible de Bédouins du pays.

40 bâtiments [101]. Des lettres reçues du Yémen fasaient savoir que les mécréants commençaient à construire une forteresse au Bab el-Mandeb, allaient s'établir à Qamarân et de là viendraient contre Djedda. À ces bruits, les gens de Djedda avaient prié Selmân Re'îs de ne pas partir pour Le Caire. Le 13 avril, un Arabe vint signaler la proximité de l'escadre portugaise. Selman écrit qu'elle fut en vue de Djedda le 18. À la premier alarme le chérif Barakât [102] avait fait partir sa famille et ses gens. Cependant, il rassembla de nombreux Bédouins. Pour s'assurer de sa garnison, Selmân paya les soldes à ses soldats. Contrairement à ce qu'il écrit à Sélim Ier, les Portugais ne jetèrent pas l'ancre « dans le port » [103]. Découvrant, à leur grande déception combien les abords de Djedda étaient traîtres, ils mouillèrent à un mille au large [104]. Les pilotes étaient fatigués d'aller tout le jour la sonde à la main.

Un chenal étroit et peu profond, serpentant entre bancs de sable et récifs, en était le seul accès, battu par une puissante artillerie alignée le long d'un boulevard bien défendu. Pour qu'une attaque frontale ne fut pas suicidaire, il fallait qu'un commando aille enclouer l'artillerie des Roumes. L'opération se révéla impossible [105]. Une marche sur Djedda par la côte eut été très hasardeuse, car on ne pouvait débarquer, à une demi-lieue de la ville, qu'avec des canots en deux va-et-vient, tandis qu'une partie des troupes aurait dû rester à garder la flotte pour la protéger d'une possible sortie des galères de Selmân Re'îs [106]. Celui-ci, dans un billet railleur rédigé en castillan, qu'il fit accrocher à un piquet au bord de la mer où un Portugais vint le prendre, écrivit qu'il était retenu à Djedda par le devoir d'hospitalité au moment où il s'apprêtait à partir pour Istanbul.

En conseil, Lopo Soares, bien que profondément affligé de voir la gloire lui échapper [107], se refusa de sang-froid, contre l'avis des va-t-en-guerre nombreux parmi les anciens du temps d'Albuquerque, à se lancer dans une attaque à très hauts risques [108]. Il leva l'ancre le 22 avril. Pour tempérer le mécontentement qui grondait et face auquel il restait muet, le bruit fut répandu que la flotte mamlouke, ses navires crevassés par la chaleur [109], ne

---

[101] Lettre de Selmân,13/IV/1517 : BACQUÉ-GRAMMONT & KROELL, *op. cit.*, p. 35.

[102] [Sayyid Barakât bin Muhammad ou Barakât II, chérif de La Mecque, de 1497 à 1525 : *vide* G. Rentz, art. « Barakât », in *EI*, s. v. – L. T.]

[103] BACQUÉ-GRAMMONT & KROELL, *op. cit.*, p. 34 (ligne 43 du texte turc) et 36 (traduction).

[104] D. João da CÂMARA, *ibidem*, p. 49.

[105] CASTANHEDA, IV, xii.

[106] CASTANHEDA, IV, xii ; Lettre de D. Aleixo de Meneses au Roi, Cochin, 24/XII/1517, BACQUÉ-GRAMMONT & KRŒLL, *op.cit.*, p. 53 ; A. Corsali, Ramusio, II, p. 50.

[107] CASTANHEDA, IV, xii.

[108] CASTANHEDA, IV, xii ; Lettre de D. Aleixo de Meneses au Roi, Cochin, 24/XII/1517, BACQUÉ-GRAMMONT & KRŒLL, *op. cit.*, p. 53, dit que ce serait « aventurer toute l'Inde » ; débat passionné dans BARROS, III, i, 4.

[109] D'après les chrétiens fugitifs, BARROS, III, i, 4.

serait pas opérationnelle sous le pavillon du Turc avant deux ans et qu'on allait revenir plus en force contre Djedda. Dans l'immédiat, on partait pour Souakin et Massawa [110], « entendre des choses du Prêtre » [111].

Il n'en fut rien. Les pilotes se déclaraient incapables de conduire toute la flotte hiverner sur un littoral semé d'écueils. Lopo Soares, redoutant une action des galères de Selmân Re'îs, ne voulut pas disperser ses bâtiments [112]. L'eau manquait. Beaucoup d'hommes moururent de soif pendant que l'escadre groupée gagnait Qamarân. Du 2 mai au 12 juillet, Lopo Soares n'en bougea pas [113]. Une autre épreuve l'attendait : l'insalubrité de l'île et la famine. Le fort mamlouk fut détruit [114], sous des chaleurs accablantes, par des équipages débilités. Les populations de terre ferme, qui n'avaient eu aucune réticence à vendre des vivres aux Infidèles, en furent empêchées par deux *gelvas* [115] venus de Djedda [116]. La mortalité fit ses premières victimes parmi les Malabares [117]. Les vivants étaient trop faibles pour enterrer les cadavres [118]. Duarte Galvão, épuisé de fatigue et de chagrin mourut, le 9 juin.

Deux caravelles partirent pour Dahlak, emmenant l'un des prêtres de l'ambassade, avec pour interprètes un Maure d'Ormuz (ou de Grenade) jadis tenu aux fers, et un nègre d'Albuquerque : ils porteraient éventuellement au Prêtre Jean des lettres de Lopo Soares et ce qui subsistait des présents de D. Manuel, le reste ayant été volé ou dépensé à Cochin [119].

Massawa terre promise

Durant vingt mois, les deux ambassadeurs, Duarte Galvão et Mateus, avaient attendu de passer en Éthiopie.

---

110 [Souakin, en arabe Sawâkin, en portugais Suaquem, en anglais Suakin, port du Soudan sur la Mer Rouge, à 19° N, 36° 50' E ; Massawa, en arabe Maçawwa', en portugais Maçuá, port de l'Érythrée, était le principal débouché de l'Éthiopie sur la Mer Rouge – L. T.]

111 Lettre de D. Aleixo de Meneses au Roi, Cochin, 24/XII/1517, Bacqué-Grammont & Krœll, *op. cit.*, p. 53.

112 Lettre de D. Aleixo de Meneses au Roi, Cochin, 24/XII/1517, *ibidem* ; Castanheda, IV, xiii.

113 Les dates : Dinis Fernandes de Melo, Bacqué-Grammont & Krœll, *op. cit.*, p. 62 ; Lettre de D. Aleixo de Meneses, Cochin, 24/XII/1517, *ibidem* p. 54, place le départ le 12 juillet ; A. Corsali, Ramusio, II, p. 63 dit le *13 juillet (il écrit juin).

114 Nürnberger, éd. Anne Krœll, p. 81 ; Barros, III, i, 4.

115 [De l'arabe *jalba* (pluriel *jilâb*), type de petit navire de la Mer Rouge, semblable à la caravelle : *vide* Henri Grosset-Grange, *Glossaire nautique arabe ancien et moderne de l'Océan Indien (1975)*, Éditions du C.T.H.S., Paris, 1993, s.v. *navire* – L. T.]

116 Barros, III, i, 5.

117 Dinis Fernandes de Melo, Bacqué-Grammont & Krœll, *op. cit.*, pp. 63-64.

118 Castanheda, IV, xiii.

119 Padre Francisco Álvares, *Verdadeira Informação das Terras do Preste João das Índias*, Agência Geral do Ultramar, Lisbonne, 1943 (réimp. 1974), I partie, ch. v.

L'âge ne clarifiait pas le mysticisme nébuleux de Duarte Galvão, et le dépaysement l'enfonçait dans une irritation sénile. Il avait pris Mateus en haine, colportait les calomnies dont le malheureux envoyé de la reine Eleni avait été abreuvé, répétait qu'il était Maure et un espion. À la requête de Mateus, procès-verbal de ces débordements de langage fut envoyé à Lisbonne. Devant Lopo Soares, il discourait du châtiment divin qu'était la mort d'Albuquerque, de qui il avait été si proche. Il alla jusqu'à faire une scène au gouverneur, assis à une pleine tablée de *fidalgos*, au château de Cochin, clamant qu'il était supérieur à eux tous. Ni Lopo Soares ni le P. Francisco Álvares, son chapelain, ne parvenaient à calmer ses excitations. Son prestige de figure historique était ruiné auprès des *fidalgos*. « Il nous met en discorde et nous agite de telle façon – disait l'un d'eux – qu'il ne lui reste plus rien à faire que de donner des conseils pour des castels. »

Dans les lettres, en arabe et en portugais, qu'il écrivit à D. Manuel, au retour de l'expédition de Mer Rouge, Mateus relata, longuement et confusément, les avanies que Lopo Soares et ses capitaines lui avaient fait subir, et il évoqua le sort affreux qui était le sien depuis son arrivée en Inde. Le témoignage sobre et écœuré du P. Francisco Álvares sur les tracasseries indignes dont l'ambassadeur du Prêtre fut l'objet lors du voyage de Mer Rouge donne créance à ses plaintes, que formulait déjà une lettre de Mateus au Roi du début 1517 [120].

Il avait passé dans la détresse l'année 1516. Il n'avait reçu ni solde ni ration, et avait dû, pour subsister, vendre ses vêtements, c'est-à-dire ceux dont le Roi lui avait fait cadeau avant son départ de Lisbonne, et sans doute des tissus qu'il y avait achetés. Il se croyait victime de tentatives d'assassinat : on avait essayé de l'empoisonner, on lui avait jeté des sorts. Il était isolé. Le Gouverneur mettait des gardes à sa porte. Il était interdit de se charger de ses lettres, et il ne trouvait personne à qui les dicter en portugais. On ne lui pardonnait pas ses liens avec Albuquerque, ni les châtiments qu'il avait attirés sur Bernaldim Freire et Francisco Pereira. Aussi, à l'annonce du départ pour la Mer Rouge, manifesta-t-il un double sentiment. Il ne croyait pas à l'expédition, qu'il jugeait destinée à Ormuz, et priait le Roi de lui envoyer un navire, soit pour le conduire en Éthiopie, soit pour le ramener au Portugal. Il songeait à rentrer dans son pays, depuis Lisbonne, par Rome et Alexandrie.

---

120 [Une note dans le *ms.* de J. A. nous apprend qu'il avait l'intention de publier dans le second volume de *L & A* les lettres de Mateus, en portugais de 1517 et du 3/XI/1518, et en arabe de 1517-1518, ainsi que celle du P. Álvares du 8/I/1518 et l'essentiel d'une lettre de Corsali qui se trouvait sur le même navire que Mateus, le *São Pedro* commandé par D. João da Silveira : mais nous n'avons trouvé rien de semblable parmi ses papiers. Pour les lettres en arabe on dispose de l'édition – hélas, assez médiocre ! – de Frei João dos Santos, cité *supra* – L. T.] *Cf.* R. Basset, « Les inscriptions de l'île de Dahlak », *Journal Asiatique*, I, 1893, (pp. 77-111), pp. 99-104 (J. A.).

Rendu prudent par l'adversité, en embarquant sur le *São Pedro*, où il disposait d'une cabine, Mateus s'était pourvu de vivres et de bonbonnes d'eau. Bien lui en prit. Sitôt en mer, on ne lui accorda que la ration d'eau d'un simple matelot, et l'intervention du P. Álvares auprès de D. João da Silveira, n'eut à cet égard qu'un effet de courte durée. On refusa de même l'eau à ses hommes et à ses esclaves (il en ramenait quelques-uns du Portugal, et peut-être en avait-il acquis en Inde), alors que ces derniers étaient ceux qui travaillaient le plus sur le navire. Le carême venu, Mateus fit maigre, au contraire des Portugais, qui avaient dispense papale à titre de combattants. Grâce à l'entremise du P. Álvares, il obtint une cinquantaine de poissons, deux charges de riz et un sac de biscuit, et on ne lui donna dorénavant rien de plus. À ses esclaves on ne donna plus que de rares fois leur ration, si ce n'est d'eau, et encore la leur distribua-t-on irrégulièrement. Il est vrai que toute l'escadre en fut très à court.

Dans la nuit du 6 au 7 avril 1517, le *São Pedro*, ralenti par la jonque de Malacca qu'il avait en remorque, se trouva séparé du reste de la flotte par un coup de vent au sud de Djedda [121]. Le 10, la jonque sombra, et son équipage malabar fut recueilli à bord du *São Pedro* [122]. Ses réserves d'eau diminuant, D. João da Silveira mit le cap sur Qamarân, mais se retrouva bientôt devant la côte africaine, inhospitalière et dangereuse. Des Malabars moururent de soif. On naviguait vers le sud avec difficulté, de jour seulement, au milieu des récifs et des haut-fonds, avec un pilote inexpérimenté. Le *28 avril, Mateus reconnut Massawa et la montagne de Bizan.

Le 1er mai, les Portugais occupèrent une petite île jouxtant l'île principale de l'archipel de Dahlak, sur laquelle on trouvait en abondance eau et petit bétail. Dans les jours suivants, les relations avec les indigènes furent bonnes : ils fournirent du lait, des chèvres, du miel, qu'on leur paya. Craignant l'arrivée de Lopo Soares avec l'escadre toute entière, ils se montraient accueillants. D. João da Silveira avait, en effet, fait savoir aussitôt son intention d'attendre le Gouverneur, qui devait passer par là, et dont il avait perdu la trace. Mateus prit soin de justifier par un mensonge glorieux l'arrivée solitaire du *São Pedro* : ainsi en avait voulu Lopo Soares, « pour ne pas effrayer le pays, car quand une seule voile les faisait fuir, que feraient-ils de quarante s'ils les voyaient réunies ? ». Gagner Souakin ou Dahlak était une des intentions déclarées par Lopo Soares, afin de « s'occuper des choses du Prêtre ». Selon Castanheda, après son inaction devant Djedda, il répandit la nouvelle qu'il allait conduire Duarte Galvão à Dahlak dans le but d'apaiser le mécontentement qui grondait contre lui [123]. En fait, il se replia sur Qamarân, et n'en bougea plus.

---

[121] Castanheda, IV, xi, qui pourtant ne donne pas la date ; Barros, III, i, 2, indique le 10 mars (M. C. F.).

[122] A. Corsali, Ramusio, II, p. 47.

[123] Castanheda, IV, xiii.

D. João da Silveira et Mateus, sans nouvelles, prièrent le sultan de Dahlak d'envoyer à la recherche du Gouverneur, par voie de terre à Souakin, ou par mer, dans les ports d'Arabie. Dans ces mêmes jours, le gouverneur éthiopien de la terre ferme, le *bahr-nagâsh* [124] Dori, fit prévenir les Portugais des préparatifs belliqueux des musulmans de Dahlak et de Massawa : on réunissait des gens sur le continent, et on avait réquisitionné des *gelvas* et une grosse nef de Cambaye, dans l'intention de s'emparer du *São Pedro*. Le *bahr-nagâsh* offrait son aide aux Portugais, et tout le ravitaillement qu'ils voudraient. Mateus, déjà reconnu par des marchands maures, se découvrit avec l'émissaire éthiopien beaucoup de connaissances communes, à commencer par les moines de Bizan. Le mauvais vouloir de D. João da Silveira envers Mateus ne désarmait cependant pas.

À plusieurs reprises, toujours sans succès, Mateus demanda à D. João da Silveira d'envoyer la chaloupe à Massawa, où l'on reconnaîtrait l'authenticité de sa mission. En prenant contact avec le *bahr-nagâsh* et avec les moines de Bizan, on préparerait l'acheminement de l'ambassade en attendant que n'arrive le Gouverneur. Le P. Álvares s'offrit plusieurs fois de passer à Arqiqo [125], port du continent dont on était en vue. Mateus fit établir une requête (*requerimento*) par l'*escrivão* du *São Pedro*. D. João da Silveira se retrancha derrière l'absence d'instructions de Lopo Soares pour se refuser à toute initiative.

Après vingt-quatre (ou vingt-huit) jours de mouillage à Dahlak, D. João s'apprêtait à partir pour Qamarân lorsqu'il apprit que l'escadre portugaise y était déjà à l'ancre. Conseillé par son neveu D. Aleixo de Meneses, Lopo Soares avait en effet abandonné l'idée de passer sur la côte ouest de la Mer Rouge.

La crainte de la venue de Lopo Soares dissipée, les Maures de Dahlak commencèrent à changer d'humeur. Les Portugais firent main basse sur du bétail, tuant un indigène. Sur ce arrivèrent à Dahlak, le 26 mai sans doute [126], les deux caravelles, commandées par Lourenço de Cosme, envoyé par Lopo Soares « découvrir les ports du Prêtre Jean », afin de préparer le passage de Duarte Galvão sur le sol éthiopien et d'obtenir des vivres ; elles apportaient à Dahlak du poivre et d'autres épices. Par les soins du seigneur de Dahlak, on

---

124 [Titre du gouverneur de la région maritime de l'Empire éthiopien, qui signifie littéralement « roi (*nagâsh*) de la mer (*bahr*) ». Ce terme semble récent, l'ordre des mots étant celui de l'amharique et non celui du ge'ez ou éthiopien classique, où le déterminé précède le déterminant – L. T.]

125 [Port de l'Érythrée, à 15° 38' N, 38° 37' E, sur la terre ferme, et, partant, dépendant directement du *bahr-nagâsh* – L. T.]

126 Selon BARROS, III, i, 4, p. 32, D. João da Silveira arrive à Dahlak la première octave de Pentecôte (« a primeira oitava da Páscoa do Espírito Santo »), et Galvão meurt deux jours plus tard, le 9 juin. [En fait, Pâque étant tombée en 1517 le 12 avril, la Pentecôte fut célébrée le 31 mai : l'arrivée de D. João da Silveira à Dahlak eut donc lieu le 7 juin – L. T.]

enverrait aux renseignements trois émissaires : un Maure grenadin, qui irait comme marchand, et auquel était promis en récompense le charge de maître de port (*shâhbandar*) [127] d'Ormuz, et deux Portugais, dont un prêtre un peu déséquilibré, qui passeraient pour être ses esclaves [128].

Mateus se méfiait du Grenadin, à juste titre : il se révéla qu'Afonso de Albuquerque l'avait longtemps gardé aux fers comme dangereux. Tout en se refusant à aller avec eux, Mateus plaida pour qu'on débarque ces trois hommes qu'il qualifiait d'espions, à Arqiqo, où il acceptait de les remettre entre les mains des moines et des chrétiens. Il fut convenu que D. João da Silveira attendrait le retour d'Arqiqo des deux caravelles. Mais le lendemain, le *São Pedro* avait levé l'ancre. Malgré les instances de Mateus, Lourenço de Cosme décida alors de s'aboucher avec le sultan de Dahlak.

Mateus fit derechef dresser procès-verbal de ses avertissements : si les Portugais descendaient à terre, les gens de Dahlak les tueraient. Une fois encore, l'autorité de Lopo Soares lui fut opposée. Lourenço de Cosme, confiant en la promesse du sultan d'acheminer ses émissaires auprès du négus, accepta de le rencontrer, sans armes. Il se rendit au rendez-vous, à un point de la côte choisi à dessein pour un traquenard, où il fut tué, ainsi que deux autres Portugais, le 2 juin [129]. Les deux caravelles regagnèrent alors Qamarân. Comme nous le savons, Duarte Galvão y mourut le 9 [130]. Le séjour à Dahlak aurait dû mériter à Mateus un renouveau de crédit. Il avait été reconnu par des gens de connaissance, et ses conseils avisés auraient permis d'éviter un drame. Mais il en alla tout au contraire. La hargne et la calomnie poursuivaient l'infortuné gêneur.

À son arrivé à Qamarân, Mateus requit Lopo Soares de se rendre à Massawa et Arqiqo. Le Gouverneur refusa, et il n'accepta pas d'y dépêcher quelques bâtiments légers pour y déposer Mateus. Dans l'esprit de Lopo Soares, qui, comme on le sait, s'attachait à défaire l'œuvre d'Albuquerque et la grande stratégie manuéline, la mort de Duarte Galvão mettait fin à l'ambassade au Prêtre Jean, et, par là, à la folie des projets manuélins. Il notifia à Mateus son intention de le débarquer dans le port musulman de son choix : Zeyla, Berbera ou Aden. Mateus opposa un refus solennel, faisant appel à la protection du Roi. Force fut au Gouverneur de le garder sur l'escadre, comme un reproche vivant à son honneur.

---

[127] [Capitaine du port : du persan *shâh*, « roi » et *bandar*, « port » ; mot répandu sur tous les rivages de l'océan Indien, passé au portugais, *xabandar*, au malais *syahbandar*, etc. – L. T.]

[128] Barros, III, i, 4, pp. 30-31 ; P. Francisco Álvares, *Verdadeira Informação...*, éd. 1943, p. 63 ; lettre de D. Aleixo de Meneses au Roi, Cochin, 24/XII/1517, Bacqué-Grammont & Krœll, *op. cit.*, p. 53.

[129] Geneviève Bouchon, *Navires et cargaisons retour de L'Inde en 1518*, Paris, 1977, p. xvi & 46.

[130] Barros, III, i, 4.

Son sort, évidemment, n'en fut pas amélioré. Il se plaignit de n'avoir reçu ni à boire ni à manger. Le P. Álvares jura sur sa conscience qu'on ne lui offrait jamais de quoi se rafraîchir, fût-ce une orange. Les débris de l'escadre s'étant regroupés à Ormuz, Lopo Soares décida de terminer la traversée sur le *São Pedro* ; il fit prier Mateus de passer sur un autre bâtiment, où il serait mieux hébergé, car il y aurait beaucoup de monde sur le *São Pedro*. Craignant une ruse pour le mettre à terre, Mateus se barricada dans sa cabine lorsqu'on voulut employer la force pour le faire descendre.

De retour à Cochin, il se retrouva dans les difficiles conditions subies en 1516. Des lettres l'attendaient, dans lesquelles le Roi, qui avait pris connaissance du dossier de sa querelle avec Duarte Galvão, se dérobait à trancher entre les deux ambassadeurs. Il faisait part à Mateus de la mort de la reine D. Maria et il lui adressait des exhortations pieuses dont la lecture, faite par le P. Álvares, était pour Mateus une consolation ; il y répondit avec flamme [131].

Le drame du retour

Lorsque Lopo Soares quitta Qamarân le 12 juillet [132] on était loin encore du terme de la tragédie. À Zeyla où il vint se ravitailler, les marchands avaient eu le temps de mettre à l'abri dans les terres leurs richesses et leurs familles. Pleins de mépris envers les vaincus de Djedda, des descendants du Prophète et les éléments combatifs de la population étaient restés. L'attitude de Lopo Soares acheva de le déconsidérer aux yeux du corps expéditionnaire. Arrivé un soir, on lui reprocha de ne pas donner l'assaut immédiatement. Au matin, l'attitude des habitants qui, du bout des rues, accablaient les Portugais de quolibets, le fit hésiter. Il demeurait sur le rivage, en arrière de ses troupes. La fougue de ses capitaines déborda ses irrésolutions. La population massacrée ou réduite en esclavage (c'est à Zeyla que Duarte Barbosa découvrit la pratique de l'infibulation : les fillettes avaient le sexe cousu) [133], les assaillants se ruèrent dans les maisons pour transporter à bord vivres et eau. Des Portu-

---

[131] [Tous ces documents se trouvent transcrits ou résumés – malheureusement, sans aucune indication de cote ou de source – par Graça BARRETO, *Documenta Habessinica*, doc. cxxxii-cxliv, pp. 73-87. Cet ouvrage aurait dû constituer la seconde partie du tome III de l'appendice au *Bullarium Patronatus Portugalliae Regum* de Levy Maria Jordão, Vicomte de Paiva Manso, mais ne fut jamais imprimé ; la bibliothèque de l'Académie des Sciences de Lisbonne en conserve les épreuves typographiques, dont J. A. possédait une photocopie, qui lui avait été procurée par le P. Georg SCHURHAMMER, S. J. – L. T.]

[132] Carta de D. Aleixo de Meneses, Cochin, 24/XII/1517, BACQUÉ-GRAMMONT & KRŒLL, *op.cit.*, p. 54 ; CASTANHEDA, IV, xix, dit début juillet ; Dinis Fernandes de Melo, dit le 10.

[133] [Duarte Barbosa, 23, 9 ; voir les variantes des différents *mss*. D'autres informations sur l'attaque de Zeyla, 21, 7-8 – L. T.]

gais captifs depuis 1509 furent libérés [134]. Le lendemain, l'artillerie incendia les navires marchands mouillés en rade et la ville, qui brûla deux jours d'affilée. On accusa Lopo Soares d'avoir ainsi détruit de grandes réserves de nourriture qui allaient cruellement faire défaut les semaines suivantes. La version la moins hostile présenta qu'il avait craint une offensive ennemie surprenant les Portugais en plein pillage [135]. Une autre traduit le degré de haine qu'on lui vouait : il aurait voulu priver les Portugais par rancœur des injures dont ils l'accablaient. La version officielle de D. Aleixo de Meneses fut que Zeyla avait été détruite en représailles de l'aide qu'y avaient reçue les Roumes [136].

Lopo Soares s'imagina que l'accueil d'Aden au retour serait le même qu'à l'aller. C'était ne pas tenir compte du discrédit qui le précédait. Les remparts d'Aden étaient réparés. Il n'essuya que rebuffades. On lui versa rançon pour la délivrance des chérifs capturés à Zeyla, mais on refusa d'acheter ses marchandises « volées ». Amir Marjân ne daigna pas le ravitailler. Il obtint un peu d'eau, une barrique à la fois, si bien qu'il en consommait plus à rester devant la ville qu'il n'en recevait. De peur de représailles, quatre navires marchands mouillés près des siens dans la rade cédèrent trente pipes [137].

Dès l'ouverture de la mer, le 10 août, Lopo Soares se dirigea sur Berbera, espérant s'y ravitailler. Ce fut, comme l'écrit João de Barros, le commencement de « la plus triste et misérable tragédie, car ni auparavant ni depuis on ne vit un si grand corps d'escadre se défaire sans combattre, sous l'effet de si grands malheurs » [138]. Sur la côte somalie du golfe d'Aden, les conditions étaient très différentes de celles qui, le long de la côte d'Arabie, portaient dans un flux d'ouest vers l'Oman et l'Inde. Berbera manqué, des vents d'est et de violents courants bloquèrent deux semaines l'escadre en deçà du cap Gardafui. La misère physique des équipages empirait. Lopo Soares, sans prévenir ses capitaines, un soir d'ouragan, fit voile vers la côte du Hadramaout. De nouveau bloqué par des vents contraires à la côte de Fartaque [139], il redescendait vers Soqotra, but de tous ses vaisseaux dispersés et que beaucoup manquèrent, lorsque, enfin, les vents favorables amenèrent la *Santa Catarina do Monte Sinai* et treize autres vaisseaux qui l'avaient suivie à Qalhat, le 15 septembre, avec de nombreux malades.

Même chez les Portugais, prioritaires dans la distribution d'eau, beaucoup étaient morts de soif, et parmi les chrétiens malabars des chiourmes et

---

[134] Castanheda, IV, xix.

[135] Selon Barros, III, i, 5, les forces de Zeyla étaient en campagne contre les Éthiopiens.

[136] Carta de D. Aleixo de Meneses, Cochin, 24/XII/1517, Bacqué-Grammont & Krœll, *op.cit.*, p. 54.

[137] Barros, III, i, 6.

[138] *Idem*.

[139] [*Cf. supra* note 383 – L. T.]

les esclaves des particuliers, auxquels on distribuait moins encore, la mortalité avait été très élevée [140].

On fit escale deux semaines à Qalhat. D. Aleixo de Meneses, sur la *Santa Catarina do Monte Sinai*, partit veiller aux cargaisons d'épices à Cochin. Le *caravelão*, petite caravelle qui n'était pas plus grande qu'une barque de pêche de Lisbonne, mit à la voile pour Lisbonne avec des lettres pour le Roi. Le rapport de D. Aleixo de Meneses tournait tout à l'avantage de son oncle. D'autres étaient plus alarmistes. Impressionné par la puissance de feu des galères ottomanes, jugeant que les Portugais devaient apprendre à recourir à la grosse artillerie (idée reprise dans une lettre de décembre de D. Aleixo), João da Câmara, le chef des bombardiers de Lopo Soares, écrivait au Roi qu'il fallait envoyer au plus vite, avant que le Turc ne devienne trop puissant, beaucoup de gens, des armes, dont il y avait un grand manque, et des navires. Si son avis n'atteignait le Portugal qu'après le départ de l'armada de mars 1517, il faudrait former en un mois une autre escadre, qui puisse lever l'ancre en mai ou juin, comme l'avait fait en 1516 Diogo de Unhos. Qu'au besoin D. Manuel saisisse, pour les former, les nefs du Ponant ou du Levant, qui viendraient mouiller dans ses ports [141].

Le gouverneur n'affichait pas un tel affolement. La crainte immédiate était que le revers subi ne produise des soulèvements anti-portugais. On avait dit Ormuz en révolte. Il n'en était rien. Lopo Soares y avait passé tout octobre avec onze bâtiments. Quatre jours après son arrivée, le roi vint le voir. Le lendemain les principaux de l'escadre et de la ville visitèrent l'île à cheval. Au pied des collines, le roi et de jeunes Portugais et Persans rivalisèrent à la course [142]. Après avoir dégarni la place l'année précédente, Lopo Soares appréhendait maintenant que Selmân Re'îs ne vienne en faire le siège. Il rétablit la garnison à cinq cents hommes. Son séjour fut suivi de travaux fébriles à la forteresse. Les barques transportaient des pierres à un rythme tel qu'on se demande comment elles pouvaient être comptées. Le cahier du *feitor* en enregistre 3 418 le 10 décembre, 5 780 le 12, 7 640 le 21. Le gypse ocre du crépi, dont la couleur confère aujourd'hui encore aux ruines de Nossa Senhora da Conceição leur aspect si impressionnant, est transporté en janvier 1518 en quantités volumineuses [143].

---

140 A. Corsali, RAMUSIO, II, p. 66. La date d'arrivée à Qalhat est donnée dans la lettre de Dinis Fernandes de Melo.

141 BARROS, III, i, 6 ; *cf.* les lettres de Dinis Fernandes de Melo et de D. Aleixo de Meneses au Roi ; lettre de João da Câmara dans BACQUÉ-GRAMMONT & KRŒLL, *op. cit.*, pp. 48-51.

142 A. Corsali, Ramusio, II, p. 71.

143 *Cf.* J. A. « Ormuz au jour le jour à travers un registre de Luís Figueira, 1516-1518 », *L & A*, II, p. 415.

Les douze capitaines que Lopo Soares avait abandonnés à leur sort connurent des fortunes diverses [144]. D. Aleixo de Meneses rencontra devant Goa, à la remorque du *Nazaré*, une chaloupe qui ramenait le corps de D. Diogo da Silveira [145]. Les gens du *Bretão*, bateau qu'on dut brûler fin septembre, passèrent en Inde sur la galère *São Jerónimo* [146]. La galère *São Vicente* réussit à s'abriter à Soqotra de la mi-novembre à la mi-janvier, et à regagner Goa le 18 février 1518 [147]. Six autres capitaines, dont deux moururent de maladie, descendirent hiverner à Malindi ou à Mozambique. Le *Trindade* de D. Álvaro da Silveira hiverna, de cap en anse, le long de la côte somalienne du Détroit jusqu'en mars 1518. Une grosse nef de Cambaye le traquait. D. Álvaro fut assassiné à une aiguade par deux hommes importants de l'équipage, exaspérés par sa morgue de *fidalgo*. Bien que le mauvais esprit ait été très répandu dans l'escadre, ce fut le seul cas de rébellion. Les équipages n'étaient d'ailleurs pas en état de se mutiner, ils étaient morts ou crevaient de faim. L'effectif du *Trindade* tomba de cent trente hommes à vingt-cinq, qui ne parvenaient plus à le manœuvrer. La galère *São Pedro*, de Fernão Gomes de Lemos, arriva devant Chaul avec dix Portugais et quelques rameurs malabars [148].

Quelle fut la part de responsabilité de Lopo Soares dans un revers qu'expliquent largement une météorologie incontrôlable, une navigation en Mer Rouge la sonde à la main et un climat meurtrier ? Comme celle d'Albuquerque quatre ans plus tôt, l'expédition de Lopo Soares touchait la limite des moyens du Portugal en Inde. À la différence d'Albuquerque, dont les hommes savaient qu'ils participaient sous lui à de grandes choses, Lopo Soares, sans charisme, s'attira de la part des *fidalgos* fidèles à son prédécesseur une amertume insolente, et dans la *gente baixa*, qui à Qamarân allait de nuit le huer à la poupe de la *Santa Catarina* où il dormait [149], la colère d'être frustrée de bagarres pour le butin. Sa conduite fut jugée par beaucoup comme une série d'actes de lâcheté, de trahisons à la chevalerie et au Roi, ce qui ne doit pas étonner de la part d'un homme qui avait été envoyé gouverner l'Inde parce qu'il était « prudent » [150]. Enfermé dans ses mutismes, secrètement meurtri par sa malchance, l'épilepsie le secouait plus fortement.

---

[144] Leurs noms dans la lettre de Dinis Fernandes de Melo à D. Manuel, Cochin, 9/I/1518, pp. 60-61.

[145] Lettre de D. Aleixo de Meneses au Roi, Cochin, 24/XII/1517, Bacqué-Grammont & Krœll, *op.cit.* ; Barros, III, i, 6 ; D. Diogo meurt le 10 octobre, Geneviève Bouchon, *Navires et cargaisons...*, p. 24.

[146] En voir la date dans Geneviève Bouchon, *op. cit.*, p. 24.

[147] Simão de Andrade au Roi, Malacca, 10/VIII/1518, *Gav.*, V, p. 123.

[148] Barros, III, i, 6.

[149] Correia, II, p. 500.

[150] Barros, III, i, 1.

On a voulu voir dans son échec des défaillances de son caractère alors que, malgré ses crises, il fut parfaitement conséquent dans ses actes. Il eut raison, à Djedda, de ne pas « aventurer toute l'Inde » dans l'impossible attaque d'une place dont le site, très dangereux, n'avait jamais été reconnu auparavant. L'échouage à l'entrée du chenal d'une de ses nefs, que caravelles et petits bâtiments mirent trois jours à dégager, témoigne à quel désastre, sous les boulets de Selmân Re'îs, il eût exposé la flotte. Que par ailleurs il ait manifesté la plus mauvaise volonté à établir avec le Prêtre Jean un contact contraire à la politique dont il était l'exécutant ne surprendra pas. Son objectif était de se débarrasser du douteux et encombrant personnage qu'était, aux yeux de tous ou presque, Mateus.

Sa mission en Mer Rouge, selon cette même ligne politique, était de détruire la force navale mamlouke, qu'il regretta de ne pas affronter en mer et qu'il ne put détruire au nid. Il n'était pas question de se livrer à une autre forme d'agression. Aussi n'eut-il aucun scrupule, confiant dans ses appuis au Portugal, pour passer outre aux ordres du Roi d'édifier une forteresse à Aden ou ailleurs au-delà du Bab el-Mandeb. Dans son compte rendu succinct, D. Aleixo de Meneses justifia la passivité de son oncle à « faire quelque chose que Votre Altesse lui ordonnait » à l'aller par la peur d'être retenu trop longtemps, alors que la mousson étant contre, il convenait « d'aller d'abord chercher les Roumes et de couper toutes les racines », en frappant d'abord à « la tête principale ». Aussi Lopo Soares n'était-il resté devant Aden qu'un jour, assura D. Aleixo, alors que les autres témoins font état d'une escale de quelques jours [151].

Quant au retour, selon D. Aleixo, ce fut son oncle et non l'émir Marjân qui ne voulut pas entendre parler d'accord et de paix, « car il craignit que si Aden ne voulait pas l'accepter à la manière que Votre Altesse ordonnait, <les Adanis> ne soient totalement hostiles et ne se concertent avec les Roumes. Il préfera laisser Aden dans l'espérance de la paix <avec les Portugais>, car avec la paix les gens d'Aden feront la guerre aux Roumes et ne les accepteront pas dans leur port, de même qu'ils l'ont déjà fait ». Cette apologie reflétait parfaitement la philosophie politique du gouverneur. Et l'argument de D. Aleixo, même s'il altérait la réalité des événements, n'était pas mauvais, puisque l'échec de la campagne laissait intacte la menace d'une intrusion, désormais ottomane, en mer d'Arabie.

[151] Lettre de D. Aleixo de Meneses au Roi, Cochin, 24/XII/1517, BACQUÉ-GRAMMONT & KRŒLL, *op. cit.*, p. 36.

Les années indiennes de Lopo Soares de Albergaria

Après deux années de son triennat essentiellement occupées par les préparatifs et le déroulement de l'expédition contre Djedda, Lopo Soares va se consacrer au champ étroit de son action personnelle. Diu, aussi bien qu'Aden, n'y entre pas, ni même Goa, où D. Guterre mène sa politique à lui, qui n'est pas celle du gouverneur. Enfin libre de prendre conscience des difficultés de Malacca, Lopo Soares songe à s'y rendre [152]. Idée vite abandonnée, au profit de celle qui est au cœur de son programme : la consolidation du repli portugais sur l'Inde des épices, avec l'établissement de forteresses à Kollam et à Colombo, un programme ajourné depuis 1505, et négligé par Albuquerque qui voyait plus large et plus haut.

Il lui reste peu de temps (bien qu'en 1515 il ait semble-t-il obtenu pouvoir de demeurer en Inde au-delà de trois ans), et surtout peu de moyens. Conformément à la politique de désengagement, Lisbonne n'a envoyé de renforts ni en 1515, ni en 1517. João da Silveira[153] ne peut laisser que cent cinquante hommes. Sans les marins venus en surnombre avec António de Saldanha [154], il n'aurait pas été possible d'appareiller la *Santa Catarina do Monte Sinai*, qui part pour le Portugal, ni les navires qui servent en Inde. Un peu tard, D. Aleixo de Meneses découvre que pour se maintenir, il faudrait quatre mille hommes [155]. Bien que Lopo Soares veuille garder par devers soi le meilleur de ses forces, il lui faut faire acte de présence sur d'autres théâtres d'opérations, et avant tout, ce qui n'était pas prévu, au Détroit, qui reste ouvert à l'escadre intacte des Roumes. À Saldanha, contre qui il est plein d'aigreur, il refuse le millier d'hommes et les galères qui devaient former son escadre. Saldanha ne lui arrache qu'un supplément de trois cents hommes [156]. D. Aleixo n'en prend à son tour que trois cents pour aller à Malacca, qui depuis des années appelait désespérément au secours, et il ne reçoit que deux navires et une jonque [157]. D. João da Silveira a été envoyé aux Maldives et au Bengale avec une escadre

---

[152] *Cf.* Lettre d'Afonso Lopes da Costa à D. Manuel, Malacca, 15/VIII/1518, *Gav.*, V, p. 472.

[153] [Capitaine-major de l'armada de 1516 (Castanheda, IV, xxv, etc.), qui retourna au Portugal en 1517, à ne pas confondre avec D. João da Silveira, neveu de Lopo Soares, qui vint avec lui en 1515 (Castanheda, III, clii, etc.) et en 1517 l'accompagna en mer Rouge, comme nous l'avons vu – L. T.]

[154] [Capitaine-major de l'armada de 1517 (Castanheda, IV, xxvi, etc.) ; il devait remplacer D. Aleixo de Meneses comme *capitão-mor do mar* – L. T.]

[155] Lettre de D. Aleixo de Meneses au Roi, Cochin, 24/XII/1517, Bacqué-Grammont & Krœll, *op. cit.* p. 58.

[156] Góis, IV, xxxvi, p. 438. Fin janvier à Cananor il réclame des hommes, que Lopo Soares envoie chercher à Cochin : *cf.* Pero Gomes Teixeira au Roi, Cochin, 8/I/1519, ANTT, *CC*, I-24-11.

[157] Selon Simão de Andrade, Malaca, 10/VIII/1518, *Gav.* V, p. 124, trois *naus*, une jonque, la *Santa Cruz* et l'*Esfera*. Selon Correia, II, p. 537, il avait sept navires, plus ceux de D. Tristão, à destination des Moluques.

modeste : une petite nef, une galiote, un brigantin et une caravelle. Néanmoins, en septembre 1518, Lopo Soares ne peut embarquer pour Ceylan plus de huit cents Portugais, et de ses dix-sept navires, dont deux nefs chargées de matériaux et huit galères, huit sont des fustes de Goa amenées par D. Fernando de Monroy [158].

Grâce à la lusophilie à toute épreuve de la reine de Kollam [159], les Portugais avaient pu, dès 1516, y prendre racine. D'une visite du capitaine de Cochin avait déjà résulté, en septembre 1505, un accord dont les principales clauses portaient que l'église de Saint-Thomas, détruite par les Maures, serait reconstruite aux frais de la reine et recouvrerait ses sources de revenus, et qu'en dédommagement du sac de 1505, Kollam donnerait 500 *bahar* [160] de poivre, par tiers, en trois ans. Kollam fournirait poivre et drogues aux conditions de Cochin, n'en exporterait pas sous licence, et jamais vers Aden [161]. Heitor Rodrigues, *feitor* de Cananor, fut transféré début 1517 à Kollam pour y édifier la nouvelle église, y réunir la cargaison de la fin de l'année, et y préparer subrepticement l'érection de la forteresse que Lopo Soares entendait

---

[158] GÓIS, IV, xxxii, p. 79, a consulté des *lembranças* ; BARROS, III, ii, 2 ; CASTANHEDA, IV, i ; CORREIA, II, p. 539.

[159] [Le système de succession avunculaire et matrilinéaire, dit *marumakkattâyam*, était en vigueur partout au Kerala parmi les *nâyar* et les *sâmandar* (clans *nâyar* associés aux brahmanes *nambûdiri*, auxquels ils donnaient en mariage leurs filles, dont provenaient les rois du Malabar) ; mais seulement au Travancore les reines (mères ou sœurs des rois) gardaient un rôle politique prédominant. La reine de Kollam dont il est question ici est Aḷi Paṇḍâri Râni, selon GÓIS (IV, xv), fille de la reine qui en 1503 avait signé les premiers accords avec les Portugais ; elle ne possédait pas le *melkôymasthânam naḍattuga*, « suprématie, souveraineté parfaite », comme les rois de Eḷi, Calicut ou Travancore, mais seulement le *nâṭṭuvâḷca*, « gouvernement du pays », car elle n'était que la reine locale, régente en l'absence du roi son frère, vassal du *Rei Grande de Travancor* (*cf. supra* note 378), à l'époque Gôvardhanan Mârtaṇḍan ou Udaya Mârtaṇḍan Varman (1494-1535). Celui-ci était représenté à Kollam par un *nambiyâdiri* (prince), avec les fonctions de *kâryakkâran* (« agent, ministre »), appuyé par une force de 2 000 *nâyar*. Le roi local ne résidait pas normalement dans la ville, où l'administration était entre les mains d'un conseil de 36 notables, ce qui a amené nombre d'auteurs européens à décrire Kollam comme une république. Ce système politique complexe permit aux Portugais et aux musulmans d'y trouver des appuis au sein de l'oligarchie dirigeante. *Cf.* K. P. Padmanabha MENON, *History of Kerala*, written in the form of notes on Visscher's Lettres from Malabar, 4 vols., 1929 (reimp. Asian Educational Services, New Delhi & Madras, 1993) ; V. Nagam AIYA, *The Travancore State Manual*, 3 vols., Trivandrum, 1906 (réimp. Asian Educational Services, New Delhi & Madras, 1989) – L. T.]

[160] [*Bahar* ou *bar* (de l'arabe *bahâr*, venu du sanscrit *bhâra*, « charge, cargaison ») était une mesure de poids usitée un peu partout autour de l'océan Indien, dont l'équivalence variait entre 140 kilos dans certains ports du Pégou et 330 kg aux îles de Banda ; à Ormuz il y avait même, pour certaines denrées, un *bahar* de 440 kg, quoique le moyenne y fût de quelques 210 ou 220 kg, suivant les marchandises. Le *bahar* de Cochin et Kollam pesait 166, 27 kg, mais celui de Cananor s'élevait à 205, 63 kg et celui de Calicut à 208,15 : *vide* António NUNES, « Livro dos Pesos... », cit. *supra* – L. T.]

[161] Texte du traité réformé le 25/IX/1516 : Simão Botelho, « Tombo do Estado da India » (Lima FELNER, *Subsídios...*, II, pp. 30-37) ; résumé dans CASTANHEDA, IV, i.

construire à son retour de la Mer Rouge [162]. Heitor Rodrigues présenta à la reine, qui partait guerroyer au Travancore [163], une demande qui ne figurait point dans le traité : l'autorisation d'établir une *feitoria*. Elle l'accorda, malgré les réserves de ses conseillers et l'hostilité de la colonie maure. Sur un terrain laissé à son choix, Heitor Rodrigues l'édifia à l'intérieur d'un grand circuit de mur de pisé, à proximité de la mer, afin de mettre les autorités devant le fait accompli lorsque la *feitoria* se transformerait en château-fort [164]. Durant l'absence de la reine et celle de Lopo Soares, les Maures se livrèrent à des provocations. La vigilance du *feitor*, qui tenait ses hommes consignés, empêcha qu'elles ne dégénèrent [165].

Lopo Soares avait laissé Mammâli de Cananor [166] remettre la main sur les Maldives. La venue de D. João da Silveira dans l'archipel au début de 1518,

---

[162] Heitor Rodrigues au Roi, 5/I/1517, ANTT, *CC*, I-21-5. Il part pour Cochin le 6 janvier selon CASTANHEDA, IV, x ; il arriva à Kollam le 1er février, selon CASTANHEDA IV, xiv.

[163] [Elle était en guerre avec le royaume de Travancore *stricto sensu*, gouverné par une autre reine, issue d'un autre *svarûpam* ou branche collatérale de la maison royale de Travancore *lato sensu*, (*cf. supra* note 378), celui de Tiruppâppûr, dit aussi d'Âṭṭingal, protecteur du temple de Śrî Padmanabha à Trivandrum (Tiruvânandapûram), dont les domaines s'étendaient au sud de Kollam, jusqu'au Cap Comorin, d'où le titre de « reine de Comorin » que lui prêtent les chroniques portugaises ; son fils aîné, Mârtaṇḍan Tiruvadi (« le prince Mârtaṇḍan ») serait ainsi le futur Mârtaṇḍan Varman, roi de Travancore *stricto sensu* de 1544 à 1554. Un peu plus tard, les exigences exorbitantes que se mit à faire Heitor Rodrigues dès qu'il eut fini sa *casa-forte*, amenèrent les deux rivales de naguère à s'entendre et à assiéger ensemble le nouvel établissement portugais – ce dont J. A. ne s'occupe pas, ces événements se situant plutôt, sous le gouvernement de Diogo Lopes de Sequeira, que l'auteur n'a pas réussi à entamer. La crise fut finalement déjouée par la diplomatie portugaise, conduite par Diogo Pereira (*cf* notre étude « O testamento político de Diogo Pereira, o *Malabar*, e o projecto oriental dos Gamas », *Anais de História de Além-Mar*, V, 2004, pp. 61-160) ce qui prépara le terrain pour la signature du traité du 18/XI/1520, lequel régla définitivement l'affaire avec les deux reines de Kollam et Comorin – L. T.]

[164] [Gaspar CORREIA, II, pp. 393-395 s'abuse, situant la démarche en 1514 et en prêtant l'initiative à Afonso de Albuquerque, mais, sans se rendre compte de son équivoque, il situe (pp. 486-487) la conclusion de l'histoire en février 1517. La transformation, pour ainsi dire clandestine, de la *feitoria* en *casa-forte* fut négociée avec la reine de Kollam et son ministre Chânai Pillai, qui reçurent une indemnité de 2.000 *rajas* (monnaie locale de la valeur de 40 réaux chacune) ; cet accord, tenu secret, date du 21/III/1519 et est transcrit dans le *Tombo da Índia* (Lima FELNER, *Subsídios...*, II, pp. 34-35) – L. T.]

[165] CASTANHEDA, IV, xiv ; BARROS, III, ii, 2. À son retour de Ceylan, Lopo Soares n'eut pas le temps de s'y arrêter : GÓIS, IV, xxxii.

[166] Sur ce personnage, *vide* Geneviève BOUCHON, *Mamale de Cananor. Un adversaire de l'Inde portugaise (1507-1528)*, Lib. Droz, Genève & Paris, 1975. [Nous n'avons pas respecté l'orthographe du nom (Mâm Ali) donnée dans le *ms.* de J. A., qui apparemment accepta la suggestion de G. BOUCHON (pp. 93-94), celle-ci y voyant un raccourci de Muḫammad 'Alî ; en revanche, nous avons retenu la forme donnée par le Rev. H. GUNDERT (*A Malayalam and English Dictionary*, Mangalore, Londres & Bâle, 1872, réimp. Asian Educational Services, New Delhi & Madras, 1992, *s. v.*), *Mammâli*, que le *Kêraḷa Mahâtmyam*, qui y est cité, met plutôt en rapport avec le nom de sa mère Mâli, une femme *bauddha* (mot qui à l'origine signifie « bouddhiste », plus tard « non-hindou », dans ce cas sans doute musulmane) qui l'aurait changé contre un prince Kôlattiri – L. T.]

avait offert au roi local l'occasion d'échapper à la coupe de ses agents. Il avait autorisé la fondation d'un poste portugais, et il s'était engagé à livrer annuellement 1 500 *bahar* de *caire* [167] et la moitié de l'ambre gris pêché dans les eaux des atolls. Mammâli offrit alors de fournir ces quantités sur ce qu'il levait lui-même aux Maldives. Lopo Soares préféra à un engagement portugais direct le recours à un intermédiaire et déchira le traité qu'il venait de signer [168] : il abandonnait à Mammâli le carrefour des Maldives.

La croisière de D. João da Silveira s'avéra totalement inutile lorsqu'il revint d'un séjour de cinq mois au Bengale, sans avoir pu traiter avec le gouverneur de Chittagong, très hostile, et sans avoir donné suite aux ouvertures du roi de l'Arakan, qui souhaitait reprendre la ville aux Bengalis [169].

Lopo Soares avait craint que son successeur n'arrive à Cochin à temps pour le priver de construire la forteresse de Ceylan. Il partit de Cochin le 20 septembre, fut de retour le 21 décembre. Les vents l'avaient poussé et retenu six semaines à Galle, puis des Maures émigrés de Calicut avaient changé les bonnes dispositions du roi de Kôṭṭê. Les Portugais durent « donner Santiago» [170] et s'imposer au canon. Le roi de Kôṭṭê y perdit de se voir infliger un tribut annuel de dix éléphants et 400 *bahar* de cannelle fine [171]. Goa avait, durant la mousson de 1517, montré une fois encore son irréductibilité. D. Guterre de Monroy, dans les mêmes conditions tragiques que lors de précédents sièges, et avec ses seules forces, avait résisté aux attaques des 'Âdil-shâhis [172], aidé par leur manque d'imagination à inventer de nouvelles tactiques [173]. La capacité de riposte portugaise impressionnait encore assez pour que l'échec de la campagne de Mer Rouge n'ait pas provoqué de mouvements anti-portugais spontanés (seule est mentionnée une tentative de révolte

---

[167] [Vieux mot français qui constitue une adaptation du portugais *cairo*, « fibre de noix de coco, utilisée pour la fabrication de cordages pour les navires », à son tour du malayalam *kayaṟü*, « corde, câble» – L. T.].

[168] Baba Abdallah d'Ormuz au Roi, pub. par J. A., « Les documents arabes, persans et turcs de la Torre do Tombo », *Mare Luso-Indicum*, II (1973), pp. 201-214.

[169] BOUCHON et Luis Filipe THOMAZ, *Voyage dans les deltas du Ganges et de l'Irraouddy, 1521*, Fondation Calouste Gulbenkian, Centre Culturel Portugais, Paris, 1988, pp. 58-63 & p. 360 ; CASTANHEDA, IV, xxxvii-xxxix.

[170] [C'est-à-dire, clamer pour saint Jacques, patron de la *Reconquista* péninsulaire et des luttes contre les musulmans en général, et charger l'ennemi – L. T.]

[171] GÓIS, IV, xxxii ; BARROS, III, ii, 2 ; D. João de Lima à D. Manuel, Cochin, 22/XII/1518, BOUCHON & THOMAZ, *op. cit.*, p. 359 ; sur la date de son retour *cf.* Diogo Lopes de Sequeira au Roi, Cochin, 23/XII/1518, *DPM*, V, p. 596 ; Geneviève BOUCHON, « Les rois de Kotte au début du XVIe siècle » *Mare Luso-Indicum*, I, 1971, pp. 77-78.

[172] [Les ressortissants du 'Âdil Shâh, titre que prit Abu-l Muẕaffar Yûsuf 'Âdil Khân Sâva'î, sultan de Bijapur de 1489 à 1510, dès qu'il se déclara indépendant du sultan bahmanide de Gulbarga et se convertit au chiisme – L. T.]

[173] CASTANHEDA, IV, xxi-xxv ; BARROS, III, i, 7-8.

de la chiourme maure de Silvestre de Bachom)[174], mais les signes se multipliaient d'un frémissement général. À la course portugaise contre les navires marchands gudjaratis répondait l'agressivité des fustes de Malik Ayâz[175] et l'activité des chantiers navals de Diu, qu'on soupçonnait en outre d'envoyer des bois de marine à Djedda[176]. Dans des rapports plus troubles que jamais, le *malik* déployait la même virtuosité d'un comportement à deux faces. Manuel de Lacerda, fort son ami, passa à Diu le mois d'avril 1518, très bien reçu, sans que la méfiance faiblit. Ses fustes ayant observé le passage vers le Détroit de l'escadre d'António de Saldanha, Malik Ayâz renforça sa garnison, jusqu'à ce que Lacerda lui donne des apaisements. Le *feitor* envoyé à Diu par Fernão de Alcáçova, ce même Fernão Martins Evangelho qui y exerçait du temps d'Albuquerque, refusa de se laisser rappeler à Cochin par Lopo Soares[177].

La présence dans les *rios do Malabar*[178] de fustes construites par des Roumes inquiétait les observateurs[179]. Fin 1518, des fustes de Dabhul s'emparèrent d'un bateau portugais et tuèrent son équipage[180]. Bhatkal, qui n'avait pas oublié la faiblesse de Lopo Soares à son égard trois ans plus tôt, se soulevait aussi[181]. Les embarcations circulant entre Goa et Cochin étaient attaquées par les pirates de façon si régulière que l'*arel*[182] de Cochin était accusé de les avertir de leur sortie[183]. À Calicut, la Samorin rongeait son frein : Lopo Soares avait révoqué la licence d'un voyage annuel à Aden que lui avait accordé Albuquerque. À Cananor, le Kôlattiri se plaignait de ne pas être autorisé à mettre à la mer quatre ou cinq sambouqs avec de la marchandise. Les radjahs alliés étaient d'autant plus irrités de ces vexations que beaucoup de Portugais, à commencer par Diogo Pereira, le secrétaire de Lopo Soares, s'enrichissaient dans des trafics frauduleux[184].

---

174 Correia, II, pp. 532-533.

175 Castanheda, IV, xvii ; Barros, III, i, 10, p. 42.

176 D. João de Lima à D. Manuel, Cochin, 22/XII/1518, Bouchon & Thomaz, *op. cit.*, p. 359.

177 Castanheda, IV, xxxii.

178 [C'est-à-dire les très nombreux estuaires du Malabar qui servaient de havre aux corsaires musulmans s'attaquant aux bâtiments portugais – L. T.]

179 Pedro Corço, Cochin, 10/XI/1518, *Gav.*, IV, p. 387 ; D. João de Lima à D. Manuel, Cochin, 22/XII/1518, Bouchon & Thomaz, *op. cit.*, p. 360.

180 D. João de Lima à D Manuel, *ibidem*, p. 359.

181 Góis, IV, xxxii, p. 81 (refusait de verser tribut) ; Castanheda, IV, xxxii.

182 [Chef des pilotes ; du malayalam *arayar*, pluriel honorifique d'*arayan*, « chef de la caste des pêcheurs, pilote, capitaine» – L. T.]

183 Lettre à D. Manuel avec des nouvelles de l'Inde, Cochin, *fin 1518, *Gav.*, X, p. 505.

184 *Cf.* la lettre d'Afonso Lopes da Costa au Roi, Malacca, 20/VIII/1518, pub. par A. Basílio de Sá, *Documentação para a História das Missões do Padroado Português do Oriente, Insulíndia*, I, Agência Geral do Ultramar, Lisbonne, 1954, p. 96 ; sur Diogo Pereira, *vide* « Diogo Pereira o Malabar », *Mare Liberum – Revista de História dos Mares*, n° 5, Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses, Lisbonne, 1993, pp. 49-64 [repris, revu et

Lopo Soares ne restait pas indifférent au non-respect des *regimentos*. En 1518, il remboursa cent cruzados, pour qu'il reprenne son poste, à l'*ouvidor* d'Ormuz, lequel voulait rentrer au Portugal faute de pouvoir faire observer ses *regimentos*, en lui disant que le Roi avait besoin d'hommes tels que lui [185].

En février 1518, l'*ouvidor* de l'Inde, le *licenciado* Pero Gomes Teixeira, ouvrit une enquête à Goa sur les détournements de prise de D. Fernando et de D. João de Monroy. Il se heurta d'abord à un mur de silence. Finalement, il destitua les trois écrivains de la *feitoria* et voulut les renvoyer au Portugal pour y recevoir un dur châtiment. Lopo Soares, plutôt que d'en délivrer l'ordre, les garda auprès de lui en liberté sur parole jusqu'au départ. Pero Gomes suspendit le traitement des deux capitaines incriminés jusqu'à décision du Roi. Il infligea plus de douze mille *pardaus* d'amende, dont huit cents au *feitor* de Goa. Il avait tout l'appui de Lopo Soares, mais d'un commun accord ils arrêtèrent l'enquête, « parce qu'il y avait délit d'universalité, beaucoup étant compromis ; parce que beaucoup de hauts personnages sont impliqués, et qu'il paraîtrait étrange que les petits soient pendus et eux non sanctionnés ; et aussi parce que beaucoup étaient absents, et que, si on exécutait quelques-uns, les autres se lanceraient avec les Maures et auraient pardon le lendemain ». Pero Gomes envoya ses procès-verbaux d'enquête au Roi, qui jugea au Portugal les hommes qu'on lui envoyait et d'abord les principaux fautifs, qui étaient les officiers [186].

D. Guterre était un des plus mouillés. Couvrant les exactions des siens, il en montrait l'exemple. Les bateaux venant de Chaul avec du ravitaillement pour les forteresses portugaises n'osaient descendre plus loin que Dabhul à cause des dommages qu'ils subissaient. D. Guterre prélevait sur les chevaux importés à Goa le double des droits établis. La taxe unitaire de sortie des navires marchands était multipliée par le nombre des passagers, les sauf-conduits vendus au prix fort. Des taxes indues étaient prélevées et détournées [187]. « Les gens de Goa sont volés et molestés pire que des Maures par les vendangeurs que Votre Altesse a amenés ici depuis trois ans », écrit Pedro Corço, frère de Silvestre de Bachom, fin 1518. « Ils viennent sans un liard du Portugal et ne se contentent pas d'emporter 20 000 *cruzados*, mais bien toute l'Inde entière sur leur dos. [188] »

---

complété : *Idem*, « O testamento político de Diogo Pereira, *o Malabar*, e o projecto oriental dos Gamas », *Anais de História de Além-Mar*, V, 2004, pp. 61-160 – L. T.]

[185] Álvaro PINHEIRO, *ouvidor* de Ormuz, à D. Manuel, 19/I/1519, *CAA*, VII, pp. 196-198.

[186] Pero Gomes Teixeira au Roi, Cochin, 8/I/1519, ANTT, *CC*, I-24-11, *fl* 3b-5a ; sur les prises de D. Fernando aux Maldives, CASTANHEDA, IV, xvi, p. 406 ; BARROS, III, i, 7, pp. 41 et 43 ; CORREIA, II, p. 508.

[187] *Cf.* le *Regimento* de Diogo Lopes de Sequeira au nouveau capitaine de Goa, fin 1518, *APO*, *fasc.* V, p. 1, 14, 16, 35.

[188] Pedro Corço au Roi, Cochin, 10/XI/1518, *Gav.*, IV, p. 386 ; des noms dans la lettre anonyme à D. Manuel de Cochin *fin 1518, *Gav.*, X, pp. 506-507.

Il n'est pas sûr que toutes les accusations aient été fondées. Pero Gomes Teixeira, dont la municipalité de Goa célébrait en 1522 l'honnêteté exemplaire, était accusé en 1516 d'avoir participé à des détournements [189]. La distinction n'est pas claire entre ce qui était du vol et ce qui restait dans les limites d'opérations privées conformes au système conçu par Lopo Soares. Les mal placés se scandalisaient de pratiques dont ils n'avaient pas de retombées. Plus d'un, si l'occasion s'en présentait, succombait à la tentation. Deux des quatre navires de D. João da Silveira l'abandonneront à son retour du Bengale. João Fidalgo qui, sa compagnie d'ordonnance dissoute, était capitaine d'une galiote, ne voulait pas rentrer au Portugal pauvre comme il en était venu, et sans dot pour sa fille à marier. Il se mit à pirater, en 1518, sur les côtes de l'Arakan [190]. En 1518, le capitaine du navire chargé de garder la côte de l'Oman contre les Nautaques [191] ne faisait pas son travail : il exerçait ses trois ou

---

189 Le *bacharel* Afonso Dias au Roi, fin 1515 – début 1516, ANTT, *CC*, I-20-130 : dix mille *pardaus* détournés de la jonque de Kollam, cité dans Simão Botelho, « Tombo do Estado da India », Lima Felner, *Subsídios*..., II, p. 31.

190 J. A., « Le capitaine Leitão : un sujet insatisfait de D. João III », *L & A*, I, p. 318 ; Bouchon & Thomaz, *Voyage*..., pp. 62-63 ; l'autre capitaine qui déserta pour s'adonner à la piraterie était D. Francisco de Travanca : lettre de António de Miranda de Azevedo à D. Manuel, Ceylan, 8/XI/1519, *Gav.*, IV, p. 140.

191 [Nom que les Portugais donnaient aux pirates Baloutches de la côte du Makran, voire, parfois, aux Baloutches en général. Tomé Pires (*Suma Oriental*, *fl* 124-124v) et apparemment aussi Gaspar Correia (I, p. 793) l'utilisent dans ce dernier sens, comme ethnonyme, donc comme synonyme de Baloutche, ce qui est particulièrement clair chez le premier, qui leur donne comme voisins les Persans à l'Ouest, les Radjpouts à l'Est, le « royaume de Cambaie » (c.-à-d., le Gujarat) au Sud et le sultanat de Delhi au Nord. Il les dit tous païens, ce qui n'est guère croyable ; peut-être les confond-il avec les Radjpouts qui, eux, étaient hindous. Dans ses annotations à la *Suma Oriental* (p. 31), Armando Cortesão (suivant, semble-t-il, les notes de Mansel Dames à son édition de Duarte Barbosa, I, p. 86-87) les identifie avec les *Nôdhakîs*, qui seraient une des tribus des Baloutches, nom que nous n'avons retrouvé nulle part ailleurs. La majorité des auteurs utilisent le mot dans le sens précis de « pirates de la côte du Makran » (*Comentários*, IV, xxx & xxxiv ; Francisco Rodrigues Silveira, *Reformação da Milícia e Governo do Estado da Índia Oriental*, éd. Benjamim Teensma *et al.*, Fundação Oriente, Lisbonne, 1996, I, ix, p. 41 ; Jacques de Coutre, *Andanzas Asiáticas*, éd. Eddy Stols, B. Teensma & J. Werberkmoes, Historia 16, Madrid, 1991 ; Pedro Teixeira, *passim* etc.). C'est à la suite d'une traduction peu claire du texte castillan de Teixeira (« Relación del camino desde la India Oriental hasta Italia », chap. II) – où « <islas> mal pobladas por los robos de los Noutaques y Nihhelús, y estos (=los Nihhelús) son Árabes que viven en una playa de la Persia así llamada de que ellos tomaran el nombre » est rendu par « ...ill inhabited by reason of the raids of the Noutaques and Nihhelus, Arabs who dwell on the Persian shore so called and take their name from it » – que, dans l'index-glossaire de *The Travels of Pedro Teixeira*, éd. William F. Sinclair & Donald Ferguson, Hakluyt Society, Londres, 1902, *Noitaques* est expliqué comme « Arabs of Persia », ce qui est erroné. Seyyidî 'Alî Re'îs, (*Le Miroir des Pays – Une anabase ottomane à travers l'Inde et l'Asie centrale*, trad. et éd. Jean-Louis Bacqué-Grammont, Sindbad, Paris, 1999, p. 55) les cite comme *nûtâk*, donnant le mot comme équivalent du turc *levend*, adaptation du persan *lawand*, qui *inter alia* signifie « aventurier, corsaire, brigand » ; et la planche XXI du *codex* portugais de la Bibliothèque Casanatense, du milieu du XVIe siècle (Luís de

quatre mois de patrouilles aux dépens des navires marchands, confisquant cargaisons et esclaves [192].

Tourner la page

Dans les mois qui suivirent le départ de Fernão de Alcáçova, vint déjà sur le tapis la nomination du successeur de Lopo Soares. La succession fut offerte à Diogo Lopes de Lima. *Alcaide-mor* de Guimarães, un des nobles les plus en vue du Minho [193], avec des états de service au Maroc ; il n'avait pas l'expérience de l'Inde, mais il pouvait en connaître les problèmes par un témoin de premier rang, son frère D. João de Lima. Parti pour l'Inde à dix sept ans, en 1506 [194], rentré au Portugal en 1514 [195], « de blessures plus criblé qu'un van », selon l'image de Diogo Lopes [196], D. João de Lima est le type même de ces cadets pauvres, et qui le restèrent, en qui Albuquerque avait eu d'admirables lieutenants. Il avait été de tous les assauts, à Brava, à Soqotra, à Goa, à Malacca, en 1513, premier à mettre une échelle sur la muraille d'Aden et à en atteindre le sommet [197]. Dans les conseils, ses *pareceres* [198] avaient été parmi les plus dynamiques, opinant en octobre 1510 qu'il fallait reprendre et garder Goa,

---

Matos, éd., *Imagens do Oriente no século XVI – Reprodução do códice português da Biblioteca Cassanatense*, Imprensa Nacional – Casa da Moeda, Lisbonne, 1985) les représente à bord d'un navire qui en attaque un autre, avec la légende « Noutaques : sont des larrons qui vont volant par la mer ». Nous serions, donc, plutôt enclins à suivre João de Barros (III, vii, 2), qui les définit comme des « peuples qui habitent la zone maritime des régions Kerman et Makran, qui gisent entre le fleuve Indus et la bouche du détroit d'Ormuz ; lesquels peuples, quoique leur propre nom soit *Baloches*, le métier, dont ils usent, de larrons, leur donna le nom de *nautaques*, qui veut dire dans leur langue ce que nous signifions par « larrons de la mer », les appelant corsaires ». Il doit, donc, s'agir d'un substantif commun et non pas d'un ethnonyme ; il n'est pas impossible que le terme soit formé du persan *nâv*, « navire » plus *tak*, racine et thème du présent du verbe *takîdan*, « courir » ; donc, « ceux qui courent dans des nefs », ou « ceux qui courent contre les nefs ». Fernão Mendes Pinto (*Peregrinação*, chap. cxxxiii & cc) prête le titre de *nautaquim* au seigneur de l'île japonaise de Tanegashima : soit il utilise ce mot tout simplement pour faire exotique, selon son goût habituel ; soit il l'utilise par analogie, le personnage en question s'adonnant peut-être à la course ; ou encore, finalement, comme le pense Dalgado (*Glossário*..., *s. v.* « nautaquim »), il peut y avoir contamination paronymique entre le japonais *teitoku*, « amiral » et *nautaqui* – L. T.]

192 J. A., « Ormuz au jour le jour », *L & A*, II, pp. 393 *sq.* ; lettre d'Álvaro Pinheiro, *ouvidor* d'Ormuz à D. Manuel, Ormuz, 12/I/1519, *CAA*, VII, pp. 197-198.

193 Biographie : *Brasões*, III, pp. 96-101.

194 Castanheda, II, xxxvii.

195 Castanheda, III, ccxxii, p. 297 ; *CAA*, III, p. 80.

196 ANTT, *CM*, II, 202, (« o seu corpe de ferydas hera mais cryvado que hua joeira »).

197 Castanheda, III, cvi.

198 [Avis, opinion, conseil donné par écrit, selon ce qui *paraît* à l'auteur – L. T.]

clef du Deccan, et, en 1513, partisans de l'assaut contre Aden avant tout, puis d'en détruire la flotte [199].

Ce n'est, pourtant, pas sous les ordres de son frère que D. João revint en Inde en 1518. En découvrant qu'une provision de 1515 laissait à Lopo Soares la faculté de prolonger son temps en Inde, Diogo Lopes de Lima déclina l'offre qui lui était faite. Diogo Lopes de Sequeira n'eut pas ces réserves. Ses brillants états de service sur les côtes du Maroc rachetaient son impéritie de 1509 à Malacca, et l'ancien partisan du vice-roi en 1508 reprit en Inde, après trois ans d'intermède, une politique « albuquerquienne » [200].

[À l'encontre de ce qu'affirme opiniâtrement l'historiographie traditionnelle portugaise, ce ne fut pourtant pas en vain que ces trois ans d'intermède s'écoulèrent : bien au contraire, ils semblent lourds de conséquences pour le futur de l'Inde portugaise. Loin de constituer une sorte de période creuse ou d'entracte sans lendemain dans l'histoire de l'impérialisme portugais en Orient, la *grande soltura*, le « grand lâchement » mis en pratique par Lopo Soares de Albergaria, en marqua décisivement l'évolution sociale. Il renouvelait, dans le nouveau contexte créé par la politique menée par Albuquerque à l'échelle d'un océan, l'expérience faite par D. Francisco de Almeida, d'un gouvernement orienté par des soucis d'ordre exclusivement commercial. Certes, nous ne sommes guère renseignés sur les relations entre le vice-roi et les marchands ; mais la facilité dont, pendant son triennat, certains, comme Diogo Pereira ou António Real, s'enrichirent et devinrent de vrais potentats économiques, décèle une tendance « libérale », favorable au commerce privé plutôt qu'aux monopoles régaliens [201].

Ceux-ci n'étaient, d'ailleurs, que partiels, le Roi accordant régulièrement aux siens une part dans l'entreprise, ce que l'on appelait les « libertés de l'Inde », dont les principales étaient les *quintaladas* – le droit d'apporter gratuitement sur les navires de la Couronne un certain certain nombre de quintaux d'épices, selon le rang hiérarchique de chacun [202]. La participation au

---

[199] *CAA*, II, p. 7 (Goa), 29 (Aden), 23 (Dabhul), 28-29 (Aden).

[200] [Le texte de J. A. s'arrêtant ici, nous avons ajouté de notre cru les paragraphes suivants, pour en finir avec Lopo Soares et l'Inde Portugaise. En fait, J. A. n'a pu de son vivant s'occuper des deux derniers gouverneurs nommés par D. Manuel : Diogo Lopes de Sequeira (1518-1521) et D. Duarte de Meneses (1521-1524). On ne peut que le regretter, d'autant plus que, au contraire de ce qui se passe avec les hiatus repérés ci-dessus (notes 221 et 523), aucune étude spécifique ne peut combler la lacune, ne nous laissant que l'option de recourir à des ouvrages généraux, souvent périmés – L. T.]

[201] [Sur les vicissitudes des monopoles régaliens au Portugal, *vide* notre étude *A questão da pimenta em meados do século XVI*, citée *supra* note 1, pp. 48-80 – L. T.]

[202] [*vide* Geneviève Bouchon, *Navires et cargaisons…* ; *cf.* Maria do Rosário S. Themudo e Barata A. Cruz, *O Sistema de Distribuição das Cargas nas Armadas da Índia*, Instituto Nacional de Investigação Científica, Lisbonne, 1988 – L. T.]

commerce était ainsi accordée comme un bénéfice, et ce n'est pas entièrement à tort que l'on a pu décrire la société mercantiliste de l'Ancien Régime comme une « société féodo-marchande » [203]. Ce que prônaient les hommes de la ligne « libérale » était d'accroître la quote-part des particuliers et de réduire celle du Roi, ce qui leur était d'autant plus facile que, pour eux, il n'y avait pas de Croisade ni de grandes conquêtes à financer. Au demeurant, il s'agissait de *libéralité* plutôt que de *libéralisme* : le système demeurait foncièrement redistributif et l'on était encore loin du « laisser faire, laisser passer » pratiqué deux ou trois siècles plus tard.

D. Francisco de Almeida mit en pratique ces idées en accordant aux *quintaladas* des particuliers la priorité dans l'embarquement sur les cargaisons appartenant aux marchands, et à celles-ci la priorité sur celles du Roi [204]. Somme toute, Lopo Soares de Albergaria ne fit qu'appliquer les mêmes principes au commerce régional, dont l'impérialisme d'Afonso de Albuquerque, assurant le controle d'*échelles* comme Malacca et Ormuz, avait ouvert les portes aux Portugais.

Une telle politique avait pourtant ses dangers. La décompression soudaine subséquente à la disparition d'Albuquerque offrait aux officiers du Roi, surtout aux capitaines qui accumulaient encore la quasi-totalité des pouvoirs, des chances inattendues dont il fallait se dépêcher de profiter, car ils ignoraient si elles allaient durer longtemps. Ils en profitèrent, en fait, très largement, mettant parfois littéralement à sac les forteresses dont ils avaient la charge. On a vu les plaintes qui, venues de Goa, d'Ormuz et de Malacca, commencèrent à pleuvoir sur la table du Roi. Parfois les avanies infligées aux marchands natifs faisaient déguerpir ces derniers, et de ce fait les revenus des douanes menaçaient de tomber drastiquement.

D'autre part, tous les Portugais ne bénéficiaient pas également de cette libéralisation déchaînée. Rien de plus facile à ceux qui se sentaient mal nantis que de déserter le service du Roi et aller commercer ici ou là, sur les rivages immenses de cet océan Indien encore mal ponctué de positions officielles portugaises – d'autant plus que, au dire de Gaspar Correia [205], un des premiers actes de Lopo Soares comme gouverneur avait été « d'accorder l'autorisation à tous pour qu'ils naviguassent et trafiquassent là où ils voudraient ». Ses instructions au capitaine de Malacca confirment les vues de Correia : « quant à la gent, seigneur, dont vous m'écrivîtes qu'ils voulaient s'en aller, faites vous ce que je fis, qui ne pouvais avoir ici aucun homme. Je fis proclamer que s'en allât qui le voudrait, et personne ne voulut s'en aller. Tant que leur paraîtra

---

[203] [Pierre BEZBAKH, *La société féodo-marchande*, Éd. Anthropos, Paris, 1983 – L. T.]

[204] [Procès verbal du conseil tenu à Cochin le 20/IX/1508, ANTT, *CC*, I-7-56, *fl* 18 v., pub. *in CAA*, II, pp. 427-428 – L. T.]

[205] [II, p. 466 – L. T.]

que vous leur enrayez les licences, ils n'ont d'autre chose pour vous menacer sinon cela » [206].

En fait, dès les débuts du gouvernement de Lopo Soares les Portugais commencèrent à essaimer leurs établissements au Malabar pour s'enrôler comme mercenaires au service des potentats asiatiques, s'établir comme marchands dans les ports du Golfe du Bengale, de l'Insulinde et de l'Extrême-Orient, ou s'adonner à la piraterie. Les pouvoirs locaux comprirent en général assez vite qu'ils avaient tout avantage à favoriser ces interlopes, qui assuraient les connexions nécessaires avec le réseau commercial portugais, sans pour autant interférer avec leurs souverainetés. Il y eut ainsi assez souvent une sorte d'accord tacite entre les uns et les autres, visant à saboter les missions officielles envoyées par l'*Estado da Índia* et l'empêcher d'établir des comptoirs dans le pays. Ce fut ainsi que pratiquement tout le golfe du Bengale demeura le paradis des corsaires, des aventuriers et des marchands privés, impénétrable à l'emprise officielle. C'est de cette expansion informelle que sont issues les colonies marchandes portugaises de Meliapor et Nagapattinam, au Coromandel, modèle de ce que sera, plus tard, par exemple Macao, en Chine, ou Solor en Insulinde. L'*Estado da Índia* devra les réduire par la diplomatie ou la force, songeant même parfois à mander à leur encontre des expéditions militaires ; et même Diogo Lopes de Sequeira, dans son essai de renouveler, autant que possible, la politique d'Albuquerque, éprouvera du mal à récupérer pour le commerce régalien la côte du Coromandel [207].

Ce phénomème, qui entraînait comme corollaire le dépeuplement des places portugaises, d'où les soldats désertaient en masse [208], mettait en péril la continuité de la présence portugaise en maintes positions, y compris celles auxquelles tenaient les partisans de la politique « libérale », comme les places

---

206 [ANTT, *CVR*, n° 132 (*cf. supra* note 539) – L. T.].

207 [Voir des détails *in* Bouchon & Thomaz, *Voyages...*, pp. 67-70 – L. T.]

208 [On ne possède pas de chiffres pour cette époque, mais on en a pour Malacca quelques années plus tard : la dotation officielle de la forteresse était de 500 hommes, mais les rôles de paye attestent que dans la pratique, le plus souvent, il y en avait beaucoup moins, les manquants s'adonnant certainement quelque part à leurs affaires : il n'y en avait que 219 en avril 1519 (ANTT, *CC*, II-80-200), 214 en mai de la même année (*CC*, II-81-110), 241 en juin (*CC*, II-82-52), 345 en juillet (*CC*, II-82-135), 348 en août (*CC*, II-83-114), 220 en septembre (CC, II-86-41), 158 en octobre (*CC*, II-85-38), 182 en novembre (*CC*, II-85-123), 241 en décembre (CC, II-86-48), 141 en janvier 1520 (*CC*, II-86-158), 39 en février (*CC*, II-87-87), 161 en mars (*CC*, II-88-5), 95 en avril (*CC*, II-88-128), 115 en mai (*CC*, II-89-52), 123 en juin (*CC*, II-90-16), 213 en juillet (CC, II-90-71) et 349 en août (CC, II-91-35) ; il y en avait 163 en août 1523 (*CC*, II-109-83), 277 en octobre (*CC*, II, 111-44), 400 en novembre (*CC*, II-111-118), 506 en décembre (*CC*, II-112-51) et 361 en juillet 1524 (*CC*, II-116-105). Les variations saisonnières, dues à l'arrivée et au départ constants de navires, sont énormes, mais il s'avère que l'effectif théorique de 500 hommes ne fut atteint qu'une fois sur 22, et que 15 fois sur 22 la garnison réelle n'atteignait même pas la moitié de la dotation officielle – L. T.]

du Malabar. Il avait, par-dessus le marché, un autre effet collatéral : la recrudescence de la course et de la piraterie. En effet, comme nous l'avons vu à plusieures reprises, la course était bien dans les habitudes de l'époque, autant au Portugal que dans l'Europe en général. Quand la proie en étaient les bâtiments musulmans, elle touchait à la Croisade et en recevait un important support idéologique. Les motivations soi-disant religieuses rejoignaient ainsi la convoitise innée dans l'espèce humaine. La tentation de la piraterie était très forte, surtout pour ceux qui manquaient de capitaux ou de savoir-faire pour s'adonner au trafic maritime : la piraterie n'exigeait pas le même capital circulant, et le capital fixe qu'il lui fallait – un vaisseau armé et équipé – pouvait facilement être acquis par piratage. Outre les cas de capitaines plus au moins en rupture de ban qui évoluaient à la frontière, très estompée, séparant la course de la piraterie – tels D. Francisco de Travanca et João Fidalgo, que nous avons retrouvés précédemment – on connaît ceux de maintes garnisons qui se mutinèrent bel et bien et, s'étant emparées des navires où elles servaient, en firent des vaisseaux pirates [209].

Dans le cas du *mare Luso-Indicum*, un autre facteur, d'ordre économique, poussait les gens à prendre un tel chemin. Le commerce portugais en Orient était, comme l'avait été jadis celui de l'Empire romain, déficitaire du côté européen, l'Inde, plus douée par la nature et non moins développée en matière de manufactures, exportant plus que ce qu'elle n'importait. Comme nous l'avons vu, après l'échec des tentatives de placement dans les marchés indiens des denrées que consommait la Mine, les Portugais se résignèrent à payer comptant les épices qui les avaient attirés là-bas ; aussi le numéraire et les métaux monnayables coulaient-ils dans la poche des producteurs, tandis que le trésor portugais, toujours à court d'argent, demeurait chroniquement insolvable. Peut-être en a-t-on eu conscience dès les premiers voyages ; du moins prête-t-on au comte de Vimioso une exclamation qui l'exprime joliment : ayant appris de la bouche de Vasco da Gama, rentré d'Inde, que ce qui là-bas était demandé en échange des épices, de l'ambre et du musc que l'on y vendait était de l'or, de l'argent et des étoffes précieuses, il se serait écrié « alors, ce furent eux qui nous ont découverts... » [210]. Quoi qu'il en soit, à cause du déficit de la balance de payements entraîné par cette asymétrie des échanges mercantiles, les soldats ne recevaient leur solde qu'avec un grand retard, ce qui les poussait à essayer d'agencer leur vie par d'autres moyens. La piraterie était sans doute l'un de ceux qui leur offraient le plus d'attraits. Mais la recrudescence

---

[209] [Un cas typique est celui de Simão de Brito Patalim, *vide* BOUCHON & THOMAZ, *Voyages...*, pp. 406-409 ; quelques détails supplémentaires dans la lettre de Pero Mascarenhas au Roi, Malacca, 1/IX/1525, transcrite dans notre thèse *Os Portugueses em Malaca*, citée *supra*, vol. II, doc. 22, p. 180 – L. T.]

[210] [*Ditos*, n° 277 – L. T.]

de l'activité corsaire indisposait les pouvoirs locaux contre les Portugais et nuisait au commerce pacifique que voulaient mener Couronne et marchands privés. On en fit maintes fois l'expérience pendant le gouvernement de Lopo Soares.

Même avant son fiasco en mer Rouge, sa politique portait ainsi en soi les germes de sa chute. Il n'est donc pas étonnant que, avant même que par le coup de 1518 il ait pu rétablir quelque peu son autorité effective [211], D. Manuel ait réussit à le remplacer par quelqu'un ayant sa confiance, ce qui fut connu en Inde, selon toute probabilité, dès le voyage de 1517 [212].

Lopo Soares savait très bien que le souverain, qui ne l'avait jamais aimé, lui en voulait encore davantage après tout ce qu'il avait fait pour contrecarrer, voire pour démolir, l'œuvre de son prédécesseur. Venu de Ceylan en novembre 1518, il trouva à Cochin Diogo Lopes de Sequeira, qui y était arrivé en septembre ; au contraire de ce qu'avait fait D. Francisco de Almeida en 1509, il lui rendit très volontiers le gouvernement, quoique, d'après les provisions qu'il tenait du Roi, il aurait pu le garder jusqu'à son départ. Avant de quitter l'Inde il pria néanmoins son successeur de lui délivrer une attestation formelle de ce qu'il rentrait au Portugal en liberté et non pas aux fers [213]. Puis, arrivé à Lisbonne, il mouilla devant le palais du Roi, qu'il vit brièvement, et partit aussitôt à Torres Vedras, où il avait son manoir, ses domaines et ses deux filles, sans jamais plus revenir à la Cour. Quand – sans doute à cause de l'affaire de Fernão da Alcáçova – le Roi le fit appeler, il répondit au messager : « Dites à Son Altesse que si elle me fait venir pour me couper la tête, il y a aussi dans cette ville un pilori ; si c'est pour se saisir de mon pécule, il est à la *Casa da Índia ;* si c'est pour me faire des grâces, je n'en veux mie» [214].]

---

[211] [*Cf. supra* Ire partie, ch. 5, « Le troisième mariage du Roi» – L. T.]
[212] [Castanheda, IV, xxvi – L. T.]
[213] [Correia, II, p. 560 – L. T.]
[214] [*Ditos*, no 632 ; *cf.* Correia, II, p. 563 – L. T.]

IVe PARTIE

Venise en manque d'épices, le trouble au Proche-Orient[1]

[1] [J. A. a, un moment, pensé publier un livre autonome, dont le titre serait *Venise en manque d'épices : Les suites en Méditerranée de la découverte des 'Indes du Portugal'* ; il avança même des propositions pour sa publication, qui, nous ignorons pourquoi, n'eurent pas de suite. D'après son schéma, que nous avons trouvé griffonné sur un morceau de papier, le livre aurait dû comprendre ce dont nous avons fait le 1er chapitre de la IIe partie, « Lisbonne contre le Turc », plus les chapitres qui constituent cette quatrième partie. Entre-temps, pourtant, il en publia le dernier chapitre, sous une forme à peine divergente de celle que nous présentons ici, comme article indépendant : « La crise égyptienne de 1510-1512. Louis XII et le Sultan », *Moyen-Orient et Océan Indien – Middle East & Indian Ocean, XVIe- XVIIe s.*, n° 6, Société d'Histoire de l'Orient, Paris, 1989, pp. 123-150. Puisque tous ses chapitres inédits paraissent ensemble, nous avons supprimé les références devenues inutiles parce que déjà données dans la IIIe partie, à laquelle nous renvoyons le lecteur – L. T.]

CHAPITRE 1

PSYCHOSE DES CARAVELLES ET TURBULENCES BÉDOUINES

Lorsqu'en février 1502 les galères de Beyrouth ne rapportent que 700 *colli* [2] de « petites épices » et 4 seulement de poivre, Priuli tient de cette pénurie une explication toute prête : « On pouvait maintenant considérer et connaître le grand dommage que produisaient les caravelles du Portugal qui enlevaient les épices en Inde, et pour cette raison-là elles n'arrivaient plus en Syrie » [3]. Une telle opinion, répandue dans le milieu de négoce vénitien dont Priuli est un représentant typique, est aux origines du virage anti-portugais que prend la diplomatie de la République. Était-elle fondée ?

La route des épices

Avant d'arriver des îles d'Insulinde et des jardins du Malabar jusque sur les tables princières et bourgeoises de l'Occident, épices et drogues ont à subir un long voyage. Mesurons le temps qui s'écoule entre le moment où elles sont embarquées dans les ports de l'Inde, dont le principal est Calicut, siège d'une influente communauté de marchands de la Mer Rouge, et le moment où on les vend à Damas ou à Alexandrie. Elles quittent l'Inde de décembre à février-mars ; ensuite les vents d'ouest puis le déchaînement de la mousson empêchent de faire voile vers Aden. Elles atteignent Djedda en mai. Transbordées

---

2 [*Collo* (lit. « colis, paquet, balle »), appelé aussi quelques fois *pondo*, « poids », était en Syrie une mesure de poids correspondant à 50 livres (*ratl*), ce qui à Alep équivalait à 300 *lire sottile* (« livres légères ») vénitiennes, soit 90 kg ; ailleurs (Tripoli, Beyrouth, etc.) il n'équivalait qu'à 42 livres d'Alep, soit 75,6 kg. 700 *colli* de Beyrouth font donc 52 920 kg : *cf.* E ASHTOR, « Spice prices in the Near East in the 15th Century », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, I (Leiden, 1958), pp. 157-174, reproduit *in* M. N. Pearson, éd., *Spices in the Indian Ocean World*, Variorum, Ashgate Pub. Ld, Aldershot, Hampshire, 1996, pp. 69-84 ; Frederic C. LANE, « Pepper Prices before da Gama », *Journal of Economic History*, XXVIII (Cambridge, 1968), pp. 590-597, reproduit *ibidem*, pp. 85-92 – L. T.]

3 PRIULI, *Diari*, II, pp. 197, 201.

sur des petits navires, plus aptes à éviter les récifs côtiers, elles sont à Tor [4] vers la fin de l'été, d'où, via Gaza, elles gagnent la Syrie, qui en reçoit d'abord par le grand pèlerinage, en ce début du Xe siècle de l'hégire lunaire, arrivé à La Mecque en mai ; mais surtout Le Caire, par chameaux, puis par voie d'eau Alexandrie et Damiette. Les « galères de Beyrouth » enlèvent à Beyrouth ce que les marchands vénitiens de Syrie ont acheté à Damas. Les « galères d'Alexandrie », dont le délai d'escadre (*muda*), très court, a été strictement fixé à Venise avant le départ, y arrivent normalement en novembre et sont de retour au début de l'année qui suit. Les aléas d'un si long parcours, coupé de ruptures de charge, modifient parfois ce calendrier.

Le Sultan détient le monopole de la vente du poivre, qu'il exerce par les soins d'un agent commercial sultanien, le *khâja* (« el coza »), et de vérificateurs du fisc (*masallâh*) [5]. Au nom du Sultan, le *khâja* mène à Alexandrie les transactions avec les marchands européens. Le drogman [6] (dont la fonction est en fait celle d'un ministre des relations avec les Européens) veille depuis Le Caire à leur bon déroulement. Venise achète 210 *sporte* [7] de poivre, à 80

---

[4] [*Cf. supra*, IIIe partie, note 479 – L. T.]

[5] [Dans le *ms.* de J. A. on trouve tantôt *khâdjeh* tantôt *khodjâ*. Par souci de régularité nous adoptons toujours l'orthographe que donnent les dictionnaires de l'arabe : *khâja* ou *khawâja ;* en arabe égyptien on prononce *khawâga*, en turc *hoca* (= *hodja*). C'est une adaptation du terme persan *khwâjè*, « sieur », titre qu'à cette époque on donnait surtout aux marchands étrangers, mais qui était encore quelquefois utilisé pour des professeurs, des hommes de religion, des fonctionnaires, etc. ; il était donné par antonomase au *tâjir al-sulṭân* (« marchand du sultan »), le facteur sultanien sous l'autorité duquel était placé le marché d'Alexandrie. Nous n'avons pas réussi à identifier le mot *masallâh* (qui traduirait « le fisc »), si ce n'est plutôt *massalâhî* (qui traduirait plutôt « les vérificateurs du fisc ») ce qu'il faudrait lire dans le *ms.* de J. A. ; dans les deux cas le terme se rattacherait sans doute à la racine *çalaha*, « ranger, concilier, être ou mettre en ordre ». Les dictionnaires enregistrent le mot *maçlaha*, dans le sens de « bien commun, affaire publique » dont « administration publique », et en arabe moderne existe l'adjectif *maçlahî*, « officiel, administratif, gouvernemental » ; mais à notre connaissance il n'est pas encore attesté à l'époque considérée. Rien de semblable ne se trouve dans l'index techniques des fonctions de l'Empire mamlouk donné par Bernadette MARTEL-THOUMIAN, *Les civils et l'administration dans l'État militaire Mamlûk (IXe/XVe siècle)*, Institut Français de Damas, Damas, 1992, pp. 509-510 – L. T.]

[6] [*Drogman* ou *dragoman*, attesté en français dès le XIIe siècle sous des formes un peu variables (*drugement*, *droguement*, etc.), représente une adaptation du mot arabe *tarjumân* ou *tarjamân*, (étymon aussi de *truchement*), autrefois, et de nos jours encore en Égypte, prononcé *targumân* ou *targamân*, mot qui signifie littéralement « interprète, traducteur » ; il passa sans doute en français par l'intermédiaire de l'italien *dragomanno*, lequel vient à son tour du grec byzantin *dragumános*. La charge était en général attribuée à des chrétiens renégats – L. T.]

[7] Fantino Contarini, 1506, dans SANUTO, VI, 199, 465. La *sporta* vaut 225 kg (E. ASHTOR, *Histoire des prix et des salaires dans l'Orient médiéval*, Paris, 1969, n. 324, note *a*). [*Sporta* désigne en italien une sorte de grande bourse munie de deux anses et utilisée comme mesure ; la *sporta veneziana* équivaut à peu près au *ḥiml* arabe (correspondant à 5 *qinṭâr fulfulî*, « quintaux pour le poivre » de *ca.* 45 kg) – L. T.]

ducats : soit 47 250 kg, pour 16 800 ducats. Ceci en vertu d'accords officiels, d'État à État [8]. Les marchands privés achètent ensuite.

Ni Alexandrie ni Venise n'ont l'exclusivité de la redistribution des épices. Le *Tariffa de pesi e mesure* de Bertolameu di Paxi, imprimé à Venise en 1503, esquisse le réseau de leur diffusion méditerranéenne tel qu'il existe vers 1480, avant la découverte portugaise [9]. Alexandrie y est le fournisseur d'autres places ou régions italiennes – les Pouilles, la Sicile, Florence, Milan, de la Crète [10], et de Raguse, qui réexporte vers l'Italie du Sud une partie de ses cargaisons [11]. Damas, *via* Beyrouth, fournit en épices Venise [12], Raguse, et en quantités notables (« molte sorte de specie grosse ») Gênes, Florence [13], mais aussi Milan, Naples, la Sicile et Valence [14].

Damiette est un troisième point d'alimentation des petits marchés italiens : Naples, les Pouilles, la Sicile, Ancône, ainsi que de Raguse [15]. Constantinople, qui se fournit à Alexandrie, s'approvisionne aussi à Damiette [16], dont le bassin oriental de la Méditerranée est la zone privilégiée ; c'est le port aux épices pour Brousse, Rhodes, Corfou, et même, en petite quantité, pour Chypre et Tripoli de Syrie [17].

---

[8] [Nous avons corrigé ici J. A., qui s'était trompé dans ses multiplications, son *ms.* portant « soit 27 500 kg, pour 18 000 ducats » ; les quantitatifs que nous donnons sont confirmés par Frederic LANE, *op. cit. supra*, p. 591 (de la revue = 86 du recueil de Pearson). CASTANHEDA (II, lxxv) fournit une description très détaillée de ce système de commerce, proche du *commerce administré* des empires antiques, et avant-garde du système mis en pratique par les Portugais pour l'exploitation du commerce des Moluques ; on y trouve des indications très précises sur les prix, les droits de douane, le revenu du Sultan, etc. – L. T.]

[9] W. HEYD, *Histoire du Commerce du Levant au MoyenÂge*, 2 vol., Leipzig, 1885-86 [réimp. Adolf M. Hakket Ed., Amsterdam, 1983], I, p. xix, a relevé que la *Tariffa de pesi e mesure* [= B. PAXI, *Tariffa dei pexi e mesure con gratia e privilegio*, Venise, 1503] est très analogue au *Libro di mercantie e usanza de paesi* imprimé à Florence en 1481. La *Tariffa* note que Lisbonne reçoit de Venise « molte sorte de specie » et lui envoie du sucre de Madère (*fl* 132 *v*).

[10] *Tariffa*, respectivement *fl* 111, 111 *v*, 118 *v*, 114 *v*, 112 *v*.

[11] *Tariffa*, *fl* 113 : « alchune volte se portano al fiere come e Alanza, a Napoli, in Cicilia e in alcuni altri luohi »

[12] *Fl* 106 *v* : « piper, canella, garafoli e molte specie grosse. E specie menude como sono reubarbo, scamona, camphora, manna, benzino, e legno aloe e alcune altre specie menude ».

[13] Respectivement, *fl* 117 *v*, 120, 117. La *Tariffa* ne mentionne pas d'exportation d'épices sous la rubrique de Beyrouth (*fl* 109 *v*), qui est cependant l'exutoire obligé de Damas.

[14] Respectivement, *fl* 119 *v*, 118, 118 v, 120 *v*.

[15] Respectivement, *fl* 88 et 42 *v*, 42, 41 *v* [On se rappellera que Raguse (Rágousa) est le nom grec, latin et puis roman de la ville dite Dubrovnik en serbo-croate, à 42° 40′ N, 18° 5′ E, sur la côte de Dalmatie – L. T.]

[16] À Alexandrie, *fl* 30 *v*. À Damiette, *fl* 30 : « alcune sorte de specie como sono piper, cande, zenzeri e altre specie, zuchari, mucara e sal armoniago lequale tutti robe si conduchono a Damiata e piu in Constantinopoli ».

[17] Respectivement, *fl* 41, 41 *v*, 40 *v*.

Le réseau ottoman, qui irrigue le Sud-Est européen, est, d'autre part, ravitaillé par caravanes depuis Damas et Alep. Des marchands de ces deux villes sont installés à Brousse [18]. Pour établir un lien entre la présence portugaise dans l'océan Indien et une raréfaction en épices au Levant, il faudrait disposer de données sur le volume de ce que reçoit et redistribue Istanbul. Quelques informations très fragmentaires sur des marchés locaux de Transylvanie n'autorisent nullement à supposer qu'il y ait eu baisse des arrivages. Cette aire de redistribution est hors du champ du *Tariffa de pesi e mesure*, qui par ailleurs ne dit mot du trafic français et catalan, ni des exportations vers Occident et Maghreb par Génois interposés. Dans les premières années du XVIe siècle, nonobstant les inquiétudes des Français du Midi, le marché lyonnais ne semble pas non plus en crise.

Si l'on ne dispose pas du côté portugais, et moins encore du côté mamlouk, de chiffres sur l'exportation d'épices de l'Inde vers Djedda, du côté vénitien, en revanche, les *Diarii* de Girolamo Priuli et de Marino Sanuto ont permis de dresser, encore que discontinues, des statistiques sur les quantités enlevées par les galères de la *muda* à Alexandrie et à Beyrouth. Magalhães Godinho s'y est exercé. Ces chiffres n'ont aucune valeur d'explication. À partir des mêmes sources, Ashtor a établi d'autres listes, moins incohérentes, mais qui ne signifient guère mieux [19]. La raison pour laquelle ces statistiques sont dépourvues de sens est simple. Elles n'indiquent pas les quantités d'épices disponibles sur les places du Levant, et à Alexandrie en particulier, où le quota des achats officiels vénitiens ne nous apprend rien du volume global des transactions. Pour Venise, elles ne traduisent même pas la situation telle que la Seigneurie avait à la traiter. Le ravitaillement de Venise en épices n'était qu'un des aspects économiques d'un problème politique particulier : les difficultés internes de l'État mamlouk, qui affectaient les relations du Sultan avec la Seigneurie. L'observatoire n'est pas sur les quais d'Alexandrie, il est sur ceux de Djedda et à la citadelle du Caire.

La *muda* de fin 1501

En 1500, Cabral n'a réussi à charger à Calicut que deux de ses navires ; il complète à Cochin et à Cananor, rapportant au total à Lisbonne 2 000 *quintais*

---

18 *Cf.* Halil İnalcık, « Bursa and the commerce of the Levant. 1 : Turkey's trade with Arabia and India, 1480-1500 », dans *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, III, 2 (1960), pp. 131-147.

19 [*Cf. supra* note 1 ; *vide* aussi « The Volume of Levantine Trade in the later Middle Ages (1370-1498), dans *Journal of European Economic History*, IV, 3 (1975), pp. 573-612 – L. T.]

d'épices[20] – un peu plus de 100 tonnes métriques, soit guère plus du tiers de ce que Venise enlève à Alexandrie. Le 17 décembre, il a brûlé en rade de Calicut une dizaine de nefs, sur lesquelles il y avait peu d'épices. La ville a ensuite été bombardée un à deux jours[21]. Cabral part pour Lisbonne dès la mi-janvier. Chronologiquement, une incidence des destructions sur l'approvisionnement du marché égypto-syrien est possible. Elles furent connues au Caire en mai-juin 1501[22], c'est-à-dire par les vaisseaux venus sans encombre de l'Inde en Mer Rouge. Le potentiel épicier de Calicut a été peu touché.

Les correspondances vénitiennes du Levant enregistrent d'autres événements. Fin juillet 1501, à Damas, il n'y a pas d'épices en magasin. On attend la caravane de La Mecque, par laquelle on pense en recevoir[23]. Toutefois elle est partie, en mai, « pauvre à cause de tous les troubles (*grabujii*) ; on ne sait comment elle ira et comment elle reviendra ». Les transactions sont suspendues, les marchands francs, apeurés, se replient sur Beyrouth[24]. L'élévation de Qânçawh al-Ghawrî au sultanat, mal accueillie en Syrie, et les brutalités de ses agents pour procurer de l'argent au Trésor sont cause d'une tension prolongée. En novembre, le consul vénitien d'Alexandrie signale qu'à Damas toutes les boutiques sont fermées. On redoute le pillage[25]. Des émeutes éclatent en effet, qui provoquent de graves dommages[26].

La situation est pareillement sombre à Alexandrie. Le consul estime qu'il n'y aura de quoi charger que deux galères (cinq sont attendues). On n'aura pas de « poivre du Sultan », et pourtant celui-ci veut l'argent de la vente escomptée[27]. Des « épices nouvelles de Calicut », il n'est arrivé encore que 200 *colli*, par deux bateaux. Aussi le Sultan fait-il retenir quatre mois les galères de Venise, arrivées le 23 décembre 1501, et autorisées à une *muda* de dix jours[28]. Début mars 1502, Pietro Martír de Anghiera, l'envoyé des Rois Catholiques au Caire, fait savoir en Espagne qu'il ne peut regagner l'Italie, car les galères

---

[20] Vitorino Magalhães GODINHO, *Os Descobrimentos e a Economia Mundial*, Ed. Presença, Lisbonne, 1984, vol. III, p. 88.

[21] *Cf. supra*, IIIe partie, ch. 2.

[22] Elle est transmise d'Alexandrie en juin, SANUTO, IV, 98.

[23] Nouvelles du Levant : SANUTO, IV, 159. La caravane arrive le 19 août : Ibn Ṭûlûn, I, p. 246. [J. A. fait sans doute référence à la *Mufâkahat al-khilân fî ḥawâdith al-zamân*, chronique d'Égypte et Syrie concernant les années 1479-1520, due à Ibn Ṭûlûn (Shams al-Dîn Muḥammad bin 'Alî bin Aḥmad al-Çâliḥî al-Dimâshqî al-Ḥanafî, 1475-1546), et publiée au Caire en 2 vols. en 1962-64 par M. Mostafa, d'après un manuscrit incomplet conservé à Tubingen : *cf.* W. M. BRINNER, art. « Ibn Ṭûlûn (Shams al-Dîn Muḥammad bin 'Alî bin Aḥmad al-Çâliḥî al-Dimâshqî al-Ḥanafî) » *in EI*, s. v. – M.C. F.]

[24] Nouvelles de Damas : SANUTO, IV, 163.

[25] Lettres d'Alexandrie, 20/II/1501, SANUTO, IV, 209.

[26] Ibn ṬÛLÛN, I, pp. 250-252 ; Ibn IYÂS, B, p. 21.

[27] SANUTO, *loc. cit.*

[28] Lettres d'Alexandrie transmises en février 1502 de Corfou : SANUTO, IV, p. 240.

vénitiennes sont contraintes d'attendre le poivre sultanien et autres épices qui doivent arriver « de Mer Rouge et de La Mecque », et astreintes à l'achat forcé [29]. À la mi-mars, trois seulement ont chargé. Leur départ a été prévu pour le 13 avril, avec 1 025 *colli* d'épices, dont 225 de poivre [30] : il n'a lieu que le 22 avril, l'arrivée à Venise est le 29 mai 1502 [31].

Les difficultés du Sultan à assurer le plein sont le contrecoup, non pas du séjour de Cabral au Malabar, mais des désordres du Hedjâz, ravagé par les guerres fratricides des chérifs de La Mecque. Le chérif Barakât a mis Djedda à sac en 1501, peu après l'arrivée des navires marchands de l'Inde, tandis qu'un de ses frères fuyait à Xanbo sous la protection de la caravane syrienne ; le pèlerinage de cette année-là a été, en conséquence, « une pauvre chose» [32]. Girolamo Priuli, obsédé par la concurrence portugaise, se trompait sur les causes de la rareté des épices au Levant fin 1501-début 1502.

La *muda* de fin 1502

La *muda* de fin 1502 n'est pas meilleure. Les Portugais n'y sont pour rien. À l'automne 1501, la flotille de João da Nova, quatre petits bâtiments, a chargé à Cananor une cargaison de 1 550 *quintais* dont 1 000 de poivre. Il a évité le contact avec Calicut hostile, brûlant seulement deux nefs de Maures à la hauteur du mont d'Êḷi, et repoussant l'attaque d'une flotte du Samorin très supérieure en nombre [33]. Cette expédition modeste n'a pas eu d'échos en Égypte [34]. Il n'est donc pas surprenant que treize « navires de l'Inde » jettent

---

[29] Pedro Martír de Anghiera aux Rois Catholiques, Alexandrie, 5/III/1502, et à l'archevêque de Grenade, même date, *Opus epistolarum*, Alcalá, 1530 [réimp. anastatique : Petrus Martyr de Angleria, *Opera : Legatio Babylonica, De Orbe Novo Decades Octo, Opus epistolarum*, introducion : Dr. Erich Woldan, Akademische Druck – u. Verlagsanstalt, Graz, 1955] *fl* 56 *r-v* [= pp. 409-410].

[30] Lettres d'Alexandrie, 9/IV/1502, Sanuto, IV, 265 ; quantités et prix légèrement différents dans Priuli, II, p. 207.

[31] Pedro Martír de Anghiera aux Rois Catholiques, Venise, 3/VI/1502, *Opus epistolarum*, *fl* 56 *v* [= p. 410] ; Sanuto, IV, 267.

[32] *Ghâyat*, *fl* 229b-230a ; Abû Makhrama, 93/3 Ibn Iyâs, B, p. 32 [Par *Ghâyat*, J. A. entend apparemment la *Ghâyat an-Nihâyât fî Ṭabaqât al-Qurrâ'* de Najm al-Dîn al-Ghâzzî (m. 1651), 2 vols, Le Caire, 1935 ; quant à Abû Makhrama ou Bâ Makhrama, il s'agit de la *kunya* de toute une lignée de juristes shafeïtes du Himyar, au Yémen (*cf.* O. Löfgren, art. « Makhrama, Bâ ou Abû » in *EI*, s.v.) ; J. A. se réfère sans doute à la chronique d'Aden, *Ta'rîkh Thaghr 'Adan*, d'Abû Muḥammad al-Tayyib bin 'Abd Allâh bin Aḥmad Bâ Makhrama al-'Adanî, publiée par O. Löfgren, *Arabische Texte zur Kenntnis der Stadt Aden in Mittelalter*, Leipzig – Uppsala, 1936-50 ; sinon à la *Qilâdat al-nahr fî wafayât alyân al-dahr*, ouvrage de *ṭabaqât* (biographies rangées par générations) avec un supplément historique, du même auteur, publiée par Schuman en 1960 – L. T.].

[33] Geneviève Bouchon, *Mamale de Cananor. Un adversaire de l'Inde portugaise (1507-1528)*, pp. 59-60. Le ton est moins héroïque dans une relation italienne : Sanuto, IV, 665.

[34] Sanuto, IV, 492-493.

l'ancre à Djedda le 16 juin 1502, dont l'un de 3 000 *botte*[35]. Le 22 juillet, on n'en sait rien encore en Égypte. Les courriers à dromadaire qui, à l'accoutumée, apportent la nouvelle du retour du pèlerinage, ne sont pas arrivés. Alvise Ari-mondo, le consul vénitien d'Alexandrie, est cependant optimiste. « Pour toutes sortes de raisons, il devrait y avoir une bonne quantité » de *specie nuove*. Elles pourraient être au Caire à la mi-décembre. Des arrivages ont déjà eu lieu : d'Aden, directement, par Tor, 1 600 *schibe*[36] au Caire ; et de 2 500 à 3 000 à Qosayr[37], qui descendront par le Nil, à moins que les personnes puissantes à qui elles appartiennent ne les y laissent en dépôt, pour échapper aux tracas du fisc sultanien. Arimondo confirme ces chiffres à la mi-août : 1 600 *schibe* à Tor, 2 000 à 3 000 à Qosayr[38].

Mais déjà les perspectives favorables se brouillent. Les désordres du Hedjâz ont perturbé à nouveau l'acheminement. Les guérillas des Bédouins rendent la route des Lieux Saints impraticable. Les pèlerins de la caravane syrienne ont été attaqués, des hommes tués, des femmes enlevées. La Mecque et Djedda, villes ouvertes, sont pillées. Les marchands sont rançonnés[39]. Et on devine engagée la compétition entre les trois *lobbies* de l'import-export, sultanien, syrien et maghrébin.

En raison des troubles, les nefs de l'Inde ont mis de nombreux jours à décharger. Alvise Arimondo a pensé que toutes les embarcations de Mer Rouge

---

[35] SANUTO, IV, 492 (sans date) ; 419 : le 16 juin, fête du mouton (*castron*), soit *dhulḥijja* 908, le 1er *muḥarram* 909 tombant le 26 juin 1502. [Pour l'équivalence de la *botte*, vide *supra* IIe partie, note 77 – L. T.]

[36] [À notre connaissance aucun dictionnaire n'enregistre ce mot, non plus que *schibotto* qui apparaît plus bas dans le texte de J. A. ; il s'agit probablement de la même chose que Pegolotti (Francesco Balducci PEGOLOTTI, *La Pratica della Mercatura*, edited by Allan Evans, The Mediaeval Academy of America, Cambridge, Massachusetts, 1936, réimp. Kraus Reprint, New York, 1970, pp. 22 & 382) désigne par *scibetto* ou *iscibetto*, le donnant comme synonyme de *fardello*, « fardeau » et expliquant que chaque *scibetto* de soie pèse 110 à 115 livres de Gênes, c'est-à-dire *ca.* 36 kg – ce qui n'est pas loin de ce que nous apprend SANUTO (IV, 240), à savoir, que 3,5 *schibe* pesaient un *collo*, donc *ca.* 90 kg. Le colonel Henry YULE (*Cathay and the Way thither*, 2e éd., vol. III, Hakluyt Society, Londres, 1914, réimp. Kraus Reprint, Nendeln, Liechtenstein, 1967, p. 154, note 1), qui n'a pu non plus interpréter avec certitude le mot donné par Pegolotti, le raproche hypothétiquement de l'arabe *sibt*, « cuir de bœuf », les balles de soie étant, probablement à cette époque, faites de cuir. Ailleurs (IIe partie, entre les notes 105 et 106) J. A. parle des « navires d'Esclavonie sans hune (*schiba*) qui portent les vins à Venise ; mais cette acception ne fait guère de sens ici – L. T.]

[37] [Ou Kosseir, port de la Mer Rouge, à 26° 8' N, 34° 18' E – L. T.]

[38] Alvise Arimondo, consul d'Alexandrie, 22/VII et 8/VIII/1502, SANUTO, IV, 342-343, 418 ; Lettre de Chypre, *ibidem*, 419. À raison de 3,5 *schibe* par *collo* (*cf.* SANUTO, IV, 240), ce sont donc 457 *colli* [*ca.* 40 000 kg] qui transitent par Tor, et de 700 à 850 [*ca.* 60 000 à 76 500 kg] par Qosayr. Le courrier à dromadaire n'est arrivé au Caire que le 19 *muḥarram* 908 / 25 juillet, Ibn IYÂS, B, p. 32.

[39] Ibn IYÂS, B, pp. 44, 47-48 ; *Ghâyat*, *fl* 232.

pourraient avoir quitté Djedda courant septembre à destination de Tor : selon les conditions météorologiques, les épices devraient être au Caire en soixante à quatre-vingt jours, les pluies de novembre et décembre pouvant causer du retard. En septembre, les informations du consul se font plus précises. Ce sont 3 000 *schibe* d'épices qui sont arrivées à Tor en juillet, dont une partie seulement est au Caire. Par la voie du Nil, 2 500 *schiboti* sont attendus de Qosayr, malgré l'insubordination qui se vit chez les Arabes de Haute-Égypte. C'est pourquoi cinq barges (*zerme*) ont transféré de Qosayr à Tor 1 000 *schiboti*. En tout, on dispose de 7 000 *schibe*, et on espère que durant septembre ce qui est à Djedda aura été chargé et atteindra Tor. Cela prend parfois de cinquante à soixante jours, selon les vents. Entre le débarquement à Tor et le départ pour Le Caire, il faudra un mois et demi. Ce sera l'hiver et le moment des pluies. Arimondo reste optimiste. Au pire, les épices arriveront au Caire dans le courant de janvier, selon certains à la mi-décembre. Il y a bonne quantité d'épices. Même Damas et la Turquie pourvues, les galères d'Alexandrie auront une très belle *muda* [40].

À Damas, les choses ne sont pas plus faciles. Lorsqu'on y a su, en août 1502, les malheurs de la caravane damascène du pèlerinage, les marchands vénitiens ont pronostiqué qu'ils n'auraient pas d'épices cette année-là [41]. En septembre, Arimondo pense qu'un tiers des balles en instance à Tor sera pour Damas [42]. La politique s'en mêle. L'influence du gouverneur de Damas donne de l'ombrage à Qânçawh al-Ghawrî, qui se refuse à envoyer du poivre sultanien en Syrie. Il entend qu'Alexandrie soit l'unique échelle des épices. Ordre a été donné de faire revenir au Caire les épices des marchands damascène qui étaient déjà à Gaza. Ils devront se fournir à Alexandrie [43]. Arimondo, en décembre, juge sans espoir le voyage des galères de Beyrouth [44].

Taghrîbirdî [45], cependant, travaille à réparer les décisions d'humeur du Sultan. Le 19 décembre, il mande à Arimondo qu'il a espoir que du poivre soit envoyé à Damas. Un ambassadeur ottoman, qui retourne à Istanbul par voie de terre, a obtenu que Damas fournisse la Turquie. Il semble donc que les choses de Damas s'arrangent [46]. La *muda* des galères de Beyrouth, de fait, est moins laborieuse que celle des galères d'Alexandrie, et pourtant

---

[40] Lettre de Alvise Arimondo, 11-12/IX/1502, Sanuto, IV, 492.

[41] Nouvelles de Tripoli de Syrie du 23/VIII/1502, Sanuto, IV, 486. Selon Ibn Ṭûlûn la caravane syrienne est arrivée à Damas le 4 *çafar* 909 / 29 juillet 1503.

[42] Lettre d'Alvise Arimondo, 11-12/IX/1502, Sanuto, IV, 492.

[43] Lettre de Arimondo, 22/XI/1502, Sanuto, IV, 650.

[44] Lettre de Arimondo, 8/XII/1502, Sanuto, IV, 690.

[45] [Rénégat valencien qui remplissait les fonctions de Grand Drogman, *cf. supra* note 6 et IIe partie, p. 235, note 47 – L. T.]

[46] Lettre de Arimondo, 3/I/1503, Sanuto, IV, 705.

médiocre. Elles sont à Rhodes à la mi-avril, à Venise en mai 1503. Avec seulement 400 *colli* d'épices dont 350 de poivre [47].

Une portion des *specie nuove* en attente à Djedda est bien partie pour Tor, en août 1502, et le reste, dit-on, à la mi-septembre. Le tout devrait y être rassemblé dans le courant de novembre [48]. Mais au Caire, début décembre 1502, on est sans nouvelles de Tor, non plus que des convois de Djedda, malgré l'impatience du Sultan. Alvise Arimondo n'y compte plus que pour la mi-janvier au mieux [49]. Estimation trop généreuse. Le Sultan a eu du mal à satisfaire les exigences des Bédouins du Sinai [50]. La caravane des épices n'atteint Le Caire que le 2 mars 1503 : 1 400 *schibe* de poivre du Sultan, autant d'épices de marchands, et autant, de marchands toujours, par une caravane à venir. « Le poivre est arrivé hier à Rosette, demain il arrivera ici. Il a mis un mois à venir du Caire », mande le 26 mars Arimondo au capitaine des galères d'Alexandrie, demeurées à l'ancre à Candie [51]. Celles-ci ne seront de retour à Venise, à moitié vides, que le 4 septembre 1503 [52].

Aussi les « foires aux Allemands » de Venise ont-elles été catastrophiques. À celle de mars, où les prix ont coutume de monter, ils ont baissé ; la clientèle boudait. À celle qui s'ouvre le 10 août, les stocks d'épices sont plus minces qu'ils n'ont jamais été, et néanmoins les Allemands font encore baisser les prix : ils comptent sur les arrivages de caravelles à Lisbonne, tandis que les Vénitiens sont très désireux de liquider leurs surplus, car on attend d'heure en heure les galères d'Alexandrie, qu'on croit, sur la foi des lettres reçues de là-bas, porteuses de grandes quantités d'épices. La révélation qu'elles en ont obtenu très peu, et au prix fort, inspire à Girolamo Priuli son habituelle réflexion lapidaire : « Tout cela à cause des caravelles de Portugal ».

Ce n'est pas dans l'océan Indien, c'est à partir de Djedda que tout se bloque. Les retards accumulés montrent, dans l'enchaînement de leur détail chronologique, que la paralysie qui frappe la route islamique des épices est due aux maux internes du régime mamlouk.

---

47 Lettre d'Arimondo, Alexandrie, 1503, Sanuto, V, 32 (400 *colli*), 40 (350 *colli*).

48 Lettre de Arimondo, Alexandrie, 22/II/1502, Sanuto, IV, 650.

49 Lettre de Arimondo, 8/XII/1502, d'après des lettres du Caire du 2 décembre, Sanuto, IV, 691.

50 Lettre d'Alvise Arimondo, 11-12/IX/1502, Sanuto, IV, 492.

51 Lettre d'Alexandrie, 26/III/1503, Sanuto, V, 34.

52 Lettre du 4/IX/1503, Sanuto, V, 78 (cargaison : 1 100 *colli*, dont 300 *sporte* de poivre) ; 64 : (1102 *colli*, dont 500 de poivre). Selon Priuli, II, p. 295, 944 *colli alexandrini* d'épices, dont 479 de poivre [donc, *ca*. 90 000 kg, dont à peu près la moitié de poivre].

La *muda* de fin 1503

De la *muda* de fin 1503 ressort la même évidence et, du côté vénitien, la pesanteur des habitudes.

On sait à Damas, en août 1503, qu'il est arrivé assez d'épices, et qu'il va en venir d'autres. Mais le Sultan, derechef, renâcle à approvisionner la Syrie. Le consul vénitien de Damas prie Benedetto Sanuto, l'envoyé de la République au Caire, d'en faire obtenir aux marchands ses compatriotes. Si les galères de Beyrouth arrivent fin novembre, elles retourneront à vide, car il n'y a présentement pas d'épices. La plus grande partie est passée en Turquie [53]. De fait, en mars 1504, les galères de Beyrouth rentreront à vide. Les Génois ont obtenu le peu qu'il y avait, il n'y a rien eu pour les Vénitiens [54]. Même situation à Alexandrie. Les galères sont rentrées en février sans épices d'aucune sorte. Le Rialto ne comprend pas (*la causa non se intende*). L'explication surgit : « Tout est à cause des nouvelles de Calicut, qui seront la cause de la ruine de ce pays-ci » [55]. Une fois encore, qu'en est-il ?

En septembre 1502, avant de toucher le Malabar, Vasco da Gama guette les nefs retour de Mer Rouge ; il n'en prend qu'une, moins riche ; et ne fait pas de quartier. Contre Calicut, il exerce des représailles atroces, propres à terrifier, mais rapides. Il prendra deux autres nefs par la suite. Jusque dans le courant de janvier, il y a eu accord des marchands d'épices du Malabar pour ne pas lui en vendre, et Calicut l'a nargué [56]. Il laisse en Inde l'escadre de Vicente Sodré, six voiles, qui traquera la navigation ennemie. Le tableau de chasse de cette première escadre permanente est connu. Avant de naufrager, en avril 1503, Sodré prend, à la côte de l'Inde, cinq nefs richement chargées venant de Mer Rouge, et trois sambouqs venant des Maldives ; puis, lorsque l'appât du profit le pousse à aller croiser à l'entrée du Golfe d'Aden, un sambouq chargé de poivre, de sucre et d'autres marchandises, et quatre bâtiments plus importants, dont un de Chaul, qui portent vers Aden des étoffes en quantité, du riz, et beaucoup d'autres choses, dont quelques épices (*cravo de bastão* [57], benjoin,

---

53 Bartolomeo Contarini, consul de Damas, 13/VIII et 14/X/1503, SANUTO, V, 198, 779.

54 Lettre de Corfou, 1504, SANUTO, V, 820-821 ; lettre de Piero Balbi, 29/XII/1505, SANUTO, V, 943 ; lettres, décembre, 1503, SANUTO V, 966.

55 Lettre d'Alvise Venier, 27/I/1504, SANUTO, V, 793.

56 Geneviève BOUCHON, *Mamale de Cananor. Un adversaire de l'Inde portugaise (1507-1528)*, pp. 62-63, 66.

57 [*Cravo de bastão* est le nom donnée par les Portugais au pédoncule du clou de girofle (fleur séchée du *Syzygium aromaticum*, Merr. & Parry, de la famille des Myrtacées) ; tout comme le fruit déjà formé, dit *madre-do-cravo* ou *anthophylli*, il est moins aromatique, et donc moins prisé, que le clou proprement dit. Il est aussi appelé *fuste, stipites* ou *festucæ caryophylli ;* c'est peut-être ce à quoi, sous le nom de *xylokaryophyllon*, se réfère Cosmas Indicopleustès vers 550 (*Topographie Chrétienne*, intr., texte critique, illustration, trad. et notes par Wanda Wolska-Conus, 3 vol., Sources Chrétiennes, n. 141, 159 & 197, Éd. du Cerf, Paris, 1968-73, livre XI, § 16) – L. T.]

camphre)[58]. Les risques encourus par les transporteurs maritimes n'ont pas suspendu la navigation. Pour le poivre et les denrées exotiques, la quantité saisie a été minime. Vicente Sodré a, évidemment, manqué les grosses prises.

Du dérèglement du marché, la cause première reste la même. En Mer Rouge, l'autorité mamlouke a continué de se désagréger. Le *shaykh* de Souakin[59], prétextant de la baisse de ses revenus et du besoin de se défendre contre une éventuelle attaque portugaise, cesse de payer au Sultan la part des rentrées douanières qui exprime sa subordination. À la mi-avril 1503, un lieutenant du chérif Barakât, le caid de Qunfidha, l'attaque par mer avec plusieurs bateaux, dont trois équipés d'artillerie. Il saisit des navires au mouillage, grands et petits, chargés de cargaisons d'étoffes et de grains, et de numéraire. Du moins délivre-t-il le secteur d'une flotte de Mahra[60], ces pirates du Hadramaout redoutés qu'a recrutés un frère de Barakât, Jâzân. Plus que jamais, les guérillas bédouines déchirent le Hedjâz. Djedda est rançonné à la mi-avril 1503 ; la Mecque mise à sac, les riches torturés, fin avril-début mai[61]. La déportation au Caire de quelques chérifs trublions ne résoudra rien. Les ennuis du Sultan ne sont pas seuls responsables de la mévente dans les ports méditerranéens. Venise est sa propre victime. L'obsession de l'explication « portugaise » y aveugle sur la réalité égyptienne immédiate.

Quand Alvise Arimondo, son mandat terminé, est rentré d'Alexandrie en septembre 1509, l'échec de la dernière *muda* est attribué à un défaut d'adaptation des règlements[62]. Analyse juste, mais dont la leçon n'est pas tirée. Écartant la solution d'Arimondo, qui n'est qu'un pis-aller, d'envoyer les galères désormais à Aboukir[63] (rade foraine qu'on peut quitter, alors que celle d'Alexandrie est fermée par une chaîne et sous le feu des canons de la forteresse), on maintient le voyage aux conditions habituelles[64]. À Alexandrie,

---

58 À la côte de l'Inde, CASTANHEDA, I, liv, (d'où GÓIS, I, lxxiv, p. 178) ; BARROS (I, vii, 2) parle de quatre nefs chargées de riz, ce qui n'est pas cargaison en provenance de la Mer Rouge, par confusion probable avec les prises à l'entrée du golfe d'Aden, sur lesquelles nous avons des précisions par le témoignage direct de Pero de Ataíde, *CAA*, II, p. 262. L'entrée des chroniqueurs yéménites (Ibn al-Dayba' ; Abu Makhrama, 94/5) sur la prise de plusieurs navires par les Francs doit se rapporter à la croisière de Sodré. [L'œuvre de Ibn al-Dayba', chroniqueur de Zabîd au Yemen, 1461-1537, dont fait mention J. A. est certainement la *Bughyat al-Mustafîd fî akhbâr madînat Zabîd*, traduite en latin par C. Th. JOHANSSEN avec le titre *Historia Jemenae*, Bonn, 1838 : *cf.* C. van Arendonk (G. RENTZ), art. « Ibn al-Dayba', Abû 'Abd Allâh 'Abd al-Raḥmân bin 'Alî Wadjîh al-Dîn al-Shaybânî al-Zabîdî al-Shâfi'î » in *EI*, s. v. – L. T.]

59 [*Cf. supra*, III partie, note 633 – L. T.]

60 *Ibid.*, note 384 – L. T.]

61 *Ghâyat*, *fl* 234 b ; Abu MAKHRAMA, 94/5 ; Ibn IYÂS, B, pp. 47-48 & 50.

62 SANUTO, V, 78 : « Et fo *ut dicitur* per defetti di nostri ».

63 [Ou Abuker, à 31° 17' N, 30° 4' E, entre Alexandrie et Rosette – L. T.]

64 Girolamo PRIULI, « Diarii » II ; R. FULIN, « Girolamo Priuli e i suoi diarii », *Archivio Veneto*, XXII, 1881, pp. 137-248 ; Lettre d'Alvise Arimondo, 12/IX/1503, SANUTO, V, p. 83.

laissée sans nouvelles à l'automne, le retard des galères de la *muda* a fait supposer qu'elles ne viendraient pas. Le facteur sultanien, Aḥmad ibn Abû Bakr, et la plupart des marchands maures, après avoir attendu jusqu'au 9 novembre 1503, sont partis. Le facteur était à Rosette lorsque les trois galères sont arrivées inopinément, le 13, munies d'une autorisation de *muda* de dix-sept jours. C'était trop bref, « parce que les choses ne sont plus ce qu'elles étaient (*le cosse non è in li andari vechi*) ». Avisé le 16 novembre par messager volant (*messo volante*), le Sultan a rappelé au Caire son facteur, s'est étonné du peu de crédits engagés, 23 000 ducats (le vice-consul vénitien d'Alexandrie représente que, compte tenu du retard de la précédente, cela fait deux *muda* dans la même année), et surtout d'un délai si court.

Le 22 novembre, une lettre de lui annonce que les épices en dépôt à Tor vont être expédiées à Alexandrie, où il n'y a pas de stocks. Tandis qu'un lot est signalé à Rosette, les galères, que le Sultan a songé à faire retenir, lèvent l'ancre, sans épices, le 30 novembre au terme du temps qui leur a été assigné à Venise. Elles auraient pu charger s'il y avait eu une *muda* moins courte, expose le vice-consul, « car expédier la nouvelle et recevoir la réponse demande huit à dix jours, et envoyer les épices, le *khâja* et les marchands exige un certain temps » [65].

Le Sultan a jugé que les Vénitiens faisaient montre de « pocho governo ». Il est certain qu'ils ne se sont pas adaptés au décalage répété qu'entraînent la désorganisation des transports de Mer Rouge. À ceux-ci la rigidité du système traditionnel de la *muda* ajoute ses effets, et compromet les achats de Venise.

La *muda* de fin 1504

La dérobade vénitienne va mettre en relief la vraie nature de la crise. En 1503, de nouveau, l'activité des capitaines portugais venus en Inde n'a nullement empêché la navigation indo-arabe vers Aden et Djedda. Francisco de Albuquerque a négocié avec le Samorin une trêve, rompue par la preuve que les Maures de Calicut chargeaient des épices. Afonso de Albuquerque a coulé devant Kollam quelques nefs de Maures de la Mer Rouge, puis, les deux cousins repartis pour le Portugal fin janvier 1504, la mer d'Arabie s'est trouvée libre [66]. Une autre petite escadre, il est vrai, celle d'António Saldanha, avait reçu de D. Manuel mission de « découvrir le détroit de la Mer Rouge et attendre à sa bouche les nefs de Maures de La Mecque ». Arrivé très tard sur les lieux, en avril 1504, Saldanha n'a eu le temps, avant la mousson, que d'intercepter une nef du Hadramaout chargée d'encens, et une autre de pèlerins

---

[65] Lettre de Fantino Contarini, d'Alexandrie, 3/X et 20/XII/1503, Sanuto, V, pp. 824-828.

[66] *Cf.* J. A., « L'apprentissage de l'Inde – Cochin 1503-1504 », *L & A*, I, pp. 67-78.

en route vers les Lieux Saints, de laquelle il tire peu d'argent [67] ; un des navires a pris une nef chargée de riz et d'étoffes. Le bilan était nul, la circulation des épices intouchée. Au Hedjâz, d'autre part, l'effervescence est retombée.

Cela n'empêche point le consul de Damas, échaudé par les mésaventures de l'an passé, d'annoncer, dès le 8 juin, qu'il y aura très peu d'épices à la *muda* qui vient. Et d'ajouter l'habituel commentaire : « les caravelles portugaises ont tout interrompu» [68]. Pronostic démenti, malgré la situation toujours trouble qui prévaut en Syrie [69], car les galères de Beyrouth rentreront, en février 1505, avec une cargaison honorable : 1 200 *colli* d'épices, dont 460 de poivre [70]. À Alexandrie, il est arrivé de quoi charger d'épices quatre galères. En raison des déboires essuyés trois années consécutives, elles ne sont que trois à jeter l'ancre, le 7 décembre 1504 [71]. Puis c'est l'épreuve de force.

Il y a grosse demande mamlouke de cuivre vénitien (c'est-à-dire allemand). Va-t-on négocier dans un esprit de coopération ? Tout au contraire. Le Sultan, qui a des gênes de trésorerie, impose un contrat léonin. Il entend payer, en poivre, contre une livraison de cuivre, à six mois. Il impose l'achat forcé, à un prix exorbitant, de l'une des 210 *sporte* prévues par les accords commerciaux. Les balles d'épices étaient déjà à bord, qu'il exige paiement comptant de 96 000 ducats, et prétend imposer l'achat de 210 autres *sporte*, payables au comptant et mis de force dans le foundouq des Vénitiens, sans qu'aucun d'eux n'ait assisté à la pesée. Tandis que les agents de la Seigneurie dépêchent des messages à Venise pour avoir du cuivre, le Sultan retient les galères. Il fait décharger le poivre déjà embarqué, mettre les scellés sur les coffres de leurs galères. Le vice-consul, plusieurs marchands, le chapelain, sont expédiés au Caire [72]. Tandis qu'on leur réclame le versement de la somme de 84 000 ducats qu'ils sont dans l'incapacité de réunir, le capitaine des galères s'échappe du port d'Alexandrie le 10 mars 1505, sous le feu de la forteresse. De Chypre, il fait avertir la colonie de Damas de ce qui s'est passé. Le 30 avril, il entre à Venise avec 1 150 *colli* d'épices, mais sans poivre [73].

En représailles, le Sultan ordonne de mettre sous séquestre les avoirs des marchands vénitiens de Syrie, et de conduire ceux-ci, enchaînés, au Caire. À Damas, on espère s'en tirer, « car avec les Maures tout s'arrange pour de

---

[67] CASTANHEDA, I, lv & lxiv ; BARROS, I, vii, 4 ; Avelino Teixeira da MOTA, *A Viagem de António de Saldanha em 1503 e a rota de Vasco da Gama no Atlântico Sul*, Lisbonne, 1971, p. 46.

[68] SANUTO, VI, 68.

[69] Nouvelles de Chypre du 21/IX/1504 : « che a Damasco morite el signor et la terra in garbugi ; et che mori erano infrisati di specie ».

[70] R. FULIN, « Girolamo Priuli e i suoi diarii », p. 182.

[71] Lettre de Fantino Contarini, 19/II/1505, SANUTO, VI, 150 ; R. FULIN, « Girolamo Priuli e i suoi diarii », p. 182.

[72] SANUTO, VI, 156.

[73] R. FULIN, *op. cit.*, pp. 182-184 ; SANUTO, VI, 158, date du 29 avril.

l'argent ». Ces informations sont reçues à Venise le 13 juin [74]. S'ensuivent de grandes discussions. Il est décidé de suspendre le voyage de Beyrouth, et d'envoyer à Qânçawh al-Ghawrî un secrétaire de la République. Alvise Sagudino est désigné à la mi-juillet 1505 [75]. Le problème économique prend sa dimension politique.

[74] Lettres de Damas, 15 et 18/IV/1505, R. Fulin, *op. cit.*, p. 184.

[75] Le 30 avril, bien qu'arrêtés, ils continuent à commercer par toute la Syrie, Sanuto, VI, 207 ; R. Fulin, *op. cit.*, pp. 185-186.

CHAPITRE 2

VENISE CONTRE LISBONNE

Lorsque la Seigneurie s'aperçut que D. Manuel avait le dessein arrêté et, semblait-il, les moyens de transférer d'Alexandrie à Lisbonne le centre d'achat des produits exotiques à destination des marchés européens, le concours qu'elle avait sollicité, un peu comme un pis-aller, et qui, obtenu, s'avérait symbolique, ne pesa pas lourd dans le réaménagement de sa diplomatie.

Les premiers signes d'un malaise

À la rumeur, très déformée, de l'arrivée de Vasco de Gama à Calicut, qui atteignit Venise en août 1499 par les relais de Mer Rouge et d'Égypte, un marchand vénitien très représentatif de l'état d'esprit de son milieu, Girolamo Priuli, eut peine à croire, tout en la jugeant inquiétante si elle était vraie [1]. Au même moment, celui du retour de l'expédition au Portugal, les gens d'affaires florentins de Lisbonne partageaient la jubilation de D. Manuel. Girolamo Sernigi prévoyait le dépeuplement de l'Égypte et l'essor de Porto Pisano, où viendraient s'approvisionner tous les marchands génois, vénitiens et autres [2]. Guido di Messer Tommaso Detti, dans une lettre du 10 août, pensait qu'il ne restait plus aux Vénitiens qu'à se faire pêcheurs : Porto Pisano allait devenir l'échelle portugaise des épices, et « le magasin de tout le Levant » [3].

---

[1] Priuli, I, p. 153.

[2] Lettre de Girolamo Sernigi, juillet-août 1499, *Biblioteca Riccardiana*, Florence, *ms.* 1910, *fl* 67 [publiée par Carmen Radulet et Luis Filipe Thomaz, *Viagens portuguesas à Índia (1497-1513) – Fontes italianas para a sua história : O Códice* Riccardiano *1910 de Florença*, Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses, Lisbonne 2002 ; paru aussi in *Mare Liberum*, 18-19 (1999-2000) & 21-22 (2002), doc. II, pp. 51 *sq.*]. Sur Sernigi, *cf.* Carmen Radulet, « Girolamo Sernigi e a importância económica do Oriente », *Revista da Universidade de Coimbra*, 32 (1985), pp. 67-77.

[3] *Ms.* cité, *fl* 69 *v*, pub. *in* Radulet & Thomaz, *Viagens...*, doc. III, pp. 95 *sq*.

D. Manuel entendait, certes, substituer désormais Lisbonne à Alexandrie comme marché des épices, mais, contrairement aux espérances des Florentins, il ne songeait pas à ce que ce fût en détriment de Venise. Fin juin 1501, à l'arrivée de l'Inde du navire de Bartolomeu Marchionni, il déclara qu'il allait inviter la Seigneurie à prendre désormais les épices à Lisbonne et lui annoncer qu'il couperait la route égyptienne [4]. En août 1501, c'est à Pasqualigo qu'il exprime son amitié envers l'État vénitien [5]. Alvise de Priuli, capitaine des galères de Flandre, qui toucha Lisbonne en décembre 1501, note la cordialité de son accueil et la sympathie de la reine D. Leonor [6]. Dispositions qu'expriment en sens contraire certains membres du Conseil royal hostiles à une présence en Asie, en plaidant qu'à faire venir les épices par le cap de Bonne-Espérance on risque de s'aliéner les sympathies de Venise, puissance traditionnellement amie [7].

En quittant Lisbonne, Pisani y avait laissé son secrétaire, Cretico, chargé « d'entendre en détail la vérité du voyage de l'Inde » [8], et il s'était assuré les services d'un informateur bien placé, Giovanni Francesco Affaitadi, de Crémone, chef d'une firme solidement établie au Portugal et qui armait pour le Malabar [9]. À partir de l'été 1501, et au long des années suivantes, Affaitadi renseigna assidûment Venise, sur les mouvements des navires partant pour « Calicut » et en revenant, et sur leur cargaison. Les lettres d'Affaitadi eurent des effets directs sur les décisions que prit à Venise le Conseil des Dix pour contrecarrer l'établissement du Portugal en Inde. Bien que la fourberie des marchands italiens établis à Lisbonne ait été dénoncée au Roi, celle de Giovanni Francesco Affaitadi ne semble pas avoir été découverte. Il est fort possible que son jeu ait été double, et qu'il ait fourni aux Portugais des informations sur la situation au Levant.

Ce fut la nouvelle du succès de Cabral qui, dans l'été 1501, dessilla les yeux des incrédules et provoqua à Venise angoisse et stupéfaction [10]. Les lettres reçues du Portugal étaient autrement plus précises que les avis de l'Inde répercutés par le comptoir d'Alexandrie [11]. Cretico informa Pisani le 27 juin

---

4 Priuli, II, p. 155 ; copie d'une lettre de Domenico Pisani, Lisbonne, 27/VII/1501, Sanuto, IV, 101.

5 Priuli, II, p. 174.

6 Sanuto, IV, 206, 621.

7 Barros, I, vi, 1.

8 Priuli, II, p. 153 : « mandato in quello locho aposta per intender minutamente la verita del viagio de l'India ».

9 En 1501 : copie d'une lettre d'Affaitadi, Lisbonne, 20/IX/1502, Sanuto, IV, 664 ; en 1506 : Ca' Masser, dans Fulin, p. 208.

10 Priuli, II, pp. 175-176 ; Vitorino Magalhães Godinho, *Os Descobrimentos e a Economia Mundial*, vol. III, p. 88.

11 Comparer les nouvelles reçues d'Alexandrie le 11/VIII/1501, à celles fournies par Pisani reçues à la mi-juillet, Sanuto, IV, 98 et 167-169.

de l'arrivée de Cabral, à laquelle il avait assistée le 23[12]. Il envoya des dépêches jusqu'en août. La venue de Pasqualigo donna le signal de son retour en Espagne[13].

On s'est interrogé sur la nature de l'ambassade de Pasqualigo, qui succédait à Pisani. Était-il envoyé pour remercier D. Manuel de son concours méditerranéen et encourager ses dispositions à combattre le Turc, ou devait-il, sous cette couverture, s'informer des desseins portugais sur les épices[14] ? Dans l'*oratio* qu'il prononça lors de son audience solennelle, le 20 août 1501, il célébra pompeusement, selon les lois du genre, le Roi, ses aïeux, ses découvertes et ses vertus, l'amitié luso-vénitienne et la croisade en cours[15]. D. Manuel, qui avait confié à Pisani se sentir « au bout du monde (*in capo dil mondo*) »[16], était visiblement flatté de la dimension internationale que lui conféraient les ambassades vénitiennes, aussi traita-t-il avec magnificence le visiteur qui l'honorait. Pasqualigo fut logé au palais de Santos-o-Velho, avec pour amphitryon le très riche brasseur d'affaires lisboète Fernão Lourenço da Mina[17]. Début octobre, le Roi invita Pasqualigo quatre jours dans son palais de Sintra[18]. La République ne fut pas en reste. Un des plaisirs de D. Manuel étant de se promener en barque sur le Tage, elle lui envoya une gondole en février 1502[19].

Nommé plusieurs mois avant qu'on ne sache la réussite de Cabral, Pasqualigo n'avait pas mission de discuter des questions commerciales. Mais il avait pu saisir, dès son passage en Espagne, le souci de Pisani, avec lequel il alla se concerter à Grenade[20]. Lorsqu'il arriva sur les bords du Tage, deux

---

[12] *Lettre de Pisani*, pub. par Francesco da MONTALBODDO, *Paesi nuovamente ritrovati*, Vicence, 1505 (éd. Greenlee, *cf. supra* III partie, note 125, pp. 119-123). Texte avec fausse date du 27 juillet, dans copie d'une lettre de Domenico Pisani, Lisbonne, 27/VII/1501, SANUTO, IV, 99-102.

[13] Une lettre de lui du 4 août, *cf.* PRIULI, II, p. 174. Sur son retour, *cf.* trois lettres d'Angelo Trevisan à Domenico Malipiero, publiées par Placido ZURLA, *Di Marco Polo e degli altri viaggiatori veneziani piu illustri...*, 2 vols., Venise, 1818-19, II, pp. 363 *sq.*, puis par De LOLLIS, *Raccolta Colombiana*, III/1, Rome, 1892, pp. 54-62 ; traduction des passages concernés dans Greenlee, pp. 123-124. Sur l'information véhiculée par Cretico, *cf.* António Banha de ANDRADE, *Mundos Novos do Mundo. Panorama da Difusão pela Europa, de Notícias dos Descobrimentos Geográficos Portugueses*, 2 vols, Junta de Investigações do Ultramar, Lisbonne, 1972, à l'index.

[14] La question a été posée par Donald WEINSTEIN, *Ambassador from Venice. Pietro Pasqualigo in Lisbon 1501*, Minneapolis, 1960, pp. 22-23, et par d'autres auteurs cités par lui, p. 96, n. 48.

[15] Imprimée à Venise en décembre 1501, la *Petri Paschalici Veniti oratoris ad Hemanuelem Lusitaniae Regem orati*, a été reproduite en fac-similé, avec introduction, traduction et notes par Donald WEINSTEIN, *op. cit.* L'étude de Weinstein est déparée par un certain nombre de méprises.

[16] Lettre de Pisani, 13/II/1501, SANUTO, III, 1596.

[17] PRIULI, II, p. 174 ; SANUTO, III, 1595 ; *Ditos*, n. 619.

[18] Alberto Cantino à Hercule d'Este, Lisbonne, 17/X/1501, Henry HARRISSE, *Les Corte-Real et leurs Voyages au Nouveau-Monde*, Paris, 1883, app. XVII, pp. 206-207.

[19] FULIN, p. 183. Le goût du Roi pour les promenades en barque est confirmé par GÓIS.

[20] *Cf.* Lettre de Pisani, Grenade, 27/VII/1501, SANUTO, IV, 99.

gros mois après son départ de Venise, on y débarquait les balles d'épices rapportées par l'expédition de Cabral, et on annonçait l'envoi d'une nouvelle et grosse flotte pour le début de 1502. Il en venait naturellement à dépasser les horizons de la guerre vénéto-ottomane, objet officiel de son ambassade. Des tâches plus discrètes s'ajoutaient donc à celles fixées par son mandat.

La collecte d'informations sur les expéditions en Inde, ou sur celles de Gaspar Corte-Real dans l'Atlantique Nord, à quoi s'adonnaient les diplomates vénitiens, de même que celles transmises jusque-là par Giovanni Francesco Affaitadi, n'étaient pas d'un caractère délictueux. D. Manuel lui-même donnait quelque diffusion à ses succès. Après le retour de Cabral, les choses sont allées plus loin. Il y eut des parlotes avec les Orientaux amenés par Cabral de Cochin et de Cananor, lesquels déclarèrent à leurs interlocuteurs que les Portugais avaient volé les épices, qu'ils ne les avaient pas acquises [21]. Après que les Indiens sont repartis, en février 1502, avec Vasco da Gama, on découvre que, « sur son ordre ou autrement », les gens de Pasqualigo leur ont monté la tête, en leur racontant que la navigation des Portugais dépendait du soutien financier de Venise, et en les incitant à rompre avec un Portugal sans capitaux, la suprématie commerciale de la République rendant seuls profitables les trafics par la voie de la Mer Rouge.

Vasco de Gama, qui a éventé la chose lors de sa relâche au Cap-Vert fin février 1502, en fait avertir le Roi par une caravelle qui rentrait de São Jorge da Mina à Lisbonne, et dont la cargaison d'or put convaincre les Indiens de la fausseté des allégations vénitiennes [22]. Le ressentiment portugais se nourrira durablement de ce genre d'indélicatesse. Néanmoins, Pasqualigo continua d'être bien en cour auprès de D. Manuel. Peu avant son départ pour l'Espagne (où il allait rester deux ans et demi) le Roi le combla d'attentions. Il lui fit l'honneur, qui sans être exceptionnel n'en était pas moins une marque de haute considération envers l'État qu'il représentait, de le choisir pour parrain de son fils premier-né, le futur D. João III [23]. Quelques jours plus tard, l'armant chevalier « pello grande amor e vontade que pera elle nos causou sua estada e mui discreta conversação », il lui accorda la faveur de faire figurer sur son écu la sphère armillaire, devise royale [24]. Courtoisie politique qui va de pair

---

[21] Déposition d'Alvise Priuli, 17/I/1503, Sanuto, IV, 621.

[22] Barros, I, vi, 2.

[23] Góis, I, lxii (né le 6 juin 1502, le prince fut baptisée huit jours plus tard).

[24] Góis, *ibidem*, et *carta régia* du 22/VI/1502, Francisco de Sousa Viterbo, « Trabalhos náuticos dos Portugueses nos séculos XVI e XVII », *História e Memórias da Academia Real das Ciências de Lisboa*, I, Lisbonne, 1898, pp. 245-246 [réimp. : Sousa Viterbo, *Trabalhos Náuticos dos Portugueses – Séculos XVI e XVII*, Imprensa Nacional – Casa da Moeda, Lisbonne, 1988, pp. 280-282 – L. T.]

avec la défense des intérêts personnels du Roi : Venise reste à concurrence de 12% un des points de vente du sucre de Madère [25].

En 1506 encore, alors que déjà les plaintes arrivent de l'Inde sur l'engagement de Venise aux côtés des adversaires du Portugal, D. Manuel, malgré les risques de fuite, souhaite informer la République de son dessein de croisade contre le Sultan [26].

Au printemps 1502, la perspective de pourparlers de paix avec Bayezid II [27] enleva tout intérêt à un hypothétique soutien naval portugais. Dès lors que la collaboration en Méditerranée n'était plus d'actualité et qu'on en apprenait suffisamment, de divers côtés, sur les promesses de la route atlantique des épices, le maintien en poste de Pasqualigo n'était plus nécessaire. La Seigneurie décida, le 14 avril 1502, de le rappeler, et ne le remplaça pas.

Venise ne pouvait accepter d'être, comme allait le devenir Anvers, un pôle de redistribution des épices désormais acheminées de Lisbonne. La place que ses échanges multiséculaires avec l'Orient tenait dans son économie rendait chimérique la proposition portugaise de s'approvisionner au Portugal. Comme l'Égypte risquait plus encore d'être touché par une fermeture de la vieille route de la Mer Rouge, le gouvernement vénitien mit à l'étude les possibilités d'inciter le Sultan à intervenir dans l'océan Indien.

La *Zonta di Colocut* [28] : création d'une Commission des épices et de Calicut

La découverte d'une route atlantique vers l'Inde « importait plus à l'État vénitien que la guerre turque et toute autre guerre qui puisse advenir » [29]. Ainsi en avait jugé, en plein conflit vénéto-ottoman, Girolamo Priuli. Passé le choc de la réussite, même imparfaite, de Cabral, les avis reçus de Lisbonne entretenaient l'inquiétude. D'allié, D. Manuel devenait rival. On savait une escadre grosse d'une vingtaine d'unités (celle de Vasco da Gama) partie pour l'Inde

---

[25] Ana Maria Pereira Ferreira, « Feitores de Portugal em Veneza no início do século XVI », *Anuario de estudios medievales*, X (1980), pp. 539-544.

[26] Instructions à l'intention du cardinal Cisneros, Abrantes, 2/III/1506, pub. par Idalino da Costa Brochado, « A espiritualidade dos Descobrimentos e conquistas dos Portugueses », *Brotéria*, XL (1945), p. 36.

[27] [Plutôt connu en français comme Bajazet II, né *ca.* 1447, sultan de Turquie de 1481 à 1512, date où il fut déposé par son fils Selim I, pour mourir un mois plus tard – L. T.]

[28] [Dans les documents de l'époque, que suit le *ms.* de J. A., l'orthographe oscille constamment entre *Colocut*, *Cholocut*, *Coloqut*, voire *Colocuth* ; nous avons uniformisé, mettant partout cette forme, plus proche de l'orthographe moderne – L. T.]

[29] Girolamo Priuli, « Diarii », *Raccolta di Scrittori Italiani*, t. XXIV, II, 1932, p. 153, sous le 24/VII/1501.

au printemps de 1502. Les instructions données quelques mois plus tard à Benedetto Sanuto, ancien consul à Damas, envoyé en ambassade au Caire, lui enjoignaient de faire entendre au Sultan « combien il importait à ses affaires que les épices ne prennent pas la voie du Portugal déjà en service ». Il le lui dirait dans un strict tête-à-tête, « avec secret et prudence, pour les motifs de toi connus ».

Dans une atmosphère qu'alourdissaient les très mauvais résultats de la dernière *muda* à Beyrouth et à Alexandrie, le retour de l'Inde de João da Nova avait eu des répercussions disproportionnées à l'importance de sa flottille. On en était sans nouvelles depuis son départ, au printemps 1501. Le 7 septembre 1502, des lettres d'Espagne annonçaient que, vu le temps écoulé, on la considérait perdue. Du coup, le prix des épices monta à Venise [30]. La nervosité du milieu marchand vénitien s'accrut lorsqu'on apprit au Rialto, dans le courant de novembre, qu'elle avait jeté l'ancre dans le Tage [31]. La confirmation n'arriva que le 27 novembre entre les mains d'Alvise da Molin, qui le 29 devint *capo dei Dieci* [32].

João da Nova ramenait non seulement ses quatre navires et une cargaison de 2 200 *cantar* [33], mais aussi ses équipages sains et saufs, au terme d'un voyage sans drame. À Lisbonne, c'était l'euphorie. D. Manuel avait déclaré que les épices ne pouvaient être dans les mains de deux maîtres, et il avait offert à l'Angleterre et à toutes les puissances chrétiennes de les approvisionner. Les préparatifs de l'expédition de 1503 allaient bon train. De celles parties en 1502 sous les ordres de Vasco da Gama, huit bâtiments allaient rester à l'embouchure de la mer Rouge pour en interdire aux Maures l'entrée ou la sortie [34]. L'écho de ces grandes nouveautés fut répercuté à Venise de Valence, Gênes, Lyon, Bruges [35].

Le 2 décembre, les chefs des Dix faisaient créer « une Commission des épices et de Calicut », *Additio specierum* ou *Additio specierum et Colocut* en

---

30 Priuli, II, p. 227.

31 Sanuto, IV, 430, 471.

32 Dans une lettre du 10/IX/1502, Affaitadi avait informé du retour de l'expédition de Brésil, mais il ignorait le sort de João da Nova, qui n'entra dans le Tage que le 12 ou le 13 (Sanuto, IV, 485). La lettre qui alarma Alvise da Molin fut expédiée de Lisbonne le 15 septembre (R. Fulin, « Girolamo Priuli e i suoi diarii », *Archivio Veneto*, XXII, 1881, p. 185).

33 [Forme vénitienne de *quintal*, *cf. supra*, III partie, note 136 – L. T.]

34 Le contenu des avis reçus par Alvise da Molin est repris dans les instructions du 14/XII/1502, adressées à Benedetto Sanuto. Copie de lettres du 20/IX/1502, de Bartolomeo Marchionni et de Leonardo Nardi, dans lesquelles les marchands florentins exprimaient leur joie, ne parvint à Venise que le 15 décembre (texte dans Sanuto, IV, 544-547).

35 En décembre 1502, Priuli, « Diarii », II, p. 242. R. Fulin, « Girolamo Priuli e i suoi diarii », pp. 137-248. Un paquet de dépêches envoyées de Saragosse le 28/X, par Pasqualigo n'arriva à Venise que le 25/I/1503. Il contenait une longue lettre d'Affaitadi du 26/IX, reçue par Pasqualigo le 28/X, et une autre de Cesare Barzi, de Valence, du 17/X (Sanuto, IV, 659, 662-666).

vénitien, couramment, *Zonta di Colocut*[36]. Comme l'indiquent les termes, cette *Additio* n'est pas une « junte » dans l'acception moderne qu'a prise le mot, de directoire, de comité de salut publique. *L'Additio specierum* n'est qu'un des comités annexes, sans pouvoir exécutif, qui assistent dans leur tâche les organes du Conseil des Dix, d'une façon permanente, comme la *Zonta del Collegio*, la *Zonta di denari*, la *Zonta de le acque*, ou circonstancielle comme la *Zonta di Roma* de 1504. Les quinze membres de la *Zonta de Colocut*, renouvelables par tiers, siègent obligatoirement en présence des procurateurs et d'autres membres du Collège, les *Savii del Consiglio* et les *Savii di terra ferma*. Soumise, comme tous les organes du système étatique vénitien, à une rotation rapide des fonctions, la Commission de Calicut est un groupe de réflexion de composition mouvante, où l'on passe, quitte parfois à y revenir. Des renouvellements partiels ont eu lieu en août et en octobre 1503. Le 7 février 1504, quatre commissaires entrent à la *Zonta*, dont deux avaient été de la première fournée. De six qui, malades, doivent être remplacés provisoirement, le 28 juin suivant, quatre en avaient été aussi. Il y a trace d'autres renouvellements en février 1505, puis en octobre 1506. Dans la Commission reconstituée en juillet 1510, il y aura trois anciens de 1502, et un de 1503[37]. Les membres de la Commission appartiennent à l'oligarchie tournante qui occupe l'ensemble des emplois. Ainsi, en 1504, des quatorze membres de la Commission de Rome, sept sont membres de celle de Calicut. Parmi les quinze membres de la Commission des Deniers pour 1505, cinq ont été de la Commission de Calicut (dont trois se retrouvent aussi dans celle de Rome)[38].

Des capacités que confèrent aux titulaires de décembre 1502 – un véritable aréopage de vieillards[39] – les charges qu'ils ont exercées successivement, une courte période de la carrière du commissaire Zaccaria Dolfin en donne un aperçu suffisant : « provéditeur exécutif sur les choses de la mer » dans l'été 1499, de nouveau à l'automne 1500 ; chef des Dix à plusieurs reprises au cours de la cruciale année 1500, une fois en 1501, et à nouveau plusieurs fois en 1505 ; *governador de l'intrade* en 1502-1503, où il remplit les coffres de l'État (et un peu ses poches) ; « caissier des Dix » en 1504. Provéditeur de l'Arsenal en 1500, puis en 1504, il se préoccupe de recruter un bombardier d'Augsbourg aussi bien que de proposer des mesures gestionnaires de portée

---

36 Les documents constitutifs ont été publiés par Fulin, *op. cit.*, pp. 200-201.

37 Listes dans l' *Archivio di Stato*, Venise, *Consiglio dei X, Misti*, R. 29, *fl* 247 (9/VIII/1503) ; R. 30, *fl* 72*v* (7/II/1504), 102, 256 (27-28/VI/1504) ; R. 33, *fl* 133 (5/IX/1510).

38 *Cf.* Sanuto, V, 1039 & VI, 88.

39 Deux frisent les 80 ans, il y a au moins trois autres septuagénaires (Sanuto, IV, 829, VII, 722, 727, VIII, 559, XVI, 383, XXI, 460, XXII, 65, 166, & XXIV, 470), plusieurs sont en mauvaise santé (Sanuto, VI, 43 ; VII, 145).

générale[40]. Retracer la biographie de tous les membres de la Commission permettrait de discerner quelle compétence y justifie leur élection, et s'ils ont joué d'investissements personnels dans les trafics avec l'Orient. Le seul que nous voyons (à travers les *Diarii* de Sanuto) directement adonné au négoce avec Alexandrie est le riche marchand Michele Foscari (qui mourra en 1506 durant un de ses passages au Conseil des Dix). En 1500-1501, il y a vendu du cuivre contre des épices[41]. En août 1502, il passe marché d'une cargaison de cuivre destinée à l'Égypte, d'une valeur de 40 000 ducats, payés par la vente de 250 *colli* de poivre à 100 ducats, le solde versable au retour des galères de la *muda*[42]. Des membres de la toute première Commission, Lorenzo di Priuli est le frère de Girolamo qui suit avec anxiété la chutes des arrivages d'épices, et Leonardo Grimani a des intérêts dans le voyage des galères de Flandres[43]. Dans la Commission de 1510, Girolamo Grimani est « un des Alexandrins », Bartolomeo Minio est le beau-frère de Caterine Cornaro, la dernière reine de Chypre, etc.

Sans entrer dans une recherche plus particulière, on peut ajouter que, dans l'*Additio specierum et Colocut*, de fin 1502, Domenico Malipiero, annaliste à ses heures et homme de mer, s'intéresse particulièrement aux Découvertes : il a demandé à Cretico de lui obtenir des informations et des cartes[44]. Mais tous les membres partagent la connaissance des problèmes impartie à tout patricien de Venise, du fait des enjeux de la République en Orient.

Marino Sanuto, n'enregistre pas la création de la Commission des Épices et de Calicut. Il a ignoré l'objet de ses délibérations, que couvrait le secret d'État[45]. Assez en filtrait pour qu'à travers les *Diarii* on se fasse une idée de ses travaux, et de la nature des remèdes « très prompts et très secrets[46] » qu'elle était chargée de trouver à l'intrusion portugaise dans l'Océan Indien.

Les calculs de la Seigneurie reposaient sur deux postulats : l'impuissance du Portugal à poursuivre un effort démesuré eu égard à ses moyens, et la réaction de l'Islam mamlouk et indien à la tentative d'hégémonie lusitanienne, sur la mer d'Arabie.

Les pertes subies par la marine portugaise au cours de la très longue et périlleuse navigation de l'aller et du retour, et les signes de la pauvreté du

---

40 Sur les emplois de Zaccaria Dolfin entre 1499 et 1505, *cf.* Sanuto, II-VI, à l'index. Sur « Zuan de Arzentina bombardier », Sanuto, III, 1131.

41 Sanuto, IV, 305-306 ; sur le séjour à Alexandrie de la nef affrétée, Sanuto, V, 34, 162.

42 Sanuto, III, 1146, IV, 90. Sur sa fortune : *ibidem*, VI, 454. En novembre 1500, l'escadre espagnole lui a pris 200 *botte* de vin, *ibidem*, III, 1077, 1127, 1394.

43 Sanuto, IV, 311, 831, 868, V, 9-10, 991.

44 Angelo Trevisan à Malepiero, Grenade, 21/VIII/1501, et d'Ecija, 3/II/1501, trad. dans Greenlee, *op. cit.*, pp. 123-124.

45 Nouvelles de mars 1504, Sanuto, V, 948, 965, VI, 13-14.

46 R. Fulin, « Girolamo Priuli e i suoi diarii », p. 185.

Portugal en hommes aussi bien qu'en capitaux[47] inclinèrent les Vénitiens, plusieurs années durant, à croire que l'entreprise serait interrompue. L'Espagne les entretenait dans cette espérance. Reçu par le Collège le 20 octobre 1503, l'ambassadeur des Rois Catholiques auprès du Doge, Lorenzo Suárez de Figueroa y Mendoza qui a eu, *via* Badajoz, des nouvelles de Calicut, déclare que le « Portugal ne peut rien faire sans la Castille » ; il développe le thème d'une nécessaire entente de l'Espagne et de Venise « e in gerra e in marchadantie »[48]. Il récidive avec humour, le 15 décembre devant le Collège assemblé ; « il dit avoir vu une "Navigation de Calicut" et qu'il ne croyait pas de telles choses, et que le roi Alfonso <d'Aragon> avait coutume de dire qu'il y avait en Espagne cent sages, cinquante en Castille, dix en Navarre, quarante en Aragon et au Portugal pas un seul »[49]. Vicenzo Quirini, ambassadeur auprès de Philippe le Beau, se laissera persuader, en Castille, du proche effondrement de la « navigation de Calicut ». Il en exprimera la conviction dans sa déposition devant le Sénat, à son, retour, en octobre 1506 : « Il tient que ce voyage ne durera pas, car il exige grande dépense, et, des cent-quatre *nave*s parties en diverses fois, soixante-douze sont retournées, dix ont péri, les autres sont portées manquantes»[50].

Cependant, sitôt qu'il est apparu en décembre 1502, que les Portugais, loin d'y mettre fin, « comme c'était l'opinion commune », voulaient développer leur emprise sur l'océan Indien, le Conseil des Dix a travaillé sur une autre stratégie. Faute de pouvoir, à la façon de la course française, harceler les navires gagnant Lisbonne, Venise choisit de combattre le Portugal par puissance interposée, en incitant le gouvernement mamlouk à intervenir en Inde. Le rôle le plus apparent de la *Zonta di Colocut* va être de formuler des directives à l'intention des ambassadeurs que la République dépêche au Caire. Il faut avoir présent à l'esprit, toutefois, que ceux-ci ne sont pas envoyés au Sultan pour organiser avec lui un front anti-portugais, démarche qu'ils effectuent en marge de leur mission première, qui est de discuter du règlement du contentieux commercial, et plus tard du conflit d'ensemble entre le Sultan et la Seigneurie.

---

[47] Déposition d'Alvise da Priuli retour de Flandres, 17/I/1503 : « il re (...) non há denari, è la terra povera » (SANUTO, IV, 261). Cretico constate qu'il y a difficulté à composer des équipages à destination de l'Inde (PRIULI, II, p. 174). Dans le questionnaire dressé pour Leonardo de Ca' Masser, il est invité à savoir « se quelle paesani portugalesi vanno volentiera over non a quel viazo de India » (FULIN, p. 204).

[48] « Portogallo non pol far senza Chastiglia, et il re e fiol dil mio re e da lui cognosse il regno l'há, perochè in Portogallo non è denari, etc. », SANUTO, V, 158.

[49] Nouvelle de décembre 1503, SANUTO, V, 536.

[50] Référence à la *Relation* de Vicenzo Quirini, 10/X/1506, SANUTO, VI, 443. Le texte de la *relazione* de Quirini dans Eugenio ALBERI, *Relazioni degli ambasciatori veneti al Senato durante il secolo decimosesto*, XV, Florence, 1863, pp. 3-32.

L'œuvre de la *Zonta di Colocut*

Dix jours après la création de la *Zonta di Colocut*, les Dix réitèrent, en termes plus pressants et plus motivés, les consignes données en octobre à Benedetto SANUTO, l'ambassadeur dépêché au Caire. Les lettres reçues du Portugal fin novembre sont à l'origine de ce nouveau texte. Par vingt-trois contre six, les Dix *cum Additione* mandent à l'ambassadeur de représenter au Sultan, comme une opinion personnelle, sans compromettre la République, que les seigneurs de l'Inde ne peuvent accepter le blocus imposé aux Maures, qui toucherait, outre le commerce des épices, celui, plus important, des étoffes. Il faut donc que Qânçawh al-Ghawrî, pour éviter la ruine de son pays, presse lesdits seigneurs d'expulser les nouveaux venus ; s'ils reviennent deux fois à vide, les Portugais abandonneront. Il conviendrait que des émissaires mamlouks soient envoyés en Inde très rapidement. SANUTO, de plus, exposera au Sultan que, s'il baissait le prix des épices, cela coulerait la concurrence portugaise [51].

La mention de la *Zonta*, sans précision, réfère dans l'usage à la *Zonta dil Collegio*. Il n'est donc pas assuré que la Commission des Épices ait déjà été à l'œuvre le 14 décembre 1502. Il importe peu au demeurant. Dans le petit monde interchangeable et feutré des comités gouvernementaux, les idées en cours sont les mêmes.

En août 1503, la Commission de Calicut est associée à l'examen des propositions d'Isaac Abravanel, le célèbre Juif entré en 1484 dans la conjuration de la haute noblesse portugaise, à laquelle il était très lié, et depuis lors proscrit. Il offre maintenant aux Dix, au nom de la vieille amitié luso-vénitienne, de s'entremettre pour la conclusion d'un agrément sur les épices. Agit-il dans l'intérêt de D. Álvaro de Bragance, qui a été un des premiers à investir dans le commerce avec le Malabar, dès 1500-1501 ? À la *Zonta* les avis se partagent, neuf à neuf, sur l'opportunité d'accepter sa mission de bons offices à Lisbonne. Il est décidé, à l'unanimité, de surseoir jusqu'au retour des galères d'Alexandrie [52]. Bien que leur cargaison ait été ce qu'on a dit plus haut, l'offre d'Abravanel sera laissée sans suite.

En octobre 1503, la Commission de Calicut participe, avec d'autres commissions, aux débats que suscite l'échec de la mission Benedetto Sanuto [53].

---

[51] Texte dans FULIN, pp. 185-189.

[52] Le texte de la délibération du Conseil des Dix a été publié par FULIN, pp. 201-202, et après lui par D. KAUFMANN, « Don Isaac Abrabanel et le commerce des épices avec Calicut », *Revue des Etudes juives*, 38 (1899), pp. 148-149 (l'article est en lui-même sans valeur) ; *cf.* aussi B. NETANYAHU, *Don Isaac Abravanel, statesman and philosopher*, Philadelphie, 1953, p. 83.

[53] Benedetto SANUTO arrivé à Venise le 26/IX, présente sa relation le même jour (SANUTO, V, 92). La Commission des épices est renouvelée le 11/X (FULIN, p. 193, n. 1), les discussions sont des 13 et 31/X (SANUTO, V, 167, 237).

En février 1504, la réception d'une lettre d'Affaitadi, pleine de détails sur l'énorme succès du deuxième voyage de Vasco da Gama, provoque sa réunion [54]. En mars, c'est la venue de Fray Mauro, gardien du couvent du Mont-Sion de Jérusalem, délégué par le Sultan auprès des puissances chrétiennes, qui fait siéger la *Zonta* plusieurs jours [55]. Le 13 mars, elle rédige avec les Dix la réponse à donner au Franciscain : par vingt-quatre voix contre deux, les Vénitiens se refusent à cautionner les missives du Sultan [56], qui menace de s'en prendre aux Lieux Saints de Jérusalem si les Portugais ne cessent pas leurs déprédations dans l'océan Indien.

Il est décidé, le 9 mars, d'envoyer *ad Sultanum* un émissaire confidentiel, et *in Portugaliam* un agent secret [57]. Il fut envisagé de suggérer à Qânçawh al-Ghawrî le creusement d'un canal entre Mer Rouge et Méditerranée : on pourrait alors « envoyer autant de *nave*s et de galères qu'on voudrait pour chasser les Portugais » [58]. Les instructions arrêtées le 24 mai pour l'envoyé vénitien au Caire, Francesco Teldi, restèrent en-deçà et n'en dirent rien. Elles développaient les deux séries d'arguments de 1502 : vœu que, le courant commercial rétabli entre Venise et l'Égypte, le prix des épices soit rendu compétitif avec les prix portugais ; avantages qu'il y aurait à envoyer en Inde des ambassades aux souverains opposés aux Portugais et, pour les dissuader, à ceux de Cochin et de Cananor qui avaient fait amitié avec eux [59].

Quand à la mission d'espionnage à Lisbonne, Leonardo da Ca' Masser ne fut choisi que le 27 juin. Le Conseil des Dix et la *Zonta dil Collegio* jugèrent indispensable que la *Zonta di Colocut* soit associée aux délibérations sur ses tâches [60]. La *Zonta di Colocut* et les Dix arrêtèrent ses instructions le 3 juillet. Il connaissait déjà le pays et passerait pour marchand. Il se renseignerait, non par ouï-dire mais de ses yeux, sur les navires faisant le voyage de l'Inde, leur tonnage, la qualité, la quantité et le poids des épices, leur prix d'achat ; les

---

54 La lettre d'Affaitadi du 17/X/1503, transmise de Barcelone par Pasqualigo le 22/XI, est lue au Conseil des Dix le 13/II/1504. Les *savij* ne veulent pas qu'elle soit lue aux Pregadi « per aver tirato tal materia nel Consejo dix et fato una zonta supre questo » (Sanuto, V, 841, texte col. 841-843).

55 Les 6, 7, 9 et 12 mars (Sanuto, V, 948, 952 ; 953, 965, VI, 12-13).

56 Texte dans Fulin, pp. 202-203.

57 *Ibid.*, p. 193.

58 *Ibid.*, p. 195 (« la qual cava facta, se potria mandar quanti navilij et galiè se volesse a chazar li Portogalesi, che per alcuno modo non potrian parer in quelli mari »).

59 Texte dans Samuele Romanin, *Storia documentata di Venezia*, IV, Venise, 1853-1861, p. 535 & sq ; *cf.* Wilhelm Heyd, *Histoire du Commerce du Levant au Moyen Âge*, II, Leipzig, 1886, p. 523.

60 *Archivio di Stato*, Venise, *Consiglio dei X, Misti*, R. 30, *fl* 256 : « Die XXVIII junii in Cons. X cum additione Collegii. Capita. L'e summamente necessario per la espedition del messo da esser mandato per deliberation de questo conseglio in Portogalo per haver veridica information de le cose de India, chiamar la zonta a questo deputada. »

conflits de l'Inde, le blocus de la Mer Rouge. Renseignements qu'il enverrait aux Dix en chiffre, sous le couvert de l'ambassade vénitienne en Espagne. Il devait partir immédiatement et gagner le Portugal au plus vite [61].

Le travail méthodique attendu de Ca' Masser étofferait ainsi les informations, parfois insuffisamment précises, que Giovanni Francesco di Affaitadi continuait de transmettre avec régularité. Les Dix souhaitaient avoir sur l'entreprise portugaise un dossier plus approfondi, et, dans l'immédiat, savoir à quoi s'en tenir sur les retours de 1504 (ceux des escadres des deux Albuquerque).

Giovanni Francesco Affaitadi mis à part, Leonardo da Ca' Masser est le seul agent secret des Dix travaillant sur « les choses de Calicut » qui se laisse identifier. Sa venue à Lisbonne, annoncée depuis Venise par un neveu de Bartolomeo Marchionni, il fut dès le 4 octobre, lendemain de son arrivée, arrêté, mené devant le Roi, et jeté dans les cachots malsains du Limoeiro, la prison de sinistre renommée, où il croupit plusieurs mois [62]. Son arrestation fut connue à Medina del Campo le 20 novembre [63]. Il n'a pas dû pouvoir passer de rapports avant la fin 1505 [64]. À l'automne de cette année-là, les Dix étaient toujours tributaires des informations d'Affaitadi.

La Commission de Calicut n'apparaît en tant que telle ni dans notre documentation, ni dans l'élaboration, l'été 1505, des directives d'Alvise Sagudino, faite *cum Additione Collegii*, ni lors des négociations menées à Venise d'octobre 1506 (bien que la Commission de Calicut ait été renouvelée à cette date) [65] à mai 1507 par le plénipotentiaire mamlouk, le drogman Taghrîbirdî. L'objet de sa mission fut de discuter du sort des marchands vénitiens dans l'État mamlouk et de l'amélioration des rapports commerciaux. La question de l'intervention mamlouke fut reléguée au second plan, et de la part de Taghrîbirdî clairement éludée.

La rédaction des directives d'Alvise Sagudino, le troisième envoyé de la République à prendre le chemin du Caire, furent de rédaction laborieuse. Une première version écartée le 29 juillet 1505, débat s'ensuivit le 1[er] août [66]. Le 8, fut achevé à son intention un long aide-mémoire retraçant l'historique du contentieux et détaillant les dix points, tous de caractère commercial et fiscal, sur lesquels il importait de demander satisfaction [67]. Des instructions

---

[61] Le texte (dans Fulin, pp. 203-205), fut voté par vingt-six voix contre une. Sur la date de nomination, *cf. Misti, l. c.* ; Fulin, p. 193, n. 4.

[62] Son récit, Ca' Masser (*vide supra*, III[e] partie, note 70), p. 87. Sur sa détention, *cf.* aussi sa supplique du 5/XII/1506, Fulin, p. 205.

[63] Sanuto, VI, 116.

[64] Selon une lettre de Ca' Masser d'avril 1506 (Fulin, pp. 208-210).

[65] Fulin, p. 193, n. 1 ; Sanuto, VI, 135.

[66] Sanuto, VI, 198, 207.

[67] Texte des Instructions pour Alvise Sagudino, 8/VIII/1508, dans Sanuto, VI, 199-207.

adoptées par les Dix, le 12 août, reprirent bien en substance celles de 1502 et de 1504 : « Parle au Sultan sans témoins (*semotis arbitris*) (...). Nous avons un extrême désir de percevoir que le Sultan ait pris quelque mesure ferme (...). Nous te donnons liberté de parler et de proposer, dans ladite matière de Calicut, autant qu'il te paraîtra opportun ». Ce texte trop politique fut cependant à son tour éliminé. On y substitua une lettre plus courte, et plus appropriée aux circonstances [68]. On se contenta de remettre à Sagudino, pour impressionner le Sultan, « copie d'une lettre nouvellement eue de Portugal, sur l'arrivée là-bas de beaucoup d'épice» [69]. Les indiscrétions d'Affaitadi servaient, encore une fois, les intrigues anti-portugaises de Venise.

La correspondance échangée entre le Sultan et la Seigneurie en 1506-1507 et les négociations de Taghrîbirdî portent exclusivement sur le règlement des questions relatives au commerce d'Alexandrie [70]. Quelques mois après le départ de Taghrîbirdî de Venise, il fut jugé utile, en février 1508, que la Commission des épices soit consultée avec la Commission du Collège [71]. En fait, la *Zonta di Colocut* tombait en sommeil. La nature des difficultés créées par le Sultan la rendait inutile.

En décembre 1510, date à laquelle les relations avec le Sultan traversaient une crise très grave, une nouvelle Commission de Calicut fut constituée, « afin que la matière de Calicut, d'une importance que tous comprennent, puisse être bien examinée» [72]. Son rôle semble avoir été moindre encore que celle des précédentes. Lorsqu'en décembre 1511 seront établies les instructions pour Domenico Trevisan, quatrième ambassadeur au Caire, elles le seront par les *Dix cum la Zonta*, ce qui sans autre qualification désigne la *Zonta dil Collegio*. Elles donnent une idée moins déraisonnable que ce qu'on a dit depuis de la contribution de Venise à l'effort naval mamlouk.

Chiffres de scrutins et remaniements des instructions préparées à l'usage des ambassadeurs vénitiens au Caire indiquent qu'au sein du Conseil des Dix et de la Commission de Calicut les avis étaient partagés sur la ligne à suivre. En dépit d'un courant favorable à ce qu'on s'approvisionne désormais en

---

[68] Les deux documents, dans FULIN, pp. 211-213. Les instructions, non datées, qui remplacent celle du 12 août, sont envoyées à Sagudino, en mission à Zara, d'où il part directement pour l'Égypte, le 27 août (SANUTO, VI, 224, 240).

[69] C'est donc la lettre d'Affaitadi transmise d'Espagne le 10 juillet, et dont réception à Venise est enregistrée le 13 août par SANUTO, VI, 212. Trois autres lettres d'Affaitadi arrivèrent courant septembre (SANUTO, VI, 227, 238, 239), une autre encore en décembre (SANUTO, VI, 266).

[70] Elle est dans SANUTO, VII, 203-204. *Cf.* John WANSBROUGH, « A Mamluk Ambassador to Venice in 913/1507 », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, XXVI, n° 3 (Londres, 1963, pp. 503-530), pp. 516-530.

[71] FULIN, p. 193, n. 1.

[72] *Ibid.*, p. 198.

épices à Lisbonne[73], la Seigneurie continua de choisir Alexandrie. En délaisser la navigation risquait de ruiner ses positions du Levant, dont le commerce des épices n'était qu'une des composantes. Pour piquer la passivité du Sultan, ce choix fut accompagné d'un léger chantage à l'abandon : trop insistant il eut risqué de tourner au bénéfice des concurrents de Venise en Méditerranée. À tous égards, les Dix ne disposaient que d'une marge de manœuvre étroite.

L'aide technique de Venise au Sultan

Heyd, jadis, blanchissait les Vénitiens d'avoir aidé Qânçawh al-Ghawrî contre D. Manuel[74]. Un auteur récent enseigne, au contraire, « que Venise avait, de 1501 à 1504, littéralement inondé l'Orient de ses agents et de ses messagers. Pas une capitale qui, du Caire à Bagdad, de Syrie au Deccan, n'ait reçu messages et avis (...). Telle est l' œuvre du fameux Comité des Épices créé à Venise sur l'initiative du Conseil des Dix ». Par le Comité « c'est Venise qui coordonne, dirige, durcit les vouloirs du négoce musulman en déroute ». Et, bien sûr, « une armée de techniciens vénitiens aide à la construction hâtive d'une flotte égyptienne en Mer Rouge» [75].

Fariboles ! Des phrases ! J'ignore les sources de cette inondation. L'idée est en soi fort singulière qu'une commission vénitienne dicte la politique de l'État mamlouk, ou que, de Malacca à Istanbul, les très habiles marchands des mers de l'Inde – égaux ou supérieurs aux Italiens, estimaient Piero Stozzi et Tomé Pires[76] – quémandent leur inspiration auprès des patriciens de la lagune. Quittons cet Orient lunaire.

Dès le printemps 1502, à en croire Barros[77], la Seigneurie envoya par la route atlantique (sur l'escadre de Vasco da Gama) deux fondeurs d'artil-

---

[73] Fulin, « Il canale di Suez et la Repubblica di Venezia (MDIV) » dans *Archivio Storico Italiano*, II (1873).

[74] Wilhelm Heyd, *Histoire du commerce du Levant au Moyen Âge*, II, Leipzig, 1886, pp. 536-538. (Son argumentation escamote le problème).

[75] Pierre Chaunu, *Conquête et exploitation des nouveaux mondes (xvie siècle)*, Nouvelle Clio, P. U. F., Paris, 1969, pp. 188, 191, 195.

[76] Piero Strozzi : Sanjay Subrahmanyam, « Piero Strozzi, um Florentino em Terras Portuguesas da Ásia », in *Comércio e Conflito : A Presença protuguesa no Golfo de Bengala, 1500-1700*, Edições 70, Lisbonne, 1994, pp. 21-34 (paru d'abord en anglais in *The Journal of European Economic History*, XVI/3, 1987) ; Tomé Pires : Armando Cortesão, *The Suma Oriental of Tomé Pires, an account of the East, from the Red Sea to Japan, written in Malacca and India in 1512-1515 and The Book of Francisco Rodrigues, rutter of a voyage in the Red Sea, nautical rules, almanack and maps, written and drawn in the East before 1515,* translated from the Portuguese MS. in the Bibliothèque de la Chambre des Députés, Paris, and edited by..., Hakluyt Society, Londres, 1944 [reimp. Kraus Reprint Ltd, Nendeln, Liechtenstein, 1967], p. 41.

[77] I, vii, 1 & 9.

lerie, chrétiens des Balkans (*Esclavónia*) ou « Levantins » (*Levantiscos*) pour y fondre des canons à Calicut contre les Portugais. En outre, conseillers politiques, ils poussèrent à plusieurs reprises le Samorin à rompre les accords négociés avec ceux-ci. Leur histoire paraît avoir été autre. Joailliers milanais, acheteurs de pierres et de bijoux envoyés à Cochin par D. Manuel, ils résidèrent à la *feitoria* jusqu'à son occupation par le Samorin. Alors seulement, et jusqu'en 1505, ils créèrent à Calicut un parc d'artillerie et instruisirent les natifs à fondre et à tirer. Très surveillés, ils furent massacrés en mars 1506, alors qu'ils s'apprêtaient à revenir du côté portugais, avec l'aide de Ludovico di Varthema[78].

Varthema correspond le mieux à un profil d'agent clandestin. Ce Bolonais est mamlouk du début de 1502 (?) à 1504, et avec lui un sien « compagnon » dont nous ne savons rien. Son arrivée à Calicut, en septembre 1505, via Damas, le Hedjâz et le Yémen, coïncide avec l'avis donné à D. Francisco de Almeida, de la venue sur les « navires de La Mecque » de quatre fondeurs d'artillerie vénitiens. Mais il ne reste à Calicut que quelques semaines, et passé du côté portugais, il s'y distingue. Si soupçonneux de ce qui sent le « Vénitien », les Portugais ne semblent pas avoir fait le lien avec sa présence à Calicut. Parce qu'il raconta arriver de Java ? Ou parce que l'information reçue par le vice-roi s'avéra sans fondement ? Expliquant son hasardeux voyage par la curiosité de voir le monde, curiosité dont atteste amplement le contenu de son célèbre *Itinerario* [79], il s'est si bien employé à brouiller les pistes qu'un recrutement de Varthema par les commanditaires d'une opération anti-portugaise reste motif aussi plausible d'un voyage sur lequel il a beaucoup brodé. Son aventure commence, en tout cas, avant que le Conseil des Dix n'ait demandé des mesures et, comme dans le cas des deux joailliers, la préméditation est improbable [80].

On connaît deux cas de fondeurs d'artillerie qui ont travaillé en Égypte contre les Portugais. Le premier est celui du « maistro di artilarie, di nation… » qui fondait au Caire dans l'été 1505, et dont Sanuto a laissé en blanc l'origine. On l'identifiera au bombardier, ancien mamlouk, qui a fondu l'artillerie

---

78 *Cf.* J. A., « L'apprentissage de l'Inde. Cochin 1503-1504 », *L & A*, I, pp. 49-110.

79 [Publié à Rome en 1510, avec le titre *Itinerario De Ludouico De Varthema Bolognese de lo Egypto ne la Suria ne la Arabia Deserta & Felice ne la Persia ne la India ; & ne la Ethiopia. La fede el uiuere & costumi de tutte le prefate prouincie.* Traduction française :*Voyage de Ludovico di Varthema en Arabie & aux Indes orientales (1503-1508)*, avant-propos de Geneviève BOUCHON, préface de Jean Aubin, traduction de Paul Teyssier, notes de Luís Filipe Thomaz, Gilles Tarabout, Paul Teyssier & Gérard Troupeau, Paris, Fondation Calouste Gulbenkian / Chandeigne, 2004. L'introduction de J. A. qui y figure avec quelques modifications et coupures (pp. 11-27) a été publiée en article séparé dans *L & A*, II, pp. 481-491].

80 J. A., « Deux chrétiens au Yémen tâhiride », *Journal of the Royal Asiatic Society*, 3e série, III/1 (1993), pp. 41-44.

de la première escadre égyptienne, avec laquelle il est descendu jusqu'à Aden en 1506. Venu à Rhodes en 1509, il est envoyé au Portugal par Frei André do Amaral, afin de communiquer à D. Manuel ce qu'il savait de l'Égypte et de la Mer Rouge [81]. D'un autre informateur d'Amaral, on sait seulement qu'il était très au courant des activités du chantier naval de Suez, dont le surintendant est son ami. Mais il n'est pas dit qu'il soit lui-même un de ces « maîtres-charpentiers et fondeurs de bombardes » que, selon Amaral, Venise procura au Sultan pour qu'ils lui fabriquent une seconde flotte de Mer Rouge. Peut-être cet informateur, venu à Rhodes en 1512, est-il un Génois, car il est très grand ami du Génois Antonio Julia de Franchi, lequel, après un séjour forcé de deux ans au Caire, s'est trouvé en ce moment à Rhodes, et qu'Amaral envoie à Lisbonne pour informer D. Manuel.

Dans les instructions données en décembre 1511 à Domenico Trevisan, on retrouve en exorde, comme dans celles de 1502 et 1505, la recommandation de ne parler qu'en secret à Qânçawh al-Ghawrî de la lutte contre les Portugais. La cautèle est plus que jamais de mise. Il faut éviter à tout prix de prêter le flanc à la propagande française qui s'est déchaînée contre la République. Trevisan exposera que la République alliée au Pape et à d'autres princes chrétiens ne peut lui fournir aucun « maistre de fer artillarie et navilij », ni rames, ni lances, ni autres choses de toute sorte, en sus des bois qu'il fera venir du golfe d'Âyâs [82], où il est abondant. Que le Sultan considère que, si maintenant on avait vent de la moindre de ces choses, ce serait <pour Venise> une défaite irréparable, et sa ruine [83].

Le texte initial préparé par les *Capi dei Dieci* était plus explicite que cette version édulcorée. Trevisan y était invité à rappeler au Sultan que « le plus sûr et le plus prompt moyen de faire le Portugal se retirer du voyage de l'Inde serait de baisser le prix des épices pour qu'il devienne moindre à Venise qu'à Lisbonne ». Mais l'intérêt du texte initial vient surtout de ce qu'il jette des lumières sur les facilités que Venise accordait à Qânçawh al-Ghawrî pour ses

[81] Frei André do Amaral au Roi, Rhodes, 15/II/1510, *Gav.*, X, pp. 106-107 [nous avons trouvé parmi les papiers de J. A. la transcription des lettres de Frei André do Amaral au Roi, trop longues pour pouvoir être incluses ici ; nous avons l'intention de les publier prochainement dans une revue de la spécialité – M. C. F. & L. T.]

[82] [Ville de Cilicie (SE de la Turquie), située à 36° 53' N, 35° 46' E, sur le rivage occidental du golfe d'Alexandrette, dite Ajazzo ou Lajazzo au Moyen Âge, quand elle faisait partie du royaume de la Petite Arménie et était un port important, d'où Marco Polo partit en 1271 pour son célèbre voyage. Golfe de Âyâs est ainsi synonyme de golfe d'Alexandrette, en turc Ískenderun Körfezi. – L. T.]

[83] Texte dans Fulin, pp. 190-191 et 191-192 ; *cf.* Sanuto, XIII, 362, sous le 30/XII/1511 : « Fo Consejo di X com la zonta, et fo il Colegio e li procuratori, et fu fato parte di la commission secreta a sier Domenigo Trevixan... *videlicet* zercha la richiesta di armada et artellaria per le cosse di Coloqut ». *Ibidem*, sous le 31/XII/1511 : « Fu posto per li Savii tutti dil Colegio, la commission a sier Domenego Trivixan..., molto longa e di assá capitoli, *ut in ea* ».

armements contre l'Inde portugaise. Il y est dit que le Sultan reçoit chaque année des marchands vénitiens les métaux nécessaires à la fabrication de l'artillerie. Si l'ambassade égyptienne de 1507 l'avait voulu, il aurait pu avoir des fondeurs et des maîtres-charpentiers de marine. Il en aura par l'intermédiaire du Turc, ou d'ailleurs, autant qu'il voudra. Du bois d'œuvre, outre du golfe d'Âyâs, où il est abondant, il pourra en tirer des Ragusains qui, étant sujets du Turc, ne refuseront pas de venir chercher des rames et des lances à Segna [84], possession de Venise. Les Dix feront en sorte qu'il n'y ait aucun empêchement de la part de la marine vénitienne. Enfin, si le Sultan insiste pour avoir des maîtres-fondeurs et des maîtres-charpentiers, que Trevisan lui conseille, comme venant de lui-même, de mander un recruteur, bien muni d'argent, à Candie [85] ou autre part [86].

La clarté du texte initial donne de la substance aux accusations des Portugais, qui virent dans les équipements de l'Égypte, dans la diplomatie indo-mamlouke, dans le développement de l'artillerie en Inde, le génie hypocrite et malfaisant des Vénitiens. Ceux-ci se sont toujours défendus d'avoir enfreint les lois de la Chrétienté, qui prohibaient toute forme de concours militaire à l'Islam et, sauf dispense pontificale, toute livraison d'armes et de matières stratégiques. Lorsque Pero Correia de Belas, envoyé de D. Manuel, rencontrant à Londres Richmond, l'ambassadeur de Venise auprès de Henry VIII en 1517, exprima le regret que l'aide aux Mamlouks ait rompu la vieille amitié luso-vénitienne, l'ambassadeur l'assura que les bruits qu'on avait répandus étaient sans fondement [87].

Les instructions des Dix à leurs envoyés au Caire font foi de l'embarras où les interdits les mettaient, de leur intention de les tourner et de l'extrême prudence qu'ils y mettaient. Tout en sachant qu'ils pouvaient être utilisés pour fondre des bombardes, ils continuèrent de livrer à l'Égypte des lingots de cuivre (*rami in pane*), comme ils avaient coutume de le faire antérieurement à l'offensive portugaise sur les arrières du monde musulman. Sur l'aide en hommes, les instructions de Trevisan tracent de la contribution de la République (neuf ans après que la *Zonta di Colocut* avait été instituée pour inventer « de prompts remèdes ») un état néant. Cela n'interdit pas d'imaginer que des recruteurs aient, avant 1511, bonimenté de Corfou à Chypre. Mais le problème n'est pas là.

---

[84] [En allemand Zengg, en slave Senj, port de Croatie, à 45° N, 14° 59' E - L. T.]

[85] [Candie ou Candia est à la rigueur le nom médiéval de Herákleion, à 35° 15' N, 25° E, en Crète ; mais il était à l'époque généralement utilisé pour désigner l'ensemble de l'île - L. T.]

[86] Ces lignes sont relevées par FULIN, p. 191, dans son argumentation tendant à démontrer que, contrairement à ce qui a été dit souvent, Venise n'aida pas l'Égypte contre les Portugais.

[87] Brodie GAIRDNER, ed., *Letters and Papers, Foreign and Domestic, of the Reign of Henry VIII*, Londres, 1862-1910.

Le Proche-Orient est un carrefour où circulent beaucoup de rumeurs dont la plupart sont fausses, ou altérées, et des gens à qui il est indifférent de mourir à Calicut ou à Rome. On se gardera d'imaginer, derrière des phénomènes informels ou spontanés, la nécessaire action d'une volonté pensante. Que dans les ports de Méditerranée, d'aucuns traversent la frontière incertaine d'avec le milieu musulman, la pratique est trop établie, trop fréquente, pour être réduite à un mot d'ordre ténébreux parti du palais des Doges, ou à la mise en application d'un recrutement ourdi par un Conseil des Dix de romantique mémoire.

L'Égypte attire aventuriers et bannis. Sigismondo Tizio (1458-1528), l'auteur des *Annales Senenses*, a pour informateur sur l'Orient un défroqué renégat, ancien Franciscain de Sienne, devenu là-bas un marchand fortuné. La liberté, d'autres la trouvent dans la carrière des armes. Si les sources arabes ne connaissent, à de très rares références près, que les « vrais » Mamlouks, c'est à dire des Tcherkesses [88] importés de mer Noire, les voyageurs européens ont contact avec une autre faune. Faber croise des Allemands, Pécsváradi des Hongrois, Fray Diego de Mérida des « mamlouks latins ». L'un originaire de Séville, de la paroisse de San Marcos, lui montre Le Caire. Il visite les Pyramides avec un Sévillan, un Génois et un Lucquois. Mérida en vient à penser que si le roi d'Espagne ou le roi de France mettait le pied en Égypte, la moitié de cette armée, où l'on rencontre des Allemands, des Italiens, des Français, des Portugais, des Espagnols de Séville, Tolède, Cordoue, Llerena, déserterait. Ces Mamlouks ne désiraient pas autre chose ; mais sortir du pays est difficile, les ports de mer sont très gardés [89].

La nostalgie de ces déracinés n'est peut-être pas si impérieuse. Mamlouks de seconde zone, la société égypto-syrienne leur offre néanmoins des avantages et un statut inaccessibles en Occident à leur condition originelle. Les Circassiens se refusant à faire campagne hors d'Égypte et de Syrie, et autrement qu'à cheval, ce sont des Noirs et des Mamlouks européens qui vont former le corps expéditionnaire de 1506 à destination de l'Inde [90]. Dans le butin de la victoire de Diu, en février 1509, les Portugais ramasseront « quel-

---

[88] [Adaptation du russe *čerkes* (= *tcherkes*), correspondant à *çerkez* (= *cherkez*) en turc, *charkas* ou *chirkas* en persan, etc. ; la forme française traditionnelle est *circassien*, du nom du pays, Circassie, à son tour sans doute adapté de l'italien *Circassia*, formé sur l'ethnonyme *circasso*, qui transcrit à peu près l'étymon turc ou persan, les Circassiens s'appellant eux mêmes *adıghe*. Les Mamlouks de la dynastie *Burjiyya*, qui régna en Égypte de 1382 à 1517, étaient d'origine circassienne – L. T.]

[89] Fray Diego de Mérida, A. Rodríguez Moñino, ed., « Viaje a Oriente », *Annalecta Sacra Tarraconensia*, XVIII, 1945.

[90] On verra sur la question l'étude classique de D. Ayalon, *Gunpowder and firearms in the Mamluk kingdom*, Londres, 1956.

ques livres en latin et en italien, d'autres d'histoire, et jusqu'à un livre de prières en portugais »[91].

Des exemples de la déformation de faits réels que le mythe vénitien opérait dans l'esprit des Portugais se lisent chez le chroniqueur anonyme, très hostile aux Vénitiens, et chez João de Barros. L'Anonyme rapporte que, avec licence du Grand Turc, ils envoyèrent des chefs de chantier (*mestres*) dans les montagnes d'Escandalor[92], firent couper tout le bois d'œuvre nécessaire à la construction de l'escadre mamlouke de 1506, le menèrent à Alexandrie et, après l'avoir travaillé dans la citadelle du Caire, firent mettre à l'eau à Suez douze bâtiments avec le concours de soixante charpentiers et cent cinquante calfats. Barros nuance ces confusions en écrivant que les montagnes d'Escandalor étant sur les terres du Turc, et, celui-ci étant alors brouillé avec le Sultan,

[91] BARROS, II, iii, 6.

[92] [Candalor, Candeloro ou Skandeloro (corruption du grec Kalón Óros « belle montagne », puis Galonoros, nom de la citadelle qui y avait été bâtie par un baron grec ou arménien), est le nom roman médiéval de 'Alâ'iyya, Alâyâ ou Alanya (36° 31' N, 32° 1' E), qui doit son nom moderne au sultan seldjoukide de Rûm 'Alâ' al-Dîn Kaiqubâd I, qui la conquit en 1220. C'est la Coracesium de l'Antiquité (*cf.* Fr, TAESCHNER, art. « Alanya » in *EI*, s. v.). Les formes Skandeloro et Escandalor présentent un *s-* non étymologique, qui doit être le résultat de l'agglutination de la préposition grecque moderne *is* ou simplement *s-* (classique *eis*), « en, dans » ; sous la forme *is-* ou *iz-* on la retrouve en maint toponyme turc d'origine grecque (*Ístambul* < *eis tên pólin*, « dans la cité », pron. mod. *is tin bolin*, dialect. *is tin bul* ; *Íznik* < *eis Níkaian*, mod. *is Níkea*, « à Nicée » ; etc.). Sur l'importance commerciale de Candalor au Moyen Âge, *vide* Heyd, *Histoire du Commerce...*, I, pp. 303 & 547 *sq.* Le port figure sous le nom Candalor par exemple dans la carte de la Méditerranée de l'atlas portugais de 1519 conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris, connu comme « Atlas Miller », du nom de son ancien propriétaire (éd. *fac-similée* : Moleiro Editor, Barcelone, 2004). Il se peut, toutefois, que les chroniqueurs portugais, ayant reçu la nouvelle de la construction de l'armada par la route du Levant, aient tout simplement confondu la forme romane *Escandalor* avec l'arabe Iskandarûn (d'une forme araméenne qui signifie « la petite Alexandrie », traduction du grec Alexándreia ê Mikrá), c'est-à-dire Alexandrette, à 36° 30' N, 36° 12', en turc moderne Ískanderun, Ainsi le comprit le Vicomte de Lagoa (*Glossário Toponímico da Antiga Historiografia Portuguesa Ultramarina*, I parte, Ásia e Oceânia, 3 vols + 1 supl., Junta de Investigações do Ultramar, Lisbonne, 1950-54, *s. v.* « Escandalor »). Ce fut, en fait, dans le golfe d'Alexandrette que le sultan mamlouk fit couper le bois pour la construction d'une deuxième armada à envoyer dans l'océan Indien, après la déconfiture de la première à Diu par D. Francisco de Almeida, au début de 1509, ce qui a pu aider à la confusion ; mais Alexandrette se situait alors dans les marches septentrionales de l'Empire mamlouk et non pas dans l'Empire ottoman, quoique non loin de ses frontières. Dans le cas de BARROS, qui écrivait vers le milieu du siècle, quand Alexandrette faisait déjà partie de l'Empire ottoman depuis une trentaine d'années, l'anachronisme se comprend aisément. CASTANHEDA (II, lxxv), se limite à prêter aux Vénitiens la coupe du bois dans les domaines du grand Turc et son transport à Alexandrie, sans pourtant donner de précisions géographiques. Gaspar CORREIA (I, p. 485) pousse plus loin la confusion : ignorant apparemment qu'avant 1517 l'Égypte était indépendante, il affirme que le Grand Turc avait envoyé son armada contre les Portugais car, à cause de leur présence en Inde, il perdait beaucoup du revenu de ses douanes dans les ports du Détroit (c'est-à-dire de la Mer Rouge), « dont de roi de Misei (transcription approximative de *Miçr*, « l'Égypte, Le Caire ») était le receveur» – L. T.]

le bois fut coupé sur les instances des Vénitiens. Ces assertions sont chronologiquement et géographiquement erronées. Selon l'Anonyme, « neuf cents Mamlouks, Vénitiens et Turcs engagés sur solde » embarquèrent sur l'escadre égyptienne. Barros dit plus justement que « la majeure partie des gens de mer était levantine de toute nation, dont les uns allaient de leur gré, et d'autres avaient été pris de force dans les ports» [93]. Car le recrutement volontaire était loin de suffire. Ainsi, en mars 1505, pour se procurer des marins, recourut à la presse sur les quais d'Alexandrie. En 1512, Jean Thenaud vit à Suez qu'« a cestuy port faisoit faire le Souldan trente gallées pour empescher le Roy de Portingal de plus aller ès Indies (...), desquelles gallées jà six estoient faictes, et plusieurs chrestiens estoient enchesnez, reservez pour en icelles ramer et naviguer » [94]. En 1517, dix-huit chrétiens servant de force sur la seconde escadre mamlouke s'enfuirent de Djedda ; bombardiers, charpentiers de marine et calfats, originaires de Grèce, Corfou, Candie et Chio, et l'un de Gênes, pris dans les ports de Syrie selon Corsali, à Alexandrie selon Barros, qui les dit « la plupart Vénitiens et les autres de ces parties là-bas d'Italie » [95].

Il y eut sur les escadres de Qânçawh al-Ghawrî ce que les Portugais appelèrent des « Vénitiens » comme il y eut sur les escadres de D. Manuel des « Grecs » (*Gregos*) et des « Levantins » (*Levantiscos*), ce dernier terme s'appliquant à des gens de Méditerranée indistinctement [96]. Un matériau humain des deux cotés le même.

Chiffres de scrutins et remaniements des instructions préparées à l'usage des ambassadeurs vénitiens au Caire indiquent qu'au sein du Conseil des Dix et de la *Zonta de Colocut* les avis étaient partagés sur la ligne à suivre. En dépit d'un courant favorable à ce qu'on s'approvisionne désormais en épices à Lisbonne [97], la Seigneurie continua de choisir Alexandrie même lorsque l'accès lui en eut été interdit par le Sultan. Délaisser la navigation du Levant risquait d'y ruiner ses positions dont le commerce des épices n'était qu'une des composantes [98]. Pour piquer la passivité du Sultan, ce choix fut accompagné d'un léger chantage à l'abandon : trop insistant il eût risqué de tourner au

---

93 *Chronique Anonyme*, ch. 80, pp. 170-171 ; Barros, II, ii, 6. Les deux chroniqueurs prennent pour ceux de 1506 les préparatifs faits en 1509 au golfe d'Alexandrette, en territoire mamlouk, et non à Escandalor en territoire ottoman.

94 Jean Thenaud, *Le voyage d'Outremer*, éd. Scheffer, Paris, 1884 [réimp. Slatkine Reprints, Genève, 1971], p. 64.

95 Barros, III, i, 2. *Cf.* la lettre d'Andrea Corsali, Cochin, 18/IX/1517 à I/1518, Giovanni Battista Ramusio, *Navigazione et Viaggi*, ed. Marica Milanesi, Turin, 1979, vol. II, p. 54.

96 Silvestre de Bachom ou Silvestre Corço, qui était en fait Corse, est quelques fois qualifié de *levantisco*.

97 Malipiero, *Annali veneti* (*cf. supra* IIIe partie note 61) p. 621.

98 W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant au Moyen Âge*, II, pp. 508 *sq.*

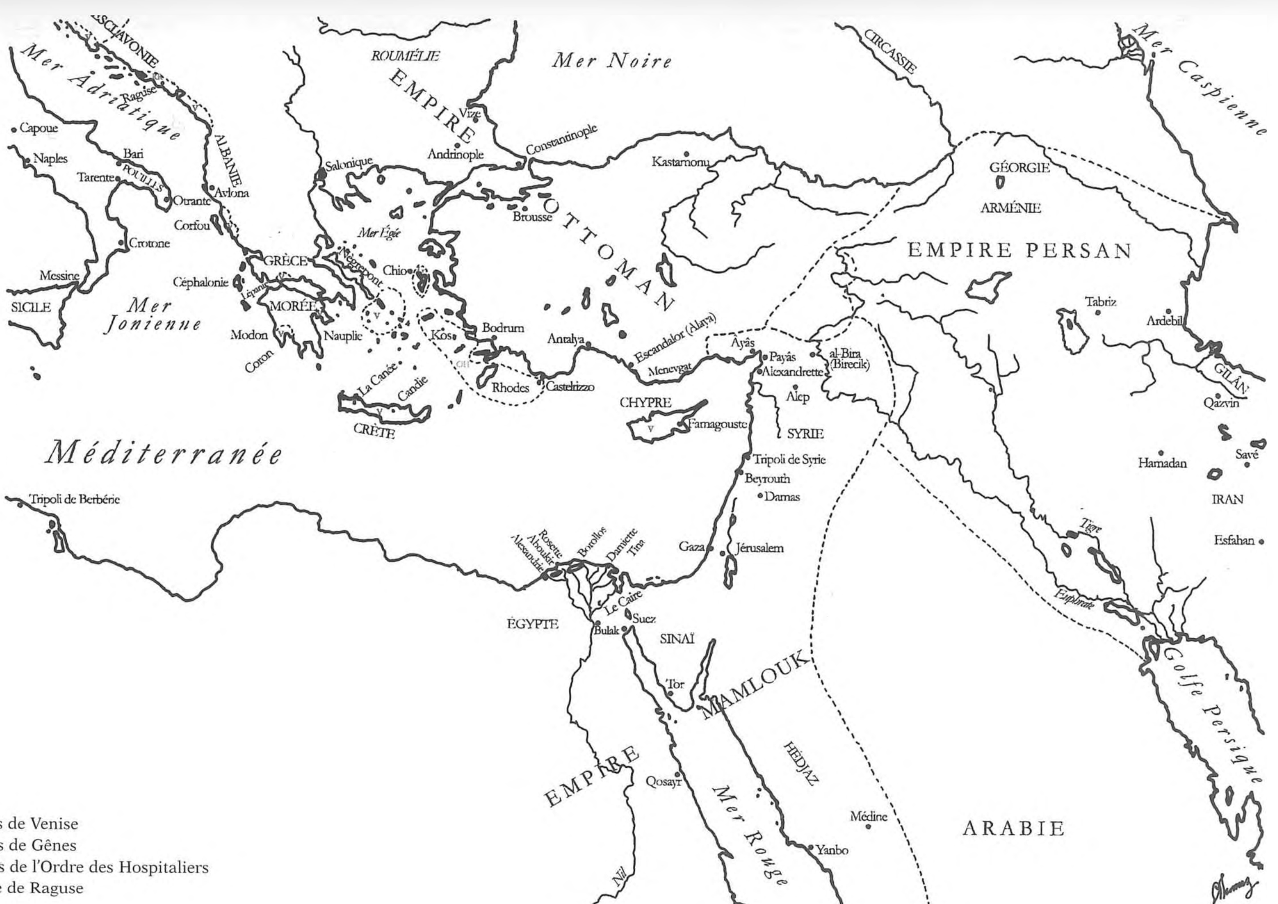
bénéfice des concurrents de Venise en Méditerranée. À tous égards, les Dix ne disposaient que d'une marge de manœuvre étroite.

Les instructions de 1511, montrent d'autre part que les Dix n'analysent pas correctement la situation, ou qu'ils feignent, pour se tirer d'embarras, de ne pas la connaître. Conseiller au Sultan d'aller prendre du bois d'œuvre au golfe d'Âyâs est une absurdité, alors que la destruction de sa marine de Méditerranée, en août 1510, l'a rendu désormais tributaire des livraisons ottomanes (et nul au Levant n'en ignore). Lui exposer qu'il peut se procurer à Constantinople tout ce dont il a besoin est une vérité inutile.

Deux mobiles ont effacé les séquelles du conflit de 1485-1491 et commandé un rapprochement spectaculaire entre Ottomans et Mamlouks : le souci de faire front à la subversion chiite au pouvoir en Iran depuis 1502 ; le péril portugais qui renforce cette concertation. Car l'attachement aux Lieux Saints de Hedjaz du souverain très dévot qu'est Bayezid II lui fait appréhender, non sans raison, le voisinage d'escadres portugaises signalées dans le golfe d'Aden. L'appui militaire de Bayezid II à Qânçawh al-Ghawrî joue depuis 1507, et ne fait que s'intensifier. Il est assez massif pour que le Sultan puisse se passer des connivences honteuses de la République.

Logique mais faussée est l'opinion que Venise et l'Égypte se rencontraient dans un intérêt majeur commun : chasser le Portugal de l'océan Indien. Les deux puissances eurent le même intérêt, mais il ne leur fut pas commun.

Venise a saisi le double aspect de la menace portugaise. D'une part, le mouvement des caravelles « qui tiennent le monde en attente » et apportent les épices sur le marché européen dans un délai et à un prix concurrentiels. D'autre part le risque (dans les premières années surévalué) d'une diminution des arrivages par la Mer Rouge, donc d'un marché européen perdu et du déséquilibre des échanges avec le Levant. La ligne politique du gouvernement mamlouk s'est définie en d'autres termes. Au Caire, les premiers effets de la présence portugaise à l'est d'Aden ont été évalués différemment. En 1503, Qânçawh al-Ghawrî fait la sourde oreille aux propos de Benedetto Sanuto. Lors de son séjour à Venise de 1506-1507 Taghrîbirdî exclut des pourparlers ce qui aurait trait à un soutien technique. On verra en 1512, quand la République offre derechef ses services clandestins, s'entourant du mystère qu'impose la suspicion de la Chrétienté à son égard, que le Sultan persiste à garder ses distances. En fin de compte, Venise n'a pas apporté au Sultan contre les Portugais l'aide qu'elle souhaitait, parce que le Sultan n'en n'a pas voulu.



V – Possessions de Venise
G – Possessions de Gênes
OH – Possessions de l'Ordre des Hospitaliers
RR – République de Raguse

11 – Le Levant au commencement du XVI[e] siècle

CHAPITRE 3

LA PORTE ENTRE EN LICE [1]

La destruction de l'Égypte inscrite au nombre des objectifs majeurs qu'eut mission d'atteindre Afonso de Albuquerque, il devenait souhaitable d'exercer une pression sur le front méditerranéen non moins que sur le front de la Mer Rouge. Conçues dans cette perspective, les démarches du Portugal en vue de mobiliser la Chrétienté n'aboutirent pas. Se détournant de l'idée d'une caution internationale, il s'absorba dans ses propres entreprises, asiatiques et marocaines. L'Égypte, toutefois, ne s'en tira pas à si bon compte. Rhodes constituait un substitut à la base navale qui manquait à D. Manuel pour exercer en Méditerranée orientale des actions complémentaires à celles qui étaient menées en Mer d'Arabie.

Selon un chroniqueur de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, « la Religion », la course battit son plein sous le grand magistère d'Aimeri d'Amboise (1503-1512). Ce sont les années où Ibn Iyâs note que l'impudence des corsaires francs dépasse tout ce qu'on a vu, en haute mer comme sur le littoral. Le Grand-Maître appelle en vain les chevaliers, « les plus violents des Européens » dira Ibn Iyâs, au respect des compromis que la Religion a passé avec le prince Qorqut, gouverneur des provinces d'Anatolie voisines de Rhodes, et avec l'État mamlouk. Aux instincts pillards, l'esprit de croisade, avivé dans la Langue de Castille [2] par le succès de D. Manuel en Inde, et un peu plus tard

---

[1] [Ce titre est de notre cru. Peu de temps avant son décès, J. A. avait fait taper le texte de ce chapitre, intitulé « Frei André do Amaral » dans le *ms.*, lui donnant cette fois pour titre « Le Portugal en Méditerranée » (titre que nous n'avons pas gardé, car il était trop proche de celui déjà utilisé dans la II[e] partie, « Le Portugal dans les eaux du Levant »); et il en supprima toutes les notes de bas de page. Dans la mesure du possible, nous avons emprunté les notes au *ms.*, auquel cependant le texte dactylographié ne correspond pas exactement. Nous n'avons pas supprimé quelques petits morceaux de texte qui apparaissaient déjà au chap. « Lisbonne contre le Turc » (II[e] partie, ch. 1), car ils sont utiles ici pour la compréhension de l'ensemble – M. C. F. & L. T.]

[2] [L'ordre se divisait en huit « Langues » ou « Nations » : Provence, Auvergne, France, Italie, Castille, Aragon, Allemagne et Angleterre ; les chevaliers portugais s'intégraient dans la Langue de Castille, ceux de Navarre dans celle d'Aragon. Les Langues se subdivisaient en prieurés, celui du Portugal ayant son siège à Crato – L. T.]

par ceux de Ferdinand le Catholique en Afrique du Nord, confère une dimension nouvelle.

Frei André do Amaral

Les Portugais semblent avoir été les plus nombreux à répondre aux appels de l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem quand, pour faire face au développement de la course et de la piraterie turques dans les dernières années du XVᵉ siècle, il cherche à recruter bâtiments et marins dans les ports du Roi Catholique, et invite les aventuriers de tout poil, en particulier « biscayens et hispaniques », à venir chasser dans ses eaux [3].

De l'Egée aux bouches du Nil on rencontre, autour de 1500, des navires portugais à l'affût d'un abordage. Fin mai 1498, le corsaire ottoman Kemal Reis surprend à Aboukir les deux bâtiments d'un corsaire portugais, une barge de 300 à 400 *botte*, puissamment équipée d'artillerie, montée par cent quatre-vingts hommes, et un petit galion [4]. En novembre de la même année, un autre Portugais est signalé entre Candie et Modon [5] – peut-être s'agit-il de ce bâtiment qui allait à Salonique avec du sucre de Madère et qui rançonna sur sa route une *nave* vénitienne [6]. Dans l'été 1502, le prince Qorqut, fils de Bayezit II, signale qu'une *nave* turque a été prise par un Portugais [7]. Pas moins de dix bateaux corsaires portugais rôdent alors dans les eaux de Chypre. Leur capitaine a capturé un petit navire de Damiette. Ils guettent deux nefs, l'une génoise et l'autre française, ancrées à Famagouste et qui font le voyage entre la Berbérie et Alexandrie [8]. Ils ont l'intention d'aller ensuite à Rhodes, ayant ouï-dire que le Grand-Maître faisait une escadre contre les Turcs. En novembre, l'ambassadeur de Venise à Rhodes intervient auprès du Grand-Maître pour faire dédommager des Vénitiens dont la cargaison a été saisie par un corsaire portugais [9].

Dans les années suivantes, on n'entend plus parler de tels incidents. N'est-ce qu'un simple hasard de la documentation consultée ? Ou bien la pira-

---

3 Ettore ROSSI, *Storia della marina dell'Ordine di S. Giovanni di Gerusalemme di Rodi e di Malta*, Rome-Milan, 1926, p. 26 (références du printemps 1495 et de novembre 1496), p. 27 (mesures fiscales décidées par l'Ordre pour le maintien de sa puissance navale).

4 Lettres d'Alexandrie, 1 et 4/VI/1498, SANUTO, I, 1032-1033.

5 [En grec Methoni, ville de Morée ou Péloponnèse à 36° 48' N, 21° 41' E ; tout comme sa voisine Coron (Koroni), à 36° 46' N, 22° E, elle appartenait alors à Venise (*cf. supra* IIᵉ partie, note 32) – L. T.]

6 SANUTO, III, 138 et 165.

7 Qorqut au Grand-Maître de Rhodes, 6/VII/1502, SANUTO, IV, 405-406.

8 Lettre du capitaine de Famagouste, 5/IX/1502, SANUTO, IV, 486.

9 Lettre de Domenico Dolfin, Rhodes, 17/XI/1502, SANUTO, IV, 679.

terie portugaise au Levant diminue-t-elle parce que les appâts de la Découverte retiennent à Lisbonne les marins qui s'enrôlent pour les Indes ? Les eaux du Levant, en fait, restent aussi dangereuses. Par l'éclat dont jouit la Religion en Chrétienté, la guerre de course des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem éclipse la piraterie indigène rhodiote, pourtant très active [10]. Elle ne s'en distingue pas par ses pratiques. Composé de cadets des classes seigneuriales, avides des commanderies dont il dispose dans leur royaume natal, l'Ordre prend figure de société d'écumeurs à la recherche de bons coups, dont le Grand-Maître contient difficilement la tendance aux exactions. Derrière la pompe des titulaires, et loin de l'imagerie héroïque, s'agite un monde de petits rapaces dont chacun défend contre les autres son bout de gras et pour qui tout est bon, prise musulmane ou prise chrétienne. Les licences de navigation délivrées par le Grand-Maître dénoncent combien sont courants les abus. Promesse est demandée au bénéficiaire de ne pas s'emparer des biens de Chrétiens, notamment de Vénitiens, et de ne pas les molester. En avril 1504, le capitaine du galion du chevalier portugais André do Amaral s'engage à causer des dommages aux Infidèles seulement. En 1507, Amaral reçoit licence d'armer une galère et un galion, sous condition de ne pas prendre d'avoirs de Chrétiens et de ne pas dépasser les limites du secteur de chasse reconnu aux chevaliers, entre Castelrizzo [11] et le canal de Kos (Bodrum) [12]. En avril 1510, le chevalier portugais Frei Alonso, capitaine de galion, verra le butin qu'il rapporte à Rhodes placé sous séquestre, « quia adest manifesta suspicio bona esse Christianorum » [13].

---

[10] On suit les activités du corsaire rhodiote Nicola Santurini à travers Sanuto et les *Libri Conciliorum* : 1504 (Sanuto, VI, 93) ; 1506 (Mizzi, II/1, p. 113) ; 1509 (Mizzi, II/1, p. 125) ; 1510 (Sanuto, X, 229, 431 et XI, 65) ; 1513 (Mizzi, II/1, p. 142). En 1512 il a été envoyé chercher du blé en Sicile (Mizzi, II/1, p. 137 ; Giacomo Bosio, *Dell'Istoria della sacra religione et illustrissima militia di San Giovanni Gierosolimitano*, II, Rome, 1594, p. 603). À la chute de Rhodes, il passe au service des Ottomans (Sanuto, XXXIV, 60). [Il s'agit des *Libri Conciliorum* de l'Orde de Saint-Jean-de-Jérusalem, dite à l'époque des Hospitaliers ou de Rhodes et, plus tard, de Malte ; J. A. se servit sans doute des documents résumés dans le catalogue du Rev. Jos Mizzi, *Catalogue of the record of the Order of St John of Jerusalem in the Royal Malta Archives*, 13 vols, Malta University Press, 1964-70, vol. II, tomes 1-8, « Libri Conciliorum » – L. T.]

[11] [Ou Castellorizzo, en grec moderne Kastellórizo, dans l'Antiquité Megista, d'où son nom turc, Meis : île située tout près de la côte méridionale de l'Asie Mineure, à 36° 5' N, 29° 14' E, à l'est de Rhodes ; à l'époque elle appartenait aux domaines des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem ; de nos jours elle est la plus orientale des îles grecques – L. T.]

[12] [Cette phrase manque dans le *ms.* qui nous est parvenu. Dans le texte dactylographié, dont le *ms.* ne s'est pas trouvé, on lit Chis, ce qui pourrait être une coquille pour Chios ou une mauvaise lecture de Kos. La référence à Bodrum ou Budrun, ville situé à 37° 1' N, 27ª 30' E, sur la terre ferme d'Asie Mineure devant l'île de Kos, montre que c'est bien du canal de Kos qu'il s'agit – L. T.]

[13] Mizzi, II/1, p. 127.

L'exemple vient de haut. Revenant à Rhodes après treize ans d'absence, par fâcherie de n'avoir pas obtenu le commandement de l'expédition de Corfou, D. Diogo Fernandes de Almeida s'en prend à la navigation turque. Élu en septembre 1502 capitaine des galions de la Religion [14], il part vers Nègrepont [15] et Salonique, à la recherche d'un convoi de blé à destination d'Istanbul [16]. En août 1503, il remporte à sept contre seize, sur un corsaire, une victoire qui eut un certain retentissement [17]. Mais les litiges qu'il provoque ne se comptent pas, qu'il s'agisse de saisies abusives aux dépens de Vénitiens ou de Génois [18], ou de querelles personnelles avec des chevaliers de sa Langue ou d'autres personnes [19]. Le Prieur du Crato ne fut pas à Rhodes le porte-parole des problèmes en cours de discussion à Lisbonne. Après un séjour tempétueux, il rentra au Portugal en 1504, l'année où, son frère D. Francisco de Almeida nommé vice-roi de l'Inde, le plan portugais d'asphyxie de l'Égypte prenait forme. Du moins rapporta-t-il, entre autres, des informations sur la possibilité d'attaquer Alexandrie. Le coordinateur en Méditerranée orientale des actions d'appui au Portugal, ou pour laisser dire João de Barros, celui qui « de la part du roi D. Manuel faisait là-bas les affaires du Portugal » [20], fut un de ces personnages qui ont tenu à un moment donné de l'Histoire un rôle décisif, et sont ensuite injustement oubliés, Frei André do Amaral.

Il était né dans une famille de petite *fidalguia* pauvre de la région d'Oliveira do Hospital, en Haute-Beire. Son frère aîné, chargé d'enfants, tirait des

[14] Le 27/IX/1502, Mizzi, p. 98.

[15] [Nom roman de l'île d'Eubée, au nord de l'Athique – L. T.]

[16] Lettre de Domenico Dolfin, Rhodes, 6/X/1502, Sanuto, IV, 417.

[17] *Cf.* la Relation du vice-roi de Sicile, Palerme, 25/I/1504, transmise de Medina del Campo à D. Manuel par les Rois Catholiques le 17/IV/1504, citée par J. Anastácio de Figueiredo, *Nova Historia da Militar Ordem de Malta, e dos senhores Grão-Priores della*, III, Lisbonne, 1800, p. 91, n. 34, éditée dans *DRRP*, III, n° 518 et 519, pp. 113-114. Dans cette relation, l'adversaire du Prieur, Cortigoli <*Kurtoğlu, est donné comme mort. Le nom de Kurtoğlu, corsaire des plus fameux, revient souvent dans la correspondance des Latins d'Orient (*cf.* d'après Sanuto, un aperçu de ses activités entre 1509 et 1516 dans A. Tenenti, « I corsari in Mediterraneo all'inizio del Cinquecento », *Rivista storica italiana*, LXII/2, 1960, pp. 284-285. Bosio, II/16, p. 474, nomme le pirate Turc Caradromis <*Qara-durmïs, natif de Sivri-Hisar ; mais celui-ci est encore actif dans les mois suivants (Sanuto, IV, 466), traqué par les forces de Bayezit II (*ibidem*, pp. 958, 973-974). Il y a dans Góis, I, li, pp. 120-121, un rappel allusif à « formosa vitoria que <o Prior> houve de hua armada de galés do Turquo ». Dans son rapport de 1506, Ca' Masser dit du Prieur : « ando molto tempo in corso in Rodi e per tutto quello Levante ; per modo che s'intende veramente ha fatto de grandissime presa d'Infideli, cioè Mori e Turchi » (Ca' Masser, p. 42).

[18] En avril-juillet 1503, il est en procès avec Domenico Dolfin, l'ambassadeur de Venise à Rhodes (Mizzi, II/1, p. 100). En novembre 1503, il a un différend avec le patron d'une *nave* gênoise qu'il a saisie (*ibidem* p. 104), sans doute le *barciotto* qui a été pris en juillet (*ibidem*, p. 102).

[19] Avec des confrères de sa Langue (1504-1505), Mizzi, II/1, pp. 106, 109-110. Pour une question d'ancres (1503), *ibidem*, p. 104 ; avec un « Deiphobus de Burgo », *ibidem*, p. 105.

[20] Barros, III, iii, 10.

terres familiales un revenu annuel de 22 000 réaux. Cadet sans bien, André vint à Rhodes en 1480, l'année du fameux siège. Il y gravit peu à peu, dans l'Ordre, les échelons menant aux dignités. Élu conservateur conventuel (*conservator generalis communis thesauri*) en 1503, en 1510 capitaine des trois galères de la Religion, et en mars 1511 chancelier, poste toujours pourvu dans la langue de Castille qui groupait chevaliers castillans et portugais. Il s'est acquis un nom par son allant guerrier. En 1503 (?), un rapport en arabe le signalait au prince Qorqut, fils de Bayezid II, gouverneur des provinces d'Anatolie voisines de Rhodes. Dans un bref d'octobre 1508 en faveur des chevaliers portugais de l'Ordre, le Pape Jules II citait nommément le seul Amaral, « qui expose son corps aux dangers pour la défense de la foi catholique » [21].

À l'avènement de Qânçawh al-Ghawrî (r.1501-1516), l'Égypte était hors d'état de s'affirmer en Méditerranée, et même d'assurer la protection du littoral syrien et deltaïque. Sur un long millier de kilomètres, il n'y avait que quelques tours, hormis la puissante forteresse d'Alexandrie dont l'entretien monopolisait les crédits. Un seul ouvrage défensif fut édifié, dans l'hiver 1508-1509, à Tina [22], tête de ligne d'un trafic local avec les ports de Syrie et objectif de prédilection des corsaires. Le fortin, achevé dans l'été 1509, reçut une petite garnison permanente. Dans les premières années du règne de Qânçawh, d'autre part, les quelques navires dont il disposait semblent avoir peu servi. L'unique mention est chez un chroniqueur de l'Ordre de Rhodes, selon qui en 1506 sept fustes de 14 bancs quittèrent Alexandrie pour aller faire des dommages dans les îles de la Religion. Coup maladroitement dirigé – les fustes furent toutes capturées – et qui ne se renouvela pas. On ne connaît rien des actions des corsaires d'Alexandrie. La précarité des communications maritimes entre l'Égypte et la Syrie est par contre assez bien illustrée. En septembre 1504, trois corsaires de Rhodes prennent au large de Famagouste une *nave* génoise de 1200 *botte* allant de Tripoli de Syrie à Damiette avec des marchandises appartenant au Sultan. Corsaires rhodiotes et capitaines de la Religion s'aventurent jusque sur les côtes de Tripoli à Alexandrie. Au début de 1507, trois galions de corsaires sont devant Damiette, causant dommage à des Maures et à des Turcomans. Fin 1508 – début 1509, un bateau corsaire est capturé à Tina par des garde-côtes mamlouks. En 1512, bien renseignés sur les mouvements du cabotage à partir des ports syriens, les corsaires se tiennent devant Tina et Damiette.

---

[21] Jules II au roi D. Manuel, Rome, 27/X/1508, *Archivio Vaticano*, Armarium XXXIX, 28, *fl* 565-565 v [nous avons l'intention de publier ce document, dont nous avons trouvé la transcription parmi les papiers de J. A., avec les lettres de Frei André do Amaral (*cf. supra* note 155) – L. T.].

[22] [Ou Tineh, port de l'extrémité orientale du delta du Nil, au SE de Damiette, à l'extrémité du lac Menzala, non loin de l'actuel Port Saïd, dont le nom subsiste dans celui de la baie de Tina à *ca.* 31° 13' N, 32° 45' E – L. T.]

Pour compromettre le grand commerce maritime, il n'est pas nécessaire de patrouiller devant Beyrouth ou Alexandrie, puisque les conditions de la navigation astreignent les nefs faisant voile vers la Méditerranée occidentale à remonter très haut vers le nord, jusqu'au golfe d'Antalya. En septembre 1507, la grande carraque de Rhodes s'empare, entre Crète et Sicile, de « la grande nef maghrébine », outre la cargaison, le butin inclut six cents prisonniers, dont de gros marchands juifs et maures, qui se rachètent au prix fort, les autre libérés fin 1508, après que Taghrîbirdî est venu à Rhodes négocier leur rançon payée par le Sultan en épices et en étoffes. Peu après, sur les côte de Chypre, les galères de la Religion prennent trois navires affrétés par ces mêmes Maghrébins.

Glaner des informations sur les affaires du Proche-Orient et sur l'avancement des armements et les transmettre à D. Manuel fut évidemment une des activités de Frei André do Amaral. Cela très tôt, s'il est toutefois exact que dès 1505 il aurait avisé le Roi de la préparation de la première expédition navale mamlouke en Inde. En tout cas, dans les années suivantes, ce fut lui qui, en 1509 et en 1512, dépêche au Portugal des hommes qui avaient séjourné en Égypte [23]. Il serait anachronique d'imaginer qu'il avait constitué un service d'espionnage structuré. Il n'en existait pas à l'époque. Des observateurs étaient envoyés au coup par coup, selon les besoins. D'autres se présentaient d'eux-mêmes à Amaral, dont le rôle était connu. Il a bénéficié de la circulation au Levant d'individus traditionnellement en contact avec l'Ordre. Il a eu des conversations avec les gens en escale, ainsi en juillet-août 1511 avec Fray Diego de Mérida, moine espagnol du monastère de Guadalupe et remarquable témoin, qui, traînant au Levant depuis 1507, venait de passer plusieurs mois à Damiette, au Caire et à Alexandrie [24].

D. Manuel a disposé en Méditerranée d'autres correspondants. En 1507, il avait un très bon agent en la personne d'un autre chevalier de Rhodes, Frei Diogo de Montemor. Une lettre que Diogo de Montemor lui adressa de Messine, en décembre 1507, le montre capable de renseigner sur tel ou tel des agissements des Vénitiens ou des Turcs qu'on l'avait prié de filer ; et disposé à plus encore, il se proposait d'intercepter Taghrîbirdî à son retour de Venise [25].

---

[23] Fr. André do Amaral à D. Manuel, Rhodes, 15/II/1510, *Gav.*, X, pp.106-107 ; Fr. André do Amaral à D. Manuel, Rhodes, 19/IV/1512, *ANTT, CC*, I-11-61.

[24] Fr. Diego de Mérida, A. Rodriguez Moñino, ed., « Viaje a Oriente », *Analecta Sacra Tarraconensia*, XVIII, 1945, p. 181 : « De Alexandria venimos en Rodas adonde rescebi mucha honrra de espanoles, asy castellanos como gallegos e portugueses : los quales sabian de mi viaje de do venia. Mayormente me hizon honrra el senor Almaran (*sic*), que fué capitan del armada del Soldan quando Rodas la tomo, el qual ha estado en esa Sainta Casa (*i. e. Guadalupe*), y enbia a todos encomiendas muchas y que rogues à Dios por el. »

[25] Frei Diogo de Montemor à D. Manuel, Messine, 8/XII/1507, *ANTT, Cartas Missivas*, II-243. [*Juvante Deo*, nous publierons cette lettre avec celles de Frei André do Amaral – L. T.] *Cf.* J. Wansbrough, *op. cit. supra*, note 145.

En juin 1510, on retrouve Diogo de Montemor informateur de Frei André de Amaral. De Rosette, il s'apprêtait à gagner Le Caire lorsque la tournure des événements lui a fait rebrousser chemin. Avait-il été envoyé expressément pour observer ? sa lettre à Amaral ne le dit pas [26]. C'est vraisemblable, car on était à la veille d'un nouveau voyage aux dépôts de bois de marine du golfe d'Âyâs, voyage qu'Amaral attendait.

Les débuts de l'assistance navale ottomane aux Mamlouks

La construction de la première escadre mamlouke à destination de l'Inde avait épuisé les réserves des arsenaux égyptiens. Selon l'image d'un informateur juif, il n'y avait morceau de bois long d'un empan qui n'ait été employé. L'escadre n'avait pas quitté la Mer Rouge que le Sultan se préparait déjà à équiper une deuxième escadre. L'occasion était bonne pour les fournisseurs ottomans, qui proposèrent à l'Égypte des matières stratégiques. En 1506 et en 1507, le *sandjakbey* de Vize [27], affairiste habile, expédie ses deux galions à Alexandrie avec du fer, de la cire, du bois et toutes sortes de marchandises. En 1507, les Vénitiens voient leur monopole d'importation du cuivre battu en brèche par le cuivre turc de Kastamonu [28]. Apprenant le haut cours de ce métal à Alexandrie, Bayezid II en envoie huit mille charges (*miera* [29]). Cet afflux entraîne une mévente du cuivre vénitien, les acheteurs à sec de capitaux ou bien cherchant à faire baisser les prix, le cuivre turc étant bien meilleur marché. En août 1507, le célèbre corsaire ottoman Kemal Reis, à la tête de huit bâtiments, a apporté avec ce cuivre cinquante pièces d'artillerie que Bayezid II donne « pour les choses des Portugais ». Le 9 septembre, un groupe

---

[26] Frei Diogo de Montemor, à Frei André do Amaral, 17/VII/1510, *BNL, Fundo Geral*, Códice 7638, *fl* 132 v - 133 v.

[27] [Dans l'orthographe actuelle *sancakbey* : gouverneur militaire, commandant d'un *sancak* (=*sandjak*), lit. « drapeau, bannière », en fait « corps de *sipahis* » (soldats de cavalerie titulaires d'un *tîmâr*, c'est-à-dire, fieffés, en principe esclaves de la Porte) ; le *sandjak* était ainsi une subdivision de la province, qui était normalement gouvernée par un *beylerbey* : *cf.* Halil İNALCIK, *The Ottoman Empire - The classical Age, 1300-1600*, Phoenix Press, Londres 2002 (réimp. de l'éd. de 1973), *passim* ; Albert Howe LYBYER, *The Government of the Ottoman empire in the Time of Suleiman the Magnificent*, Russell & Russell, New York, 1966, pp. 103-105. Vize, Viza ou Wize, la Bizyê des Byzantins, Byzus des Romains, est une ville de la Thrace Orientale (Turquie européenne) à 41° 34' N, 37° 45' E, au NO de Constantinople - L. T.]

[28] [Kastámôn en grec, Qastamûnî en turc ottoman, ville de Paphlagonie, non trop loin de la côte de la Mer Noire, à 41° 16' N, 33° 59' E]

[29] [Nous n'avons pas réussi à identifier ce mot : peut-être s'agit-il d'une variante dialectale de *migliaia*, « poids de 1 000 livres » ; mais par *charge* (en italien *carica*, en catalan *càraga*, etc.), unité de poids utilisée pour les grosses marchandises, on entend généralement un poids moindre, de l'ordre des 300 à 400 livres - L. T.]

de pèlerins allemands trouve la flotte turque ancrée dans le port d'Alexandrie. « Nous ne pûmes dormir cette nuit-là, – raconte l'un deux – les Turcs nous provoquaient par toutes sortes de chants et de musiques ». Kemal Reis fut reçu au Caire le 26 septembre, avec des égards inaccoutumés.

Les besoins de la guerre dans l'Océan Indien obligèrent le Sultan à organiser des voyages à ses coupes de bois des forêts proches du golfe d'Âyâs, seule région des provinces mamloukes où croissait « habundance des dictes matières de fustailles et mesrien », rapporte Jean Thenaud [30]. Il lui fallait pour ces transports créer une flotte de Méditerranée. En mars 1508, le *nâẓir al-khâçç* [31] Alâuddin part pour Alexandrie et Rosette. Les difficultés qu'il rencontre se devinent à la longueur de son absence : sa mission dure plusieurs mois, il n'est de retour de Rosette au Caire qu'en novembre. Deux galions sont inaptes à prendre la mer, trois galères viennent se faire mâter et achever à Alexandrie, six *qârib*s [32] remontent le Nil jusqu'à Bulaq [33], d'où le Sultan veut les envoyer en pièces détachées à Tor. Ils font devant le Sultan évolutions et tirs d'artillerie. Le *nâẓir al-khâçç* s'oppose à leur transfert en Mer Rouge. À Damiette, onze galions auraient dû être armés, mais là non plus les réalisations ne répondent pas aux espérances. Bien que Taghrîbirdî ait fait savoir que ces préparatifs sont destinés à aller chercher des bois de marine pour construire la nouvelle escadre contre les Portugais, les autorités vénitiennes de Chypre, inquiètes d'une éventuelle jonction avec Kemal Reis, ont été sur le qui-vive de mai à septembre. Elles se rassurent à la fin de l'été, devant l'évidence de l'immobilité mamlouke [34].

La flotte égyptienne ne leva l'ancre que l'été 1509, et elle se borna à protéger le convoi du golfe d'Âyâs. On fit grand bruit autour d'un succès facile : redescendant le long des côtes vers Alexandrie, une nef génoise fut capturée devant Beyrouth, en représailles de la saisie, deux ans plus tôt, par un Rhodiote d'une autre nef génoise affrétée par des Maghrébins. Une cinquantaine

---

[30] Jean Thenaud, *Le Voyage d'Outremer (Égypte, Mont Sinay, Palestine) de Jean Thenaud*, Paris, 1874, p. 228.

[31] [Lit. « contrôleur spécial, régisseur privé », titre du chef du *dîwân al-khâçç*, bureau privé du sultan, qui devint le service le plus important de la chancellerie mamlouke après le partage du vizirat par Qalâ'ûn en 1310 ; il perdit cependant une partie de ses fonction lors des réformes administratives du premier sultan circassien, Barqûq (1382-89), qui créa le *dîwân al-mufrad*, dont le chef, l'*ustâdâr*, eut des pouvoirs accrus : *vide* Bernadette Martel-Thoumian, *op. cit. supra*, note 6, pp. 49-53 – L. T.]

[32] [Le *ms*. de cette partie du texte de J. A. n'a pas été trouvé ; le texte dactylographié, qu'à ce qu'il semble il ne put corriger de son vivant, porte ici *grips*, mot apparemment inexistant, que de toute façon nous n'avons pu identifier. Nous l'avons, donc, remplacé par *qârib* (pl. *qawârib*), mot arabe (de la même racine que le français *caravelle*) qui désigne génériquement toute embarcation pouvant servir d'allège, ce qui a ici assez de sens – L. T.]

[33] [Ville de Basse-Égypte, aujourd'hui simple faubourg du Caire, à 30° 3' N, 31° 12' E – L. T.]

[34] J. Wansbrough, *op. cit. supra*, note 145, pp. 503-530.

de « Francs » prisonniers défilèrent dans les rues du Caire, fin novembre 1509. D'opérations contre « les pays des Francs », il n'était plus question. L'Égypte renonçait. Coups de main sur le littoral, attaques au large, le harcèlement de la course chrétienne était tel que le Sultan s'adressa à la puissance navale ottomane et pria Bayezid II de monter une expédition contre Rhodes.

Prévu par la voie de mer dès le courant de mai, officiellement pour féliciter le souverain ottoman de sa bonne santé, le départ pour Le Caire de l'envoyé mamlouk à Constantinople, le second secrétaire Allân, avait été retardé par deux événements inopinés : en mai, le débarquement à Damiette du prince Qorqut, qui demandait asile au Sultan, en juin, la nouvelle du désastre de Diu [35]. Allân ne se mit en routes par voie de terre, avec un grand train, qu'à la fin d'août. Sa mission était sous bonne surveillance (car le Turc craignait que son fils ne passe chez le Sofi ou chez les Francs), afin de négocier un accord égypto-ottoman dans l'éventualité d'une offensive safavide, et de demander aux Ottomans d'attaquer Rhodes.

Au désir de Qânçawh al-Ghawrî d'une étroite collaboration avec la Turquie répondit une disposition toute semblable de Bayezid II. Le passage de son fils en Égypte en fut le mobile immédiat. La fuite de son frère Djem à Rhodes avait empoissonné jadis, et pour de longues années, la vie politique ottomane. Aussi était-il prêt à mettre le prix pour obtenir du Sultan le renvoi de Qorqut en Anatolie. Il fit montre d'une générosité dont s'émerveilla Girolamo Priuli, et qui, l'affaire réglée, ne se répéta point. Le rapprochement, prévisible et déjà engagé, avait des raisons d'être plus durable : le fléau de la course rhodienne accessoirement, au premier chef le danger de la subversion safavide et la sensibilité au péril portugais. La lutte de l'Égypte contre les Portugais avait à Constantinople un double écho : celui des intérêts économiques de l'État ottoman liés au monde indien, et celui de la religiosité personnelle du vieux souverain, bienfaiteur des Lieux Saints du Hedjâz, dont on pouvait craindre qu'ils ne soient exposés si, maîtres de l'océan Indien, les Portugais pénétraient en Mer Rouge.

Au début de mai 1509, le *nâẓir al-khâçç* Alâuddin était parti pour Tor activer la mise en chantier de la deuxième escadre de l'océan Indien. Début juin, le Sultan avait appris l'anéantissement de la première, en rade de Diu, au mois de février précédent [36]. Il avait su comment il avait été trahi par le grand négoce musulman du Gujarat, qui s'accommodait mieux d'une domination navale portugaise à la mode de D. Francisco de Almeida que des risques d'une domination mamlouke. Sa détermination n'avait pas fléchi. Sur la détermination inflexible qu'il montra, les témoignages sont unanimes. À la première mousson, à l'automne 1509, des missives de lui parvinrent à Calicut, annon-

35 [*cf. supra* IIIe partie, ch. IV – L. T.]

36 Ibn IYÂS, B, pp. 138, 152.

çant la construction de cinquante navires, et invitant le Samorin à ne pas faire la paix avec les Portugais. Qânçawh écrivit d'autre part au Gujarat, disant son intention de châtier la perfidie de Malik Ayâz. Désavouant la coupable maladresse d'Amir Ḥusayn, il réclamait son envoi, pour le faire incarcérer.

À Suez, tous les charpentiers et calfats que le Sultan put avoir avaient été rassemblés. On fabriquait des cordages avec du chanvre expédié de Damas. Il était prévu que le corps expéditionnaire comprendrait 1 500 Mamlouks, Francs d'origine et Nègres, 500 archers, le reste étant composé de Turcs et de Maghrébins. Il était question que la flotte alexandrine retourne dès la fin de l'hiver au golfe d'Âyâs ; et de terminer en Mer Rouge pour juillet 1510 trente galères subtiles et vingt galions. Le consul vénitien de Damas, Piero Zen, communiquait au Grand-Maître ces projets ambitieux [37]. Le consul vénitien d'Alexandrie notait en janvier 1510 : « Le Sultan fait travailler avec célérité les bois apportés du golfe d'Âyâs, et il les fait porter à Suez » [38].

Qânçawh, d'autre part, cherchait un chef capable. Il avait prié Bayezid II, en 1508 ou début 1509, d'autoriser Kemal Reis à prendre le commandement de la deuxième escadre, ce qui fut décliné. Un émir mamlouk brigua alors le commandement. Plutôt qu'à un émir, comme la première fois, le Sultan préférait confier sa flotte à la capacité d'un corsaire. Fin 1509, son choix s'était porté sur un renégat, Nicolo Agrini de Nauplie, puis, d'après une information d'un mois plus tardive, sur le *ra'îs* [39] le plus en vue d'Alexandrie, Ḥâmid Maghribî. La *Vie* de Khayreddin Barberousse [40] prétend que le commandement fut donné à son frère 'Arûj.

La convergence des préoccupations du Turc et du Sultan suscita une grande activité diplomatique. Fin octobre 1509, un envoyé de Bayezid II pas-

---

[37] [On trouvera la liste des lettres de Zen qui ont subsisté chez Francesca LUCCHETTA « L' 'affare Zen' in Levante nel Primo Cinquecento – Nota preliminare », *Memorie della Accademia Patavina di Scienze, Lettere ed Arti – Classe di Scienze Morali, Lettere ed Arti*, vol. LXXX (1967-68) pp. 23-28 – L. T.]

[38] *Cf.* Eugenio ALBERI, *Relazioni degli ambasciatori veneti al Senato durante il secolo decimosesto*, XV, Florence, 1863.

[39] [Mot arabe qui signifie « chef, dirigeant », dérivé de *râs*, « tête » ; dans quelques régions il désigne n'importe quel notable, dans d'autres les maires de village. Au XVIᵉ siècle en Méditerranée on le trouve souvent dans le sens de « capitaine de corsaires ». En turc moderne *reis* désigne le capitaine d'un petit navire marchand. En portugais *arrais*, attesté dès la fin du XIIIᵉ siècle, garde le sens de « chef d'un petit équipage de marins » ; le castillan *arráez*, attesté dès la même époque, a le plus souvent le même sens – L. T.]

[40] [J. A. fait apparemment référence aux *Ghazawât-i Khayr al-Dîn Pasha*, de Seyyid Murad, traduites en français par S. Rang et F. Denis sous le titre de *Fondation de la Régence d'Alger – Histoire des Barberousse*, Paris, 1837 ; un résumé arabe du texte turc fut publié à Alger en 1934 par Nûr al-Dîn 'Abd al-Qâdir, puis par S. Baba 'UMAR, « Al-Zuhra al-Nâ'ira », *Journal d'Histoire et de Civilisation du Maghreb*, III, Alger, 1967, pp. 1-18 : *vide* A. GALLOTTA, art. « Khayr al-Dîn (Khıdır) Pasha, Barberousse » in *EI*, s. v. ; *cf. supra* IIᵉ partie, note 440 – L. T.]

sait à Damas, se dirigeant vers l'Égypte. Fin décembre, un autre débarquait à Aboukir, d'où il partait aussitôt pour Le Caire. Allân avait obtenu du gouvernement turc un crédit de 300 000 *aspres* [41] et d'autres avantages. Il fut reçu par Bayezid à Andrinople, le 13 décembre. L'objet des pourparlers s'était déplacé. Des questions méditerranéennes qui avaient dicté quelques mois plus tôt l'envoi d'Allân, on en était venu au problème de fond, la guerre navale dans l'océan Indien. Sans attendre le retour d'Allân une nouvelle ambassade partait pour Constantinople en février 1510. Ou, plus exactement, une mission d'achat. À sa tête, non point un haut fonctionnaire mamlouk, mais deux experts, un Syrien, homme d'affaires d'une grande autorité, des intimes du Sultan, Yûnus al-'Âdilî, et un marin, Ra'îs Ḥâmid Maghribî, l'amiral désigné de la nouvelle escadre de l'Inde. Un crédit de 40 000 ducats leur était alloué pour acheter des bois et de l'artillerie « pour l'escadre contre les Portugais » [42].

Durant le printemps 1510, les pourparlers entre Le Caire et Istanbul se déroulèrent activement. « Des messagers vont et viennent sans cesse », notait fin avril Piero Zen, le consul vénitien à Damas. La mission de Yûnus al-'Âdilî dont l'entrée à Andrinople est signalée fin juin, eut un plein succès. Bayezid II satisfit à titre gracieux à une partie des demandes égyptiennes, qui portaient notamment sur la livraison de trente galères tout équipées. Prélevant sur ses arsenaux, il fit don au Sultan de quatre galères et de quelques galiotes, et autorisa l'achat pour le compte du Sultan de trois autres *naves* et de trois *palandries* [43], qu'il fit charger de bois d'œuvre, dont 150 mâts de nefs ou de galères et 3 000 rames, de 300 pièces d'artillerie, d'objets de fer de toutes sortes. Priuli ajoute que Yûnus al-'Âdilî, sur les fonds mis à sa disposition par le Sultan, acheta d'autres matériaux, notamment de l'artillerie de bronze, pour un montant de 50 000 ducats. De nouveau, il était question de Kemal Reis comme commandant de la deuxième escadre de l'océan Indien.

En Inde, on s'impatientait. Des émissaires de Calicut et du Gujarat étaient arrivés au Caire en mai-juin 1510, demandant l'envoi rapide d'un corps expé-

---

[41] [Du grec byzantin *áspron*, « blanc », donc une pièce d'argent, dite en turc *akçe* (turc ottoman *aqche*, lit. « petit blanc »), dans la valeur d'un tiers de *para*. Il y avait des aspres déjà à l'époque Seldjoukide (XIIe siècle), mais le nom *aqche* fut supplanté par *'othmânî* au XIVe et XVe siècles, pour resurgir dès le règne de Selim Ier (1512-1520). À cette époque, l'aspre avait un taux d'argent de 85 % et pesait 3 *qirâts* et 3/4, soit à peu près 0,75 g ; *cf.* H. Bowen, art. « akče » in *EI*, s. v. – L. T.]

[42] Ibn IYÂS, B, pp. 190, 195.

[43] [Nous n'avons pas trouvé ce mot dans les dictionnaires de français, mais les dictionnaires de portugais enregistrent *palandra* et *palandria*, et ceux de castillan *palandra*, noms de types anciens d'embarcation, particulièrement d'une embarcation méditerranéenne autrefois employée par les Turcs pour transporter des troupes ; il s'agit certainement d'une variante de *bélandre*, « petit bâtiment de transport à fond plat, employé sur les rivières, sur les cannaux et dans les rades » (Littré). L'étymon en est probablement le néerlandais *bijlander*, qui a le même sens – L. T.]

ditionnaire en Inde [44]. Selon les nouvelles captées par les Vénitiens d'Alexandrie et de Damas, les musulmans de l'Inde maritime menaçaient de s'accorder avec les Portugais et de leur donner la traite du poivre si le Sultan ne dépêchait pas de secours d'ici l'année suivante. Calicut annonçait ne pouvoir résister plus longtemps si les mesures indispensables n'étaient pas prises. Signe grave, Ḥasan al-Miçrî [45] renonçait à se maintenir au Malabar et était parti pour la Mer Rouge à la mousson de février.

La victoire d'Amaral au golfe d'Âyâs

Au début de l'été 1510, Qânçawh al-Ghawrî avait cependant de bonnes raisons d'espérer. Bien que la mise en état de la flotte de Méditerranée ait tardé, elle compterait vingt-cinq bâtiments ; quatorze qui, fin mai, achevaient leurs préparatifs en rade d'Alexandrie, dont une *nave* de 700 *botte*, et neuf de 200 à 300 *botte* ; huit à neuf fustes construites à Rosette ; le galion de 800 *botte* cédé par le prince Qorqut à son arrivée en Égypte ; la nef génoise capturée devant Beyrouth ; un navire de Messine dont le patron était en prison pour refus de vente au Sultan. Dix-sept navires chrétiens mouillés à Alexandrie avaient été contraints à la vente forcée de leurs ancres (ce qui donne une idée du dénuement des arsenaux égyptiens). Pour compléter les équipages, on s'empara de chrétiens, notamment de Génois [46].

Malgré de sérieuses difficultés, l'Égypte avait, en deux ans, en partie grâce aux livraisons ottomanes, réussi à former une flotte de Méditerranée. De grosses quantités de bois d'œuvre attendaient d'être enlevées dans le golfe d'Âyâs. L'intensification de la coopération ottomane augurait bien de l'activité du chantier de Suez et d'une répartition des tâches entre les deux puissances islamiques. Enfin Qânçawh al-Ghawrî disposait maintenant, sur les Portugais, de renseignements incomparablement meilleurs que ceux, plus ou moins mêlés et souvent tardifs, qui lui venaient à travers la faune interlope des ports de Méditerranée ou par les émissaires des princes de l'Inde maritime. Il avait auprès de lui l'un des quelques hommes qui connaissaient de l'intérieur les rouages de la politique portugaise et les ressources de D. Manuel, Álvaro Vaz da Fonseca.

Celui-ci était frère d'Estevão Vaz, le *feitor* de la Casa da India e Mina. Le crédit d'Estêvão combiné à son passé de secrétaire de la *feitoria* de Cochin lui valurent, peu après son retour de l'Inde à Lisbonne, en 1505, le poste de

[44] [Ibn Iyâs, B, p. 176 – L. T.]

[45] [*Cf. supra*, IIIe partie, note 179 – L. T.]

[46] Frei Diogo de Montemor, à Frei André do Amaral, 17/VII/1510, BNL, *Fundo Geral*, Códice 7.638, *fl* 133 r – 134 v ; [*cf.* Ibn Iyâs, B, pp. 160-161]

première importance de *feitor* d'Anvers. En 1508, il leva le pied en emportant la caisse. Quelques mois plus tard on le retrouve à Rome, se ruinant jusqu'au dernier sou pour l'une des plus célèbres courtisanes de la ville. Il passa ensuite en Égypte, où il devint conseiller du Sultan, jusqu'à une disgrâce qui précéda de peu sa mort, survenue vraisemblablement lors de la grand épidémie de peste de 1513. Le brave Ibn Iyâs, qui n'est pas dans le secret des affaires, n'a pas eu vent de la présence au Caire de ce gros gibier. Mais elle n'avait pas échappé aux informateurs vénitiens, qui signalèrent en mai-juin 1510 son arrivée à Alexandrie, non plus qu'à Frei André do Amaral, qui, en 1512, se montrait inquiet de l'ardeur d'Álvaro Vaz à pousser les préparatifs navals du Sultan. Par ses liens de famille comme par sa double expérience en Inde et à Anvers, Álvaro Vaz se trouvait être un homme très bien informé. Le Sultan savait désormais combien fragiles étaient les fondements de la domination portugaise sur l'océan Indien. Sans doute a-t-il songé sur le coup à Álvaro Vaz pour prendre le commandement de la nouvelle escadre de l'Inde, avant de le placer en second, sous Kemal Reis, puis de concevoir, en 1512, une direction bicéphale, qui ne laissait qu'un rôle mineur au transfuge portugais.

Au début de 1510, Frei André do Amaral avait, une fois de plus, attiré l'attention de D. Manuel sur l'aide en artillerie donnée aux Mamlouks par les Vénitiens, et il l'avait pressé d'envoyer, depuis l'Inde, un commando naval au fond de la Mer Rouge pour incendier à terre les navires que le Sultan y faisait fabriquer[47]. Quelques mois plus tard le destin lui offrit de réaliser l'action préventive qu'il suggérait à son roi, en détruisant sur le rivage du golfe d'Âyâs le bois d'œuvre réservé à la construction de la seconde escadre mamlouke de l'océan Indien.

Par leurs agents au Caire, à Alexandrie et à Constantinople, les chevaliers de Rhodes avaient eu vent des apprêts égyptiens ainsi que des achats effectués par Yûnus al-'Âdilî. Comme de règle, la course ne suspendait pas les échanges commerciaux, et les gens de Rhodes continuaient de fréquenter Alexandrie et Borollos[48] (en italien Brulle, « les Joncs », où, depuis un accord entre Pierre d'Aubusson et le sultan Qâ'it-Bây, ils livraient du bois de chauffage, d'où le nom portugais *Os Lenhos*, « les bois de feu »). Au printemps 1510, la « *nave* de la Religion » vint dans les ports égyptiens. En juin, Frei Diogo de Montemor quittait Rosette pour monter au Caire. Le 24 juin, il avait assisté à la descente de nombreux Mamlouks. Voyant ses coreligionnaires, et les musulmans aussi bien, maltraités et pillés, il avait rebroussé chemin prudemment[49]. Les événe-

---

[47] Frei André do Amaral, à D. Manuel, Rhodes, 15/II/1510, *Gav.*, X, pp. 106-107.

[48] [Ou Brulos, port maritime situé à 31° 25' N, 30° 50' E, au centre du Delta, à mi-chemin entre Rosette et Damiette, d'où le lac Brulos tire son nom – L. T.]

[49] Frei André de Montemor à Frei André do Amaral, 17/VII/1510, *BNL, Fundo Geral*, Códice 7.638, *fl* 132 v – 133 v.

ments des semaines suivantes attestent que le Grand-Maître fut jusqu'au b out très bien informé. Il y avait deux coups à faire : contre les navires marchands italiens et provençaux nolisés par des Maghrébins, et contre l'escadre du golfe d'Âyâs. Frei André do Amaral réussit l'un et l'autre.

Au printemps 1510, la venue de trois navires français avait fait monter le prix des épices à Alexandrie. Ils levèrent l'ancre le 20 juin, avec deux navires napolitains. Des corsaires rhodiotes les guettaient à la hauteur de la Crète. Vers la fin de juillet ou début août, ils étaient par le travers de Castelrosso [50], immobilisés par les calmes. Les trois galères d'Amaral arraisonnaient deux des navires français, qui furent relâchés, puis, un peu plus loin, les trois autres, dont l'un était en réalité sicilien, qui furent conduits à Rhodes. Les Maghrébins qui y avaient pris passage, faute d'un autre moyen de gagner la Tunisie, furent traités en prisonniers et leur avoir confisqué.

L'ambassadeur mamlouk Allân rentra le 17 juin, porteur d'assurances du gouvernement ottoman qui durent rassurer le prince Qorqut, puisqu'il céda enfin au Sultan, qui le poussait à retourner dans son pays. Qânçawh demandait pour lui les places de 'Alâ'iyya et d'Antalya, et la région de Menevgat [51], avec le droit d'y installer une administration à lui. Demande qui n'était visiblement pas désintéressée. Ce n'était pas la première fois que la politique mamlouke tentait d'établir, fût-ce par le truchement d'un obligé, l'influence égyptienne sur les points essentiels du littoral anatolien. Qorqut prit congé de son protecteur le 11 juillet 1510 pour Alexandrie où l'attendait Muḥammad Bey, qui embarqua à la fin du mois. Avant de gagner le golfe d'Âyâs, la flotte égyptienne fit relâche une semaine à Antalya, où Qorqut débarqua.

L'escadre qui avait pour mission d'attaquer le convoi mamlouk au golfe d'Âyâs appareilla le 6 août, quitta Rhodes le 12 sous les ordres de Villiers de l'Île-Adam, augmentée des trois galères de la Religion qui venaient de Castelrosso. Lorsque l'escadre, après s'être scindée en deux groupes de crainte que les bonaces ne la retardent toute entière, se fut reformée dans le golfe d'Âyâs, Frei André do Amaral, au cours d'une altercation violente, en arracha le commandement à Villiers, dont la modération finale permit de maintenir l'union face à l'ennemi. L'affaire touchait de si près la cause portugaise, à laquelle il s'était voué, qu'Amaral la tenait pour sienne. Le 23 août 1510, la flotte égyp-

---

[50] [Castelrosso est le nom italien médiéval de Kastellórizo (*cf. supra*, p. 467, note 11) : *cf* Kenneth SETTON (general editor), *A History of the Crusades* : vol. III, « The Fourteenth and Fifteenth Centuries », ed. by Harry W Hazard, The University of Wisconsin Press, Madison, 1975, gazetteer and note on maps, s.v. (p. 690) – L. T.]

[51] ['Alâ'iyya, Alâyâ ou Alanya est la Candalor des textes médiévaux, dont nous avons déjà parlé (*cf. supra*, p. 461, note 92) ; Antalya, en turc ancien Adalia, est l'Attáleia des grecs, la Satalia des cartes médiévales, à 36° 57' N, 30° 45' E (pour le *s* initial, non étymologique, *cf. supra*, p. 461, note 92) ; la région de Menevgat ou Manavgat se situe entre les deux, sur la côte du golfe d'Antalya – L. T.]

tienne, qui n'avait pas encore commencé son chargement, fut surprise au mouillage sur la rive orientale du golfe, à Payâs [52], et entièrement détruite. Les dépôts établis sur le littoral une fois pillés et incendiés, les chevaliers ramenèrent à Rhodes une quinzaine de transports égyptiens tombés intacts entre leur mains. Muḥammad Bey avait été tué dans l'action [53].

La destruction de la flotte égyptienne au golfe d'Âyâs, en août 1510, fut un événement aussi capital pour l'avenir de l'Inde portugaise que l'avait été en février 1509 la destruction de l'escadre mamlouke en rade de Diu. Non seulement elle retardait de plusieurs années la possibilité de mettre à l'eau une nouvelle flotte en Mer Rouge, mais elle plaçait le régime mamlouk dans la complète dépendance de l'assistance technique ottomane. Elle eut aussi un effet secondaire que Frei André do Amaral n'avait pas prévu, celui de contribuer à une crise aiguë entre Venise et le Sultan.

---

[52] [En arabe Bayyâs, petite ville de Turquie située à 36° 46' N, 36° 10' E, près de la frontière de Syrie, au fond du golfe d'Alexandrette, sur son rivage oriental, et partant en face d'Âyâs, ville avec laquelle on ne doit pas la confondre – L. T.]

[53] BARROS, II, ii, 6 ; Jean THENAUD, *Le Voyage d'Outremer*, pp. 228-230 ; Frei Diogo de Montemor, à Frei André do Amaral, 17/VII/1510, *BNL, Fundo Geral*, códice 7.638, *fl* 133 r-134 v [*cf.* Ibn Iyâs, B, pp. 177, 179 & 185 – L. T.].

CHAPITRE 4

LA RUPTURE ENTRE VENISE ET LE CAIRE [1]

Pendant l'été 1510, une succession d'événements apparaissent à Qânçawh al Ghawrî comme les signes d'un danger d'encerclement. En juillet, il apprend que Shâh Esmâ'îl entretien des rapports secrets avec Venise. L'annonce de la prise de Tripoli par les Espagnols lui cause une profonde inquiétude [2] et suscite contre les Francs des réactions populaires. À Alexandrie, les Maghrébins se réunissent dans une mosquée et marchent sur le fondouq [3] des Catalans pour le saccager [4]. Sur ce, la nouvelle de l'arraisonnement des nefs françaises attise un sursaut de fureur. Maghrébins et Égyptiens s'en prennent au consul des Français et des Catalans, Felipe de Peres (*alias* Paredes), accusé de complicité. Il est mis aux fers, ainsi que ses ressortissants, patrons de navires

---

[1] [Comme nous l'avons déjà signalé, une version légèrement plus développée de ce chapitre est parue, sous le titre « La crise égyptienne de 1510-1512. Louis XII et le Sultan », dans *Moyen-Orient et Océan Indien – Middle East & Indian Ocean, XVe-XVIIIe s.*, n° 6, Société d'Histoire de l'Orient, Paris, 1989, pp. 123-150 ; on y trouvera davantage de détails et de références. Nous l'avons utilisée pour compléter quelques lacunes du *ms.* de J. A. que nous publions ici, notamment les notes, absentes du *ms.*, et la conclusion, qui manquait aussi, ce qui laissait l'étude pour ainsi dire suspendue. La version que nous publions ici est plus récente, car le *ms.* incorpore un collage de morceaux de photocopies de l'article de *Moyen-Orient et Océan Indien* – L. T.]

[2] Ibn IYÂS, B, 184 (191). [Dans l'article cité dans la note précédente, dont nous empruntons les notes, J. A. donne les références à la fois à la traduction française du texte de Ibn Iyâs et à l'édition arabe (Ibn IYÂS, *Badâ'î' al-zuhûr*, éd. Mustafâ, vol. IV, Le Caire – Wiesbaden, 1960) ; nous mettons entre parenthèses la pagination de celle-ci. Sur Ibn Iyâs et son œuvre, *vide* W. M. BRINNER, art. « Ibn Iyâs » in *EI*, s. v. – L. T.].

[3] [*Fondouq* ou *fondouq*, en italien *fondaco*, est le nom donné au Moyen Âge aux hôtelleries ou caravansérails du Maghreb et du Proche Orient où logeaient les marchands européens de passage, identique aux *khâns* de l'Iran ; ils étaient organisés autour d'une cour carrée, possédaient à l'étage des chambres pour les gens et au rez-de-chaussée des écuries pour les bêtes, ou bien des magasins pour entreposer les marchandises. Le mot vient de l'arabe *funduq*, à son tour du grec *pandocheîon*, et se trouve aussi à l'origine du castillan *fonda*, « hôtel modeste, pension », et du portugais *alfândega*, qui, tout comme *fondaco* à Pise et à Naples, a pris plutôt le sens de « douane» – L. T.]

[4] Déposition (le 24/XI/1510) d'un témoin parti du Caire en août, SANUTO, XI, 624.

et marchands, Catalans et Français, et que les Rhodiotes. Les Vénitiens, hors de cause, n'ont pas été touchés par la vindicte des Alexandrins [5]. Mais le port a été fermé. Cinq nefs de Raguse y sont bloquées, et quatre autres le sont dans celui de Beyrouth.

Survient la nouvelle du désastre de Payâs. Elle est publique à Damas le 5 septembre [6], et, par Tripoli, de Syrie au Caire, le 14 [7]. Passé l'abattement des premières heures – il resta deux jours sans manger, dit-on [8] –, le Sultan donne ordre, le 17, d'arrêter toutes les « nations franques » d'Égypte et de Syrie, Franciscains de Jérusalem et Vénitiens compris [9]. Contre ces derniers, deux griefs sont formulés : le bon accueil que gens de Rhodes et corsaires trouvent en Chypre, et les tractations secrètes de la République avec le Sofi [10] par l'intermédiaire des consulats de Syrie [11]. L'état d'alerte sur le littoral méditerranéen et la dimension qu'en reçoit l'interception des émissaires safavides commandent pour de longs mois les orientations de la politique mamlouke.

On redoute l'offensive de la Religion. Le gouverneur d'Alep soupçonne les Européens de Beyrouth de renseigner Rhodes sur la situation précaire de la Syrie [12]. À Jérusalem, la rumeur accuse les Franciscains du Mont-Sion d'avoir constitué un dépôt d'armes et de cacher même de l'artillerie. Des officiers dépêchés par le Sultan font en vain bastonner les moines et soumettre le Gardien au supplice de la suspension. On ne trouve que de l'argent et des objets cultuels ; le tout est mis sous scellés et, l'église des Franciscains fermée, dix moines sur trente et le Gardien sont expédiés au Caire, ainsi que le Patriarche grec. Grecs et Latins sont expulsés de l'église du Saint-Sépulcre [13].

---

[5] SANUTO, *ibidem* ; pétition (en arabe) de Ragusains en 1519, éditée concurremment par Besim KORKUT, *Arapski dokumenti u Državnom Arhivu u Dubrovniku*, I/2, Sarajevo, 1961 et par Fehim Bajrakterević, *Dubrovačka Arabica*, Belgrade, 1962, n° 23 (dont analyse commentée par M. STERN dans *Oriens*, XVIII-XIX, 1965-66, pp. 491-492). Un rapport du gouverneur d'Alep fit état, en octobre 1510, de la déposition d'un Rhodiote relative à une correspondance de Peres avec Rhodes (*cf.* Qânçawh al Ghawrî à Lopuis XII, SANUTO, XII, 628).

[6] En même temps que celle de la captures des maghrébins. D'après Ibn ṬÛLÛN, *Mufâkahât al-khillân*, éd. Mustafâ, I, 345, la double nouvelle fut publique à Damas le 12 septembre. Le réseau privé vénitien a-t-il été plus rapide d'une semaine ? Ibn Ṭûlûn a cru que les bois de marine détruits étaient ceux achetés en Turquie par l'envoyé mamlouk Yûnûs al-'Âdilî ; même erreur de la part des Vénitiens du Caire, PRIULI/FULIN, 232.

[7] Ibn IYÂS, B, p. 185 (191).

[8] Ibn IYÂS, B, p. 186 (192).

[9] Ibn IYÂS, B, p. 185 (192).

[10] [*Cf. supra* II partie, note 557 – L. T.].

[11] Piero Zen aux recteurs de Chypre, 23/IX/1510 : Francesca LUCCHETA, « L'«affare Zen » in Levante nel primo Cinquecento », dans *Studi veneziani*, X (1968), pp. 109-219.

[12] Piero Zen à Taghîbirdî, 5/IX/1510, LUCCHETA, *op. cit.*, 199.

[13] Les détails sont recueillis par Fr. Diego de Mérida de la bouche même du Gardien (*op. cit. supra*, note 197, 40-43 et 31, 45 ; confirmé par des lettres vénitiennes, SANUTO, XI, 826, 829 et XII, 154-155.

Les dirigeants mamlouks n'ont pas tort de s'alarmer des intentions des chevaliers de Rhodes. Notifiant à Ferdinand le Catholique la victoire du golfe d'Âyâs, le Grand Maître, Aimeri d'Amboise, se dit prêt à participer à une attaque espagnole contre l'Égypte. L'offre n'est pas faite en l'air, puisque le Roi Catholique a proclamé son intention de poursuivre ses conquêtes maghrébines « jusqu'au royaume et lieu saint de Jérusalem ». Le Grand-Maître, cependant, s'attend à être attaqué par les Ottomans. Bayezid II confirme solennellement à Qânçawh al-Ghawrî son intention de monter une expédition contre Rhodes [14], et l'Ordre bat le rappel des bonnes volontés pour la défense de l'île.

L'opinion publique égyptienne s'inquiète que le littoral soit mal défendu [15]. Le Sultan pourvoit au plus pressé, dépêche un contingent mamlouk à Tina, décide de se rendre en personne à Alexandrie, passe en revue les troupes qui l'accompagneront. Calmées les premières émotions, les autorités se reprennent, à l'exception de Qânçawh al-Ghawrî, dont les humeurs ombrageuses créent aux dignitaires mamlouks plus de soucis que la mobilisation de l'État contre des périls diffus. Le commandant-en-chef (*atâbak al-'asâkir* [16]), l'émir Qurqmas, réussit à le dissuader de se rendre à Alexandrie [17]. Il va lui-même en inspecter les défenses [18]. En novembre, au Caire, le Sultan en examine une maquette détaillée [19].

---

[14] Lettre d'Andrinople, 8/XI/1510, SANUTO, XI, 674.

[15] Ibn IYÂS, B, p. 203 (210) retient contre Taghrîbirdî qu'il aurait communiqué aux Francs quelles étaient les côtes égyptiennes qui étaient sans protection. Joie de la population en septembre 1510, puis en février 1511, à l'annonce des revers espagnols à la côte d'Afrique, II, pp. 184 (191) & 195-196 (201).

[16] [Dans son article de *Moyen-Orient et Océan Indien*, J. A. traduit ce titre par « maréchal ». Dans l'empire mamlouk il était conféré au premier émir, dignité principale du sultanat dès que la charge de vice-roi (*nâ'ib al-saltana*) se fut dégradée. *Atâbak* vient du turc *atabak*, *atabeg* ou *atabey* (lit. « bey-père », en fait « tuteur, précepteur »), titre qu'au XIe siècle, sous les Seldjoukides, l'on donnait aux tuteurs des princes mineurs, qui étaient normalement des généraux turcs ; mais ce devint par la suite un titre indépendant, porté par maints gouverneurs, ministres, vizirs, voire princes indépendants, comme les Zenghides de Mossoul à partir de 1144 ; *'asâkir* est le pluriel de *'askar,* adaptation arabe du persan *lashkar*, « armée, troupe, camp militaire ». *Cf.* D. AYALON, art. « Atâbak-al-'asâkir » et Cl. CAHEN, art. « Atabak ou Atabeg » in *EI*, s. v. – L. T.]

[17] Ibn IYÂS, B, p. 186 (192-193).

[18] *Ibid.*, B, p. 187 (193).

[19] *Ibid.*, B, p. 191 (196). La tour (*al-manâr*) représentée sur la maquette était bien celle de Qâytbây, qui dans l'usage européen continuait d'être appelée *il Farion*, comme le Phare d'Alexandrie, disparu depuis deux siècles (*cf.* SANUTO, à l'index ; THENAUD, 20, 23 ; van BARCHEM, *Matériaux pour un corpus... Égypte*, 478 et note 4). Le comentaire de D. AYALON, « The Mamluks and naval power », dans *Proceedings of the Israel Academy of Sciences and Humanities*, I, Jérusalem, 1965 (1-12), 11, est injustifié. [On trouvera d'autres renseigenments dans *Alexandrie Médiévale*, édité par Christian Décobert et Jean-Yves Empereur, 2 vols, Institut Français d'Archéologie Orientale, Le Caire, 1998-2002 – L. T.]

L'arrestation des nations franques

Le 2 ou le 3 juillet, à al-Bira (Birecik)[20], poste frontière sur l'Euphrate entre territoire safavide et territoire mamlouk, ont été démasqués des émissaires levantins, porteurs de messages du Sofi au Doge et au roi de France, aux recteurs de Chypre, au consul vénitien de Damas et au vice-consul d'Alep. Favorables à ces derniers, les autorités mamloukes de Syrie voulurent tout d'abord minimiser l'interception des émissaires du Châh. Les Persans qui accompagnaient les porteurs de messages chypriotes furent relâchés et renvoyés en territoire safavide[21]. Arrêtés quelques jours, le vice-consul de Venise à Alep et ses marchands furent libérés le 13 juillet 1510. Il leur en avait coûté 1 200 ducats. Lorsque les messagers capturés, qu'on expédie au Caire, arrivent à Damas, le 23 juillet, chacun est libre de leur parler dans le *khân*[22] où ont les tient à la chaîne. Le 26 juillet, contre un pot-de-vin, le *dawâdâr*[23] montre en secret au consul vénitien, Piero Zen, la lettre du Sofi au Doge, tout en l'assurant qu'il n'y en a point d'autres. Cependant, Zen est déjà en possession du dossier complet : voilà deux ou trois jours que, moyennant quelques ducats aux gardes, il s'est fait communiquer les documents que son drogman lui a aussitôt traduits[24].

Venise, qui avait reçu une ambassade secrète du Sofi en 1509, s'était dérobée à une alliance persane, et il semble que Piero Zen, bien avant l'incident de Bira, l'ait discrètement fait savoir au Sultan[25]. Soucieux de dégager la responsabilité de la République, il envoyait des lettres, le 28 juillet 1510, à son interlocuteur attitré, le drogman Taghrîbirdî, et à des amis de Venise : au *kâtib*

---

20 [Ou Birejik, 37° 3' N, 38° E – L. T.]

21 Andrea de Cividal, de Damas, 15/VII/1510, Sanuto, XI, 480.

22 [Mot persan servant à désigner un gîte d'étape ou une hôtellerie sur une route (*cf.* E. Elisséeff, art. « Khân » in *EI*, s. v.) ; il est, donc, à peu près équivalent à « caravansérail » ou à *funduq* (*cf. supra* note 3) – L. T.]

23 [Aussi *dawâtdâr* et *dawîdâr* : mot hybride, composé de l'arabe *dawâ(t)*, « encrier » et du persan *dâr*, thème du présent du verbe *dashtan*, « avoir, posséder, tenir » ; il désigne depuis l'époque seldjoukide le secrétaire du sultan, qui était à l'origine un civil. Dans l'Empire mamlouk la fonction était, par contre, confiée à un militaire ; il y avait un *dawâdâr kabîr*, « grand secrétaire », chargé d'expédier les correspondances émanant du sultan, de présenter les requêtes et de faire apposer la signature royale sur les actes de dotation ou de nomination et sur les correspondances ; et un *dawâdâr ṯâliṯ*, « secrétaire adjoint » ; ils partageaient avec l'*amir al-jandar* (« grand portier, gardien du cancel, chancelier ») et le *kâtib as-sirr*, « secrétaire privé », la charge de présenter la poste au souverain : *vide* B. Martel-Thoumian, *op. cit.*, pp. 71 et 439 – L. T.]

24 Piero Zen au Doge et aux recteurs de Chypre, 25, 26 & 27/VII/1510, Luccheta, *op. cit.*, 188, 1901, 192 & 200.

25 Message verbal de Piero Zen au cadi Muḥibbuddîn à son départ pour l'Égypte, conformément à des lettres du Doge, *cf.* l'année suivante Zen au Doge, 12/X/1511, *ibidem*, 202.

al-sirr[26], à l'émir Dawlat-Bây[27], haut dignataire de l'armée, et à deux fonctionnaires damascains alors au Caire, pro-vénitiens de longue date, Tâjuddîn Ibn al-Dîwân, et l'ex-contrôleur des troupes (*nâẓir al-jaysh*[28]) Muḥibbuddîn Salâma al-Aslamî[29]. Tâjuddîn Ibn al-Dîwân était très influent auprès du Sultan. En 1503-1504, lors d'une des nombreuses suspensions des échanges commerciaux qui ponctuèrent les orageuses relations de Qânçawh al-Ghawrî avec la Sérénissime, il était intervenu avec bonheur à la demande du consul de Damas pour faire rétablir en faveur des Vénitiens de Syrie le commerce des épices[30].

Le Sultan avait fait peu de cas de l'interception des émissaires safavides[31]. L'affaire semblait enterrée, lorsque la nouvelle de la catastrophe d'Âyâs la fit rebondir. L'ordre d'arrêter « les nations franques » et de mettre leurs biens sous séquestre, reçu à Alexandrie le 19 septembre, le fut à Damas à la fin du mois. Le 29, le gouverneur, l'émir Sîbây, qui avait des intérêts dans le commerce vénitien, le notifia avec embarras à Piero Zen, mettant le décret sur le compte d'une colère du Sultan. L'arrestation des négociants latins était une décision si lourde de conséquences pour le fisc de l'État, et pour les intérêts des haut dignitaires dont plus d'un était en compte avec eux, que, dès septembre, elle se heurta à une opposition, peu sensible à Alexandrie où les Maghrébins étaient influents, vive partout ailleurs, ouverte en Syrie, fourrée au Caire. Alors que l'arrestation de Vénitiens d'Alexandrie avait suivi presque immédiatement l'annonce de l'incident de Castelrosso et du revers d'Âyâs, près de quatre mois s'écoulèrent entre les arrestations de Birecik et celle des Vénitiens de Syrie.

26 [Secrétaire privé, dit aussi *nâẓir al-inshâ' al-sharîf*, « honorable inspecteur de la rédaction » ou *ra'îs kuttâb al-inshâ'*, « chef du secrétariat de la rédaction » : il était le chef du *dîwân al-inshâ'*, « cabinet de la rédaction » ou *kitâbât al-sirr*, « secrétariat secret », c'est-à-dire, « secrétariat privé », organisé par le calife fatimide al-Mustançir (r. 1036-1094), chargé de la correspondance du sultan avec les puissances étrangères, des nominations, des serments d'allégeance et des décisions royales relatives aux plaintes du peuple : *vide* B. Martel-Thoumian, *op. cit.*, pp. 40-45 – L. T.]

27 Lettres à Taghrîbirdî, LUCCHETA, *op, cit.*, 187 & 194-195 ; les noms des autres correspondants, *ibidem*, 195-196. Dawlât-bây grand ami de Venise, *cf.* lettre de Borollos, 7/I/1511, SANUTO, XII, 155.

28 [Chef du *dîwân al-jaysh*, « cabinet des troupes », qui tenait la matricule des militaires, *vide* B. Martel-Thoumian, *op. cit.*, pp. 47-49 – L. T.].

29 J'identifie ces personnages aux « cadi Texedin » et « cadi Mobedin » de Piero Zen.

30 *Cf.* le Sultan au Doge, 27/II/1504 (« cadi Texedin, scrivan del castello de Damasco ») et le rescrit du Sultan à la suite ; le gouverneur de Damas, Qânçawh al-Muḥammadî, au Doge, 1/IV/1504 ; le consul de Damas au Doge, 10/IV/1504, dans R. PREDELLI, *I libri commemoriali della Repubblica di Venezia – Regesti*, VI, Venise, 1904, 73-75. En 1508 Zen le dit « sumamaente favorito dal signor Soldan e é patron di tutto sto paese » (LUCCHETA, *op. cit.*, 176). Il rentra du Caire à Damas le 16/IX/1510, Ibn ṬÛLÛN, *op. cit.*, I, 345.

31 Zen aux provéditeurs du *cotimo*, 7/X/1510, LUCCHETA, *op. cit.*, 200 : « intese le littere, fece poco conto di quella cosa ». [*Cotimo* était un fonds destiné à payer les dépenses de la communauté vénitienne sur place – L. T.]

Le 2 octobre, le gouverneur de Damas déclara à Piero Zen qu'il refusait de l'incarcérer, qu'il allait faire lever les scellés, écrire à Tripoli et à Beyrouth pour que les navires vénitiens y procèdent librement à leurs transactions commerciales [32]. Au Caire, le cadi Muḥibbuddîn s'entremettait avec succès auprès du Sultan, lui représentant que ces arrestations ruineraient l'État, et il lui donnait témoignage de la fidélité des Vénitiens aux intérêts mamlouks. Qânçawh al-Ghawrî revenait sur sa décision, ordonnait de libérer les Vénitiens d'Alexandrie, qui, en route pour le Caire, se virent, à leur arrivée, notifier leur élargissement. La mesure ne s'appliquait pas aux Catalans – Felipe de Peres était déjà dans la capitale, incarcéré à la prison de la Maqshara [33].

Parti le 5 octobre, avec des paroles rassurantes de l'agent commercial sultanien, Contarini fut accueilli au Caire le 12 avec égard [34]. « Les choses vont bien », écrivait de son côté Piero Zen au Doge, de Damas le 13 [35]. Ce même jour, contre toute attente, l'audience du Sultan à Contarini tournait mal. Sans doute d'autres influences avaient-elles préparé ce que Piero Zen appela *subita mutatio*. Peut-être l'attitude de Contarini alluma-t-elle la colère du Sultan, dont l'orgueil meurtri attendait des humilités et non la contestation des accusations proférées. Les Vénitiens furent mis aux arrêts dans la demeure du *nâẓir al-khâçç* [36].

Les manœuvres dilatoires de Tommaso Contarini et du cadi Muḥibbuddîn retardèrent la confirmation du décret lancé contre les Vénitiens de Syrie jusqu'au retour d'Alexandrie de l'émir Qurqmas, autre ami de longue date de Venise dont on espérait l'appui [37]. Le Sultan resta ferme, les ordres partirent le 29 octobre [38]. Le 31, au cours d'une nouvelle audience, le Sultan se déclara persuadé de l'innocence des Vénitiens d'Alexandrie, mais désireux d'entendre, avant de les relâcher, les justifications de leur consul à Damas. Un nouveau nœud de l'imbroglio se formait.

À Damas, on tentait encore de faire revenir le Sultan sur sa décision.

« Ces seigneurs sont au fond de notre côté (*partialissime nostre*) », écrivait Piero Zen à la mi-novembre [39]. Le gouverneur préparait des lettres pour le

---

32 Zen, Sanuto, XI, 201. Sîbây engageait des fonds personnels dans le négoce vénitien.

33 Zen au Doge, 12/X/1510, Luccheta, *op. cit.*, 202-203 ; aux recteurs de Chypre, 13/XI/, *ibidem*, 205. Lettre de Beyrouth du 14/IV, Sanuto, XI, 648. Priuli, dans R. Fulin, « I Portoghesi nell' India e i Veneziani in Egitto » dans *Archivio Veneto*, XII (1881), <155-248>, 221.

34 Zen, 13/XI/1510, citant une lettre de Tommaso Contarini du 5/X, Luccheta, *op. cit.* 205-206 ; Contarini, 3/IV/1511, Sanuto, XII, 234.

35 Luccheta, *op. cit.*, 203.

36 Sanuto, XI, 828 & XII, 157.

37 Zen à Contarini, 10/XI/1510, Luccheta, *op. cit.* 204 (« che'l era vero che'l achaderá qualche speza », remarque Zen). Qurqmâs rentra à Alexandrie vers la fin d'octobre [Ibn Iyâs, B, p. 190 (196)]. Il figure sur la liste des amis de Venise de 1505, Sanuto, VI, 206.

38 Lettre du Caire, 6/XII/1510, Sanuto, X, 828.

39 Aux recteurs de Chypre, 13/XI/1510, Luccheta, *op. cit.*, 206.

kâtib al-sirr[40] et pour son adjoint, et pour Taghrîbirdî. Zen, quant à lui, s'adressait le 10 novembre à Taghrîbirdî, au *kâtib al-sirr*, au cadi Muḥibbuddîn, et à l'émir Yûnus al-'Âdilî[41]. La lenteur avec laquelle furent exécutés les ordres en dit long sur l'opposition de la classe dirigeante. Piero Zen et les marchands vénitiens de Syrie n'arrivèrent au Caire que le 6 janvier 1511[42]. Ils furent logés à l'hôtel de Qânçawh Khamsmîya[43].

Le vice-consul vénitien de Damiette et sept de ses marchands avaient été également arrêtés au cours de l'automne et menés au Caire. Un des cadis, proche du Sultan, qui tenait Damiette à ferme, plaida que les recettes du port tomberaient à rien s'ils étaient maintenus en détention. Ils furent libérés au bout de quelque jours[44]. À Alexandrie, par ailleurs, restaient en place le vice-consul et un certain nombre de marchands vénitiens. Le 11 janvier 1511, les Vénitiens d'Alexandrie et de Syrie amenés au Caire furent convoqués à l'audience du Sultan, qui, accusant Zen d'être un espion, se montra emporté et mauvais. Tous furent incarcérés chez le Prévôt des marchés, Barakât ibn Mûsâ[45], dont l'hôtel servait de maison d'arrêt à ceux dont on voulait extorquer aveux ou argent. Ils y demeurèrent ainsi jusqu'au 21 février. La déconvenue était amère pour ceux d'Alexandrie, qui avaient espéré être libérés à l'arrivée de Piero Zen[46].

Pour tous les Francs, le régime de détention varia, au cours des mois, au gré des débats qui se poursuivaient en haut lieu sur les avantages à tirer des puissances européennes dont les captifs étaient ressortissants. Les Franciscains de Jérusalem furent les mieux traités. Logés dans l'hôtel de Taghrîbirdî, ils avaient liberté de circuler dans tout le Nouveau Caire pour exercer leur ministère, voire aller en promenade aux Pyramides[47]. Les marchands « catalans » n'étaient pas enchaînés, et pouvaient aller dans certaines rues. Grecs et Génois étaient logés également dans le vaste hôtel de Taghrîbirdî[48]. Le sort des Vénitiens fut le plus dur : « Les Vénitiens sont plus étroitement tenus,

---

[40] [*Cf. supra* notes 23 & 26 – L. T.]

[41] Zen à Contarini, 10/XI/1510, LUCCHETA, *op. cit.*, 204. Le *kâtib-al-sirr* était malade depuis dix mois, et les affaires de la chancellerie était traitées par son adjoint Shihâbuddîn Aḥmad Ibn Ji'ân [Ibn IYÂS, B, p. 175 (181)], auquel j'identifie le « bene Zim » de Piero Zen.

[42] Lettre de Borollos, I/1511, SANUTO, XII, 153 ; Contarini, du Caire, 3/IV/1511, SANUTO, XII, 234.

[43] Lettre de Borollos, *ibidem*, 155.

[44] Fr. Diego de MÉRIDA, *op. cit.*, pp. 31-32.

[45] Contarini, *loc. cit.*, Déposition de Akhî Sa'îd (? « Achixaide »), marchand turc de Péra, parti d'Alexandrie le 4/IV/1511, recueilli à Candie le 14/V, SANUTO, XII, 207-208.

[46] Domenico Sparlaga, du Caire, 1/IV/1511, SANUTO, XII, 210.

[47] Fr. Diego de MÉRIDA, *op. cit.*, pp. 41, 44-45 & 49. Deux d'entre eux sont envoyés à Alexandrie pour les offices de la Semaine Sainte (Pâques tombant le 20 avril 1511), *ibidem*, p. 177. Quatre ont été, fin 1510, envoyés en mission diplomatique à Rhodes et en France.

[48] *Ibidem*, pp. 41 & 44.

– écrit Frey Diego de Mérida – car il y a une méchante langue qui les brouille avec le Sultan pour faire plaisir au roi de France» [49]. Retour d'Istanbul, *ra'îs* Ḥâmid Maghribî parla en faveur des Vénitiens [50]. D'autres n'osaient pas prendre la parole. Aucun n'ouvrit la bouche à l'audience du 22 février, qui aggrava les conditions d'incarcération, mesure par laquelle il semble que le Sultan voulut faire sentir aux émirs le poids de son autorité [51].

Les prisonniers furent remis à la garde du *nâẓir al-khâçç* [52]. Le changement signifia que leur cas n'était plus politique, et qu'il allait être traité par les responsables du secteur économique. Avec ces « gens du bazar » (*bazarini*), les consuls eurent des entretiens [53]. Le 3 mars, le *nâẓir al-khâçç* leur ménageait une audience secrète avec le Sultan [54]. Celui-ci déclara tirer un trait sur les contacts clandestins avec le Sofi, et ne cacha pas son intention d'établir avec la République de nouveaux accords (*formar nuovi capitoli*) [55]. Il se plaignit de l'insuffisance de l'activité commerciale vénitienne dans l'État mamlouk [56]. Les propos de l'entourage complétèrent ceux du Sultan. On laissa entendre aux captifs qu'un ambassadeur de la République serait le bienvenu au Caire. Évoquant des promesses non tenues, qui auraient été faites à Taghrîbirdî lors de son ambassade à Venise de 1506-1507, on rappelait que le Sultan voulait des armes, de l'artillerie, basilics [57] et bombardes, des galères, qu'il n'avait rien contre la République ni contre le consul d'Alexandrie. Le régime de détention des Vénitiens s'adoucit : les chaînes, moins lourdes de jour, furent retirées la nuit aux prisonniers. Leur sort aurait peut-être évolué plus vite si Piero Zen ne s'était obstiné, seul, à nier qu'il y avait eu faute dans les contacts avec le Sofi. Début avril, un détenu résumait bien la situation : « le Sultan ne veut rien d'autre que se maintenir une réputation» [58].

Le 9 mai 1511, la charge d'*atâbak al-'asâkir*, vacante depuis plusieurs mois (l'émir Qurqmâs était mort en décembre), échoit à Dawlat Bey [59], un provénitien et un modéré. En mai encore, les nefs chrétiennes retenues dans le port

---

[49] *Ibidem*, p. 41.

[50] Domenico Sparlaga, du Caire, 1/IV/1511, Sanuto, XII, 213.

[51] Contarini, 3/IV/1511, Sanuto, XII, 234 ; Sparlaga, *ibidem*, 211 ; Piero Zen, 3/IV/1511, *ibidem*, 236 ; *cf.* Ibn Iyâs, B, p. 199 (205).

[52] Ibn Iyâs, B, p. 199 (205).

[53] Contarini, *loc. cit.*, qui cite le *nâẓir al-khâçç* (« nadrachas »), Barâkat ibn Mûsâ (« Bene Musse ») et « Benoaet ».

[54] Contarini, *loc. cit.*

[55] Sparlaga, *loc. cit.*

[56] Zen, 3/IV/1511, Sanuto, XII, 238.

[57] [Sorte de grand canon de bronze, chargeable par la bouche, qui tirait des boulets de 160 livres – L. T.]

[58] Sparlaga, *loc. cit.* 212 & 214.

[59] Ibn Iyâs, B, p. 207 (213).

d'Alexandrie depuis des mois reçoivent licence de lever l'ancre[60]. L'heure de la détente, pourtant, n'est pas encore venue. Aux consuls vénitiens qui lui apportent, le 18 mai, une preuve de la bonne volonté de la République, le Sultan tient des propos vifs et incohérents : « Qu'ai-je à faire de vos galères ? Quelle convention avez-vous avec moi ? Je ne suis pas marchand. Vous dites que vous seriez fournis de poivre par la voie du Portugal ; quel besoin avez-vous de nos charges ? Je ne veux pas commercer avec vous, ni ne veux que vous le fassiez avec mes Maures ». Et il revient aux affaires du Sofi, continuant de blanchir Contarini et la République, et de charger Piero Zen, qui reste aux fers, et ses marchands avec lui[61].

Le 10 avril, Taghrîbirdî, qui passait pour antivénitien, a été incarcéré sous l'inculpation d'intelligences avec des princes européens[62]. Il aurait fabriqué de fausses lettres de Louis XII au Sultan[63]. Tandis que Contarini et les siens voient leur régime adouci, celui de Peres et des Catalans redevient plus sévère[64]. C'est que la réponse d'Aimeri d'Amboise aux émissaires du Sultan mandés à Rhodes est connue : le Grand-Maître refuse, d'un ton brutal, de rien restituer, ni l'avoir des Maghrébins, ni les prises du golfe d'Ayâs. Pour se soutenir, Felipe de Peres annonce la venue de l'ambassade de Louis XII[65].

Louis XII dans l'épicerie

En exploitant la blessure d'amour-propre du Sultan, le consul des Catalans a fait des Vénitiens les grandes victimes de la réaction xénophobe de 1510-1511. Il a proposé de faire appel aux négociants français. Le 16 novembre 1510, est rédigée une lettre du Sultan à Louis XII, pleine d'inexactitudes. Après avoir exposé le manque de foi du « seigneur de Rhodes » à son endroit, Qânçawh al-Ghawrî annonce qu'il s'est entretenu avec le Turc pour détruire Rhodes, et que son conseil a arrêté des mesures pour la ruine du Saint-Sépulcre. Toutefois, comme Peres a supplié que ces menaces soient

---

60 SANUTO, XII, 381.

61 Lettre du Caire du 20/V et d'Alexandrie du 1/VI/1511, SANUTO, XII, 380-381.

62 Ibn IYÂS, B, p. 203 (210) date l'arrestation du mercredi 10 avril, Contarini (13/V/1511, SANUTO XII, 309) du Samedi Saint (20 avril). Sur son soutien aux machinations de Peres, *cf.* Sparlaga, *loc. cit.*, 210 et Contarini, *loc. cit.*, 307. PRIULI / FULIN, 233, dit, à l'inverse, qu'il n'avait pas pris le parti de Peres. Sur ses sympathies fidèles à son origine espagnole, *cf.* J. WANSBROUGH, *op. cit. supra*, pp. 504 & 509-511 ; l'auteur estime qu'il ne ressort pas des interventions de Taghrîbirdî qu'il ait été antivénitien.

63 PRIULI / FULIN, *op. cit.*, p. 233. Wansbrough présume que la correspondance qu'on lui reprocha était adressée à Aimeri d'Amboise.

64 Lettre d'Alexandrie du 7/VI/1511, SANUTO, XII, 411.

65 Contarini, lettre du 13/V/1511, SANUTO, XII, 308.

suspendues jusqu'à l'arrivée d'un ambassadeur français, il propose de confier à Louis XII le patronage des Lieux Saints, dont les revenus, « mangés par la Religion de Rhodes contre toute raison », lui appartiendront. La lettre était accompagnée de sauf-conduits pour l'ambassadeur français, pour les navires et marchandises qui viendraient avec lui de France et de toutes les nations sur lesquelles Peres avait juridiction [66].

Tandis qu'une *nave* ragusaine menait à Rhodes deux moines de Jérusalem et un représentant de Peres, une autre quitta Alexandrie le 24 décembre 1510, pour la Pouille, où elle devait débarquer une mission similaire – deux moines et un délégué de Peres – envoyée au Pape d'abord, au roi de France ensuite [67]. En mars 1511, on signalait l'arrivée à Lyon d'un « ambassadeur du Sultan », dont la rumeur disait qu'il venait offrir Jérusalem à Louis XII [68]. Louis XII fit assurer aux « lettres du Soudan » [69] un large écho : elles furent publiées dans les principales villes de France [70]. Cette correspondance officielle ne touchait mot d'un autre aspect des intentions du Sultan : donner aux Français et aux Génois la part du commerce des épices qu'avaient eue les Vénitiens [71].

Felipe de Peres n'en était pas à sa première tentative d'intéresser la France aux affaires du Levant. En 1505, intriguant au Caire, il avait essayé d'utiliser la venue à Aboukir de deux nefs françaises pour briser la position de Venise [72]. En 1507 (l'année où Taghrîbirdî concluait un accord commercial à Venise), il faisait proposer à Louis XII, en écho probable au projet luso-castillan de 1505-1506, un projet de délivrance de Jérusalem [73]. Les revers mamlouks de l'été 1510 permirent au clan profrançais d'Alexandrie de reprendre ses manœuvres, de nouveau dans une perspective économique, et à Peres d'essayer de sortir de prison.

---

[66] Version italienne de la lettre du Sultan dans Sanuto, XII, 624-630. En annexe de son *Traité de la différence des schismes et des conciles*, paru en mars 1511, le Maire de Belges, dont la plume polémiste est alors au service de Louis XII, a commenté le « Le sauf-conduit donné par le Souldan » (*Œuvres*, éd. Stecher, III, Louvain, 1885, pp. 221-229)

[67] *Cf.* les lettres d'Égypte dans Sanuto, XII, 154, 156 ; aussi XI, 826 & XII, 209.

[68] Lettre de Ravenne du 29/III/1511, Sanuto, XII, 96.

[69] [*Soudan* est la forme ancienne de *sultan*, de l'arabe *sulṭān*, « autorité », titre attesté dans le califat abasside de Bagdad dès le xie siècle ; par antonomase, il s'applique au « Soudan de Babylone », c'est-à-dire, du Caire, bâti à côté de la forteresse gréco-romaine de Babylone (*Babylonia sub Ægypto*), aujourd'hui al-Fusṭâṭ – L. T.]

[70] *Cf.* la délibération consulaire en date du 4/V/1511, Archives Municipales de Lyon, BB 28, *fl* 277, cité par Imbart de la Tour, *Les origines de la Réforme*, I, Paris, 1905, p. 260, n. 2.

[71] *Cf.* le représentant de Gênes à la cour de France : l'intention du Sultan « seria che li Francesi e Genoeisi hevesseno lo comercio e trafico de quelle parte e excludesseno li Veneciani » [cité par A. Spont, « La France et l'Égypte au début du xvie siècle », dans *Revue de l'Orient Latin*, I (1893), pp. 445-451, *vide* p. 448].

[72] Sanuto, VI, 200.

[73] Spont, *loc. cit.*

Les dépêches vénitiennes notent les rapports étroits du consul des Catalans et des Français avec le Sultan, en janvier-février 1511 [74], alors qu'il est aux arrêts dans l'hôtel de l'Intendant des Biens Sultaniens, le *nâẓir al-khâçç* [75], puis, l'ambassade française arrivée, en mars, quand il reçoit liberté de circuler dans Le Caire. Selon une confidence du *nâẓir al-khâçç* à un marchand vénitien, des consulats français seraient ouverts à Damas, Tripoli et Alep [76]. Le consul vénitien d'Alexandrie signale en avril et en mai que Peres continue de promettre au Sultan « mers et monts », non seulement le règlement du litige avec Rhodes, mais aussi marchandises, bois et artillerie, tout ce qui est nécessaire pour l'escadre préparée contre les Portugais [77]. Il est piquant de relever que dans son discours de 1510 devant la Diète de Ratisbonne, l'envoyé de Louis XII avait accusé Venise de trahir la Chrétienté par ses fournitures d'artillerie au Sultan à cette même fin [78]. En réalité, Felipe de Peres n'engagea que lui-même, dans un coup de bluff énorme, où Louis XII va très vite perdre la face.

Pourquoi la proposition de Peres d'écarter Venise et de nouer des relations privilégiées avec la France rencontra-t-elle au Caire une telle faveur ? De quels appuis jouait-il dans la haute administration mamlouke ? Depuis toujours, le facteur sultanien (*tâjir al-sulṭân*) de qui relève Alexandrie, le *khwâja* Shihâbuddîn Aḥmad ibn Abû Bakr était contraire aux Vénitiens [79]. Le *nâẓir al-khâçç* passait également pour défavorable à leur prépondérance sur le marché alexandrin [80]. Rappelons que la majeure partie des revenus dont il disposait (pour financer la lutte contre les Portugais entre autres) provenait d'Alexandrie. Bien qu'il ait mis une certaine souplesse dans ses rapports avec les détenus (nous avons vu qu'il ménageait, en mars 1511, une audience secrète du Sultan aux consuls vénitiens), il avait acquiescé au dessein de susciter un autre puissant groupe d'acheteurs.

À moins de supposer que la sympathie dont dispose la France en Égypte, en 1510-1511, tient uniquement à l'inimitié de Louis XII envers Venise et aux succès de la Ligue de Cambrai, on se demandera sur quelles informations palpables le milieu alexandrin, que dominent les Maghrébins, prône une coopération franco-mamlouke. Il est malheureusement difficile de trouver les

---

[74] Sparlaga, SANUTO, XII, 211.

[75] *Cf.* Akhi Sa'id, SANUTO, XII, 208.

[76] Sparlaga, *loc. cit.*, 213.

[77] Contarini, du Caire, 3/IV et 13/V/1511.

[78] Louis HELIAN, *De Bello suscipiendo adversus Venetianos et Turcos oratio*, Ratisbonne, 1510 ; *cf.* HEYD, *Histoire du commerce...*, II, p. 537.

[79] Il figure sur la liste des personnalités hostiles dressée en 1505 à l'usage d'Alvise Sagundino, légat de la République au Caire, par les provéditeurs du *cotimo* [*cf. supra* note 31] d'Alexandrie (SANUTO, VI, 207). En mai 1510, Tommaso Contarini, consul nouvellement nommé à Alexandrie, le signale comme très ennemi de Venise (SANUTO, XI, 104).

[80] Le *nâẓir al-khâçç* vient en tête de la liste de 1505 ci-dessus mentionnée.

traces de la présence, pourtant effective, des marchands languedociens ou provençaux au Levant dans les premières années du XVIe siècle. On entrevoit seulement que Felipe de Peres est en cheville avec eux. Il a pour correspondant à Marseille Charles Forbin [81], un des gros négociants de la ville, et son frère « Perot de Peretz » est « marchand bourgeois demeurant à Aigues-Mortes » [82]. Les États de Languedoc, réunis à Tournon en décembre 1506, se plaignent des dommages causés au royaume de France « depuis que le passage de Portugal et de l'isle de Calicut a esté ouvert » [83]. Lyon demande de son côté de « faire cesser le voyage de l'espicerie de Collecut » [84]. Les ouvertures égyptiennes de 1511 furent donc bien accueillies, d'autant plus sans doute qu'elles avaient été recherchées.

L'ambassade française au Levant va être mal conduite par André Le Roy, notaire et secrétaire royal. Il embarque à Aigues-Mortes sur une nef appartenant à Louis II de La Trémoïlle et commandée par Pero Peres, le frère de Felipe [85].

Jean Thenaud, qui est du voyage, comme pèlerin à Jérusalem pour le compte spirituel de Louise de Savoie, observe que le capitaine s'entoure d'individus suspects. Outre trois ou quatre juifs, nombreux sont les passagers marranes : « De marrans pire que juifs, mariez en Avignon, à Montpellier et alentour, ayans leurs parens et affins en Turquie, Alexandrie et au Cayre, estoit grand nombre, car le capitaine dudit navire et Valeriolle l'escripvain leur estoyent aydans et non sans cause. » Thenaud – qui écrit sa relation sous le règne de François Ier, après 1523 – les accuse d'avoir acheté l'entourage de Louis XII : « Avecques ce, font assavoir ès ennemys et adversaires tous les secrets de la Chrestienté et du royaulme auquel sont aussi utiles que regnardz en poulaillers, mais ont esté sous-tenuz d'auculnes gens de court qu'ils aveulloient à force de dons. [86] »

Le témoignage de Thenaud trouve confirmation dans une lettre que Frei André do Amaral écrivait de Rhodes, en mars 1512, à D. Manuel : « Les marranes et juifs de Languedoc en France ont fait tant qu'ils ont fait envoyer

---

81 *Cf.* R. Collier, dans G. Rambert, *Histoire du commerce de Marseille*, III, p. 97.

82 *Cf.* William A. Weary, « La maison de la Trémoïlle pendant la Renaissance : une seigneurie agrandie », dans B. Chevalier et Ph. Contamine, éds., *La France de la fin du XVe siècle. Renouveau et apogée*, Paris, 1985, à la p. 203, n. 28.

83 Ad. Baudouin, *Inventaire et sommaire des archives départementales antérieures à 1790. Haute-Garonne. Archives civiles,* série C, t. II, Toulouse, 1903, p. 5. En 1513, les États de Nîmes évoqueront le dommage résultant de la « discontinuation du navigaige du Levant, à cause de l'espicerie de Calicut » (*ibidem*, p. 10).

84 A. Spont, *Semblançay (?-1527). La bourgeoisie financière au début du XVIe siècle*, Paris, 1895, p. 39.

85 La Trémoïlle, *Les La Trémoïlle pendant cinq siècles*, t. II, Louis Ier, Louis II et Jacques, 1431-1525, Nantes, 1892, pp. 59-64

86 Thenaud, *op. cit.*, pp. 6-7.

au roi de France un ambassadeur auprès du Sultan, pour savoir si nous lui rendrons l'escadre, avec un sauf-conduit et pour faire paix avec lui et faire qu'il ne donne pas d'épices aux Vénitiens, et qu'eux, du royaume de France, les lui achèteront toutes ; le Sultan faisant cela, le roi de France lui promet qu'on n'achètera pas dans son royaume d'épices de Portugal » [87].

Marranes ou non, les marchands français du Midi n'avaient ni les capitaux ni l'organisation qui leur eussent permis de se substituer aux Vénitiens, ni les produits qui intéressaient au premier chef le marché égyptien, et notamment le cuivre. Le Roy a attendu trois mois à Aigues-Mortes la cargaison de draps et d'étoffes qu'il apportait à Alexandrie. Diplomatiquement, le fiasco n'en fut pas moindre. Reçu avec de grands honneurs par le Sultan le 28 mars 1512 [88], Le Roy se vit accorder la libération de tous les Francs détenus et la réouverture du commerce. Avec beaucoup de légèreté il promit à Qânçawh al-Ghawrî de régler ses différends avec la Religion, s'avançant jusqu'à déclarer que, si Aimeri d'Amboise n'envoyait pas de négociateurs au Caire, il ferait en sorte que les revenus de l'Ordre en France soient saisis à concurrence de la valeur de l'escadre mamlouke perdue au golfe d'Âyâs [89]. Le Grand-Maître restait sourd. Le 5 juin, au cours d'une audience orageuse, le Sultan reprocha à Le Roy ses vains propos, et annula la licence d'exportation des épices délivrée en faveur des Français (mesure qui fut en partie rapportée). Tandis que son collègue vénitien essuyait les fureurs du sultan et marchandait avec le *nâẓir al-khâçç*, l'infortuné Le Roy se rendait en personne à Rhodes, en juillet, pour traiter de la restitution des navires subsistant de l'escadre mamlouke de 1510. En août, il repartit vers l'Égypte, déshonoré et abattu [90].

L'ire du Sultan contre Venise n'avait pas désarmé. Dès le printemps 1511, la République avait manifesté son désir d'un arrangement en envoyant les convois habituels, galères de Beyrouth à Chypre, galères d'Alexandrie à Candie, celles-ci avec un important chargement de cuivre [91]. Contrairement aux espérances, ce geste irrita Qânçawh [92], qui voulait obliger Venise à lui envoyer un ambassadeur. Il ferma ses ports. Les projets du Roi Catholique, d'autre part, de poursuivre sa campagne navale en Méditerranée entretenaient l'inquiétude. Immobilisé deux mois et demi, Fray Diego de Mérida ne trouva que fin juin la possibilité de gagner Rhodes. Des mesures très strictes étaient

---

87 ANTT, *CC*, I-11-47.

88 Rhodes : THENAUD, *op. cit.*, p. 21. Alexandrie : Mora, 9/V/1512, SANUTO, XIV, 497. Audience le lundi 29 mars selon Ibn IYÂS, B, pp. 237-238 (255) ; le 28 selon Mora, *loc. cit.*, 499 ; le lundi 28 (*sic*), Thenaud, p. 45.

89 MORA, *loc. cit.*, 499 : Tiepolo, relation à Corfou au retour d'Alexandrie via Rhodes, le 14/VII/1512, SANUTO, XIV, 552.

90 SANUTO, XV, 207-208. Il avait pris congé du Sultan le 11 juillet : Ibn IYÂS, B, p. 251 (268).

91 SANUTO, XII, 77-78, « cargo di le galie di Alexandria ».

92 Lettres du Caire du 20/V et d'Alexandrie du 1/VI/1511, SANUTO, XII, 380-381.

appliquées à Alexandrie. « Il y a si grandissime garde et précaution aux portes que c'est stupéfiant. Tous ceux qui viennent du Caire ou d'Alexandrie, qu'ils soient maures, chrétiens ou juifs, on les fouille, on les examine, on les fait déchausser, pour révérence parler, jusqu'aux vêtements de dessous, ce que j'ai vu d'expérience, pour voir et savoir quelles choses sont celles qu'ils apportent au Caire, s'ils sont de quelque émir ou mamlouk, pour voir s'ils correspondent avec Rhodes, la France ou l'Espagne. Toute les choses qu'on trouve, même si elles ne sont de rien ni suspectes sont portées devant le seigneur d'Alexandrie. [93] »

Dans une lettre du 20 octobre 1511, Piero Zen soulignait que le Sultan, indifférent aux réalités, ne pensait qu'à son honneur outragé [94]. Cependant, à la longue, la rupture portait préjudice au trésor mamlouk. En novembre, les galères purent charger des épices à Beyrouth et à Aboukir [95]. Le Sénat, pour dégager la situation, se décida à envoyer en Égypte un légat, Domenico Trevisan [96].

Comme on négociait avec les Français l'éviction des Vénitiens, on retarda l'arrivée de Trevisan au Caire. Débarqué à Alexandrie le 17 avril, il y fut retenu deux semaines sous divers prétextes, et on fit durer plus d'un mois son voyage de Rosette à Bulaq, où il n'accosta que le 6 juin. Trevisan eut audience publique le 10, secrète le 12. Après avoir joué son répertoire de colères fulminantes, de chantage à l'expulsion totale des Vénitiens, d'exigences de condamnation à mort de Piero Zen, il accepta les conditions débattues par Trevisan, qui dénonça en audience publique, sans être désapprouvé, les représentants du *lobby* alexandrin, le *nâẓir al-khâçç* et le *khâja* Aḥmad ibn Abu Bakr [97].

Trevisan remporta l'honneur de se voir accorder par Qânçawh al-Ghawrî la libération des Franciscains de Jérusalem, la réouverture du Saint-Sépulcre et son libre accès aux pèlerins [98].

---

[93] Fray Diego de Mérida, *op. cit.*, pp. 65-66 (les dates de son séjour, pp. 63 & 65).

[94] Sanuto, XIII, 355.

[95] *Ibid.*, 346, 356.

[96] Luccheta, *op. cit.* p. 171.

[97] Lettre d'Alexandrie du 23/VI/1512, Sanuto, XV, 19. Le *khâja* a dû tomber en disgrace et aller en prison à la suite de l'échec des machinations de Peres : il est, ainsi que Taghrîbirdî, un des bénéficiaires de l'amnistie générale du 4 juillet 1513, moyennant versement de 30 000 ducats [*cf.* Sanuto, XVII, 156 ; Ibn Iyâs, B, pp. 296-297 (316-318) ne le nomme pourtant pas dans sa longue liste des amnistiés].

[98] Sanuto, XV, 206, 207. Le Sultan au Doge, 30/VII/1512, *ibidem*, 265.



L'idée d'un rapprochement avec Louis XII était habile. Il eût été pour les Mamlouks, dans le prolongement de ses ambitions italiennes, un bon partenaire – s'il en avait eu le poids. Dans l'immédiat, la négociation française fut si mal calculée que le soupçon de vénalité de la part des conseillers du Roi en prit consistance. À un projet de fournir sans intermédiaire, vénitien ou portugais, le marché français des épices, on liait une adhésion aux querelles du Sultan. C'était laisser le succès à la discrétion d'un tiers, le Grand-Maître de Rhodes. Aimeri d'Amboise n'était pas plus fin politique que Qânçawh al-Ghawrî. La raideur des deux vieux soldats fit échouer la tentative qui, menée en souplesse, aurait pu atténuer quelque peu l'inévitable solitude de l'Égypte.

En 1512, il est vrai, rien de ce qu'elle avait pu craindre deux ans plus tôt ne s'était produit. Ni le Roi Catholique, que les entreprises italiennes de Louis XII portaient à suspendre ses vœux de délivrance de Jérusalem, ni l'ordre de Saint-Jean, limité dans ses moyens, ni le Chah, occupé en Iran oriental contre les Uzbeks, ni même les Portugais de l'Inde ne s'en étaient pris directement à la puissance mamlouke. Les hypothèques méditerranéennes, néanmoins, s'alourdissaient. Devant la crise internationale, dont ses revers de l'été 1510 lui apparurent l'inquiétant prodrome, le Sultan employa les vieilles recettes : brimades contre les colonies latines du Levant – mais elles se retournèrent contre une économie fragile – menaces de représailles contre les Lieux Saint ; mais la mission de Pedro Mártir au Caire en 1501, celle de Fray Mauro en Occident en 1504, ont montré l'inefficacité du chantage.

Sans effets positifs à l'extérieur, la crise de 1510-1512 aura été pour l'État mamlouk néfaste à l'intérieur. Coûteux, absurde et, toutes formes sauvegardées, finalement renié, le défi du Sultan aux nations franques avait indisposé contre lui la majeure partie de l'oligarchie dirigeante. Bientôt, des responsables lucides, tels que Yûnus al-'Âdilî, son ambassadeur à Istanbul, ou Khâ'ir Beg, le gouverneur d'Alep, le trahiront en secret. Le sort de l'état mamlouk est de plus en plus lié à une assistance ottomane qui, avec l'avènement de Selim Ier va lui faire défaut, avant de se retourner contre lui.

Ainsi, à moyen terme, les vainqueurs seront les Turcs.

POSTFACE

Que ce livre soit resté incomplet, c'est, à proprement dire, navrant, car il eût été, à notre connaissance, la première étude d'ensemble sur le règne de D. Manuel jamais produite. Certes, on a désormais le livre de João Paulo Costa, qui vient de paraître dans la série de biographies des rois de Portugal publiée par le *Círculo de Leitores* ; tout récent, nous n'avons pas eu le loisir de le lire et nous en ferons, donc, abstraction ici. De toute façon, il s'agit d'une biographie, qui ne prétend certainement pas à constituer une histoire complète du règne du *Fortuné*, et, partant, sa nature est nécessairement assez différente.

Quoi qu'il en soit, le fait qu'il ait fallu attendre le XXIe siècle pour que l'on ait des études d'ensemble sur ce règne touche au paradoxe : époque glorieuse, s'il en fut, il faut reconnaître qu'elle inspira davantage les poètes et les artistes que les historiens. Il suffit de rappeler que l'épopée nationale portugaise par excellence, *Les Lusiades*, tourne autour, que maintes gravures, voire des toiles à l'huile, illustrent depuis le XIXe siècle les éditions du poème ou l'histoire du voyage de Vasco da Gama, qui y sert de fil conducteur, et que cette dernière aventure a même fourni le prétexte pour un opéra, d'ailleurs tout fantaisiste, de Meyerbeer ; ceci pour ne parler que des ouvrages où D. Manuel figure comme personnage. Il est vrai que le tableau est un peu moins désolant en ce qui concerne l'histoire de l'art, où le style dit *manuélin* a constitué l'objet de nombre de monographies, voire de quelques visions de synthèse ; mais l'art ne peut se comprendre que dans le cadre de la société qui l'a produit, ce qui, sans dénier la qualité de ce qui a été écrit, nous amène à penser que, même dans ce champ, il doit y avoir encore beaucoup de travail à faire, ou du moins à refaire.

Inversement, l'histoire des arts élucide maints aspects de la vie sociale, culturelle et mentale de l'époque, devenant ainsi pour l'historien un outil précieux, qui souvent lui permet d'atteindre plus loin que les limites imposées par la documentation écrite. Nous ne savons pas si J. A. avait l'intention de se pencher particulièrement sur l'art et la culture de l'époque manuéline ; du

moins sait-on qu'à maintes reprises il se servit de textes littéraires, tels le *Cancioneiro Geral* compilé par Garcia de Resende en 1516, excellant, à son habitude, à les utiliser comme source historique. Peut-être les arts plastiques, plus flous que les textes, flattaient-ils moins son penchant positiviste et l'attiraient-ils moins. On ne sait rien, ce qui ne nous interdit certes pas de faire quelque incursion dans ce domaine.

Tout d'abord, la profusion d'églises manuélines que l'on trouve un peu partout au Portugal – de Freixo-de-Espada-Cinta, à Tràs-os-Montes et de Caminha, sur les rives du Minho, à Alvor, dans l'Algarve et aux îles de Madère et des Açores – montre que, au contraire de ce que pensaient les *décadentistes* du XIX[e] siècle, l'expansion d'outre-mer et la traite des épices ont apporté une certaine prospérité non seulement à la couronne et à la cour mais aussi à la société civile. Il n'est pas jusqu'au Cap Vert et à l'Inde où l'art manuélin n'ait laissé des traits. Quelque chose de semblable se passerait deux siècles plus tard avec l'or du Brésil, qui laissa le Portugal couvert de petites églises baroques. On peut bien entendu remarquer, comme J. A. le fit quelque part, que l'expansion permit aux vieilles structures sociales de se perpétuer et à la noblesse de maintenir un certain pouvoir, car elle offrait aux moins nantis et aux mécontents du *status quo* maintes opportunités de s'enrichir sans avoir à entrer en conflit avec les détenteurs du pouvoir ou avec les classes installées. Le Brésil lui doit son existence ; et le Portugal une histoire politique et sociale assez paisible, que, entre la bataille d'Alfarrobeira en 1449 et les guerres civiles subséquentes à l'indépendance brésilienne de 1822, aucune convulsion significative ne vint agiter. Si, au demeurant, une telle évolution fut pour la société portugaise un bien ou un mal, voilà une question qui, comme tous les *futuribilia*, dépasse les capacités de la raison humaine et doit, de ce fait, rester à jamais sans réponse.

D'autre part faut-il noter que l'art manuélin, bien connu par des monuments aussi célèbres que le monastère des Hiéronymites et la Tour de Belém, à Lisbonne, ou le Couvent qui servait de siège à l'Ordre du Christ, à Tomar, présente des traits assez singuliers. En dépit des influences de la Renaissance qui, du moins dans le décor, commencent à y surgir, il doit être classé comme une variante régionale du style gothique tardif. Nonobstant les grandes navigations, qui aidaient à entrouvrir les portes de la modernité, il est donc encore foncièrement médiéval. Ceci va de pair avec le fait, remarqué par J. A., qu'à l'époque de D. Manuel les nobles ne possédaient, en général, pas encore la formation humaniste et latine qu'ils auraient plus tard, disons, dans la génération de Camoëns ; leur culture était encore plutôt professionnelle, militaire et courtisane. L'allure médiévale de l'art manuélin s'accorde, d'autre part, avec le rôle que dans l'idéologie impériale de l'époque continue à jouer le rêve moyenâgeux de croisade, qui, comme nous venons de voir dans les pages qui précèdent, remplit le règne du *Fortuné*. Sera-ce une pure coïncidence que le

même souverain qui patronnera décidément la Renaissance, D. João III, soit aussi le promoteur de la retraite du Portugal de ses positions au Maroc ?

Un autre aspect qui dans le style manuélin nous frappe est sa tendance éclectique et, pour ainsi dire, transculturelle. Le *mudéjarisme* – l'engouement à l'égard de l'art musulman et de la décoration mauresque – était, certes, déjà vieux dans la péninsule Ibérique ; il suffit de penser à l'Alcazar de Séville, bâti par Pierre I de Castille et Léon (r. 1350-1369) ; mais ce fut sans aucun doute D. Manuel le souverain qui au Portugal le prit le plus à cœur, l'étalant notamment dans ses palais d'Évora et de Sintra. À cet épanouissement d'une tendance déjà ancienne vint s'ajouter sous D. Manuel une discrète influence hindoue, décelable par exemple à Tomar. Or le mudéjarisme, et l'éclectisme en général, s'accordent à merveille avec l'idéal de la reconquête péninsulaire, qui, à la différence de la Croisade du nord de l'Europe, visait à intégrer les musulmans dans la société chrétienne – dans un statut subalterne, bien entendu – ou à les réduire au tribut, plutôt qu'à les exterminer. Il serait fastidieux d'en multiplier les exemples. Le cas le plus typique en est sans doute celui d'Alphonse VII de Léon et Castille (r. 1126-1157), qui adouba chevalier le chef maure Zafadola (c'est-à-dire Aḥmad bin 'Abd al-Malik Sayf al-Dawla), pour que, à côté des rois d'Aragon, Navarre et Portugal et des comtes de Barcelone, Toulouse et Montpellier, il intégrât la constellation de vassaux qui lui valait le titre d'empereur. Citons, pour en finir, les propos que, *ca.* 1140, le *Cantar de Mio Cid* met dans la bouche de Rui Díaz de Vivar, el *Campeador* :

> En este castiello grand aver avemos preso ;
> los moros yacen muertos, de bivos pocos veo.
> Los moros e las moras vender non los podremos,
> que los descabeçemos nada nos ganaremos ;
> cojámoslos de dentro, ca el señorío tenemos,
> posaremos en sus casas e dellos nos serviremos.

Il est curieux de noter que, avant l'expulsion des maures et des juifs imposée à D. Manuel par sa fiancée espagnole, comme J. A. nous l'a montré ci-dessus, cette politique d'intégration fonctionna mieux au Portugal et en Aragon qu'en Castille : sauf à Murcia, soumise en 1243, les musulmans furent, dès le moment de la conquête, chassés des villes prises par les castillans et confinés à la campagne, puis, dès la révolte de 1264, expulsés d'Andalousie. Au Portugal ils continuèrent d'avoir leurs *communes* et leurs magistrats propres, qui administraient pour eux la justice selon le droit musulman. Ces précédents sont importants quand il s'agit de comprendre la politique manuéline au Maroc, à Ormuz ou à Malacca, où les communautés non chrétiennes furent organisées selon le modèle naguère en vigueur au Portugal. Au demeurant, le plus important est de noter que l'on est encore très loin des idées

coloniales de « mission civilisatrice » ou d'« assimilation culturelle », voire de l'évangélisation militante mise en œuvre par D. João III et par les jésuites qu'il invita au Portugal et envoya en Inde et au Brésil dès 1542.

Si de ce point de vue la politique manuéline demeure assez attachée à la tradition médiévale, par d'autres aspects, qu'illustre aussi l'art de l'époque, elle s'avère plus innovatrice : pensons à l'iconographie du pouvoir qui se déploie notamment dans les enluminures de la *Leitura Nova*, la belle collection de registres que D. Manuel fit recopier à la Torre do Tombo. À la rigueur on ne peut dire qu'à cet égard il y ait eu une rupture d'avec le passé, le processus de centralisation et de sacralisation du pouvoir royal présentant plutôt l'aspect d'un *continuum* ; mais il est évident que, avec D. Manuel, il subit une accélération, sur laquelle nous reviendrons. D'une certaine façon, l'on peut même la mesurer : si l'on prend comme indice la fréquence des réunions des États Généraux ou Cortès, on voit qu'elle passe de moins de deux ans sous D. João I (r. 1385-1433), D. Duarte (r. 1433-1438) et D. Afonso V (r. 1438-1481) à quatre ans et demi pendant le règne de D. João II (1481-1495), pour finalement tomber à six ans et demi sous celui de D. Manuel, qui ne convoqua le parlement que quatre fois au long de son règne de 26 ans (1495-1521).

Ces aspects ont été surtout remarqués par les historiens de l'art et par ceux du droit et des institutions, comme Marcello Caetano ; les cultivateurs des autres branches de l'histoire, y compris les auteurs de la plupart des histoires générales du Portugal, n'en ont fait guère de cas, se penchant en général surtout sur l'expansion d'outre-mer qui eut lieu sous le règne de D. Manuel comme si celui-ci n'y eût été pour rien.

Les raisons de cette sorte d'ostracisme historiographique ne sont pas très aisées à discerner, mais, surtout après avoir lu J. A., on peut risquer des hypothèses. Tout d'abord, il y a l'ombre de D. João II, dont la mythologie nationale a fait une sorte de surhomme avant la lettre, qui aurait conçu d'avance toute l'expansion portugaise en Asie, ne laissant à son cousin, beau-frère et héritier que le soin d'exécuter ce que, empêché par un décès prématuré, il ne put réaliser de son vivant. D'aucuns vont même jusqu'à imaginer qu'il se jouait bel et bien de Ferdinand le Catholique, ce vieux renard, *inter alia* en lui envoyant Colomb, en fait son agent secret, exprès pour le détourner des Indes. En dépit des études faites depuis longtemps par des médecins sans parti pris qui ont montré que la maladie et la mort du Prince Parfait, dont les symptômes ne sont point compatibles avec l'empoisonnement par l'arsenic, est imputable à une néphrite, on continue à insister sur l'hypothèse de son assassinat par la noblesse, sinon par la reine son épouse. Une telle supposition – non pas impossible *a priori* mais jamais prouvée – a un double avantage : d'une part elle confère à D. João II l'auréole du martyre, de l'autre elle explique le malheur fatidique de ce petit pays qui, privé du seul souverain notable qu'il ait connu, ne put jamais jouir de la grandeur qui lui était promise... La déca-

dence, inexorable, se serait même amorcée déjà du vivant de D. Manuel, l'apparente faiblesse des Portugais en Inde sous le gouvernement de Lopo Soares de Albergaria – réputée *a priori* structurelle plutôt que conjoncturelle – en étant la preuve.

Or, s'il faut, certes, reconnaître que D. João II fut un monarque remarquable, il ne faut, néanmoins, pas réduire pour autant son successeur au rang d'un imbécile ou aux dimensions d'un pygmée. On l'a, hélas, trop souvent fait, et ceci explique le manque d'intérêt des historiens pour la figure de D. Manuel et, par extension, pour l'ensemble de son règne.

Une autre personnalité qui lui a fait ombrage est celle de Vasco da Gama. Son culte fut, pour ainsi dire, amorcé par D. Manuel lui même, qui, voyant en lui l'homme providentiel qui lui avait ouvert les portes de l'Inde, le gâta avec des faveurs et des promesses dès son retour au Tage en 1499. Il fut ensuite développé par sa famille, en particulier par son arrière petit-fils, D. Francisco da Gama, 4e comte de Vidigueira, d'autant plus aisément qu'il advint qu'il était le vice-roi des Indes portugaises lors du premier centenaire du voyage de son bisaïeul. On en vint ainsi à attribuer au navigateur tout le mérite du voyage, que, certes, il sut très bien mener à bon terme, mais qu'il n'avait contribué ni à concevoir ni à planifier. Or le fait qu'il ait pu le réaliser à bord de baleinières ou petites nefs, à voile carrée, incapables de bourlinguer, profitant des vents favorables qui soufflent au long de la côte brésilienne, montre clairement que, au cours de voyages préalables dont, pourtant, les chroniqueurs ne soufflent mot, on avait déjà reconnu le système des vents de l'Atlantique sud. Surtout oublia-t-on la circonstance, cette fois attestée par les chroniques, que le voyage fut ordonné par le Roi, que d'aucuns affermissaient dans ses rêves messianiques, contre l'opinion de la majorité de son conseil. La responsabilité de l'initiative qui eût assuré au Portugal la gloire et la grandeur lui incombe, donc, très personnellement, beaucoup plus qu'à l'exécuteur de son projet. Les républicains du XIXe siècle, d'une part dans le dessein, inspiré du positivisme, de remplacer le culte des saints par celui des grands hommes qui auraient fait progresser l'humanité, d'autre part dans celui d'illustrer par un exemple frappant l'ingratitude des rois, s'emparèrent ensuite de la figure de Vasco da Gama pour en faire un héros. L'amiral – que, bien entendu, l'on disculpait très volontiers de tous ses excès, y compris le massacre des femmes et des enfants de la nef *Miri* – devint même une sorte de martyr, victime d'un souverain ingrat et inconstant qui ne céda qu'*in extremis* à ses très légitimes exigences de recevoir le titre de comte, la seigneurie de sa ville natale et Dieu sait quoi encore. Ainsi, paradoxalement, la plus importante des décision prises par D. Manuel pendant son règne finit par tourner en sa défaveur.

C'était à cause des mythes de ce genre que J. A. avouait craindre les critiques des historiens portugais. En fait, l'historiographie traditionnelle oscille

au Portugal entre deux extrêmes : l'un est celui de considérer le pays – qui était, bien sûr, à l'avant-garde de l'Europe dans des champs tels que la nautique, la cartographie ou la tactique navale – comme une grande puissance mondiale dans tous les domaines, comparable à ce que seraient l'Angleterre au XIX[e] siècle ou les États Unis au XX[e]. La relecture de l'essai « Le Portugal dans l'Europe des années 1500 », paru dans le second volume de *L & A*, aidera sans doute à mettre les choses en perspective et réduire la grandeur du Portugal manuélin aux proportions dues. L'autre extrême – où tombèrent notamment les théoriciens de la « décadence portugaise » de la génération de 1870 – est de regarder l'expansion comme une sorte de feu d'artifice, qui tenait effarée l'Asie, mais en fait cachait la faiblesse d'un empire impuissant, qui n'avait vraiment existé que sous le court gouvernement d'Afonso de Albuquerque pour devenir ensuite une sorte de fantôme. J. A. a aussi réagi à cette idée, choisissant pour son séminaire sur le gouvernement de Lopo Soares, qu'il fit durant une année à l'École Pratique des Hautes Études, le titre significatif de « La première crise de l'Inde portugaise ». Malheureusement il ne put s'occuper de sa suite chronologique, où, de toute évidence, il aurait montré la reprise qui se dessina sous Diogo Lopes de Sequeira et le dépassement de la crise.

Toutefois, comme J. A. l'a très bien noté dans une courte phrase de sa brève *introduction*, ce n'est pas encore là que gît le problème principal : « Le règne de D. Manuel avait été traversé de tensions si vives que dans les deux à trois générations qui le suivirent, l'idéologie nobiliaire et l'idéologie de l'État n'en toléraient pas l'évocation ». Les réticences des chroniques qui en résultent et les tensions politiques qu'elles cachent passèrent ainsi presque entièrement inaperçues des historiens.

Et, pourtant, l'on pourrait les pressentir. L'ascension de D. Manuel au trône et l'exclusion de D. Jorge, le bâtard de D. João II, étaient appuyées par les Rois Catholiques ; en Castille on comptait avoir ainsi le Portugal « aussi obéissant à Leurs Altesses que l'Andalousie ». Il n'en fut rien. Il suffit de lire les conditions posées pour que le fils aîné de D. Manuel, D. Miguel da Paz, pût réunir sur sa tête les trois couronnes du Portugal, de Castille et d'Aragon pour se rendre compte combien le Portugal tenait à son autonomie et à son individualité nationale ; sans doute la cour les imposa-t-elle au souverain, trop naïf et toujours enclin aux concessions. Elles finiraient, d'ailleurs, par servir, quatre-vingts ans plus tard, à Philippe II, le *Prudent*, pour ceindre la couronne portugaise sans trop heurter les sentiments des Portugais. À l'intérieur du Royaume, la candidature de D. Manuel au trône était, d'une manière générale, soutenue par la noblesse, qui craignait de retrouver en D. Jorge l'énergie et les tendances centralisatrices de son père. Elle misait sur le caractère simple et doux du duc de Viseu. Ses espérances, aussi, échouèrent en large mesure. Nous avons noté déjà comment sous D. Manuel les séances des Cortès devin-

rent clairsemées ; mais la politique centralisatrice, aux dépens des privilèges des nobles, présente d'autres volets encore, dont on peut se rendre compte en relisant ci-dessus le chapitre sur les amertumes du marquis de Vila Real. Notons encore que les *Ordenações Manuelinas* affirment sans ambages la juridiction des juges ordinaires sur les *fidalgos* ; et que, d'autre part, elles abolissent les privilèges qui les exemptaient d'être nommés *vereadores* ou échevins dans les *câmaras* ou conseils municipaux. Ils commencent ainsi à y siéger à côté des représentants des corps de métiers, ce qui entraîne un certain nivellement entre noblesse et roture. La frustration de tant d'expectatives internes et externes ne pourrait jamais se produire sans de grandes frictions, quoi qu'en disent ou en taisent les chroniques.

La situation est un peu meilleure en ce qui concerne la politique expansionniste, où, depuis longtemps, l'on a noté la différence entre les conceptions stratégiques de D. Francisco de Almeida et celles d'Afonso de Albuquerque, sans pourtant guère aller plus loin, comme s'il s'agissait d'une simple opposition de personnes. En revanche, on ne s'appliqua jamais à discerner la signification politique de la chute d'Albuquerque, se contentant très volontiers de l'explication simpliste de « l'inconstance du Roi ». À l'avenant, les lourdes conséquences du virage survenu sous Lopo Soares furent, sans plus, jetées sur le compte de la médiocrité, voire de l'insanité, de ce personnage chétif.

L'idée de l'existence de deux partis opposés à la cour manuéline – essentielle pour la compréhension de toutes les oscillations de la politique d'outremer – fut, pour la première fois, discrètement avancée par Alexandre Lobato en 1968. Ayant trouvé dans les archives nationales un nouveau fragment des instructions données au début de 1500 à Pedro Álvares Cabral, avec des corrections et des additions par une seconde main, il remarqua avec perspicacité la parenté entre celles-ci et le texte de la lettre de D. Manuel au Samorin de Calicut, envoyée par la même armada, dont on sait par Castanheda que le rédacteur fut Duarte Galvão. Il en conclut que le texte originel des instructions, dépourvu des visées impérialistes, et surtout des rêves de croisade messianique, qui transpirent des additions que l'on y fit et de la lettre au Samorin, fut corrigé par un membre du parti opposé avant d'être rendu au navigateur. Beaucoup plus tard, et sans apparemment avoir connaissance de la discrète note de Lobato, Luís Filipe Barreto, dans un chapitre lucide d'un sien travail de jeunesse, remarquait quant à lui le contraste entre la mentalité de Tomé Pires, un impérialiste de l'école d'Albuquerque, et celle de Duarte Barbosa, qui fut l'un de ses opposants. Mais personne n'en tira de conclusion.

Les recherches de J. A., que les nôtres ont depuis lors très largement confirmées, montrent clairement que l'opposition entre les deux partis – qui représentaient, bien sûr, deux tendances plutôt que deux blocs monolithiques – constitue vraiment la clef pour la compréhension de tout le règne du *Fortuné*, si agité sous les apparences trompeuses des gloires qu'immortalisèrent à jamais *Les Lusiades*, une fois la tempête apaisée.

Curieusement on semble n'avoir lu des *Lusiades* que la moitié, car, tandis que pour Camoëns l'idée de croisade était bien le fil conducteur non seulement du règne de D. Manuel mais de toute l'histoire portugaise, l'historiographie moderne ne retint que l'autre volet de la politique manuéline, la quête des épices. D. Manuel aurait ainsi entièrement mérité l'épithète de *roi épicier* que lui donna François I, mais qui, en fait, cadrerait beaucoup mieux à son prosaïque fils et successeur. Sans l'idée de croisade, que faire de l'obsession de retrouver le Prêtre-Jean, dont on savait depuis 1499 qu'il n'avait pas de ports de mer, ni, encore moins, des épices à vendre ? Et pourquoi l'opposition farouche à cette politique du monarque et aux efforts d'Afonso de Albuquerque pour la mettre en pratique ? On dirait même que ce fut à bon escient que l'on escamota tout ce volet, pourtant central, de la politique manuéline. Comme J. A. le note dans son introduction, au Portugal on continue à écrire au présent l'histoire du XVIe siècle, y mettant une passion difficilement concevable en France, où la rupture d'avec le passé a été beaucoup plus radicale. Notamment, on continue à discuter pour savoir si l'expansion portugaise eut des causes « spirituelles » ou plutôt des motifs « matériels ». La disparition des archives nationales d'au moins quatre documents essentiels pour l'histoire des projets de croisade de D. Manuel ne nous semble pas fortuite ; sans doute appartient-elle, d'une façon ou d'autre, à cette discussion. Quoi qu'il en soit, la raideur des positions radicales, qui tiennent pour la spiritualité de la croisade, ou bien pour la matérialité de la traite des épices, ne s'explique que parce que l'on n'a jamais compris qu'il n'y avait pas au Portugal un projet d'expansion mais au moins deux, qui s'affrontaient à la cour et se disputaient les commandements de l'entreprise. Il devient évident à partir de tout ce qu'a écrit J. A. que, s'il y avait au sein de la cour deux partis, le monarque n'agissait point comme un arbitre neutre entre les deux, mais prenait fermement le côté de ceux qui croyaient à l'empire et prônaient la croisade. Une question est moins claire : savoir si, au sein de cette dernière faction, l'opposition entre les visionnaires comme Duarte Galvão et les esprits calculateurs et pratiques comme D. Martinho de Castelo Branco prit jamais les contours d'un conflit.

De ces luttes qui se déroulaient dans les coulisses du pouvoir et tiraillaient le souverain, les histoires générales du Portugal ne parlent ni peu ni prou. Faute de les comprendre, on a, le plus souvent, imputé à l'inconstance, sinon à la stupidité du *Fortuné*, les hésitations, les faux pas et les ambiguïtés qui, à plusieurs égards, marquent son règne. Derrière ces positions se laisse facilement deviner le poids de l'héritage de l'historiographie libérale du XIXe siècle, avec son aversion de la monarchie absolue, qu'elle tendait à considérer beaucoup plus absolue qu'elle ne le fut jamais. Damião de Góis, le chroniqueur officiel du règne, eut beau noter que, vers 1517, déçu de se voir contrarié par la cour et privé de pouvoir effectif, D. Manuel pensa un moment à abdiquer et à se faire moine : aucun historien moderne n'en parle, ce qui

porte à croire qu'ayant lu ce passage de la chronique, personne ne l'a compris. On enregistre, certes, la manoeuvre bizarre qui entraîna le troisième mariage du Roi, moyennant lequel il se tira finalement d'affaire, mais sans en déceler la signification ; tout au plus, avance-t-on que derrière cette étrange histoire gît, probablement, quelque raison d'état, puissante, quoique mystérieuse.

Il est évident qu'il ne faut pas exagérer dans le sens opposé. Dans une vision très macroscopique de l'histoire, où la durée d'une vie individuelle se dissout dans le rythme solennel des générations et des siècles – tout comme, à son tour, le temps de l'histoire humaine se fond et disparaît dans la majesté du temps géologique – l'individu ne compte guère. Mais là même on peut s'interroger : est-ce le temps long qui imprime son rythme au temps court, celui-ci n'étant, donc, que *mâyâ*, pour employer un mot assez expressif de la terminologie bouddhique, ou, à l'inverse, le ponctuel, l'occasionnel, voire le fortuit, tiennent aussi leur part dans l'histoire, lui imposant, parfois, des inflexions irréversibles que n'expliquent pourtant pas la longue durée et l'évolution des structures ? La lecture attentive des écrits de J. A. nous ferait pencher plutôt vers la seconde hypothèse – subjectivement la plus rassurante, parce que la seule qui réserve de l'espace à la liberté de l'homme. En fait, la méthodologie adoptée par J. A., qui tâche à retrouver la dimension humaine de l'histoire, équivaut, pour ainsi dire, à une profession de foi dans l'autonomie morale de l'individu.

Il va sans dire que ceci n'implique nullement que les méthodologies fondées sur l'analyse du temps long soient inhumaines et, partant, inacceptables. Bien au contraire, en histoire comme en histologie, l'observation microscopique d'un tissu ne dispense pas la vision macroscopique et vice-versa : elles se complètent et s'exigent mutuellement, comme la chaîne et la trame d'une étoffe.

Sans nous enfoncer davantage dans de telles discussions philosophiques, nous voudrions simplement observer que même des souverains très constitutionnels, comme Édouard VII d'Angleterre, ont laissé leur empreinte dans l'histoire, ce qui *a fortiori* est vrai pour les rois d'antan, moins limités par la lettre des constitutions et des lois. L'historien ne peut, donc, faire fi de leur personnalité ni même de leur profil psychologique. Ceci nous amène à remarquer l'intérêt du portrait de D. Manuel que nous trace J. A. dans les pages initiales de ce volume.

L'influence de ses éducateurs, très liés aux observantins, fait surface ici et là : par exemple quand vers 1504-1505 D. Manuel fit savoir à Henri VII d'Angleterre qu'il était prêt à accepter de prendre la croix et de marcher contre les infidèles sous le commandement du monarque anglais. Et le chroniqueur officiel de celui-ci de remarquer, apparemment ému : *Accedit huic quoque gloriae altera praestantissima laus, potentissimi Lusitaniae regis Emmanuelis antehac inaudita mansuetudo singularis humanitas incredibilis et pene divina*

erga benignissimum regem nostrum humilitas..., « À cette gloire se joint aussi une autre rarissime louange, la jusqu'ici inouïe mansuétude du très puissant roi de Lusitanie, Emmanuel, sa singulière humanité, son incroyable et presque divine humilité à l'égard de notre roi très bénin... ». Apparemment, en bon disciple de l'école franciscaine, D. Manuel essayait, moyennant des actes d'humilité, de s'attirer la protection divine et ainsi de garantir le succès à ses desseins et à ses rêves.

Peut-être est-on en droit de déceler un autre trait d'influence franciscaine dans l'attitude de D. Manuel à l'égard des juifs, quoique les forces extérieures qui autour de lui se battaient suffisent à expliquer ses hésitations et ses incohérences. Il suffit de noter que, à son avènement, le Portugal était pratiquement le seul pays de l'Europe atlantique où les juifs étaient encore tolérés, leur expulsion d'Angleterre par Edouard I en 1290 ayant été imitée en France en 1306, puis au Danemark, en Norvège et en Suède et finalement en Castille et Aragon ; et que, au sein du Portugal, Porto, la seconde cité du pays, avait dès 1485 refusé d'accueillir les marranes réfugiés de Castille, où l'Inquisition sévissait depuis 1478, s'attirant ainsi les blâmes de D. João II. Depuis le IVe concile de Latran, en 1215, qui marque un tournant important dans les relations entre chrétiens et juifs en Occident, les théologiens catholiques discutaient souvent pour savoir si les juifs devaient être tolérés ; la réponse est en général affirmative, sur la base d'arguments qu'il serait oiseux d'énumérer ici. Il y a, cependant, des exceptions : par exemple le franciscain Jean Duns Scot considérait que les princes pourraient pieusement baptiser les fils des juifs et les élever dans la foi chrétienne, contre la volonté de leurs parents, voire persuader ceux-ci de se convertir moyennant menace et terreur. À ceux qui argumentaient qu'une telle conversion ne serait pas sincère, Duns Scot ripostait qu'à la troisième ou quatrième génération leurs descendants seraient de bons chrétiens, ce qui, au demeurant, serait un bien. On dirait que, après ses invitations aux municipalités pour qu'elles traitent le mieux possible les juifs expulsés du Royaume et facilitent leur embarquement, D. Manuel ait lu l'*Opus Oxoniense* du « Docteur Subtil »... Du moins la promesse faite aux juifs qui accepteraient de se convertir, que pendant vingt ans personne ne les inquiéterait ni s'enquerrait de l'orthodoxie de leur foi, semble inspirée de l'argument produit par Scot. D. Manuel la prit au sérieux, et en 1504 refusa de livrer aux Rois Catholiques, ses beaux-parents, des juifs qui, persécutés par l'Inquisition espagnole, s'étaient réfugiés au Portugal. En conscience il ne pouvait pas le faire, allégua-t-il.

D'autre part, aussi bien la prophétie d'Isaïe que l'Épître de Saint Paul aux Romains, affirment qu'à la fin des temps les juifs seront sauvés ; leur conversion apparaissait ainsi comme un signe eschatologique. Or on connaît l'importance de la composante eschatologique et messianique de l'impérialisme manuélin. Un caractère presque général des idéologies de ce type est l'idée

qu'un âge nouveau, annoncé par les prophéties, va nécessairement arriver, mais qu'il est au pouvoir de l'homme d'en hâter l'avènement. On peut, donc, très bien admettre que D. Manuel ait forcé le baptême des juifs dans l'espoir naïf d'en voir ressortir l'accélération du cours de l'histoire, ce qui sans doute entraînerait sous peu la concrétisation de ses rêves impériaux et de ses projets de croisade eschatologique.

S'il en fut ainsi, la tuerie des nouveaux-chrétiens en 1506 le fit changer d'avis une fois de plus : non seulement il châtia durement la ville de Lisbonne, où les émeutes avaient eu lieu, mais encore il abolit la distinction entre vieux-chrétiens et nouveaux-chrétiens, octroyant à ceux-ci la liberté, dont jouissaient ceux-là, de quitter le Royaume en emportant leurs avoirs. On connaît mal les effets pratiques de cette mesure, promulguée à Tomar le 1[er] Mars 1507, qui tomba très vite dans l'oubli, pour n'être reprise que par un décret de 1773, dû au Marquis de Pombal, qui cite l'édit manuélin. On dirait que D. Manuel était tiraillé entre ses sentiments humanitaires et ses illusions messianiques. Sans qu'à l'époque l'on pût le pressentir, à la longue, les uns et les autres tournèrent finalement au malheur des nouveaux-chrétiens, entretenant leurs espoirs de pouvoir continuer indéfiniment à pratiquer le judaïsme en cachette. Aussi arriva-t-il qu'en 1536, quand D. João III installa finalement l'Inquisition dans le Royaume, celle-ci trouva moult de quoi s'entretenir, et put, à ce qu'il semble, faire davantage de victimes au Portugal qu'ailleurs. De toute façon il semble que, dans toute cette fâcheuse affaire, les convictions personnelles du *Fortuné* aient joué un rôle central – ce qui nous amène à, une fois de plus, mettre l'accent sur l'importance de l'étude de sa formation et de sa psychologie.

Comme nous l'avons déjà avancé, l'un des rares historiens à ne pas dédaigner le règne de D. Manuel est Marcello Caetano ; malheureusement son *História do Direito Português*, où il aurait sans doute développé des thèmes tels que l'importance des *Ordenações Manuelinas* et de la réforme manuéline des *forais* (chartes municipales des *concelhos* ou communes rurales), resta à jamais incomplète, ne dépassant pas la crise de 1383-85. Toutefois, dans un article de 1968 sur les *forais* d'Évora, il notait déjà : « Il n'y a aucun doute que pendant son règne la politique de haut niveau se maintient sur tous les plans – internes, externes et d'expansion outre-mer – avec l'utilisation des valeurs humaines existantes, en même temps qu'ont lieu des reformes législatives et administratives de longue portée, qui vont adapter l'appareil de l'État aux nouvelles fonctions et aux nouveaux temps. Et tout cela se fait avec une régularité admirable, pleinement, et dans un style bien caractéristique, le style manuélin du Droit ». C'est vraiment dommage que, tout comme Marcello Caetano, J. A. n'ait pu de son vivant s'occuper en détail de ces réformes, auxquelles on pourrait ajouter d'autres, de moindre signification, comme l'organisation des postes au Portugal. Remarquons simplement que, à elle

seule, l'élaboration des *Ordenações Manuelinas* fait époque : il s'agit, en fait, du premier véritable code de lois promulgué au Portugal, les *Ordenações Afonsinas* de 1446-1448 n'étant encore qu'une compilation de lois préexistantes.

L'histoire des campagnes de D. Manuel au Maroc a été de loin mieux étudiée que sa politique interne. À ce sujet l'on possède, notamment, la synthèse du plus distingué des arabisants portugais, David Lopes, parue dans l'*História da Expansão Portuguesa no Mundo*, et ses études dans l'*História de Portugal* publiée à Barcelos sous la direction de Damião Peres. Rédigées il y a déjà plus d'un demi siècle, il n'était pas de trop d'en reprendre systématiquement le sujet dans une nouvelle synthèse, comme J. A. l'a fait ici.

En revanche les expéditions portugaises au Levant et les projets manuélins de croisade dans la Méditerranée ont été, presque toujours, entièrement ignorés. Pour autant que nous le sachions, aucune des histoires générales du Portugal parues jusqu'à ce jour n'en fait la moindre mention, ce qui sans doute tient à la vision *épicière* du règne manuélin – et de l'expansion portugaise en général – qui, contre toutes les évidences, continue à prévaloir. Elle a même trompé un tantinet Dom Charles-Martial de Witte, à notre connaissance le seul historien à s'en être occupé. Dans son étude sur le projet de reconquête de la Terre Sainte vers 1505, il le juge « un corps étranger, un épisode aberrant, dans l'ensemble du mouvement de l'expansion portugaise », pour insister ensuite que « l'idée de la croisade classique, celle de la délivrance de la Terre-Sainte, est restée en marge de l'histoire des découvertes portugaises ». Pour notre part, sachant que déjà en 1446 l'Infant D. Henrique avait envoyé deux de ses hommes flairer le Levant, nous n'oserions en dire autant ; en sus, on ignore combien de projets de la même allure n'arrivèrent pas à notre connaissance simplement parce qu'ils ne furent jamais éventés. La petite étude de J. A. « Le Portugal dans les eaux du Levant », dont nous avons fait une sorte d'introduction au chapitre sur l'expédition de 1501 à Mers-el-Kebir et à Corfou (« Lisbonne contre le Turc »), montre bien que l'idée d'une intervention portugaise en Méditerranée ne tombe pas du ciel en 1505.

C'est exactement parce que nous pensons que ni la campagne de 1501 ni les projets de 1505 ne représentent des faits divers décousus, mais plutôt des volets d'une stratégie qui se déploie sur plusieurs fronts, que nous avons rangé les études de J. A. sur ces aspects méconnus de l'expansion portugaise avec ses chapitres sur le Maroc. À la rigueur, il faudrait même y ajouter ceux sur l'Inde, ce qui, évidemment, n'était point faisable. Ils ont tous comme dénominateur commun l'idée de croisade, une vraie obsession de D. Manuel, qui quatre fois projeta de s'embarquer pour aller en personne combattre au Maroc et quatre fois songea à prendre la croix et à marcher sur Jérusalem.

Il faut, pourtant, aller plus loin et, outre la parenté idéologique, remarquer la cohérence de la stratégie manuéline, fût-elle due au monarque ou dessinée dans la pénombre par des hommes comme D. Martinho de Castelo

Branco ou Afonso de Albuquerque. L'idée d'une progression chrétienne au long de la Barbarie, qui eût matériellement soudé la *Reconquista* péninsulaire à la Croisade d'Orient, avait été jadis proposée par le célèbre archevêque de Compostelle Diego Gelmírez (*ca.* 1067-1140) ; elle fut suggérée derechef lors du IIe concile de Lyon, en 1274, et continua probablement à couler comme un fleuve souterrain jusqu'à l'époque manuéline. D. Manuel avait un atout de poids à y ajouter : la possibilité, donnée par le voyage de Vasco da Gama, d'ouvrir un deuxième front, en attaquant l'Égypte par la Mer Rouge. La campagne qu'y mena Afonso d'Abuquerque ne semble ainsi pas tellement indépendante de la politique marocaine du *Fortuné,* comme nous le laissent en général croire les ouvrages qui en traitent.

En revanche, le Brésil ne s'intégrait que fort mal dans cette stratégie ; voilà, à notre avis, ce qui explique le peu de cas que D. Manuel en fit. Comme il l'avoue dans la lettre où il fait part du voyage de Cabral aux Rois Catholiques, il y vit, certes, une trouvaille providentielle – mais non tant à cause de ses richesses potentielles que comme escale sur la route des Indes.

J. A. souligne, comme il se doit, l'importance du désastre de la Mamora en 1515 – le plus grave revers essuyé par les Portugais au Maroc après la débâcle de Tanger en 1437, dont pourtant aucune des histoires générales du Portugal ne souffle mot. À côté de l'échec d'Albuquerque devant Aden, en 1513, que l'on apprit au Portugal dès l'année suivante, il contribua fortement au discrédit du parti impérialiste et, partant, à l'isolement du Roi. Il s'en faut, pourtant, de beaucoup qu'il ait mis fin aux rêves de croisade de celui-ci : il obtint encore du Saint Siège des bulles pour la conquête du Maroc en 1517, 1518 et 1519. En 1517, à l'époque où Diogo Lopes de Sequeira jetait, en vain, une attaque contre Targa, à l'est de Ceuta, il désignait un évêque pour la ville ; s'ensuivit, une année plus tard, la nomination d'un autre pour Salé, ce qui suggère qu'il songeait à en s'emparer. Il semble donc que les rêves de conquête du Maroc continuèrent de hanter D. Manuel jusqu'à l'heure de son décès.

Entre-temps, comme chacun sait, il s'était frayé une voie maritime vers les Indes, ce qui lui permettrait de prendre l'Islam à l'étau. Le plus souvent, on n'y a vu qu'une manœuvre pour s'emparer du commerce des épices et se substituer à Venise. La lecture de J. A. nous montre que cette vision des choses, sans être entièrement fausse, est du moins incomplète. Pour la colonie marchande florentine de Lisbonne, qui misait beaucoup sur l'expansion maritime du Portugal et secondait très volontiers le projet indien du *Fortuné,* c'était, sans doute, là le but essentiel de l'aventure ; mais il semble assez douteux qu'il en ait été de même dans la hiérarchie des valeurs du souverain. Tout porte, au contraire, à croire que celui-ci se voyait surtout comme un paladin de la chrétienté – et voilà pourquoi il n'hésita pas à envoyer, au secours des positions vénitiennes de la Morée menacées par les Ottomans, l'expédition dont nous avons parlé à plusieurs reprises. Détrôner Venise n'était certaine-

ment pas un de ses objectifs conscients, quoiqu'à moyen terme cette conséquence latérale fût inévitable. Il semble que la Sérénissime l'ait compris avant même que D. Manuel s'en rende compte, car elle est entrée en agitation dès le retour de Pedro Álvares Cabral en 1501, au moment même où l'expédition mandée par le monarque portugais voguait dans la Méditerranée vers Corfou.

Quoi qu'il en soit, il est évident que l'objectif du voyage pionnier de Vasco da Gama était double. D'une part, découvrir la route des épices ; d'autre, prendre contact avec les chrétiens, réels ou supposés, des Indes pour nouer avec eux une alliance militaire. Ce double objectif fut admirablement synthétisé par le condamné anonyme qui, le premier, fut débarqué à Calicut : « nous venons chercher des chrétiens et des épices ». La phrase a été maintes fois citée, et à juste titre. En général, pourtant, on la comprit mal : projetant, anachroniquement, sur la fin du XV[e] siècle l'idéal missionnaire des générations suivantes, on y vit l'expression des désirs d'évangélisation que nourrissaient les Portugais, quand en fait il s'agissait plutôt de chercher, dans une Inde que l'on supposait chrétienne, des partenaires pour la croisade générale. Quant au commerce des épices, il attisait, en fait, depuis longtemps les appétits de la Couronne, D. Alphonse V l'ayant même déclaré, dès 1470 – assez plato-niquement, alors – monopole de l'État. Il s'en faut, donc, bien qu'il n'eût intéressé D. Manuel, d'autant plus que celui-ci comptait assurément sur lui pour financer ses projets impériaux ; mais il y a des nuances que l'on ne doit pas ignorer. Là aussi la lecture attentive des pages de J. A. aidera à remettre les faits en perspective.

Dès lors les choses se précipitèrent, et il vaut la peine de suivre les événements, comme le fait J. A., sinon au fil des jours du moins à celui des ans. On tombe, en effet, à ce moment sur l'un de ces tournants cruciaux de l'histoire où, comme nous le disions plus haut, le conjoncturel, l'occasionnel, voire le fortuit, semblent avoir imposé aux faits une direction irréversible et, partant, joué un rôle décisif. Une présence commerciale portugaise dans l'océan Indien, parfaitement pacifique, eût-elle été viable ? Une entente avec les musulmans, qui en étaient maîtres, donc concurrents commerciaux autant qu'ennemis ataviques, eût-elle été possible ? Comment se seraient passées les choses si les Portugais, en arrivant aux Indes, ne portaient pas sur eux le poids idéologique de la Croisade ou du moins de l'esprit, à peine plus souple, de la *Reconquista* péninsulaire ? Si ce poids, combiné à la peur qui les poussait à fuir en avant, ne les avait pas de bonne heure amenés à recourir à la violence ? S'ils n'avaient pas de moyens militaires ? J. A. ne nous donne pas de réponse, car il était historien, non pas prophète. Laissons, donc, les devinettes pour revenir aux faits.

D'une certaine façon, on pourrait dire que le destin de la présence portugaise en Asie était tracé dès le jour où Pedro Álvares Cabral accepta l'invitation du rajah de Cochin pour y aller faire cargaison de poivre. Tôt ou tard, le

Portugal allait se voir mêlé à la politique locale du Kerala. Cela devint net surtout dès le retour au Royaume de la seconde flotte de Vasco da Gama, en 1502, quand, dans l'absence de l'armada portugaise, Calicut envahit Cochin. J. A. n'a pu de son vivant s'occuper des conséquences les plus immédiates de ce fait, qu'avait pourtant étudiées Geneviève Bouchon dans son article sur le premier voyage de Lopo Soares ; mais l'étude « L'apprentissage de l'Inde... », reproduite dans le second volume de *L & A*, nous en montre les suites. Surtout, il nous fait assister à la mise au monde d'une nouveauté : la construction de la première forteresse portugaise en Inde – mesure que dès 1499 prônait Gaspar da Índia, quoiqu'il penchât encore pour Calicut au lieu de Cochin.

De là à la nomination d'un vice-roi « pour les parts de l'Inde » il n'y eut qu'un pas. Ce fut – dans le plan de la réalité plutôt que dans celui des intentions du monarque, qui visaient plus loin – la consolidation politique et juridique d'une situation de fait, non pas encore le franchissement d'un palier. Représentant typique du courant anti-impérialiste assez puissant à la cour, le vice-roi fit, en effet, la sourde oreille à toutes les instructions du Roi qui avaient l'air de dépasser le cadre étroit du Kerala et des cargaisons de poivre. Il n'alla jamais à Malacca, que D. Manuel le poussait à « découvrir », il ne s'intéressa guère à la quête du Prêtre Jean, il refusa aussi de dépêcher à Vijayanagar l'ambassadeur que D. Manuel destinait au puissant empire hindou, pour nouer une alliance qu'eût même scellé un mariage princier. Pour lui les intérêts portugais continuaient de s'inscrire dans le triangle formé par le Malabar, où l'on s'approvisionnait d'épices, l'Afrique orientale, où l'on faisait escale et acquérait de l'or pour les payer, et la bouche de la mer Rouge où des vaisseaux portugais se livraient à la course pour essayer d'amoindrir la concurrence musulmane sur les marchés indiens.

Une fois de plus, on pourrait spéculer à ce sujet. Eût-ce été possible de rester sur le palier du Malabar ? Pourrait le Roi notre Sire, comme D. Francisco essayait de faire croire à Cojeatar, ne vouloir ailleurs qu'amitié et paix ? Pour continuer à se procurer de l'or à Sofala ne faudrait-il pas, tôt ou tard, s'engager dans le commerce des textiles goudjeratis, la monnaie où depuis longtemps on les payait ? Ce faisant, n'entrerait-on nécessairement en conflit avec les intérêts commerciaux du Goudjerate, bien assis dans tout l'océan Indien, en particulier dans sa moitié occidentale ? Voilà des questions qui, à l'instar de celles que nous avons formulées auparavant, doivent rester sans réponse, l'histoire ne s'occupant que des faits et non point des possibilités imaginaires.

De toute façon dans la pénombre d'Almeida agissait déjà, mandaté par le Roi, Afonso de Albuquerque, qui suivait une autre ligne et avait des visées bien plus amples. C'est à lui que l'on doit la transgression du triangle et le franchissement du palier auxquels tenait le vice-roi : ce fut, dès lors, la campagne d'Ormuz en 1507-1508, que J. A. a si bien étudiée dans son « Cojeatar et Albu-

querque », paru dans le volume II de *L & A*, et reprise plus brièvement dans un chapitre du présent volume.

En les relisant l'on sent très bien que J. A. se trouvait désormais chez lui. Spécialiste du monde musulman et en particulier de la Perse, il pénétra plus profondément qu'il ne l'avait fait au Malabar l'histoire locale pour montrer, autant que ça se pouvait, tous les côtés de la question. Il fit de même dans une autre étude, qui concerne déjà la période où le capitaine major de la mer d'Arabie était devenu gouverneur des Indes : « Albuquerque et les négociations de Cambaye », reproduite, comme la précédente, dans le vol. II de *L & A*. Ces études démontrent combien il est fructueux de croiser l'information fournie par les sources portugaises avec ce que l'on sait de l'histoire locale, ne fût-ce que par le biais de celles-là. On ne saurait, certes, affirmer qu'une telle méthodologie soit due à J. A. ; il suffit de rappeler que David Lopes en avait déjà fait autant, non seulement pour le Maroc mais encore pour l'Inde méridionale, dans ses introductions à la *Crónica dos Reis de Bisnaga* et à celle de Zinadim. J. A. n'y ajouta que sa maîtrise d'une masse d'information impressionnante, son aptitude à déceler la complexité des situations politiques et de la finesse dont il percevait les positions et les intérêts des différents interlocuteurs en présence ; mais le résultat en fut brillant.

D'une certaine façon on peut dire que J. A. reprend, en la modernisant, la méthode des chroniqueurs du XVIe siècle, tels que Castanheda, Barros et Couto, qui, pas encore imprégnés des complexes de supériorité culturelle des écrivains postérieurs, éprouvaient le besoin de présenter tous les personnages du drame historique avant de les mettre en scène. Plus épris de préjugés, les historiens de l'époque coloniale regardèrent le plus souvent l'autre côté comme si de rien n'était ; leurs héros faisaient ainsi semblant de constituer le seul élément actif de l'histoire. En dépit de toutes les transformations idéologiques et politiques des dernières décennies, cette méthodologie s'est perpétuée jusqu'à nos jours au Portugal, à la faveur de la profonde ignorance qui continue à y régner au sujet des civilisations d'Asie ; d'aucuns s'entêtent même à la cultiver et, qui pis est, à la justifier, sous le prétexte de la prétendue supériorité de l'« histoire impériale ». Sous les apparences d'histoire indo-portugaise on continue, ainsi, à faire le plus souvent de l'*histoire luso-portugaise*, avec l'Orient comme complément circonstanciel de lieu.

En gros, l'historiographie postcoloniale ne diffère de la coloniale qu'à cela près : qu'elle dépeint en noir ce que naguère celle-ci dépeignait en rose ; mais, le plus souvent, tout continue à se passer comme si, à l'instar du jeu des échecs, il n'y eût que deux côtés. En revanche, chez J. A. les Portugais et les natifs n'apparaissent plus comme deux blocs opposés, mais comme des personnages d'une partie qui se joue à plusieurs : si tant est que des blocs il y a, ils présentent maintes fissures, et c'est souvent par là que la diplomatie arrive à se frayer des sentiers. Pour rester sur l'exemple de Cambaye : du côté

des Portugais il y a, comme nous l'avons noté, les partis qui se déchirent à la cour, chacun avec son orientation stratégique, puis les hommes qui, sur le terrain, mettent en pratique les instructions reçues, y ajoutant, en général, beaucoup de leur propre cru ; bientôt s'y vinrent joindre les différents groupes de marchands portugais établis sur place, dont les intérêts étaient souvent antagonistes de ceux de la Couronne, et qui, dans l'espace de manœuvre qui leur restait, menaient eux aussi leurs propres politiques. Du côté goudjerati il y avait, bien entendu, tous les conditionnements inhérents à un pays conquis, où la classe dominante était pour la plupart formée de musulmans émigrés, tandis que la majorité de la population, y compris les grands magnats de la finance, demeurait hindoue. Il y avait, en outre, la rivalité entre les ports de commerce, surtout Surat et Diu, l'émulation entre étrangers et nobles locaux, et tous les clivages qui traversaient l'oligarchie dirigeante, les intérêts et les ambitions des gouverneurs provinciaux étant rien moins que coïncidents avec les desseins de la cour sultanale.

À notre connaissance, ce fut J. A. qui le premier remarqua l'importance de Diu dans la politique portugaise de l'époque albuquerquienne. Goa, Ormuz et Malacca, dont Albuquerque s'empara *manu militari*, devinrent de bonne heure les symboles de sa gloire et les joyaux de la couronne du souverain qui le soutenait ; leur conquête, qui remplit des chapitres entiers des chroniques, fut d'ailleurs étalée sur-le-champ par D. Manuel devant la chrétienté, moyennant des lettres au pape et des brochures qu'il fit imprimer en divers points de l'Europe. La gloire de Diu fut plus tardive : elle ne date que des sièges de 1538 et 1545, et tient beaucoup au fait que les Ottomans, les seuls infidèles que l'Europe chrétienne redoutait vraiment, y aient pris part. Il est, pourtant, remarquable qu'avant que, à la faveur des luttes entre Goudjeratis et Moghols, Diu ne lui tombe du ciel comme une aubaine inattendue, D. João III, toujours plus enclin à la diplomatie qu'à la guerre, en ait envisagée la conquête – la seule dont il ait été question pendant son règne de 36 ans. Albuquerque, en revanche, avait en ce cas préféré les tractations diplomatiques, et voilà pourquoi ses diligences, que ne couronna pas le succès, sont passées inaperçues.

J. A. ne put jamais s'occuper expressément des conquêtes de Goa et Malacca, et c'est dommage, parce qu'il aurait certainement eu du nouveau à ajouter à ce que l'on en dit et redit depuis presque cinq siècles. On peut combler cette lacune en recourant à l'excellente biographie d'Albuquerque dont Geneviève Bouchon nous fit naguère présent. Il n'est, cependant, pas inutile de remarquer ici l'échelle à laquelle se déploie désormais la politique portugaise : elle va du golfe Persique et de la mer Rouge à la Chine et aux Moluques, dont la prise de Malacca avait ouvert le chemin. Il n'y a pas, toutefois, qu'une extension en longitude : il y a aussi une nouvelle conception économique. Il ne s'agissait auparavant que d'acheter au Malabar les précieuses épices et de les acheminer en Europe par la nouvelle route du Cap ;

il s'agira dorénavant d'intervenir dans les principales routes commerciales de l'Orient, achetant au Goudjerate pour revendre en Insulinde ou en Afrique orientale, aux Moluques pour placer dans les marchés d'Ormuz, en Chine pour fournir à l'Inde. Nous croyons l'avoir suffisamment montré dans nos articles sur Diogo Pereira et, surtout, dans une étude de plus longue haleine, *A questão da pimenta em meados do século XVI*, que J. A. n'a malheureusement pu lire, mais dont il avait été la muse inspiratrice.

Irréparable aussi est l'absence du chapitre qui aurait dû être consacré à l'expédition d'Albuquerque en mer Rouge, aire que J. A. connaissait presque aussi bien que le golfe Persique. Albuquerque ne réussit ni à s'emparer d'Aden, son objectif principal, ni à bâtir un fort dans l'île de Kamaran. Eût-il y réussi, et le cours de l'histoire aurait été fort différent. Là aussi, il nous est interdit de spéculer, et J. A., sans doute, ne l'aurait point fait ; mais il aurait remarqué la signification de cette expédition, qui a failli être la clef de voûte de la stratégie d'Albuquerque et de l'impérialisme manuélin en général. Remarquons seulement que, faute de l'intégrer à son contexte, celui de la croisade générale que projetait D. Manuel, on n'y a le plus souvent rien compris. Et l'un des biographes d'Albuquerque d'affirmer même que ce fut celui-ci qui, dans son euphorie, suggéra alors au Roi la destruction de la Mecque dans un but de vaine gloire. Tout en oubliant d'expliquer quelle en aurait été l'utilité, on jette aussi sur le compte d'Albuquerque – un personnage que, comme Vasco da Gama, l'on tend à gonfler au détriment du Roi – la conception de l'idée de dévier le Nil de l'Égypte, en tarissant son haut cours en Éthiopie ou en le faisant couler directement dans la mer Rouge. Il est vrai que, dans l'une de ses lettres, Albuquerque suggérait au monarque de lui envoyer à cet effet des gens de Madère, habitués à tailler des *levadas* dans les montagnes, c'est-à-dire, des biefs pour les moulins à sucre ou pour l'irrigation ; mais l'idée, dont parlait aussi Gil Vicente dans son *Auto da Fama*, était en fait déjà vieille de quelques siècles. La rumeur que les souverains abyssins – qui agissaient souvent comme protecteurs des chrétiens d'Égypte – seraient à même de réduire, voire d'étancher, le cours du Nil avait probablement été mise en circulation par les coptes. Du moins la référence la plus ancienne que nous en connaissons se trouve dans les pages du chroniqueur copte Jirjîs (Georges) al-Makîn bin al-ʿAmîd (1205-1273). Qui plus est, la possibilité de recourir à cette arme dans le contexte de la croisade est déjà admise en 1335 par Jacques de Vérone dans son *Itinéraire* aux Lieux Saints. Voilà un exemple supplémentaire des avantages qu'il y a à examiner l'histoire portugaise dans le contexte de l'histoire universelle.

Il faut reconnaître que, les instructions de D. Manuel à Albuquerque ne nous étant pas parvenues, il devient souvent assez difficile, sinon impossible, d'imputer au monarque et à ses conseillers ou bien à son « capitaine major dans les parts de l'Inde » telle ou telle initiative. On a parfois mis sur le compte

d'Albuquerque celle de conquérir Malacca ; mais une attaque contre le grand emporium malais était déjà envisagée en 1499 dans l'information rédigée sous le dictée de Gaspar da Índia pour l'instruction du *Fortuné*. Il semble bien, en revanche, que l'idée de s'emparer de Goa, pour en faire la capitale des positions portugaises en Inde et un tremplin pour l'assaut à l'empire Mamlouk, soit plutôt d'Albuquerque. Pour que la conquête ne manquât pas de l'*auctoritas principis* – condition requise pour qu'elle soit légitime, selon la philosophie scolastique et le droit de l'époque – il interpréta à son gré une instruction du Roi qui lui enjoignait de poursuivre les débris de l'armada des *rumis*, déconfite par D. Francisco de Almeida à Diu, partout où il les trouverait ; or le 'Adil Khân de Bijapur, seigneur de Goa, les avait accueillis. Ce prétexte put, dès lors, être présenté comme insuffisant et par les sectateurs de la politique commerciale et anti-impérialiste et par ceux qui tenaient tout simplement à dénigrer Albuquerque devant la cour. On en discutait encore au Portugal quelques vingt ans plus tard ; mais ce quiproquo juridique ne nous intéresse pas ici. La politique des mariages mixtes, qui visait à l'enracinement de la présence portugaise en Inde et à l'établissement d'une sorte de pont sociologique entre les deux sociétés, semble elle aussi être du cru d'Albuquerque. À la longue, elle s'avérerait être une arme à double tranchant, car elle tendait à engendrer une classe de marchands portugais assez indépendants de l'état et souvent mieux placés que lui pour les contacts avec les commerçants et avec les pouvoirs locaux. L'opposition à Albuquerque en Inde partit déjà de l'embryon de ce nouveau groupe social, qui commençait à se développer à Cochin. On trouvera aussi quelques détails sur la genèse de cette opposition dans l'étude « Le capitaine Leitão, un sujet insatisfait de D. João III », reproduite dans *L & A*, volume I, puis dans nos articles sur Diogo Pereira.

Albuquerque était, somme toute, un personnage assez complexe. Figure du Moyen-Âge finissant autant que de la Renaissance qui commençait à poindre, il était, certes, un grand stratège : il suffit de lire les missives qu'il écrivit au Roi pendant sa campagne en mer Rouge pour s'en convaincre. Il était aussi un bon politicien, voire un machiavélique avant la lettre : on sait qu'il conseilla au *nambiyâdiri*, frère et successeur du Samorin de Calicut selon le *marumakkattâyam* ou droit matrilinéaire en vigueur au Kerala, d'empoisonner son frère et de s'emparer du trône ; ce fut à ce prix que les Portugais purent s'installer à Calicut et y bâtir une forteresse. D'autre part, pourtant, il restait tout imprégné des vieilles idées de la croisade : convaincu de la prédestination de D. Manuel, en qui il voyait le fossoyeur de l'Islam, il se sentait surnaturellement sûr de l'appui divin à ses desseins. Plusieurs miracles le confirmèrent dans ses certitudes : lors de la première prise d'Ormuz, en 1507, maints cadavres de musulmans apparurent flottant sur l'onde, tués par des flèches, alors que les Portugais n'étaient armés que d'escopettes. Camoëns donnerait plus tard à cet épisode l'honneur de deux mentions dans les

Lusiades. Un peu plus tard, sur la côte omanite, deux ou trois hommes envoyés détruire une mosquée sortirent sains et saufs de ses décombres après avoir coupé la colonne qui soutenait son toit. Lors de la campagne de 1513 en mer Rouge, de nouveaux prodiges se produisirent : une belle nuit on vit apparaître dans le ciel de l'Érythrée une croix lumineuse, que ne put occulter un nuage qui approchait et qui se fendit en deux à son contact ; puis, le lendemain, ce fut la foudre qui, venue du côté de l'Éthiopie, traversa la mer pour tomber sur la Mecque. Dans les deux cas, comme Albuquerque l'expliqua dans sa lettre au souverain, il était clair qu'il s'agissait d'une prémonition divine de la ruine de l'Islam grâce à l'alliance entre les Portugais et le Prêtre Jean.

La reine douairière d'Éthiopie, régente durant la minorité du négus Lebna Dengel ou David II, avait envoyé entre-temps une ambassade à Albuquerque, que celui-ci fit embarquer et dépêcha au Roi. J. A. étudia l'affaire en détail, dans un bel article reproduit dans le volume I de *L & A.* ; on y trouvera, outre un résumé des mésaventures du malheureux ambassadeur, bien connues par les chroniques, tout une étude de ce qui, du côté éthiopien, gisait derrière l'initiative de la reine douairière – ce que personne n'avait essayé d'étudier auparavant. On peut, donc, comparer cette étude aux articles sur Cojeatar et sur les négociation de Cambaye. En fin de compte, bien que nous ne possédions pas une vision de synthèse de J. A. sur Afonso de Albuquerque, nous disposons de plusieurs études sur la période de son gouvernement – ce qui mitige un tantinet notre soif d'une vision moderne et bien documentée de cette époque-charnière.

On possède, en revanche, l'étude de J. A. sur Lopo Soares, le successeur d'Albuquerque, dont les prolégomènes élucident suffisamment la question de la chute de ce dernier. Ils montrent qu'il s'en faut de beaucoup qu'elle soit tout simplement imputable à la supposée inconstance de D. Manuel – qui, bien au contraire, fit tout ce qu'il pouvait pour le garder en fonctions. Quant au gouvernement de Lopo Soares de Albergaria, fondé de pouvoir de la clique du baron d'Alvito qui le catapulta en Inde, J. A. se montre, curieusement, beaucoup plus indulgent à son égard qu'il ne s'était montré envers le vice-roi D. Francisco. Il tend même à le disculper de la piètre figure qu'il fit en mer Rouge. Nous pensons qu'à le lire il faut regarder ce qu'il y a en filigrane : les remontrances des historiens portugais qui, ne sachant se désentortiller de la mythologie nationale créée surtout par Camoëns, ne voient en Lopo Soares que le négatif d'Albuquerque, qui a précipité la décadence du pouvoir portugais en Asie. Pensons surtout que personne avant J. A. n'avait décelé la ligne politique, en fait opposée à celle de son prédécesseur, que Lopo Soares incarne, ce qui explique qu'il ait tenu à souligner son autonomie et, pour ainsi dire, sa légitimité. Quoi qu'il en soit, l'on peut faire abstraction des jugements de valeur, d'ailleurs à peine esquissés, pour se fixer sur les faits ; on se rendra alors compte d'être devant la première ébauche de synthèse jamais faite sur ce gouvernement controversé.

Celui de son cousin et successeur, Diogo Lopes de Sequeira, ne connut guère de meilleure chance, et les histoires du Portugal n'en parlent que de façon assez fugace. Certains épisodes sont bien connus, tels que la poursuite des efforts pour prendre pied à Diu, la construction d'un fort à Revdanda – le port qui dessert Chaul, cédé par le Nizâm Shâh d'Ahmadnagar – et, surtout, la concrétisation du vieux rêve de la chrétienté occidentale : la rencontre avec les autorités de l'Éthiopie chrétienne et, enfin, la pénétration dans le pays de la première ambassade portugaise auprès du Prêtre Jean. Passablement connu aussi, ce qui entre-temps se passait en Chine, où la première ambassade portugaise venait de débarquer, mais où les relations se gâtèrent assez vite, et en Insulinde, où, par le dos du globe, Magellan s'apprêtait à atterrir. Ce qui manque est plutôt de saisir la signification de tous ces événements, dont J. A. n'a même pas entamé l'explication, son manuscrit, inachevé, s'arrêtant vers la fin du gouvernement de Lopo Soares. Essayons, donc, à son défaut, d'ébaucher quelques réflexions à ce sujet.

Le gouvernement de Diogo Lopes de Sequeira représente, à plusieurs égards, le chant du cygne de l'impérialisme manuélin. Quelques jours après avoir signé sa nomination, D. Manuel, moyennant le coup de théâtre dont nous avons souvent parlé, réussissait à éluder le bras de fer de la cour qui, surtout dès le décès de la reine D. Maria, soutien du parti impérialiste, le tenait en bride. En ravissant à son fils aîné sa fiancé, il l'empêchait d'avoir une maison autonome, en même temps qu'il devenait beau-frère du puissant roi de Castille, bientôt empereur du Saint Empire, s'assurant ainsi son appui. D. Manuel crut, sans doute, que ses beaux jours étaient revenus, et s'enfonça derechef dans sa fièvre impérialiste. Il prévoyait de construire des forteresses non seulement aux Moluques, que briguaient les Castillans, mais aussi en Chine, à Sumatra, à Bassora et à Matatana, sur la côte orientale de Madagascar, que de temps en temps visitaient ses nefs, à l'allée ou au retour de l'Inde.

De toute probabilité son euphorie atteignit le paroxysme quand, le 30 avril 1521, arrivèrent à Lisbonne des lettres racontant la rencontre entre Diogo Lopes de Sequeira et les autorités d'Érythrée, ressortissantes du Prêtre Jean, survenue quelques mois auparavant au cours de l'expédition du gouverneur en mer Rouge. Le malheureux Mateus ayant été finalement dévolu à sa patrie d'adoption, pour expirer presque aussitôt, l'authenticité de sa mission demeurait prouvée une fois pour toutes ; qui plus est, le gouverneur portugais s'était même abouché avec le *bahr nagashî* ou « roi de la mer », c'est-à-dire, le gouverneur de la côte érythréenne au nom du négus d'Éthiopie. D. Manuel en fit part au pape dès la semaine suivante.

Tout semblait, donc, mûr pour la croisade générale. Il ne manquait que le consentement de la cour ou, à son défaut, celui de l'opinion publique. D. Manuel prit alors une mesure inédite : au lieu de faire imprimer en Europe

une missive en latin au pape, comme naguère il l'avait fait à plusieurs reprises, il fit publier en portugais à Lisbonne la *Carta das novas que vieram a El-Rei nosso Senhor do descobrimento do Preste João*. Ce fut le premier document sur l'expansion portugaise à être imprimé en portugais ; il faudra attendre encore deux décennies pour en avoir un second. Malheureusement on ignore entièrement comment l'opinion publique portugaise réagit, car quelque six mois révolus après la publication du document, une infortune inopinée atteignait les projets de croisade du *Fortuné* : le 13 décembre 1521, victime d'une fièvre qui l'acheva en peu de jours, celui-ci rendait son âme au Créateur, et tous ses rêves de grandeur descendaient avec son corps au tombeau. La première armada envoyée en Inde portait, avec la fâcheuse nouvelle de son trépas, des ordres pour suspendre la construction de toutes les forteresses pas commencées. Apparemment la *Carta das Novas*, censée empoisonner l'opinion publique, fut détruite par ordre de la coterie qui alors s'empara du pouvoir – si l'on peut en juger par le fait qu'à l'exception d'un de ses exemplaires, conservé à Londres, tous les autres ont disparu.

Entre-temps, en avril 1521, Diogo Lopes de Sequeira finissant son triennat, D. Manuel avait envoyé en Inde un nouvel gouverneur, D. Duarte de Meneses, qui allait tenir les rênes de l'*Estado da Índia* jusqu'en 1524. Il est vraiment grand dommage que J. A. n'ait pu s'occuper du gouvernement de ce personnage énigmatique, d'autant plus que celui-ci passa la plupart de son temps à Ormuz. Au dire de Castanheda, D. Manuel l'avait choisi dans l'espoir qu'il rétablît « le respect et l'obéissance envers son nom que l'on avait jadis », car il avait été, comme ses ancêtres, capitaine de Tanger et y avait fait preuve de grande vaillance dans le combat aux maures. Il était parti en Inde vingt jours avant l'arrivée à Lisbonne des nouvelles du Prêtre Jean, qui ne peut, donc, avoir constitué la raison de son choix. Celle-ci doit plutôt être recherchée dans les émeutes anti-portugaises qui, ici et là, fomentées en général par les Goudjeratis, avaient éclaté en Orient dans les années précédentes. Quoi qu'il en soit, il semble bien que les espoirs du *Fortuné* aient avorté *ab ovo* ; du moins D. Duarte resta dans l'histoire comme un gouverneur corrompu et sans vergogne, plus intéressé dans ses affaires personnelles que dans celles de l'État.

Il est vrai qu'il y a eu récemment une tentative pour le réhabiliter ; mais elle n'est guère convaincante, l'auteur se bornant à collationner les chroniques, sans citer un seul document de l'époque. En gros, son argumentation se développe ainsi : les chroniqueurs, pour des raisons que l'on n'arrive pas très bien à comprendre, lui en auraient voulu, et se seraient, par conséquent, obstinés à dénigrer sa figure ; d'autre part, il aurait dû faire face à des difficultés inattendues, son gouvernement coïncidant à peu près avec des transformations très profondes au niveau de l'histoire universelle, parmi lesquelles on nous énumère l'avènement de Soliman *le Magnifique* en Turquie, la révolte

de Luther contre la papauté et la conquête du Mexique par Cortès. On oublie pourtant de nous expliquer quelles répercussions ces événements ont eu dans l'océan Indien et quels problèmes concrets ils auraient suscités à D. Duarte. L'argument que, depuis le décès de D. Manuel, il ne se sentait plus motivé est peut-être juste, mais il ne tient que pour la période postérieure à octobre 1522, quand la nouvelle du trépas du *Fortuné* arriva en Inde, alors que le gouverneur avait déjà commis nombre d'irrégularités, qui, plus ou moins justement, lui coûtèrent, à son retour au Portugal, sept ans de prison.

Ce piètre essai de réhabilitation de D. Duarte de Meneses ne mériterait pas d'être discuté ici s'il ne soulevait pas une question plus générale. Faute d'avoir décelé la dynamique des partis et des factions qui s'affrontaient à la cour de D. Manuel, les historiens de jadis n'avaient compris que très peu les vicissitudes de la politique portugaise en Inde. Depuis que J. A. les a mises en évidence, l'on doit conjurer une autre tentation : celle d'identifier *a priori* les « bons gouverneurs » aux partisans de la ligne impérialiste et aux enthousiastes de la croisade, et de classer comme mauvais, chétifs, ineptes, méchants ou corrompus ceux qui tenaient à une politique moins militariste et d'allure plus libérale. J. A. a très bien esquivé cette tentation dualiste, comme cela ressort assez clairement de la lecture de son chapitre sur Lopo Soares. Inversement, on ne doit pas assumer au préalable que D. Duarte de Meneses fut un bon gouverneur tout simplement parce qu'il est issu d'une famille de partisans de la croisade, dont il était censé continuer la tradition. D'après ce que nous lui avons entendu une fois, J. A. ne tenait pas Meneses en grande estime. Malheureusement nous ne disposons pas de son jugement définitif et, sans examiner soigneusement toute la documentation existante, nous n'oserions nous prononcer à ce sujet.

Les chapitres que nous avons rangés dans la quatrième partie de ce volume n'ont qu'indirectement trait à l'histoire portugaise ; bien s'en faut, toutefois, qu'ils en soient pour autant les moins intéressants. Au contraire, ils traitent des aspects que l'historiographie portugaise, à peu d'exceptions près, traditionnellement myope, n'a presque jamais envisagés. Recourant, plus qu'ailleurs, à une très large gamme de sources de toutes provenances, J. A. y fait vraiment de l'histoire sans frontières. On y assiste, notamment, aux prodromes de l'implication de la Sublime Porte dans les affaires de l'océan Indien, dont les conséquences ne seraient, pourtant, ressentis qu'un peu plus tard. On y peut aussi suivre les diligences de Frère André do Amaral, un chevalier portugais de Rhodes, qui a tout fait pour déjouer les manœuvres du Soudan et de la Porte, s'avérant ainsi un agent, aussi important que méconnu, de l'impérialisme manuélin.

Le problème des rapports entre l'expansion portugaise en Orient et le commerce du Levant a été depuis longtemps posé. À vrai dire, il fut déjà soulevé par João de Barros, qui insère dans sa chronique un chapitre sur les

différents chemins que la traite des épices a empruntés avant la découverte de la route du Cap ; mais il reste sur le plan descriptif, sans entamer le causal. Ce fut plus tard, apparemment dans l'atmosphère rationaliste et pragmatique du XVIII[e] siècle, que l'on commença à voir dans la quête des épices le mobile essentiel des découvertes portugaises. C'est ce que fait déjà James Bruce dans le récit de son voyage en Abyssinie dans les années 1768-1772, où il prête à l'Infant D. Henrique le dessein de supplanter Venise, lui ravissant le monopole *de facto* du commerce des épices – ce qui nous semble aujourd'hui assez douteux. Avec le penchant analytique qui les caractérise, les historiens positivistes, tout en y voyant la cause principale de l'expansion portugaise, eurent plutôt tendance à en faire ressortir l'aspect conjoncturel : les troubles politiques dus à l'expansion ottomane auraient, dans le dernier quart du XV[e] siècle, raréfié l'offre des épices dans les marchés du Levant, provoquant ainsi la hausse de leur prix, ce qui à son tour aurait incité les Portugais à chercher une voie de commerce alternative. Les historiens de l'économie, comme Vitorino Magalhães Godinho ont clairement démontré l'insuffisance de cette vision des des faits, en réalité bien plus complexes.

Ce n'est, pourtant, pas le problème de la genèse de l'expansion que J. A. développe ici, mais, au contraire, celui de ses conséquences. Même si l'idée de détrôner Venise n'était pas consciemment le but principal des monarques portugais, la concurrence entre les deux routes de commerce devenait inévitable ; d'autant plus que les Portugais tenaient à fermer la bouche de la mer Rouge pour des raisons non seulement économiques mais encore politiques, le tarissement des sources de la prospérité de l'empire Mamelouk leur semblant le moyen idéal pour en précipiter la ruine. Nécessairement, Venise s'en ressentirait.

J. A. n'entre pas dans la discussion d'un autre point d'histoire économique, qui vraisemblablement ne l'intéressait guère : celui de savoir si, en fin de compte, la route du Cap était ou non plus économique que celle des détroits. Ainsi posée, la question est une aporie. En fait le prix final de la marchandise dépendait d'une pluralité de facteurs, les uns structurels, comme la distance et les conditions du transport, d'autres conjoncturels, comme la fréquence des naufrages, l'incidence de la course, la sûreté des routes et la fiscalité des états que traversait le trafic. On peut *grosso modo* affirmer que Lisbonne était structurellement mieux placée qu'Alexandrie pour fournir l'Europe atlantique ; mais que les échelles du Levant demeuraient plus économiques pour l'approvisionnement de l'empire Ottoman et de la plupart des pays méditerranéens ; la limite séparant les deux zones dépendait de facteurs conjoncturels, changeant du jour au lendemain comme une carte météorologique. J. A. le montre indirectement, en nous dépeignant au fil des années les vicissitudes du commerce épicier en Égypte. Venise fit, bien sûr, du Portugal le bouc émissaire de toutes ses frustrations ; mais en fait plusieurs

facteurs, les uns structurels, les autres purement conjoncturels, y jouaient un rôle.

Du côté de l'Égypte l'étude de J. A. fait surtout ressortir son incapacité à s'adapter à une situation nouvelle. Apparemment, tout comme cela arrivait aussi parfois chez les Portugais, l'idéologie a aveuglé les autorités du Caire. Leur riposte, notamment l'arrestation des nations franques de 1511, relève d'une stratégie périmée, les beaux jours de Saladin s'étant depuis longtemps écoulés. La partie se joue désormais à plusieurs : l'empire Mamelouk, Venise et les autre puissances chrétiennes de la Méditerranée, bien sûr, mais aussi les Turcs et la Perse, dorénavant chiite, qui tâche, comme déjà à l'époque de Uzun Hasan, à s'entendre avec l'Occident pour contrebalancer le pouvoir montant des Ottomans, qui lui disputaient l'Anatolie orientale. Cette sorte d'ankylose mentale explique, en partie, le faible succès des initiatives mameloukes, qui, assez maladroitement, contribuèrent à faire entrer en lice la Porte. À moyen terme, ce serait elle la gagnante.

En arrivant à la fin de ce survol des études manuélines de J. A., l'on peut, certes, regretter qu'il n'ait pu les compléter, les continuer et les développer davantage ; mais mieux vaut les utiliser telles qu'elles sont, et en prendre élan pour de nouvelles recherches. Elles seront d'autant plus faciles que la base est déjà ferme et la méthodologie tracée.

Nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour rendre ces études lisibles et intelligibles, et pour les mettre à la disposition des chercheurs et du public en général. Si, comme Auguste Comte aimait à le dire, nous voyons plus loin que nos ancêtres parce que nous chevauchons leurs épaules, voici les nôtres : chevauchez-les !

LUIS FILIPE F. R. THOMAZ

BIBLIOGRAPHIE DE JEAN AUBIN (1927-1998)

PUBLICATIONS DE 1953 À 2005

CONVENTIONS

Dans la colonne de gauche, sont indiquées les aires culturelles et les époques concernées par chaque *item*.

Précédant le titre, deux astérisques indiquent que l'article est réédité dans *Le Latin et l'Astrolabe*, I & II.

Un astérisque : que l'article est en cours de réédition dans un des deux volumes d'études iraniennes ou dans le volume d'études turques de J.A.

Entre crochets, après la description bibliographique de l'*item*, les sigles suivants désignent les volumes de rééditions réalisées ou en cours :

L.& A., I, II	: *Le Latin et l'Astrolabe*, tome I ou tome II
St.Ir., I, II	: *Études sur l'Iran mongol et safavide. Géographie historique et société* [1], tome I et II, en préparation dans *Studia Iranica*
Turc.	: *Des Timourides aux Ottomans*, en préparation dans *Turcica* [1]

Les comptes rendus faits par J.A. ont été ici ajoutés (sous le sigle C.R.) [2] à la bibliographie donnée dans *L. & A.*, II, pp. 29-38 (et quelques corrections et ajouts ont été apportés à cette première version).

---

[1] Les volumes en préparation dans *Studia Iranica* et *Turcica* sont pris en charge, avec un grand dévouement, par Denise Aigle, une disciple de J. Aubin en études iraniennes.

[2] Du moins les CR dont nous avons retrouvé la trace. Ainsi, il y en a deux dont nous n'avons pu découvrir le périodique de publication : celui qui a été, probablement, le second CR de J.A., âgé alors d'une trentaine d'année : sur George Strachman, *Memorials of a Wandering Scottish Scholar of the seventeenth century*, by G. L. Dellavida [Levi Della Vida] (Aberdeen : Third Spalding Club, 1956) ; et celui qui a dû être son dernier : sur Andreas Rieger, *Die Seeaktivitäten der muslimischen Beutefahrer als Bestandteil der staatlichen Flotte während der osmanischen Expansion im Mittelmeer im 15. und 16. Jahrhundert* (Berlin : Klaus Schwarz Verlag 1994).

1953

1. Iran, Golfe Persique (XIIIe-XVe s.) — * « Les princes d'Ormuz du XIIIe au XVe siècle », dans *Journal Asiatique*, 241 /1, pp. 77-138 [*St. Ir.*, I].

1954

2. Iran [éd. sources] (XIVe-XVe s.) — « Fragments historiques concernant Bam sous les Timourides et les Qara-Qoyunlu », dans *Farhang-e Irān Zamīn*, II/2-3 (1333/1954), pp. 93-232 [en persan].

1955

3. Iran (XIIe-XVe s.) — * « Références pour Lār médiévale », dans *Journal Asiatique*, 243/4, pp. 491-505 [*St. Ir.*, I].

4. Iran [éd. sources] (XVe s.) — « Note préliminaire sur les archives du Takya du Tchima – rud. Archives persanes commentées, 2 », Téhéran, 19 p.

1956

5. Iran (XVe s.) — *Deux sayyids de Bam au XVe siècle. Contribution à l'histoire de l'Iran timouride.* (Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften und der Literatur in Mainz. Abh. d. Geistes-Sozialwissenschaftlichen Kl., 1956, Nr. 7, pp. 375-501), Wiesbaden, 129 p., 2 pl.

6. Iran [éd. sources] (XIVe-XVe s.) — *Matériaux pour la biographie de Shāh Niʿmatullāh Walī Kermānī* (Bibliothèque iranienne, 7), Téhéran-Paris, 20 + 343 p.

7. Iran (XVe s.) — * « Note sur quelques documents Aq-Qoyunlu. Archives persanes commentées, I », dans *Mélanges Louis Massignon*, I, Damas, pp. 123-147 [*Turc.*]

Iran/CR — *Journal Asiatique*, CCXLIV/1, pp. 128-129 sur K. Lindberg, *Voyage dans le sud de l'Iran* (Lund : Geerup, 1955).

1957

8. Iran [éd. sources] (XVe s.) — *Extraits du Muntakhab al-Tavarikh-i Muʿini (Anonyme d'Iskandar)*, éd. Librairie Khayyam, Téhéran, 492 p.

9. Iran [éd. sources] (XIVe s.) — * « Le mécénat timouride à Chiraz », dans *Studia Islamica*, VIII, pp. 71-88 [*Turc.*].

1958

10. Iran [éd. sources] (XVIIe s.) — « Quelques notices du Mukhtasar-i-mufid », dans *Farhang-e Irān Zamīn*, VI/2-3 (1337/1958), pp. 164-177.

Océn Indien/CR — *Studia. Centro de Estudos históricos ultramarinos*, I, Janeiro, pp. 316-318, sur T. A. Shumovskij, *Tri neizvestnye lotsii Akhmada Ibn Mâdzhida,*

arabskogo lotsmana Vasko da Gamy (Moscou-Léningrad : Acad. des sciences, 1957).

1959

11. Portugal, Océan Indien (XVIe s.) — « L'"Orçamento do Estado da India" de Antonio de Abreu (1574) », dans *Studia, Centro de Estudos Históricos Ultramarinos* (*C.E.H.U.*), IV, Lisbonne, pp. 169-289.

12. Iran (XVIe s.) — * « Šāh Ismā'īl et les notables de l'Iraq persan, Études safavides, 1 », dans *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, II/1, pp. 37-81 [*St. Ir.*, II].

13. Iran, Golfe Persique (XIe-XIIe s.) — * « La ruine de Sîrâf et le routes du Golfe Persique aux XIe et XIIe siècles », dans *Cahiers de Civilisation médiévale*, II/3, Poitiers, pp. 295-301 [*St. Ir.*, I].

Iran/CR — *Oriens*, XII, pp. 234-238, sur V. Minorsky, *Persia in A.D. 1478-1490* (Londres : Royal Asiatic Society, 1957).

1960

14. Iran, Asie Centrale (XIVe s.) — « Abū Sa'īd », dans *Encyclopédie de l'Islam* 2e édition [EI²], I, p. 151.

1962

15. Iran, Irak (XIVe s.) — * « Tamerlan à Bağdad », dans *Arabica*, IX, pp. 303-309 [*Turc.*].

1963

16. Iran (XIVe s.) — * « Comment Tamerlan prenait les villes », dans *Studia Islamica*, XIX, pp. 83-122 [*Turc.*].

17. Golfe Persique, Océan Indien, Chine (XIe-XIVe s.) — * « Y a-t-il eu interruption du commerce par mer entre le Golfe Persique et l'Inde du XIe au XIVe siècle ? », dans *Studia, C.E.H.U.*, XI, Lisbonne, pp. 165-171 [*Turc.*].

1964

18. Iran, Inde (XVe s.) — « The secretary of Mahmûd Gavân and its lost chronicle », dans *Journal of the Research Society of Pakistan*, I/2, pp. 9-13.

Iran/CR — *OLZ (Orientalistische Literaturzeitung)*, 59, Nr 9/10, col. 492-493, sur J.K. Teufel, *Eine Lebensbeschreibung des Scheichs 'Alî-i Hamadânî* (Leiden : Brill, 1962).

Portugal, Océn Indien/CR — *JESHO (Journal of the Economic and Social History of the Orient)*, VII/3, pp. 318-320, sur R.B. Serjeant, *The Portuguese off the South Arabian Coast* (Oxford Univ. Press, 1963).

1965

19.	Iran (XV[e] s.)	* « Un soyurghal Qara-qoyunlu concernant le bulūk de Bawānāt-Harāt-Marwast. Archives persanes commentées, 3 », dans *Documents from Islamic chanceries*, S.M. Stern, éd., Oxford, pp. 159-170, pl. XLIII-LIII [*Turc.*].
20.	Iran, Islam (XVIII[e] s.)	* « Les sunnites du Lārestān et la chute des Safavides », dans *Revue des Études islamiques*, XXXIII, pp. 151-171 [*St. Ir.*, II].

1966

21.	Iran, Inde	* « Indo-islamica I. La vie et l'œuvre de Nīmdīhī », dans *Revue des Études islamiques*, XXXIV, pp. 61-81 [*Turc.*].
22.	Iran (XI[e]-XII[e] s.)	* « L'aristocratie urbaine dans l'Iran seldjoukide : l'exemple de Sabzavâr », dans *Mélanges offerts à René Crozet*, Poitiers, pp. 323- 332 [*St. Ir.*, I].
	Portugal, Inde, Macao/CR	*JESHO*, IX/1-2, pp. 157-158, sur C.R. Boxer, *Portuguese Society in the Tropics* (Madison & Milwaukee : The Univ. of Wisconsin Press, 1965).
	Inde/CR	*JESHO*, IX/1-2, pp. 157-158, sur Abdul Karim, *Dacca, the Mughal Capital* (Dacca : Asiatic Soc. of Pakistan, 1964).
	Inde/CR	*JESHO*, IX/3, pp. 322-324, sur Satish C. Misra, *Muslim Communities in Gujarat. Preliminary Studies in their History and Social Organization* (The M.S. University of Baroda & London : Asia Publishing House, 1964).
	Sclojoviks/CR	*Bibliotheca Orientalis*, XXIII/1-2, pp. 107-108, sur Heribert Horst, *Die Staatsverwaltung der Grosselǧûgen und Ḫôrazmšâhs* (Wiesbaden: Franz Steiner Verlag, 1964.

1967

23.	Iran, Islam (XV[e] s.)	* « Un santon quhistānī de l'époque timouride », dans *Revue des Études islamiques*, XXXV, pp. 185-216 [*Turc.*].
	Iran/CR	*OLZ*, 1967, Nr 7/8, col. 392-393, sur Richard Gramlich, *Die schiitischen Derwischorden Persiens, I : Die Affiliationen* (Wiesbaden : Steiner, 1965).
	Iran/CR	*Bibliotheca Orientalis*, XXIV/1-2, p. 91, sur Christoph Bürgel, *Die Hofkorrespondenz 'Adud ad-Daulas und ihr Verhältnis zu anderen Quellen der frühen Bûyiden* (Wiesbaden : Otto Harrassowitz, 1965).
	Hongrie/CR	*Cahiers de Civilisation médiévale*, X/2, pp. 232-235, sur Györffy György, *Az Árpád-kori Magyarorszag történeti földrajza* (Budapest : Akadémiai Kiadó, 1963).

1969

24. Iran, Golfe Persique (XIIIe-XVe s.) — * « La survie de Shīlāu et la route de Khunj-ō-Fāl », dans *Iran, Journal of the British Institute of Persian Studies*, VII, pp. 21-37 [*St. Ir.*, I].

25. Asie centrale turco-mongole (XIIIe-XVe s.) — * « L'ethnogenèse des Qaraunas », dans *Turcica*, I, pp. 65-94 [*St. Ir.*, I].

26. Portugal, Golfe Persique (XVIIe s.) — ** « Une autre relation du voyage d'Inde en Chypre de Gaspar de S. Bernardino », dans *Arquivos do Centro Cultural Português*, I, pp. 208-215 [*L. & A.*, II, pp. 539-546].

27. Portugal, Océan Indien (XVIIe s.) — ** « À propos de la relation de Martín Fernández de Figueroa sur les conquêtes portugaises dans l'Océan Indien, 1505-1511 », dans *Bulletin des Études portugaises*, pp. 493-505, n.s., XXX, pp. 49-64 [*L. & A.*, II].

1970

28. Iran, Islam (XVe-XVIe s.) — « La politique religieuse des Safavides », dans *Le Shī'isme imâmite, Colloque de Strasbourg (6-9 mai 1968)*, Paris, pp. 235-243.

29. Iran (IXe-XVIIIe s.) — « Éléments pour l'étude des agglomérations urbaines dans l'Iran médiéval », dans *The Islamic City*, S. M. Stern et A. Hourani, éds., Oxford, pp. 65-75 [*St. Ir.*, I].

30. Iran (XIe s.) — « Nizam al-Mulk », *Les hommes d'État célèbres*, III, Paris, pp. 282-285.

31. Asie centrale (XIVe s.) — « Tamerlan », *ibid.*, pp. 458-464.

32. Iran mongol (XIIIe-XIVe s.) — « Rachid al-Din », *ibid.*, p. 644.

1971

33. Portugal, Iran (XVIIe s.) — *L'ambassade de Gregório Pereira Fidalgo à la cour de Châh Soltân-Hosseyn, 1696-1697*, Lisbonne, 134 p.

34. Asie Centr. mongole, turque, iranienne (XIIIe-XIVe s.) — * « Réseau pastoral et réseau caravanier : les grand'routes du Khurassan à l'époque mongole », dans *Le monde iranien et l'Islam*, I, pp. 105-130 [*St. Ir.*, I].

35. Iran, Inde (XVe s.) — * « Les relations diplomatiques entre les Aq-qoyunlu et les Bahmanides », dans *Iran and Islam. In memory of the late Vladimir Minorsky*, C.E. Bosworth, éd., Édimbourg, pp. 11-15 [*Turc.*].

36. Portugal, Inde (XVIe s.) — ** « Albuquerque et les négociations de Cambaye », dans *Mare Luso-Indicum*, I, pp. 3-63 + pp. 137-162 [*L. & A.*, II, pp. 197-250].

37. *id.* — ** « Cojeatar et Albuquerque », *ibid.*, pp. 99-134 [*L. & A.*, II, pp. 149-196].

38.	Portugal, Océan Indien (XVIe s.)	** « Pour une étude critique de l'"Itinerário" d'António Tenreiro », dans *Arquivos do Centro Cultural Português*,III, pp. 238-252 [*L. & A.*, II, pp. 523-537].
39.	Irak (XIIIe-XVIe s.)	« Irak. Histoire, 659-941 / 1258-1531 », dans *Encyclopédie de l'Islam*^{2}, III, pp. 1288-1289.
40.	Iran, Asie centrale (XIIe-XXe s.)	Édition de *Le monde iranien et l'Islam. Sociétés et cultures*, E.P.H.E., IVe section, Paris-Genève, I, 152 p.
41.	Portugal, Inde (XVIe s.)	Édition de *Mare Luso-Indicum. Études et documents sur l'histoire de l'Océan Indien et des pays riverains à l'époque de la domination portugaise*, E.P.H.E. , IVe section, Paris-Genève, I, 268 p.
	Iran/CR	*JESHO*, XIV/3, pp. 332-333, sur John Masson Smith Jr., *The History of the Sarbadār Dynasty, 1336-1381* (La Haye-Paris : Mouton, 1970).
	Italie, Ottomans/CR	*Turcica*, III, p. 193, sur Lucia Gualdo Rosa, *Il Filelfo e i Turchi* (*Annali della Facolta' di Lettere e Filosofia dell' Universita' di Napoli*, XI, 1964-68).

1972

42.	Portugal, Iran (XVIe s.)	** « L'Iran et le Portugal au XVIe siècle », dans *Revue Française*, 251, pp. 44-47 [*L. & A.*, II, pp. 281-286].
43.	Portugal, Océan Indien (XVIe s.)	* « Quelques remarques sur l'étude de l'Océan Indien occidental au XVIe siècle » *Agrupamento de Estudos de Cartografia Antiga*, LXXV, Coïmbre, 13 p. [*Turc.*].
44.	Iran (XVIe-XVIIe s.)	« Abbās Ier le Grand, 1571-1629 », dans *Encyclopaedia Universalis*, 1ère éd., I, pp. 4-5.
45.	Iran (XIe-XIXe s.)	« Ispahan », dans *Encyclopaedia Universalis*, 1re éd., I, pp. 212-214.
46.	Iran	Notice « Iran » dans *Les hommes d'État célèbres*, IV, Paris, pp. 374-375.
47.	Iran (XVIe-XVIIe s.)	« Châh Abbâs », *ibid.*, pp. 376-379.
48.	Iran (XVIIIe s.)	« Nader-Châh », *ibid.*, pp. 380-382.
	Afrique du Nord, Ottomans/CR	*Turcica*, IV, p. 173, sur Paul Sebag, *Une relation inédite sur la prise de Tunis par les Turcs en 1574* (Tunis : Univ. de Tunis, 1971).
	Ottomans/CR	*Turcica*, IV, pp. 174-175, sur Michel Lesure, *Lépante. La crise de l'empire ottoman* (Paris : Julliard, 1972).

1973

49.	Iran, Golfe Persique Portugal (XVIe s.)	** « Le royaume d'Ormuz au début du XVIe siècle », dans *Mare Luso-Indicum*, II, pp. 77-179 [*L. & A.*, II, pp. 287-326 et 377-392].
50.	Iran, Inde, Portugal (XVIe s.)	** « Les documents arabes, persans et turcs de la Torre do Tombo », *ibid.*, pp. 183-237 [*L. & A.*, II, pp. 417-452].

51.	Golfe Persique, Inde, Portugal (XIVe-XVIe s.)	Édition de *Mare Luso-Indicum*, II, 237 p.
	Iran/CR	*Studia Iranica*, II/2, pp. 283-284, sur Academia Nazionale dei Lincei, *La Persia nel Medioevo* (Rome, 1971).
	Iran/CR	*Studia Iranica*, II/2, pp. 284-285, sur C.A. Stori, *Persidskaja literatura* (Moscou, 1972).
	Iran/CR	*Studia Iranica*, II/2, p. 286, sur John O'Kane, *The Ship of Sulaiman* (Londres : Routledge & Kegan Paul, 1972).
	Iran/CR	*Studia Iranica*, II/2, pp. 286-287, sur *Persian Art* (Lisbonne : Fondation Calouste Gulbenkian, 1972).
	Portugal, Iran/CR	*Studia Iranica*, II/2, pp. 287-288, sur Roberto Gulbenkian, *L'ambassade en Perse de Luis Pereira de Lacerda et des Pères portugais de l'Ordre de Saint-Augustin, Belchior dos Anjos et Guilherme de Santo Agostinho* (Lisbonne, 1972).
	Portugal, Iran/CR	*Studia Iranica*, II/2, p.288, sur Joaquim Verissimo Serrão, *Un voyageur portugais en Perse au début du XVIIe siècle, Nicolau de Orta Rebelo* (Lisbonne, 1972).

1974

52.	Portugal, Inde (XVIe s.)	** « Francisco de Albuquerque. Un juif castillan au service de l'Inde portugaise (1510-1515) », dans *Arquivos do Centro Cultural Português*, VII, pp. 175-202 [*L. & A.*, II, pp. 251-273].
53.	Iran (XIVe s.)	* « La fin de l'état Sarbadâr du Khorassan », dans *Journal Asiatique*, 262/1-2, pp. 95-118 [*St. Ir.*, I].
54.	Iran (Xe-XVIIIe s.) France, Perse (XVIIIe s.)	Édition de *Le monde iranien et l'Islam*, II, 185 p.
	Espagne, Islam/CR	*Journal Asiatique*, CCLXII, année 1974, fasc. 3-4, pp. 475-477, sur Rachel Arié, *L'Espagne musulmane au temps des Naṣrides, 1232-1492* (Paris : De Boccard, 1973).
	Iran/CR	*Studia Iranica*, III/1, pp. 130-132, sur Niels Steensgaard, *Carracks, Caravans and Companies : The Structural Crisis in the European-Asian Trade in the Early 17th Century* (Copenhague : Scandinavian Institute of Asian Studies, 1973).

1975

55.	Iran mongol (XIVe s.)	* « Le patronage culturel en Iran sous les Ilkhans. Une grande famille de Yazd », dans *Le monde iranien et l'Islam*, III, pp. 107-118 [*St. Ir.*, I].

56.	Portugal, Europe, Inde, Ethiopie (XVe-XVIe s.)	** « Duarte Galvão », dans *Arquivos do Centro Cultural Português*, VIII, pp. 43-85 [*L. & A.*, I, pp. 11-48].
57.	Iran bouddh., Iran islam. (VIIIe-XIXe s.)	Édition de *Le monde iranien et l'Islam*, III, 136 p.
	Iran/CR	*Le Monde iranien et l'islam*, III, p. 132, sur Irağ Afšār, *Yādagār-hāy-i Yazd*, I & II (Téhéran, 1348-1354).

1976

58.	Asie centrale mongolo-turque, Iran (XIVe s.)	* « Le khanat de Čagataï et le Khorassan, 1334-1380 », dans *Turcica*, VIII/2, pp. 16-60 [*Turc.*].
59.	Études iraniennes	« Vladimir Minorsky, 1877-1966 », dans *Studia Iranica*, V/1, pp. 131-133.
60.	Iran (XIVe s.)	* « Aux origines d'un mouvement populaire médiéval. Le cheykhisme du Bayhaq et du Nichâpour », dans *Studia Iranica*, V/2, pp. 213-224 [*St. Ir.*, I].
61.	Portugal, Éthiopie (XVIe s.)	** « L'ambassade du Prêtre Jean à D. Manuel », dans *Mare Luso-Indicum*, III, pp. 1-56 [*L. & A.*, I, pp. 133-182].
62.	Portugal, Afrique orientale (XVIe s.)	** « Un nouveau classique : l'Anonyme du British Museum », *ibid.*, pp. 183-188 [*L. & A.*, II, pp. 133-182].
63.	Portugal, Inde (XVIe s.)	** « Pour une biographie de Tristão da Cunha », *ibid.*, pp. 188-193 [*L. & A.*, II, pp. 557-562].
64.	Portugal, Inde, Ottomans (XVIe s.)	Édition de *Mare Luso-Indicum*, III, 211 p.
	Inde, Portugal/CR	*Islam*, LIII/2, pp. 337-338, sur Geneviève Bouchon, *Mamale de Cananor, un adversaire de l'Inde portugaise, 1504-1528* (Genève-Paris : Droz, 1975).
	Ottomans/CR	*Turcica*, VIII/1, pp. 308-309, sur Kemal H. Karpat, éd., *The Ottoman State and its Place in the World History* (Leiden : Brill, 1974).
	Malte, Ottomans/CR	*Turcica*, VIII/1, pp. 309-310, sur Andrew P. Vella, *An Elizabethan-Ottoman Conspiracy* (Malte, 1972).
	Ottomans/CR	*Turcica*, VIII/2, pp. 272-273, sur Káldy-Nagy Gyula, *Szulejmán* (Budapest : Gondolat, 1974).
	Ottomans Hongrie/CR	*Turcica*, VIII/2, pp. 273-274, sur Kathona Géza, *Fejezetek a török hódoltsági reformáció történetéből* (Budapest : Akad. Kiadó, 1974).
	Hongrie, Orient/CR	*Turcica*, VIII/2, pp. 274-275, sur Tardy Lajos, *Régi magyar követjárások Keleten* (Budapest : Akad. Kiadó, 1971).

1976-1977

65.	Iran mongol (XIVe s.)	* « La propriété foncière en Azerbaydjan sous les Mongols », dans *Le monde iranien et l'Islam*, IV, pp. 79-132 [*St. Ir.*, I].
66.	Iran (XIVe-XXe s.)	Édition de *Le monde iranien et l'Islam*, IV, 243 p.
	Iran/CR	*Le monde iranien et l'islam*, IV, pp. 225-226, sur Renata Holod, éd., *Studies on Isfahan* (formant *Iranian Studies*, VII, 1974).
	Türkmènes, Iran/CR	*Le monde iranien et l'islam*, IV, pp. 227-228, sur John E. Woods, *The Aqquyunlu. Clan, Confederation, Empire* (Minneapolis & Chicago : Bibliotheca Islamica, 1976).
	Études turques/CR	*Le monde iranien et l'islam*, IV, pp. 231-233, sur *Turcica*, T. VI (1975).

1977

67.	Iran (XIIIe s.)	* « La question de Sirğān au XIIIe siècle », dans *Studia Iranica*, VI/2, pp. 285-290 [*St. Ir.*, I].
	Monde arabe/CR	*Revue historique*, n° 524, oct.-déc., pp. 502-503, sur Jacques Berque & Dominique Chevallier, *Les Arabes et leurs archives, XVe-XIXe siècles* (Paris : CNRS, 1976).
	Ottomans/CR	*Revue historique*, n° 524, pp. 503-506, sur Stanford J. Shaw, *History of the Ottoman Empire and Modern Turkey*, vol. I, *Empire of the Gazis : The Rise and Decline of the Ottoman Empire*, 1280-1808 (Cambridge Univ. Press, 1976).
	Ottomans/CR	*Turcica*, IX/1, pp. 303-305, sur *Studi preottomani e ottomani* (Naples : Istituto Universitario Orientale, 1976).
	Europe, Ottomans/CR	*Turcica*, IX/1, pp. 305-306, sur O. Kurz, *European clocks and watches in the Near East* (Leiden : Brill, 1976).
	Études islamiques, Ottomans/CR	*Turcica*, IX/1, pp. 307-308, sur *Essays on Islamic Civilization presented to Niyazi Berkes* (Leiden : Brill, 1976).
	Études altaïques, Hongrie/CR	*Turcica*, IX/1, pp. 308-310, sur *Hungaro-Turcica. Studies in Honour of Julius Németh* (Budapest : Univ. Eötvös Loránd, 1976).
	Hongrie, Ottomans/CR	*Turcica*, IX/1, pp. 310-311, sur L. Fekete, *Buda and Pest under Turkish Rule* (Budapest, 1976).

[1978]

	Portugal, Inde/CR	*Revue historique*, n° 528, avril, pp. 425-428, sur Bailey W. Diffie & George D. Winius, *Foundations of the Portuguese Empire, 1415-1580* (Univ. of Minnesota Press & Oxford Univ. Press, 1977).

Hongrie, Ottomans/CR — *Turcica*, IX/2-X, pp. 290-292, sur *Türk-Macar kültür münasebetleri ışığı altında II. Rákóczi Ferenc ve Macar mütecileri sempozyumu* (Istanbul, 1976).

1979

68. Iran (XIe s.) — * « La guerre au Kirman en l'an mil », dans *Studia Iranica*, VIII/2, pp. 213-221 [*St. Ir.*, I].

1979-1980

69. Portugal, Europe (XVIe s.) — ** « Damião de Góis dans une Europe évangélique », dans *Humanitas*, XXXI-XXXII, Coïmbre, pp. 197-227 [*L. & A.*, I, pp. 211-235].

1980

70. Iran, Europe (XVIe s.) — ** « Per viam portugalensem. Autour d'un projet diplomatique de Maximilien II », dans *Mare Luso-Indicum*, IV, pp. 45-88 [*L. & A.*, I, pp. 407-446].

71. Iran, Asie (XVIIe s.) — * « Les Persans au Siam sous le règne de Narai (1656-1688) », *ibid.*, pp. 95-126 [*Turc.*].

72. Espagne, Moluques (XVIe s.) — ** « Études magellaniennes », *ibid*, pp. 158-164 [*L. & A.*, II, pp. 579-585].

73. Portugal, Éthiopie (XVIe s.) — ** « Le Prêtre Jean devant la censure portugaise », dans *Bulletin des Études portugaises et brésiliennes*, XLI, pp. 33-57 [*L. & A.*, I, pp. 183-210].

74. Asie (XVIe-XVIIe s.) — Édition de *Mare Luso-Indicum*, IV, 243 p.

Portugal/CR — *Bulletin des études portugaises et brésiliennes*, t. 41, p. 229, sur Graça Almeida Rodrigues, *Crónica do principe D. João de Damião de Góis* (Lisbonne : Universidade Nova de Lisboa, 1977).

1981

75. Iran (XIVe s.) — * « Un chroniqueur méconnu, Šabānkāra'ī », dans *Studia Iranica*, X/2, pp. 213- 224 [*St. Ir.*, I].

1982

76. Portugal, Europe (XVIe s.) — ** « Damião de Góis et l'archevêque d'Upsal », dans *Damião de Góis, humaniste européen*. Études présentées par J. V. de Pina Martins, Centre Culturel Calouste Gulbenkian, Paris, pp. 245-330 [*L. & A.*, I, pp. 237-307].

77. Iran (XIVe s.) — « Abd al-Razzāq Bāštīnī », dans *Encyclopaedia Iranica*, I/2, p. 153-154.

1983

78. Portugal (XVIe s.)
** « Le capitaine Leitão, un sujet insatisfait de D. João III », dans *Revista da Universidade de Coimbra*, pp. 87-152 [*L. & A.*, I, pp. 309-369].

Portugal/CR
Bulletin des études portugaises et brésiliennes, t. 44-45 (1983-1985), pp. 500-504, sur Amadeu Torres, *Noese e crise na epistolografia goisiana. I. As cartas latinas de Damião de Góis* (Paris : Centre culturel portugais, 1982) ; Marcel Bataillon *et al.*, *Damião de Góis humaniste européen* (Paris : Centre culturel portugais, 1982).

Péninsule ibérique/CR
Bulletin des études portugaises et brésiliennes, t. 44-45 (1983-1985), pp. 504-505, sur Michael de Ferdinandy, *Die hispanischen Königsgesta. Portugiesische und spanische Geschichtsschreibung im Zeitalter der Renaissance* (Francfort-sur-le-Main : Verlag Peter Lang, 1984).

Portugal/CR
Bulletin des études portugaises et brésiliennes, t. 44-45 (1983-1985), pp. 505-507, sur *Les Églogues d'Henrique Caiado ou l'Humanisme portugais à la conquête de la poésie néo-latine* (Lisbonne-Paris : Fondation Calouste Gulbenkian, 1983).

Portugal/CR
Bulletin des études portugaises et brésiliennes, t. 44-45 (1983-1985), pp. 507-509, sur Academia Portuguesa da História, *Presença de Portugal no Mundo* (Lisbonne, 1982).

Portugal, Russie/CR
Bulletin des études portugaises et brésiliennes, t. 44-45 (1983-1985), pp. 509-510, sur William Rougle, *As relações luso-russa através da imprensa portuguesa do século XVIII* (Lisbonne : Acad. das Ciências de Lisboa, 1979) ; et du même, *Antonio Manuel de Vieira na Corte russa no século XVIII* (Lisbonne : Ministério da Educação, 1983).

1984

79. Iran, Islam (XVIe s.)
* « Révolution chiite et conservatisme. Les soufis de Lâhejân, 1500-1514. Études safavides, 2 », dans *Moyen-Orient & Océan Indien*, I, pp. 1-40 [*St. Ir.*, II].

80. Portugal, Europe (XVIe s.)
** « Le Portugal dans l'Europe des années 1500 », dans *L'Humanisme portugais et l'Europe*, Paris, pp. 219-228 [*L. & A.*, II, pp. 41-48].

81. Iran, Inde, Portugal (XVIe-XVIIIe s.)
Édition de *Moyen-Orient & Océan Indien*, Société d'Histoire de l'Orient, Paris, I, 128 p.

1985

82. Iran (XVe s.)
* « Témoignage et ouï-dire dans la relation de Josafa Barbaro sur la Perse (1487) », dans *Moyen-Orient & Océan Indien*, II/1, pp. 71-84 [*Turc.*].

83. Iran, Inde (XVe-XVIe s.)
« Albuquerque, Afonso de (*ca.* 1460-1515) », dans *Encyclopaedia Iranica*, I/8, pp. 823-824.

84-85. Inde, Iran (XVe-XVIIIe s.)
Édition de *Moyen-Orient & Océan Indien*, II/1, 84 p. ; II/2,108 p.

1986

86. Iran (XVIe s.) — * « Chiffres de population urbaine en Iran occidental autour de 1500 », dans *Moyen-Orient & Océan Indien*, III, pp. 37-54 [*St. Ir.*, II].

87. Inde, Islam — * « L'Inde dans le contexte du monde islamique », dans *Puruṣârtha*, IX, pp. 23-27 [*Turc.*].

88. Iran, Océan Indien (XVIe-XVIIIe s.) — Édition de *Moyen-Orient & Océan Indien*, III, 144 p.

1987

89. Portugal, Inde (XVIe s.) — ** « L'apprentissage de l'Inde, Cochin, 1503-1504 », dans *Moyen-Orient & Océan Indien*, IV, pp. 1-96 [*L. & A.*, I, p. 49-110].

90. Portugal, Inde (XVIe s.) — ** « Mercês manuelinas de 1519-1520 para a India », traduction de L. F. Thomaz, dans *A Abertura do Mundo. Homenagem a Luís de Albuquerque*, II, Lisbonne, 1987, pp. 123-137 [*L. & A.*, II, pp. 563-577].

91. Asie du Sud et du Sud-Est (XVIe-XVIIIe s.) — Édition de *Moyen-Orient & Océan Indien*, IV, 143 p.

91 bis. Portugal — Coédition avec José-Augusto França de *Histoire du Portugal. Histoire européenne. Actes du colloque, Paris, 22-23 mai 1986*, Paris, 272 p. ; et « Avant-propos aux Actes du colloque », pp. 11-13.

Inde/CR — *Bulletin critique des Annales islamologiques*, IV, p. 143, sur K. N. Chaudhuri, *Trade and Civilization in the Indian Ocean. An Economic History from the Rise of Islam to 1750* (Cambridge Univ. Press, 1985).

1988

92. Iran (XVe-XVIe s.) — * « L'avènement des Safavides reconsidéré, Études safavides, 3 », dans *Moyen-Orient & Océan Indien*, V, pp. 1-130 [*St. Ir.*, II].

93. Golfe Persique (XVe-XVIe s.) — * « Marchands de la Mer Rouge et du Golfe Persique au tournant des 15e et 16e siècles », dans *Marchands et hommes d'affaires de l'Océan Indien et de la Mer de Chine, XIIIe-XIXe s.*, pp. 83-90 [*Turc.*] (traduction anglaise, voir n° 126).

94. Golfe Persique (XVIe s.) — ** « Un voyage de Goa à Ormuz en 1520 », *Modern Asian Studies*, XXII, pp. 417-432 [*L. & A.*, II, pp. 507-522].

95. Iran, Inde (XVIe-XVIIIe s.) — Édition de *Moyen-Orient & Océan Indien*, V, 173 p.

96. Océan Indien, Chine (XVIe-XIXe s.) — Coédition avec Denys Lombard de *Marchands et hommes d'affaires de l'Océan Indien et de la Mer de Chine, XIIIe-XIXe s.*, 375 p., Paris (traduction anglaise, voir n° 126).

1989

97. Azerbaydjan mongol (XIII[e]-XIV[e] s.) — * « Le témoignage d'Ebn-e Bazzâz sur la turquisation de l'Azerbaydjan », dans *Études irano-aryennes offertes à Gilbert Lazard* (*Cahiers de Studia Iranica*, n° 7), Paris, pp. 5-17 [*St. Ir.*, I].

98. Portugal (XVI[e] s.) — ** « La noblesse titrée sous D. João III. Inflation ou fermeture ? », dans *Arquivos do Centro Cultural Português*, XXVI, pp. 417-432 [*L. & A.*, I, pp. 371-383].

99. Portugal, Europe (XVI[e] s.) — ** « D. João II et Henry VII », dans *Bartolomeu Dias e a sua época, Congresso internacional : Actas*, Porto, pp. 171-180 [*L. & A.*, II, pp. 83-92].

100. Italie, Islam (XVI[e] s.) — * « La crise égyptienne de 1510-1512. Venise, Louis XII et le Sultan », dans *Moyen-Orient & Océan Indien*, VI, pp. 123-150 [*Turc.*].

101. Proche-Orient, Inde (XVI[e]-XIX[e] s.) — Édition de *Moyen-Orient & Océan Indien*, VI, 176 p.

102. Portugal — Coédition avec Diogo Ramada Curto de *La recherche en histoire au Portugal*, I, Paris, 85 p. ; et une contribution « Le Centre d'Études portugaises de l'École des Hautes Études en Sciences sociales, Paris », pp. 7-9.

102 bis. Portugal — Coédition avec J.-A. França de *Le Portugal du XV[e] siècle. Actes du Colloque, Paris, 12 mars 1987*, Paris, 258 p. ; et un « Avant-propos », pp.11-12.

Iran/CR — *Bulletin critique des Annales islamologiques*, VI, pp. 144-146, sur Ann K. S. Lambton, *Continuity and Change in Medieval Persia* (Londres : I.B. Tauris, 1988).

Iran/CR — *Bulletin critique des Annales islamologiques*, VI, p. 147, sur Heidi Zirke, *Ein hagiographisches Zeugnis zur persischen Geschichte aus der Mitte des 14. Jahrhunderts* (Berlin : Klaus Schwarz Verlag, 1987).

Ottomans, Iran/CR — *Bulletin critique des Annales islamologiques*, VI, pp. 149-150, sur Jean-Louis Bacqué-Grammont, *Les Ottomans, les Safavides et leurs voisins* (Istanbul : Inst. historique et archéologique néerlandais, 1987).

Ottomans, Portugais/CR — *Bulletin critique des Annales islamologiques*, VI, pp. 151-153, sur J.-L. Bacqué-Grammont & Anne Kroell, *Mamlouks, Ottomans et Portugais en Mer Rouge. L'affaire de Djedda en 1517* (Le Caire : I.F.A.O., 1988).

Technologie militaire/CR — *Bulletin critique des Annales islamologiques*, VI, pp. 153-155, sur Geoffrey Parker, *The Military Revolution. Military Innovation and the Rise of the West, 1500-1800* (Cambridge Univ. Press, 1988).

Timourides/CR — *Bulletin critique des Annales islamologiques*, VI, pp. 229-230, sur Lisa Golombek & Donald Wilber, *The Timurid Architecture of Iran and Turan* (Princeton Univ. Press, 1988).

1990

103. Portugal (XVᵉ s.) — ** « D. João II devant sa succession », dans *Arquivos do Centro Cultural Português*, XXVII, pp. 101-140 [*L. & A.*, II, pp. 49-82].

104. Iran, Inde (XIIᵉ-XIXᵉ s.) — Édition de *Moyen-Orient & Océan Indien*,VII, 177 p.

105. Portugal, Outre-Mer — Édition de *La Découverte, le Portugal et l'Europe*, Paris, 397 p.

1991

106. Iran, Islam (XIIIᵉ s.) — * « Shayk Ibrâhim Zâhid Gilâni (1218?-1301) », dans *Mélanges offerts à Irène Melikoff* (*Turcica*, XXI-XXIII), pp. 39-53 [*St. Ir.*, I].

107. Iran mongol (XIVᵉ s.) — * « Le quriltai de Sultân-Maydân (1336) », dans *Journal Asiatique*, pp. 175-197 [*St. Ir.*, I].

108. Iran, Inde (XVᵉ s.) — * « De Kûhbanân à Bidar : la famille Ni'matullahi », dans *Studia Iranica*, XX/2, pp. 233-261 [*Turc.*].

109. Portugal, Inde (XVIᵉ s.) — ** « Les frustrations de Duarte Pacheco Pereira », dans *Revista da Universidade de Coimbra*, XXXVI, pp. 183-204 [*L. & A.*, I, pp. 111-132].

Ottomans/CR — *Annales. Économies. Sociétés. Civilisations*, janv.-févr., pp.110-111, sur Mihnea Berindei & Gilles Veinstein, *L'Empire ottoman et les pays roumains* (Paris : EHESS & Cambridge, Mass. : Harvard, 1987).

1992

110. Italie, Ottomans (XVIᵉ s.) — ** « Une frontière face au péril turc : la Terre d'Otrante, 1529-1532 », dans *Soliman le Magnifique et son temps*, G. Veinstein, éd., Paris, pp. 465-484 [*L. & A.*, II, pp. 93-127].

111. Portugal, Inde (XVIᵉ s.) — « Como trabalha Damião de Góis, narrador da segunda viagem de Vasco da Gama », dans *Studies in Portuguese Literature and History in Honour of Luís de Sousa Rebelo*, Londres, pp. 103-113.

1993

112. Portugal, Yémen (XVIᵉ s.) — * « Deux chrétiens au Yémen tahiride », dans *Journal of the Royal Asiatic Society*, 3ᵉ sér., III/1, pp. 33-52 [*Turc.*].

113. Europe, Iran (XVIᵉ s.) — ** « La mission de Robert Bransetur (Un arrière-plan diplomatique de la campagne de Hongrie de 1529) », dans *A Tudomány Szolgálatában. Emlékkönyv Benda Kálmán 80. születésnapjára*, Budapest, pp. 47-61 [Édition fautive révisée sous le titre « La mission de Robert Bransetur. Frontière du Danube et route de Basra », *L. & A.*, I, pp. 385- 405].

114. Portugal, Golfe Persique (XVIᵉ s.) — ** « Ormuz au jour le jour à travers un registre de Luís Figueira, 1516-1518 », dans *Arquivos do Centro Cultural Português*, Paris, XXXII, pp. 15-42 [*L. & A.*, II, pp. 393-415].

1994

115. Ottomans, Iran (XVIe s.) — * « La politique orientale de Selim Ier », dans *Itinéraires d'Orient. Hommage à Claude Cahen* (*Res Orientales*, VI), Bures-sur-Yvette, pp. 197-216 [*Turc.*].

116. Portugal, Golfe Persique (XVIe s.) — * « La politique iranienne d'Ormuz, 1515-1540 », dans *Studia C.E.H.U.*, LIII, Lisbonne, pp. 27-51 [*St. Ir.*, II].

117. Europe, Iran, Ottomans (XVIIe-XVIIIe s.) — Coédition avec Jacqueline Calmard de *Moyen-Orient et Océan Indien*, VIII, *Européens en Orient au XVIIIe siècle*, 202 p.

1995

118. Iran mongol (fin XIIIe s.) — *Émirs mongols et vizirs persans dans les remous de l'acculturation* (*Studia Iranica*, Cahier 15), Paris, 96 p. [CR par Charles Melville, dans *Bulletin critique des Annales islamologiques*, XIV, 1997, pp. 110-113 ; par Denise Aigle, dans *Abstracta Iranica*, 20-21, 1997-1998, p. 93; par Michele Bernardini, dans *Aivon*, 55, n° 4, 1995, pp. 490-492].

119. Italie, Iran (XVIe s.) — * « Chroniques persanes et relations italiennes. Notes sur les sources narratives du règne de Šāh Esmā'il Ier », dans *Studia Iranica*, XXIV/2, pp. 247-259 [*St. Ir.*, II].

120-121. Missions catholiques, Iran (XVIIe s.) — Coédition avec Jacqueline Calmard de *Moyen-Orient et Océan Indien*, IX-1 & 2, 318 + 403 p.

122. Portugal, Océan Indien (fin XVe-XVIe s.) — ** « Préface » de *Voyages de Vasco de Gama : Relations des expéditions de 1497-1499 et 1502-1503*, Paris, pp. 7-64 [*L. & A.*, II, pp. 131-148 et 455-481].

1996

123. Portugal, Europe, Inde (XVe-XVIe s.) — *Le Latin et l'Astrolabe, I. Recherches sur le Portugal de la Renaissance, son expansion en Asie et les relations internationales*, Lisbonne-Paris, 448 p. (recueil de rééditions des articles ci-dessus, amendés : n° 56, 61, 69, 70, 73, 76, 78, 89, 109, 113).

1997

124. Portugal, Asie — Coédition avec Geneviève Bouchon de *Nouvelles orientations de la recherche sur l'histoire de l'Asie portugaise. Actes du colloque, Paris, 3-4 juin 1995*, Paris, 193 p. ; et « Avant-propos », pp. 11-13.

Ottomans/CR — *Bulletin critique des Annales islamologiques*, XIV, sur Palmira Brummett, *Ottoman Seapower and Levantine Diplomacy in the Age of Discovery* (State Univ. of New York, 1994).

2000

125. Océan Indien, Chine — Traduction anglaise du n° 96, en coédition avec le regretté Denys Lombard : *Asian Merchants and Businessmen in the Indian Ocean*

and the China Sea, Oxford University Press, XIV+375 p. (préface de Sanjay Subrahmanyam).

126. Golfe Persique (XVe-XVIe s.) — Traduction anglaise du n° 93 : « Merchants in the Red Sea and the Persian Gulf at the Turn of the Fifteenth and Sixteenth Centuries », dans *Asian Merchants and Businessmen* (*supra* n° 125), pp. 79-86.

127. Portugal Océan Indien — *La Latin et l'Astrolabe, II. Recherches sur le Portugal de la Renaissance, son expansion en Asie et les relations internationales*, collection de textes établie par Françoise Aubin, Lisbonne-Paris, 590 p. (recueil de rééditions des articles ci-dessus, amendés: n° 26, 27, 36, 37, 38, 42, 49, 50, 52, 62, 63, 72, 80, 90, 94, 99, 103, 110, 114, 122, et un inédt, pp. 483-491).

2002

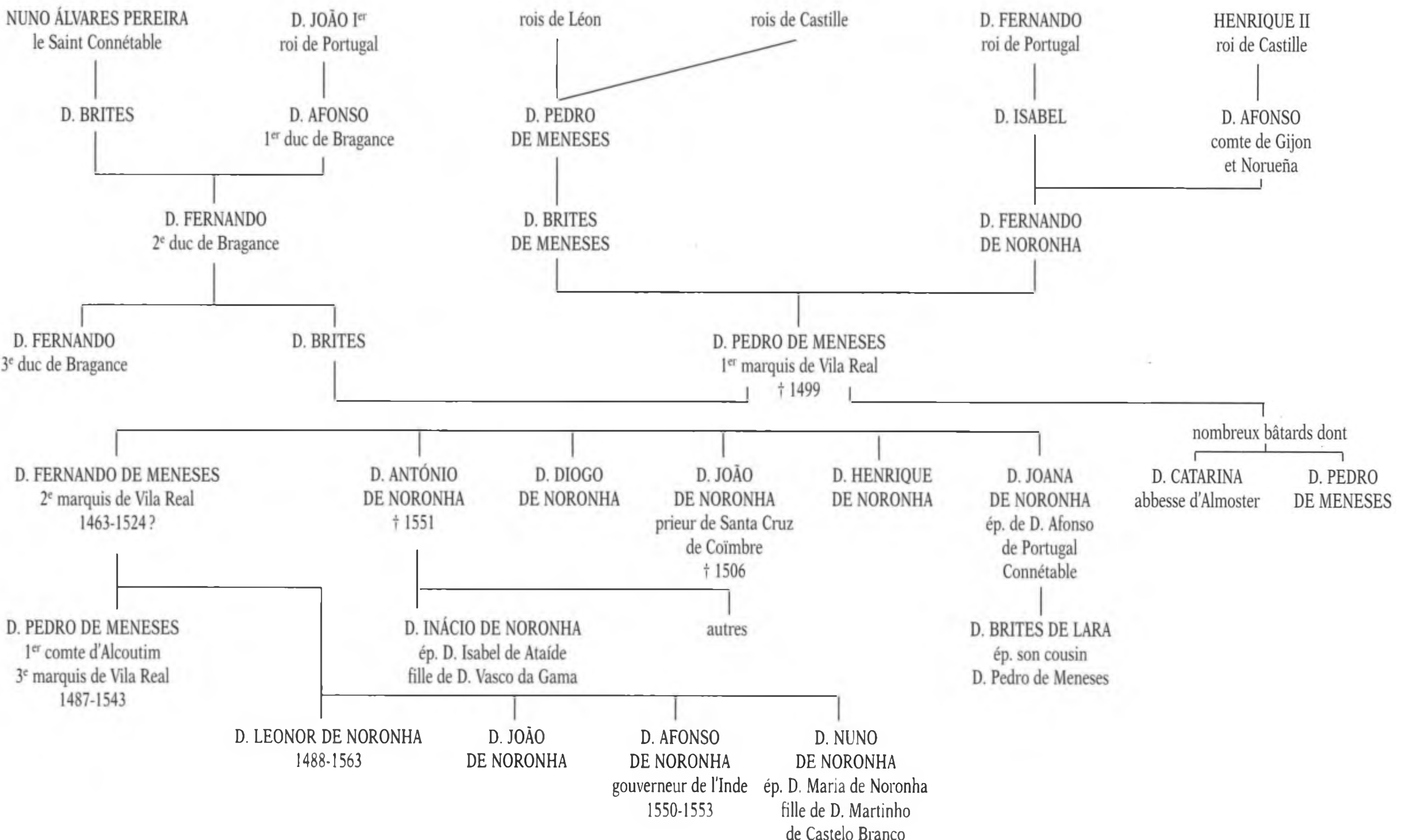
In memoriam — À la mémoire de J.A. et de Denys Lombard : *Aquém e Além da Taprobana. Estudos Luso-Orientais à memória de Jean Aubin e Denys Lombard*, Luis Filipe F.R. Thomaz, éd., Lisbonne : Universidade Nova de Lisboa (Faculdade de Ciências Sociais e Humanas, Centro de História de Além-Mar) & Fundação Calouste Gulbenkian, Fundação Oriente, 642 p.

2004

128. Océan Indien — Préface à *Voyage de Ludovico di Varthema en Arabie et aux Indes orientales, 1503-1508* (Paris : Éditions Chandeigne & Fon-dation Calouste Gulbenkian, coll. « Magellane », 365 p.), pp. 11-28 et notes pp. 279-280 : texte déjà publié, sous une forme plus complète, dans *L.& A.*, II, pp. 483-491 (*supra*, n° 122).

Tableau I

Famille des marquis de Vila Real



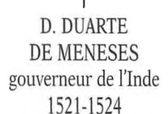
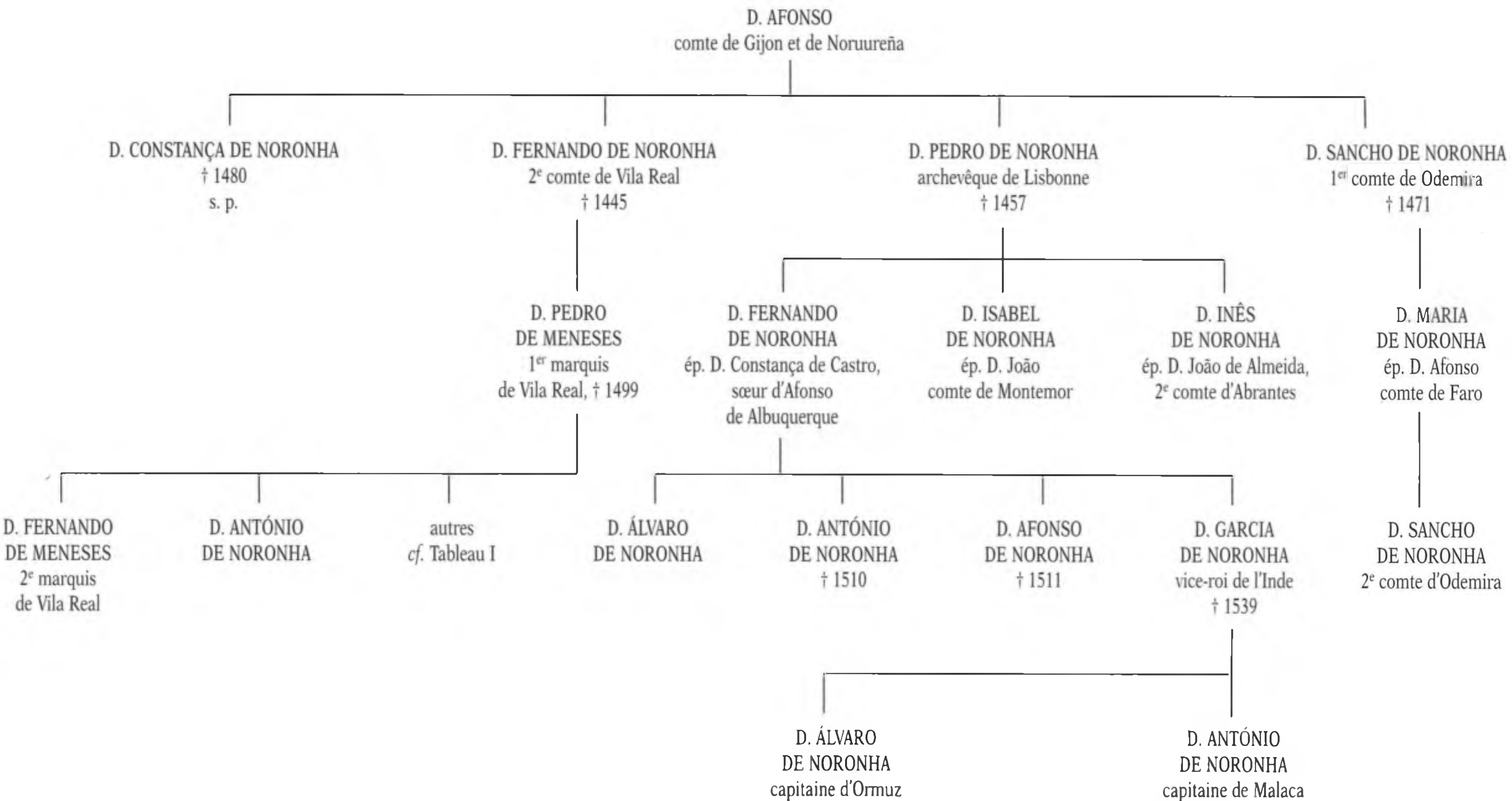


Tableau II
Les Meneses

- JOÃO AFONSO TELES DE MENESES
  - D. PEDRO DE MENESES, 1er comte de Vila Real, capitaine donataire de Ceuta, † 1439
    - D. BRITES, ép. D. Fernando de Noronha, 2e comte de Vila Real
      - D. PEDRO DE MENESES, 1er marquis de Vila Real
      - D. JOÃO DE NORONHA
    - D. LIANOR, ép. D. Fernando, 3e duc de Bragance, s. p.
    - D. ISABEL, ép. Rui Gomes da Silva
      - D. DIOGO DA SILVA DE MENESES, 1er comte de Portalegre
        - comtes de Portalegre
        - D. JOANA DA SILVA, ép. António de Noronha
        - D. MIGUEL DA SILVA, cardinal, évêque de Viseu
      - D. BRANCA DA SILVA, ép. João Ribeiro de Vasconcelos
        - D. DIOGO DE SOUSA, archevêque de Braga
    - D. DUARTE DE MENESES, capitaine de Ceuta, † 1464
      - D. HENRIQUE DE MENESES, ép. D. Guiomar † 1517, sœur du 3e duc de Bragance
      - D. GARCIA DE MENESES, év. d'Évora, † 1483
      - D. FERNANDO DE MENESES, « *o Narizes* », †1483
      - D. JOÃO DE MENESES, 1er comte de Tarouca, † 1522
        - D. DUARTE DE MENESES, gouverneur de l'Inde 1521-1524
- D. MARTIM AFONSO
  - → MENESES DE CANTANHEDE

Tableau III
Les Noronha



INDEX GÉOGRAPHIQUE

Pour les raisons que nous avons exposées ci-dessus il n'a pas été possible de maintenir dans ce volume, y compris les index, le système de transcription des mots arabes, persans, etc., utilisé par J. A. dans les volumes I et II de *L & A*. Tous les mots sont ainsi alphabétisés ici selon le système employé dans ce volume-ci, c'est-à-dire, par l'ordre de l'alphabet arabe et persan:

' b (p) t th j (ch) ḥ kh d dh r z (zh) s sh ç ḍ ṭ ẓ ' gh f q k l m n h w y

Il faudra, donc, chercher les mots commencés par ṯ sous *th*, par ǧ sous *j*, parc č sous *ch*, par ẖ sous *kh*, par ḏ sous *dh*, par š sous *sh*, par ṣ sous *ç*, et par ġ sous *gh*. Les voyelles longues sont marquées par un accent circonflexe au lieu du *macron* ou petit trait horizontal. Les toponymes les plus courants, comme Aboukir, Alep, le Caire, etc., doivent être cherchés sous leur forme française, quoique au besoin on donne entre parenthèses la transcription de leurs noms dans la langue du pays, voire des transcriptions alternatives, ce qui peut aider à les localiser sur une carte. On n'a pas tenu compte des articles (*le, la* en français, *al-* en arabe, etc.) qui fait partie intégrante de certains toponymes; ainsi *le Caire* doit être cherché sous la letrre *C*, *la Mecque* sous *M*, etc. Les termes géographiques tels que *mer (cap)*, *île*, etc., n'ont été pris en considération que quand ils font partie intégrante du toponyme, comme dans les cas de *Mer Rouge, Rio do Infante*, etc. L'index ne couvre pas les noms cités dans les notes de bas de page.

B

39

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

Y

Z

INDEX ONOMASTIQUE

Les noms portugais sont, en principe, donnés dans leur orthographe actuelle. Les personnages qui portent des noms de famille doivent être cherchés sous celui-ci ou sous ce qui en tient la place: on trouvera, donc, Afonso de Albuquerque *sous* Albuquerque *et non pas sous* Afonso; *de même, on trouvera* Frei João de Chaves *sous* Chaves, *et non pas sous João, quoiqu'à la rigueur* Chaves *soit son lieu de naissance et non pas son nom de famille. Il va de soi que les autres personnages doivent être cherchés sous leurs prénoms. On notera, cependant, que J. A., tout en donnant en français le nom des papes, ne traduit presque jamais ceux des rois: il faudra, donc, chercher* Frédéric *roi de Naples à* Fadrique, *mais* Frédéric I *du Danemark à* Frederik, Louis II *de Hongrie à* Lajos, *etc., les noms étant alphabétisés ici dans la forme qui apparaît dans le texte. Les musulmans, qui en principe ne portent pas de nom de famille, doivent être cherchés par leur premier nom, sauf dans le cas des personnages plutôt connus par leur patronymique (cas de* Ibn Baṭṭuṭa*), par leur* kunya *(cas de Abû Bakr), ou par leur* nisba *(cas de Samarqandî). Les noms des persans et autres musulmans non-arabes qui, portent, cependant, des noms arabes, sont donnés dans leur forme arabe, indépendemment de leur prononciation en persan, goudjarati, etc., qui n'est pas toujours coïncidente. Quant à la correspondance des différents systèmes de transcription des noms exotiques, voir ci-dessus l'index géographique.*

A

B

C

D

E

F

G

H

K

L

M

41

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

X

Y

Z

INDEX THÉMATIQUE

A

B

C

E

S

T

V

TABLE DES ILLUSTRATIONS, TABLEAUX ET CARTES

TABLE DES MATIÈRES

IIIe Partie – LES INDES

ESTE III VOLUME *LE LATIN ET L'ASTROLABE*, DE JEAN AUBIN, ORGANIZADO E SUPERVISIONADO TECNICAMENTE POR LUÍSA BRAZ DE OLIVEIRA, FOI COMPOSTO, IMPRESSO E ENCADERNADO NAS OFICINAS GRÁFICAS DE BARBOSA & XAVIER, LIMITADA, BRAGA (PORTUGAL). INICIADA A COMPOSIÇÃO EM SETEMBRO DE DOIS MIL E CINCO, ACABOU DE IMPRIMIR-SE AOS DEZASSETE DO MÊS DE MARÇO DO ANO DE DOIS MIL E SEIS.

Depósito legal n.º 239725/06